



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

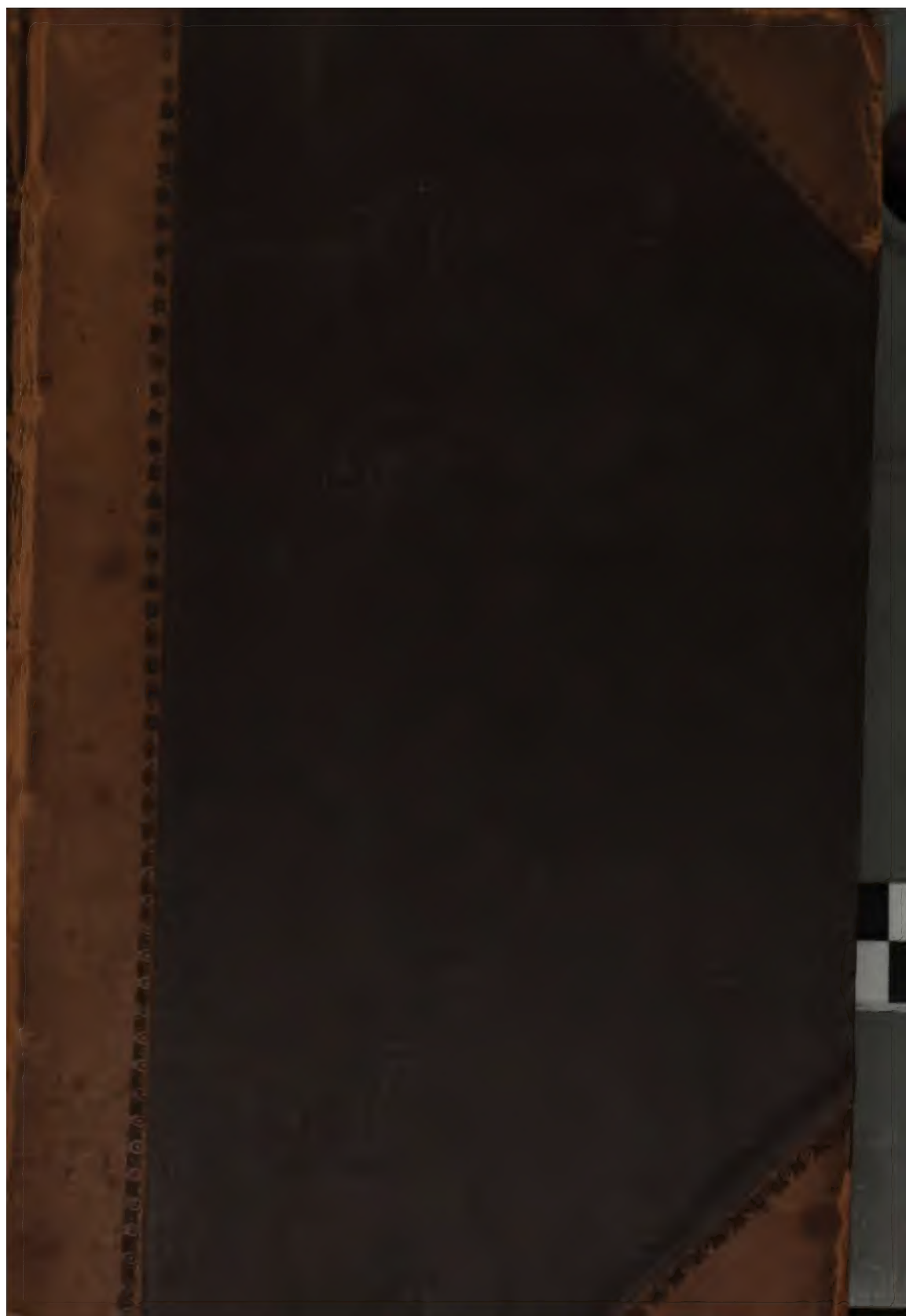
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

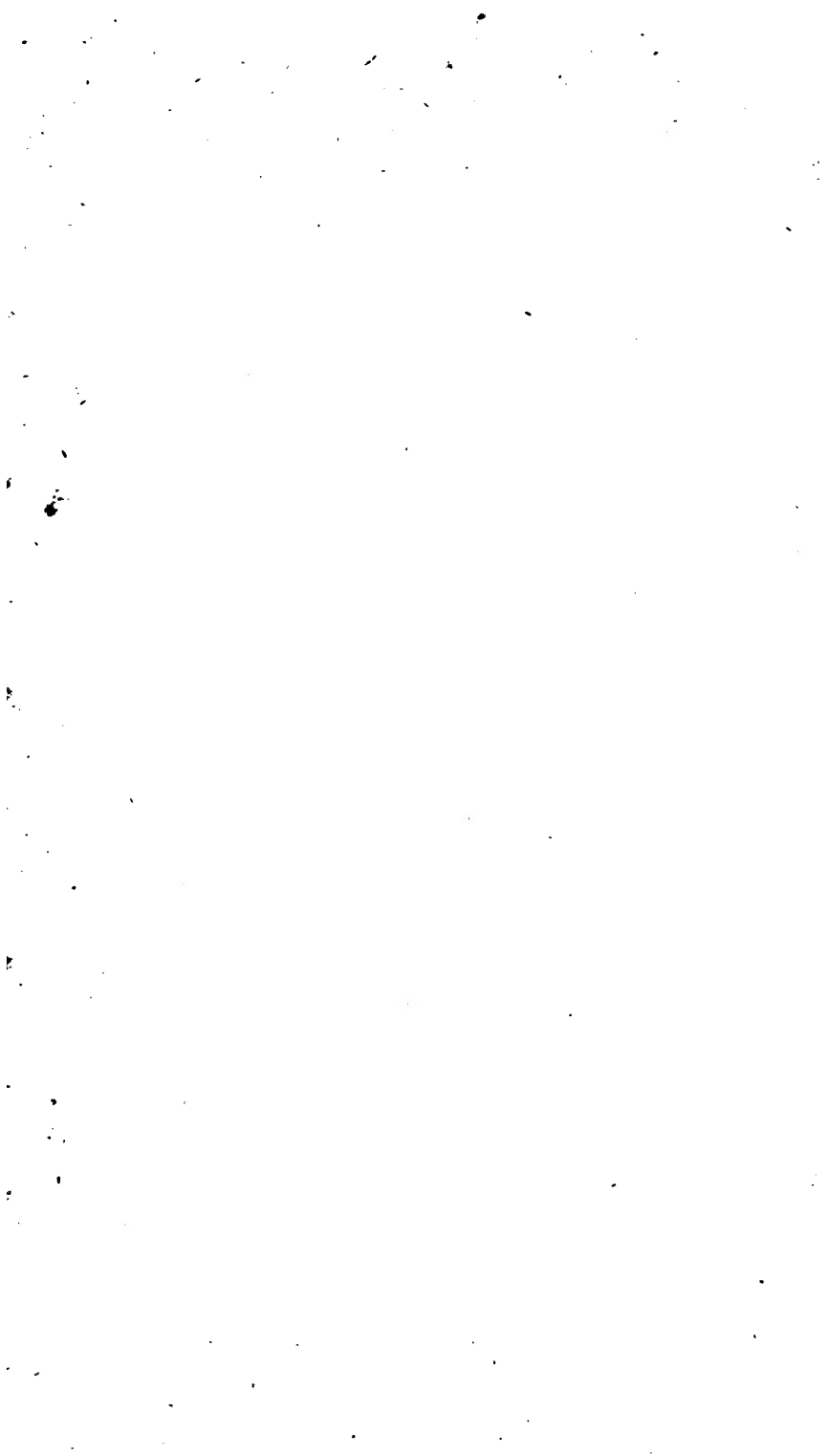
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



502.

Per. 11055 e $\frac{16}{1-2}$







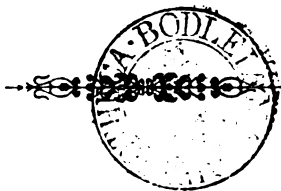
LES ANNALES.

LES ANNALES



FAITS CONTEMPORAINS DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

Par M. l'abbé **PETIT**, Chanoine-honoraire de la Rochelle.



LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, ÉDITEUR DES ANNALES,

RUE ESQUERMOISE, 55.

1849.

TRÈS-SAINTE PÈRE.

HUMBLEMENT prosterné aux pieds de votre Sainteté, j'ose la prier de vouloir bien agréer l'hommage de cette publication entreprise dans la vue de procurer à Dieu quelque gloire. Je suis loin de croire que mon faible travail mérite par lui-même l'honneur d'attirer les regards de votre Sainteté; mais quelque imparfaites que soient ces *Annales*, pour la forme et la rédaction, j'ose dire que rien ne les surpasse en importance, si on examine le fond des choses.

L'Histoire de l'Eglise, a dit un de nos plus célèbres écrivains, doit proprement être appelée l'histoire de la

vérité. C'est donc à LA VÉRITÉ même, TRÈS-SAINT PÈRE, que je crois élever un monument dans cet ouvrage, en la suivant, pour ainsi dire, pas à pas, pour signaler ses traces et lui concilier l'amour de ceux au milieu desquels elle passe, en faisant le bien. Oui, pendant que d'autres rendent de glorieux témoignages à cette sainte et éternelle VÉRITÉ, en prêchant l'Evangile avec éclat et succès, en mourant pour leurs frères, ou en subissant avec un courage héroïque les rigueurs de l'exil, je crois la servir aussi en écrivant sa simple histoire, et en la montrant telle qu'elle est.

Puisse cette entreprise mériter et obtenir les bénédictions de votre Sainteté; ce sera pour l'auteur une bien douce récompense, et, pour l'ouvrage, la meilleure de toutes les recommandations!

Qu'il me soit permis, en finissant, de baiser le pied sacré du Vicaire de Jésus-Christ, et d'offrir à votre Sainteté mes plus respectueux hommages et mon plus filial amour.

PETIT, PRÊTRE.

PRÉFACE.

Les vrais fidèles ont toujours pris le plus vif intérêt aux destinées de l'Eglise; on les a toujours vus saisir avec empressement les occasions d'apprendre les moindres faits qui se rattachaient à son histoire. Dès les premiers siècles, nous trouvons des preuves et des monuments de cette pieuse avidité; on peut même dire que c'est alors qu'elle s'est révélée de la manière la plus frappante. Les hommes apostoliques, loin d'en blâmer les chrétiens qu'ils évangélisaient, ont cherché tous les moyens de satisfaire une curiosité si digne d'éloges.

Rien de plus touchant que de voir le soin que prend saint Paul d'instruire, par ses lettres, les diverses Eglises du monde chrétien, des prodiges de grâce qui s'opéraient loin d'elles, et la sollicitude avec laquelle il leur envoie quelques-uns de ses disciples, ceux qui sont les plus chers à son cœur, pour les informer de tout ce qui se passe autour de lui.

De là sans doute est venu l'usage, si commun dans les premiers siècles, de députer des diacres, qui allaient porter d'un bout de l'univers à l'autre les lettres des Athanase, des Cyprien, des Augustin, des Grégoire, pour tenir chaque Eglise particulière au courant de ce qui se passait dans la chrétienté tout entière.

On remarque avec surprise, en lisant l'histoire de ces temps reculés, que les simples fidèles aient pu avoir une connaissance si exacte des événements qui s'accomplissaient bien loin d'eux, surtout à une époque où les communications étaient si difficiles. Nous expliquons ce prodige par le zèle ardent qu'avaient les chrétiens pour s'instruire de tout ce qui pouvait intéresser la Religion sainte, qui faisait leur bonheur et à laquelle se rattachaient leurs plus douces espérances.

Cet esprit s'est continué dans les âges suivants; on en trouve, dans les différents siècles, des traces incontestables.

Pourquoi ne serait-il plus le nôtre? Pourquoi négligerait-on de raconter aux populations chrétiennes les faits si intéressants dont se compose l'histoire actuelle de l'Eglise catholique?

Nous avons vu mille fois les fidèles regretter de ne pouvoir connaître les douleurs de l'Eglise pour y compatir, ses joies pour les partager, ses progrès pour en rendre grâces à Dieu, ses pertes pour les réparer.

Sans doute, les journaux religieux sont pleins de toutes ces choses, et c'est là que nous les avons nous-mêmes puisées mais ces faits s'y trouvent, pour ainsi dire, noyés dans des flots de politique et de littérature, où on a peine à les distinguer, quand ils passent, et où on ne va guères les chercher, quand la feuille a disparu pour faire place à d'autres, qui se succèdent chaque jour comme les eaux d'un torrent.

C'est pour satisfaire le vœu si légitime des fidèles, c'est pour que l'Eglise soit mieux connue et par suite plus aimée, que nous avons entrepris notre travail.

Nous n'aspirons qu'à la gloire de populariser les faits contemporains de l'Eglise catholique. Ce n'est point une histoire que nous avons la prétention d'écrire; ce n'est pas non plus une table chronologique, où les matières seraient sèchement cousues et entassées. Nous voulons travailler pour le cœur autant que pour l'esprit; et, dans ce but, nous adoptons un genre qui tient le milieu entre les deux autres; nous écrivons des ANNALES.

La véracité étant le premier mérite du narrateur, nous nous sommes étudié à puiser les faits aux sources qui nous ont paru les plus sûres et les plus pures.

Enfant de Marie par le cœur, nous élevons tout d'abord nos regards vers cette Mère aimable, en la priant de bénir nos efforts et notre bonne volonté.

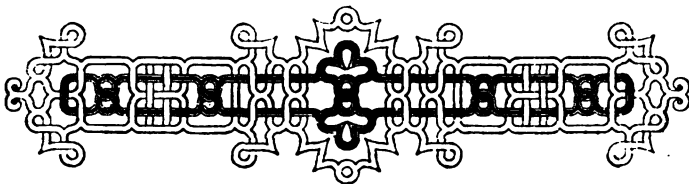
Enfant non moins dévoué d'une autre Mère qui nous est bien chère aussi, la sainte Eglise de Dieu, nous voulons lui faire un solennel hommage de notre travail, en le déposant humblement aux pieds de Celui qui est pour nous la vivante image de cette Eglise auguste.

Oui, c'est au glorieux Pontife PIE IX que nous dédions ces ANNALES, dont les premières pages sont remplies de ses vertus et de ses malheurs.

Oh, que nous nous trouverions largement récompensé si, dans les jours de son exil, ce Pontife chéri et vénéré pouvait trouver quelque consolation à jeter un regard sur ce tableau fidèle de l'état de l'Eglise, plus grande encore dans les épreuves que dans les triomphes!

Que nous serions encouragé, s'il daignait joindre sa bénédiction suprême à celle, déjà si douce, qui nous est venue du cœur de notre Evêque!





LES ANNALES.

CHAPITRE I.

ETAT de la Suisse catholique au commencement de l'année 1848. — Le R. P. de Géraumb. — Fermeté et désintéressement de Mgr. l'Evêque de Pignerol. — Mission dans le diocèse de Clermont. — Lettre de Mgr. l'Archevêque de Lyon à son clergé. — Honneurs rendus aux reliques de saint Martin, dans la paroisse de Ligugé. — Une visite pastorale de Mgr. l'Evêque d'Alger. — Allocution du saint Père, dans le consistoire du 17 décembre 1847. — Nouveaux malheurs de la Suisse; le Saint-Bernard. — Plaintes éloquentes de deux évêques catholiques en Suisse. — Discours de M. de Montalembert. — Protestation du souverain pontife contre l'oppression des catholiques en Suisse. — L'Avent à Notre-Dame de Paris. — Conférences de M. l'abbé Plantier sur l'Eglise.

Tous les regards se portaient vers la Suisse au commencement de 1848, et les cœurs vraiment chrétiens s'affligeaient des vexations de tout genre dont elle était devenue le théâtre. Les sept cantons catholiques qui avaient succombé dans une lutte inégale, en défendant leur foi et leurs institutions religieuses, se voyaient horriblement maltraités par les cantons victorieux. Dans la première ivresse du triomphe, les soldats s'étaient portés aux plus déplorables excès. Les églises avaient été profanées, les reliques jetées par les fenêtres et foulées aux pieds, et les saintes espèces étaient devenues l'objet des plus sacrilèges et des plus abomi-

nables railleries. Il eût été difficile d'user plus mal d'une victoire si tristement remportée sur des frères ; toutes les âmes généreuses en furent émues et indignées.

Les frais de la guerre devaient naturellement peser sur les vaincus ; le poids en fut énorme, et les ordres religieux en portèrent la plus lourde part. On les soumit à des contributions effrayantes, qui devinrent pour plusieurs le commencement d'une agonie véritable, et le signal d'une complète destruction. La Suisse avait vu naître et fleurir dans son sein, à d'autres époques, un grand nombre de monastères non moins riches en bonnes œuvres qu'en revenus, et dont plusieurs pouvaient être regardés comme une source de bienfaits pour l'Europe tout entière ; on les vit alors se dessécher et périr au souffle de la persécution.

De ce nombre était le célèbre couvent du Saint-Bernard, placé au sommet des Alpes, sur la route de l'Italie. On le frappa d'une contribution de 80,000 francs de Suisse (120,000 fr. de France), et bientôt nous en verrons chasser impitoyablement les religieux, qui s'étaient constitués les gardiens du passage si difficile de ces hautes montagnes, et qui traitaient avec tant de dévouement et de générosité tous les voyageurs que la Providence leur adressait.

Les catholiques, répandus par toute l'Europe, montrèrent, pour leurs frères opprimés en Suisse, la plus vive sympathie, et s'empressèrent de leur procurer des secours. L'Italie, la France, s'imposèrent généreusement en leur faveur, et quoique les aumônes recueillies alors par diverses souscriptions aient été bien loin de suffire à tous les besoins, il y en eut pourtant assez pour soulager quelques pauvres familles, cicatriser bien des plaies, et adoucir le sort d'une foule de veuves et d'orphelins que la guerre avait laissés sans appui.

C'est le vénérable Père de Géramb, abbé général de la Trappe, qui eut l'honneur d'élever le premier la voix pour appeler les cœurs chrétiens à cette œuvre de dévouement et de charité. Pie IX s'y était associé tout d'abord, en lui donnant sa haute approbation ; c'était pour le pieux abbé un puissant encouragement et le gage le plus sûr des bénédictions du ciel. Voici en quels termes il fit ce touchant appel à la charité chrétienne.

« Les événements qui viennent de s'accomplir en Suisse

m'ont fait éprouver, à moi et à tous ceux qui pensent comme moi, un sentiment si douloureux que les paroles sont impuissantes à l'exprimer. Il y a un tel accent de douleurs dans les cris qui s'échappent des cantons envahis, que j'ai senti se rallumer dans mes entrailles, profondément émues, le reste d'ardeur que les années et les fatigues ont encore laissé à mon sang.

» Avec quel élan je me serais arraché à la douce et paisible retraite du monastère que j'habite et où je suis venu, voyageur épuisé par l'âge, recueillir mon âme, et reposer, pendant quelques jours encore, ma tête sur la pierre de mon tombeau ! avec quelle ardeur j'aurais repris les sandales et le bâton de mes lointains pèlerinages pour aller humble, mais glorieux mendiant de la foi, frapper de porte en porte et recueillir des aumônes, sou à sou, pour venir au secours des cantons envahis.

» Mais si les infirmités de la vieillesse ne me permettent pas de suivre l'impulsion de mon cœur, je pourrai peut-être en élevant la voix me faire entendre de mes nombreux amis, et de toutes les âmes chrétiennes dont les souvenirs rapportés par moi des lieux saints m'ont concilié la bienveillance.

» J'ai donc conçu la pensée d'ouvrir une souscription, et cette pensée a été approuvée par le Saint-Père, par le père de tous les fidèles, dont l'âme ne peut rester sans émotion devant aucune infortune ; l'amour qu'il a pour ses enfants est ce qu'on doit attendre de la tendresse de son cœur, et c'est avec ce sentiment, comme parle Job, qu'il est né et sorti du sein de sa mère.

» Une pensée généreuse, pour devenir féconde, n'a besoin que de tomber sur une terre catholique ; il me suffira, semeur obscur, d'avoir jeté ce grain dans le champ du Seigneur. La bénédiction du ciel fera le reste ; il croîtra rapidement, je l'espère, et il portera ses fruits.... Les noms des souscripteurs seront publiés, Dieu les inscrira dans le livre éternel où toutes les bonnes œuvres sont consignées. Ces noms généreux, je les bénirai du fond de ma solitude, et ils se mêleront à mes dernières prières, comme une des plus douces et des plus heureuses pensées de mes derniers jours. »

Ces belles paroles trouvèrent écho dans bien des cœurs ; c'était les dernières que le vénérable abbé de la Trappe devait faire entendre à l'univers catholique. Il touchait au terme de sa longue carrière et allait s'endormir dans la paix du Seigneur, au milieu

de l'agitation d'une société qui s'était déjà si souvent transformée sous ses yeux , et qui devait bientôt après se transformer encore.

Ce n'était pas seulement en Suisse que l'Eglise se trouvait en butte à des mesures vexatoires ; il fallait, pour l'éprouver plus cruellement encore , que des hommes d'un caractère honorable , et qui l'avaient bien servie jusqu'alors , vinssent à leur tour répandre quelques gouttes de fiel dans la coupe où elle est condamnée à boire. Le roi Charles-Albert , dans le Piémont , cédant à de funestes conseils , décrétait une mesure qui devait entraver au plus haut point la liberté religieuse. Une nouvelle loi relative à la presse , enleva à l'autorité ecclésiastique la révision des écrits en matière religieuse et assujettit à la censure laïque tout écrit émané des Evêques , mandements , lettres pastorales , livres d'église , etc.

De telles dispositions ne pouvaient manquer d'éveiller la sollicitude pastorale des Evêques. Des représentations furent adressées au gouvernement , et parmi les Prélats qui s'élevèrent avec le plus de force contre cette nouvelle mesure , il faut placer au premier rang monseigneur Charvaz , évêque de Pignerol , que la liberté religieuse compte à bon droit parmi ses plus intrépides et ses plus éclairés défenseurs. On espérait que la position particulière de ce Prélat et ses anciens rapports avec la cour de Sardaigne donneraient à ses représentations une force qui pourrait conjurer cet orage ; mais il n'en fut rien. L'illustre défenseur des droits de l'Épiscopat , ne pouvant obtenir la modification d'un état de choses qui ne lui permettait plus de remplir ses devoirs avec cette pleine liberté de conscience , qui doit présider aux actes des ministres de la religion , prit le parti de mettre aux pieds du Pape la démission de son siège épiscopal. « Placé , disait-il , entre ma conscience qui me défend absolument de subir un joug aussi injuste , aussi ignominieux , et la nécessité de renoncer à mes fonctions , je n'hésite pas un instant et je me fais un honneur et un devoir de donner la démission de mon titre et de ma dignité d'Evêque , plutôt que de continuer à exercer plus longtemps un ministère avili. Bossuet écrivait au chancelier de Louis XIV qu'il était décidé à y mettre sa tête plutôt que de subir la moitié seulement du joug qu'on nous impose. Si un Evêque de la taille de Bossuet allait jusqu'à

y mettre sa tête, un misérable Evêque comme moi doit bien s'honorer d'y mettre au moins sa mitre. »

C'était là un bien noble langage, c'était une liberté vraiment apostolique. Le Pape en fut profondément touché; il accueillit à Rome, avec une vénération particulière, ce pieux Evêque qu'on y vit renoncer, avec la plus grande facilité, à toute la pompe extérieure qui l'avait entouré jusque-là, et vivant avec la simplicité du dernier des prêtres, se borner à édifier la ville sainte qui lui avait ainsi offert un asile.

Pendant que l'Eglise catholique gémissait en Suisse et dans le Piémont, Dieu lui ménageait ailleurs des consolations. C'en est une bien douce que le spectacle offert par des populations profondément religieuses, lorsqu'elles se lèvent pour ainsi dire tout entières à la voix des ministres de l'Evangile qui viennent leur offrir, en plus grande abondance que de coutume, les secours de la religion, dans les exercices d'une mission ou retraite spirituelle. Le diocèse de Clermont venait de recueillir ce précieux avantage. Des *prêtres auxiliaires* étaient venus dans plusieurs paroisses joindre leurs efforts à ceux des pasteurs pour travailler plus efficacement à la conversion des âmes. La parole divine annoncée avec un zèle vraiment apostolique et souvent avec une éloquence entraînante, y avait porté ses fruits ordinaires. On avait vu dans une seule paroisse jusqu'à neuf cents hommes recevoir avec ferveur la divine Eucharistie des mains du premier Pasteur, qui était accouru pour la leur distribuer. Plus de quinze cents fidèles avaient reçu le sacrement de Confirmation. Un véritable enthousiasme s'était emparé de cette population; elle était électrisée. Le soir du jour où les *prêtres auxiliaires* avaient célébré la fête de Marie, patronne de la France, toutes les fenêtres furent spontanément illuminées. Le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, l'illumination étendue au clocher, aux porches de l'église, aux bras de la nouvelle croix plantée durant ces saints exercices, offrit un spectacle ravissant aux nombreux voyageurs que le chemin de fer de Bourges jette sur cette route fréquentée. Magistrats, conseillers municipaux, jeunes ouvriers, hommes, femmes, enfants, tous avaient montré un empressement digne des plus grands éloges.

C'est à peu près à la même époque que son Eminence le cardinal archevêque de Lyon adressa au clergé et aux fidèles confiés à ses soins, une lettre qui offrait un admirable compte rendu de la visite pastorale que le Prélat venait de faire dans son diocèse. Rien de plus touchant, rien de plus propre à édifier, que cet épanchement du cœur d'un Pasteur, traduisant dans une langue pleine de noblesse et de simplicité les émotions qu'il a éprouvées, et les observations qu'il a dû faire. C'est comme un nuage bienfaisant, qui rend à la terre les eaux qui lui sont venues d'elle, et qui retournent la féconder encore.

Le pieux Pasteur se félicite avant tout des témoignages de respect et d'affection qu'il a reçus dans toutes les paroisses, et de l'esprit de foi avec lequel les populations qu'il visitait honoraient en lui le caractère auguste d'ambassadeur de Jésus-Christ dont il était revêtu. Les honneurs civils rendus à son rang étaient peu de chose pour lui, en comparaison de cet empressément pieux d'une multitude de fidèles marchant en ordre, parés de leur modestie comme d'un ornement, et faisant retentir l'air de chants sacrés. Cette pompe toute chrétienne est celle qui touche le plus vivement, en pareille occasion, le cœur d'un évêque.

Monseigneur de Bonald expose ensuite, d'une manière toute spéciale pour son diocèse, de sages observations sur les églises, les autels, les fonts baptismaux, les bancs, les cloches, les cimetières. Arrivant à la question du chant, il déclare que la manière de chanter les offices divins ne lui a pas donné une complète satisfaction; il fait des vœux pour que le chant ecclésiastique soit partout exécuté avec cette noblesse, cette dignité, cette absence de recherche et de prétention qui en doit être le caractère distinctif; il veut que les instruments viennent prêter leur concours et leur appui à la voix de l'homme, mais qu'ils n'affectent pas de la couvrir, et qu'ils ne la fassent pas disparaître sous prétexte de l'accompagner. Le pieux prélat est bien loin de vouloir exclure de nos temples la musique qui peut contribuer puissamment à élever les âmes vers Dieu, mais il veut que ce soit une musique vraiment sacrée, qui n'ait rien de léger, de théâtral, ni d'amollissant; et que, selon le désir du saint concile de Trente, les louanges de Dieu soient toujours chantées avec respect, piété, et d'une voix distincte.

« Si vous avez, continue le prélat, un organiste dans vos églises, faites-lui comprendre qu'il n'est pas appelé pour faire devant les fidèles l'étalage d'une science d'exécution qui ne connaît pas de difficultés, et pour retracer d'une main rapide toutes les réminiscences d'une musique profane et passionnée. Son devoir est d'accompagner le chant de l'église, afin d'effacer, en quelque sorte, par les accords simples et religieux de son magnifique instrument, les défauts des voix peu exercées. Il faut que les fidèles viennent dans nos temples, non pas pour admirer les effets de l'orgue, mais pour chanter et prier avec lui.... C'est ainsi que nous comprenons la musique sacrée. »

Les écoles devaient fixer d'une manière spéciale l'attention de l'illustre prélat. « Appeler, dit-il, dans une paroisse un instituteur vertueux, une institutrice pieuse, c'est à nos yeux le plus grand service qu'un pasteur puisse rendre à son troupeau, et le témoignage le moins équivoque de son amour pour lui. Nous vous avons trouvés, nos très-chers frères, pénétrés comme nous de l'importance de l'instruction élémentaire. Vous savez que le livre de la science ne doit pas être scellé pour la jeunesse, et que l'instruction lui est nécessaire pour lui faire éviter les écueils de l'oisiveté, rendre sa soumission à la foi plus raisonnable, et l'accomplissement de ses devoirs envers la société plus facile; vous avez compris surtout que le premier besoin des temps où nous vivons est de donner aux générations qui s'élèvent une éducation toute chrétienne, sous peine de voir bientôt le flambeau de la science et les lumières de l'esprit s'éteindre dans le débordement des mœurs, et la société tout entière avec ses institutions, les arts, la civilisation, s'abîmer dans le gouffre que creusent sous ses pas, sans interruption, la licence des écrits, la licence des théâtres et l'impatience de tout frein. C'est à une conviction si profonde que nous devons ces nombreuses écoles des deux sexes que nous avons visitées dans vos paroisses.

» Vous devez vous rappeler, nos très-chers frères, que nous vous avons souvent recommandé de visiter les écoles tous les mois, afin de vous assurer par vous-mêmes si les élèves sont instruits dans la doctrine chrétienne, et d'encourager par votre présence, vos paroles, des instituteurs et des institutrices qui remplissent, avec un zèle au-dessus de tout éloge, les pé-

nibles fonctions auxquelles ils ont consacré leur vie. Dans les paroisses où il y a plusieurs écoles, ces visites pourraient avoir lieu seulement tous les trois mois. »

C'est par des soins en apparence si minutieux, mais si importants en réalité, que le prélat témoignait à la fois de son zèle vraiment pastoral et de sa haute intelligence des besoins de son troupeau.

Ce dût être aussi un spectacle bien doux pour les populations appelées à en jouir, que celui qui fut offert alors par deux évêques réunis dans la petite paroisse de Ligugé, pour y vénérer les reliques d'un des plus saints pontifes qui aient honoré de leurs vertus et fécondé de leurs sueurs l'Eglise de France. On sait que ce lieu a été sanctifié par la présence de saint Martin de Tours; ce fut là que, conduit par saint Hilaire, alors évêque de Poitiers, ce Saint fonda le premier monastère des Gaules, et se prépara par la retraite, la méditation et la pratique des plus humbles vertus, à son sublime apostolat.

A quinze siècles de distance, deux vénérables Pontifes, l'un cent seizième successeur de saint Martin, l'autre cent onzième héritier du siège de saint Hilaire, sont venus ensemble apporter à ces contrées, tant de fois visitées par leurs prédécesseurs, de nouveaux exemples et de nouvelles bénédictions.

Dès le matin, monseigneur l'Archevêque de Tours, par une attention délicate, s'était fait précéder d'une députation portant au zélé curé de la paroisse les insignes de chanoine honoraire de sa cathédrale. Sa Grandeur voulait ainsi, disait-elle dans sa lettre, unir par des liens plus étroits le pasteur de Ligugé au clergé de son église métropolitaine.

Jalouse de montrer qu'elle avait précieusement gardé les traditions léguées par ses pères, la population de la paroisse reçut monseigneur l'Archevêque de Tours et monseigneur l'Évêque de Poitiers avec d'unanimes démonstrations de respect et de bonheur. Si elle voulait leur rendre les honneurs dus à leur auguste caractère, elle voulait aussi faire un acte solennel de foi en la protection des deux saints dont les représentants venaient la visiter. Tous les travaux avaient été suspendus, un grand nombre d'habitants avaient pris les armes, et par les décharges de mousqueterie saluèrent à diverses reprises la présence des deux pré-

lats. Ce jour-là, la nudité de l'église avait disparu sous de riches tentures, sous des guirlandes de feuillages, et saint Martin présent, dans ses précieuses reliques exposées sur un autel, semblait attendre dans le sanctuaire la venue des deux Pontifes.

Bientôt s'ébranla la foule qui remplissait l'église; pontifes, prêtres, lévites, fidèles, tous se dirigèrent en chantant les litanies de Saint-Martin, dont les reliques étaient portées en pompe vers l'humble cellule dans laquelle le puissant thaumaturge a opéré le plus grand des miracles, la résurrection d'un catéchumène. Là, dans cette retraite où le servent cénobite avait reçu tant de fois la visite de l'illustre évêque de Poitiers, les séminaristes chantèrent en l'honneur de saint Hilaire une antienne dont la modulation appartient au treizième siècle.

En Afrique, le caractère épiscopal n'était pas entouré d'un moindre respect, au milieu de ces tribus encore infidèles, mais que le christianisme attire à lui chaque jour, plus par l'influence de ses bienfaits et des vertus de ses ministres, que par la prédication de la parole divine qui ne peut que difficilement parvenir jusqu'à elles. Monseigneur l'Évêque venait, lui aussi, de faire une visite dans la province. Blidah, Mouzaïa, Médéah, Milianah avaient été successivement évangélisées par lui. Les généraux des trois subdivisions s'étaient empressés de mettre à sa disposition des chevaux de montures et de brillantes escortes de spahis; ils lui avaient offert l'hospitalité dans leur propre demeure et avaient rendu publiquement à son caractère, à sa mission et à sa personne, des honneurs qui ne manquèrent pas de frapper les indigènes, avides plus qu'étonnés de ce spectacle nouveau pour eux.

Mais de toutes les joies de l'Eglise, une des plus douces est sans contredit d'entendre la voix de son premier Pasteur, de ce Pontife souverain qui, des hauteurs où la providence l'a placé, embrasse du regard son immense troupeau, veille à ses destinées, et peut mieux que personne en apprécier la situation et en signaler les besoins. Plusieurs fois, depuis son élévation sur le Saint-Siège, Pie IX avait fait entendre au monde chrétien des paroles qui furent partout accueillies avec des transports d'admiration. Ses actes cependant avaient précédé ses paroles, et,

durant les premiers mois de son Pontificat , il s'était fait connaître par des mesures politiques si intelligentes et si sages , que les plus habiles diplomates avaient été forcés de reconnaître qu'il entrait dans la carrière avec tout le talent d'un homme accoutumé à y marcher depuis longtemps. C'était sans doute un magnifique début ; mais Pie ix , par tout cela , ne montrait encore et ne faisait voir que le souverain temporel , et on attendait sa parole doctrinale pour pouvoir apprécier le Pontife. Déjà même , au milieu de l'admiration universelle dont il était l'objet , et du concert de louanges qui retentissait partout à sa gloire , on entendait circuler tout bas quelques mots qui donnaient à penser que le Pape , laissant de côté une religion trop vieille pour satisfaire aux besoins de notre époque , allait tenir un langage aussi nouveau pour le fond que pour la forme , et que , si la prudence lui empêchait de dire ouvertement son dernier mot et de se déclarer l'apologiste des doctrines que ce siècle a vu naître , il en dirait assez pour montrer qu'il ne les réprouvait pas , et pour en devenir au moins le complice et le fauteur. On en était là , quand tout-à-coup retentit , comme la voix même de Dieu , cette parole auguste qui s'adressait pour la première fois à tous les Évêques du monde et par eux aux divers troupeaux qui leur sont confiés.

La majesté imposante de ce langage , la forme si chrétienne de cette belle encyclique ; le ton si pastoral , si apostolique , avec lequel s'exprimait le Pontife souverain , dûrent faire comprendre aux moins clairvoyants que si Pie ix connaissait parfaitement son siècle , s'il en appréciait tous les besoins moraux et allait même jusqu'à en soigner habilement les intérêts matériels , il n'était pas moins versé dans la connaissance de cette religion dont les destinées venaient d'être confiées à ses mains bénies. On vit qu'il savait parler comme l'avaient fait ses prédécesseurs dans tous les temps ; c'était bien la même voix , annonçant les mêmes vérités à un siècle nouveau et très-avancé sans doute , mais que le Pontife abordait en homme capable de le bien comprendre , d'en sonder les plaies et d'y appliquer le remède divin dont il est le dispensateur.

Dans toutes ses autres lettres , soit publiques , soit particulières , Pie ix ne s'était point démenti , et il avait toujours imprimé à ses œuvres le même cachet de piété , de science

théologique, de haute sagesse; on apprenait de jour en jour à le mieux connaître, et par suite à s'intéresser plus vivement encore à sa glorieuse destinée.

Vers la fin de l'année qui venait d'expirer, ce grand Pape avait trouvé une occasion nouvelle de mettre en évidence la pureté de ses vues et tous les secrets de son cœur; et il faut bénir le ciel de l'avoir si bien inspiré dans cette circonstance.

On sait qu'à diverses époques, le Pape réunit autour de lui en consistoire, le sacré-collège c'est-à-dire les Cardinaux présents dans la ville sainte et qui sont chargés de lui prêter le concours de leurs lumières, pour l'administration si étendue et si difficile de l'Eglise universelle. Cette réunion imposante a lieu le matin, après que chacun des membres qui doivent en faire partie a offert le saint sacrifice ou reçu du moins la divine Eucharistie; et, par suite d'un ancien usage dont l'idée première est bien profonde, bien éloquente, aucune prière vocale ne s'adresse à Dieu, quand on commence à délibérer, la présence du Vicaire de Jésus-Christ étant regardée toute seule comme une véritable prière, et comme un gage de l'assistance de l'Esprit-Saint, dont l'assemblée qu'il préside se tient alors pour assurée, sans avoir besoin, comme dans toute autre circonstance, de prier pour l'obtenir¹. C'est au milieu de ce consistoire que le Souverain-Pontife prononce ordinairement une allocution dans laquelle il met sous les yeux de ses augustes conseillers l'exposé fidèle des joies, des douleurs, des espérances de l'Eglise, qui sont aussi les siennes.

Pie IX, dans le consistoire tenu le 17 Décembre 1847, avait trouvé l'occasion d'épancher sa grande âme, et d'en manifester tous les sentiments à ceux qui la connaissaient déjà, et à ceux qui pouvaient ne l'avoir pas encore bien comprise.

C'est du triste état de l'Eglise d'Espagne que le Pontife entretient d'abord ses *vénérables frères*. « Dès les premiers jours, dit-il, où élevé, sans aucun mérite de notre part, mais par unimpénétrable jugement de Dieu, sur cette chaire du Prince des Apôtres, nous avons pris le gouvernement de l'Eglise catholique, nous avons tourné vers l'Espagne, ainsi que vous le savez parfaitement, vénérables frères, les préoccupations de notre sollicitude apostolique. Considérant dans la secrète afflic-

Pyrh. Corrad. Praxis dispensationum. Lib. vi. cap. 4.

tion de notre cœur les maux si graves dont les tristes vicissitudes des événements ont accablé cette grande et illustre portion du troupeau du Seigneur, nous n'avons jamais cessé de supplier humblement, par de continuelles et ferventes prières, le Dieu riche en miséricordes pour qu'il daignât apporter secours à ces Eglises affligées et les tirer de la déplorable situation où elles étaient tombées. Mû par le devoir de notre ministère Apostolique et par le sentiment particulier de paternelle affection que nous inspire cette nation illustre, nous n'avons eu rien plus à cœur que de nous efforcer d'y régler les affaires de notre très-sainte Religion.»

L'auguste Pontife signale ensuite les mesures prises par son prédécesseur et par lui pour améliorer le sort de cette Eglise d'Espagne, si digne de compassion et d'intérêt, et arriver à pourvoir de Pasteurs légitimement institués, les diocèses qui en étaient depuis longtemps privés. Il termine en payant un juste tribut d'éloges au sage et habile négociateur chargé de conduire cette importante affaire, et dont il espère que la mission ne sera pas sans fruits auprès de la reine catholique Marie-Isabelle et de son gouvernement.

Moins heureux du côté de la Russie, le Pontife a presque vu s'évanouir toutes les espérances qu'avaient fait concevoir au monde chrétien les négociations commencées entre Grégoire xvi et le puissant empereur du Nord. C'est avec une profonde douleur que Pie ix laisse échapper cette triste révélation.

Mais sa douleur est bien plus vive encore en rappelant les maux que cause à la société l'horrible plaie de *l'indifférence* religieuse. « Vous ne pouvez ignorer, dit-il, vénérables frères, que plusieurs des ennemis de la vérité catholique, surtout de notre temps, dirigent leurs efforts à mettre toutes les opinions les plus monstrueuses sur le même rang que la doctrine du Christ, ou à les mêler à ses enseignements, et travaillent ainsi à propager de plus en plus ce système impie de *l'indifférence* de toute religion. Récemment encore, cela est horrible à dire! il s'est rencontré des hommes qui ont fait à notre nom et à notre dignité Apostolique, l'outrage d'oser nous présenter comme le partisan de leur folie et le fauteur de ce détestable système. » Et le pieux Pontife repousse de toute la force de son zèle, si pur et si ardent, cette imputation calomnieuse : il dé-

clare que les mesures de tolérance politique qui lui ont été dictées au commencement de son règne, par le désir de pacifier les esprits et de se concilier les cœurs, ne peuvent préjudicier en rien aux droits de la vérité religieuse, avec laquelle on ne transige pas; que s'il est plein de charité et de dévouement pour ceux qui s'égarent, il ne saurait jamais approuver les erreurs qu'ils professent; et que l'injure la plus signalée qu'on puisse lui faire, est de le croire capable de regarder, comme étant dans la voie du salut, tous ceux qui marchent loin des sentiers de la foi, en dehors de l'unité catholique!

« Oui, s'écrie-t-il, avec l'accent d'une conviction forte et animée, oui, nous aimons tous les hommes de la plus profonde affection de notre cœur, mais non autrement toutefois que dans l'amour de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu, qui est mort pour tous, qui veut que tous soient sauvés, et que tous viennent à la connaissance de la vérité; qui a envoyé pour cela ses disciples dans le monde entier prêcher l'Evangile à toute créature, déclarant que ceux qui auraient cru et auraient été baptisés seraient sauvés, et que ceux qui n'auraient point cru seraient condamnés. Que ceux-là donc qui veulent être sauvés viennent à cette Colonne, à ce Fondement de la vérité qui est l'Eglise; qu'ils viennent à la véritable Eglise du Christ, qui est dans ses évêques et dans le pontife romain, le chef suprême de tous, qui possède la succession non interrompue de l'autorité apostolique, qui n'a jamais rien eu plus à cœur que de prêcher, de conserver et de défendre la doctrine annoncée par les apôtres, selon l'ordre de Jésus-Christ; qui ensuite, à partir du temps des apôtres, a grandi au milieu des difficultés de toutes sortes, et qui, brillante de l'éclat des miracles, multipliée par le sang des martyrs, ennoblie par les vertus des confesseurs et des vierges, fortifiée par les témoignages et les sages écrits des Pères, a jeté ses racines et fleurit encore dans tous les pays de la terre, et brille par la parfaite unité de la foi aux mêmes Sacraments et du même régime spirituel. »

Le pieux pontife donne ensuite une larme aux malheurs de la Suisse et aux plaies si profondes que la guerre civile a faites à la religion, sur cette terre encore toute humide du sang de ses propres enfants, et il flétrit de sa solennelle réprobation la

joie que quelques esprits ardents avaient manifestée au milieu même de Rome, quand la nouvelle de cette lamentable guerre y était parvenue. Triompher ainsi publiquement des discordes civiles et religieuses d'un grand peuple, c'est avoir abjuré tout sentiment de foi et d'humanité. « Cette guerre fatale, s'écrie le pontife, nous la déplorons du fond du cœur, soit à cause du sang versé de ce peuple, de ces meurtres fratricides, de ces discordes furieuses, persévérantes et si fatales, de ces haines, de ces divisions que les guerres civiles font éclater sur les peuples; soit à cause des dommages que nous savons en être résultés pour les intérêts catholiques, et qui, nous en avons la crainte, en résulteront encore; soit enfin à cause des déplorables sacrilèges qui ont été commis dans le premier conflit, et que l'âme se refuse à rappeler. »

Un coup-d'œil jeté sur les missions étrangères, où le zèle des ministres de l'Evangile obtient des succès remarquables, fournit à l'auguste pontife une compensation aux douleurs qu'il vient d'exprimer. C'en est une bien douce aussi pour lui que d'avoir à constater l'élan généreux des nations catholiques pour venir en aide à l'Irlande, cette autre sœur affligée, et dont les plaies saignent plus abondamment encore, puisqu'au fléau des divisions intestines, est venue se joindre une famine horrible et presque sans exemple dans l'histoire.

C'est ainsi que la main de Pie ix traçait avec autant de fidélité que de vigueur le tableau de l'Eglise catholique, et faisait connaître les impressions produites sur son âme, par l'état de cette sainte épouse de Jésus-Christ, à la fin de l'année qui venait de s'écouler. Les dernières paroles de cette belle allocution expriment des vœux bien dignes du vicaire de Jésus-Christ, et qui n'auront pas manqué d'être recueillis et fidèlement accomplis par les premiers pasteurs des âmes, auxquels Pie ix les adresse. « Tels sont, dit-il, vénérables frères, les communications que nous avons cru devoir vous faire aujourd'hui. Et comme nous avons jugé convenable de faire publier la présente allocution, nous profitons de cette occasion pour nous adresser avec tout l'élan de notre cœur à nos autres vénérables frères les patriarches, les archevêques, les évêques de l'univers catholique; nous les conjurons tous et chacun, et nous les exhortons dans le Seigneur, afin que toujours unis entr'eux par

la concorde et la charité, attachés par les liens étroits de la foi et de la soumission à nous et à cette chaire de Pierre, ils soient parfaits dans les mêmes sentiments et la même doctrine, et qu'oubliant toute considération humaine, fixant leurs regards sur Dieu seul, implorant son secours par de constantes et d'ardentes prières, ils n'épargnent ni fatigue, ni vigilance, pour combattre avec le courage, la fermeté et la prudence épiscopale, les combats du Seigneur; éloigner avec un zèle ardent des pâturages empoisonnés les chères brebis confiées à leurs soins, les conduire aux prairies salutaires, et ne jamais les laisser tromper par les doctrines opposées et étrangères; mais au contraire les défendre des embûches et des attaques des loups ravissants, et en même temps s'efforcer avec bonté, avec patience et avec savoir, de ramener dans le sentier de la vérité et de la justice celles qui se sont égarées; de telle sorte qu'eux-mêmes, se rencontrant par la grâce divine dans l'unité de la foi et dans la connaissance du Fils de Dieu, ils fassent avec nous un seul bercail et un seul pasteur.»

Les sacrilèges attentats dont la Suisse avait eu à gémir dans la dernière guerre se poursuivaient et se renouvelaient chaque jour de la manière la plus désolante; les monastères ne pouvaient plus suffire aux exigences d'un gouvernement qui semblait avoir pris à tâche de miner leur existence par de continuelles spoliations. Mais rien ne soulève tant l'indignation, n'inspire un plus vif regret que la ruine du monastère hospitalier du Saint-Bernard, l'une des plus belles institutions dont l'humanité et la religion s'étaient honorées jusqu'alors. On avait d'abord imposé aux religieux d'énormes contributions; ils eussent été trop heureux de pouvoir acheter à ce prix la liberté de faire encore du bien et de continuer leur mission charitable. Cette consolation et cette espérance ne tardèrent pas à leur être retirées. Il faut entendre le vénérable prévôt du grand Saint-Bernard, frère Benjamin Filliez, raconter lui-même l'histoire de cet acte vraiment odieux. Il le fait avec toute l'exactitude d'un témoin oculaire, et toute la force d'âme d'une victime qui pardonne à ses bourreaux.

« La tradition et l'histoire, dit-il, nous apprennent que la montagne appelée aujourd'hui le grand Saint-Bernard était, il

y a près de neuf siècles, un séjour horrible d'idolâtrie et de brigandages. Un véritable ami des hommes, un héros de la charité chrétienne franchit ce repaire de brigands, renversa l'idole, détruisit l'idolâtrie, et près des ruines de Jupiter Pœnin planta la Croix et fonda un hospice, pour y donner à de nombreux passagers refuge contre les tempêtes, et protection contre les traitements atroces des habitants du lieu. Depuis la fin du dixième siècle, époque de sa fondation, ce monument admirable de Bernard de Menthon, n'a pas un instant interrompu son œuvre merveilleuse; il fut toujours desservi par des religieux, selon le but de son institution et l'esprit de son saint fondateur. Des empires se sont écroulés, des établissements qui semblaient éternels ont disparu; l'hospice du grand Saint-Bernard, nonobstant les plus violents orages, a toujours subsisté. Napoléon lui-même, sous l'empire duquel tant d'institutions monastiques ont été frappées de mort, a respecté et laissé vivre le grand Saint-Bernard. Bien plus, sur le modèle de cet hospice, il en fit bâtir deux autres, l'un au Simplon, l'autre au Mont-Cenis. Afin que les sujets ne manquassent pas, ce grand homme exempta du service militaire les jeunes gens qui aspiraient à se vouer aux exercices de l'hospitalité, qui se pratique dans cette maison envers tous les voyageurs, de quelque condition, de quelque nation, de quelque religion qu'ils fussent.

» Dans tous les lieux du monde, sous tous les climats, dans toutes les bouches, se trouve l'éloge du grand Saint-Bernard. Les âmes généreuses de toutes les nations se sont fait un devoir et une gloire de contribuer au maintien de l'hospice et à son agrandissement. Il était réservé à notre temps de voir tomber sur cet établissement des malheurs peut-être irréparables. Le gouvernement provisoire du Valais, né de la révolution, vient de le frapper d'une contribution de 120,000 francs de France, à titre d'à-compte, et le met par-là dans l'impossibilité d'accomplir pleinement et librement son œuvre. Le même gouvernement le fit envahir le 13 décembre par la force armée. La plupart des soldats étaient des Vaudois; ils se conduisirent honnêtement; mais à la suite de la troupe arrivèrent quatre commissaires cantonnaux, MM. Antoine Dufay de Monthey, Emmanuel Jaris d'Orsières, avocat, Tavernier, juge au bourg de Martigny, et le notaire Michellod, du même lieu. Ces Messieurs

avaient la mission de faire un inventaire exact et détaillé de tous les meubles et immeubles que l'hospice possède, tant en Valais qu'ailleurs. Les supérieurs s'étant absentés de l'hospice, les jeunes religieux seuls eurent à traiter avec les commissaires. Ils refusèrent d'assister à leurs opérations et protestèrent avec énergie, de vive voix et par écrit, contre cette mesure inique. Déconcertés par cette résistance inattendue d'une dizaine de jeunes et simples religieux, ne sachant à quoi se résoudre, n'osant prendre sur eux une responsabilité aussi flétrissante, MM. Tavernier et Michellod partirent le 16, pour aller chercher de nouveaux ordres auprès du gouvernement. Le 18, à deux heures après minuit, arrivèrent au grand Saint-Bernard deux commissaires fédéraux, MM. Delarageaz, de Vaud et Frey, de Bâle...

M. Delarageaz ordonna à M. Dufay d'inviter les religieux, par trois sommations juridiques, à ouvrir les portes, à déclarer les avoirs de l'hospice, et à certifier l'inventaire qu'on en ferait; ajoutant que, s'ils persistaient dans leurs refus, la force serait employée. C'est le moyen qu'il fallait mettre en usage. Les portes qui ne purent être ouvertes, au moyen de fausses clés et de passe-partout, furent enfoncées à coups de hache. Les commissaires fédéraux avaient eu soin de se faire accompagner par un serrurier pour crocheter les portes.

» Cette odieuse mesure avait déjà eu lieu dans une maison que l'hospice possède à Martigny, maison destinée à servir d'asile aux religieux que l'air sévère et meurtrier du grand Saint-Bernard ne rend que trop souvent infirmes et malades, et où se retirent aussi les vieillards qui ont besoin de soulagement après une vie laborieuse. Cet asile des vieillards et des infirmes n'a pas été plus épargné que le grand Saint-Bernard; la force armée y fit invasion, on y procéda avec rigueur à un inventaire minutieux. Les appartements du prévôt supérieur de la congrégation ont été ouverts de vive force par la main d'un serrurier.

» Au grand Saint-Bernard, les commissaires se sont emparés des clés qu'ils ont pu prendre; ils ont placé aux portes et à quelques fenêtres de l'hospice des sentinelles, fusil chargé, avec ordre de faire feu sur ceux, religieux ou autres, qui emporteraient des objets appartenant à l'établissement. On poussa la rigueur jusqu'à fouiller les sacs des voyageurs à leur départ.

» La garnison vit aux frais de l'hospice. La dérision la plus

amère est ajoutée à cette persécution ; les commissaires du gouvernement ne rougissent pas de dire aux religieux que l'on ne veut point les chasser, ni les gêner en rien dans l'exercice de l'hospitalité ; et cependant on ruine l'établissement par des impositions en argent et en denrées, et les religieux sont abreuvés de chagrin. »

Ces plaintes si modérées, ce langage empreint de tant de résignation, n'empêchaient pas les ennemis de l'Eglise de poursuivre l'œuvre de destruction qu'ils semblaient avoir juré d'accomplir ; mais pour colorer l'odieux de leur conduite et légitimer, en quelque sorte, ces actes de barbarie, ils avaient soin de répandre sur les catholiques en général, et sur les ordres religieux en particulier, la venin des plus noires calomnies, en les représentant comme les véritables auteurs des maux de la patrie, comme la cause des désordres qu'eux-mêmes avaient provoqués.

Des voix courageuses s'élevèrent alors pour plaider la cause de cette Eglise opprimée. N'avait-elle pas le droit de défendre son honneur, puisqu'elle était si indignement attaquée ? n'était-ce pas même une obligation pour elle, et faut-il s'étonner que ses pontifes aient trouvé dans leur âme brisée de douleur, assez de force pour donner un démenti solennel à ces bruits mensongers ?

C'est surtout au milieu des tribulations et des épreuves que la voix de l'Eglise, toujours si grave et si belle à entendre, prend un caractère encore plus auguste et paraît plus divine, parce qu'elle est visiblement au-dessus des passions humaines. On ne lira pas sans un vif intérêt les deux protestations que nous devons enregistrer ici. Leur forme vraiment apostolique, ce ton si charitable et si doux montrent combien le cœur des prélats qui plaidaient ainsi la cause de la religion était dégagé de tout sentiment de haine, de vengeance et d'amertume.

Le premier de ces deux écrits fut adressé, sous la forme d'une lettre pastorale, aux fidèles du diocèse de Coire, par Mgr. Gaspard de Karl, leur évêque. Voici en quels termes s'exprimait le pieux prélat ; on verra qu'il ne pouvait mettre plus de modération dans ses plaintes, ni plus de sagesse dans ses conseils.

» Mes très-chers frères en Jésus-Christ, en vous donnant connaissance des accusations que MM. les commissaires fé-

déraux font peser sur vous, les paroles nous manquent pour exprimer la profonde douleur de notre cœur paternel, en voyant d'un côté la douloureuse situation de votre canton, de l'autre l'accusation grave qui vous en rend aujourd'hui responsables. Mais, d'une part, notre inébranlable foi en l'éternelle Providence de Dieu nous relève, cette foi en Dieu qui conduit selon son infinie bonté et miséricorde, et visite par de salutaires afflictions ceux qu'il aime; d'autre part, il nous est impossible de nous persuader que notre vénérable clergé se serait rendu coupable contre la patrie, des graves délits politiques que l'accusation susdite fait peser sur lui.

» Comme dans la lutte de principes qui s'est élevée maintenant en Suisse, on cherche, tout l'indique, à introduire un nouvel ordre de choses, nous nous trouvons obligé de recommander très-vivement à tout le clergé soumis à notre houlette pastorale, de montrer constamment, dans les circonstances présentes, la plus grande prudence et circonspection; de se tenir loin de l'agitation politique et de ne point se mêler aux conflits de ce monde, si ce n'est le cas que la justice et le salut des âmes seraient en danger. Jamais et nulle part vous n'abuserez de votre position ou de la chaire sacrée, pour la ravalier en champ de bataille politique, ni pour faire prévaloir vos opinions particulières.

» Mais si la politique du jour venait entreprendre sur le terrain de la religion catholique, ou se permettait d'usurper sur les droits de l'Eglise, dans ce cas notre vocation, notre serment, notre devoir sacerdotal, exigent de nous de les défendre de parole et d'action, avec nos biens et avec notre sang... ..

« Nous vivons, nos très-chers frères, dans un temps de dure épreuve, et nous ne pourrions échapper aux nombreux dangers qui nous menacent qu'en unissant toutes nos forces. Maintenez-vous donc dans une parfaite union fraternelle entre vous; déposez tout sentiment de colère contre le confrère; soyez forts dans l'humilité, dans la dilection, dans l'esprit de parfaite concorde fraternelle. *Ubi unitas ibi perfectio*. Nous vous prions et conjurons tous : Aimez-vous les uns les autres et soyez un, comme Jésus-Christ est un avec son Père. Et comment les ministres de l'autel se diviseraient-ils entre eux pour les affaires du monde? N'est-ce pas assez que le monde et les fils du monde nous haïssent et nous persécutent tous?

L'Eglise de Dieu n'est qu'un seul corps, un seul esprit, une seule foi et un seul amour. Soyez donc fermes, très-chers frères, et combattez d'un seul esprit par la vérité de l'Evangile. Jamais ne craignez de dangers personnels; ne craignez que Celui qui peut jeter le corps et l'âme dans l'enfer.

» En priant Dieu qu'il vous éclaire, dans votre vocation, de sa lumière divine et qu'il vous fortifie de la force de sa grâce, nous vous offrons à tous notre appui et nous vous assurons de notre bienveillance parfaite; et de la plénitude de notre cœur, nous vous donnons la bénédiction pastorale au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

Une autre plainte non moins éloquente, non moins remarquable par l'esprit de sagesse et de modération qui y préside, fut adressée par Mgr. Marilley, évêque de Lausanne et Genève, à MM. les président et membres du grand Conseil de Fribourg :

« Dans la situation grave où se trouve notre canton, vous permettrez au premier pasteur du diocèse de venir vous exprimer et la douleur profonde qu'il ressent à la vue d'un passé déjà si affligeant pour la religion, et les craintes que lui inspire un avenir plus alarmant encore.

» Pour calmer l'irritation, pour ramener la concorde dans la Suisse, il ne devait donc pas suffire que notre canton renonçât à l'alliance qui a motivé l'exécution militaire ordonnée par la haute diète; il ne devait pas suffire non plus que les Jésuites fussent renvoyés dans le terme de trois fois vingt-quatre heures, sans tenir compte à plusieurs d'entr'eux de leur qualité de citoyens Fribourgeois; il a fallu encore que, sous prétexte d'affiliation avec les Jésuites, la dissolution immédiate de plusieurs établissements religieux de charité et d'éducation chrétienne, vint accroître le chagrin et les inquiétudes du peuple Fribourgeois. Cette dissolution même ne devait être que le prélude d'un système d'hostilité ouverte qu'on paraît avoir adopté contre le clergé, système déplorable qui prive les pasteurs des âmes de toute protection et de tous moyens de défense contre les traits de la calomnie et de la malveillance, qui méconnaît la distinction des pouvoirs, ébranle toutes les règles de la discipline ecclésiastique, et paralyse l'administration diocésaine, en exigeant que celle-ci sanctionne des voies de faits contraires aux saints canons,

qu'un évêque ne peut violer sans devenir prévaricateur.

» Aujourd'hui, Messieurs, on vous propose l'adoption de mesures encore plus désastreuses, contrairement aux droits acquis, malgré les lois et les anathèmes de l'Eglise; on vous propose de supprimer une de nos anciennes communautés, d'en accabler une autre, de les imposer toutes, et de séculariser l'administration des biens ecclésiastiques. On vous propose de reconnaître au pouvoir civil des attributions qui appartiennent exclusivement à l'autorité spirituelle, puisque l'exercice des fonctions du saint ministère serait interdit dans ce canton, sans l'autorisation du conseil d'Etat, aux prêtres non Fribourgeois; on vous propose d'adopter à l'égard du clergé et des couvents, une conduite que le Saint-Siège a toujours réprouvée, et de mettre des entraves à l'action légitime des pasteurs des âmes, réglée par l'Eglise, seule compétente en cette matière.

» Si nous n'avions à consulter que la prudence humaine, nous cacherions nos larmes aux yeux des fidèles, et nous renfermerions notre douleur dans le silence du sanctuaire; mais l'épiscopat nous impose des devoirs, et ces devoirs, nous tenons à les remplir, sans nous inquiéter des conséquences que nos démarches peuvent avoir devant les hommes. Nous vous dirons donc, avec respect sans doute, M. le président et Messieurs, qu'à moins d'une entente préalable avec le Siège apostolique, vous ne pouvez, sans encourir l'anathème, ni porter la main sur nos établissements religieux, ni en changer la destination, ni vous emparer de leurs biens, ni porter atteinte d'une manière quelconque à la liberté et aux droits de l'Eglise.

» Dans la détresse de la patrie, nous comprendrions les sacrifices possibles à imposer aux couvents et au clergé; mais il n'appartient pas à l'autorité civile seule de disposer, d'après son bon plaisir, des biens placés sous la sauvegarde spéciale de la religion. Quant à nous, nous ne repousserons point les sacrifices qu'on pourra nous imposer; pourvu que les droits de l'Eglise et des institutions soient sauvés, peu nous importe le reste. L'asile le plus modeste, où que ce soit, nous suffira aussi longtemps qu'il nous sera permis d'administrer librement le diocèse confié à notre sollicitude. Dans les pénibles tribulations qu'il a plu au Seigneur de nous ménager, nous ne désirons pas d'autre bonheur que celui de voir s'éta-

blir et se fortifier, parmi nos très-chers frères diocésains, le règne de la justice et de la grâce de Dieu.

» Nous vous demandons en conséquence, M. le président et Messieurs, 1° de respecter nos institutions religieuses et de ne rien entreprendre contre leurs droits; 2° de ne pas entraver l'autorité épiscopale dans ses droits et dans l'accomplissement de ses devoirs, et de laisser au clergé la libre administration de ses biens. De notre côté nous ne nous refuserions ni à un contrôle que nous n'avons jamais redouté, ni à une entente en rapport avec nos obligations; 3° enfin, d'admettre en principe, lorsqu'il s'agira de réviser la constitution, que les relations entre l'Eglise et l'Etat ne peuvent être réglées qu'au moyen d'un accord avec l'évêque, pour ce qui est de la compétence de l'autorité épiscopale, et avec le Saint-Siège apostolique pour les objets où l'autorité de l'évêque n'est pas suffisante.

» Dans l'espoir que vous ne verrez dans notre démarche que l'accomplissement d'un devoir rigoureux et que vous accueillerez favorablement nos justes représentations, nous vous prions d'agréer, M. le président et Messieurs, l'hommage de notre haute et respectueuse considération. »

C'est ainsi que les premiers pasteurs de l'Eglise catholique et les chefs spirituels des institutions religieuses protestaient unanimement contre les mesures sacrilèges dont la religion était victime, de la part des autorités cantonales en Suisse.

Ces voix généreuses trouvaient des échos fidèles qui en reproduisaient de toutes parts les accents et ajoutaient encore à l'indignation générale.

En France, il y eut des sympathies pour les malheurs de la Suisse catholique, et parmi les orateurs qui, dans nos chambres législatives, lui payèrent avec le plus de chaleur et d'éloquence un tribut de condoléance, il faut citer avant tout M. de Montalembert.

Dans un long discours qui fut souvent interrompu par d'unanimes applaudissements, l'illustre pair résuma avec lucidité, et peignit, des traits les plus vifs, les principales phases de cette guerre civile et religieuse; et, cherchant la cause des excès qu'on y avait commis, il la trouva dans cette haine de l'ordre et cette soif de l'anarchie qui caractérise de nos jours une foule d'esprits antisociaux.

Il ne restait plus à entendre sur ces tristes événements que la voix du Père commun des fidèles. Le coup qui venait de frapper la Suisse catholique avait profondément blessé l'âme de Pie ix qui, depuis son avènement au souverain Pontificat, semblait ne vivre que pour faire régner la justice, la paix et la charité. Après avoir répandu, sous les yeux de Dieu, ses larmes et ses prières, il voulut ménager à ses enfants désolés la consolation de recueillir ses plaintes et ses gémissements sur les maux qui les avaient frappés. Peut-être même espérait-il que ses douces et paternelles représentations feraient cesser les rigueurs exercées par le gouvernement helvétique sur les cantons vaincus et opprimés. Il chargea donc monseigneur le nonce Macciotti d'adresser en son nom, à la diète helvétique, une protestation dont voici la substance.

« Le Saint-Père Pie ix a appris avec la plus profonde douleur les actes funestes de violation des droits sacrés de l'Eglise catholique, qui, après l'entrée des troupes fédérales dans les sept cantons de Lucerne, Uri, Schwytz, Unterwalden, Zug, Fribourg et Valais, ont eu lieu dans quelques-uns de ces cantons. Il a dû remarquer, le cœur navré de peine, que par des arrêtés du gouvernement provisoire, on a voulu supprimer des corporations religieuses et de pieux instituts, même de femmes, et que l'on a chassé de leurs paroisses des curés institués canoniquement par l'autorité ecclésiastique, et cela malgré les protestations de leur évêque. Il a dû observer, les larmes aux yeux, que des militaires fédéraux, dans les premiers moments d'irritation et contre les intentions et les ordres de leurs supérieurs, ont osé commettre des sacrilèges et des horreurs dans les églises mêmes de ces cantons.

» Le Saint-Père, qui ne s'est pas mêlé de la question politique agitée dans la confédération, ces derniers temps, n'a pas pu oublier le devoir sacré qu'il a, comme chef suprême de cette Eglise, de désapprouver hautement toutes ces violations. C'est pourquoi il m'a ordonné de remplir ce devoir en son nom auprès de la haute diète fédérale, siégeant à Berne.

» J'ai l'honneur donc, Excellence et Messieurs, de m'adresser à vous à ce sujet; et puisque ma tâche deviendrait infiniment plus pénible si je développais en détail tout ce qui s'est passé dans ces derniers temps, j'aime mieux le passer sous

silence, étant intimement convaincu que non-seulement la haute sagesse de la diète fédérale, mais aussi tous les hommes d'honneur de cette confédération, de quelque confession qu'ils soient, seraient à même d'en apprécier la portée sous tous les rapports.

» Dans ma qualité donc de représentant du Saint-Siège et en son nom, je viens déposer auprès des hauts représentants cantonnaux, en diète fédérale, la protestation formelle contre toute atteinte, par ces décrets, aux droits inhérents au Saint-Siège et en opposition avec le pacte fédéral, de même que contre tous les sacrilèges et actes impies, qui ont été commis dans des églises et autres lieux sacrés de la confession catholique.

» Ce sont là des faits que la conscience réproouve et qui seront un jour sans doute désapprouvés par les historiens impartiaux; et ce sont là autant d'engagements pour vous, Excellence et MM., à les désavouer d'avance, et à faire de manière que la justice et le calme reprennent parfaitement leur empire dans les gouvernements de ces cantons, et qu'on rapporte les décrets émis, peut-être dans un moment d'agitation, contre les droits du Saint-Siège.

» Ayant la confiance que la haute diète, tutélaire des lois sacrées de la confédération, voudra bien rétablir et maintenir intacts les droits de la confession catholique réclamés par son chef le Souverain-Pontife, je saisis avec empressement cette occasion pour vous renouveler, Excellence et Messieurs, l'assurance de ma très-haute considération. »

La station de l'Avent venait de se terminer pour l'Eglise catholique, et les chaires chrétiennes retentissaient encore des derniers accents de la parole sainte. A Notre-Dame de Paris, M. l'abbé Plantier, dont le talent avait déjà pu être apprécié dans le carême précédent, venait de compléter son œuvre par une suite de conférences non moins remarquables que les premières. Après avoir fait justice des systèmes inventés par les incrédules, pour tenir la place d'une religion qui les gêne et dont ils voudraient se débarrasser, l'orateur aborde la grave et importante question de l'Eglise dont il veut établir la divine autorité, faire connaître le véritable esprit et publier les bienfaits.

On ne pouvait choisir un sujet plus utile, ni montrer plus d'intelligence des besoins de son époque. Au milieu de cet affranchissement des lois divines et humaines, de cet esprit

d'insoumission qui caractérise notre siècle, il faudrait le ramener sans cesse vers cette grande autorité de l'Eglise, si bien marquée dans l'Evangile, si constamment respectée par les vrais fidèles, si nécessaire pour soutenir la religion, pour en éterniser l'existence ici-bas. Il faudrait redire partout et sous toutes les formes ce que l'orateur de Notre-Dame de Paris a si magnifiquement développé dans ses dernières conférences.

L'Eglise a reçu de son divin Fondateur l'ordre d'enseigner les peuples ; c'est donc pour elle un devoir de le faire. Ce devoir imposé à l'Eglise lui donne le droit d'être écoutée, et ce droit il faudra qu'elle en jouisse jusqu'à la fin des temps. Le monde aura beau marcher et faire des progrès, l'esprit de l'homme aura toujours les mêmes faiblesses, les mêmes besoins, les mêmes dangers. L'autorité de l'Eglise en matière de foi lui sera donc toujours nécessaire, pour éviter les écueils vers lesquels le souffle de l'erreur et l'instabilité de sa nature ne cessent de le pousser.

Mais ce pouvoir, incontestablement donné à l'Eglise par Jésus-Christ, est-il un pouvoir infaillible ? Oui, il l'est et doit l'être. L'Eglise sans doute ne se croit point inspirée et ne transforme pas ses pontifes en autant de prophètes ; elle n'a garde d'attribuer à tel ou tel de ses docteurs, quelque éminent qu'il puisse être, le privilège de l'infaillibilité ; enfin elle ne se pose point comme juge dans tout ce qui n'est pas de son ressort. Mais quand il s'agit de savoir si une croyance est conforme à l'Ecriture, si elle a toujours été reçue comme vraie par nos aïeux, c'est alors que l'Eglise se croit divinement assistée de Dieu, pour pouvoir se prononcer d'une manière sûre, et sans craindre d'égarer ceux qu'elle est chargée de conduire. Cette infaillibilité lui est garantie par la parole même de Jésus-Christ dans l'Evangile, par la conviction qu'elle a depuis dix-huit siècles de posséder cet incomparable privilège, et par les résultats si précieux qu'elle en a obtenus, puisqu'elle seule peut montrer dans ses croyances cette unité parfaite, qui ne saurait régner là où une autorité infaillible ne vient point retenir les esprits qui s'égarent. Rien de plus consolant pour le catholique, rien qui l'ennoblisse et l'élève davantage que cette obligation de courber la tête sous l'autorité infaillible de l'Eglise, car elle sauve la dignité de sa conscience, en l'éloignant des dangers que courent ceux

qui sont livrés à eux-mêmes et par conséquent à tous les genres de séduction ; elle abrège pour lui l'étude de la religion , prévient et arrête la lutte et l'anarchie des esprits , et lui ouvre une source précieuse de paix et de sécurité morale.

« O vous donc , s'est écrié l'orateur en terminant cette belle conférence , vous qui avez eu le bonheur jusqu'à ce jour de vivre soumis aux décisions de l'Eglise , vivez éternellement dans cette dépendance , et vous y trouverez éternellement la sécurité de la sagesse. Et vous , Messieurs , qui n'auriez tenu aucun compte de ses oracles , à présent que son infailibilité vous est démontrée , venez , nous vous en conjurons pour vous-mêmes , venez en goûter les avantages. Entrez dans cette barque où Jésus-Christ repose ; votre navigation par le monde n'en sera pas moins intelligente , et sera plus fortunée. Si vous devez encore y être assaillis de quelques ouragans , ce ne sera plus avec le même sort qu'aujourd'hui ; maintenant vous êtes battus peut-être de vos propres idées , comme par des vents furieux , et vous n'avez ni port où vous abriter , ni moyen de vous créer un peu de consistance , au milieu de ces vagues émues ; alors , au contraire , comme les disciples alarmés , vous vous adresserez au Maître qui voguera près de vous dans la nacelle ; il commandera par son Eglise aux autans emportés et à la mer en courroux ; et à cette voix puissante , l'air se calmera , le flot retombera sur lui-même ; vous continuerez doucement votre traversée , et l'instant d'obscurité , de bouleversement et d'effroi que vous aurez subi , ne fera que donner plus de charmes à la tranquillité que vous aura rendue la parole de l'infailibilité suprême. »

L'Eglise a donc en main une autorité infailible ; elle ne peut pas se tromper en matière de foi , elle ne peut pas égarer ses enfants. Mais n'a-t-elle point peut-être abusé de ce privilège ? Ne s'est-elle point quelquefois rendue coupable d'intolérance ? Dans quel esprit use-t-elle ordinairement du pouvoir si étonnant , si prodigieux que lui a laissé son divin Fondateur ? Le monde lui adresse à ce sujet de graves reproches , sent-ils fondés ?

M. l'abbé Plantier traite admirablement ce sujet si délicat. Il montre que l'Eglise veut conquérir les âmes par la persuasion et non point par la violence , qu'elle ne sait point exercer le prosélytisme du glaive , et que si elle a dit quelquefois à ses

apôtres : Soyez victimes, elle ne leur a jamais dit : Soyez bourreaux. Il montre que cette Eglise n'a rien de tyrannique dans ses prétentions ; qu'elle permet au chrétien de raisonner sa foi, en lui permettant d'étudier les preuves solides qui lui servent de bases, et même en l'y invitant ; qu'elle ne recule jamais devant les controverses écrites, ni devant les discussions orales d'où peut jaillir la lumière si utile pour consoler ceux qui croient, pour rassurer ceux qui doutent, pour convaincre ou confondre ceux qui s'obstinent dans leur aveuglement. Toute l'intolérance de l'Eglise se borne à condamner les novateurs et à les retrancher de sa communion ; et si quelquefois la puissance séculière est venue ajouter à cette condamnation toute spirituelle de formidables arrêts contre les perturbateurs du repos de la société, il ne faut pas rendre l'Eglise responsable de certaines rigueurs excessives, qu'elle n'a ni provoquées, ni approuvées.

M. l'abbé Plantier consacre une conférence tout entière, et c'est peut-être la plus remarquable, à justifier l'Eglise du reproche d'intolérance et de cruauté, avec lesquelles on a prétendu qu'elle exerçait son pouvoir dogmatique, au moyen de l'*Inquisition*. A l'évidence des faits les moins contestables, l'éminent orateur a su ajouter un ordre de développement et de preuves qui placent sa conférence au rang des plus belles apologies de la religion et de l'Eglise catholique.

Il montre que l'établissement de l'Inquisition doit son origine à l'autorité temporelle ; qu'elle a eu des princes pour promoteurs et des vues politiques pour raisons.

Il se fait ensuite une objection : Mais si l'Eglise n'a pas pris l'initiative et n'a pas été le principal but de ce redoutable tribunal, n'y a-t-elle pas prêté la main ? n'y a-t-elle pas exercé un ministère barbare ?

L'orateur, sans nier les faits, les apprécie avec une sagesse qui les montre sous un jour bien différent de celui que leur prêtent les ennemis de la religion. « Oui, dit-il, j'en conviens, il est des noms qui se couronnèrent d'une triste auréole ; mais d'abord, prenez garde de ne pas croire aveuglément tout ce qu'on vous en raconte ; et ensuite quand on vous abandonnerait la mémoire d'un Torquemada et de quelques autres inquisiteurs trop peu modérés, contre qui voudriez-vous en conclure ? Contre leurs attributions régulières ? mais ils les avaient

faussées ; contre les papes ? mais ils en trahissaient les vues et en dépassaient les instructions ; contre l'Evangile ? mais vous savez bien qu'ils n'en représentaient pas l'esprit ; contre l'Eglise ? mais elle n'est pas plus responsable des emportements de chacun de ses membres, qu'un Etat ne l'est des forfaits de quelques-uns de ses fonctionnaires ou de ses ministres, etc. »

L'Eglise ne s'est jamais réjouie des violences exercées dans certains royaumes contre les hérétiques ; Rome n'a jamais encouragé, par des rigueurs semblables, les rigueurs de l'inquisition d'Espagne ; il y a toujours eu de la douceur et de l'indulgence dans ses procédés les plus sévères contre les hérétiques ; et l'orateur la venge surabondamment des attaques de quelques historiens influencés par l'esprit de parti, et obéissant en aveugles à des passions qui ne pouvaient qu'égarer leur jugement.

Les deux conférences suivantes ont eu pour but l'explication solide et consolante de cette parole si rigoureuse, mais pourtant si vraie : Hors de l'Eglise point de salut ; et la juste appréciation des rapports de l'Eglise avec les puissances temporelles, dont elle respecte toujours les droits en leur demandant de respecter les siens, et en leur disant avec un de ses anciens apologistes : Nous n'aspirons point à vous faire trembler, mais nous ne saurions vous craindre : *Non te tremus, qui nec timemus.*

Dans la dernière conférence, l'orateur a couronné magnifiquement son œuvre, en développant les grandeurs de la mission doctrinale, dont le Pape est investi comme dépositaire suprême de l'autorité de l'Eglise. Dans aucun de ses discours précédents, M. Plantier n'avait déployé autant d'âme et de chaleureuse élévation ; jamais non plus son auditoire n'avait été plus sympathiquement entraîné par le sujet. On était heureux, en écoutant ce discours, de penser que le Pontife, appelé dans ce moment à porter le poids de tant de grandeurs, se trouvait, par sa force d'âme et ses éclatantes vertus, à la hauteur de la grande mission que le ciel lui avait confiée.



II.

En Allemagne, les protestants se divisent et tombent dans le rationalisme. — Les institutions religieuses du catholicisme imitées sans succès par le roi de Prusse. — Lettre de Mgr. Rendu, évêque d'Annecy. — Succès des prédications du jubilé sur plusieurs points de la France. — La grande Chartreuse. — Progrès de la foi aux Etats-Unis. — Reprise de la persécution en Chine. — Les vierges de la Chine. — Mission d'Afrique. — Les Annales de la propagation de la foi. — L'Eglise toujours remarquable par les vertus qui germent dans son sein. — Mort de quelques prêtres français distingués par leurs talents et leur piété. — Conférences de Saint-Vincent de Paul, à Bourges. — O'Connell entreprend le voyage de Rome; il meurt en chemin. — Son oraison funèbre par le Père Ventura, à Rome, et par le Père Lacordaire, à Paris. — Lola Montès à Munich. — Triste sort des Jésuites; ils protestent de leur dévouement au Saint-Siège. — L'Angleterre semble perdre quelque chose de sa haine pour Rome. — Retour de M. Newman dans sa patrie. — Espérance pour la religion dans l'Orient. — Mgr. Ferrieri à Constantinople. — Un nouveau patriarche à Jérusalem.

En Allemagne, les sectes religieuses, séparées de l'Eglise catholique, continuaient à offrir le triste spectacle de leurs divisions intestines et à se lancer mutuellement des anathèmes. Malgré les efforts du roi de Prusse pour retenir les communions protestantes dans la profession des articles de la foi chrétienne, qu'elles avaient conservée jusqu'alors, on les voyait se couer, l'une après l'autre, les restes de ce joug qu'on ne peut pas longtemps porter à demi, et chercher, dans l'incrédulité et le rationalisme, un affranchissement complet des croyances chrétiennes.

Il s'élevait de toutes parts des fondateurs d'églises indépendantes qui ne prenaient mission que d'eux-mêmes, et qui effaçaient peu à peu jusqu'aux derniers vestiges de la foi, sous prétexte de réformer les anciennes réformes et de perfectionner les essais de leurs devanciers. Quand une digue est entr'ou-

verte, le torrent qui s'y précipite grossit à chaque instant, et il n'est plus facile d'arrêter ses ravages.

Le gouvernement prussien, soit par prudence, soit par faiblesse, avait toléré depuis quelque temps les indignes menées du docteur Rupp qui, dans son église indépendante de Kœnisberg, anéantissait le christianisme en feignant de vouloir l'épurer et le perfectionner. Ce nouveau chef de l'église rationaliste conférait le baptême aux enfants sous cette scandaleuse formule : *Au nom de Dieu et de notre commune*. Le gouvernement prussien ordonna tout-à-coup aux autorités civiles et judiciaires de Kœnisberg de le poursuivre à outrance, s'il se permettait de faire encore un seul acte de juridiction pastorale. C'était un coup terrible, mais qui, en atteignant ce chef de parti, ne pouvait malheureusement atteindre le principe de liberté absolue, d'indépendance religieuse sur lequel repose, comme sur un sable mouvant, la réforme protestante tout entière.

Le roi de Prusse ne sera donc pas plus heureux dans ce travail d'organisation religieuse, qu'il ne l'a été dans une autre entreprise dont les résultats aujourd'hui sont loin d'être consolants pour lui. Il y a environ trois ans, ce prince eut la pensée de rétablir l'ordre du Cygne tombé en oubli, et il en confia la grande maîtrise à la reine. Cet ordre féminin devait se charger de la construction et de l'administration d'un hôpital protestant desservi par des diaconesses. C'était une véritable contrefaçon des hôpitaux où la religion catholique sait si bien exercer la charité. Le succès n'a pas répondu aux espérances du prince. Un médecin protestant, qui vient de visiter cet asile des souffrances humaines, n'a pas craint d'élever la voix pour dénoncer les grandes imperfections de son administration. L'édifice est superbe, mais il y règne des miasmes et une malpropreté également nuisibles aux malades. Rien ne saurait remplacer la force du lien des vœux religieux, dans l'exercice de la charité chrétienne ; et toutes ces tentatives modernes, pour parodier les institutions du catholicisme, n'obtiennent pas plus de succès aujourd'hui que n'en obtenaient, dans les premiers siècles de l'Eglise, les efforts faits par des princes plus habiles encore et plus astucieux, dans le but de déconsidérer la religion en lui opposant une rivalité écrasante.

On peut rappeler ici les réflexions faites par saint Grégoire de Nazianze, au sujet de Julien l'apostat que la mort avait surpris au milieu de semblables projets : « Il pensait, dit ce grand docteur, à construire des monastères et des hôpitaux, des communautés de vierges, des administrations de charité sur le modèle des nôtres, qui excitaient de sa part plus que de l'admiration, car voici les propres termes dans lesquels il s'explique à ce sujet : « Il est honteux de voir que les Galiléens nourrissent non-seulement leurs pauvres, mais aussi les nôtres. « Je ne sais en vérité, continue saint Grégoire, si nous ne devons pas regretter que la mort soit venue arrêter ce prince au milieu de ces beaux projets; on eût vu à quoi aboutissent les grands mouvements que se donnent les hommes, quand ils veulent singer les œuvres d'une sagesse divine. Nos institutions, à nous, ce ne sont ni les hommes ni le temps qui nous les ont données; c'est Dieu lui-même. »

A cette leçon humiliante, mais utile, la Providence en avait ajouté une autre dont il est à désirer que le monarque prussien fasse tôt ou tard son profit. Mgr. Rendu, évêque d'Annecy, pénétré du sentiment des devoirs que lui impose le caractère sacré dont il est revêtu, et désireux de continuer, à l'égard de nos frères séparés, l'apostolat de saint François de Sales dont il est le successeur, avait adressé en 1846 à Frédéric-Guillaume une lettre qui fut livrée depuis à la publicité, et qui ne forme pas moins d'un volume de plus de trois cents pages.

Le savant Prélat a pour but dans cette lettre de montrer que, puisque le protestantisme doit finir lentement ou céder la place à un rationalisme qui n'est en réalité que la négation de toutes les croyances religieuses, il ferait bien mieux d'employer l'énergie qui lui reste, à faire un retour vers le catholicisme, cette étoile lumineuse et invariable qui seule pourrait le conduire au port.....

On peut bien ne pas se sentir disposé à profiter de ce conseil, mais on ne doit pas reprocher à un évêque de formuler un semblable vœu. Du reste, le moyen qu'il indique pour amener ce précieux résultat est plein de tant de douceur et de charité, qu'il est impossible de ne pas y reconnaître

l'Esprit de l'Evangile et le langage d'un apôtre. Nous citons les dernières pages du beau livre de Mgr. Rendu.

« Si quelques bons et saints prêtres, dit-il, approuvés par le Souverain Pontife et avec l'assentiment de votre Majesté, allaient dans quelques villes de la Prusse ouvrir une église de réformés unis, ou de toute autre dénomination capable de diminuer la défaveur qui s'attache à un changement de religion, cette église serait bientôt florissante. Il ne s'agirait point, pour ces nouveaux missionnaires, d'attaquer les doctrines protestantes, de provoquer des discussions ni publiques, ni particulières, ni d'entrer dans ces luttes de paroles qui n'ont jamais abouti qu'à réchauffer l'orgueil et à resserrer les liens qui enchaînent les esprits à l'erreur. Ils se contenteraient d'exposer les doctrines catholiques, toujours appuyées sur la parole de Dieu, de donner des éclaircissements à ceux qui les demanderaient, et d'ouvrir à tous les trésors de la grâce d'en haut.

» Dès l'instant où un certain nombre de réunis auraient goûté les douceurs spirituelles qui se rattachent, si abondantes à la possession de l'éternelle Vérité, on verrait la foi gagner de proche en proche, et l'unité religieuse donner bientôt au monde ce repos de conscience et d'esprit dont il a tant besoin. A votre Majesté appartiendrait la gloire d'avoir hâté la plus belle œuvre qu'il soit possible de rêver ici-bas....

» Nous ne sommes pas seul à désirer avec ardeur cette union religieuse, si propre à changer la face du monde. Nous connaissons même, parmi les protestants, des hommes de mérite et de vertu, qui gémissent, dans le secret de leur âme, de voir le mal se propager et la société dépérir sous l'influence des divisions religieuses.

» Le jour même où nous écrivions les premières lignes de cette lettre, un ministre du saint Evangile, après quelques réflexions sur l'état actuel des esprits, nous disait, en nous serrant affectueusement la main : « Monseigneur, quand serons-nous unis !.... » Ces paroles, Sire, nous touchèrent jusqu'aux larmes, se gravèrent profondément dans notre cœur, et servirent d'encouragement à la démarche que nous faisons aujourd'hui. A notre tour, placé en présence de votre Majesté et dans la posture qu'il lui plaira nous indiquer, fût-ce à

deux genoux, parce que rien n'est indigne d'un Prince de l'Eglise qui sollicite la grâce de Dieu, nous répétons : Sire, quand serons-nous unis !.... »

Pendant que cette lutte s'établissait entre le rationalisme et le protestantisme d'Allemagne, l'Eglise de France achevait de recueillir les fruits du jubilé qui avait eu lieu successivement dans chacun de ses diocèses ; et les fruits qui venaient les derniers n'étaient pas les moins doux pour elle. A Angers, on vit se presser dans les églises une foule avide de la parole de Dieu, que des prédicateurs zélés y répandaient avec une profusion inépuisable. Tout le monde voulait entendre l'éloquent prédicateur de Saint-Maurice, le R. P. Marquet ; tout le monde voulait suivre ses gloses familières du matin, ses conférences philosophiques, ses sermons dogmatiques et moraux du soir. On ne se bornait pas à admirer le talent de l'orateur, on se laissait subjugué par lui, et ce qui frappait le plus c'était le retour à Dieu d'une foule d'âmes égarées, et l'affaiblissement notable des préjugés enracinés dans certains esprits. L'action du jubilé fut immense dans cette ville, et eut une efficacité qui dépassa toutes les espérances ; un grand nombre de familles revinrent complètement aux habitudes religieuses, et de nombreux fidèles de tout rang, de tout sexe et de tout âge, se groupèrent autour de la sainte Table dans la belle fête de Noël, qui vit clore ces saints exercices.

Les résultats du jubilé n'avaient pas été moins heureux à Tulle, et le premier pasteur du diocèse avait eu la consolation de voir les fidèles répondre à l'appel qu'il leur avait fait lui-même dans ses instructions vives et pathétiques. Les efforts de sa sollicitude pastorale avaient été secondés merveilleusement à la cathédrale par le P. Nompon, qui étonnait et charmait ses nombreux auditeurs par ses instructions pleines de force en même temps que de simplicité ; cet homme apostolique n'ayant évidemment d'autre but que celui de convaincre et de convertir.

A Toulon, le R. P. Lacordaire avait prêché la station de l'avent au milieu d'un concours prodigieux et avec un succès non moins remarquable. Dès le début de ses conférences, la vaste enceinte de l'église de Sainte-Marie et la tribune qui y

avait été construite ne pouvaient suffire, pour contenir l'immense auditoire composé de ce que le corps de la marine, l'armée, la magistrature, le clergé, la société, offraient de plus honorable, de plus distingué et de plus éclairé. Dès que l'escadre d'évolutions de la Méditerranée fut entrée dans la rade, les nombreux officiers qu'elle renfermait s'empressèrent de prendre rang autour de la chaire évangélique.

Deux vénérables prélats avaient voulu payer leur tribut d'admiration au célèbre prédicateur; le pieux et savant évêque de Digne, Mgr. Sibour, assistait, avec les grands vicaires, à la conférence donnée le Dimanche 13 Décembre, et Mgr. l'évêque de Fréjus, arrivé à Toulon le 1^{er} Janvier, voulut clôturer lui-même cette mémorable station qui a été un si grand sujet de joie et de consolation pour la religion. On n'a eu à déplorer aucun accident, au milieu de ce concours extraordinaire de fidèles rassemblés pendant ces deux mois pour entendre le grand orateur de l'époque. L'ordre le plus parfait y a régné constamment, et c'était un spectacle bien beau, bien touchant de voir à ces immenses réunions trois amiraux, les illustrations de la marine, nos braves militaires, ces hommes pleins d'honneur et de courage, groupés autour de cette chaire, d'où partaient tant de sublimes leçons de religion et de vertu. C'était un spectacle bien édifiant de voir cette masse d'hommes suspendue aux lèvres d'un pauvre moine, dans le silence le plus profond, dans une espèce d'immobilité qui n'était interrompue que par un saisissement spontané et universel, excité plus d'une fois par les traits d'éloquence de l'orateur.

Ces fruits de grâce et ces bénédictions de tout genre, attachés à la parole des prédicateurs de l'Evangile, ne devaient pas être uniquement attribués au zèle de ces hommes apostoliques; il était difficile de ne pas voir en tout cela l'heureux effet des prières adressées à Dieu, dans le secret de leur retraite, par tant d'âmes cachées, qui ne cessaient de prendre le plus grand intérêt aux destinées de l'Eglise militante. La principale force de la Religion a toujours été dans la prière; et ceux qui, à l'exemple de Moïse sur la montagne, lèvent vers le ciel des mains suppliantes, ne lui sont pas moins

utiles que ceux qui, comme Josué dans la plaine, soutiennent de vaillants combats contre les ennemis du Seigneur.

Jamais peut-être l'Eglise de France n'avait vu, dans les communautés et les ordres religieux, qui ont toujours fait sa gloire, plus de régularité, d'amour pour la prière, de dévouement à la religion. Les instituts nombreux auxquels notre siècle a donné naissance, et qui ont si bien su se mettre en rapport avec les besoins de l'époque, se soutenaient, s'étendaient comme de jeunes arbres qui portent au loin leurs rameaux. Les ordres anciens, qui n'avaient point été détruits, rivalisaient d'ardeur avec ces nouveaux-nés et remplissaient leurs destinées comme les autres, pour le bien général de l'Eglise. Moins nombreux, sans doute, mais non moins utiles, ils offraient encore une retraite et un lieu de repos aux âmes poursuivies par le besoin de faire pénitence ou de se soustraire à l'agitation du monde et à ses périls.

Parmi ces derniers, on remarquait aux environs de Grenoble le célèbre monastère de la grande Chartreuse, gouverné avec beaucoup de sagesse par le R. P. Mortaize, prieur général de l'Ordre. Il comptait dans ces derniers temps vingt-neuf profès de chœur, quatorze novices de chœur, sept frères convers profès et quinze frères donnés. Les bâtiments, si dégradés lorsque les religieux y rentrèrent en 1816, ont été réparés depuis cette époque. Les principales pièces, telles que la sacristie et le chapitre présentent un air de propreté qui s'allie très-bien avec la simplicité monastique. Le saint Ordre des Chartreux, si étendu et si florissant autrefois, est maintenant réduit à un assez petit nombre de maisons; on en comptait à peine au commencement de cette année six en France, y compris le couvent de femmes de Bauregard, une en Savoie, neuf en Italie et deux en Suisse, et leur existence était trop précaire pour ne pas inspirer de vives alarmes aux amis de la religion.

Les progrès de la foi étaient sensibles et consolants dans le Nouveau-Monde. Aux Etats-Unis, où le nombre des catholiques n'était que d'un million deux cent mille sur une population de dix-sept millions d'habitants, les fidèles avaient trouvé dans leurs ressources personnelles et dans les secours donnés par la propagation de la foi, le moyen de construire quatre-vingt-quinze

nouvelles églises pendant l'année 1847; et, en comparant la statistique religieuse de cette dernière année avec celle de 1837, on remarque que, dans cette période de dix ans, le nombre des diocèses et celui des prêtres a plus que doublé, et que dans le même intervalle le nombre des églises a triplé. Le territoire des Etats-Unis, y compris l'Oregon et le Texas, comptait, au commencement de 1848, trois archevêques, vingt-quatre évêques, huit cent quatre-vingt-dix prêtres, neuf cent sept églises et cinq cent soixante-deux stations ou chapelles.

C'était une consolation non moins grande pour l'Eglise catholique de voir son influence morale croître de jour en jour, dans un pays où sa foi n'est pas celle du plus grand nombre, et où la nation officiellement protestante s'était tenue jusqu'alors dans l'isolement le plus complet de la cour de Rome, et avait toujours affecté, comme l'Angleterre sa mère-patrie, de ne pas lier avec le chef de la catholicité de rapports diplomatiques. L'admiration pour Pie ix avait enfin levé les obstacles, et c'était déjà beaucoup que la simple pensée d'un semblable rapprochement entre les Etats-Unis et le Saint-Siège fût venue à un gouvernement protestant. Dans le choix à faire pour ce poste aussi important qu'il était nouveau, on parlait de Mgr. Vanburgh Livingston récemment converti au catholicisme et remarquable par sa piété et par ses talents, et il paraît que Mgr. l'évêque de New-York avait été mandé par le président de la République, pour donner son avis sur cette nomination qui ne pouvait qu'être plus heureuse encore, sous l'influence des conseils du prélat.

Mais ce qui animait encore des plus belles espérances les catholiques des Etats-Unis, c'est le fait très-significatif qui s'était passé le dimanche 12 décembre à Washington. La chambre des représentants avait invité l'évêque de New-York à venir prononcer un sermon dans la salle de ses séances, et à midi, après avoir chanté la grand'messe dans une des églises de la ville, le prélat se rendit au capitol en mosette et en surplis. Reçu au péristyle par une députation du sénat, il fut introduit dans la salle, monta à la tribune, et là, se mettant à genoux en face de cette foule de législateurs des vingt-six états de l'Union, il fit le signe de la Croix et prononça la prière suivante :

« Dieu tout-puissant et éternel qui avez révélé votre gloire

à toutes les nations , par l'intermédiaire de Jésus-Christ , nous vous prions de conserver les œuvres de votre miséricorde , afin que votre Eglise , étant répandue sur toute la surface de la terre , continue à confesser votre Nom avec la même immuable et invariable foi. Nous vous prions , Vous qui êtes seul bon et saint , d'accorder la grâce d'une science céleste , d'un zèle sincère et d'une sainteté de vie exemplaire à notre chef le Prince des évêques , à tous les autres évêques et pasteurs de l'Eglise , spécialement à ceux qui exercent parmi nous leur saint ministère et conduisent le peuple dans les voies du salut. O Dieu de toute puissance , de toute sagesse et de toute justice , duquel émanent l'autorité , les lois et les jugements , nous vous prions d'assister de votre Saint-Esprit , le Président de ces Etats-Unis , afin que son administration soit conduite en droiture et soit éminemment utile à votre peuple qu'il préside ; afin qu'il encourage le respect dû à la vertu et à la religion , afin qu'il exécute les lois en justice et en miséricorde , et qu'il réprime le vice et l'immoralité. Que la lumière de votre divine sagesse dirige les délibérations du Congrès et brille dans toutes les lois qui seront votées par notre gouvernement ! Puissent-elles nous assurer la conservation de la paix , l'accroissement du bonheur national , de l'industrie , de la sobriété , des connaissances utiles , et perpétuer en nous les bienfaits de la liberté ! Nous vous recommandons également tous nos frères et nos concitoyens. Bénissez-les dans la connaissance , et sanctifiez-les dans l'observance de votre sainte Loi ; conservez-les dans l'union , dans cette paix que le monde ne peut pas donner ; et , après les bienfaits de cette vie , admettez-les à ceux qui sont éternels ! »

Monseigneur se levant après cette prière prononça un sermon sur le Christianisme , seule source de la liberté morale et politique. Pendant près de deux heures , il captiva son auditoire par les ressources d'une éloquence entraînante.

Moins favorisée sur d'autres points , l'Eglise voyait se rallumer le feu de la persécution dans l'intérieur de la Chine. Au mépris du traité conclu avec la France quelque temps auparavant , et sur lequel les amis de la religion avaient fondé de belles espérances , les missionnaires furent encore arrêtés , les chrétiens incarcérés , et plusieurs d'entr'eux soumis à des tor-

tures, qui heureusement ne servirent qu'à faire briller le courage des confesseurs de la foi et à multiplier les martyrs.

Ce sang, répandu pour la sainte cause de la religion, semblait attirer vers ces contrées lointaines une foule de prêtres européens, animés par l'espérance de gagner aussi quelques âmes à Dieu et de cueillir à leur tour la palme du martyr. En France, en Italie, dans la Bavière et dans plusieurs autres états catholiques, on vit de nombreux missionnaires courir à la conquête spirituelle de ces pays sauvages, et répondre à l'appel du Sauveur qui dit encore à ses apôtres d'aujourd'hui : Allez enseigner tous les peuples et baptisez-les.

En Afrique, ce n'est pas seulement du côté qui avoisine l'Europe que la Providence ouvrait une porte à l'Évangile ; les missionnaires y pénétraient également par la Guinée, cette immense région peuplée de noirs qui vivent dans le plus honteux abrutissement, sans culte, sans religion, sans aucune connaissance du vrai Dieu. Les rigueurs d'un climat dévorant, et l'aspect d'un ministère hérissé de tant de difficultés n'avaient point découragé les envoyés de Dieu.

On avait vu, cinq ans auparavant, partir d'Amiens plusieurs prêtres du saint Cœur de Marie, pour aller évangéliser les nègres de ces contrées. Cinq de ces religieux moururent peu de temps après leur arrivée ; des deux qui restèrent, l'un, cédant à des raisons de santé, ne tarda pas à rentrer en France ; l'autre, le Père Bessieux, de Saint-Pons, continua sur les lieux l'exercice de son laborieux ministère. Rappelé un instant en France dans l'intérêt de sa mission, ce pieux prêtre ne tarda pas à retourner en Afrique avec un renfort d'ouvriers évangéliques, pour donner de nouveaux soins à cette partie si ingrate et si peu féconde de la vigne du Seigneur.

Pour arriver plus sûrement à convertir ces sauvages, il fallait commencer par les civiliser ; il fallait les attirer à la foi par les doux liens de la charité. De serventes religieuses se dévouèrent à cette œuvre que l'on peut bien appeler un second apostolat. Ne pouvant prêcher elles-mêmes l'Évangile, elles voulurent du moins lui préparer une route, en travaillant à adoucir ces naturels féroces, et en s'occupant surtout de la jeunesse, pour jeter au milieu de la génération qui s'élève des semences de vertus.

Ce sont les filles de Saint-Vincent de Paul, auxquelles la France et l'Europe ne suffisent plus aujourd'hui, et dont la charité dévorante va chercher un aliment jusqu'aux extrémités du monde; ce sont les religieuses de l'Immaculée Conception, les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, en France; les pauvres Sœurs des écoles en Bavière, et mille autres qui disent courageusement adieu à leur patrie, à leur famille, pour voler à la conquête des âmes, et servir l'Eglise au loin, pendant que d'autres se sont chargées de l'édifier parmi nous.

La Providence a fait plus encore pour l'Eglise dans ces derniers temps. Sur le sol même de la gentilité, dans les lieux où nos religieuses d'Europe ne pourraient pas facilement aborder, elle a fait germer la sainte virginité comme une belle fleur au milieu d'un affreux désert. En Chine surtout on voit, comme un prodige de la grâce du Sauveur, des vierges consacrées à Dieu seulement dans le secret de leurs cœurs, sans autre habit que celui dont tout le monde est revêtu dans le pays, et sans autre marque distinctive que leur piété éminente, douce, aimable et singulièrement propre à attirer les cœurs au christianisme. Voici quelques-uns des traits sous lesquels un missionnaire, en racontant ses travaux évangéliques, peignait ces admirables servantes de l'Eglise, dignes émules de ces femmes courageuses qui, dans l'Evangile et dans les siècles de la ferveur primitive, nous apparaissent comme autant d'auxiliaires puissants pour la propagation de la foi chrétienne.

« Dans chaque chrétienté, il est un certain nombre de personnes qui, sans être liées par les vœux religieux, font profession de garder la virginité... On peut les appeler avec vérité la fleur de la chrétienté, et cette espèce de fleur fait grand honneur au jardin de l'Eglise. Dans mon district, qui compte environ neuf mille chrétiens, il y a plus de trois cents vierges, et presque toutes les aumônes que j'ai reçues pour la mission me sont venues par leurs mains. Ces vierges nous sont d'un très-grand secours pour instruire les ignorants, pour baptiser et élever les enfants abandonnés et pour exhorter les païens en danger de mort. Si l'on est sourd à leurs exhortations, on ne peut du moins s'empêcher de louer leur zèle et de respecter leur vertu. Les vierges de ce pays n'ont d'autre clôture que

la prudence, ni d'autre voile que la modestie. Elles n'en sont pas moins la consolation de l'Eglise et un sujet d'admiration pour les païens. Elles savent si bien inspirer l'amour de la sainte vertu, que souvent elles parviennent à recruter des émules et des modèles dans les rangs mêmes de l'infidélité. »

Ces faits si intéressants pour l'Eglise universelle, et si honorables pour les contrées lointaines où ils se produisent, c'est surtout aux *Annales de la propagation de la Foi* qu'on doit en emprunter le récit. Cette publication qui a pour but de continuer l'ancien recueil des *Lettres édifiantes*, et qui elle-même compte déjà bien des années d'existence, est sans contredit une des œuvres les plus utiles que la religion ait enfantées dans ces derniers temps. Il n'y faut point chercher sans doute une histoire complète, ni suivie des événements qui ont lieu dans les missions étrangères; ce sont de simples lettres, où le caractère de chaque missionnaire se peint au naturel, et que chacun d'eux écrit selon ses inspirations particulières, ses goûts, son talent. Il en résulte moins d'ensemble, mais plus de variété dans ce travail, et c'est toujours avec une édification nouvelle qu'on aborde la lecture de ce modeste recueil.

Jamais peut-être il n'avait offert plus d'intérêt que pendant l'année 1848. Il y a tant de charmes à traverser les déserts les plus arides et les montagnes les plus effrayantes, quand on a pour compagnons de voyages des hommes tels que MM. Hue et Gabet, qui savent si bien embellir tout ce qu'ils touchent! Ces deux intrépides missionnaires avaient parcouru ensemble, une première fois, les vastes plaines de la Mangolie. Mais non content d'avoir partagé les périls de ce voyage avec son ami, M. Gabet voulut depuis tenter seul une reconnaissance, à la manière des éclaireurs qui vont sonder le terrain. L'Evangile, en effet, doit pénétrer là; il faut lui tracer une route. M. Gabet va s'en charger.

En lisant ces pages écrites avec la noble simplicité d'un homme qui se comprend, mais qui ne s'admire pas; qui trouve tout naturel de faire pour le service de la vérité et de la foi, ce que tant de voyageurs habiles ou de héros célèbres ont fait, dans les intérêts de la science, ou de leur propre vanité, nous avons eu plus d'une fois à l'esprit le souvenir de

cet incomparable discours prononcé en 1683 par Fénelon, au séminaire des missions étrangères, à Paris; discours que l'on peut regarder comme l'une des plus belles pages de la littérature française et chrétienne, et dans lequel l'éloquence de Bossuet et celle de Fénelon semblent avoir mis en commun leur force et leur douceur, pour créer un chef-d'œuvre. Nous aimions surtout à nous rappeler ces paroles : « Que reste-t-il, peuples des extrémités de l'Orient? votre heure est venue! Alexandre, ce conquérant rapide, que Daniel dépeint comme ne touchant pas la terre de ses pieds, lui qui fut si jaloux de subjuguier le monde entier, s'arrêta bien loin en deçà de vous; mais la charité va plus loin que l'orgueil. Ni les sables brûlants, ni les déserts, ni les montagnes, ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoie, etc. »

Ce courage si étonnant et si heureux de M. Gabet, qui revient tranquillement de mesurer six ou sept cents lieues de terrain dans la Mangolie, nous aide à comprendre le mystère des voyages de saint Paul, qui pourraient sembler une fable, quand on pense que l'art n'avait point encore inventé tous les moyens qui existent aujourd'hui, de rapprocher les distances. On croit rêver, en effet, lorsqu'on entend l'apôtre tracer, pour un bout d'homme comme lui (II. COR. X. 10), un itinéraire de géant, et dire qu'il partira de l'Asie pour aller en Espagne, en passant par les Gaules, comme nous parlerions, nous, d'un voyage de cinquante lieues par des chemins de fer. M. Gabet, perché sur un dromadaire et dévorant des espaces au moins aussi grands et beaucoup plus dangereux, nous fera comprendre qu'un homme de Dieu est toujours en état de voler comme les nuées d'un bout de la terre à l'autre, quand le vent de la charité le porte sur ses ailes, et qu'on pourrait encore écrire sur la tombe des Apôtres d'aujourd'hui, comme sur celle de saint François Xavier, qu'Hercule n'a pas vu tant de pays qu'ils en ont visités. *Nec verò alcides tantum telluris obivit.*

Il y a au fond de ce récit une teinte de mélancolie qui a bien aussi ses charmes. M. Gabet, malgré son courage héroïque, n'a pu quelquefois se défendre d'une vague tristesse et d'un serrement de cœur, à la vue de ces plaines arides, des privations qu'on y endure et des dangers qu'on y court. C'est si bien l'image de la vie! Sachons gré au pieux mis-

sionnaire de nous avoir fait connaître jusqu'aux faiblesses de son cœur ; faiblesses si légitimes, si excusables dans un pareil moment ! Nous n'en comprendrons que mieux la puissance de la grâce qui le soutenait ; et les larmes versées par l'homme n'effaceront pas la gloire de l'apôtre.

« La caravane, dit M. Gabet, vint me prendre le 10 juillet ; je montai sur un dromadaire et nous partions un peu après midi. Quand je me sentis balancé sur cet animal qui servait autrefois de monture aux patriarches, je fus pris d'émotions qu'il me serait difficile d'exprimer. La marche était lente, silencieuse, mélancolique.....

» On rencontre de temps à autre quelques Tartares à cheval ; on les voit traverser les prairies, sans suivre aucune route tracée, et précipiter leur course vers un but qu'on n'aperçoit point.

» Dans ces solitudes, tout porte à la méditation et à une profonde tristesse ; les pleurs viennent facilement aux cœurs les plus difficiles à émouvoir. Que de fois, lentement balancé entre les deux bosses de mon chameau, je sentis mon visage inondé de larmes ! Que de fois, le soir, pendant qu'on dressait la tente, je me retirai à l'écart pour leur donner un libre cours ! Quelle image de la vie que le campement au désert ! une halte de quelques heures, sur l'emplacement où vous surprend la nuit ; et ce lieu où l'on s'est arrêté le soir, sans attache aucune, le matin on le quitte sans regret, sans y laisser de traces, sans en emporter de souvenirs.

» On conçoit mieux, dans cette vie nomade, combien devait être vive la foi des patriarches ; rien n'y voile la vanité de la vie, ni ne distraît l'âme de son néant ; la terre apparaît toujours dans toute sa pauvreté et toute sa tristesse ; on y chercherait vainement un ombrage contre la chaleur, ou un arbre contre l'orage ; tout semble répéter à l'homme ces paroles de saint Paul : *Nous n'avons pas ici de demeure permanente, nous en cherchons une à venir.* »

Ce n'est pas seulement la nature qui offre un aliment aux méditations du voyageur, ce sont surtout les hommes ; c'est le génie des peuples au milieu desquels il passe. En voyant la puissance si absolue, et presque sans égale dans le monde, qu'exerce sur ces populations à demi barbares leur

chef souverain en qui se résume toute l'autorité civile et religieuse, et qui n'a qu'un signe à faire pour que tout un royaume s'ébranle et se rue quelque part, M. Gabet fait cette réflexion bien modeste sous sa plume, mais bien précieuse pour ceux qui étudient l'histoire en philosophe, et qui cherchent toujours la cause des grands événements. « Ce fut peut-être ainsi, dit-il, que s'accomplirent sous l'inspiration de Lamas inconnu ces inondations de Barbares, par lesquelles l'Europe fut ravagée à diverses époques »

A ces détails si précieux, les *Annales de la propagation de la foi* joignent habituellement des études historiques sur les diverses contrées où les missionnaires sont appelés à répandre la semence de l'Evangile. C'est un service rendu à la science en même temps qu'à la religion, et ce genre de travail, auquel les éditeurs apportent chaque jour un nouveau soin, permettra bientôt aux *Annales* de prendre place parmi les Revues les plus fortes en même temps que les plus édifiantes de l'époque.

Une des marques distinctives de l'Eglise catholique, c'est d'être *sainte* non-seulement dans ses maximes et dans les moyens qu'elle a pour purifier les âmes et les conduire à la perfection, mais aussi dans ses membres, qui sont tous appelés à être saints, et dont quelques-uns parviennent effectivement à une sainteté remarquable, quoiqu'un grand nombre malheureusement ne répondent point à une si belle vocation. Il y a toujours eu dans l'Eglise, à côté des scandales qui l'ont désolée, une foule d'exemples édifiants qui, selon l'expression consacrée par saint Paul, ont répandu de tous côtés la bonne odeur de Jésus-Christ. Parmi les justes qui honorent ainsi l'Eglise par leurs vertus, il en est sans doute beaucoup qui ne sont guère connus que dans le petit cercle au milieu duquel la Providence les a cachés; mais quand la mort vient les frapper, et déchirer en quelque sorte, le voile dont leur modestie aimait à s'envelopper, ces hommes jusqu'alors obscurs, deviennent pour tout un royaume, pour l'Eglise même tout entière, un sujet d'édification. Leurs moindres actions apparaissent comme marquées au coin de cette perfection chrétienne, de cette charité et de cette pureté d'intention qui les ont rendues grandes devant Dieu, et qui doivent par conséquent leur donner aussi un grand lustre aux yeux

des hommes. Ces pieux personnages, qui semblaient n'avoir vécu que pour faire dans le secret un peu de bien pendant quelques jours, deviennent tout-à-coup, par le soin qu'on prend de recueillir leurs bonnes actions et de les enregistrer dans l'histoire, comme les maîtres et les modèles de la postérité. L'Eglise les montre avec bonheur à ses autres enfants dont elle dirige également les pas vers le ciel, et cet exemple devient un encouragement pour tous, mais particulièrement pour ceux que la Providence appelle aussi à faire leur salut dans une position obscure, et dans l'accomplissement des devoirs les plus ordinaires de la vie.

La France, toujours si riche en modèles de piété, put offrir, dès les premiers jours de 1848, à l'admiration des fidèles, les noms de plusieurs prêtres vénérables qui moururent dans un âge avancé, laissant après eux une mémoire entourée de bénédictions et d'hommages.

M. Edme Gauthier, ancien curé de Saint-Bonnet, chanoine titulaire de la cathédrale de Bourges, mourut à l'âge de quarante-cinq ans. On pourrait faire en quelques mots l'histoire de ce digne ecclésiastique, en disant de lui ce qu'on avait dit du divin Maître : *Il a passé en faisant le bien*. M. l'abbé Gauthier était un de ces confesseurs de la foi qui refusèrent d'adhérer au schisme révolutionnaire, dans les jours mauvais de 93. Il était allé sur la terre étrangère édifier les protestants eux-mêmes et leur donner une haute idée de ce clergé français si calomnié, si persécuté dans sa propre patrie. La charité de M. l'abbé Gauthier était sans bornes. Placé à la tête d'une paroisse populeuse et où il y a une grande quantité de pauvres, il y dépensa tout son patrimoine, et se serait trouvé sans ressources sur ses vieux jours, s'il n'eût été appelé au chapitre métropolitain.

Son caractère était plein d'aménité, de franchise et de modération ; sa conversation animée de cette douce gaieté qui est toujours l'indice certain d'une âme calme et pure. Il s'entretenait de la mort et des jugements de Dieu avec une sérénité si grande, avec une foi si vive et si simple, qu'il était facile de découvrir, dans son langage, sa confiance en la miséricorde du Seigneur et la sainteté de sa longue carrière. C'était un

spectacle vraiment édifiant, d'entendre ce bon vieillard aux portes du tombeau parler de l'éternité. On voyait bien qu'il avait l'espérance de faire au-delà de la tombe ce qu'il avait fait toute sa vie : aimer Dieu et le bénir.

La ville d'Aubusson avait eu quelques jours auparavant une semblable perte à déplorer. M. l'abbé de Chier-Franc était mort dans sa quatre-vingt-septième année, emportant les regrets de tout son troupeau et de ses nombreux amis. Quarante-quatre ans d'une administration sage et paternelle les lui avaient acquis à tout jamais. Les derniers moments de ce respectable vieillard le montrèrent tel qu'il avait été durant le cours de sa longue et laborieuse carrière. Plein de force et de courage, il accepta la mort avec la plus parfaite résignation ; dès qu'il comprit le danger de sa position, il demanda lui-même les derniers sacrements de l'Eglise et les reçut avec une profonde piété. Depuis cet instant jusqu'à son dernier soupir, pendant dix-sept jours, sa vie ne fut plus qu'un douloureux martyre. Jusqu'au moment suprême il conserva l'usage de toutes ses facultés ; rien n'échappait à sa prévoyante sollicitude, et il faisait ses apprêts de départ avec une précision et une élévation de sentiments, qui commandaient l'admiration et le respect.

Presque en même temps, la mort frappait à Paris un des membres les plus laborieux et les plus respectables du clergé de cette grande ville, M. l'abbé Marduel, chanoine honoraire de la métropole. Il était né à Lyon et avait été à l'âge de sept ans admis au nombre des enfants de chœur de l'église primatiale. Elevé ensuite au sacerdoce, il conserva sa foi intacte à l'époque du schisme constitutionnel, et passa en Allemagne les temps les plus orageux de la révolution. De retour dans sa patrie, il devint premier vicaire de Saint-Nizier, l'une des principales paroisses de Lyon. Des liens de parenté éloignée avec le respectable M. Marduel, curé de Saint-Roch, le déterminèrent à venir à Paris en 1822. Il occupa la place de premier vicaire de cette grande paroisse et y travailla avec zèle. Il manifestait surtout ce zèle dans le soin qu'il mettait à inculquer aux enfants le respect pour les auteurs de leurs jours. Après la mort de son parent, M. Marduel quitta le vicariat de Saint-Roch. Mgr. de Quélen le nomma alors chanoine honoraire et lui accorda une pension sur la caisse diocésaine. En cessant ses

fonctions de vicaire, le respectable prêtre ne se livra point au repos ; au contraire, ouvrier infatigable, il travailla avec ardeur dans le saint ministère jusqu'au dernier moment de sa vie. Son assiduité au confessionnal, sa piété et sa sage direction lui avaient acquis la confiance de plusieurs communautés religieuses, auxquelles il a rendu des services assidus, et celle d'un grand nombre de fidèles. Au bout de soixante ans de sacerdoce et de travaux, ce prêtre fidèle et laborieux s'éteignit doucement à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, le 19 février 1848.

La tombe se refermait également sur la dépouille mortelle de deux autres prêtres non moins dignes d'éloges, non moins remarquables par leurs talents et leurs vertus ; M. l'abbé Lacoste, vicaire-général du diocèse de Dijon, qui joignit à une grande fermeté de caractère la piété la plus solide, la plus tendre, et M. l'abbé Vicardière, doyen du chapitre de l'église cathédrale de la Rochelle. Enlevé à un âge où il pouvait espérer de rendre encore des services au diocèse, M. l'abbé Vicardière laissait parmi ceux qui l'avaient connu des souvenirs bien honorables pour lui et pour la religion. L'enseignement dans les séminaires, la prédication et la direction des œuvres de piété dont il aimait à se voir chargé, avaient successivement rempli la carrière de ce pieux prêtre. Sa parole grave, sa tenue éminemment sacerdotale, sa science exacte et complète dans les matières religieuses et l'aménité de son caractère le rendaient cher, non-seulement à ses confrères qui avaient pour lui la plus haute estime, mais encore à tous ceux qui le fréquentaient, et spécialement aux personnes pieuses, auxquelles il avait rendu toute sa vie de grands services. M. l'abbé Vicardière mourut à Chavagnes, dans la maison-mère de cet ordre religieux qu'il avait vu naître un demi-siècle plus tôt, sous la direction de M. l'abbé Baudouin, son vénérable ami.

L'Irlande catholique avait aussi fourni à la mort, quelque temps auparavant, une victime bien remarquable. Pendant que la famine moissonnait par milliers ses malheureux habitants, elle se vit en quelque sorte frappée au cœur par la perte d'un homme, qui semblait peser à lui seul dans la balance autant que sa patrie tout entière.

C'était Daniel O'Connell.

Catholique zélé, ardent patriote, politique éminent, orateur populaire presque incomparable, il avait usé son existence tout entière à combattre par la parole en faveur de l'Irlande opprimée, et c'est lui qui avait disputé à l'Angleterre et conquis les lambeaux de cette liberté religieuse, qu'il aurait voulu pouvoir procurer pleine et entière à son infortunée patrie.

C'est au milieu d'un pèlerinage à Rome où il allait demander au Chef souverain de l'Eglise une bénédiction à laquelle sa foi vive lui faisait attacher le plus grand prix, qu'O'Connell avait été non pas surpris par la mort, car son âge et ses infirmités la lui laissaient voir dans un avenir prochain ; mais arrêté par elle et privé de la dernière consolation qu'espérait ici-bas sa grande âme. Il eut du moins celle de mourir en donnant une dernière preuve de son religieux respect pour l'Eglise romaine, centre de l'unité catholique, et en allant, pour ainsi dire, chercher son dernier baiser que lui préparait avec tant d'amour un Pontife bien capable de le comprendre et bien digne de le bénir.

Les dernières paroles de l'illustre mourant avaient été celles-ci : « Je lègue mon corps à l'Irlande, mon cœur à Rome, mon âme au ciel... » Religieusement accomplies sur la terre, ses intentions si pures, si chrétiennes, auront sans doute été également remplies par Dieu, car il n'a pas coutume de repousser les âmes qui vont à lui par le chemin qu'il a ouvert lui-même pour les y conduire, et où le pieux O'Connell avait toujours si bien marché.

Deux voix éloquentes se chargèrent de payer un tribut à l'illustre mort. Le P. Ventura, religieux Théatin, prononça son oraison funèbre dans une des principales basiliques de Rome. Quelques semaines plus tard, à Notre-Dame de Paris, le P. Lacordaire rendait à O'Connell les mêmes devoirs, et peignait aussi à grands traits ses vertus et ses efforts pour procurer la liberté de son pays. Au milieu d'un auditoire immense sur lequel sa voix, depuis bien des années, produit un si étonnant effet, le célèbre dominicain laissait tomber des paroles d'une éloquence bien remarquable, mais auxquelles on aurait pu reprocher peut-être de ne pas porter assez visiblement, assez complètement, le cachet du lieu où elles

étaient prononcées. En faisant disparaître le texte de l'Ecriture sainte qui ouvrait ce discours et qui ne s'y rattachait que d'une manière vague et trop peu naturelle, on aurait pu le prononcer à une tribune législative, ou en faire l'ornement d'une séance académique. C'était sans doute un beau défaut, mais certainement c'en était un. Aussi, en rendant justice au talent de l'orateur et à la pureté de ses intentions, aurait-on désiré qu'une voix profondément évangélique, comme celle de Bossuet, fût venue tirer de la tombe d'O'Connell les grandes leçons qui s'y trouvaient renfermées, non-seulement pour la vie présente, mais surtout par rapport à l'éternité.

Parmi les institutions les plus utiles que notre siècle a vu naître, sous la douce influence de la religion, il faut placer à un rang distingué les réunions connues sous le nom de Conférences de saint Vincent de Paul. Là, des jeunes gens vertueux et appartenant à des familles riches et bienfaisantes, s'associent dans un double but de foi et de charité. Se soutenir mutuellement dans la pratique des vertus chrétiennes, et s'entendre pour soulager d'une manière plus large et plus efficace les malheureux qui les entourent, tel est l'objet que se proposent, dans leurs réunions, ces jeunes gens appelés sans contredit à exercer une grande influence sur l'avenir de notre société. Nous aurons plus d'une fois occasion de signaler dans nos *Annales* de beaux traits empruntés aux Conférences de saint Vincent de Paul, dont l'apostolat généreux s'étend déjà sur tous les points de la France. Le compte rendu qu'on va lire d'une réunion de ce genre qui eut lieu à Bourges, vers l'époque où nous sommes parvenus, achèvera de faire connaître cette précieuse institution.

« La Conférence de saint Vincent de Paul, composée d'environ soixante jeunes gens de la ville, était rassemblée, il y a peu de jours, dans une des salles de l'archevêché, sous la présidence de son Eminence le Cardinal du Pont, protecteur dévoué de toutes les bonnes œuvres. Une foule de personnes étrangères assistaient à la réunion. C'était pour la Société de saint Vincent de Paul le retour d'une solennité annuelle, destinée à faire connaître à ses bienfaiteurs les résultats de leur

bienveillante coopération. Après une prière récitée par le digne Prélat, le secrétaire de la Conférence a fait le rapport des travaux de l'année. Il a raconté avec une simplicité touchante les œuvres accomplies par ces jeunes apôtres de la charité, la visite des familles, le patronnage des apprentis, la réhabilitation des unions illicites, l'adoption des orphelins, inappréciable bienfait de l'Association. Il a dit comment une confiance entière en la Providence avait soutenu leur courage en présence des désastres de l'hiver dernier, et comment aussi les ressources étaient survenues à temps pour apaiser les tourments du pauvre. C'était là, sans contredit, un des beaux côtés d'une si noble tâche. Mais ce qu'il y avait de particulièrement remarquable dans ce rapport, c'est l'esprit de foi qui paraît animer tous les disciples de saint Vincent de Paul. Si en effet leur but est de soulager l'indigence, ils apportent à cette mission toute l'intelligence du chrétien fidèle et du citoyen dévoué. L'aumône n'est pour eux que le moyen d'arriver à la moralisation de l'individu; ils guérissent les plaies de l'âme par de douces paroles, en même temps qu'ils fournissent au corps épuisé l'aliment matériel, et le caractère d'unité imprimé à leurs œuvres n'est pas la preuve la moins évidente qu'elles procèdent sous tous les rapports de la vérité.

Après ce rapport qui a été écouté avec un vif intérêt par l'assemblée, Mgr. l'Archevêque a adressé à la Conférence une courte allocution, exprimant d'abord la satisfaction que lui causaient ses progrès, il a développé avec des paroles pleines d'onction les caractères et les avantages de la charité. « Vous êtes, a-t-il dit aux jeunes Associés, les délégués de Dieu; votre action doit être immense comme Dieu lui-même; ne craignez point d'être trahis par la faiblesse qui est le partage de l'homme; une grâce toute spéciale vous soutiendra tant que vous agirez au nom du Seigneur.... Pensez à Celui qui vous envoie; il s'est fait pauvre pour être secouru et pour enseigner aux hommes la véritable voie du ciel. C'est la charité qui est cette voie; car c'est elle, dit un apôtre, qui couvre la multitude des péchés; nous devons donc trouver à la pratiquer un encouragement et une récompense. »

Ces belles paroles du Prélat firent une vive impression sur cette brillante et nombreuse assemblée. Tous ces jeunes cœurs

promettaient de servir avec un parfait dévouement la sainte cause de l'Eglise, et de la consoler dans ses douleurs par une fidélité toujours nouvelle dans la pratique des vertus qu'elle inspire.

Les scandales continuaient à désoler l'Eglise dans plusieurs royaumes. En Bavière, il se passait des choses déplorables, au sujet d'une femme tristement célèbre qui exerçait sur l'esprit du vieux roi une influence dont la religion et l'ordre public eurent grandement à souffrir. Lola Montès, comédienne de profession, après avoir paru sur tous les théâtres de l'Europe, vint se montrer à la cour de Munich, et le monarque, oubliant les principes de la religion qu'il avait toujours aimée et protégée, s'éprit d'une folle passion pour cette femme audacieuse, et se laissa complètement guider par elle. Un esprit de vertige parut alors s'emparer du vieillard : il éloigna subitement de la conduite des affaires ceux de ses ministres qui se distinguaient par des principes religieux, et dont l'expérience et l'habileté avaient fait depuis bien des années la gloire de son règne, et il les remplaça par des favoris de Lola Montès. Rien n'égalait la hardiesse et le cynisme révoltant de cette femme, profondément ennemie de la foi catholique et des instituts religieux qu'elle ne cessa de vexer et de dépouiller, quand elle ne put parvenir à les faire entièrement disparaître.

Le vieux roi lui prodiguait follement les titres et les honneurs, et il y attachait des revenus énormes. Lola Montès prit rang parmi les personnages les plus haut placés de la cour, et fut appelée comtesse de Landsfeld. C'était à se voiler le visage et à se demander comment finirait cette déplorable comédie ; la Providence ne tarda pas à amener le dénouement.

Dans les premiers jours de février, au moment où la nouvelle comtesse se préparait, disait-on, à venir passer quelques mois à Paris pour y jouer un nouveau rôle, et éblouir de l'éclat de sa fortune ceux qu'elle avait autrefois charmés par le prestige de son talent, une émeute éclata à Munich au sujet de cette aventurière, et le flot de l'indignation populaire monta si haut, qu'il ne fut bientôt plus possible au roi lui-même de protéger l'existence de Lola Montès. Elle dut céder à l'orage, et après quelques tentatives inutiles pour pénétrer de nouveau dans l'intérieur du palais, et pour abuser encore, s'il était

possible, de la faiblesse du vieux monarque, elle dut comprendre que tout était fini pour elle et songer à s'éloigner définitivement.

La haine qui, depuis bien des années, s'est attachée au nom et à la personne des Jésuites, ne cessait de les poursuivre, et l'orage auquel ils allaient bientôt se voir contraints de céder, se levait sur eux de tous côtés. Chassés de Suisse, où leur existence avait servi de prétexte à la guerre civile, ils pouvaient espérer que les Etats voisins leur offriraient un refuge, et qu'à Rome, du moins, dans la capitale du monde chrétien, on ne viendrait pas les arracher des bras du Père commun des fidèles. Mais il ne devait y avoir pour eux ni paix, ni sûreté nulle part, et les compagnons de Jésus allaient être réduits, comme leur divin Maître, à ne plus savoir où reposer la tête. La Bavière leur ferma ses portes. L'Autriche parut vouloir les accueillir et les protéger; mais on comprit bientôt qu'ils n'y seraient pas plus en sûreté qu'ailleurs; le terrain brûlait partout sous leurs pieds. Pie ix leur offrit des consolations; mais les témoignages de bonté dont il les environna ne rendirent pas leur position meilleure. Les cris de *mort aux Jésuites, à bas les Jésuites*, retentissaient déjà à Rome, et venaient déchirer les oreilles de leur auguste protecteur. On fit jouer d'abord la calomnie, pour détacher d'eux le souverain pontife; on les peignit comme autant d'ennemis personnels du pape et des glorieuses réformes politiques qu'il avait entreprises; on mit en doute leur dévouement au Saint-Siège.

Sous le poids de semblables attaques, la Société ne pouvait garder le silence, elle dut protester énergiquement contre ces imputations calomnieuses; voici en quels termes les Jésuites formulèrent leurs plaintes et témoignèrent de leur respect pour le souverain Pontife :

« Très-saint Père,

» Députés de toutes les provinces de la Compagnie de Jésus réunis à Rome, selon la coutume, pour y tenir la congrégation triennale et traiter avec le général des affaires de notre Ordre, la bonté toute bienveillante et vraiment paternelle avec laquelle votre Sainteté a daigné accueillir chacun de nous, nous

a si profondément touchés, que sur le point de retourner dans nos provinces, nous croyons devoir déposer dans votre cœur, très-saint Père, une douleur que nous en avons apportée, la plus vive et la plus cruelle qui put s'attacher à nos âmes. Nous savons, en effet, qu'outre les autres calomnies qui se répandent, on va jusqu'à publier que la Compagnie de Jésus est opposée à la pensée de votre Sainteté et aux mesures qu'elle adopte pour la réaliser. Nous souffrons souvent avec joie et en silence toute autre calomnie que ce soit, mais pour celle-ci, assurément la plus injuste de toutes et la plus outrageante pour notre nom, il nous est tout-à-fait impossible de la supporter. C'est nous blesser à la prunelle de l'œil; car la vocation qui nous dévoue au siège apostolique nous est incomparablement plus précieuse que tous les biens de ce monde, plus juste que la vie elle-même. Pour repousser l'extrême injustice de cette accusation, notre Père général a déclaré ouvertement, même par la voie des journaux, la manière de voir de la Compagnie de Jésus. Cette déclaration est l'expression de notre pensée unanime. Toutefois, nous croyons qu'il est aussi de notre devoir de réclamer, en présence de votre Sainteté, contre la plus injuste des calomnies, de déclarer et d'attester, d'après la connaissance certaine que chacun de nous a de sa province, que la Compagnie de Jésus, en quelque lieu du monde qu'elle existe, est profondément dévouée à la personne sacrée de votre Sainteté; qu'elle se confie, de tout cœur et de toute âme, à votre paternelle sagesse, et qu'elle est pleinement et en toutes choses soumise à votre volonté et à vos moindres désirs. C'est en déposant aux pieds de votre Sainteté les sentiments d'une filiale affection et d'une éternelle fidélité, que nous la supplions très-humblement de nous donner, ainsi qu'à nos provinces, la bénédiction apostolique. »

Il ne restait bientôt plus aux Jésuites de refuge et d'asile que dans les pays infidèles, et dans ceux où la liberté se comprend largement et sans réserve. Les Etats-Unis paraissaient disposés à les accueillir s'ils s'y présentaient, et on pouvait même croire que l'Angleterre protestante leur serait moins hostile que les pays catholiques.

Il est vrai que le temps a fait tomber bien des haines et bien

des préventions en Angleterre, et que ce pays, si opposé depuis deux siècles à l'Eglise romaine et à tout ce qui s'y rattache, vient d'apporter sur ce point de grandes modifications à ses usages. Est-ce l'admiration pour Pie ix ? est-ce un retour secret vers le catholicisme ? est-ce tout simplement un calcul de politique ? Quoi qu'il en soit, une proposition fut faite, il y a quelques mois, dans le parlement, pour autoriser sa Majesté Britannique à entrer en relations diplomatiques avec la cour de Rome. Cette proposition, qui a soulevé de la part de quelques membres une opposition des plus violentes, a cependant été accueillie avec une certaine faveur, et la Chambre en a autorisé la première lecture. La seule idée d'un semblable rapprochement, il y a un demi-siècle, ne fût venue en tête à personne et n'eût peut-être pas trouvé une seule voix pour l'appuyer. Ce progrès est immense et consolant.

D'un autre côté, les hommes si remarquables qui se sont détachés, il y a quelques années, de l'anglicanisme pour embrasser la foi de l'Eglise romaine, travaillaient par leurs bons exemples et la puissance de leur parole, à y amener aussi ceux de leurs compatriotes qui penchent, à leur tour, vers l'unité catholique.

Le célèbre M. Newman, qui était allé à Rome pour y recevoir l'onction sacerdotale, et à qui le souverain pontife avait confié la belle mission de ressusciter en Angleterre l'ordre des Oratoriens, poursuivait sa marche vers ce but, bien digne d'occuper une intelligence si élevée. C'est dans la cathédrale catholique de Birmingham que le célèbre écrivain fit son premier sermon. Une affluence très-considérable se pressait autour de sa chaire.

Il se faisait aussi en Orient un mouvement favorable au catholicisme. Des relations s'établissaient entre le Sultan et le saint-siège, et la renommée de Pie ix avait encore opéré ce prodige. Tous les souverains voulaient témoigner de leur admiration pour ce grand Pontife, et il semblait que ce fût pour eux une gloire de venir au-devant du nouveau Salomon et de s'incliner devant sa sagesse. Vers la fin de 1847, le sultan avait député à Rome un ambassadeur, Chekib-Effendi, pour

offrir ses félicitations au pape, et cette démarche si étonnante de la part du chef de l'islamisme, quoiqu'elle ne fût qu'une démarche de simple politesse, avait pourtant de quoi consoler les cœurs chrétiens. Pie ix en fut profondément touché, et il reçut, avec tous les égards possibles, l'envoyé de l'Empereur de Constantinople.

C'est pour rendre au Sultan sa visite et lui donner une preuve éclatante de la réciprocité de ses sentiments, que le pape, au commencement de cette année, députa vers la sublime Porte monseigneur Ferrieri, archevêque de Saïda, qui fut reçu avec les plus grands honneurs dans la capitale de l'empire Ottoman.

L'envoyé du Saint-Père, en costume de cour, accompagné de toutes les personnes de sa mission, également en costume de cérémonie, suivi de douze laquais en livrée, se rendit en voiture à la Porte, le 19 janvier vers le midi. Il était précédé par son mihmandar, M. Séraphin, qui portait également son uniforme et sa décoration, et par le vékil du patriarche arménien catholique, dom Stéphano. Douze cavass de la Porte et trois ordonnances à cheval attendaient le cortège à la tête du nouveau pont, et l'accompagnèrent jusqu'à la Porte. Tous les postes présentaient les armes et rendaient à l'envoyé du Saint-Père les mêmes honneurs qu'aux fonctionnaires de la Porte. A leur arrivée, le nonce et toutes les personnes de sa suite furent immédiatement introduites dans les appartements du grand-visir. Ce fonctionnaire se leva pour les recevoir, les accueillit avec une bienveillance parfaite, fit asseoir le nonce auprès de lui sur le grand sofa, leur fit servir à tous la pipe, le café et le sorbet, comme c'est l'usage dans les grandes réceptions des autres ambassadeurs étrangers. La conversation eut lieu constamment dans la langue française, que le grand-visir et le nonce apostolique parlaient avec une égale facilité.

Après avoir pris congé du grand-visir, l'ambassadeur de sa sainteté se rendit chez le ministre des affaires étrangères, qui alla au-devant de lui pour le recevoir jusqu'à la porte d'entrée de ses appartements. Cette visite se prolongea aussi longtemps que celle faite précédemment au grand-visir et fut marquée par les mêmes attentions, les mêmes politesses, les mêmes témoignages réciproques de bienveillance et d'affabi-

lié. Dans les rues de Constantinople, comme dans les corridors de la Porte, on pouvait remarquer sur le passage du cortège un sentiment prononcé de curiosité et de profond étonnement, mais rien qui ressemblât à un sentiment de malveillance. La population musulmane paraissait plutôt s'associer avec plaisir aux honneurs qui étaient rendus à l'envoyé du Saint-Père. Après avoir pris congé du ministre des affaires étrangères, le nonce quitta la Porte. On lui rendit, à son départ, les mêmes honneurs qu'à son arrivée, et les trois gardes à cheval l'accompagnèrent et ne se séparèrent du cortège qu'à la tête du pont.

Quelques jours après, une audience officielle fut accordée par le sultan à l'ambassadeur de la cour de Rome, pour la remise de ses lettres de créance. Voici le discours qu'adressa l'envoyé du Souverain Pontife à sa majesté impériale :

« Sire, les félicitations que votre Majesté impériale a bien voulu faire présenter au Souverain Pontife Pie IX, mon auguste maître, à l'occasion de son avènement au trône pontifical, ont excité dans le cœur ému de sa Sainteté les sentiments de la plus vive gratitude. Non content de les avoir exprimés à Chekib-Effendi, votre ambassadeur, et de l'avoir chargé de faire parvenir à votre Majesté impériale ses remerciements, le Saint-Père a voulu de plus me confier l'honorable mission de témoigner, d'une manière plus solennelle encore, le prix qu'il y attache et la vive joie que cette flatteuse manifestation lui a causée. Ses sentiments sont déclarés, mieux que je ne saurais le faire, dans la lettre que j'ai l'honneur de remettre aux mains de votre Majesté impériale. En s'associant à la joie universelle qu'a produite l'élévation du Saint Pontife, votre Majesté impériale a donné une preuve éclatante des rares et grandes qualités de son esprit, des généreux sentiments de son cœur. J'ai l'honneur d'assurer à votre Majesté impériale que le Saint-Père n'a eu qu'à suivre les impulsions magnanimes du sien, pour apprécier cet acte de prévenante courtoisie, et qu'il en conservera toujours le plus doux et le plus agréable souvenir.

» Les rapports amicaux entre les deux gouvernements ne pouvant tourner qu'à la gloire des Souverains et au grand avantage de leurs sujets; sa Sainteté, heureuse des offres

d'amitié de votre Majesté impériale, lui présente aussi les siennes avec une sincérité parfaite, gage certain de la consolidation et de l'augmentation des liens si heureusement formés. Les bienfaits du règne de votre Majesté pour toutes les classes de ses sujets, aussi bien que les assurances qu'elle a bien voulu donner, ont fait déjà naître dans le cœur du Saint-Père les plus précieuses espérances. A l'abri de votre bonté tutélaire et sous votre protection souveraine, les sujets catholiques de votre puissant empire, enfants spirituels du Saint-Père, béniront de plus en plus la douceur et l'humanité de votre cœur, et admireront de plus en plus, avec le monde entier, la noblesse et l'élévation de votre caractère. Quant à moi, je me trouverais heureux si je pouvais mériter la bienveillance d'un Souverain si justement appelé à de hautes destinées. » :

Le Sultan répondit en ces termes : « L'avènement de sa Sainteté au trône pontifical a excité une joie universelle, et c'est pour prouver la part que j'y ai prise que j'ai chargé Chékib-Effendi d'une mission auprès du Saint-Siège. Je suis très-sensible aux sentiments que vous m'exprimez de la part du Souverain-Pontife. Nos efforts mutuels pour améliorer le sort de nos sujets établissent entre nous des liens d'amitié et de sympathie, et je suis heureux que ce soit sous mon règne que des rapports de bonne amitié aient été établis. Je suis bien aise qu'une mission si importante ait été confiée à un homme de votre mérite, et je ne doute pas de la manière honorable dont vous la remplirez. »

Le Patriarche arménien non-uni et le Patriarche grec envoyèrent féliciter l'ambassadeur du Pape. C'était la première fois depuis bien des siècles que l'Eglise grecque donnait à l'Eglise romaine une marque de déférence. Il ne faut voir sans doute dans cet acte de haute politesse que ce qui s'y trouve, et ce n'est pas à beaucoup près le retour des schismatiques à l'unité catholique; mais c'est du moins un premier pas qui peut servir à faire tomber bien des préventions et à rendre plus faciles des conférences et de mutuelles explications, dans lesquelles le triomphe pourrait bien enfin demeurer à la Vérité.

La prière des catholiques fervents et les admirables instructions adressées par Pie IX aux chrétiens de l'Orient, ne seront-elles pas de nature à hâter encore ce rapprochement si

désiré ? On ne peut lire sans en être touché la lettre que ce zélé Pontife fit transmettre par Monseigneur Ferrieri lui-même aux Patriarches et Evêques demeurés en communion avec l'Eglise romaine, et dans laquelle se trouvent aussi des paroles inspirées par la charité la plus tendre pour ceux qui, dans ces contrées lointaines, se glorifient de porter le nom de chrétiens, sans y joindre pourtant le surnom essentiel de catholiques.

Pie ix témoigne d'abord aux Evêques d'Orient l'intérêt tout particulier qu'il porte à ces contrées si justement célèbres, d'où est partie la lumière de la foi qui a éclairé le monde ; où fleurirent dans les premiers siècles, tant d'églises dont le nom est connu de toute la terre ; qui comptent un si grand nombre de docteurs et de martyrs, intrépides défenseurs de la Religion ; et qui enfin ont vu se former ces réunions d'évêques si nombreuses, si imposantes, ces premiers conciles généraux dans lesquels la foi a été si admirablement soutenue contre les attaques des novateurs, et la discipline ecclésiastique établie sur des bases si solides.

Le Pape témoigne ensuite combien il est heureux de pouvoir ajouter cette seconde lettre qui leur est particulière, à sa lettre encyclique qui leur avait été adressée, comme à tous les Evêques du monde chrétien, lors de son avènement au souverain pontificat. Il a, du reste, chargé son ambassadeur près la sublime Porte de transmettre à tous les Prélats orientaux, qu'il pourra voir à Constantinople ou ailleurs, les témoignages de l'affection toute paternelle que son cœur leur a vouée.

Rien de plus touchant que les exhortations de ce grand Pontife et les sages conseils par lesquels il termine la première partie de sa lettre, dans laquelle on reconnaît facilement cette voix qui, dans la première encyclique, descendait aux plus minces détails de l'administration ecclésiastique, sans rien perdre de la noblesse et de la grandeur qui conviennent à des paroles venues de si haut. « Nous vous exhortons dans le Seigneur notre Dieu, dit-il, vénérables frères, de veiller pleins de confiance dans le secours céleste et avec une ardeur encore plus grande, à la garde de votre cher troupeau ; d'être sans cesse sa lumière par la parole et par l'exemple, afin qu'il marche dignement selon le plaisir de Dieu, en produisant des fruits de toutes sortes de bonnes œuvres. Que les

prêtres qui vous sont soumis se donnent tout entiers aux mêmes soins ; pressez surtout ceux qui ont la charge des âmes , afin qu'ils aient à cœur la décence de la maison de Dieu ; qu'ils excitent la piété du peuple , qu'ils administrent saintement les choses saintes , et que sans négliger leurs autres devoirs ils mettent toute leur attention à instruire les enfants des éléments de la doctrine chrétienne , et à distribuer aux autres fidèles le pain de la divine parole , selon la capacité de chacun. »

S'adressant ensuite aux Evêques que le schisme tient séparés de l'Eglise romaine , il leur montre combien cette séparation est ruineuse dans son principe et déplorable dans ses effets. Il leur rappelle l'attachement des anciens Pères de l'Eglise d'Orient pour cette chaire de Rome à laquelle saint Irénée , disciple de saint Polycarpe et évêque de Lyon , rendit un si beau témoignage quand il disait : « C'est une nécessité que toute l'Eglise , c'est-à-dire les fidèles répandus dans tout l'univers , s'accordent dans les choses de la foi avec cette Eglise romaine qui tient le premier rang entre toutes les autres , et dans laquelle , suivant le témoignage universel , a toujours été conservée la tradition qui vient des apôtres. »

Il invoque en peu de mots , mais de la manière la plus pressante , le témoignage de l'histoire pour montrer combien sont frivoles les raisons qui les tiennent éloignés du Saint-Siège de Pierre ; et , en terminant par la plus touchante effusion de cœur , il leur promet toutes les concessions que la charité peut faire à des frères séparés , pour ménager leur retour à l'unité catholique. C'est la voix , c'est l'esprit d'Augustin invitant les Evêques donatistes à un semblable retour ; mais c'est une autorité plus haute encore , et devant laquelle Augustin lui-même était le premier à s'incliner.

En même temps que Monseigneur Ferrieri portait cette lettre aux Evêques d'Orient , le nouveau Patriarche de Jérusalem , Monseigneur Valerga , allait prendre possession de son siège. C'était jusqu'à ce jour quelque chose de bien déplorable que la position de cette Eglise , qui a servi de berceau à la religion , mais sur laquelle les ennemis du nom chrétien ont fait peser depuis si longtemps un sceptre oppresseur , qui

rendait difficile aux pieux fidèles l'accès des lieux où se sont accomplis les principaux mystères de notre foi. Cette Eglise sans doute a toujours eu des Pasteurs, mais ils ne l'étaient, pour ainsi dire, que par le titre et par le cœur. Forcés d'habiter loin du champ que leurs travaux auraient dû féconder, ils ne pouvaient ni se montrer dans Jérusalem, ni exercer autrement que par la prière leur apostolat sur les peuples que la Providence leur avait confiés.

Des temps meilleurs étaient enfin venus pour cette Eglise si ancienne, si vénérable, si riche en précieux souvenirs. Des négociations habilement conduites par Pie ix avaient fait tomber les obstacles qui s'opposaient à la résidence des Patriarches de Jérusalem au sein de leur troupeau; et, dans le consistoire du 4 octobre 1847, le Pape eut la consolation de pouvoir annoncer aux cardinaux et à toute l'Eglise le prochain départ pour la Palestine d'un Evêque « distingué par sa rare vertu, sa piété, sa doctrine, sa prudence, son habileté dans les affaires et son dévouement parfait à la chaire de saint Pierre. » Ce sont les paroles mêmes dont se servit Pie ix en faisant l'éloge solennel de son bien aimé fils le prêtre Joseph Valerga qui, après avoir rempli avec succès les fonctions de missionnaire en Syrie, en Mésopotamie et en Perse, venait d'être nommé Patriarche latin de Jérusalem, à la place de Monseigneur Daulus Auguste-Foscolo, que les circonstances avaient contraint de donner sa démission d'un poste si important mais si difficile.

Retenu pendant plusieurs mois en Europe, le nouvel Evêque ne put partir de Rome qu'à la fin de décembre. Son voyage fut heureux : arrivé à Beyrouth en Syrie, d'où le brick de guerre français le *Cerf* devait le conduire à Jaffa, port le plus voisin de sa métropole, Monseigneur Valerga reçut les témoignages les plus touchants du respect des populations arabes, comme des populations européennes; aussi s'empressait-il de céder aux instances qui lui étaient faites, en donnant la confirmation que beaucoup attendaient depuis longtemps et dont ils étaient privés, par suite de l'éloignement des lieux où réside l'Archevêque de Beyrouth. Cette touchante cérémonie eut lieu le 10 janvier dans la paroisse française, au milieu d'un grand concours de fidèles.

L'entrée du nouveau Patriarche de Jérusalem fut un jour de triomphe pour la Religion. Des ordres étaient donnés pour le recevoir avec les égards dus à son mérite et à son rang. La sublime Porte avait expédié à l'avance au pacha de Jérusalem la dépêche suivante : « Un sujet nommé Valerga a été choisi et envoyé par le très-glorieux Pape, pour résider à Jérusalem avec le titre de Patriarche. Outre que ledit sujet est un homme distingué, vous savez déjà que des relations amicales ont été établies entre le gouvernement ottoman et celui de Rome. Or, comme il est dans les usages de la sublime Porte d'accorder sa bienveillance et de témoigner ses égards à de semblables envoyés, quand l'occasion s'en présente, nous recommandons à votre excellence de porter à ce personnage le respect qui lui est dû, et de lui accorder la protection dont il peut avoir besoin. »

Après de semblables recommandations, il ne faut pas s'étonner que le nouveau patriarche ait reçu un accueil si favorable en venant prendre possession de son siège patriarcal. Les catholiques, dont le nombre est malheureusement encore bien petit, semblaient se multiplier en prodiguant leurs hommages au représentant de Jésus-Christ ; c'était un enthousiasme bien facile à concevoir, bien difficile à décrire. Arabes et Européens, Musulmans et Chrétiens, tous accouraient pour être témoins de cette entrée solennelle du pieux Patriarche, qui dut verser bien des larmes d'attendrissement au milieu d'un semblable triomphe. Non moins heureux que lui d'un événement qui venait relever tout-à-coup les espérances de la Religion dans l'Orient, Pie IX recueillait de loin le bruit de ces manifestations si consolantes pour le Père commun des fidèles, et il y trouvait une compensation aux chagrins qui commençaient à abreuver son âme, et qui allaient encore devenir bien plus amers et plus déchirants.



III.

RÉVOLUTION du 24 février. — Respect du peuple pour la Religion. — Le Nonce du Pape au gouvernement provisoire. — Considérations sur la République. — Comment il faut entendre la vraie liberté. — Troubles dans les provinces. — Protestations de Mgr. le cardinal de Bonald contre la suppression des communautés et ordres religieux à Lyon. — Circulaire de M. Carnot, ministre des cultes, aux évêques de France. — Admirable réponse de Mgr. l'évêque de Perpignan. — Retentissement de la révolution française dans toute l'Europe. — Mouvement favorable à la liberté religieuse en Prusse — La Silésie ravagée par le typhus. — Dévouement héroïque de plusieurs ordres religieux. — Réapparition de Châtel. — Bruits sur la future suppression du traitement des cultes et de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. — Admirable lettre de Pie IX à ce sujet. — Lettre du saint Père à M. de Montalembert. — Conférences du Père Lacordaire à Notre-Dame de Paris. — Travaux du célèbre M. Newman en Angleterre. — Son *Histoire du développement de la doctrine chrétienne*. — Lettre de Mgr. l'évêque de la Rochelle à M. Jules Gondou, traducteur de cet ouvrage.

Un événement des plus graves dans l'histoire des peuples, mais dont les détails ne rentrent point dans le plan de nos Annales, venait de s'accomplir en France, à la fin de février. Une révolution subite et profonde avait arraché le pouvoir des mains du roi Louis-Philippe, qui prenait, avec sa famille, la route de l'exil, pendant qu'un gouvernement provisoire s'installait à Paris, proclamait la République et cherchait à éloigner les horreurs de la guerre civile et de l'anarchie.

Au milieu du mouvement général des esprits et des terreurs que devait nécessairement faire naître un semblable état de choses, il y eut pour la Religion un bien beau moment. Le peuple, dans l'ivresse de son triomphe, se montra respectueux pour les églises, pour les prêtres, et pour tous les objets appartenant au culte divin.

Au moment même où la foule venait d'envahir les tuileries, et en jetait par les fenêtres les meubles et les tentures, un jeune homme, qui faisait partie de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, courut en toute hâte à la chapelle, craignant qu'elle ne fût dévastée. La chapelle où on avait dit la messe le matin était déjà envahie ; quelques vêtements sacerdotaux étaient épars dans la sacristie, mais l'autel n'avait point été touché.

Le pieux jeune homme pria quelques gardes nationaux de l'aider à emporter les vases sacrés et le crucifix. Ils répondirent qu'ils y songeaient comme lui, mais qu'ils jugeaient nécessaire d'avoir avec eux un élève de l'école polytechnique. Deux se présentèrent ; on prit les vases sacrés et le crucifix, et l'on sortit par la cour des tuileries et le carrousel, pour aller à l'église Saint-Roch.

Dans la cour, des cris furent poussés contre les hommes chargés de ces précieux dépôts ; alors celui qui emportait le crucifix l'éleva en l'air en criant : « Vous voulez être régénérés ; eh bien ! n'oubliez pas que vous ne pouvez l'être que par le Christ ! — Oui, oui, répondirent un grand nombre de voix, c'est notre Maître à tous ! » et les têtes se découvrirent aux cris de vive le Christ ! Le crucifix et un calice sans patène furent portés pour ainsi dire en procession jusqu'à Saint-Roch, où ils furent reçus par M. le Curé.

Les hommes qui formaient ce touchant cortège commencèrent par demander sa bénédiction au respectable Curé, qui leur adressa quelques paroles vivement senties et recueillies avec le plus sincère respect. « Nous aimons le bon Dieu, s'écrièrent-ils ! Nous voulons la Religion, nous voulons qu'elle soit respectée, vive la liberté ! vive la Religion et Pie ix ! » Avant de se retirer, ils se mirent tous une seconde fois à genoux, pour recevoir la bénédiction de M. le Curé.

Au milieu de ces terribles collisions qui mettaient en péril la vie de bien des citoyens, on remarqua que la personne des prêtres fut toujours environnée des plus grands égards et d'un religieux respect ; on les accueillait partout. Il est vrai que partout leur présence apportait des consolations et des encouragements. Monseigneur l'Archevêque de Paris, accompagné

de ses grands-vicaires, s'empessa d'aller visiter les hôpitaux et ambulances, où on avait déposé les nombreux blessés recueillis dans les rues de la capitale; et partout les bénédictions du Prélat étaient reçues avec une joie douce et vive, comme les bénédictions d'un père. Il était facile de voir que les anciennes préventions, soulevées contre le clergé par les calomnies dont il avait été si longtemps l'objet, s'étaient singulièrement modifiées dans l'esprit du peuple, et que la classe ouvrière est toute disposée à voir dans les ministres de la Religion des amis véritables, qui seraient toujours prêts à se sacrifier pour la rendre heureuse.

Le fait suivant, que plusieurs journaux reproduisirent alors, est moins un fait particulier qu'une vive expression de l'état général des esprits dans cette classe ouvrière qui se montra si respectueuse envers la Religion, dans un moment où il lui aurait été facile de ne rien respecter. Nous laissons parler le témoin ou plutôt le héros de la circonstance.

« Ma conscience ne me permet pas, écrivait M. l'abbé Pouget, de laisser le fait suivant sans publicité. Je quittais jeudi, à dix heures du matin, en costume ecclésiastique, le quartier de la Madeleine où j'avais été appelé par devoir. J'espérais revenir à mon domicile, rue du Pot-de-fer, par la place de la Concorde, mais les troupes, les flots de peuple qui occupaient cette place, et surtout les décharges répétées qui se faisaient alors, m'ont obligé de remonter la rue de Rivoli. Je suivis la rue de Rouen, la place du Palais-royal, la rue de Valois, et je parcourus vingt autres rues, jusqu'au quartier Saint-Martin.

Forcé d'aller à droite, à gauche, et souvent de retourner sur mes pas, je dus franchir cinquante barricades. A l'entrée de la rue du Reposoir, place des victoires, je me suis adressé avec confiance aux hommes du peuple qui gardaient la barricade; l'un d'eux m'a répondu : « N'ayez pas peur, M. l'abbé, vous êtes en sûreté au milieu de nous. » Puis, me conduisant à la barricade, il dit à ses camarades d'une voix élevée : « Honneur à la Religion ! respect aux Prêtres ; laissez passer ce bon citoyen et protégez-le. » Je fus accompagné jusqu'à la barricade suivante avec des témoignages de respect et des paroles d'encouragement. Ces braves ouvriers me prenaient la

main et me donnaient le bras pour me conduire, en répétant : « Respect à la Religion ! laissez passer ce brave homme ! »

Souvent arrêté par des masses compactes, entouré de ces ouvriers armés, je les remerciais de leur sympathie et de leur protection. « Je vois, leur disais-je, que vous êtes de vrais amis de la Religion ; j'ai toute confiance dans vos généreux sentiments ; vous savez que les prêtres sont aussi les vrais, les meilleurs amis du peuple. — M. l'abbé, me disaient-ils avec effusion, nous voulons soutenir la Religion, nous voulons respecter les prêtres ; nous en avons besoin pour nous et pour nos enfants. »

A une seule barricade, un seul individu, se tournant vers moi, a crié : « A bas les prêtres ! » Aussitôt sa voix a été étouffée par ses camarades, qui ont tous crié : « Tais-toi ! vive la Religion ! vivent les prêtres ! nous en avons besoin ! »

Pendant plus de deux heures, au milieu de tant de fusils chargés et de sabres nus, aucun fusil, aucun sabre ne se sont dirigés contre le prêtre ; enfin je suis arrivé à la dernière barricade, où j'ai été reçu avec la même sympathie. Lorsque j'ai été au sommet de cette barricade, une voix s'est fait entendre au milieu du groupe, criant : « Vive M. l'abbé ! » Beaucoup de voix ont répété : « Vive M. l'abbé ! » J'ai remercié ces braves gens, ces ouvriers chrétiens, et je les remercie de nouveau. Je ne saurais mieux leur exprimer ma reconnaissance et ma confiance, qu'en faisant connaître les sentiments généreux dont ils sont animés. Dans l'ère nouvelle qui se prépare, les prêtres ne leur feront pas défaut. Ils comprendront que la Religion et les prêtres sont les vrais, les meilleurs amis du peuple. »

Ces témoignages de respect dont la Religion se voyait environnée de toutes parts, par le peuple de Paris, frappèrent vivement tous les esprits. On en conçut un favorable augure pour le rétablissement de l'ordre et le maintien de la paix.

Le représentant du souverain Pontife à Paris fut un des premiers à signaler à l'admiration publique cette bonne disposition des esprits. Le ministre des affaires étrangères ayant adressé aux membres du corps diplomatique résidant à Paris,

un acte portant notification de la proclamation de la République, voici la réponse que lui fit immédiatement son excellence le Nonce du Pape :

» Monsieur le Ministre,

» J'ai l'honneur de vous accuser réception de la communication que vous venez de me faire, en date d'aujourd'hui 27 février, et je m'empresserai de la transmettre à notre Très-Saint Père le Pape Pie ix.

» Je ne résiste pas au besoin de profiter de cette occasion pour vous exprimer la vive et profonde satisfaction que m'inspire le respect que le peuple de Paris a témoigné à la Religion, au milieu des grands événements qui viennent de s'accomplir. Je suis convaincu que le cœur paternel de Pie ix en sera profondément touché, et que le Père commun des fidèles appellera de tous ses vœux les bénédictions de Dieu sur la France. »

Mais si cette bonne disposition du peuple était de nature à rassurer les esprits, il y avait cependant une foule de consciences qui sentaient le besoin d'être éclairées et dirigées dans cette route nouvelle qui leur apparaissait bordée de précipices, et c'est à la Religion qu'elles demandaient tout bas des lumières.

Les Evêques de France comprirent ce désir des fidèles et s'empressèrent d'aller au-devant de leurs vœux. Rien de plus beau, de plus imposant que cette grande voix de l'épiscopat s'élevant alors pour prêcher la paix, l'union, l'ordre public, et pour achever de rassurer ceux qui hésitaient encore à se confier dans l'avenir.

Monseigneur de Paris fut un des premiers à proclamer ces grands principes consacrés par la Religion, trop souvent défigurés et méconnus, et auxquels dans les circonstances critiques les âmes droites aiment tant à se rattacher. Ce mandement si remarquable ouvrit la série de ces lettres pastorales qui, au moyen de la publicité donnée par les journaux, éclairaient non-seulement un diocèse, mais la France entière sur ses devoirs.

Ainsi une foule de personnes dont le sang se glaçait d'hor-

reur au seul nom de République, apprirent que cette forme de gouvernement, dans laquelle il n'y a d'autre souverain que la loi, pouvait être bonne comme les autres, si on en usait convenablement; qu'il fallait bien se garder de confondre la République avec l'anarchie; l'une étant un gouvernement régulier, dans lequel les lois sont respectées et les désordres réprimés, l'autre n'étant que la confusion des pouvoirs et par suite leur anéantissement.

On inscrivit sur le drapeau de la nouvelle République ces trois mots : *liberté, égalité, fraternité*; mais ces mots qui font palpiter le cœur et le remplissent de grandes et douces émotions, ont besoin d'être bien compris pour prévenir l'abus qu'on en peut faire. L'Eglise se chargea d'en devenir l'interprète, et les Pasteurs profitèrent de l'invitation qui leur fut faite à Paris et ailleurs, de bénir les arbres dits de la *liberté*, pour expliquer ce mot vraiment magique aux populations qui ne cessaient de le répéter.

Ils montrèrent que la liberté donnée au monde par le Sauveur consiste, au point de vue politique, en ce que les maximes si douces et si charitables de l'Evangile, ayant passé insensiblement dans les mœurs et dans les habitudes des nations qui se convertissaient au christianisme, il en est résulté un grand adoucissement dans la position des serviteurs, et une tendance générale à l'abolition de l'esclavage, qui était autrefois si avilissant et si dégradant pour l'espèce humaine; mais que cette liberté préconisée par la Religion ne peut pas consister à faire impunément tout ce que nous voulons, sans que personne ait droit de nous demander raison de notre conduite; car alors ce ne serait plus de la liberté, ce serait une véritable licence, et le Sauveur, qui prêche partout dans l'Evangile l'obéissance aux lois divines et humaines, ne peut pas avoir songé à nous en affranchir. Sa religion est et sera toujours une grande école de respect et de soumission; et si l'on dit qu'il y a sous un gouvernement républicain plus de liberté que sous un autre régime, cela vient uniquement de ce que, dans une république bien constituée, la loi seule mène, dirige et protège les citoyens, comme les rives d'un fleuve empêchent ses débordements, sans pourtant enchaîner ses eaux, et qu'ainsi on n'a

point à redouter les caprices du maître, comme cela arrive quelquefois sous un gouvernement absolu, lorsqu'il dégénère en gouvernement arbitraire.

Voilà ce qui ressortait évidemment des allocutions plus ou moins brillantes, plus ou moins chaleureuses qu'une foule d'ecclésiastiques furent appelés à prononcer auprès des arbres de la liberté, pour lesquels le peuple ne manquait presque jamais de réclamer les bénédictions de l'Eglise, dont un instinct profondément religieux lui faisait sentir le prix et apprécier l'opportunité.

Les choses pourtant ne se passaient pas aussi tranquillement dans les provinces qu'à Paris ; il y eut des vexations locales, très-faciles à expliquer dans un pareil moment. L'autorité supérieure avait cru devoir confier à ses délégués des pouvoirs illimités ; quelques-uns d'eux en firent un abus tout-à-fait révoltant. A Lyon, le commissaire du gouvernement proscrivit en masse les communautés religieuses, pour arriver plus vite à se débarrasser des Jésuites en particulier ; c'était une contrefaçon de la politique d'Hérode, faisant la guerre à tous les innocents, pour que l'Enfant Jésus ne pût pas échapper au glaive de la persécution. D'autres commissaires, aussi mal inspirés, allèrent jusqu'à suspendre de leurs fonctions des ecclésiastiques qui ne leur convenaient pas, et qu'ils croyaient pouvoir traiter comme ils auraient fait d'un maire ou autre fonctionnaire civil. Dans certaines contrées, le peuple eut recours à l'émeute pour obliger les curés à abandonner leurs troupeaux. On en compta dans le même diocèse jusqu'à douze ou quinze qui durent chercher leur salut dans la fuite, sans que l'autorité locale pût garantir leur existence contre les périls auxquels les exposait l'irritation populaire.

L'Eglise qui sait toujours endurer les outrages avec patience, et imiter en certains cas le sublime silence de son divin Fondateur, sait aussi élever la voix pour se justifier et se défendre au besoin, et pour opposer à des actes inspirés par la passion un langage modéré, ferme, et dicté par une haute sagesse. Tel fut celui de Mgr. de Bonald, archevêque de Lyon, qui protesta dans les termes suivants contre l'odieuse mesure adoptée par le commissaire du gouvernement.

« J'ai écrit, disait le Prélat, en combattant pour la liberté de l'Eglise, que la presse devait être aujourd'hui l'asile de tous les catholiques opprimés. C'est à elle que j'ai recours aujourd'hui, pour protester contre l'atteinte qui vient d'être portée au grand principe d'association, par l'arrêté qui frappe les communautés religieuses non autorisées. Je partage la pénible impression que cet acte administratif a produit sur tous les gens de bien ; et si, comme Evêque, j'ai le droit de me plaindre, comme citoyen le devoir m'est imposé de protester de toutes mes forces contre la violation d'un principe que le peuple a conquis.

» La Religion catholique a été une des premières à saluer l'avènement de la République, et a offert à Dieu pour elle des vœux sincères, des prières non mendrées. Elle sentait croître sa confiance, en voyant des hommes de dévouement et d'intelligence chargés par le peuple de diriger dans de si laborieux commencements le nouvel ordre de choses. On garantissait à la Religion sa liberté ; on lui promettait de respecter son indépendance ; elle n'avait pas entendu depuis longtemps des promesses si consolantes. L'Eglise pouvait donc espérer que la main de la République allait briser sans retour les chaînes parlementaires, gallicanes, dont on entravait jusqu'ici son action. Elle n'avait plus à craindre de voir ses ministres envoyés au conseil-d'état, pour entendre flétrir en leur personne la robe évangélique, et subir une condamnation pour avoir osé obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Ce sont les espérances qui remplissaient notre cœur, et qui nous ont dicté notre adhésion à la nouvelle forme du gouvernement. Mais il ne nous serait pas venu à la pensée que le plus sacré des droits de l'Eglise, comme des citoyens, celui de s'associer, de se réunir, de s'assembler, de se concerter, nous serait refusé. Nous nous croyions déjà en possession de cette liberté entière que l'on comprend si bien aux Etats-Unis, et dont tous les cultes jouissent sans crainte d'en être dépouillés.

» L'arrêté récent sur les communautés religieuses nous a dévoilé toute notre illusion. Les phalanstériens se réunissent et discutent ; les habitants forment des clubs et traitent des affaires politiques ; les femmes, à Paris, ont formé une assemblée délibérante et se concertent pour défendre leurs droits ;

des banquets s'organisent de toutes parts ; les membres de ces différentes associations ou réunions ont-ils eu besoin de l'autorisation préalable du gouvernement pour consacrer l'existence de leur société ? ont-ils pensé à solliciter l'agrément de l'autorité ? S'ils l'avaient fait , ils auraient montré qu'ils ne comprenaient pas l'esprit de nos nouvelles institutions ; ils auraient oublié que le principe d'association est une des bases de la République.

» Mais n'y aurait-il que l'association de la prière et de la charité qui serait interdite ? Est-ce un attentat contre la sûreté publique de mettre en commun son zèle et sa bienveillance pour panser les plaies de quelques malades , préserver l'innocence de quelques enfants , ramener à la vertu quelques âmes égarées , instruire quelques ignorances ? La République , assez puissante pour appeler sous les armes un million de soldats et faire trembler l'Europe , chancellerait-elle sur ses bases parce que quelques chrétiens vêtus de noir ou de blanc , de gris ou de brun , prient dans la retraite et interrompent le sommeil de la nuit , pour chanter les louanges de Dieu ? Rien ne motivait l'arrêté contre lequel je réclame , et dont les principes républicains devaient interdire l'émission. Les larmes de quelques pauvres femmes renvoyées de chez elles , et de quelques orphelines mises sur le pavé , ne peuvent pas prêter un appui bien solide au nouvel ordre de choses. Le principe d'association est absolu ; en lui portant la plus légère atteinte , on remet tout en question , on ébranle tout ; les espérances s'évanouissent , l'enthousiasme des premiers jours fait place à un cruel désenchantement.

» J'ai écrit au ministre provisoire de l'instruction publique et des cultes pour réclamer contre l'arrêté en question. »

Les abus exercés dans d'autres localités furent signalés et flétris avec la même énergie par les premiers pasteurs , tous également attentifs aux besoins et aux périls de leurs troupeaux.

La malheureuse ville de Lyon fut le théâtre de bien d'autres événements douloureux , qui ne tardèrent pas à se reproduire sur plusieurs points de la France. Des communautés religieuses furent pillées , brûlées , saccagées en divers lieux , malgré l'indignation des citoyens paisibles , trop faibles pour empêcher ces désordres et ces actes révoltants.

Au milieu de ces manifestations populaires, dont les unes consolaient l'Eglise, pendant que les autres l'affligeaient cruellement, on attendait avec une impatience bien légitime que le gouvernement provisoire, par la bouche de son ministre des cultes, fît connaître de quelle manière il prétendait régler ses rapports avec la religion. Déjà, dans une circonstance semi-officielle, le Nestor de la nouvelle République, M. Dupont de l'Eure, président du conseil des ministres, répondant à Mgr. l'archevêque de Paris, avait laissé tomber de ses lèvres cette parole rassurante : « La liberté et la religion sont deux sœurs également intéressées à bien vivre ensemble ; nous comptons sur votre concours et sur celui du clergé, comme vous pouvez compter sur les sentiments de bienveillance du gouvernement provisoire. » Mais il fallait quelque chose de plus explicite que ces courtes paroles. Une circulaire de M. Carnot, ministre des cultes, qui demandait des prières pour la République, vint ajouter aux espérances du clergé et des fidèles. Voici ce document dont l'Eglise de France dut prendre acte.

« Déjà sans doute M. l'Archevêque, l'Evêque, vous étiez allé au-devant de ce désir, et, comme le clergé de Paris, vous aviez pris l'initiative de prières publiques, pour la consolidation de l'œuvre du peuple. Cependant, comme il importe d'établir une complète uniformité dans les prières de tous les diocèses, j'ai cru devoir appeler votre attention sur la nécessité de suivre la formule indiquée par le décret du gouvernement provisoire, et qui se trouve également prescrite par l'article 8 de la loi du 18 germinal an x.

» Si vous n'aviez pas encore donné d'instructions en ce sens, je vous prierai de ne pas tarder davantage à le faire.

» L'accomplissement de ce devoir légal est en harmonie avec les sentiments hautement exprimés par le clergé français. Il n'a pas pu voir, sans être profondément ému des conséquences d'un si grand événement, la République proclamer, après les avoir reconquis, les principes de liberté, d'égalité et de fraternité, trop longtemps méconnus par les gouvernements.

» Ces principes qui forment la base de la morale que la religion enseigne au monde, ont triomphé dans la victoire du peuple ; ils entrent désormais dans le domaine des institutions de la France, et vont donner aux rapports des citoyens un

caractère nouveau. Ils amèneront le règne de la justice, et, par une plus équitable répartition des droits et des avantages sociaux, ils feront succéder à la lutte des intérêts un esprit de mutuelle bienveillance.

» Le clergé, dans ses unanimes adhésions, a considéré ainsi l'avènement de la République. Son assentiment, j'en ai la confiance, n'est pas seulement cette vague soumission à toute forme de gouvernement établi, que l'Eglise a pu vouloir pratiquer en présence des changements qui ne faisaient que déplacer des couronnes et substituer des dynasties à des dynasties ; le clergé apporte à l'ordre nouveau des sympathies plus réelles. En s'empressant de proclamer dans ses prières la République que le peuple vient de fonder, par l'énergie de sa volonté souveraine, le clergé a senti que l'inauguration du principe républicain ouvrait une ère nouvelle aux sentiments nobles et élevés que Dieu a mis dans le cœur de l'homme, et que la religion a mission de développer.

» Dans cette reconstitution des droits et des intérêts de tous, le clergé, aux différents degrés de la hiérarchie, a dû comprendre que les droits et les intérêts de la religion, comme ceux de ses ministres, seraient protégés par les institutions, comme ils l'ont été par le respect du peuple, dans les glorieuses journées de février. Ce ne sera pas cet appui vacillant et incertain que les princes ont souvent prêté à la religion, dans l'espoir de l'associer aux mauvais desseins de leur politique ; le clergé trouvera une protection plus solide et plus durable dans la conformité de ses sentiments avec ceux du peuple.

» Que les ministres de la religion aient donc foi dans la République ; qu'ils tournent les yeux avec confiance vers l'Assemblée nationale, appelée par les suffrages du peuple à régler les destinées du pays. De cette Assemblée découleront comme d'une source féconde, pour les diverses conditions de la société, toutes les libertés qui sont l'âme et l'essence du gouvernement républicain.

» Aussi, monsieur l'Archevêque, l'Evêque, attachez-vous à bien faire apprécier à votre clergé l'importance de la manifestation solennelle à laquelle il va prendre part. Dans de si graves circonstances, la responsabilité est grande pour tout le monde. Ne laissez pas surtout oublier aux prêtres de votre

diocèse que, citoyens par la participation à l'exercice de tous les droits politiques, ils sont les enfants de la grande famille française, et que, dans les assemblées électorales, sur les bancs de l'Assemblée nationale où la confiance de leurs concitoyens pourrait les appeler, ils n'ont plus qu'un seul intérêt à défendre, celui de la patrie intimement uni à celui de la religion. »

Les Evêques de France durent témoigner au nouveau gouvernement la joie que leur causaient les dispositions pleines d'équité et de bienveillance dont la circulaire du ministre semblait porter le cachet. Nous ne trouvons rien de plus remarquable parmi les lettres émanées de l'épiscopat dans cette occasion, que celle de Mgr. l'Evêque de Perpignan, auquel son grand âge et ses vertus donnaient une si haute et si puissante autorité. Voici les paroles du prélat.

« Je n'avais pas attendu l'invitation du gouvernement républicain pour implorer sur lui les grâces et les bénédictions d'en haut. Ma circulaire du 4 mars dernier, tout en prescrivant des prières solennelles pour les malheureuses victimes des trois mémorables journées de février, en prescrivait aussi *pour la consolidation de l'œuvre du peuple*. Des ordres sont donnés, et la formule sera la même que celle indiquée par le concordat de 1801.

» Oui, M. le Ministre, je suis *profondément ému des conséquences d'un si grand événement*, et lorsque j'entends la république proclamer, *après les avoir reconquis, les principes de liberté, d'égalité, de fraternité*, persévéramment *méconnus par les gouvernements divers* qui, depuis bientôt soixante ans, ont pesé sur mon pays, mon cœur d'Evêque et de Français commence à s'ouvrir à l'espérance.

» Vous nous donnez l'assurance, M. le Ministre, que *dans la reconstitution des droits et des intérêts de tous, ceux de la religion et de ses ministres ne seront pas oubliés*; qu'ils *seront même protégés*, et que *ce ne sera plus cet appui vacillant et incertain que les princes ont souvent prêté à la religion, dans l'espoir de l'associer aux mauvais desseins de leur politique*. Nous prenons acte de ses belles promesses, et nous les croyons sincères.

» Toutefois, M. le Ministre, permettez-nous de vous rappeler que tous les pouvoirs, à peu près, qui ont régi la France depuis un demi-siècle, nous les ont adressées tour à tour, sans se donner le moins du monde la peine de les accomplir. Nous osons espérer qu'il en sera cette fois tout différemment, et que votre noble langage ne sera pas un nouveau leurre et une nouvelle déception à ajouter à tant d'autres.

» Vous invitez les ministres de la religion à avoir foi dans la République, à tourner les yeux avec confiance vers l'Assemblée nationale, d'où découleront comme d'une source féconde, pour les diverses conditions de la société, toutes les libertés qui sont l'essence du gouvernement républicain.

» La parole est formelle; plus de restriction, plus d'arbitraire possible; les termes sont généraux, ils n'admettent aucune réserve. *Enfants de la grande famille française*, nos droits politiques et religieux sont désormais consacrés; les uns et les autres sont également respectables. Toucher aux uns, c'est ébranler les autres; et nous désavouer comme prêtres, c'est nous renier comme citoyens.

» LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ. Ces nobles et saintes paroles étaient chrétiennes avant d'être politiques; nous les revendiquons à bon droit.

» *Liberté*, plus de chaîne dans l'exercice du saint ministère, plus d'entraves pour arrêter le bien; liberté individuelle; liberté de conscience; liberté de la parole et de la presse; liberté des cultes; liberté d'association; liberté d'éducation et d'enseignement. *Égalité*: point de faveurs ni de privilèges, par conséquent accessibilité à tous les emplois et à toutes les fonctions compatibles avec notre robe; assurance de la même bienveillance et de la même protection. *Fraternité*: plus de dénominations odieuses, plus de qualifications insultantes, plus de listes de suspects, plus d'amis, plus d'ennemis, plus de vainqueurs, plus de vaincus. LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

» Permettez-moi aussi, M. le Ministre, de vous dire toute ma surprise et toute mon affliction, à la lecture des deux inqualifiables arrêtés pris à Lyon par le commissaire du gouvernement. Si ces mesures rétrogrades ne sont pas révoquées, si elles sont maintenues, il n'y a pas de révolution pour nous, elle est encore à faire; et cent mille Français, prêtres, religieux

ou religieuses, doivent désertir immédiatement le sol inhospitalier de la patrie, et aller demander à une terre étrangère la liberté qu'on accorde à tous et qu'on s'obstine à leur refuser, comme n'étant pas leur apanage. En serons-nous réduits à cette extrémité? Devrons-nous inspirer aux populations qui nous honorent de leur confiance des craintes et des alarmes, et serons-nous condamnés, pour ne pas trahir la vérité, à leur faire entrevoir l'abîme où précipitent inévitablement l'impiété et le parjure?

» Il vous appartient, M. le Ministre, il appartient à vos dignes collègues de nous rassurer à cet égard. Si tous les Français, sans arrière-pensée aucune, se pressent et s'unissent, si on favorise tout ce qu'il peut y avoir en leur âme d'élan généreux et de patriotique dévouement; si on autorise sans défiance tout ce qui est honnête, religieux et légitime, la France républicaine n'aura rien à envier à la France monarchique, et des siècles de gloire et de bonheur luiront encore sur notre patrie. »

Les événements qui venaient de s'accomplir en France, devaient nécessairement avoir dans l'Europe et dans l'univers tout entier un grand retentissement. Une étincelle électrique sembla parcourir l'Italie et l'Allemagne, et l'on n'entendit plus parler que de peuples qui demandaient leur part du bénéfice de la liberté, et qui s'agitaient pour la conquérir. Il y avait sans doute de graves dangers dans cette exaltation publique, et l'oubli du grand principe d'autorité pouvait devenir une des conséquences de ce mouvement. Or, il n'est pas possible de mépriser le principe d'autorité, sans porter des coups funestes à l'ordre public et sans faire des plaies profondes à la religion.

Heureusement la Providence, qui veille sur son œuvre, sait dominer l'élan des passions humaines et leur prescrire des bornes, comme à la mer dans ses plus grandes fureurs. Il y a sans doute des choses inexplicables, il y a de profonds secrets dans sa conduite, et l'homme, toujours très-pressé parce qu'il a peu de temps à vivre, s'impatiente et se déconcerte quand il ne voit pas arriver le remède aussitôt que le mal, ou quand ce remède n'est pas selon ses idées et ses vues étroites. Il devrait plutôt adorer le mystère que sa faible raison ne peut

comprendre, et ne songer qu'à bien user du présent, en laissant à Dieu le soin de diriger l'avenir. « Mais il ne voit pas, disait un ancien Père de l'Eglise, que c'est Dieu qui gouverne le monde, enchaîné comme dans un cercle où il roule perpétuellement. Il ne comprend pas que la Providence, placée au centre de tous les événements, ordonne les révolutions qu'elle diversifie à son gré ; que c'est elle qui les précipite ou les arrête par les moyens les plus contraires à nos vues, souvent même dans un apparent désordre, ne découvrant à nos regards que les résultats ; enfermant leurs ressorts cachés dans un secret impénétrable ; seule constante, seule immuable, dans le flux et reflux de toutes les vicissitudes humaines. » (s. GREG. DE NAZ.)

En Prusse, l'effroi que causa à Frédéric-Guillaume le mouvement populaire qui menaçait de renverser son trône amena un résultat bien consolant pour l'Eglise ; ce fut la liberté enfin accordée aux catholiques, comme à tout le monde, d'émettre sans crainte leurs pensées et de défendre publiquement leur foi contre les attaques dont elle était l'objet. Aussi les provinces rhénanes saluèrent-elles des plus vifs transports l'ordonnance royale qui proclamait cette liberté si précieuse ; et cette joie n'avait rien que de très-naturel, après plus de trente années d'oppression, dans laquelle avait gémi la presse catholique. La censure jusqu'alors était autorisée à exercer ses odieuses fonctions avec la partialité la plus effrontée. Les journaux protestants se répandaient en invectives contre la foi et les pratiques du culte catholique, et toute réfutation dans les feuilles catholiques était invariablement biffée, comme contraire à la paix religieuse. Cet abus de la censure était allé au point que, lorsque Ronge, ce prêtre apostat, publia dans un journal de Cologne ses insolentes diatribes contre l'église romaine, qui, selon lui, devait et allait tomber, il fut défendu à tout journal catholique de lui répondre, même dans les limites de la modération. C'était une véritable tyrannie, dont l'église catholique de Prusse se voyait enfin heureusement délivrée.

Il était pourtant aisé de reconnaître que le monarque travaillait dans ses propres intérêts de circonstance, beaucoup plus que dans ceux d'une Eglise qui ne cessait pas de lui être

odieuse. Il la combattait d'ailleurs indirectement, en employant toute sa puissance à soutenir et à consolider des erreurs qui lui sont opposées. Mais ses nouveaux efforts demeuraient infructueux comme les premiers, et il ne pouvait empêcher les communions protestantes de varier sans cesse dans leur foi et de rouler de chute en chute jusqu'au rationalisme, qui n'est autre chose qu'une absence complète de croyances révélées. Une fois en effet que l'on s'est jeté dans les innovations, on ne sait plus à quoi s'en tenir, ni à l'ancienne doctrine, ni à la nouvelle, et la foi est devenue la croyance du moment, non plus celle de l'Evangile. Autant de formules que d'opinions, autant de doctrines diverses que de fantaisies particulières. C'est ce que disait autrefois le grand saint Hilaire à un empereur qui avait mis sa puissance au service de l'hérésie, et c'est ce que le roi de Prusse aurait eu besoin, lui aussi, d'entendre et de comprendre; mais ce prince, égaré par un zèle d'autant plus déplorable qu'il était plus ardent, ne cessait pas d'inventer et de mettre en œuvre de nouveaux moyens d'établir l'unité dans la réforme. Après avoir tenté inutilement la voie des conférences théologiques et d'un soi-disant concile, pour rétablir la concorde dans son église évangélique, il eut recours à un nouveau procédé qui ne devait pas lui réussir davantage. Il décréta la formation d'un Consistoire suprême et central pour toute la monarchie, voulant qu'il ressortit directement de son cabinet, sans que ses actes eussent besoin de passer par les bureaux du ministère des cultes, c'est-à-dire qu'il se réservait d'exercer par lui-même, et sans l'intervention de ses conseillers, le suprême pontificat de l'évangélisme.

Pendant que ce prince s'agitait ainsi pour empêcher la dissolution de son église toute humaine, la Providence ménageait autour de lui des événements qui allaient fournir au catholicisme, dans l'Allemagne, l'occasion de déployer cette charité qu'il ne possède en si grande abondance, disait saint Augustin, que parce que l'unité de la foi lui sert de fondement et de racine. La haute Silésie, en proie aux affreux ravages de la faim et du typhus, offrait un spectacle lamentable mais bien propre à faire ressortir le dévouement des âmes charitables qui allaient lui porter secours. On vit les frères de la charité, appelés

en Allemagne du nom de Frères de la miséricorde, gravir les montagnes et parcourir les vallées les plus profondes, chargés de lourdes besaces dans lesquelles ils portaient du pain, du thé, du sucre et des médicaments de toute espèce, qu'ils distribuaient aux pauvres et aux malades. Dès qu'on les apercevait de quelques hameaux isolés, les mères et leurs enfants accouraient, les yeux baignés de larmes, pour recevoir les secours que leur apportaient ces anges de la charité chrétienne, et des populations entières les comblaient de bénédictions. Ce que le gouvernement aurait voulu, mais ne pouvait faire, devenait l'œuvre de cette respectable congrégation religieuse. Elle sauvait des milliers de malheureux qui, sans ses charitables secours, auraient succombé à la famine et à l'épidémie.

Ce dévouement si généreux trouva des imitatrices dans les admirables Filles de la Charité, toujours prêtes à servir d'avant-garde dans les expéditions les plus lointaines et les plus difficiles de la charité. La supérieure des Filles de la Charité de Posen, suivie de quatre sœurs, arriva promptement à Breslau, pour de là se porter dans la contrée montagneuse et procurer des secours à ces populations si cruellement affligées. L'on avait d'abord songé à y envoyer des Sœurs hospitalières de la congrégation de Sainte-Elisabeth; mais ces religieuses étant cloîtrées ne pouvaient, sans violer leur règle, se vouer à un service de ce genre, et d'ailleurs leur maison de Breslau se trouvait tellement encombrée de malades, qu'elles pouvaient à grand-peine suffire à les soigner. Quand on connaît le haut pays de la Silésie, devenu presque impraticable par les neiges et par les tourmentes, on peut se faire une idée approximative des fatigues et des souffrances que durent éprouver ces douces et vénérables victimes de la charité. Il n'est pas question que les diaconesses protestantes de Berlin aient songé à rivaliser de zèle avec les Filles de la Charité. On ne saurait trop le redire, jamais cette charité qui se sacrifie elle-même pour le salut du prochain, ne sera trouvée hors des institutions catholiques.

Le mouvement révolutionnaire se poursuivait en France; et comme l'agitation de l'eau, dans un vase, fait monter à sa surface des objets qui quelquefois y dormaient ensevelis et

oubliés, ainsi, après les journées de février, on vit paraître au grand jour quelques-uns de ces hommes qui avaient autrefois cherché à parodier nos saints mystères, et dont le mépris public avait depuis longtemps fait justice. Le soi-disant Primat de cette église française que la révolution de 1830 avait vu naître, et dont on aurait pu croire les destinées accomplies, le fameux abbé Châtel s'élança tout-à-coup sur la scène du monde, et débuta par une proclamation dont il couvrit les murs de la capitale. Il était impossible de rien imaginer de plus dégoûtant que ces diatribes contre l'Eglise catholique, le célibat des prêtres, les institutions religieuses, et en particulier contre les Frères de l'école chrétienne qui, se trouvant alors sous le poids d'une grave humiliation, semblaient plus que d'autres prêter le flanc au coup de pied de l'apostat Châtel.

Le bon sens du peuple de Paris eut bientôt remis à sa place cet indigne agitateur, en l'ensevelissant dans le mépris que méritaient ses doctrines et sa conduite. Toutefois, il fut permis de craindre, pendant un moment, que d'autres prêtres indignes de leur caractère et oublieux de leur devoir ne vinssent susciter à la foi catholique de nouvelles douleurs, en élevant autel contre autel, et en promenant par la France un schisme déguisé sous le nom populaire et chéri de liberté. L'autorité si douce pourtant, et si paternelle des Evêques, était devenue intolérable à certains esprits qui s'imaginaient que, dans une République, il ne devait plus être question d'obéissance, ni de commandement. Ils trouvèrent l'occasion belle pour essayer de secouer un joug qu'ils ne portaient qu'à contre-cœur. Mais tous les efforts des ennemis de l'unité catholique ne servirent qu'à faire ressortir encore davantage l'union si touchante, si unanime qui règne entre le clergé inférieur et les Evêques, placés par l'Esprit-Saint pour gouverner l'Eglise de Dieu. Il n'y eut donc alors d'autre séparation que celle de l'ivraie d'avec le bon grain, qui demeura dans toute sa pureté. Les âmes vraiment chrétiennes n'en comprirent que mieux la nécessité de se serrer autour de ceux qui leur apparaissent plutôt comme des pères, que comme des maîtres, et avec lesquels il faut être nécessairement pour être avec Jésus-Christ.

« Telle est, dirons-nous ici, avec un des anciens Pères, dont les paroles pourraient presque nous servir à composer l'his-

toire de l'Eglise d'aujourd'hui ; tel est le privilège de notre Eglise qu'elle n'est jamais plus forte que quand on l'attaque, jamais mieux connue que quand on l'accuse, jamais plus puissante que quand elle paraît abandonnée. Elle souhaiterait sans doute n'avoir point de déserteurs, et n'être pas réduite à la dure nécessité de repousser de son sein ceux qui ne méritent pas d'être ses enfants ; mais quand les hérétiques s'en éloignent ou en sont exclus, si d'un côté elle perd le bonheur de les sauver, de l'autre elle gagne l'avantage de faire connaître le bonheur qu'il y a de lui demeurer attaché. »

Parmi les bruits qui se répandirent en France à cette époque d'incertitude et de frayeur, où tout semblait être à reconstruire ou à modifier, il en est un qui préoccupa vivement les esprits, parce qu'il tendait à la réalisation des projets d'un homme éminent, sur lequel la République naissante paraissait disposée à s'appuyer pour faire ses premiers pas. La séparation de l'Eglise et de l'état, par la suppression du budget des cultes, avait été depuis longtemps une des utopies les plus chères à M. de Lamartine. Mais cet esprit, d'ailleurs si éminent, ne voyait pas ou ne voulait pas voir qu'en échappant à cette servitude, si c'en est une, l'Eglise allait tomber dans une position pire encore ; puisque ses ministres dépendraient du caprice de ceux mêmes avec lesquels ils seraient en contact perpétuel, et qu'il faudrait de l'héroïsme à tous les pasteurs des âmes, pour oser dire les vérités les plus sévères à des paroissiens auxquels ils seraient obligés de tendre la main, pour en recevoir le pain de chaque jour.

D'ailleurs, ceux qui soulevaient imprudemment ces questions, et qui les commentaient dans les feuilles publiques, avaient l'air d'ignorer qu'un pareil changement ne pourrait se faire sans le concours du souverain Pontife, et sans que les deux autorités se donnassent la main pour fixer le sort des ministres du sanctuaire. Il fallait remettre à leur place ces esprits légers et téméraires. La voix imposante de Pie ix s'en chargea. Dans une lettre adressée à son représentant à Paris, et communiquée par celui-ci à tous les Evêques de France, le Pape, sans préjuger la question et avec une prudence et une réserve bien remarquables, s'efforça d'éclairer les fidèles

et de les prémunir contre le coup dont leurs pasteurs pouvaient bien être menacés, mais dont il ne fallait pas s'alarmer trop tôt. Voici ce monument de la sagesse du pieux Pontife :

« Ce n'a pas été pour nous une médiocre consolation d'apprendre par vos lettres au Cardinal, notre secrétaire d'Etat, que le fidèle peuple de France, dans les événements de la dernière révolution, a généralement donné des témoignages de vénération et de dévouement envers notre très-sainte religion et le clergé. La joie de notre cœur n'a pas été moins grande quand nous avons su que le clergé, se souvenant de sa vocation et de son ministère, s'était appliqué de toutes ses forces à concourir au maintien de la tranquillité publique et à empêcher l'effusion du sang. Dès que nous avons reçu ces nouvelles, nous nous sommes empressé de rendre à Dieu, dans l'humilité de notre cœur, les plus vives actions de grâces. Il nous a été très-agréable aussi, vénérable frère, d'apprendre par ces mêmes lettres avec quelle prudence et quelle sagesse vous avez répondu à ces écrivains qui, voulant défendre la liberté de l'Eglise sous le régime nouveau de la France, auraient désiré discuter dans les feuilles publiques de très-graves questions qui appartiennent uniquement à notre suprême autorité, et au jugement de ce siège apostolique. Les souverains Pontifes, à qui ont été divinement commis le soin et la sollicitude de toutes les Eglises, n'ont jamais négligé de se montrer, selon les besoins des temps, les constants appuis de la liberté de l'Eglise en France, et de lutter contre les efforts de ceux qui l'y menaçaient de quelque atteinte. C'est ainsi que notre prédécesseur, Pie VII, d'heureuse mémoire, aussitôt que les articles organiques eurent été promulgués, les condamna vaillamment avec la liberté et le courage apostolique, dans tout ce qu'ils contenaient de contraire à la doctrine et aux lois de l'Eglise. C'est ainsi que ce même pontife et nos autres prédécesseurs employèrent tout leur zèle et tous leurs efforts à assurer la liberté de l'Eglise et le bien spirituel de la France.

» Du reste, la discipline canonique qui est actuellement en vigueur dans les Eglises de France, ainsi que l'organisation des choses ecclésiastiques dans ce pays, ne peuvent être changés par quelque personne que ce soit, si ce n'est par le souverain

Pontife, car nul autre que lui n'a une autorité universelle sur toutes les églises épiscopales et métropolitaines de cette nation française; à nul autre qu'à lui il ne peut être permis de statuer sur les choses qui tiennent à la discipline générale de l'Eglise, ou de déroger à ce qui a été confirmé par le siège apostolique. Quant à ce qui regarde les revenus destinés au culte divin et aux ministres sacrés, personne n'ignore que cette espèce de dotation n'est qu'une compensation très-faible des biens qui furent aliénés dans ce pays, au temps malheureux de l'ancienne révolution. Renoncer à cette dotation, ce serait jeter la religion elle-même dans un grand danger, car ce serait enlever au clergé les ressources qui lui sont indispensables pour exister et se nourrir, attendu que dans plusieurs villes, et dans la plupart des petites localités de France, la pauvreté des populations est telle qu'il leur serait à peu près impossible de venir au secours de l'église et de ses ministres. C'est pour cela que plusieurs évêques ont déjà tant de peine à conserver leurs petits séminaires, ou qu'ils se trouvent dans l'impuissance d'en fonder de nouveaux, malgré le désir et l'extrême besoin qu'ils en auraient pour étendre l'éducation de leur jeune clergé, et augmenter le nombre de leurs prêtres. Il serait donc extrêmement à craindre que la pauvreté du clergé, dont les églises de France ont déjà trop à souffrir, ne fit encore que s'accroître au grand détriment de la religion et des âmes. Quoique dans les Etats-Unis d'Amérique la foi catholique, avec l'aide de Dieu, fasse chaque jour de nouveaux progrès, elle y eût toutefois produit des fruits bien plus abondants, s'il avait existé dans ces contrées un clergé indigène en rapport avec la multitude des populations et leurs besoins spirituels; or, ce qui empêche le clergé d'être aussi nombreux qu'il le faudrait encore, c'est précisément le manque de ressources opportunes et suffisantes.

» Voilà ce que nous avons cru devoir vous écrire, vénérable frère; vous en pourrez donner communication selon que, dans votre prudence et devant le Seigneur, vous le jugerez opportun. En vous adressant les éloges si bien mérités, par la manière distinguée dont vous remplissez vos éminentes fonctions, nous avons la confiance que vous continuerez, avec la même prudence, le même zèle et la même sagesse, à avertir et à exhorter particulièrement les ecclésiastiques pour qu'ils

considèrent sérieusement que l'Eglise, ainsi que le disait très-sagement notre prédécesseur saint Innocent 1^{er}, ne change pas *selon la mobilité des choses humaines*; et, en conséquence, pour qu'ils prennent bien garde qu'un zèle trop ardent ne les entraîne à des démarches précipitées qui pourraient être un malheur pour l'Eglise, et pour nous un sujet d'affliction. Fidèle aux illustres exemples de nos prédécesseurs et aux devoirs de notre suprême apostolat, nous ne manquerons point, selon le temps et l'état des choses, de prendre toutes les mesures que nous reconnaitrons, devant Dieu, devoir être les plus utiles à la sûreté de l'Eglise et au salut spirituel de cette nation. Nous ne doutons nullement que nos vénérables frères les Evêques de France, de qui nous avons reçu tant et de si éclatants témoignages de vénération et d'attachement envers nous et envers cette chaire de saint Pierre, que l'illustre clergé de cette nation, que ce peuple fidèle qui s'est toujours montré animé d'un amour particulier pour la religion catholique, ne veuillent tous, avec un nouveau zèle, concourir par leur conduite à faire briller de plus en plus le culte et la splendeur de cette très-sainte religion. Recevez enfin comme gage de notre bienveillance toute particulière envers vous, vénérable frère, la bénédiction apostolique qui vient du fond de notre cœur, et que nous vous donnons avec la plus tendre affection.

» Donné à Rome près de Sainte-Marie-Majeure, le 18 mars 1848, la seconde année de notre pontificat. »

Ce fut à peu près à cette même époque que Pie ix adressa des lettres de félicitations à un homme que son influence dans les affaires politiques, sous l'ancien gouvernement, avait mis en position de rendre par sa parole et par ses écrits des services à la religion. On eût dit que l'âme si belle, si reconnaissante du souverain Pontife, qui ne pouvait s'épancher encore dans une correspondance directe avec un gouvernement non constitué, cherchait une espèce de dédommagement dans cette effusion de cœur, auprès d'un homme dont la France peut s'honorer à bon droit, sous la république, comme sous la monarchie. Voici le bref que Pie ix adressa à M. de Montalembert, ancien pair de France.

« Cher fils, salut et bénédiction apostolique. Pendant que

nous nous disposions à vous exprimer notre satisfaction de l'hommage par lequel vous avez voulu témoigner votre dévotion à ce siège apostolique, des événements considérables et imprévus ont changé la face de la France. Nous remercions vivement le Seigneur, dans l'humilité de notre cœur, de ce que dans ce grand changement aucune injure n'ait été faite à la religion ou à ses ministres. Nous nous complaisons dans la pensée que cette modération est due en partie à votre éloquence, et à celle des autres orateurs catholiques qui ont rendu notre nom cher à ce peuple généreux. Étranger, par la grâce de Dieu et l'élévation de notre ministère, à toute ambition humaine, cette popularité ne peut être une consolation pour nous, que quand nos actes enfantent l'amour et la vénération de notre très-sainte religion, dont le triomphe est l'unique vœu de notre cœur. En vous confirmant l'expression de notre considération spéciale, nous vous accordons avec effusion de cœur la bénédiction apostolique.

» Donné à Rome près de Sainte-Marie-Majeure, le 16 mars 1848 et de notre pontificat le deuxième. »

La révolution de février avait surpris le Père Lacordaire au début de la station quadragésimale, et elle n'en avait point interrompu le cours. On sait à quel genre d'auditeurs s'adresse l'illustre Dominicain dans ses conférences de Notre-Dame. Il ne parle guère qu'à des intelligences d'élite, et ses discours, même quand on les relit avec tout le calme de la réflexion, exigent, pour être bien compris, une application d'esprit et une sorte d'étude, dont les hommes peu éclairés seraient difficilement capables. Il faut bien pardonner au Père Lacordaire, comme à d'autres, de ne pas faire tous les genres de bien à la fois; ce qu'il a surtout en vue dans cet apostolat où il excelle, c'est de se rendre utile à la jeunesse des écoles et aux hommes sérieux, à qui il importe de prouver que la science, loin de repousser la foi, nous conduit à elle, et nous la montre éminemment raisonnable. Ne rien dire de ces conférences, parce qu'elles sont un peu abstraites, serait peut-être de notre part un silence coupable; les analyser largement, nous paraît une entreprise téméraire; nous nous bornerons à en donner un aperçu rapide et succinct.

Etablir la supériorité de la doctrine catholique sur toutes les autres doctrines sans exception, tel est le but que se proposait le Père Lacordaire, dans cette station de 1848, qu'il pensait devoir être pour lui la dernière, à Notre-Dame de Paris; prévision qui heureusement ne s'est point justifiée.

Le dogme catholique peut seul expliquer convenablement Dieu et l'univers; partout ailleurs vous n'en aurez que des notions fausses et incomplètes. Les différents systèmes de philosophie ont fait là-dessus de belles promesses, sans avoir jamais pu les réaliser. A la religion seule appartient de satisfaire sur ce point important les besoins de notre intelligence et ceux de notre cœur.

Comment vit Dieu dans son éternité? Voilà l'imposante question à laquelle l'orateur entreprend de répondre. Les épicuriens ont relégué ce Dieu loin du monde dans une majestueuse oisiveté. Les panthéistes le mêlent à tout, de manière à confondre le Créateur avec les créatures, et à ne reconnaître plus d'autre Dieu, que l'ensemble des êtres créés.

Ils sont, les uns et les autres, dans l'erreur. La foi seule nous montre en Dieu l'unité de l'essence, la trinité des personnes, l'ordre des relations, et nous voyons ainsi la vie divine en trois personnes égales et distinctes, mais ne faisant qu'un; c'est l'égalité et l'ordre dans l'unité.

Après avoir contemplé Dieu dans son être, et montré que la religion seule nous en donne une connaissance raisonnable et suffisante, l'orateur passe aux œuvres de Dieu, c'est-à-dire à la création, que tous les systèmes philosophiques ne parviennent point à expliquer, sans la foi. L'antiquité a eu là-dessus ses erreurs, sublimes si l'on veut, mais pourtant trop réelles; les temps modernes n'ont guère fait que reproduire ces brillants mensonges.

Ecoutons le christianisme, il a le secret des œuvres de Dieu. Voici, sur ce point fondamental, la notice si simple et si sublime que nous trouvons de lui : Dieu a *voulu*, et sa volonté toute puissante a créé le monde.

Nous regrettons de ne pouvoir citer le beau passage où l'orateur, cherchant dans l'homme une image de Dieu, a montré que, chez nous aussi, c'est la volonté qui est le siège de la vie, le sanctuaire de la production, et que l'homme,

si faible quand il hésite et tatonne, peut toujours beaucoup quand il veut fortement. Doit-on s'étonner ensuite que la volonté d'un Être infini, d'un Dieu créateur, ait eu tant de puissance ?

Mais quels motifs ont déterminé Dieu à créer le monde ? Toute la théologie, avec saint Thomas, nous dit que Dieu n'a pu agir par nécessité, et qu'il n'a dû agir que par bonté. Cette proposition, aussi féconde que solide, reçoit de l'orateur les plus admirables développements.

Il ne lui reste plus qu'à répondre aux objections des incrédules, en conciliant la bonté de Dieu avec la prévision qu'il avait des misères futures de l'être auquel il donnait la vie. L'éloquence véritable grandit au milieu des difficultés, parce qu'elle en triomphe avec éclat. On en trouve une preuve dans la manière pleine de vigueur avec laquelle le puissant orateur met en pièce les raisons, plus spécieuses que solides, opposées ici par les ennemis de la foi.

Ce n'est point assez d'un seul discours, pour épuiser la riche matière de la création ; le Père Lacordaire y revient dans la conférence suivante, et se demande quel a été le plan divin, dans cette suprême et magnifique architecture de l'univers.

Fidèle à la marche qu'il s'est tracée et aux promesses qu'il nous a faites, l'orateur montre encore ici le vide et l'insuffisance des systèmes philosophiques. La foi nous enseigne que Dieu a travaillé sur un double élément, et qu'il a créé la matière et l'esprit. Les idéalistes ont follement nié l'existence de la matière que proclament pourtant si haut la raison, la conscience, l'humanité tout entière. Le matérialisme, au contraire, n'a voulu voir que des corps, et l'homme n'a plus été qu'un *tube percé par les deux bouts*. « Ne riez pas, Messieurs, s'est écrié ici l'orateur avec une sainte indignation, à l'énoncé que je me vois contraint de produire, afin de vous montrer l'horreur de ce dégradant matérialisme qui soulève dans mon âme une répulsion et des sentiments que j'ai bien de la peine à contenir. » Voilà donc ce que le rationalisme des matérialistes a fait de l'homme ; ils l'ont placé au-dessous de la bête ; et pourquoi ? parce que la doctrine catholique ou spiritualiste, impliquant l'idée de devoir, ils ont voulu enlever à leurs passions brutales toute barrière, tout frein moral.

Après avoir ainsi déblayé le terrain de la discussion des erreurs qu'y avait semées le matérialisme, il ne reste plus qu'à se jouer délicieusement dans le plan de la création, comme Dieu, selon l'Ecriture, s'y est joué avec tant de magnificence et d'éclat; il ne reste plus qu'à admirer le double caractère de perfection et de béatitude qui resplendit dans l'œuvre de Dieu. C'est à quoi nous invite l'orateur, dans la seconde partie de cette troisième conférence qui se termine par ces belles paroles : « Comme en Dieu il y a là perfection et béatitude; perfection même ici-bas, par l'harmonie saintement établie dans les sens, par le calme de la bonne conscience et le bonheur de la vertu; perfection et béatitude qui atteindront leur complètement dans le sein de Dieu, mais qui n'en sont pas moins effectives durant le voyage sur la terre. Oh ! n'effaçons ni ces titres, ni ces espérances, ni ces destinées, et laissons toujours inscrits au frontispice de nos âmes ces admirables caractères divins : *Deo optimo, maximo.* »

L'origine et la fin de l'homme ainsi dévoilés par la religion, reste à connaître le moyen d'arriver à notre magnifique destinée. Être intelligent, moral, social et religieux, l'homme, pour arriver à sa destination de perfection et de béatitude divine, a besoin de moyens intelligents, moraux, sociaux et religieux.

Quel vaste champ ouvert pour un beau talent oratoire, pour une âme dévorée du besoin de faire connaître et aimer la vérité !

Nous nommons la Vérité.... c'est elle que le prédicateur montre tout d'abord comme le seul aliment qui puisse suffire à l'intelligence de l'homme.

Des rationalistes, anciens et modernes, ont voulu établir le doute absolu, et reléguer ainsi la vérité dans le pays des chimères. Nous avons, pour les combattre, l'autorité de Dieu et celle du genre humain tout entier, qui repousse cette folle erreur.

D'autres, en reculant devant ce pyrrhonisme absolu, tombent dans le doute relatif. La vérité, disent-ils, n'est que le partage d'un petit nombre d'intelligences choisies et privilégiées. La plus grande partie des hommes est privée du moyen d'atteindre la vérité. Mais l'Evangile leur a donné un démenti, en nous révélant l'existence de cette lumière *qui éclaire tout homme venant au monde*. Que le rationaliste consulte le double livre de l'Ecriture et de la Tradition, et il saura si l'homme n'est

pas universellement appelé à connaître Dieu et à jouir, par conséquent, de la perfection et de la béatitude infinie. Voilà pour l'intelligence.

Mais il y a aussi dans l'homme une volonté ; il a l'amour qui se traduit par ces trois mots : préférence, dévouement, union.... Là où ces trois caractères ne se rencontrent pas, il n'y a pas d'amour, il n'y a que la recherche de soi, l'égoïsme.

Mais sur quoi doivent se porter ces trois actes de la volonté, pour atteindre la perfection et la béatitude ? Evidemment sur Dieu. Rien de grand comme cette préférence que l'homme, aidé de la grâce et usant de sa liberté, donne à Dieu sur les créatures. Ce n'est pas sans peine, sans combats qu'il y arrive ordinairement ; aussi n'est-ce jamais sans gloire.

Le dévouement suit la préférence. En se vouant au culte des créatures, on se consume, on se perd ; en se dévouant à Dieu, on se sacrifie, et ce sacrifice donne la perfection et le bonheur.

Pour se dévouer, il faut aimer ; l'amour suppose l'union de deux cœurs ; vous ne sauriez imaginer ; en dehors de Dieu, une union de préférence et de dévouement qui puisse donner le bonheur et la perfection de notre destinée.

Fidèle, comme toujours, à sa promesse, l'orateur examine ce que les incrédules opposent ici à la foi chrétienne, et il prouve que leur système, en faussant les idées de dévouement, d'honneur, de vertu, ne sait plus donner qu'un seul mobile aux actes humains, l'égoïsme.

Après nous avoir ainsi montré l'homme dans son principe, qui est Dieu, dans sa fin, qui est le bonheur, et dans les moyens d'arriver à cette fin, toutes choses sur lesquelles la foi seule nous donne des idées satisfaisantes, il reste encore à examiner l'homme en lui-même, l'homme social et religieux.

Le rationalisme, ici comme ailleurs, vient opposer ses dénégations aux enseignements de la foi. Selon lui, l'état social n'est pas le plus naturel ni le meilleur pour l'homme ; il préfère l'état d'indépendance absolue et sauvage. L'orateur fait sans peine justice de ces vieilles rêveries de l'incrédulité, et il s'étend avec une complaisance bien légitime sur les preuves d'expérience et d'autorité qui montrent dans l'homme un être destiné à s'harmoniser avec ses semblables, et à remplir à leur égard des devoirs qu'il peut, à son tour, exiger d'eux.

Il y a plus. Ses rapports avec Dieu et avec ses égaux ne constituent pas l'homme social tout entier ; il a aussi des devoirs , des fonctions à remplir envers ses inférieurs.

Ici l'orateur , visiblement dominé par la pensée des événements dont la France était devenue le théâtre, et des préoccupations auxquelles l'esprit public se trouvait alors livré, s'empare de la question du *travail*, cette source du bonheur matériel des sociétés, et montre que Dieu y a mis trois conditions essentielles, la dignité, la liberté et l'association.

Tout le monde, à cette époque, parlait de *l'organisation du travail*. L'orateur chrétien avait bien le droit d'apporter sa part de réflexions sur ce sujet tout palpitant d'actualité. Selon lui, c'est-à-dire selon les enseignements de la religion, il y a eu, dès l'origine, une loi, une sainte organisation du travail. C'est donc une puérilité de s'imaginer que cette organisation de travailleurs pour leur bien-être et leur amélioration sociale, date de la révolution de 1848. Elle remonte évidemment jusqu'à Adam, et par conséquent jusqu'à Dieu.

Mais en organisant le travail pour l'homme, Dieu lui a aussi ménagé du repos. Il a voulu que l'âme pût se nourrir aussi bien que le corps, et ainsi, en ôtant à l'homme les moyens de sanctifier le Dimanche, on détruit la véritable organisation du travail, qui doit comprendre l'homme tout entier.

« Révez maintenant, s'est écrié l'orateur en terminant sa magnifique conférence, rêvez des utopies aussi impossibles à réaliser, que funestes par leur seule énonciation, à l'encontre de cette organisation divine et seule humanitaire ; créez d'après vos plans des industries colossales ; filez à l'infini du coton et d'autres tissus, construisez d'innombrables et merveilleuses machines, inondez l'univers de vos produits, vantez l'immensité de vos capitaux, proclamez-vous habiles par excellence : oui, vous êtes un peuple merveilleusement producteur et glorieusement supérieur aux autres ; mais voilà cependant qu'un coup de vent populaire a renversé tout-à-coup un tel édifice ; le crédit est par terre, et tous ces hauts fourneaux et ces puissantes machines s'arrêtent et ne laissent voir que la misère et la faim. Savez-vous pourquoi ? Ces puissants hommes d'Etat, ces constructeurs et ces industriels d'une habileté sans égale,

n'avaient omis qu'une chose au bas de leurs billets, signes et véhicules de leurs transactions, ils ont omis le nom de Dieu; ils ignoraient qu'il leur faut avant tout la signature de Dieu, pour maintenir la prospérité et la valeur des transactions commerciales.... Ah! un peuple où l'on n'a pas le septième jour pour travailler Dieu et son âme, c'est-à-dire pour se sanctifier, ce peuple, si fier qu'il soit du nom de liberté, n'est qu'un peuple d'esclaves. »

Pour donner une leçon si utile, mais si sévère dans un pareil moment, il ne fallait pas au Père Lacordaire moins de courage que d'éloquence.

Depuis son retour dans sa patrie, le célèbre M. Newman, dont la conversion a causé tant de joie à l'Eglise, s'occupait de ramener à l'unité catholique, par ses instructions et ses écrits, ceux pour qui sa parole est d'un si grand poids et son exemple si entraînant. Pour travailler avec plus d'efficacité à la conversion de ses compatriotes, le nouvel apôtre de l'Angleterre avait formé le projet de s'associer de nombreux ouvriers évangéliques, et pour cela de rétablir un ordre célèbre qui à rendu autrefois de grands services à l'Eglise par la prédication de l'Evangile et la culture des sciences sacrées. L'avenir dira si la Providence réservait à l'illustre converti tout le succès que semblent mériter ses pieuses intentions. Quoi qu'il en soit, il aura du moins le mérite d'avoir tenté une entreprise honorable, et, s'il ne réussit pas à faire ainsi tout le bien qui est dans son cœur, il en fera certainement d'une autre manière par ses exemples, ses paroles et ses écrits. Chose remarquable et bien consolante; avant même que d'appartenir à l'Eglise catholique, il avait servi les intérêts de cette vraie Mère des chrétiens, en composant un ouvrage aussi solidement pensé que brillamment écrit, dans lequel il rend compte des motifs de sa conversion qui s'élaborait alors dans le secret, et qui a eu depuis un si grand retentissement.

Ce livre, qui a dû produire en Angleterre une sensation profonde, aurait peut-être eu moins de vogue en France, et y aurait par conséquent fait moins de bien, si un prélat aussi distingué que modeste n'en avait pas donné une analyse claire, rapide et complète, que les journaux religieux se sont empressés

de reproduire. Le livre de M. Newman n'est guère que pour les savants; l'analyse faite par Mgr. l'évêque de la Rochelle peut être lue, comprise et goûtée de tous. On y voit clairement d'où l'auteur est parti, comment il procède et quel est le but où il tend. Les vieilles calomnies de la réforme contre l'Eglise catholique avaient porté tout naturellement M. Newman à regarder cette Eglise comme ne possédant plus la véritable doctrine du Sauveur, et comme essentiellement différente de l'Eglise des premiers siècles où la vraie foi se trouvait incontestablement. Mais un esprit aussi éclairé que le sien, et aussi droit dans ses recherches, devait arriver tôt ou tard à constater le peu de valeur des reproches adressés sur ce point, comme sur tous les autres, à l'Eglise catholique. En effet, après de longues et savantes études, M. Newman dut se convaincre que si la doctrine de Jésus-Christ est encore quelque part, c'est dans l'Eglise catholique qu'il la faut chercher; que cette Eglise, loin de varier dans sa foi, est demeurée toujours la même, pendant que les sectes séparées d'elle roulent au milieu de perpétuelles variations. « M. Newman, dit le vénérable prélat en achevant son analyse, a donc enfin trouvé cette Eglise qui l'attirait depuis si longtemps, et qu'il ne refusait de reconnaître que parce qu'il croyait qu'elle avait corrompu la foi de son fondateur. Il l'a trouvée, et il invite ses frères égarés à la chercher comme lui. Oh ! qu'à ce moment ses paroles sont simples, belles, touchantes ! Nouvel Augustin, oh ! notre frère dans la foi et dans le sacerdoce, que de choses attendrissantes connues de Dieu seul, et des anges qui en écrivaient l'histoire, se sont passées entre les dernières pages de votre livre et la page suprême qui le termine ! Je ne puis me lasser de la relire cette page écrite avec tant de foi, d'humilité et de zèle, avec la modestie d'Augustin qui cherche la solitude et fuit l'éclat de sa conversion elle-même.... »

Ce livre qui renferme des pages ravissantes, et qu'il est impossible de bien lire sans éprouver le besoin d'aimer l'Eglise et de s'en rapprocher, avait d'abord été traduit en français par une femme qui ne manquait pas d'un certain talent, mais qui n'avait point reçu mission pour une œuvre de ce genre. Cette traduction vicieuse et incomplète laissait trop à désirer, et n'aurait pas suffi pour nous faire bien connaître un aussi

excellent ouvrage. M. Jules Gondou, littérateur distingué et déjà connu par d'utiles travaux du même genre, en entreprit une traduction nouvelle, et rendit par là un véritable service à la religion.

Une lettre de félicitation qui lui fut adressée par Mgr. de la Rochelle et que nous allons reproduire, achèvera de faire connaître le mérite du beau livre de M. Newman, qui doit vraiment faire époque dans les annales de l'Eglise, au dix-neuvième siècle.

« Je vous remercie, dit le prélat, de l'envoi que vous avez bien voulu me faire de votre traduction de *l'Histoire du développement de la doctrine chrétienne*, par M. J. H. Newman. Je chercherais vainement à vous exprimer tout le plaisir et l'admiration que m'a fait éprouver cette lecture. J'étais parfois tellement transporté que je me trouvais comme saisi d'une ivresse mystérieuse. Je bénissais Dieu qui avait inspiré à l'auteur des pensées si belles, si sublimes, si pleines de fraîcheur, si appropriées au siècle. Je bénissais l'auteur qui, en nous introduisant dans le sanctuaire de son âme, nous y montrait, avec tant de solidité, d'érudition et d'éloquence, le chemin qu'il avait suivi pour arriver à la parfaite orthodoxie. Je bénissais le traducteur qui avait fait jouir notre France d'un des plus beaux fruits de la science humaine. J'ai jugé, Monsieur, du travail extraordinaire qu'à dû vous donner la nature même des sujets qu'a traités le savant auteur, et je ne puis que vous féliciter de votre succès, quand je songe aux difficultés que vous aviez à vaincre dans des matières d'une métaphysique et d'une théologie souvent si profondes. Le traducteur qui vous a précédé n'avait pas compris la grandeur de sa tâche, ni les écueils qu'il rencontrerait sur sa route. Il faut rendre justice à ses intentions qui ne peuvent être qu'excellentes; et pourtant on ne saurait disconvenir qu'il est on ne peut plus dangereux, surtout dans les ouvrages qui traitent de controverse ou d'Ecriture sainte, de se donner une mission que l'on n'a pas. C'est le reproche que faisait saint Jérôme à quelques femmes présomptueuses de son siècle, qui, tout en prétendant servir la cause de la religion, l'exposaient au ridicule et ouvraient la porte à mille erreurs. Il leur rappelle l'avis du grand apôtre, qui ne leur

permet pas de faire entendre leur voix dans l'Eglise. La femme, dit-il, a voulu enseigner une fois, elle nous a tous perdus; qu'elle garde donc désormais le silence. Ce même docteur fait voir que les femmes qui se mêlent de doctrines religieuses ont presque toujours à leurs côtés quelques partisans de l'hérésie. Pour vous, Monsieur, vous avez pu sans imprudence entreprendre une traduction qui n'était point au-dessus de vos forces, qui vous associait au mérite de l'auteur et qui vous donnait une juste part à notre vive reconnaissance. Je ne crois pas me tromper en assurant que cet ouvrage fera époque dans la république des lettres, et surtout dans les services rendus à la religion. Il n'est pas, il est vrai, à la portée des intelligences communes, surtout dans le début, mais il n'en doit fixer qu'avec plus d'empressement l'attention des hommes instruits, des penseurs, des philosophes et des théologiens.

» L'Angleterre doit être fière d'avoir produit un génie de la trempe de M. Newman; et vous, Monsieur, vous avez à rendre mille actions de grâces à la divine Providence qui vous a mis à même de faire passer dans notre langue les trésors de lumière qui jaillissent de toute part dans cette merveilleuse production. Ce n'est pas, j'en suis convaincu, un motif de vaine gloire qui vous a déterminé à entreprendre ce travail; nous le devons à votre amour pour la sainte Eglise et au zèle qui vous anime pour contribuer à ses pieuses conquêtes.

» C'est le désir que j'ai d'avoir une faible part à cette œuvre divine, qui m'a engagé à payer un juste tribut d'admiration à l'auteur et de reconnaissance au traducteur.

» Si nos prières sont exaucées, rien ne manquera au succès de ce livre, soit chez nos frères d'Angleterre, que la sainte Epouse de Jésus-Christ voit avec tant d'allégresse revenir en foule dans son sein maternel, soit chez nos concitoyens de France, que nous désirerions si ardemment ne faire qu'un cœur et qu'une âme dans la maison de Dieu. Soyez assez bon, Monsieur, pour transmettre à M. Newman mes sentiments sur son magnifique travail. Il s'y trouve quelques passages où j'aurais désiré une autre manière de s'exprimer; il me le pardonnera bien, car c'est sans préjudice de la vénération profonde que je professe pour sa piété et sa foi. »

IV.

SERVICES rendus par les Prêtres d'Irlande à leur patrie. — Mort du Père de Géramb. — Prière que ce vénérable religieux avait composée pour le souverain Pontife. — Vol sacrilège du chef de saint André. — Cette précieuse relique est retrouvée. — On la reporte à l'église de Saint-Pierre. — Pompe déployée à cette occasion. — Bonnes dispositions du sultan Abdul-Medjid. — Attitude des Evêques de France. — Mandements pour le carême de 1818. — Discours de Pie IX aux prédicateurs de Rome. — Décret de la sacrée Congrégation des Ordres réguliers, touchant l'admission des novices à la prise d'habit. — Visite des hôpitaux par Mgr. l'Archevêque de Paris. — Les Prêtres au milieu des Assemblées populaires. — Lettre du R. P. abbé de la Trappe de Mortagne au journal la *République française*. — Plusieurs ecclésiastiques sont portés comme candidats à la future Assemblée nationale. — Efforts de la presse anti-religieuse. — Zèle que lui opposent les défenseurs des saines doctrines. — Chagrins politiques de Pie IX. — Son admirable fermeté. — Il justifie sa conduite dans une allocution prononcée en consistoire. — Mouvement populaire dans Rome. — Les Jésuites obligés d'en sortir.

LA situation de l'Irlande n'avait pas cessé d'être critique depuis la mort d'O'Connell. La misère, moins affreuse peut-être, n'y était pourtant pas moins réelle, et les diverses nuances d'opinions qui divisaient les défenseurs de la liberté y produisaient de fâcheux conflits, et reculaient, au lieu de l'avancer, cette complète émancipation, objet de tant de vœux et de tant d'efforts. L'irritation des partis, qui se réunissaient tous dans l'amour commun de la patrie, mais qui ne s'accordaient pas dans les moyens à prendre pour la servir, aurait causé de plus grands maux encore, sans la douce intervention du clergé catholique qui, là comme ailleurs, sait si bien remplir sa belle et pacifique mission. Pendant que les anciens partisans d'O'Connell persévéraient dans la pensée de ce grand homme, qui était de n'user que des moyens légaux pour arriver à conquérir une entière liberté, la jeune Irlande poussait à la révolte et voulait se lancer les armes à la main, pour amener

plus vite ce résultat tant désiré. Mais le clergé déployait de toutes parts la plus grande activité pour combattre les projets de guerre et d'insurrection, que cette jeunesse ardente s'efforçait de faire prévaloir. Aussi entendit-on, à la Chambre des Lords, un ministre rendre publiquement témoignage au bon esprit qui animait le clergé d'Irlande, que l'on voyait seconder avec tant de zèle et d'efficacité les efforts du gouvernement, dans l'intérêt de l'ordre et de la tranquillité. Lord Lansdowne n'hésita pas à dire, que c'était à la vigilance du clergé catholique que l'on était redevable de la conservation de la paix en Irlande. Le ministre ajouta qu'il rendait d'autant plus volontiers justice au clergé, qu'il avait été plus vivement attaqué dans ces derniers temps, à l'occasion des écarts de quelques-uns de ses membres.

Les obstacles que les chefs de la jeune Irlande rencontrèrent ainsi, de la part du clergé, expliquent pourquoi ce parti travaillait à ruiner l'influence des prêtres catholiques sur les populations. Il était évident pour tous qu'on ne pourrait pas réussir à entraîner l'Irlande à la révolte, tant qu'on ne parviendrait point à s'interposer entre le peuple et les pasteurs. C'est une grande et forte leçon ajoutée à bien d'autres, pour ceux qui accusent l'Eglise de se plaire à troubler le repos des empires et à lutter contre les puissances temporelles.

En Italie, les sujets de douleurs ne manquaient pas au Père commun des fidèles. Nous aurons bientôt à parler de ses chagrins politiques; mais auparavant, disons que la Providence l'éprouva par deux événements dont l'un fit une plaie sensible à son cœur, et l'autre affligea profondément sa piété.

Le révérend Père de Géramb mourut à Rome le 15 du mois de mars. Depuis que ce vénérable religieux avait mis au service de la foi opprimée en Suisse les derniers restes de sa voix mourante, il n'avait guère paru sur la scène du monde. Fidèle pourtant à un pieux usage consacré par le temps, il était venu, comme tous les généraux d'Ordres, le jour de la Purification, offrir au souverain Pontife le tribut d'un cierge colossal, sur lequel se trouvait en lettres d'or une large et belle inscription. C'est dans cette circonstance qu'il composa une prière pour le Saint-Père, qui ne put sans émotion

l'entendre réciter par le pieux vieillard. Voici en quels termes elle était conçue :

« Grand Dieu, qui avez imposé à Pie ix le pesant fardeau de la papauté, portez-le avec lui ; soyez son guide et son soutien. C'est vous qui l'avez appelé au travail, et qui lui avez remis entre les mains le gouvernail de la barque de Pierre ; donnez-lui force et lumière, pour qu'heureuse soit sa navigation, au milieu de tant de ténèbres et d'écueils.

» Et vous, Vierge sainte, toute-puissante patronne, si l'ingratitude des hommes, la malveillance, le vertige du siècle viennent ajouter encore aux difficultés de la route, soyez-lui propice, étoile de la mer, et conduisez sa main. »

Il y avait, dans ces derniers mots, quelque chose du coup-d'œil prophétique de Siméon.

Rentré dans le silence de sa retraite, le vénérable vieillard ne songea plus qu'à se préparer à la mort qu'il voyait dans un avenir très-prochain, comme le terme de son long pèlerinage. Il était dans sa soixante-dix-septième année.

L'agitation des premières années de sa vie au milieu du tumulte des camps et dans la dissipation des cours ; l'éclat de sa conversion dans la vigueur de l'âge, et malgré les séductions d'une position brillante ; l'austérité de sa vie, pendant les longues années qu'il a passées à la Trappe ; ses voyages à Rome et à Jérusalem dont il nous a laissé des récits pleins de charmes ; ses ouvrages de piété, où respirent la foi la plus vraie et la charité la plus ardente, ont rendu son nom célèbre et sa mémoire précieuse dans le monde catholique. Digne fils du vénérable abbé de Rancé, avec lequel il a eu plus d'un trait de ressemblance, le Père de Géraumb représentait à Rome, depuis plusieurs années, l'Ordre des Trappistes dont il a fait longtemps l'édification, dont il sera toujours l'une des gloires les plus pures. Deux grands Papes, Grégoire xvi et Pie ix, l'ont honoré de leur affectueuse bienveillance. Sa fin a été calme et d'une sérénité si douce, que c'est à peine s'il s'est senti mourir, tant la pensée de la mort lui était familière, tant il était parvenu à rompre l'un après l'autre tous les liens de la vie, pour ne plus vivre déjà qu'en Dieu ! Le clergé de France qu'il aimait tant, les fidèles que

ses ouvrages avaient charmés ou édifiés, ont sans doute donné bien des regrets et des prières à la mémoire de ce vénérable Trappiste; mais personne ne l'a plus vivement regretté que Pie IX, qui honorait le Père de Géramb d'une estime et d'une affection toute particulière.

Un autre évènement qui plongea dans la douleur le pieux Pontife et Rome tout entière, fut l'enlèvement du chef de saint André, qu'une main sacrilège avait dérobé dans la basilique vaticane. La perte matérielle était immense, car le reliquaire qui contenait ce précieux dépôt était enrichi de pierreries d'une très-grande valeur. Mais le prix de la relique elle-même, si vénérable, si authentique, faisait oublier tout le reste. Des prières publiques furent faites dans Rome, et peu de jours après cet audacieux attentat, la relique fut retrouvée intacte et dépouillée seulement de quelques-uns de ses ornements extérieurs, qui en avaient été détachés, mais qui furent pareillement retrouvés et recueillis.

Dans la soirée du premier avril, son Eminence le Cardinal-vicaire fit publier cet avis : « Dieu a daigné exaucer les prières du souverain Pontife et de la pieuse population de Rome, en faisant miraculeusement retrouver la tête du glorieux apôtre saint André. Pour célébrer cet heureux évènement, il est prescrit aux supérieurs de toutes les églises de faire sonner les cloches ce soir à l'*Ave Maria*, pendant une demi-heure comme pour les jours de fête. »

A peine cet avis émané du vicariat eut-il appris aux habitants de Rome la miraculeuse découverte de cette précieuse relique, que le son joyeux de toutes les cloches de la ville se fit entendre et que toutes les maisons furent spontanément illuminées. La fabrique de Saint-Pierre voulut qu'une illumination extraordinaire de la façade, du portique et de la coupole de l'auguste basilique, portât en quelque sorte au loin, aux populations des montagnes, la nouvelle de cet heureux évènement. Le lendemain, dans la matinée, un *Te Deum* solennel fut chanté dans l'église de Saint-André *della valle*, au milieu d'un immense concours de fidèles de toutes les classes. Le soir, la même solennité eut lieu dans la basilique de Saint-Pierre.

Déposée d'abord dans l'église des Théatins, la précieuse relique fut transportée le 5 avril dans la basilique de Saint-Pierre, avec une pompe extraordinaire. Tout le clergé séculier et régulier, y compris les chapitres des diverses basiliques, formait une immense et solennelle procession. Quatre chanoines de Saint-Pierre revêtus de la dalmatique rouge, portaient sur un brancard l'urne magnifique, dans laquelle la sainte relique était exposée à la vénération des fidèles. Quatre Evêques, avec la chape et la mitre, marchaient à côté. Les cordons du baldaquin étaient tenus par des camériers secrets de Sa Sainteté. Autour de la vénérable relique, étaient rangés le sénateur et les conservateurs de Rome, revêtus de leurs toges de drap d'or et tenant des torches à la main. Venaient ensuite les gardes nobles, les Suisses et les massiers pontificaux qui servaient tout à la fois d'escorte à la précieuse relique, et au souverain Pontife, qui suivait à pied avec tout le sacré-collège récitant des prières et tenant aussi un cierge à la main.

L'auguste cortège était fermé par les Patriarches, les Archevêques et Evêques, les divers collèges de la prélature, les gentilshommes de la chambre secrète de Sa Sainteté, le lieutenant-général prince Rospigliosi, commandant de la garde civique, entouré d'un nombreux état-major d'officiers de tout grade et de toutes armes. Cinquante dames romaines, dans le plus profond recueillement, offraient le spectacle édifiant de la piété et de la modestie.

La garde civique, la troupe de ligne, les carabiniers et le bataillon de l'espérance formaient la double haie du cortège. Les fenêtres et les balcons étaient parés de riches tentures dans toutes les rues que cette magnifique procession eut à parcourir. Partout éclataient les plus vifs sentiments de religieux respect du peuple envers la sainte relique et l'auguste Pontife, dont le visage était resplendissant d'une pieuse joie. Lorsque la procession arriva à Saint-Pierre, la tête de saint André fut déposée sur l'autel papal; les prières analogues à la cérémonie furent chantées, et le saint Père donna sa bénédiction apostolique à l'immense cortège qui s'était associé à cette pieuse manifestation. Le soir, la coupole de Saint-Pierre, la colonnade de la place et la ville entière furent illuminées. L'acte notarié qui constate l'authenticité de cette insigne

relique, ainsi que la manière dont elle a été retrouvée, fut renfermée dans le nouveau reliquaire. Sa Sainteté, le Pape Pie ix, ajouta de sa propre main sur ce procès-verbal les paroles et la prière suivantes :

« L'an 1848 de Jésus-Christ, le 2 avril, moi Pie ix, par la divine Providence, souverain Pontife, j'ai ouvert ce reliquaire d'argent de forme ovale, et j'y ai reconnu parfaitement conservée la tête sacrée de l'Apôtre saint André; je l'ai renfermée de nouveau dans ce même reliquaire que j'ai scellé de mon sceau.

» Saint André, protégez cette ville; intercédez pour nous afin que, nous aussi, nous puissions être glorifiés dans la croix de Notre-Seigneur et Rédempteur, en laquelle sont notre salut, notre vie et notre résurrection. »

La Providence ménageait ainsi au pieux Pontife des épreuves qui servaient à épurer sa vertu, et à la rendre de plus en plus éclatante; mais elle y joignait presque toujours quelques consolations pour lui aider à en porter le poids. Nous avons déjà vu les témoignages de respect que son mérite si éclatant avait obtenus des hommes les plus étrangers à la foi chrétienne; ces bonnes dispositions se soutenaient et se fortifiaient avec le temps; et, ce qui devait consoler encore davantage le cœur de Pie ix, c'est que les sympathies dont il était l'objet ne se bornaient point à sa personne, mais qu'elles s'étendaient jusqu'à la religion sainte dont il est le premier ministre. Ainsi le sultan Abdul-Medjid, depuis quelques années, se déclarait ouvertement le défenseur des libertés politiques et de la tolérance religieuse. Après avoir fondé des établissements publics pour les diverses branches de l'instruction; après avoir aboli la traite des esclaves sur les marchés de l'empire ottoman, il osa élever un sujet catholique, M. Carabet-Celebi, déjà trésorier de la sultane mère, à la dignité de Minctisciar (pacha à trois queues, le plus haut grade de cette dignité). M. Carabet-Celebi fut en outre autorisé à choisir, parmi les catholiques, ses gardes, sa suite et toute sa nombreuse domesticité. C'était de la part du Sultan une disposition bien favorable au progrès du christianisme, dans cette partie de l'univers qui lui appartenait avant la naissance du maho-

métisme, et où les vrais fidèles seraient si heureux de trouver des facilités plus grandes, pour aller visiter et vénérer les saints lieux.

Ce rapprochement si extraordinaire et si consolant semblait s'opérer aussi d'un autre côté, où les distances jusqu'ici n'avaient pas été moins grandes, ni les barrières moins difficiles à franchir. Les Juifs habitants de Rome se montraient pleins de vénération pour la personne et le caractère auguste de Pie ix, et quelques-uns d'eux croyaient voir en lui le Messie qu'ils attendent. Quand on songe à ce qu'étaient les Juifs autrefois pour les Papes, on ne peut s'empêcher de bénir le ciel de cet heureux changement, et on éprouve le besoin d'adresser des prières ferventes pour demander que Dieu achève de briser le bandeau qui leur cache la vérité, et qu'il leur apprenne à voir dans Pie ix, non pas le Messie, mais son représentant sur la terre. Pour se convaincre combien une semblable prière doit être agréable à Notre-Seigneur, il n'y a qu'à se rappeler les larmes qu'il versa lui-même sur Jérusalem.

Les Evêques de France continuaient à offrir au monde chrétien le spectacle de cette noble indépendance, de cette liberté sainte et vraie que l'Eglise à seule possédée dans tous les temps, et qui consiste à protester sans crainte comme sans aigreur, sans respect humain comme sans ostentation, contre tous les abus et toutes les injustices. Rien peut-être ne consolait davantage les fidèles, s'il leur était donné de tout connaître en ce genre; rien ne contribuerait plus à leur faire aimer la religion et à les rendre heureux dans cet amour, que la vue du zèle déployé dans les temps les plus difficiles par nos premiers pasteurs; zèle plein de modération et de respect pour les puissances établies, qui ne s'attaque qu'aux abus, sans toucher aux personnes, et qui montre que l'esprit de force et de paix n'abandonne jamais la véritable Eglise de Jésus-Christ.

Les mandements de nos Prélats pour le temps de carême avaient été en grande partie publiés avant les événements de février; et cependant on eût dit que chacune de leurs paroles était en rapport avec les circonstances nouvelles et si graves

au milieu desquelles la France se trouvait alors. C'est qu'occupés ordinairement à méditer sur l'état des esprits, sur les plaies de la société et ses besoins de tout genre, les évêques sont, mieux que personne, en état de prévoir les conséquences du mouvement qui emporte le monde; mouvement que la religion ne prétend pas arrêter, mais qu'elle désire seulement pouvoir régulariser, en prêchant les doctrines d'ordre, de paix, de sagesse, qu'elle a mission de propager.

A la voix des Evêques on vit bientôt après se mêler celle des prédicateurs de la station du carême, qui, chacun de leur côté, selon la mesure de leurs talents et l'éclat de leur position, tracèrent aux pieux fidèles des règles de conduite appropriées aux circonstances. On avait craint d'abord que l'agitation des esprits par toute la France et les scènes de violence ou d'arbitraire, qui se reproduisaient sur divers points, ne devinssent un obstacle au succès des prédications de la sainte quarantaine; mais on eut bientôt la consolation de remarquer que les fidèles n'étaient ni moins empressés dans les églises, ni moins recueillis qu'auparavant. Peut-être même la secrète terreur, qui remplissait les âmes, venait-elle ajouter quelque chose au sentiment si vif, si profond, qu'inspire ordinairement la méditation des vérités chrétiennes. Jamais la religion n'est plus éloquente, ni mieux écoutée, que quand les populations, effrayées de quelque sinistre ou menacées d'un danger, viennent lui demander ce pain qui fortifie le cœur et fait grandir le courage. On sait combien la ville d'Antioche, au quatrième siècle, s'estimait heureuse de recevoir les instructions du plus éloquent de ses prêtres, dans un carême qui était devenu pour toute la cité un moment de terreur et d'agonie. S'attendant d'heure en heure à voir leurs maisons renversées et livrées aux flammes par le puissant empereur qu'ils avaient outragé, les habitants de cette seconde ville de l'empire se pressaient autour de la chaire de Chrysostôme, pour écouter la parole sainte, pendant que l'évêque Flavien était à Constantinople pour négocier leur pardon. Bien des villes de France se trouvaient au carême de 1848 sous le poids d'une frayeur non moins grande, et n'étaient pas moins heureuses de trouver dans la religion les consolations qu'elle ne refuse jamais, et qu'elle seule peut donner.

Plus tranquilles peut-être que partout ailleurs, quoique au foyer même de l'agitation et des alarmes, les fidèles de Paris virent avec bonheur leurs églises respectées et les cérémonies chrétiennes suivre leur marche accoutumée. Le R. P. Lacordaire qui donnait suite à ses conférences de Notre-Dame, dont nous avons déjà offert une courte mais complète analyse, put continuer sans la moindre interruption ses discours, en présence d'un auditoire qui grossissait au lieu de s'amoindrir. Visiblement préoccupé des événements qui se passaient au dehors, et qui ne pouvaient manquer d'exercer plus tard une grande influence sur les destinées de la religion, l'éloquent orateur y fit plusieurs fois d'heureuses allusions, et sut tirer parti des circonstances pour compléter les graves enseignements qu'on était si heureux de recueillir de sa bouche.

La station du carême avait été marquée à Rome par un incident déplorable et peut-être sans exemple, depuis bien des siècles; dans la capitale du monde chrétien. On s'était vu forcé d'interrompre le cours des instructions dans l'église des Pères Jésuites, par suite de manifestations hostiles à ces religieux et qui auraient pu occasionner des troubles plus graves encore, ou servir de prétexte à des agitations politiques. On comprend tout ce que dût souffrir l'âme si belle, si sensible du souverain Pontife, témoin d'un orage qui présageait encore d'autres tempêtes et que sa main ne pouvait point conjurer. Il en dut être d'autant plus affligé, qu'il avait pris plus de soins et de précautions, au commencement de la sainte quarantaine, pour assurer le succès de ces jours de salut. Selon l'usage reçu à Rome, et auquel Pie ix semble attacher plus d'importance encore que ses prédécesseurs, il avait réuni dans un même lieu tous les prédicateurs qui devaient prêcher dans Rome la station de 1848, et après leur avoir solennellement donné mission, comme autrefois le Sauveur à ses Apôtres, il y avait joint, en peu de mots, des conseils pleins de sagesse et qui montraient dans le Pontife la foi la plus pure, et une connaissance parfaite des besoins des âmes, et des remèdes qui pouvaient leur être les plus utiles. Voici ses paroles, dont quelques-unes sont de circonstance et dont les autres appartiennent à tous les temps et à tous les lieux,

puisqu'il sera éternellement vrai que *pour conduire les peuples dans la voie du salut, il faut suivre le Sauveur de près.*

« Avant de vous ouvrir la bouche pour la prédication du saint Evangile, dit le pieux Pontife, nous avons jugé opportun de vous donner quelques avis.

» S'il est vrai que les obstacles redoublent les forces de l'éloquence, l'éloquence sacrée triomphera de nos jours plus que jamais, car jamais elle n'a eu de plus grandes difficultés à combattre et à vaincre.

» Vous avez contre vous l'ignorance, l'hérésie, l'impiété, la superstition, tous les vices, toutes les fausses doctrines, et notamment les deux erreurs de la science sociale, dont l'une, provenant de la cupidité, proclame la spoliation du riche, en condamnant la propriété comme un crime, et en dénonçant l'argent et l'or comme un délit entre les mains de ceux qui les possèdent. Une autre erreur, fille de l'orgueil, cherche à soustraire les peuples à toute autorité et à violer les droits les plus sacrés. De là tant de maux que vous êtes appelés à réparer en prêchant la vérité. Prenez donc pour modèle la Vérité elle-même ; prêchez Jésus-Christ, imitez Jésus-Christ.

» En montrant aux peuples la religion comme l'unique règle de justice et l'unique source de bonheur, portez leurs regards vers la dernière fin de l'homme, vers Dieu, auteur de toute justice et de tout bonheur. Défendez-les des fausses doctrines et des faux prophètes. Détachez-les des choses terrestres, afin que leurs cœurs n'en deviennent point esclaves. Purifiez-les de toute affection impure, contraire au feu de la charité, que le Fils de Dieu est venu répandre sur la terre, ~~et~~ n'oubliez jamais que, pour conduire les peuples dans la voie du salut, il faut suivre le Sauveur de près.

» Contemplez toujours son front brillant de vérité et de pureté, afin que toujours vous soyez dans la pureté et dans la vérité. Contemplez ses mains pour conformer vos œuvres aux siennes. Contemplez ses pieds pour suivre le sentier qu'il nous a tracé. Contemplez surtout son cœur, ce cœur adorable, d'où jaillissent à grands flots les torrents de l'amour, afin que dans cet amour et selon cet amour, en détestant le péché, vous aimiez le pécheur pour le ramener et pour le sauver. Stigmatisez les erreurs et les vices, mais que jamais aucune

personnalité ne vienne souiller vos lèvres. Elevez-vous contre toutes les injustices, mais respectez tous les hommes, le plus grand comme le plus petit de la famille sociale. Devenez, en un mot, fidèles imitateurs de Jésus-Christ, afin que vos paroles portent fruit, que vous les retrouviez inscrites dans le livre de vie, et qu'en recevant la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ, vous vous rendiez digne de la bénédiction éternelle. »

Pendant qu'il s'occupait ainsi de pourvoir aux besoins spirituels de son peuple, Pie ix ne négligeait pas le soin des Ordres religieux dont la parfaite régularité importe tant à l'édification de l'Eglise, puisqu'ils en doivent être le principal ornement. Déjà, dans une magnifique lettre émanée de sa main et de son cœur, et adressée à tous les abbés et supérieurs-généraux dans l'univers chrétien, le Pape avait montré sa haute estime pour ces instituts vénérables, où se conservent sous la sauvegarde des règles et dans la pratique des conseils évangéliques, ce que saint Cyprien appelait la fleur du jardin de l'Eglise. Il avait donné des conseils aussi judicieux qu'habilement développés à ceux qu'une vocation céleste et toute particulière appelle à cette vie d'obéissance, de pauvreté, de dénuement. Cette belle encyclique avait dû consoler et encourager puissamment ceux qui obtenaient un regard si particulier du souverain Pontife, au moment même où des soins de tout genre appelaient son attention ailleurs et semblaient devoir l'absorber.

Mais Pie ix, convaincu du besoin qu'a l'Eglise d'être soutenue par de ferventes prières, et réjouie par les doux parfums qu'exhale la virginité, dans les monastères qui lui servent d'asiles, voulait faire davantage encore pour les Ordres religieux. Il voulait en épurer la source de plus en plus, pour en rendre la marche plus régulière encore et plus féconde. Un décret émané de la sacrée Congrégation des Ordres réguliers, touchant l'admission des novices à la prise d'habit, fut donc publié à Rome par les soins et l'autorité de ce vigilant Pontife. Il suffira d'en citer les premières paroles, pour faire comprendre l'utilité de ce décret et la sagesse des règles qui y sont tracées.

« Rien n'est plus propre, dit la sacrée Congrégation, à procurer le rétablissement de la discipline régulière, lorsqu'elle s'est affaiblie, où à la maintenir dans sa vigueur, que d'employer le soin le plus extrême dans l'admission des novices à la prise d'habit et à la profession religieuse, afin que ceux-là seuls soient reçus qui, conduits par une vocation divine, et qui, se distinguant par l'honnêteté des mœurs et toutes les autres vertus, entrent en religion avec le désir de servir Dieu, d'éviter les périls du siècle, et de s'y adonner au salut spirituel du prochain, soit par le bon exemple, soit par les œuvres du saint ministère, selon les règles de l'institut qu'ils auront embrassé. Car c'est sur les novices que repose entièrement le bien où le mal de la vie religieuse. Ils sont en effet la bonne semence de la vie religieuse; ce sont autant de jeunes rejetons qui renouvellent la vigne divine; mais si la semence est gâtée, si les bourgeons sont infectés, ils ne sauraient produire que des fruits corrompus. C'est pourquoi les Pontifes romains et entr'autres Sixte v, Clément viii, Innocent x et Innocent xii, ont publié de très-salutaires décrets, par lesquels ils traçaient les règles à suivre dans l'admission des novices. De même donc, notre très-saint Père le Pape Pie ix, dès le début de son pontificat, a regardé comme un des premiers devoirs de sa vigilance pastorale de diriger tous ses efforts, et de porter tous ses soins vers le renouvellement de la discipline dans les différentes familles des Ordres religieux, et suivant en cela les traces de ses prédécesseurs, l'auguste et sage Pontife a jugé à propos de tracer une règle fixe et certaine, et dont on ne devra jamais s'écarter, lorsqu'il s'agira d'admettre les novices à revêtir le saint habit où à faire profession. »

Le décret se divise en deux parties. La première trace les règles à suivre pour l'épreuve de ceux qui demandent à être admis à la prise de l'habit religieux. Le nombre des examinateurs est réglé, et les qualités que doit posséder l'aspirant sont clairement marquées. On voit qu'il ne s'agit pas ici d'un examen léger, superficiel et tout de complaisance; ceux qui en sont chargés ne doivent y procéder qu'après avoir juré sur le saint Evangile qu'ils s'engagent à remplir fidèlement leur charge et en dehors de toute affection humaine. Le procès-

verbal de cet examen sera remis au supérieur-général, qui devra l'examiner soigneusement; et, s'entourant encore de nouveaux conseillers, ne prononcer sur l'admission du sujet qu'avec une connaissance aussi exacte que possible de la solidité de sa vocation.

Dans la seconde partie du décret, on trace les règles à suivre pour l'admission des novices à la profession.

Un compte-rendu de leur conduite est adressé, à la fin de chaque trimestre, par le maître des novices; et, deux mois avant l'époque de la profession, les supérieurs-généraux doivent s'informer avec le plus grand soin de tout ce qui concerne les sujets proposés, s'assurant s'ils connaissent assez bien les règles, si leur choix est complètement libre, et dans quelle pensée et quels sentiments s'effectue leur entrée en religion. On doit s'assurer ensuite du consentement de la communauté et procéder enfin à un dernier examen préalable du candidat. « Après quoi, dit le décret, le provincial et les examinateurs décideront, par suffrages secrets, si le novice possède les qualités nécessaires, de manière à pouvoir être prudemment admis à la profession; le tout demeurant d'une manière grave à la charge de leur conscience. »

Telle est en substance la teneur de ce décret donné à Rome par la sacrée Congrégation des Réguliers, le 23 janvier 1848.

En France, la religion continuait à recueillir des respects et à panser les plaies de la société. Dans les hôpitaux où avaient été déposées les victimes de février, on voyait de bonnes et ferventes religieuses multiplier leurs soins auprès des blessés, et suffire à tout avec un zèle digne des plus grands éloges. La reconnaissance des malades ne leur fit pas défaut; en voici un des traits les plus touchants, qui eut lieu dans une visite que Mgr. l'Archevêque de Paris fit à l'hôtel des invalides civils (palais des Tuileries), et dans laquelle le prélat adressa à chacun des blessés, qui s'y trouvaient au nombre de plus de soixante-dix, des paroles d'une bienveillance toute paternelle.

Les malades placés dans la grande galerie avaient eu la pensée d'offrir à la Sœur de Bon-Secours, qui leur donnait des soins depuis deux mois, un témoignage de leur gratitude.

Ils se cotisèrent secrètement entr'eux, et firent frapper à la monnaie une superbe médaille en argent, représentant d'un côté la figure de la sainte Vierge, et de l'autre portant une inscription qui exprimait leur louable intention.

Mais ayant appris que les Sœurs ne peuvent rien accepter de leurs malades, comme présent ou souvenir personnel, ils n'osaient faire eux-mêmes leur offrande, dans la crainte d'être refusés, lorsque la visite de Mgr. l'archevêque survint à propos pour les tirer d'embarras.

Ils lui présentèrent respectueusement leur médaille; et, après l'avoir prié de la bénir, ils lui demandèrent de vouloir bien la remettre lui-même à la bonne Sœur, et de l'obliger à la porter toujours en mémoire de ses blessés.

Le Prélat se prêta de bonne grâce à cette pieuse industrie; il ordonna à la Sœur de se conformer au désir de ses malades si reconnaissants, et il laissa les vainqueurs de février tous fiers de la seconde victoire qu'ils venaient de remporter.

Les soins donnés aux blessures corporelles n'étaient cependant pour la religion qu'un devoir secondaire; sa mission principale, et jamais elle ne l'oubliera, est de s'occuper des âmes, en procurant des remèdes à celles qui souffrent, et à toutes le pain de la vérité qui doit les nourrir. Pénétrés de l'importance de cette mission, les prêtres ne négligeaient aucune occasion de travailler à éclairer le peuple sur ses devoirs et sur ses vrais intérêts; à lui inspirer ces sentiments généreux, pour lesquels on le trouve quelquefois admirablement disposé, et à lui donner sur les choses du temps et sur celles de l'éternité les idées les plus justes et les principes les plus sages. Pour cela, ils ne craignaient pas de se mêler quelquefois à la foule, et on en vit même qui crurent obéir à ce devoir de conscience, en pénétrant jusque dans les clubs, où leur présence pouvait sans doute avoir des inconvénients, mais non sans amener quelques résultats avantageux. Le Père Lacordaire se fit remarquer dans ces sortes d'assemblées politiques, où la puissance de son talent et sa popularité si justement acquise, servirent plus d'une fois à régulariser le mouvement de ces réunions naturellement tumultueuses.

D'autres, mettant à profit cette arme si terrible, mais si précieuse aujourd'hui, la liberté de la presse, faisaient paraître dans les journaux une foule d'articles remarquables, et, du haut de cette espèce de tribune, donnaient à la France entière de graves et d'imposantes leçons. Nous n'avons rien rencontré en ce genre qui fût à la fois plus sage et plus piquant que la lettre adressée, par le Révérend Père Abbé de la Trappe de Mortagne, au journal *la République française*, qui, en réclamant pour tous, même pour les Ordres religieux, le bénéfice de la liberté commune, s'était permis d'insinuer l'inopportunité de ces pieuses institutions, dans lesquelles tant de personnes aujourd'hui s'obstinent à ne voir qu'un vivant anachronisme. Ces lignes écrites avec une finesse remarquable, un ton plein de dignité et de candeur, et un accent de charité que pas un mot ne vient démentir, consoleront ceux qui donnent à la vie religieuse toute l'estime qu'elle mérite, et pourront peut-être dégager de leurs vieilles préventions, ceux qui ne regardent les monastères que comme des retraites peuplées par l'ignorance, le fanatisme et la superstition. Voici la lettre du vénérable abbé de Mortagne; elle doit trouver place en entier dans nos Annales.

« Messieurs, l'on vient de nous communiquer un article de votre journal qui nous fait voir la manière noble, franche et loyale dont vous entendez la *liberté*. Vous voulez qu'elle soit *entière, absolue, sans exception et sans réserve*. Mais nous craignons que vous n'entendiez pas aussi bien la *fraternité*, puisque vous avouez que vous n'aimez pas les associations religieuses, quoiqu'elles soient composées d'hommes qui sont vos frères; car la fraternité sans amour est un mot vide de sens, et qui accuse celui qui ose le prononcer.

Afin de justifier votre antipathie pour les associations religieuses, dont vous ne laissez pas de défendre généreusement les droits, vous dites qu'elles sont un *vivant anachronisme*, ce qui nous donne à penser que vous ne les connaissez pas suffisamment. C'est pourquoi nous venons dissiper, s'il est possible, vos préventions contre des hommes qui tiennent à vous réconcilier avec eux.

Nous sommes du nombre de ceux dont vous n'aimez pas les institutions, parce que la société moderne ne nous a pas

ôté le sceau du passé, et que vous vous croyez en droit de nous renvoyer à une époque qui n'est pas la vôtre; et cependant nous avons été vos camarades d'enfance; nous vous avons coudoyés sur les bancs du collège; nous avons combattu à vos côtés pour la liberté. Las de gémir avec vous sous le joug d'un despotisme d'autant plus révoltant qu'il prenait le masque de la légalité, nous vous avons quittés pour venir au désert respirer l'air pur de la vraie liberté, qui n'est autre chose que le droit de faire ce qui ne nuit point à autrui. Depuis l'heureux jour de notre entrée à la Trappe, nous avons vécu sous des lois votées par nous; nous avons obéi à un homme choisi par nous, et qui ne trouve dans sa charge d'autre privilège que celui de la responsabilité. Faire la loi et lui obéir volontairement, remarquez-le, Messieurs, c'est là la plus haute expression de la liberté.

» Quant à l'égalité, elle n'existe que parmi nous, où, pour faire le niveau, le grand devient petit, le riche se rend pauvre, et le maître serviteur de ses anciens domestiques. L'abolition des titres de noblesse ne date à Paris que du mois de février dernier, mais notre législateur l'avait prononcée dès le sixième siècle, et il ne nous a laissé d'autres noms que celui de *frères*. Saint Benoit n'a pas écrit la *fraternité* sur notre bannière, il l'a gravée dans nos cœurs. Nous avons trouvé ici une république beaucoup plus avancée que celle que vous voulez fonder en France, puisqu'elle est toute faite. Nous n'avons pas besoin de nous livrer à de nouvelles études sur la meilleure forme de gouvernement à adopter, ni sur l'organisation du travail, ni sur l'association des travailleurs, ni sur l'économie domestique, parce que ces questions sont depuis longtemps réduites ici en pratique, tandis que chez vous elles n'apparaissent encore que comme des théories et des systèmes. Nous sommes dans la vérité qui ne vieillit point, parce qu'elle est toujours ancienne et toujours nouvelle. Ne dites donc plus, Messieurs, que nous sommes des arriérés; avouez plutôt que nous avons devancé notre époque, et trouvé depuis longtemps ce que vous cherchez encore aujourd'hui.

» En quoi donc notre association peut-elle être un anachronisme? Mais qu'importe la forme du manteau des citoyens,

pourvu que de son ombre il protège le pauvre. Si cet habit vous déplaît, pourquoi cherchez-vous à l'imiter en adoptant le burnous qui nous appartient, et en affectant de vous en revêtir comme d'une nouveauté ?

» Peut-être encore nous en voulez-vous parce que nous nous vouons au célibat ? Mais vous pardonnez cette condition au soldat qui sert la patrie, à la fille qui n'a pas de dot et à vos domestiques. Vous renvoyez ceux-ci lorsqu'ils se marient, serait-il juste de renvoyer les moines parce qu'ils ne se marient pas ?

» D'ailleurs, pourquoi craindre les célibataires, puisque tous nos économistes sont déjà effrayés des progrès de la population française, qui va toujours croissant ?

» Ils s'imaginent sans doute que le sol de la patrie ne sera bientôt plus capable de la porter et de la nourrir. C'est là une erreur que nous tâchons de réfuter par des faits qui prouvent que toutes les terres peuvent produire, quand elles sont bien cultivées. Les huit millions d'hectares qui sont encore à l'état de friche en France, ne demandent que des bras et quelques secours d'argent pour offrir une richesse plus que suffisante pour faire face à tous les besoins. Mais le gouvernement déchu n'avait point de budget pour l'agriculture ; il a de même été assez mal avisé pour refuser les primes d'encouragement que quelques honorables citoyens lui ont proposées. Enfin il a sacrifié le premier et le plus nécessaire de tous les arts à l'industrie commerciale, aux usines et aux fabriques qui favorisent le luxe, démoralisent le peuple et le vouent à la misère, en l'agglomérant dans les cités.

» Pour nous, nous ne demandons qu'une place à la campagne, n'importe où, avec la liberté d'y prier Dieu à certaines heures, d'y travailler le reste du temps avec le peuple, de mêler nos sueurs aux siennes, de partager notre pain avec lui, de relever sa chaumière quand elle tombe, et de lui offrir un hospice quand il est malade.

» Nous supportons sans murmurer les charges de l'état, quelque lourdes qu'elles puissent être ; nous ne lui demandons point de privilèges, nous n'en avons pas besoin pour mener une vie d'abnégation comme la nôtre ; tout ce que nous attendons de sa justice, c'est qu'il nous laisse dans le droit

commun et qu'il nous traite comme des enfants de la grande famille française, à laquelle nous sommes fiers d'appartenir. Il n'a pas à craindre que nous soyons hostiles à une forme de gouvernement que nous regardons comme la plus parfaite, quand elle est bien entendue.

» Quant à vous, Messieurs les rédacteurs, nous vous prions de croire que nous vous aimons, quoique vous n'aimiez pas nos institutions, et que vous nous signaliez à vos lecteurs comme des gens qui appartiennent à un siècle, dont les idées et les allures ne se concilient pas avec celles de votre époque.

» Nous vous pardonnons cette faiblesse, puisque vous avez le courage de demander la liberté pour tout le monde.

» Agréez..... »

C'est aussi dans le but de concourir à la défense des principes sociaux et religieux, que plusieurs évêques et un certain nombre de prêtres éminents se portèrent comme candidats à l'Assemblée nationale, qui devait bientôt se réunir pour donner à la France une constitution nouvelle. Ce ne fut pas sans un secret effroi que bien des personnes, amies de la religion, virent les ecclésiastiques accepter ou briguer ce dangereux honneur. Comment pourraient-ils, sans danger pour leur ministère et sans en compromettre les sacrés intérêts, se mêler aux orages politiques, et vivre dans un atmosphère que tant de passions diverses allaient remplir et agiter en tout sens ? Obtiendraient-ils les égards dus à leurs rangs, dans un siècle où l'on affecte de tout niveler, de n'estimer les hommes que par l'éclat plus ou moins vif dont ils savent frapper les regards, et où les esprits les plus remarquables s'usent si vite et sont presque dévorés du jour au lendemain ? En admettant même qu'ils jouiraient jusqu'au bout de la considération due à leur ministère sacré, pouvait-on espérer que leur parole serait assez puissante pour dominer des débats auxquels ils n'avaient point eu encore occasion de se former, et pour rendre à la religion des services réels, dans les circonstances critiques où l'on prévoyait qu'elle allait se trouver ? Telles étaient les préoccupations d'une foule d'esprits sages et bien intentionnés, mais timides peut-être, et qui avaient besoin, pour se rassurer, d'apercevoir en tête de cette colonne

sacerdotale des Pontifes dont la vertu, l'expérience et les lumières ne permettaient pas de croire qu'ils pussent s'engager témérairement dans une démarche imprudente. L'avenir vint en effet révéler à tous ce que la présence des ecclésiastiques pouvait avoir d'avantageux dans une assemblée, où ils avaient du reste comme tout citoyen le droit de paraître et de se vouer au service de la patrie.

Ainsi, dans les journaux et dans les assemblées publiques, la religion trouvait des organes, des interprètes, des défenseurs. Le zèle déployé par une foule d'écrivains anti-sociaux, pour égarer les esprits par des publications dangereuses et immorales, devenait comme un puissant aiguillon pour tous ceux qui avaient consacré leur plume et leurs veilles aux grands intérêts de la religion. La lutte du bien avec le mal se poursuivait sans relâche. La littérature offrait, comme toujours, le tableau fidèle de la société, et les publications journalières de la presse pouvaient servir de thermomètre à la situation morale des esprits. Les romans continuaient à jeter dans le monde les idées les plus fausses et les plus opposées au véritable esprit de la foi. C'était toujours la religion, la famille, la société, qu'on s'efforçait de dénaturer en les travestissant de la manière la plus infâme ou la plus ridicule. L'Evangile et les beaux préceptes de charité revenaient fréquemment sous ces plumes sacrilèges, qui ne rougissaient pas d'emprunter le langage de nos livres saints, pour égarer plus sûrement l'opinion, et cacher sous cette amorce trompeuse les pièges les plus dangereux. Affectant de demander l'amélioration du sort des classes pauvres, le bien-être matériel de la société, ces hommes irréligieux effaçaient peu à peu toutes les idées de la vie future, pour ne laisser en perspective à l'homme d'autre paradis que les jouissances matérielles d'ici-bas; à les en croire, c'était le seul bonheur que le Christ était venu procurer au monde. Le péché originel et ses suites funestes; la croix, la pénitence, les larmes béatifiées par l'Evangile, disparaissaient sous les fleurs que ces mains impies affectaient de semer dans le sentier de la vie chrétienne. Le sensualisme le plus complet et le plus dégoûtant prenait la place de la religion chrétienne, dont ces écrivains effrontés

se disaient pourtant les meilleurs apôtres. C'était quelque chose qui ressemblait à la confusion de Babel. C'était une absence complète de vérité, de logique, et quelquefois même de bon sens; mais en flattant les passions des hommes ou les entraînait dans l'abîme avec une déplorable facilité, et ces livres arrivant sous toutes les formes, tombant dans toutes les mains, faisaient à la société des plaies profondes et souvent mortelles.

Des mains habiles s'efforçaient d'y apporter un remède, en opposant à ces livres corrupteurs des publications où les saines doctrines étaient noblement vengées, et qui pouvaient servir comme d'un phare lumineux au milieu des nuages amoncelés par l'impiété. Aussi Mgr. Parisis, évêque de Langres, que son zèle infatigable et son talent d'un ordre si élevé, plaçaient au premier rang des défenseurs de la foi, avait déjà offert dans une foule de brochures, destinées à jour d'une grande popularité, la solution de bien des doutes, la réponse à bien des difficultés. Dans son dernier ouvrage intitulé *Cas de conscience*, il venait d'aborder des matières plus hautes encore et de discuter des questions aussi délicates que pleines d'actualité. On comprend, en effet, que les formes constitutionnelles des gouvernements modernes ont dû faire à l'Eglise une situation nouvelle dans l'Etat. De ces constitutions politiques, qui ont changé la nature des anciennes monarchies, dérivent également pour l'Eglise toujours immuable dans ses dogmes et dans sa morale, des droits et des devoirs nouveaux. La connaissance et l'usage de ces droits, l'appréciation et la pratique de ces devoirs ne pouvaient manquer de faire naître bien des doutes, et de jeter quelquefois des perplexités cruelles dans la conscience des hommes religieux, laïques ou prêtres, qui se mêlent à la vie publique pour y concourir selon la mesure de leurs forces au bien de la religion et du pays.

Le livre de Mgr. Parisis répondait pleinement à ce besoin des esprits. Quelques-unes des décisions du prélat, soumises à une critique sévère par des publicistes également graves et judicieux, ont paru, il est vrai, laisser quelque chose à désirer et accuser peut-être un peu de cette précipitation, dont ne se défendent pas toujours ceux qui sentent qu'aujourd'hui

il faut aller vite en faisant le bien ; mais on n'en est pas moins demeuré convaincu que Mgr. l'évêque de Langres était un guide sûr et éclairé, dans la route difficile où il s'est engagé à nous donner la main.

Baucoup d'autres ouvrages d'un genre différent, mais non moins utiles, vinrent aussi consoler la religion à cette époque. Les beaux exemples donnés par la génération précédente revivaient sous la plume d'une foule d'historiens et de biographes, pour l'édification de la société nouvelle. On remarqua parmi ces productions édifiantes, et au premier rang, l'histoire de Mgr. Daviau du Bois de Sanzay, successivement archevêque de Vienne et de Bordeaux, par M. l'abbé Lyonnet. Cette vie résumait toute une époque, et ce n'était pas la moins intéressante dans les fastes de l'Eglise catholique. Comblé des bénédictions de Dieu, dès l'âge le plus tendre, cet admirable Pontife avait préludé par une jeunesse pure, studieuse et modeste aux grandes choses qui plus tard remplirent sa longue carrière. Rien de plus aimable que ce caractère à la fois plein de fermeté et de douceur, rien de plus courageux, ni de plus magnanime que cette âme qui sut traverser les sanglantes persécutions de quatre-vingt-treize, et les temps difficiles du rétablissement de la foi en France, sans faire aucune de ces démarches dont on a lieu de gémir plus tard, aucun de ces actes qui laissent des regrets et supposent de la faiblesse et de l'ignorance. L'archevêque de Vienne soutint l'exil à la façon des Pontifes du premier âge de l'Eglise, et il mérita l'éloge qu'aimait à faire de lui l'illustre et pieux Pie VI, qui ne craignait pas de dire que parmi les Evêques qui l'avaient avancé à Rome, quel que fût d'ailleurs leur mérite, très-peu lui étaient comparables sous le double rapport de l'instruction et de la piété.

C'est en montrant de tels hommes et en les offrant à la vénération publique, que l'Eglise répond aux reproches de ses ennemis, qui voudraient mettre en doute sa fécondité toujours nouvelle, et qu'elle soutient le courage de ses vrais enfants, en leur faisant voir tout près d'eux les exemples qu'ils doivent imiter, et les traces encore toutes fraîches de ceux qui les ont précédés dans la route du ciel.

Depuis son avènement au souverain pontificat, Pie ix s'était livré avec autant d'activité que de succès au gouvernement temporel de ses états, sans rien négliger des soins d'un ordre plus relevé que lui imposait aussi la conduite de l'Eglise tout entière. Son règne s'ouvrait dans un des moments les plus solennels, les plus critiques, dont l'histoire ait jamais eu à tracer le tableau. Le mouvement général des esprits, et les modifications profondes que les peuples d'une partie de l'Europe avaient subies, depuis un demi-siècle, dans leurs institutions politiques, allaient mettre bientôt l'Italie dans la nécessité de se modifier à leur exemple, et d'adopter une constitution nouvelle. S'opposer à cette tendance des esprits, c'était reculer la difficulté sans la résoudre; c'était ajourner seulement des commotions inévitables, qui pouvaient amener les plus tristes résultats, si elles éclataient sous la main d'un homme incapable d'en soutenir le poids ou de les bien diriger. Se mettre au contraire à la tête du mouvement, le régulariser dans sa marche, dans ses progrès, et satisfaire au besoin des populations avides de liberté, sans pourtant les laisser se précipiter dans la licence et le désordre, voilà ce qui apparaissait comme la plus noble, mais aussi comme la plus difficile de toutes les missions. Le nouveau Pontife, plein de confiance dans le Dieu qui semblait l'avoir choisi pour cette œuvre délicate, l'entreprit avec autant de zèle que de prudence, et le succès couronna ses premiers efforts. Béni de ses sujets dont il s'efforçait d'améliorer le sort, et qui accueillaient avec l'enthousiasme de la plus vive reconnaissance chacune des institutions nouvelles que le temps voyait éclore sous la main du Pontife-Roi, Pie ix était devenu l'objet d'une admiration générale, et Rome pouvait le montrer avec un juste orgueil à ses amis et à ses ennemis.

Mais bientôt, par un effet de l'inconstance humaine, ou peut-être par une secrète disposition de la Providence, qui voulait ménager à ce grand Pape d'utiles et profondes humiliations, on vit une partie de ce même peuple romain, qui avait d'abord si bien compris les intentions de son auguste Souverain, s'en détacher peu à peu et lui créer des embarras nouveaux dans son administration, déjà hérissée de tant de difficultés. Cédant à l'influence fatale de quelques esprits in-

quiets et remuants, qui trouvaient la marche du Pontife trop lente, ses réformes incomplètes, et qui ne demandaient qu'à précipiter les événements au risque de tout gâter et de tout perdre, Rome parut ne plus vouloir comprendre, ni écouter son bienfaiteur.

D'un autre côté, les peuples de l'Italie qui n'obéissent point à Pie ix et qui ne pouvaient être complètement dirigés par lui, se précipitèrent en aveugles dans la route qu'il venait d'ouvrir, et, méconnaissant ses intentions pacifiques, commencèrent une guerre sanglante qui compromit étrangement la position du Pontife. Des bataillons de volontaires s'étaient organisés dans Rome, pour aller prêter secours aux villes qui s'insurgeaient de toutes parts contre la domination de l'Autriche. Le Pape retenu au lit par une indisposition que ses chagrins avaient sans doute provoquée, ne refusa point sa bénédiction au drapeau national qui allait flotter au-dessus de ces bataillons exaltés et emportés par leur propre ardeur; mais il y joignit les plus sages conseils, leur recommandant expressément de se borner à défendre le territoire des états de l'Eglise et à en garantir l'inviolabilité. C'était ce que pouvait faire de mieux le souverain Pontife, dans des circonstances si délicates; mais tout le monde ne lui tint pas compte de la difficulté de sa position. On commença à blâmer sa conduite; on voulut le rendre responsable des horreurs de cette lutte qu'il avait sans doute prévue, en commençant ses réformes politiques, mais qu'il espérait pouvoir prévenir et arrêter, et qui, après tout, n'avait pas dû l'empêcher d'agir, puisqu'il serait impossible d'exécuter de grandes choses, si l'on s'occupait trop des inconvénients qui peuvent en résulter. Il n'est jamais permis sans doute de faire un mal pour qu'il en résulte un bien; mais il est permis de faire du bien, surtout quand les circonstances le réclament impérieusement, quoiqu'on puisse craindre ou prévoir qu'il en résultera quelque mal. On vit donc alors s'opérer un étrange changement. Pie ix si exalté dans ses jours de triomphe, n'était plus soutenu par lui-même et par sa confiance en Dieu, dans ses jours de malheur. Ceux qui n'osaient le blâmer, se bornaient à garder le silence, et cet homme qui, quelques mois auparavant, occupait toutes les bouches de sa renommée, semblait alors ne

plus vivre que pour souffrir et pour assister lui-même à ses propres funérailles.

Mais si les nuages qui passent devant le soleil peuvent le voiler un instant, il ne leur est point donné de l'obscurcir, ni lui rien enlever des trésors de lumières dont il conserve toujours en lui le riche foyer; ainsi Pie ix sortira de cette épreuve, sans rien perdre de sa véritable gloire, qui consiste, non à être loué des hommes, mais à espérer en Dieu contre toute espérance, et il s'élèvera si haut qu'il paraîtra encore plus grand que ses malheurs.

Le Pape se devait à lui-même d'expliquer hautement sa conduite, et de montrer qu'il ne pouvait être ni le fauteur, ni le complice des troubles dont l'Italie était devenue le théâtre; que, sans reculer devant les luttes de tous genres auxquelles il s'était exposé en prenant l'initiative des réformes sociales dans sa patrie, son intention n'était pourtant point de souffler le feu de la guerre et qu'il n'aspirait qu'à de douces et pacifiques victoires. Déjà, dans un manifeste adressé au peuple de l'Italie et destiné à retentir bien plus loin encore, cet auguste Pontife s'était efforcé de montrer l'action de la Providence et ses secrets desseins dans les événements prodigieux qui se passaient alors, et qu'il ne fallait attribuer, disait-il, ni aux fautes, ni aux mérites de quelqu'homme que ce pût être; et, après avoir énergiquement protesté contre les insultes qu'avaient essuyé dans divers lieux les ministres de la religion, il s'efforçait de prêcher la modération et le bon usage de la victoire, chose plus difficile que la victoire même. Il rappelait que toute stabilité et toute prospérité ont pour première raison civile la concorde, la charité, l'union des cœurs; que la justice seule édifie, que les passions ne savent que détruire, et que Celui qui prend le nom de roi des rois, s'appelle aussi le dominateur des peuples.

Ces graves leçons avaient dû porter leurs fruits; mais il fallait y ajouter de nouvelles explications sur les actes personnels et sur les sentiments intimes du chef de la catholicité. Pie ix n'hésita pas à le faire dans une allocution adressée aux cardinaux en consistoire secret le 29 avril, et bientôt après connue de Rome et de l'Italie tout entière. Nous croyons devoir reproduire intégralement cette pièce si importante; elle

fera connaître au même temps la grande âme de Pie ix et la suite des faits qui venaient de s'accomplir.

« Plus d'une fois, vénérables frères, nous nous sommes élevé au milieu de vous contre l'audace de quelques hommes qui n'ont pas eu honte de faire à nous, et à ce siège apostolique, l'injure de dire que nous nous sommes écarté non-seulement des très-saintes institutions de nos prédécesseurs, mais encore (blasphème horrible) de plus d'un point capital de la doctrine de l'Eglise. Aujourd'hui encore il ne manque pas de gens qui parlent de nous comme si nous étions le principal auteur des commotions publiques qui, dans ces derniers temps, ont troublé plusieurs pays d'Europe et particulièrement l'Italie. Nous apprenons en particulier des contrées allemandes de l'Europe, d'Autriche, que l'on y répand le bruit parmi le peuple que le Pontife romain, soit par des émissaires, soit par d'autres machinations, a excité les nations italiennes à provoquer de nouvelles révolutions politiques. Nous avons appris aussi que quelques ennemis de la religion catholique en ont pris occasion de soulever des sentiments de vengeance dans les populations allemandes, pour les détacher de l'unité de ce siège apostolique.

» Certes, nous n'avons aucun doute que les peuples de l'Allemagne catholique et les vénérables pasteurs qui les conduisent, repousseront bien loin avec horreur ces criminelles excitations. Toutefois nous croyons qu'il est de notre devoir de prévenir le scandale que des hommes inconsidérés et trop simples pourraient en recevoir, et de repousser la calomnie qui n'atteint pas seulement notre humble personne, mais dont l'outrage remonte jusqu'au suprême apostolat dont nous sommes investi et retombe sur ce siège apostolique. Nos détracteurs ne pouvant produire aucune preuve des machinations qu'ils nous imputent, s'efforcent de répandre des soupçons sur les actes de l'administration temporelle de nos états. C'est pourquoi, pour leur enlever jusqu'à ce prétexte de calomnie contre nous, nous voulons aujourd'hui exposer clairement et hautement devant vous l'origine et l'ensemble de tous ces faits.

» Vous n'ignorez pas, vénérables frères, que déjà vers la fin du règne de Pie vii, notre prédécesseur, les principaux souverains d'Europe insinuèrent au Siège apostolique le con-

seil d'adopter pour le gouvernement des affaires civiles un mode d'administration plus facile et conforme aux désirs des laïques. Plus tard, en 1831, ces conseils et ces vœux des Souverains furent plus solennellement exprimés dans le célèbre *memorandum* que les empereurs d'Autriche et de Russie, le roi des Français, la reine de la Grande-Bretagne et le roi de Prusse crurent devoir envoyer à Rome par leurs ambassadeurs. Dans cet écrit il fut question entr'autres choses, de la convocation à Rome d'une consulte d'Etat, formée par le concours de l'Etat pontifical tout entier, d'une nouvelle et large organisation des municipalités, de l'établissement des conseils provinciaux, d'autres institutions également favorables à la prospérité commune; de l'admission des laïques à toutes les fonctions de l'administration publique et de l'ordre judiciaire. Ces deux derniers points étaient présentés comme des principes *vitaux* de gouvernement. D'autres notes des mêmes ambassadeurs faisaient mention d'un plus ample pardon à accorder à tous ou à presque tous les sujets pontificaux qui avaient trahi la foi à leur Souverain.

» Personne n'ignore que quelques-unes de ces réformes furent accomplies par le Pape Grégoire xvi, notre prédécesseur; que quelques autres furent promises dans les *Edicts* rendus cette même année 1831 par son ordre. Cependant ces bienfaits de notre prédécesseur ne semblèrent pas satisfaire pleinement aux vœux des souverains, ni suffire à l'affermissement du bien-être et de la tranquillité dans toute l'étendue des états temporels du Saint-Siège.

» C'est pourquoi, dès les premiers jours où, par un jugement impénétrable de Dieu, nous fûmes élevé à sa place, sans y être excité ni par les exhortations, ni par les conseils de personne, mais pressé par notre ardent amour envers le peuple soumis à la domination temporelle de l'Eglise, nous accordâmes un plus large pardon à ceux qui s'étaient écartés de la fidélité due au gouvernement pontifical, et nous nous hâtâmes de donner quelques institutions qui nous avaient paru devoir être favorables à la prospérité de ce même peuple. Tous ces actes qui ont marqué les premiers jours de notre pontificat sont pleinement conformes à ceux que les souverains d'Europe avaient surtout désirés.

» Lorsqu'avec l'aide de Dieu nos pensées ont eu reçu leur exécution, nos sujets et les peuples voisins ont paru si remplis de joie, et nous ont entouré de tant de témoignages de reconnaissance et de respect, que nous avons dû nous efforcer de contenir dans de justes bornes les acclamations populaires dans cette ville sainte, les applaudissements et les réunions trop enthousiastes de la population.

» Elles sont encore connues de tous, vénérables frères, les paroles de notre allocution dans le consistoire du 4 octobre de l'année dernière, par lesquelles nous avons recommandé aux souverains une paternelle bienveillance et des sentiments plus affectueux envers leurs sujets, en même temps que nous exhortions de nouveau les peuples à la fidélité et à l'obéissance envers les princes. Nous avons fait tout ce qui dépendait de nous, par nos avertissements et nos exhortations, pour que tous, fermement attachés à la doctrine catholique, fidèles observateurs des lois de Dieu et de l'Eglise, ils s'appliquent au maintien de la concorde mutuelle, de la tranquillité et de la charité envers tous.

» Plût à Dieu que ce résultat désiré eût répondu à nos paternelles paroles et à nos exhortations. Mais on connaît les commotions publiques des peuples italiens dont nous venons de parler; on sait les autres événements qui s'étaient déjà accomplis ou qui ont eu lieu depuis, soit en Italie, soit hors de l'Italie. Si quelqu'un veut prétendre que ces événements sont de quelque manière sortis des mesures que notre bienveillance et notre affection nous ont suggérées, au commencement de notre pontificat, celui-là certes ne pourra en aucune façon nous les imputer à crime, attendu que nous n'avons fait que ce qui avait été jugé par nous comme par les princes susnommés, utile à la prospérité de nos sujets temporels. Quant à ceux qui, dans nos propres états ont abusé de nos bienfaits, imitant l'exemple du divin Prince des pasteurs, nous leur pardonnons de toute notre âme; nous les rappelons avec amour à de plus saines pensées, et nous supplions ardemment Dieu, Père des miséricordes, de détourner avec clémence de leur tête les châtiments qui attendent les ingrats.

» Les peuples de l'Allemagne que nous avons désignés ne

sauraient nous accuser, si réellement il ne nous a pas été possible de contenir l'ardeur de ceux de nos sujets qui ont applaudi aux événements accomplis contre eux dans la haute Italie, et qui, enflammés d'un égal amour pour leur nationalité, sont allés défendre une cause commune à tous les peuples italiens. En effet, plusieurs autres princes de l'Europe, soutenus par des forces militaires bien plus considérables que les nôtres, n'ont pas pu eux-mêmes résister aux révolutions qui dans le même temps ont soulevé leurs peuples. Et néanmoins, dans cet état de choses, nous n'avons pas donné d'autres ordres aux soldats envoyés à nos frontières que de défendre l'intégrité et l'inviolabilité du territoire pontifical.

» Aujourd'hui toutefois, comme plusieurs demandent que, réunis aux peuples et aux autres princes de l'Italie, nous déclarions la guerre à l'Autriche, nous avons cru qu'il était de notre devoir de protester hautement et formellement dans cette solennelle assemblée, contre une telle résolution, entièrement contraire à nos pensées, attendu que, malgré notre indignité, nous tenons sur la terre la place de Celui qui est l'auteur de la paix, l'ami de la charité, et que fidèle aux divines obligations de notre suprême apostolat, nous embrassons tous les pays, tous les peuples, toutes les nations dans un égal sentiment de paternel amour. Que si parmi nos sujets, il en est que l'exemple des autres Italiens entraîne, par quel moyens veut-on que nous puissions enchaîner leur ardeur ? »

» Mais ici nous ne pouvons nous empêcher de repousser, à la face de toutes les nations, les perfides assertions publiées dans les journaux et dans divers écrits par ceux qui voudraient que le Pontife romain présidât à la constitution d'une nouvelle république formée de tous les peuples d'Italie. Bien plus, à cette occasion, nous avertissons et nous exhortons vivement ces mêmes peuples italiens, par l'amour que nous avons pour eux, à se tenir soigneusement en garde contre ces conseils perfides et si funestes à l'Italie ; à s'attacher fortement à leur prince dont ils ont éprouvé l'affection, et à ne jamais se laisser détourner de l'obéissance qu'ils leur doivent. Agir autrement, ce serait non-seulement manquer au devoir,

mais exposer l'Italie au danger d'être déchiré par des discordes chaque jour plus vives et par des factions intestines.

» Pour ce qui nous concerne, nous déclarons encore une fois que toutes les pensées, tous les soins, tous les efforts du Pontife romain, ne tendent qu'à dilater ou accroître chaque jour davantage le royaume de Jésus-Christ qui est l'Eglise, et non à reculer les limites de la souveraineté temporelle dont la Providence a doté ce Saint-Siège, pour la dignité et le libre exercice du suprême apostolat. Ils tombent donc dans une grande erreur ceux qui pensent que l'ambition d'une plus vaste étendue de puissance peut séduire notre cœur et nous précipiter au milieu du tumulte des armes. Oh ! assurément, ce serait une chose infiniment douce à notre cœur paternel, s'il était donné à notre intervention, à nos soins et à nos efforts, d'éteindre le feu des discordes, de rapprocher les esprits que divise la guerre, et de rétablir la paix entre les combattants.

» En même temps que nous avons appris avec une grande consolation qu'en plusieurs pays de l'Italie et hors de l'Italie, les fidèles, nos fils, au milieu de ces révolutions, n'ont pas oublié le respect qu'ils devaient aux choses saintes et à leurs ministres, notre âme a été vivement affligée de savoir que ce respect n'a pas été également observé partout. Nous ne pouvons nous empêcher de déclarer ici devant vous cette habitude funeste qui se propage surtout de nos jours de publier toutes sortes de libelles pernicieux, dans lesquels on fait une guerre acharnée à la sainteté de notre religion, et à la pureté des mœurs, ou qui excitent aux troubles et aux discordes civiles, prêchent la spoliation des biens de l'Eglise, attaquent ses droits les plus sacrés, ou déchiront par de fausses accusations le nom de tout honnête homme.....

» Voilà, vénérables frères, ce que nous avons cru devoir vous communiquer aujourd'hui. Il ne nous reste maintenant qu'à offrir ensemble, dans l'humilité de notre cœur, de continuelles et ferventes prières au Dieu puissant et bon pour qu'il daigne défendre sa sainte Eglise contre toute adversité, nous regarder avec miséricorde du haut de Sion et nous protéger, ramener enfin tous les princes et tous les peuples aux sentiments si désirés de paix et de concorde ! »

A peine cette allocution eut-elle été publiée que la plus grande agitation régna dans Rome. On se plaignait de la faiblesse des conseillers du Pape et on demandait à grand cri un ministère laïque qui pût prendre sur lui de déclarer la guerre à l'Autriche. Des scènes de désordres eurent lieu sur plusieurs points ; le domicile de deux cardinaux fut violé ; des menaces sanguinaires furent prononcées, et on craignit un moment pour la vie de quelques-uns des plus hauts fonctionnaires ecclésiastiques. Pie ix leur offrit généreusement un asile dans son palais, se préparant à leur faire un rempart de sa propre personne.

Le soir, l'autorité fit afficher dans Rome une proclamation dans laquelle le saint Père expliquait les paroles de son allocution dans le consistoire. Les esprits se calmèrent un peu. Le lendemain la voix du Pontife se fit encore entendre et pour dominer plus sûrement ces orages, elle menaça des peines canoniques ceux qui se rendraient coupables de quelque violence envers des personnes revêtues d'un caractère sacré. Pie ix comptait avec raison sur la foi vive et sincère de ce peuple un moment égaré par de perfides conseils ; il comptait sur son amour pour un Pontife dont la voix prenait un caractère si tendre et si persuasif, quand il empruntait pour se plaindre les paroles même du prophète : *O mon peuple, que t'ai-je fait pour me traiter ainsi ? Popule meus, quid feci tibi ?*

A ces douleurs si amères, vint s'en joindre une autre qui compléta le martyre auquel l'âme de Pie ix se trouvait alors soumise. Les religieux de la Compagnie de Jésus furent bannis de Rome sous ses yeux et malgré les efforts qu'il fit pour assurer leur inviolabilité. On savait l'estime dont le souverain Pontife environnait l'institut des Jésuites, car il ne laissait échapper aucune occasion d'en donner des preuves sensibles ; le souvenir des services rendus par eux à la religion depuis trois siècles, était plus que suffisant pour inspirer au Pape ces sentiments de reconnaissance et de dévouement, et pour excuser, en quelque sorte, une semblable affection, aux yeux de ceux qui paraissaient s'en étonner. Mais les nombreux ennemis de la Compagnie de Jésus ne tinrent pas compte des sentiments si délicats de Pie ix, et ne mirent point dans la

balance le chagrin qu'ils allaient lui causer, en portant les derniers coups à un ordre religieux dont il se déclarait l'ami et le protecteur. La liberté qui met aujourd'hui tout à couvert sous son ombre aurait dû, ce me semble, abriter aussi des religieux dont l'existence ne saurait mettre la société en péril. Mais l'heure du sacrifice était venue et la victime devait être immolée.

Depuis quelques semaines des rassemblements avaient lieu devant la maison et l'église du *Gesu*, et les cris de *mort aux jésuites, à bas les jésuites*, étaient livrés chaque jour aux échos de Rome qui les faisaient arriver jusqu'aux oreilles et au cœur de Pie ix. Les religieux comprirent alors qu'il leur fallait imiter la généreuse conduite du Prophète, qui demanda lui-même au plus fort de la tempête à être jeté à la mer pour ne pas exposer le navire à un naufrage imminent. Ils ne voulurent point attendre qu'une populace aveugle et égarée se livrât aux derniers excès et fit couler des flots de sang dans la capitale du monde chrétien. Déjà plusieurs fois ils avaient fait part de leur situation critique au souverain Pontife, qui n'avait pu que répandre des larmes, lever les yeux au ciel et dire : « Faites comme vous pourrez. » Les choses en étaient venues au point que le Pape n'aurait pu sans imprudence offrir dans Rome un asile aux religieux que l'émeute allait jeter hors de leur habitation, et réduire au plus triste dénûment. Il n'y avait donc plus à hésiter, la Compagnie devait se dissoudre et s'exiler.

Cet événement répandit dans Rome une véritable consternation. Pie ix vit avec douleur tomber ainsi un des plus anciens et des plus fermes appuis de l'Eglise. Mais il avait fait pour le conserver tout ce qu'il pouvait faire ; et quand l'Europe entière était comme livrée à une espèce de vertige, fallait-il s'étonner que le Pape ne pût pas faire tout ce qu'il eût désiré ? Sa conduite avait été, dans cette circonstance, comme toujours, marquée au coin d'une haute sagesse. Sans dire aux jésuites ni de céder, ni de résister à l'orage (ce qui eût été impossible et eût pu perdre tout), il dit simplement au cardinal qui venait de leur part, que c'était avec une profonde douleur qu'il se voyait dans l'impossibilité de pouvoir les protéger contre les attaques dont ils étaient

l'objet ; et en effet , la veille même une députation de la garde civique était venue au Quirinal déclarer qu'elle ne pouvait plus répondre de ce qui arriverait aux établissements des jésuites ; et à Rome dans ce moment l'unique moyen de répression était la garde civique.

Ce fut alors que le général des Jésuites et ses assistants prirent la détermination de fermer leurs maisons et de se retirer pour laisser passer l'orage. C'était le seul parti qu'il y eut à prendre. Les hommes vraiment religieux et qui voulaient la paix et le bien de l'Eglise avant tout en jugèrent ainsi , de même que les cardinaux et les Evêques qui voyaient dans Pie ix le chef de l'Eglise , ayant grâce d'état pour la diriger dans ses jours les plus difficiles et les plus mauvais. Mais les partisans outrés des jésuites et les hommes sans jugement comme sans vraie piété , se répandirent en invectives contre Pie ix , disant qu'il devait plutôt aller se renfermer dans la maison des jésuites et périr avec eux en résistant à l'émeute.

Il fallait au souverain Pontife une âme bien forte et un courage à toute épreuve pour conserver le calme et demeurer maître de lui-même dans un pareil moment , car il se trouvait entre les exaltés qui voulaient le pousser en avant , et les rétrogrades qui auraient voulu le ramener au régime aristocratique , qui pouvait être bon dans un autre temps , mais que les hommes désintéressés reconnaissent ne pouvoir plus être pratiqué dans les circonstances présentes , et devoit céder à un régime nouveau.



V.

Deux patriotiques offerts par le clergé de France au gouvernement provisoire. — Elections des représentants à l'Assemblée nationale. — Plusieurs membres du clergé y sont appelés par de nombreux suffrages. — Mgr. de Paris célèbre une messe pour appeler sur l'Assemblée les bénédictions de Dieu. — Fête civique imaginée par le gouvernement provisoire. — Mort de Mgr. Naudo, archevêque d'Avignon. — L'Allemagne catholique s'agit pour conquérir la liberté religieuse. — Diverses Associations créées à ce sujet. — Efforts que l'hérésie oppose aux progrès de la foi dans les royaumes du nord. — Les Congrégations religieuses bannies de l'Autriche. — Reprise des assemblées de charité et de piété en France. — Institution des rosières à Saint-Séverin de Paris. — Procession de la Fête-Dieu. — Attitude de l'épiscopat. — Mgr. l'Evêque de Troyes devenu médiateur entre les ouvriers et la Garde nationale de cette ville. — Un ouvrier breton. — Le Père Lacordaire donne sa démission de représentant du peuple. — Travaux du comité des cultes. — Projet de loi sur le rétablissement du divorce. — Embarras et chagrins du souverain Pontife. — Mgr. de Pignerol fait agréer sa démission au Pape. — Conduite scandaleuse d'un desservant en Belgique. — Consolation que Dieu ménage à Pie IX. — Un pacha de Jérusalem prêchant la concorde entre les chrétiens, dans l'église du Saint-Sépulcre. — Association réparatrice des blasphèmes et de la violation du dimanche. — Réception du corps de sainte Héliodore à Montpellier. — Mort de plusieurs ecclésiastiques distingués. — Mort de l'extatique stigmatisée du Tyrol.

En France, la religion ne cessait pas d'être respectée et de veiller, comme une mère attentive, à tous les besoins de ses enfants. Aussi fût-elle la première à prendre part au généreux élan qui se manifesta dans Paris pour venir au secours des misères les plus pressantes de la population de cette grande capitale. Des dons patriotiques furent spontanément offerts au gouvernement provisoire qui les accueillit avec reconnaissance, dans l'intérêt des malheureux. Mgr. l'Archevêque de Paris avait envoyé un des premiers son offrande. Le chapitre métropolitain et Messieurs les curés suivirent cet exemple, avec un empressement d'autant plus digne d'éloges, que ce qui n'était

peut-être alors chez eux qu'un superflu, pouvait, dans des circonstances si critiques, leur devenir nécessaire d'un moment à l'autre. Voici la lettre qui accompagnait le don de six cents francs fait par le chapitre métropolitain de la capitale.

« Messieurs, je suis chargé par les membres du chapitre et du clergé de Notre-Dame, de vous transmettre la modeste offrande qu'ils présentent au trésor de la République. Nous regrettons vivement de ne pouvoir offrir davantage. Notre plus pressant devoir est de secourir les pauvres que l'on sait si nombreux autour de nous ; nous sommes les premiers auxquels ils s'adressent ; nous ne nous en plaignons pas. Nous n'avons qu'une peine, c'est de ne pouvoir satisfaire à tous leurs besoins.

» Vous agréerez avec bienveillance, Messieurs, ce faible témoignage ; il vous prouvera du moins que nous voudrions concilier avec les charges qui pèsent sur nous et la modicité de nos ressources, le désir sincère que nous éprouvons de secourir autant qu'il est en nous les efforts du gouvernement provisoire.

» Recevez, Messieurs, l'assurance de ma haute considération.

» Le vicaire-général de Paris, président du chapitre métropolitain,

» JAQUOMET, Vic.-gén. »

Les maisons religieuses s'imposèrent également avec un esprit de charité bien remarquable, et ce ne fut pas sans émotion que l'on vit les élèves des *écoles chrétiennes* traverser en ordre, et sous la conduite de leurs dignes instituteurs, les rues de la capitale pour venir apporter, au siège même du gouvernement, le produit d'une collecte, dont le chiffre vraiment élevé témoignait des sentiments généreux de ces enfants, qui appartiennent pour la plupart à des familles indigentes ou peu aisées.

La quantité toujours croissante de ces dons patriotiques donna au gouvernement la pensée d'organiser une commission pour les recevoir, et de faire un appel à la patrie tout entière en faveur des victimes de nos commotions politiques. Le trop célèbre abbé de Lamennais fut nommé président de

la commission, qui se hâta de couvrir la France d'une circulaire, dans laquelle on rendait pleinement justice aux vertus du clergé et à son zèle pour le bien public. Mais en étant à cette œuvre son caractère de spontanéité pour lui donner une couleur administrative, on lui porta un coup mortel. A partir de ce moment, la source des dons patriotiques se tarit et il n'en fut plus question nulle part.

Les élections générales des représentants de la France à l'Assemblée nationale avaient été fixées au 23 avril. C'était le jour même où tombait cette année la fête de Pâques. Les cœurs chrétiens en furent affligés, et cette mesure qui montrait de la part du gouvernement provisoire sinon de l'hostilité contre la religion, du moins une inexplicable légèreté, fut réprouvée par l'opinion publique. Les Evêques comprirent qu'il était de leur devoir d'adresser à ce sujet des représentations au gouvernement; ils le firent avec autant de modestie que de fermeté, et elles ne furent pas inutiles. Le temps donné pour les élections fut prolongé de manière à laisser aux électeurs chrétiens la facilité de célébrer la fête de Pâques, si chère à tous les cœurs qui ont de la foi et même à beaucoup qui n'en ont plus.

L'élection de ses représentants fut pour la France un moment solennel et bien imposant. Les électeurs des communes rurales se transportèrent aux chefs-lieux de cantons avec beaucoup d'ensemble, d'ordre et de dignité. Dans certaines parties de la France, les populations éminemment religieuses voulurent joindre au drapeau national un autre étendard non moins précieux pour elles, et on les vit marcher recueillies à la suite de la Croix, appelant par de ferventes prières les bénédictions de Dieu sur cette France, dont les destinées allaient pour ainsi dire sortir de l'urne électorale.

Plusieurs membres du clergé furent appelés par de nombreux suffrages à prendre place à l'Assemblée nationale parmi les représentants du peuple. Ce furent MM. Parisis, évêque de Langres; Fayet, évêque d'Orléans; Graveran, évêque de Quimper; Abbal, vicaire-général de Rhodéz; de Lespinay, grand-vicaire de Luçon; de Casalès, supérieur du grand séminaire; Lacordaire, prêtre dominicain; Mouton, directeur au petit

séminaire d'Alby; Fournier, curé de Saint-Nicolas, à Nantes; Sibour, professeur à la faculté de théologie d'Aix; Stœcle, curé du diocèse de Strasbourg; Danielo, curé du Guer, diocèse de Vannes; Leblanc, curé dans le même diocèse, et Fréchon, prêtre du diocèse d'Arras. Nous ne parlons point de l'abbé de Lamennais, qui s'est lui-même si tristement séparé de l'Eglise, et n'a plus gardé de son sacerdoce que le caractère qui en avait été jadis imprimé sur lui et que la main de l'homme ne saurait effacer.

Quand approcha le jour fixé pour l'ouverture de l'Assemblée nationale, les âmes vraiment chrétiennes redoublèrent leurs prières dans l'intérêt de la religion et de la patrie. L'ordre public et le maintien de la paix étaient l'objet des vœux de tous les cœurs bien faits, et l'on applaudit généralement à la pensée qu'eut Mgr. de Paris, d'ordonner pour cette circonstance une messe du Saint-Esprit, dans l'église métropolitaine. Voici en quels termes l'auguste Prélat fit cet appel à la piété de ses diocésains.

« Au début d'une session pendant laquelle des intérêts d'une immense gravité seront débattus et décidés, nous devons, nos très-chers frères, appeler tous les fidèles à implorer encore une fois les lumières de l'Esprit-Saint.

» Dieu seul, dont la Providence se manifeste sur nous d'une manière si éclatante depuis le commencement de notre nouvelle révolution, peut inspirer à l'Assemblée nationale l'esprit de force, de modération, d'équité, de sagesse, qui ne fut jamais plus nécessaire à des législateurs.

» Ainsi qu'on l'a depuis longtemps remarqué, toute l'histoire du genre humain s'explique par l'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu et de ses frères, et par l'amour de Dieu et des hommes poussé jusqu'à l'abnégation de soi-même. Cet esprit de sacrifice, qui est l'esprit même du christianisme, a la vertu de corriger les institutions politiques les plus défectueuses, tandis que l'esprit qui lui est opposé ne tarde pas à pervertir les meilleures constitutions. Le dévouement chrétien peut seul nous donner et nous garantir les sages libertés que nous poursuivons depuis un demi-siècle à travers tant d'essais infructueux et de dangers. L'égoïsme, qui se revêt des

couleurs les plus libérales, ne nous ferait jamais que de vaines promesses d'indépendance, pour nous donner en réalité une véritable oppression. Tel a été, tel sera dans l'avenir le résultat infaillible des mille systèmes qui ont préoccupé des réformateurs plus ou moins habiles. Nous demanderons à Dieu ce que les hommes seuls et abandonnés à eux-mêmes sont dans l'impuissance de nous donner ; nous le demanderons avec cette foi vive qui nous assurera le triomphe de Dieu, de sa justice et de sa bonté sur les passions du monde. Lui seul est la source féconde de la véritable liberté, de la véritable fraternité ; lui seul concilie les intérêts en apparence les plus opposés, fonde d'une manière stable l'union des cœurs et fait d'une grande nation une famille de frères. »

A cette lettre pastorale qui regardait tous les fidèles de son diocèse, le Prélat en joignit une particulière pour les représentants du peuple ; elle était adressée à M. le Président de l'Assemblée nationale et conçue en ces termes :

« Monsieur le Président ,

» Je viens d'annoncer par un mandement, que lundi prochain à dix heures précises, je célébrerai à la cathédrale une messe du Saint-Esprit pour attirer les bénédictions de Dieu sur les travaux de l'Assemblée constituante.

» Je n'ai pas invité d'une manière officielle Messieurs les Députés à s'y rendre, mais j'espère que plusieurs d'entr'eux voudront prendre part à cet acte religieux, et des places pourront, s'ils le désirent, leur être réservées. Si vous êtes dans l'intention de vous y rendre vous-même, je vous prie de m'en avvertir.

» Agréez, Monsieur le Président, l'assurance de ma haute considération et de mes félicitations sincères.

» DENIS, Archevêque de Paris. »

Cette lettre ne fut point notifiée à l'Assemblée nationale. Toutefois le pieux appel de l'Archevêque avait été entendu et ses intentions comprises. Le lundi 8 mai, une messe du Saint-Esprit fut célébrée à Notre-Dame pour attirer les grâces et les

lumières du Très-Haut sur l'Assemblée qui allait donner à la France une nouvelle constitution. Cette cérémonie fut vraiment imposante, malgré l'absence de toute pompe extérieure et de cet éclat qu'y apportait jadis la réunion des divers dépositaires de la puissance civile et des grands corps de l'Etat. On peut dire que le recueillement, l'ardente et humble prière, la foi en un mot d'une foule considérable et sincèrement chrétienne, rappelèrent les jours de ferveur des premiers temps du christianisme. A dix heures, Mgr. l'Archevêque assisté de deux archidiacres célébra la messe, pendant laquelle on chanta le *Veni Creator*. Les stales du chœur étaient occupées par le chapitre métropolitain, par MM. les Curés de Paris et de la banlieue, qui s'étaient tous fait un devoir de se rendre à la cérémonie. Sur les sièges réservés on remarquait un très-grand nombre de membres de l'Assemblée nationale parmi lesquels on distinguait Mgr. l'Evêque de Quimper, le Révérend Père Lacordaire et plusieurs autres ecclésiastiques. Les trois nefs étaient remplies de fidèles aussi bien que les tribunes et les travées du chœur de la métropole. Le recueillement le plus profond régna dans cette assemblée vraiment édifiante.

Le gouvernement provisoire eut aussi la pensée d'inaugurer l'ouverture de l'Assemblée par une fête civique à laquelle il voulut donner des proportions gigantesques; et il avait demandé pour cela des sommes énormes. C'était se montrer bien généreux pour le plaisir, dans un moment où il y avait tant à faire pour soulager les misères déjà existantes et celles qu'on entrevoyait dans un avenir prochain. Mais ce qu'on pouvait regarder comme plus triste encore, c'était la couleur donnée à cette fête véritablement païenne, et dans laquelle les ministres de la religion ne figuraient que comme par grâce et pour servir de cortège à un *char symbolique*, près duquel devaient marcher aussi des bœufs aux cornes dorées et ornées de bandelettes. Tout dans cette fête devait être emprunté au paganisme et aux souvenirs de 95. Ceux qui l'avaient ordonnée ne songeaient pas que les soixante années qui se sont écoulées depuis notre première révolution ont singulièrement modifié les idées du peuple, et c'était méconnaître son époque, que de s'obstiner ainsi à calquer la république naissante sur les hideux

lambeaux de celle que nous avait léguée le dix-huitième siècle. Il n'en eût pas fallu davantage pour la rendre odieuse ou ridicule et pour en éloigner ceux qui consentaient à s'y rattacher comme à une institution noble, sage, et qui pouvait se trouver en harmonie avec les secrets instincts de la nation.

Mgr. l'Archevêque de Paris, comprenant que la religion ne devait pas consacrer une réunion de ce genre et que ses ministres y seraient déplacés, avait répondu que ni lui, ni son clergé n'y assisteraient. La fête civique, après avoir été plusieurs fois ajournée et avoir vu son programme considérablement amoindri, finit par s'éteindre presque entièrement et ne fut, pour ainsi dire, que l'ombre de ce que d'abord elle avait semblé devoir être.

Le clergé de France fit à cette époque une perte bien sensible dans la personne de Mgr. Naudo, archevêque d'Avignon, qui tomba frappé d'une attaque d'apoplexie le jour même de Pâques, au moment où il achevait d'offrir le saint Sacrifice et prenait les dernières ablutions. Ce Prélat, né aux Angles (Pyrénées-Orientales) le 22 octobre 1794, avait été sacré Evêque de Nevers en 1854 et transféré plus tard au siège d'Avignon. Il occupait auparavant la place de supérieur du séminaire de Perpignan.

La mort de ce Pontife, au milieu des circonstances critiques où se trouvait alors l'Eglise de France, causa partout une vive sensation ; mais elle fut particulièrement sentie dans le diocèse d'Avignon qui se trouvait ainsi dépouillé d'un chef auguste et vénéré, et qui pouvait craindre de voir se prolonger longtemps le veuvage de cette église. MM. les vicaires-généraux capitulaires devaient à la mémoire de Mgr. Naudo un tribut d'hommage et de regret. Ils le payèrent dans un mandement où nous remarquons ces belles et touchantes paroles :

« Vous avez appris, nos très-chers frères, le douloureux évènement qui a enlevé au diocèse d'Avignon son vénérable et saint Pontife.....

» Que les desseins du Très-Haut sont impénétrables ! Dans des circonstances où le diocèse avait un si grand besoin d'avoir à sa tête un Prélat dont chacun admirait la douceur et la fermeté, la sagesse et les lumières. Ah ! c'est dans ce moment

que l'insigne métropole d'Avignon est plongée dans le deuil et la viduité. A quoi comparerons-nous votre douleur, vénérables confrères, à quoi dirons-nous que ressemblaient vos angoisses, pieux Avignonnais, lorsqu'au milieu de la plus auguste solennité, vous avez vu tout-à-coup notre bien-aimé Pontife sans mouvement et sans vie ?....

» Attaché du fond de son âme à la chaire de saint Pierre, Mgr. Naudo ne reconnaissait d'autre doctrine que celle qui est enseignée par la mère et maîtresse de toutes les églises. Lorsque, dans ces derniers temps, des nouveautés dangereuses entraînaient les esprits par le charme trompeur de l'invention et de belles théories, il fut des premiers à combattre l'erreur, alors qu'il était occupé dans les séminaires à former l'esprit et le cœur des aspirants au sacerdoce; élevé à l'épiscopat, il ne souffrit jamais, dès que Rome eut parlé, que la prétendue déférence d'un silence respectueux tint lieu de la soumission filiale qui est due aux jugements émanés du siège apostolique.....

» Conjurons le Seigneur d'abréger les jours de notre deuil, et ne cessons d'implorer sa miséricorde, jusqu'à ce qu'elle nous ait donné un Pontife qui, par la pureté de sa doctrine, la sainteté de sa vie et la gravité de ses mœurs soit l'exemple des fidèles et un modèle achevé en toutes sortes de bonnes œuvres. »

Pendant que ces choses se passaient en France, il s'opérait en Allemagne un mouvement favorable à la liberté de l'Eglise, et par suite au triomphe de ses doctrines. Les catholiques se préparaient à envoyer au Parlement, qui devait être bientôt convoqué à Berlin, des hommes vraiment capables d'y défendre les intérêts de la religion. Ils commençaient à mieux apprécier leur nombre, leur force morale, et à comprendre qu'il leur serait peut-être plus facile, qu'ils ne l'avaient cru jusqu'alors, de faire respecter les droits de leur conscience. On s'était accoutumé trop généralement à considérer l'Allemagne comme en grande majorité protestante. Mais c'est une erreur; la foi catholique étant professée par trois cinquièmes, ou à peu près, de la population allemande. Il ne restait donc aux catholiques qu'à se mettre d'accord, pour pouvoir envoyer au

futur Parlement des hommes capables de servir utilement la cause de l'Eglise.

Ils fondaient avec raison leurs meilleures espérances sur le zèle de Mgr. Geissel, Archevêque de Cologne, qui devait prendre place à l'Assemblée constituante, non-seulement pour y jouir des droits politiques qui lui étaient acquis, mais comme mandataire et représentant du clergé catholique, qui reconnaissait en lui sous tous les rapports un de ses membres les plus éminents. Les Evêques de Trèves, de Munster et de Paderborn, suffragants de Cologne, s'étaient empressés de se rendre auprès de Mgr. Geissel, pour rédiger en commun une sorte d'instruction, et mieux dessiner encore la marche que devait suivre l'illustre Pontife. On pouvait voir dans cet acte solennel et vraiment significatif une délégation formelle que recevait le Prélat, pour représenter au Congrès la population catholique des provinces rhénanes et de la Westphalie. Et c'était au milieu même de l'Allemagne, sous les yeux de Frédéric-Auguste et dans sa ville capitale, qu'allait ainsi apparaître comme dans une espèce de triomphe le successeur immédiat d'un Pontife, sur lequel ce même roi de Prusse avait si cruellement appesanti sa main de fer. Dix ans en effet s'étaient à peine écoulés depuis que ce généreux confesseur de la foi s'était vu arrêté dans sa maison épiscopale comme un rebelle, entraîné dans une captivité qui l'avait conduit aux portes du tombeau. Les catholiques n'avaient rien oublié des humiliations et des douleurs de leur ancien Archevêque, et ils pouvaient regarder comme un miracle de la Providence la position que venait d'acquérir son successeur, appelé par les suffrages unanimes des catholiques d'Allemagne à défendre les intérêts de leur liberté dans l'Assemblée de Berlin.

Il y avait du reste un mouvement général et comme un travail de tous les esprits pour produire cette liberté, dont l'Eglise catholique s'était vue privée depuis tant d'années, dans les royaumes du nord. Une foule d'associations étaient créées dans le but d'arriver plus sûrement à ce précieux résultat. La première et la plus célèbre fut celle que les catholiques formèrent à Mayence, sous le patronage du nom de Pie ix. Elle devait tendre la main à toutes celles du même genre, qui voudraient lui être affiliées et établir une direction centrale qui

emploierait tous les moyens légaux pour s'assurer le bienfait de la liberté et de l'indépendance religieuse. La population catholique de Dantzick fut une des premières à entrer dans cette voie et à s'agréger à l'Association dite de Pie ix. Le programme publié par ces sociétés annonçait en termes formels et précis qu'elles ne prétendaient pour l'Eglise catholique à aucune espèce de privilège; elles ne réclamaient que la liberté dogmatique et administrative commune à toutes les corporations religieuses, se promettant de faire les derniers efforts pour rentrer et pour se maintenir dans la jouissance de ces droits. La presse catholique ne tarda pas à ressentir les heureux effets de ce mouvement. Les feuilles périodiques, vouées aux intérêts religieux, purent étendre leur format, afin d'y introduire des articles que la censure royale eût infailliblement biffés quelques mois auparavant. C'était un progrès véritable; c'était comme une ère nouvelle qui commençait en Prusse et remplissait de joie tous les cœurs catholiques.

Une association d'un genre différent, mais qui dans le fond tendait au même but, venait aussi de naître à Berlin sous les auspices du célèbre docteur Bruizmann, prévôt de l'église de Sainte-Hedwige. Plusieurs catholiques de cette capitale s'étaient réunis en une société qui se proposait d'entretenir des prêtres missionnaires et voyageurs, qui devaient parcourir incessamment l'Allemagne, pour porter les secours de la religion à toutes les familles catholiques isolées dans ces pays, et pour les préserver de la contagion des doctrines protestantes. M. Bruizmann, fondateur de cette œuvre apostolique en prit la direction, et on ne doutait pas que la vénération attachée à son nom ne contribuât, Dieu aidant, à la répandre dans toute l'Allemagne catholique.

Mais pendant que les domestiques de la foi s'efforçaient d'étendre ainsi ou de purifier le champ du père de famille, l'homme ennemi ne s'endormait pas et semait à pleines mains l'ivraie à côté du bon grain. Un pamphlet anonyme, mais dont l'auteur se qualifiait de prêtre catholique, venait d'être répandu avec profusion dans tout le grand duché de Bade. On y demandait d'un ton impérieux la convocation immédiate d'un synode diocésain présidé non par l'Archevêque, mais par un

simple prêtre bien connu dans toute l'Allemagne par ses sentiments hétérodoxes, et fauteur avéré des doctrines de l'apostat Ronge. Ce que l'auteur de ce pamphlet et le prêtre à qui il proposait de confier la direction de ce prétendu synode avaient particulièrement en vue, c'était l'abrogation du célibat ecclésiastique, la suppression des jeûnes, des abstinences et quelques autres pratiques de l'Eglise romaine. Ces détestables propositions furent combattues par la presse catholique avec un zèle et une vigueur qui ne laissaient rien à désirer, mais elles n'en dévoilaient pas moins, dans quelques membres du clergé badois, un fond de corruption que l'on ne pouvait assez déplorer.

En Bavière, l'impulsion donnée par la trop fameuse Lola-Montès à l'esprit du vieux roi se continuait toujours, et ne cessait d'entraîner le gouvernement dans des voies anti-religieuses. Jusqu'alors, l'enseignement primaire avait été organisé dans les communes bavaoises sur le pied de l'entière séparation des enfants appartenant aux confessions catholique et protestante. On entreprit de changer cet ordre de choses et de rendre les écoles primaires simultanées, c'est-à-dire que les enfants des deux communions y devaient être mêlés et confondus sous la direction d'instituteurs pour la plupart protestants. C'était un acheminement à l'indifférentisme religieux, qui ne pouvait manquer de devenir le système dominant dans ces sortes d'écoles mixtes. Aussi vit-on les catholiques s'élever avec la plus grande énergie contre cette disposition, et les protestants croyants se joignirent à eux pour réclamer contre un ordre de choses qui aurait certainement révolté leurs aïeux.

De son côté, le roi de Prusse, aveuglé sur l'état de décadence et de dissolution de son église évangélique, en revenait toujours au système des synodes, comme moyen de donner enfin à cette soi-disant église une formule de foi qui pût être adoptée par tous les protestants de son royaume. Dans l'ordonnance de convocation de ce nouveau synode général, le roi déclarait son intention de donner à l'église nationale une constitution qui pût se coordonner aux nouvelles institutions politiques qu'allait bientôt recevoir la Prusse. L'Eglise romaine

qui, dans aucun temps ni aucun pays ne se dit *nationale*, parce qu'elle est catholique ou universelle, n'a pas besoin de coordonner ainsi ses institutions aux constitutions politiques des pays où elle existe; elle ne leur demande que le maintien de sa liberté d'action en matière spirituelle; et lorsque cette liberté lui est refusée, elle en paie la rançon par le sang de ses confesseurs ou par la captivité de ses Pontifes, comme il est arrivé dans la personne des Archevêques de Pesen et de Cofogae.

L'état religieux de la Suisse ne s'améliorait pas, malgré le zèle et l'activité déployés par un Prélat habile et doué d'un esprit conciliant, Mgr. Luquet, que le Saint-Siège avait spécialement délégué dans le Valais, pour y traiter l'affaire si délicate relative aux biens temporels des couvents. Ce Prélat poussa aussi loin que possible les concessions qui lui semblaient exigées par le malheur des temps, et il se vit exposé à de graves reproches, dont quelques feuilles religieuses se firent l'écho, et dont s'alarmèrent un moment beaucoup d'esprits moins ardents que lui ou moins bien éclairés; mais il se justifia par plusieurs écrits et la suite prouva que Rome avait agi dans cette circonstance avec sa sagesse ordinaire, et que le Pape ne s'était nullement éloigné des maximes constantes du Siège apostolique.

Du reste, les cantons protestants ne cessaient de vexer les catholiques dans la jouissance de leur liberté religieuse; et le gouvernement descendit jusqu'à un système de persécution presque sans exemple dans les fastes de l'Eglise. Il annonça, par un arrêté ministériel en date du 11 avril, la formelle prétention de s'immiscer dans les rapports du prêtre et du pénitent, à propos de la confession. Il n'était pas possible d'imaginer un moyen plus infernal de tourmenter de vénérables prêtres, dont la conduite irréprochable ne pouvait d'ailleurs fournir matière à l'apparence même d'un soupçon. Par cet arrêté, les maires devaient envoyer au gouvernement les noms des prêtres, qui seraient accusés d'avoir refusé l'absolution à ceux des citoyens qui avaient voté le décret du 11 janvier contre les biens du clergé. C'était une admirable invention pour chasser de pays tous les curés dont la présence gênait le gouvernement. Ne

se trouverait-il pas en effet partout au moins un libertin prêt à accuser son curé de lui avoir refusé l'absolution pour motif politique ? Et comme le prêtre catholique ne peut pas parler en public des rapports qu'il a eus avec le pénitent, il ne pouvait éviter d'être inculpé et condamné.

La fortune des prêtres n'était pas plus épargnée que leur conscience ; on avait pris à tâche de les troubler dans la possession de leurs biens temporels comme dans celle de leur foi. Le célèbre chanoine de Rivar, curé d'Ardon, qui avait consacré sa vie et sa fortune au bien de sa patrie et à la défense des principes religieux, devint tout-à-coup la victime d'un acte aussi odieux qu'arbitraire. On fit saisir et vendre ses meubles à l'enchère le dimanche 19 mars, ou plutôt on les donna à vil prix, couvrant ainsi du manteau de la justice un vrai pillage déguisé. C'était du reste une mesure à laquelle les communautés religieuses s'étaient trouvées successivement en butte ; et celles même que leur pauvreté bien connue avait pendant quelque temps protégées contre les envahissements de ces ravageurs de monastères, ne tardèrent pas à avoir le même sort que les autres, et rien ne fut épargné.

Cette haine pour les établissements religieux trouvait d'ardents imitateurs en Autriche, où l'anarchie politique régnait presque complètement depuis quelques mois. Sous prétexte qu'elles étaient affiliées aux Jésuites, on proscrivit en masse toutes les congrégations dont on voulait se débarrasser. Les pieux enfants de saint Liguori, connus sous le nom de Rédemptoristes, furent en butte à une persécution acharnée. La faction perturbatrice qui dominait à Vienne se chargea de les en bannir au moyen d'une émeute, et la garde civique eut bien de la peine à les défendre des violences dont les menaçait une population furieuse. La maison de ces religieux avait été pour ainsi dire prise d'assaut, et sans l'intervention de la force armée leur vie eût couru les plus grands dangers. Ce fut le signal d'une attaque nouvelle et générale contre les monastères qu'en avait épargnés jusqu'alors. L'émeute se rua successivement sur l'abbaye des Bénédictins dite des Escossais, sur les couvents des Dominicains, des Piaristes, des Dames de la Visitation, et sur plusieurs autres asiles monas-

tiques. Le savant institut des Mèchitaristes, bien qu'il ne s'occupe ni d'éducation publique, ni de fonctions du ministère pastoral, bornant tous ses soins à la formation de missionnaires pour l'Orient et à l'impression des livres liturgiques propres au rite arménien, ne put échapper à la fureur dévastatrice de cette jeunesse égarée qui enleva leurs presses et bouleversa leur riche bibliothèque. C'était du vandalisme dans toute la force de l'expression.

Non contents de ce premier succès, les auteurs de la persécution voulurent en quelque sorte faire légaliser cette odieuse mesure, et ils obtinrent un arrêt de suppression et de proscription immédiate des Rédemptoristes et des Jésuites de tous les Etats de la monarchie autrichienne. Cet arrêté fut rendu et publié avec la sanction impériale. Il était fondé sur les considérations suivantes : que ces deux ordres religieux étaient devenus la cause de graves perturbations et que l'aversion conçue par le peuple pour eux était un obstacle aux fruits que l'on eût pu attendre de leurs enseignements.

Ainsi, en proscrivant ces congrégations religieuses, on ne pouvait leur adresser aucun reproche sérieux, ni les convaincre d'aucun délit; la haine que leurs ennemis faisaient peser sur eux était le seul crime qu'on eut à leur imputer.

En France, la religion n'avait pas cessé de recueillir les respects du peuple et de semer pour lui des bienfaits. Les assemblées de charité si fréquentes jusqu'alors, surtout à Paris, et si utiles pour soutenir une foule de bonnes œuvres enfantées par le catholicisme, commençaient à reparaitre et à porter leurs fruits ordinaires. Les neuvaines préparatoires aux grandes fêtes n'étaient pas moins bien suivies que par le passé, ni les communions moins nombreuses. La ferveur des fidèles semblait même s'accroître au milieu des troubles du moment et des terreurs de l'avenir, comme les arbres s'enracinent au souffle du vent qui les agite; et, quand vint ce mois béni que la piété des peuples a depuis longtemps consacré à honorer spécialement la Vierge des vierges, on vit encore les autels de Marie se couvrir de fleurs et son Nom retentir dans de saints cantiques.

Un fait particulier signala, dans une des paroisses de Paris, la clôture du mois de Marie. M. le curé de Saint-Séverin choisit ce jour pour instituer la touchante cérémonie des Rosières, fondées, il y a plus de douze cents ans, par saint Médard, évêque de Noyon. Le but du pieux pasteur était de propager de plus en plus dans sa paroisse, l'une des plus pauvres de la capitale, le sentiment de la piété et l'innocence des mœurs. Dans ce dessein, pour soulager en même temps que pour honorer la pauvreté innocente et pieuse, il fit choix de douze jeunes personnes parmi les plus vertueuses du catéchisme de persévérance, appartenant toutes à des familles honnêtes et pauvres. Le jour de la clôture du mois de Marie, ces jeunes filles, vêtues de blanc et tenant un cierge à la main, se rangèrent autour de l'autel de la sainte Vierge, formant ainsi une couronne vivante, image du diadème de douze étoiles, que saint Jean vit briller sur le front de la Mère de Dieu. M. le curé bénit ensuite des couronnes de roses blanches, qui avaient été données dans ce but par de pieuses paroissiennes, et il en fit hommage à ces jeunes filles, comme récompense de leur modestie et de leur piété. D'autres jeunes personnes, faisant partie de l'association de Notre-Dame d'Espérance, furent chargées de couronner elles-mêmes ces Rosières vraiment chrétiennes, en présence de leurs parents, heureux eux-mêmes de voir récompenser de cette sorte les efforts qu'ils avaient faits pour bien élever leurs enfants, et leur inspirer de bonne heure l'amour de la vertu.

Après cette touchante cérémonie, qui fut terminée par le salut solennel du très-saint Sacrement, les jeunes Rosières de Notre-Dame d'Espérance furent reconduites en procession, comme elles avaient été amenées, au milieu d'une foule silencieuse et pénétrée de ce respect que l'innocence inspire toujours aux âmes même les plus mondaines.

Moins heureux, sous un autre rapport, les fidèles des grandes villes durent renoncer cette année à donner aux processions du saint Sacrement la splendeur qui les entoure, quand on peut les faire en dehors des églises, avec toutes les pompes du culte catholique. La prudence obligeait à des précautions que les premiers pasteurs durent prendre, dans l'intérêt de l'ordre pu-

blic, et pour ne pas fournir d'occasion aux troubles qui naissaient alors si facilement sur quelques points de la France. Il y eut pourtant à cette mesure sévère et attristante, quelques exceptions qui consolèrent tous les cœurs chrétiens. Mgr. l'archevêque de Bordeaux crut devoir autoriser une procession extérieure du saint Sacrement, et il dut s'en féliciter. Cette procession générale, présidée par le vénérable prélat lui-même, entouré du chapitre métropolitain et du clergé de toutes les paroisses, parcourut les plus beaux quartiers de la cité, au milieu du recueillement, du respect, de l'attendrissement de cent mille spectateurs.

La procession, sortie de l'église primatiale à cinq heures, ne rentra qu'à neuf. L'autorité militaire et l'autorité municipale rivalisèrent de zèle, pour assurer à cette imposante cérémonie toute sécurité. L'attitude de la foule était pleine de respect; pas un front qui ne se soit incliné devant le Saint des saints, pas un poste de garde nationale, de troupe de ligne ou autre qui n'ait rendu les honneurs militaires. Dans l'état où se trouvait alors la France, cette imposante cérémonie était pour la religion catholique plus qu'un triomphe ordinaire.

Jamais peut-être l'épiscopat ne s'était renfermé d'une manière plus complète dans ses saintes et sublimes attributions; jamais il ne s'était moins mêlé au mouvement des affaires politiques, et pourtant, à aucune autre époque la voix des évêques n'avait exercé une influence plus réelle sur les populations qui recueillaient leurs paroles de paix. Mgr. l'évêque de Troyes avait béni lui-même un arbre de la liberté dans les premiers jours qui suivirent la révolution de février, et il avait accompagné cette cérémonie d'une allocution pleine de cet esprit de charité, qui surabonde ordinairement dans le cœur de nos premiers pasteurs. Le peuple, attendri et touché de cette démarche, en avait soigneusement gardé le souvenir. Plus tard, une funeste collision eut lieu à Troyes entre les ouvriers de la ville et la garde nationale. On s'attendait aux plus horribles scènes de désordre et de confusion, lorsqu'une négociation habilement ménagée vint rapprocher les deux partis et leur faire mettre bas les armes. Dans cet heureux instant, les ouvriers, se souvenant de leur évêque, comprirent que nul

ne pouvait mieux que lui consolider par ses paroles et sa bénédiction paternelle une paix qu'on voyait renaître avec tant de satisfaction. « *Non, non*, s'écrièrent-ils, la réconciliation n'est pas encore faite, c'est à Monseigneur à la faire et à la cimenter; que la garde nationale vienne avec nous chez Monseigneur! que Monseigneur, qui est l'ami du peuple et qui a béni notre arbre de liberté, nous parle et proclame la paix! »

Soudain garde nationale et ouvriers, tambours en tête et drapeaux déployés, arrivent devant le grand portail de la cathédrale et couvrent toute la place Saint-Pierre. Monseigneur averti se présente aussitôt, accompagné de M. Martin, son grand-vicaire et de M. Coffinet, son secrétaire. A peine a-t-il paru que les rangs s'ouvrent et se ferment sur lui, aux cris mille fois répétés *vive Monseigneur!* Alors, d'une voix vivement émue et avec cette éloquence qui jaillit du cœur, Monseigneur leur adressa une allocution dont nous ne pouvons nous empêcher de citer les principaux traits :

« Mes amis, je me sens impuissant à vous exprimer la joie que me fait éprouver votre démarche. Jamais vous ne m'avez rendu plus heureux! ma joie s'augmente de toute la douleur que j'ai ressentie pendant ces jours de dissensions, qui ont couvert la ville d'un long voile de deuil. Comment n'aurais-je pas été navré? Vous êtes ma famille! je suis votre père! vous êtes mes enfants! et mes enfants étaient en guerre les uns contre les autres!

» Mais oublions le passé! n'en parlons plus! On vous avait égarés, vous réparez votre erreur en la reconnaissant. Oh! j'en bénis Dieu! oh! je vous bénis tous! oh! je sens que je vous aime plus que jamais.... Oui, aimons-nous, aimons-nous; la fraternité n'est-elle pas la devise de la République? Comment donc, au nom de la fraternité, les habitants d'une même ville, les membres d'une même famille pourraient-ils s'armer les uns contre les autres? Depuis que la République a été proclamée, depuis que la fraternité est devenue le mot de ralliement de la France, la discorde civile doit être à jamais étouffée; tous les citoyens doivent se presser la main et ne plus avoir qu'un cœur et qu'une âme....

» Encore une fois donc, amnistie, pardon, oubli du passé, paix et concorde entre les membres d'une même famille! entre tous les habitants d'une même ville! entre tous les citoyens

d'un même royaume, entre tous les peuples de la terre !

» Non , ouvriers mes amis , mes enfants , vous ne vous laissez plus égarer par des discours trompeurs. Vous avez des peines , des privations à subir. Ah ! qui le sait , qui en souffre plus que moi qui suis votre ami le plus sincère ? Mais des peines , n'y en a-t-il pas partout en ce monde ? Mais le travail n'est-il pas le partage de toutes les conditions ? Qui donc ne travaille pas aujourd'hui ? qui donc aujourd'hui ne mange pas son pain à la sueur de son front ? Que ce soit dans un bureau , dans un magasin , ou dans un atelier , qu'importe. Ces riches , contre lesquels peut-être on vous a excités , que peut-être on a signalés à votre convoitise , n'ont-ils pas , eux ou leurs pères , gagné leur fortune en travaillant ? N'est-ce pas la richesse qui fait vivre le travail ? dans quelle ville plus que celle de Troyes , les riches ont-ils le cœur généreux et la main large ?

» Ainsi donc nous avons tous motifs de nous aimer , de nous tenir unis , parce que nous sommes tous nécessaires les uns aux autres ; parce que la société a toujours été et sera toujours composée de conditions différentes. Mais que nous soyons riches ou travailleurs , rappelons-nous toujours , n'oublions jamais que nous sommes tous égaux devant Dieu et devant la loi ; que nous sommes tous frères et que nous devons tous être inviolablement unis sur la terre , parce que nous aspirons tous à nous trouver un jour réunis dans le sein de notre Père commun , qui est dans les cieux. »

Ces dernières paroles furent couvertes par les cris mille fois répétés de vive Monseigneur ! — Un ouvrier s'avança en présentant un drapeau à bénir : « Volontiers , dit le prélat ; qu'il soit un monument de la réconciliation ; qu'il soit le symbole de l'union entre le peuple et la garde nationale ! »

Cet attachement des peuples pour leurs premiers pasteurs se manifestait de bien des manières. Un des faits les plus touchants en ce genre est celui qui se passa à l'Assemblée nationale le quinze mai , jour où l'émeute parvint à envahir la salle des séances , et où la plupart des représentants , immobiles sur leurs sièges , attendaient avec calme et dignité la fin d'une scène qui pouvait amener les plus graves résultats. Pendant que les factieux faisaient invasion au sein de l'Assemblée , un

ouvrier breton s'approcha de l'évêque de Quimper qu'il avait reconnu à son costume épiscopal et lui dit : « Monseigneur, ne craignez rien ; nous sommes là pour vous défendre ; votre personne est en sûreté.

» — Je n'éprouve, répondit l'évêque, aucun sentiment de frayeur ; c'est de l'indignation que je ressens au fond du cœur, pour l'insulte que l'on fait à la France dans la personne de ses représentants. »

La conduite honorable de cet ouvrier breton était parfaitement d'accord avec les sentiments religieux que le peuple, livré à lui-même, manifestait alors, en toute circonstance. Mais il se trouvait nécessairement, dans cette foule turbulente, des hommes de désordre, de terreur et d'anarchie, qui nourrissaient dans leur cœur de vieilles haines contre le clergé ; aussi entendit-on partir çà et là, au milieu de l'insurrection, quelques cris féroces qui menaçaient la vie des prêtres ; et, quoique le nom du P. Lacordaire fût alors en possession d'une immense popularité, il ne put échapper aux traits dirigés contre ses confrères : « Il faut, disaient les factieux, que sa ceinture nous serve pour les pendre !... »

Ce fut peut-être la vue de cette scène déplorable qui détermina le P. Lacordaire à donner sa démission de représentant du peuple. Les catholiques fondaient de justes espérances sur ce prêtre, dont la parole puissante avait jusqu'alors si bien connu le secret de remuer les masses, ou plutôt de calmer les passions populaires, et de faire tomber, au profit de la religion, les vieux préjugés qui remplissent encore bien des âmes.

Les premiers pas de l'éloquent religieux dans la carrière parlementaire ne furent pas sans quelque bonheur ; mais tout-à-coup il sembla ne plus apporter autant de chaleur à la défense des intérêts sacrés dont il s'était fait l'avocat. Attaqué par un orateur qui osait s'étonner d'apercevoir un habit de dominicain dans les rangs de l'Assemblée nationale, le P. Lacordaire trouvait là une belle occasion de défendre, avec sa propre liberté, la liberté de tous, et il eût pu développer à son aise de sages principes, en présence d'une chambre qui l'honorait des plus vives sympathies. On s'étonna du laconisme de sa ré-

ponse, et on put dès-lors comprendre que le P. Lacordaire n'était plus à l'aise sur le terrain brûlant où le choix du peuple l'avait placé, et qu'il n'y rendrait peut-être pas tous les services qu'on avait attendus de lui.

En effet, quelques jours après, le célèbre religieux adressa à M. Buchez, président de la Chambre des députés, une lettre ainsi conçue :

« Monsieur le Président, je vous prie de transmettre à l'Assemblée nationale ma démission de représentant du peuple. Appelé à cette haute charge sans l'avoir sollicitée, je la résigne, après avoir essayé de la remplir et de répondre à la confiance qui m'en avait investi. L'expérience me prouve qu'elle est au-dessus de mes forces et que j'arriverais mal à concilier dans ma personne les devoirs pacifiques de la vie religieuse avec les devoirs difficiles, et sacrés de représentant du peuple. Ma position, tout exceptionnelle au sein de l'Assemblée, ne saurait rendre mon exemple contagieux. En me séparant d'elle, je ne lui ôte rien qu'une bonne volonté impuissante. Je la prie d'agréer ma démission, mes remerciements de la bienveillance qu'elle m'a gratuitement montrée, et les vœux que je forme pour que de ses travaux sorte le bonheur de la France sous une République juste et libre. »

Il restait encore au P. Lacordaire un devoir à remplir, c'était de remercier les électeurs des Bouches-du-Rhône dont le suffrage lui avait ouvert les portes de l'Assemblée, et de leur expliquer le mystère de sa retraite ; il le fit dans une lettre qui fut rendue publique et où nous retrouvons l'histoire des divers mouvements qui avaient agité son âme, dans cette grande crise de sa vie politique....

« Il y avait en moi deux hommes : le religieux et le citoyen : Leur séparation était impossible ; il fallait que tous deux, dans l'unité de ma personne, fussent dignes l'un de l'autre, et que jamais l'action du citoyen ne causât quelque peine à la conscience du religieux. Or, à mesure que j'avais dans une carrière si nouvelle pour moi, je voyais les partis et les passions se dessiner plus clairement. En vain faisais-je effort pour me tenir dans une ligue supérieure à toutes les agitations, l'équilibre me manquait malgré moi. Bientôt je compris que dans une assemblée politique, l'impartialité condamnait à l'im-

puissance et à l'isolement ; qu'il fallait choisir son camp et s'y jeter à corps perdu. Je ne pus m'y résoudre ; ma retraite était dès-lors inévitable , je l'ai accomplie... »

C'est avec cette candeur et cette dignité de langage que l'humble religieux expliquait sa conduite et la justifiait devant l'opinion publique.

La Providence ne permit pas que le scrupule bien honorable , quoique peut-être un peu exagéré , qui avait éloigné le P. Lacordaire de l'assemblée , exerçât le même empire sur d'autres ecclésiastiques. Ils demeurèrent tous à leur poste et s'efforcèrent d'utiliser leur présence sur ce terrain si nouveau pour eux. Ils en trouvèrent surtout l'occasion , en éclairant de leurs lumières et de leur expérience pratique les questions qui touchaient de plus près aux intérêts religieux.

Afin de préparer le travail de ses grandes réunions , l'assemblée avait formé plusieurs comités , ou réunions partielles , dont chacune devait s'occuper de questions relatives à un objet particulier ; de même que dans les conciles généraux , si l'on nous permet cette comparaison , les matières qui doivent être soumises au jugement définitif de l'assemblée sont auparavant discutées et élaborées dans des congrégations ou assemblées préalables. L'initiative de cette idée , comme de beaucoup d'autres , appartient en effet à l'Eglise. On forma donc à l'Assemblée nationale un comité pour chacune des branches de l'administration. Il y en eut un pour les cultes. Mgr. l'évêque de Quimper, Mgr. l'évêque de Langres et plusieurs ecclésiastiques du second ordre furent appelés à en faire partie. On y agita successivement les plus importantes questions relatives à la discipline ecclésiastique, en ce qui touche la part que l'état est appelé à y prendre, afin de rendre aussi parfaite que possible l'harmonie qui doit toujours régner entre le pouvoir temporel et l'autorité qui régit les consciences. A l'égard du traitement servi jusqu'alors aux ministres des divers cultes , le comité fut d'avis d'en voter la continuation. Mgr. de Langres fit entendre à cette occasion de graves et d'utiles paroles. « C'est principalement en faveur des classes souffrantes , dit le docte prélat , que la dernière révolution s'est accomplie ; mais peut-on oublier que ceux qui ont tant de droits à réclamer une légis-

lation qui leur apporte un peu du bien-être matériel, dont ils sont privés, ont bien plus encore besoin de ce pain de l'intelligence et du cœur que la religion seule donne à ceux qui en sont affamés? Les riches seront toujours à même d'avoir des ministres de leur culte. Mais les pauvres habitants des campagnes, qui ne sont pas assurément la partie la moins nombreuse ni la moins intéressante des travailleurs, qui donc leur donnera les moyens d'entretenir l'autel où ils vont puiser les consolations de chaque jour? Quel bien-être viendrez-vous leur offrir lorsque vous les aurez privés de celui qu'ils regardent avec raison comme le plus précieux?»

Dans ces discussions si délicates, auxquelles tous les membres du comité n'étaient sans doute pas dès longtemps préparés, on avança bien des propositions étranges, on laissa échapper bien des paroles inexactes; mais elles furent toujours admirablement relevées par ceux qui pouvaient se regarder comme des mandataires nés de l'Eglise, dont ils connaissaient parfaitement la discipline, les usages et les vrais intérêts. Ainsi, à l'occasion d'un nouveau mode à introduire dans le choix des Evêques, afin de le rendre plus populaire et plus conforme aux usages d'un gouvernement républicain, Mgr. de Quimper, après avoir déclaré qu'il allait parler comme représentant du peuple, et sans engager sa responsabilité d'Evêque, développa avec une admirable lucidité les plus sages principes sur cette grave question. Le prélat ne pensait pas qu'un changement fût opportun, dans l'état d'agitation où se trouvaient alors les esprits, et il regardait comme plus prudent de conserver la marche tracée par le précédent concordat, jusqu'à ce que le souverain Pontife, de concert avec le nouveau gouvernement, pût préparer des changements, s'il le jugeait utile et convenable! On aime à voir le vénérable prélat saisir cette occasion de développer la constitution divine et immuable de l'Eglise, au milieu des fluctuations de la politique et des modifications essayées par les gouvernements.

« Ne jugeons pas, dit-il, de la constitution de l'Eglise par la constitution politique; et par les changements introduits dans celle-ci, des changements que celle-là pourrait subir. La constitution de l'Eglise est divine et dès-lors immuable. Gardons-nous de la confondre avec la discipline et d'y chercher le même

caractère de mutabilité selon les besoins variables des temps, des lieux et des personnes. Lorsque, dans nos débats, nous nous trouvons face à face avec cette constitution donnée par Jésus-Christ, et inébranlable aux efforts de toute puissance humaine, nous nous arrêterons respectueusement. Un de ses caractères essentiels, c'est que dans l'Eglise le pouvoir ne remonte pas de la multitude aux chefs comme dans les gouvernements démocratiques, mais va des chefs à la multitude. La hiérarchie sacrée, au sommet de laquelle est placé l'Evêque de Rome, reçoit son autorité de Jésus-Christ directement et non du concours ou du suffrage des fidèles. Ces principes étant ceux de l'Eglise catholique, l'Assemblée nationale doit les reconnaître comme un fait, et non les discuter comme une doctrine soumise à son examen ou à son arbitrage. Elle n'est pas un concile, elle ne discute pas, elle ne juge pas, au point de vue doctrinal, les diverses religions; elle les accepte telles qu'elles se présentent, telles que leurs sectateurs les exposent et les propagent, et son rôle se borne à leur assurer une liberté égale et au besoin une égale protection. Tout débat parlementaire relatif à une société religieuse part nécessairement de ce principe, que cette société ne peut jamais être mise en cause devant l'Assemblée, pour les dogmes ou les prescriptions fondamentales. Ainsi, nous catholiques, nous disons bien haut : Voici nos doctrines quant à la constitution de l'Eglise, à l'autorité du souverain Pontife, à l'institution canonique des Evêques. L'Assemblée n'a pas le droit de nous demander, et nous ne sommes pas dans l'obligation de lui donner la preuve de nos croyances; mais le débat se trouve forcément circonscrit dans ses limites. Vous avez telles doctrines; voyons ensemble quelle conséquence nous en pourrions déduire, pour régler vos rapports avec le pouvoir qui gouverne l'Etat. »

L'Eglise de France, en recueillant ces belles paroles et en admirant la noble conduite de ses Evêques, respirait plus à l'aise et portait sur l'avenir un regard plus ferme et moins inquiet. Toutefois il y eut alors pour elle un moment bien douloureux, par suite d'un projet de loi proposé à l'Assemblée nationale, et dont l'adoption eût causé aux vrais fidèles, et surtout aux pasteurs des âmes, les plus grands embarras et les plus amers chagrins.

Un juif, que le hasard des révolutions avait élevé au pouvoir, M. Crémieux, ne craignit point de proposer à la France le rétablissement du divorce. La première lecture de ce projet de loi, qui tendait à une véritable désorganisation religieuse et sociale, ne rencontra pas dans l'Assemblée cette répulsion vive et spontanée qui se serait manifestée probablement à d'autres époques. On se contenta de sourire et d'accueillir cette étrange proposition avec des marques d'étonnement et d'insouciance. Mais bientôt la surprise fit place à la réflexion, et on ne tarda pas à apercevoir le nouvel abîme qu'une semblable innovation creuserait pour la société, à une époque où la France ne marchait déjà qu'en tremblant au milieu de tant de précipices. Les feuilles publiques blâmèrent toute l'inopportunité de cette mesure, et plusieurs d'entre elles en signalèrent les dangers.

L'Assemblée nationale comprit ce qu'elle devait au pays et à sa propre dignité, dans cette circonstance délicate, et elle repoussa l'odieux projet du divorce. Tous les cœurs chrétiens l'en bénirent, et le souverain Pontife qui avait eu l'âme déchirée, par la crainte de voir s'ouvrir en France une nouvelle source de scandales pour les fidèles, éprouva une joie, bien facile à comprendre, lorsqu'il vit le bon sens des représentants du peuple faire justice de ce projet anti-religieux.

A Rome, la position du souverain Pontife ne cessait pas d'être critique et alarmante. On ne pouvait se défendre, dans tout le monde chrétien, des plus noirs pressentiments. La faction révolutionnaire menaçait évidemment le pouvoir temporel du Pape, et les esprits les plus exaltés rêvaient, sans oser le dire, un moyen de reléguer Pie ix à Saint-Jean de Latran ou ailleurs, ne lui laissant que les deux seuls titres qu'il ne peut pas perdre, ceux d'Evêque de Rome et de chef suprême de la catholicité. Leur triomphe eût été un véritable malheur, car le bien de la religion semble demander, aujourd'hui plus que jamais, que le successeur de saint Pierre continue à jouir de cette précieuse liberté que lui assure son pouvoir temporel, et qui lui permet de traiter les affaires de l'Eglise avec plus de facilité et une plus noble indépendance.

Pie ix opposait à ces sourdes menées et à ces tentatives coupables un calme, une prudence et une force d'action qui

le faisaient grandir, de jour en jour, dans l'opinion des vrais sages. Incapable de céder par faiblesse le pouvoir souverain qui lui avait été transmis par ses prédécesseurs et que sa conscience lui faisait un devoir de défendre, aux risques même de sa vie, il continuait cependant à en modifier l'exercice d'après les besoins du temps et l'exigence des esprits avancés; mais on lui demandait toujours plus qu'il ne pouvait donner, et on se montrait peu reconnaissant des efforts qu'il faisait pour assurer le bonheur de son peuple.

Les chagrins ne lui manquaient pas non plus par ailleurs. C'en était un pour son cœur paternel de voir un Pontife aussi éminent que l'Evêque de Pignerol obligé, par de fatales circonstances, à renoncer aux honneurs de son siège et à déposer la houlette pastorale que ses mains avaient jusque-là si bien soutenue.

Nous avons vu les raisons qui portaient ce prélat à offrir au saint-siège la démission de son évêché. Pie ix avait refusé d'abord de se rendre à ses prières et l'avait engagé à ne pas se débarrasser encore du pesant fardeau de l'épiscopat. Mgr. Charwaz insistant, le Pape lui demanda quelques jours encore, parce que, disait-il, c'était un besoin pour lui de prier beaucoup, avant d'accorder une chose qui coûtait tant à son cœur.

Les instances du prélat finirent par triompher de la résistance du souverain Pontife, et Mgr. de Pignerol, dans un mandement daté de Rome, adressa les plus touchants adieux à ses diocésains. Cette lettre pastorale renfermait des avis dont la sagesse et l'utilité devaient ajouter encore aux regrets des fidèles, qui perdaient un guide si sûr et un si bon père : « La forme des institutions civiles et politiques, disait le Prélat, peut, sans aucun doute, contribuer beaucoup au repos et à la prospérité de la société; et il est même incontestable que plus ces formes sont adaptées aux véritables besoins des temps et des lieux, plus aussi elles influent efficacement sur le maintien de l'ordre, de la justice, sur la félicité des nations. Vous vous tromperiez néanmoins, N. T. C. F., et vous vous tromperiez grossièrement, si vous attendiez exclusivement votre bonheur temporel de telle ou telle forme de gouvernement. Un peuple peut être agité, mécontent, en proie aux troubles et aux factions dans quelque

régime, sous quelque forme d'institutions que ce soit; toutes, quant à leur application, dépendant des hommes, c'est-à-dire de créatures toujours imparfaites, souvent vicieuses. Voyez la France : est-ce la liberté qui lui faisait défaut depuis nombre d'années ? Que penseriez-vous cependant de sa prospérité, si vous en jugiez par ses changements de dynasties et de constitutions ? Voyez l'Espagne, voyez l'Angleterre, sans parler de bien d'autres nations. La guerre civile, les émeutes, les déchirements des partis ont-ils cessé de bouleverser la Péninsule ibérique, au sein même des institutions les plus libres ? La misère et l'oppression qu'elle traîne à sa suite cessent-elles de peser sur l'immense majorité du peuple de la Grande-Bretagne, bien que celle-ci se vante de nous offrir le modèle des chartes et des institutions ? Nous le dirons donc avec une profonde conviction, rien ne peut remplacer l'absence de l'élément religieux dans la société ; rien même ne peut suppléer à son insuffisance, là où il se trouve peu développé, ou paralysé dans son action. Il y a plus ; nous ajouterons encore qu'à mesure que les institutions politiques se réforment dans le sens de la liberté, chaque homme doit travailler plus sérieusement à se réformer lui-même et à assujettir à la direction de la loi intérieure ce qui échappe au contrôle de la loi extérieure. Oui, N. T. C. F., plus le domaine de la liberté s'étend, plus aussi l'individu doit tenir en frein ses passions ; plus il doit s'efforcer de devenir juste, bienveillant envers ses semblables, soumis aux lois de son pays, dévoué aux intérêts de sa patrie. Hors de ces conditions, le champ de la liberté ne serait plus qu'une sorte d'arène où tous les intérêts se trouveraient en lutte et les passions en bataille ; hors de là, il n'y aurait plus de place pour la bienveillance et la charité, dans une société où chacun prétendrait user rigoureusement de ses droits ; et cependant, sans bienveillance, sans charité et par conséquent sans union, la civilisation elle-même ne serait plus qu'un vain nom. N'oubliez donc jamais, N. T. C. F., que le règne de la liberté réclame le règne de la religion, qui la modère et la sanctifie, et que l'une ne serait que licence et désordre sans l'autre. Souvenez-vous que sans la religion on n'aura jamais qu'une froide civilité, au lieu de la véritable civilisation ; qu'il n'y aura de progrès que dans la matière, mais que les cœurs demeureront étrangers les uns

aux autres, et qu'un vil et froid égoïsme règnera partout. »

La retraite d'un Evêque, si éminent en science et en vertu, offrait un sujet bien légitime de douleur au Père commun des fidèles, car c'était une perte pour l'Eglise, et par conséquent un véritable malheur. Mais il y a quelque chose de plus affligeant encore et de plus triste que le malheur, c'est le scandale; et le Pape en voyait un déjà bien ancien se consommer alors sous ses yeux, malgré les efforts qu'il avait faits pour en arrêter les funestes développements.

L'ex-curé desservant de Khavée en Belgique, Van-Moorsel, justement frappé d'une sentence d'interdiction par l'Evêque de Liège, deux ans plus tôt, avait eu la hardiesse d'en appeler au saint-siège. La cour de Rome, par une réponse pleine de charité, par une sage lenteur, avait espéré pouvoir ramener ce malheureux prêtre à de meilleurs sentiments et terminer sans plus d'éclat cette malheureuse affaire. Toutes les précautions furent inutiles; rien ne put triompher de l'obstination de Van Moorsel, qui poussa l'imprudence jusqu'à adresser un nouvel appel à Rome contre son supérieur. Mais Sa Sainteté, après avoir mûrement examiné toutes choses, ordonna elle-même, ainsi que porte le rescrit adressé au nonce apostolique en Belgique, de rejeter de nouveau l'appel fait au saint-siège et de confirmer toutes les mesures que la sagesse et l'intérêt véritable de l'Eglise avaient dictées à l'Evêque de Liège.

A côté de ces grandes douleurs, le Pape rencontrait des consolations. Il voyait, ainsi que nous aurons bientôt à le raconter, la liberté de l'Eglise se mieux dessiner en Allemagne, et les Evêques de tout le monde chrétien se montrer de plus en plus dignes de leur céleste mission, par un courage qui s'élevait fort souvent jusqu'à l'héroïsme. L'Eglise réparait, d'une manière toute providentielle, dans un pays les pertes qu'elle faisait dans un autre; et, au milieu de l'inconstance des choses humaines et du bouleversement des empires, son immuable et divine constitution ressortait de jour en jour aux yeux des peuples avec un nouvel éclat. On comprenait mieux que jamais qu'elle n'était pas de nature à gêner le développement des institutions humaines, mais à le servir et à le fa-

voriser, en le régularisant ; et les esprits, mieux éclairés, bénissaient son heureuse influence ou la redoutaient moins.

Un évènement remarquable, et dont les annales d'aucune histoire ne fournissent d'exemples, eut lieu vers ce même temps à Jérusalem, et ce fut une consolation nouvelle pour le saint Père, auquel nous avons vu que l'Orient en avait déjà fourni de bien remarquables et de bien touchantes. Un pacha turc prêcha les chrétiens dans le plus auguste de tous les temples, celui du Saint-Sépulcre.

Le jour précédent, le pacha Mustapha Rezif avait envoyé inviter les trois Patriarches, latin, grec et arménien, résidant à Jérusalem, à se rendre chez lui pour conférer avec eux ; ce qui fut fait par les Patriarches. Après plusieurs exhortations tendant à l'union des trois nations discordantes, le Pacha invita les trois Patriarches à se réunir le lendemain dans le temple du Saint-Sépulcre où il se transporta aussi lui-même, à l'heure convenue, accompagné de toute sa suite. Les Patriarches étant réunis avec les Pères procureurs et leur suite de Frères, de Moines, de Turcomans, etc., le Pacha leur fit une allocution en turc, leur inculquant la paix, la concorde, la bonne harmonie, pour donner bon exemple au peuple, et, concluant qu'ils devaient faire cela par amour de Jésus-Christ, devant le Sépulcre duquel ils étaient.

La paix fut conclue, et le Patriarche latin dit au Pacha : « Je me félicite avec votre Excellence que, se trouvant à Jérusalem pour administrer la justice, elle se soit faite la conciliatrice de la paix entre les chrétiens, ce qui lui fait le plus grand honneur et la plus grande gloire.

Les jours suivants, il y eut échange de visites entre les trois Patriarches, qui se traitèrent mutuellement avec les plus grands égards.

Un accident fâcheux et imprévu faillit compromettre les heureux fruits de cette négociation vraiment merveilleuse. Quelques Grecs habitants de Bethléem, auxquels les exhortations du Pacha de Jérusalem n'étaient point encore parvenues, attaquèrent des religieux qui faisaient à la Sainte-Grotte leur procession accoutumée, et plusieurs de ces derniers furent grièvement blessés. On demanda justice de ces violences au Pacha de

Jérusalem , qui s'empessa de faire punir les coupables. C'était la première fois, depuis bien longtemps , que les chrétiens obtenaient une semblable satisfaction. L'incident n'eut donc pas de suites ; les visites entre les Patriarches furent reprises , et les chrétiens demeurèrent dans les rapports , dans la paix et dans l'harmonie que le Pacha avait su établir par ses exhortations.

En Europe , et surtout en France , on voyait s'étendre et se propager les associations religieuses , destinées à nourrir la piété parmi les fidèles et à opposer une digue au torrent des habitudes mauvaises qui cause tant de ravages dans le monde chrétien. Déjà , depuis quelque temps , les principales villes de France s'empressaient d'adopter et d'établir l'*Association réparatrice des blasphèmes et de la violation du Dimanche* , à l'imitation de celle que Mgr. l'Evêque de Langres , heureusement inspiré par sa piété , avait créé pour son diocèse où elle produisit les fruits les plus consolants. Voici en quels termes Mgr. l'Archevêque de Toulouse recommandait aux fidèles cette belle association dont il venait de doter , lui aussi , son diocèse.

« Pour vous la faire apprécier comme elle mérite , disait le vénérable prélat , il suffira de vous dire que le Pontife qui occupe si glorieusement la chaire de Pierre , et en qui semblent reposer les espérances du monde , n'a pas cru faire assez en la bénissant , mais qu'il a encore voulu compter au nombre des membres qui la composent. Toute parole est ici inutile ; il ne nous reste qu'à marcher sur des traces aussi illustres et à réparer , avec un concert unanime , les scandales que nous déplorons. »

La dévotion aux saintes reliques ne cessait pas non plus d'être chère aux fidèles , et , malgré l'inopportunité apparente des circonstances , on faisait avec solennité dans plusieurs de nos grandes villes la procession des corps saints , ou la translation des reliques dont on avait fait depuis peu l'heureuse découverte. Montpellier put jouir de ce touchant spectacle , le dimanche 14 mai , où l'on procéda à la réception solennelle du corps de sainte Héliodore , au milieu d'un concours prodigieux de fidèles.

La découverte de cette précieuse relique avait été faite à

Rome, le 2 mars 1846, au cimetière de Saint-Hermès dans les souterrains de la colline située sur l'ancienne voie *Salaria*. La présence d'un petit vase plein de sang, déposé dans le tombeau de la Sainte, selon l'usage des premiers siècles, l'image des instruments de son supplice et son nom gravé sur la pierre étaient une preuve irrécusable de la réalité de son martyre. Depuis le jour où on l'avait découvert, ce précieux trésor était demeuré entre les mains de Mgr. Joseph-Marie Castellani, Evêque de Porphire, prélat sacriste de Sa Sainteté le Pape Pie IX, dans sa résidence au Quirinal. Sur les vives instances de Mgr. Thibault, Evêque de Montpellier, qui se trouvait alors à Rome, la bienveillance signalée du saint Père en fit concession pour l'église de Notre-Dame des Tables à Montpellier.

La réception de cette insigne relique fut pour la ville heureuse, qui en prenait possession, une fête solennelle et un jour bien doux. La foule était immense; mais le recueillement parfait de cette multitude de chrétiens répondait à leur empressement, soit dans les rues de la ville et les places publiques où le corps saint fut porté en triomphe, soit dans l'église où on le déposa, comme dans sa dernière demeure. Un jour entier ne put même pas suffire au besoin des fidèles et à l'élan de leur piété. Les restes précieux, exposés pendant toute la semaine suivante, ne cessèrent pas d'y recevoir l'expression de la vénération publique.

Deux hommes remarquables à bien des égards avaient payé dans le midi de la France leur tribut à la mort. Les fidèles de Bordeaux venaient de rendre les derniers devoirs à Mgr. Jacoupy, ancien Evêque d'Agen qui, après avoir pendant plus de trente ans gouverné cette Eglise avec une grande sagesse, dans les temps si difficiles qui suivirent la révolution de 93, était venu se délasser d'une si longue administration dans le sein de sa famille, où il ne s'occupait plus que du soin de se préparer à la mort. Les funérailles du prélat furent accompagnées de toute la pompe due à son rang.

Une cérémonie moins éclatante peut-être mais non moins touchante avait réuni, peu de jours auparavant, le même clergé autour d'un autre cercueil, celui du R. P. Bouet dont les vertus simples et modestes avaient fait, pendant plus de soixante

années, l'édification de l'Eglise et l'honneur de la ville de Bordeaux. Devenu prêtre au commencement de la révolution, le jeune Bouet consacra les premières années de son sacerdoce aux redoutables austérités de la Trappe. Il vécut longtemps dans un monastère de cet ordre ; mais, à la fin, sa santé naturellement faible ne put en soutenir la rigueur. Fils d'un homme fort considéré à Bordeaux et dont la hache révolutionnaire n'avait point épargné la tête, il revint parmi ses compatriotes pour leur consacrer le fruit de ses méditations sacerdotales, de son instruction et de l'apprentissage qu'il avait fait des vanités du monde, avant qu'il eut pris le parti de s'en séparer à jamais. Le R. P. Bouet fit un bien immense, particulièrement dans plusieurs communautés de Bordeaux ; en même temps que les plus vénérables prêtres de cette ville l'avaient choisi pour leur confidant, leur directeur et leur modèle.

Il y eut à ses funérailles une affluence considérable. Plus de cent prêtres formèrent le cortège jusqu'à la cathédrale. Les communautés religieuses étaient toutes représentées à cette glorification du pauvre prêtre, et de nombreux laïques avaient aussi voulu se joindre à son convoi.

L'Italie venait de faire également une perte bien sensible pour la piété des populations qui eurent à la déplorer. Marie-Dominique Lazzari, cette célèbre extatique du Val de Cypriani, dans le Tyrol-italien, y termina sa sainte vie dans le courant du mois d'avril. Femme étonnante, elle avait été favorisée de ces grâces insignes dont le ciel se montre pour nous moins prodigue qu'il ne l'était pour la foi ardente et naïve de nos aïeux, mais dont néanmoins l'incrédulité de ces derniers temps n'a pas pu tarir la source, puisque cette source est dans la toute-puissance même de Dieu. Ces oraisons sublimes, ces extases et ces ravissements, dont les Thérèse et les Catherine avaient si admirablement soutenu le poids et raconté les merveilleux effets, ne sauraient être une chimère, puisque ces grâces singulières se joignaient en elle à une si haute et si incontestable vertu. Pourquoi de nos jours la mortification des sens, l'usage habituel de la prière, l'union à Dieu ne pourraient-elles pas mettre une âme sur la route de

ces hautes faveurs, dont Dieu ne dépouillera jamais entièrement son Eglise? Sa bonté peut encore aujourd'hui ce qu'elle a pu dans d'autres temps; la célèbre extatique du Tyrol en est une preuve difficile à récuser. Tout un peuple l'a vue, de nombreux voyageurs l'ont visitée pendant bien des années, et tous ont pu constater les merveilleux effets de la grâce dans cette âme douée d'une patience héroïque. Tous ont pu voir ce corps, véritable martyr de l'amour divin, sur les membres duquel, comme autrefois sur ceux de saint François, le Sauveur avait imprimé l'image visible de ses plaies sacrées. Cette fille admirable, dont l'existence, parmi d'inconcevables douleurs, était devenue comme un miracle permanent, s'éteignit enfin à l'âge même où mourut autrefois sainte Catherine de Sienne, avec qui on pourrait lui trouver tant de rapports, c'est-à-dire dans sa trente-troisième année.

Toute la population de la vallée accourut aux funérailles de cette sainte fille, dans la personne de laquelle le Sauveur avait comme perpétué pendant tant d'années les angoisses et les souffrances de son agonie et de sa passion.



V I.

INSURRECTION de juin. — Démarche héroïque de Mgr. l'Archevêque de Paris. — Il est blessé à mort. — Ses derniers instants. — Lettres du Chapitre métropolitain et des Vicaires-généraux capitulaires, au sujet de la mort de l'Archevêque. — Empressement des fidèles autour des restes mortels du Prélat. — Réflexions sur cette mort si honorable pour la religion. — Cachet de sainteté imprimé sur les derniers actes de Mgr. l'Archevêque de Paris. — Sentiments du docteur Cayol à ce sujet. — Obsèques du Prélat. — A l'Assemblée nationale on propose l'érection d'un monument destiné à honorer le souvenir de l'Archevêque. — Discussion sur le lieu où devra être placé ce monument. — Lettres de MM. les Vicaires-généraux capitulaires à M. le Président de l'Assemblée nationale. — Honneurs rendus à la mémoire de l'Archevêque de Paris dans la capitale du monde chrétien. — Beaux traits du clergé de Paris dans les sanglantes journées de juin. — Deux Sœurs de la charité. — Service funèbre pour l'Archevêque de Paris. — Autre service pour tous les victimes de juin. — Lettres pastorales de plusieurs Prélat, ordonnant des prières pour le même sujet.

DEPUIS l'établissement de la République en France, au 24 février de cette année, l'ordre et la tranquillité publique avaient été constamment menacés par des factions rivales qui ne cessaient de conspirer dans l'ombre, et qui étaient même parvenues à organiser plusieurs fois de sanglantes émeutes. Mais rien n'avait encore égalé l'effort suprême que tenta l'insurrection, dans les derniers jours de juin. Ce fut, pendant trois jours une lutte acharnée, une véritable guerre de destruction entre la société menacée dans ce qu'elle avait de plus cher, sa paix, son repos, son existence même, et une masse d'hommes égarés par de perfides conseils et entraînés par d'indignes agitateurs.

La garde nationale, la troupe de ligne, la garde mobile rivalisèrent d'ardeur, dans ces rues de Paris transformées en un véritable champ de bataille, où le canon lui-même fut obligé de vomir la mort pour arrêter le désordre et prévenir de plus grands maux. Les barricades s'élevaient comme par

enchantement sous la main des insurgés, et il fallait des efforts héroïques de la part des troupes pour les enlever à la baïonnette et les faire sauter avec la sape et la mine.

De nombreuses, victimes et des plus illustres, payèrent de leur sang la conquête et le rétablissement de l'ordre public. L'histoire dira leurs noms, en y rattachant la gloire dont ils méritent d'être environnés. Pour nous, un fait domine tous les autres, c'est le dévouement sublime de Mgr. Affre, Archevêque de Paris, dont nous devons retracer ici jusqu'aux moindres circonstances. Nous les empruntons, comme toujours, aux témoins les mieux informés.

Mgr. l'Archevêque, cerné le vendredi matin par l'émeute dans le quartier de Saint-Etienne du Mont, où il était allé administrer le sacrement de Confirmation à de jeunes enfants, avait été éloigné pendant deux jours de sa demeure ordinaire dans l'île Saint-Louis. Il était rentré le samedi soir 24 juin. Il souffrait cruellement de la continuation de cette lutte sanglante et conjurait Dieu d'y mettre un terme. Il prit la résolution de tenter les derniers efforts pour parvenir jusqu'aux insurgés, et pour les décider à déposer les armes. Il espérait qu'après avoir repoussé toutes les tentatives faites jusqu'à ce moment ils ne résisteraient peut-être pas à la voix de la religion dont il était le ministre; à la vue de la Croix pour laquelle le peuple de Paris avait naguère montré tant de vénération. Il ne se dissimulait pas les dangers de son entreprise, soit qu'il fût frappé d'une balle, soit qu'il fût retenu au milieu des insurgés; il calculait paisiblement ces chances diverses et disait avec une simplicité touchante : *Ma vie est bien peu de chose.*

Sa plus grande préoccupation était la difficulté d'arriver jusqu'aux barricades, c'est-à-dire d'obtenir le passage et de franchir l'espace qui séparait l'armée des défenseurs de l'ordre des rangs des insurgés. Il pensa que le chef du pouvoir exécutif ne refuserait pas de lui faciliter ce passage; et, accompagné de deux de ses vicaires-généraux, les seuls que l'émeute ne tint pas forcément séparés de lui et qui sollicitèrent la grâce de le suivre dans cette belle mission, il se rendit à pied auprès du général Cavaignac, à l'hôtel de la présidence,

le dimanche 25 sur les quatre heures du soir. Son passage à travers les rues et les quais de la grande ville, devenue méconnaissable et transformée en une sorte de camp militaire, fut marqué par mille bénédictions, par mille scènes de touchants attendrissements. Cette population devinait sa pensée et comprenait, avec cet instinct admirable qui la caractérise, qu'avec lui passait un gage de paix, un symbole d'espérance. Les mères osaient franchir le seuil de leurs demeures pour se jeter à ses pieds avec leurs enfants. Sans avertissements préalables les tambours battaient aux champs, les officiers et soldats rendaient les honneurs militaires, et de bien des rangs partaient ces cris : vive la Religion ! vive la République ! vive l'Archevêque de Paris !

Le général Cavaignac ne se borna pas à donner son assentiment au désir de l'Archevêque, il bénit sa pensée et exprima avec attendrissement l'espérance que cette belle et religieuse démarche serait couronnée du succès. L'Archevêque, quoique excédé de fatigue et souffrant depuis plusieurs mois, prit à peine un instant de repos. Il repartit pour la Bastille. Dans toutes les rues qu'il avait à traverser, les marques de vénération et de reconnaissance s'augmentaient de tout ce que venaient y ajouter l'horreur de la situation, le péril encore si menaçant, le bruit de la fusillade et du canon qui retentissait au loin. De jeunes officiers, des gardes mobiles, ces héroïques enfants qui revenaient à l'instant du combat tout noirs de poudre, couraient à lui et lui pressaient les mains, plusieurs, en rappelant que c'était lui qui les avait *confirmés*, et en le conjurant de ne pas s'exposer davantage. D'autres lui disaient : « Bénissez nos fusils et nous serons invincibles. » Des femmes lui apportaient avec une naïve simplicité du linge et de la charpie, lui demandant que puisqu'il allait au milieu des blessés et des mourants il voulût bien s'en charger. « Sans doute, leur répondit-il, je vais voir en passant dans les ambulances nos pauvres blessés ; mais je me hâte d'arriver aux baricades, pour essayer de faire cesser le feu et d'empêcher qu'il n'y ait de nouvelles victimes. »

A mesure que l'Archevêque et les compagnons de son dévouement avançaient dans les rangs de l'armée et qu'ils touchaient au lieu du combat, les officiers émus jusqu'aux larmes conjuraient le prélat de ne pas poursuivre une tentative si périlleuse et

probablement sans succès. Ils racontaient de récents malheurs : la mort du général Négrier et de tant d'autres, de plusieurs parlementaires, du général de Bréa et de son aide-de-camp, et les autres catastrophes que l'on voudrait pouvoir ensevelir dans l'oubli. Il répondait avec calme et avec un sourire de bonté que tant qu'il lui resterait une lueur d'espérance, il voulait s'efforcer d'arrêter l'effusion du sang. Il avançait donc toujours, visitant en passant les ambulances, bénissant et absolvant avec ses grands-vicaires les mourants, et disant une parole de tendresse et de pitié à chaque blessé.

Arrivé à l'officier supérieur qui commandait l'attaque, il lui fit connaître l'assentiment donné par le général Cavaignac à sa démarche, et lui demanda en grâce de suspendre un moment le feu de son artillerie et la fusillade. « Je m'avancerai seul avec mes prêtres, ajouta-t-il, vers ce peuple qu'on a trompé. J'espère qu'ils reconnaîtront ma soutane violette et la Croix que je porte sur la poitrine. » Cette prière fut accueillie, et malgré la gravité de la situation, l'ordre fut donné de suspendre le feu. Plusieurs gardes nationaux conjuraient l'Archevêque de leur permettre de le suivre, et s'il le fallait de mourir avec lui. Il ne le permit pas. Un homme dévoué obtint seul la permission de marcher devant lui en portant la grande palme verte qu'il avait choisie pour symbole de ses intentions pacifiques. Quelques autres s'attachèrent à ses pas, et le suivirent en trompant sa vigilance.

Les espérances du pieux médiateur étaient dépassées. La barricade avait cessé son feu, et ses défenseurs paraissaient montrer des dispositions moins hostiles. A cette bonne nouvelle, l'Archevêque traverse la place de la Bastille, court avec ses grands-vicaires vers l'entrée du faubourg Saint-Antoine, et en un moment se trouve au milieu des insurgés descendus sur la place, auxquels se mêlent plusieurs soldats empressés de fraterniser. Mais en un clin-d'œil quelques collisions éclatent; le cri *aux armes, à nos barricades*, retentit; un coup de fusil part accidentellement, et aussitôt la terrible fusillade recommence avec énergie. Il était huit heures et demie du soir. L'Archevêque avait tourné la barricade, il était entré dans le faubourg par le passage étroit d'une maison à double issue, et s'efforçait d'apaiser du geste et de la voix la multitude, qui semblait

vouloir l'entendre et applaudissait à sa démarche, quand une balle l'atteignit dans les reins. « Je suis frappé, mon ami, » dit-il en tombant à l'ouvrier qui portait la palme verte. Les insurgés s'empressent autour de lui, le relèvent dans leurs bras et l'emportent par des issues qui leur sont connues chez le curé de Saint-Antoine. La plupart en lui donnant des marques de vénération et d'amour, et en répétant : « Quel malheur ! il est blessé notre bon père, notre bon pasteur, qui était venu pour nous sauver. » Dans ce court trajet, une balle frappe aussi, mais d'une blessure moins grave, un fidèle domestique qui avait réussi à suivre son maître.

Des deux grands-vicaires, séparés un instant de leur Archevêque par la confusion d'un pareil moment, l'un erra une partie de la nuit, sans pouvoir pénétrer auprès du prélat qu'il ne rejoignit que le matin ; l'autre jeté au pied de la colonne de juillet, y resta quelque temps exposé au feu de la barricade, puis traversa en courant la place de la Bastille, au milieu du croisement des balles qui n'atteignirent que son chapeau. Il apprit bientôt la blessure de l'Archevêque, le lieu de sa retraite, et put s'y faire conduire, en obtenant le libre passage par quelques maisons du faubourg. Il trouva le vénérable prélat entouré, au presbytère de Saint-Antoine, des soins les plus affectueux et les plus dévoués. Il était couché par terre sur un matelas, comme un de ces blessés qu'il venait de visiter. La paix et la sérénité étaient sur son front. Son grand-vicaire, qui venait d'apprendre toute la gravité de sa blessure, se jette à genoux, à côté de lui, en lui baisant les mains, et en lui redisant les paroles si souvent répétées dans les heures précédentes : *Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis*. L'Archevêque lui dit aussitôt : « Grâce à Dieu, vous n'êtes pas blessé. Je suis heureux de vous avoir auprès de moi, et vous et les bons prêtres qui m'environnent ; je ne manquerai pas de secours spirituels. »

Dans la première heure, la douleur ne fut pas fort vive et n'annonçait pas au blessé l'extrême gravité de sa situation. Toutefois les médecins, sans avoir perdu tout espoir, craignaient qu'il ne passât pas la nuit et il devenait nécessaire de lui faire connaître la vérité. Cette douloureuse démarche fut rendue facile par le pieux pontife. Dès qu'il se trouva seul avec son

grand-vicaire : « Vous avez un devoir d'ami fidèle à remplir , lui dit-il , vous devez m'avertir de ma situation ; ma blessure est-elle grave ? — Oui, Monseigneur , très-grave ; mais nous ne sommes pas sans espoir et nous prions tant pour vous ! — Il est plus probable que j'en mourrai , n'est-ce pas ? — Oui, Monseigneur , humainement il est plus probable que vous en mourrez. »

Il se recueillit sans rien perdre de son calme et levant les yeux vers le ciel : « Mon Dieu , dit-il , je vous offre ma vie ; acceptez-la en expiation de mes péchés et pour arrêter l'effusion du sang qui coule. Ma vie est bien peu de chose , mais priez-la. Je mourrais content si je pouvais espérer la fin de cette horrible guerre civile , si mon sacrifice terminait tant de malheurs. » Il répétait souvent : « Mon Dieu, mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains. Je vous ai offensé, je ne vous ai pas assez aimé ! ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde. » Il goûtait ce mot de *miséricorde* et disait : « Les souffrances mêmes que vous m'envoyez sont un gage de votre miséricorde , puisqu'elles m'aident à purifier mon âme et à faire pénitence. » Puis, revenant à la pensée de son cher troupeau si cruellement frappé : « Dites-leur bien , dites aux ouvriers que je les conjure de déposer les armes , de cesser cette lutte atroce , de se soumettre aux dépositaires du pouvoir ; certainement le gouvernement ne les abandonnera pas. Si on ne peut leur procurer du travail à Paris, on leur en donnera ailleurs ; dites-leur, pour leur plus grand bien, qu'ils se décident à partir. »

On lui faisait remarquer que le feu avait cessé peu après sa démarche , et qu'on était plein d'espérance qu'il ne recommencerait pas le lendemain. Cette pensée semblait apporter du baume sur sa terrible blessure.

Une inquiétude paraissait altérer la sérénité de son âme et la joie de son dévouement ; il la communiqua avec l'expression d'un vrai chagrin au confident intime de ses pensées ; c'était la crainte que son héroïque démarche ne fût trop exaltée par les hommes. *Après ma mort*, disait-il en soupirant, *on va me donner des éloges que j'ai peu mérités*. C'est l'héroïsme de l'humilité se joignant , comme chez les Saints , à l'héroïsme de la charité. Il appelait à son secours Marie , à laquelle il donnait le nom de mère. Il récitait alternativement le *Sub tuum prae-*

dium ; la prière de saint Bernard : *Souvenez vous , ô très-pieuse vierge Marie , etc. ;* et ces paroles : *Priez pour nous , pauvres pécheurs , maintenant et à l'heure de notre mort.* Il invoquait les Anges , et parmi les Saints surtout saint Denis, son patron et celui de l'église de Paris, qui avait le premier versé son sang pour son Eglise.

Il demanda bientôt à son grand-vicaire de recevoir sa confession. Peu après il lui demanda le viatique. Il était près de minuit. Pendant les préparatifs de cette pieuse cérémonie, il se plaignait que les douleurs, devenues plus vives, l'empêchassent de se préparer suffisamment à la communion qu'il allait faire. *Aidez-moi*, disait-il ; *parlez-moi du Saint-Sacrement*, et il entrait avec recueillement dans les pensées de foi et de piété qui lui étaient suggérées.

Son secrétaire particulier, averti par un prêtre qui avait franchi, sans craindre le danger, l'espace qui le séparait de l'Archevêque, était arrivé avec un second domestique. M. le curé de sainte Marguerite était aussi accouru, à la triste nouvelle. Le prélat disait à tous de bonnes et suaves paroles avec une parfaite liberté d'esprit ; il bénissait ses domestiques et spécialement ce bon et fidèle serviteur, blessé à côté de son maître, et qui s'était traîné de son matelas auprès de lui pour lui baiser encore une fois la main. Ils sanglottaient en l'entendant leur demander pardon des impatiences qui avaient pu lui échapper avec eux.

Cependant tout était prêt pour la réception des derniers Sacrements. Les prières ayant commencé, il y répondait, avec calme, au milieu de l'émotion des prêtres qui l'entouraient. Après avoir reçu l'extrême-onction, il renouvela avec fermeté la profession de sa foi, et spécialement de sa foi à la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le Sacrement adorable de l'Eucharistie qu'on venait d'apporter. Le prêtre lui ayant dit que Jésus-Christ, qui avait souffert et qui était mort pour le salut du monde, venait le visiter et descendre dans son âme pour être sa force, pour l'aider à souffrir et à mourir aussi pour le salut de son troupeau, il se recueillit, goûta cette pensée et reçut avec une sainte émotion le viatique des mourants.

Tout le reste de la nuit fut accompagné de souffrances

cruelles. Les plaintes qu'elles lui arrachaient étaient accompagnées de nouveaux élans de piété : *Mon Dieu, que je souffre ; il n'y a point de douleur comparable à la mienne ; je vous offre mes souffrances ; que ma volonté ne s'accomplisse pas, mais la vôtre ; mon Dieu, je vous aime ; vous êtes mon père , le meilleur et le plus tendre des pères ; puis , revenant encore à son cher troupeau : Mon Dieu , si je souffre , je l'ai bien mérité moi ; mais votre peuple , votre pauvre peuple , faites-lui miséricorde.*

Le matin , le docteur Cayol , son médecin et son ami , était enfin parvenu à le rejoindre , ainsi que le grand-vicaire qui en avait été violemment séparé la veille. On chercha les moyens de transporter l'auguste blessé à l'archevêché. Le maintien des barricades rendait ce projet presque impossible. Les insurgés qui avaient veillé en silence , pendant toute la nuit , autour de l'asile qui avait reçu le bon pasteur , venaient avec anxiété chercher de ses nouvelles. Les hommes , les femmes , les enfants montraient la plus vive émotion et laissaient couler des larmes , en apprenant la triste réalité. Les grands-vicaires , M. le curé de Saint-Antoine , les autres prêtres présents y ajoutaient le récit des paroles admirables , par lesquelles le bon pasteur les conjurait de déposer les armes , et de profiter du délai qui venait de leur être accordé pour faire leur soumission. On leur répétait surtout le vœu si ardent du pontife blessé à mort : *Que mon sang soit le dernier versé !* Ils baissaient la tête avec une vive douleur , et on ne peut guère douter que l'impression profonde , produite dans l'immense faubourg par le dévouement pastoral , n'ait contribué pour beaucoup à rendre la dernière résistance peu longue et à hâter la pacification générale.

Vers une heure , dès que le chemin fut ouvert , l'Archevêque fut placé sur un brancard fabriqué à la hâte. Des ouvriers du faubourg , des soldats , des gardes nationaux réunis par une affection et des regrets communs ne se disputaient plus que l'honneur de porter ce précieux fardeau. Un cortège , formé à la hâte de soldats et d'officiers des différents corps , se mit en marche avec les prêtres , les médecins , les serviteurs du prélat. Une longue haie de peuple pénétré de douleur , de respect , d'admiration , la garde nationale et les troupes pleines des mêmes sentiments , et rendant les honneurs militaires , l'ac-

cueillaient sur son passage. On se jetait à genoux et on faisait le signe de la croix, comme devant les reliques d'un martyr. Des prêtres accourus de tous les points de Paris le reçurent à l'archevêché, tout baignés de larmes, mais aussi tout fiers, de la gloire si sainte de leur pontife. Paris tout entier partageait ce double sentiment et, au milieu de si grands malheurs, ce malheur semblait dominer tous les autres. La paix, la sérénité, la piété de l'Archevêque étaient toujours les mêmes, à mesure que le mal faisait de plus profonds ravages. Il bénissait les soldats de son escorte, tombés à genoux autour de son lit; il répondait à ses grands-vicaires et aux membres de son clergé, de son chapitre, de ses séminaires, se pressant tous autour de lui, *que ce n'était pas pour sa guérison qu'il fallait prier, mais pour que sa mort fût sainte.* Il baisait souvent un Crucifix avec piété, en se rappelant que c'était le souverain Pontife qui le lui avait envoyé, comme un gage de sa tendresse paternelle, et qui y avait attaché des indulgences pour l'article de la mort.

Les plus illustres médecins et chirurgiens de la capitale avaient inutilement été appelés; tout espoir était perdu. Son agonie commença le mardi, vers midi. Depuis ce moment jusqu'à quatre heures et demie, heure de sa mort, les prières de la recommandation de l'âme furent récitées à travers les sanglots d'une nombreuse assistance de prêtres, de gardes nationaux, d'hommes de toutes les conditions. Quand enfin l'Archevêque eut rendu le dernier soupir, un des grands-vicaires, ayant rappelé aux prêtres présents et tout baignés de larmes quelques-unes des plus touchantes paroles du martyr de la charité, tous étendirent la main sur son corps et jurèrent de consacrer, à son exemple, leur vie, et jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour la gloire de Dieu et le salut de leurs frères.

Paris et la France entière savaient déjà la mort de l'illustre Archevêque, et l'on peut dire que de tous les cœurs, comme de toutes les bouches, s'élevait un concert de louanges pour honorer ce beau dévouement; mais il fallait que cette mort fût officiellement notifiée au diocèse, qui venait de perdre un si bon pasteur. Les membres du chapitre métropolitain et

les vicaires-généraux capitulaires, nommés par eux, devaient être les premiers à payer un tribut d'éloges au Pontife victime de sa charité. Ils le firent dans les termes les plus touchants; on en jugera par les passages que nous allons citer. Voici d'abord comment s'exprime le vénérable chapitre sur cet illustre défunt :

« Il nous fut cher à plus d'un titre; c'est pour nous surtout que sa perte est cruelle. Avant de le vénérer comme un chef, nous l'avions aimé comme un frère. Il honorait le chapitre métropolitain de Paris dont il était membre, quand il plut à la Providence de l'élever sur cet illustre siège, auquel il devait par sa mort donner un nouvel éclat; mais nous ferons taire la voix de nos douleurs, pour nous associer à ses triomphes. Que tous les chrétiens se réjouissent de cette gloire, qui fait revivre sous nos yeux les merveilles d'un autre Denis, notre premier apôtre! Que notre siècle soit fier de voir se perpétuer jusqu'à nos jours la race des héros! Soyez heureuse, Eglise de Paris! le ciel a mis sur vos Pontifes la triple couronne de la charité, de la science et du martyre! Et vous aussi, prêtres du diocèse, nos vénérables frères, que la vue de ce sacrifice vous encourage et vous inspire une joie élevée! Toutes les classes de la société paient en ce moment à la patrie leur douloureux tribut; mais vous avez donné ce que vous aviez de plus beau sang, de plus illustre et de plus généreux! Puisse cette offrande si chère convaincre à jamais tous les hommes de la sincérité de notre amour, de la vérité de notre immortel dévouement! Tel a paru le cœur du père, tel sera toujours celui de ses enfants. Nous en prenons le solennel engagement sur ces restes sacrés. Demeurez au milieu de nous, saint et vénérable tombeau, comme un abri dans la tempête, comme une espérance divine. Vous prêcherez toujours avec une autorité infinie l'union et la charité. Cette voix du père commun rapprochera tous ses enfants; il n'y aura plus ici-bas que des frères, et la paix de la terre, qu'il a voulu acheter au prix de tout son sang, ajoutera dans le ciel aux félicités du Pontife. »

Le lettre des vicaires généraux capitulaires n'est pas moins remarquable par les beaux sentiments qu'elle exprime. La manière dont ils rendent compte de ce sacrifice héroïque jette

un nouveau jour sur l'intérieur si pur, si généreux du prélat; sur ses vertus et son mérite de tout genre, auquel cette mort venait prêter un si touchant éclat. Voici les principaux passages de cette lettre :

» Nos très-chers Frères,

» L'âme du grand pontife qui n'a pas craint de donner sa vie pour son peuple a été rappelée dans le sein de Dieu; Mgr. Denis-Auguste Affre a cessé de vivre.

En présence de cette mort héroïque et sublime, dont la nouvelle a fait tressaillir d'un inexprimable sentiment la cité, la patrie, l'Eglise; quand vos cœurs sont encore tout pleins d'une douleur sainte et filiale, quand vos yeux sont mouillés de larmes; quand, fixés par le souvenir sur ce beau trépas vous vous dites tous, habitants de cette grande cité : « C'est ainsi qu'il nous a aimés ! » Quel autre éloge oserons-nous vous présenter, N. T. C. F., sinon ces larmes que vous versez et ces paroles que vous vous dites à vous-mêmes ?

» Hélas ! aussitôt que cette rumeur s'est répandue dans la cité : *L'Archevêque de Paris est blessé, et il est mort* : Telle a été l'impression profonde de cette perte, qu'on s'arrêtait pour s'en entretenir dans les rues et dans les carrefours; qu'au milieu des angoisses publiques, chacun sentait dans son âme comme une grande amertume de plus, et qu'ayant déjà peut-être à gémir sur la mort d'un frère, d'un père, d'un ami, d'un époux, on retrouvait encore des pleurs pour l'Archevêque de Paris.

» Mais, en même temps, les chrétiens fidèles avaient compris cette glorieuse fin. Tout en larmes, ils se félicitaient et ils se disaient : « Dieu est bon; il est toujours avec son Eglise, il lui donne un martyr de plus. »

» Nous craindriions, N. T. C. F., de vous rappeler les jours lugubres qui amenèrent cette sanglante catastrophe, si, du haut des régions sereines où le chrétien habite, il ne lui était pas souvent utile de descendre pour contempler de près ce triste monde où s'accomplit son pèlerinage.

» La guerre civile avait éclaté dans nos murs; le canon

grondait partout ; les bons citoyens avaient pris les armes pour voler au secours de la patrie en danger ; nos rues ressemblaient à un camp.

» C'est alors, N. T. C. F., alors que la lutte semblait devoir se prolonger encore , que l'on vit l'Archevêque de Paris sortir à pied de son hôtel , suivi de deux prêtres.

» A voir ainsi le premier pasteur au milieu du troupeau en deuil, on put comprendre qu'il allait courir après la brebis égarée. Je ne sais quel sentiment de confiance chrétienne agitait tous les cœurs. On commençait à espérer, en voyant le ministre de la paix descendre dans l'arène du combat. On l'accueillit avec enthousiasme.

» Pour lui, calme et serein en ce moment solennel, comme nous l'avons toujours connu, il calculait froidement et sagement toutes les chances de sa périlleuse démarche, et il allait disant ces paroles : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. »

» Vous ne le savez que trop, nos T. C. F., au moment où de la voix et du geste l'Archevêque de Paris cherchait à apaiser ces passions fougueuses et armées qui frémissaient autour de lui, il tombe frappé d'une balle et il est emporté tout sanglant.

» Dieu ne permit cependant pas que cette blessure mortelle brisât soudainement sa vie.

» Il voulut réserver à son serviteur les douleurs d'une agonie cruelle, pour que le sacrifice fût plus complet. Il voulut nous conserver à nous-mêmes les dernières paroles et les derniers instants de notre pasteur, pour que le sacrifice fût plus utile.

» C'est alors que nous le vîmes conserver jusqu'à la fin cette grandeur d'âme et cette énergie qui l'avaient conduit au danger. Nous entourions son lit de mort, nous l'arrosions de nos larmes, tandis que de braves guerriers blessés comme lui, et qui l'avaient vu sur la brèche aussi intrépide qu'eux-mêmes, agenouillés maintenant et lui demandant sa bénédiction, semblaient reconnaître que la bravoure du prêtre qui meurt martyr n'était pas inférieure au courage du soldat....

» L'Archevêque de Paris reçut de la nature trois dons précieux, qui font immanquablement les hommes supérieurs : Une haute intelligence, un caractère énergique, un grand amour

de la vérité. A ces dons précieux de la nature, qui ne sont rien sans ceux de la grâce, Dieu joignit une foi inébranlable, une sévérité de mœurs qui ressemblait à la caudeur de l'enfance; une charité ardente qui fait qu'on meurt pour ceux qu'on aime. Ces qualités et ces vertus, l'Archevêque de Paris les mit au service de l'Eglise, qu'il aima jusqu'à la passion. Tel fut l'homme; tel fut le pontife....

» Mais votre Archevêque vous a été surtout connu par ses écrits et par ses œuvres.

» Qui de vous n'a eu entre les mains les écrits nombreux où l'illustre Prélat répandait avec profusion les trésors de sa science et de son éloquence grave et mâle?....

» Il vous semble, N. T. C. F., qu'en présence des restes du grand pontife, qui vous apparaît déjà dans les cieux avec l'auréole de la gloire, nous ne devrions pas venir vous demander ces prières qui, en abrégeant pour les âmes la durée de l'expiation, accélèrent leur entrée au ciel. Mais les jugements de Dieu sont impénétrables; mais la charge qui lui fut confiée fut immense; mais, durant ses derniers instants, nous l'entendions gémir sur le redoutable compte qu'il avait à rendre. Vous voudrez donc vous unir à nous, et vous offrirez avec nous vos sacrifices et vos supplications pour l'âme de Mgr. Denis-Auguste Affre, Archevêque de Paris. »

L'empressement des fidèles répondit à cette solennelle invitation. Le corps du Prélat exposé dans une chapelle ardente, selon l'usage, devint pendant plusieurs jours le but d'un pieux pèlerinage, où des personnes de tous les rangs, de tous les âges, de toutes les croyances, s'unissaient dans un même sentiment d'admiration et de reconnaissance. Il fallait, pour satisfaire aux désirs des fidèles, que les prêtres qui entouraient la dépouille mortelle du Prélat y fissent toucher, comme à un corps saint, des croix, médailles ou chapelets qui leur étaient remis de toutes parts, et qu'on gardait ensuite comme de véritables reliques. On vit des militaires s'agenouiller respectueusement auprès du lit funèbre et, les regards fixés sur ce héros de la charité, prendre, pour ainsi dire, à son école, de nouvelles leçons de courage et s'enflammer d'un nouvel amour pour la patrie.

On admirait les desseins de la Providence qui avait permis pour la gloire de la religion cet événement bien triste sous un rapport, bien glorieux sous d'autres. C'était sans doute une mort regrettable que celle d'un Prélat si jeune encore, et capable de rendre à l'Eglise de longs et d'utiles services, par la supériorité de ses talents et l'activité de son zèle. Mais la plus longue vie eût-elle égalé en mérite, en gloire et en utilité, cette fin précoce, mais si admirable? C'était l'Evangile en action; c'était le dernier effort de la charité pastorale, et pourtant ce n'était que l'accomplissement d'un devoir commun à tous les Evêques, à tous les Prêtres, puisque le bon pasteur doit être prêt à donner au besoin sa vie pour ses brebis. On sentait que la religion n'avait fait que donner là un échantillon de ce que partout elle saurait faire.

Mais ce qui ajoutait encore au mérite de ce grand sacrifice, c'est la manière dont il avait été consommé et les circonstances qui l'avaient suivi. Les derniers moments de l'Archevêque présentaient en effet un caractère très-remarquable de sainteté, et rendaient sa mort aussi édifiante devant les hommes que précieuse devant Dieu. L'humilité est le cachet ordinaire de la vraie sainteté; or, chacune des paroles de l'Archevêque mourant était empreinte des sentiments les plus modestes par rapport à lui-même, et d'un profond mépris de la gloire mondaine. Son unique préoccupation était la crainte de recueillir une trop grande abondance d'éloges qu'il ne pensait pas mériter.

Sa patience égalait sa modestie, et on peut même dire, à la louange de la grâce de Dieu, qui seule peut opérer de semblables merveilles dans ses élus, qu'une transformation véritable avait eu lieu dans cette âme, qui ne laissait presque plus apercevoir les imperfections qu'on avait remarquées quelquefois en elle. Personne n'a mieux relevé cette circonstance que l'honorable docteur Cayol, médecin et ami du Prélat, auquel il prodigua les soins les plus empressés dans cette crise si douloureuse. Aux yeux du célèbre médecin, il y eut dans les dispositions intérieures du malade, dans toute la conduite de l'Archevêque mourant, une force d'âme si étonnante, une supériorité de patience si élevée au-dessus même des habitudes si chrétiennes de Mgr. Affre, que le docteur se crut

autorisé à y voir quelque chose de surhumain, ou en d'autres termes le cachet du *surnaturel*.

« Tous ceux, dit-il, en terminant son beau récit de la mort de l'Archevêque, tous ceux qui comme nous ont eu le bonheur de connaître particulièrement Mgr. Affre, savent qu'il n'était pas de ces hommes qui font peu de cas de la vie. Nous pouvons affirmer qu'il aimait la vie, comme peut et doit l'aimer un chrétien et un prêtre. Il y était attaché par les affections de famille les plus douces, par les relations sociales les plus flatteuses. Il devait aimer aussi sa position, sa dignité à laquelle il avait été élevé par son mérite personnel; il devait l'aimer, parce qu'elle lui avait ouvert une grande carrière de dévouement, parce qu'il y avait fait beaucoup de bien et qu'il en voyait encore beaucoup à faire.

» Doué d'une raison supérieure et d'un caractère ferme, il n'était pas cependant de ces natures stoïques, pour qui la douleur physique n'est presque rien, et qui semble ne pas connaître le prix de la santé. Il craignait la douleur et le malaise; les moindres dérangements de sa santé lui faisaient souci; homme d'étude et d'habitude pacifique, il n'avait pas et ne pouvait pas avoir ce qu'on appelle le courage des armes. On l'avait vu, peu de jours avant sa blessure, vivement ému du bruit de la fusillade dans le quartier Sainte-Geneviève, où il était allé administrer la Confirmation, tandis que l'insurrection éclatait dans le voisinage. Nous-même, nous l'avions vu un peu troublé dans les journées de février, lorsque le bruit de la canonnade retentissait dans l'île Saint-Louis.

» Tel était l'homme dans son caractère, dans sa nature,

» Mais lorsque la grande pensée de l'expiation et du sacrifice se fut emparée de son âme; lorsqu'il eut reçu d'en haut les grâces nécessaires pour l'accomplissement de sa sainte mission, il se trouva élevé au-dessus de sa nature. Dès ce moment, on dirait que l'homme a disparu pour ne laisser voir que la victime dévouée. Sa vie lui paraît *peu de chose*: il le dit et le répète avec la simplicité de la conviction. Il néglige les conseils de la prudence humaine la plus vulgaire, lui naturellement si sage et d'une prudence si consommée! Entre le projet et l'exécution, il ne prend pas même le temps de ré-

fléchir, de consulter, de faire sonder les dispositions du faubourg. A midi, la pensée ne lui était pas encore venue; à cinq heures, il était chez le général Cavaignac, et à huit heures, dans le faubourg Saint-Antoine. Le bruit du canon et de la fusillade ne lui causent plus aucun trouble; les images sanglantes qu'on met sous ses yeux pour le détourner de son dessein ne l'émeuvent pas.

» Lorsqu'enfin il est frappé, le surnaturel éclate, pour ainsi dire, d'une manière plus merveilleuse. Cet homme, naturellement soucieux de sa santé, ne fait qu'une seule question sur sa blessure, et c'est pour savoir si elle est mortelle. Après cela il n'en parle plus, il ne s'inquiète pas de savoir si le coup qui l'a atteint est venu de droite ou de gauche, si la balle est restée dans la plaie, s'il y a possibilité de la retirer, s'il doit souffrir beaucoup et longtemps, s'il aura quelque opération chirurgicale à subir. Pas un seul mot de toutes ces choses qui humainement parlant étaient d'un si grand intérêt pour lui ! Qui le croirait, il ne nous a pas seulement demandé une seule fois de le soulager; il savait bien que nous nous en occupions; mais il est si naturel qu'un malade, en proie à d'horribles tortures, demande du soulagement à son médecin ! il ne l'a pas fait une seule fois; il demandait seulement à Dieu la résignation et la patience. Cet homme, naturellement impatient de la douleur, souffrait des douleurs atroces sans un seul mouvement d'impatience; ses gémissements continuels étaient comprimés par la résignation, et lorsqu'ils éclataient un peu, il en demandait pardon : *Ah ! mes amis, disait-il, éloignez-vous de moi, je ne vous édifie pas.*

» Pendant les deux assauts du faubourg qu'il lui a fallu subir après sa blessure, le bruit du canon retentissait dans sa chambre et faisait trembler les vitres sans lui causer le moindre saisissement, la moindre inquiétude personnelle, quoi qu'il eût toute sa tête, toutes ses facultés, et que son ouïe ne fût pas le moins du monde affaiblie. Pas un seul mot, pas une seule question sur le bruit qu'il entend. Il n'est occupé qu'à prier et à souffrir avec une constance de martyr. N'est-ce pas là du surnaturel ? »

Les obsèques du Prélat eurent lieu avec toute la pompe que méritaient son caractère éminent et son dévouement si généreux. Au milieu de tant de victimes héroïques qui avaient succombé dans ces fatales journées, et que leurs familles désolées ensevelissaient avec honneur, il y eut pourtant un deuil qui effaça tous les autres, et dans lequel on peut dire que toutes les douleurs vinrent se confondre ; ce fut celui de l'Archevêque. Son immense famille (le diocèse de Paris n'était pas autre chose pour lui) se pressa autour de sa dépouille mortelle. Ses funérailles parurent comme un hommage spécial de la population parisienne, au sublime sacrifice de son premier pasteur, et elles brillèrent surtout par leur caractère vraiment populaire.

Le 7 juillet, à neuf heures du matin, on voyait réunis à l'Archevêché tout le clergé diocésain, toutes les communautés religieuses, de nombreux personnages invités, parents ou amis du vénérable Archevêque, et dans toutes les rues voisines une multitude de fidèles que leur admiration et leur piété avaient attirés.

Le cortège se mit en marche suivant la rue Saint-Louis, le Pont-Marie, les quais jusqu'au Pont-Notre-Dame, le quai aux fleurs, la place du Palais de justice, le quai du marché-neuf et le parvis Notre-Dame. Ce défilé dura deux heures et demie. En avant marchaient les communautés religieuses de femmes ; les filles de la charité, les sœurs du bon-secours, les sœurs de la Croix-Saint-André, les sœurs de Sainte-Marie, les dames de Saint-Thomas de Villeneuve ; puis les séminaires et les communautés d'hommes, les frères des écoles chrétiennes, le clergé de Paris, MM. les curés de la ville et de la banlieue, les chanoines honoraires, le chapitre métropolitain. Dix évêques étaient rangés autour du cercueil, que précédaient les insignes voilés de crêpes et quatre étendards sur lesquels étaient tracées en lettres d'argent les inscriptions suivantes : — LA PAIX SOIT AVEC VOUS. — LE BON PASTEUR DONNE SA VIE POUR SES BREBIS. — SEIGNEUR, PRENEZ PITIÉ DE VOTRE PEUPLE. — JE DÉSIRE QUE MON SANG SOIT LE DERNIER VERSÉ. — Chacun de ces étendards, qui rappelait les dernières paroles de l'héroïque Archevêque, était porté par un des curés de Paris. M. le curé de Saint-Germain-des-Prés et M. le curé

de Saint-Philippe-du-Roule, portaient aussi l'un un rameau vert, en souvenir de celui que l'Archevêque présenta comme un signe de paix aux insurgés, l'autre une palme, image glorieuse et vraie du martyr.

Un char funèbre avait été préparé pour recevoir la dépouille mortelle du pontife ; mais le clergé , la garde nationale et l'armée voulurent successivement porter comme en triomphe sur leurs épaules le lit de parade sur lequel l'Archevêque , revêtu de ses habits pontificaux et le visage découvert , était exposé aux regards d'une population immense , qu'il semblait bénir et évangéliser encore sur son passage par les paroles écrites sur les étendards et que des milliers de bouches répétaient avec attendrissement. Derrière ces restes vénérés , la famille de l'Archevêque , son frère , ses neveux , d'autres parents ; la députation des représentants du peuple , à laquelle s'étaient joints plus de deux cents autres membres de l'Assemblée nationale. Des soldats de toutes armes formaient la double haie de ce long cortège , et contenaient les flots d'une multitude qui affluait de toutes les rues. Malgré cet empressement , l'attitude de tout ce peuple était admirable ; on entendit bien des paroles touchantes , on vit couler bien des larmes. Le clergé , pendant cette marche toute recueillie , chantait les psaumes de l'office des morts , dont le chant n'était interrompu que par les roulements lugubres des tambours.

A l'entrée de la métropole , la levée du corps fut faite par le doyen du chapitre , avec les prières , les chants et les cérémonies d'usage. On ne pouvait rien voir de plus imposant que l'intérieur de la vaste église de Notre-Dame , dans cette funèbre cérémonie. Au centre de la nef , s'élevait le catafalque entre les deux bras de la croix occupée par les estrades destinées aux membres de l'Assemblée nationale , au corps diplomatique , à la magistrature. D'immenses draperies de deuil enveloppaient toute l'église ; tous ces ornements funèbres étaient d'ailleurs d'une grande simplicité , point d'armoiries ni d'insignes sur les tentures , mais seulement ces mêmes paroles qui éclataient en lettres d'argent sur les quatre étendards portés autour du cercueil. Le chœur était littéralement rempli par le clergé ; le nombre des ecclésiastiques s'élevait certaine-

ment à plus de mille. Les galeries supérieures avaient été réservées aux religieuses des différentes communautés; le reste de l'église était rempli par les fidèles qui s'y étaient rendus de bonne heure, par la garde nationale, la garde mobile et la troupe de ligne.

La messe solennelle fut célébrée par Mgr. l'Evêque de Meaux, comme étant le plus ancien des Evêques suffragants; il était assisté à l'autel par deux membres du chapitre métropolitain, MM. Tresvaux et Molinier. Les cinq absoutes furent faites par Mgr. l'Archevêque de Nicée, nonce apostolique, par NN. SS. les Evêques d'Orléans, de Blois, de Versailles et de Meaux. Les autres Evêques qui assistaient à la cérémonie étaient Mgr. l'Archevêque de Chalcédoine, NN. SS. les Evêques de Quimper, de Langres, de Nevers, de Beauvais et d'Amata.

On ne pouvait se défendre d'une vive impression, en contemplant l'admirable et religieux spectacle de ces funérailles. Le respect, le recueillement, la tristesse de plus de deux cent mille spectateurs, accourus sur le passage du cortège funèbre, remplissaient les âmes chrétiennes de consolation et d'espérance. Tout ce peuple, ému jusqu'aux larmes, comprenait que ce n'était pas un mort ordinaire, ni même seulement un mort illustre qu'on promenait à travers les rues de Paris. Les pleurs d'un grand nombre et la plus profonde vénération de tous disaient assez haut que, dans ce pontife, victime volontaire d'un grand devoir, ils saluaient d'un dernier regard et d'une dernière prière le pasteur qui avait voulu les sauver, et en qui ils espéraient trouver encore un médiateur dans le ciel. En un mot, on croyait moins assister aux obsèques d'un Evêque, qu'au triomphe d'un martyr.

Le gouvernement avait tenu, dans ces tristes circonstances, la plus belle conduite. Aussitôt la mort de l'Archevêque, le général Cavaignac, chef du pouvoir exécutif, avait adressé aux vicaires-généraux une lettre courte, mais digne, et dans laquelle les sentiments du chrétien s'unissaient à la reconnaissance du citoyen, pour exalter un dévouement que la religion avait inspiré, et dont elle devait être la première à recueillir les honneurs. La chambre des représentants du peuple avait été unanime dans l'expression de ses sympathies et de ses

regrets, et elle crut avec raison s'honorer elle-même en prodiguant les éloges au Pontife qui avait si bien mérité de la patrie, et en lui décernant, après sa mort, un tribut d'honneur tout particulier. Sur la proposition de M. de Saint-Priest, on vota l'élévation d'un monument à la mémoire de l'Archevêque de Paris, en témoignage public d'admiration et de pieuse reconnaissance.

Un incident fâcheux vint se mêler à cette noble manifestation. Le choix du lieu où devait être placé ce monument fut l'objet d'une discussion presque puérile et qui aurait pu devenir vraiment regrettable, si elle eût été poussée plus loin. L'église de Notre-Dame s'offrait naturellement à la pensée de tout le monde, et semblait demander une préférence que de hautes convenances devaient lui assurer; mais quelques-uns des représentants du peuple trouvaient ce temple catholique trop peu accessible aux visiteurs de toutes croyances, que leur admiration pour l'Archevêque conduirait à ce monument; ils auraient préféré qu'on l'érigêât sous les voûtes du Panthéon, ou dans le lieu même qui avait vu tomber le Prélat frappé de la balle meurtrière. Il pouvait y avoir quelque chose d'honorable et de plausible dans cette susceptibilité, mais pourtant on doit reconnaître qu'elle était poussée beaucoup trop loin, et le principal organe des idées protestantes dans l'Assemblée nationale, M. Coquerel, se chargea lui-même d'en faire justice par quelques mots qui furent généralement applaudis : « Quand je voudrai, dit-il, rendre hommage à la mémoire de l'Archevêque de Paris, je n'hésiterai pas à me transporter sous les voûtes de l'église Notre-Dame, et je puis assurer que mes co-religionnaires feront comme moi. »

Instruits de ce qui se passait à l'Assemblée nationale, les vicaires-généraux capitulaires avaient cru de leur devoir d'intervenir dans ce débat, en faisant connaître les sentiments du clergé de Paris, qui devaient nécessairement être d'un grand poids dans cette circonstance, et contribuer à fixer quelques esprits irrésolus. Ils écrivirent donc, le 15 juillet, au Président de l'Assemblée la lettre suivante, qu'on ne lira pas sans intérêt.

« M. le Président .

» Nous avons béni l'Assemblée nationale des hommages inaccoutumés dont elle a bien voulu déjà entourer la mémoire de l'Archevêque de Paris, notre vénéré Pasteur et Père. Nous apprenons avec reconnaissance les nouveaux honneurs, qu'elle semble vouloir accorder à sa mort sainte et glorieuse. A l'expression de notre profonde gratitude, nous osons joindre l'expression d'un vœu que nous formons avec unanimité. La France dans la personne de Mgr. l'Archevêque de Paris, honore surtout le bon Pasteur donnant sa vie pour ses brebis, l'Evêque martyr de la charité chrétienne. N'est-ce pas auprès de la chaire pastorale, auprès de l'autel où il a prié, où il a offert la victime sainte, avant de s'immoler lui-même, où il a puisé la volonté de mourir pour ses frères, n'est-ce pas à Notre-Dame de Paris que devrait être placée sa statue? C'est là que l'ordre sacerdotal viendrait retremper chaque jour son dévouement et sa charité; c'est là que ses successeurs, si des jours mauvais se levaient encore sur notre pays, viendraient former comme lui des résolutions magnanimes.

» Plus le monument qui lui est destiné sera simple, mieux il nous retracera la simplicité de sa vie, et s'il est permis de le dire, l'héroïque simplicité de sa mort.

» Etrangers aux usages parlementaires, nous ne savons s'il nous est permis d'apporter notre humble demande au milieu des délibérations de l'Assemblée nationale. Si cette manifestation ne nous est pas interdite, nous déposons respectueusement entre vos mains, M. le Président, l'expression de notre vœu, au nom du chapitre, au nom de tout le clergé de Paris, au nom même du vénérable Pontife dont nous fûmes les collaborateurs, les conseillers et les amis. »

Cette lettre fut prise en considération, et l'Assemblée n'hésita plus à émettre son vote dont voici la substance.

ARTICLE PREMIER. Un monument sera élevé sous les voûtes de l'église métropolitaine de Notre-Dame de Paris, au nom et

aux frais de la République, à la mémoire de l'Archevêque de Paris.

ART. II. Sur ce monument on lira les inscriptions suivantes :

LE BON PASTEUR DONNE SA VIE POUR SES BREBIS.

Saint Jean, c. x. v. 44.

PUISSE MON SANG ÊTRE LE DERNIER VERSÉ.

(Dernières paroles du Prélat).

Le dévouement sublime de l'Archevêque de Paris avait trouvé partout des admirateurs et produit une immense sensation. Une des premières pensées des vicaires-généraux, qui entouraient le Prélat, avait dû être de transmettre au souverain Pontife les détails de cette mort si édifiante ; voici en quels termes Son Eminence le Cardinal secrétaire d'Etat de sa sainteté répondit, au nom du Saint-Père, à cette touchante communication. La lettre est adressée à Mgr. Jacquemet, vicaire-général capitulaire.

« Monsieur ,

» Je ne puis pas ne point partager les sentiments que , dans sa lettre du 3 juillet , votre seigneurie m'exprimait sur la perte douloureuse du Pasteur de l'Eglise métropolitaine de Paris. Je remercie sincèrement votre seigneurie du gracieux procédé dont elle a usé à mon égard , en m'envoyant le beau récit de toutes les circonstances qui ont précédé et accompagné la mort du héros de l'épiscopat français. Je vous félicite vous-même de tout le zèle que vous avez mis à suivre l'exemple du défunt Archevêque , et j'ai le plaisir de vous exprimer les sentiments d'estime particulière et distinguée , avec laquelle je suis de votre seigneurie , le très-affectionné ,

G. CARD. SOGLIA. »

On rendit à Rome de solennels hommages à la mémoire du Prélat défunt. La chambre des députés lui vota un service religieux et une prière mémorative , et les Français , réunis

dans leur église nationale, sur l'invitation de l'ambassadeur de France, assistèrent à l'office chanté pour les victimes de ces malheureuses journées, en tête desquelles se plaçaient, dans tous les souvenirs, les noms de Mgr. Affre, et des généraux Négrier et de Bréa. Un autre service, ordonné par le Pape, fut célébré le 15 dans la basilique de Sainte-Marie Majeure. Sa Sainteté y assistait accompagnée des quatre grands dignitaires ecclésiastiques, du cardinal vicaire et de tous les Evêques présents à Rome.

La mort de l'Archevêque de Paris, en excitant au plus haut point l'admiration publique, n'avait cependant pas dû l'épuiser. D'autres dévouements avaient éclaté autour du sien, et pendant plusieurs semaines les journaux ne cessèrent d'enregistrer une foule d'actes où respirait le patriotisme le plus généreux, et qui étaient dus à de simples prêtres, quelquefois même à d'humbles et obscures religieuses.

Durant les quatre jours de cette lutte horrible, qui ensanglanta les rues de la capitale, le clergé de Paris, par son dévouement et son incessante charité, ne fit que grandir dans l'estime d'une population qui le vénérât déjà depuis longtemps. Partout MM. les curés, leurs dignes vicaires, et les prêtres étrangers à la capitale, se montrèrent dignes de l'illustre chef qui venait de périr, victime de son amour pour ses frères. MM. les curés de Saint-Merry, de Saint-Etienne-du-Mont, de Saint-Séverin, de Saint-Jacques-du-Haut-pas et de Saint-Médard, au plus fort du combat, accoururent auprès des blessés et offrirent leur église pour servir d'ambulance. Au faubourg Saint-Antoine, le clergé descendit dans les rues avec les respectables prêtres de la congrégation de Picpus; tous prêchaient la paix et en même temps pansaient les blessés et les transportaient eux-mêmes sur des civières dans les hôpitaux et les ambulances. Les gardes nationaux, les gardes mobiles, les troupes de ligne, saluaient avec respect les brancards que portaient sur leurs épaules, quatre par quatre, ces prêtres en soutane. Dans les quartiers où les prêtres étaient trop éloignés, on voyait de temps à autre des ecclésiastiques accourir auprès des convois de blessés, offrant leurs soins et les secours de leur saint ministère. C'est ainsi qu'on a en-

tendu M. l'abbé Coquereau , s'approchant d'une charrette pleine de braves , couverts de blessures , s'écrier : « Mes amis , je suis prêtre ; recommandez-vous à Dieu , je vais vous donner l'absolution. » Tous s'inclinèrent avec le plus profond respect , à cette parole du zélé ministre de Jésus-Christ.

Ces faits , au milieu de tant d'autres du même genre , justifient pleinement l'éloge que le chef du pouvoir exécutif s'était plu à faire du clergé , à l'occasion de la mort du vénérable Archevêque de Paris , en disant : « Depuis trois mois , le clergé s'est associé à toutes les joies de la République , et il vient de s'associer à toutes ses douleurs. »

Les congrégations religieuses payèrent également leur tribut à la patrie ; les unes en ouvrant leurs maisons pour y créer des ambulances et y recueillir les blessés , les autres en allant offrir des secours , sur le théâtre même du carnage , à ceux qui se trouvaient incapables de les aller recevoir ailleurs. Les filles de la charité , qui semblent trouver des ailes pour voler au secours de toutes les misères , s'étaient répandues comme des anges consolateurs au milieu de ces combattants acharnés ; et uniquement occupées de panser les plaies et d'adoucir les cœurs , elles paraissaient oublier le danger ; quelquefois même on eût dit qu'elles s'en faisaient un jeu.

Une feuille publique dont la couleur n'est pas religieuse , et dont le témoignage par conséquent est ici d'un plus grand poids , enregistrait dans les termes suivants deux des plus touchants épisodes de ces scènes tragiques.

« Nous avons toujours éprouvé un sentiment de vénération et de profonde gratitude pour les sœurs de charité. Ces nobles et saintes femmes au cœur d'or qui , déposant par conviction et par dévouement toutes les timidités , toutes les faiblesses de leur sexe , apparaissent à point nommé partout où il y a un danger , partout où il y a une misère , laissant tomber une parole de miséricorde et de pardon , et consolant l'humanité par le spectacle sublime des vertus évangéliques.

» C'est donc avec bonheur que nous avons recueilli de la bouche d'un témoin digne de foi , et que nous répétons ici les deux anecdotes suivantes :

» Dans la journée du 25 , un capitaine de la garde mo-

bile, fait prisonnier par les insurgés, fut conduit dans la cour des sœurs de charité du douzième arrondissement ; il allait être fusillé, lorsque la supérieure, avec cette abnégation et cette énergie que Dieu a mises au cœur des femmes qu'il a bénies, se plaça résolument au travers des fusils :

» — Arrêtez, s'écria-t-elle, c'est ici la maison de Dieu ! un crime la souillerait ; la mort de cet homme vous porterait malheur !

» — Vous avez raison, ma sœur ; vous avez toujours été bonne pour nous, nous ne voulons pas vous faire de peine. Nous allons emmener le prisonnier et le fusiller dans la rue ; vous ne le verrez pas.

» — Non, mes amis, cet homme m'appartient, il ne doit pas sortir d'ici. Au nom des services que nous vous avons rendus ; au nom de vos femmes et de vos enfants, je le réclame. Qu'il soit notre prisonnier.

» Pendant deux heures, la courageuse et noble sœur lutta, sans faiblir un instant, contre les forcenés qu'elle ne pouvait convaincre, mais empêchant le crime par sa présence et sa fermeté, lorsqu'une vive fusillade lui vint en aide comme un argument suprême. La supérieure profita du premier moment de trouble et d'hésitation pour pousser le pauvre officier dans la pharmacie dont elle ferma la porte, et l'ayant déguisé à la hâte, elle parvint à le dérober à ses meurtriers.

» Et revenant au milieu d'eux quelques instants après : « Remercions Dieu, leur dit-elle, avec un sourire sur les lèvres, et une prière dans le cœur, remercions Dieu qui a sauvé le prisonnier. »

» Ailleurs, un insurgé ivre de poudre, d'eau-de-vie et de sang, trouvant sur son passage une sœur de charité, qui allait porter secours aux blessés, lui posa en la menaçant la baïonnette sur la poitrine. La sœur le regarda sans s'émouvoir, et détournant le fusil d'un geste de dédain : « Crois-tu donc, mon ami, que j'aie peur d'une baïonnette..... je n'ai peur que de Dieu ! »

» Et continuant sa route sans détourner la tête, elle s'en alla auprès d'un mourant qu'une balle avait frappé quelques pas plus loin.

» Nous ne nous sommes pas inquiété de demander le nom

de ces deux sœurs, elles n'en ont pas. Pour Dieu qui les connaît, ce sont deux anges; pour nous ce sont deux sœurs de charité ! »

La religion devait s'empressez d'offrir à Dieu des prières pour les victimes des déplorables journées de juin. N'a-t-elle pas, en effet, un cœur de mère pour ses enfants ? N'a-t-elle pas des secours pour ceux mêmes que la mort a séparés de leurs frères ? Déjà plusieurs services solennels avaient eu lieu pour le repos de l'âme de Mgr. Affre, et notamment dans la basilique de sa métropole de Paris, où son Eminence le Cardinal-Evêque d'Arras s'était transporté pour présider à cette auguste cérémonie. M. l'abbé Cœur, dans une oraison funèbre fortement conçue et semée des traits les plus brillants, avait payé à l'illustre mort un tribut d'éloges vraiment dignes de celui qui en était l'objet. L'Archevêque, beau dans sa vie, en ce qu'il a merveilleusement travaillé à l'union de la patrie et de la religion par ses vertus et par ses ouvrages; l'Archevêque, beau et sublime dans sa mort, parce qu'il a consacré par l'effusion de son sang cette union si nécessaire pour le salut de tous; tel était le plan de ce discours qui n'a pas duré moins de trois heures, et dans lequel on a pu admirer la grande et noble figure d'un Pontife se sacrifiant pour son peuple, et dont la gloire si éclatante rejaillissait sur le christianisme, le sacerdoce et la foi.

Mais si la position éminente et les vertus de l'Archevêque demandaient pour lui un hommage particulier, l'Eglise ne prenait pas moins d'intérêt à cette foule de morts obscurs dont les âmes, à ses yeux comme à ceux de Dieu même, ne sont pas d'un moindre prix que celle du plus illustre Pontife. La patrie, de son côté, devait des hommages à ceux qui étaient morts pour assurer son repos en assurant l'ordre public, et elle devait à tous ses larmes et son amour. Le gouvernement comprit ce devoir, et le 3 juillet, le ministre de l'instruction publique et des cultes adressa la circulaire suivante à tous les Evêques de France :

Monsieur l'Evêque,

« Une lutte sanglante a désolé la capitale, grâces aux plus

héroïques dévouements, la cause de l'ordre a triomphé.

» Au milieu de ces cruelles journées, le clergé lui-même a payé chèrement sa dette à la République. L'Archevêque de Paris est tombé en grand citoyen comme en digne Prélat, au moment où il allait faire entendre aux insurgés la voix de la religion et de la patrie.

» Dans ces douloureuses circonstances, l'Assemblée nationale, afin de consacrer par un deuil public la mémoire des citoyens morts pour la défense de la République les 23, 24, 25 et 26 juin, a voulu que des services funèbres en faveur des victimes fussent célébrés dans toutes les églises de France.

» Je vous prie en conséquence, Monsieur, de vouloir bien donner des instructions à cet effet dans toutes les paroisses de votre diocèse. »

Par suite de cette demande, qui trouva partout des cœurs empressés à y répondre, MM. les vicaires-généraux capitulaires de Paris adressèrent au clergé de la capitale une lettre qui, en transmettant aux fidèles le vœu du gouvernement, y donnait la plus large et la plus convenable interprétation. Voici en quels termes elle était conçue.

Monsieur le Curé,

» A la suite des douloureux événements qui viennent de se passer sous nos yeux, le gouvernement s'est empressé de réclamer les prières de l'Eglise en faveur des victimes de ce désastre. Il a désiré qu'une pieuse cérémonie funèbre fût célébrée à cette intention ; mais tout en nous associant à cette pensée religieuse, il nous a paru, Monsieur le Curé, qu'un autre devoir nous restait à accomplir.

» Au milieu de ces jours de deuil, chaque paroisse de Paris a éprouvé des pertes qui l'affligent ; chacune compte parmi les défunts un certain nombre de ses membres. Il est donc juste aussi que chacune adresse à Dieu des prières spéciales. Aucune des victimes ne sera exceptée ; en présence de la mort et des jugements de Dieu qui la suivent, il n'y a plus de divisions ni de partis. L'Eglise, qui fait des vœux pour que l'ordre et la justice triomphent, n'a plus, après le combat, que des larmes et des prières pour tous. Quand l'illustre Pontife dont

la tombe n'est pas encore fermée se précipita au milieu de la lutte, il s'y rendit dans l'intérêt et pour le salut de tout son troupeau. Si pour tous il a offert son sang, pour tous il eut voulu prier et faire prier. Nous ne faisons donc que suivre une volonté sacrée pour nous, en vous demandant de célébrer un service solennel pour l'âme de ceux qui ont succombé dans les événements des 23, 24, 25 et 26 juin. »

Tout Paris voulut répondre à cet appel, et comme le plus vaste temple n'eût pas suffi pour une semblable cérémonie, il fallut élever, sur une des places publiques de la capitale, l'autel où devait être offerte l'adorable victime de propitiation. Ce fut pour la religion un bien beau moment; elle seule pouvait organiser, dans sa sublime simplicité, une fête aussi imposante que celle dont Paris fut alors témoin. On se rappelait cette autre fête, dont la projet avait fait tant de bruit, quelques mois auparavant, et qui, malgré les millions votés pour en assurer l'éclat, ne fit à Paris qu'une bien faible sensation; parce que la foi n'avait point été appelée à l'animer de son souffle divin, elle n'avait pu enfanter qu'un brillant cadavre. On comparait tout haut ces tentatives infructueuses avec le succès si complet, si consolant que venait d'obtenir l'Eglise, dans la simplicité de ses pompes funèbres.

Sur cette place de la révolution, qui avait vu tomber autrefois tant d'illustres têtes; au lieu maudit où l'échafaud de 93 a laissé des taches de sang ineffaçables, s'élevait un autel; à cet autel un Evêque catholique, entouré de quatre Pontifes, de plus de cinq cents prêtres ou lévites, en présence de l'Assemblée nationale, du pouvoir exécutif, de la garde nationale et de l'armée, allait célébrer nos divins mystères et offrir à Dieu le Sang de la grande Victime qui a sauvé le monde, et qui seule peut encore aujourd'hui sauver les nations.

A dix heures, le clergé de Paris, MM. les grands-vicaires, le chapitre métropolitain, les séminaires de Saint-Sulpice et de Saint-Lazare, se rendirent processionnellement de l'église de la Madeleine sur la place de la Concorde. NN. SS. les Evêques d'Orléans, de Quimper et de Langres, en habits pontificaux et la mitre en tête, accompagnés de trois ecclésiastiques membres de l'Assemblée nationale, fermaient cette longue procession. Derrière ces Prélat, marchaient en simple

soutane noire, Mgr. l'Evêque de Nevers et Mgr. l'Evêque d'Amata. Peu de temps après arrivaient par l'autre côté de la place, sortant du palais Bourbon, le Président du conseil, chargé du pouvoir exécutif, les ministres et les représentants du peuple revêtus de leurs insignes. Les autres corps de l'Etat, la cour de Cassation, le conseil d'Etat, la cour d'appel, les divers tribunaux, l'institut, tout le corps universitaire, avaient déjà pris place autour de l'estrade sur laquelle l'autel était dressé. Un immense carré, formé des gardes nationales et des troupes de toutes armes, se développait sur les quatre côtés de la place. Le char funèbre, en forme de catafalque, portant les restes mortels de quelques-unes des victimes, stationnait derrière l'autel dans la grande avenue des Champs-Elysées. Les terrasses du jardin des Tuileries, les allées des Champs-Elysées et les rues aboutissant à la place de la Concorde, étaient remplies de spectateurs privilégiés.

A dix heures et demie, le roulement des tambours et les fanfares des trompettes annoncèrent que la messe commençait. Elle fut célébrée par Mgr. l'Evêque de Langres. Les chants de l'Eglise retentirent alors sur cette place, que tant de révolutions ont agitée de leurs vociférations sinistres. L'effet de cette religieuse et lugubre harmonie au milieu d'un silence universel, en un tel lieu, fut inexprimable.

L'absoute fut faite, à l'issue de la messe, par l'Evêque officiant. Les psaumes des vigiles furent ensuite entonnés par les chœurs, et continuées par tout le clergé qui se remit en procession, sous la croix du chapitre, pour accompagner le convoi jusqu'à la Madeleine, où les corps ont été déposés. Le défilé du cortège dura plusieurs heures; l'ordre le plus parfait et un véritable recueillement religieux ont constamment conservé à cette triste cérémonie la dignité que réclamaient et les nobles victimes qui en étaient l'objet, et la France qui était là toute entière pour honorer leur mémoire.

Du reste, ce n'est pas seulement à Paris que les cœurs chrétiens éprouvèrent le besoin de payer aux victimes de juin cette dette sacrée de la prière, qui va soulager les âmes au-delà même des limites de cette vie. Nous ne résistons pas au besoin de reproduire quelques-unes des lettres pastorales

adressées à ce sujet, par quelques-uns de nos Evêques les plus éminents, aux fidèles de leurs diocèses. On y retrouve à la fois l'esprit si charitable de l'Eglise catholique, le dévouement le plus vif aux intérêts de la patrie, l'amour de la paix, en un mot tout ce que le christianisme peut inspirer de plus noble, de plus sage et de plus pur.

Voici d'abord la lettre adressée par Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Cambrai au clergé de son diocèse.

« Monsieur et cher Curé,

» Le chef du pouvoir exécutif, par dépêche télégraphique en date du 26, exprime le vœu qu'un service funèbre soit célébré pour les victimes des tristes événements dont la capitale vient d'être le théâtre.

» Il demande en même temps qu'il soit chanté un *Te Deum*, pour remercier Dieu du rétablissement de la paix intérieure, et du triomphe de l'ordre sur l'anarchie.

» Honneur au gouvernement dont la première pensée, après des luttes sanglantes, où la force est restée au droit, est de se tourner vers Dieu, sanction suprême de tout droit et de tout devoir, et de recourir aux prières de la religion qui seule a des consolations pour d'immenses douleurs!

» Nous répondrons, monsieur le Curé, à ce religieux appel, en célébrant le double sacrifice de deuil et d'action de grâces. Nous offrirons d'abord l'Hostie de propitiation pour qu'une entrée pacifique à une meilleure vie soit ouverte aux généreuses victimes, qui ont glorieusement succombé en défendant l'ordre et les lois, sans excepter néanmoins ceux de nos frères qui, égarés par de perfides conseils, ont péri dans le camp opposé, puisque Dieu n'admet point d'exception dans ses infinies miséricordes; et, après avoir rempli ce devoir pieux, nous bénirons le Ciel d'avoir mis un terme à l'effusion du sang français, le conjurant de sceller enfin dans ce sang répandu, et dans les larmes qu'il fait couler, une réconciliation éternelle entre les enfants d'une même patrie.... »

Monseigneur l'Archevêque de Bordeaux s'exprimait en ces termes :

« Les événements qui viennent d'ensanglanter les rues de la capitale ont plongé dans le deuil un grand nombre de familles ; nous remplirons un devoir sacré , et nous répondrons à un sentiment universel , en priant pour les victimes des 23 , 24 , 25 et 26 juin. Vous voudrez bien , dans cette intention , annoncer une messe de *requiem* pour un des jours de la semaine prochaine , à votre choix.

» Nous réclamons une part spéciale de vos prières en faveur de notre vénérable collègue , Mgr. l'Archevêque de Paris , qui a trouvé la mort dans l'exercice du plus beau et du plus héroïque de tous les dévouements. La primitive Eglise pleurait ses martyrs , et exaltait en même temps leur triomphe. La France déplore et célèbre à la fois le trépas glorieux du Pontife que vient de perdre le diocèse de Paris. »

Les paroles de Mgr. l'Archevêque de Tours ne sont pas moins dignes d'être recueillies et méditées ; nous terminons ces citations en reproduisant la lettre du vénérable Prélat à son clergé. On y trouvera , avec des regrets pour le passé , de grandes et d'utiles leçons pour l'avenir.

« Nous acquitterons , dit le Pontife , avec d'autant plus d'empressement cette dette religieuse envers les victimes de ces luttes lamentables , que , dans les douloureuses circonstances où se trouve la France , il n'est personne qui ne doive ressentir le besoin de recourir à Dieu , d'implorer ses miséricordes , de lui demander la grâce et le salut pour ceux qui ont succombé , et pour la patrie plongée dans l'affliction , mais qui sera consolée , si nous savons recourir sincèrement à Celui qu'on n'invoque jamais en vain.

» Qu'il y ait donc en tout lieu de solennelles expiations ; que les terribles leçons qui se multiplient , que tant de sang répandu , que les angoisses et les alarmes qui nous enveloppent de toutes parts , aient au moins pour résultat de nous faire comprendre la nécessité plus pressante que jamais , d'être étroitement unis dans le sentiment de la crainte de Dieu , qui est le principe de la sagesse , du respect de sa loi , seule garantie de paix et de concorde , de fidélité aux préceptes de cette religion toute de charité , sans laquelle les peuples comme les individus finissent par tomber au plus profond de l'abîme.

» Au milieu des tristes pensées dont l'âme est affligée, n'oublions pas non plus que de grands mérites, d'héroïques vertus, des actes du courage le plus sublime, du plus admirable dévouement, se sont mêlés à ces scènes de carnage qui font frémir l'humanité, et que de si glorieux souvenirs tempèrent l'amertume de nos douleurs, relèvent et animent nos espérances.

» Rendons grâces et hommage surtout à la grande victime qui a été immolée dans ces jours de funeste mémoire. Que le sang de cet auguste pontife crie et obtienne miséricorde ; que le dernier vœu de l'Archevêque de Paris, de l'apôtre du Dieu de paix et de clémence, frappé de mort au moment où il paraissait comme l'ange de réconciliation, portant des paroles de charité à des enfants égarés, que ce vœu de son cœur soit exaucé : *Que son sang soit le dernier versé !* Que les haines s'éteignent en présence de ce tombeau ; que la charité de Jésus-Christ entre en souveraine dans tous les cœurs, et que cette couronne du martyr, qui est mort pour tous, soit aussi pour tous le signe et le gage du salut ! »



VII.

L'ASSEMBLÉE nationale et constituante de Berlin. — Ses dispositions peu favorables à la liberté du catholicisme. — On marche en Suisse vers la suppression totale des communautés religieuses. — Fondations d'églises nouvelles en Angleterre. — Consécration de l'église Saint-Georges à Londres. — Lettre de Mgr. l'Archevêque de Paris à Mgr. Wiseman. — Nouveaux diocèses catholiques établis en Russie. — Allocution du Saint-Père, dans le consistoire tenu le 3 juillet. — Mgr. Brunelli est accrédité, comme Nonce du Pape, auprès du gouvernement d'Espagne. — Discours du Nonce à la Reine Isabelle. — Réponse de sa Majesté. — Mort prématurée de l'abbé Balmès. — Derniers moments de M. de Châteaubriand. — Ses funérailles. — La fête de saint Vincent de Paul à Paris. — La fête de l'Assomption à Vannes. — Mgr. l'évêque de Soissons à Notre-Dame de Liège. — Coup-d'œil sur les ordinations dans divers diocèses de France. — Mgr. Sibour, Evêque de Digne, est nommé Archevêque de Paris. — Lettre de MM. les membres du chapitre de Notre-Dame de Paris au nouvel Archevêque. — Scandale causé par la publication d'un recueil de chansons impies, et décorées du nom de républicaines. — Mgr. de Langres à une distribution des prix du collège de Juilly. — Lettre de M. l'abbé Leroux, vicaire de Saint-Antoine à Paris, en faveur des ouvriers demeurés sans ouvrage. — Beau trait des négociants français établis à Naples. — Piété et constance de Pie IX au milieu des nouveaux chagrins qui viennent l'accabler. — Lettre de Sa Sainteté à Mgr. l'Evêque de Marseille. — Belle démarche des catholiques de Cologne auprès du saint Père, à l'occasion de l'achèvement et de la consécration de leur église cathédrale. — Visite de Pie IX à la Basilique de saint Paul. — Autre visite du souverain Pontife à l'église des Trinitaires.

PENDANT que ces graves événements s'accomplissaient en France, d'autres, d'un genre différent, mais non moins graves peut-être, poursuivaient leur cours en Allemagne. Là, ce n'était pas encore du sang que l'Eglise avait à étancher dans des luttes meurtrières; le tour de la Prusse et de l'Autriche n'était sans doute pas perdu, et l'orage grondait déjà assez fort pour laisser prévoir les derniers éclats de la tempête; mais, en attendant ces jours lugubres qui allaient se lever,

l'Eglise d'Allemagne avait à contempler d'autres luttes, dans lesquelles il lui était malheureusement facile de recevoir bien des blessures. Nous avons vu la réunion de l'Assemblée nationale et constituante à Berlin. La religion y avait des représentants bien dignes d'elle, bien capables de faire triompher sa cause, qui est celle de la justice et de la liberté, et nous avons vu toutes les espérances que faisait naître l'élection de ces Evêques et de ces Laïques éminents, qui allaient, au milieu de l'Allemagne protestante, se poser comme défenseurs des vérités catholiques; mais leurs talents et leur bon vouloir n'obtinrent pas malheureusement les effets prévus. Ainsi on espérait que le gouvernement, mieux inspiré que par le passé, comprendrait que son honneur était engagé dans la grande question du traitement à donner au clergé catholique. Des promesses solennelles avaient été faites en 1821 d'assigner, sur les forêts de l'Etat et en indemnité des biens enlevés à l'Eglise, une dotation suffisante pour le clergé, avec la condition expresse que cette portion des forêts de l'Etat serait placée sous l'administration directe de l'Eglise, qui en percevrait elle-même les fruits, pour mieux sauvegarder son honneur et son indépendance.

Jusqu'alors l'attente des catholiques avait été vaine; le gouvernement prussien abondait en subterfuges, pour éluder cette clause du concordat de 1821. L'Assemblée nationale de Berlin allait-elle enfin terminer ce déplorable état de choses, et le clergé obtiendrait-il les égards qui lui sont dus, ou plutôt la justice qui ne doit se refuser à personne? On avait lieu de l'espérer. Plusieurs membres des députations rhénanes et westphaliennes réclamèrent de l'Assemblée constituante, au nom de la foi publique et de l'honneur national, l'exécution pleine et entière des promesses du gouvernement; mais le succès d'une si juste et si noble manifestation ne répondit point au zèle de ceux qui en étaient les auteurs, et il fallut que les millions de catholiques, dont les droits étaient si peu respectés, se contentassent encore, sur ce point et sur bien d'autres, d'une vague espérance.

Bientôt même cette espérance, dernière ressource des opprimés, sembla leur échapper tout-à-fait. L'Assemblée, dominée peut-être par l'influence de quelques prêtres apostats

qui siégeaient dans son enceinte , et par celle d'un Juif qui avait été proclamé vice-président , laissa percer son mauvais vouloir et ses dispositions hostiles à la sainte cause du catholicisme. Tous les efforts de l'Archevêque de Cologne et de ses suffragants ne purent écarter les dangers que le gouvernement s'était plu à semer sous les pas des catholiques , notamment en ce qui regarde la position des écoles mixtes , établies en Prusse , de manière à faire germer l'indifférence et à détruire peu à peu tout sentiment de foi chrétienne.

On poussa même plus loin l'esprit d'hostilité et l'oubli des convenances. Quelques membres de l'Assemblée , inspirés par les déclamations scandaleuses d'un prêtre apostat , ne rougirent pas de proposer l'abolition du célibat ecclésiastique , dans l'Eglise catholique d'Allemagne. L'Assemblée repoussa cette motion , mais non avec le mépris et l'indignation qui lui étaient dus ; elle se contenta de l'écarter par l'ordre du jour ; ce qui laissait la question ouverte pour une meilleure occasion. Cette faiblesse des représentants de l'Allemagne leur valut d'énergiques observations de la part des catholiques de plusieurs cités importantes , et en particulier des bourgeois de Breslau , qui ne craignirent point de formuler une adresse à la Constituante , pour se plaindre des tendances hostiles à la foi qui se manifestaient dans son sein , et pour lui demander si c'était là ce qu'on devait attendre de ses promesses de liberté et de justice égale envers toutes les confessions religieuses.

Du reste , les protestants de l'Allemagne ne revenaient point de leur étonnement , de voir que cette idée d'abolition du célibat , qui , au dix-septième siècle , avait entraîné tant et de si déplorables défections dans les rangs du clergé catholique , ne se trouvait pas seulement sans force aujourd'hui , mais provoquait au contraire une résistance invincible , par l'union de l'épiscopat et du clergé inférieur : C'est que le rongisme ayant détaché de ce clergé la plupart de ses membres morts ou déjà corrompus , une sainte ligue s'était formée dans le clergé catholique d'Allemagne , pour repousser à forces réunies les séductions que venaient leur offrir les sectateurs de la réforme.

En Suisse , le système de réaction anticatholique se pour-

suivait avec la dernière violence, surtout à Lucerne. Après avoir dépouillé et supprimé l'abbaye de Saint-Urbain et tous les monastères qui possédaient quelques domaines ou autres propriétés, le gouvernement se jeta sur les capucins, que leur pauvreté ne put pas protéger contre une spoliation inutile et sans résultat pécuniaire. Le canton de Thurgovie, encouragé par les confiscations sacrilèges du canton de Lucerne, se décida à supprimer également toutes les communautés religieuses situées sur son territoire. On ne saurait dire combien ces odieuses violences indignaient et affligeaient la population catholique de Suisse; mais ses magistrats ayant pour appui la diète fédérale, expression nette de la haine du catholicisme, personne n'osait formuler de plaintes, puisque toute plainte eût été vaine et sans résultat; et les catholiques se trouvaient réduits à étouffer jusqu'à leurs gémissements.

L'état de l'Eglise n'était pas partout aussi déplorable; il y avait pour elle des consolations sur d'autres points de la chrétienté: En Angleterre, les conversions continuaient toujours, et parmi les personnages éminents que l'Eglise catholique avait vus depuis peu rentrer dans son sein, il faut placer en première ligne M. Jephson, ministre anglican, membre de l'université de Dublin, et MM. Simplon et Bowden, de l'université de Cambridge et d'Oxford. Le gouvernement, de son côté, modifiant ses anciennes rigueurs et sa haine systématique pour la foi romaine, venait d'autoriser les Evêques catholiques à porter les titres d'honneurs qui étaient précédemment l'apanage des seuls Evêques anglicans. Une circulaire du ministre de l'intérieur avait prescrit aux agents de l'administration de se conformer aux dispositions de la loi nouvelle, dans les colonies aussi bien que dans la mère-patrie. Il ne restait plus qu'un pas à faire, c'était de permettre aux prélats catholiques de prendre le titre de leurs sièges. On peut espérer que le gouvernement ira plus tard jusque-là. En attendant les derniers résultats de cette mesure consolante, l'Angleterre se trouvait assez rapprochée du catholicisme, pour ne plus être considérée comme un pays de mission, et désormais elle n'aura plus de vicaires apostoliques. Le docteur Walsh venait d'être institué par bulles pontificales, comme Evêque de Westminster,

avec M. Wiseman pour coadjuteur ; le docteur Ullathorne comme Evêque de Birmingham ; et enfin le docteur Brindle, comme Evêque de Plymouth.

Le nombre toujours croissant des fidèles obligeait à bâtir de nouvelles églises, et à presser l'achèvement de celles qui étaient commencées depuis quelques années. A Londres on voyait s'élever rapidement l'église paroissiale de Saint-Georges, destinée à la nombreuse population catholique du quartier où elle se trouve placée. Le jour était déjà fixé pour l'auguste cérémonie de sa consécration, et Mgr. Wiseman avait adressé à un grand nombre d'Evêques des royaumes voisins, une touchante invitation pour les engager à venir ajouter par leur présence à l'éclat de cette solennité. Les circonstances ne favorisaient pas un semblable déplacement, et les Evêques de France en particulier ne pouvaient guère songer à s'éloigner, même pour peu de temps, de leurs troupeaux qui, dans ces jours de tempêtes, avaient besoin de sentir tout près d'eux la houlette qui les protège.

La lettre par laquelle Mgr. l'Archevêque de Paris faisait agréer ses excuses au prélat anglais, est peut-être la dernière qui soit sortie de la plume de cet héroïque Pontife. L'histoire doit la conserver comme une relique précieuse, car on l'écrivant, Mgr. Affre était déjà martyr du dévouement épiscopal, dans la préparation de son cœur, et peut-être avait-il dès-lors un pressentiment de sa fin prochaine.

« Je ne saurais vous exprimer, disait-il au docteur Wiseman, combien j'ai été touché de votre cordiale invitation, et des motifs qui vous ont déterminé à me l'adresser. J'ai réfléchi pendant plusieurs jours sur la possibilité de me joindre à vous, dans votre belle solennité. Mon désir m'avait fait espérer que je pourrais vaincre les difficultés qui s'opposaient à l'exécution de mon projet ; mais, après avoir longtemps réfléchi et pris l'avis des personnes sages, j'ai cru préférable de ne pas abandonner mon diocèse en ce moment.

» Vous pouvez tous comprendre les devoirs que les circonstances actuelles exigent de moi : combien je regrette de ne pouvoir joindre mes prières à celles de tant de vénérables frères, et répondra à votre aimable invitation !

» Recevez en conséquence l'expression de mes sincères regrets, et l'assurance de mes sentiments d'estime pour vous. »

La consécration de l'église de Saint-Georges se fit le mardi 4 juillet, avec l'éclat et la pompe que l'Eglise sait déployer dans les fêtes les plus augustes. Cette solennité dut laisser un souvenir aussi profond chez les protestants, que précieux chez les catholiques. Il était impossible de n'être pas ému en voyant les pompes du culte romain s'étaler en pleine liberté, au milieu de l'étonnement, du respect et de l'attendrissement de la foule, dans la métropole du protestantisme, au sein même de Londres, ce vaste foyer de la propagande hérétique.

Mgr. Wiseman chanta la grand'messe, et prononça ensuite un sermon à la fin duquel il lut, au milieu des larmes des assistants, et suffoqué lui-même par ses sanglots, la lettre de l'Archevêque de Paris, dont la triste mais glorieuse destinée n'était alors ignorée de personne. Plusieurs Evêques venus des diverses contrées de l'Europe rendaient, par leur présence, témoignage en faveur de l'union spirituelle des églises qui ont Rome pour Mère commune.

A l'extrémité opposée de l'Europe, il se passait aussi des événements dont l'Eglise catholique pouvait à bon droit se tenir heureuse. Sept diocèses catholiques romains venaient d'être établis dans le vaste empire des Russies, et le Pape en avait porté la nouvelle au sacré-collège, dans un consistoire tenu le trois de juillet. « Nous vous annonçons, disait le Pontife, les fruits que nos efforts secondés par la grâce divine ont déjà produits, et les espérances que nous concevons pour l'avenir, » et alors, avec cette noblesse de langage et cette piété apostolique qui caractérisent ordinairement ces sortes d'allocutions, monuments les plus sacrés et les plus doux pour un catholique après l'Ecriture sainte et les actes des conciles généraux, le Pape traçait un tableau de la situation de l'Eglise en Russie.

C'était pour lui une consolation bien douce de pouvoir, dans ce consistoire même, donner à quelques églises Russes, du rite latin, des pasteurs dont elles avaient le malheur d'être privées depuis longtemps. L'auguste Pontife pouvait aussi se féliciter de n'avoir rien négligé pour que les Evêques fussent

délivrés de toute entrave dans l'administration de leurs diocèses ; pour qu'ils pussent remplir tous les devoirs de l'épiscopat , défendre la foi catholique , maintenir la discipline ecclésiastique , former les fidèles à la piété , donner , suivant les règles admirables du concile de Trente , à la jeunesse , à celle surtout qui est appelée au service de Dieu , une bonne éducation , une instruction solide et chrétienne , diriger l'académie ecclésiastique et veiller soigneusement sur elle ; ce sont les propres paroles de Pie IX.

Mais ce n'était là que le prélude heureux de beaucoup d'autres améliorations importantes qui restaient encore à réaliser. Le Pontife les signala dans la seconde partie de sa belle allocution. Il fait des vœux pour que rien n'entrave désormais les communications des fidèles avec le siège apostolique , centre d'unité et de vérité , père et maître de toutes les Eglises ; pour que les biens enlevés au clergé lui soient restitués , et pour que la présence des laïques , envoyés par le gouvernement dans les assemblées des Evêques , ne vienne plus gêner ceux-ci , mais qu'on leur laisse une entière liberté dans leurs délibérations.

Le Pape enfin se félicite de tout ce qu'il croit apercevoir de favorable à la sainte cause de la foi catholique , dans les dispositions actuelles de l'empereur de Russie ; et , malgré l'affliction et l'angoisse où son âme se trouve jetée par la vue de tout ce qui manque aux fidèles de ce vaste empire , il espère néanmoins voir leur état s'améliorer bientôt , et cette confiance , dit-il , s'accroît en nous de jour en jour.

Du reste , dans tout le cours de cette allocution , comme dans toutes les autres qu'il a prononcées sur ce sujet , le souverain Pontife montre une parfaite intelligence des moyens à employer pour rapprocher les schismatiques d'Orient de l'unité catholique. Il sait que la première chose à faire , c'est de gagner leur confiance pour s'en faire aimer ; et que , selon la belle parole d'un savant religieux qui a largement traité cette matière , c'est surtout ici que le bon soldat de Jésus-Christ doit viser au cœur pour arriver à l'esprit , et s'emparer des affections avant de songer à briser l'orgueil de l'intelligence. Rien de plus doux en effet que le langage du Pontife ; tout y respire cette charité qui est forte comme la mort ¹ , et à laquelle on finit

¹ Cant. viii. 6.

ordinairement par ne pas plus résister qu'à la mort elle-même.

L'Espagne donnait également le spectacle d'une amélioration sensible dans les rapports du gouvernement avec l'Eglise. Le malheur des temps et des circonstances avait paralysé, depuis bien des années, le bon vouloir de l'autorité. Tous les amis de la religion appelaient un concordat entre Rome et l'Espagne si catholique, si digne de conserver sa foi. Grâce aux négociations habiles de Mgr. Brunelli, envoyé extraordinaire du Saint-Siège, les difficultés furent levées, la dotation du clergé garantie, autant qu'elle pouvait l'être dans les circonstances critiques où l'Espagne se trouvait alors placée. Mgr. Brunelli fut accrédité comme nonce du Pape auprès d'Isabelle, et M. Martinès de la Rosa, nommé ambassadeur d'Espagne près le saint-siège, se rendit à Rome, où sa présence, son dévouement et sa haute capacité devaient être plus tard si utiles au Souverain Pontife dans cet exil que nous lui verrons bientôt subir, loin de la ville ingrate qui lui était redevable de tant de faveurs.

Ce fut un beau moment que celui où Mgr. Brunelli, jouissant enfin du triomphe pacifique dont il partageait les honneurs avec son auguste Souverain, remit à la reine d'Espagne les lettres pontificales qui l'accréditaient auprès de sa majesté. Voici le discours que prononça le nouveau nonce dans cette circonstance mémorable.

« Madame ,

» Après les tristes vicissitudes qui ont affligé, pendant si longtemps, la catholique Espagne; après un intervalle de près d'une année depuis que, sous les auspices de votre majesté, je remplis dans la capitale de ses vastes domaines la haute mission qui m'a été confiée par le patriarche suprême et le père commun des fidèles, afin d'adoucir les maux faits à l'Eglise pendant les déplorables temps qui se sont écoulés, il m'est permis aujourd'hui de me présenter devant votre majesté, pour déposer dans ses augustes mains les lettres pontificales qui me revêtent du haut caractère de nonce du Pape. Au milieu des graves devoirs de ma mission, c'est pour moi une bien douce

consolation que celle d'être envoyé auprès d'une nation si généreuse, si noble, si fermement attachée à la religion pure et sainte de ses pères.

» J'éprouve aussi une grande confiance en me trouvant près d'un trône, sur lequel ont régné tant de monarques aussi célèbres par l'éclat et la grandeur de leurs entreprises, que par leur zèle magnanime pour propager le christianisme, maintenir et défendre les dogmes, le culte et les droits inviolables de l'Eglise catholique.

» Votre majesté, voyant du haut de ce même trône réunis à ses pieds les beaux exemples de ses illustres aïeux, n'a pas hésité à mettre la main à cette même œuvre qu'invoque et appelle de ses vœux ardents l'illustre nation espagnole. Grâce à la religieuse sollicitude de votre majesté, les nombreuses églises, privées depuis si longtemps de leurs prélats, ont changé en démonstrations d'une extrême allégresse le deuil et la tristesse de leur funeste veuvage. En vertu de ses royales ordonnances, les vénérables prérogatives de l'autorité et la juridiction ecclésiastique se trouvent maintenant sauvées, et le libre exercice du ministère épiscopal garanti. Votre majesté, regrettant amèrement le déplorable abandon dans lequel les circonstances publiques ont réduit le culte et le clergé, a honoré de son bienveillant accueil les respectueuses pétitions que nombre de fois je lui ai soumises, par l'entremise de son gouvernement ; et, engageant sa parole sacrée, elle se propose de rétablir, autant qu'il lui sera possible, l'autel et ses ministres dans la justice et dans la convenance de sa splendeur et de son lustre primitif.

» Accomplissez, Madame, perfectionnez, couronnez l'œuvre mémorable qui, conciliant à votre majesté l'amour, le respect et la sincère obéissance des peuples qui lui sont soumis, rendra éternelle sa gloire parmi les nations éclairées et sages ; formera le plus précieux ornement du royal diadème qui ceint son noble front, et sera le plus ferme appui du sceptre qu'elle tient dans sa puissante main. Moi, Madame, au nom de l'homme illustre qui, du Vatican, étend ses mains bienfaisantes sur toutes les parties du monde catholique, j'assure à votre majesté son concours favorable et l'usage proportionnel des suprêmes pouvoirs du siège apostolique. Interprète fidèle des sentiments du souverain Pontife, mon premier et plus gréable devoir, dans

un si heureux moment, est d'exprimer sa paternelle affection, sa tendre bienveillance pour l'auguste personne de votre majesté et le vif intérêt que l'immortel Pie ix prend au bonheur, au repos, à la tranquillité de la catholique Espagne. »

Sa majesté répondit en ces termes :

« Monsieur le Nonce,

» C'est pour moi un bien heureux jour que celui où les relations entre le Père commun des fidèles et la catholique Espagne, pendant si longtemps interrompues, viennent se renouer pour le bien de l'Eglise et de l'Etat. De la piété et des sentiments élevés dont se trouve doué l'illustre Pontife qui occupe le siège apostolique, on ne pouvait qu'attendre cette preuve de son amour paternel pour une nation éminemment catholique, qui, au milieu des lamentables vicissitudes qu'elle a éprouvées, a conservé pure la foi de ses aïeux. Un événement si heureux a comblé de joie mon cœur, et sera accueilli par la nation espagnole avec la satisfaction naturelle à son esprit religieux, et regardé comme un sûr présage de jours plus heureux et plus tranquilles. Pour ma part, je m'efforcerai de suivre les illustres exemples de tant de rois catholiques, mes augustes prédécesseurs, qui ont regardé ce titre sacré comme le plus beau fleuron de leur couronne... »

Dans la soirée du 19 août, Mgr. Brunelli prit possession, à sept heures du soir, de l'église et de l'hôpital des invalides; un *Te Deum* fut chanté au milieu d'une affluence considérable, et avec toute la pompe qui devait entourer une si auguste cérémonie.

L'Eglise d'Espagne, au milieu même de la joie que produisait partout cet heureux événement, fit une perte sensible dans la personne de l'abbé Jacques Balmès, qui mourut à Vich, sa ville natale, après une maladie des plus douloureuses. La fin de ce savant et jeune docteur fut pleine d'édification pour les amis qui l'entouraient. M. l'abbé Balmès n'avait pas encore trente-huit ans. L'Espagne perdait en lui une de ses gloires les plus pures et les plus vraies. Les funérailles de ce prêtre si regrettable se firent avec toute la pompe que les circonstances permirent.

Un monument fut érigé sur ses restes mortels, aux frais de la ville qui lui avait servi successivement de berceau et de tombeau. L'épithaphe placée sur la pierre tumulaire montre autant de piété que de talent, dans ceux qui ont payé ce tribut d'hommage à l'illustre défunt. C'est comme une page d'histoire qu'on aimera à relire plus tard, parce qu'elle dit beaucoup de choses ; c'est une de ces inspirations heureuses dont la foi catholique possède les secrets, et dont elle a toujours aimé à faire usage ; car on sait que, dans les premiers siècles, l'Eglise couvrait d'épithaphe la tombe de ses Martyrs, de ses Pontifes, de ses Vierges, et de tous ceux enfin qui s'étaient endormis dans sa paix, et qu'elle aimait à y déposer l'expression claire et nette de ses croyances ; en sorte qu'on a pu composer, dans ces derniers temps, un traité presque complet de théologie, au moyen des études faites sur les pierres tumulaires ; et les coups les plus terribles, portés aux réformateurs du seizième siècle, leur sont peut-être venus de ces inscriptions funèbres, qui déposaient si clairement en faveur des vérités anciennes, que de nouveaux et hardis docteurs osaient révoquer en doute.

La France et la religion avaient eu aussi à déplorer la perte d'un écrivain des plus célèbres, dont le nom est depuis un demi-siècle environné d'une auréole de gloire que le temps n'effacera pas. Mais ici ce n'était point une existence brisée, et des espérances anéanties ; c'était le soir d'une vie poussée jusqu'à ses dernières limites, et remplie des plus nobles travaux. M. de Chateaubriand venait de mourir à Paris, fidèle jusqu'à la fin au double culte de la religion et de la royauté. L'Eglise, dans des temps difficiles, lui avait dû d'éclatants services. Son *Génie du Christianisme* avait préparé le retour à la foi pour bien des âmes qui, ayant perdu de vue les idées religieuses au milieu de la tourmente révolutionnaire, avaient besoin qu'on leur en montrât d'abord les charmes, pour arriver plus tard à leur en faire saisir la vérité. Ce livre, qui n'était pas sans doute aussi irréprochable qu'il aurait pu l'être aux yeux d'une critique exacte et sévère, était pourtant de nature à rendre de grands services à une génération, qui n'aurait pu porter encore le poids de discussions religieuses abstraites et sévères.

Le *Génie du Christianisme* était un acheminement vers les *Conférences* religieuses de Mgr. de Frayssinous. C'était la poésie conduisant, par un chemin de fleurs, à une sage et lumineuse philosophie qui, elle-même, devait ouvrir le sanctuaire de la religion, sous les pas d'une jeunesse qui ne pouvait guère y monter alors que par ces degrés. C'était une de ces œuvres mystérieuses de la Providence, dont les hommes jouissent bien souvent, sans l'en bénir assez.

La religion, qui avait procuré à M. de Chateaubriand ses plus belles palmes littéraires, n'avait point cessé d'être chère à son cœur dans les phases les plus critiques d'une vie mêlée à tant d'événements prodigieux. Il s'y était rattaché plus fortement encore dans ses dernières années; et, non content de professer pour cette foi divine une admiration à laquelle tant d'autres bornent leur culte, il en suivait exactement les saintes pratiques, et n'était pas moins admirable par sa piété que par son talent. On en jugera par cette lettre adressée en 1841 à l'un des hommes les plus dignes d'une si illustre amitié, M. Clausel de Coussergues; elle peint admirablement les sentiments chrétiens qui faisaient la consolation de ce grand génie, dans la solitude à laquelle il s'était condamné.

« Ce que c'est que de vieillir et de souffrir, mon très-cher ami! la protestation de votre ancienne amitié est très-lisible; moi, je pourrai signer à peine au bas de la mienne le nom d'un homme qui vous sera dévoué jusqu'à son dernier soupir, et c'est à Hyacinthe (c'était le nom de son secrétaire) que je dicte le reste. La goutte et les années m'ont saisi les mains, et je puis à peine marcher. Ah! si je pouvais du moins aller vous voir dans vos montagnes, avec quelle ardeur et quelle foi je prierais dans la sainte chapelle du trappiste! Je n'ai plus mes ouvrages, je ne m'occupe plus de rien, sinon de mourir bientôt. Le voyage a été très-long, et je suis las.... Quant à la politique, je ne m'en occupe plus.... Vous savez que je ne crois plus que dans la religion: Jésus-Christ est désormais mon unique et seul Maître.

« Adieu, mon cher ami! je finis cette lettre presque en pleurant; mais les chrétiens ne se quittent que pour se retrouver.

» Votre vieil ami,

» CHATEAUBRIAND. »

Une vie si remarquable se termina de la manière la plus édifiante, au milieu des consolations que la foi seule peut donner. Voici en quels termes cet événement douloureux fut raconté par le respectable prêtre qui avait assisté, dans ses derniers moments, le grand homme dont la mort était devenue pour sa patrie l'objet d'un deuil public.

« La France vient de perdre l'un de ses plus nobles enfants.

» M. de Chateaubriand est mort ce matin à huit heures un quart; nous avons recueilli son dernier soupir; il l'a rendu en pleine connaissance. Une intelligence aussi belle devait dominer la mort et conserver sous son étrointe une visible liberté.

» La mort de M.^{me} de Chateaubriand, arrivée l'année dernière, frappa si fortement M. de Chateaubriand, qu'il nous dit à l'instant même, en portant sa main sur sa poitrine : « Je viens de sentir la vie atteinte et tarie là, dans sa source; ce n'est plus qu'une question de quelques mois. » La mort de M. Ballanche, qui ne suivit que de trop près, fut le dernier coup pour son illustre et ancien ami; depuis lors M. de Chateaubriand ne sembla plus descendre, mais se précipiter au tombeau.

» Peu d'instants avant sa mort, M. de Chateaubriand, qui avait été administré dimanche dernier, embrassait encore la Croix avec l'émotion d'une foi vive et d'une ferme confiance. Une des paroles qu'il répétait fréquemment dans ces dernières années, c'est que les problèmes sociaux, qui tourmentent les nations aujourd'hui, ne sauraient être résolus sans l'Evangile, sans l'âme du Christ, dont les doctrines et les exemples ont maudit l'égoïsme, ce ver rongeur de toute concorde. Aussi M. de Chateaubriand salvait-il le Christ comme le Sauveur du monde, au point de vue social, et il se plaisait à le nommer son Roi en même temps que son Dieu.

» Un prêtre, une sœur de charité, étaient agenouillés aux pieds du lit de M. de Chateaubriand au moment où il expirait; c'était au milieu des prières et des larmes d'une assistance de cette nature que l'auteur du *Génie du Christianisme* devait remettre son âme entre les mains de Dieu.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» DEQUARRY, Curé de Saint-Eustache. »

Les funérailles de M. de Chateaubriand suivirent de près celles de l'illustre Archevêque de Paris et des autres victimes qui avaient succombé dans la défense de la patrie. La France pouvait à peine suffire dans ce cruel moment à ses douleurs et à ses regrets; mais ses autres devoirs ne lui firent point oublier ce que méritait d'honneurs et d'égards la dépouille mortelle d'un écrivain si sincèrement religieux. Elle était, on peut le dire, représentée tout entière à cette cérémonie, par la foule qui répétait le nom populaire de Chateaubriand, et par l'élite du monde politique, des représentants du peuple, des membres du clergé, des hommes de lettres des diverses académies. Ce concours de toutes les illustrations françaises fut, du reste, joint au sévère appareil des cérémonies de l'Eglise, l'unique pompe de ces funérailles, que le cœur si simple, l'âme si religieuse et l'imagination si mélancolique du grand écrivain, n'eussent pas autrement ordonnées. La touchante tristesse des chants de l'Eglise, les prières de quelques prêtres, les larmes de ses amis, les sympathies du peuple, les regrets de tous les nobles cœurs, un dernier adieu de toutes les hautes intelligences, voilà le seul hommage qu'aurait pu désirer celui qui a voulu que sa tombe fût perdue dans les rochers de l'Océan, loin de tous les vains bruits dont son âme était déjà si fatiguée, avant d'arriver au terme de sa longue course.

M. le Curé des missions étrangères célébra l'office divin. Les membres de l'administration capitulaire ne pouvaient oublier que M. de Chateaubriand avait été l'un des plus généreux bienfaiteurs du diocèse; ils vinrent donc prier à ses obsèques, avec les prêtres vénérables dont la vieillesse doit, aux pieuses libéralités de M. et de M.^{me} de Chateaubriand, l'honorable hospitalité de la maison de Marie-Thérèse. M. l'abbé Jaquemet fit la cérémonie de l'absoute. M. l'Evêque de Quimper répandit aussi l'eau bénite sur ces illustres dépouilles, qui doivent reposer dans son diocèse jusqu'au jour de la glorieuse résurrection. Le corps fut provisoirement déposé dans l'église souterraine. Au moment où le cercueil allait être descendu dans ce caveau provisoire, un membre de l'académie française prononça un discours d'une élégance de style irréprochable, mais d'une sécheresse qui contrastait péniblement avec les vives émotions, dont ce moment suprême et la présence de ces restes mortels remplissaient tous les cœurs.

Heureusement que le dernier écho des chants sacrés retentissait encore dans l'âme des assistants ; et l'on sait que l'Eglise, par un seul mot divinement inspiré et placé avec bonheur dans ses offices, trouve le secret d'aller ouvrir au fond du cœur la source des plus tendres sentiments ; comme l'a si bien observé M. de Chateaubriand lui-même, lorsque, peignant les funérailles d'un écrivain qui avait rendu à la religion et aux lettres de longs et signalés services, il terminait sa notice par ces mots, qui tombaient évidemment d'une plume chrétienne et amie : *Quand les prêtres chantèrent ces paroles de l'office divin : Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur, car ils vont se reposer de leurs travaux, ut requiescant a laboribus suis*, des larmes vinrent aux yeux de tous les nombreux amis de M. de Laharpe.

Les terribles événements dont Paris venait d'être le théâtre, et qui avaient répandu dans toute la France l'horreur et la consternation, n'avaient point diminué dans les vrais chrétiens l'esprit de religion et de piété ; au contraire, on eût dit que, dans ces tristes circonstances, leur foi se ranimait plus vive et plus empressée. On les voyait accourir dans les temples avec une ardeur toute nouvelle, et les cérémonies de l'Eglise ne perdaient rien de leur pompe et de leur éclat. On en eut une preuve pour la fête de saint Vincent de Paul, fête si chère à l'Eglise tout entière, et en particulier à la ville de Paris, qui possède dans son sein les reliques augustes de ce héros de la charité chrétienne.

Cette année donc, la fête de saint Vincent de Paul offrit un caractère encore plus sensible de tendre et profonde vénération, que les années précédentes. Le chœur et toute l'enceinte de la chapelle de MM. de Saint-Lazare se trouvaient trop étroits pour contenir le clergé, les pieux laïques de tous les rangs et les ferventes chrétiennes qui venaient là s'inspirer, à l'exemple des prêtres de la mission et des admirables filles de la charité, des vertus que pratiqua à un si haut degré ce prêtre par excellence, selon l'esprit et le cœur de Jésus-Christ. Mgr. Douarre, Evêque d'Amata, à la veille de son départ pour sa mission lointaine de l'Océanie, officia pontificalement le matin et le soir. Mgr. l'Archevêque de Calcédoine, M. le doyen des

Chanoines de Notre-Dame, et un grand nombre d'autres prêtres du diocèse assistaient à cette solennité. M. l'abbé Caillaud, supérieur des prêtres de la miséricorde d'Orléans, prononça le panégyrique du saint apôtre de la charité. Ce discours, ou plutôt cette large exposition des œuvres incomparables de saint Vincent de Paul fut un éloquent et exact commentaire de ces belles paroles du texte emprunté à saint Paul : *Tu autem, o homo Dei, sectare charitatem*, Vous donc, ô hommes de Dieu, pratiquez la charité. Comme d'un centre de charité, Vincent de Paul a fait rayonner la vertu divine sur les mœurs de son siècle qu'il a réformées, sur le clergé qu'il a formé à la perfection, sur l'humanité souffrante qu'il a soulagée. Ce discours, dont on aurait pu faire un bon livre, présentait une réfutation aussi solide que brillante des folles théories des socialistes et des philanthropes modernes.

La fête de l'Assomption de Marie vint aussi réjouir le cœur des fidèles, qu'elle trouva mieux disposés que jamais à la célébrer. La protection de l'auguste Mère de Dieu s'est toujours fait sentir sur la France, qui lui est particulièrement consacrée ; mais dans une année si critique, dans une position si alarmante, les vœux adressés à la reine du Ciel devaient être encore plus ardents que de coutume, et la confiance ne pouvait manquer de surabonder dans tous les cœurs chrétiens et français. La belle fête du 15 août leur offrit un moyen de s'épancher à l'aise devant les autels de cette céleste protectrice. La Bretagne, si célèbre par son antique dévotion à Marie, se distingua par l'éclat qu'elle sut donner aux cérémonies du jour de l'Assomption. A Vannes, la procession instituée pour l'accomplissement du vœu de Louis XIII, qui place la France sous la protection de Marie, sortit de la cathédrale et se déroula majestueusement dans les rues de la ville, vers quatre heures de l'après-midi. Toute la grandeur que les pompes religieuses peuvent donner à une cérémonie apparut aux habitants de cette ville, pour attirer vers le Ciel, d'où nous vient tant de secours, leurs yeux et leurs cœurs, fatigués des agitations de ce moment de crise politique. Les ecclésiastiques du séminaire et toute la garde nationale formaient une double ligne qui suivait la croix, et précédait le vénérable

Pontife qui venait prier en public pour la paix et le bonheur du peuple. Derrière lui s'avançaient le préfet, le général de brigade, commandant le département, et toutes les autorités civiles et militaires. Tous les cœurs chrétiens étaient consolés, en voyant cette foule immense, ce peuple pour ainsi dire réuni tout entier, sans bruit, sans désordre, pieux et recueilli, suivant son Pontife et ses chefs, pour rendre avec eux un hommage public à la Religion.

Ailleurs, c'était la présence des premiers pasteurs qui continuait à répandre la joie sur les populations qu'ils visitaient pour leur communiquer en abondance les bénédictions dont leurs mains sont pleines. A Notre-Dame de Liesse, dans le diocèse de Soissons, il y eut un moment bien heureux pour la paroisse et pour les environs ; ce fut celui où Mgr. de Garsignies vint donner la Confirmation aux enfants, et ranimer par sa présence et ses paroles la foi des habitants.

La population tout entière, avec les ecclésiastiques du séminaire, les autorités, la Garde nationale, la musique, était allée en procession à la rencontre de Sa Grandeur. Mgr. en descendant de voiture bénit solennellement la foule agenouillée ; les tambours battent aux champs, les drapeaux s'inclinent devant celui qui vient au nom du Seigneur.

Arrivé à l'église de Notre-Dame de Liesse, Mgr. répondit en quelques mots pleins d'à-propos à l'allocution de M. le Curé, puis il monta en chaire : « La paix soit avec vous, dit-il, avec un accent qui pénétra tous les cœurs ; la paix, la paix que dans les jours présents tous demandent avec ardeur. La paix, que mon cœur d'Evêque et de Père appelle sur vous ; c'est surtout celle que le monde ne peut donner, mais que vous trouverez dans la religion, dans l'accomplissement de vos devoirs de chrétiens, dans le calme d'une conscience qui n'a rien à se reprocher. Vouloir la paix alors qu'on est en guerre avec Dieu, c'est illusion. »

Le lendemain eut lieu la Confirmation, au milieu d'une foule considérable et du plus religieux silence. Dans l'après-midi, Mgr. parcourut les rues de la petite ville de Liesse et montra qu'il était le disciple du bon Maître qui passait en faisant le bien. A mesure qu'il avançait, tous tombaient à genoux ;

aux petits enfants, il donnait son anneau ou sa croix pectorale à baiser ; à plusieurs, il faisait des signes de croix sur le front ; il parlait à tous les parents. Ici, c'était une mère qui le tirait par la soutane, pour lui faire remarquer son petit enfant, et faire descendre sur lui une bénédiction ; là, une autre levait le sien pour le mettre en évidence, et lui mériter la même faveur : « Et le mien, Monseigneur, disait l'une d'elles, le mien n'a pas été béni ! — Je ferai mieux... » et il le prit dans ses bras, l'embrassa, le bénit et le rendit à l'heureuse mère.

Le lundi, Mgr. présida la distribution solennelle des prix du séminaire, au milieu d'un nombreux et brillant auditoire ; il rappela aux enfants les services que la religion attendait d'eux, surtout dans les jours mauvais où nous vivons.

Si Mgr. de Garsignies dût conserver un doux souvenir de la réception qui lui avait été faite à Liesse, les habitants de cette petite ville, de leur côté, n'oublieront jamais les témoignages de bienveillance que leur prodigua le Prélat, dans les courts instants de son passage au milieu d'eux.

L'état d'agitation où se trouvait alors la société, l'effrayante perspective de l'avenir, étaient bien de nature à faire trembler les élèves du sanctuaire qui se voyaient appelés à contracter les engagements qui rattachent pour jamais le prêtre au service de l'Eglise. Il y eut sans doute, dans plusieurs diocèses, un peu d'hésitation chez quelques-uns des jeunes lévites ; et les supérieurs, loin de leur en faire un reproche, étaient les premiers à approuver cette conduite prudente plutôt que timide. C'était un ajournement de quelques mois pour beaucoup, et rien de plus. Mais il s'en trouva qui ne craignirent point de se rattacher au sacerdoce, dans le moment même où tout paraissait triste et sombre à l'horizon de la société ; et quand le résultat des dernières ordinations parut sur les feuilles religieuses, on vit qu'il était très-consolant pour l'avenir du sacerdoce ecclésiastique. Ainsi, Son Eminence le Cardinal Archevêque de Bourges avait conféré les ordres à vingt-quatre ordinands : six prêtres, huit diacres et dix sous-diacres ; à Toulouse, on comptait huit prêtres, neuf diacres et sept sous-diacres ; à Pamiers, treize prêtres et cinq diacres. Dans d'autres

diocèses, les ordinations avaient été plus riches encore ; à Rodez, le nombre des ordinands était de soixante-quatre ; au Mans, il s'élevait jusqu'à quatre-vingts ; et à Lyon, Mgr. le Cardinal de Bonald avait conféré les ordres sacrés, dans l'église primatiale, à trente-un prêtres, quarante diacres et dix-huit sous-diacres.

Une autre consolation bien douce pour l'Eglise de France fut le choix si heureux fait par le gouvernement pour donner un successeur à l'illustre victime du 25 juin. La pensée du gouvernement se porta tout d'abord sur un Prélat dont la fermeté de caractère égalait la science et l'érudition ; c'était Mgr. Sibour, Evêque de Digne, dont la nomination à ce siège éminent fut généralement accueillie comme une précieuse espérance, et un gage de bonheur pour ce diocèse affligé. Voici la lettre que le chapitre métropolitain de Paris s'empressa d'adresser au nouvel Archevêque, dès qu'on eut la certitude de son acceptation.

« Monseigneur,

» Un coup aussi douloureux qu'imprévu a frappé l'Eglise de Paris ; elle espérait voir longtemps à sa tête un Prélat dont la science, la droiture, le caractère élevé et plein de courage, lui promettaient encore des années de sécurité et de gloire.

» En rappelant à lui notre bien-aimé pasteur, Dieu a voulu tempérer l'amertume du sacrifice qu'il nous imposait, par les consolations que nous avons trouvées dans l'héroïsme de son martyre et dans les témoignages universels de vénération et d'amour dont il a été l'objet.

» Mais ce qui vient surtout adoucir nos regrets, c'est le choix que la Providence a fait de votre personne, pour l'élever sur le siège de Paris. Nous savons que des liens d'estime et d'affection mutuelle vous unissaient depuis longtemps à celui dont nous pleurons la mort ; nous savons que dans toutes les circonstances graves où s'est trouvée l'Eglise de France, un même esprit a inspiré vos paroles et vos démarches ; nous savons qu'après les intérêts généraux de la religion, la préoccupation constante de votre épiscopat a été de faire fleurir dans

vosre clergé la science ecclésiastique et de développer en lui l'amour des saintes règles.

» Nous aimons donc à reconnaître, dans le choix du gouvernement, la manifestation de la volonté de Dieu lui-même, et tous nos vœux aujourd'hui sont d'entendre bientôt sortir de la bouche du successeur de saint Pierre la parole qui vous donnera pour pasteur à l'Eglise de Paris.

» Nous nous empressons, Mgr., de vous assurer, qu'en venant au milieu de nous, vous trouverez dans le chapitre métropolitain, et dans tout le clergé du diocèse, une soumission filiale et le dévouement le plus respectueux. »

Ces joies de l'Eglise de France n'étaient pourtant pas sans quelque amertume. Si le clergé était généralement respecté par le peuple et honoré par le gouvernement, la morale publique ne l'était pas toujours assez dans certains écrits publiés, disait-on, pour éclairer et réchauffer les idées républicaines, mais dont l'unique résultat était d'égarer les esprits sur une foule de questions de la plus haute importance, d'affaiblir le respect pour l'autorité, et, en définitive, de nuire au gouvernement républicain lui-même, puisqu'il ne pourrait s'établir solidement, si l'ordre public ne lui servait pas de fondement et d'appui.

Parmi ces publications vraiment déplorables, il faut mettre en première ligne les chansons décorées du nom de patriotiques, mais auxquelles on aurait pu donner ceux d'impies et de sacrilèges. Par suite de l'étrange manie de certains hommes de février, qui voulaient absolument calquer la République nouvelle sur celle de 93, et qui ne comprenaient rien à la marche du temps et à la modification des idées, on se donna la peine d'exhumer de la poussière et de l'oubli une foule de couplets abominables, dans lesquels la religion, le principe d'autorité et les lois de la morale avaient été indignement violés, à une époque d'exaltation et de fureur insensée. Un grand nombre de ces chansons avaient été composées pour des circonstances particulières, et ne pouvaient s'appliquer qu'aux personnages augustes qu'on traînait alors dans la boue, et dont il est aussi inutile qu'inconvenant d'aller remuer les cendres aujourd'hui. On reproduisit néanmoins ces chants exécrables, pour grossir le volume et servir, disait-on, à éclairer le peuple, comme

si le peuple avait besoin de ces lugubres et infernales lumières pour diriger ses pas, et qu'il ne pût aimer un régime nouveau, sans être obligé de haïr l'ancien et de maudire la royauté.

Nous épargnons à nos lecteurs des citations qui, en les éclairant encore mieux sur la valeur de ces tristes publications, affligeraient beaucoup trop leurs âmes et révolteraient leur piété. Nous voulons pourtant leur donner un léger échantillon de ces mensonges rimés, où les souvenirs de l'histoire et les droits de la vérité sont manifestement sacrifiés à une haine aveugle pour la religion. Qui ne sait en effet que c'est l'esprit de cette religion divine qui a détruit progressivement l'esclavage, modéré le pouvoir, ennobli l'obéissance, protégé toutes les faiblesses, garanti tous les droits et expliqué tous les devoirs ? Qui ne sait que, depuis le temps où l'Apôtre écrivait que notre obéissance à la foi doit être raisonnable, les ministres de l'Évangile n'ont cessé d'inviter les hommes à l'étude approfondie de la religion, qu'ils n'ont rien eu plus à cœur que d'en développer les preuves, et que s'ils ont enseigné aux fidèles à respecter des mystères, dont l'œil de l'homme ne saurait sonder la profondeur, ce n'est qu'après leur avoir montré, par les preuves les plus solides, les plus dignes d'une raison éclairée, que Dieu a effectivement révélé ces mystères et qu'il mérite bien d'être cru sur parole ? Qui ne sait que le prêtre est l'ami le plus dévoué de ses frères, et qu'ayant moins que d'autres à soigner ses intérêts privés, il est le mieux placé de tous pour travailler au bien public ? Comment après cela pouvoir lire sans indignation ces vieilles calomnies qu'on essaie de rajeunir aujourd'hui ? Comment ne pas rougir en voyant qu'il se rencontre des éditeurs capables de livrer en pâture à la génération actuelle les fruits du délire d'un siècle déjà si loin de nous ? La strophe qu'on va lire est adressée à l'auteur même de la nature.

- « Non, tu n'es point le Dieu dont le prêtre est l'apôtre,
- » Ce Dieu père d'un peuple et le tyran d'un autre.
- » Tu n'as point par la bible enseigné les humains.
- » A nos yeux, à nos cœurs, tu parles sans figure ;
- » La loi de la nature
- » Est le livre sacré que nous ouvrent tes mains....

- » Tu graves dans notre âme
- » Les droits sacrés de l'homme et de la liberté.
- » Mais le prêtre imposteur corrompt ton ouvrage;
- » *Toujours de la raison il proscrivit l'usage ;*
- » Le despotisme affreux se fonda sur l'autel.
- » Le sceptre et l'encensoir, unis avec adresse ,
- » Ont conspiré sans cesse
- » Pour usurper la terre et profaner le ciel.
- » Le prêtre, par sa foi consacrant sa puissance ,
- » N'admit qu'une vertu : ce fut l'obéissance ;
- » *L'amour du bien public fut un crime à ses yeux.*
- » Les rois ont fait régner sous le nom de justice
- » La force et l'artifice ;
- » Qui rejeta leurs fers fut un sédition.

C'est un devoir pour les hommes honnêtes, et surtout pour les vrais chrétiens, de travailler à paralyser l'effet de ces publications impies, et ce devoir est surtout compris de nos premiers pasteurs ; aussi les voyait-on alors, comme toujours, saisir les moindres occasions d'éclairer les esprits, et surtout de travailler à jeter dans le cœur de la jeunesse des idées saines et justes, qui, en préparant son propre bonheur, doivent assurer celui de la société tout entière dans l'avenir.

Une occasion de ce genre s'offrit à Mgr. l'Evêque de Langres, vers la fin du mois de juillet. Sa Grandeur fut invitée à une distribution solennelle des prix au collège de Juilly. On sent tout ce que pouvait ajouter d'éclat à cette fête la présence d'un Prélat si distingué par ses talents, et qui joignait alors le titre de représentant du peuple aux autres titres plus augustes encore, et dont aucune puissance humaine ne saurait jamais le dépouiller. On était heureux de penser que Sa Grandeur daignerait faire entendre à cette assemblée d'élite quelques-unes de ces paroles qui éclairent, consolent et raniment, et dont l'effet est toujours puissant. L'attente des auditeurs ne fut point trompée.

Le Prélat, après avoir témoigné combien il était heureux de rencontrer autour de lui tant de grâces naïves, tant de joies pures, dans un moment où la société, par ailleurs, se trouvait en proie à tant de sombres inquiétudes et de passions tu-

multueuses, fit admirablement sentir à son auditoire combien il était juste de se préoccuper des destinées futures de cette jeunesse si intéressante, et par suite des destinées de la patrie qui y sont étroitement liées.

Mais comment préparer cet avenir ? — Quelle est la puissance qui désormais décidera de l'avenir des peuples, et surtout du peuple français ? Ce ne sera pas la puissance des armes : les armes protègent les sociétés, mais ne les constituent pas. Ce ne sera pas la puissance de la politique : sous le règne d'une publicité universelle, la politique n'est plus qu'une force secondaire.

Ce qui décidera de notre avenir, ce qui en décidera certainement, irrésistiblement, souverainement, ce sera la puissance *des idées*.... Donc « toute la question sur l'avenir des peuples se réduit à savoir, non pas quelles seront les dynasties régnantes, non pas même quelles seront les formes données au gouvernement, mais quelles seront les idées qui régneront sur les esprits et qui régleront leurs mœurs.

» Si l'on arrive à faire prévaloir les seules idées vraiment sociales, celles qui découlent du sein de Dieu, qui seul par nature est vérité, justice et charité, les peuples reposeront dans la jouissance de la paix, selon ce qui est dit : *In pace in idipsum dormiam* (PS. IV. V. 9).

» Mais si, ce qu'à Dieu ne plaise, c'étaient les idées contraires qui vinssent à triompher ; si c'était le mensonge, l'iniquité, l'égoïsme, qui tinssent le sceptre des nations, qu'on en soit bien sûr, malgré toutes les industries de la sagesse humaine, il ne pourrait en résulter toujours que la guerre, la désolation et la ruine, parce qu'il est écrit : *Regnantibus impiis, ruina hominum*. Le règne des méchants est la ruine des hommes. (PROV. XXVIII, 12).

» Or, mes amis, quelles sont les idées que l'homme importe dans le monde quand il y fait son entrée ? Quelles sont les idées que chaque homme jette alors pour sa part dans la balance des destinées sociales, sinon celles qu'il a reçues de l'éducation ?

» Donc, en résumé, l'avenir de la France est en germe dans l'état général de l'éducation que la jeunesse y reçoit. Nous, et comme chrétiens et comme Français, nous ne sau-

rions trop bénir les institutions telles que celle qu'il nous est donné de contempler aujourd'hui dans toute la splendeur des espérances qu'elle fait concevoir.

» En effet, de quoi s'occupe-t-on constamment ici près de vous, mes enfants, sinon de mettre dans vos âmes, et de faire passer dans vos mœurs les idées du vrai, du juste et du beau.

» Ces idées que vous respirez partout dans cette savante et gracieuse solitude, qui créent en vous cet homme nouveau, cet enfant de lumière dont parlent nos saintes Ecritures, vous irez ensuite les porter dans le monde, vous irez les montrer en vous, vivantes, parlantes et agissantes.

» C'est déjà depuis longtemps la gloire de cette illustre maison, d'avoir répandu sur toutes les contrées de la France ces jeunes apôtres des vraies et pures doctrines sociales, qui, dans ces temps d'anarchie et d'épouvante, consolent la foi et raffermissent le cœur par l'intégrité de leur vie et par le courage de leur piété.

» Oui, nous en avons vu beaucoup de ces enfants de Juilly, aussi remarquables par la distinction de leurs talents et l'étendue de leurs connaissances, que par le charme de leur savoir-vivre et la fermeté irréprochable de leur conduite; oserons-nous même porter ici le souvenir de nos consolations personnelles, et dirons-nous que le diocèse qui nous est confié a reçu sa part de tant de générations chrétiennes, récemment formées dans cet antique berceau ?

» Eh bien ! mes amis, ce qu'ont fait vos aînés, vous le ferez vous-mêmes ; vous le ferez d'autant mieux qu'ils vous ont ouvert la voie, et que, grâce à leurs exemples, un catholique jeune et ferme, instruit et fervent, qui met en tout et devant tout sa conduite d'accord avec sa foi, n'est plus nulle part un phénomène dans le monde.

» Vous le ferez avec d'autant plus de zèle que le combat entre le vrai et le faux, entre le bien et le mal, va devenir plus ardent, plus universel et plus décisif que jamais.

» Oh ! qu'ils soient donc bénis les maîtres si savants et si modestes qui ont préparé vos intelligences et vos cœurs à cette lutte des idées, dont les chances tiennent en ce moment le monde en suspens, et dont l'issue, je le répète, doit déterminer le sort des peuples !

» Oh ! puissiez-vous, mes amis, pour la gloire de vos maîtres, pour la joie de vos familles et pour le plus grand bien de la société, vous servir toujours de toutes les sciences que vous cultivez ici avec tant de succès, comme d'autant d'auxiliaires pour défendre la cause de Celui qui s'est appelé lui-même le Dieu des sciences !

» Puissent ainsi ces premières couronnes, dont on va ceindre vos fronts, être le gage des victoires bien plus importantes que vous remporterez dans le monde, par la supériorité de votre instruction, par la solidité de vos principes, et surtout par l'ascendant de vos vertus ! »

Ce discours fit sur la brillante assemblée une vive impression. C'est en prêchant des doctrines si sages, que le clergé remplit la mission que le Ciel lui a donnée, de guérir les plaies morales de la société. Quant aux besoins matériels du peuple, on sait qu'ils ne sont pas non plus négligés par ces hommes de Dieu, qui trouvent dans le trésor de leur charité des ressources pour toutes les misères. Ainsi pendant que le gouvernement français, avec les millions que l'Assemblée nationale venait de lui accorder, ne pouvait qu'adoucir bien légèrement la misère publique, de simples prêtres entreprenaient de combler l'abîme, en y jetant le produit des offrandes volontaires, que leur zèle avait moissonné auprès des personnes riches et charitables dont ils étaient connus. Voici ce qu'écrivait le 13 du mois d'août, à une feuille religieuse, un simple prêtre qui pouvait dire, comme autrefois saint Augustin, qu'il ne rougissait pas de devenir mendiant pour ses frères.

« Monsieur le rédacteur,

» Je viens de faire un appel à toutes les classes de la société, en faveur des ouvrières sans travail du faubourg Saint-Antoine ; j'espère que vous serez assez bon pour faire connaître, par la voie de votre journal, cette misère affreuse que tous les hommes de cœur s'empresseront de soulager.

Depuis les funestes journées de juin, plus de quatre mille femmes sans ouvrage viennent chaque jour me demander du

travail, et s'en retournent chaque jour avec l'espérance que je leur donne que le travail va bientôt reprendre. Un grand nombre de ces laborieuses ouvrières, réduites à s'imposer les privations les plus dures, ne supportent toutes ces privations que par cette espérance que je fais chaque jour descendre dans leurs cœurs. Mais, hélas ! que peut le dévouement d'un pauvre prêtre, quand un gouvernement comme celui de la France, par l'organe du ministre des travaux publics, nous déclare son impuissance ? Et cependant, chaque jour aggrave la misère qui est devenue effroyable dans notre vaste faubourg. On n'y pousse plus de cris séditieux ; on y maudit au contraire, on y maudit les hommes qui nous ont entraîné dans cet abîme de la misère. Du travail, du travail, c'est le seul cri qui s'y fasse entendre ; c'est le cri de tout le faubourg Saint-Antoine.

» Un homme d'un noble cœur, un représentant du peuple, M. Albert de Luynes, vient de donner un bel exemple, et je ne puis croire que cet exemple ne sera pas imité : après avoir sauvé vingt familles de notre faubourg, il a couronné son œuvre en donnant du travail à douze cents femmes. Qui de nous ne l'a admiré ? Qui de nous a pu trouver des paroles assez expressives pour louer une aumône aussi intelligente que magnifique ? Eh bien ! ce que nous admirons dans ce noble représentant du peuple, sachons le faire chacun dans la mesure de notre pouvoir

» Je vous réitère donc, Monsieur le rédacteur, la prière que je viens de vous faire au nom de quatre mille de nos ouvrières. La souscription que je propose est une œuvre de salut pour notre vaste faubourg, à ce titre je crois pouvoir compter sur votre puissante coopération.

» Agréez, monsieur le rédacteur, etc.

» LE ROUX.

» Vicaire de Saint-Antoine (aux Quinze-Vingts). »

Ces beaux exemples donnés par le sacerdoce trouvaient des imitateurs parmi les simples laïques ; en voici une preuve que nous sommes heureux de recueillir.

Les négociants français fixés à Naples, et qui avaient des

indemnités à recevoir, pour les pertes faites par eux dans les journées du 10 et du 13 mai, donnèrent un touchant exemple de charité. Sachant que leurs compatriotes, les sœurs de saint Vincent de Paul sollicitaient vainement, depuis plusieurs mois, leur entrée en possession d'une maison destinée par elles à un établissement d'orphelines, et que le paiement de six mille ducats (vingt-cinq mille francs) était à la fois une condition indispensable et impossible à remplir par ces pauvres sœurs, pour obtenir cette faveur de la ville de Naples, où elles sont établies depuis six ans; les négociants français firent généreusement l'abandon du dixième de leur indemnité, pour doter cette ville de cet utile établissement.

Cet exemple de charité n'aura sans doute pas été perdu pour la ville de Naples. En même temps qu'il honore le nom français, il donnera à l'étranger l'exemple des sentiments de fraternité qui respire dans le cœur de tous les enfants de la France. Il est vrai que c'est un don fait à Naples, et pour un établissement napolitain; mais c'est entre des mains françaises qu'il a été fait, et quelles mains plus dignes de le recevoir, que celles de ces saintes femmes qui, arrivées il y a quelques années à Naples, y secourent déjà plus de cinquante mille pauvres, et ne coûtent à la ville que trois mille francs par an pour vingt-deux religieuses. Avant elles, Naples ne connaissait que des religieuses cloîtrées, et pas un seul couvent de femmes n'était destiné à la charité publique. Ce sont nos sœurs de France qui, les premières, en ont donné l'exemple sur cette terre étrangère, où elles ont à la fois honoré la religion qui les inspire et fait bénir le nom de leur patrie. Nos négociants ont donc parfaitement compris le sentiment français dans cette circonstance, et, en se reportant au pillage qui a donné lieu à l'indemnité qu'ils ont reçue, on voit avec un véritable bonheur le nom de la France se rattacher à un acte où le mal a été payé par le bien.

Nous avons vu le commencement des chagrins politiques du Pape; le temps ne les avait pas diminués, et bientôt nous aurons peine à suffire au récit des événements douloureux qui s'accompliront dans la capitale du monde chrétien. La grande âme de Pie ix les avait prévus, ces tristes événements, mais

sa fermeté n'en était point ébranlée. Fidèle à la marche qu'il s'était tracée, dès les commencements de son règne, ce pieux pontife ne manquait jamais d'interroger le Ciel par la prière, avant de prendre quelque nouvelle détermination, et, une fois qu'elle était prise, il en subissait courageusement toutes les conséquences, acceptant les éloges ou le blâme du monde avec la même supériorité d'âme, avec la même indifférence chrétienne.

Rien du reste, au milieu des angoisses qui déchiraient son cœur, ne paraissait toucher plus vivement ce grand Pape, que la pensée des prières adressées pour lui dans toute la grande famille chrétienne dont il est le père. Les hommes apostoliques ont en effet toujours regardé les prières des peuples comme leur plus solide appui, dans les jours d'épreuves et de tribulations. Plusieurs Evêques de France avaient ordonné des prières publiques pour Sa Sainteté, et l'Evêque de Marseille avait été un des premiers à remplir ce pieux devoir; voici une lettre par laquelle Pie ix témoigne sa reconnaissance au prélat français, pour ce dévouement filial et religieux.

A notre vénérable frère Charles-Joseph-Eugène, Evêque de Marseille.

Pie ix, Pape,

Vénérable frère, salut et bénédiction apostolique.

» Au milieu des cruelles angoisses qui nous assiègent de toutes parts, dans ces temps si orageux et si difficiles, il est bien grand le soulagement qu'apportent à notre âme les prières que nous savons être adressées pour nous au Dieu très-bon et très-grand, par nos vénérables frères et par les peuples fidèles qui leur sont soumis. Vous pouvez comprendre, vénérable frère, combien nous a été agréable la lettre que vous nous avez fait parvenir, et qui était dictée par un sentiment profond de haute piété, d'amour et de dévouement. Nous avons appris avec bonheur qu'unis à votre clergé et à votre peuple fidèle par vos prières assidues et ferventes, vous demandiez au père des miséricordes de venir en aide dans sa clémence, dans sa vertu toute-puissante, à la personne de notre humilité; de nous

assister, de nous fortifier. Puisse-t-il ce Dieu si riche en miséricorde, exaucer des vœux si pieux ! puisse-t-il aussi prêter une oreille favorable à ceux que nous lui adressons, pour qu'il répande toujours sur vous, dans sa bonté, les dons les plus abondants de sa tendresse, et qu'il fasse descendre aussi ses dons, avec profusion, sur les brebis qui sont confiées à vos soins et qui nous sont bien chères ! Comme prémices de ce secours éminent, comme gage de notre bienveillance toute particulière envers vous, nous vous accordons avec amour notre bénédiction apostolique à vous, vénérable frère, à tout le clergé et à tous les fidèles de votre Eglise. Cette bénédiction, nous vous la donnons du fond de notre cœur, en faisant toutes sortes de vœux pour votre félicité.

» Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, le 27 juillet 1848.

» De notre pontificat la troisième année.

» *Signé : Pie IX, Pape.* »

La ville de Cologne fit aussi auprès du souverain Pontife une démarche qui dut consoler son cœur, au milieu de tous les sujets de chagrins et de toutes les amertumes qui mettaient alors sa grande âme à de si cruelles épreuves.

Il est d'usage dans cette antique cité de rappeler chaque année le souvenir du jour où fut posée, il y a six cents ans, la première pierre de sa cathédrale, le plus magnifique des temples d'Allemagne. Mais, cette année, la solennité devait prendre un caractère plus imposant encore, car il s'agissait de la dédicace même de cette église, dont la construction si souvent interrompue et arrêtée par le malheur des temps, venait enfin d'être achevée par les efforts réunis des catholiques d'Allemagne et des protestants eux-mêmes, qui voyaient dans ce gigantesque travail une gloire véritable pour leur patrie. Un jubilé de trois jours avait été annoncé pour cette circonstance solennelle, et les catholiques saisirent avec empressement cette occasion de manifester leur foi, dans le déploiement des pompes de leur culte.

Le quatorze, veille de l'Assomption, les offices de la métropole furent célébrés avec beaucoup de magnificence. A l'issue des premières vêpres de la fête, l'Archevêque, entouré de son

chapitre et précédé du clergé de la ville, parcourut processionnellement les trois grandes nefs, dont le prolongement avait donné à l'auguste temple les proportions de son plan primitif. En même temps, on découvrait les immenses et magnifiques vitraux que le roi Louis de Bavière avait fait exécuter par l'institut royal de peinture sur verre, fondé à Munich, et dont les produits rivalisent déjà avec les plus beaux modèles que le moyen-âge nous a légués. Le jour de la grande solennité de la Mère de Dieu, l'office commença par la consécration de ces trois nefs, laquelle fut suivie de la grand'messe pontificale et d'un *Te Deum* exécuté par des artistes du premier ordre. Le roi de Prusse et l'archiduc Jean, vicaire de l'empire, assistaient à cette imposante cérémonie; l'affluence populaire était telle, que l'immense vaisseau pouvait à peine la contenir. A l'issue de l'office, un splendide banquet servi pour mille six cents personnes réunit les princes, l'Archevêque et son clergé, et toutes les notabilités civiles et militaires de la province, ainsi que la foule des personnes de distinction arrivées de toutes les parties de l'Allemagne.

Le lendemain 16, les offices furent encore célébrés avec la même solennité; après quoi Mgr. l'Archevêque, son chapitre et son clergé se rendirent processionnellement sur la plus vaste place de la ville, où se trouvait assemblé le comité qui avait été chargé de présider à tous les travaux. Un des membres rendit compte de la gestion du comité qui, ayant ensuite déposé ses fonctions, fut immédiatement remplacé par voie d'élection. Pendant les trois jours que dura la fête, la ville de Cologne fut splendidement illuminée. Cette mémorable solennité se termina par la lecture publique de la supplique adressée au Pape, pour le prier d'honorer cette grande cérémonie de sa présence, et dans le cas où Sa Sainteté se trouverait empêchée de se rendre aux vœux ardents des catholiques d'Allemagne, de vouloir bien au moins charger l'Archevêque de leur octroyer la bénédiction apostolique. Les difficultés de l'époque ne pouvaient malheureusement pas permettre d'espérer que le Père commun des fidèles exaucerait la prière de ses pieux enfants d'Allemagne; s'il l'avait pu, qui pourrait calculer tous les effets de l'apparition du suprême Pasteur, au milieu des populations allemandes?

Cette supplique, remarquable par les sentiments de filiale vénération envers le saint Père, était de plus dans sa forme extérieure un véritable chef-d'œuvre; elle fut envoyée à Rome par une députation qui passa par Paris au commencement du mois d'août, et qui arriva heureusement au terme de son pieux voyage. On ne pouvait se lasser d'admirer ce merveilleux chef-d'œuvre de calligraphie qui fera un immortel honneur à la piété des catholiques des provinces rhénanes, et au talent des deux artistes éminents qui y ont consacré un travail de six mois. Cette adresse forme un superbe volume *in-folio*, richement relié et recouvert en moire blanche, aux armes pontificales. Il est tout entier en beau parchemin; chaque feuille est ornée d'arabesques et de miniatures, où l'éclat de l'or et la vivacité des couleurs font encore ressortir la perfection des dessins. Une vue également en miniature de chaque église de Cologne y est reproduite, avec les noms des ecclésiastiques et des pieux laïques qui ont souscrit pour la continuation des travaux de la cathédrale.


L'envoi de ce magnifique volume était accompagné d'une lettre latine de l'Archevêque de Cologne à notre Saint-Père le Pape, laquelle, par la couleur du style, et par les sentiments admirables de foi et d'amour qu'elle exprime, rappelait les nobles et touchantes communications des Evêques des anciens jours avec le saint-siège.

Pie ix trouvait aussi une source abondante de consolations dans les pratiques de piété, auxquelles il se livrait habituellement et dans les bonnes œuvres qu'il semait partout sur ses pas. Ainsi, le trente juin, jour consacré à la mémoire du docteur des nations, il plut à Sa Sainteté de renouveler, dans la basilique de Saint-Paul hors les murs, les mêmes cérémonies que les années précédentes. Sa Sainteté y assista à la messe pontificale qui fut célébrée par Mgr. Mac-Hale, Archevêque de Tuam. Le cortège qui avait accompagné le Pape, et qui l'entourait dans cette auguste cérémonie, se composait des Cardinaux et des Prélats membres de la congrégation chargée de la réédification de Saint-Paul, des patriarches Archevêques et Evêques assistants au trône pontifical, et des révérends pères abbés et religieux du Mont-Cassin.

Après la cérémonie, qui fut célébrée avec une grande solennité dans la partie de la basilique rendue au culte divin, le Saint-Père visita en détail tous les travaux d'arts et de constructions de ce magnifique monument.

On sait que toutes les nations chrétiennes contribuent par leurs offrandes à l'érection de cette vénérable basilique, et il est à désirer que Pie IX puisse voir la fin de cette glorieuse entreprise, si chère à son cœur et poursuivie avec une si pieuse et si constante sollicitude par son glorieux prédécesseur Grégoire XVI.

Quelques jours après cette excursion pieuse, le Pape en fit une autre du même genre et qui eut un caractère non moins touchant. Le 17 juillet, Sa Sainteté, accompagnée seulement de quelques Prélats de sa maison, se rendit à pied du palais du Quirinal à l'église des Trinitaires, où elle entendit dans une tribune grillée une messe basse, célébrée par l'un des religieux. Après avoir ainsi satisfait à sa pieuse dévotion, le Pape admit la communauté au baisement des pieds et visita l'intérieur du couvent, s'entretenant familièrement avec ces religieux espagnols dans leur propre langue. Durant le cours de cette visite, Sa Sainteté ayant appris qu'un frère laïque était gravement malade, eut la bonté d'entrer dans sa cellule, de lui adresser de touchantes paroles de consolations et de lui accorder d'abondantes faveurs spirituelles. Le saint Père se retira ensuite, laissant tous les religieux profondément émus de reconnaissance devant tant de marques d'affectueuse bonté.



VIII.

ABJURATION de la baronne de Kœnneritz. — Le vénérable Pierre Claver. — M. Martinez de la Rosa, ambassadeur d'Espagne à Rome, présente ses lettres de créance au Souverain-Pontife. — Lettre du Pape à MM. les vicaires-généraux de Paris relativement à la mort de Mgr. Affre. — Le Pape fait l'éloge de Mgr. Affre dans le consistoire où est préconisé son successeur, Mgr. Sibour. — Belles paroles de Mgr. de Langres, au sujet de l'enseignement donné dans les séminaires. — Lettre de Mgr. de Langres au sujet des travaux du comité des cultes. — Le budget ecclésiastique. — Le christianisme et la démocratie. — Relations établies entre le gouvernement anglais et la cour de Rome. — Richesses énormes du clergé anglican. — Eglises catholiques bâties en Angleterre. — L'union catholique en Allemagne. — Efforts du radicalisme pour détruire la foi dans les royaumes du nord. — Réapparition de Ronge dans la Bavière rhénane. — Intolérance du gouvernement bavarois. — Les juifs à Vienne. — Sacrilèges attentats du gouvernement contre la liberté de l'Eglise en Suisse. — Dévotion des fidèles pour la Mère de Dieu. — Pèlerinage à Notre-Dame de la Visitation de Lescure. — Plantation d'une croix de mission à Saint-Souplet, dans le diocèse de Reims. — Inauguration de la statue du général Bertrand à Touvent près Châteauroux. — Le Christ et l'Evangile par M. l'abbé Chassay.

UNE conversion éclatante avait eu lieu, en Allemagne, à l'époque où nous sommes parvenus. Pie IX eut la consolation de conférer, dans sa chapelle particulière, le Sacrement de la Confirmation et ensuite d'administrer le pain eucharistique à M^{me} la baronne Marie-Louise de Kœnneritz Nœthuitz, qui prit le nom de Jeanne. Sa marraine était son altesse M^{me} la princesse Louise de Saxe qui, le 15 juillet précédent, avait aussi assisté à l'abjuration solennelle de la baronne de Kœnneritz, faite entre les mains de Mgr. Missis, Archevêque d'Irénopolis, dans l'église dédiée à la très-sainte Vierge, sur la délicieuse colline de Galloro près de l'Ericia, où le même prélat, après un discours sur la foi catholique, célébra selon le rite grec la sainte messe,

qu'accompagnait une musique grave et religieuse. Cette cérémonie édifia singulièrement les nombreuses familles qui passent l'été en ces lieux charmants, et tous les habitants de la contrée. La baronne, à qui sa position donnait tous les moyens d'instruction, s'était jetée dans l'étude des sciences civiles et religieuses, et comme il arrive d'ordinaire, cette étude lui fit reconnaître à travers les préjugés hétérodoxes la vérité de l'église catholique romaine. Pour achever d'éclairer cette âme ainsi disposée, la Providence lui procura l'avantage d'assister à la touchante cérémonie de l'abjuration de la noble famille anglaise Greenhill, le 11 juin, et d'entendre de la bouche même du Vicaire de Jésus-Christ développer, avec cette douceur pénétrante qui lui est propre, les dogmes qu'elle avait déjà résolu dans son cœur de confesser. Ces détails sont non-seulement à la louange de cette pieuse dame, qui a si bien répondu à l'appel du Seigneur, mais font encore éclater le zèle et l'influence du Souverain Pontife, dont la renommée et les vertus, exerçant sur les âmes une sorte d'attraction, ont plus d'une fois ramené dans le bercail de Jésus-Christ, et souvent au prix des plus grands sacrifices, non-seulement des individus, mais encore des familles entières des pays les plus lointains.

C'est aussi pour le Père commun des fidèles une bien grande consolation que de voir la Providence manifester, par de nouveaux prodiges, la gloire des saints personnages dont la canonisation se poursuit devant le tribunal de la congrégation des rites, avec la sage lenteur qui doit accompagner l'examen de semblables causes. Dans la matinée du 27 août, Pie ix se rendit à l'église de Saint-Pantaléon, de la congrégation des clercs réguliers de la Mère de Dieu, où se célébrait le second anniversaire séculaire de la mort de saint Joseph Cazalans, leur fondateur, pour y promulguer un décret sur deux miracles opérés par l'intercession du vénérable Pierre Claver.

On sait que ce modeste mais héroïque religieux, admis chez les Jésuites à Tarragone en 1602, obtint de ses supérieurs d'être envoyé en Amérique avec quelques autres missionnaires, pour prêcher la foi à Carthagène et dans les provinces voisines. A peine y fut-il arrivé, qu'il se sentit ému des plus vifs sentiments de compassion et de charité pour les pauvres nègres,

qui gémissaient tout à la fois sous l'esclavage du démon et sous celui des hommes.

Occupé nuit et jour des moyens de soulager leur misère spirituelle et corporelle, on l'eût pris pour l'esclave des esclaves. Il visitait les prisons et les hôpitaux, et s'appliquait avec une ardeur infatigable à la conversion des infidèles et des mauvais chrétiens. Dieu le favorisa du don des miracles. Le père Claver mourut le 8 septembre 1634, âgé d'environ soixante-douze ans. Benoît xiv confirma, en 1747, le décret de la congrégation des rites qui déclara suffisantes les preuves du degré d'héroïsme, dans lequel ce vénérable missionnaire a possédé et pratiqué toutes les vertus chrétiennes. C'est cette cause qui se poursuit encore aujourd'hui et à laquelle Pie ix allait prêter l'appui d'un nouveau jugement.

Assisté de Mgr. l'Evêque de Porphyre et de Mgr. l'Evêque d'Éritrée, le Saint-Père célébra la messe et distribua la divine Eucharistie aux fidèles qui étaient accourus en grand nombre. Après la messe, Sa Sainteté fut conduite dans une salle du couvent, disposée à cet effet, et s'étant assise sur son trône, elle entendit la lecture du décret pontifical.

Le postulateur de la cause, ayant exprimé de justes remerciements au Pape, Sa Sainteté répondit avec cette grâce exquise qui brille parmi ses grandes vertus. Les paroles de l'auguste Pontife étaient empreintes de ce saint zèle et de cette flamme ardente dont son âme est embrasée pour la défense et l'intégrité de cette religion divine, qu'il a reçu mission de protéger contre les attaques de ses ennemis. On trouvera probablement bien sévère le passage que nous allons citer de ce mémorable discours, et ceux qui déguisent, sous le manteau d'une tolérance illimitée, leur indifférence en matière de religion, s'étonneront peut-être d'un pareil langage; il est pourtant d'une exactitude parfaite et n'a rien qui puisse justifier le reproche d'exagération.

« Je rends, dit le Pontife, grâces à Dieu qui, en des temps aussi difficiles, fait sentir à l'Italie et au monde entier l'action de la Providence par rapport à la religion, en suscitant des hommes fervents là où les ouvriers sont peu nombreux et la moisson abondante. Ce n'est pas un médiocre encouragement que nous donne le Seigneur, de nous laisser contempler des

hommes si constamment dévoués à enrichir l'église de nouvelles conquêtes. *Cette consolation est d'autant plus douce, qu'il est plus douloureux de voir, au temps où nous vivons, qu'on ait l'audace d'introduire le protestantisme dans l'Italie toute catholique, et jusque dans le centre même de la chrétienté.* Nous voyons des hommes aveugles manifester les vœux les plus ardens pour la nationalité italienne, et employer pour la servir un moyen abominable, fait précisément pour la détruire. Au moment où l'Allemagne, animée d'un même esprit, reconnaît que la diversité de religion est le plus grand obstacle au but proposé, si bien que les protestants font des projets d'union, il se trouve en Italie des hommes qui, sans redouter un immense scandale religieux et un immense danger politique, prétendent introduire la semence pestilentielle de la séparation de l'unité de la foi, afin d'obtenir l'unité de la nation. Voilà où conduit l'aveuglement des passions. Prions Dieu qu'il dissipe ces ténèbres, et confiants dans les divines promesses, rappelons-nous que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Église. »

Ce fut à la même époque que M. Martinès de la Rosa eut l'honneur de présenter au Pape les lettres royales par lesquelles Sa Majesté Isabelle II, reine d'Espagne, l'accréditait en qualité d'ambassadeur extraordinaire près le saint-siège. Le 23 août vers midi, Son Excellence, accompagnée des attachés à la légation espagnole, se rendit au Quirinal où, reçu par le maître de la chambre, il fut introduit dans les appartements du Saint-Père avec les formalités d'usage.

La remise des lettres de créance ayant été effectuée, M. Martinès de la Rosa prononça le discours suivant :

« Très-Saint-Père,

» En renouant avec tant de bonheur les antiques liens entre le Saint-Siège et l'Espagne, mon premier devoir pour remplir la mission qu'a daigné me confier mon auguste souveraine, est d'exprimer à votre Sainteté la joie unanime et le véritable

enthousiasme avec lesquels la reine, ma maîtresse, et la nation entière ont célébré cet heureux événement.

» Nous en avons eu le présage, que la suite n'a pas démenti, dans la sollicitude paternelle avec laquelle votre Sainteté envoya en ce royaume un délégué apostolique doué de si grands mérites et animé de mansuétude, caractère distinctif de son ministère. Nos espérances s'accrurent encore lorsque votre Sainteté confirma l'élection faite, par le gouvernement espagnol, de vertueux pasteurs qui, faisant cesser le trop long veuvage des églises, ont porté aux peuples des paroles de paix et de concorde, et prêché d'exemple les préceptes sublimes de l'Évangile.

» Les anciennes relations entre le saint-siège et l'Espagne étant maintenant rétablies d'une manière publique et solennelle, on peut se promettre avec certitude qu'il en résultera les plus grands biens pour l'Église et pour l'État, sous un Pontife dont le monde proclame l'insigne piété et les généreux sentiments, et sous le règne d'Isabelle II, héritière du nom et du titre de *Reine catholique*.

» Heureux s'il m'est donné de contribuer, autant que cela dépendra de moi, à l'accomplissement des desseins élevés de cette auguste souveraine. Je puis en tout cas protester à votre Sainteté que ce jour, où j'ai l'insigne honneur de remettre en vos mains sacrées une si grande preuve de la confiance royale, sera toujours regardé par moi comme le plus heureux de ma vie. »

Sa Sainteté répondit que son cœur était profondément touché de tout ce que l'ambassadeur venait de lui dire, au nom de sa cour et de sa nation; qu'elle se réjouissait d'avoir cette preuve nouvelle et solennelle des sentiments religieux de l'une et de l'autre, et que ce rétablissement des rapports mutuels donnait le droit d'attendre les plus heureux résultats pour la religion catholique, dans un pays où elle brilla toujours d'un si vif éclat, et où la piété et la pureté de la foi s'unirent toujours à l'élévation et à la magnanimité des sentiments. Le Saint-Père ajouta qu'il n'était pas moins satisfait de l'accueil fait en Espagne à la personne de son envoyé, et termina en assurant l'ambassadeur de sa paternelle et spéciale bienveillance envers l'auguste reine, envers sa majesté le roi,

et toute la nation heureuse de vivre sous le gouvernement d'une souveraine animée de tels sentiments pour l'Eglise et la religion.

En France, le veuvage de l'église métropolitaine de Paris allait cesser, par la nomination d'un pontife bien digne de succéder à celui qui avait emporté de si justes regrets. En attendant cet heureux jour, on continuait à payer au prélat défunt le tribut d'éloges et d'admiration que méritait son dévouement, dont on appréciait chaque jour davantage les heureux effets. C'est ainsi que MM. les vicaires-généraux capitulaires se firent un devoir de porter à la connaissance du clergé et des fidèles la belle lettre qu'ils venaient de recevoir du souverain Pontife lui-même, en réponse à celle qu'ils avaient eu l'honneur d'adresser à Sa Sainteté pour lui donner communication de la mort du prélat. Voici ces deux lettres que nous sommes heureux de reproduire.

Paris, le 26 août.

Monsieur le curé,

Nous devons vous faire partager les sentiments de reconnaissance profonde que nous avons éprouvés, en recevant la lettre du souverain Pontife dont nous vous donnons connaissance. Elle restera comme un titre immortel d'honneur dans les annales de l'église de Paris. Cette illustre Eglise sentira, au milieu de ses douleurs, une immense consolation en entendant le Pasteur suprême proclamer la gloire éclatante que fait rejailir, sur l'épiscopat et le sacerdoce, la mort héroïque de son Archevêque, et lui montrer dans le Ciel un nouveau protecteur de la nation française et de l'univers catholique. Ce témoignage si touchant d'affection du Père commun des fidèles pour Paris et notre France, nous liera tous à la chaire de Pierre par des nœuds, s'il se peut, plus étroits et plus indissolubles encore, et nous recevrons tous ensemble, avec un pieux respect, cette bénédiction apostolique, qui nous rendra invincibles dans les saintes voies de la foi et de la charité.

» Recevez, monsieur le curé, l'assurance de notre sincère dévouement.

» JACQUEMET, vicaire-général capitulaire, archidiacre de Notre-Dame.

» FR. DE LA BOULLERIE, vicaire-général capitulaire, archidiacre de Sainte-Genève.

» L. BUQUET, vicaire-général capitulaire, archidiacre de Saint-Denis. »

« A nos chers fils les chanoines Jacquemet, De la Boullerie et Buquet, vicaires capitulaires de l'Eglise de Paris.

» Pie IX, Pape.

» Chers fils, salut et bénédiction apostolique.

» Nous ne saurions, bien-aimés fils, vous exprimer par nos paroles la douleur dont nous avons été rempli en recevant la première nouvelle de cette déplorable lutte, dans laquelle le très-pieux Archevêque de l'illustre église métropolitaine de Paris, notre vénérable frère Denis, a trouvé la mort. Nous avons senti se réveiller dans notre âme toute l'amertume de notre douleur, en lisant la lettre empreinte d'une si profonde tristesse, et de tant d'amour et de vénération pour nous, dans laquelle vous déplorez à si juste titre la mort de ce bien-aimé pasteur.

» Mais notre tristesse et la vôtre doivent trouver un adoucissement et une consolation dans la cause glorieuse de la mort de notre vénérable frère, lui qui, sous l'impulsion d'un zèle vraiment sacerdotal, animé du feu de la charité chrétienne, affronta, pour remplir le devoir d'un bon pasteur, le péril même de la vie; en voulant éteindre la guerre civile qui venait d'éclater, détourner de son troupeau chéri les haines, les discordes et les meurtres, et le rappeler par l'effort de son amour à des sentiments de paix et de concorde, ne balançant pas à se jeter au milieu des combattants et à donner sa vie pour ses brebis.

» Cet acte héroïque de charité chrétienne a fait rejaillir sur l'épiscopat et le clergé de votre illustre nation, et de l'univers catholique tout entier, une gloire durable et éclatante.

» Aussi n'avons-nous pas été surpris que votre grande cité

se soit vivement émue d'un pareil événement, et que tous ses citoyens de tout rang, de tout âge, de tout sexe et de toute condition aient donné à sa mort et à sa mémoire tant de témoignages de deuil, de regrets, d'honneur et de vénération : preuve éclatante et non équivoque des sentiments chrétiens et généreux qui honorent la nation française.

» Il nous est doux de penser que, par la grâce du Dieu de bonté, l'âme du défunt Archevêque, couronnée dans le royaume céleste d'une gloire immortelle, et s'unissant aux chœurs des esprits bienheureux, ne cessera pas de prier et de conjurer le Père très-clément de toute miséricorde, de répandre l'abondance de ses divines bénédictions sur la France et sur l'univers chrétien, et de préserver de tout malheur sa sainte Eglise.

» Pour vous, appelés à l'administration de ce diocèse, pendant le temps de son veuvage, n'épargnez ni vos soins ni vos efforts pour procurer, par l'accomplissement de votre charge, la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

: » Recevez en témoignage de notre affectueux attachement la bénédiction apostolique, que nous vous donnons avec amour et du fond de notre cœur à vous, fils bien-aimés, à tous les ecclésiastiques et à tous les fidèles du diocèse, en y joignant nos vœux pour tout ce qui peut assurer votre véritable bonheur.

» Donné à Rome, près Sainte-Marie-Majeure, le 23 juillet 1848, de notre pontificat le troisième.

« PIE IX, Pape. »

La nomination du successeur de Mgr. Affre, au siège de Paris, venait enfin d'être livrée officiellement au public. C'est Mgr. Sibour, Evêque de Digne, qui devait recueillir ce glorieux héritage. Né le 4 août 1792 à Saint-Paul-trois-Châteaux, département de la Drôme, il fit ses études ecclésiastiques au séminaire de Saint-Sulpice à Paris. A sa sortie du séminaire, l'abbé Sibour fut professeur d'humanités et de rhétorique au petit séminaire de Paris, puis successivement prêtre administrateur à l'église de Saint-Sulpice et vicaire à l'église des missions étrangères. Après avoir passé trois ans dans cette église, il en fut tiré pour être nommé Chanoine de la cathédrale de Nîmes, lors du rétablissement de cet évêché. C'est dans cette ville,

qu'en 1839 la nomination royale vint le choisir pour l'évêché de Digne. L'ordonnance est du 28 septembre; la bulle qui confirmait son élection parut le 25 janvier 1840, et il fut sacré à Aix le 25 février de la même année.

C'est le 11 septembre que le Prélat fut préconisé, dans un consistoire secret tenu au palais du Quirinal, et que le Souverain Pontife le déclara transféré de l'évêché de Digne à l'Archevêché de Paris. En donnant un successeur au pontife, qu'une mort héroïquement chrétienne avait enlevé à son troupeau, le saint Père daigna rendre un nouvel et glorieux hommage à la mémoire de cet illustre prélat. Malgré l'abondance des détails que nous avons déjà donnés sur cet événement, d'un si haut intérêt pour l'Eglise, nous n'hésitons pas à reproduire ici en entier l'allocution du Souverain Pontife. Il y a dans toutes les paroles sorties d'une bouche si auguste quelque chose de grave et d'attachant, quelque chose qui ne se trouve point ailleurs, et qui montre que c'est surtout dans la personne des successeurs de Pierre que s'accomplit cet oracle de l'Ecriture : La grâce est répandue sur vos lèvres, parce que le Seigneur vous a béni pour l'éternité ¹. »

Voici la traduction littérale de ce précieux document.

« Vénérables frères ,

» En nous empressant aujourd'hui de pourvoir au veuvage de l'illustre Eglise métropolitaine de Paris, le devoir de notre charité pontificale exige que, dans votre auguste assemblée, nous fassions une mention honorable et pleine de regrets du très-illustre Pontife de cette Eglise, dont la cruelle mort nous a causé la plus grande douleur. Vous comprenez déjà que nous voulons parler de notre vénérable frère Denis-Auguste Affre qui, distingué par sa piété, sa douceur, son zèle et toutes les autres vertus sacerdotales, a employé, dans le gouvernement et la conduite de ce diocèse, tous ses soins à défendre la religion catholique; à maintenir la discipline ecclésiastique; à détourner des pâturages empoisonnés, pour les conduire dans les pâturages salutaires, les brebis confiées à sa garde; à se-

¹ Psalm. XLIV, 3.

courir de toutes ses forces et par tous les moyens les pauvres et les malheureux ; à les consoler , à les relever , à les gagner tous à Jésus-Christ , par ses paroles en même temps que par ses exemples. Evêque , il a aimé son troupeau d'un amour si grand , que remplissant glorieusement le devoir d'un bon pasteur , il a donné un illustre et admirable exemple de charité chrétienne , et présenté le spectacle le plus respectable à Dieu , aux anges et aux hommes. Dès qu'en effet la plus lamentable guerre civile eut éclaté à Paris , au mois de juin dernier , oublieux de lui-même , ainsi que vous le savez tous , inquiet seulement et uniquement occupé du salut commun ; désirant ardemment étouffer les violentes et sanglantes luttes des citoyens , et détourner entièrement de son troupeau les désastres , les meurtres et les ruines ; méprisant les dangers les plus graves avec un courage de chrétien et d'Evêque , il ne balança point à se précipiter au milieu des combattants. Ce fut alors que , pendant qu'il s'efforçait de rappeler avec amour les citoyens armés les uns contre les autres à des sentiments de paix et de mutuelle concorde , à des pensées d'ordre et de calme , il reçut une blessure mortelle et donna bientôt après son âme pour ses brebis.

» Il n'est personne qui ne voie quelle grande gloire , non-seulement les Evêques et les Prêtres de France , mais l'épiscopat et le clergé du monde entier , recueilleront de cet acte héroïque de charité chrétienne , qu'aucun âge ne passera certainement sous silence , que l'oubli n'effacera jamais dans la postérité la plus reculée. Cette charité si ardente qui porta notre vénérable frère à s'offrir au Dieu très-bon et très-grand , comme une hostie d'holocauste pour son troupeau et pour toute la nation française ; cette religion élevée et cette piété avec lesquelles il alla joyeux au-devant de la mort , nous font justement espérer que de la misérable condition de cette vie mortelle , il s'est envolé vers l'éternelle et bienheureuse patrie , et que là il aura reçu , du divin prince des pasteurs , la couronne impérissable de la gloire. Toutefois , comme la fragilité de la nature humaine et sa condition sont telles que les âmes religieuses reçoivent souvent les souillures de la poussière du monde , nous n'avons nullement omis d'offrir au Père très-clément des miséricordes nos prières , nos supplications et

des sacrifices pour l'âme du pontife défunt. Ce pieux devoir, nous ne l'avons pas seulement rempli en particulier, mais nous avons encore voulu que des funérailles publiques, célébrées avec le rite solennel dans la basilique patriarcale de Sainte-Marie-Majeure, auxquelles nous avons nous-même assisté avec plusieurs membres de notre sacré collège, et tous nos vénérables frères les Evêques qui se trouvaient à Rome, ainsi que le chapitre de cette basilique, fussent par cette pompe inusitée un hommage plus éclatant à l'illustre mémoire et à la vertu de ce Pontife.

» Nous avons aussi cette espérance que ce même Pontife, du haut du royaume céleste, regardant encore avec amour cette France qu'il a tant aimée pendant sa vie, conjure Dieu par ses prières d'éloigner d'elle toutes les erreurs et toutes les calamités, et d'y faire fleurir chaque jour de plus en plus, avec une vigueur nouvelle, la foi catholique, la vertu, la piété et toutes sortes de prospérités véritables. Et ici, vénérables frères, nous sommes heureux de payer à cette illustre nation française le juste tribut d'éloges qu'elle a si bien mérité, en ne cessant dans les temps mêmes les plus agités, et dans les circonstances les plus malheureuses, de donner d'éclatants témoignages de son amour, de son respect et de sa vénération pour la religion catholique et pour cette chaire de Saint-Pierre.

» Enfin, à la vue des nombreux et terribles orages auxquels la République chrétienne est en butte, et qui remplissent notre âme d'une incroyable douleur; à la vue des monstrueuses doctrines et des opinions délirantes qui, au grand détriment de notre sainte religion et de la société civile elle-même, égarent et agitent d'une manière si déplorable les esprits irréfléchis, surtout parmi les hommes ignorants, nous ne pouvons nous empêcher de profiter de cette occasion de vous exhorter vivement, vénérables frères, et de nous exciter nous-mêmes à ne cesser jamais, ni la nuit ni le jour, de crier vers le Seigneur dans l'humilité de notre âme, afin que par sa vertu toute-puissante il commande aux vents et à la mer, et qu'il rétablisse le calme; afin que, par la multitude de sa miséricorde, il daigne retirer les hommes égarés des ténèbres, des erreurs et de la fange des vices, et les ramener dans les sentiers de la justice et de la vérité. »

Cette allocution du souverain Pontife, si noble et si touchante, produisit le plus grand effet dans le sacré collège, et fut partout accueillie avec attendrissement et admiration.

L'Assemblée constituante poursuivait le cours de ses travaux pour l'organisation de la République en France, et le comité des cultes s'occupait toujours des questions spéciales à la religion, en ce qui touche ses rapports avec l'Etat. La séance du 31 août fournit à Mgr. l'Evêque de Langres l'occasion de rendre à l'enseignement, donné dans les séminaires de France, la justice que bien des personnes leur refusaient, par suite d'aveugles préventions. M. Isambert, en effet, ayant attaqué comme insuffisantes les études faites aujourd'hui par le clergé, et s'étant plaint surtout de la médiocrité du savoir dans les curés de campagnes, Mgr. Parisis s'empressa d'éclairer le comité sur ce point délicat, en affirmant que dans les petits séminaires en général, et en particulier dans celui d'Orléans où il avait professé, et dans celui de Langres dont il était devenu, comme Evêque, le premier supérieur, les études sont aussi variées et aussi étendues que dans les collèges et les lycées de l'université; qu'à la vérité, dans les grands séminaires, l'enseignement n'est pas aussi élevé qu'il pouvait l'être autrefois; mais que cela vient uniquement de ce que les vocations à l'état ecclésiastique sont aujourd'hui bien inférieures en nombre à celles qui se déclaraient anciennement, ce qui oblige les Evêques d'abrégier le temps des études ecclésiastiques, au moins pour la plupart des jeunes séminaristes, afin de les livrer à l'exercice du salut des âmes.

Ces observations si sages ne souffraient pas de réplique, et elles furent favorablement accueillies, comme toutes celles qui émanaient d'une source aussi respectable.

Plus on avançait dans l'examen des questions politico-religieuses, plus on devait se féliciter de la présence de trois Evêques et de plusieurs ecclésiastiques dans le comité des cultes. Il fallait cela pour rassurer les catholiques de France, en leur donnant la pleine certitude que tout empiètement sur les droits du pouvoir spirituel rencontrerait les plus énergiques oppositions. Il était impossible de ne pas s'effrayer tout d'abord, en voyant ce comité presque entièrement composé de laïques,

parmi lesquels se trouvaient des hommes qui avaient eu, à une autre époque, sur les affaires ecclésiastiques, une fâcheuse influence. Plusieurs journaux catholiques, et des mieux inspirés, avaient manifesté des craintes sur la tendance qu'ils croyaient voir, dans le comité des cultes, à s'occuper de questions qui évidemment passaient sa compétence. Ces alarmes devaient naturellement se communiquer aux nombreux lecteurs de ces feuilles religieuses. Il fallait prévenir les fâcheux effets qui auraient pu en résulter dans l'opinion publique, c'est ce qui détermina Mgr. de Langres, en qualité de Président de ce comité, à adresser la lettre suivante à l'Ami de la religion.

Paris, 7 septembre 1848.

« Monsieur le Rédacteur,

» J'ai déjà eu l'occasion de vous prier d'insérer des rectifications sur les renseignements qui vous sont envoyés du comité des cultes, permettez que je vous adresse encore quelques observations sur votre article du ce jour.

» Mes honorables collègues ont bien pu ne pas connaître tout d'abord les limites dans lesquelles ils devaient se renfermer, mais j'affirme qu'aucun d'eux n'a l'intention de les franchir; aucun d'eux surtout ne veut se poser en réformateur souverain d'un état de choses sur lequel il n'appartient qu'à l'autorité spirituelle de prononcer en dernier ressort.

» Ce serait même une erreur de croire que le comité s'ingère, par sa propre tendance, à traiter des matières qui ne sont nullement de sa compétence; ces matières lui sont imposées par les pétitions nombreuses et trop souvent irritantes qui lui sont renvoyées, et dont il a charge de faire son rapport à l'Assemblée. Ces pétitions traitent de tout; et quoique les matières dont elles parlent ne soient pas toujours entièrement du ressort du comité, il importe qu'il les étudie et qu'il en discute, ne fût-ce que pour conclure qu'il est incompétent.

» Mais presque toujours ces matières ont un côté civil, du moins dans le sens de notre législation, et alors le comité les examine à ce point de vue; mais je dois dire que c'est sans

aucun préjudice de l'autorité spirituelle, dont les droits sont toujours réservés. Il importe que le clergé catholique, qui lit votre estimable feuille, soit parfaitement rassuré sur ce point.

» Quant aux mesures qui pourront être adoptées par le comité, elles auront toutes pour but d'empêcher un plus grand mal ou de procurer un bien nécessaire, mais il ne faut pas les faire connaître avant le temps.

» Veuillez donc, monsieur le Rédacteur, vous mettre en garde contre des relations inexactes et malveillantes. Notre position est déjà bien grave et bien difficile, il ne faudrait pas la compliquer encore par des suspicions injustes et de faux rapports.

» Agréé, etc.

» P. L., Evêque de Langres.

» Président du comité des cultes. »

On continuait à se préoccuper de la question du budget ecclésiastique, et l'opinion publique avait besoin d'être éclairée sur un sujet si délicat. Des hommes habiles et expérimentés se chargèrent de cette mission. Personne peut-être ne la traita avec plus de netteté, de force et par conséquent avec plus d'utilité que M. Schmit, ancien employé de l'administration des cultes, et qui publia, vers cette époque, dans l'*Ami de la Religion*, une série d'articles du plus haut intérêt. Les conclusions de cet honorable écrivain se résument dans quelques lignes où l'on trouvera renfermée la substance de tout ce qu'il a publié sur cette matière.

» Ce que j'ai voulu démontrer, dit-il, autant qu'on le peut faire par quelques observations recueillies rapidement et renfermées dans un cadre trop étroit, c'est :

» 1.^o Qu'il est impossible de troubler d'une manière quelconque l'exercice du culte, sans porter atteinte à la liberté de conscience qui est la pierre angulaire de la société moderne, et principalement de la société constituée sous la forme républicaine.

» 2.^o Que ce trouble résulterait essentiellement de tout dé-

sordre apporté dans la hiérarchie et la discipline de ce culte.

» 3.^o Que la hiérarchie et la discipline du culte catholique ne permettent pas de toucher à la circonscription diocésaine du pays, sans le concours du Pape.

» 4.^o Que le nombre des diocèses actuellement existant en France n'est pas supérieur aux besoins; que la preuve en a été acquise.

» 5.^o Que le budget des cultes n'est pas une concession gratuite, faite au clergé catholique et susceptible d'être retirée.

» 6.^o Qu'il ne serait ni possible, ni convenable, ni même profitable de supprimer le casuel. »

Il y avait aussi bien des idées fausses à redresser dans le public, par suite de l'affectation que mettaient certains esprits à confondre le christianisme avec la démocratie. Était-ce oubli des principes de la foi ? était-ce le désir de ménager à la religion les faveurs du pouvoir ? Quel que fût le motif de ce zèle, il n'était certainement pas selon la science. On avait autrefois justement blâmé l'opinion de ceux qui prétendaient faire dépendre les destinées de l'Eglise du secours qu'elle tirait de la protection des rois, et qui ne pouvaient croire à la solidité de l'autel, qu'autant qu'il avait le trône pour appui, comme si la main du Tout-puissant ne suffisait pas pour le soutenir. C'était là en effet une grave erreur; mais il n'est pas moins étrange ni moins erroné de prétendre aujourd'hui identifier le christianisme avec les formes nouvelles des gouvernements, comme s'il devait partager les éternelles variations de la politique.

Cette erreur était solidement réfutée par une foule de bons écrivains amis, aussi intelligents que dévoués de la sainte cause qu'ils avaient entrepris de défendre. Le christianisme, disaient-ils, n'est point né de ces institutions politiques dont le caractère propre est de changer et de se modifier selon les nécessités des intérêts et des passions humaines. L'institution de Jésus-Christ demeure calme et pure, malgré les vices et la corruption des hommes. Soyez rois, archontes, chefs de République, sénat ou dictateur, le christianisme ne s'occupe de vous que pour vous inspirer ses principes féconds de justice, d'équité et d'incomparable fraternité; partout il va répétant: mon royaume n'est pas de ce monde; il respecte les formes

diverses des gouvernements, et quand ils veulent s'inspirer de ses maximes, elles contribuent largement à leur éclat et à leur prospérité. Ce règne spirituel du Christ sur les âmes, précisément parce qu'il n'est mêlé à rien des formes temporelles des gouvernements, n'en est que le soutien le plus solide et le plus glorieux ; on dirait l'Océan portant majestueusement toutes les formes de vaisseaux inventés par le génie de l'homme, depuis les lourdes carènes de Rome et de Carthage, jusqu'aux impétueux bâtiments à vapeur de notre temps. Tout s'est modifié sur cette surface immense, l'Océan lui est resté profond et navigable comme aux premiers temps.

Il ne faut donc ni confondre le royaume de Jésus-Christ avec les royaumes de la terre, ni faire dépendre sa destinée des leurs. Les gouvernements se modifient, les nations tombent ou se relèvent sur la grande scène du monde ; mais l'Evangile et l'Eglise ne peuvent jamais voir s'éteindre entièrement leur divin flambeau. « Je vois bien, s'écriait saint Augustin à la fin du quatrième siècle, je vois bien l'empire qui chancelle ; j'entends avec effroi les cris des barbares qui fondent sur nous ; mais j'écoute mieux encore la voix du Ciel qui m'a jeté, pour préservatif de mon désespoir, cette parole profonde : Levez les yeux, mon royaume n'est pas de la terre. »

On continuait à s'occuper en Angleterre d'établir entre le gouvernement de la reine Victoria et la cour de Rome des rapports diplomatiques, que la constitution du royaume avait toujours sévèrement interdits depuis l'origine de la réforme. Nous avons déjà vu les orages soulevés par cette proposition jusqu'alors inouïe, et contre laquelle certains esprits arriérés s'élevaient avec une espèce de rage frénétique. Cette opposition se soutenait toujours et rencontrait de vives sympathies chez des esprits égarés par leurs préjugés, au point de ne voir, dans les progrès du catholicisme, autre chose que les ravages de la bête dont parle l'apocalypse. Ainsi les lords orangistes de Dublin allèrent jusqu'à demander à la reine le renvoi de ses ministres, leur reprochant d'avoir abusé de sa confiance royale, et de s'être joué des droits de la reine et de ceux de son peuple. Cette pétition se terminait par ces étranges paroles : « Qu'il plaise à votre Majesté de gouverner ce grand empire, d'après les prin-

cipes proclamés par la parole de Dieu , et non suivant les désirs de l'*Ante-christ papal* , afin que la paix et le bonheur , la vérité et la justice , la religion et la piété règnent parmi nous de générations en générations. »

On comprendra , du reste , la frayeur que doit exciter parmi les hauts dignitaires anglais la seule idée d'un rapprochement politique avec Rome , s'il en pouvait résulter , comme ils le craignent , un entraînement encore plus grand de la nation vers la foi catholique. Les richesses énormes que possède le clergé anglican sont un lien qui doit le rattacher fortement à la réforme , et l'éloigner de tout ce qui pourrait tendre à diminuer son influence , dans un royaume où la politique et la religion sont , pour ainsi dire , fondues ensemble , et obéissent toutes deux à une direction commune. Et néanmoins , malgré ses efforts pour retenir cette immense fortune , le haut clergé anglican voit approcher tous les jours le moment où une distribution plus équitable des revenus lui enlèvera quelque chose de ces monceaux d'or , qui lui sont venus en échange de la foi de ses pères.

Depuis longtemps , en effet , quelques orateurs du parlement anglais s'élevaient contre les richesses exorbitantes des dignitaires de l'Eglise anglicane , et contre la scandaleuse pénurie dans laquelle végètent les vicaires ou desservants des paroisses , tandis que les recteurs ou curés , dont ils exercent le ministère , consomment dans l'oisiveté , et loin de leurs paroisses , les émoluments des charges dont ils ne font que porter le titre. Cette année , M. Horsmann a repris ce texte si souvent débattu sans le moindre succès. Après avoir signalé l'odieux abus d'une aristocratie cléricale , qui n'appelle aux fonctions les plus élevées de l'Eglise que les fils de familles privilégiées , et après avoir déroulé aux yeux de l'Assemblée le hideux tableau de la misère et la dégradation de l'enfance et de la jeunesse , tant à Londres que dans les principales cités manufacturières du royaume-uni , l'orateur a démontré que la dotation de l'Eglise anglicane suffisait à entretenir ses fonctionnaires dans une honnête aisance , et à fonder des écoles en nombre suffisant pour arracher la jeunesse à l'oisiveté des rues et aux goûts pervers qu'elle y contracte. Cette fois , le ministère anglais

parut avoir prêté plus d'attention aux réclamations de M. Horsmann, car Sir John Russel donna à la chambre l'assurance que le gouvernement s'occupait avec activité d'un travail préparatoire, d'où l'on pourra tirer les éléments de ces réformes utiles dans la distribution des revenus ecclésiastiques.

Il est à croire cependant que la plus grosse part de ces richesses demeurera longtemps dans les mains de ses anciens possesseurs. Quant à l'Eglise catholique, elle devra se contenter de son indigence et de cette part de liberté que la Providence a permis qu'on lui fit dans le royaume de la Grande-Bretagne; mais le bras de Dieu qui la soutient peut la faire croître comme Joseph dans la terre de sa pauvreté¹. Et, en effet, nous avons déjà vu s'élever pour les catholiques de nombreuses maisons de prières, et, à l'époque où nous sommes parvenus, c'est-à-dire vers la fin du mois d'août, un journal anglais enregistrait la nouvelle qu'on va lire.

« Une très-belle église catholique romaine vient d'être bâtie à Thurnheim, grâce à la pieuse munificence de miss Elisabeth Dalton. Elle est dédiée à saint Thomas et à sainte Elisabeth. La première pierre avait été posée le 18 mars 1847. La consécration a eu lieu mardi dernier avec beaucoup de solennité, suivant le rite romain. Le très-révérend docteur Sharples, évêque coadjuteur, le révérend docteur Briggs, y assistaient avec un grand nombre de membres du clergé des environs. Miss Dalton et toutes les familles catholiques romaines de ces parages étaient à la cérémonie. »

Les affaires religieuses d'Allemagne se présentaient sous un triste aspect; il y avait cependant quelque chose de précieux pour l'Eglise, dans les progrès que faisait chaque jour l'association connue sous le nom de l'*Union catholique*, et que Mgr. l'Archevêque de Fribourg venait d'approuver et de bénir. Cette association, qui a pour objet la défense et la propagation de la foi catholique, avait tardé à manifester son existence, jusqu'à ce qu'elle se fût solidement organisée, non-seulement en son pays natal, mais aussi dans d'autres parties de l'Alle-

¹ Gen. xli. 52.

magne. Ayant atteint promptement ce but désiré, elle crut devoir se révéler au grand jour de la publicité. A la tête de l'*Union catholique* figuraient les noms de deux illustres personnages bien connus par leur zèle pour la sainte cause de la religion, le baron Henri d'Audlow et le conseiller aulique Bussé. Dès que cette société eut déclaré son existence et le but qu'elle se proposait, quarante-cinq communes badoises s'y firent recevoir, et leur exemple ne tarda pas à être imité d'un grand nombre d'autres; la majeure partie du clergé Badois s'empressa de lui offrir sa collaboration et toutes les ressources dont il pouvait d'ailleurs disposer.

Mais à côté de cette joie de l'Eglise, il faut enregistrer bien des douleurs. Les efforts du rationalisme, pour saper les fondements de la foi, continuaient à obtenir de déplorables succès. Il fallait opposer de toutes parts une digue à ce torrent; les Evêques catholiques comprirent leurs devoirs, et ne négligèrent aucun des moyens propres à diminuer les dangers que courait la religion indirectement persécutée. Ainsi, dans le royaume de Wurtemberg, le ministre des cultes, se trouvant chargé de la haute administration des écoles, plaçait ordinairement à leur tête de ridicules savants, qui s'efforçaient de persuader à leurs élèves que le Dieu de l'Evangile n'avait été qu'un habile magnétiseur, ou un disciple des prêtres égyptiens, qui l'avaient initié aux mystères de leur philosophie. Ce système d'incrédulité désolait le clergé catholique qui ne pouvait y mettre un terme, à cause de l'esprit d'indépendance inspiré aux maîtres d'écoles par la protection du gouvernement. Mais l'Evêque de Rottenbourg, s'armant de ce courage qui sait affronter les persécutions et faire le bien au milieu des plus grands périls, défendit aux catholiques de permettre à leurs enfants l'assistance aux instructions prétendues religieuses des maîtres d'écoles. Depuis cette solennelle défense, plusieurs curés, répondant par leur zèle au zèle de leur premier pasteur, s'empressèrent d'appeler les enfants catholiques au presbytère et de leur donner les instructions historico-religieuses qu'ils ne devaient plus recevoir de leurs maîtres. Le gouvernement n'ayant plus aucun moyen de porter obstacle à ces réunions, tout donnait à espérer que cette

pratique salubre trouverait de nombreux imitateurs dans le clergé catholique du royaume de Wurtemberg.

D'un autre côté, le trop fameux Ronge, ce prêtre apostat et séducteur, après avoir longtemps disparu de la scène, venait de se montrer de nouveau dans la Bavière rhénane, et notamment à Durnheim, petite ville dont le curé s'était depuis longtemps employé à propager les théories du germano-catholicisme. Le gouvernement bavarois, sourd aux représentations de l'Evêque de Spire, l'avait empêché d'éloigner cet apostat et de lui retirer la juridiction pastorale; les choses en étaient venues à ce point, que les paroisses catholiques l'avaient enfin chassé de la ville. Ronge s'était empressé d'accourir pour édifier sa congrégation sur le fondement des enseignements donnés par cet infidèle pasteur. A sa grande surprise, il trouva les catholiques fort mal disposés pour son schisme; mais il s'en consola par l'affluence des protestants qui vinrent recevoir de sa main une communion sacrilège; il paya leur complaisance par des prédications remplies des plus scandaleuses invectives contre l'épiscopat et le sacerdoce catholique.

Le gouvernement bavarois persistait dans son intolérance à l'égard des institutions catholiques, et les autorités provinciales le secondaient de tout leur pouvoir. Avant son abdication, le roi Louis de Bavière avait assigné sur sa cassette particulière une somme de onze mille florins (vingt-quatre mille francs), pour servir de premier fonds à la dotation d'une maison-mère de la congrégation *des pauvres sœurs des Ecoles*, et cette royale munificence avait comblé de joie toute la population catholique de la Bavière rhénane. Mais le gouvernement provincial résidant à Spire, et composé en grande majorité des conseillers protestants, présenta au roi Maximilien une pétition tendant à faire supprimer cette allocation, afin, disaient-ils, de détourner de la jeunesse féminine les graves inconvénients d'une éducation monacale. Cette résolution du conseil parut si oppressive, à l'égard des catholiques, à un des Bourgmestres de Spire que, bien que protestant, il donna sa démission séance tenante, en prononçant ces belles paroles : « Que le gouvernement cherche un autre instrument

que moi , pour coopérer à l'exécution d'une si détestable tyrannie. »

L'Autriche n'était pas mieux inspirée ni plus équitable , par rapport aux congrégations et aux monastères. Ce n'était pas de l'empressement , c'était une espèce de fureur qu'elle mettait à proscrire les ordres religieux en général , et les jésuites en particulier. Quelques honorables citoyens de la ville de Lemberg , ayant adressé une demande au gouvernement en faveur des maisons de la Compagnie de Jésus , établies sur le territoire de la Gallicie orientale , il leur fut répondu que les maisons des jésuites où il ne se trouvait point d'écoles devaient être dissoutes immédiatement , et que celles où il se trouvait des institutions scolaires pourraient être conservées jusqu'à la fin de l'année , mais point au-delà. Dans l'un et l'autre cas , tous les biens , meubles et immeubles appartenant aux maisons de cet ordre , devaient être saisis et confisqués au profit du trésor. Ainsi les confiscations , abolies depuis longtemps déjà dans la législation autrichienne , renaissaient au milieu même d'une révolution faite au nom de la liberté , et l'on ne rougissait pas d'appliquer à des religieux une peine dont on n'eût osé frapper le moindre citoyen. Le rescrit du gouvernement , signé du baron de Pillezsdorff , ne refusait pas seulement aux religieux ainsi dépouillés les pensions alimentaires qu'on avait demandées pour eux , mais en prescrivant de leur prendre tout ce qui leur appartenait , il allait jusqu'à défendre de leur donner même la médiocre aumône d'une indemnité de voyage. C'était montrer assez clairement le caractère de la révolution qui venait de s'opérer à Vienne.

Du reste , cette grande et voluptueuse cité , en se débarrassant de la vue des monastères qui semblaient peser sur elle comme un joug importun , en avait subi un autre bien lourd et bien humiliant pour elle. A peine la révolution de mars s'y était-elle accomplie , que l'on avait vu s'abattre sur la ville une nuée de juifs , accourus de toutes les parties de la monarchie pour y fixer leur domicile. Ils s'emparèrent des principaux journaux , dans la rédaction desquels ils introduisirent ceux d'entre eux qui avaient acquis quelque réputation littéraire ; puis ils fondèrent , sous le titre de *Gazette universelle de Vienne* , un jour-

nal qui devint leur propriété, et dont la rédaction fut à peu près confiée à des juifs. Leur crédit s'éleva rapidement au point qu'ils parvinrent à faire nommer un des leurs vice-président de l'Assemblée nationale.

La *Gazette universelle de Vienne* se donna pour mission d'outrager de la manière la plus audacieuse l'empereur et sa famille, et d'insulter chaque jour la religion catholique. Il n'est sorte d'invectives que cette détestable feuille n'ait prodiguées à l'Eglise et à ses ministres fidèles. C'est sous son influence qu'une congrégation germano-catholique se forma à Vienne, sous la direction du prêtre apostat Fuster, et comme le rongisme, mort dans tout le reste de l'Allemagne, ne trouvait à se recruter ni parmi les catholiques ni parmi les protestants, un certain nombre de juifs s'y firent inscrire et assistèrent aux prédications de cette secte, uniquement pour faire nombre. L'audace de ces Israélites mécréans inspirait à la grande majorité des habitants de Vienne une si vive indignation, qu'on a pu craindre un moment de voir éclater contre eux un de ces orages qui, si souvent déjà ont compromis les richesses et jusqu'à l'existence de cette malheureuse nation dans beaucoup de pays et surtout en Allemagne.

Il se passait ailleurs des choses plus déplorables encore. Depuis la victoire remportée par les radicaux sur les cantons catholiques, la religion avait subi en Suisse des humiliations et des persécutions, qu'on a peine à s'expliquer en ces temps de tolérance universelle. Toutefois la Suisse catholique, sous le poids de tant de douleurs, n'avait point désespéré, grâce à l'intervention paternelle de Pie ix, de recouvrer quelques restes de son antique liberté de conscience ; mais, au grand scandale de toute la chrétienté, le canton de Fribourg choisit le 15 août, solennité des plus augustes et des plus chères à tous les catholiques, pour formuler une *instruction* qui égale en audace toutes les sacrilèges témérités de la fameuse constituante de 1790 ; c'est à n'y pas croire, tant il y a ici d'ignorance et d'aveugle entraînement vers l'oppression religieuse. Malgré la répugnance que nous avons à la reproduire, il faut bien donner ici ce document important, qui servira à expliquer la généreuse résistance que nous verrons opposer plus tard par

les catholiques de Suisse aux prétentions aussi ridicules qu'impies d'une puissance qui outrepassait ses limites et foulait aux pieds les droits qu'elle aurait dû respecter.

« LE CONSEIL D'ÉTAT DU CANTON DE FRIBOURG.

» *Instructions pour la conférence entre les cinq cantons intéressés aux affaires du diocèse de Lausanne et Genève.*

» Les cantons se lient par concordat conclu dans l'intérêt de la paix publique en matière religieuse, et ayant pour but de faire respecter leur souveraineté sans porter atteinte au dogme, à la foi et au libre exercice du culte catholique.

» Ils se déclarent solidaires de toutes les résolutions prises ainsi que des mesures d'exécution.

» Le concordat sera soumis à la ratification du directoire fédéral.

» L'Evêque sera sommé par le gouvernement de se soumettre SANS RESTRICTION à la constitution et aux lois du canton, A RENONCER A TOUTES PRÉTENTIONS CONTRAIRES, ET NOTAMMENT A L'EXERCICE DU PLACET POUR LA POSTULATION AUX BÉNÉFICES, tel qu'il a été introduit abusivement par les constitutions synodales. Le gouvernement de Fribourg lui déclarera qu'il méconnaît à une autorité quelconque le droit d'intervertir la charte constitutionnelle par des ordres ou émissions contraires. En conséquence, il demandera que TOUT ORDRE, MANDEMENT PASTORAL, PUBLICATION DE L'EVÊQUE, SOIENT SOUMIS A L'APPROBATION DE L'ÉTAT, ET QUE LES CONSTITUTIONS SYNODALES SOIENT MISES EN HARMONIE AVEC LES LOIS CIVILES.

» Cette démarche sera appuyée par les cinq Etats, sur le point de vue de l'intérêt public et de CELUI DE LA RELIGION CATHOLIQUE.

» Pour le cas où l'Evêque n'obtempérerait pas à cette sommation, ce cas de résistance formelle à un concordat souverain de plusieurs cantons sera déféré au directoire, qui avisera aux mesures les plus efficaces pour faire cesser le trouble résultant de cette résistance.

» Les cantons se réservent, en outre, leurs moyens d'actions

EN RETIRANT AU TITULAIRE LEUR PLACET POUR L'EXERCICE ULTÉRIEUR DES FONCTIONS ÉPISCOPALES.

» Les Etats concordants déclarent que , dès la première vacance du diocèse , ILS ENTENDENT FAIRE USAGE DU DROIT DE SOUVERAINETÉ EN SE RÉSERVANT LA NOMINATION DE L'ÉVÊQUE. Cette nomination aura lieu par des délégués nommés par les conseils d'Etat respectifs dans la proportion suivante :

» L'Etat de Fribourg enverra quatre délégués , de Genève deux , de Vaud un , de Berne un , de Neuchâtel un.

» Cette délégation sera présidée par le premier député nommé de Fribourg.

» L'élu prêtera le serment de fidélité aux constitutions et aux lois des cantons compris dans le diocèse.

» LA NOMINATION DES MEMBRES DE LA COUR ÉPISCOPALE sera soumise à L'APPROBATION DU GOUVERNEMENT , dans le territoire duquel l'Evêque fera sa résidence.

» LA NOMINATION DES DOYENS sera soumise dans chaque canton à L'APPROBATION DU GOUVERNEMENT respectif.

» Les candidats à l'Etat ecclésiastique seront , avant leur entrée au sacerdoce , soumis dans chaque canton à UN EXAMEN DEVANT UNE COMMISSION MIXTE , ET SUIVANT UN PROGRAMME UNIFORME. Cet examen CONSTATERA que les candidats possèdent les connaissances et les capacités nécessaires pour L'EXERCICE DE LEURS FONCTIONS.

» Le candidat , une fois admis par l'Evêque et le gouvernement respectif , pourra aspirer SANS AUTRE PERMISSION ÉPISCOPALE à tous les bénéfices vacants du diocèse , sous réserve toutefois des cas de discipline ecclésiastique ou d'empêchement notoire survenu depuis son admission.

» Les cantons ouvriront des négociations avec le saint-siège pour la suppression canonique des fêtes , ou leurs translations sur le Dimanche , et pour la diminution des jours de jeûne et d'abstinence.

» Les cantons s'engagent , pour le cas où ces négociations n'auraient pas un résultat satisfaisant , à refuser toute sanction pénale aux fêtes qui ne sont pas instituées ou confirmées par la loi civile , à l'exception générale des dimanches ; et spécialement pour le culte catholique , la Fête-Dieu , Noël , l'As-

somption, la Toussaint, l'Annonciation, pour le culte évangélique réformé, le vendredi Saint et l'Annonciation.

» Les cantons concordants déclarent ne reconnaître EN MATIÈRE DE CULTE CATHOLIQUE D'AUTORITÉ SPIRITUELLE, QUE POUR CE QUI REGARDE LA FOI ET LES SACREMENTS ; ils renouvellent les réserves faites dans le temps CONTRE L'ADMISSION DES DÉCISIONS DU CONCILE DE TRENTE, réserves qui, sauf la foi et les sacrements, ont eu pour but d'assurer aux gouvernements la continuation des antiques droits, libertés et franchises de la Suisse et leur SOUVERAINETÉ EN MATIÈRE DE DISCIPLINE, DE POLICE ET DE HAUTE SURVEILLANCE DU CULTE.

» Les cantons déclarent au surplus que tous les fonctionnaires et bénéficiaires ecclésiastiques auront droit à L'APPEL de l'autorité civile, POUR L'EXERCICE DE LEURS FONCTIONS dans la limite des lois, et que l'Etat les PROTÈGERA pour la considération et le respect dus à leur dignité.

» Les délégués feront les propositions suivantes :

» Les cantons concordants exigeront L'EXÉQUATUR pour toute publication venant du saint-siège.

» Ils ne toléreront plus sur leur territoire de port d'HABITS DISTINCTIFS pour les ecclésiastiques.

» Les délégués prendront en outre part aux ouvertures qui pourraient être faites, et ont le pouvoir d'en formuler et d'y adhérer, suivant la marche de la discussion et dans le sens de la présente instruction.

» Ils sont autorisés à se joindre aux propositions qui se rapprocheraient le plus des points de cette instruction.

» Le projet de concordat sera soumis à la ratification définitive du grand conseil.

» Le mardi 15 août 1848. »

Un sentiment d'indignation s'empare de l'âme à la lecture de ces résolutions inconcevables, et l'on a peine à comprendre que les délégués aient pu donner leur approbation à de semblables mesures.

La dévotion des fidèles pour la Mère de Dieu n'est jamais plus vive qu'aux approches de ces grandes solennités, dans lesquelles l'Eglise nous invite à méditer tout particulièrement

sur les vertus et les glorieux privilèges de cette Reine des anges ; mais c'est surtout dans les lieux de pèlerinages célèbres que cet épanchement du cœur des chrétiens, devant les autels de Marie , prend un caractère plus touchant encore et plus aimable. Voici les réflexions qu'inspirait à un habitant du Cantal le spectacle de cette dévotion à Marie , à l'époque de la belle fête de l'Assomption de 1848. On y trouvera tout l'éclat d'un langage poétique , animé par un sentiment de foi et de piété bien consolant.

« De tous les sanctuaires élevés dans nos montagnes à la gloire de Dieu et en l'honneur de la Vierge Marie , celui de Notre-Dame de la Visitation de Lescure est le plus fréquenté. A peine le printemps a-t-il chassé les frimats , que de braves fidèles commencent à s'acheminer pieusement vers ce lieu de dévotion. Les dimanches et les fêtes surtout présentent à Lescure , pendant les chaleurs fécondantes de l'été , un spectacle aussi touchant que solennel. Il est beau en ces jours de voir accourir ces nombreux pèlerins ; un ciel pur mais embaumé , une pelouse aromatique et émaillée de fleurs qui couvrent au loin la campagne comme une draperie fantastique ; la vue du Cantal , cette masse géante dont le sommet est encore parfois couronné d'un diadème de neige ; l'innombrable multitude des visiteurs , leur empressement à aller s'agenouiller dans la jolie chapelle devant l'image de l'auguste Marie , leur religieuse immobilité pendant la célébration des saints mystères , leur angélique ferveur à prendre part au banquet eucharistique , tout cela subjugue les sens et remplit l'âme d'une douce et sainte émotion.

» Tous , après avoir rempli leur vœu , s'en retournent contents en bénissant la Mère de Dieu , consolatrice des affligés , qui a du baume pour tous les maux et des consolations pour toutes les afflictions. »

Sur d'autres points de la France les missions ou retraites spirituelles continuaient leur cours. La plantation d'un calvaire dans la paroisse de Saint-Souplet , diocèse de Reims , donna lieu à une de ces scènes rares et touchantes dont les populations conservent délicieusement le souvenir.

C'était Mgr. l'Archevêque lui-même qui devait présider à la cérémonie. Par une rencontre heureuse, mais non calculée, Mgr. l'Evêque de Châlons, alors en tournée de confirmation, arrivait à Sainte-Marie-à-Py, paroisse de son diocèse, distante seulement d'une demi-lieue de Saint-Souplet. L'occasion de se revoir et de prendre part à la fête était trop favorable pour ne pas la saisir avec empressement. Mgr. de Prilly en fit aux siens la proposition, qui fut acceptée de grand cœur. On partit aussitôt, en ordre de procession, la croix en avant, les bannières déployées. Les vêpres furent chantées, chemin faisant; une foule d'habitants y étaient venus de toutes les contrées. C'était un spectacle admirable de voir ce pieux et nombreux cortège s'avancer avec son Evêque vers l'église de Saint-Souplet. Mgr. l'Archevêque de Reims s'était empressé de quitter sa place pour recevoir son vénérable collègue; il donnait à l'Evêque de Châlons le baiser de paix, et lui offrant le siège d'honneur dans le sanctuaire, il l'invitait à donner la bénédiction du Saint-Sacrement. Après l'office, on se rendit au Calvaire, où tout avait été disposé par les soins de M. le Curé et de ses paroissiens; rien ne manquait à la fête. La croix, placée sur un brancard richement décoré, était portée par quatre prêtres revêtus de leurs ornements sacrés.

Ce n'est jamais sans attendrissement qu'on voit s'élever au milieu des habitations des hommes ce signe adorable, ce gage de salut en qui est tout notre espoir, et dont la vue fait toujours espérer le calme, lors même qu'on est en butte aux plus furieuses tempêtes.

Les habitants de Saint-Souplet et ceux de Sainte-Marie-à-Py, n'oublieront jamais cette belle et sainte journée, éclairée par le plus brillant soleil, et qui sera pour eux la source de tant de grâces. Ils se rappelleront la présence de deux prélats qui les ont bénis et se sont unis de tout leur cœur à leurs prières.

Pour faire honneur à leurs voisins, les paroissiens de Saint-Souplet avaient improvisé, à l'entrée même du village, un fort bel arc de triomphe où ils avaient placé, avec une grâce charmante, le nom et les armoiries de l'Evêque de Châlons, avec une inscription dont le vénérable prélat a été bien touché. Les deux paroisses ne formaient qu'une seule et même famille. La religion sait embellir tout ce qu'elle fait, donner à tout

un grand caractère, et resserrer surtout les liens de la fraternité chrétienne.

Une cérémonie d'un genre différent, mais auquel la religion vint aussi prêter les charmes de ses pompes pieuses, eut lieu dans le diocèse de Bourges, à Touvent près Châteauroux, pour l'inauguration de la statue du général Bertrand. Après avoir béni le monument, M. Molet, Curé de Châteauroux, prononça un discours dont nous extrayons le passage suivant, qui fait un grand honneur à la mémoire de l'illustre et fidèle guerrier.

» Des hommes graves, qui ont connu le général dans sa jeunesse et dans son enfance, racontent que tout d'abord cette âme d'élite s'était élevée à la hauteur des enseignements divins de la religion : il savait que le Dieu fait homme s'était sacrifié pour sauver le monde et qu'il ordonne à son exemple de se renoncer soi-même. Cette parole bien comprise, bien sentie, devint la règle de son existence. Plusieurs faits de sa vie déposent en faveur de son respect et de son attachement à la religion de ses pères. En les passant sous silence, approchons de son lit de mort ; c'est là que se manifestent dans une grande, je dirai presque dans une majestueuse simplicité, ses convictions profondes ; il voit le prêtre venu pour lui parler de Dieu, et lui témoigner la part sincère qu'il prend à sa souffrance : *Monsieur le Curé*, répond-il aussitôt, *il faut me confesser*. Paroles de foi, qui attestent l'adhésion de l'esprit aux obligations qu'elle impose ; paroles de repentir, par lesquelles il est facile de voir qu'il s'adresse à une miséricorde nécessaire, après des fautes échappées à la fragilité humaine ; paroles d'amour, qui montrent combien l'idée de la bonté infinie qui purifie et qui pardonne, lui était douce et familière ; enfin, paroles du chrétien, par lesquelles il cherchait la gloire pure, le bonheur éternel dans le sein de ce Dieu qui, bien mieux que nous, messieurs, sait récompenser la fidélité courageuse. »

Nous sommes heureux de pouvoir enregistrer dans nos *Annales* des faits si édifiants ; mais nous le sommes peut-être plus encore chaque fois qu'il nous est permis de signaler un

de ces livres éminemment utiles, dont la lecture éclaire et console les vrais fidèles et devient pour eux un soutien contre les coups que l'incrédulité leur porte de toutes parts. *Le Christ et l'Evangile*, par M. l'abbé Chassay, professeur au grand séminaire de Bayeux, avait commencé à paraître vers la fin de 1847, et cet excellent ouvrage se continuait avec un succès mérité. Faire l'histoire critique des systèmes rationalistes contemporains sur l'origine de la révélation chrétienne, tel est le but de l'auteur, tel est le service qu'il se propose de rendre à ceux qui, n'ayant ni assez de loisir, ni assez de courage, pour dévorer les nombreuses publications enfantées par l'impunité, désirent cependant connaître la tendance philosophique de notre époque, et les efforts des rationalistes contre le christianisme. Voici au reste la pensée de l'auteur lui-même sur son livre.

« Il ne faut pas, dit-il, chercher dans le travail que nous donnons au public rien qui ressemble le moins du monde à une œuvre littéraire. Ce livre est le résultat de quelques loisirs, de quelques réflexions sérieuses, interrompues presque toujours par de longues souffrances que la Providence nous a imposées depuis dix ans. Nous n'avons donc eu ni le temps, ni la volonté de rien faire pour l'ingénieux arrangement des mots ou pour l'adroite combinaison des phrases ; aussi ne prétendons-nous qu'à un seul mérite vis-à-vis de nos lecteurs, celui de l'exactitude et de la sincérité. Nous avons essayé de juger les hommes et les choses avec cette sincérité ferme et douce qu'une âme chrétienne doit toujours conserver. Nous désirons ardemment pour nos frères le calme profond d'esprit et de cœur que nous devons à la foi catholique, mais nous ne prétendons l'imposer à personne par d'autres armes que celles de la discussion de la science et de la prière. »

Il était difficile de s'exprimer avec plus de modestie et avec une absence plus complète de prétention. M. l'abbé Chassay promettait peu ; nous pouvons dire qu'il a beaucoup donné.

Après avoir commencé, par une revue critique des principaux rationalistes français, il aborde les philosophes allemands, en allant de suite au plus hardi de tous, le docteur Strauss. Il montre à découvert le côté faible de son fameux système mystique.

Strauss nie la possibilité des miracles et affirme que l'action divine ne s'est manifestée nulle part immédiatement.

Il faut lui donner un démenti. C'est surtout aux moyens des *Actes des Apôtres* que les apologistes de la foi ont repoussé, de tout temps, les attaques de l'incrédulité sur ce point fondamental. M. l'abbé Chassay suit, après eux, cette méthode, la plus solide de toutes. Comment, en effet, démontrer l'existence des faits miraculeux, sinon par des témoignages historiques? Et comment révoquer en doute la parole d'un historien qui présente tous les caractères de véracité offerts par saint Luc? Les faits qu'il contient sont *tenus pour avérés*, disait en 1839 M. Edgard Quinet, et personne ne s'est encore avisé de regarder ce livre comme apocryphe. Le récit de saint Luc est donc admis par les adversaires mêmes de la religion; et pourtant que de prodiges il raconte! on en trouve presque à chaque page. Faut-il les nier ces miracles? Les Apôtres étaient-ils des *visionnaires*? Écoutons l'auteur lui-même presser, avec autant de force que de netteté, cette question si redoutable pour les ennemis de la révélation.

« J'admets, dit-il, que l'esprit visionnaire puisse s'emparer d'un individu isolé, mais peut-il saisir en même temps des hommes de caractères et d'âges si différents? D'ailleurs l'exaltation est par sa nature fugitive et passagère. Peut-on supposer une société d'hommes qui imaginent pendant d'aussi longues années opérer des miracles, et qui conservent cette persuasion invincible devant les persécutions et devant la mort? Peut-on croire qu'une si étonnante folie ne se trahisse pas de quelque façon? Pierre et Jean ne paraissent pas devant le Sanhedrin comme des visionnaires et des fanatiques. Leur modestie et leur sang-froid sont encore plus grands que leur fermeté. Nous connaissons le caractère des Apôtres, il se révèle dans leurs discours et dans leurs lettres. Eh bien! ce sont ces hommes si graves, si prudents, si sérieux qu'on veut transformer en cerveaux exaltés! C'est donc par des visions qu'ils ont, en quelques années, à Jérusalem, à Antioche, à Damas, à Alexandrie, à Ephèse, à Athènes, à Corinthe, dans les villes les plus savantes de l'ancien monde, propagé la bonne nouvelle de l'Évangile? Le monde moderne est sorti d'un rêve! C'est pour des chimères que les Denis de

Corinthe, les Aristide, les Quadratus, les Méliton, les Justin, les Clément d'Alexandrie, les Athénagore, les Minutius Félix, les Tatien, les Arnobe, les Anatolius, les Hermas, les Cyprien, les Tertullien, les Denis d'Alexandrie, les Irénée, les Pantène, ont sacrifié l'orgueil de la philosophie et les douceurs de la volupté ! Comment se fait-il donc que les Celse, les Julien, les Porphyre, les Lucien, les Hiéroclès n'aient pas reproché au christianisme des premiers siècles les prodigieuses visions des hommes apostoliques ? Evidemment, quand même on pourrait admettre pour un fait isolé un si étrange système d'interprétation, il échouera toujours devant la multitude et la publicité des faits qui remplissent l'histoire de la première communauté chrétienne.

» Il reste encore une ressource à nos adversaires, c'est d'attribuer à la fourberie des Apôtres les miracles de leur vie et le succès merveilleux de leur parole. C'était là l'hypothèse favorite du dix-huitième siècle. Je sais bien qu'on a été obligé de l'abandonner, parce qu'on l'a, non sans raison, déclarée insoutenable. Présenter comme des fourbes les admirables fondateurs du christianisme, n'est nullement dans la tendance d'une époque qui prétend répudier, jusqu'à un certain point, la tradition honteuse du siècle de Voltaire. Cependant, si les disciples du Christ ne sont pas, comme nous l'avons démontré, des fanatiques et des visionnaires, on est bien obligé d'admettre cette supposition révoltante, que les hommes apostoliques ont contribué par la ruse et par la fraude à la merveilleuse propagation du christianisme. C'est jusqu'à un certain point la prétention de M. Salvador. Il n'est donc pas inutile d'enlever à nos adversaires cette déplorable ressource, par laquelle ils essaient d'échapper à l'évidence des faits surnaturels. Quand les rationalistes examinent de loin l'histoire de la révélation, ils se tirent d'embarras par des solutions générales et sans applications positives. Mais si on les transporte sur le terrain brûlant de l'histoire, les difficultés les entourent et les pressent, et le cercle fatal de la science les emprisonne et se referme autour d'eux. »

Cette longue citation donne l'idée la plus juste du mode de discussion de M. Chassay.

Après les actes des Apôtres, ce sont les épîtres de saint

Paul, qui apparaissent comme un monument et une preuve de l'existence des faits miraculeux sur lesquels repose la révélation. Saint Paul, dont un célèbre exégète allemand, M. Tholuck, disait : « Non, cet homme, d'un caractère si ferme, n'est pas un fourbe adroit; cet esprit si calme, si philosophique n'est pas un enthousiaste; » saint Paul se retrouve tout entier dans ses lettres. Il est bien sans doute dans les *Actes des Apôtres*, mais il a une existence à part, indépendamment de ces *Actes*. Ses épîtres confirment le récit de saint Luc, comme le récit de saint Luc confirme ses épîtres; mais ces deux productions sont indépendantes l'une de l'autre; on ne peut nier leur existence. Dès-lors, pour repousser leur témoignage, il faut prononcer cet anathème bien singulier, quand il s'agit d'un homme aussi *ferme* et aussi *calme* que saint Paul : « C'est un visionnaire. »

Après Paul, nous ouvrons les archives de l'empire. Ici ce ne sont plus des livres écrits par des chrétiens, ce sont des païens eux-mêmes qui vont parler, ce sont eux qui constateront l'obscurcissement du ciel à la mort de l'Homme-Dieu; ce seront les témoignages irréfragables que l'histoire a recueillis. Nous y trouvons jointes les déclarations des écrivains païens, Celse, Hiéroclès, Julien, Porphyre.

Viennent enfin les paroles des premiers chrétiens : ces témoins qui se sont égorger, qui signent de leur sang leurs dépositions; saint Polycarpe, saint Irénée, saint Justin, Eusèbe, peuvent bien difficilement être accusés de fourberie. La croix de Constantin, cette apparition merveilleuse, attestée par l'histoire, la statuaire, la numismatique, fournit à notre auteur une démonstration des plus concluantes.

On peut donc dire que M. l'abbé Chassay a su renfermer, dans un très-petit espace, une quantité de faits du plus haut intérêt. Il a réuni en faisceau les éléments, épars dans le monde, d'une admirable controverse, et, sans rien perdre de son énergie, cette controverse sous sa plume devient brillante et entraînante.



IX.

ETAT de l'Eglise catholique en Ethiopie. — Mort du Père Ryllo. — Dernière lettre adressée en Europe par ce pieux missionnaire. — Création de nouveaux évêchés catholiques en Russie. — Une victoire du catholicisme en Hollande. — Lettre du Saint-Père à l'Archevêque de Cologne. — Admirable conduite du clergé en Suisse, au milieu des persécutions dont l'Eglise est l'objet. — Une adresse solennelle à Mgr. Marilley. — Belle réponse du Prélat. — Conduite admirable de ce pieux Evêque, dans les attaques que le gouvernement ne cesse de diriger contre sa personne et son ministère. — L'Eglise catholique et l'Eglise anglicane jugées par un journal protestant. — Nouvelle mission de la congrégation du Saint-Rédempteur, fondée en Angleterre. — Mort de l'abbé Gentilli, en Irlande. — L'archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie, à Notre-Dame des Victoires. — Discours de Mgr. l'Evêque de Bayeux, pour la bénédiction et la remise d'un drapeau. — Le socialisme. — Le communisme. — Histoire du communisme, par M. Alfred Sudre.

Les missions lointaines offraient à l'époque où nous sommes parvenus un spectacle bien intéressant. L'état de l'Eglise catholique en Ethiopie nous était alors révélé par une lettre des plus édifiantes, adressée à son éminence le Cardinal préfet de la propagande par Mgr. Casolani, Evêque *in partibus* de Maurocastro. L'objet principal de cette lettre était d'annoncer la fin prématurée d'un illustre et pieux missionnaire, le père Ryllo qui, obligé de fuir devant une loi de proscription, avait quitté la Pologne, sa patrie, était venu revêtir à Rome l'humble habit des enfants d'Ignace, et avait été ensuite destiné par ses supérieurs aux missions les plus reculées de l'Afrique. La lettre qui annonçait sa mort donnait aussi de précieux détails sur la position de l'Eglise catholique en Ethiopie. Nous recueillerons avec tout le respect qui lui est dû ce précieux document.

» Prince éminentissime,

» Après tout ce que j'ai eu l'honneur d'écrire le 13 de ce mois à votre Eminence, elle doit s'attendre à la triste nou-

velle que j'ai maintenant à lui annoncer. Le R. P. Rylo, muni de tous les sacrements, a rendu l'âme à son Créateur la veille du dimanche de la Trinité, deux heures après le coucher du soleil. Sa mort a été un véritable sommeil : il était paisiblement endormi, ne donnant aucun signe de souffrance lorsqu'il a rendu le dernier soupir, nous laissant intimement convaincus que, dans le ciel, la bienheureuse Vierge et les saints protecteurs de ce vicariat l'ont conduit en ce jour aux joies éternelles, qu'ont dû lui mériter ses incessantes fatigues apostoliques dans cette vallée de larmes. — Je n'ai pas besoin de dire combien cette mort nous a été amère, le silence est préférable. — Nous avons enseveli son corps dans notre jardin avec toute la décence que notre situation pouvait comporter ; il restera dans ce lieu jusqu'à ce que soit bâtie l'église où il sera transporté un jour. La douleur était universelle, non-seulement parmi les catholiques, mais même parmi les schismatiques, les hérétiques, les mahométans et les païens. Ils ont tous voulu avoir part aux funérailles ; tous, y compris l'Archevêque Cophte.

» Comme je l'ai marqué à votre Eminence dans ma dernière lettre, je demeurerai ici encore un ou deux mois, jusqu'à ce que cette mission soit bien établie. J'ai une grande joie à annoncer à votre Eminence ; c'est que sur mon invitation don Angelo-Vinco, à la grande édification de tous, sans tenir compte du danger de mourir des fièvres dont il souffre déjà tant, a consenti avec transport à s'arrêter ici jusqu'à l'arrivée des nouveaux missionnaires ; et si alors il est encore vivant, il profitera de l'autorisation que lui a donnée le père Rylo de retourner dans sa patrie pour recouvrer la santé.

» Mon devoir est de prier votre Eminence d'obtenir du père général de la Compagnie de Jésus, qu'il envoie immédiatement deux pères de sa Société, avec un frère coadjuteur, à Alexandrie, où je compte arriver en octobre prochain, et d'où, après avoir reçu mes instructions, ils pourront se diriger vers cette capitale, afin d'y remplacer don Angelo-Vinco, et d'y travailler au développement de la mission dans la ville et les environs, où chaque jour de nouveaux faits attestent que l'heure du Seigneur est arrivée, même pour les tribus mahométanes que nous regardions comme les moins préparées à recevoir la vérité.

» La semaine dernière nous avons fait une excursion aux ruines de l'antique cité de *Saba*, située sur la rive orientale du fleuve Bleu, à quatre heures de distance de Kartum. Le gouvernement nous avait donné l'autorisation de prendre, au milieu de ces ruines, tous les matériaux que nous y pourrions trouver de nature à être employés dans la construction de notre église, de notre école et de notre maison. Je ne saurais dire avec quel intérêt nous contemplions les ruines de cette ville, qui a été pendant tant de siècles la capitale de toute l'Ethiopie, et où nous trouvions des débris des âges les plus reculés, aussi bien que de l'époque chrétienne. Ces ruines occupent un espace beaucoup plus étendu que l'espace compris dans les limites de l'ancienne Rome elle-même. Mais ce qui nous causa le plus de joie, fut de rencontrer campés dans les bois du voisinage une nombreuse tribu errante d'Arabes musulmans; ils nous reçurent et nous traitèrent avec amour, se plaisant à nous dépeindre avec les plus vives couleurs leur pénible situation, et les tribulations qu'ils ont à endurer. En nous indiquant les plus grandes ruines, ils les appelaient des églises chrétiennes, et assuraient que leur tribu les a toujours respectées. Mais quand ils surent que nous étions des ministres de la religion de ceux qui, dans les siècles passés, habitaient les édifices aujourd'hui renversés, désignés par eux à notre attention; quand ils apprirent qu'abandonnant tout ce que nous avons de plus cher au monde, nous étions entièrement dévoués à leurs biens spirituels et temporels, ils demeurèrent frappés d'étonnement et d'émotion; et, rendant grâce au Dieu souverain d'un si grand bienfait, ils promirent de se montrer dociles, afin de mériter que nous donnions à leurs fils assez d'instruction pour les rendre *sages et forts*, à l'égal des Européens de nos jours et de leurs aïeux des siècles passés. Les tribus errantes les plus considérables (notamment les tribus musulmanes) montrent les mêmes dispositions; telles sont par exemple les tribus: *Abu, Rof, Beni, Selem, Gubabise, Hananir, Seiakia, etc., etc.*, qui, en certaines saisons, campent dans le voisinage de cette ville, mais qui, en d'autres temps, se répandent dans toutes les parties de la Nigritie égyptienne et du *Darfur*.

» Votre Eminence comprendra aisément de quelle importance il est de fonder la mission solidement dans cette capi-

tales, au gouvernement de laquelle est soumise une si grande étendue de pays, et qui exerce sur toute l'Afrique centrale une influence analogue à celle dont jouissait dans les siècles passés sa voisine *Saba*. J'espère donc que votre Eminence ne manquera pas de nous faire envoyer, par le père général de la Compagnie de Jésus, les deux Pères et le frère coadjuteur que je demande. Je leur donnerai en Egypte tous les renseignements nécessaires et un guide éprouvé, de sorte qu'ils pourront sûrement arriver ici et y poursuivre l'œuvre commencée par le père Ryllo, pendant que votre Eminence et la sacrée Congrégation, après m'avoir entendu à mon retour à Rome, pourront adopter un vaste système de mission au moyen duquel, j'ai des raisons fondées de l'espérer, il sera possible de faire un nouveau *Paraguay*, sans nous mêler le moins du monde de politique, et sans avoir recours à aucune protection des gouvernements humains.

Kartum, 29 juin 1848.

» A. Ev. de Maurocastro. »

Il y avait peu de jours que cette lettre était arrivée à Rome, quand on en reçut une du père Ryllo lui-même, la dernière sans doute qu'il eût adressée en Europe avant de mourir. Elle achève de compléter les détails relatifs à la position de l'Eglise catholique dans l'Afrique centrale. Nous la donnons aussi en entier comme une relique précieuse, comme un monument de la charité de nos modernes Apôtres, chez qui l'on trouve tant de zèle et de courage dans l'exécution des plus grandes entreprises, et tant de piété et de modestie dans le récit qu'ils en font.

» Eminence,

» Mon état de santé, après six mois de la cruelle maladie par laquelle j'ai payé le tribut au climat africain, et les besoins multipliés de cette mission naissante, ne me permettent pas de remplir, comme je l'aurais désiré, les instructions de la sacrée Congrégation, qui me prescrivaient de venir en personne faire un rapport sur l'état de la mission, ses espérances et les moyens de la faire fleurir. Par ce motif, j'ai cru devoir

prier Mgr. Casolani de vouloir bien, à ma place, porter aux pieds du Saint-Père et de la sacrée Congrégation un compte détaillé de ce qu'on a commencé à faire, et de tout ce qu'il faut encore pour continuer cette grande œuvre à la gloire de Dieu. Il a fait d'abord quelques difficultés, mais vaincu par mon insistance et par celle de mes compagnons, et surtout par la nécessité où se trouve la mission de voir ses bases promptement et solidement établies, il y a consenti et il part en compagnie de don Angelo-Vinco, dont la santé est à ce point altérée, qu'au jugement des médecins il succomberait à la prochaine saison des pluies, s'il ne retournait le plus tôt possible dans sa patrie.

» Il ne reste que don Ignace Knoblicher, le père Pédemonte et moi. Trop peu nombreux pour entreprendre les opérations en grand, nous pouvons du moins commencer l'œuvre à Kartum, qui doit être le siège principal et le centre des nouvelles stations parmi les noirs; lesquelles sans ce point d'appui ne pourraient point subsister, faute de ressources et de communications.

» Pendant que j'étais forcé de garder le lit, Mgr. Casolani et mes compagnons ont exploré les terres entre les deux fleuves, le Nil Blanc et le Nil Bleu, et de tout ce qu'ils ont vu par leurs propres yeux ou appris par de nombreuses informations, il résulte que les premières stations devraient être établies sur le Nil Bleu, parmi les Jebalaves et les Macada, que les Abyssiniens appellent par mépris Sciankalli, et chez lesquels on découvre quelque vestige informe de christianisme; parmi les Nuba sur les montagnes du Kordafan, et enfin sur le Nil Blanc parmi les Béri, qui semblent les mieux disposés. Tout cela m'a été confirmé par les personnes qui connaissent le mieux ce pays, mais les moyens nous manquent; il nous faudrait surtout des personnes capables et propres à cette entreprise, et c'est pourquoi je prie votre Eminence d'engager le Père général à nous envoyer, au mois d'août prochain, quatre prêtres qui soient jeunes, robustes, prêts à tout faire et à tout souffrir pour Jésus-Christ, et quatre frères coadjuteurs qui soient habiles dans les métiers de forgeron, de menuisier et de maçon.

» Mais, en attendant, sur les instances presque générales des chrétiens qui sont ici, et principalement des Coptes, nous

ouvrons une école qui, je l'espère, ne sera pas d'un médiocre avantage, attendu que la plupart d'entr'eux n'ont aucune connaissance des choses de Dieu les plus essentielles et absolument nécessaires au salut. Venus ici, pour la plupart, avec l'armée d'occupation et dans le seul but de s'enrichir, ils ont vécu sans prêtres comme des Turcs, et plusieurs en effet se sont faits musulmans, et ils ont forcé leurs pauvres enfants à faire la même chose. Ceux qui sont demeurés chrétiens ne le sont que de nom, et beaucoup n'ont pas même reçu le baptême. Une quinzaine de jeunes gens se sont présentés pour recevoir ce sacrement; nous espérons les régénérer à Jésus-Christ aux fêtes de Pâques, s'ils sont assez instruits, sinon à la Pentecôte. Il y en a un grand nombre qui sont dispersés par toute la Nigritie, la Nubie, la Dougela, le Kordafan, les Faroglies et l'île de Sennar. A la nouvelle de notre arrivée dans ces contrées, ils ont manifesté le désir de nous voir, pour traiter avec nous des affaires de leur âme.

» Aujourd'hui même, un de ces jeunes gens dont le père, après s'être fait Turc, l'a contraint par une cruelle persécution à suivre son mauvais exemple, est venu tout exprès de Faroglies pour se réconcilier avec Dieu et l'Eglise, et voulant à tout prix devenir chrétien et catholique, de schismatique qu'il était avant son apostasie, j'ai loué sa résolution, et je lui ai promis de le secourir. Recevoir une abjuration ici à Kartum, où n'a pas encore été promulgué le Hatti-Sherif du sultan, et où nous avons pour gouverneur-général un Turc de la vieille roche, c'est-à-dire fanatique à l'extrême, ce serait exposer la vie du jeune homme à un grand danger, et la mission nuisante à une persécution certaine. C'est pourquoi j'ai résolu, malgré notre extrême pénurie d'argent, de l'envoyer avec Mgr. Casolani à Alexandrie, en le recommandant chaudement à l'excellent chevalier de Laurien, consul général d'Autriche, qui nous seconde de tout son cœur en ces sortes d'affaires, et qui l'aidera de ses conseils et de sa protection, de manière à le faire revenir ensuite avec les nouveaux missionnaires, sans avoir rien à craindre de la part des Turcs.

» Nous avons ici à Kartum et ailleurs une troupe de garçons et de jeunes filles, de pères européens ou, coptes, nés pour la plupart de légitimes mariages. Leurs pères étant morts

au service du pacha d'Egypte , quelques-uns furent recueillis par les Turcs , et ceux-là sont perdus ; quelques autres par le petit nombre d'Européens qui survivent encore , et ceux-là pourront être sauvés si nous voulons nous en charger ; car autrement ces Européens , changeant de lieu d'habitation , n'entendent nullement , ainsi qu'ils nous l'ont déclaré , continuer à prendre soin de ces enfants qui , retombant alors entre les mains des Turcs , seraient à jamais perdus.

» Cette œuvre exige assurément des frais , mais elle est si sainte à mon avis , qu'elle nous fait un devoir de partager notre dernier morceau de pain avec ces malheureux orphelins , pour ne pas laisser tomber ces âmes rachetées par le Christ dans la gueule du loup infernal.

» Les dispositions des Cophites , qui habitent ce pays , nous sont généralement favorables ; il n'y a point cette animosité des partis qui règne en Egypte. Mgr. Casolani vous donnera sur ce point des renseignements complets et détaillés.

» En arrivant à Kartum , nous étions porteurs d'une lettre du père Leroy , supérieur des Lazaristes à Alexandrie , qui nous autorisait à nous établir pour quelque temps dans leur maison et à nous servir de leur chapelle ; mais nous avons trouvé tout fermé. Le procureur , M. Olivi , étant parti avant l'expédition du Nil Blanc , un Turc nous a gracieusement offert sa propre maison où nous nous sommes installés.

» Au retour de M. Olivi , nous lui avons présenté la lettre du père Leroy , et l'on allait procéder à l'ouverture de la chapelle et à l'inventaire du mobilier , selon les instructions du supérieur des Lazaristes , lorsqu'à l'improviste arriva du Caire une lettre du consul français , qui donna l'ordre à M. Olivi , de la part du même supérieur , de faire emballer tous ses meubles et tous ses effets pour les envoyer au Caire , et de vendre immédiatement la maison avec la chapelle au plus offrant. Nous n'avons pas pu concourir aux enchères , soit parce que ladite maison est située hors du centre et loin des habitations des chrétiens , soit parce qu'elle est menacée par le fleuve dont le cours en mine les fondements. Nous trouvant ainsi sans toit et sans église , à l'approche des pluies périodiques des tropiques , nous avons été forcés de sacrifier notre dernière ressource pour acheter une maison avec un terrain contigu , de

la valeur de mille écus, pour y ouvrir une école et une église. Du reste, en attendant la réponse du propriétaire qui est éloigné de plusieurs journées de marche, nous continuons à habiter la maison du personnage turc, non sans le gêner beaucoup, et nous célébrons la sainte messe dans le jardin d'un Européen qui, à cet effet, nous a procuré un autel; mais les femmes ne peuvent pas y assister ni les enfants s'y rendre pour le catéchisme.

» Le voyage, qui s'est beaucoup prolongé à cause de ma maladie, nous a coûté plus de deux cents écus par tête. La dépense pour le voyage de Mgr. Casolani, et pour le retour de don Angelo, achèvera véritablement de nous réduire à la dernière extrémité.

» Ajoutez à cela que notre nouvelle maison a besoin de réparations considérables, nous n'avons ni un lit ni une table, pas même une chaise; jugez par là de notre situation. Nous observons en toutes choses la plus stricte économie, et Dieu veuille que nous puissions passer le jour de Pâques comme se passa le vendredi-saint au collège de la Propagande. Nous espérons que votre Eminence, prenant conseil de son cœur généreux et paternel, nous viendra en aide et nous recommandera vivement à la pieuse association de Lyon.

» Je reçois seulement en ce moment la lettre N° 5, que votre Eminence nous a fait l'honneur de nous écrire, en date du 25 septembre de l'année dernière. Malgré ce retard, le pli que nous avons reçu, et dans lequel sept autres lettres étaient incluses, nous a coûté par la poste du Caire l'énorme somme de douze écus (soixante-et-un francs). Ce contenu de ma présente lettre servira de réponse à celle dont votre Eminence nous a honorés, et me justifiera pleinement à ses yeux.

» Que votre Eminence nous assiste de ses saintes prières; qu'elle nous aime comme ses fils, et qu'elle me croie de tout cœur son très-humble serviteur en Jésus-Christ,

Kartum, 10 avril 1848.

» S. M. RYLLO.

» De la C.^{ie} de Jésus, provicaire de l'Afrique centrale. »

L'Amérique, et en particulier les Etats-Unis offraient aussi dans ce moment des consolations à l'Eglise. Plus courageuse encore que l'Angleterre, et plus avancée qu'elle sous ce rapport, la République américaine venait d'ouvrir franchement, et sans aucune condition offensante, des relations officielles avec le gouvernement pontifical. Un agent diplomatique, envoyé par elle, déposait aux pieds du Pape l'expression cordiale des vives sympathies de son gouvernement et de sa nation. Nous rapportons ici avec bonheur les paroles remarquables que M. Martin, chargé d'affaires des Etats-Unis, adressa le 15 du mois d'Août au Cardinal secrétaire d'état, en lui remettant ses lettres de créance.

« En même temps que j'ai l'honneur de présenter à votre Eminence la lettre qui m'accrédite comme chargé d'affaire des Etats-Unis près du Saint-Siège, je regarde comme mon premier devoir et comme une douce obligation de vous assurer des sentiments de cordiale amitié et de haute estime, que le Président et le peuple des Etats-Unis éprouvent pour l'illustre Pontife, dont le règne a apporté tant de splendeurs au Saint-Siège, ainsi qu'à la belle et antique nation qui a tant de fois rempli le monde de sa gloire et fait admirer Sa Grandeur.

» Je dois dire encore à votre Eminence que le Président et le peuple américain ont vu avec une vive satisfaction les nobles tentatives de Sa Sainteté, pour améliorer le sort du peuple dont le ciel lui a donné la conduite, tentatives également courageuses et sages, généreuses et éclairées, qui font espérer qu'un Pontife si illustre deviendra l'instrument de la Providence, pour établir la véritable liberté, la seule qui soit praticable, c'est-à-dire celle qui est fondée sur la religion, sur l'ordre, sur l'instruction morale et intellectuelle des peuples. Puisse celui qui a rappelé l'exilé au sein de sa famille désolée, celui qui a accompli tant de glorieuses et utiles réformes, commencer à jouir sur la terre de la récompense réservée dans le ciel aux bonnes actions ! En lui méritant la reconnaissance de son peuple, ces réformes lui ont attiré l'admiration du monde entier.

» Je suis bien heureux d'être l'interprète de pareils sentiments et de pouvoir assurer votre Eminence que je serai fier de la confiance dont le Président m'honore, si elle me fournit

souvent les occasions de resserrer les bons rapports entre les deux gouvernements, dont les relations ne peuvent qu'être mutuellement utiles et agréables. »

Il y avait aussi à cette époque un mouvement favorable à la religion, en Europe, dans le vaste empire de Russie. Tout ce que l'empereur Nicolas avait entrepris contre la religion catholique n'était pas précisément l'effet de sa haine pour la foi romaine, mais une suite du projet bien arrêté, depuis le commencement de son règne, de rendre la partie chrétienne et civilisée de son peuple parfaitement homogène de langue et de religion. L'exécution de ce plan, non moins hostile à la liberté que fatal à la foi catholique, avait été confiée à des fonctionnaires servilement cruels, qui n'avaient rien épargné pour entrer dans la pensée du prince, et pour obliger toutes les têtes à se courber sous ce joug despotique et odieux.

Depuis l'entrevue de l'empereur avec Grégoire xvi, cette persécution déguisée, mais terrible, s'était sensiblement modifiée et adoucie; le concordat récemment obtenu par Pie ix, et dont nous avons déjà parlé, donnait à l'Eglise catholique de Russie une assiette beaucoup plus ferme, en lui reconnaissant une existence de droit et sa dépendance canonique du Pontife romain. La publication de ce concordat causa beaucoup de joie à la population catholique de l'empire russe, sans pourtant qu'elle eût sujet d'en être pleinement satisfaite. Le concordat laissait beaucoup à désirer; ce n'était peut-être pas la faute de l'empereur. Tout-puissant pour faire le mal, il ne l'est pas également pour le réparer. Ainsi la restitution si désirable des biens de l'Eglise, confisqués au profit du trésor, n'aurait pu s'opérer sans soulever toute la partie schismatique de l'empire, qui aurait regardé cet acte de simple justice comme une sacrilège profanation et qui s'y serait opposée. L'empereur n'avait donc pas ici pleine liberté pour faire le bien; mais rien ne lui empêchait de rendre à la liberté les prêtres, les religieux et même les laïques, indignement arrachés à leur patrie et à leur famille, et gémissant au loin dans une affreuse misère. Tout le monde s'accordait à dire que cette grâce, qui aurait dû être une des conséquences premières du concordat, aurait produit les meilleurs effets sur la population

russe tout entière. Mais la clémence de l'empereur ne s'éleva pas jusque-là.

Du reste, le choix des Evêques pour les diverses Eglises catholiques était des plus heureux ; il tomba partout sur des prêtres d'un caractère et d'une capacité universellement connus.

L'érection d'un septième siège épiscopal à Cherson fut en particulier un insigne bienfait, et dut être regardé comme une précieuse conquête pour l'Eglise catholique. Jusqu'alors le midi de la Russie, pays d'une immense surface, puisqu'elle s'étend jusqu'au-delà du Caucase, était administré au spirituel par des missionnaires dépendant de la Congrégation de *Propaganda fide*. Ces missions étaient ordinairement confiées à des religieux italiens de l'ordre des frères mineurs. Odessa seul avait eu, jusqu'à l'époque de l'exclusion des Jésuites, une maison plus considérable de religieux de cet ordre. Des capucins desservaient une chapelle catholique en Crimée ; d'autres desservaient la mission transcaucasienne. Mais ces derniers, il y a environ trois ou quatre ans, furent cruellement expulsés de leurs maisons et de leurs églises. Dans les provinces de Tiflis, on les entassa dans des chariots ouverts, et on les transporta, sous des escortes de cosaques, à travers les montagnes du versant méridional du Caucase et par des neiges affreuses, sur les terres de la domination turque, où ils furent accueillis avec cette tolérance et cet esprit d'hospitalité que les musulmans pratiquent envers les moines de la religion du Christ. Arrivés à Trébisonde, ils y reçurent des secours dont ils avaient grand besoin, après la rude campagne que les autorités russes leur avaient fait faire. Ces abominables sévices s'exerçaient contre de pauvres religieux de Saint-François, qui n'avaient pour consolation que la croix qu'ils emportaient avec eux, et cela pour avoir refusé de prêter serment de sujet, et de renoncer ainsi, tant envers leurs supérieurs qu'envers la sacrée Congrégation, à tout lien d'obéissance sacerdotale et monastique.

On peut espérer que de pareils méfaits ne se renouvelleront plus à l'avenir, puisque le nouveau diocèse s'étendant sur toute la nouvelle Russie, et par conséquent jusques au-delà du Caucase, doit comprendre dans sa juridiction les catholiques de la Georgie, de l'Imirète, de la Cochinchine, aussi bien que ceux de l'Arménie, et qu'ils trouveront là un secours et une protection dont ils avaient été jusqu'alors privés.

En Hollande, le catholicisme venait de remporter une de ces victoires qui peuvent avoir les plus heureuses influences sur les destinées d'un pays. Longtemps opprimés par une majorité anti-religieuse et anti-libérale, les catholiques invoquaient en vain les promesses de la Constitution que l'autorité paraissait oublier à leur préjudice. On la viola même ouvertement par la suppression des petits séminaires, et par d'autres atteintes portées à la liberté d'enseignement, à la liberté religieuse et au droit d'association. Il leur restait le droit de pétition, mais ils n'avaient pas encore appris à en faire usage avec cette énergie et cette constance qui peuvent en faire une arme utile dans la main des opprimés.

La révolution arrivée en 1830 modifia la position des catholiques hollandais, sans l'améliorer d'abord. Réunis aux Belges, ils formaient autrefois une imposante majorité, et pourtant ils n'avaient pu réussir à consolider leurs droits; isolés maintenant parmi les protestants et ne formant plus que la minorité, qu'oseraient-ils entreprendre? quel succès pourraient-ils espérer? Heureusement tout leur vint en aide; les circonstances critiques, dans lesquelles l'Etat se trouvait alors du côté des finances et le malaise général, donnèrent l'éveil à l'esprit public. Quelques protestants commencèrent à comprendre que les catholiques pourraient bien avoir des droits à réclamer, dont ils pourraient également profiter eux-mêmes. Ils se réunirent donc à ceux-ci, et cette réunion eut d'abord pour effet d'obtenir quelques libertés en ce qui concerne l'enseignement; mais les résultats ne répondirent pas au fruit qu'on avait pu se promettre du bon vouloir du nouveau roi. On n'avait pas besoin d'aller loin pour en trouver la cause, puisque l'enseignement était presque exclusivement dans les mains du clergé réformé.

Cependant l'esprit de liberté religieuse et politique marchait à pas de géant, et bientôt, malgré les efforts de ceux qui étaient personnellement intéressés à lui susciter des entraves, on put constater ses triomphes.

Des pétitions nombreuses arrivèrent au gouvernement, qui dut les prendre en considération. La deuxième chambre adhéra aux projets du gouvernement, tendant à accorder à la nation le plus de liberté possible. On attendait le même résultat de

la première chambre et de la chambre double ; ainsi , grâce aux efforts constants de quelques hommes de cœur , et à la coopération de la meilleure partie du clergé , il fut permis de dire qu'enfin en Hollande le catholicisme venait de remporter une victoire.

Le Souverain Pontife avait été extrêmement touché de la démarche faite auprès de lui par les catholiques de Cologne , à l'occasion de l'achèvement et de la consécration de leur magnifique cathédrale. Sa Sainteté eût voulu , conformément à leurs pieux désirs , présider elle-même à cette auguste cérémonie ; mais les circonstances ne permettaient pas un semblable déplacement. Pour se consoler du sacrifice que la Providence lui imposait , et pour répondre au pieux dévouement de cette antique Eglise , le Pape adressa à l'Archevêque de Cologne une lettre , qui résume admirablement tout ce que l'histoire devra conserver d'un événement si intéressant. Cette lettre du Pape Pie IX est un monument admirable de son zèle et de sa piété ; nous sommes heureux de pouvoir en enrichir nos annales.

A notre vénérable frère JEAN , Archevêque de Cologne.

PIE IX , Pape.

« Vénérable frère , salut et bénédiction apostolique.

» La lettre très-respectueuse que vous nous avez écrite le 13 des kalendes de ce mois (20 juillet) nous a été , à plus d'un titre , singulièrement agréable. Vous nous y annoncez , en effet , que la magnifique église métropolitaine de la ville de Cologne , fondée en 1248 par l'Archevêque Courad , et dédiée au bienheureux prince des Apôtres , interrompue pendant plusieurs siècles par suite des malheureuses révolutions des temps , reprise depuis et continuée par les soins d'une association formée dans toute l'Allemagne et dans plusieurs autres parties de l'Europe , a été conduite au terme désiré de sa construction ; de sorte qu'après avoir posé la première pierre de ces nouveaux travaux , le 4 septembre 1842 , il est possible cette année

de consacrer ce temple au culte divin. Et comme c'est le 13 de ce mois que revient le six centième anniversaire de sa première fondation, vous avez résolu d'en faire dans ce même jour la consécration, par des cérémonies solennelles; vous avez cru bon aussi d'inviter à cette solennité tous les Evêques de la Prusse et des villes voisines, afin de donner, selon vos vœux et ceux de votre troupeau, la plus grande splendeur à cette cérémonie, et de réveiller par cette pompe, dans le peuple fidèle, de plus vifs sentiments de pieux attachement à notre très-sainte religion.

» C'est pourquoi, en même temps que nous donnons de justes et grands éloges à tous ceux qui ont contribué, par leurs soins, à la construction et à l'achèvement de ce saint temple, nous vous félicitons d'une manière particulière, vénérable frère, d'avoir montré dans cette œuvre une remarquable sollicitude pastorale digne d'un Evêque catholique. Nous supplions humblement le Dieu riche en miséricorde d'illustrer ce temple par la puissance de son habitation, de prêter une oreille clémente à tous ceux qui viendront y prier, et de leur accorder les dons les plus abondants de sa grâce divine. Voulant aussi qu'un monument éternel de notre affection soit conservé dans cette église métropolitaine, nous adressons avec nos présentes lettres un ostensor en argent doré, orné de pierres précieuses et d'images sacrées, pour servir à l'exposition solennelle du Très-Saint-Sacrement. Nous voudrions faire davantage, vénérable frère, et nous regrettons de ne pas pouvoir envoyer de plus riches dons à cette église.

» Il a été bien doux à notre cœur d'apprendre encore, par votre lettre, que les fidèles de votre diocèse sont animés de profonds sentiments de vénération pour cette chaire de Saint-Pierre, centre de l'unité et de la vérité catholique, et de tant de respect pour notre humble personne, qu'ils auraient ardemment souhaité de nous voir dans votre ville à l'époque de cette cérémonie, afin de pouvoir nous donner des témoignages publics de leur dévouement et de leur filial amour. Nous avons trouvé avec une grande joie une marque précieuse de ces sentiments de pieuse affection de vos fidèles envers notre personne, dans le magnifique volume dont les feuilles d'un blanc parchemin, orné de saintes images richement peintes, et d'au-

tres ornements d'un rare travail, portent les noms également peints avec un art exquis de tous les fidèles de votre diocèse, qui ont bien voulu nous offrir ce volume comme un hommage de leur dévouement. C'est pourquoi, vénérable frère, nous vous prions derechef de leur exprimer en notre nom les plus grands remerciements pour ce don qui nous a été on ne peut plus agréable, et de les assurer par les paroles les plus expresses de la singulière affection que nous leur portons en Jésus-Christ.

» Et ici, vénérable frère, obéissant tout à la fois au devoir de notre charge apostolique et au sentiment de bienveillance pontificale que nous éprouvons pour ces contrées, nous ne pouvons faire autrement que d'exciter vivement dans le Seigneur votre sollicitude épiscopale, votre vigilance et celle des autres évêques, vos frères, afin que dans ces temps si difficiles, défendant avec courage, avec persévérance, avec le zèle le plus actif, la cause de l'Eglise catholique, ses droits et sa liberté, vous n'épargniez ni soins ni fatigues pour que le clergé et les fidèles ne se laissent jamais séduire par les fausses doctrines; mais qu'au contraire, de plus en plus affermis dans la doctrine et la discipline de l'Eglise catholique, ils y demeurent inébranlables et s'attachent fortement à ce siège apostolique. Nous ne doutons nullement que votre religion bien connue, ainsi que celle des autres Evêques vos frères, votre piété, votre zèle pastoral, ne répondent parfaitement à nos désirs.

» Nous vous faisons savoir que nous avons reçu avec plaisir les deux médailles d'argent et de bronze que notre cher fils François-Charles Eissen, citoyen de Cologne, a fait frapper en mémoire de la consécration de cette métropole, et qu'il a bien voulu nous envoyer, ainsi que la gravure sur acier dont un autre habitant de Cologne nous a fait hommage. Bien que nous nous propositions de répondre à leurs lettres, nous désirons que vous leur exprimiez dès à présent notre reconnaissance.

» Enfin, vénérable frère, continuez ainsi que vous le faites avec votre clergé et vos fidèles, à offrir au Dieu très-bon et très-grand de continuelles et ferventes prières, pour qu'il soutienne, fortifie et affermisse, par sa vertu toute-puissante, notre faiblesse accablée dans le très-grave fardeau de la sol-

licitude de toutes les Eglises, et aussi pour que toutes nos pensées et toutes nos actions n'aient qu'un but, la plus grande gloire de son nom et le salut des âmes. Nous, quoiqu'indigne, nous ne manquerons certainement pas dans toutes nos prières, dans nos supplications et nos actions de grâces, de demander humblement au Seigneur très-miséricordieux, qu'il daigne vous assister dans l'abondance de sa grâce céleste, bénir vos travaux, vos sollicitudes pastorales, afin que cette vigne produise des fruits de justice de jour en jour plus abondants. Comme présage de cette protection divine et comme gage de notre très-vive bienveillance envers vous, nous vous donnons affectueusement et du plus profond de notre cœur notre bénédiction apostolique, accompagnée du souhait de toute félicité véritable pour vous, vénérable frère, pour le clergé et pour tous les fidèles laïques de cette Eglise.

» Donné à Rome, près de Sainte-Marie-Majeure, le 14 août 1848, la troisième année de notre pontificat. »

Nous avons vu les attaques dirigées en Suisse contre l'Eglise catholique par un gouvernement hostile, et en particulier les criminelles entreprises de la conférence de Fribourg. Les ecclésiastiques du diocèse de Lausanne et Genève crurent devoir opposer à ces scandaleuses manœuvres une énergique protestation. Il fallait consoler le cœur du premier pasteur; il fallait rassurer les pieux fidèles, en leur montrant l'admirable et touchante unanimité de sentiments qui existe entre tous les membres du clergé. Ils se réunirent donc en assemblée générale, et décidèrent qu'on présenterait à Mgr. l'Evêque une adresse solennelle, où seraient clairement exprimés les sentiments de tous les prêtres, au sujet des fameuses *instructions* du conciliaire schismatique.

Cette adresse du clergé de Genève, ainsi que la noble réponse de Mgr. Marilley, furent lues publiquement en chaire dans toutes les églises du diocèse. Nous allons reproduire ces pièces importantes qui honorent le courage du clergé de Suisse, son inébranlable attachement à la foi, et attestent au monde que la liberté religieuse ne manquera jamais d'intrépides défenseurs.

« Monseigneur ,

» Nous avons pris connaissance d'un document intitulé .
« Instructions pour la conférence entre les cinq cantons intéressés aux affaires du diocèse de Lausanne et Genève. »

» Nous nous sommes assurés que les stipulations que renferme ce document sont au moins à l'état de projet.

» Tout votre clergé , à l'unanimité , Monseigneur , a été profondément ému à l'apparition d'un plan si évidemment subversif de la constitution divine de l'Eglise , de son indépendance , de ses lois canoniques , de ses droits et par conséquent de la religion elle-même.

» Tous les fidèles catholiques de nos paroisses ont éprouvé la même indignation et la même douleur que nous.

» Aussi , sous l'empire de cette unité et de cette union qui constituent la famille diocésaine dont votre Grandeur est le pasteur légitime et le père cheri , nous venons déposer à vos pieds l'expression filiale et respectueuse de notre attachement inviolable , de notre inaltérable soumission à vous , monseigneur notre Evêque , successeur des Apôtres , envoyé de Jésus-Christ , et à notre sainte Mère l'Eglise catholique , apostolique et romaine , dans la personne de Sa Sainteté le Pape Pie IX.

» Que votre cœur brisé soit surabondamment consolé par cette déclaration solennelle de tout votre clergé.

» Oui , monseigneur , nous sommes tous prêts s'il le faut à subir la mort même , plutôt que de nous soumettre et de soumettre jamais les fidèles catholiques aux prétentions usurpatrices et schismatiques renfermées dans ce document , et nous renouvelons entre vos mains , dans toute la plénitude de notre foi et de notre attachement à l'Eglise , la promesse de n'admettre aucune modification quelconque en matière de discipline , qui ne soit sanctionnée par votre Grandeur et par le Souverain Pontife.

» Si votre Grandeur est accablée sous le poids des épreuves , si nous ressentons chacune de ses souffrances , nous trouvons toutefois une consolation bien grande à contempler la sérénité d'âme et la fermeté inébranlable que Jésus-Christ donne à son serviteur ; et en portant tour-à-tour nos regards sur le père

commun des fidèles et sur notre bien-aimé Evêque, nous répétons les adorables et fécondes paroles du Sauveur des hommes : *Beati qui persecutionem patientur propter justitiam. .. Beati estis cum maledixerint vobis et persecuti vos fuerint et dixerint omne malum adversum vos mentientes propter me : gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis...* (S. Matthieu).

Voici la réponse du Prélat.

« Vénérés et très-chers collaborateurs,

« Nous avons reçu avec une bien douce consolation la lettre que l'unanimité du clergé de notre diocèse a jugé convenable de nous écrire.

« Au milieu des grandes et douloureuses épreuves que Dieu a réservées à notre carrière épiscopale, nous sommes heureux de pouvoir nous appuyer à la fois sur les promesses de notre Seigneur Jésus-Christ et sur le concours d'un clergé fortement pénétré du véritable esprit de l'Evangile et du sacerdoce chrétien.

« Comme vous, messieurs, nous avons été profondément ému à la lecture du document dont vous nous parlez. Les projets qu'il révèle sont de nature à jeter l'alarme parmi tous les catholiques dignes de ce nom; nous ne sommes donc pas étonné qu'il ait excité parmi vous un sentiment de réprobation générale et que, sous l'impression de ce sentiment, vous ayez spontanément résolu de manifester vos dispositions éminemment sacerdotales. Nous n'attendions pas moins de votre religieux attachement à la vraie foi, à l'Eglise et à notre personne.

« Conservons l'espoir que la tempête se calmera; elle est trop forte pour durer longtemps. S'il en devait être autrement, fort de votre généreux concours, nous nous soumettrions aux décrets de la Providence, en continuant de remplir les devoirs de notre sainte mission avec fidélité et résignation à toute épreuve; la vue de la croix, l'exemple des Apôtres et l'espérance du ciel seront notre force, notre règle et notre consolation, quoiqu'il arrive.

« Plus que jamais, nous vous recommandons donc d'être le sel de la terre, la lumière du monde; de vous montrer

pleins de générosité, de patience et de sagesse dans vos saintes fonctions ; de fortifier les fidèles ; de les instruire sur tout ce qui tient à la divinité de notre sainte religion , à la constitution de l'Eglise , à son indépendance , à ses lois , à ses droits si vénérables et si légitimes , si dignes de respect. Ne manquez pas non plus de faire connaître à vos chers paroissiens la démarche si douce pour notre cœur , que votre foi et votre charité vous ont inspirée envers nous ; dites-leur de notre part que notre cœur est inondé de joie , en apprenant combien ils se montrent attachés à notre Seigneur Jésus-Christ , à sa sainte Eglise , à notre Saint-Père le Pape et à leur Evêque.

» Faisons , vénérés et très-chers collaborateurs , faisons une sainte violence au ciel pour qu'il daigne éclairer les esprits égarés , calmer les passions , convertir les pauvres pécheurs , et pour que les fidèles de ce diocèse , dont nous sommes le pasteur et le père , ne fassent qu'un cœur et qu'une âme.

» Recevez , vénérés et très-chers collaborateurs , l'expression la plus vive de notre attachement , de notre confiance et de notre religieux dévouement.

Fribourg , le 22 septembre 1848.

» ETIENNE , *Evêque de Lausanne et Genève.* »

Mais les oppresseurs du catholicisme en Suisse ne prétendaient pas se borner à lui forger des fers. Dans le secret de leurs schismatiques conciliabules , ils voulaient étouffer complètement et ouvertement la liberté religieuse. On en aura la preuve dans les faits tristes et glorieux que nous allons résumer.

Au moment où la population du canton de Fribourg allait être appelée à prêter serment à la nouvelle constitution , Mgr. l'Evêque de Genève et Lausanne crut qu'il avait un grand devoir à remplir envers les fidèles confiés à sa sollicitude pastorale. Celui d'éclairer leur conscience , non sur la valeur de l'acte constitutionnel , mais sur la sainteté , les conditions et les effets du serment. Il adressa en conséquence , aux doyens et curés de son diocèse , une circulaire dont il ordonna la lecture en chaire et sans commentaire , pour le dimanche 21 septembre.

Cette circulaire, purement doctrinale, est divisée en trois parties : elle traite, 1° de la sainteté du serment ; 2° des conditions du serment ; 3° des effets du serment ; elle est du 18 septembre.

Le 21, le conseil d'Etat ordonna au préfet du district de la Sarrine de se rendre auprès de Mgr. l'Evêque, pour le sommer de donner une réponse catégorique sur l'existence d'une pareille publication et, le cas échéant, de retirer de suite toute publication ou toute instruction de ce genre, se réservant en outre de prendre toute mesure de répression contre une semblable émission, si elle avait déjà eu lieu.

« Vous lui déclarerez, ajoutait-il, que nous lui *défendons de la manière la plus formelle*, et sous sa responsabilité personnelle, ainsi que sous celle de tout ecclésiastique qui ne s'y conformerait pas, de publier quoi que ce soit *sans notre autorisation préalable*. » Pour excuser peut-être à ses propres yeux la témérité de sa conduite, le conseil d'Etat disait que la circulaire épiscopale tendait à faire refuser le serment à la constitution du canton, *en la déclarant hérétique*.

Mgr. l'Evêque répondit par écrit le 22 que sa circulaire ne déclarait pas la constitution hérétique ; qu'elle était *purement doctrinale* ; qu'en la publiant, il avait exercé un droit et rempli un devoir de son pontificat. « Si j'étais entravé dans l'exercice de ce droit, disait-il, je devrais envisager ces entraves comme une violation formelle du pacte fédéral et de la constitution cantonale qui garantissent soit la liberté religieuse, soit l'exercice de la religion catholique, apostolique et romaine, qui embrasse nécessairement la libre prédication des vérités et des devoirs de la religion, soit enfin la liberté de la presse qui exclut la censure ou toute mesure préventive. » Quant à la défense de *publier quoi que ce soit sans l'autorisation préalable du conseil d'Etat*, il refusait formellement de s'y soumettre, « parce qu'elle est contraire à ses devoirs comme Evêque et à ses droits comme citoyen. »

Ce fut le Président du conseil d'Etat, M. Schallet, qui se chargea de répondre le même jour à Mgr. l'Evêque. Il commence par reconnaître la *pureté d'intention* du Prélat ; puis il persiste à lui demander le retrait de la circulaire, qu'il appelle un *petit sacrifice exigé par les circonstances* ; enfin il

menace d'en interdire formellement la *publication et de faire usage des offres réitérées d'assistance de ses confédérés.*

Nouvelle lettre de Mgr. l'Evêque, qui maintient fermement son droit et en même temps démontre sans réplique qu'il en a usé avec la plus grande prudence. Nouvelle réponse du conseil d'Etat, qui déclare avoir défendu à tous les chapelains de faire aucune publication extraordinaire, « sans avoir au préalable obtenu l'autorisation des préfets respectifs. » Ces deux pièces sont encore du 22 septembre.

Enfin, le 23, Mgr. l'Evêque écrivit une dernière lettre que nous allons mettre tout entière sous les yeux de nos lecteurs.

« Fribourg, 25 septembre 1848.

» Monsieur le Président et Messieurs,

» Au moment où nous allons vous envoyer notre réponse à votre missive d'hier matin, nous recevons votre lettre de ce jour portant, comme la première, la date du 22 courant.

» Nous n'ajouterons que peu de mots aux considérations déjà présentées.

» Nous ne pouvons pas nous soumettre à la défense que vous nous avez intimée de publier une circulaire destinée à rappeler aux fidèles, confiés à notre sollicitude, les enseignements de la foi sur un point important de la morale catholique.

» Dans un canton catholique, sous une constitution qui garantit l'exercice de la religion catholique, une pareille défense est arbitraire, illégale, anti-catholique. Il n'y a plus de liberté pour le catholicisme dans ce canton, si le pouvoir civil peut à son gré contrôler et interdire la prédication des vérités et des devoirs de la religion. La synagogue des Juifs a voulu s'arroger ce droit à l'égard des Apôtres¹; mais les Apôtres, qui connaissaient cependant le véritable esprit du christianisme, n'ont pas hésité à répondre qu'on doit obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Ils ne se sont laissés ébranler ni par les menaces, ni par les injures, ni même par l'appareil des supplices. Comme les Apôtres, nous devons maintenir la liberté de la prédication évangélique; nous avons, comme évêque, les mêmes

¹ Act. Apost. Chap. iv et v.

devoirs à remplir, les mêmes réponses à vous adresser. Dût leur sort nous être réservé, nous serons heureux de souffrir et de mourir s'il le faut, plutôt que de souscrire à l'asservissement, à la dégradation et à la ruine de la religion catholique. Vous pouvez persécuter, messieurs; notre vie et celle des membres de notre clergé dans ce canton sont entre vos mains.... Nous n'opposerons à vos coups que les armes de la patience et du pardon... Mais souvenez-vous, Messieurs, que la persécution honore ceux qui l'endurent, et déshonore ceux qui s'en constituent les auteurs ou les complices.

» Veuillez recevoir, monsieur le Président et messieurs, une nouvelle assurance de notre haute considération.

» ETIENNE,

Evêque de Lausanne et Genève. »

Ce langage si noble et digne d'un Evêque des plus beaux âges de l'Eglise valut au courageux Pontife les injures les plus grossières de la part du conseil d'Etat. Cette pureté d'intention que M. Schallet s'était plu d'abord à reconnaître dans le Prélat disparut tout-à-coup, et l'on ne vit plus dans Mgr. Marilley qu'un criminel sans remords, sans pudeur, un intrigant, un ambitieux, un conspirateur, un prêtre félon, ennemi de l'Evangile, rebelle à la loi de Dieu. Ces injures grossières et révoltantes étaient le prélude des persécutions nouvelles que le pieux Evêque allait encore souffrir, et par lesquelles nous le verrons bientôt conquérir dans toute son étendue le beau titre de confesseur de la foi.

Tant d'exemples admirables, donnés par l'Eglise catholique, ne pouvaient manquer de produire un salutaire effet sur tous ceux qui en étaient témoins, et de forcer même l'admiration de ses ennemis. Ainsi, à l'occasion de la mort héroïque de l'Archevêque de Paris, un des journaux les plus répandus à Londres insérait un article trop remarquable pour que nous le passions sous silence, et dans lequel, comparant l'Eglise anglicane, déchue par l'hérésie, avec l'Eglise catholique toute pleine encore de la sève de la foi primitive, on faisait un magnifique éloge du bien qu'elle produit, des vertus qu'elle

inspire, en les opposant à la stérilité de la réforme anglicane, qui semble n'exister que pour posséder d'immenses richesses. Cet éloge était d'autant moins suspect qu'il émanait d'une plume protestante.

« Ne laissons pas une telle action (le dévouement de l'Archevêque) s'effacer du miroir du présent, sans l'imprimer dans la mémoire. Elle place son auteur parmi les hommes qui ont bien mérité de la société. C'est une goutte de rosée versée sur le sens moral desséché; c'est une résurrection de l'âge héroïque dans un siècle de fer. Cet homme, du moins, était dans son devoir. Qu'un prêtre reçoive son salaire ou qu'il le prenne, c'est chose fort ordinaire; mais ce qui est moins commun, c'est un prêtre qui le mérite. Voici un Evêque qui ne se borne pas à prêcher l'Evangile de paix, mais qui de plus le pratique; qui, le visage serein au milieu de misérables altérés de sang, les presse d'obéir au commandement nouveau de s'aimer les uns les autres, et qui, dans l'accomplissement de sa grande mission, celle d'humaniser le monde, tombe avec plus de gloire que le guerrier enseveli dans un triomphe ensanglanté.

» Son maître, le Pape, est devenu le libérateur de l'Italie; les Juifs eux-mêmes sont émancipés à Rome. Le Pontife-prince, au milieu des splendeurs de la souveraineté, frugal sans avarice, désintéressé et sobre sans ascétisme et sans momeries pharisaïques, soulage à ses propres frais les malheurs de son peuple, et cherche à régner non-seulement en Italie, mais aussi dans un royaume qui n'est pas de ce monde, non-seulement sur des contrées, mais aussi sur des cœurs. En Amérique, ce n'est que dans les chapelles catholiques qu'on voit le maître et l'esclave agenouillés côte à côte devant le même autel. En Irlande, pendant le plus fort du choléra, et pendant la période la plus fatale de la fièvre engendrée par la famine, les prêtres catholiques étaient là, la foi dans un œil, la mort dans l'autre, succombant par centaines sous le fléau, mais fidèles et pleins d'ardeur dans l'accomplissement de leurs devoirs envers le peuple.

» Et que faisaient nos Evêques pendant ce temps-là? Le doyen de Hereford luttait avec le docteur Hampden dans l'arène des cours ecclésiastiques, se disputant avec lui sur le

cadavre de leur religion. L'Evêque de Londres marchandait des baux dans Picadilly, et plusieurs de ses très-révérands frères dans le Seigneur mouraient en odeur de sainteté sur les plumes de leurs palais, laissant après eux des biens qui s'élevaient en moyenne à 70,000 liv. sterl. (1,750,000 fr.). L'Archevêque de Paris ne recevait que 1,200 liv. sterl. (environ 28,000 fr.), et il dépensait tout pour la religion et pour ses frères. L'Evêque de Londres reçoit 25,000 liv. sterl. par an (625,000 fr.), et il dépense tout pour lui et sa famille.

» Quel est le chef de la croisade contre l'ivroquerie ? Un prêtre catholique, le Père Mathew. Qui a donné l'idée et pris la direction du comité sanitaire ? Southwood-Smith, le prédicateur unitarien. Qui a fondé des écoles pour les enfants en haillons ? Les catholiques. S'agit-il d'affronter la fièvre au chevet du pauvre, de dissiper l'ignorance de la religion dans les hideux repaires du vice ? Qui ose braver le fléau, s'exposer au danger ?... Quel Evêque, quel recteur, quel doyen, quel curé de l'église de l'Etat trouvera-t-on dans de semblables occasions ?

» Nous n'avions jamais entendu parler de taxe pour l'Eglise et de taxe des pauvres, avant le protestantisme. Quand l'Eglise papale régnait en Angleterre, elle nourrissait ses pauvres et entretenait la splendeur de ses temples avec ses propres revenus. Examinez l'histoire des missions instituées pour évangéliser les païens et porter aux sauvages les bienfaits de la civilisation. Quels sont les faits qui se présentent invariablement ? Des prêtres catholiques et généralement des Jésuites furent les premiers missionnaires. Après eux viennent des prédicateurs non conformistes, et l'église anglicane forme seulement la tardive et boiteuse arrière-garde. »

Cet hommage rendu à l'Eglise catholique, elle en était toujours digne ; ces éloges, elle continuait toujours à les mériter. Une nouvelle mission de la Congrégation du très-saint Rédempteur venait de se fonder à Londres même, dans le quartier qui porte le nom de Clapham, à trois milles de la belle église de Saint-Georges, ouverte au public le 4 juillet 1848. C'est au révérend Père de Held, ancien provincial, qu'est dû ce nouvel établissement. Ayant eu occasion d'acheter, avec le crédit de quelques personnes charitables, une assez grande maison avec

un jardin, il convertit en chapelle deux salons du rez-de-chaussée, changement d'autant plus remarquable que c'est dans un de ces salons que la fameuse société biblique fut autrefois fondée et tint ses premières réunions.

Pour se faire une idée des services que ces nouveaux missionnaires sont appelés à rendre, on doit savoir que leur maison, qui se trouve comme nous avons dit à trois milles de Saint-Georges, est au centre de Clapham, et qu'ils ont un bon nombre de catholiques qui demeurent encore à trois ou quatre milles plus loin. Et comme avant leur arrivée tous les catholiques de ce quartier dépendaient de la mission de Saint-Georges, il arrivait que beaucoup d'entr'eux étaient obligés de faire sept à huit milles pour trouver les prêtres dont ils avaient besoin. Ajoutons à cette déplorable distance des églises la circonstance que les pauvres catholiques dépendent en grande partie de maîtres protestants, à qui ils découvrent rarement leurs qualités de catholiques; d'où il résulte que beaucoup d'enfants, nés de parents catholiques, n'avaient le bonheur d'être baptisés qu'au bout de plusieurs années; que d'autres, baptisés par des ministres protestants, le devenaient ou grandissaient sans aucune religion, et même qu'un bon nombre n'était pas baptisé du tout. C'était donc pour l'Eglise catholique d'Angleterre une nouvelle source de joie, une précieuse espérance pour l'avenir.

Mais si les ouvriers évangéliques apparaissaient là plus nombreux et aussi dévoués que jamais, la mort en faisait disparaître ailleurs, et causait à la religion des pertes bien regrettables. M. l'abbé Gentilli, prêtre italien, appartenant à la congrégation fondée depuis quelques années par M. l'abbé Rosmini, sous le titre d'oblats du Calvaire, venait de succomber aux efforts de son zèle. Les derniers travaux apostoliques de M. l'abbé Gentilli eurent pour théâtre l'Irlande, où il avait déjà excité la plus vive admiration par ses talents, quand la mort vint l'arrêter au confessionnal même, où il fut saisi d'une fièvre typhoïde qui l'emporta le 27 du mois de septembre, à l'âge de quarante-sept ans. La réputation de sainteté que s'était attirée cet homme de Dieu fit de sa mort un événement public. Ses funérailles égalèrent en éclat celles d'un prince, et la recon-

naissance des fidèles en supporta les frais. Un double cercueil de plomb et d'acajou renferme ses restes précieux qui restent à Dublin comme un gage de bénédiction et de paix. L'abbé Gentilli dormira jusqu'au dernier jour parmi les pauvres qu'il a tant aimés. Pendant les deux jours qui précédèrent l'enterrement, des milliers de fidèles vinrent s'agenouiller devant le catafalque où ses dépouilles étaient exposées. La chapelle ardente ne se désemplassait ni le jour, ni la nuit. Quand vint le moment des funérailles, une multitude immense inonda les rues, les boutiques se fermèrent partout sur le passage du cortège, il fallut l'intervention de la police pour maintenir l'ordre. En un instant toute l'église de Saint-Oudeon fut remplie jusque dans ses dernières profondeurs. La foule pieuse et recueillie s'efforçait de toucher la bière de l'homme vénéré, et ce fut avec une peine infinie que l'on put gagner le cimetière. Des sanglots éclataient souvent au milieu de cette multitude : touchant et solennel hommage de la part de ces Irlandais si souvent calomniés, et qui savent si bien reconnaître le dévouement de ceux qui passent en leur faisant du bien.

En France, la piété des fidèles trouvait un aliment toujours nouveau dans les prières de l'Archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie, source de bénédictions pour tous et de conversion pour un grand nombre de pécheurs. Frappé des prodiges de grâces qu'enfantaient ces pieuses réunions, le Souverain-Pontife Grégoire xvi, d'heureuse mémoire, s'était plu à les enrichir de faveurs spirituelles, pour y attacher encore plus étroitement les âmes qui savent apprécier le don de Dieu. Des Indulgences nouvelles avaient été accordées par Pie ix à l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, et les paroles du décret montrent toute l'estime que mérite cette œuvre, l'une des plus précieuses qu'ait vu naître la génération présente. Nous nous faisons un devoir d'en reproduire ici le texte et de l'offrir à la méditation des fidèles.

« Notre S. P. le Pape Pie ix, instruit des grâces de conversions, de guérisons si prodigieuses, si multipliées, que la toute-puissance miséricordieuse et divine accorde, par la protection de Marie, Notre-Dame des Victoires, aux prières de l'archiconfrérie de son très-saint et immaculé Cœur, qui lui sont

offertes à Paris, dans l'église de Notre-Dame des Victoires, sanctuaire consacré à ce Cœur admirable, et dans tous les lieux de la terre où ce Cœur sacré est invoqué en union avec l'Archiconfrérie, pour la conversion des pécheurs, pour la guérison des malades, la consolation et le soulagement des affligés ; Sa Sainteté, reconnaissante de tant de faveurs, de tant de bénédictions, voulant honorer le titre glorieux dans lequel la sainte Mère du divin Sauveur aime à se montrer si riche en miséricorde, et les lieux qu'elle consacre par tant de bienfaits, par son rescrit du 19 décembre 1847, accorde la grâce d'une Indulgence plénière à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe qui auront le bonheur de faire la sainte communion, le jour de la fête patronale de Notre-Dame des Victoires, qui se célèbre tous les ans le quatrième dimanche d'octobre dans l'église de Notre-Dame des Victoires, à Paris, et dans toutes les églises ou chapelles dédiées à la Mère de Dieu, sous ce titre de Notre-Dame des Victoires, en quelques lieux qu'elles se trouvent sur la terre. Cette grâce de l'Indulgence plénière et la faculté de la gagner sont continuées pendant l'octave de la fête, c'est-à-dire que tous et chacun des fidèles peuvent en bénéficier le dimanche de la fête, les jours de la semaine et le dimanche qui suivent ; mais la grâce n'est accordée qu'une fois pendant l'octave à chacun, et à la condition qu'ils communieront et prieront dévotement, selon les intentions de notre saint Père le Pape, dans les églises ou chapelles dédiées à Notre-Dame des Victoires. »

Pendant que la piété des fidèles s'alimentait à cette source sacrée d'où coulent les bénédictions d'en haut, nos premiers pasteurs continuaient à prêcher l'ordre et l'union au milieu des populations, qui accueillaient avec le plus vif empressement toutes les paroles de paix que ces pieux prélats faisaient entendre. Nous avons déjà vu le zèle des ministres de l'Evangile prendre toutes les formes, profiter de toutes les occasions pour semer dans les âmes les principes de l'Evangile, le germe des vertus chrétiennes qui, en même temps qu'elles font des saints pour le ciel, font sur la terre des citoyens dévoués à la patrie et respectueux pour l'autorité. Cette belle mission, l'Eglise la continuait toujours, et nous pouvons en offrir une belle preuve

dans le discours que prononça Mgr. l'Evêque de Bayeux devant le front des bataillons réunis pour la bénédiction du drapeau que la dixième légion de Paris offrit, le dimanche 13 octobre, à la légion de Caen. Voici les paroles du Prélat.

« Au milieu des commotions politiques et sociales qui agitent notre France, il est une garantie qui console et rassure les amis de l'ordre et de la tranquillité; c'est celle que nous offrent, de concert avec notre brave armée, ces soldats citoyens qui savent allier le courage militaire aux douces affections de la famille, aux intérêts du commerce, aux études de la science et des arts, aux devoirs de la vie civile et religieuse, aux sentiments de la plus vive urbanité. Quel beau spectacle s'offre en ce moment à nos regards attendris ! qui ne serait ému de voir la Garde nationale de Paris venant à Caen remercier ses frères du généreux concours qu'ils lui ont prêté dans les jours de ses épreuves, et leur remettant un gage précieux de sa cordiale sympathie ? Gardes nationaux de la Seine, les Gardes nationaux du Calvados, les Gardes nationaux de la Normandie, représentés dans cette vaste enceinte, sont dignes de vous ; leurs cœurs entendent les vôtres, et vos sentiments d'amour pour l'ordre, qui peut seul consolider le pouvoir et assurer le bonheur de la France, pour la religion, qui sauvegarde tous les droits, guérit tous les maux, répond à tous les besoins, sont les sentiments qui les animent. Heureux et fiers de l'étendard que vous leur confiez, forts de leur union avec vous, de leur union entr'eux, ils seraient invincibles contre les fauteurs de dissensions et de troubles ; mais les perturbateurs de l'ordre ne se trouvent pas dans nos populations paisibles, sages, religieuses ; et si, ce qu'à Dieu ne plaise, il se rencontrait dans nos rangs quelques hommes égarés par de mauvaises suggestions, ou entraînés par les angoisses de la misère, la seule vue de ce drapeau, sur lequel nous allons appeler les bénédictions du ciel, éteindrait dans leurs cœurs tout sentiment hostile à la société, et les ramènerait aux douces habitudes de modération, de calme et de concorde qui les ont toujours distingués. »

Mais tandis que les pasteurs de l'Eglise s'efforçaient ainsi de prêcher des doctrines de paix et d'ordre, les bases de la société étaient sourdement minées par des hommes habiles,

que les passions entraînaient, et que les théories du socialisme avaient séduits et égarés. A les entendre, la forme actuelle des nations devait être changée, comme n'étant plus en rapport avec le progrès des lumières et de la civilisation; le vieux monde était usé, il en fallait créer un nouveau, non pas avec cette lenteur qui a jusqu'ici caractérisé la marche du progrès social, mais brusquement, instantanément et sans aucun respect pour les institutions consacrées par le temps.

Il fallait bien colorer par de brillants sophismes ces étranges propositions; il fallait séduire par des promesses pompeuses et exagérées ceux qu'on espérait engager dans cette route nouvelle, au bout de laquelle les hommes sages et éclairés signalaient un précipice. Les apôtres du socialisme déployèrent un talent remarquable, un zèle opiniâtre et infatigable dans cette effroyable mission qu'ils n'avaient sans doute point reçue du ciel, puisqu'à leurs yeux Dieu n'est qu'un nom, et qu'ils prétendent usurper sa toute-puissance.

Ce qu'ils pouvaient trouver de plus fort et de plus séduisant, pour légitimer leurs prétentions à reconstruire ainsi la société sur des bases nouvelles, et à créer un ordre de choses regardé jusqu'ici comme absurde et irréalisable, était de montrer le changement produit par le christianisme dans le monde, il y a dix-huit siècles; changement qui devait paraître aussi une chimère à ceux qui avaient alors intérêt à ce qu'il ne se réalisât pas, et qui pourtant s'est effectué par les efforts de douze pêcheurs de la Galilée. S'emparant de cet exemple avec une sacrilège audace, ils s'en faisaient une arme terrible dans leurs mains.

« Est-ce que toutes les nouveautés ne sont pas absurdes, disaient-ils? Supposons qu'au temps des Apôtres un chrétien portant sur l'avenir temporel du monde, régénéré par les doctrines de son maître, un regard plus perçant que ses contemporains, eût annoncé aux Romains de l'empire une époque dans laquelle leurs esclaves affranchis deviendraient non-seulement leurs égaux devant la loi, mais leurs supérieurs dans l'estime du monde, croit-on qu'il eût manqué à Rome des philosophes et des docteurs pour prouver par des faits irrécusables, empruntés à l'expérience des siècles, l'absurdité d'une pareille utopie ?

» Mais si nos esclaves sont affranchis, auraient-ils dit, qui travaillera pour les guerriers, pour les citoyens? Qui cultivera la terre, qui moudra le blé dans nos maisons? Et si par impossible on concevait que des moyens mécaniques pussent suppléer à leur valeur, qui comprendrait encore que des hommes livrés à des travaux serviles, aux viles occupations de la matière, pussent jamais disputer le pas et les honneurs aux guerriers qui versent leur sang pour la patrie? Ce sont là des théories subversives de l'ordre social. Va, lecteur, saisis cet insensé, que les verges et la hache lui apprennent à respecter la volonté des dieux et les lois éternelles de l'empire.

» Le philosophe romain aurait eu raison sans doute, et cependant la raison des sages a reculé devant la folie de la Croix; je crois parce que c'est absurde, *credo quia absurdum*, disait l'Apôtre, et en effet, d'absurdités en absurdités, de chutes en chutes, et de revers en revers, le christianisme a subjugué le monde; il a enterré la vieille Rome avec son vieux olympé, il a converti les barbares, affranchi les esclaves, adouci le sort des serfs, il a déposé enfin dans les sociétés modernes le germe révolutionnaire dont l'éclosion consommera le règne de l'égalité et de la fraternité. »

Oui, mais à part la divine autorité du christianisme et l'action particulière de la Providence dans son établissement, il y a cette différence entre ses doctrines et celles du socialisme, que les unes prennent le monde tel qu'il est, tel qu'au fond il doit toujours être, et ne songent qu'à le rendre plus heureux en le rendant meilleur; tandis que les autres auraient besoin, pour ainsi dire, de changer la substance du monde pour y faire l'application de leurs théories d'un bonheur exagéré. Le christianisme, sans doute, devait modifier profondément la face du monde et devait y corriger des désordres, y redresser des abus, y introduire des perfectionnements, mais toujours en supposant deux choses qui sont inhérentes à l'éclat actuel de notre nature, nous voulons dire les vices et les malheurs. Le socialisme, au contraire, en promettant le bonheur parfait et égal pour tous sur cette terre, semble ne pas vouloir reconnaître que les vices des hommes enfanteront toujours les mêmes misères; quel-
qu'effort qu'on fasse pour en délivrer la société, et que lors même qu'on pourrait supposer les hommes devenus tous sages,

laborieux, économes, il resterait encore une source de misères, dans les malheurs auxquels il nous est quelquefois impossible de nous soustraire, et qui réduisent l'homme, en certains cas, à ne pouvoir trouver son bonheur que dans la résignation et la patience.

Ainsi, les biens que promettait le christianisme, et qu'il a réalisés, étaient des biens qui n'allaient qu'à modifier la forme de la société, sans en changer, sans en bouleverser le fond; il n'y avait donc rien d'absurde, rien d'inapplicable dans ses théories; tandis que celles du socialisme supposent, dans toute la force du terme, un monde nouveau, une création véritable, qui surpassent trop évidemment les forces de ces apôtres présomptueux, de ces divinités au petit pied.

Aux doctrines du socialisme, qui tendaient à bouleverser le monde, sous prétexte de le réformer, venaient se joindre celles non moins funestes du communisme, autre espèce de cancer qui serpentait également dans les entrailles de la société. Diviser tous les biens en parts égales, pour donner à chaque individu la même somme de bien-être et de jouissances matérielles, telles étaient les ridicules prétentions de cette secte hideuse. Il ne fallait pas un grand effort de génie pour apercevoir tous les inconvénients d'un pareil système. Qui ne voit, en effet, que l'homme actif, laborieux, économe, faisant fructifier sa part de biens reçus, aura promptement doublé et peut-être même centuplé sa fortune, tandis que l'homme négligent, dissipateur ou incapable, verra promptement se dissiper tout son avoir, comme la neige se fond sous le regard du soleil. Cette doctrine monstrueuse pouvait bien offrir un aliment aux vains discours de quelques hardis utopistes, mais le bon sens du peuple devait nécessairement en faire justice tôt ou tard. Dans le fond des campagnes surtout, où l'amour de la propriété et de la famille semble être encore plus fortement implanté qu'ailleurs, on ne se contenta pas de repousser le communisme avec les armes du mépris, on menaça d'accueillir avec le fer et le plomb meurtrier les apôtres qui se donnaient mission de prêcher ces dogmes étranges; et, au seul nom de communisme, on voyait les paysans courir armés de fourches et de fusils, comme s'il se fût agi de repousser une bête sauvage.

Au reste, toutes ces doctrines perverses n'étaient point une invention du dix-neuvième siècle ; c'était un héritage dont la source se perdait presque dans la nuit des temps. L'homme n'invente plus guère en fait d'erreurs, il se borne à réchauffer et à rajeunir celles que l'impiété des temps anciens lui a léguées. Le communisme n'est donc pas né d'hier ; c'est lui qui, au moyen-âge, apparaissait sous diverses formes et sous des noms différents, et poussait le principe de la communauté des biens jusqu'aux conséquences les plus immorales et les plus dégoûtantes. On peut s'en convaincre par la lecture de *l'Histoire du communisme ou réfutation historique des utopies socialistes* ; ouvrage vraiment remarquable et dans lequel se trouve réuni, avec autant de finesse que de clarté, tout ce qui peut servir à dévoiler l'origine des sectes impies. C'est dans les lois mêmes de Lycurgue, dans la république si célèbre de Platon, que l'auteur, M. Alfred Sudre, découvre les premiers germes de ces principes dangereux dont on a fait depuis un si triste usage. Il montre ensuite que le christianisme, en consacrant et étendant la charité, n'a point ébranlé la propriété ; que les communautés religieuses n'ont fait qu'une application utile des belles doctrines de l'Evangile, et qu'elles n'ont rien de commun avec ce socialisme destructeur. Mais il le trouve réalisé et complètement développé dans l'hérésie des Anabaptistes, dont il déroule tout au long l'abominable et tragique histoire. Descendant bientôt après aux temps modernes, il étudie, sur ce point, les principes des philosophes qui préludèrent à la révolution de 93 en la préparant, et trace un large tableau des utopies révoltantes de Babeuf, servilement reproduites par ses continuateurs Cabet et Proudhon. Tracer l'histoire fidèle de semblables doctrines, c'est les avoir suffisamment réfutées.



X.

Séances de l'Association pour la liberté religieuse à Mayence. — Retraites ecclésiastiques en France. — Sages conseils de Mgr. l'Evêque de Dijon à son clergé. — Mort de M. l'abbé Besnier, dans le diocèse de Nantes. — Rapport à Mgr. l'Evêque de Grenoble sur l'événement de la Salette. — Instruction pastorale de Mgr. Sibour, Archevêque de Paris. — Installation de ce Prélat dans son église métropolitaine. — Service funèbre pour le repos de l'âme de Mgr. Affre. — Inscription placée dans l'église des Carmes, à l'endroit où repose le cœur de ce Prélat. — Visite de Mgr. Sibour aux principaux hospices de Paris. — Ovation populaire de Pie IX, dans le quartier des Transteverains. — Décret pour la béatification de plusieurs grands serviteurs de Dieu. — Sages mesures que prend l'Eglise en pareille occasion.

Le mouvement qui, depuis quelques mois surtout, poussait les catholiques à la conquête de leur liberté, seule faveur que l'Eglise demande aux puissances d'ici-bas, se poursuivait en Allemagne avec un succès bien consolant. Le 3 octobre, l'Association de Pie IX, fondée à Mayence, se réunit dans cette ville avec les députations de l'*Union catholique*, déjà répandue sur toute l'étendue du sol germanique, et l'on ouvrit solennellement ces délibérations qui doivent avoir pour premier objet l'indépendance de l'Eglise. Faute d'une dénomination moins impropre, cette réunion fut qualifiée de *Synode*. Des orateurs de toutes les parties de l'Allemagne s'y firent entendre, mais aucun d'eux ne présenta plus clairement la situation des choses que le député ecclésiastique de Breslaw. Après avoir reproché aux vingt millions de catholiques qui peuplent l'Allemagne leur longue somnolence, il salua leur réveil, provoqué par la captivité de l'Evêque de Cologne, et bientôt après, l'imposante manifestation de leur foi dans le pèlerinage de Trèves. Puis il montra comment cette manifestation avait fait naître le schisme de Ronge,

qu'il qualifia de comète sans noyau, de météore sans lumière, de mannequin dont les filets moteurs étaient aux mains du protestantisme ; il ajouta que ce schisme n'avait été que la sentine, où se rassemblaient les débris honteux de l'erreur.

Tous les orateurs exprimèrent à l'envi leur admiration pour les voies de la Providence qui, du milieu du chaos politique où se trouvait l'Allemagne, venait tout-à-coup de faire surgir ces deux grandes paroles : *liberté de l'Eglise* et *droit d'association* ; paroles profondes qui avaient électrisé le clergé et les peuples, dont tous les vœux appelaient la convocation d'un concile national, organisé suivant les prescriptions du saint concile de Trente, et sous l'autorité du Pontife romain.

Tel fut le résultat le plus saillant des délibérations du Synode de Mayence. On fixa pour le lieu de la prochaine réunion la capitale même de l'Autriche ; mais la suite des événements et la gravité des circonstances mirent, comme nous le verrons plus tard, les membres de l'Association de Pie ix dans la nécessité de renoncer à ce projet, et de chercher une autre ville que Vienne pour y tenir leur séance annuelle, et continuer cette lutte pacifique en faveur de la liberté religieuse.

En France, les retraites ecclésiastiques réunissaient, selon l'usage, les Pasteurs secondaires autour des premiers Pasteurs. Rien de plus édifiant que cet empressement des Ecclésiastiques, de tout âge et de toutes positions, à obéir au touchant appel que fait, chaque année, à leur piété, l'Evêque heureux de revoir ses Prêtres, de les encourager, de les bénir. Ni l'éloignement, qui pour quelques-uns est très-considérable, ni la multiplicité des travaux évangéliques, ni le poids de l'âge et des infirmités ne peuvent retenir ces hommes avides de ressusciter la grâce qui leur a été donnée par l'imposition des mains, et d'apprendre à mieux remplir, de jour en jour, leur sublime et difficile vocation.

C'est un spectacle bien intéressant que la vue de ces Prêtres, nourris autrefois dans les mêmes maisons d'éducation, liés entre eux par une amitié aussi vive qu'elle est pure, et séparés ensuite momentanément pour travailler, chacun de leur

côté, dans la vigne du Seigneur, se retrouvant, le premier soir d'une retraite, réunis sous le même toit et destinés à passer, dans la plus douce intimité, huit jours de paix et de grâces. Rien n'égale la douceur de leurs communications mutuelles et de leurs fraternels épanchements.

Dociles à la voix des supérieurs, comme dans les beaux jours de leur séminaire, on les voit se plier, avec la plus grande facilité, à cette vie uniforme et réglée, où les exercices de piété se succèdent et se mêlent sans aucune interruption. C'est la prière faite en commun ; le saint Sacrifice offert par le Pontife lui-même, qui a seul le privilège de monter à l'autel, pendant ces jours de pénitence et de parfait recueillement ; c'est le bruit des pas silencieux de ces Prêtres, méditant les grandes vérités de la foi, et passant les uns auprès des autres, sans paraître se voir ni s'entendre, et sans s'occuper d'autre chose que de Dieu. Puis, quand vient le moment des conférences et instructions religieuses, on voit monter dans la chaire de vérité un de ces hommes venus, comme Jean-Baptiste ou Grégoire de Nazianze, du fond de la solitude, ayant comme eux l'autorité de la vertu, des talents et d'une mission spéciale, souvent aussi celle des cheveux blancs et d'une longue expérience. Alors il se fait un silence plus profond encore. Ces hommes accoutumés à expliquer aux autres la loi du Seigneur, et à dicter aux peuples les leçons de l'éternelle vérité, devenus disciples à leur tour, ne songent plus qu'à étudier eux-mêmes à l'école du Sauveur, et à recevoir avec un religieux respect cette parole qui peut aussi facilement éclairer les docteurs, que donner la sagesse aux petits.

Dans un auditoire si bien préparé, les prodiges de l'éloquence chrétienne ne sont pas difficiles à opérer ; aussi voit-on de toutes parts des cœurs attendris, des yeux mouillés de larmes, des traces de la plus profonde émotion.

Lorsqu'ensuite la voix paternelle et imposante du premier Pasteur vient ajouter à ces instructions déjà si solides, des réflexions particulières, des conseils qui tombent encore de plus haut, l'attention redouble, et l'on sent le bonheur qu'éprouvent surtout les Prêtres qui, par leur éloignement habituel du séjour de leur Evêque, sont privés du bonheur de

recueillir de près ses paroles, si propres à consoler et à fortifier.

Les fidèles savent quel intérêt se rattache à la cérémonie publique qui couronne ces pieux exercices. La même voix qui a évangélisé les Pasteurs, pendant toute une semaine, vient donner aussi aux brebis des enseignements salutaires. Ce discours, qui a ordinairement pour but de relever le Sacerdoce aux yeux des peuples, et de resserrer les liens qui unissent les fidèles à leurs pieux Conducteurs, manque rarement d'obtenir son effet. On aime à voir les Prêtres renouveler, en présence de l'Evêque, leurs promesses cléricales d'autrefois; promesses dont l'époque est déjà si reculée pour un grand nombre d'entre eux. On aime à les voir, devenus comme de simples brebis, en présence du premier Pasteur, recevoir de ses mains la communion qu'ordinairement ils distribuent aux autres, et apprendre par leur exemple, comme par leurs leçons, avec quelle piété il faut faire cette action de grâces, qui suit la réception de l'Eucharistie et qui contribue si puissamment à en assurer les fruits.

Ces retraites devenaient comme d'usage l'occasion des plus touchantes manifestations de respect, de reconnaissance, d'attachement mutuel. Ainsi à Carcassonne Mgr. de Bonnechose trouvait dans l'ouverture de ces pieux exercices, qu'il voulut faire lui-même, l'occasion d'adresser à son clergé, réuni pour la première fois sous ses yeux, une allocution vraiment paternelle qui acheva de lui gagner tous les cœurs.

A Toulouse, la douleur causée au vénérable Archevêque par la rébellion d'un ecclésiastique de son diocèse, M. l'abbé Toigne, dut trouver un adoucissement dans les protestations du respect filial de tous les autres membres de son clergé. Réunis à la fin de la retraite dans une même pensée, dans un même cœur, les Prêtres qui avaient suivi ces saints exercices se rendirent auprès de Sa Grandeur, et par l'organe de l'un d'eux, curé desservant, ils lui témoignèrent l'horreur que leur faisait éprouver la conduite déplorable d'un confrère insoumis, et protestèrent de leur respect le plus profond, de leur amour le plus filial, de leur obéissance la plus entière à leur vénérable Archevêque.

Dans le diocèse de Poitiers, la retraite ecclésiastique fut

aussi marquée par un incident qui dut laisser dans tous les cœurs de bien vives impressions. Le gouvernement avait songé à Mgr. Guitton pour remplir le Siège archiepiscopal d'Avignon. A la première offre qu'on lui fit de cet Archevêché, le Prélat répondit par un refus ; mais de nouvelles tentatives ayant été faites près de lui , avec la plus grande insistance , un de MM. les grands-vicaires dut partir pour Paris , dans le but de faire agréer le refus de l'illustre Prélat, qui tenait à ne pas quitter un troupeau, sur lequel se trouvaient concentrées désormais toutes ses affections. Ces détails, demeurés secrets jusqu'alors, ayant transpiré pendant la retraite ecclésiastique, MM. les Curés et autres Prêtres retraitants se rendirent auprès de leur chef vénéré, pour lui témoigner combien ils étaient pénétrés de cette haute preuve de son attachement. Monseigneur leur répondit que cette détermination ne lui avait pas causé un seul moment d'hésitation ; que le troupeau qui avait eu ses premières affections aurait sa vie tout entière ; et en prononçant ces paroles le Prélat montrait son dévouement à ses ouailles, et son attachement pour son clergé, d'une manière si vraie et si vive, que tous les yeux se remplirent de larmes d'attendrissement.

C'est cette affection si profonde et si paternelle des premiers Pasteurs pour leur clergé, qui, dans toutes les circonstances, mais particulièrement aux époques difficiles et dans les jours mauvais, leur inspire le besoin de soutenir la tribu sainte dont ils sont les chefs, en lui prodiguant de sages conseils et d'utiles encouragements. Mgr. l'Evêque de Dijon donna un bien bel exemple de ce zèle pastoral, dans une lettre datée du 11 septembre et adressée à son clergé. Il est impossible de résumer en moins de paroles plus d'observations importantes et de plus salutaires avis. Nous laissons parler le Prélat.

« Je dois vous dire, Messieurs, combien je me suis trouvé heureux, combien j'ai remercié Dieu, combien j'aime à vous féliciter de la conduite si sage, si prudente, si sacerdotale que vous avez su tenir au milieu de cette tempête subite et de ces circonstances imprévues et si difficiles. L'Esprit de Dieu vous a certainement inspirés, dirigés et soutenus : qu'il

en soit mille fois béni ! Continuez , Messieurs , à réclamer son assistance et à y correspondre aussi fidèlement ; vous continuerez à la ressentir et à recueillir les heureux fruits de la modération toute pastorale qu'elle vous inspirera. Déjà , vous l'avez vu , le bon sens de nos populations a su apprécier votre conduite : l'estime , la confiance , l'affection des ouailles n'ont point fait défaut à leurs Pasteurs , et à quelques rares localités près , où de mauvaises passions se sont réveillées au bruit de l'agitation sociale , la paix et la concorde ont régné et règnent encore dans toutes les paroisses de ce diocèse. Que cette récompense si précieuse aux yeux de la Religion vous encourage à persévérer dans les voies où vous avez marché jusqu'ici ! Notre mission toute spéciale est de sauver les âmes , et les institutions humaines n'ont d'importance et de valeur pour nous qu'autant qu'elles se rapportent à ce grand but de notre Sacerdoce. Tout ce qui peut nuire aux âmes qui nous sont confiées , nous devons le repousser et le combattre , s'il est possible , comme nous devons aimer tout ce qui peut contribuer à leur sanctification. Mais dans nos adhésions , comme dans nos réprobations , tenons un grand compte de la disposition actuelle des esprits et des cœurs , et n'hésitons jamais à régler notre zèle sur ces apparences qui nous avertissent des moyens à prendre pour en assurer le succès. L'Apôtre saint Paul , que son amour pour Jésus-Christ et pour les âmes remplissait d'une ardeur dont les menaces , les tribulations ne pouvaient ralentir l'expression , saint Paul qui ne reculait devant aucun sacrifice , pourvu que son ministère s'accomplît , saint Paul , dis - je , nous recommande de savoir être sages avec tempérance et modération , de ne l'être jamais plus qu'il ne convient ¹. Méditons ces paroles , appliquons-nous à régler nos actions et nos paroles d'hommes et de Prêtres par ce conseil descendu du ciel , et sachons , à l'exemple du grand Apôtre , nous faire tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. »

Le diocèse de Nantes fit à cette époque une perte vivement sentie. M. Pierre Besnier , curé de Nort , mourut le Jeudi 5

¹ Rom. xii , 3.

octobre, dans sa cinquante-deuxième année, par suite d'une péritonie qui l'enleva en seize heures. Il y eut dans les circonstances qui environnèrent son dernier soupir, un parfum d'édification que nos lecteurs seront heureux de respirer. Réveillé à deux heures de la nuit par des douleurs inouïes dans les membres, il se sentit frappé à mort. A six heures du matin, il voulut se confesser. Ceux qui l'assistaient avaient peine à croire à la réalité du danger, tant il y avait de modération dans ses plaintes, quoique la violence du mal fût extrême. Couché sur un pauvre lit qui avait bien quelque ressemblance avec la couche d'un Trappiste, il adressait de temps en temps à ceux qui étaient près de lui des paroles pleines d'édification.

« Je m'en vais dans mon éternité.... Mon Dieu, si mon heure est venue, que votre volonté soit faite..... j'ai assez vécu..... priez, Messieurs, et faites prier, s'il vous plaît, pour moi. »

On chercha à le rassurer, ce fut en vain. A deux heures de l'après-midi, il demanda en grâce qu'on lui apportât le saint Viatique; quelques moments après, il reçut l'Extrême-Onction; à six heures, il n'était plus.

Sa vie tout entière avait été une vie de privation, de mortification et de travail opiniâtre. Dans les occasions difficiles, et surtout à l'époque des commotions politiques, sa prudence ne lui fit jamais défaut. Sous une apparente froideur, il cachait un esprit singulièrement actif, un cœur entièrement mort aux choses de la terre, et tout dévoué aux intérêts de Dieu et des âmes qui lui étaient confiées. Il gouvernait sa paroisse, depuis 1831, avec une grande sagesse et une parfaite abnégation de lui-même. Sa mort, vraiment précieuse devant Dieu et édifiante pour les hommes, ne fut que l'écho d'une vie régulière et sainte.

La piété des fidèles fut consolée vers ces mêmes temps par l'apparition d'un livre destiné à fixer bien des doutes et à terminer une grande question. Ce fut M. l'abbé Rousselot, chanoine-professeur au grand séminaire de Grenoble, qui le publia sous ce titre : *La vérité sur l'événement de la Salette, du 19 novembre 1846, ou rapport à Mgr. l'Evêque de Grenoble,*

sur l'apparition de la sainte Vierge à deux petits bergers, sur la montagne de la Salette, canton de Corps (Isère). Tous les esprits sages attendaient pour asseoir leur jugement d'une manière définitive sur ce fait, que l'autorité ecclésiastique l'eût elle-même examiné et apprécié. Le vénérable Evêque de Grenoble, qui en était le juge naturel, puisque l'apparition merveilleuse s'était accomplie dans son diocèse, ne fit point défaut aux espérances des catholiques. Après s'être longtemps abstenu de se prononcer sur le récit extraordinaire de deux enfants des montagnes, que l'élan unanime des populations recueillait comme digne de foi, le sage et vénérable Prélat s'attacha surtout à suivre les règles que l'Eglise garde toujours pour démêler d'une manière précise la voix de Dieu, dans l'appréciation des faits que ne peuvent expliquer les lois de la nature. En conséquence, Mgr. Philibert nomma une commission canonique pour l'examen de l'affaire de la Salette. Cette commission se composait des deux Vicaires-généraux, des huit Chanoines titulaires de la cathédrale, du supérieur du grand séminaire et des curés des cinq paroisses de Grenoble. Deux membres, M. Rousselot, Chanoine et professeur de théologie, et M. Orcel, supérieur du grand séminaire, furent spécialement désignés pour recueillir les faits et les renseignements qui se rapportaient à l'apparition de la célèbre montagne. Ces doctes ecclésiastiques se transportèrent sur le lieu de l'apparition, accompagnés des deux petits bergers, de quelques curés des paroisses environnantes, et d'un grand nombre de pieux pèlerins.

Là, après avoir parcouru avec eux la voie qu'avait suivie la belle Dame et étudié la topographie des lieux, ils interrogèrent Maximin et Mélanie, les deux témoins de l'apparition, dont les réponses furent, de tout point et sans variation aucune, celles qu'ils avaient faites tout d'abord aux curés de Corps et de la Salette, au maire de cette dernière commune, et plus tard à des milliers de voyageurs. Maximin et Mélanie furent pris et questionnés à part, et malgré ces précautions et toute l'habileté apportée à leur interrogatoire, ils ne varièrent dans leur récit ni pour le fond, ni pour la forme.

MM. Rousselot et Orcel poussèrent plus loin leur enquête, ils s'assurèrent, par le témoignage unanime des gens du pays, d'un fait qui vient à l'appui de la déposition des bergers,

pour confirmer à la fois l'apparition et la puissance du personnage qui est apparu. La fontaine auprès de laquelle s'est reposée la *belle Dame* ne coulait qu'à de longs intervalles, comme les sources intermittentes et après de grandes pluies ou la fonte des neiges ; et depuis cette époque, elle n'a jamais cessé de donner une eau limpide et claire, au grand étonnement des habitants de ces montagnes. Cette eau merveilleuse, les pèlerins la boivent avec confiance, et les malades des régions les plus éloignées la demandent avec l'espoir qu'elle sera pour eux un remède salutaire. Il n'était bruit que des guérisons miraculeuses opérées par cette source jaillissante du rocher de l'apparition, et par l'invocation de celle que les populations avaient dans leur reconnaissance, autant que dans leur enthousiasme, nommée *Notre-Dame de la Salette*. Les commissaires, pour compléter leur œuvre, devaient se rendre dans le pays et auprès des familles où ces guérisons avaient eu lieu. Ils parcoururent dans ce but neuf diocèses, et après des informations sérieuses et presque toujours prises sous les yeux des Evêques, ils constatèrent des miracles contre lesquels la science et l'incrédulité se débattaient en vain ; la science, d'ailleurs, les a sanctionnés de son témoignage. D'autres contrées ont encore proclamé depuis des guérisons attribuées à *Notre-Dame de la Salette*.

Après un mois de voyages, MM. Rousselot et Orcel revinrent à Grenoble, au sein de la commission présidée par l'évêque, rendre compte de leur enquête. Huit conférences successives furent consacrées à son examen et à sa discussion. Dans la première, on posa les principes qui doivent diriger dans l'adoption des faits miraculeux ; dans la seconde et dans la troisième, on fit comparaître les deux pauvres bergers pour les soumettre encore à un interrogatoire capable de déconcerter les plus déterminés menteurs ; dans toutes, on reproduisit les objections que la bonne ou la mauvaise foi avaient pu faire ; quelques membres de la commission en soulevèrent d'autres, pour ne rien laisser d'obscur et d'incertain dans une apparition aussi importante. On répondit aux unes et autres de manière à dissiper les doutes et les préventions, enfin le résultat de ces conférences fut l'adoption de l'apparition miraculeuse de la *Salette*.

C'est la substance même de ces conférences si intéressantes, qui sert de matière à l'excellent ouvrage de M. l'abbé Rousselot, ouvrage dont la publication fut autorisée par Mgr. l'Evêque de Grenoble. « Ce rapport vivement désiré et impatiemment attendu, dit le Prélat dans son approbation, nous paraît propre à dissiper bien des préventions, à éclairer l'opinion publique, à opérer la conviction dans les esprits droits. Ceux qui croient, ceux qui doutent, et ceux-là mêmes qui ne croient pas, ne le liront point sans intérêt, et, nous l'espérons, sans quelque profit. Les personnes pieuses verront qu'elles ont pu admettre le fait, sans mériter le reproche d'imprudence ou de faiblesse d'esprit; celles qui ont cru devoir suspendre leur jugement, seront sans doute frappées des preuves nombreuses qui entourent ce fait extraordinaire. »

Il est en effet bien difficile de ne pas y reconnaître le doigt de Dieu, lorsqu'on réfléchit sur les caractères particuliers de vérité qu'il présente. Ces deux enfants si légers, si inconséquents, si grossiers, même par nature, si peu capables en apparence de garder un secret, et pourtant si graves, si sérieux et en quelque sorte si respectueux pour eux-mêmes, et pour les choses relatives à ces merveilleux événements. Jamais, sur ce point, la moindre inconvenance; jamais un mot de plus que ce qui est nécessaire pour répondre aux questions qu'on leur adresse; pas le plus petit détail inutile. La discrétion, cette vertu si rare, si difficile surtout à cet âge, leur est naturelle (sur ce point seulement), à un degré inouï. On a beau les presser, on sent en eux quelque chose d'invincible dont ils ne se rendent pas compte à eux-mêmes, qui repousse tous les efforts, et qui se joue involontairement et inébranlablement de toutes les tentatives les plus vives et les plus fortes. « La sainte Vierge, disent-ils, leur a confié un secret, ils ne le feront pas connaître; » et en effet personne n'a pu parvenir à le surprendre.

Mais ce qui n'est pas moins merveilleux, c'est la manière dont les deux enfants se tirent des innombrables et insidieuses questions qui leur sont adressées. On sent qu'ils seraient radicalement incapables de tant de présence d'esprit, si tout cela n'était la vérité. Voici quelques-unes de leurs réponses, insérées dans les procès-verbaux déposés à l'évêché de Grenoble,

et dont il est impossible de ne pas reconnaître l'authenticité.

Demande à MÉLANIE : La Dame t'a donné un secret et t'a défendu de le dire ; à la bonne heure , mais dis-moi au moins si ce secret te regarde , où s'il regarde un autre ?

MÉLANIE. Qui que ce soit que cela regarde , elle nous a défendu de le dire.

D. Ton secret , c'est quelque chose que tu auras à faire ?

MÉLANIE. Que ce soit une chose que j'aie à faire ou non , cela ne regarde personne , elle nous a défendu de le dire.

M. l'abbé CHAMBON , supérieur du petit séminaire de Grenoble : Dieu a révélé ton secret à une sainte religieuse , mais j'aime mieux le savoir par toi et m'assurer ainsi que tu ne mens point.

MÉLANIE : Puisque cette religieuse le sait , elle peut vous le dire ; moi je ne le dirai pas.

D. Tu dois dire ton secret à ton confesseur , pour lequel il ne faut rien avoir de caché ?

MAXIMIN : Mon secret n'est pas un péché ; en confession , on n'est obligé de dire que ses péchés.....

D. S'il fallait dire ton secret ou mourir ?

MAXIMIN , avec fermeté : Je mourrais..... je ne le dirais pas.

D. Si le Pape te demandait ton secret , tu serais bien obligé de le lui dire , car le Pape est bien plus que la sainte Vierge ?

MAXIMIN : Le Pape plus que la sainte Vierge !..... Si le Pape fait bien son devoir il sera saint , mais il sera toujours moins que la sainte Vierge.

D. Mais c'est peut-être le démon qui t'a confié ton secret ?

MAXIMIN (seul). Non , car le démon n'a point de Christ , et le démon ne défendrait pas le blasphème.

MÉLANIE (seule à la même question) : Le démon peut bien parler , mais je ne crois pas que ce soit lui qui puisse dire des secrets comme ça ; il ne défendrait pas de jurer , il ne porterait pas de croix , il ne dirait pas d'aller à la messe.

M. GÉRENTÉ , aumônier des Sœurs de la Providence , de Corenc , près Grenoble , à Maximin : — Je ne veux pas te demander ton secret ; mais ce secret regarde sans doute la gloire de Dieu et le salut des âmes ; il faudrait qu'il fût connu après ta mort. Voici donc ce que je te conseille : écris ton

secret dans une lettre que tu cacheteras, tu la feras remettre dans le bureau de l'évêché ; après la mort de Monseigneur et la tienne, on lira cette lettre, et tu auras gardé ton secret.

MAXIMIN : Mais quelqu'un pourrait être tenté de décacheter ma lettre..... Et puis je ne connais pas ceux qui vont à ce bureau. Puis, en mettant la main sur sa bouche et ensuite sur son cœur, il ajouta avec un geste expressif : mon meilleur bureau est là !

Un autre ecclésiastique dit à Maximin :

« Tu as envie d'être prêtre ! eh bien, dis-moi ton secret, je me charge de toi, j'écrirai à Monseigneur qui te fera étudier pour rien.

MAXIMIN : Si pour être prêtre il faut dire mon secret, je ne le serai jamais.

M. l'abbé SAGIER, curé des environs de Corps, demandait à **Mélanie** : Tu ne comprenais pas le français, tu n'allais pas à l'école, comment as-tu pu te rappeler ce que la Dame te disait ? Elle te l'a dit plusieurs fois ?

MÉLANIE : Oh non ! elle ne me l'a dit qu'une fois et je me le suis bien rappelé. Et puis, quand même je ne comprenais pas bien, en disant ce qu'elle m'avait dit, ceux qui comprenaient le français le comprenaient ; quand même je ne le comprenais pas, cela suffisait.

D. La Dame t'a trompé, Maximin, elle t'a prédit une famine, et cependant la récolte est bonne partout.

MAXIMIN : Qu'est-ce que cela me fait ? Elle me l'a dit, cela la regarde.

A cette même question, les enfants ont répondu d'autres fois : Mais si on fait pénitence.....

D. La Dame que vous avez vue est en prison à Grenoble.

MAXIMIN : Bien fin qui la prendra !

D. La Dame que tu as vue n'était qu'un nuage lumineux et brillant ?

MAXIMIN : Mais un nuage ne parle pas.

Un **PRÊTRE** : Tu es un petit menteur, je ne te crois pas.

MAXIMIN : Qu'est-ce que cela me fait ? Je suis chargé de vous le dire ; pas de vous le faire croire.

Un autre **PRÊTRE** : Vois-tu, je ne te crois pas, tu es un menteur.

• **MAXIMIN**, avec vivacité : Alors, pourquoi venir de si loin pour m'interroger ?

Un **CURÉ** de la Vallouise, dans le diocèse de Gap : La dame a disparu dans un nuage ?

MÉLANIE : Il n'y avait point de nuage.

Le **CURÉ** insiste : Mais il est facile de s'envelopper dans un nuage et de disparaître.

MÉLANIE avec vivacité : Monsieur, enveloppez-vous d'un nuage et disparaïssez.

L'abbé **ALBERTIN**, professeur au grand séminaire de Grenoble : Ne t'ennuies-tu point, mon petit, d'avoir à répéter tous les jours la même chose ?

MAXIMIN : Et vous, monsieur, vous ennuyez-vous de dire tous les jours la messe ?

M. l'abbé Repellin, professeur au petit séminaire d'Embrun, M. Bellier, missionnaire de Valence, et d'autres personnages recommandables attestent avoir obtenu des réponses encore plus étonnantes.

M. l'abbé Repellin écrivait, le 19 novembre 1847 : « Je demandais à la petite si la personne merveilleuse qu'elle avait vue ne pouvait pas être un mauvais esprit qui voudrait semer le désordre dans l'Eglise, elle me répondit comme elle avait répondu à d'autres : — Mais, monsieur, le démon ne porte pas une croix. — Je poursuivis : Mais, mon enfant, le démon a porté Notre-Seigneur sur le temple, sur la montagne, il pourrait bien porter sa croix. — Non, monsieur, dit-elle avec une certaine assurance, non ; le bon Dieu ne laisserait pas porter sa Croix comme ça, *c'est sur la croix qu'il est mort.* — Mais il s'est laissé porter lui-même. — *Mais c'est par la Croix qu'il a sauvé le monde.* » L'assurance de cette enfant, la profondeur de cette réponse, dont elle ne sentait peut-être pas la beauté, me fermèrent la bouche. Dans une autre circonstance elle s'expliqua plus catégoriquement. On lui disait que le démon avait porté Notre-Seigneur *lui-même en personne.* — Oui, dit-elle, **MAIS IL N'ÉTAIT PAS ENCORE GLORIFIÉ.**

» — Votre Ange-gardien sait-il votre secret, Mélanie ? — Oui, monsieur. — Il y a donc quelqu'un qui le sait ? — Mais mon Ange-gardien n'est pas *du peuple.* »

« Un de mes amis, deux jours avant que je fisse le voyage

de la Salette, dit à Maximin : *Nous devons tous obéissance au Pape : et bien, si le Pape te disait : Mon enfant, tu ne dois rien croire de tout cela, que lui dirais-tu ?* L'enfant répondit avec la plus grande douceur et le plus grand respect : — *Je lui dirais qu'il verra.* »

Nous avons cru cette longue citation de nature à intéresser nos lecteurs et à faire passer dans leurs âmes, si déjà elle ne s'y trouve, la conviction qui repose dans la nôtre. Sans vouloir donner à ce fait plus d'importance qu'il n'en doit avoir, nous ne le croyons point indigne de la sagesse de Dieu ; et les apparitions de Notre-Seigneur, des Anges et des Saints, que l'on rencontre dans l'Evangile et l'histoire ecclésiastique, nous sont un sûr garant, non-seulement que Dieu peut en permettre, mais qu'effectivement il en a quelquefois permis, et qu'ainsi le fait merveilleux de la Salette ne sort point des habitudes de la Providence et n'a rien qui doive surprendre une piété éclairée, ni déconcerter une foi simple et solide.

Le moment approchait où le nouvel Archevêque de Paris allait prendre possession du siège éminent où il devait porter à la fois d'abondantes lumières et d'éclatantes vertus. Rome avait sanctionné le choix si heureux du gouvernement, et l'Eglise de France y avait applaudi tout entière. L'arrivée du vénérable Prélat au milieu du nouveau troupeau, que la Providence venait de lui confier, fut précédée de la lecture d'une *lettre pastorale* où respirent tous les nobles sentiments que huit ans d'épiscopat avaient déjà fait connaître et bénir dans un autre diocèse. Après avoir exprimé le saint effroi que lui inspirait son élévation sur le siège de Paris, Mgr. Sibour énumère avec une simplicité touchante les motifs qui l'ont décidé à accepter ce redoutable fardeau. Puis il annonce aux pauvres si nombreux dans son diocèse, qu'ils seront les premiers et les plus chers objets de sa charité pastorale. Il eût été difficile de s'exprimer avec plus de bonheur, avec une éloquence à la fois plus brillante et plus claire, sur les questions si délicates et si importantes, qui servaient alors d'aliments aux préoccupations générales des esprits ; on en jugera par les beaux passages que nous allons citer.

« Plusieurs de nos illustres prédécesseurs, sur le front des-

quels nous voyons briller la double auréole de la science et de la sainteté, nous promettaient leurs inspirations. Les deux derniers que nous avons eu le bonheur de connaître et qui ferment si glorieusement cette magnifique succession de Pontifes, fixaient par-dessus tout les regards de notre amour et de notre confiance. L'un réunissant en sa noble personne tout ce qu'il y a de plus saintement aimable dans Fénelon et saint François de Sales, se montre à nous couronné de grâce et de douceur. Père des orphelins du choléra, il nous apprend le devoir du bon Pasteur, pour les temps où l'épidémie pourrait sévir encore et répandre la mortalité. L'autre a trouvé le triomphe dans une mort qui renouvelle la vie et la beauté de notre siège, et fait rejaillir sur l'épiscopat et le clergé de l'univers catholique tout entier, ainsi que l'a proclamé le grand Pie ix, une gloire durable et éclatante.....

» En reportant nos regards sur la terre, nous apercevons d'abord à la tête de notre nouveau diocèse un chapitre plein de lumières et de vertus. C'est dans son sein principalement que nous trouverons des coopérateurs pour notre administration. Nous en ferons, ce qu'en ont fait les sacrés canons de l'Eglise, notre sénat. Nous nous éclairerons de ses conseils ; il prêtera à nos délibérations dans les affaires importantes le concours de sa sagesse. Son expérience sera pour nous une arme puissante qui nous rendra fort à la fois et mesuré dans l'action. Il sera ainsi un soulagement pour notre faiblesse, et la part qu'il prendra à notre sollicitude pastorale lui sera rendue en affectueux dévouement et en vive gratitude.

» Et que ne devons-nous pas attendre encore de notre clergé, formant autour de nous cette belle couronne de frères dont parle l'Ecriture ? La connaissance que nous avons de son zèle et de sa charité, de l'esprit qui l'anime, allège déjà l'immense fardeau dont nous serions accablé sans lui. Dans la première ville du monde, au foyer de la science, sur le théâtre des grands événements qui agitent les nations, renouvellent les peuples et imposent des lois à l'univers, il comprend toute la dignité de sa mission, il la remplit avec honneur, pour rendre plus fécondes les nobles inspirations qui le dirigent, il s'unira étroitement à son premier Pasteur ; nous serons heureux et fiers de cette alliance, et Dieu bénira le

mystère de l'unité demandée par son Fils, et il en fera un témoignage public de la puissance de la foi et la source de toutes les merveilles de la charité. Nous nous présenterons aux peuples comme une armée rangée en bataille sous un seul drapeau, celui de la Croix de Jésus-Christ. Nous dirons aux mille partis qui divisent la société, que nous sommes les hommes de Dieu et les hommes de tous; et à force de zèle et de désintéressement, de mansuétude et d'amour, nous les gagnerons à la religion, c'est-à-dire au respect de tous les droits, à la pratique de toutes les vertus....

» Cependant, N. T. C. F., notre âme est agitée par un flux et reflux de sentiments contraires. Comment, en effet, malgré toutes ces ressources de la religion et les nombreuses espérances qu'elle nous donne, ne pas trembler à la vue de la tâche immense qui pèse sur nous, au milieu de la misère publique? Sans détailler les maux et les besoins extrêmes qui semblent être le triste apanage de la cité la plus florissante du monde, pourrions-nous ne pas nous préoccuper avec une inquiète sollicitude de l'état lamentable de cette multitude, à qui manque le pain de chaque jour. Nous nous sommes souvent demandé, comme le divin Sauveur : où pourrions-nous trouver tout ce qui est nécessaire pour apaiser la faim qui la dévore? Et nos entrailles se sont déchirées de douleurs, et notre âme s'est laissé abattre par le spectacle de tant de misères. Nous nous sommes dit : ce sont nos frères et nos enfants qui souffrent, et parce qu'ils souffrent, la foi les ennoblit à nos yeux et les marque d'un caractère sacré. Peuple racheté par le Sang de Jésus-Christ, destiné à une vie immortelle, et qui n'avez pas le pain qui alimente la vie du temps, vous serez l'objet particulier de nos soins et de notre affection. Nous consacrerons toutes les ressources de la charité chrétienne, nous mettrons en œuvre toutes les inventions de notre zèle et de notre amour, pour soulager votre indigence et consoler vos douleurs. Nous vous apportons sans doute les espérances de la religion comme une magnifique compensation de ce que la fortune vous refuse, et un motif puissant de résignation et de patience; mais nous n'oublierons pas que si vous vivez de l'enseignement de la foi, vous vivez aussi du pain matériel qui ranime vos forces, soutient vos familles, vous met à l'abri de

l'humiliation et de la dégradation de la misère, et vous permet de porter ainsi avec honneur le titre de chrétien et de citoyen français.

» Nous aimons à le proclamer en présence de Dieu, dans la circonstance la plus solennelle de notre vie ; nous sommes le pasteur et le père de tous, mais pour vous, peuple souffrant, ouvriers, pauvres, nous avons des entrailles de mère. Votre triste position fait le poids habituel de notre âme, et nous pouvons nous appliquer les paroles de l'apôtre saint Paul : « Jésus-Christ m'est témoin que je dis la vérité. Oh ! non, je ne ments point ; ma conscience me rendant ce témoignage par le Saint-Esprit, je suis saisi d'une tristesse profonde, et mon cœur est pressé sans cesse d'une douleur violente, jusque-là que je désirerais devenir moi-même anathème pour vous et prendre sur moi toutes vos calamités. » Enfants bien-aimés, nous arrivons au milieu de vous, du fond de nos stériles montagnes, sans or et sans argent. Hélas ! nous avons eu à gémir dans notre première et courte apparition, de ne pouvoir soulager toutes les infortunes qui se sont déjà révélées à nous. Mais nous ne les perdrons pas de vue, et tout ce que nous aurons nous vous le donnerons avec joie. Quand nous vous aurons donné notre dernière obole et notre dernier morceau de pain, nous nous ferons mendiant pour vous à la porte du riche, afin de verser dans votre sein ce que nous recevrons de ses largesses. Et, après vous avoir ainsi livré sans réserve tout ce que nous tiendrons de la Providence, nous nous donnerons encore nous-même par surcroît, à l'exemple du saint apôtre, pour le salut de vos âmes. Autant que le permettront les soins généraux du gouvernement de notre diocèse, nous irons vous visiter et vous bénir dans vos ateliers, dans vos pauvres demeures. Nous sonderons d'un regard paternel et d'une main amie la profondeur de votre misère, et si nous ne pouvons y apporter d'autres adoucissements, nous mêlerons toujours du moins nos larmes aux vôtres.

» Nous applaudissons de grand cœur, nos T. C. F., aux efforts de la législation et de la science pour l'amélioration du sort des classes souffrantes. Mais ces efforts seront à jamais impuissants, si la religion ne les inspire et ne les féconde. C'est en vain que sans elle l'on cherche dans les lois, dans les théories,

dans les combinaisons sociales ou dans le déplacement de la richesse, le moyen de changer ou d'adoucir la condition de nos frères malheureux. Elle seule avec sa force et son onction divine peut guérir complètement cette plaie de l'humanité. Qu'on le remarque bien en effet, le mal est moins dans la distribution inégale des biens, que dans une participation insuffisante à l'usage de ces biens. Or, la religion d'un côté par l'esprit de charité qu'elle inspirera, et de l'autre par les vertus de tempérance et d'économie qu'elle fera pratiquer, assurera à la classe indigente de la société une part aux biens de cette vie, dans la proportion de ses besoins. Lorsque les possesseurs de la fortune sauront que Dieu n'a donné le succès à leur industrie ou ne les a fait hériter de la richesse de leurs pères que pour établir la Providence visible du pauvre, que les richesses ne sont ainsi déposées dans leurs mains qu'afin qu'ils se procurent le bonheur et la gloire de les verser dans le sein de l'indigent, ils regarderont leur trésor comme le patrimoine de tous ceux qui souffrent, et le distribueront non selon les calculs impitoyables et les insatiables convoitises de la cupidité, mais selon les règles d'une charité généreuse et fraternelle; lorsque les enseignements de la foi leur auront appris la dignité de l'homme, et auront, pour ainsi parler, soulevé à leurs yeux les haillons du pauvre, pour leur montrer ses titres de noblesse et de grandeur, ils estimeront davantage la fatigue et les sueurs de leurs semblables. Lorsque les biens permanents de la vie future seront devenus l'objet de leurs désirs et de leur ambition, et qu'ils auront reconnu et senti la vanité des biens périssables de ce monde, ils livreront ces derniers biens avec abondance. Lorsqu'ils se souviendront de cette parole du Sauveur : « En vérité, quiconque aura donné à son frère, ne serait-ce qu'un verre d'eau froide, celui-là ne perdra pas sa récompense, » ils s'empresseront d'acheter cette récompense divine au prix des trésors que l'orgueil et l'avarice voudraient entasser.

» D'autre part, l'ouvrier, le pauvre, qui tiendra ses moyens d'existence ou de la libéralité du riche, ou de sa propre industrie, si la religion le conseille et le dirige, conservera avec reconnaissance et dispensera avec ordre et économie, soit le fruit de ses travaux, soit le bienfait de la charité. S'il est intel-

ligent et laborieux, les avenues de la fortune n'étant plus fermées par la cupidité et le monopole, il pourra, selon le succès dont il plaira à Dieu de favoriser ses entreprises, arriver à une position sociale plus élevée. Mais en tout cas, simple et modeste dans ses goûts, modéré dans ses désirs, réglé dans ses besoins, il n'aspirera pas au luxe de la richesse; il aimera sa condition obscure, remerciera la Providence du nécessaire qu'il possède, et ne demandera pas à tout prix le superflu qu'elle lui refuse. Il pourra même pourvoir par avance aux nécessités de l'âge avancé, et lorsque ces jours mauvais, où l'affaiblissement de ses forces et ses infirmités ne lui permettront plus de travailler seront venus, il usera de ce qu'il aura ramassé dans un temps plus prospère, et réjouira sa vieillesse de la moisson souvent abondante qu'une jeunesse économe et laborieuse aura recueillie.

» C'est là l'unique système praticable d'économie sociale, le seul qui, sans perturbation et sans secousse, améliore la condition du pauvre et assure la prospérité d'une nation; et c'est la religion seule aussi qui peut le réaliser. Nous serons heureux de faire entendre à tous ces salutaires enseignements; et si nous parvenons à les faire goûter, nous aurons acquis la plus belle récompense que nous puissions attendre de nos efforts. »

Ces instructions si sages, ces paroles si touchantes avaient encore ajouté au désir déjà si vif qu'avait la population de Paris de saluer son premier Pasteur et d'être bénie par lui. Le jour de l'installation du Prélat fut pour tous un jour de bonheur et d'édification.

Le 16 octobre, dès le matin, une foule nombreuse et avide occupait la vaste nef de la vieille Basilique, où elle ondulait comme les flots de la mer. Tous les fidèles étaient jaloux de contempler les traits de leur nouveau Pontife et d'apporter le tribut de leurs acclamations et de leurs hommages à l'élu du Seigneur. Le peuple surtout, ce peuple pour qui Mgr. Affre s'est offert en victime, ce peuple à qui Mgr. Sibour a réservé avec tant d'expansion et d'amour les plus délicates tendresses de sa charité, le peuple était là avec son empressement naïf et sa pieuse simplicité. Il venait, semblable aux multitudes de la Judée, exposer sur les pas du bon Pasteur le spectacle de ses

maux, de ses souffrances, et recueillir les bénédictions de sa main et les enseignements de sa parole salutaire.

Le chœur était occupé par MM. les curés et par les prêtres ; la croisée de la nef était remplie par les communautés et les séminaires. Une longue file de jeunes ecclésiastiques bordait l'avenue ménagée depuis la porte principale jusqu'à la grille du sanctuaire. A deux heures précises, le chapitre métropolitain et les vicaires-généraux, précédés de la Croix, de l'encens et de l'eau bénite, se rendirent à l'entrée de l'église, les portes s'ouvrirent, et Mgr. Sibour, en rochet et en étole, parut sur le parvis, accompagné de M. l'abbé Sibour représentant du peuple, et il franchit le seuil de sa cathédrale au son des cloches. Autour de lui point de gardes, point d'appareil extérieur, le respect seul contenait la multitude.

Mgr. l'Archevêque reçut l'eau bénite, prit la mitre, la crosse et la chape, baisa la relique de la vraie Croix et fut encensé. M. l'abbé Jaquemot, premier vicaire-général, lui adressa ensuite les paroles suivantes :

« MONSIEUR ,

» Au moment où le digne successeur de tant d'illustres Pontifes franchit le seuil de cette Basilique, le chapitre métropolitain, au nom de l'Eglise de Paris, offre ses actions de grâces à Dieu, qui la console après de grandes et glorieuses douleurs.

» Cette antique église vous salue de ses acclamations.

» Elle salue en vous à la fois l'ami de la paix et le défenseur de ses droits, de son indépendance, de tous les intérêts de la piété chrétienne. *Nomen tuum a Deo pax justitiæ et honor pietatis.*

» Elle salue en vous le gardien de sa foi. Sous l'œil de votre vigilance, elle le sait, la pure doctrine, sa vraie richesse, sera à l'abri de toute atteinte. *In pace sunt ea quæ possidet.*

» Elle salue en vous l'Evêque au cœur brûlant de charité, et ces mots qu'elle écrivait il y a trois mois sur la porte et sur toutes les colonnes de ce temple, ces mots simples et touchants que la France et le monde redisaient avec admiration, elle vous les donne aussi pour devise : *Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis.*

» Dieu bénira tous les jours davantage les liens qu'il a lui-même formés ; votre Eglise répondra à votre dévouement et à vos soins par sa reconnaissance et son obéissance fidèle. Et si des jours mauvais se levaient encore sur notre chère patrie , nous nous serrerions de nouveau plus que jamais autour de notre premier Pasteur , pour demeurer indissolublement unis par lui et avec lui au chef immortel de l'Eglise : *Sive vivimus , sive morimur , Domini sumus*.

» Tels sont les sentiments dont le chapitre aime à vous offrir en ce moment le respectueux hommage. »

Après ces paroles , il y eut un moment de silence et d'attention solennelle ; pour la première fois , l'Archevêque ouvrait la bouche devant son peuple ; pour la première fois il parlait à ce chapitre métropolitain qui avait exercé avec tant de fermeté , de prudence et de fidélité , la charge intérimaire de l'autorité diocésaine. La noble figure du Prélat , ses traits si doux et si heureusement expressifs , trahissaient une émotion profonde. D'une voix accentuée et que les émotions de son cœur rendaient plus vibrante encore , il fit une réponse dans laquelle Sa Grandeur remercia d'abord avec effusion M. l'Archevêque des sentiments qui lui étaient exprimés au nom du vénérable chapitre , de MM. les curés et de tout le clergé. Il se plut à rendre hommage à l'administration capitulaire « qui avait , dit-il , gouverné avec tant de sagesse le diocèse pendant la vacance du siège , » et il y ajouta l'assurance de l'affection personnelle qu'il portait au digne interprète des vœux du clergé. « Nous défendrons désormais ensemble , reprit-il , la liberté et les droits de l'Eglise , vous nous seconderez tous , vous nous animerez dans la tâche difficile que le souverain Pasteur nous a imposée. Nous travaillerons ensemble à la paix commune , à la réunion des esprits et des cœurs ; nous ne ferons tous qu'un cœur et qu'une âme. » Et il termina en insistant sur la délicieuse émotion dont ce rapprochement du père et des enfants pénétrait l'assistance entière.

Puis le cortège revint processionnellement au chœur , pendant que les chœurs entonnaient le psaume *Quam dilecta tabernacula* , et que l'Archevêque bénissait à droite et à gauche les innombrables fidèles prosternés sur son passage.

Après le verset *Protector noster* et l'oraison du pontifical

récités par un de MM. les archidiacres, l'antienne *Sub tuum* fut chantée par toute l'assistance, et rien n'était plus noble que cette pieuse invocation à la très-sainte Vierge, roulant sous les voûtes antiques, et montant jusqu'au ciel vers l'auguste protectrice de Paris et de la France.

Il se fit ensuite un immense mouvement dans l'auditoire, Mgr. l'Archevêque était monté en chaire, il voulait parler lui-même à son clergé et à ses ouailles. La foule se porta avec une avidité extraordinaire autour de la tribune sacrée, et cet empressement toucha profondément l'âme du pasteur. Il pouvait redire en ce moment, comme son divin Maître, qu'il avait rassemblé ses enfants et que tous se pressaient avec amour sous ses ailes.

Les paroles de Mgr. l'Archevêque furent consacrées à un seul sentiment, celui de la paix, de la concorde et de la conciliation. « Il venait, ce sont ses propres expressions, comme un pasteur et comme un père, il venait les mains pleines de bénédictions. Si le fardeau de sa mission l'épouvante encore, si au moment où il mettait le pied dans cette vénérable basilique il a senti se renouveler les défaillances de son courage; cependant la pensée du Sacrifice le soutient, l'exemple de ses illustres prédécesseurs le ranime, le concours et l'affection de son clergé lui donne confiance et sécurité. » Mgr. Sibour rendit alors au martyr de la charité un admirable hommage, et les larmes qui entrecoupaient sa voix touchèrent toutes les âmes et y réveillèrent les plus consolants souvenirs. Il montra ensuite le rôle de l'Eglise dans ce temps de division et de discordes; il rappela que « jamais l'Eglise n'avait été l'ennemie de la civilisation, du progrès et de la liberté; c'est elle au contraire qui a sauvé la société moderne; c'est elle qui a assuré le légitime développement des institutions, en les protégeant contre les excès et les impatiences; c'est elle qui seule possède les vraies notions de la fraternité et de l'égalité. Les gloires du passé et les gloires de l'avenir doivent toutes s'unir sur le terrain commun de la liberté, que le christianisme est venu apporter au monde. Que tous les enfants de la même patrie, que tous les fils du même Dieu déposent donc leurs tristes dissentiments, qu'ils se rapprochent dans un mutuel esprit d'union et de concorde. Paix entre la science et la foi, paix entre les partis,

paix entre les opinions ; c'est le vœu le plus ardent du premier pasteur , ce sera l'œuvre du clergé , ils s'y dévoueront tous ; et , s'il le fallait , ils se jetteraient entre les combattants jusque sur la place publique , les conjurant au nom de Dieu et de la patrie de cesser leurs luttes fratricides ! »

Après ce discours , Mgr. l'Archevêque se dirigea vers le chœur , où il fut conduit au fauteuil qui lui était destiné devant le maître-autel. C'est là où allait se passer la cérémonie la plus imposante de cette journée. Tout le clergé devait venir s'agenouiller devant le Pontife , baiser son anneau pastoral en signe de reconnaissance de son autorité , et recevoir sa bénédiction.

Quand l'Archevêque , recouvert de ses insignes , la mitre sur la tête , la crosse à la main , traversa le sanctuaire et vint s'asseoir sur la chaire pontificale , on eût cru voir se lever de leurs tombes ses deux illustres prédécesseurs , le héros du choléra et le héros des barricades , qui venaient au-devant de lui et qui , le présentant à Dieu et au peuple , le couvraient de la majesté de leur vie et de leur mort.

L'Archevêque s'assit pour recevoir l'obédience. C'était un magnifique spectacle que de contempler ce chapitre , ces curés , ces cinq cents prêtres vieillis dans le sanctuaire , ou offrant leur jeunesse au service de Dieu et des âmes ; ces hommes d'une intelligence si élevée , d'un cœur si chaud , d'une vertu si éprouvée ; ces membres de sociétés illustres dont les uns sont les maîtres et les instituteurs du sacerdoce , dont les autres vont porter jusqu'aux confins du monde la gloire sans cesse renaissante de la science , de l'apostolat et du martyre , tous venant s'humilier avec bonheur devant le Pontife que le successeur de Pierre leur envoyait. Ah ! c'est manifestement alors qu'on sentait combien l'Eglise est la plus grande école du respect , de la soumission et du dévouement !

Le lundi 23 octobre , un service solennel eut lieu pour le repos de l'âme de Mgr. Denis Affre , le nouvel Archevêque officiait pontificalement. Le chœur était occupé par le chapitre métropolitain , par un grand nombre de chanoines honoraires et de MM. les curés du diocèse. Les fidèles s'étaient empressés de répondre à l'appel du premier pasteur. Ils venaient rendre un nouvel hommage au martyr de la charité.

La dépouille mortelle de Mgr. Affre prit place , selon l'antique et précieux usage de l'Eglise , à côté de celles des pontifes qui l'avaient précédé dans ce ministère auguste , dont il a si bien rempli toutes les fonctions. C'est en effet le privilège des premiers pasteurs de pouvoir dormir le long sommeil de la mort au milieu du troupeau qui a reçu leurs soins pendant la vie , et l'on dirait que le troupeau veille à son tour sur le pasteur endormi. Mais si la basilique où le Pontife a concentré ses principales affections , pendant sa vie , a droit de posséder la plus large part de ses restes vénérés , il est assez ordinaire que d'autres églises ou chapelles , qui lui ont été particulièrement chères , revendiquent l'honneur de renfermer dans leurs murs quelque chose de ce précieux trésor. C'est à l'église des Carmes qu'avait été transféré le cœur de Mgr. Affre , le 7 du mois d'août , à la suite du service funèbre auquel présidait son Em. le cardinal Evêque d'Arras. Ces restes vénérés furent placés dans une niche pratiquée à droite de l'autel de la sainte Vierge. Une plaque de marbre ferme l'ouverture de ce monument , et sur cette plaque a été gravée l'inscription suivante :

D. O. M.

Hic repositum est cor

Illustriss. ac reverendiss. in Christo Patris D. D.

Dionisii Augusti Affre,

Archiepiscopi Parisiensis.

Fidei divinarumque litterarum studio incensus,

Hoc in monasterio,

Olim sanguine martyrum sacro,

Clerum

Forti esse animo cœlestique pollere scientiâ

Docebat.

Exemplum verbis consocians,

Ipsè bonus Pastor

Occubuit pro grege,

Die xxvii junii anno mdcccxlviii,

Annos natus lvi, menses ix, dies xiii.

Doctor, Pastor, Martyr.

On nous pardonnera de hasarder pour quelques-uns de nos lecteurs une traduction, à laquelle nous n'espérons donner d'autres mérites que celui de l'exactitude. Les trois lettres qui surmontent l'épithaphe, sont les initiales de ces mots latins : *Deo optimo maximo*. A Dieu très-bon, très-grand.

Ici repose le cœur
De l'illustrissime et révérendissime Père en J. C.
Denys-Auguste Affre,
Archevêque de Paris.

Brûlant de zèle pour l'étude de la foi et des saintes lettres,
Dans ce monastère,
Autrefois consacré par le sang des martyrs,
Il apprenait au clergé
A se distinguer par un grand courage,
Et par la connaissance des choses de Dieu.

Joignant l'exemple aux paroles,
Lui-même, comme un bon Pasteur,
Il donna sa vie pour son troupeau,
Le 27 juin mil huit cent quarante-huit,
Âgé de cinquante-quatre ans, neuf mois treize jours.

Docteur, Pasteur, Martyr.

Par une heureuse association de souvenirs, une inscription fut placée à gauche du même autel, pour rappeler que l'auguste prédécesseur de l'Archevêque martyr, Mgr. de Quelen, avait été sacré évêque de Samosate, le 28 octobre 1817, dans cette même église des Carmes. Voici l'inscription :

D. O. M.
Pax et dulci memoriz
Illustriss. ac reverendiss. in Christo Patris D. D.
Hyacinthi-Ludovici de Quelen,
Archiepiscopi Parisiensis.

Electus ecclesiz Samosatensis,
Sacram Pontificatus unctionem

Hoc in sanctuario recepit ,
Anno MDCCCXVII ,
Die XXVIII mensis octobris .

Pauperi derelicto
Orphano factus adjutor
Obiit
Admodum flebilis
Ultima die anni MDCCCXXXIX ,
Annos natus LXI , menses II , dies XXIII.

A la pieuse et douce mémoire
De l'illustrissime et révérendissime Père en Jésus-Christ
Hyacinthe-Louis de Quélen ,
Archevêque de Paris.

Elu Evêque de Samosate ,
L'onction sainte qui fait les Pontifes
Lui fut donnée dans ce sanctuaire ,
L'an mil huit cent dix-sept ,
Le 28 du mois d'octobre.

Au pauvre abandonné ,
A l'orphelin servant d'appui ,
Il mourut
Profondément regretté ,
Le dernier jour de l'an 1839 ,
Agé de soixante-un ans , deux mois , vingt-trois jours.

Le nouvel Archevêque de Paris avait désiré qu'une de ses premières visites fût réservée aux pauvres souffrants et malades. Indépendamment de l'inclination de son cœur qui le portait vers le séjour des douleurs et des infirmités. Le prélat se rappelait que, quelques heures avant de tomber mortellement frappé, son illustre prédécesseur avait dit en passant devant l'Hôtel-Dieu : « Mes amis, nous reviendrons demain vous voir. » Désireux d'acquitter ce vœu inaccompli, Mgr. Sibour descendit le 23 octobre dans les salles de l'hospice, et y porta au milieu de la reconnaissance universelle des paroles de résignation, de compassion et de miséricorde.

A Rome, Pie ix continuait à être l'objet de ces brillantes manifestations populaires qui, touchant de si près aux revers inouïs du Pontife, paraîtraient inexplicables, si l'on ne se rappelait que trois ou quatre jours seulement séparaient le Calvaire du triomphe des Rameaux.

La fête de l'Archange saint Michel était en effet devenue pour la population romaine, et plus particulièrement pour les Transévérins, l'occasion d'une des plus touchantes ovations dont Pie ix eût encore été l'objet. C'est dans le quartier de Transévère qu'est situé le célèbre hospice apostolique de Saint-Michel, dont la munificence des Papes a fait un établissement sans égal dans le monde. Pie ix en a été président dans les années 1826 et 1827. On comprend l'affectueux intérêt qu'il porte à ce magnifique établissement qui est tout à la fois un asile pour l'enfance et pour la vieillesse, et une école des arts et métiers. Le jour de la fête du bienheureux Archange qui en est le patron, le saint Père daigna s'y rendre ainsi qu'il l'a fait chaque année depuis qu'il est monté sur le trône pontifical.

Durant toute la nuit et le matin du 29, malgré un temps nuageux et qui menaçait la pluie, tout le quartier de Transévère était sur pied pour se livrer aux préparatifs de la fête. A neuf heures parut la voiture du Souverain-Pontife arrivant du Quirinal.

Une foule innombrable accourue de tous les quartiers se pressait autour d'elle; des arcs de triomphe s'élevaient sur plusieurs points, des nuages de fleurs pleuvaient de tous les balcons, les maisons étaient garnies de tentures, les rues jonchées de myrthes, et de petites filles élégamment vêtues, groupées à chaque porte, jetaient à pleines mains des fleurs sur le passage du Vicaire de Jésus-Christ. Sur la place de Sainte-Marie-Transtévère, le treizième bataillon civique, rangé en armes, déployait ses bannières de soie, ses drapeaux ornés de feuillage. L'air retentissait au loin de vivats et de cris de joie, l'enthousiasme était dans tous les cœurs.

Un arc de triomphe avait été élevé près du *Ponte-rotto*. Le saint Père étant arrivé à la limite du quartier près *Ponte-sisto*, une députation lui présenta cette inscription élégamment gravée :

Al sommo Padre et Pastore
Pio IX
Il popolo di Trastevere
Riconoscente dei benefizii già ricevuti
In testimonianza
Del suo fidele ed invariabile
Attacamento.

Au souverain Père et Pasteur
Pie IX
Le peuple du Transtevere
Reconnaissant des bienfaits qu'il a reçus,
En témoignage
De son fidèle et inviolable
Attachement.

Sa Sainteté passa par les rues *di Santa-Dorotea*, et parvenue à la place *di Sancta-Maria in Trastevere*, bénit le magnifique quartier de la Garde civique, qui se trouve en ce lieu ; le dix-huitième bataillon y était rangé en bataille, ayant à sa tête son lieutenant-colonel, le prince Corsini, sénateur de Rome. Suivant ensuite l'avenue de Saint-François et la rue *dit Porsia-Portette*, le saint Père arriva à l'hospice et fut reçu par son Eminence le Cardinal Tosti, qui en était visiteur apostolique.

Sa Sainteté entra dans l'église, entendit la messe d'un de ses chapelains, et puis alla au balcon qui est du côté de *Ripa grande*. De ce balcon le saint Père bénit le brave bataillon de la Garde civique du Transtevere, rangé en bataille sur la place, et avec ce bataillon la multitude innombrable accourue des deux rives du fleuve, ainsi que les équipages des bâtiments de diverses nations, à l'ancre dans le port et ornés de leurs bannières de fête.

A la bénédiction apostolique répondirent les salves des navires, les vivat, les cris d'allégresse ; le bruit en retentit jusques sur les pentes de Laventin, jusque sur les hauteurs du Palatin et du Capitole.

Sa Sainteté étant entrée dans les appartements de son Eminence le Cardinal visiteur, y reçut les hommages de leurs excellences MM. les ambassadeurs de France et d'Espagne,

son excellence M. le Ministre de Portugal, et du prince Gorsini, sénateur de Rome.

Le saint Père daigna examiner les travaux des jeunes gens élevés dans l'hospice, et surtout une tapisserie où sont reproduites les mosaïques décrites par Pline, en son histoire (L. XXV, c. 25), et que l'on conserve encore aujourd'hui aux musées du Capitole et de Latran.

Au retour, Sa Sainteté traversa la place Sainte-Cécile, et, passant sous l'arc de triomphe dont il a été parlé en commençant, prit la rue *della Longaretta* et la auelle *del Moro* pour revenir au *Ponte sisto*, au milieu des applaudissements continuels et éclatants du peuple transteverin.

Les applaudissements saluèrent également le saint Père dans toutes les autres rues de Rome, traversées par Sa Sainteté en venant du Quirinal et en y retournant. Le Pontife bénissait son peuple, et le peuple bénissait son Roi; le Pontife était ému et le peuple pleurait de joie. Une illumination générale termina cette journée mémorable, dont le souvenir rendra plus déchirant encore les tristes détails dans lesquels nous serons bientôt obligés d'entrer.

Ni les fêtes brillantes dont il était l'objet, ni les graves préoccupations de la politique, ne pouvaient distraire Pie IX des devoirs sacrés, que lui impose le souverain pontificat. Or, il n'en est point auquel sa piété attache plus de prix que celui qui consiste à diriger d'abord, et ensuite à approuver le travail des congrégations diverses, auxquelles se rattachent les diverses branches de l'administration ecclésiastique. Un acte émané de la sacrée congrégation des rites fut soumis à l'auguste approbation du Vicaire de Jésus-Christ. Il s'agissait de l'introduction de la cause de béatification et canonisation du vénérable serviteur de Dieu Orso, Francisco, né le 17 décembre 1777 à Ghisonne, petit pays de l'île de Corse. Ayant perdu son père en bas-âge, Francisco donna, dès les plus jeunes années, les signes d'une vie retirée et pénitente. Son bonheur était de vivre près des Frères mineurs Observantins, dont le couvent était voisin du lieu de sa naissance, et grande fut sa douleur quand le malheur des temps vint expulser les religieux de leur monastère. Désirant toujours néanmoins revêtir l'habit de leur ordre, il se rendit

à Rome et y demeura quelque temps dans la maison de son oncle, le docteur Paul-Baptiste Minchielli, puis il s'enrôla dans la milice des Mineurs et se retira à Civitella, au territoire de l'abbaye de Subiaco. C'est dans cette retraite qu'il fit sa profession solennelle le 25 octobre 1801 et il y resta jusqu'à sa mort. Il était clerc et ne put jamais être élevé aux ordres sacrés, parce qu'il commença à être atteint, peu après sa profession, d'une maladie épileptique, épreuve qu'il supporta avec une souveraine résignation ; la regardant comme un juste châtiment de ses péchés, il ne voulut jamais en demander à Dieu la délivrance. A l'époque où les religieux furent contraints à quitter leur habit, il obtint de demeurer comme gardien de sa retraite, et il y vécut dans l'exercice des vertus, de l'humilité surtout, fondement de toutes les autres. Il mourut le 25 janvier 1832, à l'âge de cinquante-cinq ans, après une longue maladie. Il y eut un immense concours de peuple à ses funérailles, et autour de son tombeau. La réputation de sainteté dont il jouissait durant sa vie s'étendit beaucoup depuis, et il s'y joignit la renommée de miracles tels que le supérieur de l'ordre supplia l'ordinaire de Subiaco d'en faire une instruction régulière, laquelle a servi de base à la cause de la béatification.

Le même décret pontifical proposait et approuvait le doute sur la validité d'une procédure apostolique faite dans le diocèse d'Aquino, à l'occasion d'une guérison admirable et instantanée, obtenue en faveur de Marie di Rollo de Roca-Secca, et que l'on désire être reconnue comme miraculeuse, à l'effet d'obtenir la béatification du vénérable Père *Paul de la Croix*, fondateur de la congrégation des Passionnistes, dont les vertus ont été reconnues, dès l'année 1821, avoir le caractère *héroïque* et à l'intercession duquel on assure que cette guérison est due.

Autre doute semblable fut proposé pour la cause de la vénérable sœur *Marie des Anges*, religieuse professe de l'ordre des Carmélites déchaussées, au monastère de Sainte-Christine, dans la ville de Turin.

Sur l'instance du T. R. P. Hippolyte de S. Calcedonius, procureur-général dudit ordre, fut déclarée valable la procédure faite à Caprarola, diocèse de Civita-Castellana, relativement à la guérison obtenue par l'intercession de la véné-

nable sœur Marie des Anges , en faveur de sœur Madeleine de Saint-François , religieuse converse de l'ordre de Saint-Augustin , au couvent de Caprarola ; les vertus de cette vénérable servante de Dieu avaient été déclarées héroïques le 5 mai 1778.

Le décret de la sacrée congrégation portait aussi confirmation ou déclaration du culte immémorial rendu à la bienheureuse Hélène d'Udine , de l'ordre de Saint-Augustin , et au bienheureux Pierre-Jacques de Pesaro , né à Pesaro , en Ombrie. Ce dernier entra fort jeune dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin , il fit ses études au couvent de Pérouse , où il se livra à la théologie , et il s'occupa à transcrire les livres saints et le premier livre des sentences du bienheureux Egidius de Rome. Ces copies sont conservées encore dans son monastère comme un monument historique. Adonné à l'oraison , il y employait tout le temps que ses études lui laissaient. Peu après il passa dans l'ermitage de Valmanente , près de Pesaro où avait été saint Nicolas de Tolentino , religieux du même ordre , et imitant les vertus de ce grand saint , il se consacra tout à l'exercice de la vie active , tant au profit de son prochain qu'à celui de la vie contemplative , en méditant spécialement la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il mourut à quarante-neuf ans , en 1496 , et mérita par sa vertu et ses miracles un culte public et ecclésiastique , que l'autorité suprême vient de confirmer. Enfin il était accordé par ce décret des offices et messes en l'honneur du bienheureux *Damien* , de la noble famille Furcheri , de l'ordre de Saint-Dominique ; du bienheureux *Maur* , Evêque des Cinq-Eglises , ami particulier de saint Etienne , roi de Hongrie ; et de la bienheureuse *Marguerite* , de la très-noble famille Colonna , fille d'Odon , prince de Palestrine , religieuse de l'ordre de Sainte-Claire , dont les cendres se conservent dans l'église de Saint-Sylvestre *in capite* à Rome.

Ainsi , pendant que les puissances de la terre s'agitaient et se troublaient , que les sociétés temporelles se débattaient dans les plus redoutables convulsions , la société spirituelle , la puissance ecclésiastique , appuyée sur les promesses divines , continuait avec son calme accoutumé la suite de ses saintes traditions. Rome allait chercher jusqu'au fond des retraites ignorées les hautes et simples vertus qui intercèdent pour le monde , et elle recueillait avec un soin infini les actes des serviteurs

de Dieu, qui lui semblaient mériter les honneurs d'un culte public.

On sait avec quelle maturité, avec quelle sage lenteur, l'Eglise procède toujours à l'examen de ces causes, dans lesquelles son jugement doit être reçu comme infaillible par tous les fidèles, puisqu'une erreur sur ce point serait la source des abus les plus graves. L'Eglise en effet n'est pas seulement gardienne du dogme, elle doit aussi diriger ses enfants dans la morale, et il ne faut pas qu'elle puisse jamais leur proposer des modèles capables de les égarer. Aussi les précautions dont elle s'entoure en pareil cas sont-elles de nature à donner la plus haute autorité possible à ses décrets, même en ne considérant les choses qu'au point de vue purement humain. Cette renommée publique des vertus et des miracles des grands serviteurs de Dieu, qu'on peut regarder comme la voix du peuple, servant de prélude à la voix de Dieu; ces informations faites avec les soins les plus minutieux, par les Evêques mêmes des lieux où ils ont passé leur vie et où reposent leur cendres; ces témoins entendus et interrogés sous la foi du serment; les pièces du procès religieusement scellées et envoyées à la sacrée Congrégation des Rits; ces enquêtes solennelles renouvelées par les commissaires de l'autorité pontificale, tout enfin se trouve réuni pour éclairer le jugement de l'Eglise, qui ne prononce jamais sur la sainteté des serviteurs de Dieu, qu'après avoir reconnu un véritable héroïsme dans leurs vertus, et des miracles dans leur vie ou après leur mort; les miracles étant le moyen le plus ordinaire dont Dieu se sert pour établir la gloire de ses serviteurs, quand il veut les honorer à la face du monde entier.



XI.

Liturgie romaine réintégrée dans plusieurs diocèses de France. — Coup-d'œil sur la prédication religieuse en 1848. — Théologie dogmatique de Mgr. l'Archevêque de Reims. — Conciles réunis à Salzbourg à et Wurabourg, en Allemagne. — Nouvelle union catholique à Berlin. — L'Eglise continue à essayer des persécutions en Suisse. — Enlèvement arbitraire de Mgr. Marilley, Evêque de Lausanne et Genève. — Petits ouvrages publiés pour atténuer les funestes effets des publications socialistes. — Départ de plusieurs convois de colons français pour l'Afrique. — Discours prononcés à cette occasion par Mgr. de Paris, et par MM. Jacquemet, Sibour et Luquet, vicaires-généraux du diocèse de Paris.

Si c'est une consolation pour le Saint Père d'avoir à prononcer sur les vertus des Bienheureux, ce doit aussi en être une pour son cœur de voir l'estime que les Evêques du monde chrétien témoignent, pour tout ce qui peut contribuer à resserrer les liens qui unissent leurs troupeaux à l'Eglise romaine, mère et maîtresse de toutes les Eglises. Les Evêques de France en particulier semblaient avoir choisi le moment des grandes douleurs de Pie IX, pour lui apporter ce genre de consolation, en lui montrant que ce n'est pas seulement par la foi et par le cœur qu'ils tiennent au siège de saint Pierre, mais qu'ils veulent aussi s'unir à lui par les liens extérieurs d'une parfaite uniformité dans le culte. La liturgie romaine, écartée de plusieurs diocèses de France dans ces derniers temps, pour faire place à un rit local et particulier, rentrait successivement dans les lieux, d'où elle avait été exilée par des circonstances que nous appellerions malheureuses, s'il nous était permis de juger et d'improver ce que l'Eglise de Rome n'a jamais condamné.

Les églises qui ont adopté des liturgies diocésaines peuvent effectivement demeurer en possession paisible de ce privilège, pour lequel elles n'ont jamais été inquiétées; mais il n'en est pas moins vrai que celles qui retournent à l'antique usage, commun à toute la catholicité, doivent nécessairement consoler,

par ce retour, le cœur du Pontife souverain qui désire que tous ses enfants spirituels n'aient qu'une bouche pour louer Dieu, comme ils n'ont qu'une foi pour croire en lui.

On en jugera par les belles paroles d'un bref de Pie IX à Mgr. l'Evêque de Vannes, qui se proposait d'introduire ce changement dans son diocèse.

« Vénérable Frère, salut et bénédiction apostolique. Nous avons été comblé de joie, par votre lettre si respectueuse du 13 décembre dernier, dans laquelle nous avons appris que déjà vous aviez résolu de rétablir dans votre diocèse la sainte liturgie romaine, et que les chanoines de votre cathédrale l'ont acceptée avec le plus grand empressement.

» Nous ne pouvons que donner les plus grands éloges au zèle qui vous a porté à rappeler votre diocèse aux rites de l'Eglise, mère et maîtresse de toutes les autres, et nous félicitons vivement les chanoines d'avoir, par leur conduite, montré clairement toute la vénération profonde dont ils sont pénétrés pour l'Eglise romaine.

» Vous apprendrez, par le rescrit de la Sacrée-Congrégation des Rits que nous avons fait adresser à votre fraternité, de quelle manière nous nous sommes rendu à vos désirs, en ce qui concerne le propre des saints de votre diocèse.

» Ne cessez jamais, vénérable Frère, de montrer un zèle toujours plus grand à soutenir et à défendre chez vous la doctrine, les droits, la discipline de l'Eglise catholique, et à travailler au salut de votre troupeau bien-aimé; ne négligez rien pour l'éloigner des pâturages empoisonnés et le conduire à ceux où il trouvera le salut.

» Enfin recevez comme gage de notre amour tout spécial pour vous, la bénédiction apostolique que nous vous donnons de toute l'affection de notre cœur et avec toute l'effusion de notre tendresse, à vous, vénérable Frère, aux chanoines et à tous les fidèles tant clercs que laïques qui vous sont confiés.

» Donné à Rome près de Sainte-Marie-Majeure, le 19 janvier 1848, la deuxième année de notre pontificat.

» PIE IX. »

Les ecclésiastiques du diocèse de Vannes étaient allés au-

devant des désirs de leur Evêque, par rapport à ce précieux changement, et la clôture des exercices de la retraite, qui eut lieu dans le mois d'octobre, leur fournit l'occasion de manifester solennellement au Prélat leurs pensées à ce sujet. Avant la fin des exercices, le vénérable curé de Baud, chanoine honoraire, lut à Sa Grandeur, au nom de tous ses confrères, l'adresse suivante :

» Monseigneur,

» Votre Grandeur nous a fait l'honneur de nous manifester, pour la seconde fois, son intention bien arrêtée de rétablir parmi nous la liturgie romaine, cette liturgie antique et vénérable qui a été pendant tant de siècles la nôtre, et que notre grand et bien-aimé Souverain-Pontife désire si ardemment nous voir adopter de nouveau.

» Ce désir de votre cœur épiscopal est aussi, croyez-le bien, Monseigneur, le vœu de vos prêtres.

» A Dieu ne plaise que nous voulussions jamais, par une opposition téméraire, capable de répandre l'amertume sur les dernières années du meilleur des pères, contrarier l'exécution d'une mesure qui nous paraît d'ailleurs si opportune et si propre à réhabiliter notre diocèse dans l'opinion de ceux qui ont osé le calomnier. Oh ! nous comprenons trop bien aujourd'hui, au milieu des orages qui nous menacent, le besoin que nous avons de nous presser autour de la chaire de saint Pierre, ce centre immuable de force et de vérité ; nous sentons trop combien il nous importe d'entourer plus que jamais notre Evêque de respect, de soumission et d'amour, pour ne pas regarder comme un ordre inviolable la seule manifestation d'un désir qui nous serait formulé par des organes aussi sacrés, et que nous nous plaçons à considérer comme la voix de Dieu même. Soyez donc convaincu, Monseigneur, que c'est avec respect, avec joie, que nous acceptons dans toute son intégrité la liturgie romaine, que déjà il nous tarde de voir mettre en pratique dans les paroisses dont vous nous avez confié la direction.

» Agréez l'expression de notre vive reconnaissance pour cette sollicitude vraiment épiscopale, qui vous a porté à doter votre

religieux diocèse d'une institution qui fera sa gloire , et soyez sûr que notre dévouement pour vous en sera plus inaltérable , notre amour plus vif , et que chacun de nous pourra dire avec vérité , la main sur le cœur : *A la vie , à la mort , je suis , je veux être à mon Evêque !* »

Monseigneur répondit par les paroles suivantes :

« Je vous remercie , Messieurs , de la démarche que vous faites. Depuis vingt ans que j'ai le bonheur de vous appartenir , vous m'avez souvent , bien souvent , donné de vives et douces consolations. Jamais vous ne m'en avez donné d'aussi douces , d'aussi précieuses à mes yeux que l'est celle que vous m'accordez en ce moment. Vos sentiments m'étaient connus , ils m'étaient présents quand , dans la conviction et dans la joie de mon âme , j'écrivais au Souverain-Pontife que j'étais sûr de vous. Votre démarche actuelle m'est une preuve de plus que mon amour pour vous ne m'avait pas illusionné. Oui , Messieurs , soyez-en bénis ; soyez bénis de cette démarche si honorable pour vous , si honorable pour moi , et si conforme à l'esprit sacerdotal de nos frères. Dans mes derniers moments , il m'en souviendra encore , et à ce souvenir , l'un des derniers actes volontaires de votre meilleur ami , de votre père , sera joint un acte d'amour et de reconnaissance pour vous.

» Oui , soyez bénis , vous que Dieu m'a daigné donner pour aides , pour soutiens et pour frères , et soient bénis aussi mes autres enfants et mes autres frères , absents d'ici en ce moment et comme vous toujours présents à mon esprit et à mon cœur ! »

Ce n'est pas seulement aux époques de l'Avent et de la sainte quarantaine que l'Eglise aime à réunir ses enfants dans ses temples pour les y nourrir du pain de la parole divine. Chez elle le bienfait de l'instruction n'est jamais interrompu , et la source des eaux qui jaillissent jusque dans la vie éternelle , coule toujours pour désaltérer les élus.

Ce devoir imposé à l'Eglise et si bien rempli par elle , lui devient encore plus sacré dans les temps difficiles et dans les jours mauvais. Elle sait toute la puissance de la parole divine pour établir et soutenir le règne de la vérité ; elle sait surtout combien cette parole est nécessaire pour réveiller les âmes

plongées dans un mortel assoupissement et combattre cette indifférence religieuse, qui est devenue la plaie particulière de notre siècle, depuis qu'on semble ne vivre que pour les affaires et les plaisirs. Aussi invite-t-elle ses ministres à faire arriver sous toutes les formes, et par tous les moyens que le zèle peut leur fournir, la connaissance de la religion jusqu'à ceux qui l'ignorent encore, ou qui n'ont sur elle que des idées fausses et inexactes.

L'année 1848 n'était pas moins fertile que les autres en instructions remarquables et utiles. C'est surtout vers la nécessité d'étudier la religion dans ses preuves les plus fortes, comme dans ses plus minces pratiques, que les prédicateurs appelaient l'attention des fidèles. Ils montraient que cette religion établie par Dieu pour conduire l'homme au bonheur éternel, incapable d'être suppléée par rien et suffisant elle-même à tout, est le plus grand bien que Dieu ait fait à sa créature, et que de là résulte pour nous tous l'indispensable nécessité de l'étudier et de la bien connaître. Cherchant ensuite la méthode qui doit nous diriger dans l'acquisition de cette science du salut, ils montraient que la meilleure de toutes est l'étude des faits qui constituent cette religion divine; qu'il est impossible d'en trouver une plus adaptée à la nature de l'homme, plus en harmonie avec la religion elle-même, qui est une institution transmise par voie d'enseignement. De là obligation pour tous de respecter les saintes Ecritures, d'en recueillir les oracles de la bouche des Pasteurs, et de recevoir avec un égal respect les traditions divines qui complètent le dépôt de la révélation et apprennent à l'homme tout ce que Dieu exige de lui.

Tel était le point principal, vers lequel les prédicateurs les mieux inspirés dirigeaient les efforts de leur zèle, persuadés que rien n'est plus utile dans la construction d'un édifice que d'en bien établir les fondements.

Mais cette étude approfondie de la divinité de la religion ne doit pas seule occuper l'attention du vrai fidèle; il lui faut s'instruire aussi de tous les détails du culte divin, dont rien n'égale la simplicité et la richesse. Les premiers Pasteurs, dans leurs courses apostoliques ou dans les instructions écrites, adressées aux fidèles de leurs diocèses, semblent de nos jours prendre plaisir à traiter ces sujets si minces en apparence, si

importants en réalité. Nous avons déjà vu au commencement de cette année les admirables observations pratiques consignées dans une lettre pastorale de son Eminence le cardinal de Bonald. Un autre Pontife, non moins distingué par son mérite personnel et par le rang qu'il occupe dans l'Eglise ¹, semble avoir reçu de Dieu la mission de descendre avec une incroyable noblesse jusqu'aux derniers objets de la sollicitude pastorale. Sous la plume éloquente du pieux prélat, on avait vu successivement tout ce que méritaient de soins et d'intérêt *le Catéchisme*, ce livre des grands et des petits, des illettrés et des doctes ; *les Ecoles primaires*, cette source où les générations naissantes vont puiser les premières gouttes de la vérité ; *les Confréries*, dans lesquelles tant d'âmes enflammées du désir de la perfection chrétienne, viennent mettre en commun les efforts de leur zèle, pour se soutenir plus facilement dans la route de la vertu ; on avait vu les pensées pieuses que peut faire naître le son des *cloches*, et l'intérêt que doivent attacher les paroisses à la possession et à l'entretien du *presbytère*, cet humble asile où l'homme de Dieu médite en secret les bonnes œuvres, qui doivent remplir son laborieux ministère. Rien n'était oublié de tout ce qui peut éclairer les fidèles sur leurs droits et sur leurs devoirs, et ces précieux mandements, reproduits sous toutes les formes, rendus accessibles à toutes les fortunes, devenaient autant de prédications éloquentes au foyer domestique.

C'est aussi dans le but de populariser et d'étendre la connaissance de la religion, que Mgr. Gousset, Archevêque de Reims, donnait suite à l'excellent traité de théologie morale dont il a déjà doté l'Eglise, en publiant la théologie dogmatique ou exposition des preuves et des dogmes de la religion catholique.

L'ouvrage est partagé en deux grandes divisions : d'abord l'exposition des preuves de la religion catholique, ensuite l'exposition de ses dogmes ; chacune de ces divisions fait la matière d'un volume séparé.

Des notions préliminaires, pleines de vues pratiques et de considérations élevées, sont placées en tête de l'ouvrage. Le savant Prélat y définit la théologie, il en découvre les sources, il en analyse les divisions, il expose ses rapports avec la philo-

¹ Mgr. l'Archevêque de Cambrai.

sophie, il ne craint pas d'apprécier cette vieille école scholastique, que tant de gens ont attaquée pour les abus qui s'y étaient glissés, sans daigner apprécier sa profondeur et sa sagesse, et il cite, en s'en inspirant pendant tout le cours de son travail, ces belles paroles de Bossuet : « Ce qu'il y a à considérer dans les scholastiques, est ou le fond ou la méthode : le fond, qui est les décrets, les dogmes, les maximes constantes de l'école, n'est autre chose que le pur esprit de la tradition des Pères ; la méthode, qui consiste dans cette manière contentieuse et dialectique de traiter les questions à son utilité, pourvu qu'on la donne, non comme le but de la science, mais comme un moyen d'y faire avancer ceux qui y commencent. On voit par expérience que tous ceux qui n'ont pas commencé par là et qui ont mis tous leurs efforts dans la critique, sont sujets à s'égarer beaucoup, lorsqu'ils se jettent sur les matières de la théologie. Les Pères grecs et latins, loin d'avoir méprisé la dialectique, se sont servis souvent et utilement de ses définitions, de ses divisions, de ses syllogismes, en un mot de la méthode qui n'est dans le fond que la *scholastique*. »

Les ouvrages de Mgr. Gousset sont destinés sans doute à une grande popularité. Sa théologie morale, sans élargir la route du ciel, qui sera toujours essentiellement étroite, l'a rendue pourtant moins difficile, en la faisant mieux connaître et en appliquant, sans les altérer, aux besoins actuels de la société, les principes d'une saine mais douce théologie, puisée aux meilleures sources, et en particulier dans les ouvrages de saint Liguori. Le nouvel ouvrage du Prélat offre un abrégé, mais un abrégé savant, substantiel et complet de la religion et de ses dogmes, qui sera utile non-seulement aux ecclésiastiques, mais aux hommes du monde. C'est une haute invitation à s'instruire adressée à tous ceux qui en ont le besoin, et une merveilleuse facilité prêtée à tous ceux qui n'en ont pas le temps.

L'Allemagne continuait à nous offrir deux spectacles bien opposés ; un mouvement favorable à la foi, et de grandes persécutions religieuses. Vers la fin du mois d'août, le cardinal prince de Schwartzemberg célébra à Salzbourg un concile provincial, auquel assistèrent personnellement tous les Evêques suffragants de cette métropole, à l'exception seulement du prince

Evêque de Bruisen, qui s'y fit représenter par un délégué. L'assemblée décréta la publication d'une Epître synodale aux fidèles de cette vaste province, qui comprend le Tyrol, la Styrie et la Carinthie. Cette lettre exhorte les fidèles à s'abstenir de toutes voies de fait, mais à s'unir intimement de cœur et d'âme à leurs pasteurs qui sauront remplir leurs devoirs, défendre l'Eglise de Jésus-Christ contre tout empiètement de la part des autorités temporelles, et veiller au nom de leurs peuples à ce que rien d'hostile aux droits de l'Eglise ne soit introduit dans la constitution, actuellement discutée à Vienne. Le concile rédigea en outre une adresse à l'Assemblée nationale de Vienne, portant protestation formelle contre tout attentat aux droits et à la liberté de l'Eglise, notamment contre la suppression des ordres monastiques, et en général contre toute espèce d'usurpation de la part de l'Etat, tant en fait d'enseignement que de propriété.

Quelques semaines plus tard, la ville de Wurzburg voyait arriver aussi dans ses murs un grand nombre de Prélats qui venaient y former un concile, auquel tout l'épiscopat d'Allemagne avait été convié. C'était les Archevêques de Cologne, de Munich, de Bamberg, les Evêques de Culm, d'Osnabruk, de Munster, d'Ausbourg et d'Eichstad. Nous aurons à recueillir plus tard les actes vraiment précieux de cette auguste assemblée.

A Berlin une seconde *union catholique* venait de se former, dans le but spécial de pourvoir aux besoins religieux des catholiques de la Marche de Brandebourg et du duché de Poméranie. Les catholiques qui se trouvaient en grand nombre dans ces deux pays étaient disséminés dans une multitude de localités éloignées les unes des autres; il était rare qu'ils pussent participer aux sacrements de l'Eglise plus de deux fois par an, lorsque des prêtres attachés à d'autres églises pouvaient venir les visiter. Dans ces intervalles, ils baptisaient leurs enfants eux-mêmes et les instruisaient de leur mieux; mais cette instruction était nécessairement fort imparfaite. L'*Union catholique* de Berlin se proposait de réunir les fonds nécessaires pour bâtir dans ces communes des églises ou des chapelles, auxquelles seraient attachés des prêtres permanents. C'était une des pensées les plus utiles que le zèle put inspirer aux amis et aux propagateurs de la foi.

La persécution continuait en Suisse, et nous aurons bientôt à en signaler un des traits les plus odieux. L'éducation étant comme une source où les générations naissantes peuvent boire aussi aisément le venin de l'incrédulité que les vrais principes de la foi, il est tout naturel que l'on cherche à empoisonner cette source, quand on veut inoculer à la jeunesse des maximes anti-religieuses; aussi le gouvernement oppresseur, qui tenait dans ses mains les destinées de la Suisse, ne cessait-il d'entraver l'éducation religieuse et d'en altérer la pureté. Un nouveau décret, élaboré par le grand conseil de Genève, mêlait à de sages réglemens des dispositions peu rassurantes pour les pasteurs des âmes, que l'ombre même d'un danger doit toujours effrayer en pareil cas. A peine ce projet eut-il transpiré, qu'une pétition fut adressée au grand conseil par MM. les curés archiprêtres de Genève, de Carouges et Sienne. Voici en quels termes ces courageux ecclésiastiques signalaient le péril et s'efforçaient de le conjurer.

« GENÈVE, le 9 août 1848.

» Monsieur le Président et Messieurs,

» Nous avons pris connaissance du nouveau projet de loi sur l'instruction publique; après un mûr examen du système général qu'il renferme, et en particulier de ce qui concerne l'instruction religieuse, nous avons l'honneur de vous adresser nos respectueuses observations.

» Nous estimons que le projet tend à constituer des écoles mixtes et purement civiles, contrairement pour plusieurs de nos écoles aux traités, et pour toutes aux droits des pères de famille, aux exigences d'une bonne éducation et à l'esprit de la religion catholique.

» Le Souverain Pontife Pie IX, par un acte solennel, a dans ces derniers temps, rappelé les principes de l'Eglise à l'égard de ces écoles mixtes.

» Le clergé catholique avait l'espoir que son concours désintéressé, intelligent et dévoué, ne serait pas repoussé, et que l'influence de la religion ne serait pas ainsi déconsidérée et anéantie là où elle est un devoir, un droit et un bienfait.

» Nous ne demandons , monsieur le Président et Messieurs , rien que de légitime , aucune position envahissante ou exceptionnelle pour le clergé catholique , aucune disposition qui nuise à la bonne harmonie entre les citoyens , aux droits de l'Etat , aux progrès de l'instruction ; nous désirons seulement conserver le droit et la possibilité de faire du bien aux enfants et aux écoles de nos paroisses.

» En conséquence , nous vous prions , monsieur le Président et Messieurs , de vouloir bien maintenir par la loi , aux écoles catholiques du canton , leur caractère d'écoles catholiques avec leurs habitudes et leurs usages religieux ; de déterminer que des garanties seront données , pour que le choix de régent et d'inspecteur catholique puisse inspirer toute confiance aux parents ; de laisser à messieurs les curés la faculté d'exercer leur sollicitude pastorale sur les écoles , au nom de la religion et de la morale , dont ils sont les gardiens dans l'étendue de leurs paroisses ; enfin de donner à l'autorité ecclésiastique le droit de réclamer efficacement , si dans les livres d'enseignement il y avait des choses portant atteinte à la religion ou aux bonnes mœurs.

» Nous avons la ferme confiance , monsieur le Président et Messieurs , que vous voudrez bien prendre en grande considération notre juste et respectueuse réclamation.

» Elle exprime les sentiments de l'unanimité du clergé , et de l'immense majorité des pères de famille catholiques du canton de Genève.

» Nous avons l'honneur d'être , etc. »

Il est impossible de ne pas admirer ce langage toujours si calme , toujours plein de convenance , dont l'Eglise catholique ne se départ jamais , et qui contraste presque partout avec le ton violent et peu mesuré de ses adversaires. Quand on a pour foi la vérité et pour loi la charité , on peut bien s'élever quelquefois à une juste indignation , mais on ne descend jamais à une basse colère. Si cette remarque n'avait pu se faire qu'une fois en passant , elle n'aurait pas une très-grande importance ; mais quand on songe que l'histoire entière de l'Eglise n'est que l'histoire de sa noble patience , opposée aux fureurs de ses adversaires , on sent qu'il y a ici autre chose qu'un calcul .

humain , et que c'est vraiment l'effet d'une assistance divine. En voici une nouvelle preuve dans la persécution dirigée contre le courageux Evêque de Fribourg.

Malgré les efforts de ce Prélat et tous les moyens de conciliation mis en usage par son zèle pastoral , le conseil d'Etat du canton de Fribourg continuait ses sourdes attaques contre la foi catholique , et donnait sans cesse de nouvelles preuves de son mauvais vouloir , par rapport au premier pasteur du diocèse. Enfin , le 14 octobre , il adressa à Mgr. Marilley une note dont l'inconvenance et les prétentions tyranniques paraîtraient vraiment incroyables , si les faits déjà accomplis , et ceux qui se préparaient dans l'avenir , n'avaient pas rendu tout croyable de la part des ennemis de la religion en Suisse.

Voici quelques citations de cet étrange document ; il faut que l'indignation des âmes honnêtes puisse en faire complètement justice.

» Révérendissime !

» Le canton de Fribourg désire ardemment la paix , la tranquillité ; vous la lui refusez.

» *Vous avez juré* que les esprits ne se calmeraient pas ; qu'au lieu de rétablir la paix , vous travailleriez de tous vos moyens à entasser ruines sur ruines , à multiplier les divisions dans les familles , les communes , les paroisses , à semer le trouble et l'effroi dans les consciences , à substituer la haine et la désolation à la fraternité et au bonheur , à vouer au malheur notre beau pays.

» Dans votre circulaire du 11 février , vous avez ordonné au clergé du canton une désobéissance flagrante à la loi du 22 janvier , *dans le seul but de multiplier les embarras , d'imposer une volonté tyrannique au clergé , et de perpétuer l'anarchie dans les esprits.*

» Vous venez de protester encore contre une loi destinée à répandre sur le canton de Fribourg les *bienfaits* de la raison *éclairée* et de l'instruction , en l'accusant d'empiétement sur vos droits et sur ceux de l'Eglise , tandis que ces dispositions sont *analogues* à celles de plusieurs Etats catholiques de l'Europe , à celles de plusieurs cantons catholiques de la Suisse.

» Vous parlez et vous prêchez d'une religion en danger.

» En vérité, depuis l'existence du canton de Fribourg, la religion n'a pas eu d'ennemis plus ardents que deux Evêques ambitieux : feu Strambino, votre prédécesseur d'odieuse mémoire, et vous. Dans vos mains elle a été abaissée à un vil instrument de politique, de passions haineuses, de fanatisme et de persécution.

» C'EN EST ASSEZ, EN NOTRE QUALITÉ DE PROTECTEURS NÉS DE LA RELIGION DE NOS PÈRES, appelés à la conserver intacte dans le peuple fribourgeois, et à garantir la liberté du culte catholique, nous venons encore solliciter la fin de tous ces attentats à la tranquillité publique.

» En vertu des dispositions de la Constitution, loi suprême de notre pays, nous vous sommons :

» De vous soumettre sans restriction à cette constitution et aux lois du canton ; d'ordonner cette soumission à tous les membres du clergé, en les invitant à y conformer leurs actes publics et privés, et à prêcher ainsi d'exemple à la population.

» De soumettre à l'approbation préalable de l'Etat tout mandement pastoral, circulaire et publication *quelconque*, adressés au clergé et aux fidèles du canton, et de mettre la constitution synodale en *harmonie* avec les lois et les droits de l'Etat.

» Nous ne souffrirons pas qu'on insulte impunément le peuple fribourgeois dans ses institutions ; que par un travail souterrain et incessant on cherche à le ruiner et à perpétuer la méfiance, l'inquiétude et le désordre.

» Veuillez nous adresser une réponse que nous attendons d'ici au 23 courant, en vous prévenant que le silence sera envisagé comme un refus de soumission. »

La réponse du prélat ne se fit point attendre, elle arriva au jour marqué ; c'est un parfait modèle de sagesse, de modération, de courage, c'est un monument digne des plus beaux âges de l'Eglise ; il doit trouver place dans nos Annales, où nous regardons comme un devoir de l'insérer tout entier.

« Monsieur le Président, Messieurs,

» Nous reconnaissons avec vous qu'il y a une très-grande irri-

tation dans le canton de Fribourg, et nous en sommes profondément affligé. Qu'il nous soit permis à cet égard de vous faire entendre encore une fois le langage de la vérité, en vous signalant les vraies causes de cette irritation, et en vous déclarant quelle est la conséquence des mesures législatives ou administratives que vous avez adoptées.

» Après les commotions violentes dont ce canton a été le théâtre, commotions dont l'histoire appréciera les causes réelles, la tâche du gouvernement était difficile, tout le monde en convient; mais ces difficultés n'étaient pas insurmontables; nos malheurs pouvaient être réparés avec l'aide de Dieu, le temps et le concours d'un peuple bon et généreux comme le peuple fribourgeois. Il fallait donc, pour arriver au but désiré, ne pas froisser inutilement ce peuple, par des mesures qu'il nous paraît impossible de concilier avec les vraies notions de la religion catholique, de la justice et de la liberté bien entendue.

» Or, vous ne pouvez pas l'ignorer, Messieurs, le peuple fribourgeois a été froissé profondément par vos actes. Nous laissons à d'autres le soin de vous dire comment vous l'avez froissé, sous le point de vue civil et matériel, par la manière dont le gouvernement provisoire, à la formation duquel une minime fraction de citoyens a concouru, s'est imposé à tout le canton, contrairement aux principes de la démocratie qu'il proclamait; par les mesures qui ont gêné le libre et consciencieux exercice du droit électoral à l'époque des élections pour le grand conseil, sous l'empire et en présence des troupes fédérales; par le refus de soumettre à la votation du peuple (dont cependant vous aviez reconnu le droit de souveraineté), la constitution cantonnale et le nouveau pacte fédéral, par le décret qui, sous le titre spécieux de *décret d'amnistie*, révolte en ce moment l'Europe entière.

» Mais s'il ne nous convient pas de nous arrêter aux causes de l'irritation du peuple, sous le point de vue civil et matériel, nous devons vous signaler aussi brièvement que possible ce qui a froissé et alarmé les catholiques, c'est-à-dire la presque totalité de la population de ce canton, sous le rapport des sentiments et des intérêts religieux.

» Vous avez froissé et alarmé la population catholique, et en même temps méconnu la constitution, les droits et les lois

de l'Eglise catholique, d'abord par les décrets de suppression de tous nos établissements religieux, et par la réunion de leurs biens au domaine de l'Etat.

» Vous l'avez froissé et alarmé par la destitution et l'expulsion illégale de plusieurs curés, sans jugement préalable, sans avoir entendu les accusés, sans tenir compte des réclamations de l'immense majorité de leurs paroissiens, qui ont protesté contre les accusations calomnieuses dont leurs pasteurs étaient victimes.

» Vous l'avez froissé et alarmé, en permettant que le clergé catholique fût impunément calomnié, outragé dans les journaux, dans les réunions publiques, dans vos proclamations, dans les considérants de vos décrets et dans presque tous les débats de l'Assemblée législative.

» Vous l'avez froissé et alarmé, par la mise sous administration civile (contrairement à la volonté formelle des pieux fondateurs et bienfaiteurs) de tous les biens ecclésiastiques, de toutes les fondations de piété et de charité, et cela malgré l'offre que nous vous avons faite de régler cette administration, au moyen d'une entente amiable entre les deux autorités.

» Vous l'avez froissé et alarmé, en autorisant la profanation des jours consacrés au service de Dieu, par les nouvelles lois sur la danse et la fréquentation des auberges.

» Vous l'avez froissé et alarmé, en ne bornant pas l'exercice du droit de souveraineté de l'Etat aux matières civiles, mais en prétendant l'étendre aux matières *religieuses et ecclésiastiques*, prétention qui, vous ne devriez pas l'ignorer, messieurs, a été souvent condamnée par l'Eglise et toujours repoussée avec horreur par le Saint-Siège apostolique, dont le jugement pour la discipline ecclésiastique, comme pour les questions dogmatiques et morales, doivent être la règle de tous les catholiques dignes de ce nom, à plus forte raison des Evêques et des prêtres.

» Vous avez froissé et alarmé la population catholique, en bouleversant les rapports établis entre l'Eglise et l'Etat dans ce canton, par l'insertion dans la constitution de plusieurs articles, à la rédaction desquels l'autorité ecclésiastique n'a eu aucune part, articles par conséquent auxquels le Clergé catholique ne peut se soumettre qu'après un accord préalable

•

avec le Saint-Siège. L'article 2 en particulier ne garantit l'exercice de la religion catholique que *dans les limites de l'ordre public et des lois*, ce qui permettrait aux agents de la police, ou bien à une majorité dans le grand conseil, suivant la nature de leurs dispositions religieuses, de mutiler d'abord, puis de proscrire tout-à-fait l'exercice du culte catholique. Si vous trouviez ces craintes exagérées, il nous suffirait, pour les justifier, de rappeler ici ce qui s'est passé au xvi^e siècle en Angleterre, en Allemagne et dans plusieurs cantons de la Suisse, autrefois catholiques, aujourd'hui protestants.

» Vous avez froissé et alarmé la population catholique, en faisant intervenir dans ses affaires religieuses cantonales les gouvernements des Etats de Berne, Neuchâtel, Vaud et Genève, qui n'avaient aucune mission pour s'en occuper. Nos relations, d'ailleurs, avec ces gouvernements, pour les intérêts religieux des catholiques qui leur sont soumis, n'avaient pas cessé, comme elles ne cesseront pas, nous l'espérons, d'être pleines de bienveillance et de confiance réciproques. Dans cette circonstance, disons-nous, vous avez froissé la population catholique, non-seulement en appelant à Fribourg des délégués laïques des autres cantons du diocèse, pour s'occuper de nos intérêts religieux, mais encore et surtout en proposant à ces délégués, comme base des rapports entre l'Eglise et l'Etat, des principes inouïs dans l'histoire ecclésiastique avant la prétendue réforme du seizième siècle; des principes dont plusieurs sont diamétralement opposés à la constitution de l'Eglise, aux décisions des conciles, aux premières notions de la liberté religieuse, garanties par le pacte fédéral comme par le droit naturel; principes qui n'ont été invoqués et défendus que par des gouvernements hostiles à l'Eglise catholique, comme celui de Joseph II; principes, enfin, contre lesquels, après une douloureuse expérience, l'Allemagne entière se lève aujourd'hui, en les flétrissant comme contraires à la liberté religieuse et civile.

» Vous avez froissé et alarmé la population catholique, par les instructions données aux députés fribourgeois de la dernière Diète. La députation était chargée de demander, entre autres choses: « Une plus grande centralisation en matière;

de culte, notamment par le *droit* donné à la confédération *de suspendre de leurs fonctions*, et de traduire devant les tribunaux *les dignitaires ecclésiastiques* dont les fonctions s'étendent à plusieurs cantons, sans préjudice du *même pouvoir* exercé par chaque canton pour les abus commis dans son ressort ; *l'abolition de la nonciature comme telle*, *la défense* d'établissement de nouveaux ordres ou sociétés religieuses en Suisse ; *garantie des mariages mixtes*. » (Voyez bulletin des séances 1848, page 143 list. f.)

» Enfin, Messieurs, car il faut abréger ces tristes détails, vous avez froissé et alarmé la population catholique, en manifestant l'intention d'imposer au Clergé de ce canton, par l'intimidation et la violence, une soumission absolue et illimitée à tout ce qu'il a plu au grand conseil d'insérer dans le texte de la constitution et des lois, sans égard pour les droits de Dieu sur ses créatures intelligentes et libres, et pour ceux de l'Eglise sur ses ministres et ses enfants, pour ceux de la conscience sur toute âme honnête.

» Telles sont, Messieurs, les causes réelles de l'irritation et des alarmes du peuple fribourgeois. Plus équitables envers vous que vous ne l'avez été à notre égard, nous n'avons pas incriminé vos intentions, car il n'appartient qu'à Dieu de les juger. Nous avons laissé parler les faits présentés par une raison calme et impartiale. En pesant sans passion nos paroles, vous comprendrez combien il vous serait difficile de faire prendre le change à l'opinion publique dans ce canton. Vous signalez mal à propos le peuple fribourgeois comme ayant été *conservé dans un état d'ignorance* et d'abrutissement ; avec une intelligence éclairée par la foi, foyer des vraies lumières, avec un cœur droit et sincère, ce peuple connaît vos actes, il en comprend toute la portée et il vous juge d'après cette maxime de l'Evangile : *On connaît l'arbre à ses fruits*.

» D'après cet exposé, il sera facile de comprendre combien il est injuste de nous rendre responsables de l'irritation du peuple fribourgeois, et partant, combien peu nous méritons les accusations portées contre notre personne.

» Nous avons protesté, il est vrai, contre le décret du 19 novembre 1847, concernant les Jésuites et leurs prétendus *alliés*, mais c'est après avoir employé inutilement toutes les

supplications et tous les raisonnements, pour engager le gouvernement provisoire à ne pas se jeter dans la voie périlleuse des mesures violentes contre nos établissements religieux, et à ne pas aller au-devant des exigences de la Diète. La Diète, en effet, n'avait encore voté que l'invitation de renvoyer les Jésuites; elle n'avait ni invoqué le principe arbitraire de l'affiliation, ni demandé la dissolution des autres communautés. Cette protestation, d'ailleurs, n'a reçu aucune publicité; elle n'a été faite que verbalement, c'est-à-dire de la manière la plus modérée, dans la vue de concilier l'accomplissement d'un devoir avec notre désir de la paix et de la bonne harmonie.

» Nous avons refusé de sanctionner la destitution et le renvoi des dix prêtres, curés ou chapelains que vous avez éloignés de leurs postes. Mais ce refus était pour nous un devoir, parce que, comme nous l'avons dit dans toutes nos lettres, ces Ecclésiastiques étaient condamnés sans jugements préalables, et malgré les preuves de leur innocence, fournies par la très-grande majorité de leurs paroissiens. Les lois de l'Eglise, dès lors, et les principes de la justice, loin de nous permettre de les sacrifier à d'injustes exigences, nous faisaient un devoir de prendre la défense de leur honneur, de leur innocence et de leurs droits. Nous avons d'ailleurs pourvu aux besoins religieux des paroisses que vous avez privées de leurs Pasteurs. Bien plus, nous avons fait des avances pour terminer ces difficultés à l'amiable, en finissant notre lettre du 17 décembre, par l'offre suivante : « Si le gouvernement provisoire, en déléguant un de ses membres pour s'entendre avec nous, voulait terminer amiablement les difficultés concernant MM. les curés de Romont, Vuadens, Echarlens, etc., nous nous empresserions de répondre à une invitation dans ce but. » Cette offre conciliante n'a pas même obtenu l'honneur d'une réponse.

» Sous la date du 11 février, nous avons adressé une circulaire en latin au vénérable Clergé de ce canton; mais cette circulaire, par sa nature et par son but religieux, entrait entièrement dans nos attributions. Nous avions même l'obligation, en présence des circonstances difficiles où nous nous trouvions, de la donner pour faire entendre à nos dignes

collaborateurs quelques paroles de consolation, d'encouragement et de direction. Pour s'en faire une arme contre nous, on n'a pas craint de la dénaturer par une traduction infidèle et par des commentaires odieux. Loin d'ordonner la désobéissance au décret du 30 janvier, sous le rapport civil, elle portait au contraire que les Prêtres étrangers à ce canton *pouvaient et devaient présenter à l'autorité civile* tous les papiers que devraient exhiber d'autres citoyens, non engagés dans les saints ordres. Il n'y était pas question, comme vous le prétendez, *de menace du ban, etc., contre les membres de l'autorité civile*; il y était dit simplement : « Pour les cas particuliers qui pourraient se présenter dans les circonstances actuelles, nous exhortons les confesseurs à ne pas les décider tout de suite ; mais, autant qu'il sera possible, à différer l'absolution pour un temps. » Cette direction n'avait donc pas pour but, comme vous l'affirmez, *de multiplier les embarras, d'imposer notre volonté tyrannique au Clergé, de perpétuer l'anarchie dans les esprits.....* Nous ignorons, du reste, si le délégué du Saint-Siège improuva notre conduite dans cette circonstance, mais nous pouvons affirmer qu'il ne nous a point manifesté cette improbation. Au contraire, lorsqu'il nous écrivit, au sujet d'un prétendu manifeste que nous aurions eu l'intention de publier pour notre justification, et auquel nous n'avions pas même pensé, il nous dit expressément que nous n'avions nullement besoin de nous justifier.

» Nous avons réclamé auprès du grand conseil, pour signaler les dangers du nouveau projet de loi sur l'instruction publique, mais nous y avons été contraint par le devoir de notre charge, puisque dans ce projet on avait prétendu organiser tout le système et tous les moyens d'éducation, même l'instruction religieuse et théologique, sans notre concours et en dehors des principes catholiques. Ces réclamations ne renfermaient aucune protestation, mais seulement un examen raisonné des principales dispositions de la loi, sous le triple rapport des maximes chrétiennes, des droits des familles et de la vraie liberté. Loins de nous opposer, comme vous l'insinuez gratuitement, aux progrès de l'instruction publique, nous les favoriserons toujours et par tous les moyens en notre pouvoir ; mais nous ne pensons pas, comme les rédacteurs de

la nouvelle loi, que pour améliorer et étendre l'instruction publique, il soit utile de la soustraire à l'action du ministère ecclésiastique et pastoral. Nous estimons au contraire que toutes ces améliorations doivent avoir avant tout les principes de la religion pour bases et pour règles. Ce sont ces principes, bien plus que ceux d'une *raison* soi-disant *éclairée*, qui ont arraché les nations à un état d'*ignorance*, d'*esclavage*, d'*abrutissement* et de *misère*. Ce sont encore ces principes qui seuls peuvent empêcher le monde d'y retomber. Aussi est-ce sur ces principes que les Etats catholiques, vraiment dignes de ce nom, ont fondé leur constitution et leur système d'éducation. Pourquoi donc, si l'on n'a aucune pensée hostile à la religion, craindre de voir ces principes continuer à exercer leur influence salutaire dans ce canton ?

» Nous opposons, dites-vous, une résistance manifeste au droit de collature dévolu à l'Etat. Mais cette résistance est encore pour nous un devoir. Comme nous vous l'avons dit plus d'une fois, Messieurs, le droit de collature est essentiellement ecclésiastique, et il ne peut être exercé légitimement par un Etat quelconque qu'en vertu d'une concession libre et spontanée de l'autorité de l'Eglise. Vouloir donc se l'attribuer par une décision législative, sans aucun accord préalable avec le Saint-Siège, ce serait ériger en droit un fait contraire à la justice et aux bases essentielles de la hiérarchie catholique. Or, Messieurs, telle a été la conduite de l'Assemblée constituante en donnant au pouvoir civil, pour la nomination à un grand nombre de bénéfices, un droit qu'il n'avait pas. Cette conduite, l'Evêque et le Clergé ne peuvent la sanctionner ni par leurs paroles ni par leurs actes; et, lorsqu'ils y opposent leurs réclamations et une résistance passive, ce n'est point une rébellion, puisqu'ils usent d'un droit antérieur et accomplissent un devoir rigoureux. Quant aux conditions nécessaires pour aspirer à un bénéfice, vous êtes dans l'erreur, Messieurs, en supposant qu'elles sont exclusivement renfermées dans le fait de l'ordination sacerdotale. Outre cette consécration, il faut que le Prêtre soit jugé capable d'occuper tel poste en particulier, et c'est à l'Evêque à apprécier cette capacité, comme c'est à l'Evêque seul à lui donner la mission et la juridiction, sans

laquelle il ne peut remplir aucune fonction du saint ministère.

» Nous avons déclaré, dites-vous encore, que nous étions *au-dessus des pouvoirs civils en matière civile*. D'abord, où et quand avons-nous fait une pareille déclaration? Veuillez relire nos lettres, et vous y trouverez des preuves multipliées de notre volonté constante de respecter les droits du pouvoir civil, de régler notre conduite sur cette maxime de l'Évangile : *Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, à César ce qui est à César*. Nous avons refusé, il est vrai, de vous reconnaître le droit de surveiller et d'approuver nos mandements et nos lettres pastorales. Mais nous vous demanderons, Messieurs, depuis quand et en vertu de quel droit l'enseignement de l'Eglise catholique, donné par un Evêque, de vive voix ou par écrit, peut être envisagé comme *matière civile*? C'est de Dieu même qu'émane cet enseignement; c'est en vertu d'une mission divine qu'il est donné; il n'a jamais appartenu aux autorités civiles, depuis dix-huit siècles; il ne leur appartiendra jamais de l'entraver, ni de le contrôler ou de le modifier; lorsqu'à cet égard les puissances de la terre voudront s'arroger un droit quelconque, les Evêques devront toujours leur dire, comme autrefois les Apôtres aux chefs de la Synagogue : *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes*. Cet enseignement, du reste, s'adresse, non à une classe de citoyens, mais à tous les chrétiens, sans distinction de rang, d'âge ou de position, tous obligés de le recevoir des légitimes Pasteurs de l'Eglise et d'y conformer leur conduite. Si dans la forme de cet enseignement il se glissait des abus, ce serait à l'autorité ecclésiastique, seule compétente en cette matière, à les réprimer; ce serait à elle, par conséquent, en suivant les degrés de la hiérarchie, que le pouvoir civil devrait adresser ses plaintes, s'il en avait de légitimes à formuler.

» Un autre grief que vous mettez à notre charge, Messieurs, c'est que nous aurions insinué au Clergé d'éluder la loi du 5 juillet 1848, par la remise des ~~Cent~~ Centres et créances des bénéfices aux communes et paroisses. Or, *ce fait est supposé*, car nous n'avons rien ordonné et rien insinué à cet égard. La seule direction donnée au Clergé sur cette matière consistait dans la recommandation de dresser un double inventaire

de tous ces titres, et de ne les livrer qu'après dues protestations. Déjà, antérieurement d'ailleurs, les titres d'un grand nombre de bénéfices se trouvaient dans les mains des administrations paroissiales ou communales. Nous ne sommes donc responsable, ni des faits isolés de quelques Prêtres, qui auraient remis à leurs paroisses respectives les titres de leur bénéfice, ce qu'ils avaient du reste le droit de faire, ni de la résistance de quelques communes aux injonctions de l'autorité publique, ni des suites fâcheuses que cette résistance a pu ou pourrait encore entraîner.

» Enfin, Messieurs, vous avez aussi exploité contre nous les difficultés occasionnées par la prestation du serment. Mais ici encore nous nous permettrons de croire et de dire que la responsabilité de ces embarras vous appartient tout entière. Il ne tenait qu'à vous de les éviter, ou en n'exigeant aucun serment, comme on l'a sagement fait en France, ou du moins en acceptant la réserve, que la voix de la conscience suggérait à un grand nombre de catholiques. De deux choses l'une : ou la constitution ne renfermait rien que de conforme à la religion, comme vous le prétendez, ou bien elle contenait des articles qui lui sont contraires, comme nous en avons l'intime conviction. Dans le premier cas, la réserve était inutile à vos yeux, et vous pouviez l'accepter sans le moindre inconvénient ; dans la seconde hypothèse, au contraire, elle était nécessaire, et vous ne pouviez pas la refuser, sans attenter aux droits inviolables de la conscience. Veuillez relire, Messieurs, avec le calme de la raison, et notre circulaire publique sur le serment, et les directions données aux confesseurs, et le dernier avis à MM. les doyens sur la même question ; vous ne tarderez pas à reconnaître qu'il y a eu de votre part une déplorable méprise ; que nous avons obéi au sentiment du devoir, en cette occasion, avec tous les ménagements commandés par la gravité des circonstances. La première circulaire, en effet, n'était ni *prohibitive*, ni *restrictive*, mais elle se bornait à énoncer les règles de la morale catholique, sur la question religieuse du serment, laissant à chacun la liberté d'agir ensuite d'après sa conscience. Les directions données aux confesseurs ne renfermaient aucune *intrigue politique* ou autres ; mais elles indiquaient la marche

à suivre pour diriger avec sagesse et charité les pénitents qui se présenteraient au saint Tribunal. Enfin, le dernier avis envoyé à MM. les doyens n'indiquait nullement que le serment pût être prêté sans condition ; mais il indiquait la formule la plus douce de la réserve , pour épargner à de pauvres campagnards consciencieux et l'offense de Dieu et les amendes auxquelles ils étaient exposés. D'après ces explications, ce serait à vous, Messieurs, à regretter d'avoir donné à une affaire si naturelle et si simple des proportions immenses, un caractère d'excessive irritation, qui ont ému profondément toute la population.

» Tout ce que nous venons de dire, Messieurs, suffit abondamment pour faire apprécier le reproche que vous nous adressez, de proclamer la religion en péril, tandis que le danger, selon vous, viendrait de nous-même. A cet égard, nous osons vous dire que nous ne craignons ni le jugement de Dieu, ni celui de nos diocésains, ni celui de la postérité. En effet, comme premier Pasteur du diocèse, nous n'avons jamais eu en vue que le maintien, dans ce canton, de la religion catholique, apostolique romaine, telle que Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a établie, telle que les Apôtres l'ont enseignée, telle que l'ont comprise et pratiquée les grands modèles des vertus chrétiennes que l'Eglise honore. Veuillez, Messieurs, de votre côté, ne pas entraver l'autorité des Pasteurs de l'Eglise dans l'exercice de leur sainte mission, et alors la religion de nos pères prospérera au milieu du peuple fribourgeois. Plus que personne aussi, nous désirons la fin des troubles qui agitent notre canton, et nous appelons à cet effet de tous nos vœux les relations de bonne harmonie entre les deux autorités. Nous avons prouvé ce désir, par tous les détails de notre correspondance officielle, depuis onze mois, en nous montrant disposé à faire tous les efforts et tous les sacrifices compatibles avec nos devoirs d'Evêque. Nous l'avons prouvé par l'offre que Mgr. Luquet vous a faite, de notre part, d'une conférence pour examiner de concert, et devant ce Prélat, les conflits existants, et pour en procurer la solution pacifique ; offre qui, à notre grand regret, a été repoussée. Nous l'avons prouvé, enfin, par les nouvelles tentatives de conciliation, tout récemment

faites auprès de vous par des Prêtres respectables que nous avions délégués à cette fin ; tentatives que vous avez encore rendues inutiles.

» Maintenant, Messieurs, avant de répondre à vos sommations, il ne nous reste qu'à dire un mot du principe sur lequel vous les appuyez. La *constitution*, dites-vous, *est la loi suprême du pays* ; cela est vrai, tant qu'il ne s'agit que *des devoirs civils*. Mais outre la constitution, avant elle et au-dessus d'elle, il y a la loi de Dieu, l'Evangile, c'est-à-dire la doctrine de Jésus-Christ avec sa morale ; loi suprême qui lie toutes les consciences, trace la ligne de tous les devoirs, et règle l'usage de tous les pouvoirs comme de tous les droits. C'est cette loi, Messieurs, qui est la loi vraiment immuable au milieu de toutes les vicissitudes humaines, la charte souveraine à laquelle toutes les autres doivent être subordonnées ; c'est de cette loi sainte que toutes les lois d'ici-bas tirent leur force et leur sanction ; c'est d'après ses principes que toutes les constitutions doivent être jugées, interprétées et appliquées ; c'est dans les limites fixées par elle que les pouvoirs humains peuvent exiger l'obéissance et le respect. Dès lors, Messieurs, si, en vertu de la constitution de ce canton, il y a pour le Clergé, comme pour les fidèles, des devoirs civils communs à tous les citoyens, il y a aussi pour eux, et avant tout, des obligations rigoureuses imposées par la loi de Dieu ; obligations que l'Eglise, dépositaire et légitime interprète de l'Evangile, a seule la mission de déterminer, et dont aucun pouvoir humain n'a le droit de dispenser.

» En conséquence, Messieurs, voici notre réponse à vos sommations :

» 1° Dans tous les points où la constitution et les lois n'imposent que des devoirs civils, compatibles avec la conscience, nous nous soumettons, avec notre Clergé, à cette constitution et à ces lois, et nous remplissons ces devoirs, auxquels d'ailleurs nous ne croyons pas avoir manqué jusqu'à ce jour.

» Dans les points, au contraire, où la constitution et les lois violent les principes de la justice, les droits et la con-

titution divine de l'Eglise, nous ne devons ni ne pouvons nous y soumettre.

» 2° Nous ne pouvons nous soumettre à la seconde sommation que dans le sens de la réponse précédente, et en particulier pour la placer dans les limites tracées par les lois de l'Eglise, qui déterminent les droits et les devoirs de l'Episcopat.

» 3° Il nous est impossible de soumettre à l'approbation de l'Etat nos mandements et nos lettres pastorales, parce que, comme Evêque, nous devons maintenir la liberté de la prédication évangélique, et que, comme citoyen, nous pouvons invoquer la constitution qui garantit la liberté de la presse.

» Quant aux constitutions synodales, c'est uniquement dans le sens des deux premières réponses que nous pouvons les mettre en harmonie avec les lois civiles.

» Pour tout ce qui précède, au reste, en dehors des devoirs purement civils, nous devons consulter le Saint-Siège apostolique et attendre ses directions, auxquelles nous serons heureux de nous conformer.

» En finissant, Monsieur le Président et Messieurs, nous vous déclarons avec assurance que nous croyons avoir rempli consciencieusement notre devoir. Quelles que puissent être les conséquences de notre conduite, quel que soit le sort qui nous attend, le calme, la confiance en Dieu, la vue de la Croix, les espérances de la vie future, et par-dessus tout la grâce divine nous soutiendront. Nous ne cesserons pas de bénir le Seigneur, et de le conjurer de faire servir tout ce qui nous arrivera à sa gloire et au triomphe de son Eglise.

» Agréez, Monsieur le Président et Messieurs, une nouvelle assurance de notre haute considération.

» † ETIENNE. Evêque de Lausanne et Genève. »

Ce langage si digne et si calme ne laissait rien à objecter. Mais Mgr. Marilley défendait une cause trop juste; sa modération, sa fermeté, son désir de la paix et sa loyale indépendance, faisaient un contraste trop éclatant avec la mauvaise foi, la tyrannie et l'insolence du Conseil d'Etat. On résolut de se

débarrasser de ce témoin importun , qui savait si bien faire valoir les droits de la vérité. N'ayant pu briser son âme par la lutte , on essaya de le réduire par la persécution , et l'arrestation du Prélat fut résolue. Dans la nuit du mardi au mercredi 25 octobre , à deux heures du matin , des gendarmes accompagnés de quelques officiers se présentèrent à l'évêché et sommèrent le Prélat de les suivre , sans lui dire ce qu'ils prétendaient faire de lui. Ils le firent incontinent monter en voiture , sans permettre qu'il fût accompagné d'aucun de ses grand-vicaires , ni de son secrétaire. Ils refusèrent la même consolation à son domestique , qui demandait en pleurant à accompagner son maître. La voiture suivit la route de Lausanne.

Là Monseigneur fut gardé à l'*Hôtel de la poste* jusqu'au jeudi. Une foule d'hommes exaltés par d'odieuses calomnies s'ameuta devant l'hôtel , et après avoir subi de longues heures de menaces sanguinaires avec le calme d'un Pontife-martyr , sans avoir pu obtenir la visite du curé et du vicaire de Lausanne , qui sollicitèrent vainement le bonheur de le voir , l'illustre captif fut dirigé vers Chillon , antique prison féodale située sur un îlot , près de la rive Vaudoise du lac de Genève et dont le nom seul réveille de cruels et de douloureux souvenirs.

L'effet produit par l'enlèvement arbitraire du digne Prélat fut immense. Dans toute la Suisse catholique circulait , avec la triste et glorieuse nouvelle , une note contenant le noble appel qu'on va lire.

« Catholiques de toute la chrétienté , après les illustres Archevêques de Cologne et de Posen , ces nobles victimes du despotisme , contemplez aujourd'hui celui qui a su les imiter par ses vertus , son courage et ses malheurs !

» Catholiques de la Suisse , avait-on tort de vous prédire que c'était à votre religion qu'on s'attaquerait de jour en jour davantage ?

» Catholiques de Genève , c'est l'ancien , c'est le pieux et bien-aimé pasteur de vos âmes qu'on couvre de chaînes pour la sainte cause de l'indépendance de l'Eglise !

» Mais que les larmes ne coulent point de vos yeux , que votre douleur soit pleine d'espérance et de foi ! Dieu n'envoie l'épreuve qu'aux grandes âmes , et le triomphe de la sainte

Eglise de Jésus-Christ est d'autant plus certain que les victimes qu'il se choisit sont plus élevées et plus pures.

» Prions pour notre Evêque, prions pour ceux qui l'arrachent à la liberté, mais qui ne l'arracheront pas à notre obéissance, à notre amour, plus vifs et plus inaltérables que jamais. »

Ces persécutions dirigées contre l'Eglise catholique en Suisse, et ces atteintes portées à la liberté religieuse, étaient une conséquence des funestes doctrines répandues en Allemagne et dans toute l'Europe par les ennemis de l'ordre public. Les esprits sages s'en préoccupaient vivement et en concevaient de justes alarmes. Pour balancer les efforts d'un socialisme destructeur et arrêter les progrès du mal, des hommes distingués par leur talent littéraire et par leur dévouement à la société crurent devoir opposer aux ouvrages dangereux, que la presse anarchique versait à flot sur le monde, des écrits où les saines doctrines se trouvaient développées avec une noble simplicité et vengées avec force et conviction. C'était une pensée bien salubre, et ce remède, pour n'être pas le meilleur de tous, n'était cependant point à dédaigner. Ces opuscules répandus dans les villes, portés jusqu'au fond des campagnes et donnés presque pour rien, pouvaient déposer dans une foule d'esprits des germes d'ordre, de paix, et éclairer ceux qui s'étaient laissé séduire et égarer par de funestes doctrines.

Malheureusement ces écrits qui, pour le fond des choses ne laissaient rien à désirer, n'étaient pas tous présentés dans une forme assez attrayante, assez intelligible et propre à faire sur les masses une assez vive impression. Pendant que les apôtres du désordre et de l'anarchie, s'embarrassant aussi peu des règles de la logique que de celles de la vérité, ne songeaient qu'à frapper les esprits les plus grossiers par un langage hardi, piquant, simple et populaire, les champions de l'ordre et du bien public écrivaient des pages profondes, magnifiques, incomparablement supérieures à celles de leurs adversaires, mais d'un effet bien moins saisissant et qui ne pouvaient, par conséquent, opérer que d'une manière imparfaite le genre de bien que leurs auteurs s'étaient proposé en les écrivant.

L'Eglise, de son côté, n'oubliait pas que sa mission étant d'enseigner les peuples, elle doit s'efforcer surtout de leur donner des instructions appropriées aux besoins du moment, et de combattre dans chaque siècle des erreurs qui ne sont jamais les mêmes, quoiqu'elles aient toujours le même but, celui de s'opposer au règne de la vérité. Dans les feuilles périodiques religieuses ; on voyait paraître une foule d'articles signés des noms les plus honorables et qui, en donnant aux lecteurs une connaissance exacte des maux de la société, indiquaient comme remède souverain, le retour aux principes de la religion ; elle seule pouvant inspirer d'une manière efficace et solide le respect pour l'autorité, l'amour de l'ordre public, et cette patience qui fait qu'on supporte avec courage les maux de la vie, et les privations de tout genre dans lesquelles la Providence nous fait trouver ici-bas une épreuve, et la semence d'une éternelle gloire.

Profitant avec adresse des moindres occasions d'instruire les peuples et de répandre la saine doctrine, le zèle des Pasteurs ne pouvait manquer de s'animer à la vue de ces troupes de colons, exilés volontaires, qui abandonnaient alors la France et se dirigeaient vers nos possessions d'Afrique, pour essayer de se créer une position meilleure dans la culture des terres que le gouvernement voulait exploiter par cette voie. Les colons quittaient la capitale par troupes de cinq, huit ou neuf cents personnes, après avoir reçu des mains de l'autorité civile le drapeau, à l'ombre duquel ils devaient se lancer dans cette noble mais difficile entreprise. La religion qui avait béni les arbres de la liberté, dans l'intérêt des populations qu'elle ne manquait jamais d'évangéliser en pareil cas, la religion ne pouvait laisser partir ses enfants pour une semblable expédition, sans les bénir ici encore et leur prodiguer ses sages conseils.

L'exemple était venu de bien haut. Le premier pasteur du diocèse avait voulu honorer de sa présence et animer de sa voix et de ses exhortations quelques-uns de ceux qui allaient s'exposer aux hasards du voyage d'outre-mer, pour demander à la Providence et au travail des mains un bien-être, qu'il n'est pas défendu à l'homme de chercher à se procurer ici-bas.

Le dimanche 22 octobre, Monseigneur était parti à pied de son hôtel pour se rendre sur le quai de Bercy, la croix archi-épiscopale précédait le Pontife, qui était accompagné de ses grands-vicaires, et revêtu du rochet et du camail. Il fut reçu par les membres de la commission d'Afrique, à la tête desquels était M. Trelat, maire du 12^m arrondissement. Plusieurs représentants étaient présents.

La cérémonie commença par la bénédiction du drapeau ; près de neuf cents émigrants étaient réunis ; une foule nombreuse et émue garnissait les quais et se pressait respectueusement autour du cortège pontifical.

Mgr. l'Archevêque adressa aux colons une touchante allocution. Rappelant les grands souvenirs qui illustrent le sol de l'Afrique, ressuscitant par la pensée les gloires de cette chrétienté autrefois si célèbre et si florissante ; déplorant ensuite le long abandon où ces belles contrées ont gémi sous le joug de la barbarie et de l'islamisme, le Pontife dit à ses enfants quelle était la grandeur de la mission, qu'ils allaient accomplir sur ces plages reconquises par la foi et la civilisation. Il leur parla de cette terre devenue à jamais française, et qu'il s'agit de féconder par les arts et la paix, après l'avoir si largement arrosée de notre sang le plus précieux. Et jetant alors un regard sur les fatigues et les périls de l'entreprise, il éleva les pensées et les courages des émigrants vers cette religion sainte qui les bénissait au départ, qui devait les fortifier dans la route, et qui, adoucissant sur les lointains rivages leurs peines et leurs labeurs, leur donnerait les consolations qui soutiennent, et les grâces qui ne laissent aucun travail infécond et aucun sacrifice stérile.

Des cris de *Vive la Religion ! Vive notre Archevêque*, accueillirent ces touchantes paroles. Le peuple avait compris et répondait par sa plus respectueuse sympathie.

D'autres départs s'effectuèrent aussi à la même époque, et jamais sans que la religion y prît part et y donnât sa solennelle consécration. Nous allons citer les discours les plus remarquables, prononcés dans ces circonstances par des ecclésiastiques éminents. Ces paroles si graves, si instructives, si consolantes, méritent un long retentissement et doivent faire encore du bien dans l'avenir.

Le jeudi 26 octobre, M. l'abbé Jaquemot, vicaire-général, archidiacre, en bénissant le drapeau du nouveau village de Robert-ville, province de Constantine, prononçait les belles paroles qu'on va lire : « Chaque fois, nos concitoyens et nos frères, que ces barques s'ébranlent pour emporter vers les rivages d'Afrique une nouvelle colonie, la religion accourt sur ces bords pour joindre ses prières et ses vœux aux vœux et aux sollicitudes maternelles de la patrie. Dimanche dernier, le premier Pasteur de ce diocèse inaugurait son ministère dans cette grande cité, en venant bénir le convoi qui vous précède, et c'est encore lui qui va vous bénir par ma main et par ma bouche. Oh ! comme nous allons réciter avec ferveur pour vous la prière des voyageurs ! Nous dirons avec l'Eglise qui nous dicte elle-même ces paroles : « Que l'ange des voyages, que l'ange Raphaël vous accompagne tout le long de votre route, afin que vous atteigniez le terme de votre course, toujours pleins de santé, de paix et de joie. »

« Mais ce n'est pas assez des anges et de leurs saintes cohortes ; que Dieu lui-même qui a conduit comme par la main tant de saints et illustres voyageurs nommés dans nos livres sacrés, que Dieu conduise et guide encore aujourd'hui ses serviteurs au terme de leur pèlerinage, qu'il les console au moment déchirant du départ, qu'il les porte dans la fatigue du voyage, qu'il les protège contre le froid et la pluie, qu'il les ombre sur une autre rive contre les ardeurs du soleil, qu'il soit partout leur défense, leur appui, leur refuge.

» Telles sont les paroles que l'Eglise nous met à la bouche et que nous trouvons pour vous dans sa pieuse liturgie.

» Arrivés sur la terre d'Afrique, vous planterez, vous garderez avec courage le drapeau national que nous allons bénir ; il ramènera souvent vos pensées et vos regards vers cette France que nous aimons tous avec passion. Mais il est un autre drapeau, une autre patrie, que vos cœurs chrétiens oublieront moins encore. « Mon fils, s'écriait autrefois une héroïque mère, mon fils, je vous conjure de regarder le ciel.... » C'est là aussi la prière que vous adresse la religion votre mère. Au milieu de vos sacrifices, de vos labeurs, de vos dévouements pour créer de nouveaux champs, de nouvelles cités, n'oubliez pas qu'une Cité permanente vous attend

après le pèlerinage de cette vie, n'oubliez pas la patrie du ciel. C'est cette foi, c'est cette sublime espérance qui centuplera votre courage, qui adoucira toutes vos peines, qui vous donnera toutes les vertus des grands citoyens, je ne dis pas assez, les vertus nécessaires aux fondateurs d'une nouvelle société de la France africaine.

» Plusieurs de mes frères dans le Sacerdoce vous ont précédés sur cette plage désormais hospitalière ; ils vous attendent, ils vous ouvrent leurs bras ; plusieurs autres, je le sais, se disposent à vous suivre. Sous la conduite de l'Evêque plein de zèle qui gouverne cette illustre Eglise, ils se dévoueront à vous servir, à vous aimer, à vous instruire, à vous consoler, et par-dessus tout ils vous rappelleront sans cesse, dans la prospérité comme dans l'adversité, le grand but de la vie humaine : « Mon fils, je vous conjure de regarder le ciel. »

Non moins bien inspiré par son zèle sacerdotal, et par les élans d'un patriotisme éclairé, M. l'abbé Sibour, représentant du peuple, adressait aux colons algériens un discours aussi remarquable par les sentiments dont il est plein que par la forme brillante qu'il a su revêtir.

« Voici pour vous, citoyens nos frères, une heure bien solennelle. Son souvenir restera à jamais gravé dans vos cœurs pour les relever, au besoin, et les fortifier. Cette heure est sans doute mêlée de tristesse, car elle marque le moment d'une douloureuse séparation ; mais elle est aussi remplie de consolations, car vous y recevez de votre pays les marques les plus touchantes d'intérêt et de vive sympathie.

» Pour nous, citoyens nos frères, nous venons, comme ministre de ce Dieu dont la Providence veillera toujours sur vous, et dont le souffle propice va vous pousser vers les rivages qui vous attendent, nous venons appeler les bénédictions du ciel les plus abondantes sur votre tête et sur la tête chérie de vos femmes et de vos enfants. Nous venons, comme délégué du premier Pasteur de cette grande cité, vous apporter ici ses vœux paternels. Comme membre aussi de cette assemblée nationale, dont une des principales gloires sera d'avoir voulu efficacement, et d'avoir commencé par vous l'œuvre si importante de la colonisation de l'Algérie,

nous venons vous apporter une nouvelle preuve de ses sentiments et de sa sollicitude. Enfin, comme votre frère, nous venons vous tendre la main au départ, partager vos émotions et verser notre âme dans la vôtre.

» C'est une grande et belle chose, aux yeux de la religion qui vient vous bénir, aux yeux de la patrie qui vous suit du regard avec amour, et dont les mains maternelles ont tout fait pour écarter les périls du voyage et en aplanir les obstacles, c'est une grande et belle chose que cette sainte et pacifique expédition, à laquelle la nécessité des circonstances vous a associés. Il s'agit d'aller féconder, à la sueur de votre intelligence et de votre front, tous les germes de civilisation que la France dépose en Afrique depuis dix-huit ans, et qu'elle n'a guère arrosés qu'avec le sang de ses enfants. Courage donc ! colons algériens, vous êtes les soldats de la paix ; courage ! vous êtes les pionniers de la civilisation française sur une terre encore à moitié barbare ; courage ! vous êtes les croisés de ce siècle ; courage ! car Dieu est avec vous !

» Dieu ! citoyens nos frères, sans lequel vos efforts seraient vains et vos travaux stériles ; Dieu, qui seul peut donner la vie et l'accroissement aux semences que vous allez confier à la terre, et faire fleurir vos sillons ; Dieu, dont les mains seules peuvent élever et soutenir les remparts de cette cité nouvelle que vous allez édifier ; oui, le Dieu puissant et bon est avec vous.

» Ce qui unit Dieu aux hommes, les hommes à Dieu, et les hommes entre eux, c'est la religion. Les païens eux-mêmes ne comprenaient pas qu'une association quelconque d'hommes fût possible et surtout durable sans le lien de la religion. Nous le comprenons bien moins encore aujourd'hui. Ces trois mots que la république a inscrits sur votre drapeau, et qui seront, pour vous comme pour nous, le fondement de notre société politique et civile, c'est la religion qui les a dictés. Les vertus qui vont vous être si nécessaires dans une colonie naissante ; l'union et l'amour, la prudence et la force, la vigilance et l'activité, voulez-vous les puiser à une source aussi pure qu'abondante ? puisez-les dans le sein de votre religion !

» Colons de l'Algérie, vos pieds fouleront bientôt cette

vieille terre d'Afrique, qui n'est plus aujourd'hui qu'un prolongement de la France. Quand le soc de vos charrues aura rompu cette couche que la barbarie y a étendue depuis douze siècles, vos yeux contempleront de glorieux débris. Ce sont les débris d'une civilisation autrefois florissante, les débris de la république romaine, mêlés aux débris d'une grande Eglise. Colons de l'Algérie, relevez pieusement toutes les ruines ; construisez avec ces nobles et saintes reliques deux édifices : la maison commune et l'église du village. Dans l'une vous abriterez vos libertés, dans l'autre votre foi et vos espérances immortelles ; puis, sur ces édifices, plantez, d'un côté, ce drapeau que la patrie confie à votre courage et à votre honneur, et de l'autre, plantez la Croix, qui est l'étendard de votre religion. Restez toujours fidèles à ces deux drapeaux ; l'un vous assurera vos droits de citoyen français, l'autre vos droits de citoyen du ciel. »

Le septième convoi des colons d'Afrique, parti le jeudi 2 novembre, fut béni par M. l'abbé Buquet, vicaire-général, archidiacre, accompagné de M. le curé de Saint-Etienne du Mont. Voici quelques passages du discours qui accompagna cette touchante cérémonie :

« Au moment, mes frères, où vous allez quitter le pays qui vous a vus naître, et vous éloigner de vos familles et de vos amis, la religion, qui embrasse dans un même amour tous ses enfants, vient vous apporter ses prières et ses bénédictions.....

» Et vous, mes frères, au milieu de ces vicissitudes de la vie, ne perdez pas de vue la pensée de Dieu.

» La pensée de Dieu est la source de toutes les vertus : elle inspire le goût du bien, elle détourne du mal, elle apprend à chacun que, s'il a des droits à exercer, il a aussi des devoirs à remplir.

» Dans les peines, dans les épreuves, dans les infortunes dont personne n'est exempt ici-bas, la pensée de Dieu soutient, console, relève le courage, empêche de tomber dans le désespoir ; car à la pensée de Dieu est toujours attachée l'espérance. »



XII.

ENCOURAGEMENT donné par le Souverain-Pontife aux nouveaux rédacteurs de l'*Ami de la Religion*. — Promulgation de la Constitution française. — La Religion y est appelée; le clergé répond à cet appel. — En Suisse, Mgr. Marilley est incarcéré au château de Chillon. — Protestation des catholiques de Genève contre cet acte de violence et d'arbitraire. — Le représentant du Saint-Siège en Suisse proteste également contre ce fait odieux. — L'Association dite de Pie IX envoie une adresse solennelle au Prélat captif. — Il est visité dans sa prison par M. l'abbé Chassot, son secrétaire. — Election du Président de la République en France, et lettres pastorales écrites à ce sujet par plusieurs Evêques de France. — Conciles nationaux en Allemagne. — Associations pour la liberté religieuse. — Etat de l'Eglise en Chine.

Parmi les feuilles périodiques vouées à la défense des intérêts de la Religion, il en est une qui compte déjà près d'un demi-siècle d'existence et qui ne s'est jamais écartée de la ligne tracée par son sage et zélé fondateur. Nous voulons parler de l'*Ami de la Religion*. Fidèle à ses principes depuis la révolution de février comme auparavant, ce journal continuait à remplir sa tâche modeste et utile, et à justifier ce titre si glorieux qui lui a valu tant d'honorables sympathies. Toutefois cette feuille était susceptible de recevoir par ailleurs des améliorations qu'il était convenable de lui donner, pour qu'elle obéît, elle aussi, à cette loi du progrès, qui domine aujourd'hui la société et qui ne pourrait que lui être favorable, si elle était toujours bien réglée.

Les estimables rédacteurs de cette feuille firent un appel à quelques-uns de nos écrivains catholiques, que l'opinion publique a justement classés parmi les plus fortes intelligences et les talents les plus distingués de l'époque. Cet appel fut entendu : l'*Ami de la Religion* sembla puiser une vie nouvelle dans les

inspirations fortes et brillantes de ses nouveaux rédacteurs. L'Eglise de France ne vit pas sans une grande joie les noms de MM. Dupanloup, de Ravignan, de Montalembert, de Falloux, de Champagny, etc., prendre place dans les colonnes d'un journal destiné à devenir un auxiliaire encore plus puissant de la sainte cause de la foi.

Persuadés que leur dévouement, dans cette nouvelle entreprise, serait une consolation pour le Souverain-Pontife, et désirant obtenir sa bénédiction pour une œuvre qui exige tant de courage, de force et de constance, MM. les rédacteurs de l'*Ami* adressèrent à Pie IX une lettre, à laquelle le zélé Pontife répondit presque immédiatement, par un bref signé de sa propre main, et qui joignait aux plus sages conseils une haute et bien consolante approbation. Nous reproduisons intégralement ces deux pièces.

« Très-Saint Père ,

» En face des redoutables périls du temps présent, et encouragés par l'extrême bienveillance dont votre Paternité a donné à chacun de nous, malgré notre indignité, des témoignages qui seront éternels dans notre souvenir; pressés aussi par l'ardeur de notre dévouement et de notre zèle envers le Siège apostolique, nous osons déposer aux pieds de votre auguste Béatitude les pensées et les sollicitudes qui remplissent notre âme, et nous déterminent à essayer dans l'humble mesure de nos forces une grave entreprise pour la défense de l'Eglise notre mère, et aussi dans l'intérêt de la société civile si violemment menacée de nos jours.

» Nous voulons parler du recueil intitulé *l'Ami de la Religion*, cet ancien journal du clergé. ce fidèle dépositaire des annales ecclésiastiques, auquel nous nous proposons, autant qu'il dépendra de nous, de donner une vie nouvelle et de restituer son ancienne autorité, si Dieu favorise nos desseins et si votre Bénignité daigne encourager nos efforts.

» Ce n'est point inconsidérément et de nous-mêmes que nous nous sommes imposé cette tâche; nous y avons été décidés et en quelque sorte contraints par les instances de plusieurs hommes éminents, et surtout par les exhortations d'un grand nombre

d'Evêques, aux vœux desquels il ne nous a pas été possible de résister.

» Que votre Sainteté nous permette maintenant de lui faire connaître, en peu de mots, dans quel esprit nous entreprenons cette œuvre. Selon la belle parole d'un Père de l'Eglise, nous ne nous présentons point dans la lice en agresseurs mais en défenseurs, *qui non impugnare sed propugnare soleant*, voulant toujours garder avec le plus grand soin la fermeté dans la doctrine, la charité envers les personnes, la mesure dans les choses, la convenance dans le langage, et pour tout dire en un mot, avec l'Apôtre : *la forme des paroles saines*, évitant les nouveautés profanes de paroles, ayant horreur des querelles et des vaines difficultés qui engendrent plutôt la contradiction que la foi ; par-dessus tout attachés du fond de nos entrailles à la chaire de Pierre, qui est la colonne et le fondement de la vérité, et ne croyant pas pouvoir combattre le bon combat, à moins que la sainte Eglise romaine, mère et maîtresse de toutes les Eglises, et que le Pasteur suprême des brebis et des agneaux ne nous ait bénis.

» Au moment d'entrer dans la carrière, nous nous prosternons aux pieds de votre Sainteté, et nous sollicitons avec les plus humbles prières la bénédiction apostolique, afin qu'elle descende et découle sur nous du cœur de Celui qui est le Père le plus magnanime et le plus tendre ; de telle sorte que, comme autrefois le défenseur d'Israël, nous trouvions la douceur dans la force, et l'essaim des abeilles dans la bouche du lion. »

Voici la réponse du Saint-Père :

Bref de N. S. P. le Pape PIE IX, à M. l'abbé Dupanloup.

« Très-cher fils,

» Salut et bénédiction apostolique.

» Au milieu de nos sollicitudes pour le salut et l'accroissement de la religion catholique, ce n'a pas été une médiocre consolation pour nous que de recevoir votre lettre en date du 5 de ce mois. Nous sentions avec douleur les très-graves dommages, qui résultent des écrits publiés chaque jour par les mé-

chants, et nous souhaitions ardemment que des hommes distingués, se réunissant de toutes parts, répandissent par des écrits contraires et prissent avec liberté la défense de la vérité foulée aux pieds. Aussi le dessein que vous et vos amis, très-cher fils, avez formé de rendre au recueil périodique intitulé l'*Ami de la Religion* son ancien crédit et son ancienne dignité, nous a été grandement agréable. Nous en avons, comme il était juste, rendu nos actions de grâce au Dieu tout-puissant qui vous a inspiré une telle pensée, le suppliant humblement de vous faire accomplir par sa grâce, avec joie et courage, l'œuvre que vous allez entreprendre. Et nous l'espérons avec d'autant plus de confiance que, sans aucun doute, Dieu lui-même, dans sa bonté, ne dédaignera pas de récompenser par son assistance divine le zèle de votre respectueuse obéissance envers ce siège du Bienheureux Pierre et envers nous-même, zèle dont vous avez donné dans cette circonstance même un éclatant témoignage.

Mettez donc la main à l'œuvre, fidèles à la pensée que vous nous avez exprimé dans votre lettre, vous présentant dans la lice, non comme des agresseurs, mais comme des défenseurs, voulant observer la mesure dans les choses et surtout la charité envers les personnes. Et ce qui, par-dessus tout, nous assure que cette entreprise sera d'une grande utilité pour tous les intérêts de la chrétienté, c'est que vous, hommes distingués par la piété et par la doctrine, renommés tant dans votre pays qu'à l'étranger, par le zèle le plus ardent pour la religion catholique, vous lui avez consacré votre dévouement. C'est pourquoi nous proposerons à votre imitation, à vous et à tous les écrivains qui parcourront avec vous la même carrière, le glorieux exemple d'Augustin qui, en réfutant les erreurs de son temps, demandait un esprit pacifique et tranquille, plus occupé de la pensée de convertir ses ennemis que de les vaincre. Car bien que le Seigneur emploie ses serviteurs pour renverser le règne de l'erreur, il veut pourtant, quant aux hommes en tant qu'ils sont hommes, qu'on s'applique à les corriger plutôt qu'à les perdre. Enfin, comme gage des biens célestes et de tous les vrais biens, et en témoignage de notre singulière affection paternelle pour vous, nous vous donnons avec amour, très-cher fils, à vous et à vos collaborateurs notre bénédiction apostolique.

» Donné à Rome près Sainte-Marie-Majeure, le 25 octobre 1848, de notre pontificat la troisième année.

» PIUS P. P. IX. »

(*Propria manu*).

L'Assemblée nationale venait enfin de mettre la dernière main à une œuvre péniblement élaborée, et attendue avec impatience par tous les amis de l'ordre et de la tranquillité publique. Lancée par la révolution dans une route nouvelle et inconnue, la France marchait presque au hasard depuis quelques mois, et n'était guidée que par l'instinct de sa propre conservation, les souvenirs de son passé, l'habitude d'une marche régulière, et sans doute aussi par la main invisible de la Providence, qui ne voulait pas laisser rouler au fond de l'abîme cette nation justement appelée la fille aînée de l'Eglise.

Mais cet état provisoire ne pouvait plus se prolonger. Il fallait à la France une Constitution où les droits et les devoirs de ses citoyens fussent clairement exprimés et solidement garantis ; une Constitution qui fût comme la base de son nouvel état social, et dont l'apparition pût faire renaître la prospérité publique, en inspirant une confiance générale.

Cette Constitution, longtemps attendue, fut enfin votée dans son ensemble, et l'on fixa un jour pour en faire la solennelle promulgation. C'eût été pour tous les cœurs un moment bien précieux et bien doux, si l'on eût pu se défendre des craintes que l'avenir devait encore inspirer et qui prenaient principalement leurs sources dans cette absence de respect pour la Constitution elle-même, que l'on voyait déjà naître chez une foule d'hommes habitués à traiter les lois divines et humaines avec mépris ou légèreté. Pour pouvoir en effet fonder de justes espérances de paix et de bonheur sur une Constitution civile ; soit qu'elle émane d'un pouvoir étranger qui l'impose, soit qu'elle ait pris naissance dans la volonté libre et éclairée de ceux qu'elle doit régir, il faut qu'on y voie autre chose qu'un simple papier noirci par la main des hommes, et que la main des hommes peut déchirer à volonté ; il faut que le doigt de Dieu y apparaisse, et que ce monument participe en quelque sorte à l'immutabilité de son Auteur ; il faut que tout le monde s'ac-

corde dans le respect qui est dû à cette loi fondamentale ; que les petits et les grands , le peuple et ses conducteurs se donnent la main et marchent en bonne intelligence sur ce terrain où ils sont réunis , selon que le plus sage des législateurs le faisait autrefois remarquer au peuple qu'il avait été chargé de conduire : « On vous a donné une loi , disait Moïse aux Juifs , pour être l'héritage de tout le peuple de Jacob : *elle lui tiendra lieu de Roi tant qu'il aura le cœur droit , tant que les princes du peuple seront unis avec les tribus d'Israël.* (DEUT. XXXIII, 4). »

C'est sans doute dans le but de rendre aussi respectable que possible ce pacte solennel , que la nation venait de passer avec elle-même , que le gouvernement voulut inviter l'Eglise à en faire l'inauguration par la main de ses Pontifes. Voici en quels termes le Ministre de l'instruction publique et des cultes formula cette demande , non moins honorable pour ceux qui la faisaient , que consolante pour la religion à qui on l'adressait.

» Monsieur l'Archevêque , l'Evêque ,

» La Constitution est votée. L'Assemblée nationale , en décidant par un décret du 6 de ce mois que la promulgation en serait faite dans une solennité publique , a voulu que la Religion intervint pour consacrer ce grand acte , déclaration souveraine de la volonté du pays.

» L'Assemblée a ainsi terminé son œuvre dans le même sentiment qu'elle l'avait commencée , en invoquant la Providence qui inspire et soutient les institutions humaines. Elle a senti , selon les dignes paroles du rapporteur de sa commission , que « dans toutes les circonstances solennelles de la vie des nations , c'est vers Dieu que doit s'élever la première pensée , et que la consécration religieuse de l'acte qui va régir les destinées d'un grand peuple , est à la fois un hommage de reconnaissance et une demande de protection. »

» La France , monsieur l'Archevêque , l'Evêque , s'associera aux sentiments religieux de l'Assemblée nationale , comme l'Eglise s'associe elle-même à ses sentiments patriotiques. En appelant les bénédictions du ciel sur cette Constitution qui fonde et proclame la République démocratique , le clergé en-

seignera au peuple à en comprendre et à en pratiquer les principes. Il faut faire descendre dans les cœurs ce que la sagesse de l'Assemblée nationale a écrit dans le livre de la loi. Une Constitution qui assure aux citoyens des droits si étendus, leur impose en retour des devoirs non moins grands; avec le suffrage universel, chacun doit sentir qu'il a dans ses mains les destinées de la patrie, et qu'il est religieusement tenu d'éclairer au flambeau de l'amour désintéressé du pays l'exercice de ce droit sacré.

» Veuillez bien, je vous prie, Monsieur l'Archevêque, l'Evêque, donner les instructions nécessaires pour qu'un *Te Deum* solennel soit chanté dans toutes les églises de votre diocèse, le dimanche 19 de ce mois, jour de la promulgation de la Constitution dans toutes les communes de la République.

» J'invite en même temps M. le Préfet à adresser aux autorités civiles et militaires de son département les indications nécessaires pour qu'elles se concertent, suivant l'usage, dans chaque localité, avec MM. les curés et desservants.

» Recevez, Monsieur l'Archevêque, l'Evêque, l'assurance de ma haute considération.

» *Le ministre de l'instruction publique et des cultes,*

» A. FRESLON. »

Monsieur le Ministre de l'instruction publique et des cultes, en notifiant à Mgr. l'Archevêque de Paris les dispositions générales de la circulaire relative à la cérémonie religieuse, qui devait accompagner la promulgation de la Constitution, avait ajouté spécialement que « la capitale serait heureuse de voir le vénérable Prélat, qu'elle venait de recevoir avec tant d'empressement et d'espérance, bénir dans la Constitution les fondements de cette République qui est née dans son sein. »

Le Prélat répondit par la lettre suivante :

» Monsieur le Ministre,

» Je serai heureux d'appeler le premier les bénédictions du ciel sur la Constitution qui vient d'être donnée à la France. L'Assemblée nationale s'honore aux yeux des peuples civilisés,

en voulant finir son œuvre comme elle l'a commencée, par l'invocation du Nom de Dieu. Nous demanderons à ce Dieu qui tient dans ses mains les destinées des empires, de donner à notre bien-aimée patrie, après tant d'agitations, un repos assuré, le repos du présent et de l'avenir; elle le trouvera en consolidant des institutions politiques qui soient en harmonie avec ses idées et ses besoins. Puisse la Constitution que nous allons promulguer, et que la religion va bénir, pousser de profondes racines dans le pays! Puisse-t-elle fermer l'ère des révolutions et ouvrir celle des améliorations pacifiques!

» Pour nous, Monsieur le Ministre, non-seulement nous nous empresserons de concourir à l'acte solennel décrété par l'Assemblée nationale, mais nous placerons encore au nombre de nos premiers devoirs celui de faire comprendre au peuple et de lui faire aimer les principes qui servent de base à notre nouvel ordre politique.

» Recevez, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute considération.

» † M.-D. AUGUSTE, Arch. de Paris.

» Paris, 10 novembre 1848. »

Convoqué par son Archevêque, le clergé de Paris s'empressa de venir ajouter par sa présence à l'éclat de cette cérémonie à la fois civile et religieuse. Le temps ne les favorisa pas, il était froid, sombre et triste; la neige tombait, et un vent glacé faisait gémir les arbres dépouillés. Chacun portait en soi de douloureuses préoccupations. Une morne et silencieuse anxiété trahissait partout les alarmes de l'avenir, et pourtant la cérémonie fut grande et majestueuse. C'est que la pensée religieuse y dominait, c'est qu'au-dessus de cette Assemblée qui venait de rédiger la loi fondamentale d'un grand peuple, au-dessus de ces magistratures chargées d'exécuter les décrets de la volonté nationale, au-dessus de ce Président qui lisait la Constitution nouvelle, au-dessus de toute cette pompe et de tout cet appareil, se dressait l'autel de l'Agneau immaculé, dont le Sang a racheté le monde et peut seul encore régénérer, dans un mystique baptême, notre société vieille de quatorze siècles. L'idée de Dieu, vague sans doute chez beaucoup, réduite pour

plusieurs à l'état d'instinct et de sentiment, l'idée de Dieu remplissait invinciblement tous les esprits.

Des acclamations touchantes et sincères accueillirent le Clergé sur son passage; les légions crièrent : *Vive la Religion!* Voici quelques détails sur la cérémonie :

Une forêt de mâts vénitiens, suivant le mur intérieur des fossés qui entourent la place, disposés par groupes réguliers que reliaient entre eux des guirlandes de feuilles de chêne, ornés enfin d'écussons sur lesquels étaient inscrits les noms des 86 départements et de chacune des colonies, composaient un système de décoration simple, mais élégant. Quatre mâts plus grands que les autres, s'élevaient aux quatre angles de la place.

Le pont de la Concorde avait aussi ses ornements : des trépieds d'une grandeur démesurée étaient à la place qu'occupaient jadis les statues des grands hommes; quatre grandes colonnes de granit égyptien soutenaient les devises flottantes de *liberté, égalité, fraternité*. Au centre, l'obélisque était entouré de faisceaux, de drapeaux aux trois couleurs; et, à son pied, faisant face à l'autel construit devant la grande grille du jardin des Tuileries, on voyait la statue symbolique de la Constitution.

L'autel, construit dans des proportions gigantesques, élevait à quatre-vingt-dix pieds dans les airs son dôme quadrangulaire de velours rouge doublé d'étoffe d'or, et surmonté d'une grande croix dorée. Sur les quatre faces de la corniche, on lisait la devise de la fraternité évangélique : *Aimez-vous les uns les autres!*

La tribune du corps diplomatique, de la cour de cassation, du conseil-d'état, des tribunaux et des autres corps constitués faisait pendant à celle des représentants, et lui était semblable en tout point.

A neuf heures, l'Assemblée nationale, qui s'était réunie dans son palais, en sortit pour se rendre au lieu de la cérémonie. Le pont de la Concorde, qu'elle devait traverser, était garni depuis le matin d'une double haie de gardes nationaux. A sa tête marchait son président, M. Armand Marrast, et le général Cavaignac, chef du pouvoir exécutif, portant

l'uniforme de général de division. Derrière eux, venait le Conseil des ministres, puis les vice-présidents, les secrétaires et les questeurs, et enfin les membres de l'Assemblée, au nombre d'environ trois cents, et marchant deux à deux.

Quand elle eut pris place dans la tribune qui lui avait été réservée à droite de l'autel, le Clergé, qui de son côté s'était réuni à la Madeleine, s'avança à son tour par la rue nationale.

Les séminaires de Saint-Sulpice, de Saint-Lazare, des Missions-Étrangères, de Picpus, du Saint-Esprit, les trente-huit paroisses de Paris, le chapitre de Notre-Dame, un très-grand nombre de prêtres en habit de chœur, placés de distance en distance dans les rangs de cette procession, NN. SS. les Evêques d'Orléans, de Quimper, de Langres, et le préfet apostolique de Madagascar, couverts de la chape et de la mitre, précédaient Mgr. l'Archevêque de Paris : ce Prélat tenait la crosse et bénissait sur son passage.

Les cinq Prélats prirent place en avant de l'autel ; puis, M. Armand Marrast et le bureau de l'Assemblée, M. le général Cavaignac et les ministres se rendirent sur la plateforme qui avait été préparée, et là, debout et tête nue, malgré la neige, le Président de l'assemblée donna lecture du préambule et des 116 articles dont se compose la nouvelle Constitution.

La lecture achevée, une salve de cent et un coups de canon, répétée par six des forts détachés qui environnent Paris, annonça au département de la Seine la promulgation officielle du nouveau pacte social. Cependant 300 exécutants, chanteurs et instrumentistes militaires, choisis parmi les élèves du Conservatoire, la garde nationale et les chœurs de l'Orphéon, avaient entonné le *Te Deum* composé pour la cérémonie par M. A. Elwart, professeur du Conservatoire de musique ; et en même temps Mgr. l'Archevêque de Paris, montant les degrés de l'autel, y célébrait une messe basse terminée par la bénédiction solennelle et le *Domine salvam fac rempublicam*.

Le Clergé, après le service divin, ayant regagné la Madeleine dans l'ordre processionnel où il était venu, le défilé des troupes commença, en présence du général Cavaignac,

des ministres et des membres de l'Assemblée, placés à la droite des légions, faisant face à l'obélisque et à pied.

Le défilé finit à quatre heures.

Dans les départements, comme à Paris, la Religion intervint pour consacrer la promulgation de la loi fondamentale, destinée à diriger la marche de la nation française dans la nouvelle route qu'elle venait de s'ouvrir.

L'Eglise catholique en Suisse continuait à gémir sous le poids des persécutions; mais, loin de perdre courage au milieu de leurs épreuves, les fidèles semblaient y puiser une ardeur nouvelle pour défendre la sainte cause de la religion. Les Evêques ayant ordonné des prières publiques pour le généreux et pieux prisonnier de Chillon et pour les besoins de l'Eglise en Suisse, on vit les temples sacrés se remplir d'une foule empressée et retentir des plus ardentes prières pour attirer les miséricordes de Dieu sur cette portion de l'Eglise si tristement opprimée, et pour obtenir la délivrance de l'Evêque de Genève.

Il eût peut-être été facile au vénérable prisonnier d'échapper à la captivité par une fuite que ses persécuteurs, embarrassés de leur proie, eussent été probablement les premiers à favoriser; mais le prélat, se souvenant de l'exemple qu'avait donné en pareil cas le grand Apôtre, qui exigeait pour son honneur une mise en liberté solennelle et juridique, répondit : « Je ne sortirai de Chillon volontairement qu'après avoir été jugé; l'honneur de la religion, l'honneur de l'épiscopat et le mien l'exigent. »

C'est dans le but de hâter cette délivrance tant désirée que les catholiques de Genève crurent devoir adresser à l'Assemblée fédérale une pétition, qui fut signée par le plus grand nombre des communes, à l'unanimité, et par toutes les notabilités catholiques du canton; elle était conçue en ces termes.

« A Monsieur le Président et à Messieurs les membres de l'Assemblée fédérale helvétique.

» Messieurs,

» Nous avons appris avec une profonde douleur que Mgr.

Marilley, notre Evêque, après avoir été arrêté à Fribourg, dans la nuit du 24 au 25 octobre, a été livré aux autorités du gouvernement du canton de Vaud, et qu'il est prisonnier au château de Chillon

» Nous n'avons pas l'intention d'user en ce moment de notre droit de citoyens suisses, en exprimant notre sentiment sur l'arrestation, sur la déportation et sur l'incarcération de Mgr. Marilley, que nous regardons comme ayant eu lieu contrairement aux formes juridiques et légales et aux articles 42, 43, 44, 48, 53, et 55 de la Constitution fédérale.

» Mais nous venons réclamer la liberté de notre Evêque, au nom des traités qui nous lient à la Suisse (art. 3 du protocole de Vienne, § 7 et 8; art. 12 du traité de Turin); au nom du bref d'incorporation, du Souverain Pontife Pie VII; et au nom de notre constitution cantonnale, qui garantit ces traités et sanctionne la liberté religieuse. Nous ne voulons pas même relever les prétextes dont nous croyons qu'on s'est servi pour accomplir un acte que nous estimons contraire à la liberté civile et religieuse; nous restons profondément pénétrés de vénération, d'obéissance et d'amour pour notre Evêque, et nous le regardons spécialement, dans les circonstances présentes, comme un généreux défenseur de la liberté de notre Eglise. Il a su allier aux démarches les plus conciliantes, la fermeté que lui commandaient les devoirs sacrés de la religion.

» Nous avons la confiance, Messieurs, que dans votre désir de cicatriser les plaies de la patrie commune, vous accueillerez la juste demande que nous avons l'honneur de vous adresser, de faire rendre la liberté à Mgr. notre Evêque.

» Daignez agréer, Messieurs, l'hommage de notre profond respect. »

La Providence, qui égale ordinairement les consolations aux douleurs, pour ceux qui savent adorer ses desseins et attendre en paix leur exécution, ménagea de bien doux moments au Prélat captif, en faisant arriver jusqu'à lui, de loin et de près, les témoignages les plus touchants d'une sympathie justement méritée. Du fond même de l'Allemagne, l'association dite de Pie IX adressa à l'auguste prisonnier une lettre digne

des plus beaux temps de l'Eglise, et qui fait autant d'honneur à la piété de ceux qui l'ont écrite, qu'à la généreuse fermeté du Confesseur de la foi qui méritait si bien de semblables éloges. Voici le texte de cette adresse de l'association de Pie IX, en Allemagne, à Mgr. Marilley, Evêque de Lausanne et Genève :

« C'est de bien loin que nous est arrivée la douloureuse comme aussi la joyeuse nouvelle de votre violente expulsion de votre siège épiscopal : nouvelle douloureuse, parce que nous apprenons que les ennemis de l'Eglise de Jésus-Christ, de ses institutions et de ses serviteurs sont nombreux, et que leur aveuglement est sans limites ; nouvelle joyeuse, parce qu'elle offre à nos regards un Pasteur fidèle, un confesseur plein de courage et un intrépide défenseur des droits et de la liberté de l'Eglise. O très-digne prince de l'Eglise ! deux fois vous avez combattu pour le nom de Jésus, et deux fois vous avez été digne de souffrir pour lui l'outrage, l'exil et la prison. Combien nous nous réjouissons d'avoir de si dignes Pontifes ! combien nous nous sentons fortifiés par votre force, votre mépris du monde et votre zèle apostolique !

» Combien nous nous sentons obligés à la reconnaissance pour votre constante fermeté ! Vos souffrances, les privations et les tribulations de votre captivité sont de nombreux témoins de la force inspirée par la foi catholique, et de la fidélité à cette foi.

» Magnanime Evêque ! vous êtes dans le rang de ces glorieux princes de l'Eglise qui, avec notre illustre Clément-Auguste et avec les Evêques de Posen et de Luxembourg, brillent aux yeux des peuples catholiques comme des astres conducteurs, dans le ciel de la liberté de l'Eglise.

» Que Votre Grandeur daigne accepter l'expression de nos plus profonds respects et de la plus sincère reconnaissance de notre cœur catholique, et que de sa prison elle daigne nous envoyer sa bénédiction !

» *L'association de PIERRE IX.*

» Neuss, la veille de la fête de S. Martin, confesseur, 1848. »

A ces consolations, venues de si loin, se mêlaient des

témoignages de tendre attachement, prodigués par ceux qui pouvaient pénétrer jusqu'auprès de l'auguste Prélat, et passer avec lui quelques-uns de ces moments dont les impressions ne se traduisent point dans le langage humain. M. l'abbé Chassot, secrétaire de Mgr. de Genève, ayant obtenu la faveur de lui être un instant présenté, rendit compte de cette intéressante visite dans les lignes suivantes, qu'on ne lira pas sans émotion :

« Arrivé à Vevey, nous nous adressâmes à M. le Préfet, et nous lui fîmes connaître le but de notre démarche. Ce fonctionnaire voulut bien apprécier le sentiment qui nous faisait agir et s'offrit pour nous conduire lui-même à Chillon. Nous y arrivâmes vers midi. Je n'ai pas besoin de dire ici combien de mouvements divers agitaient mon âme, lorsque je franchis le seuil de la redoutable enceinte.

» M. le Préfet nous présenta à M. l'Intendant, qui nous reçut avec une politesse pleine de prévenances. Je dois déclarer ici que tout le personnel qui est en relation plus ou moins directe avec Sa Grandeur, a pour elle les soins et les égards que commandent sa dignité et sa position.

» Lorsque Monseigneur eut diné, M. le Préfet vint nous annoncer qu'il nous permettait d'avoir une entrevue avec Sa Grandeur, à certaines conditions qu'il posa et auxquelles nous fûmes heureux de nous soumettre. Nous visitâmes d'abord tout le château, ses souterrains, son arsenal, ses prisons.

» Nous arrivâmes enfin à la chambre de Monseigneur, située dans la partie supérieure du château, du côté du lac, et réparée à neuf depuis peu d'années.

» Nous trouvâmes Monseigneur ému, mais calme, le front serein et surtout plein de cette résignation, de cette confiance et de cette force d'âme que donne le témoignage d'une bonne conscience. Nous fûmes heureux d'apprendre de sa bouche que sa santé n'avait point souffert, qu'il était sans ennui, et que le temps lui paraissait encore trop court, partagé qu'il est entre la prière et le travail. Sa Grandeur déjeûne à huit heures, dîne à midi et soupe à cinq heures et demie ; bien qu'elle puisse sortir pendant deux heures, elle profite rarement de la latitude qui lui est accordée à cet égard. C'est à des détails de ce genre que se borna l'en-

treten, qui eut lieu en présence de M. le Préfet, de M. l'Intendant et d'un gendarme. Les réserves qui nous avaient été faites d'avance, et que nous avions à cœur de respecter, ne nous permettaient pas de parler des événements du moment, ni des affaires du diocèse. Monseigneur profita cependant de cette occasion pour adresser quelques demandes à M. le Préfet. En particulier il exprima le désir de se confesser ce jour-là au plus tard, et de célébrer les saints mystères, conformément à ses habitudes et aux pratiques de la religion dont il est le Pontife ; il demanda en outre qu'il lui fût permis de recevoir quelques-uns des journaux auxquels il est abonné. M. le Préfet ne crut pas pouvoir prendre sur sa responsabilité d'acquiescer à ces demandes, mais il voulut bien se charger de les transmettre au conseil-d'état ; il conseilla de plus au domestique de Sa Grandeur de renoncer pour le moment à l'idée de rester auprès d'elle, à raison des difficultés que ce projet pourrait rencontrer.

» Avant de nous séparer, je demandai à Monseigneur sa bénédiction paternelle, non-seulement pour moi, mais encore pour tant d'âmes fidèles auxquelles je désirais la communiquer.

» Nous quittâmes Chillon ; une immense consolation remplissait nos cœurs d'avoir vu l'illustre captif, objet si digne de notre amour ; mais aussi une indicible douleur nous accablait en pensant qu'il fallait le laisser encore sur la terre de la captivité.»

Pendant que ces événements tristes mais glorieux se passaient en Suisse, il se préparait pour la France un moment solennel. Le 10 décembre était fixé pour l'élection du Président de la République. L'Eglise ne pouvait demeurer indifférente à ce choix si important et dont les suites pouvaient influencer, non-seulement sur les destinées de la patrie, mais aussi sur celles de la religion en France. Nous aimons à recueillir, dans ces circonstances délicates et imposantes, la parole si calme, si lumineuse de nos premiers Pasteurs, et à étudier la sage réserve qui dirige toujours, en pareil cas, les élans de leur zèle. C'est pour nous un bonheur de reproduire leurs discours et leurs lettres dans nos *Annales* ; rien ne pouvant faire mieux connaître l'esprit de l'Eglise et l'as-

sistance divine , qui ne lui manque point dans les temps ordinaires , mais qui se manifeste encore avec plus d'éclat dans les moments critiques et solennels.

Voici les admirables conseils que donnait aux curés de son diocèse Mgr. l'Archevêque de Paris , à qui il convenait si bien de prendre l'initiative en pareille circonstance :

« Monsieur le Curé ,

» La France est appelée à élire dans un mois le Président de la république. Jamais acte ne fut plus important, il peut assurer ou compromettre pour longtemps la paix publique. Les partis s'agitent autour de nous : il ne faut pas s'en émouvoir, c'est une des conditions de notre vie politique. Ils cherchent à s'assurer la victoire , comme c'est leur droit. Je n'ai pas besoin de vous le dire , Monsieur le Curé, je n'ai pas besoin de dire au Clergé de ce diocèse que, comme citoyens, c'est aussi votre droit et votre devoir à tous d'adopter, selon vos convictions, une des candidatures qui se présentent; mais que, comme Prêtres, vous devez rester étrangers à tous les partis. Il faut que la religion plane bien au-dessus de cette région, où s'agitent et s'enflamment les passions humaines.

» La religion est pour tous les hommes une Mère commune. Comme Dieu lui-même, elle ne fait point acception de personne. Elle est semblable à ces sources rafraichissantes , où , après la bataille, vainqueurs et vaincus viennent s'abreuver. Je prie le clergé de Paris de régler là-dessus sa conduite. Qu'on ne puisse pas l'accuser de faire servir son ministère au triomphe d'un parti. Ce ministère se compromet toujours au contact des intérêts terrestres, même les plus respectables.

» Mais à côté des intérêts , il y a des devoirs. Ici vous ne sauriez vous imposer la même réserve. Les devoirs politiques n'obligent pas moins que les autres. Il y en a deux importants dans la circonstance où le pays va se trouver , qu'il vous faut rappeler au peuple : le premier est l'obligation où il est d'user du droit de suffrages que la Constitution lui reconnaît. S'abstenir dans un pareil moment , lorsqu'on tient dans ses mains les destinées de son pays, c'est prévariquer ; il faut donc user de son droit, c'est le premier devoir. Mais il faut en user

consciencieusement et c'est le second. Chacun doit se recueillir dans le sanctuaire de sa conscience et là, choisir religieusement parmi les candidats proposés celui qui paraîtra le plus digne des hautes fonctions qu'il s'agit de déléguer, le plus favorable à la liberté civile et religieuse, le plus propre en même temps à protéger l'ordre social et à préserver la France de nouvelles secousses.

» Or, pour faire ce choix avec discernement, nous avons tous besoin de nous adresser à Dieu, qui est la source de la lumière et de la vérité. Nous lui demanderons non-seulement de nous éclairer, mais encore d'éclairer nos frères, et par sa grâce d'incliner les volontés vers le bien, afin que l'élu du peuple soit aussi son élu, et que tant qu'il tiendra les rênes de l'Etat, la France jouisse, à l'ombre de ses institutions, de la paix, mère de la prospérité, et l'Eglise de Dieu, de la liberté qui lui est nécessaire pour remplir ici-bas complètement sa mission.

» En conséquence, M. le Curé, après en avoir conféré avec le vénérable chapitre de notre église métropolitaine, nous ordonnons qu'un *Veni Creator* soit chanté, avant la grand'messe, dans toutes les églises ou chapelles du diocèse, le 3 décembre, premier dimanche de l'Avent.

» Ce même jour, on chantera au salut l'antienne *Sub tuum*.

» Nous invitons les âmes pieuses à prier dans les mêmes intentions.

» Les prêtres continueront à réciter à la messe les oraisons *De Spiritu sancto*.

» La présente lettre sera lue au prône de toutes les paroisses du diocèse le dimanche qui suivra sa réception.

» Recevez, M. le Curé, l'assurance de mon sincère et bien affectueux attachement.

» † MARIE-DOMINIQUE-AUGUSTE, Arch. de Paris. »

Il n'y avait pas moins de sagesse, ni moins de piété, dans les conseils donnés par Mgr. l'Archevêque de Bordeaux, dont les brillantes paroles recouvrent ordinairement de si excellentes pensées.

» Peu de jours après la promulgation de la Constitution,

disait le Prélat, aura lieu l'élection du Président de la République, nouvelle occasion de faire éclater notre dévouement à la double cause de la religion et de la patrie ; de cette élection, nous ne craignons pas de le dire, dépend le sort du pays, l'ordre ou le désordre, la prospérité ou la ruine.

» Lasse de secousses et de malheurs, la France éprouve le besoin du repos. Libre des combats du dehors, il est temps aussi qu'elle soit délivrée des combats du dedans ; elle veut à sa tête un gouvernement régulier. Nous allons donc être appelés à nous donner un chef.

» Assurément, celui-là méconnaîtrait ses devoirs et de chrétien et de Français, qui refuserait de prendre part au vote dans un moment aussi décisif. L'Europe entière nous observe avec inquiétude et attend peut-être le résultat de ce vote, pour savoir ce qu'elle a à espérer ou à craindre. Maîtresse de ses destinées par l'élection populaire, la France comprendra qu'elle doit à l'application de ce principe toute son intelligence, toute son impartialité.

» Pour vous, nos T. C. F., qui avez marché jusqu'ici *dans une heureuse unanimité de sentiments*, continuez à ne prendre conseils que de votre bon esprit et de votre conscience. Votre sagesse a préservé notre belle Gironde des maux qui ont pesé si cruellement sur d'autres provinces ; et si vous restez bien pénétrés de cette vérité que la République ne peut reposer que sur les bases éternelles de la religion, de la propriété et de la famille, votre suffrage pour l'élection d'un Président tombera sur le plus digne et le plus capable, sur le citoyen qui aura à cœur de ne dépendre que de Dieu et de la manifestation nationale, expression de la pensée du pays.

» Vous n'oublierez pas non plus que tous les efforts et tous les calculs de la prudence humaine sont en défaut lorsque la Sagesse éternelle n'y préside pas, que *ce serait en vain que nous travaillerions à élever l'édifice* de nos institutions nouvelles, *si le divin Architecte n'édifie avec nous*. Entreprendre de gouverner les peuples sans l'aide de Dieu, c'est s'exposer sans boussole et sans guide à l'inconstance des vents et à la fureur des tempêtes. Ce n'est ni de la valeur des soldats, ni des ressources du génie, qu'il faut attendre notre salut, *mais du Dieu*

puissant qui change les temps , transfère à son gré les empires , qui seul est Libérateur et Sauveur.

» Ne nous dissimulons pas que nous pouvons être réservés à de grandes épreuves. Jamais Dieu n'a mis un sceau plus mystérieux sur le livre de notre avenir. Qui pourrait dire vers quel terme nous marchons , et quelle sera l'issue de cette lutte d'idées et d'intérêts qui agitent le monde ? Avec une immense confiance en Dieu et un grand amour les uns pour les autres , nous conjurerons bien des maux. Voyons les choses au point de vue de la foi ; car notre foi , en plaçant le principe et la fin de notre espérance au-dessus de la terre , l'affranchit des fluctuations politiques et des révolutions d'ici-bas. »

Mgr. l'Evêque de Gap insistait vivement sur l'obligation imposée à tous les amis de la religion et de la tranquillité publique , de balancer , par leurs suffrages éclairés et conscien- cieux , les efforts des ennemis de la société , qui parviendraient sans peine à la bouleverser , si les hommes de foi et d'ordre leur abandonnaient , par une coupable négligence , le champ de bataille électoral.

» C'est un devoir rigoureux pour chaque citoyen , disait le Prélat , de concourir à l'élection du 10 décembre , devoir de premier ordre , dont l'accomplissement est tellement obligatoire , que l'un des plus savants Evêques de notre France ne craint pas de poser en thèse générale et d'affirmer « que l'omission habituelle des devoirs électoraux , quand elle est fondée uniquement ou principalement sur la crainte de se gêner , de se déranger de ses propres affaires , de s'attirer des désagréments personnels , est en soi coupable , non-seulement devant les hommes dans l'ordre social , mais devant Dieu dans l'ordre spirituel et surnaturel , et que cette faute peut aller par sa propre nature jusqu'à compromettre grièvement le salut éternel. »

» Attachez-vous donc , Messieurs , à faire comprendre à vos paroissiens électeurs que la religion , que la société , que tous les intérêts de l'ordre et de la liberté réclament leur vote , que la difficulté des chemins , l'apreté de la saison , l'éloignement du chef-lieu , ne seraient que de vains prétextes , qui ne sau- veraient pas leur conscience , et que , par leur abstention , ils assumeraient sur eux la responsabilité la plus terrible.

» Ce vote libre, éclairé, consciencieux, devra porter sur l'homme le plus capable de réparer les maux de la France, le plus disposé à assurer à toutes nos libertés religieuses et sociales les garanties que, catholiques et citoyens, nous sommes en droit de réclamer; sur l'homme enfin dont la main ferme, le passé irréprochable, le patriotisme éprouvé, promètront d'opposer une digue efficace à la licence effrénée qui déborde, une barrière infranchissable aux émeutes qui grondent et menacent d'engloutir mœurs et institutions, famille et patrie. »

L'Allemagne offrait à cette époque un spectacle bien extraordinaire et bien édifiant. Le droit d'association si longtemps méconnu, si longtemps refusé aux catholiques, commençait à revivre et à porter ses fruits. Des conciles nationaux s'assemblaient sur divers points du territoire germanique. Wurzburg, Salzbourg, étaient les principaux théâtres de ces solennelles réunions. A Wurzburg, la population catholique était dans un enthousiasme difficile à décrire, en voyant quatre Archevêques et seize Evêques rangés autour de l'autel où l'on offrait le sacrifice de la messe pour appeler les bénédictions de Dieu sur cette auguste assemblée. Depuis le concile œcuménique de Trente, on n'avait rien vu de comparable dans l'Allemagne catholique.

A côté de ces assemblées des premiers pasteurs si importantes et si fécondes en résultats précieux, on voyait se réunir aussi les associations diverses dont le but est de conquérir cette liberté religieuse, objet des vœux de tous les bons catholiques d'Allemagne ou plutôt de l'univers entier. Une assemblée générale de *l'Association de Pie IX* et de *l'Union catholique* eut lieu dans les premiers jours d'octobre, et l'on ne peut voir sans admiration la sagesse des statuts qui y furent dressés, pour établir et régler les rapports que l'union doit entretenir, soit avec les pouvoirs politiques, soit avec les autres sociétés religieuses, soit enfin avec le monde catholique tout entier.

Avant de se séparer, les membres de l'association crurent devoir rédiger une solennelle manifestation de leurs sentiments, de leurs désirs, de leurs projets. Ils le firent dans un *appel*

au peuple allemand, où nous trouvons cette peinture si remarquable des maux, que l'incrédulité a semés dans le monde.

« La discorde a pénétré partout, jusque dans l'intérieur des plus modestes familles ; le mépris des lois menace les personnes et les propriétés. Les trônes des princes chancellent, et les constitutions des Etats sont à la merci des factions. La nation égarée est irrésolue, sans conseils ; ne tenant plus par rien les uns aux autres, les individus isolés se trouvent soumis à des pouvoirs sans contrôle et sans loi. L'édifice social chancelle et s'écroulera certainement, si le ciment du christianisme, si les croyances et les mœurs chrétiennes n'empêchent sa ruine.

» Seule, l'Eglise peut sauver notre pays. Elle le sauvera aujourd'hui, comme elle l'a sauvé il y a plusieurs siècles, en appelant sur la société mourante la bénédiction divine, et en arrachant les peuples du bord de l'abîme. »

Mais pour que ce remède soit efficace, il faut que la liberté soit donnée à l'Eglise, il faut que rien ne vienne gêner son action salutaire, et c'est cette liberté que l'*union catholique* engage les peuples d'Allemagne à demander, à poursuivre, à conquérir. Rien de plus sage, ni de plus entraînant que les paroles qui terminent ce noble appel :

« Dans un pays désolé par l'incrédulité, où les forces ennemies conspirent de concert en corporations organisées, où à côté du royaume de Dieu s'élève celui de Satan, l'influence salutaire de l'individu ne peut s'exercer immédiatement et directement sur la société. Il faut que les associations des justes combattent et mettent en fuite les forces ennemies.

» Peuple catholique ! nous t'exhortons, réveille-toi pour ta propre prospérité et l'honneur des autres peuples ! Joins-toi à nous dans cette grande union qui embrasse notre patrie commune ! Prie Dieu, veille et lutte sous l'étendard de la Croix, d'où il y a dix-huit siècles jaillissait sur le genre humain le sang de la rédemption : *Tu vaincras par ce signe.* »

Cette liberté, si précieuse pour la foi catholique, semblait vouloir naître aussi sur une terre arrosée jusqu'à ce jour du sang des martyrs. La persécution s'adoucissait dans la Cochinchine, et les missionnaires, moins effrayés de l'avenir, faisaient

partager à leurs amis d'Europe des espérances qu'il n'est guère permis d'accueillir qu'en tremblant.

« Nous sommes toujours renfermés dans nos trous , écrivait l'un de ces hommes apostoliques ; quoique je ne m'y ennuie pas assurément, je ne serais pas fâché néanmoins d'aller respirer un peu l'air de la campagne. On parle beaucoup du retour prochain de la paix ; nous avons appris depuis longtemps à ne plus attendre notre délivrance d'aucun secours humain ; tout notre espoir repose sur Dieu et sur sa sainte mère. Mgr. de Biblos, coadjuteur et mon intime ami, qui a pour Marie une affection particulière, a fait vœu d'élever une église en son honneur, si elle nous obtient la liberté de religion. J'ai remarqué que depuis que le roi Thien Tri est mort, cet événement a beaucoup amélioré la position des chrétiens. Son successeur, qui est un jeune homme de 18 ans, ne paraît pas disposé à nous persécuter. Les mandarins se sont bien radoucis. On assure même qu'un d'entr'eux a présenté une supplique au roi pour demander l'abolition des Edits de Minh-Menh. Sur dix mandarins dont se compose le conseil du nouveau roi, huit ont été pour la liberté religieuse. Comme vous le voyez, ce sont autant d'acheminement vers la paix, et nous ne doutons pas que ce ne soit l'auguste Marie qui inspire peu à peu à nos gouvernants des sentiments plus humains. Nous n'en sommes pas moins obligés de nous cacher avec soin. Les lois de Minh-Menh subsistant toujours, les mandarins des provinces qui n'ont reçu aucun contr'ordre continuent à se régler sur elles. Ils regarderaient encore la prise d'un missionnaire comme une très-bonne fortune.

TABLE DES MATIÈRES.

I. **ETAT** de la Suisse catholique au commencement de l'année 1848. *p.* 9. — Le R. P. de Géramb. 10. — Fermeté et désintéressement de Mgr. l'Evêque de Pignerol. 12. — Mission dans le diocèse de Clermont. 13. — Lettre de Mgr. l'Archevêque de Lyon à son Clergé. 14. — Honneurs rendus aux reliques de saint Martin, dans la paroisse de Ligugé. 16. — Une visite pastorale de Mgr. l'Evêque d'Alger. 17. — Allocution du saint Père, dans le consistoire du 17 décembre 1847. Ibid. — Nouveaux malheurs de la Suisse; le Saint-Bernard. 21. — Plaintes éloquentes de deux Evêques catholiques en Suisse. 26. — Discours de M. de Montalembert. 30. — Protestation du souverain Pontife contre l'oppression des catholiques en Suisse. 31. — L'Avent à Notre-Dame de Paris. 32. — Conférences de M. l'abbé Plantier sur l'Eglise. Ibid.

II. **EN** Allemagne, les protestants se divisent et tombent dans le rationalisme. *p.* 37. — Les institutions religieuses du Catholicisme imitées sans succès par le roi de Prusse. 38. — Lettre de Mgr. Rendu, Evêque d'Annecy. 39. — Succès des prédications du Jubilé sur plusieurs points de la France. 41. — La grande Chartreuse. 43. — Progrès de la foi aux Etats-Unis. Ibid. — Reprise de la persécution en Chine. 45. — Les Vierges de la Chine. 46. — Mission d'Afrique. Ibid. — Les Annales de la Propagation de la Foi. 48. — L'Eglise toujours remarquable par les vertus qui germent dans son sein. 51. — Mort de quelques Prêtres français distingués par leurs talents et leur piété. 52. — O'Connell entreprend le voyage de Rome; il meurt en chemin. 55. — Son oraison funèbre par le Père Ventura, à Rome, et par le Père Lacordaire, à Paris. Ibid. — Conférences de Saint-Vincent de Paul, à Bourges. 56. — Lola Montès à Munich. 58. — Triste sort des Jésuites; ils protestent de leur dé-

vouement au Saint-Siège, 59. — L'Angleterre semble perdre quelque chose de sa haine pour Rome, 60. — Retour de M. Newman dans sa patrie, 61. — Espérance pour la religion dans l'Orient, Ibid. — Mgr. Ferrieri à Constantinople, 62. — Un nouveau patriarche à Jérusalem, 66.

III. RÉVOLUTION du 24 février, 68. — Respect du peuple pour la Religion, Ibid. — Le Nonce du Pape au gouvernement provisoire, 72. — Considérations sur la République, 73. — Comment il faut entendre la vraie liberté, 74. — Troubles dans les provinces, 75. — Protestations de Mgr. le cardinal de Bonald contre la suppression des communautés et ordres religieux à Lyon, Ibid. — Circulaire de M. Carnot, ministre des cultes, aux Evêques de France, 76. — Admirable réponse de Mgr. l'Evêque de Perpignan, 80. — Retentissement de la révolution française dans toute l'Europe, 82. — Mouvement favorable à la liberté religieuse en Prusse, 83. — La Silésie ravagée par le typhus, 84. — Dévouement héroïque de plusieurs ordres religieux, Ibid. — Réapparition de Châtel, 86. — Bruits sur la future suppression du traitement des cultes et de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, 87. — Admirable lettre de Pie IX à ce sujet, 88. — Lettre du saint Père à M. de Montalembert, 90. — Conférences du Père Lacordaire à Notre-Dame de Paris, 91. — Travaux du célèbre M. Newman en Angleterre, 97. — Son *Histoire du développement de la doctrine chrétienne*, Ibid. — Lettre de Mgr. l'Evêque de la Rochelle à M. Jules Gondou, traducteur de cet ouvrage, 99.

IV. SERVICES rendus par les Prêtres d'Irlande à leur patrie, p. 101. — Mort du Père de Géramb, p. 102. — Prière que ce vénérable religieux avait composée pour le souverain Pontife, 103. — Vol sacrilège du chef de saint André, 104. — Cette précieuse relique est retrouvée, Ibid. — On la reporte à l'église de Saint-Pierre, 105. — Pompe déployée à cette occasion, Ibid. — Bonnes dispositions du sultan Abdul-Medjid, 106. — Attitude des Evêques de France, 107. — Mandements pour le carême de 1848, Ibid. — Discours de Pie IX aux prédicateurs de Rome, 109. — Décret de la sacrée Congrégation des Ordres réguliers, touchant l'admission des novices à la prise d'habit, 111. — Visite des hôpitaux par Mgr. l'Archevêque de Paris, 113. — Les Prêtres au milieu des assemblées populaires, 114. — Lettre du R. P. abbé de la Trappe de Mortagne au journal la *République française*, 115. — Plusieurs ecclésiastiques sont portés comme candidats à la future Assemblée nationale, 118. — Efforts de la presse anti-religieuse, 119. — Zèle que lui opposent les défenseurs des saines doctrines, 120. — Chagrins politiques de Pie IX, 122. — Son admirable fermeté, Ibid. — Il justifie sa conduite dans une allocution prononcée en consistoire, 125. — Mouvement populaire dans Rome, 130. — Les Jésuites obligés d'en sortir, 131.

V. Dons patriotiques offerts par le Clergé de France au gouvernement provisoire, p. 132. — Election des représentants à l'Assemblée nationale, 135. — Plusieurs membres du clergé y sont appelés par de nombreux suffrages. Ibid. — Mgr. de Paris célèbre une messe pour appeler sur l'Assemblée les bénédictions de Dieu, 132. — Fête civique imaginée par le Gouvernement provisoire, 138. — Mort de Mgr. Naudot, Archevêque d'Avignon, 139. — L'Allemagne catholique s'agit pour conquérir la liberté religieuse, 140. — Diverses Associations créées à ce sujet, 141. — Efforts que l'hérésie oppose aux progrès de la foi dans les royaumes du Nord, 142. — Les Congrégations religieuses bannies de l'Autriche, 145. — Reprise des assemblées de charité et de piété en France, 146. — Institution des Rosières à Saint-Séverin de Paris, 147. — Procession de la Fête-Dieu, Ibid. — Attitude de l'Episcopat, 148. — Mgr. l'Evêque de Troyes devenu médiateur entre les ouvriers et la Garde nationale de cette ville, Ibid. — Un ouvrier breton, 150. — Le Père Lacordaire donne sa démission de représentant du peuple, 151. — Travaux du comité des cultes, Ibid. — Projet de loi sur le rétablissement du divorce, 156. — Embarras et chagrins du souverain Pontife, Ibid. — Mgr. de Pignerol fait agréer sa démission au Pape, 157. — Conduite scandaleuse d'un desservant en Belgique, 159. — Consolation que Dieu ménage à Pie IX, 160. — Un Pacha de Jérusalem prêchant la concorde entre les Chrétiens dans l'église du Saint-Sépulcre, Ibid. — Association réparatrice des blasphèmes et de la violation du dimanche, 161. — Réception du corps de sainte Héliodore à Montpellier, Ibid. — Mort de plusieurs ecclésiastiques distingués, 162. — Mort de l'Estatique stygmatisée du Tyrol, 163.

VI. INSURRECTION de juin, p. 165. — Démarche héroïque de Mgr. l'Archevêque de Paris, 166. — Il est blessé à mort, 168. — Ses derniers instants, 170. — Lettres du Chapitre métropolitain et des vicaires-généraux capitulaires, au sujet de la mort de l'Archevêque, 173. — Empressement des fidèles autour des restes mortels du Prélat, 177. — Réflexions sur cette mort si honorable pour la religion, 178. — Cachet de sainteté imprimé sur les derniers actes de Mgr. l'Archevêque de Paris, Ibid. — Sentiments du docteur Cayol à ce sujet, Ibid. — Obsèques du Prélat, 181. — A l'Assemblée nationale on propose l'érection d'un monument destiné à honorer le souvenir de l'Archevêque, 183. — Discussion sur le lieu où devra être placé ce monument, 184. — Lettre de MM. les vicaires-généraux capitulaires à M. le Président de l'Assemblée nationale, 185. — Honneurs rendus à la mémoire de l'Archevêque de Paris dans la capitale du monde chrétien, 186. — Beaux traits du Clergé de Paris dans les sanglantes journées de juin, 187. — Deux Sœurs de la Charité, 188. — Service funèbre pour l'Archevêque de Paris, 190. — Autre service pour toutes les victimes de juin, Ibid. — Lettres pastorales de plusieurs Prélat, ordonnant des prières pour le même sujet, 193.

VII. L'ASSEMBLÉE nationale et constituante de Berlin. p. 197. — Ses dispositions peu favorables à la liberté du catholicisme. 198. — On marche en Suisse vers la suppression totale des communautés religieuses. 199. — Fondations d'églises nouvelles en Angleterre. 200. — Consécration de l'église Saint-Georges à Londres. 201. — Lettre de Mgr. l'Archevêque de Paris à Mgr. Wiseman. Ibid. — Nouveaux diocèses catholiques établis en Russie. 202. — Allocution du Saint-Père, dans le consistoire tenu le 3 juillet. Ibid. — Mgr. Brunelli est accrédité, comme Nonce du Pape, auprès du gouvernement d'Espagne. 204. — Discours du Nonce à la reine Isabelle. Ibid. — Réponse de sa Majesté. 206. — Mort prématurée de l'abbé Balme. Ibid. — Derniers moments de M. de Châteaubriand. 207. — Ses funérailles. 210. — La fête de saint Vincent de Paul à Paris. 211. — La fête de l'Assomption à Vannes. 212. — Mgr. l'Evêque de Soissons à Notre-Dame de Liesse. 213. — Coup-d'œil sur les ordinations dans divers diocèses de France. 214. — Mgr. Sibour, Evêque de Digne, est nommé Archevêque de Paris. — Lettre de MM. les membres du Chapitre de Notre-Dame de Paris au nouvel Archevêque. Ibid. — Scandale causé par la publication d'un recueil de chansons impies, et décorées du nom de républicaines. 216. — Mgr. de Langres à une distribution des prix du collège de Juilly. 218. — Lettre de M. l'abbé Leroux, vicaire de Saint-Antoine à Paris, en faveur des ouvriers demeurés sans ouvrage. 221. — Beau trait des négociants français établis à Naples. 222. — Piété et constance de Pie IX au milieu des nouveaux chagrins qui viennent l'accabler. 223. — Lettre de Sa Sainteté à Mgr. l'Evêque de Marseille. 224. — Belle démarche des catholiques de Cologne auprès du saint Père, à l'occasion de l'achèvement et de la consécration de leur église cathédrale. 225. — Visite de Pie IX à la basilique de saint Paul. 227. — Autre visite du souverain Pontife à l'église des Trinitaires. 228.

VIII. AJURATION de la baronne de Koenheritz. p. 229. — Le vénérable Pierre Claver. 230. — M. Martinez de la Rosa, ambassadeur d'Espagne à Rome, présente ses lettres de créance au Souverain-Pontife. 232. — Lettre du Pape à MM. les vicaires-généraux de Paris, relativement à la mort de Mgr. Affre. 235. — Le Pape fait l'éloge de Mgr. Affre dans le consistoire où est préconisé son successeur, Mgr. Sibour. 237. — Belles paroles de Mgr. de Langres, au sujet de l'enseignement donné dans les séminaires. 240. — Lettre du même Prélat au sujet des travaux du comité des cultes. 241. — Le budget ecclésiastique. 242. — Le Christianisme et la Démocratie. 243. — Relations établies entre le gouvernement anglais et la cour de Rome. 244. — Richesses énormes du clergé anglican. 245. — Eglises catholiques bâties en Angleterre. 246. — L'association de l'Union catholique en Allemagne. Ibid. — Efforts du radicalisme pour détruire la foi dans les royaumes du Nord. 247.

— Réapparition de Ronge dans la Bavière rhénane. 248. — Intolérance du gouvernement bavarois. Ibid. — Les congrégations et les monastères en Allemagne. 249. — Les Juifs à Vienne. 250. — Sacrilèges attentats du gouvernement contre la liberté de l'Eglise en Suisse. Ibid. — Dévotion des fidèles pour la Mère de Dieu. 253. — Pèlerinage à Notre-Dame de la Visitation de Lescure. 254. — Plantation d'une croix de mission à Saint-Souplet, dans le diocèse de Reims. Ibid. — Inauguration de la statue du général Bertrand à Touvent près Châteauroux. 256. — *Le Christ et l'Evangile* par M. l'abbé Chassay. 257.

IX. ETAT de l'Eglise catholique en Ethiopie. p. 261. — Mort du Père Ryllo. Ibid. — Dernière lettre adressée en Europe par ce pieux missionnaire. 264. — La République américaine ouvre des relations officielles avec le gouvernement pontifical. 269. — Création de nouveaux évêchés catholiques en Russie. 270. — Une victoire du Catholicisme en Hollande. 272. — Lettre du Saint-Père à l'Archevêque de Cologne. 273. — Admirable conduite du Clergé en Suisse, au milieu des persécutions dont l'Eglise est l'objet. 276. — Une adresse solennelle à Mgr. Marilley. 277. — Belle réponse du Prélat. 278. — Conduite admirable de ce pieux Evêque, dans les attaques que le gouvernement ne cesse de diriger contre sa personne et son ministère. 279. — L'Eglise catholique et l'Eglise anglicane jugées par un journal protestant. 282. — Nouvelle mission de la congrégation du Saint-Rédempteur, fondée en Angleterre. 284. — Mort de l'abbé Gentilli, en Irlande. 285. — L'archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie, à Notre-Dame des Victoires. 286. — Discours de Mgr. l'Evêque de Bayeux, pour la bénédiction et la remise d'un drapeau. 288. — Le Socialisme. 289. — Le Communisme. 291. — Histoire du Communisme, par M. Alfred Sudre. 292.

X. SÉANCE de l'Association pour la liberté religieuse à Mayence. p. 293. — Retraites ecclésiastiques en France. 294. — Sages conseils de Mgr. l'Evêque de Dijon à son clergé. 297. — Mort de M. l'abbé Besnier, dans le diocèse de Nantes. 298. — Rapport à Mgr. l'Evêque de Grenoble sur l'événement de la Salette. 299. — Instruction pastorale de Mgr. Sibour, Archevêque de Paris. 306. — Installation de ce Prélat dans son église métropolitaine. 311. — Service funèbre pour le repos de l'âme de Mgr. Affre. 315. — Inscription placée dans l'église des Carmes, à l'endroit où repose le cœur de ce Prélat. 316. — Visite de Mgr. Sibour aux principaux hospices de Paris. 318. — Ovation populaire de Pie IX, dans le quartier des Transteverains. 319. — Décret pour la béatification de plusieurs grands serviteurs de Dieu. 321. — Sages mesures que prend l'Eglise en pareille occasion. 324.

XI. LITURGIE romaine réintégrée dans plusieurs diocèses de France. p. 325.

— Coup-d'œil sur la prédication religieuse en 1848. 329. — Théologie dogmatique de Mgr. l'Archevêque de Reims. 330. — Conciles réunis à Salzbourg et à Wurzburg, en Allemagne. 331. — Nouvelle *union catholique* à Berlin. 332. — L'Eglise continue à essuyer des persécutions en Suisse. 333. — Enlèvement arbitraire de Mgr. Marilley, Evêque de Lausanne et Genève. 335. — Petits ouvrages publiés pour atténuer les funestes effets des publications socialistes. 350. — Départ de plusieurs convois de colons français pour l'Afrique. 351. — Discours prononcés à cette occasion par Mgr. de Paris, et par MM. Jacquemet, Sibour et Luquet, vicaires-généraux du diocèse de Paris. 352.

XII. ENCOURAGEMENT donné par le Souverain-Pontife aux nouveaux rédacteurs de l'*Ami de la Religion*. p. 357. — Promulgation de la Constitution française. 361. — La Religion y est appelée; le clergé répond à cet appel. 362. — En Suisse, Mgr. Marilley est incarcéré au château de Chillon. 367. — Protestation des Catholiques de Genève contre cet acte de violence et d'arbitraire. Ibid. — Le représentant du Saint-Siège en Suisse proteste également contre ce fait odieux. 368. — L'Association dite de Pie IX envoie une adresse solennelle au Prélat captif. Ibid. — Il est visité dans sa prison par M. l'abbé Chassot, son secrétaire. 370. — Election du Président de la République en France, et lettres pastorales écrites à ce sujet par plusieurs Evêques de France. 371. — Conciles nationaux en Allemagne. 376. — Association pour la liberté religieuse. Ibid. — Etat de l'Eglise en Chine. 377.

FIN DE LA TABLE.

LES ANNALES.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

LES ANNALES, faits contemporains de l'histoire de l'Eglise
(année 1849) par M. l'abbé PETIT, Chanoine-honoraire de La
Rochelle. 1 vol. in-8°

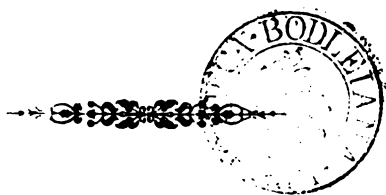
LES ANNALES

FAITS CONTEMPORAINS

DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

1850.

Par M. l'abbé **PETIT**, Chanoine-honoraire de La Rochelle.



LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, ÉDITEUR DES ANNALES,

RUE ESQUERMOISE, 55.

1850.

LES ANNALES.

CHAPITRE I.

1. SITUATION critique du gouvernement romain en novembre 1848; le Clergé s'impose pour lui venir en aide. — 2. Assassinat de M. Rossi. — 3. L'émeute se grossit autour du Palais-Quirinal. — 4. Mort de Mgr Palmella. — 5. Détails biographiques sur S. S. Pie IX. — 6. Les Evêques du monde chrétien ordonnent des prières pour la personne du Souverain-Pontife. — 7. Lettres de Nosseigneurs les Archevêques de Paris, de Cambrai et de Rouen. — 8. Lettre de M. Récamier à l'*Ami de la Religion*, au sujet des affaires de Rome et des périls de l'Eglise. — 9. Adresse à Pie IX du Conseil général de Vaucluse et du Conseil municipal d'Avignon. — 10. Force d'âme que montre Pie IX, au milieu des persécutions dont il est l'objet. — 11. Il est obligé de sortir de Rome. — 12. Réfugié à Gaëte, dans le royaume de Naples, il proteste contre les violences dont il est l'objet. — 13. Une prière du Souverain-Pontife. — 14. Mouvement parmi les nations catholiques en faveur de Pie IX. — 15. Instructions données par le gouvernement français à M. de Corcelles, envoyé extraordinaire de France en Italie. — 16. Discussion sur les affaires de Rome à l'Assemblée constituante. — 17. Beau discours de M. de Montalembert à ce sujet. — 18. L'intervention est décrétée.

1. LA situation des affaires à Rome devenait de jour en jour plus critique. Les besoins du service public dépassaient de beaucoup les revenus de l'Etat, et le moment arrivait où le Souverain-Pontife allait être réduit à recourir à un de ces emprunts qui, en apportant un peu de soulagement à la misère présente, engagent l'avenir et lui préparent quelquefois de bien grandes difficultés. Mais avant de s'adresser aux étrangers, il avait près de lui des cœurs bien capables de comprendre ses angoisses et de s'imposer les plus grands sacrifices pour venir en aide au Pontife désolé. Le Clergé séculier et régulier offrit

un don gratuit de quatre millions d'écus romains , dans le but de ranimer le trésor public épuisé , et de mettre l'Etat en position de soutenir les charges qui pesaient sur lui plus fortement que jamais. Dans une adresse solennelle , présentée à Sa Sainteté le 27 octobre par son Emin. le cardinal Orioli , préfet de la congrégation des Evêques et régulier , on remarquait l'expression des sentiments les plus généreux et les plus propres à consoler le cœur affligé du Pontife.

Mais le moment était venu où la grandeur des maux allait rendre inutiles toutes les précautions de la prudence humaine , et où Pie ix n'allait plus avoir pour se soutenir que sa foi , son courage et sa confiance en Dieu : le moment était venu où devaient s'accomplir à la lettre ces paroles vraiment prophétiques , prononcées quatre ou cinq mois auparavant par l'auguste Pontife , dans une de ces conversations , où il aimait à épancher sa grande âme dans le cœur des amis fidèles que le Ciel lui avait conservés : « Il y aura bientôt des jours si affreux qu'il faudra tenir toutes ses fenêtres fermées pour échapper à la mort ; mais ces jours seront de courte durée. »

2. L'audace du parti révolutionnaire grandissait de jour en jour , et tout faisait pressentir un dernier et prochain effort contre l'autorité du Souverain-Pontife. Sous une apparence de respect pour la personne de Pie ix , les agitateurs cachaient une haine profonde pour l'ordre de choses établi et ne songeaient qu'à en finir avec la puissance temporelle des Papes. A les entendre , ils n'en voulaient qu'au Ministère , sur lequel tombaient leurs reproches ; mais les esprits sages et clairvoyants décelaient , à travers les voiles de ce langage hypocrite , les véritables sentiments de ces prétendus amis d'un Pontife auquel ils semblaient vouloir n'épargner aucun chagrin.

C'est dans les mains du comte de Rossi , ancien ambassadeur de France à Rome , que se trouvaient alors placées la présidence du Conseil des ministres et la suprême direction des affaires publiques à Rome. La confiance dont le Pape l'avait honoré et la vigueur qu'il paraissait disposé à mettre dans la répression des entreprises anarchiques , devinrent comme un crime capital aux yeux de la faction sanguinaire qui aspirait au pouvoir. Il n'y avait qu'un moyen de se débarrasser de lui : c'était l'assas-

sinat. Le 15 novembre, M. Rossi tombait sous le poignard des conjurés.

Les Chambres devaient tenir ce jour-là leur séance d'ouverture. La Chambre des Députés était convoquée pour deux heures dans le lieu ordinaire de ses réunions, au palais de la Chancellerie; il était deux heures moins un quart, la plupart des membres étaient déjà dans la salle, les tribunes étaient remplies, le Corps diplomatique était présent. A ce moment, M. Rossi descendit de voiture sous le grand portique de la cour; il était seul, suivi d'un domestique. Ses deux fils et son frère étaient sur la place, mêlés à la foule des curieux. Il se dirigea vers le grand escalier à gauche; c'est alors qu'il fut frappé.

Le matin à onze heures, il avait été au Quirinal prendre les dernières instructions du Saint-Père; il avait eu avec lui un long entretien; de là il s'était rendu à la Chambre haute, et enfin il venait assister à l'ouverture de la Chambre des Députés.

Le groupe principal des assassins, dont le nombre paraît avoir été d'une trentaine, se trouvait réuni sous le portique intérieur et sur les premiers degrés du grand escalier. Ils laissèrent M. Rossi s'engager au milieu d'eux, mais aussitôt ils resserrèrent leurs rangs. Un des meurtriers lui présenta sa canne pour lui faire tourner la tête, et en même temps un autre lui donnait un coup de couteau dans les reins. La surprise et la douleur portèrent le Ministre à regarder en arrière; cette circonstance avait été froidement calculée: un troisième lui plongea alors dans le cou un poignard qui trancha l'artère carotide. La blessure était horrible; M. Rossi poussa un profond soupir, fit encore un pas et s'affaissa sur lui-même; son domestique le prit dans ses bras; on le transporta dans les appartements du cardinal Gazzoli, situés dans le palais même, et les derniers secours de la religion lui furent prodigués par le curé de la paroisse voisine.

Pendant ce temps-là les assassins se perdaient dans la foule et se retiraient tranquillement. Il ne paraît pas même qu'on ait essayé de les arrêter. En apprenant cet horrible attentat, la Chambre des Députés demeura froide et impassible, et ne songea ni à ordonner des mesures énergiques, ni à montrer ses sympathies pour la victime. « Ce sont des automates, dit l'un des ambassadeurs qui se trouvait dans la tribune du Corps diplo-

matique, je me retire ; » et tout le Corps diplomatique se retira avec lui.

Il y eut même quelque chose de plus odieux peut-être que cet assassinat : ce furent les scènes scandaleuses dont Rome devint le théâtre dans la soirée. On vit, en effet, une bande de cinq à six cents hommes s'avancer dans le Corso, poussant des cris sauvages et forçant les habitants des maisons voisines à illuminer en signe de joie. A la tête de cette troupe se trouvait un carabinier portant un drapeau aux couleurs italiennes ; et de temps en temps, il s'élevait du milieu de cette foule des cris et des chants horribles : « Béni soit le poignard sacré qui a frappé le traître ! » Ces affreuses paroles trouvaient des applaudissements.

Cependant le comte Rossi expirait dans les bras de la Religion, qui pouvait lui offrir avec confiance ses derniers secours. Tout porte à croire, en effet, que les graves pensées de la foi avaient repris depuis longtemps déjà sur cet homme d'état l'empire qu'elles ne perdent jamais entièrement sur des esprits aussi élevés que le sien, lorsqu'ils ont eu le bonheur de recevoir une éducation catholique, dans un pays tout catholique. Des hommes graves et animés eux-mêmes de sentiments chrétiens se souvenaient alors de l'avoir vu, le dimanche, assister obscurément à la messe dans l'église de Saint-Thomas d'Aquin, sa paroisse, se tenant debout au fond de l'église, confondu avec la foule, presque caché derrière les portes, et ne discontinuant point de lire dans un petit livre dont la vétusté portait les traces d'un long usage.

L'accomplissement de ce devoir religieux, fait avec tant de simplicité, ne permettait à personne de douter que M. Rossi n'eût conservé la foi. Sa vie à Rome depuis trois ans, le sol même de l'Italie, où sa vieillesse venait retrouver les souvenirs et les inspirations jamais éteintes du premier âge, le spectacle continu de la piété chrétienne au sein de la ville éternelle ; ses entretiens, dans ses derniers temps surtout, si fréquents avec le plus pieux des Pontifes et le meilleur des hommes, enfin le désenchantement des grandeurs et des espérances humaines, et le recueillement religieux où sont entrées toutes les intelligences un peu grandes, en sentant l'ébranlement universel du monde sous la main de Dieu : toutes ces causes ont

dû concourir puissamment à développer le travail de la grâce dans cette âme naturellement grave et réfléchie. Et s'il est vrai, comme l'affirmèrent alors des correspondances dignes de foi, que les derniers mots, murmurés par ses lèvres mourantes, aient été les saints noms de Jésus et Marie, il nous est permis de croire que l'œuvre de sa réconciliation avec Dieu était achevée quand il écrivait ces paroles : *La papauté est la dernière grandeur vivante de l'Italie*. Et le matin même du jour dont il ne devait pas voir la fin, il disait avec un pressentiment qui donne presque à son trépas le prix d'un sacrifice volontaire : *Pour arriver jusqu'au Pape, il faudra me passer sur le corps*.

3. C'est en effet vers le Pape que se dirigeaient maintenant les efforts des conjurés. Après l'avoir frappé au cœur dans la personne de son premier ministre, ils espéraient l'amener de concession en concession à démolir lui-même son autorité déjà si fortement ébranlée; mais ils ne savaient pas encore tout ce qu'il y avait d'héroïsme dans cette âme si noble, qui avait bien pu être désarmée et vaincue par sa clémence et sa propre bonté, mais qui ne pouvait pas l'être par la terreur.

Une populace exaltée venait de se porter au Quirinal pour exiger du Pape la nomination d'un ministère, qui satisfît à toutes les exigences de l'esprit révolutionnaire. Cinq députés furent choisis pour exprimer à Pie ix les désirs du peuple, ou plutôt de la faction qui prétendait alors le représenter tout entier. Mais au lieu d'être reçus par Sa Sainteté elle-même, ils le furent par le cardinal Soglia, qui les assura que le Saint-Père désirait accéder aux vœux du peuple et avait chargé M. Galetti, ancien ministre de la police, de composer un ministère. La députation sortit, et Galetti annonça au peuple et aux militaires la réponse qu'il avait reçue. Il y eut alors quelques instants de silence dans la grande place du Quirinal; mais bientôt s'élevèrent de tous côtés des cris de : « Nous voulons un ministère démocratique A L'INSTANT ! » Alors Galetti pria de suspendre toute démonstration ultérieure, dit qu'il se rendait de nouveau près du Pape et qu'il allait rapporter fidèlement le résultat de cette démarche. La foule se tut. Galetti monta auprès du Pape avec les députés, et quelques moments après revint, en disant que

le Pape ne voulait pas se laisser imposer par la foule et refusait absolument d'acquiescer aux demandes qu'on lui présentait.

Impossible de décrire l'effet sinistre que produisit sur la foule cette détermination du Souverain-Pontife. En présence de l'exaltation des insurgés et de leurs menaces sanguinaires, les portes du Quirinal durent se fermer. La foule essaya d'y mettre le feu ; mais les quatre-vingts Suisses et quelques gardes-nobles, seules forces militaires que le Pape pût dans ce moment opposer à l'émeute, réussirent à la contenir.

Ce ne fut qu'un ajournement de quelques minutes. Des cris féroces retentirent de toutes parts dans Rome. L'émeute s'éleva bientôt à des proportions incroyables. La Garde-civique tout entière, les Carabiniers et le reste des troupes investirent le palais, qui n'était défendu que par quelques vieillards dévoués, mais impuissants. Le canon fut braqué contre la porte principale, et on donna au Saint-Père une heure pour prendre sa détermination dernière.

Il fallait céder ou faire massacrer ses fidèles serviteurs et les Suisses, résolus à mourir plutôt que d'abandonner le Pape. Pie ix, suivant en cela les conseils du Corps diplomatique réuni autour de sa personne, laissa publier la liste et les conditions qui se lisaient le lendemain dans les journaux de Rome.

4. Les exigences de la faction grandissaient avec le succès. Pie ix, captif dans son palais, comprit que ce n'était plus seulement son autorité qui se trouvait compromise, mais que sa personne sacrée n'était même plus en sûreté ; déjà il avait vu une balle meurtrière atteindre dans son palais un des Prélats les plus chers à son cœur, et un de ceux qui lui avaient rendu le plus de services dans l'administration des affaires de l'Eglise. Mgr Palma était un prêtre romain d'une science immense et d'une piété exemplaire : il avait été successivement professeur d'histoire ecclésiastique au collège Romain, au séminaire Romain, au collège Urbain de la Propagande, et enfin à l'université de la Sapience. Il était membre du collège Théologique de Rome, théologien de la Daterie apostolique et canoniste de la S. Pénitencerie ; il occupa pendant trente-cinq ans les places les plus importantes de la Propagande. C'est lui qui correspondait directement avec toutes les missions catho-

liques du monde et qui était chargé de la direction de toutes leurs affaires. Pie ix, pénétré d'estime et d'affection pour ce saint et savant prêtre, l'avait nommé son camérier secret et secrétaire des lettres latines du Saint-Siège; ce qui est un des emplois les plus importants et les plus honorables du palais apostolique. Malgré les soins nombreux de ses charges, Mgr Palma trouvait encore le temps de se dévouer à toutes les œuvres du ministère pastoral. Il confessait les pauvres, visitait les malades et se consacrait particulièrement à la direction des jeunes gens. Il avait cinquante-six ans quand une balle vint, dans l'intérieur du Quirinal, le frapper à travers une fenêtre, et enlever à l'Eglise romaine et au Saint-Père l'un de leurs plus fidèles et plus éminents serviteurs.

Après cette perte douloureuse et au milieu des dangers qui le menaçaient trop évidemment, Pie ix ne délibéra plus, et il dut songer à s'éloigner de Rome.

5. Les regards du monde entier se tournaient alors vers le Pontife exilé, et l'ingratitude du peuple romain, qui avait laissé consommer ce forfait sur la personne de son Roi, de son Père, ressortait avec d'autant plus d'évidence que tous les cœurs étaient encore pleins du souvenir des bienfaits de Pie ix et de ses touchantes vertus. C'était un moment bien favorable pour recueillir et livrer à la publicité les traits les plus saillants de la vie intime d'un Pontife, objet alors des plus vives sympathies, du plus tendre intérêt. Les journaux religieux s'empressèrent donc d'ouvrir leurs colonnes à une foule de détails biographiques sur Pie ix. Nous croyons devoir en reproduire ici quelques passages, certain que nous sommes que cette lecture aura des charmes véritables pour toutes les âmes chrétiennes et amies de tout ce qui porte le cachet de la piété. Voici ce que nous trouvons dans l'*Ami de la Religion*, du 29 novembre :

« Que vous dirai-je du Pape ? Je l'affirme sans aucune exagération, tout ce que vous en avez entendu dire est au-dessous de la réalité.... La grace, l'élévation, la sérénité éclatent en sa personne; son sourire, son geste charment invinciblement : c'est véritablement un être à part; je n'ai jamais vu plus de grandeur et de bonté réunies, plus de finesse et plus de pro-

fondeur, en même temps qu'une simplicité, une candeur et une ouverture faites pour épanouir le cœur.

» On sent dans son esprit, dans sa parole, toute la délicatesse italienne et française ; il y a en lui la dignité tout ensemble la plus haute et la plus bienveillante ; avant d'être Pape, c'est la plus noble, la plus aimable créature. Ajoutez à tout cela le reflet de sa double souveraineté et la grace d'une piété angélique, le prestige est irrésistible : c'est cet ascendant, cet éclat supérieur, cette dignité, cette amabilité incomparable de sa personne, qui excitent un enthousiasme si extraordinaire. On ne peut s'en défendre, on ne peut le voir sans être saisi ; l'admiration et l'amour s'emparent du cœur ; je n'ai pas rencontré à Rome un étranger, un Romain, qui n'ait été subjugué et vaincu.

» *Il est né souverain*, écrivait un prince après avoir vu le Pape. Cela est vrai, c'est l'impression qu'on en reçoit tout d'abord. Un grand seigneur romain, après sa première audience, exprimait devant moi la même pensée : « C'est un roi, disait-il, et on croirait qu'il l'a toujours été. » On ne peut se faire une idée de l'émotion du peuple, de la joie qui brille dans tous les regards en sa présence : j'ai vu cela surtout à la campagne, dans les villages où il se promenait familièrement à pied au milieu de la foule qui se pressait autour de lui ; c'est inexprimable !

» Il arriva à Rome deux jours avant l'ouverture du Conclave ; il n'habitait plus cette ville depuis longtemps ; on ne l'y connaissait presque pas. A peine entré au Conclave, son élection fut décidée comme par acclamation, tous les regards se fixèrent sur lui, et bientôt aussi tous les suffrages. Ni lui, ni même d'autres, n'avaient eu la pensée qu'il pût être Pape, et dès le second jour, au troisième ou quatrième scrutin, tous les suffrages à peu près lui étaient donnés.

» Il se passa là même, à ce moment, un fait très-curieux qui m'a été raconté par un homme éminent et assurément digne de toute confiance.

» Le cardinal Mastai et le cardinal Lambruschini, son compétiteur, avaient été tous deux, chose singulière ! nommés scrutateurs du Conclave. Le cardinal Lambruschini avait, dit-on, obtenu dix-sept suffrages au premier scrutin ; au troisième ou au quatrième, le cardinal Mastai en avait déjà vingt-sept ; mais

au moment de proclamer le vingt-septième, on reconnut qu'il manquait d'une des formalités nécessaires, sinon à sa validité, du moins à sa perfection. Il lui manquait, si je ne me trompe, un des cachets requis. Un cardinal se leva, et dit que puisque le scrutin était défectueux, il devait être annulé par le Conclave et remis au lendemain. C'était le soir vers six ou sept heures. Un des plus jeunes cardinaux, très-saint du reste et très-dévoué au cardinal Mastai, s'écria que tout était fini, que la difficulté était nulle et que Mastai était Pape. Cette vivacité étonna sans déplaire. Cependant un vieux cardinal, aussi vénérable par sa sainteté et ses services que par son âge, crut devoir s'en plaindre, et dit : « Nous ne sommes pas des enfants, nous sommes ici pour agir sérieusement. »

» Le cardinal Mastai fut alors invité par le Conclave à dire lui-même, en qualité de scrutateur, son avis sur l'incident. Il se refusa, et malgré toutes les instances du Conclave, quittant la place qu'il occupait, il s'éloigna ; puis, pendant que la discussion la plus vive et les débats les plus animés s'engageaient et se prolongeaient entre quelques cardinaux et la majorité du Conclave, il alla se mettre en prières, et la tête inclinée, le visage caché dans ses mains, il demeura priant Dieu pendant trois quarts-d'heure que dura la discussion. Tous ses collègues en furent saisis d'admiration et d'attendrissement, et ce touchant spectacle ajouta encore au dévouement et au zèle de ses nombreux partisans. Enfin le cardinal Bernetti se leva et émit une proposition qui fut adoptée et apporta un terme aux débats.

» Je vous ai dit que ceux qui voulaient annuler le scrutin voulaient aussi le remettre au lendemain matin. Les autres craignaient qu'un si long intervalle ne laissât du temps pour agir dans un sens contraire à l'élection du cardinal Mastai. La proposition du cardinal Bernetti fut extrêmement simple : il proposa d'annuler le scrutin, par égard pour ceux de ses collègues qui le demandaient ; et aussi, par égard pour les autres, il proposa de procéder à un nouveau scrutin sur-le-champ, sans attendre au lendemain ; ce qui fut fait. Le nouveau scrutin, à une immense majorité, proclama le cardinal Mastai ; et de sa prière, il se releva Pape.

» Les acclamations furent unanimes..... Il se rencontra cependant une petite circonstance très-bizarre et qui, avec un autre Pape, aurait pu avoir quelques suites regrettables.

» Il faut que vous sachiez que le maître des cérémonies du Conclave fait faire ordinairement pour le Pape futur trois vêtements pontificaux : l'un de grande taille, l'autre de petite taille, et le troisième de taille moyenne, afin que l'un des trois convienne à la taille du Pape futur. Or, le second jour du Conclave, comme on n'avait pu prévoir une élection si prompte, il n'y en avait que deux de faits, les deux plus grands; c'était juste ce qui convenait à la belle stature du nouveau Pape; mais ceci ne convenait pas également au petit calcul d'un intérêt secondaire, qui joue ici un rôle, et amena un incident vraiment singulier. Celui à qui ces habits appartiennent après le Conclave, et dont ils sont le profit légitime, ne voulut pas perdre le prix du plus petit vêtement qui lui manquait encore: il envoya en toute hâte dans Rome, commander au tailleur pontifical de faire pendant la nuit un habit de la taille du cardinal Gizzi. Le tailleur pontifical manqua de discrétion, et une demi-heure après tout Rome croyait et proclamait le cardinal Gizzi Pape. Des courriers furent expédiés de divers côtés, et le lendemain matin, quand le cardinal camerlingue, du grand balcon du-Quirinal, vint solennellement proclamer Pape le cardinal Mastai Ferretti, devant tout le peuple Romain rassemblé, l'étonnement fut au comble, et le mécompte aurait même pu avoir des inconvénients regrettables pour tout autre que pour Pie IX; mais dès qu'il parut, l'enthousiasme éclata. Ce charme indéfinissable de son regard, de son sourire, cette grandeur suprême, cette bonté ravissante, en un mot la splendeur de toute sa personne firent éclater, dès ce premier moment, ces transports d'amour qui n'ont pas cessé durant deux années entières, et il n'y eut tout d'abord qu'une voix à Rome pour proclamer cette élection miraculeuse. L'Italie et l'Europe y applaudirent comme vous savez. Bien d'autres faits certains ne permettent pas de révoquer en doute le miracle de cette élection, ou, au moins l'intervention providentielle, sensible, de la bonté et de la sagesse de Dieu. Parmi ces faits, il en est deux plus touchants que je veux vous raconter, tels qu'ils m'ont été racontés à moi-même par un personnage important, qui a vécu

longtemps dans l'intimité du cardinal Mastai, et qui jouit encore de toute la confiance de Pie ix.

» Le cardinal Mastai, dans sa jeunesse, était sujet aux accidents d'une maladie très-grave; ces accidents paraissaient et étaient, en effet, un obstacle insurmontable pour sa vocation au sacerdoce. Il avait, du reste, été envoyé à Rome pour faire ses études, et recommandé très-particulièrement au Pape Pie vii, avec lequel sa famille avait des liens de parenté. Avant de recevoir le sous-diaconat et de prendre un engagement irrévocable, le jeune Mastai vint trouver Pie vii, et lui exposa avec douleur les tristes inquiétudes que lui donnait sa santé. Le saint Pape lui répondit : *Mon fils, ayez confiance, priez la sainte Vierge et avancez toujours.*

» Le jeune Mastai avança sur la parole du vénérable Pontife, et reçut successivement le sous-diaconat et le diaconat; mais malgré les assurances de Pie vii et l'admirable docilité du pieux jeune homme, les accidents de cette terrible maladie ne furent ni moins nombreux ni moins graves.

» Huit jours avant l'ordination sacerdotale et à la veille d'entrer en retraite pour s'y préparer, le jeune Mastai vint trouver le Pape, lui exposa, lui représenta plus douloureusement la tristesse de son état et l'impossibilité où il se trouverait de célébrer la sainte Messe.

» Pie vii lui répondit : *Mon enfant, ayez toujours confiance, recommandez-vous toujours à la sainte Vierge; commencez aujourd'hui une neuvaine en son honneur, nous la ferons ensemble; en même temps faites paisiblement votre retraite, recevez en paix l'ordination, dites votre première messe avec joie, et vous verrez que tout ira bien.* Le jeune Mastai s'en alla tout consolé, repassant ces douces paroles dans son cœur en descendant les escaliers du Vatican. Il entra un moment dans Saint-Pierre et alla bénir Dieu sur le tombeau des saints Apôtres; puis il fit sa neuvaine et sa retraite, reçut le sacerdoce, célébra sa première messe, au milieu des larmes de sa piété et de sa reconnaissance; et trente années s'écoulèrent depuis sans qu'il ait jamais éprouvé le moindre ressentiment de la terrible maladie qui l'avait si cruellement éprouvé. On sait le reste : il fut le successeur de Pie vii au siège d'Imola, et il est aujourd'hui

Pie ix, successeur de Pie vii et de saint Pierre au Saint-Siège de Rome.

» J'achèverai ces détails en vous racontant un autre fait, dont la certitude est entière pour moi et dont le charme sera certain pour vous.

» Le cardinal Mastai, Evêque d'Imola, s'était mis en route pour se rendre au Conclave ; il était dans sa voiture et en poste. Vous savez qu'en Italie, dans toutes les villes et dans toutes les bourgades, aux relais de poste, une voiture qui arrive fait toujours un grand effet ; on est toujours entouré d'une foule immense. Mais la voiture d'un cardinal si doux et si beau à voir, d'un cardinal allant à Rome et pouvant être Pape, dans ce moment solennel où toute l'Italie était émue et attendait, c'était un véritable événement. Donc il arriva que dans une petite ville des Marches, dont j'ai oublié le nom, la voiture du cardinal Mastai fut extrêmement entourée.

» Pendant que tout le peuple le considérait et que tous les regards étaient arrêtés sur lui, une colombe blanche, traversant l'air, s'arrêta tout-à-coup et se reposa sur sa voiture. Tout le peuple battit des mains, les cris de joie furent universels ; tous s'écriaient : *Vivat ! vivat ! il sera Pape ! il sera Pape*. Vous savez sans doute que plusieurs élections pontificales, dans les premiers siècles, ont été faites ainsi miraculeusement *par le signe de la colombe*. En particulier, tous les premiers Evêques de Ravenne sont connus sous le nom et nommés *Evêques de la Colombe*.

» Vous jugez par là les transports de ce peuple : les cris de joie redoublèrent. On fit tout ce que l'on put pour effrayer l'oiseau envoyé du Ciel ; mais quoi qu'on fit, la colombe demeura immobile et continua à se reposer sur l'Elu du Seigneur. On prit un de ces grands joncs d'Italie que vous connaissez, et on l'en frappa doucement pour la faire envoler ; elle sembla un moment céder à cette violence, mais bientôt après s'être envolée en l'air, la colombe d'un vol rapide redescendit sur la voiture et s'y reposa de nouveau tranquille et assurée. Alors l'enthousiasme fut au comble : *Vivat ! vivat ! il sera Pape !* c'était une ivresse dans tout ce peuple.

» Cependant les chevaux étaient attelés, les postillons prêts et triomphants. La voiture part : parmi les cris de joie, le bruit

des roues, le hennissement des chevaux, le claquement des fouets, la colombe demeure immobile à sa place, et semble marcher à Rome avec le nouveau Pape. Tout le peuple la suit courant jusqu'aux portes de la ville. Enfin là elle s'envole, et va se poser, à la vue et aux applaudissements de la multitude, sur la porte même de la prison où étaient renfermés quelques prisonniers politiques.

» Quelques jours après, l'élection du cardinal Mastai et l'amnistie révélèrent à tous les spectateurs de cette scène que Pie ix était réellement *le Pontife de la Colombe*. »

6. L'Eglise, qui priait autrefois pour saint Pierre, pendant qu'il était chargé de chaînes et prisonnier pour l'honneur de Jésus-Christ; l'Eglise, toujours la même dans sa charité comme dans sa foi, ne pouvait oublier maintenant le Souverain-Pontife exilé et persécuté. Tous les Evêques du monde catholique vinrent donc demander aux fidèles des prières pour leur commun Père. Nous allons reproduire quelques fragments de cette touchante et unanime manifestation; car c'est surtout à la voix de nos Evêques que nous aimons à prêter, dans ces *Annales*, le faible écho dont nous disposons.

7. Mgr l'Archevêque de Paris, dans une lettre adressée le 26 novembre aux curés de son diocèse, s'exprimait en ces termes :

« Monsieur le curé,

» Notre âme est plongée dans la douleur; l'Eglise souffre dans son Chef; la capitale du monde chrétien est en proie aux factions. Le sang a coulé à Rome, il a coulé jusque dans le palais de notre bien-aimé Pontife Pie ix. Le vicaire de Jésus-Christ commence sa passion; il boit le calice amer de l'ingratitude qu'il avait entrevu le jour où son âme magnanime résolut d'opérer par la confiance, par l'amour, la rédemption de son pays. Le père de la liberté italienne n'est peut-être plus libre en ce moment.

» Les événements, qui ont ensanglanté Rome et couvert de deuil le monde catholique, ne nous sont pas encore complètement connus; mais nous en savons assez pour juger de leur

gravité. Nous en savons assez pour éprouver le besoin de répandre nos larmes avec nos prières devant Dieu. Il tient dans ses mains le cœur des peuples. Puisse-t-il dissiper ces aveuglements, calmer les haines, apaiser les discordes civiles et confondre les complots des méchants !

» Ces complots sont aussi vastes que ténébreux, et ceux qui les ourdissent n'en veulent pas au chef temporel d'un des plus petits Etats de l'Europe, ils en veulent surtout au chef du Catholicisme. Pour asservir les peuples, ils voudraient briser le lien qui les unit.

» Mais Dieu ne le permettra pas. Notre confiance dans l'issue de la lutte n'est pas douteuse. Seulement puisse l'épreuve être abrégée ! et voilà ce qu'il faut aujourd'hui demander au Ciel.

» Espérons d'ailleurs que les nations catholiques comprendront le danger qui les menace et qui menace avec la foi toutes les conquêtes de la liberté moderne et de la civilisation. La France surtout pourrait-elle souffrir qu'on l'attaque ainsi dans ses croyances, dans ses traditions, dans ses intérêts les plus élevés ? Si Rome est la tête du Catholicisme, la France en est le cœur et le bras.

» Prions tous, monsieur le curé ; les prêtres réciteront tous les jours à la messe l'oraison *pro summo Pontifice*. Engagez les fidèles à joindre leurs prières aux nôtres. Plus tard, si les circonstances le demandent, nous ordonnerons des prières publiques.

» Recevez, monsieur le curé, l'assurance de mon sincère et bien affectueux dévouement.

» MARIE-DOMINIQUE-AUGUSTE, *Archevêque de Paris.* »

Voici maintenant, sur le même sujet, les deux lettres de Mgr l'Archevêque de Cambrai et de Mgr l'Archevêque de Rouen.

» Une faction impie, disait son Eminence le cardinal Giraud, vient d'attenter à la majesté du Saint-Siège, à l'inviolabilité de la personne très-sacrée de son auguste Chef et au libre et légitime exercice de ses droits.

» Grace à la terreur des bons, à l'audace des méchants, à

la complicité d'une partie du peuple, égarée par de perfides machinations, il a été donné à cette faction de prévaloir.

» Hâtons-nous de le dire, nos T. C. F., dans cette nouvelle tempête suscitée par le génie du mal contre la barque de Pierre, nous ne craignons point un naufrage. Les vents déchaînés n'ébranleront point un édifice bâti de la main de Dieu ; il repose sur de trop fermes fondements. Il est assis, il est vrai, sur une parole, mais *cette parole ne passe pas*. L'Eglise romaine, *depuis sa jeunesse*, comme le chante le Prophète, *eut à soutenir plus d'un combat ; ses ennemis n'ont rien pu contre elle*. Dans les persécutions des premiers siècles, le glaive des tyrans s'est émoussé sur sa chair virginale. Plus tard, elle a vu passer devant elle comme un torrent qui s'écoule, les Attila, les Alaric, les Genséric, avec leurs hordes barbares. De nos jours, sous nos yeux, le colosse des temps modernes s'est brisé en la heurtant. Qu'a-t-elle à craindre d'une tourbe de conspirateurs sans valeur personnelle, sans loyauté, sans vrai courage, qui déshonoreraient la liberté si elle pouvait l'être, par la profanation qu'ils font de son saint nom, qui placent la gloire du triomphe non dans le péril vaincu, mais dans le poignard de l'assassin ; fanfarons de bravoure, vains parleurs d'indépendance, qui tous ensemble ne soutiendraient pas le regard d'un seul de nos régiments français !

» Mais si la promesse de Jésus-Christ, vérifiée par dix-neuf siècles de victoires, nous garantit la perpétuité de l'Eglise, nous craignons, nos T. C. F., pour la sûreté de notre vénéré et bien-aimé Pontife. Nous craignons encore que la douleur toute seule, à défaut d'autre violence, n'abrège une vie si chère et si précieuse à tout le peuple chrétien. Nous connaissons les trésors de bonté, de sensibilité, de tendresse, que la nature et la grace ont versés dans son noble cœur. Survivra-t-il au sentiment amer de la monstrueuse ingratitude qui lui rend *l'injure pour le bienfait, la haine pour l'amour*, qui lui donne pour géoliers ceux-là mêmes que, dans sa magnanime clémence, dès les premiers jours de son pontificat, il a fait sortir des cachots ?

» Cependant nous protestons comme Evêque, à la face de notre diocèse et de tout l'univers catholique, contre la violence faite à notre Chef ; comme membre du Sacré-Collège, nous protestons encore, autant qu'il est en nous, et comme nous y oblige notre

serment, contre l'attentat commis envers sa personne et l'usurpation sacrilège de ses droits et de sa souveraineté. Vous protesterez avec nous, nos T. C. F., par votre douleur, par vos gémissements, par votre prière unanime, qui portera la cause du Juste, du Juste opprimé devant le tribunal du Dieu qui juge les oppresseurs.

» Au moment où nous traçons ces lignes, on nous annonce que le Saint-Père a pu se soustraire à la surveillance de ses gardiens. Que les anges saints protègent sa marche en le couvrant de leurs ailes ! qu'ils le conduisent sur la terre de France, toujours si généreusement secourable, si pieusement hospitalière aux infortunes des Pontifes romains ! Mais en quelque lieu que ce nouveau *pèlerin apostolique* porte ses pas, souvenez-vous, nos T. C. F., que *là où est le Pape, là est l'Eglise*. Lui seul peut s'appliquer avec vérité ce vers sublime, que le poète met dans la bouche d'un héros de Rome antique :

« Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis. »

Son Eminence ordonnait ensuite des prières publiques, qui devaient se continuer sans interruption jusqu'à ce que notre Saint-Père le Pape Pie IX fût réintégré dans la plénitude de sa liberté et de ses droits.

Mgr l'Archevêque de Rouen s'exprimait en ces termes :

» Les plus tristes nouvelles nous arrivent de Rome.

» Le très-saint Père a été assiégé dans son palais. Il a la double douleur de voir son amour méconnu et ses Etats livrés à toute l'effervescence des passions populaires.

» A en croire les feuilles publiques, ce serait à la France que Pie IX se proposerait de demander un asile. Ah ! qu'il vienne, nous le recevrons à genoux. Il porte aujourd'hui plus qu'une triple couronne. Il apparaît avec l'auréole de la persécution et du malheur. Déjà nous le vénérions comme un glorieux Pontife ; maintenant nous le saluons comme un Confesseur de la foi et un saint proscrit.

» Mais ne nous contentons pas de compâtrer à ses maux, M. le curé, pensons à ses besoins.

» Pie IX souffre ! Pie IX est éprouvé ! Pie IX est trahi, aban-

donné par les siens ! Assistons-le dans cette espèce de martyre ,
soutenons-le dans cette voie douloureuse.

» Prions !

» Prions pour que Dieu répande dans sa grande âme les
grâces qui lui sont nécessaires.

» Prions pour qu'aux lamentables excès d'un peuple égaré
succèdent bientôt les justes expiations d'un peuple repentant.

» Prions pour qu'après les fureurs de l'orage la barque de
Pierre sente enfin le calme renaître et les flots s'apaiser.

» Prions et engageons tous les bons Chrétiens à prier avec nous.

» Ce fut par les prières incessantes de l'Eglise que Pierre
vit autrefois tomber ses chaînes : qui sait si ce ne sera point
par les nôtres que Pie IX verra ses épreuves abrégées ? »

8. A la voix des Evêques , se joignit celle des hommes émi-
nents qui , quoique étrangers au sacerdoce par le caractère , ne
faisaient cependant qu'un avec lui pour le zèle du bien des âmes
et l'amour de l'Eglise. Dans un moment si critique , bien des
cœurs étaient attristés , bien des âmes pouvaient être ébranlées ,
et les périls de l'avenir ne leur laissaient peut-être plus voir
assez clairement les promesses , par lesquelles le Fils de Dieu
a garanti contre les attaques de l'enfer lui-même l'existence
de sa religion qui ne doit jamais périr. C'est pour rassurer ces
esprits timides et ranimer leur confiance , qu'un homme dont
le nom était bien cher à la science et honoré de tout Paris ,
eut devoir adresser à un des journaux les plus connus de la
capitale une lettre que nous allons reproduire , et qui fait le
plus grand honneur à la foi et aux lumières de son auteur :

« Monsieur le Rédacteur ,

» Au moment où Rome , la cité choisie pour garantir l'indé-
pendance du Pontife universel de la Chrétienté , oubliant ses
devoirs envers lui et envers toutes les nations chrétiennes , l'oblige
à chercher un asile sur une terre étrangère , je vous sou mets
les réflexions suivantes , dont vous ferez l'usage que vous ju-
gerez convenable.

» Le Sauveur a dit à saint Pierre : « Tu es Pierre , et sur
cette pierre je bâtirai mon Eglise ; pais mes agneaux , pais mes

brebis. » Pierre, à Antioche comme à Rome, a pris la direction suprême des affaires de l'Eglise, et lorsque des difficultés sont survenues, Pierre a prononcé, et l'Eglise catholique a répondu par la parole des Augustins de tous les siècles : Rome a parlé, la cause est finie. *Ubi Petrus, ubi Roma* est l'axiôme catholique.

» Pierre et ses successeurs ont donc reçu le pouvoir de régler toute l'administration de l'Eglise et, par conséquent, le pouvoir de régler le mode d'élection de leurs successeurs. Ils l'ont fait, et le Collège des Cardinaux, formé de toutes les langues, a été investi par eux de la mission de désigner chaque nouveau successeur de Pierre où qu'il soit.

» Il s'agit ici du successeur de Pierre, et si Pierre manque, le Collège apostolique, pris de toute nation chrétienne et représentant par conséquent, non pas la ville de Rome seulement, mais le monde chrétien tout entier, le Collège apostolique, dis-je, a le droit de s'assembler où bon lui semble, afin de pourvoir au remplacement du successeur de saint Pierre.

» L'expérience n'est pas nouvelle, et, de nos jours, l'Eglise catholique a déjà vu une armée russe protéger à Venise le Collège apostolique pour l'élection de Pie VII.

» Que le départ du Saint-Père de Rome ne décourage donc aucun chrétien; partout, jusqu'à la fin des siècles, le successeur de Pierre sera Evêque de Rome et Pontife universel réel de la Chrétienté, qui sans lui ne serait qu'un corps sans tête.

» Que Rome moderne n'oublie pas que c'est l'univers chrétien qui l'a dotée des monuments qui l'embellissent aujourd'hui, et que ces monuments sont par conséquent la propriété de la Chrétienté tout entière, qui en a fait les frais à la demande des successeurs de Pierre.

» Quittez, quittez, vénérable Pontife, une population assez ingrate pour méconnaître à ce point vos bienfaits et vous obliger à fuir pour votre liberté les demeures que toute la Chrétienté a contribué à vous y faire. Votre indépendance, votre liberté est nécessaire, indispensable à toute la Catholicité, et vous trouverez un asile assuré sur toute terre chrétienne, et même là où votre autorité pontificale, paternelle, est malheureusement encore méconnue. Oui, à Saint-Pétersbourg, le Czar volerait à votre rencontre avec respect, sa visite à Grégoire XVI en est un garant; que dis-je, à Constantinople même, la population mar-

cherait au-devant de vous en procession , Lazaristes et Sœurs de Charité en tête , et Dieu sait si le Turban ne saluerait pas la Tiare plus respectueusement que les tristes souverains du Bas-Empire. Heureuse la terre hospitalière qui accueillera l'auguste Fugitif ! qu'elle tressaille sous ses pas, car il est porteur de toute bénédiction.

» Courage , Chrétiens catholiques , nos armes sont la prière ; prions avec ardeur , tandis que les méchants tentent de forcer la main au Très-Haut par leurs excès ; prions , afin que , dans sa miséricorde il fasse descendre la lumière de la raison sur tant de populations que le génie du mal pousse à leur ruine en les aveuglant sur leurs véritables intérêts.

» J'ai l'honneur d'être parfaitement , Monsieur le rédacteur , votre très-humble serviteur.

» Paris , ce 2 décembre 1848.

» J. RÉCAMIER. »

9. Chaque province de France eût désiré offrir une filiale hospitalité au Pontife exilé. Le Conseil général de Vaucluse vota à Sa Sainteté Pie IX l'adresse suivante :

« Très-saint Père ,

» Les membres du Conseil général du département de Vaucluse , représentant le beau pays qui formait autrefois le comtat d'Avignon , viennent , sous l'empire de circonstances qu'ils déplorent , déposer à vos pieds l'expression d'une respectueuse douleur.

» Désirant ardemment que Votre Sainteté choisisse , pour y passer ce temps d'épreuves , le sol hospitalier de France , ils la supplient de fixer sa résidence dans l'ancienne métropole de ses prédécesseurs.

» Votre âme si cruellement frappée y trouvera des cœurs reconnaissants pour les bienfaits dont la cause de la liberté est redevable à Votre Sainteté , et sympathiques aux tribulations dont il plaît à la Providence de vous affliger.

» Comme chrétiens et comme Français , ils joignent à ce vœu l'hommage de leur plus profonde vénération pour le Vicaire de Jésus-Christ et de leur inaltérable dévouement pour la personne de Pie IX. »

Suivent les signatures.

Le Conseil municipal d'Avignon suivit un si bel exemple et envoya au Souverain-Pontife l'adresse suivante :

« Très-saint Père ,

» Au moment où toute la chrétienté se sent frappée du même coup qui force le Père commun des Fidèles à abandonner sa capitale , la ville d'Avignon ose rappeler à Votre Sainteté que , dans d'autres circonstances , vos prédécesseurs ont trouvé dans son sein un séjour digne du pontificat suprême.

» Daignez vous souvenir , Très-Saint Père , au milieu des mystérieuses tribulations accumulées sur votre tête sacrée par Celui qui dispose des empires , que vous avez à Avignon des enfants dont rien ne saurait vous enlever l'amour.

» Venez donc parmi nous , nos cœurs et nos bras vous sont ouverts. Par notre respect , par notre admiration , par notre dévouement sans bornes , nous nous efforcerons d'adoucir vos douleurs.

» Venez faire briller à nos regards le pur flambeau de la liberté chrétienne qui éclaire le monde , sans l'égarer ni l'embraser.

» La France , cette fille aînée de l'Eglise , digne de comprendre vos généreuses pensées , revendique le bonheur de vous posséder sur sa terre hospitalière. La cité avignonnaise le revendique plus spécialement encore , en souvenir des liens qui l'ont unie aux Souverains-Pontifes , souvenir dont Votre Sainteté trouvera des traces dans tous les cœurs.

» Pénétrée de ces sentiments , la population avignonnaise , dont le Conseil municipal s'applaudit d'être l'organe , vous adresse , Très-Saint Père , la pressante et respectueuse prière de daigner venir passer au milieu d'elle tout le temps qu'il plaira à la divine Providence de tenir éloigné de Rome le Vicaire de Jésus-Christ. »

Suivent les signatures.

10. Le triomphe momentané de l'anarchie avait fait au Souverain-Pontife une position trop difficile et trop périlleuse , pour qu'il ne se crût pas en droit de s'y soustraire par une fuite que tous les esprits sages regardaient comme une véritable nécessité. Ce n'était point à une vaine frayeur que cédait alors une âme si

forte et si courageuse. Au milieu même de l'effervescence populaire et pendant que son palais était assiégé, on avait vu Pie IX, calme, résigné, un crucifix à la main, se promener dans une allée solitaire, uniquement occupé de recommander à Dieu ceux qui le persécutaient, ou de chercher, dans une oraison dont le Sauveur en agonie lui avait donné l'exemple, la force et les lumières qui lui étaient alors particulièrement nécessaires. On l'avait vu dicter avec la paix d'une âme entièrement maîtresse d'elle-même la réponse à une lettre de Mgr l'Evêque de Liège, qui avait fait remettre à Sa Sainteté un exemplaire du nouveau Catéchisme de son diocèse.

« Les paroles nous manquent, disait l'illustre Captif, pour vous exprimer tout ce que nous éprouvons de consolation en pensant à la ferveur avec laquelle vous et tous les autres Evêques suppliez la miséricorde du Tout-Puissant de venir en aide à notre faiblesse, dans les temps si calamiteux où nous vivons.

» Ne cessez pas de vous acquitter de ce pieux devoir ; continuez d'exhorter votre clergé et les fidèles qui vous sont soumis à offrir à Dieu pour nous leurs prières et leurs supplications.

» Ce n'est que dans la force d'en Haut que nous attendons aide et secours au milieu de nos tribulations et de nos angoisses ; car il ne permet pas que ceux qui espèrent en lui soient confondus.

» Nous l'invoquons à notre tour dans l'humilité de notre cœur, pour qu'il vous accorde, vénérable Frère, tout ce qui peut vous être utile et salutaire.

» Comme gage de la sincérité de ces vœux, et comme témoignage en même temps de nos sentiments affectueux pour vous, nous vous donnons avec une vive affection, avec amour, à vous et à vos ouailles, notre bénédiction apostolique.

» Donné à Rome, près Sainte-Marie-Majeure, le 22 novembre 1848, de notre pontificat la troisième année.

» PIUS PP. IX. »

Pie IX était donc bien évidemment au-dessus de la crainte ; mais il devait obéir aux lois de la prudence et se conserver dans l'intérêt général de Rome et de l'Eglise. Déjà la plupart des membres du Sacré-Collège, après les menaces de mort dirigées

contre eux, et sur l'ordre exprès du Saint-Père, avaient quitté Rome, emportant avec eux une bulle, dans laquelle Pie ix les dispensait de toutes les formalités qui auraient pu retarder le choix de son successeur, si la Providence eût permis qu'il trouvât la mort au milieu de ses chagrins. Le cardinal Lambruschini n'avait échappé que par miracle au glaive des factieux ; son palais avait été fouillé en tous sens, et son lit percé de coups de poignard. L'exil était donc évidemment préférable à un séjour devenu si périlleux. C'est à Gaète, dans le royaume de Naples, que le Pape résolut de chercher un refuge. Voici quelques détails circonstanciés sur cette retraite d'un Pontife, obligé de fuir devant les menaces sanguinaires de ceux à qui il n'avait fait que du bien, et auxquels il en préparait encore plus dans ses désirs qu'il n'avait eu le temps d'en faire jusqu'alors.

11. Le 26 novembre au soir, ainsi qu'il avait été convenu, M. d'Harcourt, ambassadeur de France auprès du Saint-Père, se rendit au Quirinal, et entra comme pour une audience près du Pape. Le saint Père, laissant l'ambassadeur dans son cabinet, afin que les personnes du dehors pussent croire que la conférence se prolongeait, sortit secrètement, sous les habits d'un simple prêtre, par l'escalier du corridor appelé corridor des Suisses, et monta dans le carrosse du comte de Spaur, ministre de Bavière. On sortit par le grand portail, et on se dirigea vers Saint-Jean de Latran. Aux portes de Rome, les voyageurs se dirigèrent vers la vallée *della Ricia*, où ils trouvèrent une chaise de poste ; la comtesse de Spaur et ses gens les attendaient. Le Saint-Père, passant pour un prêtre attaché au comte de Spaur, continua sa route à toute bride, et le jour suivant, le 25, sur les neuf heures du matin, il arriva à Mola de Gaète. Sa Sainteté se reposa, sans être reconnue de personne, dans l'hôtel dit de *Cicéron*. Là étaient déjà parvenus, pour l'attendre, et incognito, le cardinal Antonelli, parti de Rome en avant avec le chevalier Arnaud, secrétaire de la légation d'Espagne. Après un instant de repos, ils se rendirent tous à Gaète, moins le comte de Spaur, qui continua sa route vers Naples, et ils prirent logement dans l'hôtel du Jardinot. Le 26, mouilla devant Gaète le bateau à vapeur de guerre français le *Ténare*, amenant de Civita-Vecchia l'ambassadeur de France, le ministre de Por-

tugal, baron de Cruz, Mgr Stella, camérier du Pape, et quelques autres personnes.

Le comte de Spaur arriva à Naples le soir, et se présenta immédiatement chez le Roi. Introduit par Mgr Garibaldi, nonce apostolique, il remit au Roi une lettre autographe de Sa Sainteté, dans laquelle le Saint-Père le prévenait de son arrivée et lui demandait l'hospitalité pour le Chef de l'univers catholique. Le Roi eut à peine ouvert la lettre qu'il fut saisi de joie et d'étonnement. A cette heure avancée de la nuit, il donna ordre immédiatement à un bataillon du 1^{er} régiment des grenadiers de la garde et à un bataillon de ligne de s'embarquer sur les deux frégates à vapeur le *Tancrède* et le *Robert*, pour servir de gardes au Souverain-Pontife. Lui-même monta sur le *Tancrède* avec son épouse, le comte d'Aquila et le comte de Trapani, l'infant don Sébastien et une nombreuse suite. Partis de Naples à six heures du matin, sept heures après ils étaient devant Gaëte. Quand le Roi parvint à Gaëte, personne n'y soupçonnait encore la présence du Pape. Seul le général Gross, gouverneur de la ville, avait eu la pensée que Sa Sainteté pouvait être à bord du *Ténare*, en voyant sur ce bateau les ministres de France et de Portugal. A son débarquement le Roi fut reçu par le cardinal Antonelli et M. d'Harcourt, et on résolut de faire passer incognito le Saint-Père au palais du gouverneur. C'est ce qui eut lieu, et aussitôt les augustes souverains avec leur famille s'y rendirent et baisèrent les pieds du Souverain-Pontife.

Il est impossible de décrire cette entrevue si touchante. Le Roi, prosterné devant le Pape, rendait à Dieu les plus vives actions de grâces de voir le Pontife sain et sauf et réfugié dans son royaume, et il recevait la bénédiction pontificale que le Saint-Père répandait sur toute la famille royale et sur tout le royaume.

12. Un des premiers actes du Souverain-Pontife, au fond de son exil, devait être de protester contre les violences dont Rome était le théâtre, et contre l'attentat fait à son autorité indigne ment méconnue et usurpée. Voici cette solennelle déclaration qui, sans apporter au mal un remède efficace et complet, produisit partout à Rome une forte sensation et eut peut-être une grande influence sur l'avenir :

« **PIE IX**, Pape,

» A ses sujets bien-aimés.

» Les violences exercées contre nous ces jours derniers, et la volonté manifestée de se précipiter dans d'autres excès (que Dieu veuille éloigner ces malheurs en inspirant des sentiments d'humanité et de modération dans les âmes !), nous ont contraint à nous séparer momentanément de nos sujets et de nos enfants, que nous avons toujours aimés et que nous aimons toujours.

» Parmi les motifs qui nous ont déterminé à cette séparation (et Dieu sait combien elle est douloureuse à notre cœur), celui dont l'importance est la plus grande, c'est d'avoir la pleine liberté dans l'exercice de la puissance suprême du Saint-Siège, exercice que l'univers catholique pourrait supposer à bon droit, dans les circonstances actuelles, n'être plus libre entre nos mains. Que si une telle violence est pour nous le sujet d'une grande amertume, cette amertume s'accroît outre mesure, quand nous pensons à la tache d'ingratitude dont s'est couverte à la face du monde une classe d'hommes pervers, et bien plus encore à la tache qu'a imprimée sur leurs âmes la colère de Dieu, qui, tôt où tard, exécute les châtimens prononcés par son Eglise.

» Dans l'ingratitude de nos enfants nous reconnaissons la main du Seigneur qui nous frappe, et qui veut que nous expiions nos péchés et ceux des peuples. Mais nous ne pouvons, sans trahir nos devoirs, nous abstenir de protester solennellement en présence de tous (comme dans la funeste soirée du 16 novembre et dans la matinée du 17, nous avons protesté verbalement devant le Corps diplomatique, qui nous avait honorablement entouré et qui a tant contribué à fortifier notre cœur), que nous avons souffert une violence inouïe et sacrilège. Laquelle protestation nous entendons renouveler solennellement en la circonstance présente, à savoir que nous avons été opprimé par la violence ; et en conséquence nous déclarons tous les actes, qui en ont été la suite, nuls et de nulle valeur ni force légale.

» Les dures vérités et les protestations que nous venons d'exposer, ont été arrachées à nos lèvres par la méchanceté des

hommes et par notre conscience, laquelle, dans les circonstances présentes, nous a excité avec force à l'accomplissement de nos devoirs. Toutefois, en présence même de Dieu, et tandis que nous le prions et supplions d'apaiser sa colère, nous avons la confiance qu'il ne nous sera pas défendu de commencer notre prière par ces paroles d'un saint roi et prophète : *Seigneur, souvenez-vous de David et de toute sa mansuétude.*

» Et cependant, ayant à cœur de ne pas laisser sans chef à Rome le gouvernement de notre Etat, nous nommons une *Commission de gouvernement*, composée des personnes suivantes :

- » Le cardinal Castracane.
- » Mgr Roberto Roberti.
- » Le prince de Roviano.
- » Le prince Barberini.
- » Le marquis Bévilaqua, de Bologne.
- » Le marquis Ricci, de Macerata.
- » Le lieutenant-général Zucchi.

» En confiant à ladite Commission de gouvernement la direction temporaire des affaires publiques, nous recommandons à tous nos sujets et fils le calme et la conservation de l'ordre.

» Enfin nous voulons et ordonnons que de ferventes prières s'élèvent chaque jour vers Dieu, pour notre humble personne et pour le rétablissement de la paix dans le monde, et spécialement dans notre Etat et à Rome, où sera toujours notre cœur, quelle que soit la partie du bercail du Christ qui nous abrite. Et nous, comme c'est le devoir du suprême sacerdoce, avant tout nous invoquons très-dévotement la souveraine Mère de miséricorde, la Vierge immaculée, et les saints Apôtres Pierre et Paul, afin que, comme nous le désirons ardemment, l'indignation du Dieu tout-puissant soit éloignée de la ville de Rome et de tous nos Etats.

» Donné à Gaëte, le 27 novembre 1848.

» PIUS PAPA IX. »

13. C'est dans ces termes si nobles et si touchants que le Pontife exilé portait sa plainte aux oreilles des hommes. Il n'était pas moins admirable en les confiant au Cœur de Dieu dans la prière, et peu de jours après son arrivée à Gaëte, dans un pèlerinage fait à une chapelle connue sous le nom de Sanctuaire de la

Trinité, ceux qui entouraient le Saint-Père recueillirent de sa bouche une prière que l'histoire doit recueillir après eux, et qui montre tout ce que la piété inspirait de courage et de confiance à l'auguste proscrit.

La messe avait été célébrée en présence du Pape par le prieur des moines qui desservent cette chapelle. Le sacrifice divin terminé, le Pontife voulut donner lui-même au roi qui s'y trouvait présent en personne, la bénédiction du très-saint Sacrement. S'étant donc approché de l'autel et s'étant mis à genoux, pendant que les assistants prosternés attendaient la bénédiction, Pie ix, cédant tout-à-coup à un transport surhumain, avec une ferveur angélique, la voix haute et profondément émue, se mit à parler en ces termes au Dieu présent sur l'autel :

« Dieu tout-puissant, mon auguste Père et Seigneur, voici à vos pieds votre vicaire très-indigne, qui vous supplie, du fond de son cœur, de répandre sur lui, du haut du trône éternel où vous êtes assis, votre bénédiction. Dirigez, ô mon Dieu, dirigez ses pas, sanctifiez ses intentions, régissez son esprit, gouvernez ses actes, soit sur ce rivage où, dans vos voies admirables, vous l'avez conduit, soit dans quelqu'autre partie de votre bercail qu'il doive chercher un asile. Puisse-t-il être toujours le digne instrument de votre gloire et de la gloire de votre Eglise, trop en butte, hélas ! aux coups de vos ennemis !

» Si pour apaiser votre colère, justement irritée par tant d'indignités qui se commettent en paroles, en écrits, en actions, sa vie même peut être un holocauste agréable à votre cœur, de ce moment il vous l'offre et la dévoue ! Cette vie, vous la lui avez donnée, et vous seul êtes en droit de la lui enlever quand il vous plaira. Mais, ô mon Dieu ! faites triompher votre Eglise ; confirmez les bons, soutenez les faibles, réveillez du bras de votre toute-puissance tous ceux qui dorment dans les ténèbres et les ombres de la mort.

» Bénissez, Seigneur, le souverain qui est ici prosterné devant vous ; bénissez sa compagne, bénissez sa famille, bénissez tous ses sujets et sa fidèle armée. Bénissez avec les cardinaux tout l'épiscopat et le clergé, afin que tous accomplissent dans les douces voies de votre Loi sainte, l'œuvre salutaire de la sanctification des peuples. Avec cet espoir nous pourrions échap-

per non-seulement ici dans ce pèlerinage terrestre aux embûches des impies et aux pièges des pécheurs, mais nous espérons aussi pouvoir mettre le pied au rivage de l'éternelle sécurité. *Ut hic et in aeternum, te auxiliante, salvi et liberi esse mereamur.* »

14. Pendant que le Pontife recevait à Gaëte cet accueil empressé et se voyait entouré des soins de l'hospitalité la plus généreuse et la plus délicate, les nations catholiques, personnellement intéressées à ce que le Chef suprême de la religion ne perdît pas cette position indépendante et libre dont il jouissait à Rome depuis tant de siècles, s'agitaient en sa faveur. La France, l'Espagne, l'Autriche, devaient être à la tête de ce mouvement. Les ambassadeurs qui représentaient ces trois puissances et qui avaient suivi le Pape dans son exil, durent consoler son cœur par le dévouement qu'ils lui montrèrent et l'activité qu'ils déployèrent à procurer cette intervention si honorable, qui devait rouvrir au Saint-Père la route des Etats pontificaux.

15. Dès que la nouvelle de ces tristes événements parvint en France, l'Assemblée constituante, le Gouvernement, la France entière, manifestèrent pour la cause du Souverain-Pontife des sympathies bien dignes d'une nation depuis si longtemps décorée du beau titre de fille aînée de l'Eglise. Garantir les jours du Pape, mettre sa personne en sûreté, lui offrir un asile en France s'il se voyait obligé de l'aller chercher au loin; telle fut la première pensée du Gouvernement français, que cette belle conduite honore grandement aux yeux de tous les Catholiques. Voici les instructions dont était pourvu M. de Corcelles, envoyé extraordinaire auprès de Sa Sainteté, dont il devait assurer l'inviolabilité, en joignant ses efforts à ceux déjà si actifs de notre ambassadeur M. d'Harcourt.

21 novembre 1848.

« Monsieur et cher collègue,

» Vous connaissez les déplorables événements qui se sont passés dans la ville de Rome, et qui ont réduit le Saint-Père à une sorte de captivité. En présence de ces événements le

gouvernement de la République vient de décider que quatre frégates à vapeur portant une brigade de 3,500 hommes seraient dirigées sur Civita-Vecchia ; il a décidé également que vous vous rendriez à Rome en qualité d'envoyé extraordinaire.

» Votre mission a pour but d'intervenir, au nom de la République française, pour faire rendre à Sa Sainteté sa liberté personnelle si elle en a été privée.

» Si même il entrerait dans ses intentions, vu les circonstances actuelles, de se retirer momentanément sur le territoire de la République, vous assurerez autant qu'il sera en vous la réalisation de ce vœu, et vous assurerez le Pape qu'il trouvera au sein de la nation française un accueil digne d'elle et digne aussi des vertus dont il a donné tant de preuves.

» Vous n'êtes autorisé à intervenir dans aucune des questions politiques qui s'agitent à Rome. Il appartient à l'Assemblée nationale seule de déterminer la part qu'elle voudra faire prendre à la République dans les mesures qui doivent concourir au rétablissement d'une situation régulière dans les Etats de l'Eglise.

» Pour le moment vous avez, au nom du gouvernement qui vous envoie, et qui en cela reste dans la limite des pouvoirs qui lui ont été confiés, à assurer la liberté et le respect de la personne du Pape.

» A votre arrivée à Civita-Vecchia vous débarquerez de votre personne, pour vous rendre auprès de M. d'Harcourt, avec lequel vous aurez à vous entendre pour agir ensuite conjointement dans la ligne qui vous est tracée par le gouvernement. Vous ne ferez débarquer les troupes mises à votre disposition que dans le cas où, soit à Civita-Vecchia même, soit dans un rayon extérieur, proportionné à leur effectif, elles pourraient concourir à assurer le succès de votre mission. Des mesures sont prises pour renforcer cette brigade si cela devenait nécessaire, et vous recevrez sans doute des instructions ultérieures plus développées, si l'Assemblée le juge convenable.

» Je ne saurais trop insister pour vous faire bien comprendre que votre mission n'a et ne peut avoir pour le moment d'autre but que d'assurer la sûreté personnelle du saint Père, et dans un cas extrême sa retraite momentanée sur le territoire de la République.

» Vous aurez soin de proclamer hautement que vous n'avez

à intervenir à aucun titre dans les dissentiments qui séparent aujourd'hui le saint Père du peuple qu'il gouverne. La République, mue par un sentiment qui est une vieille tradition pour la nation française, se porte au secours de la personne du Pape; elle ne pense pas à autre chose.

» Votre mission est délicate; elle exige une grande sûreté de vue et d'appréciation. Le gouvernement de la République a pleine confiance dans les sentiments qui vont vous diriger.

» Je dois insister aussi sur l'emploi que vous pensez avoir à faire des troupes qui sont confiées à votre direction supérieure; leur débarquement ne doit être opéré qu'autant que, dans le rayon très-court où il leur sera possible d'agir, elles pourraient concourir au seul résultat que vous avez à atteindre, la sûreté du Pape.

» Il est possible que les événements vous paraissent faire ressortir des nécessités que je ne prévois pas ici; dans ce cas vous auriez à prendre sans délai les ordres du gouvernement de la République, qui, suivant les cas et les propositions à lui faites, se décidera, soit par son initiative, soit après avoir pris les ordres de l'Assemblée.

» Recevez, Monsieur et cher collègue, l'assurance de mes sentiments de haute considération.

» Le ministre des affaires étrangères,

» JULES BASTIDE. »

16. Pendant que les hommes dévoués et habiles qui représentaient la France auprès de l'auguste Exilé de Gaëte s'acquittaient avec autant de zèle que d'intelligence de leur belle mission, l'Assemblée nationale agissait avec un zèle non moins ardent la question si délicate de l'intervention nationale. Nous voudrions pouvoir citer toutes les belles paroles qui furent prononcées dans ce moment solennel; mais on comprend que les bornes de notre récit nous imposent à ce sujet des sacrifices que nos lecteurs doivent partager. On sait, d'ailleurs, que nous ne touchons à la politique que comme en passant, et que notre principal et presque unique but est de recueillir au milieu de ce fleuve d'événements que le temps roule sous nos yeux, les faits qui se rattachent à l'histoire de l'Eglise, si imposante et si riche dans sa simplicité. Nous nous croyons donc dispensés de re-

produire intégralement tout ce qui pourrait, en satisfaisant une curiosité bien louable, nous entraîner loin de notre sujet et mêler en quelque sorte l'histoire de la terre à celle du ciel ; l'Eglise, en effet, n'étant rien autre chose à nos yeux que le commencement du règne de Dieu, qui doit se continuer là-haut.

17. Parmi les orateurs éminents qui occupèrent la tribune dans cette circonstance à la fois si intéressante et si délicate, on devait nécessairement retrouver la voix si éloquente, le cœur si chrétien de M. de Montalembert. Quelques lignes empruntées à son magnifique discours donneront une idée suffisante de cette grande discussion.

« Il ne s'agit pas ici, dit l'illustre orateur, d'une souveraineté ordinaire, il ne s'agit pas d'un Etat ordinaire, il s'agit de celui qui est le Souverain spirituel de deux cents millions d'hommes, et de l'Etat qui est le centre de cette souveraineté ; il s'agit de la liberté même de l'idée catholique. Eh bien ! je dis que c'est un immense honneur et un immense bonheur pour la République française que d'avoir pu inaugurer en quelque sorte son action dans le monde politique, dans les affaires étrangères, en appuyant, en sauvant, en consacrant cette indépendance de l'idée catholique ; et je l'en félicite pour ma part du fond de mon cœur. Je la félicite de pouvoir peser du poids de l'admiration et de la reconnaissance sur les cœurs et sur les consciences de tant de milliers d'hommes répandus sur toute la surface du monde.

» Je sais bien qu'il y a encore d'autres motifs qui militent en faveur du Pape Pie IX ; je ne veux pas les passer sous silence. Certes, de tout temps, avant toutes les diplomaties, avant tous les manifestes politiques, sous tous les gouvernements, sous tous les régimes, il a été du devoir des grandes puissances de venir au secours des faibles ; et je ne parle pas des puissances dans le sens diplomatique du mot : je veux dire qu'il a toujours été du devoir de ce qui est grand et puissant dans ce monde de secourir ce qui est faible et inférieur. C'est ce que vous avez vous-même écrit dans votre devise sous le nom de *fraternité*. Il est donc du devoir des grandes nations de secourir, de sauver les faibles, toutes les fois qu'elles le peuvent.

» Eh bien ! le Pape, en dehors de sa qualité de Chef suprême

de la Chrétienté, a au suprême degré ce droit à notre appui. Il est faible, de la plus sainte et la plus respectable des faiblesses, et, de plus, sa faiblesse est opprimée et innocente. Il est faible, car il est sans troupes, sans armée : il n'est pas entourée de milliers de soldats, comme ces souverains dont on parlait tout-à-l'heure, les souverains de Vienne et de Berlin. Il n'a eu pour défense contre l'attentat dont il vient d'être victime que quatre-vingts vieillards. Car il faut bien le savoir, quand on parle de ces Suisses qui viennent d'être renvoyés de Rome, il ne s'agit pas de régiment Suisse comme on pourrait le croire ; il s'agit tout simplement d'un corps de parade de quatre-vingts vieux soldats armés de hallebardes..... Voilà quelle était sa défense, ou plutôt voilà quelle était sa faiblesse.

» J'ai dit de plus que sa faiblesse était opprimée et innocente : opprimée par la noire ingratitude de ceux qu'elle a comblés de bienfaits, et innocente..... Ah ! messieurs, où fut-il jamais un souverain plus innocent, plus irréprochable que Pie IX ? On ne peut pas lui reprocher l'ombre d'une violence, l'ombre d'une perfidie, l'ombre d'une mauvaise foi. Il a fait des promesses, il les a faites spontanément et les a toutes dépassées. Sa vie politique peut se résumer en deux mots : amnistie et réforme ! Voilà pour son innocence, voilà ses titres à votre respect et à votre appui ! En dehors même de la souveraineté spirituelle que je signalais tout-à-l'heure, jamais prince ne fut plus irréprochable et plus magnanime.

» Ainsi, vous avez l'honneur de pouvoir soutenir, de pouvoir sauver à la fois ce qu'il y a au monde, à l'heure où je parle, de plus innocent et de plus faible ; mais, je le répète, ce n'est pas là le premier et le plus grand de vos avantages dans cette question. Avant tout votre avantage, c'est de pouvoir intervenir avec la grandeur et la puissance de la France dans cette question catholique que je vous ai indiquée tout-à-l'heure ; veuillez en comprendre toute la grandeur. Voyez deux cent millions d'hommes répandus sur toute la surface de l'univers, non pas seulement en Irlande, en Espagne, en Pologne, en Europe, mais jusque dans les missions de la Chine, dans les déserts de l'Orégon. Ces deux cent millions d'hommes, répandus sur toute la surface de l'univers, vont apprendre, quoi ? Ils vont apprendre les uns après les autres que le Chef de leur foi, le guide de

leurs âmes, en un mot celui qu'ils appellent tous leur Père a été assiégé, insulté, opprimé, captif dans son palais. Ils en frémissent tous d'indignation et de douleur. Mais qu'apprendront-ils en même temps ? Ils apprendront que la France, de cette même main avec laquelle elle a écrit depuis soixante ans dans ses Codes et dans ses Constitutions le principe de la liberté de conscience et de cultes, que de cette même main elle a étendu l'épée de Charlemagne.... oui, l'épée de Charlemagne, pour sauver l'indépendance de l'Eglise menacée dans son Chef. Eh bien ! je dis qu'il y a là pour la France un immense honneur, je dis qu'au point de vue purement humain, au point de vue purement politique, il y a là pour la République française ce que je ne craindrai pas d'appeler une immense bonne fortune. Et quant à moi, quand je pense à ce sentiment de reconnaissance et d'admiration pour la France qui viendra se placer dans tous ces millions de cœurs, qui viendra apaiser leur douleur et leur indignation, j'éprouve moi-même à côté de la douleur de l'indignation que j'ai ressentie comme Chrétien, j'éprouve comme Français un sentiment de joie, de bonheur et d'orgueil que je suis heureux de pouvoir apporter à cette tribune.»

18. On sait que les généreux efforts des appuis de l'indépendance papale triomphèrent dans l'Assemblée nationale. Si les circonstances difficiles où se trouvait alors la France, ne permirent pas au gouvernement d'agir avec cette complète liberté d'action qu'on eût désiré lui voir, et s'il y eut quelques marques d'hésitations, quelque chose de mal dessiné dans les premiers mouvements de nos troupes, pour une expédition où elles devaient bientôt se couvrir de gloire, il est juste de tenir compte des embarras du moment, et de rejeter sur les circonstances une partie des reproches qui tombèrent alors sur les hommes qui étaient chargés de présider à ce mouvement et de le diriger.

II.

19. Le ciboire de Pie vi. — 20. Courage héroïque du cardinal Tosti. — 21. Les puissances catholiques témoignent leur sympathie au Pape exilé. — 22. Adresses des comités catholiques de France à Pie ix. — 23. En Espagne, le gouvernement demande aux Evêques des prières publiques pour le Saint-Père. — 24. Mandements des Evêques de France qui ordonnent des prières dans le même but. — 25. Le denier de Pie ix. — 26. La Religion horriblement persécutée à Rome. — 27. Fête de la Conception de Marie à Gaëte; consolations particulières que doit offrir cette fête au cœur de Pie ix. — 28. Concile de Wurzburg, en Allemagne. — 29. Lettre de l'*Association de Pie ix* à Mgr l'Evêque de Lausanne et Genève. — 30. Lettre de Mgr l'Evêque d'Annecy au même prélat. — 31. Mgr Marilley tiré de prison pour être conduit en exil; des voix généreuses protestent contre cette nouvelle mesure vexatoire. — 32. Mort de M^{me} la duchesse de Doudeauville. — 33. Mort de Mgr l'Evêque de Mende.

19. L'EXIL de Pie ix se continuait à Gaëte, où tout ce qui entourait sa personne auguste s'efforçait de le consoler et d'adoucir par mille soins empressés les chagrins si cuisants et la douleur si légitime de ce grand Pape. Mais le plus précieux compagnon de son exil était sans doute Celui à qui la terre entière appartient et que nous retrouvons toujours, en quelque-endroit que le vent de l'adversité nous jette. Il y avait même pour le Pontife exilé une consolation plus intime encore; c'était d'avoir pu jouir sans interruption de la présence de ce Dieu fait homme, qui ne se trouve que là où sont des hosties consacrées. Par un privilège qui n'appartient qu'à lui, le Pape peut toujours se faire accompagner de la sainte Eucharistie dans ses voyages, et la porter suspendue sur sa poitrine, comme une relique ou un crucifix. Pie vi, de récente et immortelle mémoire, l'avait fait dans ses douloureuses pérégrinations, et le petit vase dont il se servait pour ce pieux usage, était demeuré dans les mains de l'Evêque de Valence, qui le gardait avec un filial et religieux respect. Instruit des malheurs de

Pie ix, et prévoyant sans doute l'exil auquel ce Pontife si généreux et si mal récompensé serait bientôt condamné, il lui avait envoyé, au mois d'octobre, cette relique inestimable, en y joignant ces lignes, dictées par la foi la plus vive et par la plus tendre pitié :

« Valence, 15 octobre 1848.

» Très-Saint Père,

» Pendant les pérégrinations de son exil en France, et surtout à Valence, où il est mort et où reposent son cœur et ses entrailles, le grand Pape Pie vi portait la très-sainte Eucharistie suspendue sur sa poitrine, ou sur celle des prélats domestiques qui étaient dans sa voiture. Il puisait dans cet auguste sacrement une lumière pour sa conduite, une force pour ses souffrances, une consolation pour ses douleurs en attendant qu'il y trouvât le Viatique pour son éternité.

» Je suis possesseur d'une manière certaine et authentique de la petite *pyxide* ou vase qui servait à un si religieux, si touchant, si mémorable usage; j'ose en faire hommage à votre Sainteté. Héritier du nom, du siège, des vertus, du courage et presque des tribulations du grand Pie vi, vous attacherez peut-être quelque prix à cette modeste mais intéressante relique, qui, je l'espère bien, ne recevra plus la même destination. Cependant qui connaît les desseins de Dieu, dans les épreuves que sa Providence ménage à votre Sainteté?... Je prie pour elle avec amour et foi.

» Je laisse la pyxide dans le petit sac de soie qui la contenait et qui servait à Pie vi; il est absolument dans le même état que lorsqu'il était suspendu à la poitrine de l'immortel Pontife.

» Je garde un précieux souvenir et une profonde reconnaissance des bontés de votre Sainteté à l'époque de mon voyage à Rome l'année dernière. Daignez encore y ajouter votre bénédiction apostolique; je l'attends prosterné à vos pieds.

» PIERRE, Evêque de Valence. »

Cette lettre et le vase précieux qu'elle accompagnait, étaient arrivés à Rome au moment même où le Saint-Père, livré aux

angoisses d'une position qui devenait à chaque instant plus critique, hésitait si son amour pour ses peuples ne le retiendrait pas plus longtemps à Rome, quoique la sainteté du pontificat et la dignité du souverain ne pussent pas se concilier avec un plus long séjour dans cette ville, où l'émeute grondait de toutes parts. A la lecture de cette lettre, et à la vue du ciboire, le Saint-Père crut recevoir un ordre du Ciel pour quitter Rome et suivre les traces du Pontife son prédécesseur. Il se décida donc à céder aux instances qui lui étaient faites, et il partit pour l'exil.

Quelques semaines après, le Pontife reconnaissant adressait à l'Evêque de Valence la lettre suivante, tout entière écrite de sa propre main :

« Monseigneur l'Evêque ,

» Les desseins de Dieu dont vous nous parliez dans la lettre qui accompagnait le précieux objet que vous nous avez envoyé et qui nous rappelle la mémoire de Pie VI, se sont accomplis en notre personne. Dans notre court voyage de Rome à Gaëte, où nous nous trouvons temporairement, nous avons fait usage de la petite pyxide, et nous avons ressenti beaucoup de consolation et de force à placer la très-sainte hostie sur notre poitrine. Recevez nos remerciements et l'assurance de notre résignation à la volonté du Seigneur. Nous y joignons notre bénédiction apostolique, que nous vous donnons de tout notre cœur.

» Donné à Gaëte le 26 décembre 1848.

» PIE IX Pape. »

20. Tout l'intérêt de l'Eglise et du monde se portait alors sur Gaëte. C'est de là que le Pape proscrit et tout-puissant gouvernait la Catholicité ; c'est là que venaient successivement le rejoindre les cardinaux auxquels il avait donné rendez-vous et qui n'étaient pas retenus ailleurs par le devoir de l'obéissance, le bien de l'Eglise ou l'impossibilité de fuir. On cite à ce propos un mot du cardinal Tosti, que l'histoire a dû recueillir et livrer à l'admiration de la postérité. Plusieurs membres du cercle populaire, c'est-à-dire de cette assemblée de révolution-

naires qui s'attribuait alors dans Rome l'autorité supérieure, se présentèrent chez le cardinal, retenu à Rome par sa charge de préfet de l'hospice Saint-Michel, et osèrent le féliciter de ce qu'il n'avait pas quitté la ville comme ses collègues. Voici ce que leur répondit le vénérable Cardinal :

« Vous venez me féliciter, messieurs, parce que je n'ai point fui. Eh bien ! sachez que je n'ai pas plus peur de vous tous que ne l'ont mes vénérables collègues, et que s'ils ont suivi le Saint-Père, ce n'est que par obéissance et amour ; de même que si je suis resté dans cet établissement, c'est aussi par obéissance et amour pour Sa Sainteté, qui a désiré que je n'abandonne point cet établissement où sont abrités tant d'infortunés, portion très-chère au cœur du Saint-Père entre tous ces sujets. Du reste, messieurs, je suis romain et vous ne l'êtes point ; je resterai sans me laisser épouvanter. Vous pouvez, il est vrai, me frapper aussi d'un coup de poignard. Mais en cela, que ferez-vous ? Vous ne ferez que m'enlever deux ou trois années d'existence, car je suis un vieillard : j'ai soixante-douze ans, et je ne vivrai guère plus que très-peu d'années. »

21. C'est à Gaëte aussi que l'univers chrétien faisait parvenir aux pieds du Saint-Père ses vœux, ses douleurs, ses espérances. C'est là qu'arrivaient les innombrables témoignages de vénération et de dévouement, que les fidèles de toute nation et de tout climat semblaient avides de prodiguer au successeur de saint Pierre. On ne nous pardonnerait pas sans doute d'épargner ici les détails et de ne point citer largement ces pièces si intéressantes, dans lesquelles se retrouvait alors sans contredit la part la plus considérable de l'histoire ecclésiastique du moment.

Le gouvernement français, nous l'avons déjà vu, avait été un des premiers à consoler le Saint-Père dans son exil, en lui offrant l'expression de ses plus vives sympathies. Pie IX en avait été profondément ému, et le 7 décembre il adressait au général Cavaignac, chef du pouvoir exécutif, la lettre suivante :

« Monsieur le général,

» Mon cœur est touché et je suis pénétré de reconnaissance

pour l'élan spontané et généreux de la fille aînée de l'Eglise, qui se montre empressée et déjà en mouvement pour accourir au secours du Souverain-Pontife.

» L'occasion favorable s'offrira sans doute à moi pour témoigner en personne à la France mes sentiments paternels, et pour pouvoir répandre sur le sol français, de ma propre main, les bénédictions du Seigneur, de même qu'aujourd'hui je le supplie par ma voix de consentir à les répandre en abondance sur vous et sur toute la France.

» Donné à Gaëte, le 7 décembre 1848.

» Pius PP. IX. »

Peu de jours après, le Saint-Père daigna adresser à M. Cavaignac une nouvelle lettre, en réponse à celle que le général avait écrite à Sa Sainteté le 3 décembre, et qui était ainsi conçue :

« Très-Saint Père,

» J'adresse à votre Sainteté, par l'un de mes aides-de-camp, cette dépêche et celle ci-jointe de Mgr l'Archevêque de Nicée, votre Nonce près le gouvernement de la République.

» La nation française, profondément affligée des chagrins dont votre Sainteté a été assaillie dans les derniers jours, a été aussi profondément touchée du sentiment de confiance paternelle qui portait votre Sainteté à venir lui demander momentanément une hospitalité qu'elle sera heureuse et fière de vous assurer, et qu'elle saura rendre digne d'elle et de votre Sainteté.

» Je vous écris donc, pour qu'aucun sentiment d'inquiétude, aucune crainte sans fondement, ne vienne se placer à côté de votre première résolution, pour en détourner votre Sainteté.

» La République, dont l'existence est déjà consacrée par la volonté persévérante et souveraine de la nation française, verra avec orgueil votre Sainteté donner au monde le spectacle de cette consécration toute religieuse, que votre présence au milieu d'elle lui annonce, et qu'elle accueillera avec la dignité et le respect religieux qui conviennent à cette grande et religieuse nation.

» J'ai éprouvé le besoin de donner à votre Sainteté cette

assurance , et je fais des vœux pour qu'elle lui parvienne sans retard prolongé.

» C'est dans ces sentiments , Très-Saint Père , que je suis votre fils respectueux.

» Général CAVAIGNAC. »

Voici la réponse du Saint-Père :

» Monsieur le Général ,

» Je vous ai adressé , par l'intermédiaire de M. de Corcelles , une lettre pour exprimer à la France mes sentiments paternels et mon extrême reconnaissance. Cette reconnaissance s'accroît de plus en plus , à la vue des nouvelles démarches que vous faites auprès de moi , monsieur le général , en votre propre nom et au nom de la France , en m'envoyant un de vos aides-de-camp avec une lettre , pour m'offrir l'hospitalité sur une terre qui a été et qui est toujours fertile en esprits éminemment catholiques et dévoués au Saint-Siège. Et ici mon cœur éprouve le besoin de vous assurer de nouveau que l'occasion favorable ne manquera pas de se présenter , où je pourrai répandre de ma propre main sur la grande et généreuse famille française , les bénédictions apostoliques.

» Que si la Providence m'a conduit par des voies surprenantes dans le lieu où je me trouve momentanément , sans la moindre préméditation ni le moindre concert , cela ne m'empêche point même ici de me prosterner devant Dieu , dont je suis le Vicaire , quoiqu'indigne , le suppliant de faire descendre ses grâces et ses bénédictions sur vous et sur la France entière.

» Donné à Gaëte , le 10 décembre 1848.

» PIUS PP. IX. »

22. Les autres puissances catholiques témoignaient les mêmes sentiments par rapport au chef souverain de l'Eglise , et en félicitant leurs ambassadeurs du soin qu'ils avaient eu de se réunir à Gaëte autour du Pontife exilé , elles trouvaient l'occasion de manifester au monde entier leur vénération et leur dévouement pour sa personne auguste. Le rescrit adressé par

le roi de Bavière à son envoyé près la cour pontificale, M. le comte de Spaur, donnera une juste idée de cette haute et consolante manifestation. Il était conçu en ces termes :

» M. l'envoyé comte de Spaur, j'ai lu avec le plus grand intérêt votre rapport du 30 du mois dernier, relatif à l'heureuse délivrance de Sa Sainteté le Pape, et son arrivée à Gaëte. Ma douleur a été grande lorsque j'ai connu les violences exercées contre le Chef sacré de l'Eglise catholique, par une faction criminelle et oublieuse de ses devoirs, ainsi que de la noire ingratitude dont ce même parti a payé les dons et les bienfaits dont l'avait comblé le cœur si plein d'amour et de bienveillance de Sa Sainteté. Bien que j'aie, comme tout autre fidèle fils de l'Eglise catholique, éprouvé un profond chagrin de la nécessité imposée au Saint-Père de chercher hors de ses Etats sûreté et protection contre des violences nouvelles, ma douleur et mes inquiétudes ont été soulagées par la nouvelle de la délivrance si heureusement accomplie du Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, et je rends des actions de grâces spéciales à la Providence divine, qui a choisi mon envoyé pour devenir l'instrument de cette délivrance, par le zèle et la circonspection, aussi bien que par le courageux dévouement avec lequel vous avez, mon cher comte, conduit cette entreprise aussi périlleuse que d'une extrême importance pour notre Saint-Père et pour toute la Chrétienté catholique, à la plus heureuse issue. Vous avez parfaitement répondu à mes intentions et aux sentiments qui m'animent envers Sa Sainteté ; vous avez on ne peut pas mieux répondu aux instructions que je vous avais données sous la date du mois de mai dernier, pour le cas où vos services pourraient devenir utiles au Saint-Père. C'est donc avec plaisir que je vous exprime à ce sujet mon entière satisfaction, me réservant de vous accorder un témoignage tout particulier de ma grace et de cette satisfaction, ainsi que des sentiments de bienveillance avec lesquels je suis toujours, etc.

» Nymphimbourg, le 16 décembre 1848. »

25. Telle était la conduite des gouvernements catholiques par rapport à Pie IX. Les simples particuliers montraient pour le Père commun des fidèles un dévouement qui n'était pas moins remarquable. Les catholiques de France ne devaient pas être

des derniers à manifester leurs sentiments de douleur et d'indignation à l'illustre victime des troubles de Rome. De nombreuses adresses furent rédigées, dans les principales villes du royaume, pour être envoyées à Gaëte. Paris, Lyon, Clermont-Ferrand, se distinguèrent dans cette circonstance. Voici quelques-uns des passages les plus touchants de ces mémorables adresses :

« Le monde catholique, disait celle de Paris, a frémi d'une douloureuse indignation en apprenant l'attentat que Rome a vu s'accomplir contre votre Sainteté. Puisse l'unanimité du sentiment public porter quelque consolation au cœur de notre Père bien-aimé..... »

« Le suprême pontificat et le principat sacré formaient à Rome une réunion glorieuse et nécessaire ; car il est bon qu'il y ait dès ce monde un trône où le prince soit un père, et un Etat où les hommes soient moins des sujets que des fils !

» Cette union scellée par les siècles, des insensés ont juré de la briser ; ils ont juré de détruire cette souveraineté temporelle de la papauté, qui est la garantie de l'indépendance des consciences catholiques dans le monde entier. Ils l'ont juré, mais leur mauvais dessein périra.

» Les vrais Romains, ranimés par leur ancien amour, sortiront de la torpeur qui glace leur courage ; ils reviendront vers leur Père ; vos ennemis tomberont sous l'universelle réprobation.

» Très-saint Père, c'est notre espérance ; mais si elle ne se réalisait pas, vos fils de France vous crieraient : Venez à nous ! ou plutôt : Nous voici, nous, nos bras, nos biens, nos vies. Parlez, très-saint Père ; nous attendons prosternés dans notre douleur aux pieds vénérés du chef visible de l'Eglise, épouse du Christ !

» Catholiques, nous sommes prêts à vous suivre, comme Pierre suivit le Seigneur ; Français, nous voulons maintenir la fondation de Pépin et de Charlemagne. C'est la tradition française ! la Papauté à Rome, ce n'est pas seulement l'Italie, c'est la Chrétienté !

» Et en attendant avec nos frères, avec nos pasteurs, nous conjurons Dieu qu'il touche les insensés et les éclaire ; que Rome rentre en elle-même ; qu'elle vous rende à son amour, très-saint Père, et qu'ainsi elle reprenne la voie glorieuse où

elle marchait à votre suite, sous le regard du monde entier. »

« Au moment où l'illustre Pie ix, disaient les catholiques de Clermont-Ferrand, tombe si glorieusement dans l'infortune ; au moment même où une poignée d'anarchistes ose, en présence de toute la Catholicité, attenter à la souveraineté temporelle du prince de l'Eglise, il est chrétien et français tout à la fois de se rallier autour du Père commun des fidèles et de défendre le patrimoine du Saint-Siège, cette antique fondation faite au nom seul de la France, par Pépin et Charlemagne. »

L'adresse des catholiques Lyonnais se terminait par une généreuse promesse que nos soldats, peu de jours après, se chargeaient d'effectuer sous les murs de Rome, à la vue et aux applaudissements des nations amies de l'ordre et de la tranquillité publique.

« Rome, était-il dit dans cette adresse, Rome est la patrie commune des Catholiques de tout l'univers : tous nous devons avoir un cœur pour l'aimer et au besoin une épée pour la défendre. »

» La France, nous l'espérons, comprendra les devoirs que lui imposent la défense de sa plus sublime création et les secours efficaces que réclame une puissance aussi inviolable que la vôtre.

» Si, après avoir épuisé les moyens pacifiques, le vieux cri des croisades retentissait encore sur notre sol chaud du sang des martyrs, on verrait, très-saint Père, notre nation prodigue de héros, sous les drapeaux de la gloire, les prodiguer de même sous ceux de la foi qui fait l'orgueil de nos souvenirs et le fondement de nos espérances. »

24. Mais les Catholiques ne se bornaient point à consoler le Saint-Père, par le témoignage spontané de leur douleur et de leur admiration ; il savaient que, dans ces circonstances difficiles, Pie ix avait surtout besoin des lumières et du secours d'en haut ; et c'est vers Dieu, le suprême consolateur, que tous les regards se tournaient, quand on songeait à ce Pontife affligé. La catholique Espagne ne fut pas la dernière à remplir ce devoir. Non contente d'avoir offert et envoyé ses soldats pour maintenir l'indépendance du Saint-Siège, et d'avoir protégé les jours du Souverain-Pontife par les soins de son ambassadeur, M. Mar-

tinez de la Rosa , qui fit paraître , lors de la fuite du Pape , un dévouement au-dessus de tout éloge , le gouvernement Espagnol tint à honneur de demander lui-même aux Evêques du royaume la célébration d'un *triduo* solennel de prières. Voici quelques passages du rapport adressé à la Reine en cette occasion et signée par tous les ministres.

« Le gouvernement de votre majesté , Madame , est loin , dans une aussi triste circonstance , de tourner les yeux vers les questions politiques ; mais , ministres d'une Reine catholique , héritière du zèle fervent et des blasons sacrés de cent rois , fidèles interprètes du sentiment universel , de la piété brûlante de quatorze millions d'âmes , ils doivent s'approcher du trône de votre Majesté , pour appeler avec l'expression de la plus amère douleur , son attention souveraine sur la récente infortune du Chef commun de la Chrétienté.

» La nouvelle d'aussi lamentables évènements va porter l'agitation et l'amertume à tout l'univers chrétien ; les échos de la douleur et de la consternation des hommes religieux vont retentir jusque dans le dernier de nos hameaux ; et pour les adoucir , il est juste que la Religion descende aussi jusqu'à eux du palais de nos rois et des sièges du gouvernement.

» Quand un danger commun menace sans cesse l'Eglise et l'Etat , le trône et la vraie liberté , toutes les institutions utiles et tous les sentiments nobles et élevés , on ne peut demeurer spectateur calme et impassible sans s'exposer à être victime sans gloire des bouleversements. La tranquillité spirituelle des fidèles assure le bien-être des familles et des peuples : le saint ministère , transmis sans interruption depuis les Apôtres , à travers les mutations des temps , maintient la rectitude des consciences , et par elle la solidité des trônes et la paix des sociétés. L'Eglise ne succombera pas ; mais tant qu'elle sera persécutée , l'agitation sera le lot des sociétés.

» Les ministres soussignés ont la plus profonde conviction , Madame , que dans la tempête furieuse déchaînée sur les nations , la Religion est le premier remède à de pareils maux , le frein presque unique de l'immoralité et , par son influence civilisatrice et bienfaisante , le soutien sans égal des Etats et des trônes. Le Gouvernement , résolu à lui rendre tous les hommages qui lui sont dûs , unissant ses vœux , et désirant que

le peuple Espagnol unisse solennellement les siens à ceux que toute la Chrétienté élèvera vers le Très-Haut, pour appeler ses miséricordes sur les afflictions de l'Eglise, et pour la conservation et la consolation de son Pasteur universel, a l'honneur de soumettre le décret suivant à l'approbation de votre Majesté.

« Madrid, 4 décembre 1848.

DÉCRET.

» Conformément à l'avis de mon Conseil des ministres, je décrète que dans toutes les églises des royaumes d'Espagne, seront faites des prières publiques pendant trois jours consécutifs, avec l'assistance de tout le Clergé, des autorités et des corporations, préalable invitation étant adressée aux fidèles, afin d'implorer les secours du Tout-Puissant, pour que les nécessités de l'Eglise catholique et les tribulations de son Pasteur universel aient une fin heureuse et prompte.

» Donné au Palais le 4 décembre. Signé de la main royale. »

25. Dans toutes les autres parties de la Chrétienté on déploie le même zèle, pour intéresser le Ciel à la cause de Pie IX, qui était celle de la justice opprimée. Il nous serait doux et facile de remplir nos colonnes de larges citations que nous pourrions faire de ces lettres pastorales, où l'esprit et le cœur se disputent si bien le mérite des plus touchantes expressions. Obligés de nous restreindre et de choisir dans cette abondance, nous croyons qu'on nous saura gré d'avoir cité intégralement la belle lettre de Mgr l'Archevêque de Paris, en y ajoutant quelques-uns des passages les plus remarquables des mandements de nos autres Evêques.

Lettre pastorale de Mgr l'Archevêque de Paris, qui ordonne des prières publiques pour Sa Sainteté Pie IX.

« Paris, ce 15 décembre 1848.

» Monsieur le Curé,

» Au premier bruit des événements de Rome qui ont jeté

l'Eglise entière dans le deuil, je vous écrivais pour exprimer ma douleur profonde, et pour vous demander le secours de vos prières en faveur de notre bien-aimé Pontife Pie ix, mille fois plus cher à nos cœurs depuis qu'il est persécuté. L'incertitude qui régnait alors laissait encore quelque place à l'espérance ; on pouvait croire que ce peuple Romain qui avait donné des témoignages si éclatants de son amour pour l'illustre Pontife, son libérateur, saurait le délivrer à son tour de l'oppression que faisait peser sur lui une faction égarée. Aujourd'hui ce premier espoir est déçu. Rome n'a su ni défendre, ni conserver son Pontife. La crainte y a glacé les âmes. Pie ix a dû secouer la poussière de ses pieds, et, nouveau pèlerin apostolique, il est allé demander à un pays voisin l'indépendance dont les nations catholiques ne souffriront jamais que le Père commun des fidèles soit privé.

» Vous aviez espéré sans doute comme nous, comme la France entière, que le Souverain-Pontife choisirait notre pays pour y verser les bénédictions de son exil. Il nous faut encore ajourner, sinon abandonner cette douce espérance. Ainsi notre douleur est jusqu'à présent sans consolation. Cherchons-en de plus en plus dans la prière, M. le Curé. Dieu seul peut apaiser cette tempête, suscitée contre la barque de Pierre. Nous n'avons pas attendu ce moment pour implorer le secours d'en haut ; mais redoublons d'efforts, et adressons à Notre-Seigneur Jésus-Christ, Chef invisible de l'Eglise, des supplications publiques et solennelles. Quand Pierre était dans les fers, l'Eglise de Jérusalem priait pour lui, et l'Ange libérateur ouvrait devant l'Apôtre les portes de la prison. Pie ix n'est pas captif, mais il n'a pu conserver sa liberté qu'en se condamnant à la plus douloureuse des séparations. Prions pour que cette séparation soit courte, et pour que les portes de Rome s'ouvrent bientôt devant son retour.

» Cherchons aussi des consolations en nous-mêmes, cher et digne coopérateur. Nous en trouverons dans l'épanchement de nos âmes, dans l'expression de plus en plus éclatante de notre amour et de notre dévouement. Que nos cœurs donnent au successeur de Pierre plus de puissance qu'on ne voudrait lui en ôter ! Il est faible : que notre fidélité soit sa force. Il est errant : disputons-nous l'honneur d'être ses hôtes glorieux. Il est pauvre :

ah ! venons à son secours. Quelle joie pour des enfants de pouvoir secourir leur Père ! Ne laissons ce privilège exclusif à aucun gouvernement. C'est la piété des siècles passés qui avait formé et enrichi le patrimoine de saint Pierre. Pie ix , privé momentanément de ses ressources temporelles , trouvera , je n'en doute pas , un nouveau et plus ample patrimoine dans la pieuse et libérale tendresse du Clergé catholique et de tous les fidèles.

» C'est par de pareils témoignages que nous adoucirons pour Pie ix et pour nous le calice de cette tribulation. Elle passera ; mais les mérites que nous y aurons gagnés , pasteurs et troupeaux , ne passeront pas ; et quand l'orage actuel sera dissipé , le ciel , comme toujours , sera plus pur , la lumière de la foi plus éclatante , et la charité des cœurs plus vive et plus brûlante que jamais.

(Suit le dispositif).

» Et sera notre présente lettre lue au prône de la messe paroissiale , ainsi que dans toutes les églises et chapelles de notre diocèse , le dimanche 17 décembre.

» Recevez , M. le Curé , la nouvelle assurance de mon bien affectueux dévouement.

» MARIE-DOMINIQUE-AUGUSTE , Arch. de Paris. »

« Vous souffrez , disait Mgr l'Archevêque de Sens , vous souffrez , vous dont les bienfaits allaient partout chercher et soulager la souffrance ; vous pleurez , ô mon Père , vous dont les saintes et nobles mains ont essuyé tant de larmes : vous pleurez , non sur vous-même , mais sur le peuple ingrat qui vous méconnaît. Vous répétez cette plainte douloureuse du Sauveur : Si des étrangers et des ennemis m'eussent ainsi traité , je l'aurais supporté plus aisément ; mais c'est vous que j'ai comblés de biens ; vous qui m'aviez d'abord accueilli comme *l'Ange de Dieu* , comme *Jésus-Christ lui-même*. *Sicut Angelum Dei excepistis me , sicut Christum Jesum*. Vous que j'ai tant aimés et qui m'aviez témoigné tant d'amour !.... »

Mgr l'Evêque de Perpignan cherchait des consolations dans le souvenir encore si récent de la captivité d'un autre Pontife , pendant laquelle le Ciel veillait , comme toujours , sur les destinées de cette Eglise qui ne saurait périr.

« Oui , disait le pieux Evêque , la prophétie de David s'ac-

complira littéralement. Après s'être un moment courbé pour boire de l'eau du torrent, Pie ix relèvera majestueusement la tête pour ne plus l'abaisser : *De torrente in via bibet, propterea exaltabit caput.* (rs. 109.)

» L'histoire est là pour autoriser ces glorieux présages. Vous souvient-il, nos T. C. F., de cette puissance colossale qui, il y a à peine quarante ans, pesait sur l'Europe, renversant tous les trônes, proscrivant toutes les dynasties, écrasant tous les peuples ? L'anneau du Pêcheur ne trouva pas grâce à ses yeux. Dans un moment de vertige, le Pontife le plus inoffensif est arraché de son siège et de sa capitale. Trainé de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, d'exil en exil, gardé à vue, isolé de l'univers, menacé même, dit-on, par un guerrier farouche, il semblait devoir expirer loin des bords du Tibre, sous le double poids de la vieillesse et de l'infirmité ; mais il en était autrement ordonné dans les décrets divins. A l'instant marqué par la Providence, l'Europe s'ébranle, la France est envahie, les chaînes de Pie vii tombent, la liberté lui est rendue : il parcourt en triomphateur la même route cinq ans auparavant témoin de sa détresse ; il remonte en pompe au Vatican, alors que son superbe oppresseur, brisé comme un vase d'argile par ceux-là mêmes qu'il avait humiliés, est relégué par eux dans une île lointaine, pour apprendre encore aux races futures que la chaire de S. Pierre est inébranlable et que les portes de l'enfer ne sauront jamais prévaloir contre elle. »

25. Une autre source de consolation pour Pie ix, était de voir les développements que prenait chaque jour cette idée généreuse qui était venue au cœur des catholiques de France, de contribuer par des dons volontaires à soulager le dénuement du Père commun des fidèles, à qui Rome, plongée elle-même dans la misère, ne pouvait plus offrir les ressources nécessaires pour soutenir l'éclat de sa dignité. L'exil du Saint-Père ne devait point arrêter autour de lui le cours de l'administration ecclésiastique ; il fallait toujours correspondre avec l'univers tout entier, et ces relations nécessaires exigeaient des frais auxquels le gouvernement pontifical se voyait presque dans l'impossibilité de subvenir. Il y eut alors chez toutes les nations catholiques, mais particulièrement en France, un mouvement spontané, pour

organiser des commissions de secours qui devaient recueillir tous les dons, depuis l'obole du pauvre jusqu'aux offrandes les plus considérables des riches, pour en former un trésor connu sous le nom si heureux de *denier de S. Pierre*. Tous les Evêques de France, d'une commune voix, donnèrent leur adhésion à cette entreprise si digne d'intérêt; et plusieurs d'entr'eux adressèrent aux Curés de leurs diocèses des lettres pastorales, pour les inviter à recueillir, avec tout le soin et tout le zèle possible, des mains de leurs paroissiens cette intéressante aumône, à laquelle pas un catholique ne dut se refuser. Voici en quels termes s'exprimait Mgr l'Archevêque de Bordeaux, dans sa lettre du 20 décembre 1848 :

« Déjà, Messieurs et chers coopérateurs, nous avons épanché dans vos cœurs la douleur profonde dont le nôtre fut rempli à la nouvelle des violences exercées contre le Vicaire de Jésus-Christ. Mais si Dieu a voulu arracher Pie IX à ses persécuteurs, comme il avait délivré des mains d'Hérode le prince des Apôtres, toutes les angoisses de l'Eglise ne sont pas à leur terme : *Ce qui faisait la beauté de la fille de Sion a disparu ; la couronne est tombée de sa tête, et ses enfants sont orphelins ; la Reine des nations est comme une veuve dépouillée de sa gloire, et la cité pleine de peuple est maintenant assise dans la solitude sur les bords de son fleuve coulant à travers les ruines de tant de siècles.*

» Combien durera ce temps d'épreuves ? Jusques à quand le Saint-Père demeurera-t-il éloigné de sa capitale, privé de ses ressources ordinaires, et peut-être réduit à un pénible dénuement ? Il ne nous est pas facile de le prévoir ; mais il nous appartient d'adoucir les rigueurs de son exil. Il s'agirait de faire un appel à tous les Catholiques, de rassembler leurs offrandes et de les déposer aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ. Y aurait-il un seul enfant de l'Eglise qui ne voulût venir en aide à son père ? Il n'est pas question ici d'une manifestation publique ni de l'éclat d'un don national, mais d'une aumône humble, populaire, accessible à tous.

» Sans doute nous avons autour de nous bien des souffrances à consoler, bien des misères à secourir ; mais si l'on considère les frais énormes qu'entraîne l'administration temporelle de l'Eglise universelle, qui refusera de s'imposer quelques nouveaux sacrifices pour venir en aide au Père commun de la grande

famille catholique? Qui ne sait toutes les charges qui pèsent sur son gouvernement? Le soin des chrétientés lointaines, le développement merveilleux de l'apostolat parmi les populations idolâtres, la protection des églises établies dans les Etats des princes infidèles, exigent des dépenses auxquelles ne saurait maintenant suffire le trésor pontifical.

» Les offrandes des fidèles seront recueillies au moyen d'une quête faite dans toutes les églises ou chapelles du diocèse, le dimanche qui suivra la lecture publique de cette circulaire, et d'une souscription ouverte à notre secrétariat et chez MM. les Curés.

» Puissent ces témoignages de la piété filiale de tous ses enfants, adoucir au meilleur de tous les pères le calice de son amère tribulation! puissent nos offrandes spontanées assurer au Chef de la Chrétienté la liberté d'action dont il a besoin plus que jamais pour le gouvernement de l'Eglise!

» Agréez, Messieurs et chers coopérateurs, la nouvelle assurance de mes sentiments les plus dévoués et les plus affectueux.

» FERDINAND, Arch. de Bordeaux. »

La lettre suivante, de Mgr l'Evêque de Châlons, n'est ni moins pressante, ni moins remarquable. Nous la citons intégralement :

« Monsieur le Curé,

» Au milieu des manifestations si touchantes de ce concert de voix unanimes qui s'élèvent de toutes parts, pour exalter les vertus de notre saint et bien-aimé Pontife le Pape Pie IX, pour déplorer les malheurs que nous sentons plus vivement que si nous étions nous-mêmes frappés; au milieu de cet émoi universel, un cœur généreux et éminemment catholique se fait entendre pour proposer le rétablissement spontané d'une contribution volontaire et proportionnée aux facultés de chacun, que nous aimions à appeler le *denier de S. Pierre*, et qui a dû produire l'an passé d'utiles secours. Ce serait en même temps un hommage de la grande famille chrétienne au Souverain-Pontife, au plus chéri des pasteurs. Cette offrande bénie de Dieu, et à laquelle plusieurs de nos frères séparés prissent part, serait bien

reçue et viendrait fort à propos. Elle serait pour le Saint-Père une nouvelle preuve de notre entier dévouement et de notre amour ; il en serait touché ; elle lui ferait aimer , s'il était possible , de plus en plus la France , où il est lui-même si tendrement aimé.

» Les enfants , il est vrai , ne thésaurisent pas ordinairement pour leur père ; mais quand il est dans le malheur , exilé à l'étroit , réduit pour subsister à invoquer le secours d'autrui et surtout celui de la Providence : alors tous les enfants courent à lui pour l'aider , le soutenir , pour consoler ce bon Père ; ils font pour cela des efforts , ils s'estiment heureux de lui rendre les moindres services , prêts à partager avec lui , s'il le fallait , leur dernier morceau de pain. Ainsi ferons-nous en France. Vous comprenez ce que je veux dire , mon cher M. le Curé , et je n'y ajoute rien ; car ce que la France et M. d'Harcourt son ambassadeur viennent de faire pour le Pape , est si beau , que pour les louer dignement on peut se passer de commentaire.

» Nous continuerons donc la collecte que nous avons commencée l'an dernier , et à laquelle bon nombre de nos diocésains ont contribué généreusement. Les dons les plus minimes seront reçus avec beaucoup de reconnaissance et seront enregistrés avec soin par paroisse et par canton. L'envoi en sera fait au secrétariat de l'évêché. Vous en préviendrez vos paroissiens. Il serait honorable pour Châlons d'avoir été des premiers à donner ce bon exemple.

» On a déjà reçu mille francs pour cet objet.

» Je suis , M. le Curé , avec une bien sincère affection , votre tout dévoué et très-humble serviteur.

» M. J., Evêque de Châlons.

» Châlons , 18 décembre 1848.

26. Toutes ces consolations offertes à Pie IX ne pouvaient cependant pas guérir entièrement les plaies faites à son cœur par les malheurs d'un peuple sur lequel il ne pouvait plus veiller qu'imparfaitement et qui n'entendait plus la voix de son pasteur. Il savait , ce père tendre , avec quelle rapidité se succédaient à Rome les événements qui avaient pour but d'anéantir son au-

torité souveraine, et pour résultat de produire la plus affreuse misère. Il savait que la fureur des démagogues allait à ne rien épargner, et qu'ils ne reculaient devant aucun forfait pour enlever en même temps au peuple romain, et sa foi si éminemment catholique, et le profond attachement qu'il avait toujours eu pour son souverain bien-aimé. Il savait que le culte divin, sous les apparences d'une protection hypocrite, était gêné, entravé, profané; que les prêtres se voyaient obligés de fuir ou de se cacher sans pouvoir quelquefois se dérober au glaive des assassins; que les monastères étaient indignement violés et les religieuses obligées d'en sortir pour se voir exposées aux insultes d'une populace effrénée.

Parmi tant de sujets de douleurs, il fallait au Souverain-Pontife des consolations telles que la Religion seule pout en fournir. La soumission aux ordres de la Providence, la prière, le souvenir des anciennes tribulations de l'Eglise, sur le dos de laquelle, selon l'expression du prophète, les pécheurs n'ont cessé de frapper depuis l'époque de sa naissance : voilà ce qui pouvait offrir au cœur de Pie IX ces motifs de résignation, de paix et d'espérance qui ne se trouvent point en dehors de la foi.

27. L'auguste Pontife pouvait aussi oublier un moment ses douleurs, quand la Religion lui offrait quelques-unes de ces fêtes qui sont pour l'âme chrétienne en proie aux tribulations, ce qu'est pour l'oiseau de mer fatigué par la tempête, cette roche élevée où il vient respirer un moment et se réchauffer aux rayons du soleil. On était dans les premiers jours de décembre; la douce fête de la Conception de Marie offrit au Pontife affligé une source abondante de joie et de confiance. Sa Sainteté se rendit à la cathédrale, ayant dans sa voiture leurs Em. les cardinaux Macchi, doyen du Sacré-Collège, et Antonelli, secrétaire d'Etat. Elle fut reçue à l'entrée de l'église par Mgr de Gaète et son chapitre. Le Saint-Père célébra le Saint-Sacrifice au maître autel, assisté des cardinaux Antonelli et Macchi. Le Roi, la Reine, la famille royale et toute la Cour y assistaient. Sa Sainteté donna la communion au roi, à la reine, aux princes et princesses, à quelques membres du corps diplomatique et à un grand nombre de fidèles. Après la messe, Sa Sainteté entendit une seconde, puis elle monta au balcon du palais

épiscopal, d'où elle donna la bénédiction pontificale à ses augustes hôtes, aux troupes napolitaines, auxquelles s'étaient réunis les équipages des bateaux à vapeur français et espagnols, et à l'immense multitude du peuple prosterné sur les routes et sur les vaisseaux pavés.

Mais cette pompe extérieure n'était pas ce qu'offrait de plus doux à Pie IX la solennité de ce beau jour. Nous avons vu la dévotion si tendre, si filiale de ce grand Pape pour l'auguste Reine des vierges. Le privilège de son immaculée conception occupait par-dessus tout les pensées du Souverain-Pontife, et il goûtait avec bonheur l'espérance d'être un jour l'instrument dont la Providence se servirait pour proclamer au monde chrétien l'existence d'une vérité qui repose dans le sein de l'Eglise, et qui n'attend probablement qu'une circonstance favorable pour se manifester avec éclat, et s'offrir comme un dogme de foi à la soumission religieuse de tout vrai catholique.

On sait en effet que, dès les premiers siècles, les fidèles ont aimé à croire que Marie ne s'était pas trouvée au seul instant sous l'empire du démon, et que sa conception avait été sans tache aussi bien que le reste de sa vie. Il leur semblait, et avec raison, que le privilège accordé à quelques serviteurs de Dieu, tels que Jérémie et Jean-Baptiste, d'être sanctifiés avant leur naissance, ne devait pas suffire à cette Mère de Dieu, dont la destinée était bien plus haute que celle de ces saints prophètes; et ils pensaient que les rapports intimes qui devaient exister entre Marie et le Verbe fait chair demandaient une exemption totale de péché en elle. Les docteurs les plus anciens et les plus illustres ont laissé sur ce point des témoignages qui ne permettent pas de douter que les premiers Chrétiens n'aient été nourris de ce fait et imbus de cette consolante doctrine.

Leur piété, qui pendant longtemps s'était bornée sur ce point à des hommages intérieurs ou peu éclatants, leur fit enfin désirer de consacrer un jour à célébrer la mémoire du moment où Marie, conçue sans péché, mit pour la première fois le pied sur la tête du serpent infernal. C'est en Orient que cette fête prit d'abord naissance, à une époque que l'on ne peut préciser. Vers le onzième siècle, nous la voyons paraître en Angleterre, d'où elle passa en France, au commencement du siècle suivant, et s'établit particulièrement dans la métropole de Lyon.

On sait les efforts qu'opposa saint Bernard, non point à l'introduction de cette fête, dont il connaissait et respectait si bien les motifs, mais au zèle trop empressé que montraient certaines personnes pour l'introduire dans l'Eglise, avant que Rome eût parlé et eût sanctionné cet usage. Le saint docteur, si célèbre par sa dévotion à Marie, si respectueux pour tous les privilèges de cette Reine du Ciel, s'inclinait plus bas encore devant l'autorité du Dieu qui vit et parle dans son représentant sur la terre. L'Eglise lui était encore plus chère que Marie, et il voulait toujours être guidé par elle, même en suivant les inspirations de son cœur et de sa piété.

Bientôt des plumes habiles entreprirent de défendre publiquement le glorieux privilège de la Conception immaculée de Marie. La pensée de l'Eglise se montra de jour en jour plus clairement; et tout porte à croire qu'au concile de Trente, elle eût proclamé cette vérité et l'eût mise au rang des dogmes catholiques, si des considérations d'une haute prudence n'eussent déterminé les Pères du concile à ajourner cette solennelle manifestation.

Mais ne pouvait-on pas et ne devait-on pas espérer que le moment viendrait où cette pieuse croyance de l'Eglise prendrait enfin rang parmi les dogmes reconnus? S'il n'en devait être ainsi, pourquoi les Evêques du monde chrétien auraient-ils en si grand nombre introduit dans les prières des fidèles et même dans la liturgie publique le mot *immaculée* pour qualifier la conception de Marie? Pourquoi le Saint-Siège aurait-il autorisé cette pratique? Pourquoi les fidèles l'auraient-ils embrassée avec tant d'ardeur et tant d'unanimité? Comment de graves docteurs, tels que le savant P. Peronne, jésuite de Rome, auraient-ils sous les yeux mêmes du Souverain-Pontife, et avec son approbation tacite, agité publiquement cette grande question et cherché à démontrer que le moment pourrait venir où l'Eglise, qui n'invente pas des dogmes nouveaux, mais qui manifeste au moment voulu les croyances cachées dans son sein, déclarerait au monde chrétien qu'il n'est plus seulement permis de croire que Marie a été conçue sans péché, mais que la foi nous fait un devoir de le reconnaître.

Voilà les pensées qui devaient remplir le cœur de Pie IX, célébrant dans son exil la belle fête de la Conception de Marie.

Voilà les consolations que sa grande âme pouvait entrevoir dans un avenir peut-être prochain et qu'il lui était permis de savourer. Dès-lors nul doute que le pieux Pontife n'ait formé le dessein que nous lui verrons exécuter bientôt, de demander à tous les Evêques de la catholicité leur sentiment sur l'immaculée conception de Marie, pour asseoir lui-même son propre jugement et éclairer au flambeau de tant de lumières sa décision doctrinale et irréfragable. N'est-ce pas par Marie que sont toujours venues les secours donnés à l'Eglise et les plus grandes consolations qu'elle ait goûtées ? N'est-ce pas la marche ordinaire de la Providence de réveiller et de ranimer cette dévotion, dans les circonstances difficiles où les fidèles ont besoin de tourner les yeux et le cœur vers cette *Etoile de la mer*, qui brille au milieu des tempêtes ? Or, quoi de plus propre à frapper et à toucher les cœurs dévoués à Marie, que la consécration solennelle du plus beau de ses privilèges ? Il était donc permis de croire que le Ciel réservait cette faveur à une époque où les tribulations de l'Eglise étaient devenues si amères, et où le Chef souverain de ce corps mystique de Jésus-Christ était abreuvé de tant de douleurs.

28. En même temps que ces événements déplorables se passaient en Italie et occupaient le monde entier de leur retentissement, l'Allemagne catholique voyait avec bonheur les Evêques assemblés à Wurzburg poursuivre le cours de leurs réunions, et traiter les intérêts de l'Eglise avec une noble indépendance, jointe au respect le plus profond pour l'autorité temporelle. Le principal document émané de cette assemblée vénérable, fut un *memorandum* destiné à être mis sous les yeux de la Constituante de Francfort et de tous les gouvernements germaniques.

Les Pères du Concile rappellent d'abord l'intérêt que l'Eglise a toujours pris au bonheur et à la tranquillité des empires, le soin qu'elle a eu de contribuer pour sa part à calmer l'effervescence des passions populaires, mais aussi le droit qu'elle a de demander pour elle-même une part de cette paix qu'elle tâche de procurer aux autres, et de chercher à se créer une position digne d'elle, et assez indépendante pour qu'elle puisse réaliser tout le bien qu'elle a mission de faire au monde.

« Dix-huit siècles, en effet, disent les Pères de Wurzburg, rendent témoignage qu'aux époques les plus orageuses, lorsque

le flot des passions désordonnées s'élevait en vagues tumultueuses, lorsque les nations se levaient les unes contre les autres dans des combats à mort, et que les fondements de tout ordre civil et politique chancelaient de toutes parts; l'Eglise seule, immobile et tranquille sur le roc que la puissance d'aucune tempête ne saurait vaincre, et élevant son regard confiant vers Celui qui a voulu être son Chef et sa pierre angulaire, son guide et sa lumière jusqu'à la fin des temps, instruisit et moralisa les peuples, cultiva et ennoblit les sciences et les arts, ouvrit en tous lieux aux nécessités publiques et privées les inépuisables sources de la charité chrétienne, suffisant à toutes les œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles. Alors elle s'efforça de réunir dans la justice les peuples et leurs princes, et elle sut établir l'ordre et la liberté dans toutes les relations de la vie publique et privée sur leur seul véritable fondement, qui est la foi. Partant de la conviction que cette vocation de l'Eglise a été la même dans tous les temps, les soussignés Evêques d'Allemagne se sont rassemblés afin de désigner et de proclamer ensemble la position qu'il appartient à l'Eglise de maintenir dans la vie publique et sous le nouvel ordre de choses, d'après son antique et traditionnelle constitution. Leur but est de fixer les lignes capitales de la situation de l'Eglise envers l'Etat comme envers d'autres agrégations religieuses, et de tracer la démarcation des droits de l'Eglise, quant à l'ordre de ses affaires intérieures, c'est-à-dire quant au gouvernement de l'Eglise. »

C'est la foi qui soutient et règle les mœurs, et c'est l'Eglise qui enseigne et conserve la foi. « L'Eglise est donc la gardienne des mœurs, comme l'Etat est le gardien de l'unité nationale au moyen de la paix et de la justice; il doit donc y avoir harmonie entre l'Eglise et l'Etat, comme il y en a entre l'âme et le corps dans l'homme vivant. Quelle que soit la forme de l'ordre public établi dans les Etats, l'Eglise, à qui a été confiée la sainte et austère mission qui ressort de ces paroles : *Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie*, ne réclame que la plus entière liberté et l'indépendance qui lui sont nécessaires pour accomplir cette mission. De tout temps ses saints Papes, ses Evêques et ses Confesseurs ont sacrifié avec joie et courage leur sang et leur vie pour la défense de cette inaliénable liberté. »

Les Evêques se proposent de travailler à maintenir cet accord

entre les deux puissances, en sauvegardant du reste, autant qu'il dépendra d'eux, la liberté de l'Eglise.

« Quant à ceux, ajoutent les Pères du Concile, qui professent d'autres doctrines de foi que celle qu'elle enseigne, l'Eglise a toujours eu pour règle générale le principe de considérer les hommes de toutes zones et de toutes langues comme créés à l'image de Dieu et ayant besoin de la rédemption; elle les embrasse donc tous avec la même charité : elle ne demande pour l'accomplissement de sa mission rédemptrice, que la plus entière liberté et indépendance; et enfin elle se regarde comme tenue envers toutes les personnes qui n'admettent ni sa doctrine, ni sa constitution, de leur appliquer dans la même étendue cette entière mesure de liberté et de justice qui assure la paix civile entre des adhérents de différentes confessions de foi, sans toutefois favoriser un indifférentisme également funeste à toutes les confessions, ni la *communicatio in sacris* absolument contraire à ses lois. Les Evêques reconnaissent et déclarent que dans toutes leurs relations avec toute espèce de dissidents, ils maintiendront fermement et invariablement ce principe commun à toutes leurs églises.

» En tête de tous les droits de l'Eglise est le droit divin de l'enseignement et de l'éducation. Jamais elle ne pourra ni oublier, ni renier la mission qui lui est donnée par ces paroles : *Allez et enseignez tous les peuples, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; et enseignez-leur à garder tout ce que je vous ai commandé.* Elle ne peut pas se séparer davantage de la conviction de sa liberté dans l'accomplissement de cette mission. Tous les siècles et toutes les régions de la terre donnent à l'Eglise le témoignage que les instruments de cette grande mission de l'éducation des nations, n'ont craint ni les peines, ni les périls, ni les souffrances, ni la mort, lorsqu'il s'agissait pour eux du libre exercice de la charge qui leur est confiée par le divin Fondateur de l'Eglise d'enseigner et d'éduquer les nations. On a pu enlever à l'Eglise ses domaines, ses honneurs et la splendeur dont elle était environnée; on a pu lui enlever tout ce qu'elle possédait; mais jamais l'Eglise n'a abandonné le droit d'enseigner ce qu'elle a reçu de Dieu et de moraliser tous les peuples de la terre. Elle saisit l'homme pour le conduire par l'enseignement et par l'éducation qu'elle lui donne,

à ses hautes destinées. Elle le saisit dès l'âge le plus tendre et le suit dans le développement de toutes ses facultés individuelles, afin que par un enseignement qui embrasse toutes les branches du savoir, il puisse arriver à une parfaite connaissance des choses, et cela suivant l'esprit de sa mission, qui n'a point d'autre objet que l'éternelle destinée de l'homme. »

Le droit que l'Eglise a reçu d'enseigner tous les hommes et de former leurs cœurs à la vertu, elle ne doit ni le négliger, ni s'en dessaisir.

Les Evêques réunis à Wurzburg reconnaissent donc et déclarent : l'Eglise, fondée par la puissance de la parole pendant une sanglante persécution de trois siècles, réclame aujourd'hui comme toujours la liberté illimitée de l'enseignement et de l'instruction, comme aussi le droit de fonder et de diriger des instituts d'instruction et d'éducation qui lui soient propres, et cela dans le sens le plus étendu. Dans ce droit elle voit l'unique moyen de remplir véritablement et dans toute son étendue sa mission divine, et elle ne peut considérer toute mesure coercitive de ses droits que comme incompatible avec les justes demandes des catholiques d'Allemagne.

» Si l'Eglise ne peut jamais perdre la conscience de son droit à remplir en toute indépendance sa mission d'éducation, elle ne peut non plus, et en aucun temps, renoncer au droit qui lui est inséparablement uni, d'être à l'imitation de son divin Fondateur la bienfaitrice corporelle des peuples dont le soin spirituel lui est confié. Ce qu'une tendre mère est à ses enfants, l'Eglise l'a toujours été pour les pauvres et les nécessiteux, bien entendu lorsqu'elle était libre et indépendante, quant à la collecte et à la distribution de ses dons. Il serait impossible de dénombrer les fondations pieuses sorties de son sein avec autant d'abondance que de diversités. »

Les Evêques réclament donc pour elle la liberté de continuer sa mission charitable, et de passer comme son divin Maître au milieu des peuples en faisant du bien à tous.

» Il est un autre droit de l'Eglise résultant par une conséquence irréfragable du principe de sa mission. Ce droit divin est celui de régler souverainement et sans obstacle son culte, la manière dont il doit être célébré, l'inappréciable don des Sacraments et tout ce qui se rapporte à la célébration de ses

offices, comme sont les prières et les exercices publics de piété. Tous ces objets doivent être réglés sans l'intervention et sans la participation du pouvoir temporel. Son culte n'est autre chose que la foi de l'Eglise qui se manifeste dans les différentes formes des offices divins, dans ses sacrements, dans ses prières. Il est l'incessante tendance de l'homme vers sa haute et éternelle destinée. Ici l'Eglise se meut exclusivement sur un terrain qui lui est propre plus que tout autre, et que les Evêques ont le devoir sacré de garder avec une inviolable fidélité. »

Les Evêques réclament ensuite le privilège de la liberté pour les associations religieuses d'hommes ou de femmes, dont l'existence est un bienfait pour la religion et ne saurait être un péril pour l'Etat.

Ils demandent que l'Eglise puisse administrer avec une entière indépendance les biens temporels qui lui viennent de la libéralité des fidèles, ou qu'elle a justement acquis à d'autres titres ; et ils terminent en protestant contre le misérable reproche si souvent adressé aux Catholiques dans certains pays, de subir l'influence d'un prince étranger en obéissant au Pontife romain. « Ce qui caractérise principalement l'Eglise catholique, c'est son unité dans la doctrine, dans sa constitution et dans sa discipline qui ne s'est jamais démentie. C'est la condition et la conséquence de cette unité d'entretenir toujours le lien et les relations entre le chef et les membres, entre le Saint-Père de Rome et les fidèles dispersés sur l'immense étendue de la terre et se groupant dans cette même unité autour de leur Pasteur suprême. » Séparer l'Eglise de son Chef, ou la gêner dans ses rapports avec lui, ce serait vouloir gêner la vie en elle, ce serait lui faire la plus dangereuse de toutes les persécutions.

29. Pendant que le Pape offrait au monde le spectacle d'une patience héroïque et d'une fermeté à toute épreuve, un autre Pontife continuait à partager avec lui les honneurs de la persécution endurée pour le nom de Jésus-Christ. Mgr Marilley, évêque de Lausanne et Genève, voyait se prolonger une captivité qui pourtant touchait à son terme. Pendant les derniers jours que l'illustre Prélat passa dans le château de Chillon, il reçut de nouveaux témoignages de sympathie et de vénération dans les deux lettres qui lui furent adressées, l'une par l'Association

de Pie ix, formée à Aix-la-Chapelle, l'autre par Mgr l'Evêque d'Annecy, au nom de tout son clergé réuni dans un même sentiment d'admiration et de respect. Par une touchante et délicate attention, les membres de l'Association de Pie ix avaient désiré que leur adresse fût transmise à l'Evêque de Lausanne et Genève par une autre victime de la persécution, Mgr Laurent, Evêque de Chersonèse. Voici les principaux passages d'une lettre de ce Prélat qui accompagnait cet envoi.

« Monseigneur,

» Je viens m'acquitter d'une commission aussi honorable que pénible, en transmettant à votre Grandeur la lettre ci-jointe que l'Association catholique nommée de Pie ix, de la bonne ville d'Aix-la-Chapelle, a l'honneur de vous adresser. Lorsque mes concitoyens, auxquels mon frère a raconté vos combats et vos souffrances, se sont sentis pressés à exprimer leur plus vive sympathie au bon pasteur, qui a sacrifié jusqu'à sa liberté à sa fidélité envers l'Eglise et son troupeau; ils ont cru ne pouvoir trouver de meilleur introducteur auprès d'un Evêque captif qu'un Evêque exilé qui, natif de leur ville, y passa les jours de son exil.....

» Je n'essaierai point de vous offrir des consolations. Votre cœur doit en abonder au milieu de toutes vos tribulations, puisqu'il possède le témoignage du Saint-Esprit, que vous avez suivi l'impulsion de sa grace et l'exemple du Prince des pasteurs. Hélas! de quoi aussi nous plaindrions-nous en ces mauvais jours, où le Vicaire de Jésus-Christ a été assiégé, attaqué, tenu captif dans son propre palais, et réduit à prendre la fuite de son siège par son propre peuple, ce peuple romain dégénéré, qu'il n'a fait que combler d'amour et de bénédiction! Un temps de plus dure épreuve, de plus rude combat, de plus forte persécution a commencé pour l'Eglise avec la chute de la Suisse catholique. Réjouissons-nous de pouvoir compter parmi les victimes. Celui qui aime l'Eglise comme son propre corps, et qui ne fait durer le monde que pour elle, ne l'abandonnera jamais. Si en ce moment, au plus fort de la tempête, il dort encore au fond de la nacelle, il se lèvera bientôt à point nommé, commandera aux vents et aux flots, et rétablira le calme.

» C'est dans cette sainte espérance, mon vénéré frère, que je vous reste uni avec tous les sentiments de respect et d'amour.

» Votre très-attaché et très-dévoué confrère,

» LAURENT, Ev. de Chersonèse.

» Aix-la-Chapelle, le 4 décembre 1848. »

30. Voici maintenant l'adresse que Mgr l'Evêque d'Annecy avait envoyée quelques jours auparavant à l'illustre captif de Chillon :

« Monseigneur,

» Quand les portes de la prison se sont fermées sur votre Grandeur, le bruit en a retenti jusqu'aux extrémités du monde catholique. Cette admirable unité du catholicisme, qui va sur toute la surface de la terre chercher les esprits et les cœurs pour les unir par les liens d'une même doctrine et d'une même charité, vous a conquis l'intérêt, l'amour et la reconnaissance de cent soixante millions de Chrétiens. Toutes leurs pensées se sont portées vers vous, Monseigneur, parce que, comme enfants de l'Eglise de Jésus-Christ, ils ont droit de partager les joies et les douleurs de leur mère.

» Plus que tout autre peut-être, le Clergé de Savoie a dû s'émouvoir quand le bruit de la persécution dont vous êtes victime est venu consterner les populations religieuses de nos vallées. Témoins de votre zèle, non moins qu'admirateurs de vos vertus, nous n'avons pas un instant cessé d'être attentifs à la lutte que votre Grandeur a dû soutenir contre ces hommes pleins d'astuce qui, se défiant de leurs propres forces, voudraient se servir de la main, de la voix, de l'autorité et même du silence des pasteurs pour opprimer l'Eglise, égarer la conscience des peuples et faire régner leur volonté à la place de celle de Dieu.

» Nous le savons, Monseigneur, dans les combats qu'elle a soutenus pour l'intégrité de notre foi, votre Grandeur n'a eu d'autres pensées que celle de la gloire de Dieu et celle de la liberté de son Eglise dans un pays où elle a remporté tant de victoires. Mais permettez, Monseigneur, qu'unis à tous les fervents catholiques témoins de votre captivité et fiers d'appartenir

à cette religion qui peut faire encore des martyrs , nous réclamions une partie de la gloire qui revient au Confesseur de notre foi. Si jamais , ce qu'à Dieu ne plaise , cet ouragan d'impiété qui , sorti des enfers souffle sur le monde et semble vouloir emporter du milieu des hommes la pensée de Dieu , de son Christ et de son Eglise , venait jusqu'à nous , le souvenir du prisonnier de Chillon soutiendrait notre courage et adoucirait les épreuves par lesquelles il nous faudrait passer.

» Recevez , Monseigneur , cette expression de notre respect , de notre amour et de notre vénération.

» Annecy , 30 novembre 1848 , fête de S. André , apôtre.

» Louis , Evêque d'Annecy. »

31. Le moment arriva où le gouvernement oppresseur qui avait forgé les liens de Mgr Marilley , consentit à lui accorder non cette liberté franche et complète qui eût rendu le pasteur à ses brebis , mais un exil , en échange de cette prison dont on allait enfin le tirer. Une lettre du conseiller d'Etat , président de justice et de police dans le canton de Vaud , vint révéler au Prélat captif le nouveau genre de persécution auquel il allait être soumis. Cette lettre est ainsi conçue :

Lausanne , le 9 décembre 1848.

« A M. Etienne Marilley , au château de Chillon.

» Monsieur ,

» Nous avons l'honneur de vous communiquer ci-après les résolutions prises par le gouvernement des Etats de Berne , Fribourg , Vaud , Neuchâtel et Genève , sur le territoire desquels s'étend le diocèse dit de Lausanne et Genève.

» 1° Etienne Marilley n'exercera plus de fonctions épiscopales pour le diocèse dit de Lausanne et Genève.

» 2° Le séjour dans les cantons sur le territoire desquels s'étend ledit diocèse lui est interdit.

» 3° Le conseil d'Etat du canton de Fribourg prendra au besoin les dispositions convenables pour l'administration provisoire du diocèse. Il avisera de plus aux préliminaires propres à amener la réorganisation de l'Evêché.

» En vous faisant , Monsieur, cette communication de la part du conseil d'Etat , nous devons vous demander de nous faire connaître dans quel pays vous vous proposez de vous rendre , en quittant le territoire du diocèse dit de Lausane et Genève.

» Agréez , Monsieur , l'assurance de notre considération.

» Pour le département ,

» Le conseiller d'Etat président ,

» DELARAGEAZ.

» HOFFMANN , secrétaire. »

Le Prélat répondit à cette lettre de la manière suivante :

» 10 décembre 1848.

» Monsieur le Conseiller ,

» On m'a arrêté, déporté, incarcéré; on m'a retenu prisonnier depuis bientôt sept semaines sans m'avoir entendu, sans enquête et sans jugement. J'ai demandé une enquête et un jugement. Cet acte de justice m'a été refusé. On veut maintenant m'exiler de ma patrie, de mon diocèse, contrairement aux principes de la justice et aux garanties fédérales et constitutionnelles qui protègent la liberté et les droits des citoyens, sans égard pour les nations et les garanties de la liberté religieuse. Je céderai jusqu'au bout à la violence, en protestant comme je proteste de nouveau comme citoyen suisse, comme catholique et comme Evêque de ce diocèse, contre la violation de mes droits.

» N'étant pas libre, je ne puis m'arrêter à aucune détermination par rapport au refuge que je choisirai. En conséquence je me laisserai conduire à la frontière de ce diocèse qu'on jugera à propos de choisir.

» Moins le trajet sera long, plus je serai satisfait.

» Agréez, M. le Conseiller, l'assurance de ma considération.

» ETIENNE MARILLEY,

» Evêque du diocèse de Lausane et Genève. »

Le mardi 12 décembre, vers les trois heures du soir, l'intendant des prisons de Chillon annonça au captif, de la part du préfet de Vevey, que le lendemain, à deux heures du matin, on

viendrait avec une voiture pour le conduire hors du territoire des cantons faisant partie du diocèse de Lausanne et Genève ; mais en lui laissant ignorer sur quelles frontières du diocèse il devait être déporté. A deux heures du matin le préfet de Vevey , accompagné d'un huissier , se trouva au château de Chillon pour prendre le Prélat , qu'il conduisit à la frontière française dans la paroisse de Divanne.

L'odieux de cette mesure anti-libérale et anti-catholique , ne doit cependant pas retomber sur toutes les têtes. Dans le grand Conseil de Neuchâtel deux députés protestèrent avec éclat contre une délibération qui leur paraissait , et avec raison , constituer un abus de pouvoir et une vexation impie.

« D'après les principes de la religion catholique , disaient ces deux généreux députés , un pasteur de l'Eglise , Evêque ou Curé , ne tient ses pouvoirs pastoraux que de son supérieur dans la hiérarchie , savoir : l'Evêque du Pape , et le Curé de son Evêque. Or, tant qu'un Pasteur n'a pas donné sa démission ou qu'il ne l'a pas reçue de son supérieur canonique , il reste Pasteur légitime au for de la conscience de ses subordonnés catholiques , et ceux-ci ne peuvent en reconnaître un autre sans devenir schismatiques et excommuniés.

» Il s'ensuit que , tant que Mgr Marilley est reconnu comme Evêque par le Souverain-Pontife , les Pasteurs inférieurs de son diocèse ne peuvent reconnaître d'autre Evêque que lui , ni d'autres administrateurs diocésains , pendant son emprisonnement ou son exil , que ceux qui tiendraient leur pouvoir de lui ou du Saint-Siège. Toute autre administration diocésaine portée au pouvoir d'une manière anti-canonique , constituerait un gouvernement ecclésiastique schismatique.

» Nous ne pouvons donc comprendre votre décret qu'en ce sens , à savoir que le gouvernement de Neuchâtel n'entretiendra aucun rapport officiel et civil avec Mgr Marilley , comme Evêque de Lausanne et Genève , tout en laissant à ses subordonnés , en vertu de la liberté de conscience inscrite dans notre constitution , la liberté de continuer à reconnaître pour Evêque celui que le Pape reconnaît comme tel , et de n'obéir en son absence qu'à des administrateurs canoniquement institués.

» RUZDIN , député de Cressin.

» BONJOUR , député du Landeron. »

32. Nous l'avons déjà dit, c'est surtout au moment de leur mort que les personnages distingués par de rares vertus et un mérite éminent répandent dans l'Eglise catholique le précieux parfum de l'édification. Le voile de modestie qui les couvrait se déchirant, alors on peut sans crainte plonger le regard dans le trésor des bonnes œuvres dont s'enrichissaient en silence ces âmes d'élite, dont le monde ne connaît bien le prix que quand il les voit disparaître et qu'elles lui échappent. Dans un siècle où la fidélité aux devoirs de tout genre est si peu complète, si mal gardée, où les sentiments de respect pour la religion, la société, la famille et l'individu s'effacent et s'amoindrissent avec la foi qui en est le plus ferme soutien, on est heureux de reporter ses regards en arrière pour contempler ces vies si longues et si pures où il n'y eut place que pour la sagesse, la bienfaisance et la piété; où tout fut calme, juste, réglé, utile; où les sentiments les plus généreux et les plus élevés accompagnaient l'âme du berceau jusqu'à la tombe et devenaient l'unique mobile de toutes ses actions. C'est une de ces nobles vies qui s'éteignit en France dans la personne d'une femme dont nous enregistrons avec bonheur le nom dans nos annales, et sur laquelle une feuille religieuse donnait, au commencement de janvier 1849, les détails édifiants qu'on va lire :

« Une illustre et pieuse chrétienne vient de mourir. M^{me} la duchesse douairière de Doudeauville, née Le Tellier de Monmirail, a donné pendant les quatre-vingt-quatre années de sa vie l'exemple des plus hautes vertus.

» En 1779, à une époque où les avantages de la naissance et de la fortune conservaient encore tout leur prestige, elle les avait tous apportés à un époux digne d'elle, à M. le duc de Doudeauville, qui fut ministre de la maison du Roi sous la Restauration, et qui dut ajouter à toutes les gloires de la maison de La Rochefoucauld une attitude politique si digne et si indépendante, et un dévouement si actif et si intelligent aux œuvres de charité publique.

» Pendant cinquante années d'union conjugale et depuis son veuvage, la duchesse de Doudeauville avait, si l'on ose s'exprimer ainsi, comblé la mesure de ce que les hommes ont le droit d'attendre d'un de leurs semblables en fait de charité et d'édification. Il ne nous est pas donné de sonder, ni de dévoiler

ici les secrets de l'amour qui l'animait envers Dieu et les pauvres. Mais il suffisait de l'entrevoir pour reconnaître en elle une femme digne des meilleurs temps et plus faite pour être la contemporaine des Paule et des Chantal que pour vivre dans un siècle comme le nôtre.

» Etrangère depuis longtemps au monde, elle n'y tenait plus que par son ardente sympathie pour la cause de l'Eglise et par ses sollicitudes maternelles pour sa nombreuse postérité. Elle s'est éteinte après de longues souffrances, au milieu des soins de sa famille, et soulagée jusqu'au dernier instant par cette vigilante tendresse dont sa petite-fille, M^{me} la duchesse de La Rochefoucauld, a fait l'honneur et l'occupation de sa vie. »

35. La mort avait frappé vers le même temps un Pontife dont le grand âge et les infirmités faisaient bien pressentir la perte depuis longtemps. Mgr Brulley de la Brunière, évêque de Mende, s'éteignit doucement, le 16 décembre, dans sa quatre-vingt-neuvième année. Les obsèques du Prélat eurent lieu dans sa ville épiscopale le 20 du même mois. Mgr de Jerphanion, Archevêque d'Albi, présidait la cérémonie. La rigueur de la saison, surtout dans ce pays de montagnes, n'avait pu arrêter l'élan filial de la presque totalité du clergé diocésain qui venait rendre à un Père vénéré les honneurs suprêmes. Toutes les autorités de la ville, magistrature, armée, administrations, s'étaient fait un devoir d'assister à la cérémonie funèbre, à laquelle la population entière de la ville et des communes environnantes s'était associée. Au milieu des tristes préoccupations de l'époque, on est heureux de signaler cet empressement général des peuples, quand il est question d'honorer leurs pasteurs spirituels.



III.

34. Mort du R. P. Maisonnable, de la Compagnie de Jésus. — 35. Succès de l'Union catholique en Allemagne. — 36. Lettre de Mgr l'Archevêque de Paris relative à l'organisation de l'officialité de son diocèse. — 37. Autre lettre du même prélat en faveur des pauvres de son diocèse. — 38. L'Avent à Notre-Dame de Paris. — 39. M. l'abbé Foulquier nommé à l'évêché de Mende. — 40. Protestation du Souverain-Pontife contre l'anarchie à laquelle Rome est en proie. — 41. La fête de Noël à Gaëte. — 42. Excommunication lancée par le Pape sur les coupables agitateurs de Rome. — 43. Horrible scène dont Rome devient le théâtre. — 44. Conduite héroïque du Cardinal vice-gérant. — 45. Adresse des Catholiques de Hollande à Pie IX. — 46. Bref au Conseil municipal d'Avignon. — 47. Lettre du Souverain-Pontife à un prêtre de La Rochelle. — 48. A l'Assemblée nationale, le Cardinalat est brillamment défendu par M. Charles Dupin. — 49. Dévouement de l'Espagne aux intérêts de Pie IX. — 50. Nouveaux mandements des Evêques en faveur du denier de S. Pierre.

34. Aux Etats-Unis, la mort frappait un missionnaire remarquable par son zèle et en position de faire encore beaucoup de bien : c'était le R. P. Maisonnable, de la Compagnie de Jésus, supérieur des Jésuites du Sud.

Le R. P. Jean-Baptiste-Léon Maisonnable était né en France, dans le diocèse de Bayonne, le 10 mai 1803. Elevé chrétiennement, il sentit de bonne heure de l'attrait pour l'état ecclésiastique, et, après ses humanités, il alla au séminaire de Saint-Sulpice puiser la science théologique et l'esprit sacerdotal. Il se distingua tellement par ses heureuses dispositions et ses talents, que, tout jeune encore, de retour dans son diocèse, il fut choisi par son Evêque pour être un des directeurs de son grand-séminaire; et, pendant plusieurs années, il enseigna la théologie et le droit-canon aux jeunes clercs qu'il formait en même temps aux vertus de leur saint état.

Quelques années plus tard, il demanda à être admis chez les Jésuites, et fut reçu au noviciat le 1^{er} octobre 1832.

Peu de temps après son noviciat, il fut placé à la tête d'une

maison ecclésiastique en France, et ensuite envoyé en Amérique, où ses supérieurs lui confièrent la direction des maisons, déjà fondées par les Jésuites dans le Sud, et de celles qui pourraient y être fondées plus tard.

Les grands travaux, que cette charge lui imposait, ne l'empêchaient point de donner ses soins à la direction des collèges du Grand-Côteau et de Mobile, et à l'établissement d'un pensionnat pour lequel il avait fait une acquisition considérable en ville, et qu'il se proposait d'ouvrir prochainement. Tant de fatigues ont sans nulle doute grandement contribué à abrégér ses jours.

35. Les succès de l'*Union Catholique* pour la liberté de l'Eglise d'Allemagne continuaient à devenir de plus en plus sensibles et consolants. Dans le grand-duché de Bade, qui l'avait vu naître, elle comptait déjà au-delà de 300,000 membres, et dans le royaume de Wurtemberg douze communes venaient de déclarer la formation de sociétés affiliées au directoire central de cette association. Tout faisait espérer que cet exemple serait incessamment suivi par la totalité des communes catholiques ou mixtes du royaume.

36. Une mesure de la plus haute importance fut adoptée vers ce même temps par Mgr l'Archevêque de Paris. On sait les modifications qu'a subies en France la discipline ecclésiastique, par suite du bouleversement de la société, dans la révolution de 93. Le concordat, en rendant à l'Eglise de France la liberté de son culte et en la rappelant à son ancienne splendeur, n'avait pu y ramener tout d'abord certains usages adoptés par l'administration ecclésiastique dans les siècles précédents, et qui semblaient n'être plus en rapport avec le nombre des prêtres, beaucoup trop restreint pour qu'il fût possible de multiplier les charges et les emplois, auxquels il était facile de pourvoir en d'autres temps. Mais un demi-siècle écoulé depuis cette époque, des besoins nouveaux à satisfaire et des modifications survenues dans les rapports entre l'Etat et l'Eglise, semblaient inviter à un retour vers l'état de choses si vénérable et si précieux, que l'antiquité ecclésiastique avait consacré par un long usage. Mgr de Paris, plein de ces pensées dont il avait aussi entrevu le germe dans les secrets desirs de son auguste prédécesseur, eut

devoir entrer le premier dans cette route plus ancienne en réalité que nouvelle; et voici en quels termes le Prélat fit connaître dans une lettre à son clergé l'organisation de l'officialité diocésaine, qui fut créée le 3 décembre 1848 :

« Messieurs et très-dignes coopérateurs,

» Je ne veux pas différer davantage l'accomplissement d'un devoir, que je regarde à plusieurs titres comme une dette sacrée. Je viens régler ce qui concerne notre officialité diocésaine. Je suis heureux de n'avoir rien sous ce rapport à fonder. Les bases de l'institution ont toujours existé à Paris : il ne s'agit plus que de la compléter et d'en achever l'organisation.

» Vous n'ignorez pas que c'était la pensée de mon saint et illustre prédécesseur. Peu de jours avant sa mort, il promettait d'instituer le tribunal de famille, à l'ombre tutélaire duquel l'honneur attaqué et souvent calomnié du prêtre peut venir s'asseoir avec confiance. Il en méditait le plan, que ses connaissances si étendues des lois de l'Eglise lui auraient permis de si bien remplir, quand le martyr est venu le surprendre et le couronner. Je ne répudierai pas un pareil legs, dernier monument de sa sollicitude pastorale. Je serai fidèle à sa mémoire et aussi à l'un des principaux besoins de cette vaste Eglise, dont le fardeau si lourd pèse déjà tant à ma faiblesse.

» Quand les Conciles établirent que les Evêques partageaient avec des vicaires ou officiaux l'exercice de leur juridiction, soit volontaire, soit contentieuse, ils en donnèrent pour motifs principaux l'étendue des diocèses et la multiplicité accablante des affaires. Mais qu'étaient les anciens diocèses pour l'étendue, pour la population, pour le nombre des affaires, si on les compare aux nouveaux? Et que sont même sous ce rapport presque tous les nouveaux diocèses en comparaison de celui de Paris? Vous le savez aussi bien que moi, Messieurs et très-dignes coopérateurs. Pour conduire son immense troupeau, le premier pasteur a ici besoin plus qu'ailleurs de compter sur des délégués fidèles et nombreux. La division des affaires peut seule en assurer la rapide et pleine expédition. Mais comment arriverait-il qu'obligé de déléguer pour tant d'objets divers, il n'appliquât pas ce principe à la juridiction contentieuse? Comment se ferait-il

qu'il gardât justement pour lui seul l'autorité que tant de motifs particuliers l'engagent à déléguer spécialement ?

» Je n'exposerai pas tous ces motifs ; je l'ai fait ailleurs ; et il m'est permis de penser qu'il vous sera facile de les connaître. Je n'ai pas à vous convaincre de l'utilité d'une mesure qui est conforme aux règles de l'Eglise, favorable au maintien de la discipline, et où, du reste, se trouveront pour vous de plus grandes garanties de justice et d'impartialité.

» Ces garanties, je vous les devais, je les devais à tous ces sentiments que vous m'avez témoignés et qui ont comblé mon cœur de joie ; je les devais à votre dévouement filial et aussi à vos espérances. Ah ! si je ne puis pas réaliser toutes celles que, dans votre zèle pour le bien de l'Eglise, vous avez placées dans mon infirmité, il me sera au moins facile de vous donner ce qui dépend de moi, la preuve d'une confiance entière et d'une tendresse paternelle sans bornes.

» Dès aujourd'hui je sépare donc l'exercice de ma juridiction contentieuse de celui de ma juridiction volontaire, et je délègue la première à mon official, pour qu'il l'exerce en mon nom et sous mon autorité, avec les prêtres qui lui seront adjoints.

» Réunis à l'official, ces prêtres formeront à la fois un tribunal ecclésiastique et un véritable conseil disciplinaire. Nous vous en faisons connaître ici la composition. Vous y trouverez des hommes en qui vous vous plairez, j'en suis sûr, à reconnaître l'indépendance, les lumières et la piété nécessaires. Nous les avons choisis dans tous les rangs du Clergé. Nous désirons qu'ils ne cessent pas de se regarder comme les frères de ceux-là mêmes, dont ils pourraient devenir un jour les juges.

Ils suivront, pour tout ce qui regarde leur compétence et les règles de la procédure ecclésiastique, les dispositions qui sont contenues dans le règlement qui a été publié avec nos *Institutions diocésaines*. Nous n'avons rien à y changer, et nous l'adoptons pour le diocèse de Paris.

» Recevez, Messieurs et bien dignes coopérateurs, l'assurance de mon affectueux dévouement.

» MARIE-DOMINIQUE-AUGUSTE, Arch. de Paris. »

37. Ces soins d'un ordre si relevé ne pouvaient faire oublier

au Pasteur les devoirs de charité qui le liaient si étroitement à la classe indigente de son diocèse, dont il apprenait de jour en jour à mieux connaître et à mieux apprécier les besoins. Placé au centre même des douleurs populaires, Mgr l'Archevêque de Paris voulut inaugurer son ministère auprès des pauvres de Jésus-Christ par des efforts nouveaux et par une vaste organisation qui, en s'accommodant à la sainte liberté du bien, multipliât les ressources et assurât l'utile répartition des secours. C'est dans ce but que le généreux Prélat résolut de fonder une association générale de charité, dont il annonça la formation par la circulaire suivante, adressée à MM. les Curés :

« L'hiver arrive, traînant, hélas ! après lui son cortège accoutumé de souffrances et de privations, grossi cette année par la longue crise industrielle qui a tari ou beaucoup diminué les sources du travail. Les cœurs charitables se sont émus à la vue du gouffre de la misère, et de tous côtés les plus louables efforts ont été tentés pour le combler. La bienfaisance publique a vu augmenter ses ressources : des sommes considérables ont été votées, les unes pour entreprendre des travaux utiles, les autres destinées au soulagement par l'assistance. Tandis qu'on augmente ainsi le budget des pauvres, on va s'efforcer d'améliorer en même temps les lois qui régissent tout notre système charitable. Nous applaudissons à cette ardente sollicitude d'une société qui ne veut pas avoir écrit en vain dans sa constitution le mot de fraternité. Nous louons sans réserve nos législateurs de lutter avec une persévérante énergie contre les maux du moment. Et cependant, nous le disons avec une conviction profonde, tous ces efforts de la charité légale seront impuissants, si la charité privée et chrétienne ne vient à son secours.

» La charité privée seule est parfaitement intelligente : elle est rapprochée de la misère, elle la connaît ; elle se proportionne aux besoins ; elle se diversifie selon leur diversité ; elle distribue tour-à-tour le pain qui nourrit, le vêtement qui réchauffe, le remède qui guérit. Elle a des langes pour l'enfant qui vient de naître, et du lait quand le sein de sa pauvre mère est épuisé. Ici c'est la crèche qui se fonde, là s'ouvre l'asile pour la vieillesse. Quoi de plus ingénieux, quoi de plus fécond que la charité ? Rien ne lui est étranger, rien ne lui échappe ;

seule elle pourrait égaler les consolations aux calamités.

» Car la bienfaisance, quand la foi l'inspire, n'a pas seulement des mains intelligentes, elle a un cœur : elle aime le pauvre comme un frère, elle aime l'homme comme un autre Jésus-Christ : non-seulement elle donne le secours qui soutient le corps, mais aussi la parole d'amour et d'espérance qui vivifie l'âme.

» Et puis, cette charité dont nous parlons a seule en quelque sorte des ressources infinies. On a beau faire, la bienfaisance publique ne pourra jamais ni connaître, ni calmer toutes les souffrances. Les revenus de l'Etat seraient épuisés, et elle resterait encore bien loin du noble but qu'elle veut atteindre ! Elle a besoin d'être secondée et complétée par la charité privée. Si l'on pouvait compter tout ce qui tombe des mains de la bienfaisance dans le sein des pauvres, on serait étonné de l'abondance de ses dons, on serait épouvanté en voyant le péril qu'il y aurait de diminuer cette source ou de la tarir. La tarir ! ce serait comme si sur la terre la rosée de chaque nuit cessait de tomber.

» Sachons donc gré au gouvernement de tout ce qu'il fait ; mais restons convaincus que cela ne peut pas nous dispenser de venir en aide à nos frères, soit en leur donnant et procurant du travail, soit en leur distribuant des secours. Ce ne sera que par nos communs efforts, et quand tous nous aurons accompli sur ce point notre devoir, qu'il nous sera possible d'espérer quelque soulagement efficace pour les maux dont nous sommes les témoins.

» A Paris, ces maux sont plus grands qu'ailleurs ; mais nulle part aussi, disons-le avec une sorte de légitime orgueil, la charité publique et la charité privée ne se montrent plus larges, plus intelligentes, plus dévouées. Que d'œuvres inspirées par la Religion et qui ont toutes un but charitable ! que de tentatives faites encore par ce sentiment de bienfaisance qui est si généralement répandu dans notre siècle et dans notre pays ! Et si des associations nous passons aux individus, que voyons-nous généralement ? le même zèle, le même penchant pour l'assistance. Quelles maisons, quelles bourses se sont jamais fermées à la voix de ces avocates des pauvres qui sont au milieu de nous les apôtres de la charité ? Mais ce qui est le trait distinctif, vraiment caractéristique de ce peuple, c'est qu'ici la charité

n'est pas faite par les riches seuls ; elle est faite aussi par les pauvres , et il y a parmi ceux que la fortune a déshérités de ses dons un tel échange de secours , une telle mutualité de services , une telle disposition à partager avec son frère plus pauvre que soi le pain de chaque jour , que cela constitue à nos yeux une grandeur morale qui place la population de Paris au-dessus de la population des autres grandes villes.

» Notre désir le plus ardent , M. le Curé , est de favoriser , de fortifier , de sanctifier cette admirable disposition des âmes. C'est ce désir qui nous a inspiré la pensée de l'Association générale de charité dont nous vous adressons aujourd'hui les statuts. Nous ne venons rien changer par ce règlement : nous prenons telles qu'elles sont les œuvres générales et particulières qui existent dans les paroisses ; la plupart sont dirigées avec un zèle et une pureté de vues qui ne laissent rien à désirer. Mais tous ces éléments sont épars , ils devraient être réunis. Il y a de bonnes pensées qui avortent , faute d'être soutenues ; il y a aussi quelquefois des tentatives hasardées et qui restent sans résultats , faute de conseils et de direction. La charité même est facile à égarer , et rien ne se décourage plus vite que la bienfaisance , lorsque surtout la piété chrétienne ne l'anime pas.

» Nous voulons donner un but pratique facile à atteindre à toutes ces aspirations vers le bien , faire un faisceau de tous les efforts individuels , offrir un centre commun à toutes ces œuvres aujourd'hui isolées et par là moins puissantes. Nous voulons développer celles qui existent , en faire naître au besoin de nouvelles , les vivifier toutes par l'esprit de foi , faire circuler partout cette sève de la charité qui assure leur existence et leur vigueur ici-bas , et qui de plus les ennoblit et y attache pour l'autre vie des récompenses éternelles.

» Je confie , M. le Curé , le succès de l'Association générale de charité à votre zèle d'abord et au zèle de tous les prêtres ; mais je le confie aussi à la piété des fidèles et à la bonne volonté de tous ceux à qui Dieu a mis dans le cœur un peu d'amour pour leurs semblables. Formons une sainte ligue : bienfaisance publique , bienfaisance privée , charité chrétienne , charité sacerdotale. Unissons-nous et attaquons de tout côté cet ennemi qui est à nos portes : la misère escortée de la faim et du désespoir. Quelle honte pour nous , pour cette capitale de la civi-

lisation, si un seul de nos frères mourait dans l'abandon et le dénuement ! Oh ! nous, Chrétiens, songeons surtout que nous formons tous une seule et même famille. Les pauvres en sont les membres les plus nobles. Jésus-Christ a jeté sur leurs misères le manteau royal de sa divinité. Allons à eux, soyons leurs courtisans ; estimons-nous heureux et honorés si nous pouvons leur rendre service, les soulager, les consoler. Ne disons pas que nous sommes pauvres nous-mêmes. Il n'y a personne sans doute qui n'ait été atteint dans sa fortune et dont les ressources ne soient bien diminuées ; mais il faut compter avec le cœur et éloigner les froids calculs de la sagesse humaine : il faut songer à la Providence qui veille sur nous. Autrefois nous donnions de notre superflu : prenons aujourd'hui sur notre nécessaire. Il y a divers degrés de nécessité, et la nécessité extrême où se trouvent nos frères nous commande d'oublier un peu nos propres besoins. Puis, celui que la vraie charité enflamme peut toujours donner : quand il n'a pas d'or, il lui reste son âme, son amour : avec cela il peut faire encore aux pauvres les dons les plus précieux.

» Ah ! que ma voix, que la voix de notre Religion sainte, qui se fait entendre par ma bouche, arrive à tous les cœurs ! qu'elle arrive aux riches comme aux pauvres, à ceux qui ont la foi, comme à ceux qui ne connaissent pas ce trésor, mais qui sont des hommes au moins, et que les misères humaines trouvent encore sensibles. Qu'elle se fasse entendre au loin par delà l'enceinte de cette vaste cité : que les étrangers pour qui elle est si hospitalière l'entendent ; qu'elle soit entendue par ceux de nos compatriotes et de nos concitoyens qui sont encore retenus loin de nos murs ; qu'ils soient tous au milieu de nous par leurs bienfaits. De cette manière nous lutterons avec avantage contre les nécessités douloureuses qui nous menacent, et nous nous serons montrés dignes du nom d'hommes et du nom de chrétiens.

» Je vous prie, M. le Curé, de lire au prône la présente lettre, ainsi que le règlement qui l'accompagne.

» Vous voudrez bien ensuite ouvrir immédiatement un registre où seront inscrits les noms des associés.

» On placera en tête de ce registre les OEuvres paroissiales qui

voudront envoyer des délégués à l'Association générale que nous formons.

» Recevez, M. le Curé, la nouvelle assurance de mon sincère et bien affectueux attachement.

» MARIE-DOMINIQUE-AUGUSTE, Arch. de Paris. »

38. La station de l'Avent à Notre-Dame de Paris venait d'offrir aux fidèles une source abondante d'édification. C'est M. l'abbé Plantier qui l'avait encore donnée cette fois, et le talent de l'orateur avait laissé comme toujours de magnifiques impressions dans les esprits. *La stabilité de l'Eglise* dans le présent, dans le passé et dans l'avenir, tel était le sujet des conférences de M. l'abbé Plantier.

Le spectacle des défections immenses dont le catholicisme est frappé depuis un demi-siècle, surtout en Europe, n'est-il point de nature à faire redouter pour l'Eglise une chute plus ou moins prochaine ? Telle est la question formidable que se posent en tremblant des hommes de peu de foi qui ne savent pas distinguer la tempête du naufrage, et qui ne croient point assez à la toute-puissance du Pilote qui dirige la barque de Pierre. Mais ces défections, loin d'être une preuve de l'insuffisance de l'Eglise et de son instabilité, n'accusent que la faiblesse ou la corruption de l'esprit humain, et la puissance de fascination qu'exercent sur lui le vice et l'erreur. Il est triste sans doute de voir tant d'âmes se détacher du centre de la vérité : mais, malgré toutes ces apostasies, l'Eglise tient encore par des racines nombreuses et puissantes à l'âme de ses enfants, de ceux mêmes qui la méprisent ou la combattent. C'est toujours à elle qu'ils se rattachent dans les grands dangers ; c'est toujours vers elle qu'ils se tournent quand ils cherchent quelque chose de solide et de consolant dans le monde. Voilà pour le présent.

A l'égard du passé, il fallait venger l'Eglise des sophismes et des injustes comparaisons par lesquelles on voudrait en infirmer la puissance. C'est là la tâche que l'orateur a remplie dans sa seconde conférence. Il a établi que l'Eglise possédait à un degré sublime trois genres d'immutabilité inconnus à toutes les autres institutions : immutabilité de triomphe sur la double épreuve des discussions et des expériences pratiques, sur l'hostilité de toutes les violences, sur le mélange et le boulever-

sement des peuples ; immutabilité d'épuration, par laquelle elle a proscrit tous les vices de son sein, tandis qu'une foule d'autres institutions n'ont vécu que par une extrême tolérance pour les abus ; immutabilité de progrès, par laquelle, tout en restant invariable pour sa part, elle a imprimé le branle à tous les mouvements glorieux accomplis par l'humanité depuis dix-huit cents ans.

Il ne suffit pas à notre époque que l'Eglise soit douée d'une solidité puissante, on exige encore qu'elle soit d'une vertu préservatrice et tutélaire : on veut qu'elle puisse préserver la société actuelle des dangers qui la menacent. Eh bien ! l'Eglise le peut. Telle a été la matière de la troisième conférence. Alarmante infatuation de nos droits, évanouissement du prestige et du respect attachés au pouvoir, matérialisme abject et mercenaire, impatience excessive de l'inégalité : ce sont là les plaies dont notre corps social est atteint. Après les avoir définies, M. Plan-tier a fait sentir que la société était impuissante à les guérir par les seules forces dont elle dispose, tandis que l'Eglise, avec les doctrines, le courage, l'activité, l'organisation, la popularité dont elle est en possession, peut aisément nous régénérer si on lui laisse la liberté d'agir.

Ce sujet a été complété par la quatrième conférence. Elle a roulé sur *les ordres religieux*, non pas au point de vue de l'histoire et des services passés, non pas au point de vue du droit et de la liberté moderne, non pas même au point de vue de quelques bienfaits particuliers qu'on peut en attendre, mais au point de vue de l'influence générale qu'ils peuvent exercer sur la société contemporaine. Avant d'aborder l'idée fondamentale, l'orateur a réfuté préjudiciellement quelques préjugés qui ne veulent voir dans le monastère qu'un refuge contre le désespoir ou le dépit des passions, et dans la vie qu'on y mène qu'une mort remplaçant une autre mort, un suicide substitué à un autre suicide. Passant ensuite à l'influence des institutions religieuses, l'orateur a montré qu'elles devaient être également chères au savant, à l'économiste et au philanthrope, au moraliste et à l'homme d'état. Les bienfaits que chacun d'eux peut en attendre sont évidents et magnifiques.

39. Heureuse de voir ses enfants recueillir de toutes parts avec

avidité le pain de la saine doctrine, l'Eglise de France ne l'était pas moins en voyant le choix du gouvernement s'arrêter toujours sur des prêtres du plus grand mérite, pour remplir les vides que faisait la mort dans les rangs de l'Episcopat. M. l'abbé Foulquier, vicaire-général du diocèse de Rodez et directeur des conférences ecclésiastiques, venait d'être nommé à l'évêché de Mende. C'était un de ces prêtres dont le rare mérite se cache dans les humbles travaux de la science et de l'administration. Des connaissances théologiques sûres et profondes, d'importants services rendus à la Religion, et notamment la fondation du petit séminaire de Saint-Pierre, dont il avait été longtemps le supérieur à l'époque où S. Em. le cardinal Giraud était évêque de Rodez; la vénération des fidèles, le respect et la confiance du clergé, et le vœu des Evêques de la province, appelaient unanimement M. Foulquier au siège de Mende. On savait gré au gouvernement d'aller rechercher et découvrir jusqu'au fond des départements les plus éloignés les hommes vénérables, qui, dans les rudes et modestes labeurs du ministère pastoral et de l'administration ecclésiastique, ont longtemps supporté, loin des regards du monde, le poids de la chaleur et du jour.

40. Le Pape continuait à étudier, de sa retraite, le mouvement révolutionnaire de Rome, et à faire ses efforts pour le conjurer. Libre de sa personne et traité avec les plus grands égards, il trouvait à Gaëte tout ce qui pouvait adoucir l'amertume de sa position. Le roi de Naples exerçait d'une manière vraiment royale, et avec les attentions les plus exquis, l'hospitalité envers le Chef souverain de l'Eglise. Entouré des mêmes personnes qui l'entouraient à Rome, Pie ix se trouvait donc moralement dans les mêmes conditions que dans sa capitale, moins la crainte des insurrections populaires qui, dans les derniers jours, l'y menaçaient constamment.

Il avait pu espérer d'abord que les démagogues, las de leurs propres excès et embarrassés dans les difficultés de leur position, laisseraient le peuple Romain porter ses regards vers son Souverain légitime et le rappeler de son exil; mais voyant que la marche de l'usurpation, loin de se ralentir, précipitait au contraire son mouvement déplorable, Pie ix crut devoir protester de nouveau contre les entreprises sacrilèges dont il était la première.

Victime , mais dont le contre-coup frappait cruellement un peuple si cher à son cœur. Voici en quels termes s'exprimait l'auguste Pontife :

« Elevé par la disposition divine et d'une manière presque merveilleuse , malgré notre indignité , au souverain pontificat , un de nos premiers soins fut de travailler à procurer l'union entre les sujets de l'Etat temporel de l'Eglise , de raffermir la paix entre les familles , de leur faire du bien de toutes façons , et de rendre l'Etat florissant et paisible autant que cela dépendait de nous. Mais les bienfaits dont nous nous sommes efforcé de combler nos sujets , les institutions les plus larges par lesquelles nous avons condescendu à leurs désirs , bien loin , disons-le franchement , d'inspirer la gratitude et la reconnaissance que nous avions tout droit d'attendre , n'ont valu à notre cœur que déceptions et amertumes répétées de la part des ingrats , dont notre œil paternel voudrait voir le nombre diminuer toujours. Maintenant , tout le monde sait de quelle manière on a répondu à nos bienfaits , quel abus on a fait de nos concessions , comment , en les dénaturant , en travestissant le sens de nos paroles , on a cherché à égarer la multitude , de sorte que , de ces bienfaits mêmes et de ces institutions , certains hommes se sont fait une arme , pour les plus violents excès contre notre autorité souveraine et contre les droits du Saint-Siège.

» Notre cœur se refuse à rappeler en détail les derniers événements à partir du 15 novembre , jour où un ministre qui avait notre confiance fut cruellement égorgé en plein midi par la main d'un assassin qu'applaudit , avec une barbarie encore plus grande , une troupe de forcenés , ennemis de Dieu et des hommes , de l'Eglise et de toute institution politique honnête.

» Ce premier crime ouvrit la série des crimes , commis le jour suivant avec une sacrilège impudence. Ils ont déjà encouru l'exécration de tout ce qu'il y a d'âmes honnêtes dans notre état , en Italie , en Europe. Ils encourront l'exécration des autres parties du monde. C'est pourquoi nous pouvons épargner à notre cœur l'immense douleur de les raconter ici.

» Nous avons été contraint de nous soustraire du lieu où ils furent commis , de ce lieu où la violence nous empêchait d'y porter remède , réduit que nous étions à pleurer avec les gens de bien , à déplorer avec eux de si tristes événements , et l'impuissance plus affligeante encore de tout acte de justice contre les auteurs de ces

crimes abominables. La Providence nous a conduit dans cette ville de Gaëte, où, nous trouvant dans notre pleine liberté, nous avons contre les violences et attentats susdits renouvelé solennellement les protestations que nous avons faites à Rome, même dès le premier moment, en présence des représentants accrédités auprès de nous, des cours de l'Europe et des autres nations lointaines.

» Par le même acte, sans déroger en rien aux institutions par nous créées, nous avons eu soin de donner temporairement à nos Etats une représentation gouvernementale légitime, afin que dans la Capitale et dans tout l'Etat il fût pourvu au cours régulier et ordinaire des affaires publiques, ainsi qu'à la protection des personnes et des propriétés de nos sujets. Par nous a été en outre prorogée la session du haut-conseil et du conseil des députés, qui récemment avaient été appelés à reprendre leurs séances interrompues.

» Mais ces déterminations de notre autorité, loin de faire rentrer dans la voie du devoir les perturbateurs et les auteurs des violences sacrilèges que nous venons de rappeler, les ont poussés à de plus grands attentats; car s'arrogeant ces droits de souveraineté qui n'appartiennent qu'à nous seul, ils ont, au moyen des deux conseils, institué dans la capitale une représentation gouvernementale illégitime sous le titre de Junte provisoire et suprême d'Etat; ce qu'ils ont publié par acte du 12 de ce mois.

» Les devoirs de notre souveraineté auxquels nous ne pouvons manquer, les serments solennels par lesquels nous avons promis en présence du Seigneur de conserver le patrimoine du Saint-Siège et de le transmettre dans son intégrité à nos successeurs, nous obligent à élever la voix solennellement et à protester devant Dieu, à la face de tout l'univers, contre ce grand et sacrilège attentat. C'est pourquoi nous déclarons nuls, sans force aucune ni valeur légale, tous les actes mis au jour par suite des violences qui nous ont été faites, protestant notamment que cette Junte d'Etat établie à Rome n'est autre chose qu'une usurpation de nos pouvoirs souverains, et que ladite Junte n'a ni ne peut avoir eu aucune façon aucune autorité.

» Sachent donc tous nos sujets, quels que soient leur rang et leur condition, qu'à Rome et dans toute l'étendue de l'Etat pontifical il n'y a et ne peut y avoir aucun pouvoir légitime qui

n'émane expressément de nous ; que nous avons par le *motu proprio* souverain du 27 novembre, institué une commission temporaire de gouvernement, et qu'à elle seule appartient exclusivement le gouvernement de la chose publique pendant notre absence, et jusqu'à ce que nous en ayons nous-même autrement ordonné.

» Donné à Gaëte, le 17 décembre 1848.

Pius PP. IX. »

41. La fête de Noël, l'une des plus grandes solennités de la religion, vint apporter quelques consolations à l'âme affligée du Souverain-Pontife. Il y avait des rapprochements si touchants à faire entre la position du Saint-Père exilé et celle du Sauveur entrant dans le monde ! Ne pouvait-on pas dire de l'un comme de l'autre : *Les siens ne l'ont pas reçu*, et il lui a fallu chercher un asile chez les étrangers ?

Mais si les événements déplorables qui s'accomplissaient alors en Italie donnaient lieu à des actes de lâcheté et de trahison, dont le cœur de Pie IX devait être profondément blessé, il y avait aussi de toutes parts en sa faveur les manifestations les plus sincères et les plus touchantes. Les cardinaux, presque tous réunis autour de sa personne auguste, profitèrent de cette grande solennité de Noël pour lui exprimer les sentiments de vénération, d'amour et de profond dévouement dont ils étaient plus que jamais pénétrés pour le successeur de Saint-Pierre. Son Em. le cardinal Macchi, devenu l'interprète et l'organe du Sacré-Collège tout entier, adressa le discours suivant au Saint-Père :

« Très-Saint Père,

» En ce jour solennel, où se célèbre la naissance de notre divin Rédempteur, jour de bénédiction et de grâces, le Doyen du Sacré-Collège, non-seulement comme interprète des sentiments des Cardinaux ses collègues, mais obéissant au vif désir qu'ils lui en ont témoigné, remplit avec joie l'un de ses plus agréables devoirs, en offrant à V. S. les vœux ardents qu'il adresse au Très-Haut pour obtenir en votre faveur toutes sortes de prospérités et une vie longue et heureuse. Si dans les années précédentes nous avons tous élevé nos mains suppliantes vers le Ciel pour attirer

les faveurs divines, aujourd'hui pénétrés de douleur en présence des afflictions dont le Seigneur a permis, dans ses inscrutables desseins, que les puissances des ténèbres affligeassent l'Eglise et son Chef visible, le Sacré-Collège redouble ses ardentes prières avec une plus grande effusion de cœur, afin que la divine miséricorde, ramenant dans le sentier de la justice les esprits égarés et leur faisant abjurer leurs erreurs passées, compense par des consolations équivalentes les amertumes qui à cette heure oppressent votre cœur paternel.

» Que l'Auteur de tout bien daigne sécher promptement nos larmes, celles de tout l'univers catholique et d'un si grand nombre de vos fidèles sujets ; qu'il enrichisse votre Sainteté de la plénitude des dons célestes, afin que, fortifié par la grace divine, elle puisse gouverner en paix et bien diriger la barque de Pierre, battue par de si furieuses tempêtes, mais contre laquelle les portes de l'enfer ne pourront jamais prévaloir.

» Accueillez, Très-Saint Père, avec votre bonté accoutumée, ces hommages du Sacré-Collège, qui, inséparablement uni à son Chef auguste, déclare solennellement qu'il est prêt à verser tout son sang pour la religion, pour le Saint-Siège et pour le Vicaire de Jésus-Christ, à qui il a juré une fidélité à toute épreuve et une parfaite obéissance. »

Sa Sainteté répondit en ces termes :

« Si nous avons toujours accueilli avec satisfaction les sentiments que vous, seigneur Cardinal, nous avez exprimés au nom de tous vos collègues, en ce moment nous les recevons avec émotion et reconnaissance, parce qu'ils nous sont donnés dans ces jours d'adversités où le désir d'être soutenu et conforté est toujours plus grand. Cette assistance, nous en sommes sûr, sera accordée à notre constante prière par Celui qui répand les plus douces consolations, de cette même main qui soutient les balances de sa justice. Nous désirons vivement, seigneur Cardinal, que vous soyez l'interprète de nos sentiments près du Sacré-Collège tout entier, en lui témoignant que nous plaçons absolument notre confiance en Dieu, afin que la tempête présente, préparée par l'esprit d'insubordination et envenimée par le souffle de toutes les passions, soit calmée par le Seigneur quand les limites posées par sa souveraine sagesse seront atteintes. Ce qui peut con-

« courir admirablement à hâter ce moment , c'est sans contredit les dispositions de générosité chrétienne et de dévouement exemplaire envers notre personne et envers le Saint-Siège dont sont animés tous vos collègues. Nous prions le Seigneur dans l'humilité de notre esprit, pour qu'il daigne les regarder avec bonté et leur donner les lumières qui sont nécessaires pour préparer les triomphes de son Eglise. »

42. Cependant la révolution poursuivait son cours à Rome , et les protestations à la fois si énergiques et si tendres du souverain Pontife exilé n'avaient point arrêté le cours des excès dont cette ville malheureuse était devenue le théâtre. Enhardis par leurs succès, les chefs de l'insurrection se préparaient à porter le dernier coup à la puissance pontificale. Ils allaient vite, comme font toujours ceux qui craignent de n'avoir pas assez de temps pour exécuter leurs mauvais desseins. Voulant donner à leur sacrilège usurpation une apparence de légalité, ils résolurent de faire un appel au peuple, comme si, dans un pareil moment, le peuple, en proie à la terreur, eut été assez libre pour oser dire ouvertement et franchement sa pensée.

Instruit de leur criminelle tentative, Pie ix crut devoir y opposer une protestation nouvelle ; et, cette fois, usant de toute la puissance spirituelle dont il a été investi par le divin Fondateur de la religion, il lança sur les coupables agitateurs de Rome et sur tous ceux qui se rendraient complices volontairement de leur attentat, cette formidable excommunication, que le religieux peuple Romain n'a point appris encore à mépriser. On comprend de quelle douleur dut être abreuvé le cœur paternel du Pontife, lorsqu'il se vit contraint d'user de ce remède violent, mais nécessaire pour un mal qui était devenu extrême. Voici en quels termes le Pontife formula cette excommunication :

Prus PP. ix.

A nos très-aimés sujets :

« Dans cette demeure pacifique où il a plu à la divine Providence de nous conduire, afin que nous puissions manifester en toute liberté nos sentiments et nos volontés, nous attendions, espérant qu'éclaterait le remords de nos fils égarés, pour les sacrilèges et les crimes commis contre les personnes à nous attachées,

parmi lesquelles les unes ont été tuées , les autres outragées de la manière la plus barbare , ainsi que pour les sacrilèges et les crimes consommés dans notre résidence et contre notre personne même. Et cependant nous n'avons reçu jusqu'à présent qu'une stérile invitation de retourner dans notre Capitale , sans qu'on ait même prononcé une parole de condamnation contre les attentats que nous venons de rappeler , et sans la moindre garantie qui puisse nous donner quelque assurance contre les fourberies et les violences de cette bande de forcenés, dont le despotisme barbare tyrannise encore Rome et l'Etat de l'Eglise. Nous attendions, espérant que les protestations et les décrets émanés de nous rappelleraient à leurs devoirs de sujets et de fidélité ceux qui, dans la capitale même de nos Etats , ont ces devoirs en mépris et les foulent aux pieds.

» Mais au lieu de ce retour, un nouvel acte plus monstrueux encore d'hypocrisie félonie et de véritable rébellion , audacieusement commis par eux, est venu combler la mesure de notre douleur et exciter en même temps notre juste indignation , comme il contristera l'Eglise universelle. Nous voulons parler de cet acte, détestable sous tous les rapports , par lequel on a prétendu ordonner la convocation d'une soi-disant assemblée générale nationale de l'Etat romain , par un décret du 29 décembre dernier, dans le but de déterminer de nouvelles formes politiques à établir dans les Etats pontificaux. Entassant ainsi iniquité sur iniquité , les auteurs et fauteurs de l'anarchie démagogique s'efforcent de détruire l'autorité temporelle du Pontife romain sur les domaines de la sainte Eglise, en supposant et en cherchant à faire croire que son souverain pouvoir est sujet à controverse et dépend du caprice des factions , si irréfragablement fondé qu'il soit sur les droits les plus antiques et les plus solides , et bien qu'il soit vénéré , reconnu et défendu par toutes les nations.

» Nous épargnerons à notre dignité l'humiliation d'insister sur tout ce que renferme de monstrueux cet acte abominable , et par l'absurdité de son origine, et par l'illégalité des formes, et par l'impiété du but ; mais il appartient certes à l'autorité apostolique dont, quoique indigne, nous sommes investi , et à la responsabilité qui nous lie par les serments les plus sacrés devant le Tout-Puissant, non-seulement de protester comme nous le faisons , de la manière la plus énergique et la plus efficace , contre cet

acte, mais encore de le condamner, à la face de tout l'univers, comme un attentat énorme et sacrilège, commis au préjudice de notre indépendance et de notre souveraineté, attentat qui mérite les châtimens portés par les lois divines aussi bien que par les lois humaines.

» Nous sommes convaincu qu'à la réception de cette impudente invitation vous aurez été saisis d'une sainte indignation, et que vous aurez repoussé bien loin de vous une provocation si indigne et si criminelle. Néanmoins, afin qu'aucun de vous ne puisse prétexter d'avoir été trompé par des séductions fallacieuses et par les prédicateurs des doctrines subversives, ni d'avoir ignoré ce que trament les ennemis de tout ordre, de toute loi, de tout droit, de toute véritable liberté et de votre félicité même, nous voulons aujourd'hui de nouveau élever et répandre notre voix, de telle sorte qu'elle vous rende parfaitement certains de l'ordre absolu par lequel nous vous défendons, quels que soient d'ailleurs votre rang et votre condition, de prendre aucune part aux réunions qu'on oserait faire pour l'élection des individus à envoyer à l'assemblée condamnée.

» En même temps, nous vous rappelons que cette défense absolue, que nous vous signifions, est sanctionnée par les décrets de nos prédécesseurs et des conciles, et spécialement du très-saint concile de Trente, dans lesquels l'Eglise, à diverses reprises, a fulminé ses censures et principalement l'excommunication qu'encourt, sans qu'il soit besoin d'aucune déclaration, quiconque ose se rendre coupable d'un attentat quel qu'il soit contre la souveraineté temporelle des Pontifes romains, comme nous déclarons que l'ont déjà malheureusement encourue tous ceux qui ont contribué à l'acte susdit et aux actes précédents accomplis au détriment de la même souveraineté, ou qui, de quelque autre manière et sous de faux prétextes, ont troublé, violé et usurpé notre autorité.

» Mais si nous nous sentons obligé par devoir de conscience de préserver et de défendre le sacré dépôt du patrimoine de l'Epouse de Jésus-Christ confié à nos soins, et d'employer pour cela le glaive d'une juste sévérité que Dieu même notre juge nous a donné pour cet usage, nous ne pouvons pas cependant oublier jamais que nous tenons sur la terre la place de Celui qui, même dans l'exercice de sa justice, ne laisse pas d'user

de miséricorde. Elevant donc nos mains au ciel, en lui remettant et lui recommandant de nouveau cette si juste cause, qui est sa cause bien plus que la nôtre, et en nous déclarant de nouveau tout prêt, avec l'aide de sa grace puissante, à boire jusqu'à la lie, pour la défense et la gloire de l'Eglise catholique, le calice des persécutions que lui-même a voulu boire le premier pour le salut de cette Eglise, nous ne cesserons pas de le supplier et de le conjurer, afin qu'il daigne, dans sa bonté, exaucer les ardentes prières que nous lui adressons le jour et la nuit pour la conversion et le salut des égarés. Aucun jour certainement ne se lèvera pour nous plus joyeux que le jour où il nous sera donné de voir rentrer dans le bercail du Seigneur ceux de nos fils d'où nous viennent aujourd'hui tant de tribulations et d'amertumes. L'espérance de jouir bientôt d'un si heureux jour est fortifiée en nous par la pensée de l'universalité des prières qui, unies aux nôtres, montent au Trône de la divine miséricorde des lèvres et du cœur de tous les fidèles du monde catholique, et qui sans cesse la pressent et lui font violence pour qu'elle change le cœur des pécheurs et les ramène dans les voies de la vérité et de la justice.

» Donné à Gaëte, le 1^{er} janvier 1849.

» Pius PP. IX. »

45. L'excommunication ainsi prononcée contre ceux qui prendraient part à la *Constituante*, proclamée par les révolutionnaires, produisit dans Rome un inexprimable effet sur tous les esprits. Le parti démagogique lui-même en fut frappé; mais l'aveuglement des passionnés étouffa bientôt chez lui une première impression heureuse. On vit des bandes de misérables, sous l'influence de Sterbini et la direction de Ciceruacchio, se porter à des excès dont le récit paraîtra à peine croyable. Rangés deux à deux et précédés d'une croix portant au bout de longs bâtons des chapeaux qui représentaient ceux du Pape et des Cardinaux, ils s'acheminèrent en chantant le *De profundis* et le *Miserere* vers la *via frattina*. Là ils s'arrêtèrent devant la porte du lieu d'aisance public, et agenouillés ils entonnèrent le *Libera me Domine*, tandis que l'un de ces infâmes, accompagné de quelques autres portant des torches, alla jeter dans la fosse la

copie de l'excommunication prononcée par le Saint-Père. Ils attachèrent ensuite dans la lanterne placée au-dessus de la porte et sur les glaces de laquelle il y a écrit : *luogo comodo* (lieu d'aisance), une feuille de papier portant ces mots : *deposito della scomunica* (tombeau de l'excommunication). En s'en retournant, toujours précédé de la croix et de l'image du chapeau papal et de ceux des Cardinaux, ils allaient criant : Illuminez ! Mais toutes les portes, les fenêtres et les volets étaient fermés ; personne ne mit dehors la moindre lumière pour éclairer cette scène de l'enfer. Cependant cette tourbe impie, poursuivant ses infâmies, s'achemina vers le pont *Sisto*, et de là elle jeta dans le *Tibre* le chapeau du Pape et ceux des Cardinaux. Du reste la ville était déserte et paraissait morte devant de si horribles sacrilèges !

Les Curés qui, le matin, avaient lu au prône de la messe paroissiale la protestation du Saint-Père, ont risqué de tomber sous le poignard à l'ordre de Sterbini ; mais prévenus à temps, ils purent se cacher. Les mauvais sujets, pleins de rage de ne pouvoir trouver surtout le vénérable curé de Saint-Celse, se contentèrent pour le moment de faire du dégât dans l'humble habitation de ce vieillard octogénaire, qui le premier avait lu au prône, avec une énergie de jeunesse, la protestation du Souverain-Pontife. Celle-ci fut affichée à la porte des quatre grandes basiliques, à Saint-Jean de Latran, puis à Saint-Pierre-du-Vatican, à Saint-Paul et à Sainte-Marie-Majeure. Or, Sterbini ayant fait arracher ces affiches papales, M. Massari, digne curé de Sainte-Marie-Majeure, en fit aussitôt mettre une autre pour remplacer celle qui avait été enlevée par les émissaires du monstre Sterbini. Alors celui-ci expédia Ciceruacchio avec quelques autres de ses émissaires chez le curé de Sainte-Marie-Majeure ; en le voyant, ils l'accablèrent d'injures et de menaces furibondes. Un d'eux allait frapper ce pieux ecclésiastique, quand celui-ci, voyant venir le coup, s'écria : « Oui, malheureux ! frappe et repais-toi de mon sang ; la mort ne m'effraie pas ; mais toi, crains les jugements de Dieu ! » La force et l'énergie avec lesquelles l'abbé Massari prononça ces paroles semblèrent désarmer ces hommes sanguinaires, qui se retirèrent en brisant çà et là quelques vitres et quelques objets du presbytère. Ils coururent ensuite vers la porte de la basilique ; mais apercevant

là une compagnie de la garde civique de l'arrondissement *dei Monti*, qui volontairement s'y était rendue pour garder et faire respecter la nouvelle affiche posée par le curé, ils s'enfuirent comme des sauvages épouvantés.

Cependant le soir, Ciceruacchio se rendit avec sa bande chez Mgr Canali, patriarche latin de Constantinople et vice-gérant de Rome, pour lui dire que s'il avait encore le malheur de faire publier l'excommunication il aurait affaire à lui. Ne l'ayant pu trouver, il se retourna vers le domestique et lui dit : « Dis bien à ton maître que s'il ne fait point déchirer les exemplaires de l'excommunication qu'il a envoyés aux curés, nous reviendrons le déchirer lui-même. » Ce ne fut qu'aux instances réitérées d'un de ses amis, informé à temps de la visite de Ciceruacchio, que le prélat infirme, frappé dernièrement encore d'un second coup d'apoplexie, consentit avec bien de la peine à se réfugier chez cet ami, pour éviter la visite de l'émissaire de Sterbini.

44. Malgré ses infirmités, le vice-gérant de Rome déploya pendant toutes ces scènes désolantes un courage et une énergie extraordinaire. En voici un exemple mémorable.

Sterbini, qui s'était fait ministre de l'intérieur, s'était rendu en personne chez ce vénérable cardinal, pour lui enjoindre de donner l'ordre de déposer au ministre de l'intérieur l'argenterie et les objets de valeur des églises de Rome. « Comment, s'écria le vice-gérant, moi donner des ordres d'après ton injonction ! moi servir tes projets infernaux ! moi devenir ton complice ! mais, malheureux, comment pousses-tu l'effronterie jusqu'à venir souiller ma demeure par de telles propositions ? » Sterbini, offensé de ce langage et surtout de s'entendre tutoyer, dit : « Mais faites attention que vous parlez à un ministre et que j'ai le titre d'excellence.... — A toi de l'excellence, reprit le vieillard, à toi *vigliaccio* ! à toi de l'excellence, ministre illégitime, qui profites de cette place que tu t'es appropriée pour l'engraisser en dépouillant les autres et en voulant aussi dépouiller à ton profit la maison de Dieu ! Va, ce titre ne peut t'être donné que dans l'enfer, dont tu es véritablement le ministre dévoué. »

Rome était plongée dans la plus horrible consternation. Les

Âmes fidèles ne discontinuaient pas d'offrir à Dieu des prières pour obtenir la cessation d'un état de choses devenu intolérable. Il fallait à cette ville affligée une de ces consolations que la Providence réserve aux circonstances les plus calamiteuses et aux populations pleines de foi.

D'après l'ordre du Saint-Père, des prières publiques furent faites dans toutes les églises pour implorer la miséricorde du Tout-Puissant sur l'Etat pontifical. Dans cette occasion, on exposa à Saint-Pierre le bois de la vraie Croix et le voile de sainte Véronique. Or, sur celui-ci, on ne distingue presque plus les traits sacrés de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le troisième jour de l'exposition, le voile se colora de lui-même, et la figure de notre Seigneur se montra comme toute vivante au milieu d'une douce lumière. Les chanoines, qui étaient de garde auprès de la sainte relique, firent immédiatement avertir le clergé de la basilique; on sonna les deux bourdons; le peuple accourut. L'impression la plus inexprimable était sur tous les visages : beaucoup pleuraient, et tous étaient comme frappés du prodige. Un notaire apostolique fut appelé, et un acte fut dressé pour constater le fait à la postérité. La copie de l'acte fut envoyée au Saint-Père à Gaëte.

45. Cet événement dut offrir une consolation bien douce au Pontife désolé, mais plein de foi. La Providence lui en ménageait aussi par ailleurs, et nous signalerons surtout les deux adresses rédigées par les catholiques de Belgique et de Hollande. Eux aussi devaient au glorieux proscrit de Gaëte des marques publiques de leurs filiale sympathie. Voici les principaux traits de l'adresse des catholiques de Hollande :

« A ces témoignages de fidélité et de pieuse gratitude vos humbles fils de la Néerlande sont fiers d'unir leurs faibles accents. Doublement bénis par vos prédécesseurs de sainte et immortelle mémoire, d'abord lorsqu'ils ont reçu de leurs mains sacrées les apôtres de ces contrées, leurs pères dans la foi, les SS. Willibrord et Boniface; ensuite lorsque la foi de leurs ancêtres, menacée d'extermination, a été sauvée au milieu d'eux par les soins nombreux et inestimables du Saint-Siège; enfin de nos jours, se reposant avec une entière confiance sur votre pontificat glorieux, afin de sortir de la position exceptionnelle

que la dure nécessité des circonstances leur a faites, et de rentrer dans cet état de choses dont se réjouit toute nation qui exerce librement sa foi religieuse, les catholiques de la Néerlande ne sauraient rester étrangers à ces témoignages d'un amour filial et d'une reconnaissance éternelle, que le monde catholique s'empresse de déposer aux pieds de votre Sainteté. Puisse l'unanimité de ces sentiments porter quelque consolation au cœur de son Père bien-aimé !

» Puisse en même temps le Très-Haut exaucer la prière universelle qui monte vers son trône ! Ils sont bien malheureux les insensés qui, oubliant vos bienfaits et méconnaissant les droits de la souveraineté temporelle de la papauté et les immenses bénédictions qui en découlent, ont osé porter une main sacrilège sur le patrimoine de Saint-Pierre consolidé par les siècles, qui ainsi n'ont pas reculé devant le projet inique de rompre les liens qui, dans une union glorieuse et nécessaire, unissent indissolublement le pontificat suprême et le principat sacré, de sorte que l'indépendance et la splendeur de la souveraineté spirituelle soient parfaitement garanties et n'aient rien à craindre des puissances de la terre ! Ils sont bien malheureux ces insensés ! Toutefois nous supplions le Dieu de miséricorde de toucher de sa grace ces cœurs ingrats et endurcis dans le crime, afin qu'ils rentrent en eux-mêmes, qu'ils reconnaissent toute la noirceur de leurs mauvais desseins, et que, pleins d'un vrai repentir, ils vous conjurent, très-saint Père, d'accepter les gages sincères de leur contrition et de leur fidélité. Alors le calme et la sécurité seront rendus à l'Eglise, et l'Epouse du Christ rentrée dans la voie glorieuse où elle marchait guidée par votre main paternelle, le salut et la paix renaîtront sous ses pas.

» Tels sont nos vœux, très-saint Père, telle est notre prière. Fasse Dieu qu'ils soient écoutés ! Mais s'il en était autrement, s'il plaisait à Dieu de prolonger ce temps de tribulations et d'épreuves, très-saint Père, à vous nos cœurs, à vous tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes. Parlez ! les catholiques de la Néerlande écoutent pleins de respect. Trop heureux, s'il étaient appelés à coopérer d'une manière quelconque à l'affermissement de l'indépendance de l'autorité spirituelle dont ils dépendent avec la plus entière soumission, immé-

diatement et plus directement qu'aucun peuple de l'Europe.
» Amsterdam, le 7 janvier 1849. »

46. Il y avait aussi pour le Souverain-Pontife des consolations à recueillir sur d'autres points de la Chrétienté. En France, les bruits répandus sur la possibilité d'un voyage du Saint-Père à Paris, avaient remué profondément tous les cœurs. Les vieilles cités du midi, souvent favorisées de la présence des Papes à d'autres époques, se préparaient à déployer dans cette circonstance un enthousiasme et un sentiment de foi digne des meilleurs temps de la religion. Pie IX répondit par un bref, daté des premiers jours de son exil, au Conseil municipal d'Avignon qui, comme nous l'avons vu, avait été des premiers à offrir au Souverain-Pontife une hospitalité digne de ce caractère auguste et sublime que venaient rehausser de si éclatantes infortunes.

« A nos bien-aimés fils, salut et bénédiction apostolique.

» Nous avons reçu avec une singulière bienveillance la lettre que vous nous avez adressée le 2 décembre dernier. Elle nous fait clairement connaître que vous, nos fils bien-aimés, et votre cité tout entière, vous trouvez tant de bonheur dans vos sentiments d'amour, de fidélité, de dévouement envers notre personne, que vous avez formé le vœu ardent de nous voir arriver dans votre ville, qui déjà, à d'autres époques, a joui de la présence des Pontifes romains.

» Un hommage si éclatant de votre amour et de votre respect n'a pu que nous être agréable ; car votre ville nous est chère à plus d'un titre, et nous lui portons une affection toute spéciale. Si donc il nous est donné quelque jour de nous rendre en France, nous trouverons une grande consolation dans votre dévouement filial envers nous. Pour aujourd'hui, nous vous adressons de tout notre cœur, à vous et à tous vos honorables concitoyens, tous les remerciements dont nous sommes capables.

» Au reste, ce que nous attendons surtout de votre religion et de votre piété, ce sont des prières continuelles au Seigneur très-clément, pour qu'il abrège ces jours de tribulations, et qu'au plus tôt nous éprouvions la joie de voir rendue à nos Etats la tranquillité, objet de nos vœux.

» En attendant, nous supplions de toute l'ardeur de nos

humbles prières le Dieu très-bon et très-grand de couvrir cette cité de sa main et de la défendre de son bras, et en signe de cette divine protection, en témoignage de notre paternelle tendresse, nous accordons dans toute l'effusion de notre cœur à tous vos concitoyens, et particulièrement à vous tous, nos fils bien-aimés, notre bénédiction apostolique.

» Donné à Gaëte, le 2 janvier de l'année 1849, de notre pontificat la troisième. »

47. L'âme si paternelle du Pontife ne se bornait pas à goûter les consolations que lui procuraient ces témoignages d'amour offerts par des royaumes ou des cités tout entières : elle accueillait aussi avec bonté, nous dirions presque avec une reconnaissance bien touchante, des lettres que de simples prêtres, inspirés par leur cœur, ne craignirent point d'adresser alors, du fond de leur solitude obscure, au Chef souverain de l'Eglise. Un prêtre du diocèse de la Rochelle, curé de canton dans l'arrondissement de Marennes, ayant eu l'heureuse idée d'une semblable démarche, reçut pour récompense de sa piété filiale un bref dont nous sommes heureux de pouvoir enrichir nos *Annales*, car nous n'en connaissons point où le cœur si sensible et si bon de Pie IX se soit plus visiblement révélé.

« A notre bien-aimé fils Charles-Marie Begaud, curé de St-Agnant, diocèse de la Rochelle.

« Cher fils, salut et bénédiction apostolique.

» Nous avons reçu, cher fils, la lettre que vous avez bien voulu nous écrire le 16 décembre dernier, pour nous témoigner le dévouement sans bornes de votre cœur filial envers nous et nous exprimer en même temps la peine très-vive que vous avez ressentie, quand dans vos contrées est parvenue la nouvelle de la révolution et des attentats qui se sont accomplis à Rome.

» Cette disposition qui se manifeste dans votre lettre, par des sentiments remarquables d'amour et de respect envers nous et la dignité suprême dont nous sommes revêtu, n'a pas été pour notre cœur une faible consolation.

» Aussi nous avons voulu y répondre par cette lettre, et acquitter à votre égard la dette de notre sensible reconnaissance

pour ce témoignage de bienveillance qui nous est si cher.

» Au reste, notre souveraine confiance repose dans le Dieu qui signalera sa puissance surtout dans ces jours de calamités, afin que nous puissions triompher des sectes de perdition et des hommes pervers le jour où il fera éclater sa force divine.

» En attendant, fils bien-aimé, ne cessez pas, non plus que les fidèles qui sont confiés à votre sollicitude, d'invoquer le Dieu de toute bonté par des prières et des sollicitations ferventes, afin que ces jours de tribulations soient abrégés et qu'il nous soit donné de jouir enfin de la paix et de la tranquillité, objet de tous nos vœux.

» Voulant vous donner une preuve de l'amour paternel que nous vous portons, et vous offrir un gage des biens célestes que nous vous désirons, nous vous accordons avec tendresse et d'une entière affection de cœur, notre bénédiction apostolique pour vous et tous vos paroissiens.

» Donné à Gaëte, le 12 janvier 1849, la troisième année de notre pontificat.

« PIE IX, Pape. »

Nous comprenons sans peine tout le prix que doit attacher à une semblable lettre son modeste et pieux possesseur. Il est doux, il est glorieux pour un prêtre de pouvoir se dire à lui-même : Je suis certain d'avoir contribué personnellement à consoler un Pape exilé, et ce Pape c'était Pie IX !...

48. Une grave discussion qui eut lieu à l'Assemblée nationale, dans la séance du 2 janvier, fournit à un orateur distingué l'occasion de plaider la cause de l'Eglise et de répandre, lui aussi, quelque baume sur le cœur blessé du Saint-Père.

On avait fait la demande d'un crédit de 10,000 francs pour Mgr l'Archevêque de Bourges, promu depuis la préparation du budget 1848 à la dignité de Cardinal. Combattue par un orateur qui ne voulait voir dans le cardinalat qu'une sinécure, cette proposition fut fortement appuyée par M. de Falloux, ministre des cultes, et défendue avec beaucoup de vigueur et d'éclat par M. Charles Dupin. Nous citerons quelques passages du remarquable discours de M. Dupin :

« Il est, dit-il, une contradiction flagrante que je dois si-

gnaler à la sévérité de l'attention publique : il est d'un usage de rhétorique, permettez-moi de le dire, toutes les fois qu'on parle d'une manière abstraite de la religion catholique, de lui rendre les plus grands hommages, non pas seulement dans cette assemblée, mais jusque dans les banquets du socialisme et dans leurs parodies odieuses des plus saints anniversaires. Mais lorsqu'on arrive à l'application, lorsqu'on dit : « Si vous comptez effectivement pour quelque chose le culte catholique, rétribuez donc ses plus hauts dignitaires, rétribuez-les avec décence ; » alors on vient à cette tribune, on parle avec dérision ; alors on vous demande ce qu'ils font, quelles sont leurs fonctions extraordinaires, et l'on ose vous dire que la plus haute dignité de l'Eglise, que celle qui représente les droits du pays auprès du Saint-Siège, on vous dit que c'est une *sinécure*, un *abus*, et c'est à ce titre qu'on vous en demande la suppression. Mais d'abord je m'inscris en faux contre ce fait. Non, pas un seul Cardinal n'exerce une sinécure, tous ont des sièges épiscopaux....

» Remarquez où l'on vous mène.

» Admettez que ces quelques mille francs pour un seul Cardinal soient supprimés : à l'instant même vous avez établi un principe négatif, et l'année prochaine il ne vous sera pas permis, sans vous contredire, d'accorder un centime pour aucun des Cardinaux. Vous supprimerez ce dont ils ont joui jusqu'à présent, ce qu'ils possèdent en raison de leur dignité ; vous les réduirez au rang d'Archevêque, et pourquoi pas à celui d'Evêque ? Il n'est pas possible que vous rétrogradiez ainsi, pour la plus misérable économie. Quand vous parlez sans cesse de l'équilibre du budget, il n'est aucune injustice que vous ne puissiez légitimer. Il est évident que ce n'est pas avec 10,000 fr. que vous mettrez votre budget en équilibre, lorsque d'un mouvement irréfléchi vous avez supprimé sur l'impôt du sel 50 millions que vous auriez dû conserver.

» En présence de l'immense douleur qu'éprouve aujourd'hui la Chrétienté pour la persécution que souffre le plus généreux, le plus illustre Souverain-Pontife, dans un moment où vous voulez montrer quelque déférence pour la religion catholique, il y a trente-cinq millions de catholiques en France qui verront que vous voulez frapper l'Eglise dans sa plus haute dignité. »

- 49. L'Espagne ne montrait pas moins de dévouement que la France aux intérêts de Pie ix, qui étaient ceux de l'Eglise tout entière. Une correspondance de Madrid, adressée à un des premiers journaux de Paris, contenait les détails suivants :

« La diplomatie espagnole a pris depuis peu l'initiative auprès de tous les gouvernements catholiques, et surtout auprès de celui de Paris, pour presser le rétablissement de l'autorité spirituelle et temporelle du Pape. M. Martinez de la Rosa, ambassadeur d'Espagne, jouit d'une grande influence auprès de Sa Sainteté. La cour de Madrid, autant par les sentiments pieux des deux reines que par l'esprit religieux de tous les Espagnols, s'est engagée dans cette affaire d'une manière toute particulière, et je puis vous assurer que si le Pape quittait aujourd'hui l'Italie, c'est en Espagne qu'il viendrait se réfugier. L'ancien palais du roi don Jacques d'Aragon est tout prêt à le recevoir dans la capitale de l'île Majorque. »

La note diplomatique dont il est ici question fait trop d'honneur au gouvernement espagnol pour que nous négligions de la reproduire dans nos *Annales*. Voici la teneur de ce précieux document, qui fut adressé à toutes les puissances catholiques :

» Le gouvernement de Sa Majesté est décidé à faire pour le Pape tout ce qui sera nécessaire pour remettre le Chef de l'Eglise dans un état d'indépendance et de dignité qui lui permette de remplir ses fonctions sacrées. Dans ce but, après avoir appris la fuite du Pape, le gouvernement espagnol s'est adressé au gouvernement français, qui s'est déclaré prêt à soutenir la liberté du Saint-Père.

» Ces négociations toutefois peuvent être regardées comme insuffisantes, quand on jette un coup-d'œil sur la tournure qu'ont prise les affaires de Rome. Il ne s'agit plus de protéger la liberté du Pape, mais de rétablir son autorité d'une manière stable et ferme, et de l'assurer contre toute violence. Vous savez que les puissances catholiques ont toujours eu à cœur de garantir la souveraineté du Pape et de lui assurer une position indépendante.

» Cette position est d'une telle importance pour les Etats chrétiens, qu'elle ne peut en aucune manière être exposée à l'arbitre d'une si petite partie du monde catholique, tels que

les Etats romains. L'Espagne croit que les puissances catholiques ne sauraient abandonner la liberté du Pape au bon plaisir de la ville de Rome, et qu'en même temps que toutes les nations catholiques s'empressent de donner au Pape des preuves de leur profond respect, une seule ville de l'Italie ose outrager sa dignité et mettre le Pape dans un état de dépendance dont elle pourrait un jour abuser comme pouvoir religieux.

» Ces considérations engagent le gouvernement de Sa Majesté à inviter les autres puissances catholiques à s'entendre sur les moyens à prendre pour éviter les maux qui surviendraient, si les choses devaient durer dans l'état actuel. Dans ce but, Sa Majesté a ordonné à son gouvernement de s'adresser aux gouvernements de France, d'Autriche, de Bavière, de Sardaigne, de Toscane et de Naples, afin de les inviter à nommer des plénipotentiaires et à désigner le lieu où ils doivent se réunir.

» Pour éviter des retards, Sa Majesté a désigné Madrid ou toute autre ville espagnole située sur les bords de la Méditerranée, tant à cause du calme dont jouit la presqu'île, que par la situation d'une ville maritime. Comme il ne s'agit que d'une question catholique, l'Espagne peut être désignée comme très-propre pour ces négociations.

» PEDRO DE PIDAL. »

Ces généreuses dispositions étaient d'autant plus dignes d'éloges, que la position financière du gouvernement espagnol était alors dans le plus déplorable état, et l'on peut dire que dans cette circonstance il consultait plus son cœur que ses forces. L'ordre en effet ne se consolidait point dans ce royaume, depuis si longtemps agité par des factions opposées, et la détresse du trésor public était toujours effrayante. En dépit de sa bonne volonté, le gouvernement ne pouvait parvenir à payer ses dettes les plus sacrées, et en particulier celle que de récents engagements lui avaient fait contracter envers l'Eglise. L'Evêque d'Avila, réduit aux dernières extrémités par l'effet de la pénurie du trésor, se vit forcé de demander à la charité de ses diocésains un secours qui lui permit d'attendre les paiements promis par le gouvernement. L'Evêque, afin d'intéresser aux souffrances de l'Eglise un plus grand nombre de fidèles, sollicitait de

chacun une somme de dix ou vingt réaux (de 2 fr. 30 c. à 3 fr.), qu'il promettait de rembourser, lorsque lui-même recevrait ce qui lui est dû. Au premier bruit de cette souscription populaire, le gouvernement s'empressa d'envoyer un à-compte au prélat. Il n'en restait pas moins avéré que le gouvernement espagnol, à cause sans doute de sa faiblesse ou de l'inquiétude publique, se trouvait réduit à une véritable pénurie. La guerre qu'il était obligé de soutenir en Catalogne, avait pour résultat d'amener des dépenses énormes et de déconcerter de plus en plus la confiance, double cause de ruine pour des finances depuis si longtemps délabrées.

50. L'œuvre du *denier de saint Pierre* prenait tous les jours de nouveaux accroissements. L'Espagne, la Hollande, tous les Etats catholiques s'imposaient volontairement pour venir en aide au Chef de l'Eglise, privé de ses ressources ordinaires pour la direction des affaires spirituelles du monde entier. La France surtout continuait à faire couler vers Gaëte les eaux intarissables de sa charité. Chaque jour les journaux enregistraient de nouveaux dons adressés par les Evêques au représentant du Saint-Siège à Paris. Cette pieuse manifestation donna lieu à des traits bien touchants, parmi lesquels nous aimerons à citer ce passage d'un rapport adressé à Mgr l'Evêque de Saint-Dié par M. l'aumônier de la prison de Remiremont.

« Monseigneur,

» Je vous fais passer quelques poignées de *gros sous*. C'est l'offrande que nos pauvres prisonniers envoient à notre Saint-Père. J'étais ému en voyant ces pauvres gens donner trois ou quatre sous qui représentent leur travail de plusieurs jours ou plusieurs rations de leur pain.

» Dans la cour des mendiants il y en avait un qui hésitait à engager sa ration de pain. Un autre le pousse du coude et lui dit : « Tu as eu faim plus d'une fois, tu peux bien te passer d'une ration pour le Pape. » Un pauvre homme, qui me répondait il y a quelque temps quand je lui faisais quelque remontrance sur ses délits forestiers : « C'est vrai, ce n'est pas bien, mais vous ne savez pas ce que c'est que de voir des enfants

avoir faim ; » ce pauvre homme veut cependant me donner quatre sous. Je lui dis que c'est trop et que deux seraient bien assez. « Non , dit-il , je veux donner ça ; on n'en sera pas plus malheureux au bout de l'année. » Et il avait les larmes aux yeux. Je fais la même observation à un autre ; il me répond avec rudesse en me tournant le dos : « C'est bon , on aura faim un jour , et voilà ! » Un pauvre d'ici , qui se prive toutes les semaines d'une ou de deux rations de pain pour sa nombreuse famille , me dit d'un air triste : « Monsieur l'abbé , j'ai donné avant-hier une ration à ma femme , mais demain je la vendrai pour le Pape , et je vous donnerai deux sous. » Un autre lui avance les deux sous , et il me les donne , tout content de pouvoir faire aussi quelque chose pour le Saint-Père.

» Je vous envoie , Monseigneur , ces témoignages de foi et d'amour pour notre Saint-Père , tels que je les ai recueillis. Puissent-ils consoler un peu notre Père saint et véritablement aimé ! »

Il nous serait doux de pouvoir recueillir et enregistrer dans nos *Annales* les nombreuses et si pressantes instructions adressées à cette occasion aux fidèles par nos premiers pasteurs. Chaque jour en effet voyait naître de nouveaux mandements en faveur de cette œuvre excellente , et ces lettres pastorales renfermaient ordinairement les appréciations les plus justes de l'état actuel de l'Eglise et de la position du Souverain-Pontife. Nous croyons que les lignes suivantes , empruntées à Mgr l'Archevêque de Rouen , suffiront à faire connaître aussi parfaitement que possible l'œuvre si intéressante du *denier de saint Pierre*.

« Le Pape est éprouvé , s'écriait le prélat. S'il connaît de l'hospitalité ce qu'elle a de généreux et de noble , il connaît aussi de l'exil ce qu'il a de rigoureux et d'amer. Loin de son peuple , il est privé d'une partie de ses revenus. Souverain sans états , il lui reste assez de son ancienne splendeur pour avoir beaucoup de charges , pas assez pour avoir beaucoup de ressources. Le Pape enfin , on peut le dire , quand on le considère avec ceux qui l'entourent et dont il est l'unique appui , le Pape est pauvre !

» Eh bien ! Chrétiens , c'est à nous de le secourir. Le quatrième commandement à cet égard est positif. Déjà des têtes

couronnées l'ont admirablement compris ; elles ont accompli , sans s'en douter peut-être , la parole du prophète : « Vous serez nourris de la mamelle des rois, » *Mamilla regum lactaberis.* (Isaïe. 49. 60.) Mais à eux seuls n'appartient pas l'honneur de cette bonne œuvre. Il y avait place à Bethléem pour les bergers et pour les rois , et même avant de recevoir l'or de ceux-ci , le divin Enfant avait daigné recevoir les humbles dons de ceux-là...

» Nous venons faire appel également à votre foi et à votre charité en faveur du trésor pontifical.

» Nous demandons , non de grosses sommes à quelques-uns , mais de petites sommes à tous , car outre le secours que nous avons à cœur de procurer au Père commun des fidèles , il est une espèce de consolation que nous ne sommes pas moins jaloux de lui offrir. Nous voulons pouvoir lui dire que le nombre de ses enfants et de ses admirateurs en France est grand , et que l'offrande du diocèse de Rouen en particulier ne représente pas seulement quelques mains riches et généreuses , mais une foule de cœurs amis , une multitude de sympathies vraies et sincères.

» Il est d'ailleurs une considération qui se présente ici naturellement. L'offrande que nous sollicitons maintenant , peut-être aurons-nous à la solliciter encore. Il en sera certainement ainsi si Dieu ne daigne abréger les épreuves de son serviteur. Or , pour cela , c'est-à-dire pour qu'un nouvel appel puisse être fait fructueusement un jour , il est nécessaire que chacun se ménage , et que l'aumône d'aujourd'hui ne fasse point tort à l'aumône de demain.

» Vous serez donc sagement charitables , N. T. C. F. , et sagement prévoyants. Vous donnerez , mais vous donnerez avec l'intention de donner encore , et vous aurez ainsi deux mérites à la fois : celui d'une bonne œuvre , accomplie et parfaite , et celui d'une autre bonne œuvre , consentie d'avance et voulue. »



IV.

31. Mort de Mgr de Hercé, évêque de Nantes. — 32. La question du pouvoir temporel des Papes admirablement traitée par M. l'abbé Dupanloup dans l'*Ami de la Religion*. — 33. Adoption de la liturgie romaine dans les diocèses de Tarbes et de La Rochelle. — 34. La société de l'Océanie vient en aide aux missions lointaines. — 35. Dispositions bienveillantes du Sultan par rapport au catholicisme. — 36. Le gouvernement de Bavière hostile à la liberté religieuse. — 37. Une séance de la sacrée Congrégation des Rits. — 38. Son Emin. Mgr le cardinal Giraud à Gaète. — 39. Bénédiction donnée par le Saint-Père aux *Annales*, faits contemporains de l'histoire de l'Eglise. — 40. Nouvelle protestation du Saint-Père au sujet des affaires de Rome. — 41. Note du Cabinet de Vienne aux principales puissances catholiques de l'Europe. — 42. La petite commune de Montefanno. — 43. Belle conduite du grand-duc de Toscane. — 44. Vigilance des Evêques de Toscane louée par Pie IX. — 45. Encyclique de N. S. P. le Pape au sujet de l'immaculée Conception. — 46. Réflexions sur les mandements de NN. SS. les Evêques pour le carême de 1849. — 47. Mort du cardinal Mezzofanti.

51. LE diocèse de Nantes fit, à cette époque, une perte à laquelle il devait être depuis longtemps préparé, mais qui n'en fut pas pour cela moins sensible. Mgr de Hercé mourut, après une longue maladie, le 31 janvier à neuf heures du matin. Né à Mayence, le 18 février 1776, le prélat était âgé de près de soixante-treize ans. Il avait été sacré Evêque *in partibus* de Botra et coadjuteur de Nantes le 17 avril 1836. Deux ans après, c'est-à-dire le 12 mai 1838, il entra en possession de ce siège, qu'il a honoré par tant de vertus.

Mgr de Hercé avait reçu de Dieu un cœur large, simple et d'une admirable droiture; une forte piété en avait fait le foyer d'un amour qui s'étendait à tous. On ne pouvait qu'être profondément touché de la charité avec laquelle il visitait, pendant ses courses épiscopales, les maisons des pauvres habitants des campagnes; il voulait entrer dans toutes celles des bourgs où il s'arrêtait; partout il adressait quelques paroles bienveillantes et affectueuses.

Mgr de Hercé avait le privilège de voir tomber devant lui les préjugés et les préventions, que les hommes éloignés de la religion conçoivent trop souvent contre le clergé; il utilisait ce don de Dieu pour le salut des âmes. On sait combien il lui est arrivé de fois de réconcilier, au moment suprême, des malades que nul autre n'aurait pu approcher. La sollicitude du prélat était extrême pour les personnes qui n'ont pas le bonheur d'appartenir à l'Eglise catholique. Il avait fait plusieurs voyages en Angleterre pour y donner des missions. Sa science étendue et variée prêtait un nouvel éclat à sa piété. C'était donc pour le diocèse de Nantes une perte réelle et vivement sentie. Mais la Providence préparait à Mgr de Hercé un successeur que lui-même avait désiré, et dont le mérite éclatant allait être pour ce beau diocèse une source de consolations et de graces nouvelles.

52. La question du pouvoir temporel du Pape préoccupait toujours vivement les esprits. Ses ennemis ne cessant de le battre en brèches et de rêver son entière destruction, il fallait opposer à ces attaques ouvertes et insidieuses le langage d'une raison ferme et modérée; il fallait plaider cette cause solennelle au tribunal de l'opinion publique, et éclairer certains esprits qui, rêvant des progrès inconnus au christianisme dans les temps passés, voyaient, dans les malheurs et l'abaissement temporel de la Papauté, un horizon magnifique s'ouvrant aux transformations sociales de l'Europe et du monde. M. l'abbé Dupanloup trouva, dans les ressources de son talent et dans un dévouement filial au Saint-Siège, de quoi suffire à cette tâche importante, mais difficile. Dans une suite d'articles publiés d'abord par l'*Ami de la Religion*, et réunis ensuite de manière à pouvoir être facilement répandus dans le public, le savant écrivain traita avec autant de clarté que d'érudition, et avec une juste étendue, ce sujet plein d'actualité et d'intérêt.

Le pouvoir temporel des Papes n'est sans doute pas nécessaire à Dieu pour soutenir son Eglise, qu'il a su fonder avec des instruments si faibles et par un miracle de sa puissance, la plus éclatant de tous. Ce qu'il a fait pendant ces trois siècles de persécutions, où les Papes, dépouillés de tout éclat extérieur et souvent cachés dans les catacombes, dirigeaient pourtant si bien la barque de Pierre, Dieu pourrait le faire encore

aujourd'hui. Mais ne peut-il pas aussi établir un autre ordre de choses, et après avoir montré jusqu'à l'évidence que l'Eglise peut se soutenir sans secours humain, ne lui est-il pas permis de donner à cette Eglise une position moins orageuse, paisible même et brillante, en joignant à la souveraineté spirituelle des Papes une puissance temporelle, assez modeste pour ne point inspirer d'ombrage aux grandes ambitions humaines, et suffisante aussi pour assurer une indépendance nécessaire à la liberté du guide universel des âmes ? Qui osera dire que Dieu ne peut pas faire servir ainsi un moyen humain à l'accomplissement et à la perpétration de son œuvre divine ?

Mais si la Providence peut donner aux Papes cette indépendance, comme on ne pourrait en douter, n'est-il pas convenable qu'elle le fasse ? Et à l'époque où nous vivons surtout, les nations catholiques seraient-elles suffisamment rassurées sur la liberté d'action du Chef souverain de l'Eglise, si elles le savaient dans la dépendance d'une autorité temporelle qui pourrait influencer ses déterminations et le gêner dans l'exercice de son auguste et sacré ministère ?

Après avoir ainsi étudié la pensée de Dieu, dans l'établissement de la puissance temporelle du Pape, et traité en quelque sorte la question de droit et de convenance, l'illustre écrivain envisage la question au point de vue des faits accomplis, et c'est alors qu'on voit se dérouler sous sa plume l'histoire de ces dix-huit siècles qui viennent tous déposer en faveur de l'autorité temporelle du chef suprême de l'Eglise. On la voit, en effet, s'établir comme naturellement, dès les premiers âges de l'Eglise, par la haute influence que les papes exercent sur tout ce qui les entoure. Ils n'ont pas besoin de chercher à être grands et à se donner de l'importance, ils en acquièrent par la force même des choses ; leur influence semble balancer celle des empereurs, qui en sont jaloux, et lorsque, plus tard, l'empereur Constantin, obéissant aux lumières de sa raison non moins qu'aux inspirations de sa piété, songera à constituer cette souveraineté des papes, si précieuse à la dignité de l'Eglise, il les trouvera déjà comme investis d'une puissance morale, qui leur venait de l'amour et de la confiance des fidèles.

Cette puissance s'augmentera de toute celle que les empe-

reurs perdront, en transportant le siège de l'empire des bords du Tibre aux rivages du Bosphore. Les papes devinrent en effet les protecteurs nés de cette population ainsi délaissée, et, pour le bien des peuples eux-mêmes, le vicaire de Jésus-Christ dut remplacer à Rome César absent. La reconnaissance des Romains devait tendre naturellement à augmenter le domaine de ceux en qui elle voyait non-seulement des pères spirituels, mais les tuteurs et les gardiens de leurs droits civils et de leur existence nationale. La souveraineté temporelle du chef de l'Eglise s'établissait donc insensiblement par un accord providentiel des princes et des nations catholiques. Les donations des empereurs, la pieuse générosité des fidèles préparaient aux successeurs de saint Pierre une royauté dont l'heureuse influence devait rendre plus de bienfaits qu'elle n'en avait reçus.

Les barbares inondent l'Occident; Rome, sauvée de leurs fureurs par l'action tutélaire de ses papes, bénit mille fois la puissance pontificale; s'attache à elle plus fortement que jamais et la fait grandir encore en s'y attachant. Pépin et Charlemagne reconnaissent et confirment les droits du patrimoine de Saint-Pierre. L'autorité temporelle des papes se trouve donc établie de manière à ce que sa légitimité ne puisse être révoquée en doute; l'histoire en fait foi.

Après avoir si bien traité la double question de droit et de fait, il ne restait plus au savant défenseur de la puissance temporelle du Saint-Siège qu'à montrer les conséquences de l'abolition de l'autorité pontificale. Rome, l'Italie, que seraient-elles sans le Pape, au point de vue matériel comme au point de vue moral? N'est-ce pas le Chef auguste de la Catholicité, ne sont-ce pas les pompes du culte et les grâces spirituelles qui surabondent dans cette cité bénie, qui attirent ces milliers d'étrangers que Rome voit accourir chaque année dans ses murs?

Au point de vue politique, que serait l'Italie sans Rome, sans le Pape? Nous ne suivrons pas M. l'abbé Dupanloup, dans les admirables développements qu'il donne à cette parole si profonde de l'infortuné comte Rossi : *La papauté est la seule grandeur vivante de l'Italie*; et à celle non moins remarquable du président actuel de la République française : *Le maintien*

de la souveraineté temporelle du chef de l'Eglise est intimement lié à la liberté et à l'indépendance de l'Italie. Il ne faut point analyser de semblables pages, il faudrait pouvoir les transcrire.

L'impression produite par l'ouvrage si savant, si logique de M. l'abbé Dupanloup, fut immense. Le Souverain-Pontife en éprouva une vive satisfaction, qu'il daigna manifester hautement dans plusieurs circonstances, et voulant témoigner à l'illustre écrivain l'estime particulière qu'il faisait d'un talent mis avec tant d'éclat au service de la vérité, il daigna lui adresser un bref de remerciement. Sa Sainteté y joignit le don d'une belle médaille, représentant d'un côté le Pape Pie IX lui-même, et de l'autre saint Pierre et saint Paul avec cet exergue : *Romæ parentes arbitrique gentium.* Voici en quels termes s'exprimait l'auguste Pontife :

« Pie IX Pape.

» Très-cher fils, salut et bénédiction apostolique.

» Dans ces temps si tristes pour l'Eglise et pour notre pontificat, rien certainement ne nous est plus consolant, rien n'est plus dans nos vœux que de voir des hommes éminents par la piété, l'esprit et la doctrine, combattre avec intrépidité et avec sagesse pour défendre les droits de cette même Eglise et du souverain pontificat. Aussi avons-nous reçu avec une très-grande satisfaction l'hommage respectueux de votre lettre, à laquelle se trouvaient joints plusieurs exemplaires d'un opuscule écrit récemment par vous en français, et imprimé et publié à Paris, dans lequel, très-cher fils, montrant l'excellent esprit qui vous anime et qui est si digne d'un cœur catholique, vous vous êtes attaché à soutenir et à venger la souveraineté temporelle du siège apostolique, son indépendance et le maintien de tous ses droits contre les erreurs, les efforts et les emportements insensés des impies. C'est pourquoi, en même temps que nous donnons à votre dessein la louange qu'il mérite, nous vous adressons aussi nos justes remerciements pour les exemplaires de cet opuscule dont vous nous avez fait hommage, et nous vous exhortons grandement à continuer et

à consacrer avec un zèle toujours plus ardent tous vos soins à la composition d'ouvrages semblables, qui vous fassent de jour en jour davantage glorieusement mériter de l'Eglise catholique et du siège apostolique. Quant aux sentiments si distingués de votre piété singulière envers nous et de votre filial dévouement que votre lettre même nous exprime, nous y répondons par le témoignage mutuel de notre paternelle tendresse envers vous, et nous voulons que vous en ayez pour gage la bénédiction apostolique que nous répandons sur vous avec amour, très-cher fils, en y joignant du plus intime de notre cœur le vœu de toute félicité véritable.

Donné à Gaëte, le 17 février de l'année 1849, la troisième de notre pontificat.

« Pius P. P. IX. »

53. Un autre sujet de joie pour le Souverain-Pontife, était de voir se continuer le mouvement qui ramenait les diocèses de France à l'unité dans le culte extérieur, et à l'adoption de la liturgie romaine, comme étant la plus ancienne, la plus universelle, la plus complète et la plus sûre de toutes.

Le diocèse de Tarbes ayant adopté ce précieux changement, le Saint-Père écrivit, à cette occasion, à Mgr Laurence les belles paroles qu'en va lire :

« Nous ne saurions vous exprimer, vénérable frère, la joie dont notre âme est inondée, en apprenant l'ardeur de votre sollicitude pastorale pour amener le clergé de votre diocèse à suivre le rit de l'Eglise romaine dans les cérémonies de l'office divin; et ce n'a pas été pour nous une moindre consolation de voir l'empressement spontané de votre clergé à secondar votre zèle apostolique. Aussi nous plaisons-nous à donner les éloges les mieux sentis et les plus mérités au zèle admirable que vous montrez dans cette circonstance, et nous applaudissons vivement dans le Seigneur aux sentiments généreux que manifeste votre clergé. D'après le rescrit ci-joint de la sacrée congrégation des rites, vous comprendrez avec quelle vive satisfaction nous avons accueilli vos demandes. Continuez donc, vénérable frère, à trouver votre bonheur dans les efforts que vous faites pour assurer le salut du troupeau chéri qui vous est confié, et ne négligez aucun moyen pour que ce

troupeau, nourri chaque jour plus abondamment des vérités de la foi, croisse dans la science de Dieu, et, fortifié par l'abondance des grâces, marche d'un pas assuré dans la voie du Seigneur. »

Le retour à la liturgie romaine fut aussi adopté en principe, vers cette époque, dans le diocèse de la Rochelle. Il y avait, pour arriver là, un véritable sacrifice à faire. Les ecclésiastiques de ce diocèse ne pouvaient manquer d'être fortement attachés au bréviaire qui leur avait été donné, en 1823, par Mgr Laurent Paillou, de si vénérable mémoire, et dont une nouvelle et récente édition, exécutée par les soins d'un ecclésiastique des plus distingués du diocèse, avait réussi à faire, sous tous les rapports, un véritable chef-d'œuvre. Mais quelque attrait que pût offrir cet admirable livre de prières, par la distribution si convenable des psaumes, la composition et le choix des hymnes, la richesse et la parfaite exactitude des légendes, il n'avait pas ce beau privilège que possède seul le bréviaire romain, d'être en usage dans presque toute la catholicité. On résolut donc, quelque grand que fût ce sacrifice, de le faire dans l'intérêt de l'unité liturgique; et le clergé du diocèse formula ainsi sa demande par la bouche d'un des MM. les vicaires-généraux, dans une respectueuse adresse à Mgr Villecourt.

« Monseigneur,

» L'heure est venue de présenter à votre grandeur la pétition à laquelle 300 prêtres de votre diocèse viennent d'adhérer avec tant d'empressement.

» Dans cette heureuse circonstance, rien n'égale la joie qui remplit mon âme, si ce n'est l'honneur que je reçois de mes confrères en devenant leur organe auprès de votre Grandeur.

» Nous venons tous, Monseigneur, unanimes dans notre respect pour votre personne autant que confiant en votre paternelle bonté, solliciter le rétablissement de la liturgie romaine dans le diocèse. Nous avons cru pouvoir, sans manquer à la soumission due à l'autorité épiscopale, laisser échapper de nos cœurs un vœu que nous savions être aussi le vôtre.

» Vous pouvez nous imposer votre volonté, Monseigneur; vous

avez mieux aimé recevoir nos prières comme pour nous laisser l'honneur apparent de l'initiative, que votre foi tout apostolique avait prise en secret depuis longtemps.

» Nous avons compris votre délicate pensée, et nous avons parlé d'une voix unanime.

» Cette unanimité spontanée aurait lieu de vous étonner, Monseigneur, si vous ne saviez pas à quelle source pure vos prêtres, jeunes et vieux, ont puisé la doctrine, à quelles écoles ils ont reçu l'enseignement de la foi, par quelles mains ils ont été formés à l'obéissance et à l'amour de la sainte Eglise romaine notre mère.

» Du reste, mieux que nous votre Grandeur connaît les motifs multipliés, les raisons graves, puissantes, décisives, qui militent en faveur du rit romain. Il suffit de rappeler qu'elles se résument toutes en deux mots : **UNITÉ**, caractère essentiel de l'Eglise, qu'on ne saurait jamais rendre assez frappant aux yeux des peuples ; **OBÉISSANCE** à la suprême autorité du pasteur universel.

» Les décrets du Saint-Siège apostolique sont connus. La bulle de saint Pie v est formelle. Les Souverains-Pontifes ses successeurs l'ont confirmée. Grégoire xvi, d'heureuse mémoire, déplorait que l'unité liturgique eût été rompue par nos Eglises de France ; et l'immortel Pie ix enfin manifeste expressément son désir : il félicite hautement ceux des prélats français qui rétablissent la règle liturgique ; il les bénit avec toute l'effusion de sa tendresse ; il déclare que ce retour à l'unité des saints rites est une des plus douces consolations de son pontificat laborieux.

» En faut-il davantage pour déterminer la volonté du Prêtre catholique ?

» En fallait-il autant, Monseigneur, pour fixer la résolution de vos enfants ? Surtout quand ils savent combien vous serez heureux vous-même de porter aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ ce témoignage éclatant de votre soumission et de la nôtre.

» A vous donc, Monseigneur, la gloire de renouer ces liens extérieurs qui nous attachaient à Rome depuis si longtemps, et que nos Eglises virent rompre avec tant de regret ! A vous l'honneur de notre heureux retour à l'antique liturgie de nos

pères ! A vous la joie d'assurer à votre troupeau cette nouvelle garantie de salut !

» Et vous aussi, Monseigneur, comme vos illustres collègues, vous verrez avec le temps *votre joie s'accroître, se fortifier sans cesse par l'expérience des avantages que vous aurez recueillis de cette œuvre vraiment digne de vous.*

Nous sommes avec le plus profond respect, Monseigneur.

(Suivent les signatures).

Le prélat répondit par la circulaire qui suit :

La Rochelle, le 13 Mars 1849.

« Messieurs et chers coopérateurs,

» Je m'empresse de satisfaire à votre religieuse attente, en répondant à la supplique que vous m'avez adressée pour le rétablissement de la liturgie romaine dans le diocèse.

» J'ai trouvé dans le vénérable Chapitre de notre église cathédrale les mêmes dispositions à cet égard.

» Je suis donc convaincu que nulle part ailleurs il ne s'est rencontré des sentiments plus unanimes et plus sincères. Mon cœur en a été vivement touché, et c'est sous cette impression que je vous annonce combien il m'est doux d'obtempérer à votre désir. Je sais qu'il prend sa source dans votre piété filiale envers notre sainte Eglise romaine. Toutes les Eglises du monde dont elle est la mère et la maîtresse sont tenues, suivant saint Irénée, de professer sa foi. C'est pour cela que vous avez envié le bonheur de prier et d'honorer Dieu comme elle.

» Ce projet paraissait devoir être réservé à des jours plus tranquilles ; mais la pensée que son exécution pouvait adoucir l'amertume de l'exil du Père commun des fidèles a rendu votre impatience plus vive. Cette démarche, nous l'espérons, allègera ses peines, ou du moins lui prouvera combien nous y sommes sensibles.

» Vous avez acquis, par cette démonstration et par la pensée qui vous l'a inspirée, un nouveau titre à ma tendresse.

» Je m'occuperai de fixer l'époque la plus convenable à laquelle cette importante mesure devra s'accomplir.

» Le propre des Saints du diocèse devra recevoir l'approbation du Saint-Siège, et c'est alors seulement que je vous ferai connaître quand la liturgie romaine deviendra obligatoire pour tous les ecclésiastiques, qui n'auraient pas de raisons personnelles pour en être dispensés.

» Je verrais avec plaisir qu'en attendant, le clergé diocésain commençât à étudier les rubriques romaines, afin d'y être déjà préparé quand le changement aura lieu.

» J'aime à vous faire remarquer que cette lettre est datée du jour de ma consécration épiscopale. Cette circonstance flatte mes souvenirs, elle donne une nouvelle sanction à mon serment solennel de fidélité au Saint-Siège.

» Agréez, Messieurs et chers coopérateurs, l'assurance de ma tendre affection.

CLÉMENT, évêque de la Rochelle. »

34. Les missions étrangères continuaient à offrir un vaste champ au zèle des modernes apôtres du catholicisme, que l'Europe voyait s'exiler avec tant de courage pour porter le flambeau de la foi dans ces régions lointaines. La Providence, qui veille de près sur les destinées de l'Eglise, offrait à ces intrépides ouvriers évangéliques des moyens toujours nouveaux de remplir leur importante mais si difficile mission. Les progrès de l'industrie et du commerce venaient ici en aide à la foi, et concouraient à en assurer le développement. *La Société dite de l'Océanie* fut une des créations modernes les plus précieuses en ce genre. Nous croyons remplir un devoir en faisant connaître son but et son utilité.

C'était en réalité une affaire purement commerciale, mais dont la religion, à laquelle on avait pensé en la créant, devait retirer de grands avantages. Une société d'actionnaires, ayant réuni des capitaux suffisants, entreprit avec ses ressources privées et des navires qui lui appartenaient en propre, un commerce qui devait avoir plusieurs genres d'utilité.

Le premier est de fournir aux missionnaires catholiques qui se rendent en Océanie et dans les autres missions un passage économique, gratuit dès qu'il sera possible, mais surtout facile et convenable. Le deuxième est de leur donner dans les pays où ils se rendent, l'appui d'équipages chrétiens et moraux, ce qui

leur est d'autant plus nécessaire qu'ils vivent isolés au milieu de races ennemies. Le troisième est d'ouvrir aux familles chrétiennes une carrière honorable pour leurs fils, en leur assurant le moyen de l'apprentissage de la mer et du commerce, sur des navires dont l'équipage est composé avec soin. Le dernier enfin est d'ouvrir de nouveaux débouchés au commerce, et de ramener dans les relations d'échange international les habitudes de loyauté qui tendent de plus en plus à disparaître.

On comprend sans peine les avantages que retirent les missionnaires de l'existence d'une pareille société. S'il ne s'agissait pour eux que d'être plus ou moins bien nourris, traités avec plus ou moins d'égards, ce serait d'une moindre importance; mais il s'agit surtout du respect dû à leur caractère sacré, de la considération dont ils doivent jouir à bord et dans les lieux où ils débarquent. Ces avantages, précieux déjà pour les congrégations d'hommes, le sont à un haut degré pour les congrégations de femmes. La preuve la meilleure s'en trouve dans l'intérêt que les supérieurs de ces congrégations portent à la société, et nous ne pouvons mieux l'établir qu'en citant un passage d'une lettre écrite sur ce sujet par M. le supérieur-général des Lazaristes. Après avoir parlé des avantages que l'œuvre procure aux missionnaires en général, M. l'abbé Etienne termine ainsi :

« Ces avantages sont d'une toute autre importance encore, s'il s'agit de transporter des religieuses dans des pays lointains. Je n'ai pas besoin d'indiquer tout ce que réclament pour elles à bord et la délicatesse de leur sexe et les habitudes de leur état et la sainteté de leur profession. Toute personne qui sait ce que c'est que naviguer, comprendra facilement à quels inconvénients elles doivent se trouver exposées sur des navires qui ne présentent pas des conditions particulièrement convenables. Ces inconvénients nous ont toujours paru tels que nous avons constamment éloigné la pensée d'envoyer des Sœurs de la Charité dans les missions du Levant, jusqu'à l'époque où s'organisa le service de bateaux à vapeur de l'Etat pour ces contrées. Les Sœurs de la Charité se trouvent très-convenablement placées sur ces bateaux à vapeur; elles y ont toujours été entourées de tous les égards et de tous les soins désirables; il y règne d'ailleurs une discipline qui offre toute sorte de garantie. Elles trouveraient rarement ces avantages sur des

bâtiments de guerre ou de commerce. J'ai navigué moi-même sur les uns et sur les autres, et j'ai pu en apprécier la différence.

» Or, tout le monde sait aujourd'hui quels importants services les Religieuses sont appelées à rendre dans les missions étrangères. Le bien réalisé depuis quelques années en Orient par les Sœurs de la Charité ne permet plus d'en douter ; aussi le Saint-Siège, frappé des résultats obtenus, recommande à tous les missionnaires d'user de ce moyen d'action si puissant dans toutes les missions. Mais il est difficile que ses vœux à cet égard puissent se réaliser, au moins avec le développement désirable, si l'on ne peut trouver, pour transporter les Religieuses des navires qui présentent toutes les conditions favorables qui se rencontrent sur ceux de la *Société de l'Océanie*. L'heureuse expérience que viennent de faire nos Sœurs de la Charité, parties il y a un an pour la Chine et qui ont débarqué le 21 juin 1848 à Macao, est venue fortifier la conviction où j'étais déjà des services de ce genre que cette société est appelée à rendre à la religion, en transportant les Religieuses sur les points les plus éloignés du monde. J'ai la confiance que celle que feront bientôt nos Sœurs qui vont s'embarquer pour le Brésil, sera un nouvel argument en faveur de cette entreprise.

» De ces considérations, Messieurs, je conclus que si la société de l'Océanie n'existait pas, je ferais des vœux bien sincères pour qu'elle s'établît. Je ne puis donc que désirer qu'elle se soutienne et qu'elle se développe dans l'esprit qui l'a conçue. J'applaudis de toute mon âme aux efforts que vous faites dans ce but, et je prie Dieu qu'il les couronne d'un heureux succès. »

C'est ainsi que la Providence fait naître à chaque époque, des ressources en rapport avec les besoins de l'Eglise, dans les circonstances diverses où elle se trouve placée. Ainsi, au commencement du 19^e siècle, le bouleversement général de la société en Europe, et surtout en France, ayant considérablement diminué les moyens dont l'Eglise dispose pour soutenir les missionnaires dans les pays infidèles, l'œuvre de la Propagation de la Foi naquit à Lyon, comme le grain de sénévé qui devait étendre au loin ses rameaux. Une fille pauvre mais zélée, ayant réuni quelques pièces de monnaie, fruit des économies de quelques autres filles non moins pauvres qu'elle, forma les premières

gouttes d'eau de ce beau fleuve qui coule aujourd'hui dans toute la catholicité, et dont les eaux se distribuent avec tant d'intelligence et suffisent aux premiers besoins de ces chrétientés naissantes. C'était donc là une œuvre toute providentielle.

Mais ce n'est point assez de ces sommes d'argent pour étendre chez les infidèles le royaume de Dieu, il faut de nouveaux Apôtres parmi ces populations sauvages; il faut multiplier dans leur sein le nombre de ces filles incomparables qui, formées à l'école de Vincent de Paul, vont rendre aux ouvriers évangéliques de la Chine et de l'Orient les services que saint Paul se félicitait autrefois d'avoir reçus de quelques femmes chrétiennes dont le nom, disait-il, était écrit au livre de vie. Qui transportera ces anges de paix sur ces lointains rivages? Qui s'intéressera de nos jours à ce mouvement religieux et fera des sacrifices pour le favoriser? Vouée tout entière au culte de l'or et des intérêts matériels, étrangère aux choses de la Foi et peu soucieuse des progrès de l'Évangile, la société actuelle ne saurait offrir de facilités suffisantes au nombre toujours croissant des ouvriers évangéliques que l'esprit de Dieu pousse vers les contrées idolâtres. La Providence y pourvoira. Des hommes à la fois habiles et pieux qui, sans négliger les intérêts de la terre, mettent bien au-dessus les intérêts du ciel, sauront imaginer un moyen de venir ici en aide à la religion. *La Société de l'Océanie* est créée, et bientôt *l'Etoile du matin*, *l'Arche d'alliance*, *la Notre-Dame des Victoires* et une foule d'autres navires vont semer dans les flots lointains les conquérants de la Foi, et protéger leurs premiers travaux, en les abritant sous ce drapeau français, qui sait si bien faire respecter ce qu'il couvre.

55. En Orient, il y avait toujours quelque chose de remarquable et de consolant dans les dispositions du Sultan, par rapport au catholicisme. Nous citerons un nouveau témoignage de cette haute bienveillance. Sa Majesté impériale envoya à l'établissement que les moines Arméniens catholiques de l'ordre de St-Antoine ont à Rome, un don précieux qui se composait : 1° d'un drapeau impérial revêtu de l'image du Soleil; 2° du chiffre impérial (Houglia) en argent doré pour être attaché à la porte du monastère de St-Grégoire Illuminateur; 3° du portrait de Sa Majesté le Sultan, peint sur toile et enchâssé dans un cadre

doré : le tout était accompagné d'un riche diplôme impérial et d'autres pièces de constatation. Ces marques de la munificence du Sultan avaient pour but de reconnaître l'accueil gracieux et les services rendus par les Pères Arméniens à divers fonctionnaires de la Sublime-Porte, et spécialement à Chekif-Effendi, chargé d'aller complimenter notre Saint-Père le Pape Pie ix, à son avènement sur la chaire de saint Pierre.

56. La position de l'Eglise en Allemagne était moins consolante. Malgré le mouvement qui s'opérait en faveur de la liberté religieuse, on voyait toujours dans la conduite de certains gouvernements quelque chose d'intolérant et de dur qui suscitait toujours à l'Eglise de nouvelles entraves. Dans la Bavière surtout, au milieu d'une population éminemment catholique, les mesures oppressives se succédaient d'une manière désolante, et presque tous les actes du pouvoir portaient ce détestable cachet. Parmi les projets de lois annoncés dans le discours du trône, le 22 janvier, on en remarquait un sur *la conversion des mineurs*, et tout portait à croire que cette loi aurait un caractère restrictif de la liberté religieuse sur le point le plus essentiel, celui de la liberté de conscience. Interdire la conversion de la jeunesse avant qu'elle ait atteint l'âge du réveil des passions, est évidemment une mesure conçue dans une intention hostile à l'Eglise et favorable à l'hérésie. Ainsi le gouvernement de la catholique Bavière ne pouvait pas même, en face du grand mouvement des catholiques d'Allemagne en faveur de la liberté religieuse, se déterminer une bonne fois et sans regret à élargir la liberté de conscience; il ne songeait au contraire qu'à la restreindre.

57. Le Saint-Père était toujours à Gaëte, et la Providence continuait à lui offrir les consolations dont son âme avait besoin dans l'épreuve à laquelle il se voyait soumis. La fête de la Purification de Marie offrit à Sa Sainteté l'occasion de faire entendre des paroles que nous devons recueillir.

Après avoir célébré la messe dans l'église cathédrale, assisté de leurs Em. les cardinaux Riario-Sforza et Antonelli, l'auguste Pontife se rendit dans la sacristie, s'assit sur le trône qui lui avait été préparé, et entouré des membres du Sacré-Colège faisant partie de la congrégation des rites, il assista à la

lecture du décret qui déclare « *qu'il conste des vertus héroïques du vénérable serviteur de Dieu Antoine-Marie Zacaria, fondateur de la congrégation des Clercs-réguliers de Saint-Paul, dits Barnabites.* » La lecture du décret étant terminée, le R. P. Vannera, procureur-général des Barnabites, adressa à Sa Sainteté, au nom de la congrégation, le discours de remerciement suivant :

« Elle est grande la joie qui inonde mon âme, au moment où je me prosterne à vos pieds, Très-Saint Père, au nom de ma congrégation et de celui qui la dirige ; mais combien cette joie n'est-elle pas tempérée par la douleur qui depuis quelque temps me tourmente et m'accable !

» Mais je dépose pour un instant avec résignation et en silence les motifs de cette cruelle douleur dans la plaie ouverte du cœur de Jésus-Christ, dans cette plaie d'où est sortie l'Eglise son épouse immaculée, pour combattre en tout temps contre les puissances de ténèbres et en triompher avec les armes qu'elle tient de lui, et je viens seulement vous offrir avec humilité les sentiments de la consolation que j'éprouve ainsi que ma congrégation et son chef, consolation que nous devons tout entière à vous, Père vraiment saint, à vous qui, avec la charité de Jésus-Christ, pensez à encourager et à soutenir les disciples, alors même que vous souffrez une sueur de sang et que vous subissez l'agonie pour accomplir la volonté du Père célesie !

» C'était au commencement du seizième siècle ; et bien qu'on eût vu naître de la prostituée de Babylone des antechrists qui venaient corrompre la foi et les mœurs du peuple chrétien, on vit encore sortir de la phalange choisie des élus un grand nombre de héros qui, formés à toutes les vertus apostoliques, réparaient les désastres de l'impiété, faisaient revivre les justices du Seigneur et ne quittaient la terre, pour aller recevoir la couronne de gloire dans le ciel, qu'après avoir laissé de nombreux héritiers de leur esprit, pour continuer à travers les siècles à venir leurs saintes entreprises. Le second de ces champions, modèles des plus hautes vertus, restaurateurs intrépides de la gloire de Dieu et de son Eglise, est mon Père le fondateur de ma congrégation, le vénérable Antoine Zacaria, né en 1502 et mort, à la fleur de l'âge, en 1539.

» Adorons les desseins de Dieu, qui, après avoir placé cette

lampe sur le chandelier pour briller pendant près de cent vingt ans auprès de l'Arche vivante du Testament, a décidé qu'elle en fût enlevée et placée sous le boisseau. Il voulait voir si l'humilité du père avait passé aux fils et si comme leur père les fils préféreraient à tout les humiliations qui ont été sur la terre l'apanage de Jésus-Christ ; et quand il en a eu les preuves irrécusables, il a suscité deux Pontifes éprouvés au feu d'une tribulation presque semblable : l'un, Pie VII, comme Néhémias après la captivité de Babylone, a ordonné de rechercher le feu sacré caché par les prêtres, pour savoir si cette lampe brûlait encore et avec quelle ardeur ; et l'autre, vous, Très-Saint Père, à peine arrivé à respirer librement sur cette terre hospitalière, grace aux soins délicats d'un Souverain qui enseigne aux fils aînés de l'Eglise comment il faut aimer le Père commun des fidèles, vous l'avez présentée au monde resplendissante de cette lumière extraordinaire, qui n'attend que d'être touchée et vivifiée par les rayons du soleil, pour être transportée et brûler immuablement devant l'Arche du Testament.

» Le moment où vous accomplissez cet acte, Très-Saint Père, est un des plus solennels dans l'histoire de l'Eglise et tel, qu'il impose plus étroitement et plus doucement à mon institut la double obligation de vous rendre les actions de grâces les plus vives d'un cœur qui, sincèrement religieux, sent toute la grandeur de votre bienfait, et de vous promettre qu'on nous verra pleins de sollicitude pour marcher sur les traces de notre glorieux Père, honorant de plus en plus la science et les vertus invincibles de la Croix, l'école à laquelle nous avons été conviés par l'apôtre saint Paul.

» Ce qu'attestant devant vous avec toute la sincérité et de toute la force de mon âme, au nom de mon général et de toute ma congrégation, je vous supplie, très-saint Père, de m'admettre avec mes compagnons à baiser votre pied sacré, et de nous permettre de reporter à nos confrères votre bénédiction apostolique. »

A ce discours S. S. répondit en ces termes :

« Chaque fois que je me trouve appelé par la divine miséricorde à présider ces réunions sacrées, où se doivent discuter et mieux encore où se doivent porter avec l'aide de l'Esprit-Saint les décisions sur les actes des héros de l'Eglise de Jésus-

Christ, je sens mon cœur se remplir de joie, de confiance et en même temps d'admiration pour les merveilleuses dispositions de Dieu, qui, avec les inventions que lui suggère son amour pour les hommes, suscite de temps à autre son divin Esprit dans quelques-uns de ses serviteurs, afin que, déclarant la guerre à l'enfer, bons et fidèles comme ils sont, ils assaillent les ennemis de la vérité et combattent contre eux les combats du Seigneur. L'homme de Dieu dont nous publions aujourd'hui qu'il a héroïquement pratiqué les vertus chrétiennes, fut suscité de Dieu même pour réveiller et ranimer le clergé, en le rendant capable de guérir les peuples d'une plaie lamentable, qui semblait résister à tout remède, parce qu'elle était étalée sans honte ni répugnance, et portée par une déplorable habitude.

» Cette pensée me reconforte dans mes angoisses présentes; elle ouvre mon cœur à cette confiance dans le Seigneur, qu'il suscitera parmi ses ministres de nouveaux serviteurs bons et fidèles, qui se consacreront à éclairer, à instruire les peuples pour éloigner d'eux la plaie qui tend chaque jour à se dilater à leur grand dommage et à leur grand péril. L'orgueil, l'impatience de toute subordination, et la passion véritablement éhontée chez quelques-uns du commandement et de la domination, préparent un joug bien plus pesant et bien plus funeste que celui qu'on a voulu détruire.

» Et puisque cet esprit d'orgueil s'attaque directement à Dieu, il peut bien arriver que Dieu lui-même y résiste immédiatement, comme il y a résisté autrefois dans les champs de Babel. La prière humble est le remède le plus efficace pour travailler au soulagement de cette maladie présente; la prière, qui, en commençant par le toit domestique des familles, s'étend ensuite sous les voûtes de la maison du Seigneur.

» La très-sainte Marie nous offre, dans la solennité de ce jour, un exemple de la manière dont nous devons résister à l'orgueil du siècle, à savoir, par l'humilité des actions et de la prière. Puissent les nôtres, modelées sur un si grand exemple, mériter sa médiation et celle de ce serviteur de Dieu, afin que le Seigneur hâte l'accomplissement de ses miséricordes, tournant promptement son regard paternel sur la misère de tous ses enfants, et spécialement sur ceux qui, dans la capitale de la Chrétienté, se sont laissé surprendre par les paroles séductrices des hommes

qui, en les appelant au bonheur, les ont misérablement trompés.

» O Rome ! Rome , Dieu m'en est témoin , chaque jour j'élève ma voix vers le Seigneur , et prosterné comme un suppliant , je le prie avec ardeur de faire cesser le fléau qui te désole et qui chaque jour s'aggrave pesamment sur toi ! Je le prie d'arrêter les suggestions des doctrines les plus perverses et d'éloigner de tes murs et de tout l'Etat les parleurs politiques qui abusent du nom du peuple. Je le prie également de protéger et de sauver ce Roi , cette royale famille et ce royaume de la commotion générale. Il le mérite par sa piété, et la foi de son peuple le mérite aussi ! »

58. Parmi les cardinaux présents à cette cérémonie , on remarquait son Em. Mgr Giraud , Archevêque de Cambrai , qui avait quitté un moment la France pour venir apporter, lui aussi , des consolations au Souverain-Pontife exilé. Son Em., accompagnée de M. l'abbé Bernard , archidiacre de Lille , l'un de ses vicaires-généraux , et de M. l'abbé Desrousseaux , supérieur de son petit séminaire , était arrivé à Gaëte le 18 janvier. Le savant et pieux Cardinal fut immédiatement admis auprès de Sa Sainteté, qui témoigna une grande joie de cette visite et manifesta l'intention de retenir son Eminence auprès d'elle pendant quelque temps.

59. Qu'on nous permette de dire que , dans une des audiences accordées par le saint Père à Mgr Giraud , le vénérable prélat daigna se souvenir des *Annales* , que nous commençons alors à publier dans son diocèse. Son Eminence ayant exposé au saint Père le but des *Annales* et les espérances qu'on en pouvait concevoir pour le bien de l'Eglise et la gloire de Dieu , Sa Sainteté daigna accueillir de la manière la plus gracieuse l'idée de cette publication , et ajouta qu'elle donnait de grand cœur sa bénédiction à l'auteur des *Annales* et à leur éditeur.

Nous nous sommes religieusement incliné sous cette haute et si précieuse bénédiction, et nous avons puisé dans ce souvenir le courage qui nous était nécessaire , dans une entreprise où nous avions consulté notre cœur beaucoup plus que nos forces.

60. Les Etats romains continuaient à offrir le triste spectacle d'un bouleversement complet dans la marche des affaires politiques , et l'audace des criminels usurpateurs du pouvoir public ne con-

naissait plus de bornes. Pie IX, au fond de son exil, opposait à tous ces attentats sacrilèges une patience héroïque jointe à un zèle prudent et fort, pour sauvegarder les intérêts de ses sujets opprimés. Incapable d'obéir aux sentiments d'irritation et de juste colère que devait susciter dans son âme la vue de tant de désordres, il aurait cru également indigne de son caractère de s'endormir dans une molle indifférence et d'attendre tout du Ciel, sans songer à s'aider lui-même. Nous avons déjà vu avec quel heureux à-propos et quelle noble persistance il avait su faire entendre de justes réclamations contre ses droits lésés, et comment il avait appelé, d'une manière indirecte et digne de sa haute position, les secours qui devaient lui venir des puissances étrangères. Sa Sainteté voulut faire encore une nouvelle tentative, et, le 14 février, entouré du sacré Collège, l'auguste Pontife prononça devant le corps diplomatique une protestation conçue en ces termes :

« La série non interrompue des attentats commis contre le domaine temporel des Etats de l'Eglise, préparés par l'aveuglement de plusieurs et exécutés par ceux dont la malice et la ruse avaient de longue date prédisposé la docilité des aveugles, ayant atteint le dernier degré de félonie, par un décret de la soi-disant Assemblée constituante romaine, en date du 9 février courant, où l'on déclare la papauté déchue de droit et de fait du gouvernement temporel de l'Etat pontifical, pour ériger un prétendu gouvernement de démocratie pure, sous le nom de République romaine ; nous met dans la nécessité d'élever de nouveau la voix contre un acte qui se présente à la face du monde, avec les caractères multiples de l'injustice, de l'ingratitude, de la folie et de l'impiété. Entouré du sacré Collège, et en votre présence, dignes représentants des puissances et des gouvernements amis du Saint-Siège, nous protestons de la manière la plus solennelle contre cet acte, et nous en dénonçons la nullité comme nous l'avons fait pour les actes précédents. Vous fûtes, Messieurs, témoins des événements à jamais déplorables des journées des 15 et 16 novembre dernier, et avec nous vous les avez déplorés et condamnés. Vous avez fortifié notre esprit dans ces jours funestes ; vous nous avez suivi sur cette terre où nous a guidé la main de Dieu, qui élève et abaisse, mais qui n'abandonne jamais l'homme qui se confie en lui ; en ce moment encore vous nous entourez d'une noble

assistance. C'est pourquoi nous nous tournons vers vous, afin que vous vouliez bien redire nos sentiments et nos protestations à vos cours et à vos gouvernements.

» Les sujets pontificaux étant précipités par les manœuvres toujours plus audacieuses de cette faction, ennemie funeste de la société humaine, dans l'abîme le plus profond de toutes les misères, nous, comme prince temporel et plus encore comme chef et pontife de la religion catholique, nous exprimons les plaintes et les supplications de la plus grande partie d'entre eux, qui demande de voir briser les chaînes dont ils sont écrasés. Nous demandons en même temps que l'on maintienne au Saint-Siège le droit sacré du domaine temporel, dont il est depuis tant de siècles le légitime possesseur universellement reconnu, droit qui, dans l'ordre présent de la Providence, est rendu nécessaire et indispensable pour le libre exercice de l'apostolat catholique de ce Saint-Siège. L'intérêt si vif qui s'est manifesté dans l'univers entier en faveur de notre cause est une preuve éclatante qu'elle est la cause de la justice; c'est pourquoi nous n'oserions même pas douter qu'elle ne soit accueillie avec toute sympathie et une bienveillance entière par les respectables nations dont vous êtes les représentants. »

61. Les puissances catholiques ne pouvaient demeurer sourdes à un si touchant appel. Le cabinet de Vienne, dans une note diplomatique adressée le 17 février aux principales cours et autres gouvernements d'Europe, traçait ainsi la marche à suivre pour arriver à un résultat que les amis de l'ordre public appelaient de tous leurs vœux :

» Parmi les questions de nature à fixer l'attention des puissances, la position anormale du Souverain-Pontife Pie IX s'offre tout d'abord. Pie IX, autrefois regardé par acclamation générale comme le bienfaiteur et le libérateur de l'Italie, est aujourd'hui contraint de se soustraire par la fuite aux criminels attentats commis dans sa capitale, et de se réfugier sur une terre étrangère. Triste spectacle que celui présenté par les crimes des hommes qui, abusant du sentiment de nationalité avec lequel ils ont prétendu agir, ont méconnu les droits les plus sacrés, bien qu'il fût évident qu'à la face de la Chrétienté, qui se soulèverait contre eux, de tels attentats ne seraient pas tolérés.

» En fait, deux intérêts combinés démontrent la nécessité de mettre un terme à l'exil du Souverain-Pontife et au pouvoir du parti qui a usurpé son autorité. Le monde catholique est en droit de réclamer, pour le Chef visible de l'Eglise, la plénitude de liberté indispensable pour le gouvernement de la Société catholique, cette vieille monarchie qui a des sujets dans toutes les parties du monde. Les peuples catholiques ne permettront pas que le Chef de leur Eglise soit dépouillé de son indépendance et devienne le sujet d'un prince étranger. Ils ne souffriront pas qu'il soit dégradé par une faction qui, sous l'égide de son vénérable nom, cherche à miner et à détruire son pouvoir.

» Pour que l'Evêque de Rome, qui est en même temps le Chef souverain de l'Eglise catholique, puisse exercer ses hautes fonctions, il faut qu'il soit souverain de Rome.

» Aussi les Etats catholiques réunis ont-ils tous le plus grand intérêt à soutenir la souveraineté temporelle de la Papauté. D'autre part, les pays qui touchent aux Etats de l'Eglise ont le plus grand intérêt à veiller à ce que ces Etats ne deviennent pas le siège d'une anarchie flagrante, qui pourrait mettre en danger leur propre sûreté. Sans aucun doute, il appartient à l'Autriche et à la France, en leur qualité de puissances catholiques de premier ordre, d'élever la voix et de protester contre les crimes dont le Saint-Père a été victime. Nous pensons, en outre, que le roi de Naples, au double titre de souverain catholique et de voisin des Etats de l'Eglise, a le droit d'entrer dans une combinaison ayant pour objet le rétablissement du Souverain-Pontife dans la métropole de la Chrétienté, et la restauration de ses droits souverains.

» Le Saint-Père lui-même, en choisissant pour asile le royaume de Naples, a donné à Sa Majesté sicilienne une preuve évidente de sa confiance personnelle en lui, soit à raison de ses qualités, soit à cause de la force du gouvernement du roi Ferdinand. »

» Quant au parti à prendre pour mener ces choses à bonne fin, nous sommes d'avis que les gouvernements d'Autriche, de Naples et de France, après s'être consultés avec Sa Sainteté à ce sujet, devront faire, conjointement et simultanément, au gouvernement provisoire de Rome, une communication par laquelle ils l'ont savoir au gouvernement provisoire qu'ils vont user des moyens les-

plus efficaces pour amener dans le plus bref délai un résultat sur lequel ils se sont mis d'accord.

» Il est possible que cette manifestation des puissances qui ont les moyens d'agir énergiquement, encourage la majorité du peuple romain, aujourd'hui tenue en respect par une minorité factieuse, à faire un sérieux effort pour secouer un joug honteux, et rétablir avec la personne du Saint-Père l'ordre et la tranquillité dans les murs de Rome.

» Si cependant, après un délai dont la durée devra être préalablement fixée, la déclaration des puissances ne produisait pas l'effet par elles attendu, il faudrait recourir immédiatement aux moyens matériels. Les rôles à notre avis pourraient être distribués comme suit :

» Les forces navales de la France paraîtraient devant Civita-Vecchia ; une partie de l'armée Napolitaine passerait les frontières des Etats de l'Eglise, pendant que les troupes Autrichiennes passeraient le Pô. L'action subséquente des diverses forces dépend des circonstances ; mais elle cessera dès l'instant où le Pape aura repris les rênes du gouvernement et où il se croira assez consolidé pour n'avoir plus besoin de secours étrangers. »

62. Si les nations étrangères accueillaient avec intérêt les plaintes aussi modérées que légitimes du Père commun des fidèles, l'Italie nourrissait bien des cœurs qui s'y montraient également sensibles, et Pie IX dut être profondément touché, lorsqu'au milieu des grandes manifestations faites en sa faveur dans tout le monde catholique, il reçut l'expression particulière de l'attachement et de la soumission de quelques cités obscures, qui ne craignirent pas de s'exposer aux redoutables colères des factieux, en manifestant tout haut un entier dévouement à leur Souverain exilé. Rien de plus touchant en ce genre qu'une adresse de la petite commune de Monte Fano au Saint-Père. Nous la recueillons comme un monument digne de l'histoire.

» Très-saint Père,

» Lorsqu'il y a une année à peine vos sujets, rivalisant d'amour et de dévouement, exprimaient de tout côté ces sentiments par de

publiques et solennelles protestations, et offraient leurs biens et leurs vies pour la défense de votre indépendance et de l'intégrité de vos Etats, la commune de Monte Fano, bien petite il est vrai, mais qui ne le cède à aucune autre en fidélité et en vénération pour votre Sainteté, se taisait, dans la crainte que sa trop faible voix ne se perdît au milieu du bruit que faisaient les voix des grandes communes; mais à présent que le silence règne, nous ne pouvons plus mesurer notre amour à la petitesse du lieu. Aussi le conseil municipal vient-il protester de son amour, de sa confiance, de sa soumission inébranlable à votre Sainteté, et aussi accompagner cette protestation de l'offre, bien pauvre sans doute, mais spontanée et sincère, de nos biens et de nos vies pour la défense de votre personne sacrée et des droits imprescriptibles du Saint-Siège. En chrétiens sincères et en vrais Italiens, vos Montefanésiens croient, dans ces moments suprêmes; devoir s'attacher plus étroitement à vous; car ils savent que votre souveraineté temporelle, ainsi que la proclame l'élu de la République française, est intimement liée à la splendeur du Catholicisme, comme à la liberté et à l'indépendance de l'Italie. »

63. Il se passait aussi en Toscane un fait des plus remarquables, que le bruit des événements qui s'accomplissaient alors et la légèreté avec laquelle on juge trop souvent les hommes et les choses, ne permirent peut-être point à l'Europe d'apprécier comme elle l'aurait dû faire; mais Pie ix dut en être vivement frappé et y éprouver un dédommagement à de nombreuses et affligeantes défections.

Léopold, grand-duc de Toscane, qui avait cru devoir en quelque sorte suivre le mouvement démocratique jusqu'à ses limites extrêmes, se trouva placé tout-à-coup entre les légitimes alarmes de sa conscience et le sort même de sa couronne. Il s'agissait pour lui de donner son consentement à une mesure que son ministère avait proposée, que son parlement avait votée. Cette mesure tendait à envoyer à Rome des représentants de la Toscane, pour faire partie d'une assemblée constituante italienne. Il ne manqua pas d'excitations, de raisonnements, d'instances, pour lui faire sanctionner cette détermination, pour la lui présenter, sous les prétextes les plus spécieux, sous les aspects les plus entraînants. On fit retentir à ses oreilles les grands mots et les grandes idées

de nationalité, de popularité, de patriotisme; on multiplia les assurances de fidélité à son autorité souveraine; on alla jusqu'à flatter son ambition et à lui faire entrevoir dans un avenir peu éloigné, une royauté agrandie au milieu de la Péninsule reconstituée.

Mais le Pape avait condamné la constituante romaine, et comme la constituante romaine devait former le centre et le noyau de la constituante italienne, une crainte s'éleva dans le cœur du Grand-Duc. N'encourra-t-il pas, lui aussi, indirectement l'anathème que le successeur de Saint-Pierre vient de rappeler aux sacrilèges envahisseurs de ses droits sacrés? Il n'hésite pas : il s'adresse au Pontife exilé. Pie ix répond. Dès lors il n'y a plus un doute dans son âme. Il y va de l'existence de sa souveraineté; il y va de sa vie, de celle de ses serviteurs, de celle de sa famille. C'est la déchéance, c'est la proscription, c'est l'exil, c'est la mort peut-être! Peu importe, le prince chrétien affronte tout, subit tout, se résigne à tout, plutôt que de trahir sa conscience et sa foi.

C'est là sans contredit un des plus magnifiques exemples que l'histoire puisse enregistrer dans ses annales. Les siècles de foi n'ont rien qui le surpasse, et Léopold s'est placé à la hauteur des princes les plus dévoués, dont l'Europe catholique ait célébré depuis longtemps la fidélité et l'honneur.

De tels actes portent avec eux leur bénédiction et leur récompense. La justice de Dieu n'attendit pas longtemps à reconnaître par d'éclatantes faveurs ce saint respect pour les lois de l'Eglise, cette héroïque soumission à la voix du Vicaire de Jésus-Christ, ce sacrifice offert et accepté avec une si chrétienne abnégation; et le Grand-Duc, rappelé peu après dans ses Etats par les vœux spontanés d'un peuple dont il est le père plutôt que le souverain, dut se féliciter mille fois d'avoir mis les intérêts de sa conscience au-dessus de tous les autres intérêts.

64. La révolution qui avait mis ainsi en péril les intérêts du Grand-Duc, était une suite du bouleversement général de l'Europe; mais elle avait été particulièrement préparée par les écrits infâmes et séditieux dont la Toscane se voyait inondée depuis quelque temps. Les lois déjà existantes n'opposant qu'une faible barrière à ce torrent qui minait sourdement les bases de la société, il était

du devoir des Evêques de jeter le cri d'alarmes et de signaler au gouvernement un danger dont il ne paraissait point se préoccuper *assez*. Dans une adresse à la fois ferme et respectueuse, l'épiscopat du Grand-Duché avait appelé l'attention des ministres sur ces innombrables et odieux pamphlets, dans lesquels la religion et l'autorité temporelle étaient chaque jour indignement outragées. Le Souverain-Pontife, touché de cet acte de dévouement à l'Eglise, écrivit du fond de son exil une lettre de félicitation à ces généreux prélats, et après leur avoir hautement exprimé la consolation que son cœur éprouvait d'une démarche si opportune, si nécessaire, il les encourageait à persévérer dans cette voie et à se souvenir qu'ils sont les gardiens de la saine doctrine, et qu'ils ne doivent rien négliger pour sauvegarder les intérêts de la religion et de la morale. « Continuez, leur disait-il, à dévoiler les fraudes, les erreurs de ces hommes astucieux, afin que votre peuple poursuive de son exécution ces détestables écrits; afin qu'immuable dans la vérité catholique et dans le culte, il ne soit point ébranlé et que jamais il ne puisse tomber dans aucun piège, ni dans aucune erreur. »

65. Au sein des tempêtes qui assiégeaient de toutes parts la barque de l'Eglise, le successeur de Pierre tenait ses regards constamment attachés sur l'*Etoile de la Mer*, sur cette auguste Vierge qu'il a plu à Dieu d'établir comme le canal ordinaire de ses grâces et des secours les plus signalés qu'il donne à la terre. Nous avons vu avec quelle piété, quel tendre intérêt on avait célébré à Gaëte la belle fête de la Conception de Marie. La foi de Pie IX n'avait pas sommeillé depuis ce jour, et au milieu des soins donnés aux affaires de la catholicité tout entière, et à celle de la politique si épineuse, si accablante, dans un pareil moment, le Pontife exilé poursuivait toujours la réalisation d'un vœu cher à son cœur, celui de reconnaître authentiquement et de constater le beau privilège de l'Immaculée Conception de Marie. Une lettre datée de Gaëte, et adressée à tous les Archevêques et Evêques du monde chrétien, vint manifester pleinement les vœux et les désirs du Souverain-Pontife à ce sujet. Nous donnons ici en entier ce document si précieux; il parlera plus haut que tous les éloges qu'on en pourrait faire.

« ENCYCLIQUE DE N. S. P. LE PAPE PIE IX.

» *A nos vénérables frères les Patriarches, les Primats, les Archevêques et les Evêques de tout l'univers catholique.*

» Vénérables frères, salut et bénédiction apostolique.

» Dès les premiers jours où, élevé sans aucun mérite de notre part, mais par un secret dessein de la divine Providence sur la chaire suprême du prince des Apôtres, nous avons pris en main le gouvernail de l'Eglise entière, nous avons été touché d'une souveraine consolation, vénérables frères, lorsque nous avons su de quelle manière merveilleuse, sous le pontificat de notre prédécesseur Grégoire XVI, de vénérable mémoire, s'est réveillé dans tout l'univers catholique l'ardent désir de voir enfin décréter, par un jugement solennel du Saint-Siège, que la très-sainte Mère de Dieu, qui est aussi notre Mère, l'Immaculée Vierge-Marie, a été conçue sans la tache originelle. Ce très-pieux désir est clairement et manifestement attesté et démontré par les demandes incessantes présentées tant à notre prédécesseur qu'à nous-même, et dans lesquelles les plus illustres prélats, les plus vénérables chapitres canoniaux et les congrégations religieuses, notamment l'ordre insigne des Frères Prêcheurs, ont sollicité à l'envi qu'il fût permis d'ajouter et de prononcer hautement et publiquement dans la liturgie sacrée, et surtout dans la préface de la messe de la Conception de la Bienheureuse Vierge, ce mot : *Immaculée*. A ces instances, notre prédécesseur et nous-même, avons accédé avec le plus grand empressement.

» Il est arrivé en outre, vénérables frères, qu'un grand nombre d'entre vous n'ont cessé d'adresser à notre prédécesseur et à nous, des lettres par lesquelles, exprimant leurs vœux redoublés et leur vives sollicitations, ils nous pressaient de vouloir définir comme doctrine de l'Eglise catholique, que la Conception de la très-heureuse Vierge Marie avait été entièrement immaculée et absolument exempte de toute souillure de la tache originelle.

» Et il n'a pas manqué aussi dans notre temps d'hommes éminents par le génie, la vertu, la piété et la doctrine, qui,

dans leurs savants et laborieux écrits, ont jeté une lumière si éclatante sur ce sujet et sur cette très-pieuse opinion, que beaucoup de personnes s'étonnent que l'Eglise et le Siège apostolique n'aient pas encore décerné à la très-sainte Vierge cet honneur, que la commune piété des fidèles désire si ardemment de lui voir attribuée par un solennel jugement et par l'autorité de cette même Eglise et de ce même Siège.

» Certes, ces vœux ont été singulièrement agréables et pleins de consolation pour nous, qui, dès nos plus tendres années, n'avons rien eu de plus cher, rien de plus précieux que d'honorer la bienheureuse Vierge Marie d'une piété particulière, d'une vénération spéciale et du dévouement le plus intime de notre cœur, et de faire tout ce qui nous paraîtrait pouvoir contribuer à sa grande gloire et louange, et à l'extension de son culte. Aussi, dès le commencement de notre pontificat, avons-nous tourné avec un extrême empressement nos soins et nos pensées les plus sérieuses vers un objet d'une si haute importance, et n'avons-nous cessé d'élever vers le Dieu très-bon et très-grand d'humbles et ferventes prières, afin qu'il daigne éclairer notre esprit de la lumière de sa grace céleste, et nous faire connaître la détermination que nous avons à prendre à ce sujet. Nous nous confions surtout dans cette espérance, que la bienheureuse Vierge, qui a été élevée *par la grandeur de ses mérites au-dessus de tous les chœurs des Anges jusqu'au trône de Dieu*, qui a brisé sous le pied de sa vertu la tête de l'antique serpent, et qui, *placée entre le Christ et l'Eglise*, toute pleine de graces et de suavité, a toujours arraché le peuple chrétien aux plus grandes calamités, aux embûches et aux attaques de tous ses ennemis, et l'a sauvé de la ruine, daignera également, nous prenant en pitié, avec cette immense tendresse qui est l'effusion habituelle de son cœur maternel, écarter de nous, par son instante et toute puissante protection auprès de Dieu, les tristes et lamentables infortunes, les cruelles angoisses, les peines et les nécessités dont nous souffrons, détourner les fléaux du courroux divin qui nous affligent à cause de nos péchés, apaiser et dissiper les effroyables tempêtes de maux dont l'Eglise est assaillie de toutes parts, à l'immense douleur de notre âme, et changer enfin notre deuil en joie. Car vous savez parfaitement, vénérables frères, que le fondement de notre confiance

est en la très-sainte Vierge ; puisque c'est en elle que Dieu a placé la plénitude de tout bien, de telle sorte que s'il y a en nous quelque espérance, s'il y a quelque faveur, s'il y a quelque salut, nous sachions que c'est d'Elle que nous le recevons.... parce que telle est la volonté de Celui qui a voulu que nous eussions tout par Marie.

» En conséquence, nous avons choisi quelques ecclésiastiques distingués par leur piété et très-versés dans les études théologiques, et en même temps un certain nombre de nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Eglise romaine, illustres par leur vertu, leur religion, leur sagesse, leur prudence, et par la science des choses divines, et nous leur avons donné mission d'examiner avec le plus grand soin, sous tous les rapports ce grave sujet selon leur prudence et leur doctrine, et de nous soumettre ensuite leur avis avec toute la maturité possible. En cet état de choses, nous avons cru devoir suivre les traces illustres de nos prédécesseurs et imiter leurs exemples.

» C'est pourquoi, vénérables frères, nous vous adressons ces lettres, par lesquelles nous excitons vivement votre insigne piété et votre sollicitude épiscopale, et nous exhortons chacun de vous, selon sa prudence et son jugement, à ordonner et à faire réciter, dans son propre diocèse, des prières publiques, pour obtenir que le Père miséricordieux des lumières daigne nous éclairer de la clarté supérieure de son divin Esprit et nous inspirer du souffle d'en haut, et que, dans une affaire d'une si grande importance, nous puissions prendre la résolution qui doit le plus contribuer tant à la gloire de son saint nom, qu'à la louange de la bienheureuse Vierge et au profit de l'Eglise militante. Nous souhaitons vivement que vous nous fassiez connaître, le plus promptement possible, de quelle dévotion votre clergé et le peuple fidèle sont animés envers la Conception de la Vierge Immaculée, et quel est leur désir de voir le Siège apostolique porter un décret sur cette matière. Nous désirons surtout savoir, vénérables frères, quels sont à cet égard les vœux et les sentiments de votre éminente sagesse. Et comme nous avons déjà accordé au Clergé romain l'autorisation de réciter un office canonique particulier de la Conception de la très-sainte Vierge, composé et imprimé tout récemment, à la place de l'office qui se trouve dans le Bréviaire ordinaire, nous vous accordons aussi,

par les présentes lettres, vénérables frères, la faculté de permettre, si vous le jugez convenable, à tout le clergé de votre diocèse de réciter librement et licitement le même office de la Conception de la très-sainte Vierge, dont le Clergé romain fait actuellement usage, sans que vous ayez à demander cette permission à nous ou à notre sacrée congrégation des Rits.

» Nous ne doutons nullement, vénérables frères, que votre singulière piété envers la très-sainte Vierge Marie, ne vous fasse obtempérer avec le plus grand soin et le plus vif empressement aux désirs que nous vous exprimons, et que vous ne vous hâtiez de nous transmettre en temps opportun les réponses que nous vous demandons. En attendant, recevez, comme gage de toutes les faveurs célestes, et surtout comme un témoignage de notre bienveillance envers vous, la bénédiction apostolique que nous vous donnons du fond de notre cœur, à vous, vénérables frères, ainsi qu'à tout le clergé et tous les fidèles laïques confiés à votre vigilance.

« Donné à Gaëte, le deuxième jour de février de l'année 1849, l'an III^e de notre pontificat. »

66. Le temps de la sainte quarantaine approchait, et la voix des Evêques allait encore se faire entendre, pour rappeler aux fidèles les grandes vérités de la foi. Jamais peut-être les premiers pasteurs n'avaient attaché plus d'importance à cette prédication annuelle, et jamais l'écho de la publicité n'avait fait retentir plus loin leurs paroles pleines de tant d'instructions. Il est difficile de ne pas apercevoir ici le doigt de Dieu et l'action de sa providence pour le bien de l'Eglise. On a pu remarquer, en lisant l'histoire, que, dans chaque siècle, Dieu a suscité un homme, plusieurs même quelquefois, qu'il chargeait de prêter à la sainte cause de la religion l'appui d'un talent supérieur et tout-à-fait hors ligne. Tantôt c'était un Augustin, qui, jusque dans sa vieillesse la plus reculée, luttait avec autant de vigueur que de talent contre des erreurs sans cesse renaissantes; conservant une fidélité inviolable à cette grâce divine, dont il était en même temps le chef-d'œuvre et le héros. D'autres fois c'était un Tertullien, écrasant d'abord l'hérésie sous les coups de sa redoutable et invincible logique, puis devenant à son tour le partisan et le jouet des erreurs qu'il avait si puissamment refutées.

Chaque période de l'existence de l'Eglise a vu de ces hommes qui dominaient leur siècle de toute la hauteur du génie, et qu'on pouvait regarder comme les défenseurs nés des intérêts sacrés de la foi, tant qu'ils demeuraient fidèles à cette sublime et toute céleste mission.

De nos jours, bien des hommes remarquables écrivent et parlent en faveur de la religion ; mais depuis la chute si profonde de celui qu'on a pu appeler le Tertullien des temps modernes, et qui afflige autant l'Eglise aujourd'hui qu'il la consolait autrefois, on cherche en vain cette parole puissante que Dieu avait coutume de mettre au service de son Eglise, et on croirait presque qu'elle est éteinte et que l'arche muette ne rend plus d'oracles.

Ce serait s'aveugler étrangement que de le croire. Dieu donne à son Eglise le même secours, mais sous une autre forme. C'est l'Episcopat, élevant ses mille voix comme la voix d'un seul homme, signalant à la fois toutes les erreurs et montrant le remède qui les guérit. Voilà où est aujourd'hui le véritable bouclier de la Religion. Voilà le flambeau allumé de nos jours pour éclairer les peuples. Car ce n'est plus à son diocèse seulement que chaque premier pasteur donne des leçons ; c'est l'univers tout entier qu'il évangélise, chaque fois qu'aux approches du carême, il vient préparer les voies aux prédicateurs qui parleront après lui.

Parmi les mandements de NN. SS. les Evêques pour l'année 1849, un très-grand nombre s'occupaient des questions morales, sociales ou politiques, que la révolution de février avait soulevées. Ces questions sont traitées dans leurs rapports avec la Religion, avec ses dogmes, sa morale, son culte, ses institutions. Les points de contact de la société spirituelle et de la société temporelle, et les limites qui les séparent l'une de l'autre, y sont clairement définis. La confusion qu'on a prétendu établir dans ces derniers temps entre le christianisme et la forme démocratique du gouvernement, a provoqué plusieurs protestations plus ou moins directes : les prélats s'attachent surtout à déterminer le sens évangélique des mots *liberté*, *égalité*, *fraternité*, dont on a fait un abus si scandaleux et si funeste ; ils réprouvent tous unanimement les doctrines pernicieuses du socialisme, comme radicalement destructives de tout ordre politique aussi bien que de tout ordre religieux.

Les autres mandements sont consacrés à des sujets plus par-

tiellement religieux. Mais parmi ces derniers mêmes, il n'en est aucun où les préoccupations du moment ne se fassent jour, où la voix profondément émue des pasteurs ne mêle aux inquiétudes les plus douloureuses de sages et salutaires conseils.

Dans l'impossibilité où nous sommes de reproduire les paroles qui nous ont si profondément émus, dans les mandements divers de nos premiers pasteurs, et avec lesquels nous pourrions facilement couvrir les pages de ce recueil tout entier, nous nous bornerons à faire des vœux pour que l'usage s'établisse de les réunir, chaque année, dans un volume destiné à être répandu avec profusion parmi les fidèles. Ce sera sans contredit l'apologie de la religion la plus solide, la plus complète, et en même temps la plus populaire qui se puisse imaginer.

67. Le Sacré-Collège venait de faire plusieurs pertes douloureuses. La plus sensible de toutes était celle du Cardinal Mezzofanti, qui a fait tant d'honneur à la religion par l'étendue de ses connaissances et l'éclat de sa haute piété.

« Joseph Mezzofanti naquit à Bologne, le 19 septembre 1774. Dès ses plus jeunes années, il témoigna d'une intelligence prompte et vive, d'une prodigieuse mémoire, et d'une si rare aptitude, à l'étude des langues, que, sans être jamais sorti de sa ville natale, il était déjà, à l'âge de 25 ans, versé dans la connaissance de presque tous les idiomes et, ce qui est plus étonnant, de presque tous les dialectes qu'ensuite il apprit avec une si singulière perfection. C'est en soignant, au milieu des ambulances, les soldats des armées européennes, que se révéla chez lui la facilité surprenante dont il était doué pour parler toutes les langues. A peine s'était-il trouvé quelque temps avec un étranger, qu'il était en état de comprendre ses paroles et de se faire entendre de lui.

L'université de Bologne a droit d'être fière de l'avoir eu pour professeur de langues : il y enseignait aux applaudissements universels et à l'admiration de tous les étrangers. La renommée de son immense et profond savoir, la connaissance chaque jour augmentée par un travail infatigable de toutes les langues anciennes et modernes, qu'il parlait avec une élégance et une pureté si extraordinaires, qu'on eût dit qu'il s'exprimait toujours dans son idiome maternel, déterminèrent le Pape Grégoire xvi à l'appeler

à Rome et à lui ouvrir un champ plus vaste pour ses études favorites. Il s'y rendit, et aussitôt il se mit à fréquenter le collège de la Propagande, cette institution vraiment catholique, qui fait un si grand honneur aux Pontifes romains. Il y trouvait l'occasion de s'exercer à un très-grand nombre de langues, en conversant avec les jeunes gens qui y sont amenés des contrées les plus lointaines, et qui s'y élèvent dans le but de devenir de dignes propagateurs de l'Evangile par toute la terre.

Le Saint-Père, voulant récompenser Mezzofanti pour ses talents éminents, le nomma premier conservateur de la bibliothèque du Vatican, place devenue vacante par la promotion du célèbre Mgr Angelo Mai à la charge de secrétaire de la S. Congrégation de la Propagande; et peu d'années après il l'éleva, ainsi que le même Mgr Mai, à la pourpre romaine; le 12 février 1838; promotion mémorable, où étaient portés à la plus haute dignité ecclésiastique, deux savants d'une réputation européenne et d'un nom immortel!

Le cardinal Mezzofanti, nommé préfet de la Sacrée Congrégation pour la correction des livres de l'Eglise d'Orient et président de l'hôpital du Sauveur, *ad sancta sanctorum*, continua à rendre avec toute la ferveur de sa piété d'utiles services à la Religion et au Saint-Siège, et demeura l'étonnement de tous les étrangers qui venaient de toutes les parties du monde, et qui en le visitant le proclamaient le plus admirable et le plus savant des polyglottes.

Peu d'affabilité et d'une humilité profonde, il se montra toujours, au milieu des hommages dont il était entouré, un modèle de simplicité et de modestie. On cite de lui cette réponse à S. S. Grégoire XVI. Le Pape, en le présentant à un prince étranger, disait du vénérable Cardinal : « *C'est la Pentecôte vivante.* — Non, très-saint Père, répondit l'illustre savant, *je ne suis qu'un vieux dictionnaire assez mal relié.* »

Le Cardinal Mezzofanti mourut à Rome, le 14 mars 1848, à la suite d'une longue et cruelle maladie, supportée avec un courage admirable. Dans la soirée du 16, ses dépouilles mortelles furent transportées sans aucune pompe dans l'Eglise de Saint-Onuphre, qui était son titre cardinalice.



V.

68. ADMIRABLE lettre de Mgr l'Evêque de Gubio au Clergé de son diocèse. — 69. Mort du P. Estève, de la Compagnie de Jésus. — 70. Une augmentation dans le traitement des succursalistes. — 71. Belle démarche de plusieurs représentants du peuple en faveur de Pie IX exilé. — 72. Lutte des amis de l'ordre contre les envahissements du socialisme. — 73. Belle conduite des ouvriers de Rouen. — 74. Mort de Mgr l'Evêque d'Orléans. — 75. Etat de l'Eglise en Allemagne. — 76. Prières de treize heures à Cologne et à Trèves. — 77. L'Association catholique d'Allemagne au Comité de la liberté religieuse en France. — 78. Les cérémonies religieuses indignement parodiées par les démagogues de Rome. — 79. Noble et courageuse conduite du chapitre de Saint-Pierre de Rome. — 80. La Semaine-Sainte à Gaëte. — 81. Visite de Pie IX au vaisseau l'*Ina*. — 82. Le Pape, la France, et l'Eglise catholique.

68. Les Etats romains offraient toujours le spectacle le plus déplorable; mais au milieu des violences de la démagogie et des honteuses faiblesses de quelques âmes pusillanimes, dont elle avait aisément triomphé, on voyait paraître çà et là de mâles courages, qui savaient se soutenir eux-mêmes et prêter à d'autres l'appui de leurs conseils et de leurs encouragements. Rien peut-être ne fut plus remarquable en ce genre, que la belle lettre adressée par Mgr l'Evêque de Gubbio au clergé de son diocèse. La foi la plus vive, la prudence la plus haute, le dévouement le plus généreux brillent à chaque ligne de ce précieux document. La couleur même du style semble empruntée aux plus beaux siècles de l'Eglise. Pour parler un semblable langage, il faut ou être déjà dans les fers comme un Paul et un Cyprien, ou sentir en soi-même assez de courage pour ne pas craindre de s'y voir jeter. Cette lettre valut en effet au courageux Evêque les honneurs de la captivité. Recueillons-nous pour savourer ces pages, toutes pleines de l'onction de la grace, et dont il est bien permis à la Religion de s'honorer dans le Dieu qui les a inspirées.

« Joseph, Evêque de Gubbio, à son bien-aimé clergé de la ville et du diocèse.

« Vénérables frères,

» Puisque Jésus-Christ a souffert la mort en sa chair, armons-nous de cette pensée. *Christo igitur passo in carne et vos eadem cogitatione armamini.* (1 Petr. 4, 1.)

» Le Seigneur, frères bien-aimés, nous a réservés à de dures épreuves. On veut dépouiller l'Eglise de toutes ses propriétés et réduire le clergé à une existence dépendante et précaire. Cependant, que Dieu soit toujours béni, Dieu, qui nous met à même de remplir littéralement cette promesse, que nous lui avons faite en entrant dans le sanctuaire. Le Seigneur est la part qui m'est échue en héritage, et la portion qui m'est destinée. *Dominus pars hereditatis meæ et calicis mei : tu es qui restitues hereditatem meam mihi.* (Ps. 135.)

» Mon devoir, néanmoins, est de vous avertir qu'il n'est pas licite de concourir activement en aucune manière à une telle spoliation, soit à cause de l'injustice de l'acte, soit à cause du sacrilège qu'il renferme, soit à cause de la fin à laquelle il tend, qui est de rendre l'Eglise esclave, soit à cause des censures ecclésiastiques que l'on encourrait, ainsi que l'a rappelé le Souverain-Pontife dans sa protestation du 1^{er} janvier, applicable dans toute son étendue au nouvel acte que je signale. Personne ne pourra donc se prêter à faire des actes, des déclarations, des serments qui impliqueraient une adhésion quelconque à la spoliation de l'Eglise, ou la reconnaissance d'une autorité légitime dans ceux qui les exigent dans ce but. Quant aux vases et aux ornements sacrés et aux autres objets du trésor des églises, que chacun se rappelle ce que fit le généreux martyr saint Laurent. Il aima mieux distribuer aux pauvres ces objets sacrés que de les laisser tomber dans des mains profanes. Les exemples ne manquent pas, dans l'histoire ecclésiastique, de Prêtres et d'Evêques qui ont livré leur vie plutôt que de livrer les choses saintes à des mains sacrilèges.

» Du reste, bien-aimés frères, qu'aucun de vous ne se trouble, qu'aucun de vous ne soit hésitant ; mais souffrons, avec une sainte joie, la violence qui nous est faite, à l'exemple de ces premiers

chrétiens et prêtres qui méritèrent les louanges de saint Paul, parce qu'à la pensée des biens célestes, ils comptaient pour rien d'être dépouillés des biens terrestres. Vous avez vu avec joie tous vos biens pillés, sachant que vous aviez d'autres biens plus excellents et qui ne périraient jamais. *Rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis, cognoscentes vos habere meliorem et manentem substantiam.*

» Mais ce n'est pas seulement par la perte des biens que Dieu veut éprouver notre constance : il nous demande encore le sacrifice de l'honneur ; car le Prêtre est désormais réduit à se voir traité, et en particulier, et en public, et de vive voix, et par la presse, comme la lie du monde : *omnium peripsema usque adhuc.* (1 Cor. 4.) Frères bien-aimés, bénissons encore pour cela le Seigneur, nous réjouissant avec les Apôtres, d'avoir été trouvés dignes de subir l'opprobre pour le très-saint nom de Jésus-Christ. C'est lui qui est méprisé et outragé en nous. Que notre joie soit grande de participer en quelque manière à la confusion qu'il a soufferte, disant avec l'Apôtre : *Propter te mortificamur tota die.* (Rom. 8.) On nous met à mort chaque jour pour l'amour de vous, Seigneur.

» Quoi encore ! on n'épargne pas de nos jours les calomnies les plus infamantes contre le clergé, et on les jette au public étonné et incertain, pendant que le prêtre ne peut que souffrir et se taire. Cette bonne réputation, si nécessaire à notre sacré ministère, et dont le Saint-Esprit même nous commande de prendre le plus grand soin, nous est enlevée, comme on arracha violemment la tunique sans coutures des épaules du Rédempteur. La *caste cléricale*, ainsi nous nomme-t-on à présent, est représentée comme un troupeau d'animaux immondes et couverts de souillures. Le prêtre n'est plus le ministre des divins mystères, le dispensateur des grâces et des dons du Ciel, l'ambassadeur de Dieu, mais seulement le représentant d'un rite, qu'on prétend respecter pendant qu'on l'outrage.

» Frères bien-aimés, cette guerre n'est pas contre nous, mais contre notre très-sainte Religion. On voudrait nous rendre méprisables et odieux au monde, pour rendre méprisable et odieuse la foi très-sainte que nous prêchons, l'Eglise, notre Mère, à qui nous appartenons, et la morale si pure que nous enseignons aux hommes faits comme aux petits enfants. Et pour-

quoi? pour mettre à la place un fantôme de religion, non pas tirée de l'Evangile, mais toute philosophique et nationale, modelée sur le protestantisme qui s'établit par le fait, grace aux principes répandus sourdement. Telle est la religion, tel est le nouvel évangile auxquels visent ceux qui persécutent le sacerdoce et l'Eglise.

» Hélas! il est trop vrai, bien-aimés frères, les jours où nous sommes sont mauvais, mais que cela ne nous fasse perdre ni le courage ni la confiance. Notre grand et bon Dieu a dit de chacun de ceux qui souffrent pour son nom : *Je suis avec toi dans la tribulation; je l'arracherai de la main qui le persécute et je le révélerai de ma gloire.* Cette Eglise, que l'on veut fouler aux pieds et détruire, triomphera plus belle que jamais. Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle, Jésus-Christ nous l'assure.

» Oui, mes frères, que notre foi soit la victoire qui triomphe du monde. Tenons-nous plus attachés que jamais à cette foi, et ne cessons pas de l'inculquer au peuple. La vérité du Seigneur subsiste pour toujours; la fausseté des inventions humaines se fond comme la neige aux rayons du soleil. Oh! ne vous laissez pas accabler par une terreur humaine, ne vous laissez pas confondre par les sophismes de l'impiété. Forts de votre foi, résistez courageusement à qui ose l'attaquer. La foi qui nous sauve est une. L'Evangile n'admet ni modifications ni réformes selon les temps. Ce que Jésus-Christ notre Seigneur était hier, il l'est aujourd'hui, il le sera dans tous les siècles. Ne vous laissez pas de le dire et de le prêcher.

» Qu'à la pureté du dogme soit toujours unie la pureté de la morale évangélique, que vous devez enseigner et en particulier et en public. La corruption des maximes et des mœurs déborde de toutes parts. Que cela ne vous fasse point dévier de la voie droite, ni condescendre aux exigences des faux chrétiens.

» Que la prière soit votre occupation la plus assidue, pour appeler sur vous et sur le peuple chrétien l'esprit de lumière et de conseil, de charité, de concorde et de paix! O mon Dieu! à quel état déplorable le christianisme est-il réduit de nos jours! C'est à nous de le reformer par la puissance de nos enseignements, mais bien plus encore par l'exemple des vertus sublimes propres à notre état, afin qu'au seul spectacle de vos œuvres Dieu soit

glorifié, ses élus suivant vos traces, ses élus dont vous êtes les maîtres et les guides à la vie éternelle.

» Faites-vous gloire d'être et de vous montrer les dignes ministres de Jésus-Christ, et plus on vous accable d'outrages, plus efforcez-vous d'imiter le divin Maître, pardonnant de bon cœur à qui dit du mal de vous et qui vous maltraite; priant pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient, rendant pour le mal le plus grand bien possible, ainsi que Jésus-Christ a fait et ordonné de faire.

» Ne vous mêlez ni de politique ni des choses du monde. Occupez-vous, dans la retraite, de la lecture et de la méditation des saintes écritures, et de la pratique de toutes les œuvres de miséricorde envers vos frères, afin de les conduire tous au port du salut. Gardez-vous de toute action, de toute parole, qui pourrait faire croire au monde que vous n'êtes point aussi vertueux que le doit être un fidèle ministre de Jésus-Christ. Prenons garde de ne donner en quoi que ce soit aucun sujet de scandale, afin que notre ministère ne soit point déshonoré. *Nemini dantes ullam offensionem, ut non vituperetur ministerium nostrum.*

» Montrons-nous toujours et en tout de vrais ministres de Dieu. Que rien ne lasse notre patience. Soumettons-nous de bon cœur, par amour de Jésus-Christ, à toutes sortes de tribulations, de nécessités, d'angoisses, et même, s'il le faut, car pour Jésus-Christ tout est bien peu de chose, aux coups, à la prison, aux séditions qu'on exercerait contre nous, gardant la mansuétude du Sauveur, qui a voulu devenir l'opprobre des hommes, l'abjection du peuple.

» Que les fatigues du saint ministère, les veilles, les jeûnes, la mortification, l'étude des choses divines, la longanimité, la douceur, la ferveur de l'Esprit-Saint, la charité sincère, la parole de vérité, rendue efficace par la vertu divine, soient notre occupation constante! Joignons-y toutes les œuvres de sainteté et de justice propres à notre caractère; qu'elles paraissent toujours à notre droite et à notre gauche, dans la prospérité et dans l'adversité.

» Ne tenons à rien. Qu'il nous soit égal d'être honorés ou d'être méprisés, d'être diffamés ou de jouir d'une bonne réputation; d'être traités comme des imposteurs, quoique nous ne

manquions jamais à la vérité ; de nous trouver sans cesse en péril de mort, quoique encore vivants par la miséricorde de Dieu ; d'être bafoués . quoique jamais avilis ; affligés extérieurement, quoique gardant toujours la joie intérieure ; réduits à la pauvreté et aux expédients pour secourir l'indigence du prochain ; dépouillés de tout et pourtant comme maîtres du monde entier, car Dieu seul est notre trésor.

» Voilà, frères bien-aimés, le miroir que je vous mets devant les yeux, d'après l'Apôtre, pour bien diriger votre vie en ce temps de travail, qui nous prépare une immense gloire, nous en avons l'espérance et la certitude. La grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la communication de l'Esprit-Saint soient toujours avec vous, frères bien-aimés ! Amen. »

69. La piété des fidèles recueillait toujours avec empressement et bonheur, le parfum que répand la vie pieuse des vrais serviteurs de Dieu. A cette époque parut un livre qui appelait l'attention publique sur un humble mais fervent religieux, que la mort avait frappé à cet âge peu avancé où meurent souvent les hommes apostoliques que leur zèle a promptement dévorés. La vie du père Estève, jésuite, mérite une mention honorable dans l'histoire contemporaine de l'Eglise. Les lettres dont il a enrichi les *Annales de la propagation de la Foi*, et dont nous avons cité quelque chose dans les premiers numéros de ce recueil, donnent une haute idée du mérite de ce missionnaire si fervent et si éclairé, à qui nous devons en particulier de précieux détails sur les vierges chrétiennes de la Chine. Nous allons encore ici emprunter à un journal religieux une notice sur la vie et la mort de cet excellent prêtre ; elle n'est que l'abrégé succinct, mais exact, d'un volume entier que remplissent surabondamment les beaux actes recueillis dans la vie du père Estève et les nombreux fragments de ses lettres où sa belle âme revit tout entière.

« Eugène-Martin-François Estève naquit le 26 mars 1807, le Jaudi-Saint, à Paris, dans le château des Tuileries. Le comte Estève son père, trésorier-général de la couronne, logeait en cette qualité dans le palais impérial. Les premières années du jeune Estève se passèrent au sein de la famille, dans la compagnie de deux frères ses aînés ; il fréquentait avec eux les classes

d'un des lycées de Paris, où il se fit remarquer par sa piété, son application et ses succès.

» Jusqu'à l'époque de son entrée au séminaire, son temps fut partagé entre les études graves qui préparent l'homme aux divers emplois de la vie sociale, et ces arts d'agrément qui sont comme le complément d'une éducation soignée. Il y joignait par forme de délassement la pratique des œuvres de miséricorde, pour lesquelles il éprouva toujours un attrait particulier.

» Pendant son séjour au séminaire d'Issy, où il entra au mois d'octobre 1828, on admira sa régularité exemplaire, même dans une maison où elle était générale, sa charité prévenante, son égalité d'âme inaltérable, mais surtout une aimable simplicité et une humilité profonde, que rehaussaient encore une douceur et une aménité pleines de charmes. C'est le témoignage que se plaisent à lui rendre tous ceux qui l'ont connu.

» Après avoir reçu le sacerdoce des mains de Mgr de Quélen, le 2 avril 1831, l'abbé Estève fut attaché comme prêtre administrateur à la paroisse de la Madeleine; sous la direction de Mgr Matthieu, qui en était alors curé. Une exactitude parfaite à tous les devoirs, une tendre piété envers la sainte Vierge, le dévouement aux plus humbles fonctions, le détachement des choses du monde, une douceur et une patience invincibles, une charité inépuisable et que rien ne pouvait lasser : telles furent les vertus qui le signalèrent dans cette nouvelle carrière. Mais les pauvres furent les premiers et les plus chers objets de son zèle. Dire combien de saintes industries il mit en œuvre pour les secourir, combien de malheureux il a ramenés à la pratique des devoirs de la religion, à force de sollicitations, de prières, de patience; combien d'adultes ignorants il a instruits et préparés à la première communion, combien de malades et de mourants il a consolés et assistés à leur dernière heure, serait chose impossible, parce que Dieu seul a le secret de toutes les bonnes œuvres que ce saint prêtre a pratiquées. Pendant le choléra surtout, il sembla se multiplier et fut toujours supérieur à la fatigue et aux rebus; il porta même le zèle si loin que Mgr Matthieu, qui le traitait avec une bonté particulière, se crut quelquefois obligé de le retenir la nuit auprès de lui pour s'assurer qu'il prendrait un peu de repos.

Cependant cette vie, toute consacrée au salut des âmes, ne

satisfaisait pas encore le désir qu'il éprouvait de se sacrifier entièrement pour Dieu. Afin de consommer son immolation au Seigneur, en s'offrant à lui sans réserve par l'émission des vœux religieux, il sollicita et obtint son admission dans la compagnie de Jésus.

L'abbé Estève se rendit d'abord en Suisse; de là il fut envoyé à Milan, dans la province du Faucigny en Savoie, pour continuer les exercices du noviciat qu'il avait commencé dès le mois de juin 1833. Là comme partout ailleurs sa gaité, la douceur et l'aménité de son caractère, sa parfaite exactitude à toutes les règles, l'ardeur avec laquelle il embrassa la pratique des vertus religieuses, furent pour ses frères un sujet d'édification et même d'admiration pour ses supérieurs. Il était regardé constamment comme le plus pieux, le plus aimable et le plus mortifié de tous, et on ne le nommait pas autrement que l'*Angelus du Noviciat*.

Les quatre années qui suivirent le noviciat du P. Estève s'écoulèrent dans la pratique de modestes et obscurs devoirs, auprès des élèves du pensionnat de Fribourg; mais il désirait faire et souffrir davantage pour l'amour de son Dieu et pour le salut de ses frères. Depuis longtemps, il aspirait au bonheur de se consacrer aux missions étrangères, et l'obéissance qui lui avait fait accepter avec résignation les délais imposés à son zèle, n'est pas le témoignage le moins équivoque de la solidité de sa vertu. Il obtint enfin ce qu'il souhaitait avec tant d'ardeur, et fut désigné, en 1841, avec deux de ses confrères pour la mission de la Chine et, si les circonstances le permettaient, pour celle du Japon.

La province de Nankjn, qu'ils allaient évangéliser, forme un immense diocèse, dont on évalue la population à 60 millions d'habitants. Sous le règne de l'empereur Kang-Hi, on y comptait trois cent mille chrétiens. Vingt-quatre chapelles, dont plusieurs méritaient presque le nom d'églises, s'élevaient au milieu des villes et des campagnes. Mais les persécutions et le manque de prêtres avaient réduit le nombre des chrétiens à soixante mille, et la plupart des chapelles avaient été détruites et converties en pagodes. Tel fut le théâtre sur lequel s'exerça le zèle de notre missionnaire.

Chargé successivement de cinquante, puis de soixante chré-

tientés plus ou moins étendues et qui eussent réclamé la présence de nombreux ouvriers évangéliques, il se considéra comme ne s'appartenant plus, mais comme voué aux intérêts spirituels de ceux qu'il venait sauver. Sa résidence, comme celle de tous les missionnaires en Chine, était au centre d'un certain nombre de villes et de villages, et pour remplir les fonctions de son ministère, il fallait qu'il fût presque toujours en route, soit en barque, soit en chaise à porteur, parfois aussi à pied. Sa vie n'était donc qu'un déplacement continu, une suite non interrompue de voyages et de fatigues incessantes, qui lui causèrent deux maladies graves et compromirent même son existence. « Il a travaillé dans plusieurs districts successivement, écrit son supérieur en annonçant la nouvelle de sa mort, et partout avec la réputation d'un ouvrier infatigable et d'un saint. Il a été chargé de douze, quinze et jusqu'à vingt mille chrétiens à la fois, répartis dans une étendue d'une quinzaine de lieues de long sur huit ou dix de large... Le jour ne suffisait pas à l'ardeur de sa charité, il consacrait fréquemment la nuit à entendre les confessions ou à porter des secours aux moribonds. Il fallut que l'obéissance vint souvent l'arrêter... Le premier d'entre nous, il a travaillé à l'œuvre de la conversion des païens. Il exhortait les chrétiens à les voir et à les instruire, il allait même les trouver et les prêcher jusque dans leurs maisons : il en baptisa un bon nombre... C'est lui aussi qui a commencé dans son immense district l'œuvre charitable du baptême des petits enfants païens. Il parvint à en sauver un grand nombre que la barbarie des parents destinait à la mort. Il y a aujourd'hui peu de chrétientés où l'on n'en élève quelques-uns. Ce cher père était, comme Notre-Seigneur, une lumière qui éclairait et un feu qui embrasait : il a passé trop vite, mais au moins, comme Notre-Seigneur, il a passé en faisant du bien partout. »

C'est au milieu de ces pénibles travaux et dans l'exercice actuel du zèle, que le P. Estève termina sa sainte vie. Appelé, déjà malade lui-même, pour porter les secours de la religion à une mourante atteinte du typhus, il contracta la maladie, et après trois semaines de souffrances, il expira martyr de sa charité, le 1^{er} juillet 1848, tandis que ses confrères, réunis par une circonstance toute particulière, récitèrent auprès de son

lit de mort les litanies de celle qu'il aimait à appeler sa bonne Mère. Il était âgé de 41 ans et quelques mois.

70. On avait souvent agité sous l'ancien gouvernement la question relative à une augmentation du traitement des succursalistes, et, à part quelques hommes qui semblent s'être fait une loi de ne jamais témoigner la moindre bienveillance au Clergé, tout le monde s'accordait à demander qu'on rendit un peu moins précaire la position de ces hommes honorables, qui, surtout au fond des campagnes, sont la principale et quelquefois l'unique espérance des malheureux. L'Assemblée nationale, ayant été appelée à voter sur un amendement qui tendait à réaliser cette heureuse pensée, comprit qu'elle s'honorait en l'adoptant, et le 12 avril, dans le budget des cultes, voté par 609 voix contre une seule, on introduisit une augmentation de cinquante francs dans le traitement des succursalistes en général, et une de cent francs, pour ceux qui se trouvent âgés de plus de soixante-quinze ans.

71. Cette utile réforme, avait été provoquée par une proposition de M. Chapot, dont le dévouement à la sainte cause de la religion avait déjà brillé dans une autre circonstance tristement solennelle. A l'époque où commença l'exil du Saint-Père, et lorsqu'on ignorait encore quel lieu l'auguste proscrit choisirait pour sa retraite, le bruit se répandit que Sa Sainteté se dirigeait vers la France. A cette nouvelle, M. Chapot rédigea un projet de décret, qu'il devait remettre sur le bureau de l'Assemblée nationale, dès qu'on aurait été officiellement averti de l'arrivée du Souverain-Pontife. Un grand nombre de représentants s'empressèrent de s'associer à cette généreuse manifestation, en apposant leurs signatures au bas de ce projet de décret. La résolution du Souverain-Pontife de fixer son séjour à Gaëte étant connue, le décret devenait inutile, et M. Chapot, ne voulant pas que tout le fruit en fût perdu, adressa l'original de ce projet au Saint-Père avec la lettre suivante :

« Très-Saint Père,

» En même temps que nous apprenions les douloureux événements qui forçaient votre Sainteté à s'éloigner de Rome, tout

nous faisait espérer qu'elle viendrait se confier à l'hospitalité de la France.

» Nos cœurs s'en émurent, et je rédigeai aussitôt le projet de décret que votre Sainteté trouvera ci-joint, et au bas duquel un grand nombre de représentants s'empressèrent d'apposer leur signature. Ce nombre eût été bien plus grand, Très-Saint Père, car l'Assemblée nationale tout entière se serait, je n'en doute pas, associée à cet élan généreux, si la nouvelle du séjour de votre Sainteté à Gaëte n'avait fait pressentir l'inutilité de ce décret.

» Tel que ce projet se trouve en mes mains, que votre Sainteté me permette de le lui adresser; elle y trouvera peut-être un élément de consolation pour les douleurs immenses dont son cœur est accablé.

» Tout en demandant votre bénédiction, Très-Saint Père, j'ai l'honneur d'être avec un profond respect l'un de vos enfants les plus humbles et les plus dévoués.

» F. CHAPOT. »

Voici le texte du projet de décret :

« Au moment où le Souverain-Pontife se confie à l'hospitalité française, l'Assemblée nationale, voulant lui donner un témoignage solennel de sa vénération et de ses vives sympathies, décrète :

» Une députation de représentants se rendra auprès du Souverain-Pontife pour lui porter les hommages de l'Assemblée nationale et du peuple français.

» Elle se composera de vingt-cinq membres tirés au sort, parmi ceux qui demanderont à remplir cette mission.

» La députation ira au-devant du Saint-Père et l'accompagnera jusqu'au lieu de sa résidence. »

Suit la liste des représentants qui avaient signé ce projet.

En réponse à la lettre et à la communication qui précède, le Souverain-Pontife adressa de Gaëte à M. Chapot la lettre suivante :

PIUS PP. IX.

« Notre cher fils, salut et bénédiction apostolique.

» Nous avons reçu votre lettre du 24 janvier dernier, dans laquelle nous avons reconnu le zèle qui vous a animés, vous, notre cher fils, et un grand nombre de vos collègues de l'Assemblée française, lorsque vous avez entendu dire qu'après un déplorable changement dans les affaires politiques, obligé de quitter Rome, nous nous dirigions vers la France.

» Nul n'ignore et nul ne saurait assez louer les nobles qualités qui distinguent la nation française, et parmi lesquelles brille surtout l'excellence de sa foi, de sa piété et de son respect envers notre Siège apostolique; c'est pourquoi nous n'eussions rien désiré davantage que d'aller chercher des consolations au milieu de vous et de témoigner à cette illustre nation notre affection paternelle et toute spéciale.

» Aussi bien, ne faisons-nous qu'un acte de justice, en vous comblant d'éloges, vous, notre cher fils, et vos honorables collègues, et en vous adressant à tous nos actions de grâces pour les témoignages de bienveillance dont vous avez pris l'initiative envers nous.

» Cependant nous ne cessons d'offrir au Ciel nos ardentes prières, afin qu'il entretienne et perpétue chez toutes les nations, ce zèle dont ont fait preuve surtout celles qui se glorifient du nom de catholiques, en entourant de leurs sympathies le principat temporel de notre Siège apostolique.

» Recevez, notre cher fils, ainsi que vos collègues, comme un gage de toutes les grâces célestes et de notre affection paternelle envers vous, notre bénédiction apostolique, que nous vous donnons dans l'intime effusion de notre cœur.

» Donné à Gaëte, le 23 mars 1849, de notre pontificat le troisième.

» PIUS PP. IX. »

72. La lutte continuait toujours entre la société établie sur ses bases antiques, et le socialisme, qui travaillait sans cesse à la miner, et qui aspirait à tout bouleverser, à tout renverser pour tout

reconstruire ; à peu près comme Néron mettait le feu à Rome , pour se donner la singulière jouissance de rebâtir à neuf cette vieille cité. Les chefs de ce parti destructeur rivalisaient d'audace et poussaient leurs prétentions désorganisatrices jusqu'aux dernières limites du ridicule et de l'extravagance. La cause de l'ordre se soutenait d'abord par l'instinct des masses qui s'éclairaient et se désabusaient de jour en jour sur la valeur de ces misérables utopies , au moyen desquelles on se vantait de remplacer les lois éternelles de la justice et de l'autorité , et ensuite par une foule d'écrits que les hommes dévoués aux bons principes continuaient à jeter dans le public , comme un antidote salubre contre les tentatives de l'erreur. Ceux qui entendaient le mieux cette guerre , visaient surtout à parler un langage simple , clair , agréable , intelligible et attachant , afin de porter plus sûrement la lumière jusque dans les régions les moins élevées de la société et jusque dans les plus humbles hameaux.

» Soyons un peu moins philosophes , disait un de ces écrivains amis de l'ordre et de la paix , soyons un peu moins académiques , un peu moins éloquents ; qu'il y ait de grands journaux et de la logique savante pour la bourgeoisie aisée et toute convertie à l'ordre public ; c'est une spéculation toute-fait licite , que de fournir ainsi des aliments à leur esprit et d'entretenir le luxe de leur intelligence. Mais à côté de cette industrie , il y a une œuvre d'une autre nature qui n'est pas de luxe , mais de première nécessité , je ne dirai pas seulement dans un pays où tout le peuple vote , mais dans un pays où l'on a seulement pris l'habitude de se servir de son nom pour faire des révolutions. Cette œuvre n'est plus une industrie , c'est une mission. Mettons la vérité à bon marché. Les journaux du socialisme arrivent dans les hameaux ; que les nôtres y arrivent ; il faut de la révolution à deux sous ; faisons de la raison , du bon sens , de la vérité à deux sous. Parlons la langue de ces trente-cinq millions d'hommes qui ne savent pas le français de l'institut..... »

73. Du reste , s'il se rencontrait des ouvriers assez aveugles et assez imprudents pour se prêter aux dangereux essais que le socialisme voulait faire à leurs risques et périls , on en voyait

d'autres qui comprenaient la profondeur de l'abîme caché sous ces fleurs de rhétorique que de vains discoureurs étalaient à leurs yeux. Voici en quels termes les ouvriers de Rouen signalaient à leurs camarades de la Seine-Inférieure, le mépris que tout esprit sage doit faire des promesses mensongères du socialisme :

« Camarades et amis ,

» Nous avons formé un *comité électoral des ouvriers Rouennais*, pour nous entendre au besoin sur nos intérêts légitimes, sans esprit de haine ni d'envie contre personne, pour nous concerter sur le meilleur usage de nos droits politiques, toutes les fois que nous sommes appelés à les exercer, pour nous aider les uns les autres et pratiquer la vraie fraternité.

» Cette fraternité véritable, c'est dans la religion chrétienne qu'elle réside : telle est la base que nous prenons.

» Dans ces derniers temps, trop de charlatans, trop d'ambitieux se sont joués de nous par des utopies mensongères ; trop de prétendus amis du peuple, étrangers à nos rangs, ont poussé la classe ouvrière en avant, par des sollicitations perfides, et ils ont abandonné ceux qu'ils avaient compromis. Le chômage, la misère, telles ont été les seuls fruits de ces systèmes pompeusement étalés, de ces prédications socialistes et communistes, qui ne pouvaient que favoriser l'oisiveté du paresseux en le nourrissant aux dépens de l'homme laborieux et honnête. Voyez maintenant ce qui est arrivé aux malheureux qui sont allés dans le chimérique pays d'Icarie, chercher la réalisation de leurs rêves ! Qu'ont-ils trouvé dans cette prétendue terre promise ? La faim et le désespoir.

» Camarades et amis, gardons-nous désormais de ces dangers et de ces pièges. Rouen fut cité dans tous les temps comme une ville d'ordre et de travail ; contribuons à soutenir cette vieille et honorable réputation. Tous ensemble, ouvriers et citoyens, ne négligeons pas les droits politiques que nous confère le suffrage universel. Usons-en dans toutes les occasions, sans autre pensée que le bien de la France ; concourons ainsi au raffermissement et au maintien de l'ordre, qui seul peut ranimer l'industrie et le commerce dont nous vivons. Telles sont nos intentions ; telles sont aussi les vôtres, amis et cama-

rades. Venez donc vous réunir à nous dans le but fraternel qui peut se résumer ainsi : *Chacun pour tous, tous pour chacun.* »

74. La France, en proie aux plus graves préoccupations politiques, avait encore d'autres douleurs à subir. L'horrible fléau qui pesait sur elle depuis plusieurs mois, étendait de tous côtés ses ravages et faisait d'innombrables victimes. Les précautions de la prudence et les efforts de la médecine ne pouvaient parvenir à conjurer ce mal vraiment mystérieux, dans lequel la main de Dieu se laissait voir encore plus clairement que dans toute autre calamité. L'Assemblée nationale fut cruellement frappée dans plusieurs de ses membres, qui, malgré les soins les plus empressés, n'échappèrent pas plus à la mort que les derniers d'entre le peuple qu'ils avaient mission de représenter. Parmi les plus illustres victimes du choléra, nous devons placer Mgr Fayet, Evêque d'Orléans. Le Prélat avait compris tout d'abord la gravité de sa position; il fit son sacrifice avec la générosité qu'on était en droit d'attendre d'une âme si forte, si élevée, et le 5 avril le Président de l'Assemblée nationale donnait lecture de la lettre suivante, qui lui était adressée par M. le vicaire-général d'Orléans.

» Paris, le 4 avril 1849.

» Monsieur le Président,

» J'ai la douleur de vous annoncer la mort de Mgr Fayet, Evêque d'Orléans, représentant du peuple. Il a rendu le dernier soupir ce soir à huit heures. Je vous prie de vouloir bien faire part à l'Assemblée de cette triste nouvelle. »

La mort d'un Prélat si éminent dut être vivement sentie, non-seulement dans son diocèse, qu'il administrait si sagement, et à l'Assemblée nationale, où il avait porté d'abondantes lumières, mais dans la France entière, qui connaissait le nom et le mérite de Mgr Fayet.

Le 14 avril, MM. les vicaires-généraux capitulaires publièrent un mandement qui ordonnait des prières pour le repos de l'âme du vénérable Pontife. On y remarquait entre autres ce beau passage :

« Sa présence parmi nous, N. T. C. F., ne comptait encore que quelques jours, et déjà il nous était facile de voir que l'Esprit de Dieu s'était reposé sur lui et lui avait communiqué le zèle de la maison du Seigneur. Vous savez comme nous, N. T. C. F., que l'ancien asile ouvert aux jeunes élèves du sanctuaire entravait leurs études, menaçait leur santé. Saintement inquiet de cet état de choses, il s'empare avec ardeur de projets déjà étudiés par son noble prédécesseur, il les porte au pied du tabernacle, il les vivifie par son ardente prière, et, nouveau Moïse, sortant de ces entretiens avec Dieu, animé de cette foi qui enfante les miracles, il jette parmi nous le cri du zèle apostolique. Ce cri, N. T. C. F., Dieu lui avait dit à l'âme que votre piété l'accueillerait avec bonheur, qu'il trouverait sur tous les points de ce beau diocèse un retentissement qui n'a pas encore fini, et que ses efforts, unis à votre admirable générosité, assureraient parmi nous la perpétuité du sacerdoce. Le petit séminaire s'éleva donc, portant au Ciel le double témoignage de votre immense charité et de la foi sans bornes de notre vénéré Pontife. Ah ! laissez-nous, N. T. C. F., vous apporter ici la reconnaissance que la mort a glacée sur ses lèvres et qu'elle l'a contraint de garder en son cœur ; il l'exprimait tant de fois devant nous ! La mort vient d'arrêter les sentiments de son affectueuse gratitude ; nous les avons recueillis sur sa bouche, devenue impuissante pour vous les offrir en son nom !

» L'action de l'Esprit de Dieu, N. T. C. F., ne se repose jamais ; sa puissance produit toujours de nouvelles œuvres. Notre bien-aimé Pontife consacrait encore ses travaux et sa sollicitude à la fondation du petit séminaire, quand le fleuve qui baigne notre cité, brisant tout-à-coup ses digues, s'élança dans nos campagnes bouleversées et, par ses ravages imprévus, en jeta les laborieux habitants dans la pauvreté et la détresse. Mais pendant que les victimes de ce fléau relèvent péniblement les débris de leur modeste héritage, elles se demandent avec anxiété qui prendra soin de leurs petits enfants... Qui suppléera à l'amour maternel?... Mères désolées, ne pleurez plus sur les tendres objets de votre amour : le cœur d'un Evêque est aussi un cœur maternel, et notre bien-aimé Pontife, image de celui qui aimait tant les petits enfants, a trouvé dans son ingénieuse charité le moyen de devenir d'autres vous-mêmes. Votre souvenir,

N. T. C. F., impérissable gardien de ce qui est bon, se rappelle avec attendrissement l'asile ouvert, durant de longs mois, à ces nombreux petits enfants qui, chaque jour, dans leurs naïves prières, recommandaient au bon Dieu le protecteur de leur innocence, le soutien de leur faiblesse, celui qui avait puisé dans le cœur de son divin Maître la sollicitude paternelle et la tendresse de la mère.

» Et comment n'aurait-il pas connu le cœur de notre Maître celui qui avait reçu du Ciel un amour si tendre pour Marie. La mort si cruellement imprévue de notre vénéré Pontife a plongé nos âmes dans les eaux de la tribulation ; mais si quelque chose peut nous en adoucir l'amertume et nous fortifier par l'espérance que notre chef bien-aimé n'a fait qu'échanger cette courte vie pour les joies de l'éternité, c'est l'ardente dévotion qui remplissait son âme pour l'auguste Marie. Elle y était, nous disait-il, gravée dès son enfance. Chaque jour nous l'apercevions lui payer le tribut de ses respects et de sa confiance ; et vous-mêmes, N. T. C. F., combien de fois ne l'avez-vous pas vu tenant affectueusement entre ses doigts le chapelet, compagnon inséparable de toutes ses courses ! »

Le veuvage de l'Eglise d'Orléans ne devait pas être long. Le mérite de M. l'abbé Dupanloup, chanoine titulaire de Notre-Dame de Paris, le désignait en quelque sorte au choix du gouvernement, qui se fait honneur à lui-même, en appelant un ecclésiastique si distingué, à recueillir l'héritage que la mort venait d'ouvrir dans les rangs de l'épiscopat français.

75. Les efforts des hommes religieux se soutenaient en Allemagne et portaient des fruits abondants. Le lundi 26 mars, jour où l'Eglise solennisait la fête de l'Annonciation, M. le curé-doyen de Wiesbade établit l'archiconfrérie du saint et immaculé cœur de Marie. Dès le premier jour, il comptait déjà soixante-dix associés. La pieuse et touchante exhortation que le vénérable pasteur adressa à son troupeau, après avoir commenté les statuts de cette association, lui laissait le consolant espoir de voir s'accroître d'une manière rapide le nombre des membres de cette confrérie, qui a déjà ramené dans le sein de Dieu tant de pauvres âmes égarées. D'un autre côté, pendant que le culte de la

Très-Sainte Vierge tendait à se répandre, le rongisme, que le gouvernement avait d'abord entouré de sa protection, et que les protestants soutenaient de tous leurs efforts, parce qu'ils le regardaient comme une arme propre à extirper le papisme du sol de l'Allemagne, semblait toucher à sa fin. Beaucoup moins religieuse que politique, depuis que cette secte avait jeté le masque et mis à nu le communisme qu'elle nourrissait dans son cœur, elle se voyait délaissée de tous côtés et dépouillée des bienfaits qui prolongeaient son existence. Chaque jour un vide immense se faisait autour d'elle, et le nombre de ses partisans était devenu si petit, que l'on pouvait présager que dans quelques mois il n'en resterait plus à Wiesbade que le simple souvenir.

76. D'un autre côté, Mgr l'Archevêque de Cologne et Mgr l'Evêque de Trèves avaient adressé un mandement aux fidèles de leurs diocèses, pour ordonner les prières dites de *treize heures*, en présence du Saint-Sacrement, exposé le jour de Pâques et le dimanche suivant, afin d'appeler les miséricordes de Dieu sur les besoins de l'Eglise, dans les attaques furieuses qu'elle subissait alors, et sur la personne vénérable de son Chef, outrageusement banni de la ville éternelle. Ce bel exemple donné par les deux Prélats trouva des imitateurs, et ne tarda pas à être suivi par tout l'épiscopat d'Allemagne.

77. L'*Association catholique*, que nous avons vu se réunir à Mayence, vers la fin de 1848, et dont les délibérations publiques avaient produit une si grande sensation dans toute l'Allemagne, avait voulu, avant de se séparer, rédiger une adresse destinée à porter aux catholiques de France la connaissance des utiles travaux de l'*Association*, et à resserrer les liens qui unissent les deux nations dans un même but, celui de conquérir partout une large et complète liberté religieuse. Nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs ce document, qui porte le double cachet du sentiment religieux et d'une gravité toute germanique. Nous le ferons suivre de la noble et chaleureuse réponse par laquelle le *Comité de la liberté religieuse* à Paris, témoigna de sa gratitude et de ses sympathies pour nos frères d'Allemagne.

» L'*Association catholique allemande*, au Bureau du *Comité catholique de la liberté religieuse* à Paris.

« Très-honorés frères dans la foi !

» Les afflictions auxquelles a été soumise l'Eglise catholique en Allemagne sont sans doute connues de la plupart d'entre vous. Mais vous ignorez toute la multiplicité des entraves qui pèsent sur elle depuis près de cinquante ans. Dans plusieurs contrées de notre patrie un système a été mis en œuvre, système vaste et habile, calculé avec art et pratiqué avec persévérance, qui par des empêchements tantôt violents et tantôt graduels, par une hostilité ouverte ou déguisée, par un servage plus ou moins oppressif, a infligé à l'Eglise des blessures que la liberté seule peut guérir. L'influence usurpée des gouvernements, presque partout protestants, sur l'instruction et l'éducation du clergé ; l'exclusion persévérante dans beaucoup d'Etats, de la surveillance et de la direction des Evêques sur les établissements d'enseignement théologique, séminaires, etc., ont eu pour effet de répandre çà et là un esprit contraire à l'esprit ecclésiastique au sein même du clergé catholique. En même temps les libres relations des Evêques avec le centre de l'unité catholique, comme avec leur clergé inférieur et les populations confiées à leur juridiction spirituelle, ont été partout entravées et neutralisées, et la réunion des synodes rendue presque impossible par l'obligation de les tenir en présence et sous la surveillance des fonctionnaires des gouvernements. En revanche, on voyait toutes les aberrations du fanatisme hétérodoxe ou impie, non-seulement tolérées mais souvent encouragées par les autorités supérieures, tandis que sous les prétextes les plus pitoyables on refusait opiniâtrement aux catholiques, l'autorisation de publier des journaux destinés à repousser les innombrables calomnies dont leur Eglise était accablée.

» Ce ne sont pas seulement les droits de l'Eglise catholique, sa libre action et son développement légitime qui ont été sans cesse enchaînés au mépris des promesses stipulées dans des traités solennels ; ses propriétés n'ont pas même été respectées : on ne s'est pas contenté des principautés ecclésiastiques qui, il y a quarante-six ans, avaient été abandonnées à différentes maisons régnautes d'Allemagne, comme dédommagement des possessions perdues sur la rive gauche du Rhin, dédommagement qui

surpassait de beaucoup les pays qu'elles remplaçaient, en étendue, en population et en revenus ; mais de plus, on a encore confisqué dans une grande partie de l'Allemagne toutes les riches propriétés des églises, des chapitres, des abbayes, des monastères, etc. Le pacte de 1803 (*Reichs deputations Schwu*) avait expressément garanti le maintien des évêchés avec leurs chapitres et établissements d'instructions, et disposait qu'une partie des anciens biens de l'Eglise servirait à la dotation de ces établissements. Néanmoins un grand nombre de sièges épiscopaux allemands a été laissé vide pendant de longues années, et lorsqu'on y a enfin pourvu, ils n'ont pas reçu la dotation solennellement stipulée dans les concordats, au grand préjudice de la liberté et de l'indépendance des églises.

» Tel a été l'état de l'Eglise allemande, jusqu'à ce que, par suite de la dernière révolution en France, il se fut produit en Allemagne ce grand mouvement qui nous permet d'espérer une amélioration sérieuse, tant pour nos intérêts politiques, que pour nos biens les plus précieux, la religion et l'Eglise. Nous ne nous le dissimulons pas, ce ne sera pas une œuvre facile que de conquérir pour l'Eglise cette pleine liberté qui lui appartient, et dont elle a besoin pour le complet développement de son action bienfaisante ; cette liberté qui est sur toutes les lèvres, que l'on prétend assurer à tous, et que cependant on refuse ou que l'on marchande précisément à l'Eglise, à la société universelle des âmes. Toutefois nous possédons déjà les moyens qui peuvent aider les catholiques à obtenir ce qui leur manque. La liberté de la presse et le droit d'association nous sont accordés, et quel que doive être le résultat définitif des délibérations de notre diète de Francfort, l'Eglise ne peut pas manquer d'y gagner une indépendance plus grande qu'auparavant. Avec ces moyens, par une lutte courageuse, et sans abandonner le drapeau de la légalité, et en suivant fidèlement les grands exemples que nous ont donnés les catholiques de France, nous espérons assurer dans notre patrie un plus bel avenir à la liberté de l'Eglise, à la liberté de l'enseignement et, par elles, à la religion elle-même. Nous suivons depuis dix-huit ans avec joie et admiration, les efforts par lesquels vous avez travaillé à faire des libertés promises par votre charte une vérité. Vos efforts n'ont pas été vains, et bien que vous n'ayez pas encore ob-

tenu la pleine reconnaissance des droits de l'Eglise, cependant vous avez montré au monde ce que peuvent l'union et le courage : vous nous avez appris en particulier comment il faut unir le zèle à l'esprit de suite, l'enthousiasme à la persévérance.

» Des bords de la Baltique aux sommets des Alpes, de la frontière de France à celles de la Pologne et de la Hongrie, les catholiques d'Allemagne se sont réunis en associations nombreuses, dans le but d'obtenir l'indépendance de leur Eglise, qui est l'Eglise de vingt-cinq millions d'Allemands, l'indépendance, la pleine liberté de conscience pour tous et le droit du libre enseignement. Dans ce mois d'octobre, les délégués de ces associations se sont réunis à Mayence pour s'unir par un lien commun, fonder l'unité de leurs efforts et se constituer en une vaste et unique association catholique pour l'Allemagne.

» Un coup-d'œil jeté sur le procès-verbal de nos séances et de nos actes, dont nous avons l'honneur de vous envoyer un exemplaire, vous apprendra dans quelle mesure nous avons réussi, quels sentiments ont animé notre réunion, comment elle prétend répondre aux besoins du moment et quelle peut-être son influence sur la nation allemande.

» Pénétré du désir d'entrer dans des relations plus étroites avec vous, honorés chefs du Comité catholique de France, qui tendez au même but que nous, à la liberté de la foi, de l'Eglise, de l'association, de l'enseignement, nous vous avons, dans cette intention, écrit cette adresse, avec la certitude que vous l'accueillerez et que vous y répondrez fraternellement.

» Délibéré à Mayence, en assemblée générale, le 6 octobre 1848.

» Signé, Buss, Président. »

Voici maintenant la réponse du *Comité de la liberté religieuse* :

» *Le Comité de la liberté religieuse à Paris, aux membres de l'Association catholique d'Allemagne.*

» Paris, le 10 mars 1849.

» Messieurs et très-honorés frères dans la foi !

» Nous avons reçu avec bonheur l'adresse que vous nous avez

fait l'honneur de nous écrire, lors de votre dernière réunion générale à Mayence, et nous aurions voulu pouvoir vous exprimer plus promptement la joie et la reconnaissance qu'elle nous fait éprouver.

» Au milieu des catastrophes de cette honteuse et fatale année, qui a commencé par l'asservissement des cantons catholiques de la Suisse et qui a fini par l'exil de Pie IX, une lumière nouvelle s'est levée pour nous, une consolation inespérée nous a été accordée. L'émancipation de l'Eglise catholique en Allemagne a montré une fois de plus au monde, que Dieu n'abaissait jamais ses fidèles que pour les élever, et que la sagesse humaine *est toujours courte par quelque endroit.*

» Les afflictions de l'Eglise dans votre patrie, avaient depuis longtemps excité nos sympathies sur cette profonde servitude où l'oppression insensée des hommes et le malheur des temps l'avaient réduite. Mais quel sujet d'espérance ne trouvons-nous pas désormais dans la formation d'une association telle que la vôtre, dans cette inspiration généreuse qui porte les catholiques d'Allemagne, en un moment où toutes les institutions politiques semblent énervées ou déshonorées, à profiter du droit d'association, pour réclamer les droits, la dignité, l'indépendance de leur Eglise, et pour préparer par leur courage la restauration de son antique gloire.

» Vous l'avez donc senti, Messieurs : l'erreur n'est jamais puissante par elle-même ; elle n'a d'autre force que l'audace de ses soutiens et la faiblesse des amis de la vérité. Nous qui aimons la vérité, apprenons à la servir sans douter de son triomphe ; la vérité ne manque pas d'armes : elle ne manque que de soldats.

» Sans doute, c'est par des efforts pacifiques, par un respect sévère de la légalité, que nous devons lentement parvenir à notre but sacré, sans rien emprunter à ces agitations séditieuses et anarchiques, dont les causes moins saintes font un usage qui tourne à leur déshonneur. Les droits de l'autorité, sacrés aux yeux des Chrétiens, doivent l'être plus que jamais aux nôtres, dans ces temps d'égarement universel et d'orgueil effréné. Mais notre soumission aux lois, notre juste humilité devant les puissances ordonnées de Dieu, n'affaiblit en rien l'énergique dévouement de nos âmes aux droits de la vérité. Il est besoin

dans la poursuite de ces droits, d'une constance et d'une ardeur que l'association entretient et qui périssent sans elle. Si toute union est une force, c'est avant tout lorsque la foi, la charité, l'espérance font l'union.

» Vous l'avez compris, Messieurs, en vous unissant de la mer du Nord aux Alpes, de la Hongrie au Rhin, comme une légion volontaire de défenseurs de la religion et de la liberté. Vous voulez bien reconnaître que les catholiques de France vous ont montré le chemin. Mais nous devons à notre tour proclamer que du premier coup vous nous avez laissés bien loin derrière vous. Désormais il ne nous reste qu'à vous imiter et à vous envier. Du reste, en vous honorant de relations dont nous sentons tout le prix, vous voulez étendre votre mission et la nôtre; vous sentez qu'il n'est pas de frontières pour la foi et que l'Eglise est la patrie commune des âmes : vous voulez que votre association, née à l'ombre de l'Eglise, contracte quelque chose de son universalité. Nous correspondons à vos sentiments. Un jour viendra, et puisse-t-il être prochain ! où, de tous les points du monde catholique, des frères dans la foi se réuniront en un congrès général, pour la défense de la liberté religieuse, qui dans toutes les contrées court les mêmes périls et peut se sauver par la même action. Lorsque ce jour sera venu, il ne sera peut-être pas loin de celui, plus beau encore, où nous aurons triomphé, et où la religion libre, unie, respectée, pourra développer son action bienfaisante, où Jésus-Christ, éternel témoin de tant de variations éternelles, réparateur de tant de fautes, sera accepté par tous les peuples comme leur salut, par tous les gouvernements comme leur sanction, par tout l'univers comme son souverain spirituel. Espérons fermement ce jour magnifique. L'espérance, surtout au milieu de ces temps d'abattement et de trouble, l'espérance appartient aux Chrétiens. Elle fut toujours pour eux la moitié de la victoire.

» Mais l'union seule peut amener de si désirables destinées. Groupés autour de ce Saint-Siège, qui est toujours le sanctuaire du monde moral, le foyer de toute vérité sur la terre et qui grandit à travers l'ingratitude et l'adversité dans le respect des nations, consolons l'auguste et généreux Pontife qui l'occupe, par le spectacle de notre fraternelle union. Et que ceux-là mêmes, qui méconnaissent la pureté de nos croyances et la

sincérité de nos efforts, ne disent pas seulement des chrétiens d'aujourd'hui comme des chrétiens primitifs : Voyez combien ils s'aiment ! Mais encore : Voyez combien ils croient ! Voyez combien ils espèrent en Dieu, en l'Eglise, en l'avenir !

» Agréez, Messieurs, l'assurance des sentiments de parfaite sympathie et d'inaltérable attachement avec lesquels nous aimons à nous dire,

» Vos très-respectueux frères dans la foi,

» Ch. de MONTALEMBERT, Président du comité,

» Henri de RIANCEY, Secrétaire du comité. »

78. La semaine sainte approchait. Cette époque si riche en pieux souvenirs, si consolants pour tous les cœurs fidèles, devait être l'occasion des scènes les plus déplorables et du plus odieux scandale dans la ville de Rome. Les membres du gouvernement révolutionnaire, ne voulant pas qu'on les accusât de priver des cérémonies religieuses une population dont ils n'avaient pu encore ruiner la foi, cherchèrent les moyens de combler le vide que faisait à Rome l'absence du Chef de l'Eglise. N'avaient-ils pas à leur service quelques prêtres sacrilèges qui avaient pris la place des pasteurs exilés ou massacrés, quelques-uns de ces apostats qui sont toujours prêts à dire comme l'apôtre déicide : « Que voulez-vous me donner, et je vais vous vendre mon ministère ? » Il s'en trouva en effet qui poussèrent le cynisme de l'effronterie, jusqu'à monter au principal autel réservé au Souverain-Pontife, y offrir les saints mystères, et qui de là, se rendant à la grande loge de la façade de Saint-Pierre, ne rougirent pas de parodier cette solennelle bénédiction que le Saint-Père seul a le droit de donner à l'univers et à la ville de Rome, *urbi et orbi*. Nous pourrions reproduire les noms de ces prêtres, qui n'échapperont pas à la flétrissure que l'histoire leur réserve ; mais il en est un que notre plume se refuse à tracer, à cause de ses antécédents honorables et du repentir sincère dont il a commencé depuis à donner l'exemple. Nous ne voulons parler de lui, que quand nous aurons à signaler les actes par lesquels il a cherché à réparer d'autres actes, qui avaient jeté la consternation dans le monde chrétien et abreuvé de l'amertume

la plus amère l'âme de Pie ix, qui voyait ses bienfaits et son amour si tristement oubliés.

79. Ajoutons cependant, pour terminer ces scènes si affligeantes par un trait consolant, que le chapitre de Saint-Pierre avait donné, quelques jours auparavant, l'exemple du courage le plus magnanime et de la plus généreuse fidélité. Sommé par le gouvernement usurpateur et anarchique d'assister à l'office public que l'on osait ordonner *au nom de Dieu et du peuple*, il répondit qu'il n'avait d'ordre à recevoir que de son souverain légitime et de son Chef spirituel, et il se refusa à obéir aux injonctions d'un pouvoir démagogique. Un décret, parti de la main des triumvirs, infligea aux chanoines une amende pécuniaire; c'était un moyen comme un autre de continuer l'affreux système des spoliations. Voici le texte même de ce décret :

» Au nom de Dieu et du peuple, le Triumvirat, considérant que les chanoines du chapitre du Vatican se sont constamment refusés à célébrer le jour de Pâques le service sacré ordonné par le gouvernement; considérant qu'un tel refus, non moins offensant pour la dignité de la religion que pour la majesté de la République, a excité du scandale et de la colère dans le peuple; considérant qu'il est du devoir des gouvernements de veiller à ce que la religion soit respectée et de punir les offenses contre la République; ordonne : les chanoines du chapitre du Vatican paieront chacun dans les cinq jours une amende de 120 écus. Cette somme sera répartie entre les commissaires des quartiers de Rome, qui devront en employer les deux tiers à procurer du travail aux pauvres de leur district et le tiers restant en actes de bienfaisances appliquées aux personnes incapables de travailler.

» Les Triumvirs : MAZZINI, SAFFI, AMELINI.

» Rome, 9 avril 1849. »

80. Détournons maintenant les yeux de ces scènes hideuses, et reportons-les sur des objets propres à reposer et à consoler des cœurs chrétiens. La semaine sainte se célébrait aussi à Gaëte, et c'est de là que devait partir la bénédiction véritable attendue par l'univers entier et par Rome elle-même, que Pie ix

ne pouvait que bénir, malgré les excès dont cette ville ingrate et malheureuse était devenue le théâtre. Ce fut sans doute un beau spectacle que celui du Père commun des fidèles, exilé sur cette terre étrangère, reprenant la Voie douloureuse à la suite de son divin Maître et attachant ses souffrances à la croix de notre Seigneur Jésus-Christ. Que de larmes ses yeux dûrent verser ! Que de prières ferventes son âme dut répandre !... Nous allons recueillir avec un religieux respect les plus petits détails qui se rattachent à une circonstance digne de tant d'intérêts.

Le Jeudi-Saint, le Souverain-Pontife se rendit à l'église archiépiscopale, où il administra le sacrement de la confirmation à S. A. R. le prince Alphonse comte de Caserte, à qui S. A. R. le comte d'Aquila servait de parrain. Le Saint-Père, assisté de LL. EE. les cardinaux Gaxoli et Antonelli, célébra ensuite la sainte messe, pendant laquelle il distribua le pain eucharistique, en accomplissement du devoir pascal à LL. EE. les cardinaux, aux familles royales de Naples et de Toscane, à la cour pontificale, au clergé du diocèse, à beaucoup de prêtres étrangers et nationaux qui étaient accourus, au corps diplomatique, à la suite des deux souverains de Naples et de Toscane, et à un grand nombre d'étrangers qui se trouvaient à Gaëte.

La messe finie, Sa Sainteté se retira dans son palais où elle resta jusqu'à ce que Mgr l'Archevêque eût terminé les fonctions pontificales propres à ce jour ; après quoi, accompagnée du Sacré-Collège, du corps diplomatique et des officiers des bâtiments français, espagnols et napolitains, qui se trouvaient en rade, tous en grande tenue, elle retourna processionnellement à pied à la cathédrale, où, ayant revêtu les habits pontificaux, elle lava humblement les pieds à treize prêtres, en imitation de l'exemple d'humilité donné par le Rédempteur. Voici les noms de ces treize prêtres et leurs nations :

L'abbé E. Louis Ajello, D. Sébastien Donsante, D. Antonio Giordano, D. Angello Gaudino, D. Antonio Notarianni, du diocèse de Gaëte ; D. Marcellino Chan et D. Philippe Ten, missionnaires chinois ; D. Sébastien Liel, allemand ; D. Manuel Aranda et D. Pedro Sauches, chapelains de l'escadre espagnole ; D. Timothée Carié et l'abbé Estrade, français, et D. André Regnaud, missionnaire à Ceylan.

Après avoir déposé les vêtements pontificaux, Sa Sainteté fut

conduite dans une des salles de l'archevêché, où elle bénit et servit aux mêmes prêtres les mets qui lui étaient apportés par Mgr le Nonce, par l'Archevêque diocésain, par les Prélats présents à Gaète et par les *Monsignori* de sa cour. Le repas terminé, Sa Sainteté se retira de nouveau dans son palais.

A quatre heures après-midi, Sa Sainteté, accompagnée du Sacré Collège, des cardinaux, de la famille royale de Naples, du corps diplomatique, des prêtres qui, dans la matinée, avaient représenté les apôtres, et de tous les officiers qui avaient assisté à la cérémonie du matin, alla processionnellement à pied visiter les tombeaux dans les églises de Saint-Joseph, de la cathédrale, de Sainte-Marie la Sorrescà, de l'Annonciation et de Saint-Biagio. Le cortège était ainsi disposé : Un piquet de carabiniers suivi d'un piquet de grenadiers, de la garde en grande tenue, conduit par quatre capitaines du même corps. Venait ensuite la croix papale portée par un prélat domestique (faisant fonction d'auditeur de rote, sous-diacre apostolique, et entourée de la cour pontificale, qui, ayant à sa tête Mgr Garibaldi, Nonce apostolique à Naples, précédait le Souverain-Pontife. Le Sacré-Collège suivait, répondant aux prières que Sa Sainteté récitait en marchant avec une profonde et édifiante piété. Immédiatement après, venait la famille royale, les treize prêtres et le corps diplomatique accrédité près le Saint-Siège, tous en grand costume. A droite et à gauche une compagnie de la garde s'avancait dans la longueur du cortège.

Le Vendredi-Saint, le Pape, pour satisfaire sa dévotion envers l'instrument du salut des hommes, se rendit à l'Eglise, où, après s'être déchaussé, il vénéra le Crucifix. Le même hommage fut rendu ensuite à la Croix par les cardinaux, S. M. le roi et les princes de la famille royale, la cour de Sa Sainteté, le clergé célébrant et tout le clergé de la cathédrale, la suite de Leurs Majestés et des princes, le corps diplomatique, les commandants des bâtiments français et espagnols, tous les officiers des deux stations navales, le général-gouverneur de la place et tous les officiers de la garnison. Sa Sainteté se rendit ensuite au tombeau pour y adorer le Saint-Sacrement, puis, quand les saintes espèces furent transportées à l'autel, où Mgr l'Archevêque célébrait la messe des présanctifiés, Sa Sainteté, les Cardinaux et la Cour de Naples les accompagnèrent en por-

tant des torches. La cérémonie finie, Sa Sainteté voulut se porter processionnellement, suivie des mêmes personnes que le jour précédent, à la Sainte-Trinité du *Monte Speccato*. Suivant une pieuse tradition, l'anniversaire du jour où la montagne s'est fendue revenait ce jour-là même. Le Pape descendit dans la chapelle bâtie entre les deux parties de la montagne et reçut la bénédiction donnée par le cardinal Patrizi ; puis, dans le même ordre et toujours au chant des psaumes, il retourna dans son palais. Leurs Majestés avec toute la famille royale accompagnèrent encore le Saint-Père dans son pieux pèlerinage. Avant d'arriver à ce sanctuaire, se trouvait une petite chapelle à ciel-ouvert avec les trois croix pour représenter le calvaire. Elle avait été arrangée par les soldats du premier régiment des grenadiers de la garde qui avaient voulu ainsi célébrer cette sainte époque. Le peuple en foule qui suivait pieusement la procession, le silence religieux de la ville, interrompu seulement par des coups de canons, qu'on tirait de quart-d'heure en quart-d'heure sur l'un ou l'autre des bâtiments en rade, tout était fait pour réveiller dans les âmes d'inexprimables émotions.

Le Samedi-Saint, lorsque le *Gloria in excelsis* eût été entonné dans la cathédrale par Mgr l'Archevêque de Gaëte, les forts de la place et les bâtiments à l'ancre firent entendre des salves d'artillerie pour fêter la résurrection du Sauveur. Sa Sainteté reçut les félicitations des autorités municipales de Gaëte, qui allèrent ensuite rendre leurs devoirs à leurs Majestés.

Le jour de Pâques, le Saint-Père, accompagné des Cardinaux Thomas Riario, Sforza et Jacques Antonnelli, se rendit à la cathédrale, où il célébra la messe et en entendit une autre dite par Mgr Cenni, son caudataire. On y voyait dans les stalles du chœur, d'un côté les Cardinaux, de l'autre le Roi et la Reine avec toute la famille royale, ainsi que le Grand-Duc et la Grande-Duchesse de Toscane et leur famille. Les suites des deux souverains, le corps diplomatique et les corps d'officiers en grande tenue y assistaient également. Après la messe, Sa Sainteté monta au balcon de l'archevêché, qui avait été magnifiquement tendu, et en face duquel avaient pris place sur une batterie les augustes personnages, leur suite, le corps diplomatique, des dames et des étrangers de distinction, les officiers et les équipages des deux escadres espagnole et française. C'est de là que le Souverain-

Pontife , en habits pontificaux et la tiare en-tête, donna la bénédiction papale. A peine avait-il élevé les bras vers le ciel, que tous les bâtiments en rade se pavoisèrent et firent entendre des salves d'artillerie ainsi que la forteresse. En même temps toutes les cloches des églises sonnaient à pleine volée. Sa Sainteté , rentrée dans son palais, assista de sa fenêtre au défilé des troupes royales , à la tête desquelles s'était mis Sa Majesté le Roi avec S. A. R. le Grand-Duc de Toscane et les princes de Naples.

81. Au milieu même de cette semaine si riche en mystères , si intéressante pour tous , il se présenta une circonstance qui vint en augmenter l'intérêt. L'amiral Baudin , ne voulant pas que la France restât en arrière dans les preuves de sympathie données à Pie ix par toute la Chrétienté , jugea convenable d'envoyer à Gaète un des vaisseaux de son escadre, pour y figurer au milieu des bâtiments de guerre de plusieurs autres puissances. Le vaisseau *l'Iéna* commandé par M. Duquesne, capitaine de vaisseau, fut choisi pour remplir cette honorable mission. Son arrivée au mouillage de Gaète coïncida avec les cérémonies de la semaine sainte. Le lendemain de l'arrivée du vaisseau, l'état-major de *l'Iéna* fut présenté par son commandant à Sa Sainteté, qui, de prime abord, par son langage tout sympathique pour la France, sut captiver les cœurs de tous les officiers. Le Saint-Père, pour répondre à la démarche empressée qui venait d'être faite près de lui, annonça qu'il viendrait en personne à bord. En effet, le mardi de Pâques, jour désigné pour sa venue, l'équipage fit tous ses préparatifs pour recevoir S. S. d'une manière digne d'elle. A une heure après-midi, on vit arriver le Pape sur le quai, entouré d'un nombreux cortège. Le plus ancien lieutenant de vaisseau du bord l'y attendait, avec la plus grande partie des canots de *l'Iéna*.

Au moment où le Saint-Père prenait la place d'honneur qui lui était réservée, le pavillon papal fut hissé et salué immédiatement par une décharge de toute l'artillerie du vaisseau. Pendant ce temps, le roi de Naples, accompagné du prince royal et du comte de Trapani son frère, s'asseyait à la gauche du Saint-Père; des Cardinaux et des chambellans complétaient le personnel de cette embarcation. Suivaient plusieurs autres canots portant le corps diplomatique. Après une courte traversée, le

canot qui conduisait S. S. aborda au pied de l'échelle où l'attendait le commandant Duquesne. L'équipage sous les armes était rassemblé sur le pont, un grand nombre de matelots étaient dispersés sur les vergues. MM. d'Harcourt, ambassadeur de France près du Saint-Siège, de Rayneval, ministre de France à Naples, S. Em. le Cardinal Dupont, Archevêque de Bourges, se tenaient au haut de l'échelle. L'état-major du vaisseau, ayant en tête le commandant en second, était rangé sur son passage, tous dans l'attitude de la vénération et du recueillement qu'inspirent si bien les traits augustes et pleins de sérénité qui caractérisent la physionomie de Pie IX. Enfin le Saint-Père parut immédiatement suivi par le Roi de Naples et les personnes de sa famille. A sa vue, matelots, prélats, dignitaires, officiers, mirent genou en terre et courbèrent le front devant l'illustre Vicaire de Jésus-Christ, dont la main semait les bénédictions sur la foule recueillie. Introduit dans les appartements du commandant, le Pape fut édifié à la vue de 4 à 5,000 chapelets, médailles, etc., que la piété de l'équipage s'était procurés dans l'espérance de les présenter à sa bénédiction. Après quelques instants de repos, Pie IX, ayant exprimé le désir de visiter en détail le vaisseau, fut conduit par le commandant d'abord dans la batterie haute, puis à l'hôpital, où S. S. fut reçue par le chirurgien-major et ses aides. S. S. admira l'excellente tenue de cette infirmerie et daigna adresser quelques paroles de consolation à ceux qui lui furent désignés comme les plus souffrants. Là ne se bornèrent pas les marques de sa bonté paternelle; elle distribua de ses propres mains des chapelets aux différents malades. Cette sollicitude du Saint-Père émut profondément le cœur de ces braves marins, qui ne doutèrent plus de leur guérison prochaine. Le Roi de Naples s'était joint au Saint-Père pour cette visite du vaisseau. S. S. voulut visiter le vaisseau dans les plus petits détails et en loua l'excellente tenue. Le Pape se rendit jusque dans les prisons, où il voulut faire pénétrer les bienfaits de son passage. Tous les prisonniers qui s'y trouvaient furent graciés sur sa demande, et purent aller de suite rejoindre leurs camarades sur le pont et y recevoir les bénédictions que le Saint-Père allait répandre.

En effet, remonté sur la dunette, en présence de tout l'équipage rassemblé, du corps diplomatique, des officiers de

toutes nations et de toutes armes, entouré des princes de l'Eglise, le Souverain-Pontife étendit ses mains vénérées et prononça du son de voix le plus émouvant ces admirables paroles : *Adjutorium nostrum*, etc.; auxquelles répondirent les nombreux Cardinaux qui s'étaient associés au Saint-Père. En ce moment solennel, le bruit de l'artillerie se fit entendre comme l'écho des sentiments de vénération qui étaient au fond de tous les cœurs. Après cette imposante cérémonie dont l'éternel souvenir sera conservé dans les archives du vaisseau l'*Iéna* et de toute la marine française, comme aussi dans les cœurs du brave équipage de ce vaisseau, le commandant offrit à S. S. le spectacle d'un branlebas de combat suivi d'un exercice à feu. Le Saint-Père et tous les assistants admirèrent l'ordre et le silence qui régnaient dans tous les rangs, la précision et la rapidité des manœuvres. Dix-huit cents coups de canon firent entendre leur explosion dans l'espace de quelques minutes. Ce roulement continu ne fit même pas sursauter Pie IX, qui, poussé par son esprit d'observation, voulut aller dans la batterie pour assister à la manœuvre de nos matelots artilleurs.

Le Saint-Père, heureux de l'accueil qu'il venait de recevoir et touché des sentiments qu'il avait fait naître dans l'esprit de tout le personnel du vaisseau, se retira au bruit des saluts qui avaient marqué son arrivée à bord. Le vaisseau, pavoisé dès l'arrivée du Saint-Père, fit de nouveau un salut de quatre-vingt-dix coups de canon, auxquels s'associèrent tous les navires de guerre étrangers sur rade.

Le surlendemain le Pape, désirant laisser à l'*Iéna* un souvenir de sa bonté paternelle, fit remettre au commandant plusieurs médailles de prix frappées à son effigie, et des chapelets à tous, depuis les officiers jusqu'aux derniers des mousseux.

82. C'est ainsi qu'au milieu même de son exil, l'auguste chef de l'Eglise se voyait entouré des témoignages les plus éclatants d'un respectueux et filial dévouement; et la France se trouvait toujours mêlée à ces scènes attendrissantes et à ces actes de piété filiale; comme si la Providence eût voulu la préparer au rôle magnifique qu'elle allait bientôt remplir en ouvrant au Saint-Père la route des Etats pontificaux. La France, en effet, livrée à ses propres inspirations, et guidée par ses nobles sou-

venirs, ne peut manquer d'apparaître comme la première des nations catholiques. Aussi était-il facile d'apercevoir la place qu'elle occupait dans le cœur du Pontife exilé. On eût dit qu'une voix secrète lui faisait déjà entendre, au fond du cœur, que sa glorieuse délivrance serait due à la fille aînée de l'Eglise, et que le rétablissement de son autorité, si indignement méconnue, ajouterait une page nouvelle et brillante aux œuvres de Dieu, opérées par la main des Français : *Gesta Dei per Francos*. Aussi Pie ix ne manquait-il aucune occasion de témoigner sa bienveillance particulière pour une nation toujours si respectable, quand elle sait se respecter elle-même. Jamais l'auguste Pontife ne parlait des Français sans une visible émotion, et ses prévisions si justes faisaient déjà naître en son cœur une reconnaissance, que nous verrons plus tard se manifester de la manière la plus touchante et la plus honorable pour notre patrie.

En attendant ce beau jour, Pie ix continuait à diriger, du fond de son exil, cette Eglise catholique qui, en échange de ses soins paternels, offrait à Dieu pour lui des prières ferventes qui s'échappaient de tous les cœurs vraiment chrétiens. Partout, en effet, on demandait la délivrance du successeur de saint Pierre, et son retour dans cette Ville éternelle, qui semblait avoir perdu toute sa gloire et même sa vie matérielle, en perdant celui dont la présence peut seule animer tout dans son sein. Rome fermait encore ses portes, et l'on disait qu'elle fermait aussi son cœur; mais l'avenir vint montrer tout ce qu'il y avait de respect, d'amour et de dévouement pour le Pape, au fond des âmes des vrais Romains, que la terreur glaçait alors, mais qui devaient plus tard, délivrés d'un joug oppresseur, ouvrir avec tant d'empressement leurs bras au bon Père que la Providence rendait enfin à leur tendresse.

VI.

83. Le Gouvernement français dirige des troupes vers l'Italie; proclamations du général Oudinot. — 84. Foi de Pie ix; sa réponse aux Evêques de Hollande. — 85. L'Immaculée Conception de Marie. — 86. Mort de Mgr l'Evêque de Poitiers. — 87. Lettre pastorale de Mgr l'Evêque de Gap. — 88. Utilité des conférences ecclésiastiques. — 89. Confidences de M. de Lamartine. — 90. Les besoins de la classe ouvrière appréciés par Mgr l'Archevêque de Paris. — 91. Mgr Marilley aux pieds du Saint-Père. — 92. Magnifique allocution de Pie ix aux Cardinaux, dans le consistoire du 20 avril.

83. Au milieu du mouvement général qui s'opérait en Europe, dans le but d'arracher Rome et l'Italie aux mains d'une poignée de factieux, et de lui rendre sa vraie liberté, nous avons vu que la France s'était levée une des premières pour protéger la personne du Souverain-Pontife. Elle se devait, en effet, à elle-même, comme puissance catholique, de sauvegarder le principal dépositaire de l'autorité religieuse; comme puissance politique de premier ordre; elle devait faire respecter son influence dans la grande question des affaires d'Italie, et ne point laisser prendre à d'autres le rang qui lui appartient.

Une expédition fut donc dirigée vers Rome, et le général Oudinot, héritier d'un grand nom, auquel il devait encore ajouter de la gloire, fut chargé du commandement en chef des troupes de l'armée d'Italie. La prudence et la bravoure du général le tinrent constamment à la hauteur de cette grande et délicate mission.

Les troupes débarquèrent vers la fin d'avril à Civita-Vecchia, où l'accueil le plus empressé leur fut fait par la population, qui ne voyait en eux ni des conquérants redoutables, ni des oppresseurs odieux, mais des amis de la liberté d'un pays sur lequel pesait une domination tyrannique et sanguinaire. Le général en chef, plein de reconnaissance pour la ville hospitalière qui lui ouvrait ses portes, s'empressa de manifester les nobles intentions du Gouvernement français dans un ordre du jour que nous allons reproduire.

« Soldats ,

» Le drapeau français flotte sur les forts de Civita-Vecchia ; nous pensions opérer un débarquement de vive force , toutes les mesures étaient prises pour en assurer le succès ; nous avons dû nous inspirer de la pensée de notre Gouvernement , qui , associé aux idées généreuses de Pie ix , veut éviter, autant que possible , l'effusion du sang.

» Les autorités de Civita-Vecchia , cédant aux vœux des habitants , nous ont ouvert les portes de la place à la première sommation.

» Cet accueil , vous le sentirez , ajoute à nos devoirs ; il aggraverait toute infraction à la discipline ; il nous commande non-seulement de respecter les populations , mais encore d'entretenir avec elles des relations bienveillantes. La flotte va nous amener sous peu de jours un renfort considérable. Soldat de l'armée de terre je suis votre interprète en remerciant nos frères d'armes de la marine ; c'est à leur puissant concours que nous aimons à reporter le succès de notre première opération.

« OUDINOT DE REGGIO. »

Il fallait rassurer aussi les populations, en face desquelles l'armée française allait se trouver dans sa route vers la capitale du monde chrétien. Le général Oudinot essaya de le faire par la proclamation qu'on va lire :

» Habitants des Etats romains !

» En présence des événements qui agitent l'Italie, la République française a résolu d'envoyer un corps d'armée sur votre territoire, non pour y défendre le gouvernement actuel qu'elle n'a point reconnu, mais afin de détourner de votre patrie de grands malheurs.

» La France n'entend pas s'attribuer le droit de régler des intérêts qui sont avant tout ceux des populations romaines, et qui, dans ce qu'ils ont de plus général, s'étendent à l'Europe entière et à tout l'univers chrétien. Elle a cru seulement que par sa position elle était particulièrement appelée à intervenir pour faci-

liter l'établissement d'un régime également éloigné des abus à jamais détruits par la générosité de l'illustre Pie ix et de l'anarchie de ces derniers temps.

» Le drapeau que je viens d'arborer sur vos rives est celui de la paix, de l'ordre, de la conciliation, de la vraie liberté. Autour de lui se rallieront tous ceux qui voudront concourir à l'accomplissement de cette œuvre patriotique et sainte.

» Le général commandant en chef,

» OUDINOT DE REGGIO. »

L'approche de l'armée expéditionnaire ne fit qu'ajouter à l'exaltation des démagogues, qui, prévoyant sans doute la fin prochaine de leur autorité, basée sur la terreur et trop faible pour tenir devant nos redoutables bataillons, s'empressèrent d'en abuser avec encore plus d'audace que par le passé, et de faire peser un joug encore plus dur sur la population de Rome.

Le général Oudinot dut marcher promptement à la délivrance des Etats pontificaux. En quittant Civita-Vecchia, il adressa la proclamation suivante aux troupes réunies sous son commandement :

« Soldats !

» Vous connaissez les événements qui vous ont amenés dans les Etats romains.

» A peine élevé sur le trône pontifical, le généreux Pie ix avait conquis l'amour de ses peuples en prenant près d'eux l'initiative des réformes libérales.

» Mais un parti factieux, qui a promené le malheur sur toute l'Italie, s'armait dans Rome à l'ombre de la liberté.

» Le Souverain-Pontife dut s'exiler, à la suite d'une émeute inaugurée par l'assassinat impuni et glorifié de son premier ministre.

» Ce fut sous ces auspices et sous le concours de la majeure partie des électeurs que fut fondée la République romaine dont aucun gouvernement d'Europe n'a reconnu l'existence.

» Néanmoins, dès mon arrivée, je fis appel aux hommes de tous les partis, espérant les réunir dans une soumission commune au vœu national.

» Le fantôme de gouvernement qui siège à Rome répond par des bravades réitérées à nos paroles conciliantes.

» Soldats ! acceptons le défi : marchons sur Rome !

» Nous ne trouverons pour ennemis ni les populations ni les troupes romaines.

» Les unes et les autres nous considèrent comme des libérateurs. Nous avons à combattre des réfugiés de toutes les nations, qui oppriment ce pays après avoir compromis dans le leur la cause de la liberté.

» Sous le drapeau français, au contraire, les institutions libérales recevront tous les développements compatibles avec les intérêts et les mœurs de la nation romaine.

» Au quartier-général de Civita-Vecchia, 27 avril 1849.

» Le général en chef OUDINOT DE REGGIO. »

84. De leur côté les gouvernements Napolitains, Espagnols et Autrichiens dirigeaient des troupes vers Rome dans le but d'accélérer sa délivrance. Le roi de Naples avait voulu se mettre en personne à la tête des forces qu'il destinait à cette belle et religieuse expédition. Ce mouvement général, cet enthousiasme de tous les cœurs amis de l'ordre et de la Religion, avait de quoi consoler l'âme attristée du Chef de l'Eglise ; mais son espérance dans les secours humains ne diminuait en rien son recours incessant vers Dieu et ses ferventes prières au pied du Crucifix. Non content de s'acquitter lui-même de ce devoir, il aimait à en rappeler aux autres le souvenir, et dans tous les écrits émanés de la plume et du cœur de ce Pontife exilé, on retrouve la recommandation de prier, et de ne voir dans les hommes que les instruments du Dieu de qui vient tout secours. Cette pensée première et constante du Souverain-Pontife se manifeste particulièrement dans une lettre adressée quelque temps auparavant aux Evêques de la Hollande, qui, en envoyant au Saint-Père le produit des collectes destinées à soutenir son existence sur une terre étrangère, lui avaient manifesté leur douleur à la vue des malheurs de l'Eglise en général et de ceux du Saint-Siège en particulier. Il serait difficile d'imaginer une foi plus vive que celle qui respire dans cette belle réponse dictée par Pie IX.

» Vénérables frères , chers fils , salut et bénédiction apostolique.

» Elle est vraiment le signe de vos sentiments religieux et de votre affectueuse piété envers nous , la douleur très-amère avec laquelle , vous , vénérables frères , chers fils , et les fidèles confiés à votre garde , vous nous dites avoir appris les œuvres criminelles de ces hommes pervers qui ont violé et foulé aux pieds la dignité apostolique , en même temps qu'ils forçaient le Pontife Romain à quitter son Siège pour l'exil. Car , comme vous l'avez très bien pensé , cette horrible tempête a été excitée par ceux-là mêmes qui , prenant place dans le conseil des impies et préférant les ténèbres à la lumière , déclarent la guerre la plus cruelle à notre très-sainte Religion , et ne craignent pas de tout oser pour détruire et renverser partout de fond en comble , si jamais pareil malheur pouvait arriver , la Religion elle-même. Mais , parce que nous avons du Seigneur Jésus la promesse qu'il sera avec son Eglise jusqu'à la consommation des siècles , et que dans aucun temps les portes de l'enfer ne prévaudront contre elle , il nous est tout-à-fait impossible de douter que , Dieu commandant enfin aux vents et à la mer , il ne se fasse quelque jour un grand calme et que cette tempête ne paraisse avoir été soulevée pour la plus grande gloire de son nom , et pour orner l'Eglise par de nouveaux et plus éclatants triomphes. C'est surtout dans cette foi que nous puisons la force , non-seulement de supporter avec constance et avec joie les calamités qui nous affligent , mais encore de rendre au Christ notre Seigneur de très-humbles actions de grâces , de ce qu'il nous a jugé digne de souffrir l'injure pour son nom , et d'être rendu conforme en quelque manière à l'image de sa passion , et parce que , comme saint Léon-le-Grand notre prédécesseur l'écrivait à Flavian , il est nécessaire que nous pleurions sur les ruines de ceux qui font la guerre à la vérité , et qui ébranlent les fondements mêmes de l'Eglise , nous vous conjurons de ne cesser jamais , vénérables frères , chers fils , vous et les fidèles confiés à votre vigilance , de répandre d'assidues et ferventes prières devant Notre-Seigneur Jésus-Christ , qui veut que tous les hommes soient sauvés , afin qu'il daigne sauver de tant de périls , ceux qu'il a rachetés de son sang , et qu'il ne permette pas qu'à l'égard d'un si grand nombre de prévaricateurs exposés à la perdition , son sa-

crifice ait été consommé en vain. Continuez donc à déployer toute la vivacité de votre zèle et de tous vos efforts, tous vos soins, toutes vos pensées, dans le but de procurer le salut des âmes, et, appuyés sur le secours d'en haut, ne négligez rien pour que notre très-sainte Religion reçoive chaque jour dans ces contrées un plus grand accroissement. Recevez dès-à-présent, comme un gage de toutes les récompenses célestes, et de notre très-affectueuse charité envers vous, et aussi comme un témoignage de notre reconnaissance, la bénédiction apostolique, que nous vous donnons avec la plus vive tendresse, et du plus profond de notre cœur, à vous-mêmes, vénérables frères, chers fils, ainsi qu'à tout le Clergé et à tous les fidèles de vos diocèses.

» Donné à Gaëte le 20 février 1849, de notre pontificat la troisième année.

» PIE IX.

85. Les Evêques du monde chrétien répondaient avec empressement à l'appel que leur avait fait le Souverain-Pontife, au sujet de l'immaculée Conception de Marie. On lisait avec bonheur dans des lettres venues de toutes les parties du monde, l'expression unanime de la croyance et de la joie de nos premiers pasteurs. Tous se montraient persuadés, aussi bien que le chef suprême de l'Eglise, qu'au milieu des tempêtes qui agitaient le monde religieux et politique, il était juste de se tourner vers l'Etoile de la mer, et de saluer en elle l'aurore et l'espérance de meilleurs jours. Juges et témoins du dépôt de la tradition, ils apportaient successivement aux pieds du trône pontifical une confirmation nouvelle de la perpétuité de la doctrine de l'Eglise, en faveur de la pieuse croyance des fidèles, par rapport à la Conception immaculée de Marie. Nous allons choisir parmi les plus belles pages de ces doctes mandements, ce que nous croirons de plus propre à édifier nos lecteurs, et à leur donner de nouvelles lumières sur cette question si grave et si digne d'intérêt.

Ecoutons d'abord son Em. Mgr le Cardinal Archevêque de Cambrai :

« Nous profitons avec bonheur, nos très-chers frères, de l'approche du mois consacré à la Vierge immaculée, pour vous demander les prières que le Souverain-Pontife sollicite par sa lettre

encyclique du 4 février dernier. Cet admirable monument de la piété de notre Saint-Père le Pape envers l'incomparable Marie, envoyé à toutes les églises du monde, nous l'avons reçu de ses mains bénies dans notre séjour à Gaëte, auprès de son auguste personne. Nous avons recueilli de sa bouche, ou pour mieux dire de son cœur, le vœu qu'une prompte réponse vint satisfaire sa légitime impatience de définir par un jugement doctrinal, comme vérité de foi, ce qui fut toujours pour le peuple fidèle une vérité de sentiment, à savoir : le privilège de la Conception sans tache de la mère de Dieu.

» Déjà, lors de notre voyage à Rome, nous avions prévenu les désirs du Saint-Père, et nos humbles supplications s'étant unies dans ce but à celles de cent cinquante de nos vénérables collègues, implorant avec instance la faveur d'un décret apostolique, décrétant à Notre-Dame un titre qui ne peut plus lui être contesté. Ce nombre aujourd'hui dépasse deux cents, et tout annonce que l'unanimité des vœux de l'épiscopat ne se fera pas longtemps attendre. Nous n'avons pas besoin, nos très-chers frères, de vous rappeler que, lorsque l'Eglise propose à notre foi une vérité jusque-là non définie par elle, elle ne crée pas pour cela un dogme nouveau, comme l'en accusent, avec autant d'injustice que d'irréflexion, nos frères séparés. Elle ne fait que proclamer et confirmer par une décision solennelle, ce qui était déjà, moralement du moins, l'objet de la croyance de tous, dans tous les lieux, dans tous les temps, selon la règle tracée par saint Augustin : *quod ubique, quod semper, quod ab omnibus*. Seulement, parmi nos dogmes, il en est qui éclatent tout d'un coup comme la lumière : il en est d'autres qui, semés dès le commencement dans la conscience des pasteurs et des fidèles, s'y conservent comme un saint dépôt, puis fleurissent et s'épanouissent au grand jour, quand le moment est venu pour eux de se produire pour le plus grand honneur de Dieu et l'édification de ses Elus.

» Telle la croyance de l'immaculée Conception de la Vierge-Mère, après s'être silencieusement nourrie aux sources de l'Ecriture et de la Tradition, et s'être ensuite formulée par des pratiques et des symboles, sortira bientôt brillante et radieuse comme une fleur de sa tige de cette lente préparation des siècles. Les développements qu'a pris dans ces derniers temps la dévotion à Marie, les concessions apostoliques qui nous autorisent à lui donner le

titre d'immaculée dans ses litanies et dans la préface de la fête de sa Conception, la médaille frappée en mémoire de cette glorieuse prérogative, tout faisait pressentir la solution prochaine d'une question qui intéresse à un si haut point la gloire de notre divine Mère et la piété de ses enfants.

» Les circonstances actuelles semblent aussi concourir à hâter cette décision dans les grands dangers de l'Eglise, et les grandes commotions de la société chrétienne ; de nouveaux honneurs décernés à Marie furent toujours l'heureux présage des grâces les plus signalées, et des plus riches bénédictions : car ce n'est pas en vain que l'Eglise la salue comme la femme forte qui a écrasé la tête de l'ancien serpent, et qu'elle lui attribue *à elle seule la victoire sur toutes les erreurs qui ont désolé le monde.* »

Joignons à ces réflexions si claires, si complètes, si noblement exprimées, celles de Mgr l'Evêque du Mans, dont l'autorité est des plus hautes dans les matières théologiques, et dont les ouvrages devenus élémentaires depuis bien des années, ont formé la génération sacerdotale qui cultive aujourd'hui l'Eglise de France :

« La foi est immuable, dit le savant prélat, et les vérités qui en sont l'objet ne peuvent jamais subir ni variation ni changement substantiel : elles sont en elles-mêmes ce qu'elles étaient au moment de la révélation, et l'expérience de tous les siècles ne peut y apporter aucune modification ; mais toutes ne vous sont pas également connues : leur notion peut avoir de nombreux degrés de clarté et de certitude. Quand on les découvre, on ne les invente pas ; on les trouve où elles sont. Leur manifestation va souvent en croissant par le concours de diverses circonstances, et arrive à un point où il n'y a plus de doute possible. Si l'Eglise enseignante, constituée par Jésus-Christ, juge infaillible des doctrines révélées, déclare qu'une proposition est contenue dans le dépôt de la révélation, elle la tire par là même du domaine de l'opinion, impose silence aux contradicteurs, et oblige, sous peine d'anathème, tous ses enfants sans distinction de dignité, de science ou d'autorité, à la croire comme un article de foi. Jusque-là ils la croyaient implicitement même en la combattant, puisqu'ils croyaient fermement, d'une manière générale, tout ce que Dieu a révélé ; seulement ils soutenaient, parce que c'était leur conviction, que le point en litige n'était pas enfermé dans la révélation. En le soutenant

de bonne foi, avec droiture et simplicité ; disposés d'ailleurs à soumettre les conceptions de leur esprit à l'autorité qui a reçu mission de les régir, ils n'étaient coupables d'aucunes fautes, ne méritaient ni censure ni blâme ; mais dès que l'Eglise a prononcé son jugement, toute discussion est terminée ; une ferme adhésion d'esprit et de cœur est le seul acte qui soit permis aux pasteurs comme aux brebis, et ainsi la foi, en restant immuable ; de l'immutabilité même de Dieu, reçoit un nouvel accroissement de manifestation vis-à-vis de nous.

Voilà, N. T. C. F, le point précis de la question traitée en termes si magnifiques dans l'encyclique dont vous venez d'entendre la lecture. La Vierge par excellence, que nous vénérons avec tant d'amour, et prions avec une si pleine et si douce confiance, a-t-elle été immaculée dans sa Conception comme elle a été parfaite dans sa vie terrestre ? Nos cœurs répondent unanimement : Oui, et repoussent avec une invincible répugnance cette pensée, qu'infectée du péché elle ait pu être un seul instant, par sa nature, un enfant de colère comme nous ; que Dieu ait vu en elle un objet de répulsion, de haine et de mépris. Puisqu'il pouvait la préserver de cette hideuse souillure, ne devait-il pas à la gloire et à l'honneur de son Fils adorable de le faire ? Ne le devait-il pas à lui-même ?

On retrouve le même langage, la même conviction, les mêmes espérances sous la plume de tous nos Pontifes.

86. La mort venait de frapper en France un Pontife, jeune encore et d'un mérite bien distingué. Le 7 du mois de mai, Mgr Guillon, Evêque de Poitiers, se trouvant à Niort, seconde ville de son diocèse, revenait le soir d'une maison amie où il avait passé quelques instants ; tout-à-coup il se sentit défaillir. Obligé de s'asseoir sur un banc de pierre en attendant qu'on lui apportât un fauteuil, il ne revint point de son évanouissement, et malgré les soins empressés dont il fut l'objet dans le presbytère de Notre-Dame, où il avait été transporté, il expira au milieu des personnes accourues au bruit de ce triste événement. La mort de Mgr Guillon était une perte immense pour le diocèse qu'il gouvernait avec autant de sagesse que de charité. Né à Aix le 19 octobre 1797, il était vicaire-général d'Angoulême quand il fut nommé au siège de Poitiers. Son sacre avait eu lieu le 29 juin 1842.

Voici en quels termes MM. les vicaires-généraux capitulaires de ce diocèse paient à l'illustre défunt leur tribut d'éloges et de regrets, dans le mandement publié à cette occasion :

« Un événement aussi déplorable qu'imprévu, N. T. C. F., vient de frapper notre malheureux diocèse. Ce Pontife dont la bonté paternelle faisait notre amour, dont la douce piété savait si bien gagner les cœurs, dont l'âge encore peu avancé nous donnait l'espérance de le voir pendant une longue suite d'années présider à nos destinées spirituelles n'a pas eu le temps d'achever parmi nous tout le bien qui était dans son cœur. La divine Providence nous a retiré le don qu'elle nous avait fait, et tandis que de toutes parts nous la bénissons d'avoir ouvert les trésors de sa miséricorde, pour mettre à notre tête un prélat qui continuait avec tant de zèle les œuvres de son prédécesseur, tout-à-coup, par un effet de ses impénétrables desseins, elle a changé notre joie et notre bonheur en tristesse et en désolation : encore une fois nous sommes devenus orphelins. Le pasteur est enlevé à son troupeau dans un temps où, plus que jamais, sa sagesse, sa prudence et sa circonspection nous étaient nécessaires. Quel Evêque, en effet, était plus propre à nous conduire dans les voies de la paix, au milieu de nos continuelles dissensions, que celui dont les paroles conciliantes réunissaient partout sur son passage dans un même sentiment d'amour et de vénération les esprits les plus divisés. »

87. Les conférences ecclésiastiques établies dans un bon nombre de diocèses se soutenaient et portaient leurs fruits. Mgr l'Evêque de Gap, voulant relever encore davantage aux yeux de son Clergé cette utile institution, en fit l'objet d'une lettre pastorale, où nous lisons ces paroles :

« Les conférences ecclésiastiques, vous le savez, nos frères bien-aimés, ont pour but d'attiser le baume sacré de la science divine, ce feu qui éclaire les esprits et qui échauffe les âmes. Nos prédécesseurs n'ont rien négligé pour l'entretenir et l'augmenter dans ce diocèse : nous-même, depuis que la divine Providence nous a appelé à votre tête, nous n'avons cessé de vous exhorter à l'étude de la Théologie et des autres sciences ecclésiastiques. Aussi voyons-nous avec la plus vive satisfaction que le bien produit par les conférences augmente de jour en jour ; il ne peut en être au

trement dans un Clergé qui comprend sa haute mission. En effet , nous devons le dire à votre gloire et à notre grande satisfaction , tous vous comprenez que , si les Chrétiens ont besoin d'étudier et de savoir les vérités du Christianisme , les prêtres sont dans l'obligation d'être des docteurs , puisque c'est sur leurs lèvres que le peuple vient recueillir la science du salut. »

88. Tout fait donc espérer que les conférences ecclésiastiques s'organiseront avec le temps dans les diocèses de France qui ne jouissent pas encore de cet avantage. Il est si doux aux pasteurs d'être dans l'heureuse obligation de se rapprocher les uns des autres , de se voir , de s'entendre pour donner à leur zèle un élan unanime et une marche uniforme. Etudier seul c'est presque n'étudier qu'à demi , c'est priver les autres des richesses que l'on pourrait amasser , et se priver soi-même des biens qu'ils pourraient partager avec nous. L'émulation peut à la rigueur n'être pas nécessaire pour certains esprits qui trouvent en eux-mêmes une énergie sans cesse renaissante et un goût toujours nouveau pour l'étude ; mais le plus grand nombre a besoin d'être excité , encouragé , aidé. Quoi de plus propre à rendre aux prêtres ce service que des rapports périodiques et bien ménagés avec des confrères qui se sentent comme eux le besoin de s'instruire , et qui en cherchent les moyens. Les sciences théologiques et la piété , voilà le fond des conférences ecclésiastiques , dont on a soin de bannir non-seulement la légèreté qui ne doit jamais trouver place dans la vie du prêtre , mais même les sciences purement profanes et ce qu'on appelle les hautes questions politiques. Dans ces réunions sacerdotales tout est grave , religieux ; et lors même que les prêtres rassemblés autour d'une table frugale se livrent à des conversations qui doivent servir un moment à les distraire , ils ne perdent jamais de vue l'objet de leur réunion , ni l'extrême réserve que leur impose la circonstance particulière dans laquelle ils se trouvent alors.

Ajoutez à cela l'incalculable avantage de resserrer de plus en plus les liens d'une amitié toute fraternelle ; amitié à laquelle les plus grands saints ont toujours beaucoup tenu , dont les Grégoire et les Basile , les Augustin et les Alype nous ont laissés de si touchants exemples ; amitié qui aide si puissamment à supporter les peines de la vie et à en bien remplir les devoirs , mais qui de-

mande à être nourrie par des entretiens et des rapports assez fréquents , pour que l'on puisse continuer à se connaître , à s'aimer , et qu'on ne devienne pas les uns pour les autres comme si l'on n'était plus.

89. Vers ce temps où nous sommes parvenus , parut un livre que le nom de son auteur désignait d'avance à l'attention publique , mais dont l'effet devait être plus nuisible qu'utile à la morale et , par suite , à la religion. Nous voulons parler des *Confidences* de M. de Lamartine. C'était presque une manie chez les hommes plus ou moins remarquables dans le monde littéraire et politique de cette époque , d'initier le public aux détails de leur vie intime , et de se poser comme objet d'études pour la génération présente , dans toutes les phases de leur existence ordinairement fort peu édifiante. Tout le monde sait que l'un des plus grands docteurs de l'Eglise , saint Augustin , donna autrefois un livre en ce genre , et ce n'est pas le moins remarquable qui soit sorti de sa plume. Mais autant il est beau et précieux de parler de soi-même quand on le fait avec cette modestie , cette candeur , cette pureté d'âme et de langage , ce désir d'être utile et ce regard continuel sur Dieu qui caractérisent les Confessions de saint Augustin , et en font un livre où l'agréable et l'utile se mêlent avec un charme presque inimitable , autant il est inconvenant , dangereux , dégoûtant même quelquefois , de livrer en pâture à la curiosité publique les légèretés ou les turpitudes d'une vie , dans laquelle Dieu disparaît presque partout , pour ne laisser voir que l'homme dans sa hideuse nudité , ses profondes misères et ses incroyables folies. Il y a donc tout un abîme sous le rapport moral entre les confessions de saint Augustin , dont l'Eglise a dû bénir mille fois l'heureuse idée , et les confessions d'une foule d'hommes plus ou moins irreligieux , en commençant par Jean-Jacques Rousseau , pour descendre aux écrivains de nos jours qui nous livrent , eux aussi , de déplorables confessions.

Il y a pourtant dans les *Confidences* de M. de Lamartine d'excellentes pages et de précieux restes de son antique gloire. Cette belle intelligence , perdue dans les routes d'un orgueil qui l'éloigne de plus en plus de la vérité , ne peut pas encore avoir tout oublié , et on retrouve çà et là des tableaux délicieux , dont il est juste de faire jouir aussi nos lecteurs.

Les vingt premières années de la vie de M. de Lamartine se divisent en deux périodes : la première est celle de son enfance , jusqu'à l'âge de seize ans , où il quitte le collège des Jésuites de Belley pour entrer dans le monde ; la seconde comprend les quatre années de son adolescence , pendant lesquelles cette nature molle et vagabonde fait ses premiers essais de la vie et de la liberté.

« Heureux , dit M. de Lamartine , celui que Dieu a fait naître d'une bonne et sainte famille ; c'est la première des bénédictions de la destinée..... Dieu m'a fait , ajoute-t-il , la grâce de naître dans une de ces familles de prédilection qui sont comme un sanctuaire de piété , où l'on ne respire que la bonne odeur que quelques générations y ont répandue en traversant successivement la vie ; famille sans grand éclat , mais sans tache , placée par la Providence à un de ces rangs intermédiaires de la société , où l'on tient à la fois à la noblesse par le nom , et au peuple par la modicité de la fortune , par la simplicité de la vie et par la résidence à la campagne au milieu des paysans , dans les mêmes habitudes et à peu près dans les mêmes travaux. »

Les pages où M. de Lamartine parle de son enfance ont le charme des vérités bien senties ; elles mériteraient d'être lues de tout le monde , si on pouvait les détacher de celles qui les accompagnent. Sa mère surtout y rayonne avec ses douces et fortes vertus d'épouse , de mère et de chrétienne. Quatre objets remplissent chaque jour sa vie et ses pensées : Dieu , son mari , ses enfants et ses pauvres.

» Sa piété , dit M. de Lamartine , était la part d'elle-même qu'elle désirait le plus ardemment nous communiquer. Faire de nous des créatures de Dieu en esprit et en vérité , c'était sa pensée la plus maternelle. A cela encore elle réussissait sans système , sans efforts. Sa piété , qui découlait de chacune de ses inspirations , de chacun de ses actes , de chacun de ses gestes , nous enveloppait pour ainsi dire d'une atmosphère du ciel ici-bas. Nous croyions que Dieu était derrière et que nous allions l'entendre et le voir. Dieu était pour nous comme l'un d'entre nous. Il était né en nous avec nos premières et nos plus indéfinissables impressions. Nous ne nous souvenions pas de ne l'avoir pas connu ; il n'y avait pas un premier jour , où on nous avait parlé de lui ; son nom avait été sur nos lèvres avec le lait maternel , nous avions appris à parler en le balbutiant. A mesure que nous avions grandi , les actes qui

le rendent présent et même sensible à l'âme s'étaient accomplis vingt fois par jour sous nos yeux. Le matin, le soir, avant et après nos repas, on nous avait fait faire de courtes prières. Les genoux de notre mère avaient été longtemps notre autel familial. Sa figure rayonnante était toujours voilée à ce moment d'un recueillement respectueux et un peu solennel, qui nous avait imprimé à nous-mêmes le sentiment de la gravité de l'acte qu'elle nous inspirait. Quand elle avait prié avec nous et sur nous, son beau visage devenait plus doux et plus attendri encore, nous sentions qu'elle avait communiqué avec sa force et avec sa joie pour nous en inonder davantage. »

Arrivé à sa douzième année, M. de Lamartine vit s'ouvrir devant lui les portes de la pension, malgré les répugnances de sa mère, dont la sollicitude prévoyait pour lui des dangers trop réels. M. de Lamartine nous représente en effet la maison où il fut placé comme « peuplée de deux cents enfants inconnus, railleurs, méchants, vicieux, gouvernés par des maîtres brusques, violents et intéressés, dont le langage mielleux et fade ne déguisa pas un seul jour à ses yeux l'indifférence. » Il les prit en horreur, il vit en eux des geôliers; tout respirait un air de malice, de fourberie et de corruption qui soulevait le cœur. L'impression fut si vive et si triste que les idées de suicide l'assaillirent avec force. » M. de Lamartine ne se suicida point cependant; mais au bout de quelques mois il s'évada. La tentative ne fut pas heureuse; ramené à la pension par un gendarme mis à sa poursuite, il fut condamné pour deux mois au cachot et finit par se faire chasser. Le collège des Jésuites à Belley était alors en grande renommée. Sa mère l'y conduisit. Laissons-le exposer lui-même la différence de ses impressions.

« En y entrant, je sentis en peu de jours la différence prodigieuse qu'il y a entre une éducation vénale rendue à de malheureux enfants pour l'amour de l'or par des industriels enseignants, et une éducation donnée au nom de Dieu et inspirée par un religieux dévouement, dont le ciel seul est la récompense. Je ne retrouvai pas là ma mère; mais j'y retrouvais Dieu, la pureté, la prière, la charité, une douce et paternelle surveillance, le ton bienveillant de la famille, des enfants aimés et aimant, aux physionomies heureuses. J'étais aigri et endurci; je me laissai attendrir et séduire. Je me pliai de moi-même à un joug que d'excellents

maîtres savaient rendre doux et léger. Tout leur art consistait à nous intéresser nous-mêmes aux succès de la maison, et à nous conduire par notre propre volonté et par notre propre enthousiasme. Un esprit divin semblait animer du même souffle les maîtres et les disciples. Toutes nos âmes avaient retrouvé leurs ailes, et volaient d'un élan naturel vers le bien et vers le beau. Les plus indifférents eux-mêmes étaient soulevés et entraînés dans le mouvement général. C'est là que j'ai vu ce que l'on pouvait faire des hommes, non en les contraignant mais en les inspirant. Le sentiment religieux qui animait nos maîtres nous animait tous. Ils avaient l'art de rendre ce sentiment aimable et sensible, et de créer en nous la passion de Dieu ; avec un tel levier placé dans nos propres cœurs, ils soulevaient tout. Quant à eux, ils ne faisaient pas semblant de nous aimer ; ils nous aimaient véritablement, comme les saints aiment leur devoir, comme les ouvriers aiment leur œuvre, comme les superbes aiment leur orgueil. Ils commencèrent par me rendre heureux, ils ne tardèrent pas à me rendre sage : la piété se ranima dans mon âme, elle devint le mobile de mon ardeur au travail ; je formai des amitiés intimes avec des enfants de mon âge aussi purs et aussi heureux que moi : ces amitiés nous refaisaient pour ainsi dire une famille.

» J'avais résisté quelque temps sous l'impression des préventions et de l'antipathie, que mon premier séjour dans le collège de Lyon m'avait laissé contre mes premiers maîtres. Mais la douceur, la tendresse d'âme et la persuasion insinuant d'un régime plus sain sous nos maîtres nouveaux, ne tardèrent pas à agir avec la toute-puissance de leur enseignement sur une imagination de quinze ans. Je retrouvais insensiblement auprès d'eux la piété naturelle que ma mère m'avait fait sucer avec son lait. *En retrouvant la piété*, je retrouvais le calme dans mon esprit, l'ordre et la résignation dans mon âme, la règle dans ma vie, le goût de l'étude, le sentiment de mes devoirs, la sensation de la communication avec Dieu, les voluptés de la méditation et de la prière, l'amour du recueillement intérieur, et ces extases de l'adoration en la présence de Dieu, auxquelles rien ne peut être comparé sur la terre..... Ma physionomie en fut modifiée, la légèreté un peu évaporée de l'enfance y fit place à une gravité tendre et douce, à cette concentration méditative du regard et des traits qui donne l'unité et le sens moral au visage. Le recueillement du sanctuaire m'envelop-

paît jusque dans mes jeux et dans mes amitiés avec mes camarades.... »

Nous avons cité avec bonheur ces pages remarquables, qui montrent jusqu'où peuvent aller les impressions reçues dans la jeunesse, et quelles traces profondes la vérité peut laisser dans une âme, quand elle y a séjourné de bonne heure et pendant longtemps. Mais nous faisons grâce à nos lecteurs des passages où M. de Lamartine peint avec des couleurs trop peu ménagées, des passions dont le tableau ne saurait être exposé sans danger sous les yeux d'une jeunesse ardente, et toutes les phases de sa vie tristement variable et où l'on retrouve toujours la réalisation de ce mot remarquable que le père de M. de Lamartine disait au sujet de son fils encore enfant : « sa tête lui tourne, même quand il ne fait pas de vent. »

90. Appelé à poser la première pierre d'un établissement dont on se promettait de grands avantages pour le bien-être de l'ouvrier et surtout pour sa moralisation, Mgr l'archevêque de Paris saisit avec empressement cette occasion de signaler la vraie source des misères de la classe ouvrière, et le remède souverain qui peut seul guérir ses maux ou les prévenir. Voici en quels termes s'exprimait le prélat :

« Messieurs ,

» Je suis venu avec joie mettre le sceau de la religion sur les fondements de cet édifice qui va s'élever en faveur des classes ouvrières. Leur préparer un logement sain et commode, sera pour elles un grand bienfait. Le cœur se serre quand on visite les humides, sombres et étroits réduits qui leur servent aujourd'hui d'habitation ordinaire. L'air, le soleil, l'espace, ces biens de la vie que la Providence a dispensés avec tant d'abondance à toute créature, manquent le plus souvent à la famille de l'ouvrier dans nos immenses et opulentes cités. Que de misères physiques et morales sont engendrées par cette unique cause ! elle altère à la fois les corps et les âmes, et traîne à sa suite la maladie, la dégradation et le désespoir.....

» Qu'il me soit permis de vous dire, Messieurs, que ni vos bonnes intentions, ni votre sagesse, ni les plus hauts et les plus

puissants patronages , ne pourraient sauver de la ruine cette entreprise , si Dieu ne la bénissait et ne la soutenait de sa propre main. Souvenez-vous de ces paroles du Psalmiste : « Si Dieu n'est lui-même l'architecte de la maison , ceux qui l'édifient travaillent en vain : Si le Seigneur ne défend lui-même la cité , inutilement veillent ceux qui la gardent. » Ah ! je vous loue de l'avoir compris jusqu'ici et d'avoir appelé les bénédictions du Ciel sur le berceau de votre cité naissante.

» Cependant , Messieurs , cela ne suffirait pas encore : il ne suffirait pas que la religion eût marqué de son sceau le seuil de ces demeures ; il faut encore qu'elle y pénètre , qu'elle s'assie à leurs foyers , qu'elle parle à la mère de famille , qu'elle tienne l'enfant sur ses genoux , qu'elle le nourrisse de son lait , qu'elle forme son âme , qu'elle remplisse son cœur de ses nobles et saintes inspirations. Il faut qu'à mesure que vous aurez chassé de ces maisons l'air corrompu qui tue les corps , cette religion divine forme une atmosphère morale de paix , d'union , de contentement au milieu de laquelle les âmes puissent toujours respirer et vivre.

» Oh ! qu'elle chasse d'ici les passions mauvaises et les vices qui dégradent , qui abrutissent , l'intempérance , le jeu , la colère , le libertinage. Ouvriers chrétiens , fuyez ces mortels ennemis de votre bien-être ; mais que la religion chasse encore loin d'ici l'ignorance qui laisse dans l'esprit la place libre pour tant de funestes doctrines , qui rend la séduction si facile et l'égarement si redoutable. Oui , Messieurs , ce sera alors , mais alors seulement , que vous aurez fait une œuvre vraiment utile à l'humanité , vraiment utile au pays.

» Voulez-vous savoir le vrai mal de la société , ce mal qui amène dans son sein une rapide décomposition , ce mal dont vous voyez les ravages , ce mal qui vous effraie et dont vous ignorez peut-être le nom ? je vais vous le dire : c'est l'affaiblissement de la foi dans les âmes. L'homme ne vit pas seulement de pain : il lui faut des doctrines , il lui faut des principes , il lui faut une règle infaillible du devoir , il lui faut des espérances dans cette vie et dans l'autre. Si tout cela lui manque à la fois , qu'est-il , si ce n'est la proie de tous les souffles , la victime de toutes les illusions , l'instrument de toutes les passions dans les mains souvent les plus coupables ? Que la société vienne donc à la religion et aux pratiques du culte , à l'amour du devoir , à la vertu , à la piété , et nous ne

tarderons pas de voir notre bien-aimée patrie se reposer, après ses longues agitations, dans les douceurs de la paix et de l'abondance. Ouvriers chrétiens, ne l'oubliez pas, Dieu nous en a fait la solennelle promesse, nous serons heureux dès que nous lui serons fidèles. »

91. Le Souverain-Pontife venait de recevoir à Gaëte une visite qui dut être bien douce à son cœur. Le glorieux Pontife qui avait soutenu si courageusement le poids de la persécution et de la captivité en Suisse, Mgr Marilley, s'y était rendu aussitôt qu'il avait pu jouir de sa liberté. On comprend tout ce qu'il dut y avoir d'intéressant dans cette entrevue du prisonnier de Chillon et du pros- crit de Gaëte. Une correspondance de l'*Observateur* donnait à ce sujet des détails qui intéresseront vivement nos lecteurs.

« Comment vous rendre, mon cher ami, l'impression que produisit sur nous la première vue de celui dont tout l'univers a célébré le mérite et les vertus, du Pontife, grand aux yeux du monde plus grand encore aux yeux de la foi, de l'immortel Pie ix ? Comment vous exprimer toutes les pensées qui occupèrent notre esprit, tous les sentiments qui pénétrèrent nos cœurs pendant cette première audience qui nous fera compter le 26 avril parmi les plus beaux jours de notre vie ?

» Le cérémonial suivi en pareille occasion prescrit de faire une triple génuflexion avant de baiser les pieds du vicaire de Jésus-Christ. Monseigneur n'eut pas le temps de se conformer à cet usage : le Saint-Père descendit de l'estrade où il reçoit les hommages de ses enfants, vint au devant de lui, le releva avec bonté et le fit asseoir à ses côtés. La conversation roula naturellement sur les épreuves des deux illustres confesseurs de la foi, épreuves qui, pour le dire en passant, ont mis le sceau aux traits de ressemblance que l'on a remarqués entre eux. En parlant des maux qu'il a soufferts, des peines qu'il souffre encore, le grand Pontife conserve un calme, une sérénité qui ont quelque chose de céleste : l'abnégation de lui-même, la résignation, la confiance en Dieu se peignent dans tous ses traits. A l'occasion des mesures que les puissances catholiques prennent en ce moment pour le replacer sur le siège de saint Pierre, Pie ix ne peut s'empêcher de craindre que Rome ne soit le théâtre de quelque triste évènement. A ce sujet il coula de ses lèvres une de ces belles paroles qui retracent

tous les sentiments de son grand cœur : *Que je voudrais, dit-il, pouvoir voler à Rome pour empêcher au moins l'effusion du sang !...*

» Si le saint Pontife est en quelque sorte insensible à ses propres souffrances, il sent d'autant plus vivement les peines de tous les catholiques. Avec quel intérêt il parla à Monseigneur de ses tribulations, de ses combats, de ses souffrances. Sa Grandeur, par un sentiment d'humilité et de soumission, voulait exposer au Saint-Père les motifs de sa conduite. *Non, mon cher (mio caro), lui répondit-il, vous n'avez pas besoin de justification, car je n'ai jamais douté de la rectitude de vos intentions et de la justesse de vos vues.* Il eut ensuite la bonté d'offrir lui-même à Monseigneur une nouvelle audience pour le lendemain, audience où sa Grandeur *pourrait lui parler aussi longtemps qu'elle voudrait.*

» Sa Sainteté se montra aussi pleine d'intérêt pour tous ceux qui assistaient à l'audience. Pour ce qui me regarde personnellement, elle voulut bien, lorsque Monseigneur lui fit connaître la sentence d'exil qui m'avait frappé, m'appliquer ces paroles de Jésus-Christ : *Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice !* l'application qui me rendra plus cher encore l'oracle de notre divin Maître.

» Maintenant, mon bon ami, je voudrais pouvoir vous donner ici une idée juste de la figure de Pie IX, car il est impossible de se la représenter exactement sur les portraits qui en ont été faits, lesquels tout en retraçant l'un ou l'autre de ses traits, sont tous cependant plus ou moins infidèles. Tout ce que je puis vous en dire, c'est que, outre la beauté naturelle dont elle peut être regardée comme le type, la figure de Pie IX est l'expression de la sainteté, de la bonté, de la douceur et de la dignité. En portant ses regards sur cette figure auguste, on est saisi d'un sentiment profond de vénération et d'amour, et l'on se dit à soi-même que son âme, dont sa physionomie n'est que l'expression, doit être le paradis sur la terre.

» Le vendredi 27, à l'heure fixée par Sa Sainteté, Monseigneur se rendit à l'audience qui lui avait été offerte, et ce nouvel entretien où le Saint-Père se montra encore plein de bonté et d'intérêt, fut pour Sa Grandeur une nouvelle source de consolations et d'encouragements.

» L'après-midi fut consacrée à faire quelques visites à LL. EE. Mgrs les Cardinaux réfugiés à Gaëte ou aux environs. A l'occasion

de l'une de ces visites , nous avons fait une rencontre que je ne puis vous laisser ignorer. Nous revenions à l'hôtel, dans la compagnie de son Em. le Cardinal que Mgr venait de visiter. Les rues de Mola, comme celles de Gaëte, sont extrêmement étroites , et ce jour-là elles étaient encombrées par les nombreux militaires qui arrivaient de Naples pour aller prendre part à l'intervention des puissances en faveur du Souverain-Pontife. Sans nous y attendre, nous nous trouvâmes à deux pas du roi et de la reine de Naples, qu'entouraient un groupe de soldats. Monseigneur leur fut présenté par son Eminence ; le Roi lui adressa quelques paroles bienveillantes , et Monseigneur y répondit en félicitant Sa Majesté, au nom des catholiques de la Suisse , de ce qu'elle faisait pour le Père commun des fidèles. Un instant après , le Saint-Sacrement passa , porté par un prêtre qui venait de donner le Viatique à un malade. Je dois vous dire qu'un pieux usage de Rome impose aux Cardinaux, en pareille circonstance, le devoir de porter eux-mêmes le dais , et d'accompagner Notre-Seigneur jusqu'à l'Eglise. Son Eminence s'empressa de prendre la place que l'usage lui assignait. En passant devant le Roi et la Reine , le prêtre leur donna la bénédiction , et ils la reçurent à genoux par terre , et avec une piété qu'une foi vive peut seule inspirer. Leurs majestés accompagnèrent ensuite le Saint-Sacrement jusqu'à l'Eglise, et là , humblement prosternés sur le parvis , elles y reçurent une seconde bénédiction. Je dois dire qu'à cette même occasion la population nous édifia par les témoignages de sa foi vive et de sa piété sincère.

92. Nous avons déjà vu le soin qu'apportait le Souverain-Pontife à conserver intacte cette haute réputation de sagesse qu'il avait su mériter , et qu'il doit soutenir dans l'intérêt de la Religion dont il est le Chef vénérable. Si quelqu'un en effet est dans l'obligation d'obéir au commandement de l'Esprit-Saint , qui nous dit expressément de veiller à la conservation de notre bonne renommée , c'est surtout celui que la Providence a élevé si haut dans l'Eglise , que sa vie est en spectacle à l'univers entier , et que ses moindres démarches peuvent avoir les plus graves conséquences. C'est donc un sentiment bien respectable et bien chrétien que celui qui portait Pie IX à se rendre pour ainsi dire témoignage à lui-même , en expliquant les actes de sa vie publique et en repassant les

calomnies dont sa vertu ne le mettait pas à l'abri. Dans un consistoire tenu le 20 avril, Sa Sainteté avait exposé fort au long la suite des graves événements politiques et religieux qui avaient eu dans le monde un si grand retentissement depuis quelques mois : il y avait noblement plaidé sa cause et mis la vérité dans tout son jour. C'était une consolation pour les pasteurs et pour les simples fidèles de recueillir les paroles du Saint-Père qui devaient être entendues jusqu'aux extrémités de la terre. Nous allons donner la substance et les principaux passages de cette belle allocution, qui ne fut guère connue et popularisée en France que dans les premières semaines du mois de mai.

» Personne assurément, disait le Pontife, n'ignore au milieu de quelles tempêtes et de quelles effroyables perturbations sont jetés, à la profonde douleur de notre âme, nos Etats pontificaux et l'Italie presque tout entière ; et plaise au Ciel que les hommes instruits un jour par ces lamentables bouleversements, comprennent que rien ne peut leur être plus pernicieux que d'abandonner les sentiers de la vérité, de la justice, de l'honneur et de la Religion, d'écarter les détestables conseils des impies, et de se laisser tromper et enlacer par leurs insidieuses et perfides erreurs ! Tout l'univers sait et atteste combien grande a été la sollicitude de notre cœur paternel et de notre ardent amour pour procurer au peuple de notre domaine pontifical, le bien solide et véritable, la paix et la prospérité, et quel a été ensuite le prix de tant d'indulgence et de tendresse de notre part. En condamnant par ces paroles les perfides artisans de tant de malheurs, loin de nous la pensée de vouloir en attribuer aucunement la faute à la plus grande partie de la population. Toutefois nous sommes forcé de déplorer que plusieurs parmi le peuple aient été abusés au point d'avoir fermé l'oreille à nos avis et à nos exhortations, et d'avoir écouté les fallacieuses doctrines de ces maîtres qui, s'écartant du *droit chemin* et marchant dans les *voies ténébreuses*, tendaient uniquement à séduire par de fausses et magnifiques promesses les esprits et les cœurs inexpérimentés, et à les jeter dans l'erreur et le mensonge. Chacun sait parfaitement par quels mots de louanges a été célébrée partout cette mémorable et large amnistie accordée par nous pour la paix, la sécurité et le bonheur des familles, et personne n'ignore que plusieurs de ceux à qui s'appliquait ce pardon, non-seulement n'ont en rien changé

d'esprit , ainsi que nous l'espérions , mais au contraire , multipliant de jour en jour leurs trames et leurs complots , ont tout tenté , tout osé pour renverser de fond en comble , comme ils le méditaient depuis longtemps , la souveraineté temporelle du Pontife romain , et pour faire en même temps à notre très-sainte Religion la guerre la plus acharnée. Afin d'atteindre plus facilement ce but , ils se sont surtout empressés d'abord de convoquer les multitudes , de les enflammer et de les agiter par de grandes et fréquentes manifestations qu'ils s'étudiaient à réitérer et à augmenter sans cesse , en prenant pour prétextes les actes mêmes que nous octroyions. Aussi les concessions que dès l'origine de notre pontificat nous avions librement et volontairement accordées , non-seulement ne purent produire les fruits que nous avions désirés , mais même ne purent jeter aucune racine , puisque ces habiles artisans de fraude n'en usèrent que pour exciter de nouvelles agitations. »

Le Saint-Père trace ensuite l'historique des évènements qui se sont accomplis depuis le commencement de son règne. Sous prétexte de chercher des remèdes à la pénurie du trésor , d'indignes agitateurs amentaient le peuple et l'entraînaient dans de coupables manifestations , qui ajoutaient encore à la misère publique en troublant l'ordre et en faisant perdre aux ouvriers un temps précieux. La voix paternelle de Pie IX avait inutilement cherché , par de salutaires avis , à calmer ces mouvements populaires ; il n'avait recueilli de ses efforts que la douleur de voir son peuple préférer les conseils pernicieux des ennemis de l'Etat , aux sages représentations de leur souverain légitime.

Plusieurs institutions nouvelles , que les circonstances semblaient nécessiter , furent créées dans l'intérêt de la tranquillité publique. Rien n'arrêta la marche hostile des factieux ; ils semèrent des bruits de guerre pour jeter l'alarme au milieu des populations , et le Pontife avait été obligé de démentir plus d'une fois ces allégations mensongères , sans pouvoir cependant détruire le mauvais effet produit par elles sur les masses , toujours faciles à égarer.

« Sur ces entrefaites , dit le Saint-Père , les révolutions politiques que tout le monde connaît étant arrivées en Italie et en Europe , nous élevâmes de nouveau notre voix apostolique le 30 mars de cette année , et nous primes soin d'exhorter plus vivement

que jamais tous les peuples à respecter la liberté de l'Eglise catholique, à défendre l'ordre dans la société civile, à protéger tous les droits, à suivre les préceptes de notre très-sainte Religion, et surtout à exercer envers nous la charité chrétienne, puisque s'ils négligeaient d'agir ainsi, ils devaient être assurés que Dieu montrerait qu'il est le maître des peuples.

» Chacun de nous sait ensuite comment la forme du gouvernement constitutionnel fut importée en Italie, et comment le statut accordé le 14 mars de l'an dernier par nous à nos sujets fut mis au jour. Comme les adversaires implacables du repos et de l'ordre public n'avaient rien tant à cœur que de tenter les derniers efforts contre le Gouvernement pontifical, d'agiter le peuple par des mouvements et par des soupçons continuels, ils ne cessaient, soit par des écrits, soit dans les cercles et les associations, et par toute autre sorte d'entreprise, de calomnier le Gouvernement et de le flétrir du reproche d'inertie, de dol et de fraude, quoique ce même Gouvernement s'appliquât de tous ses soins et de tout son pouvoir à mettre en activité le plus promptement possible ce statut si désiré. Et ici, nous voulons faire savoir à tout l'univers qu'en ce même temps ces hommes, persévérant dans leurs desseins de bouleverser l'Etat pontifical, nous ont proposé la proclamation, non plus seulement de la Constitution, mais de la République, comme l'unique refuge et l'unique ressource de salut pour nous et pour l'Etat de l'Eglise. Elle nous est encore présente cette heure de la nuit; nous les avons encore devant les yeux ces hommes qui, misérablement trompés par les artisans du mensonge, osaient bien prendre leur parti et nous presser de proclamer la République. Cela seul, indépendamment d'autres preuves innombrables et si graves, démontre évidemment que les demandes d'institutions nouvelles et le progrès si hautement proclamé par les hommes de cette espèce, tendent uniquement à exciter des troubles perpétuels, à détruire totalement et partout les principes de la justice, de la vertu, de l'honneur et de la Religion; à établir, à propager et à assurer au loin, au grand dommage et à la ruine de toute société humaine, la domination de cet horrible et lamentable système radicalement contraire à la raison et au droit naturel, et qu'on appelle le *socialisme* ou le *communisme*. Cependant un cri de guerre éclata tout-à-coup dans l'Italie entière : une partie de nos sujets s'en émut courut

aux armes et voulut, malgré notre volonté, passer les frontières de l'Etat pontifical. Vous savez, vénérables frères, comment, remplissant nos devoirs de Souverain-Pontife et de prince, nous avons résisté aux injustes désirs de ceux qui prétendaient nous entraîner à faire cette guerre, et qui demandaient que nous envoyassions au combat, c'est-à-dire à une mort certaine, une jeunesse inexpérimentée, recrutée tout d'un coup, sans aucune habitude de l'art militaire, sans discipline et privée de chefs capables et de subsides de guerre. Et on nous demandait cela, à nous, qui élevé, malgré notre indignité, et par un impénétrable dessein de la Providence, au faite de la dignité apostolique, à nous qui, tenant la place de N. S. J. C. sur cette terre, avons reçu de Dieu, auteur de la paix et ami de la charité, la mission d'embrasser dans l'égale tendresse de notre paternel amour tous les peuples, toutes les natures, toutes les races, de pourvoir de toutes nos forces au salut de tous et de ne jamais appeler les hommes au carnage et à la mort ! Que si chaque prince ne peut jamais entreprendre la guerre sans de légitimes motifs, qui donc sera assez privé de jugement et de raison pour ne pas voir évidemment que l'univers catholique exige du Pontife romain, à bien meilleur titre, une bien plus éclatante justice et des causes bien plus graves lorsqu'il voit ce Pontife lui-même déclarer la guerre ? C'est pourquoi dans notre allocution prononcée en votre présence le 29 avril de l'an passé, nous avons déclaré publiquement que nous étions complètement étranger à cette guerre. Et dans ce même temps nous avons répudié et rejeté le rôle qui nous était insidieusement offert tant de vive voix que par écrit, et qui était aussi injurieux à notre personne que pernicieux à l'Italie, à savoir de présider au gouvernement de la République Italienne. C'est ainsi que nous avons pris soin, par une singulière miséricorde de Dieu, d'accomplir la charge que Dieu lui-même nous a imposée, de parler, d'avertir et d'exhorter ; et nous avons la confiance qu'on ne pourra pas nous adresser comme un reproche la parole d'Isaïe : « Malheur à moi parce que je me suis tu ! » Plut à Dieu qu'à nos discours, à nos avertissements, à nos exhortations paternelles tous nos fils eussent prêté l'oreille ! »

Le Saint-Père continue à tracer la marche des événements politiques, le mépris fait de son autorité, les dangers auxquels il s'était vu exposé, et enfin la nécessité de fuir, que des cir-

constances impérieuses et vraiment extrêmes lui avaient imposée. Il paie un juste tribut d'éloges aux âmes fortes, courageuses, qui étaient demeurées fidèles à leur devoir dans ces moments critiques, et il montre avec quelle audace et par quelles sacrilèges menées, fut enfin constituée cette assemblée nationale qui prétendait élever sa suprême puissance sur les débris du trône pontifical renversé. Ce n'était en effet ni des institutions plus libérales, ni une meilleure administration, ni de sages règlements que voulaient ces hommes, mais l'attaque, la ruine, la destruction absolue de la puissance temporelle du Saint-Siège.

» Quant à nous, poursuit l'auguste Pontife, au milieu de ces luttes et de ces graves conjectures, nous n'avons rien négligé pour veiller au maintien de l'ordre et de la sécurité. Longtemps avant qu'arrivassent les tristes événements de novembre, nous employâmes tous nos efforts à faire entrer dans la ville les troupes suisses employées au service du Saint-Siège et cantonnées dans nos provinces ; ordre qui, malgré notre volonté, ne put être exécuté, par la résistance de ceux qui étaient ministres au mois de mai. Ce n'est pas tout : avant cette époque, et plus tard encore, nous eûmes soin soit pour maintenir l'ordre public à Rome, soit pour comprimer l'audace des factieux, de réunir d'autres forces militaires qui, Dieu l'ayant ainsi permis, nous ont fait défaut à cause des vicissitudes des temps et des choses. Enfin, après les très-déplorables événements de novembre, nous n'avons pas négligé, par nos lettres, en date du 5 janvier, de rappeler à tous nos soldats indigènes leur devoir de religion et d'honneur militaire, les excitant à garder la foi jurée à leur prince et à faire les plus énergiques efforts pour maintenir partout la tranquillité publique, l'obéissance et le dévouement envers le Gouvernement légitime. De plus, nous ordonnâmes à nos troupes suisses de venir à Rome. Nous ne fûmes point obéi, et leur chef, dans cette circonstance, manqua à son devoir et à son honneur.

« Cependant les chefs de la faction, poussant leur entreprise avec une audace plus persistante, ne cessaient de déchirer notre personne et les personnages qui nous entouraient, par d'odieuses calomnies et des injures de toute nature ; et par un coupable abus des paroles et des pensées du très-saint Evangile, ils n'ont pas craint, loups ravisseurs déguisés en agneaux, d'entraîner la multitude inexpérimentée dans leurs desseins et leurs

entreprises, et de verser dans les esprits imprévoyants le poison de leurs fausses doctrines. Les sujets fidèles de notre domaine pontifical nous ont à juste titre demandé de les délivrer des angoisses, des périls, des calamités et des dommages auxquels ils étaient exposés. Et puisqu'il s'en trouve parmi eux qui nous regardent comme la cause (innocente il est vrai) de tant d'agitations, nous les prions de considérer qu'à peine élevé sur le Siège apostolique, notre paternelle sollicitude et toutes nos entreprises n'ont eu d'autre objet, comme nous l'avons déclaré plus haut, que d'améliorer par tous les moyens la condition des peuples soumis à notre autorité pontificale, mais que les menées d'hommes ennemis et séditeux ont rendus inutiles tous nos efforts, et qu'au contraire, par la permission du Ciel, ces factieux sont parvenus à mener à leurs fins les desseins que dès longtemps ils ne cessaient de méditer et d'essayer avec toutes les ressources de leur malice. C'est pourquoi nous répétons ici ce que nous avons dit ailleurs, à savoir que dans cette violente et furieuse tempête qui ébranle l'univers presque entier, il faut reconnaître la main de Dieu et entendre la voix de Celui qui a coutume de punir par de tels châtimens les iniquités et les crimes des hommes, afin de hâter leur retour dans les sentimens de la justice. Qu'ils écoutent donc cette parole ceux qui se sont écartés de la vérité, et qu'abandonnant leurs voies impies ils reviennent au Seigneur; qu'ils l'écoutent aussi ceux qui, au milieu de ces funestes événemens, sont plus inquiets de leurs propres intérêts que du bien de l'Eglise et du bonheur de la chrétienté, et qu'ils se souviennent *qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner tout l'univers s'il vient à perdre son âme*; qu'ils l'écoutent encore ces pieux enfans de l'Eglise; qu'attendant avec la patience le salut de Dieu et purifiant chaque jour avec plus de soin leurs consciences de toute souillure du péché, ils s'efforcent d'implorer les miséricordes du Seigneur, de lui plaire de plus en plus et de le servir avec persévérance. »

Le Saint-Père laisse ensuite tomber un blâme sur ceux qui n'ont pas craint d'applaudir aux efforts faits par l'anarchie pour détruire la puissance temporelle des Papes, et après avoir protesté de la manière la plus touchante et la plus sincère contre toutes les pensées d'ambition qui pourraient lui être personnellement attribuées, il montre la cause de ses résistances aux tentatives des factieux, dans l'obligation où il se trouve, par suite de ses

serments solennels , de faire les derniers efforts pour laisser intact le patrimoine de saint Pierre , qu'aucun Pape n'a jamais cru avoir le droit d'aliéner.

« Cependant , ajoute le Saint-Père , il n'est personne qui ne voie les cruelles et nombreuses blessures qui accablent maintenant l'Epouse immaculée du Christ dans le domaine pontifical lui-même , ses chaînes et la honteuse servitude qui l'oppriment de plus en plus , et les maux qui écrasent son Chef visible. Qui donc ignore que toute communication avec la ville de Rome , avec son clergé bien-aimé , avec tout l'épiscopat de nos Etats , avec tous les fidèles , a été tellement entravée , que nous n'avons pu ni envoyer ni recevoir librement les lettres qui traitaient d'affaires ecclésiastiques ou spirituelles ? Qui donc ignore que maintenant , ô douleur ! la ville de Rome , siège principal de l'Eglise catholique , est devenue une forêt pleine de monstres frémissants , puisque les hérétiques , les apostats de toutes les nations , les maîtres de ce qu'on appelle le *socialisme* ou le *communisme* , animés contre la vérité catholique d'une haine profonde , s'efforcent par leurs discours , par leurs écrits , par tous les moyens en leur pouvoir , d'enseigner et propager leurs fatales erreurs , et de corrompre les esprits et les cœurs , afin que dans Rome même , si cela était possible , la sainteté de la Religion catholique et la règle irréfornable de la foi soient perverties ? Qui ne sait , qui n'a entendu dire que dans nos Etats pontificaux les biens , les revenus , les possessions de l'Eglise ont été envahis par une audace téméraire et sacrilège , que les temples les plus augustes ont été dépouillés de leurs ornements , que les monastères ont été employés à des usages profanes , que les vierges consacrées à Dieu ont été tourmentées , que les ecclésiastiques les plus vertueux , les plus distingués , ont été cruellement persécutés , que les religieux ont été poursuivis , jetés dans les fers ou mis à mort , que d'illustres évêques , revêtus même du cardinalat , ont été violemment enlevés à leurs troupeaux et plongés dans les cachots. »

Touché des malheurs auxquels se trouvaient en proie ses sujets fidèles et bien-aimés , Pie IX a dû tourner ses regards vers les nations catholiques et les appeler au secours de leur premier pasteur opprimé. L'Autriche , la France , l'Espagne , les Deux-Siciles ont successivement entendu l'appel du Saint-Père , et en leur adressant ce cri de détresse , l'auguste exilé savait que tous

les cœurs s'ouvriraient pour l'entendre, toutes les mains pour le servir. Il se promet donc d'avance le succès de sa démarche, et il songe déjà aux remèdes que sa main paternelle devra chercher et appliquer dans la suite aux plaies saignantes de la Religion et de la morale.

» Ils vous sont, dit-il, parfaitement connus, vénérables frères, ces monstrueux systèmes de toute nature qui, sortis du puits de l'abîme pour la ruine et la dévastation commune, se sont répandus au loin, au grand détriment de la Religion et de la société civile, et se déchaînent aujourd'hui avec fureur. Ces doctrines perverses et empoisonnées, les hommes ennemis les sèment sans relâche parmi les multitudes, soit par la parole, soit par des écrits, soit par des spectacles publics, afin d'accroître de jour en jour et de propager une haine qui s'emporte sans frein à toute espèce d'impiété, de passions et de désordre. De là, toutes les calamités, toutes les ruines, toutes les douleurs qui ont ensanglanté et qui ensanglantent encore le genre humain et presque toute la surface de la terre. Vous n'ignorez pas non plus quelle espèce de guerre ils ont fait à notre très-sainte Religion, même au sein de l'Italie, par quelles artifices, par quelles machinations, ces implacables ennemis de la Religion et de la société civile, s'efforcent de détourner les âmes inexpérimentées de la sainteté de notre foi et de la pureté de la doctrine, de les plonger dans le tourbillon de l'incrédulité et de les pousser à l'accomplissement des plus exécrables forfaits. Et afin de parvenir plus facilement aux fins qu'ils se proposent pour exciter plus de séditions et déchaîner plus de tempêtes, marchant sur les pas des hérétiques et affichant le mépris le plus absolu pour l'autorité souveraine de l'Eglise, ils ne craignent pas d'invoquer, d'interpréter, de pervertir et de détourner de leur sens véritable les paroles, les témoignages et les déclarations des saintes Ecritures, pour les appliquer à leur sens privé et criminel; et dans l'excès de leur impiété ils ne reculent pas devant le sacrilège abus du très-saint nom de Jésus-Christ. Il y a plus : ils n'ont pas honte d'affirmer ouvertement et en public, que la violation du serment le plus sacré, que l'action la plus criminelle, la plus honteuse, la plus en opposition avec la nature elle-même de la loi éternelle, non-seulement n'est pas condamnable, mais même est entièrement licite ou plutôt digne de toute espèce de louange lorsque, pour parler

leur langage , elle est entreprise pour l'amour de la patrie. Par ce raisonnement impie et pervers , ces sortes d'hommes anéantissent à la fois l'honnêteté, la vertu , la justice , et le vol du brigand ou l'assassinat du meurtrier se trouvent défendus et consacrés par cet excès inouï d'impudence.

» Aux artifices innombrables que les ennemis de l'Eglise catholique emploient constamment pour enlever et arracher du sein de cette même Eglise, les âmes qui ne sont pas sur leurs gardes et qui manquent d'expérience, viennent se joindre les plus violentes et les plus odieuses calomnies qu'ils ne rougissent pas d'inventer et de diriger contre notre personne. Pour nous, appelé sans aucun mérite de notre part à tenir ici-bas la place de Celui « qui ne maudissait pas lorsqu'il était maudit, et qui ne menaçait pas quand il souffrait, » nous n'avons opposé aux plus violentes injures que le silence et la patience, et nous n'avons pas cessé de prier pour ceux qui nous persécutaient et nous calomniaient. Mais comme nous sommes le débiteur du sage et de l'insensé, comme nous devons veiller au salut de tous, nous ne pouvons nous défendre, surtout pour prévenir la chute des faibles, de repousser loin de nous, en présence de cette assemblée, l'imputation la plus fausse et la plus révoltante de tout ce qu'une feuille publique a récemment avancé contre la personne de notre humilité. Sans doute nous avons été saisi d'une incroyable horreur en lisant le libelle par lequel ces hommes ennemis essayaient de nous porter un coup funeste, à nous et au Siège apostolique. Toutefois nous ne pouvons pas craindre que de pareilles infamies puissent atteindre même légèrement ce Siège suprême de la vérité et nous qui y avons été élevé sans le concours d'aucun mérite. Oui, par une sainte miséricorde de Dieu nous pouvons redire avec notre divin Rédempteur : « J'ai parlé publiquement au monde ; je n'ai jamais rien dit en secret. »

Et le Pontife, reproduisant alors les anciennes déclarations que nous lui avons vu faire dans de précédents consistoires, repoussé énergiquement toutes les imputations calomnieuses dont il avait été l'objet de la part des factieux qui voulaient s'autoriser de son nom pour souffler la révolte. Plein d'horreur pour les sectes secrètes qui travaillent dans l'ombre pour ruiner les fondements de l'ordre social, pendant que d'autres l'attaquent ouvertement,

Le Saint-Père se fait un devoir de les envelopper toutes dans une même et solennelle condamnation.

Il termine ensuite par des considérations et des avis si utiles, que nous croyons devoir reproduire en entier cette admirable conclusion.

« Dans cette allocution, dit le Pontife, nous n'avons voulu certainement ni énumérer toutes les erreurs qui, en se glissant dans l'esprit des peuples les poussent à tant de ruines, ni parcourir les unes après les autres toutes les machinations par lesquelles les hommes ennemis s'efforcent de renverser la Religion catholique et d'envahir la citadelle de Sion. Les faits que nous avons rapportés avec douleur prouvent suffisamment, et plus qu'il n'est nécessaire, que c'est du progrès des mauvaises doctrines, du mépris de la justice et de la religion que sortent les calamités et les bouleversements qui agitent si cruellement les peuples. Pour écarter de si grands fléaux, il ne faut donc épargner ni soins, ni conseils, ni travaux, ni veilles, afin que ces pernicieuses doctrines une fois extirpées jusqu'à la racine, tous reconnaissent que la véritable et solide félicité repose sur la pratique de la vertu, de la justice et de la Religion.

» C'est pourquoi, c'est un devoir pour nous, pour vous et pour tous les autres Evêques de l'univers catholique, nos vénérables frères, de travailler avant tout, par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, à ce que les peuples fidèles retirés par nos soins des pâturages empoisonnés, pour être conduits dans des pâturages salutaires et nourris de plus en plus des paroles de la foi, reconnaissent enfin et évitent les artifices des hommes qui leur tendent des pièges. Bien convaincus enfin que la crainte de Dieu est la source de tous les biens et que le péché et l'iniquité attirent les fléaux de Dieu, qu'ils s'appliquent de toutes leurs forces à s'éloigner du mal et à faire le bien.

» Aussi, au milieu de tant de douloureuses angoisses, avons-nous ressenti une joie qui n'a pas été légère, en apprenant avec quelle constance et quelle fermeté d'âme nos vénérables frères les Evêques du monde catholique, inébranlablement attachés à la chaire de Pierre et à notre personne, combattent de concert avec le clergé qui leur est soumis pour défendre la cause de l'Eglise et pour assurer sa liberté, et avec quel zèle sacerdotal ils s'appliquent

à affermir de plus en plus dans les voies du bien ceux qui sont lents ; à ramener dans les sentiers de la justice ceux qui les ont abandonnés, et à réfuter, soit par leurs discours, soit par leurs écrits, les ennemis acharnés de la Religion. En payant avec joie à nos vénérables frères le tribut de louanges qu'ils ont si bien méritées, nous ranimerons en même temps leur courage, pour qu'appuyés sur l'assistance divine ils continuent de remplir avec plus de zèle encore leur ministère, de combattre les combats du Seigneur, d'élever la voix avec sagesse et force pour évangéliser Jérusalem, pour guérir les blessures d'Israël. De plus, qu'ils ne cessent pas de s'approcher avec confiance du trône de la grâce, de redoubler l'instance de leurs prières publiques et privées et d'avertir fréquemment les peuples fidèles de faire pénitence en tous lieux, pour obtenir de Dieu sa miséricorde et trouver grâce en temps opportun. Qu'ils n'oublient pas non plus d'exhorter les hommes éminents par leurs lumières et la pureté de leurs doctrines à travailler, sous leur conduite et celle du Siège apostolique, à éclairer les esprits des peuples et à dissiper les ténèbres que l'erreur a propagées.

» Ici, nous adjurons également dans le Seigneur nos bien-aimés fils en Jésus-Christ, les princes et chefs des peuples, et nous leur demandons de réfléchir sérieusement sur tous les maux que produit pour la société l'amas impur des erreurs et des vices. Cela suffira pour leur faire comprendre la nécessité de consacrer tous leurs soins, toute leur étude, tous leurs efforts, à assurer partout et à accroître l'empire de la vertu, de la justice et de la Religion. Que tous les peuples, que ceux qui les gouvernent y songent : Que cette vérité leur soit toujours présente : Tous les biens sont renfermés dans la pratique de la justice ; tous les maux viennent de l'iniquité : *car la justice élève une nation, mais le péché fait le malheur des peuples.*

» Avant de finir, nous éprouvons le besoin d'exprimer hautement et solennellement notre profonde gratitude à tous nos chers et bien-aimés enfants qui, dans leur vive préoccupation pour nos malheurs, ont voulu nous envoyer leurs offrandes. Ce pieux tribut est pour nous bien consolant ; mais nous devons avouer que notre cœur paternel ne saurait se défendre d'une peine réelle, parce que nous craignons fort que, dans la triste situation des affaires publiques, nos très-chers fils, entraînés par un élan

d'amour, n'aillent dans leurs généreux sacrifices, jusqu'à s'imposer une gêne véritable.

» Enfin, vénérables frères, acquiesçant entièrement aux impénétrables desseins de la sagesse et de la justice de Dieu par lesquels il opère sa gloire, et lui rendant dans l'humilité de notre cœur de très-grandes actions de grâces de ce qu'il nous a jugé digne d'endurer l'outrage pour le nom de Jésus-Christ et de devenir en quelque chose conforme au modèle de sa passion, nous sommes prêt à supporter, en toute foi, espérance, patience et mansuétude, les plus grandes disgrâces et les plus douloureuses épreuves et à donner même notre vie pour l'Eglise, si l'effusion de notre sang peut apporter quelques remèdes aux maux qui l'affligent. En attendant, vénérables frères, ne nous laissons point d'implorer humblement, de conjurer nuit et jour par les plus ferventes prières le Seigneur qui est riche en miséricordes, afin que par les mérites de son Fils unique, couvrant son Eglise sainte de sa main toute-puissante, il la délivre de la violente tempête à laquelle elle est en butte, afin que d'un rayon de sa grace il éclaire tous les esprits égarés, que dans son infinie miséricorde il se rende maître de tous les cœurs rebelles, de telle sorte que toutes les erreurs étant dissipées et tous les malheurs finis, tous voient et reconnaissent la lumière de la vérité et de la justice et accourent dans l'unité de la foi et de la connaissance de Jésus-Christ. Ne cessons de supplier Celui qui établit la paix dans les hautes régions et qui est lui-même notre paix, d'extirper tous les maux qui désolent la République chrétienne et de ramener partout le calme et la tranquillité, objets de nos vœux ardents. Pour que Dieu se rende plus propice à nos supplications, recourons à des intercesseurs, et surtout à l'immaculée Vierge Marie, qui est mère de Dieu et la nôtre, la mère de miséricorde. Elle trouve ce qu'elle cherche, ses demandes ne peuvent être repoussées. Réclamons aussi les suffrages du bienheureux Pierre, prince des apôtres, et de saint Paul, le compagnon de son apostolat, ainsi que de tous les saints qui, dès à présent devenus les amis de Dieu, règnent avec lui dans les cieux, afin que, par l'entremise de leurs mérites et de leurs prières, le Seigneur délivre les peuples fidèles des fléaux de sa colère, les protège sans cesse et les jouisse par l'abondance de sa propitiation divine. »

VII.

93. LETTRE de Mgr l'Archevêque de Paris au Clergé de son diocèse , à l'occasion des victimes du choléra. — 94. Concile national des Etats-Unis. — 95. Mort de Mgr Manglard , Evêque de Saint-Dié ; tableau des vertus de ce prélat. — 96. Lettre de Mgr l'Archevêque de Paris qui ordonne des prières pour la cessation du choléra ; le prélat va prier dans le même but au tombeau de sainte Geneviève. — 97. Zèle déployé par le clergé français au temps de l'épidémie. — 98. Belle conduite de M. l'abbé Fraigniaud , curé dans le diocèse de la Rochelle. — 99. Derniers moments de M. le maréchal Bugeaud. — 100. Le général Donnadieu. — 101. Mouvement religieux en Angleterre. — 102. Dénuement extrême du clergé en Espagne. — 103. Une cérémonie religieuse en Afrique. — 104. Lettre d'un missionnaire du Tong-King à M. de Montalembert. — 105. Missions de la Chine. 106. Progrès du catholicisme en Orient. — 107. Réflexions sur la vie religieuse et les services qu'elle rend à l'Eglise catholique.

93. Pendant que l'Eglise prêtait l'oreille aux plaintes si légitimes de son Chef suprême, et qu'elle prenait part à ses souffrances, elle avait encore d'autres douleurs à partager , d'autres larmes à essuyer. Le fléau terrible qui exerçait de toutes parts ses ravages , loin de se ralentir , prenait au contraire en certaines contrées une intensité nouvelle , et la France n'était pas un des pays les moins cruellement éprouvés. Les ministres de la Religion , les membres des communautés religieuses vouées au soin des malades , se multipliaient pour faire face à tant de besoins, et l'on continuait à voir presque tous les malades accueillir et recevoir les secours de la Religion , quand la violence du mal permettait d'arriver assez tôt pour les leur offrir.

Mais la mort de tant de personnes faisait bien des vides , laissait bien des enfants sans appui. Il ne fallait pas seulement songer à bien disposer ceux qui portaient ; il fallait recueillir ceux qui demeuraient privés de toute ressource , et c'était la Religion qui , comme une mère infatigable et pleine de tendresse , ouvrait son cœur et ses bras à tous ces orphelins. Voici une admirable lettre que Mgr l'Archevêque de Paris adressa , à cette occasion , au clergé de son diocèse :

» Paris, le 19 mai 1849 ,

» Monsieur le Curé ,

» Dieu continue à nous éprouver. Ce mal qui marqua son passage il y a quelques années au milieu de nous , par des ravages si terribles , est venu de nouveau nous visiter ; il a perdu , il est vrai , beaucoup de sa force ; ses coups sont moins prompts , son empire moins étendu , ses victimes moins nombreuses ; l'épouvante ne marche plus devant lui ; on peut d'ordinaire le prévenir facilement par une vie sage et réglée , on peut en triompher avec des secours prompts et des soins assidus. Il ne faut pas cependant que nous méconnaissions pour cela sa signification providentielle ; il ne faut pas surtout que nous négligions les devoirs particuliers , que les circonstances nous imposent.

» Les maladies sont des avertissements et des leçons nécessaires. Elles nous montrent l'infirmité de notre nature , la brièveté et le néant de la vie ; elles rompent peu à peu nos attaches terrestres et dissipent les illusions qui nous dérobaient la vue de nos destinées immortelles ; elles nous rappellent mieux que les voix les plus éloquentes à notre fin surnaturelle et aux obligations qui en découlent pour nous. Cela est vrai surtout de ces fléaux mystérieux qui sont comme les maladies des nations. Leurs coups , soudains , nombreux , inexplicables , nous obligent de veiller sur nos âmes aussi bien que sur nos corps. Pour peu alors qu'on se recueille , on entend retentir dans son âme les paroles de l'ange de l'Apocalypse : « Je connais tes œuvres , tu comptes encore au nombre des vivants , mais déjà tu es mort.... Sois donc vigilant , car je viendrai dans la nuit comme un voleur , et tu ne peux pas savoir l'heure à laquelle je viendrai. »

» Ce devoir de la vigilance chrétienne , monsieur le curé , est le premier de ceux que vous devez en ce moment rappeler aux fidèles ; il en est un second qui n'est pas moins important. La charité nous permet de commencer par nous-mêmes ; il faut avant tout que nous sauvions nos âmes ; mais nous ne serions pas chrétiens , nous ne serions pas même hommes , si nous nous arrêtons là. La charité ne peut pas ainsi se borner ; sa flamme céleste s'éteint quand on l'enferme dans de si étroites limites.

Quel aliment pour notre charité que les maux que traîne à sa suite un impitoyable fléau ! Que de malades à secourir , que de pauvres à soulager , que de veuves à défendre , que d'orphelins à adopter !

» Ah ! ce sont surtout les pauvres petits enfants privés de leur naturel soutien , qui doivent exciter toute notre sollicitude ; ils nous tendent les bras, ils nous appellent par leurs cris à la place de leur père et de leur mère qu'ils ont perdus. Détournerions-nous nos regards ? fermerions-nous nos oreilles ? Non. Nous nous souviendrons de cette parole du Seigneur dans le Psalmiste : *C'est à toi que j'ai confié le pauvre ; tu seras l'appui de l'orphelin ;* et de cette autre de l'apôtre saint Jacques : *La Religion véritable consiste à ne pas abandonner la veuve et l'orphelin.* Nous nous souviendrons de notre Seigneur Jésus-Christ qui aimait tant les petits enfants. Nous nous souviendrons du zèle aussi ardent que tendre d'un saint Vincent de Paul ; les monuments de sa charité sont encore vivants sous nos yeux. Enfin , nous nous souviendrons de l'œuvre si belle et si bien conduite des orphelins du choléra : pensée sortie du cœur de Mgr de Quélen, qui trouva tant de sympathie dans cette grande cité, dont la charité la plus pure poursuivit avec une persévérance admirable la réalisation, et qui durant l'espace de plus de douze années a sauvé, nourri, secouru, élevé plus de douze cents enfants.

» Cette œuvre avait à peine fini ses travaux ; elle va les reprendre ; l'appel que nous avons fait aux membres qui la dirigèrent avec tant de succès a été entendu. Annoncez-le aux fidèles, monsieur le curé, et veuillez solliciter en faveur de l'œuvre nouvelle des orphelins du choléra, les secours qu'ils accorderont à l'ancienne. Déjà, rien que dans les faubourgs, plus de cent enfants, que le fléau a rendus orphelins, ont été inscrits sur nos listes ; les Sœurs de charité les ont recueillis, en attendant que nous ayons pu leur trouver un asile et des soins maternels. Nous comptons pour y parvenir sur votre concours empressé, monsieur le curé, sur la charité de tous vos bons paroissiens et particulièrement sur le zèle infatigable de ces dames, auxquelles la charité ne s'adresse jamais en vain, dont la main et le cœur sont dans toutes les bonnes œuvres, et que nous proclamons hautement les patronesses et, plus que cela, les mères des pauvres.

» Après ces devoirs accomplis, monsieur le curé, il nous en

restera un dernier dans cette douloureuse circonstance, et c'est celui de la prière. Apaisons le Ciel par nos ferventes supplications. La maladie a déjà perdu de son intensité ; hâtons par nos prières le moment de sa complète disparition. Jusqu'ici nous nous étions seulement adressés à Dieu dans le secret de nos âmes. Le désir de ne pas exciter des craintes exagérées nous avait empêché de vous demander des prières publiques. Aujourd'hui ce motif n'existe plus ; le mal chaque jour s'apaise, et j'espère que nous ne tarderons pas à faire succéder à nos supplications, nos actions de grâces. »

94. En Amérique, le concile national des Etats-Unis avait eu lieu dans les premiers jours de mai. Ce n'est point un spectacle nouveau que ces réunions d'évêques, dans un pays où la liberté est parfaitement comprise et franchement appliquée. Depuis sa naissance sur cette terre, où l'immense majorité de la population appartient au protestantisme, l'Eglise catholique avait joui de l'incalculable avantage de voir ses premiers pasteurs s'assembler, à des époques marquées, pour traiter les grandes questions qui intéressent la discipline, les mœurs et la foi des peuples. Nous verrons plus tard la France, l'Italie et les autres nations catholiques de l'Europe, rentrer dans la jouissance de ce droit sacré, dont le malheur des temps avait comme privé l'Europe depuis bien des années. C'est surtout en reproduisant dans nos annales la substance des décrets formulés dans ces saintes assemblées, et le texte même des lettres adressées par les Pères des conciles aux fidèles confiés à leurs soins, que nous croirons rendre un immense service à ceux qui, ne pouvant se procurer ces documents ni les lire en entier, seront heureux d'en trouver ici une analyse complète et suffisante.

Ce fut le dimanche 6 mai, vers onze heures du matin, que les évêques, revêtus de leurs ornements pontificaux et précédés de leurs théologiens, se rendirent processionnellement de l'archevêché à la cathédrale, où l'Archevêque de Baltimore, ayant pris l'assentiment des Evêques, annonça solennellement au peuple l'ouverture du *saint Synode de Baltimore*. Les décrets du Concile de Trente, sur la profession de foi et sur la résidence épiscopale, furent lus par un archidiacre, et après la

célébration de la grand'messe, Mgr l'Archevêque de Saint-Louis prononça un éloquent discours sur l'union du Christ avec son Eglise. Le chant du *Miserere* et des litanies et la bénédiction solennelle de l'Archevêque de Baltimore terminèrent la cérémonie. La cathédrale présentait le plus imposant spectacle; sa vaste nef et toutes les rues adjacentes étaient envahies par une foule pleine d'une respectueuse curiosité. Les prélats étaient réunis au nombre de vingt-six, deux Archevêques et vingt-quatre Evêques. Après avoir traité les questions qui devaient servir de matière aux décisions de cette sainte assemblée, et dont la principale était la juridiction de la nouvelle église métropolitaine de Saint-Louis, les Pères du concile redigèrent une lettre synodale, que nous n'hésitons pas, malgré sa longueur, à reproduire intégralement, à cause de l'importance de ce document et de la touchante et filiale vénération qu'il respire envers l'auguste et vénéré Pie ix.

Les Archevêques et Evêques des Etats-Unis, assemblés dans le septième Concile provincial de Baltimore, au Clergé et aux Fidèles de leurs diocèses.

« VÉNÉRABLES FRÈRES DU CLERGÉ ET BIEN-AIMÉS FRÈRES LAÏCS,

» Conformément aux canons sacrés, nous nous sommes encore une fois assemblés pour délibérer sur les intérêts généraux de la Religion dans les Etats-Unis, sous l'invocation de l'Esprit Divin, dont l'assistance est spécialement promise aux pasteurs de l'Eglise. Le vœu manifesté par notre saint Père le Pape Pie ix, a d'abord dirigé notre attention sur l'organisation plus complète de notre hiérarchie, qui sera portée à votre connaissance, quand elle aura reçu de lui la sanction nécessaire. L'absence temporaire, qui éloigne le Pontife de son siège, n'occasionnera probablement aucun délai extraordinaire à la confirmation de nos actes, attendu que son énergie personnelle et toute la vigueur inhérente aux fonctions apostoliques se sont manifestées d'une manière frappante dans le lieu même de son exil. Et ici, Frères bien-aimés, nous ne pouvons retenir l'expression de nos sentiments, par rapport aux événements qui ont marqué la courte période qui s'est écoulée depuis son élévation au souverain-pontificat. Bien que le royaume

du Christ ne soit pas de ce monde, et que le successeur de Pierre n'ait de droit divin aucun domaine temporel, cependant, par la munificence des princes chrétiens et par les actes spontanés d'un peuple racheté de la servitude, grâce à l'influence personnelle de l'Evêque de Rome, une petite principauté a été attachée au Saint-Siège, pendant plus de mille ans, sous le nom de patrimoine de Saint-Pierre. Se trouvant ainsi chargé des devoirs de souverain temporel, par suite de son élection à l'office d'Evêque universel de l'Eglise Catholique, Sa Sainteté ouvrit son administration civile par des actes de clémence et des mesures de politique libérale, ayant pour but d'améliorer la position sociale de ses sujets. Ces concessions excitèrent, comme on devait s'y attendre, les expressions d'une gratitude sans bornes de la part du peuple des Etats Romains, et obtinrent l'admiration et les applaudissements de tout le monde civilisé. Nous n'avons pas besoin de dire de quel retour a été payée cette politique éclairée et spontanée. Nous aimerions à nous persuader que les outrages, commis contre l'autorité du Pontife, doivent être attribués aux machinations désespérées d'un petit nombre d'hommes perdus. N'étant pas ses sujets dans l'ordre temporel, et profondément attachés aux institutions républicaines sous lesquelles nous vivons, nous nous sentons juges impartiaux des événements qui sont résultés de sa fuite hors de sa capitale, et des tentatives subséquentes pour le déposer de tout pouvoir civil. Nous ne pouvons cependant, comme amis de l'ordre et de la liberté, nous empêcher de déplorer que sa politique éclairée n'ait pas été laissée à même de se développer, et que la violence et l'outrage aient souillé les actes de ceux qui se proclament les amis du progrès social. Nous devons en même temps proclamer notre conviction, que la principauté temporelle des Etats Romains a servi, dans l'ordre de la Providence, à l'exercice libre et non suspect des fonctions spirituelles du Pontificat et aux développements des intérêts religieux, en contribuant à l'entretien d'institutions de science et de charité. Si l'Evêque de Rome était le sujet d'un souverain politique, ou le citoyen d'une République, il y aurait à craindre qu'il ne jouît pas toujours de cette liberté d'action qui est nécessaire pour que ses décrets et ses mesures soient respectés par les fidèles dans tout l'Univers.

» Nous savons bien que si un jour il plaisait à Dieu de souffrir qu'il fût définitivement dépouillé de tout pouvoir civil, il garderait, par protection divine, le libre exercice de son autorité spirituelle, comme ce fut le cas dans les trois premiers siècles, sous le règne des empereurs païens, où les Evêques de Rome déployèrent une énergie apostolique, partout sentie et partout respectée. Eu égard à la principauté bien autrement excellente attachée dès le commencement à l'Eglise de Rome, comme fondée par les glorieux apôtres Pierre et Paul, chaque Eglise particulière, c'est-à-dire tous les Chrétiens dans chaque partie du monde, se sentait obligée de s'harmonier dans la foi avec cette antique et illustre Eglise et de chérir inviolablement sa communion. Le successeur de Pierre, même dans des circonstances si défavorables, veillait sur les intérêts de la Religion en Asie, en Afrique, aussi bien qu'en Europe, et proscrivait avec autorité toute erreur opposée à la révélation divine, et tout usage renfermant un danger pour son intégrité.

» L'office pontifical est d'institution divine et tout-à-fait indépendant de toutes les vicissitudes auxquelles la principauté temporelle est sujette. Quand le Christ notre Seigneur promit à Pierre qu'il bâtirait son Eglise sur lui comme sur un roc, il lui donna l'assurance que les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre elle. Ce qui implique nécessairement que son office est fondamental et essentiel à l'Eglise, et doit continuer jusqu'à la fin des temps. Pierre fut constitué pasteur des agneaux et des brebis, c'est-à-dire du troupeau entier du Christ, lequel par lui forme un seul bercail sous un seul berger. Notre Seigneur, à sa dernière Cène, pria pour que ses disciples et ceux qui par leur ministère croiraient en lui ne fussent qu'un, comme son père et lui ne sont qu'un; et attendu qu'il est toujours exaucé, nous ne pouvons douter que cette unité ne soit un caractère inséparable de l'Eglise; par conséquent, l'office du Pasteur suprême par lequel l'unité est maintenue, ne saurait jamais cesser. Nous vous exhortons, Frères bien-aimés, à persévérer inébranlablement dans votre attachement à la chaire de Pierre, sur laquelle vous savez que l'Eglise est bâtie. Puisqu'il a plu à la divine Providence d'établir cette chaire dans la ville de

Rome, la capitale du monde païen, afin de faire éclater de la manière la plus frappante la victoire du Christ; celui-là est un schismatique et un prévaricateur, qui tente d'établir une autre chaire en opposition avec le siège de Rome ou indépendante de lui.

» Cette Eglise a été consacrée par le martyre des apôtres Pierre et Paul, qui lui ont légué toute leur doctrine avec leur sang. Le Christ notre Seigneur a placé la doctrine de vérité dans la chaire d'unité, et a chargé Pierre et ses successeurs de confirmer leurs frères, après avoir prié spécialement, pour que la foi de Pierre ne vint jamais à faillir. Au moyen de la tradition ininterrompue de cette Eglise, descendant des Apôtres à travers la succession des Evêques, nous confondons ceux qui par orgueil, par complaisance en leur propre sens, ou par quelque autre influence perverse, osent enseigner autre chose que ce que la révélation divine certifie, et tentent d'altérer la doctrine qui, comme les flots purs d'une source sans tache, en découle à travers le monde entier.

» Dans les circonstances de difficulté spéciale où l'Evêque suprême est placé, par la privation temporaire de son domaine temporel et des revenus qui y sont annexés, il convient que tous les enfants de l'Eglise donnent la preuve de leur sympathie sincère, en contribuant de leurs ressources à le mettre à même de faire face aux dépenses extraordinaires que le gouvernement de l'Eglise lui impose. Puisque le Saint-Siège a toujours veillé sur les Eglises de ces Etats avec une sollicitude maternelle, et nous a nourris du lait de la pure doctrine, comme des enfants nouveaux-nés, en nous donnant gratuitement tout ce qui était nécessaire pour nous conduire jusqu'à la pleine maturité de la vertu chrétienne, il convient que nous, qui avons reçu les trésors spirituels de sa charité désintéressée, nous procurions au Pontife exilé les nécessités temporelles dans le temps de sa détresse et de son affliction. Sur la proposition du très-révérend Archevêque de Baltimore, nous avons, unanimement et par acclamation, résolu de vous inviter à présenter vos libres offrandes, et nous avons dans ce but désigné le premier dimanche de juillet, qui tombe dans l'octave de la fête de Saint-Pierre et de Saint-Paul, pour

une collecte générale dans toutes les églises des Etats-Unis. Que chacun de vous, mettant de côté ce qu'il voudra, puisse présenter son offrande comme une preuve de son attachement envers le suprême Pasteur. Les collectes, faites dans le jour mentionné, devront être transmises sans délai dans chaque diocèse à l'Evêque respectif, qui les fera passer au métropolitain Archevêque de Baltimore, afin d'être mises à la disposition du Saint-Père, en témoignage de la sympathie de ses enfants spirituels des Etats-Unis, et comme une contribution pour l'aider à porter ses charges.

» Les sollicitations répétées des Evêques de diverses parties de l'Eglise auprès du Saint-Siège, ont engagé sa Sainteté à demander à tous ses collègues leurs conseils, par rapport au point de doctrine que la mère de notre Sauveur a été préservée par grace divine de toute souillure du péché originel. Cela a été considéré jusqu'ici comme une pieuse croyance, qui tirait sa force et sa sanction de la solennité de l'Immaculée Conception, célébrée depuis plusieurs siècles dans toute l'Eglise. Dans l'Orient, cette fête fut observée dès le cinquième siècle, sous le titre de Conception de sainte Anne, la mère de la sainte Vierge. On ne sait pas si elle a été introduite en Occident avant le neuvième siècle; partout dans toute l'étendue de l'Eglise, dès les temps les plus anciens, Marie a été appelée sainte et immaculée, comme il ressort des livres liturgiques et des écrits des Pères. Saint Ephrem de Syrie, dans le quatrième siècle, proclamait que sa pureté et sa sainteté étaient bien plus grandes que celles des plus sublimes esprits entourant le trône de Dieu, puisque c'est son tout spécial privilège d'être la Mère du Verbe incarné. « Elle est, » dit-il, une Vierge immaculée, sans tache, sans corruption, » toute chaste et libre de toute souillure et de toute flétrissure, » sure de péché, l'Epouse de Dieu, la Vierge Mère de Dieu, » inviolée, sainte, plus sainte que les Séraphins, et incomparablement plus glorieuse que toutes les armées célestes. » Quoique l'attention de l'Eglise, dans les âges primitifs, fût spécialement fixée sur le mystère de l'Incarnation, et que son autorité fût principalement employée contre les hérésies destructives qui l'attaquaient directement; cependant l'honneur de la Vierge-Mère fut revendiqué par elle, toutes les fois

qu'il fut mis en question. Quand Nestorius essaya de diviser le Christ, attribuant à sa nature humaine une personnalité distincte, le grand Concile d'Ephèse, en proscrivant cette nouveauté, proclama Marie la mère de Dieu, conformément à la constante doctrine de toute l'antiquité. Sa virginité perpétuelle fut déclarée dans la suite, quand des novateurs osèrent la nier. Son exemption de tout péché actuel fut établie par le saint Concile de Trente, dans une définition de foi; et la même autorité vénérable la désigna comme *Immaculée*, dans une déclaration adjointe aux canons, touchant le péché originel. Les Pères déclarèrent que ce n'est pas leur intention de renfermer la bienheureuse et immaculée Vierge Marie dans ces décrets, mais qu'il faut observer à cet égard les constitutions du Pape Sixte iv. Ce Pontife, par suite de disputes qui s'élevaient sur la Conception de Marie, avait trouvé nécessaire de défendre sous des peines graves de traiter d'hérésies, ou le pieux sentiment de l'Immaculée Conception, ou le sentiment contraire. Il arriva, par rapport à ce point de doctrine comme sur plusieurs autres, que dans le progrès des temps, des doutes s'élevèrent sur la tradition et la foi de l'Eglise. Les disputes qui naquirent à ce sujet furent tolérées par elle avec les mêmes considérations et la même patience, que le conflit de sentiments par rapport à la nécessité des observances légales avait été souffert dans le premier concile de Jérusalem, jusqu'à ce que la voix de Pierre termina la discussion. L'Eglise s'abstint d'un jugement décisif tant que l'excitation subsista, se contentant que les parties contendantes protestassent de leur soumission sans réserve à son autorité, et remettant à examiner mûrement toute preuve et toute difficulté et à les peser au poids du sanctuaire. Mais en laissant aux théologiens le droit d'investigation privée, les Pontifes eurent soin de maintenir l'usage de célébrer la fête et défendirent sous des peines graves toute expression publique d'un sentiment dérogeant à la croyance pour laquelle les fidèles avaient un pieux attachement.

» Puisque les divines Écritures enseignent que tous les hommes ont péché en Adam, et que nous sommes par nature enfants de colère, la Vierge Marie, comme descendante naturelle d'Adam, aurait encouru la peine commune, si elle n'en

avait été préservée par grace divine. — L'ange Gabriel l'assura qu'elle avait trouvé grace devant Dieu, et la salua pleine de grace. Elle fut déclarée bénie entre toutes les femmes, et par le messager céleste, et par sa cousine Elisabeth parlant sous l'inspiration du Saint-Esprit. Saint Irénée la représente comme réparant par son obéissance les maux causés au genre humain par la désobéissance de la mère de la famille humaine. Son exemption de la malédiction générale peut être inférée de ce fait, qu'elle a été choisie pour être la mère de notre Rédempteur, dont le corps a été formé de sa substance. Saint Augustin, en parlant du péché actuel, que dans les termes les plus forts il attribue à tout enfant d'Adam, observe qu'il ne faut pas l'entendre en ce sens, qu'il y enferme la Vierge-Mère, touchant laquelle il ne saurait souffrir qu'on conçût aucune pensée ayant trait au péché, pour l'honneur de notre Seigneur : « Car nous savons, dit-il, que grace lui a été donnée pour triompher de toute espèce de péché, puisqu'elle a été choisie pour concevoir et mettre au jour Celui qui est essentiellement et souverainement libre du péché. » — Guidés par ce principe très-juste, nous pouvons interpréter les assertions générales des Pères, sans préjudice de l'unique et bienheureuse créature dont le sein, comme une châtée sanctifiée, a porté notre Rédempteur et dont les mamelles l'ont allaité.

» La foi vivante et la tradition orale de l'Eglise doivent être regardées comme l'écho d'une antique tradition apostolique et comme l'authentique expression d'une vérité révélée. Le Saint-Esprit est toujours avec les successeurs des Apôtres, pour les guider vers toute vérité et pour leur retracer les doctrines qui ont été originairement enseignées par le Christ, et qui resteront toujours, quand le ciel et la terre passeraient. Il veille sur eux, afin que la doctrine révélée soit conservée libre de tout mélange d'erreur.

» Nous ne voulons pas anticiper le jugement solennel de l'Évêque suprême, mais en même temps nous vous exhortons tous, Frères, à continuer d'entretenir une tendre dévotion pour la mère de notre Seigneur, puisque l'honneur que vous lui payez est fondé sur la relation qui l'unit à lui et est un hommage rendu au mystère de son Incarnation. Plus vous vé-

nérez la Mère comme la plus pure et la plus sainte des créatures, plus vous manifestez un sentiment profond de la divinité du Fils. Aussi les pieux serviteurs de Marie, dans les temps anciens et dans les nouveaux, ont-ils toujours été distingués par leur zèle à soutenir les mystères de la foi. Depuis saint Ephrem de Syrie jusqu'à saint Bernard de Clairvaux, et depuis saint Thomas d'Aquin jusqu'à saint Alphonse de Liguori, tous ont brûlé de l'amour de Jésus-Christ, et ont été distingués par la pureté de leur vie et par leur zèle pour la perfection chrétienne. Au contraire, ceux qui ont attaqué la vénération de la sainte Vierge, sont aisément tombés jusqu'à nier la divinité de son Fils. La dévotion envers Elle est un rempart avancé de l'Eglise, qui protège la foi dans les divins mystères.

» Nous ne doutons pas, Frères bien-aimés, que la puissante intercession de Marie obtiendra, par les mérites de Jésus-Christ notre Seigneur et Rédempteur, du Père des lumières et du Dispensateur de tout don, la lumière et l'aide nécessaires pour le pasteur suprême de l'Eglise et les grâces et les bénédictions désirables pour le peuple chrétien. Quand nous jetons un regard sur le monde chrétien, et que nous voyons les trônes renversés, les monarques fuyant dans la crainte, la société agitée de convulsions, des erreurs désastreuses répandues au loin par les infatigables efforts d'hommes impies, la confusion et le désordre prévalant presque partout, nous sommes affligés presque jusqu'au désespoir; mais lorsque nous élevons nos pensées là haut jusqu'au royaume de lumière et d'amour, où Marie siège près du trône de son divin Fils, nous nous sentons remplis de la confiance que celle qui, au pied de la Croix, nous a tous reçus pour ses enfants dans la personne du disciple bien-aimé, plaidera efficacement notre cause. Par Elle, nous avons reçu toute grâce, puisqu'elle a mis au monde Celui qui nous a rachetés de son sang et que par Lui elle a écrasé la tête du serpent infernal. Allons donc avec confiance au trône de miséricorde, nous reposant sur les mérites infinis de Jésus-Christ notre unique Sauveur, et nous recommandant aux prières de sa sainte Mère, qui est toujours exaucée, à cause du lien intime qui l'unit à Lui et du tendre amour qu'elle a pour Lui. Demandons que la tête de l'hydre de l'hérésie puisse être écrasée

pour toujours, que la vérité révélée dans toute sa plénitude soit reconnue par tout le genre humain et que la prière du Psalmiste s'accomplisse : « Que le peuple vous loue, ô Dieu ! que tout le peuple vous glorifie ! » Prions pour que toute division et toute dispute cessent, et que tous ceux qui portent le nom de Chrétien soient unis dans la même communion religieuse, entretenant soigneusement l'unité de l'esprit dans le lien de la paix. Demandons en même temps avec un redoublement de ferveur que tout scandale soit expulsé du troupeau du Christ, et que la pureté de la morale et les grandeurs de la sainteté arrivent à fleurir partout.

» Prenez, Frères bien-aimés, le bouclier du salut et le glaive de l'Esprit qui est la parole de Dieu. Quant à nous, priant en tout temps et implorant le secours des Saints, nous demandons que la parole nous soit donnée, afin que notre bouche s'ouvre avec confiance pour vous annoncer le mystère de l'Évangile. La paix soit avec vous, Frères, et la charité avec la foi en Dieu le Père, et en Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

(Suivent les signatures des vingt-cinq Archevêques et Evêques.)

93. Après avoir lu ces belles lettres synodales, on n'a pas de peine à convenir que rien n'est plus instructif ni plus saisissant que la parole des premiers pasteurs de l'Eglise, dont on ne se lasse jamais d'entendre la voix. Il y a pourtant quelque chose qui parle plus haut encore que leurs écrits et leurs discours : ce sont les vertus dont ils laissent parmi nous le souvenir, quand la Providence vient les ravir à leurs troupeaux. Monseigneur Manglard, évêque de Saint-Dié, était mort au commencement de 1849 ; mais sa mémoire, comme celle du juste, s'était conservée au milieu des bénédictions des peuples et d'une profonde estime à laquelle personne ne pouvait se refuser. Peu de mois après, on vit paraître à la gloire du prélat, ou plutôt à celle de la grace de Dieu, plusieurs notices historiques qui, en racontant les belles actions de ce pieux Evêque et les services rendus par lui à l'Eglise, faisaient nécessairement son éloge. Voici celle que nous avons jugée la plus propre à intéresser et à édifier nos lecteurs.

« Mgr Daniel-Victor Manglard naquit à Paris le 11 février

1792. Sa mère, qui l'aimait tendrement, sut lui inspirer de bonne heure de grands sentiments de piété. Il redoubla de ferveur à l'époque de sa première communion. Son amour pour les graves études, la régularité de sa conduite et ses goûts ecclésiastiques, qui s'annoncèrent jusque dans les goûts de son enfance, furent des indices peu équivoques de la carrière à laquelle il était destiné. Il entra en 1814 au séminaire de Saint-Sulpice, où la solidité de son esprit, l'assiduité de son travail et la fidélité de sa mémoire, le placèrent bientôt au rang des élèves les plus distingués. Dès la première année, on lui confia la direction de l'académie fondée par M. Fayet. Promu au sacerdoce à la fête de la Sainte-Trinité 1817, il fut placé à Saint-Thomas-d'Aquin, comme prêtre administrateur. Son séjour dans cette paroisse ne fut que de deux années; quoique bien jeune encore, il sut y mériter l'estime et l'affection de tous. C'est surtout à cette époque de sa vie qu'il faut faire remonter les relations honorables qui le suivirent jusqu'à la tombe.

» Lorsque M. Manglard était encore élève à Saint-Sulpice, Mgr Dubourg, alors évêque de la Nouvelle-Orléans, sut apprécier les rares qualités du jeune prêtre; à peine de retour dans son diocèse, il s'empressa de lui conférer le titre et la charge de vicaire-général. Cet honneur le mit à même de rendre de grands services aux missions d'Amérique.

» Mais Dieu appelait ailleurs son serviteur. Nommé premier chapelain de l'Ecole militaire de Saint-Cyr, M. Manglard, malgré les difficultés qui l'entouraient, sut faire respecter son ministère, gagner le cœur d'un grand nombre d'élèves et leur inspirer ces généreuses et chrétiennes dispositions que plusieurs portèrent sur les champs de bataille de l'Afrique et qui adoucèrent les derniers moments du général Damesme, blessé mortellement dans les rues de Paris. Pour continuer le bien qu'il faisait dans cette école, il refusa les lettres de vicaire-général titulaire que lui offrit alors Mgr Charrier de la Roche, évêque de Versailles.

» L'éducation de la jeunesse allait à son cœur comme à ses habitudes. En 1824, il accepta la place de premier aumônier du collège Louis-le-Grand, qui était devenue vacante par la nomination de M. Guillon à la chaire d'éloquence

sacrée. Son cours d'instructions religieuses, divisé en trois parties, chacune de trois années, et gradué sur la force respective des divisions, atteste par le fond et la forme tout ce qu'il apportait d'étude, de soin et de conscience à l'enseignement catholique. M. Manglard demeura dans ses fonctions modestes mais utiles tout ce qu'il avait été jusque-là, doux, conciliant, appliqué, aussi éloigné d'une criminelle indulgence que d'une repoussante sévérité. Il sut plaire aux maîtres comme aux élèves, en montrant à tous ce que c'est qu'un prêtre zélé et fidèle à ses devoirs. Les loisirs que lui laissaient ses fonctions d'aumônier, il les consacrait à la prédication; les chaires de la capitale retentirent souvent de sa parole. Un fond riche, une exposition claire et méthodique, une diction pure et une mémoire qui n'oubliait rien de ce qui lui avait été confié, lui acquirent une réputation justement méritée. Plusieurs titres de vicaire-général ou des canonicats honoraires furent la récompense de son zèle. Les Evêques de France, ne pouvant s'attacher M. Manglard par des liens plus étroits, voulurent au moins qu'il appartint à leurs diocèses par des nominations purement honorifiques.

» L'année 1830 arriva. Entravés dans l'exercice de leurs fonctions, les aumôniers des collèges de Paris crurent devoir adresser au ministre de l'instruction publique de respectueuses mais énergiques représentations. M. Manglard prit part à cette mesure; il quitta comme eux, après les événements de Juillet, un poste où le bien était devenu presque impossible. Le gouvernement toutefois conservait à M. Manglard son logement et son traitement; il lui demandait une seule chose, d'attendre que l'administration décidât s'il devait reprendre ses fonctions. Le prêtre courageux et indépendant ne voulut pas de cette sorte de compromis. C'est alors que Monseigneur de Quélen, de douce et vertueuse mémoire, lui offrit la cure de Saint-Leu, à Paris. Comme c'était une cure de seconde classe, il fallait l'agrément ministériel; il fut donné au nouvel élu, mais d'assez mauvaise grace, et lorsqu'au lieu des griefs qu'on cherchait contre lui dans l'Université, on n'eut rencontré que d'unanimes regrets et d'universels éloges. Il resta six ans curé de cette paroisse, où il fit tout le bien qu'on pouvait attendre de lui, dans des jours difficiles et mauvais.

» De la cure de Saint-Leu, il passa en 1836 à celle de Saint-Eustache. Tout Paris applaudit à ce choix, excepté les habitants de Saint-Leu, pour qui le départ de leur pasteur fut un jour de larmes. Là comme ailleurs, M. Manglard fut l'homme de toutes les bonnes œuvres. Non content de consacrer une grande partie de son temps à la confession, à la visite des malades, aux soins de la charité, à la distribution de la parole sainte, et à des entretiens dans lesquels les anciens élèves de Saint-Cyr ou de Louis-le-Grand, devenus hommes, venaient retremper leur foi, il était membre de quatorze commissions. De ce nombre était la commission d'examen pour les écoles primaires, qui lui prenait un mois chaque année. Tous ceux qui avaient pu être témoins de son zèle et de son dévouement professaient pour lui une vénération profonde. C'était pour les ministres, le préfet, le conseil général et les chefs d'administration, une bonne fortune que de pouvoir être agréables au curé de Saint-Eustache; on savait que lui rendre service, c'était aider les pauvres de cette populeuse et intéressante paroisse. Ce même homme, si haut placé dans l'opinion et l'estime de tous, vivait avec les prêtres ses collaborateurs dans une touchante intimité; doux, accessible, bienveillant pour tous et n'ambitionnant d'autres distinctions qu'une part plus grande au travail.

» Un mérite si vrai et dont le curé de Saint-Eustache était le dernier à se douter, devait bientôt recevoir de la part d'une des gloires de l'épiscopat français une approbation précieuse. Mgr Gousset, évêque de Périgueux, le nomma en 1838 vicaire-général et chanoine honoraire de sa cathédrale. Lorsque deux ans après, Sa Grandeur fut transférée à l'archevêché de Reims, elle honora de la même faveur dans son nouveau diocèse son pieux et modeste ami. La décoration de la légion d'honneur suivit de près les dignités ecclésiastiques (1839). Enfin l'évêché de Saint-Dié étant venu à vaquer, M. Manglard fut désigné pour ce siège. Quitter Paris où il était né, renoncer à ses nombreux et honorables amis, s'arracher à des paroissiens qui l'aimaient et savaient tout ce qu'ils allaient perdre, fut pour lui un grand sacrifice. Mais la volonté divine avait parlé : il se décida à sécher les larmes d'une Eglise éprouvée depuis quelque temps par de trop fréquents veuvages.

» Mgr Manglard avait choisi pour armoiries le lion mort de Samson avec les abeilles qui sortent de la gueule du puissant animal ; il y joignit la devise : *De forti egressa est dulcedo*. Douce et mystérieuse légende ! il eut bientôt l'occasion de prouver qu'en la gravant sur ses armes, il l'avait gravée bien plus profondément encore dans son cœur. Mais on peut se convaincre que si la bonté du digne Evêque était proverbiale, elle n'excluait point ce discernement éclairé qui sauvegarde les qualités de l'âme et les empêche de dégénérer en faiblesse.

» Ce n'était point encore assez pour le clergé du diocèse. Depuis le rétablissement du siège de Saint-Dié, cette ville épiscopale, nous l'avons indiqué tout-à-l'heure, avait vu se succéder plusieurs pontifes qui tous n'avaient eu que le temps de lui montrer leurs vertus comme pour les lui faire mieux regretter. On en voulait un enfin qui consentit à dire : La mort seule me séparera de mon Eglise. A la première retraite, Mgr Manglard fut prié respectueusement de s'expliquer sur ce point. Il donna sans hésiter la réponse si ardemment désirée, si heureusement recueillie. De ce moment s'établit entre les prêtres et le premier pasteur une confiance sans bornes. On le chérissait comme un père, on l'écoutait comme un conseiller sûr et fidèle. Nous ne le suivrons point dans le cours de ses visites pastorales. Ses vives et pressantes exhortations, les interrogations adressées aux enfants, dont il aimait à s'entourer comme son divin Maître, sa bonté sympathique et communicative, sa simplicité qui répugnait à toute espèce de faste, enfin son zèle vraiment apostolique, lui gagnèrent promptement tous les cœurs. A Saint-Dié, à quelque heure du jour qu'on frappât à sa porte, on était sûr de rencontrer la même affabilité, douce et prévenante. Si sa foi sincère et profonde regrettait vivement, comme elle le devait, les dissidences qui séparent les protestants d'avec les catholiques, son accueil toujours bienveillant ne leur rappela jamais qu'il s'en souvenait dans les relations ordinaires de la vie. Faut-il s'étonner qu'avec cette conduite exemplaire, prudente et mesurée, l'Evêque de Saint-Dié ait traversé heureusement les événements de 1848 ? Cette soudaine catastrophe, au lieu de briser les liens qui l'unissaient à la ville, ne fit que les resserrer de jour en jour.

» Tout promettait à Mgr Manglard un épiscopat fécond en fruits de salut. Les cœurs étaient préparés déjà, la moisson blanchissait, lorsque le Seigneur enleva aux habitants des Vosges le Pontife qui avait toute leur affection. Le dernier jour de l'année 1848, le dernier aussi de ses fonctions épiscopales, parut être un des plus beaux de sa vie. Elle retentit encore dans tous les cœurs l'allocution fraternelle et chrétienne qu'il adressa à la garde nationale de l'arrondissement de Saint-Dié, lorsqu'elle vint lui demander de bénir ses drapeaux. Hélas ! le pieux Pontife avait épuisé toutes ses forces dans cette religieuse exhortation ; le lendemain, un rhumatisme aigu, qui plus tard fut suivi d'une hydropisie de poitrine, mit à une cruelle épreuve l'égalité de son caractère. Sa douceur inaltérable, sa confiance en Dieu, sa résignation si soumise, si pieuse, ne l'abandonnèrent pas un seul moment dans le redoutable passage de la vie à l'éternité. Il eut la consolation de voir combien il était cher à son troupeau. De toute part on se pressait autour de sa demeure pour savoir ce que l'on avait à craindre ou à espérer. La Religion ouvrit ses temples, pour invoquer les bénédictions de Celui de qui découle toute grace. Neuvaines et prières publiques, rien ne fut négligé pour faire au Ciel une sainte violence. Mais le Seigneur, toujours adorable dans ses conseils, en avait décidé autrement. Le mardi 13 février 1849, il fallut administrer au vénérable malade les derniers sacrements. Lorsque commença la triste mais édifiante cérémonie, les sanglots éclatèrent autour du Pontife. Lui seul, calme et recueilli, rassembla tout ce qui lui restait de force et s'écria : « Aimez-vous toujours » les uns les autres, comme je vous ai aimés, comme vous » m'avez aimé. Aimez-vous les uns les autres, et que rien » après moi ne vienne troubler cette paix qui a régné parmi » vous et qui a fait le bonheur de ma vie. » Il lutta encore quatre jours contre les progrès du mal qui le dévorait, et le 17 février à midi les cloches de la cathédrale annoncèrent aux habitants qu'ils avaient perdu leur Evêque. Cette belle âme, qui n'avait vécu que pour Dieu et pour la gloire de son Eglise, était allée recevoir là haut la récompense de ses vertus.

96. Le redoutable fléau, qui pesait sur l'Europe, continuait

à parcourir la France, et y exerçait de toutes parts d'affreux ravages. A Paris, le nombre des victimes était effrayant; et l'épidémie semblait s'attacher comme un cancer à cette cité désolée. Lorsqu'on croyait toucher à la période décroissante, le mal grandissait tout-à-coup, et l'on apprenait avec effroi que, malgré toutes les précautions de la prudence et tous les efforts de l'art, le fléau était en pleine recrudescence et frappait pour ainsi dire à coups redoublés. En présence d'un mal si opiniâtre, la Religion trouvait toujours de nouvelles consolations et des prières plus ferventes. Mgr l'Archevêque de Paris, désirant seconder la piété des fidèles, ordonna au commencement du mois de juin une neuvaine de prières solennelles, pour obtenir de la divine Providence, la cessation du choléra. Voici la lettre pastorale et le mandement du Prélat :

« Monsieur le Curé,

» Le fléau que nous nous efforçons de conjurer par nos prières continue ses ravages. Humilions-nous de plus en plus sous la main sévère qui nous frappe. La justice de Dieu n'est pas semblable à celle des hommes; elle a des trésors de miséricorde cachés dans son sein. Ah! si avertis par les malheurs publics et par cette voix du Seigneur que nous entendons retentir sur nos têtes, nous levions nos regards vers le Ciel, si nous détournions nos pas du sentier des vices; si nous apaisions dans nos cœurs les passions mauvaises; si à la vue du danger commun les âmes se rapprochaient, les haines s'apaisaient, les frères s'embrassaient, nous entrerions alors véritablement dans les vues de la Providence; comme elle nous tirerait le bien du mal, et notre tristesse serait changée en joie.

» Ce divin Maître sera plus particulièrement au milieu de nous, en quelque sorte, pendant cette octave du très-saint Sacrement. Il dressera sa tente au milieu de nos tentes. Allons tous à ce tabernacle, prosternons-nous sur le seuil de cette divine demeure. Là est le foyer de l'amour, là est la source toujours jaillissante des grâces et de toutes les indulgences célestes; c'est du cœur de Jésus qu'elles découlent. Versons dans ce cœur nos larmes, nos vœux, nos prières. Jamais dans

les nécessités publiques il ne s'est montré sourd à la voix de la pénitence et aux maternelles supplications de l'Eglise.

» Adressons-nous ensuite aux puissants intercesseurs que nous avons auprès de Dieu. Invoquons Marie conçue sans péché ; malgré nos infidélités, nos froideurs, notre indifférence, prions-la de se montrer toujours notre Mère.

» Nous avons aussi une sœur dans le Ciel. Cette grande cité s'est toujours honorée d'avoir pour protectrice spéciale la vierge de Nanterre, cette pauvre bergère, que la Religion a placée sur ses autels et dont la houlette puissante arrêta autrefois des torrents de calamités. Nous possédons son tombeau et ses saintes reliques, que nos pères regardaient comme leur palladium. Mais nous la savons surtout vivante dans la gloire et toujours prête à nous servir de patronne et d'avocate auprès de Dieu.

» Invitez donc les fidèles, monsieur le Curé, à redoubler de ferveur dans ces jours d'épreuves. Qu'ils ajoutent les bonnes œuvres à la prière. Nous avons déjà été témoin de dévouements admirables. Redoublons tous de zèle, de charité ; secourons-nous les uns les autres. Que les malades continuent à être soignés, les enfants à être recueillis, toutes les misères à être soulagées. C'est ainsi que nous apaiserons le Ciel, et c'est ainsi surtout que nous le gagnerons. »

(Suit le dispositif.)

Voulant joindre l'exemple au précepte et associer sa prière à celle de son peuple, le Pontife annonça qu'il se transporterait le 11, à l'église de Saint-Etienne-du-Mont, assisté de ses grands-vicaires et du chapitre métropolitain, dans le but d'offrir le saint sacrifice à la chapelle de Sainte-Geneviève, pour obtenir la cessation du choléra.

Sa Grandeur eût désiré pouvoir s'y rendre processionnellement, et c'était le désir d'une grande partie de la population ; mais en l'absence de l'autorisation du gouvernement, le Prélat ne crut pas devoir déférer aux vœux qui lui étaient manifestés à ce sujet. Il annonça seulement qu'il se rendrait à pied à Saint-Etienne et en manière de pèlerinage ; ce qui eut lieu en effet, aux acclamations de la foule sur son passage.

A la hauteur de la place Maubert et du marché, ce fut un

véritable triomphe ; la route était toute jonchée de fleurs , et c'était un hosanna universel sur le passage du Pontife.

L'église se trouvait déjà remplie par les fidèles de tous les rangs , mais surtout par le peuple qui avait envahi jusqu'au sanctuaire ; Monseigneur y fut reçu par le clergé de la paroisse et son vénérable pasteur , qui le remercia dans les termes les plus touchants de la tendre sollicitude qu'il daignait montrer dans cette douloureuse circonstance , et lui témoigna la grande confiance que sainte Gèneviève se hâterait de faire valoir ses vœux au pied du trône de la miséricorde.

Monseigneur répondit en chaire « qu'il ne savait comment rendre tous les sentiments dont son cœur surabondait dans ce moment..... que c'était d'abord une grande joie à la vue de cet élan de foi , dans des jours où l'on avait craint qu'elle ne fût éteinte , et puis sa douleur au milieu de tant de ~~sés~~ enfants que frappe le fléau.... Qu'il venait donc , père spirituel et Pontife , se prosterner au pied de l'autel et conjurer l'illustre vierge de Nanterre de venir en aide à son peuple. » Sa Grandeur promit de déférer à l'autorité le vœu exprimé d'une procession solennelle , ajoutant qu'elle serait heureuse que cette procession pût avoir lieu ; que dans le cas contraire il faudrait se soumettre , car la première règle du Chrétien est de respecter toutes les lois , celle de Dieu , celle de l'Eglise et celle de la patrie !

Il serait difficile de se faire une idée du recueillement , de la piété qui régnaient dans cette foule immense , tout le temps des saints mystères. Après leur célébration et la prière au tombeau de sainte Gèneviève , Monseigneur consentit à peine à prendre quelques instants de repos. Il savait que la multitude l'attendait au dehors malgré le mauvais temps , pour recevoir de nouveau sa bénédiction. Puis , exposé à la pluie , il regagna sa demeure , comblé de vœux et de bénédictions.

97. Les ravages du fléau , en s'étendant sur la France , donnaient aux pasteurs des âmes et aux congrégations religieuses l'occasion de multiplier les actes de charité et de pousser le dévouement jusqu'à l'héroïsme.. L'Eglise n'est jamais plus belle aux yeux de ses enfants ni plus respectable même à ses ennemis , que quand elle essuie les larmes des malheureux

ou qu'elle panse leurs plaies. Plusieurs ecclésiastiques trouvèrent la mort dans l'exercice de leur saint et glorieux ministère, et les congrégations des filles de la Sagesse et des filles de la Charité eurent à déplorer bien des pertes douloureuses pendant ces jours d'épreuves et de désolations. Dans l'impossibilité où nous sommes d'enregistrer tous les actes particuliers de courage et de dévouement qui se reproduisirent alors sur tous les points de la France, nous nous bornerons à citer ce que nous avons vu de plus près et de plus admirable en ce genre.

98. Un ecclésiastique dont le nom a été signalé à la reconnaissance publique par le rapport de M. le ministre de l'intérieur, M. l'abbé Fraignaud, curé de Saint-Sauveur de Nuaillé, près de La Rochelle, déploya un zèle dont il fut sur le point d'être victime. L'épidémie s'était attachée à cette paroisse, comme un vautour à sa proie; les victimes se succédaient sans interruption; l'effroi s'était emparé de la population tout entière. Les larmes étaient taries; on ne pleurait presque plus. Chacun s'estimait heureux d'être du monde et craignait que le chagrin ne provoquât la maladie. Les étrangers n'abordaient plus la paroisse, et les malades se trouvaient dans le même état que Job, quand il disait : Mes amis m'ont fui, mes proches m'ont abandonné, et ceux qui me connaissaient le plus particulièrement m'ont oublié. Ceux qui demeuraient dans ma maison m'ont regardé comme un inconnu; j'ai appelé mon serviteur, et il ne m'a point répondu; ma femme a eu horreur de moi, et j'en étais réduit à adresser des prières inutiles à mes propres enfants. (JOB XIX, 13.)

M. l'abbé Fraignaud, doué d'une force de corps peu commune et d'une énergie morale peut-être plus grande encore, se voua tout entier au service de ses paroissiens, et on le vit pendant plusieurs semaines consécutives, à toute heure de la nuit et du jour, rendre les services les plus pénibles aux malades et administrer aux mourants les derniers secours de la Religion. Devenu comme l'infirmier de ce vaste hôpital, il se multipliait pour être utile à tous; car de tous côtés on réclamait son assistance. Les malades se croyaient sauvés en le voyant paraître, et lorsqu'il parlait de les quitter, pour aller

soulager d'autres misères, plusieurs le retenaient par ses habits, en lui disant : « Si vous vous en allez, j'é vais mourir... »

La nature enfin succomba sous le poids d'un travail si accablant et si opiniâtre ; on dût craindre un moment pour les jours du pasteur. Mais la Providence voulait le conserver à son peuple ; il échappa comme par miracle et put continuer encore ses soins à son troupeau, qui ne cessait de bénir un si généreux dévouement. Un des prêtres auxiliaires du diocèse lui fut adjoint, et le nom de M. l'abbé Dutour se confondait plus tard avec celui du propre pasteur, dans les témoignages de reconnaissance que la population tout entière dut rendre à ses bienfaiteurs.

99. Parmi les victimes les plus illustres que l'épidémie fit en France à cette époque, il faut placer un homme, dont la perte fut vivement sentie par les amis de l'ordre dont il était un des plus fermes appuis. Nous voulons parler du maréchal Bugeaud. Par ses talents militaires, par son caractère énergique et plein de franchise, par ce bon sens qui souvent pour s'exprimer rencontrait l'expression la plus pittoresque et la plus capable de saisir vivement l'intelligence, il pouvait rendre à la patrie de grands et signalés services. La Providence en décida autrement. Frappé d'une violente attaque de choléra, le maréchal fut promptement réduit à la dernière extrémité. Le dimanche 10 juin, M. l'abbé Sibour, grand-vicaire de Paris, resté seul avec le malade, se disposa à lui administrer les derniers Sacrements. Les nombreux amis du maréchal l'entourèrent alors, exprimant, par leurs larmes et leurs sanglots, la douleur générale qui s'attache à la mort d'un grand citoyen, l'espoir du pays. Il reçut la communion avec la ferveur d'un chrétien et avec le calme de l'honnête homme. Avant de lui administrer le saint Viatique, M. l'abbé Sibour lui ayant adressé quelques paroles pour l'exhorter à la résignation et le préparer à une bonne mort, le maréchal répéta avec le ministre de Dieu : *Fiat voluntas tua.*

Quelque temps après, les symptômes les plus alarmants se manifestèrent ; l'agonie commença, mais elle ne fut ni longue, ni cruelle. Le maréchal rendit le dernier soupir, au milieu des larmes et des gémissements de tous ses fidèles amis, qui

se pressaient autour de ce lit de mort, pour l'embrasser et toucher une dernière fois la main de celui que le pays allait perdre. C'était une scène déchirante pour tous les spectateurs, mais un hommage éloquent rendu au grand citoyen qui disparaissait de la scène agitée de ce monde. Mgr l'Archevêque de Paris arriva à sept heures et demie, croyant revoir encore le maréchal. Le vénérable Prélat, placé en face de cette figure calme et sereine du défunt, lui donna une dernière bénédiction, signe de la paix et du bonheur réservés dans le Ciel aux actions qui sont grandes et glorieuses devant Dieu.

Tous les journaux payèrent un juste tribut d'éloges à l'illustre mort. Partout éclatèrent les témoignages de la douleur publique. M. Louis Veuillot, qui avait connu particulièrement le maréchal, termina par ces lignes éloquentes un article sur celui qui l'honorait de son amitié : « Sa mort a été chrétienne. Dieu n'a pas oublié que le vaillant soldat avait travaillé à agrandir l'empire de la Croix ; il s'est souvenu surtout des œuvres de charité dont il s'était toujours montré prodigue, et il l'a prévenu de toutes les graces qu'il accorde à ceux qu'il veut récompenser et bénir. Calme comme en un jour de bataille, le vieux guerrier a vu s'avancer d'un œil ferme le dernier ennemi dont il dût triompher ; il a reçu avec la foi et la simplicité d'un enfant les secours de la Religion ; et c'est après avoir suivi avec toute la liberté de son esprit les prières des mourants, qu'il a rendu à Dieu son âme purifiée par le sacrement de Pénitence. Spectacle auguste dont ceux qui l'ont vu ne parlent qu'en pleurant ! consolation suprême et la seule que puissent goûter les cœurs dévoués que ce malheur public atteint plus particulièrement ! »

Les obsèques du maréchal eurent lieu dans l'église des Invalides, avec la pompe et les honneurs militaires dus à son rang. MM. Molé et Bedeau prononcèrent sur sa tombe des éloges où étaient retracées les qualités de son esprit et de son cœur, et les actions honorables de sa vie. M. Molé termina son discours par ces phrases si remarquables :

« Il est mort au moment où devaient se vérifier des paroles prophétiques qu'il m'adressait il y peu de temps :

» Les factieux, me disait-il, ne connaissent pas nos soldats ;

jamais ils ne parviendront à les pervertir : l'armée sauvera la France.

» Illustre guerrier, votre fin toute chrétienne a été la sanction naturelle de votre vie. Recevez ce faible hommage d'une voix qui vous fut connue, d'un cœur qui ne vous oubliera pas, d'un Français inconsolable pour sa patrie, du vide que vous laissez parmi ses défenseurs ! »

100. Presque en même temps le redoutable fléau atteignait une autre illustration militaire. Le général Donnadieu mourut à Courbevoie, près Paris. Né protestant, il avait souvent et hautement déclaré que ses convictions les plus intimes le rattachaient à la Religion Catholique. Le P. de Ravignan, averti par un ami du général, se transporta le samedi 16 juin à Courbevoie. Le général était gravement malade du choléra ; il accueillit fort bien le P. de Ravignan, et dès cette première entrevue il lui dit d'un ton très-assuré : « Je vous donne ma parole d'honneur que je me ferai catholique. » Le lendemain dimanche 17, le P. de Ravignan revint auprès du général ; la mort approchait, mais le malade avait toute sa présence d'esprit. Sur une simple question, le général déclara qu'il voulait vivre et mourir catholique, apostolique, romain. Dès lors, l'Eglise, comme une tendre mère, recevait le vieux soldat dans son sein. Il remplit avec foi les derniers devoirs du Chrétien, et voulut lui-même, en présence de son médecin et de plusieurs personnes, renouveler la déclaration formelle et spontanée qu'il était catholique. Les honneurs de la sépulture chrétienne lui furent rendus, le jeudi 21 juin, dans l'église de Courbevoie.

101. Le mouvement religieux, qui s'était fait remarquer en Angleterre depuis quelques années, se continuait toujours, et le catholicisme faisait de grands progrès dans les classes riches et intelligentes, ainsi qu'on en pouvait juger par les conversions éclatantes que les feuilles publiques ne cessaient d'enregistrer. Il n'en était pas de même dans les classes pauvres. Quand la mort frappe en Angleterre un ouvrier chef de famille, ou que la trop grande misère chasse les enfants du foyer paternel, la charité officielle recueille ces orphelins ou ces abandonnés dans des *work-*

houses, maisons d'éducation ou de travail, affermées quelquefois à des spéculateurs protestants. Là, les enfants rencontrent ordinairement l'immoralité produite par le défaut de surveillance ; mais quant à la Religion, rien ne leur en rappelle le souvenir, rien ne vient en aide à leur foi pour la fortifier et la soutenir. On comprend les pertes que doit faire la Religion catholique, placée dans de semblables conditions. Ces pertes si déplorables pour l'Eglise, qui n'estime pas moins l'âme des pauvres que celle des riches, s'expliquent facilement par le système de charité publique qui tire de tous catholiques et protestants l'impôt destiné à soutenir exclusivement ces maisons, et qui n'offre aux Catholiques comme dédommagement que le bénéfice inévitable de l'apostasie.

Pour remédier à cet inconvénient, Mgr Wiseman, vicaire du district apostolique de Londres, fit un appel au dévouement des religieuses de la Délivrance en France, pour le seconder dans la réalisation d'un système d'établissement qui arracherait les enfants catholiques pauvres des *workhouses*, véritables tombeaux de leur foi. L'appel du savant et pieux évêque fut entendu des dames françaises, qui sollicitèrent à l'envi la faveur de l'exil : elles achetèrent un vaste parc, situé aux portes de Londres, dans un faubourg appelé Norwood. A force de soins et de sacrifices, ce terrain fut approprié à l'œuvre. Témoins de tant de zèle, les dames catholiques de l'Angleterre n'ont pas voulu rester en arrière ; elles ont fondé une association pour être en dehors du cloître le conseil et la main des religieuses. Huit orphelines ont déjà été recueillies dans le nouvel asile ; une école d'externes a été ouverte, malgré le mouvement que se sont donné les ministres protestants pour discréditer le couvent auprès des familles. Cette œuvre de charité est appelée à prendre de grands développements et servira utilement la cause de la Religion.

102. En Espagne, le clergé se voyait réduit à un état de pénurie qui, malgré les intentions bienveillantes manifestées plusieurs fois par le gouvernement, se continuait toujours au grand détriment de la Religion, dans ce royaume éminemment catholique. Des voix généreuses plaidèrent sa cause dans le parlement ; et aux dernières séances des Cortès, l'attention publique fut vivement excitée par un remarquable discours de M.

Illa Baraguer, à l'occasion du travail législatif, relatif à la situation financière de l'Eglise d'Espagne.

Après avoir signalé l'importance et les bienfaits de la Religion pour la société civile comme pour l'homme individuel ; après avoir montré l'histoire et les gloires de l'Espagne, toujours étroitement liées à l'histoire et aux gloires du Catholicisme, et laissé la politique suivie par son gouvernement dans la question romaine, en conformité si complète avec les sentiments du pays, M. Illa Baraguer supplia les ministres et le Congrès de se tenir, par rapport à la circonscription nouvelle des Eglises, en garde contre une mesquine économie qui tendrait, soit à rendre très-difficile le ministère d'Evêques préposés à des diocèses trop étendus, soit à supprimer des sièges épiscopaux d'une grande illustration dans les annales de l'Espagne catholique. Il les exhorta aussi, quant aux bénéfices ecclésiastiques, à respecter des fondations qui sont la propriété des familles, la propriété étant un édifice délicat qu'on ébranle en enlevant une seule pierre ; et il engagea l'Etat à ne pas contribuer, par des suppressions faites à la légère, à augmenter cet encombrement des carrières civiles et administratives dont souffre l'Espagne, comme le reste de l'Europe. Enfin quant à l'enseignement ecclésiastique et à l'organisation des Séminaires, il demanda qu'on n'oubliât pas les dispositions du saint Concile de Trente, et qu'on cherchât sincèrement à concilier la liberté de l'enseignement épiscopal, qui est la garantie d'une doctrine pure, et le droit de prendre des grades universitaires dont les ecclésiastiques ne sauraient être privés.

Ce discours obtint beaucoup de faveur dans le parlement et dans le public.

103. En Afrique, le zèle des prêtres catholiques n'était pas sans succès. Nous en donnerons pour preuve les charmants détails qu'on va lire, et que nous empruntons à une lettre écrite d'Alger et adressée à un journal religieux de Paris :

« M. l'abbé Pelletant, doyen du chapitre, a procédé, dans la chapelle de Saint-Régis des prêtres auxiliaires, aux cérémonies du baptême d'une jeune algérienne, Fatma-Ben-Mimi, issue d'une famille mauresque très-honorable. La néophyte, âgée de douze ans, a reçu de ses parrain et marraine le

nom de Louise-Marthe. Le surlendemain, jour de la Fête-Dieu, la nouvelle chrétienne a fait sa première communion et reçu la confirmation à la Cathédrale. Ce fait prouve combien les préjugés musulmans tendent à s'effacer petit à petit, et les nombreuses conquêtes que ferait maintenant le christianisme sur la terre d'Afrique, si les chrétiens du pays, au lieu de scandaliser en trop grand nombre les indigènes par leur impiété, leur donnaient des exemples de vertus qui pussent leur faire aimer notre sainte Religion. La jeune Louise n'est pas une enfant orpheline arrachée à sa famille; elle ne l'a jamais quittée, et depuis son baptême ne compte pas davantage s'en séparer. Sa mère, loin de contrarier en elle le désir d'embrasser la foi chrétienne, l'a laissée parfaitement libre. Plusieurs faits remarquables de la vie de cette enfant, en qui sans doute la grâce agissait depuis longtemps, l'avaient fait considérer comme une *marabouta*, comme une sainte, au point que ses paroles y sont devenues comme des oracles, comme sa conduite un sujet d'édification.

« La mère et la tante de la jeune personne ont voulu assister aux cérémonies du baptême; elles les suivaient avec un intérêt difficile à décrire. Elles sont beaucoup plus longues et beaucoup plus imposantes, vous le savez, pour les adultes que pour les enfants. La mère était tellement pénétrée de l'action sainte qui purifiait sa fille de la tache originelle, qu'elle a voulu pour ce jour faire blanchir tout l'intérieur de sa cour et de sa maison. Elle avait déployé des tentures de soie, et le salon était une espèce de reposoir. Passant par-dessus les usages musulmans, qui sont si sévères à l'égard des hommes, elle a voulu que le prêtre qui avait baptisé sa fille et le *Rhamni*, le Français qui lui avait servi de parrain, vinssent la visiter. Non, jamais tant de joie ne fut exprimée sur visage humain, que celle qui rayonnait sur le visage ce jour-là découvert de cette pauvre mauresque. Elle raconta qu'une plante semée par elle, quelques mois auparavant, avait donné sa première fleur le jour où Louise avait été baptisée; une seconde avait épanoui le jour où elle avait fait sa première communion.

» Plusieurs membres du vénérable chapitre d'Alger se sont mis à étudier l'arabe, et déjà peuvent entrer en relations avec les indigènes. Ces braves gens, qui naturellement ont beaucoup

de respect pour nos prêtres, sont très touchés des preuves de dévouement qu'ils leur donnent dans leur amitié, comme très-étonnés des différences qui existent entre leur caractère et celui de la plupart des Français. Espérons que cette mission modeste et pacifique portera ses fruits et préparera le retour des infidèles au jour marqué par la Providence. »

104. L'Eglise avait toujours des persécutions à soutenir dans ces contrées lointaines, dont la situation religieuse est pour nous la source de tant de douleurs et aussi de tant d'édification. Une lettre adressée à M. de Montalembert, représentant du peuple, par un missionnaire du Tong-King, M. l'abbé Masson, renfermait comme un abrégé aussi intéressant que complet de la marche des affaires religieuses dans ce pays.

« Depuis 1838, dit le missionnaire, une persécution cruelle pèse sur le Tong-King et la Cochinchine, qui ne forment qu'une seule monarchie. Grâce à Dieu, cette persécution a donné à l'Eglise un assez bon nombre de martyrs (plus de cent); nouvelle preuve que cette Eglise catholique, que l'on a dit si souvent morte ou mourante, a toujours cependant du sang à verser. Il serait trop long d'entrer dans le détail de tous les actes de cruautés exercés contre nous par les persécuteurs, et de tous les traits de courage sublime que cette persécution a fait éclater. Je vous dirai seulement que sur plus de cinquante, tant missionnaires européens que prêtres indigènes, arrêtés et emprisonnés pour la foi, un seul prêtre indigène nous a affligés par une lâche défection. Quelques-uns, en très-petit nombre, après avoir généreusement confessé leur foi au milieu des plus cruels tourments, ont été ensuite mis en liberté, soit par l'intervention du gouvernement français, soit par suite d'une amnistie accordée à la suite d'un changement de règne. Tous les autres ont eu le bonheur de sceller leur foi de leur sang. Je ne sais si les annales de l'Eglise présentent beaucoup de faits qui l'emportent sur celui-là. Il est vrai que les simples chrétiens en général n'ont pas donné l'exemple du courage et de la fermeté que nous étions en droit d'attendre d'eux. Nous avons été attristés par la faiblesse de plusieurs, mais la constance héroïque de quelques autres nous a surabondamment consolés. »

Le pieux missionnaire raconte ensuite comment l'impie Minh-

Menh, auteur de cette persécution et qui joignait à la cruauté de Néron l'astuce de Julien l'Apostat, périt à la fleur de l'âge, laissant la Religion catholique plus florissante au Tong-king qu'avant son règne. Moins cruel que lui, son fils et son successeur, Thien-Tii, ne porta point de nouveaux édits de persécution, mais il laissa exécuter les anciens; et ainsi le sort des fidèles dans ce vaste empire dépendait du plus ou moins de cruauté des mandarins, qui, malgré leur tolérance assez ordinaire, ne laissaient pas de montrer de temps à autre leurs mauvaises dispositions intérieures, et de rendre le sort des chrétiens pénible et dangereux.

Et cependant la Providence permet d'entrevoir un meilleur avenir. « Il n'est bruit en ce moment, dit le missionnaire à la fin de sa lettre, que d'un prétendu édit de liberté qui serait sur le point de paraître. Le Conseil royal s'assemble souvent pour cet objet. La plupart des mandarins membres du Conseil et le jeune roi lui-même penchent à accorder la liberté religieuse. La honte de revenir sur ce qui a été fait les retient. Mais la crainte des Français et le désir de conserver la paix intérieure du royaume sont aussi des considérations d'un grand poids. De plus, l'un des premiers mandarins du royaume, et fort en faveur à la cour, insiste avec force sur l'inutilité et même le danger de la persécution, qui jusqu'à présent, dit-il, n'a engagé aucun chrétien à abandonner sa religion, ni empêché aucun païen de se convertir, et qui n'a eu d'autres résultats que de mettre le trouble dans le royaume et de donner à beaucoup de mandarins l'occasion d'extorquer beaucoup d'argent. C'est un mandarin chrétien, son confident, qui nous a dit cela. Il est donc probable que tôt ou tard nous aurons la liberté de religion. En attendant, quoique nous ne jouissions pas encore de cette liberté, puisque les anciens édits de persécution subsistent toujours, cependant nous ne sommes plus traqués comme sous Minh-Menh, et, ce qui vaut encore mieux, nous pouvons, sans trop de difficultés, vaquer à tous les exercices de notre ministère. Aussi les païens se convertissent, et les chrétiens peuvent remplir tous leurs devoirs de religion : c'est là l'essentiel. »

105. Les missions de la Chine prenaient de jour en jour de nouveaux accroissements. « La brèche est ouverte, écrivait un pieux missionnaire, tôt ou tard le Catholicisme sera infaillible-

ment maître de la place. Vienne l'heure de la Providence, et nous marcherons d'un pas rapide à la sainte croisade. »

106. En Orient, les progrès du Catholicisme étaient bien plus sensibles encore. Grace au zèle des Lazaristes et de leurs serventes auxiliaires, les Filles de la charité, le bien s'opérait avec une facilité qui semble tenir du prodige, quand on envisage les difficultés de tout genre que doivent rencontrer ces apôtres de la foi et de la civilisation. Fonder des imprimeries dans le but d'opposer de bons livres aux livres dangereux que sèment de toutes parts l'hérésie et l'impiété, ouvrir des écoles pour répandre dans la génération naissante les lumières qui aident au progrès de la foi, se vouer au soulagement des malades dans les hôpitaux et à domicile, et frapper les yeux des infidèles par le spectacle d'une charité inépuisable qui les dispose à aimer une religion qui ne s'annonce que par des bienfaits : voilà ce que ces âmes courageuses et habiles ont su entreprendre et soutenir dans toutes les missions du Levant. Plus de cent quarante-quatre prêtres de Saint-Lazare et cent trente filles de Saint-Vincent de Paul exercent ainsi l'apostolat des missions de l'enseignement et de la charité dans neuf Etats, dont les principaux sont : en Europe, la Turquie ; en Asie, la Chine ; en Amérique, les Etats-Unis.

107. Quand on réfléchit attentivement sur cette conduite de la Providence qui conserve cette religion et étend son règne au loin d'une manière si admirable, on ne peut s'empêcher d'être profondément ému. Toutes ces missions étrangères ne sont guères soutenues, sous le rapport matériel, que par les faibles ressources dont peut disposer l'œuvre de la *Propagation de la foi*. C'est donc avec le denier du pauvre que ces maisons d'éducation, ces hôpitaux, ces bonnes œuvres de tout genre se fondent et se perpétuent. De qui pourrait venir une semblable merveille sinon du Dieu qui, au commencement des siècles, a tout fait de rien, et qui, à la naissance de l'Evangile, a choisi les instruments les plus faibles, des hommes nuls selon le monde, pour confondre la sagesse humaine et se réserver à lui toute la gloire de son œuvre ?

Lorsqu'ensuite on calcule les services rendus à la Religion par

ces filles héroïques, qui vont affronter tant de périls avec une sérénité et une force d'âme que la foi seule peut leur inspirer, on éprouve le besoin de bénir l'Eglise du soin qu'elle prend de favoriser les vocations à la vie religieuse, et d'éterniser dans son sein l'amour de cette virginité qui transforme de simples femmes en autant d'apôtres. Sans doute il est douloureux pour les familles que la Providence appelle à donner des religieuses au monde, de voir s'éloigner d'elles de jeunes personnes ordinairement pleines de mérites, et sur lesquelles on fondait des espérances humaines; il est dur de s'entendre dire comme autrefois à Abraham : Conduis ton enfant sur la montagne où je veux qu'il me soit sacrifié. Il est bien permis à une bonne mère de pleurer alors, car la nature a des droits qu'il faut toujours respecter. Mais si tant d'autres mères sont condamnées à répandre des larmes abondantes sur les enfants que la patrie arrache de leurs bras, pour les enrôler sous ses étendards et les lancer au milieu des périls de la guerre, pourquoi une mère chrétienne se plaindrait-elle d'avoir aussi quelques larmes à verser, lorsque la Religion, cette patrie du vrai fidèle ici-bas, lui demande le sacrifice d'une fille chérie pour l'employer au plus saint usage, et à la plus noble des missions? Qu'on examine, qu'on éprouve cette vocation naissante, par une opposition sérieuse, et quelquefois par une longue résistance; rien de plus juste, rien de plus nécessaire, car il ne faut que des âmes fortement trempées pour ce ministère de charité et de dévouement. Mais quand la voix de Dieu s'est fait assez clairement entendre, que la mère lui abandonne enfin le trésor qu'il réclame, et que pour se consoler en femme chrétienne, elle songe à la gloire qui va se rattacher, devant Dieu et devant les hommes, au sort de sa fille, désormais vouée à toutes les œuvres éclatantes que nous avons signalées plus haut.



VIII.

108. Sa Sainteté Pie ix, consulté par l'Evêque de Langres, lui délivre un bref pour tout le temps de son mandat de représentant à l'Assemblée législative; exhortations de Mgr Parisis à ses diocésains. — 109. Bénédiction de drapeaux par Mgr l'Evêque d'Amiens. — 110. Discours de Mgr l'Evêque de Poitiers, à l'occasion de l'inauguration du chemin de fer de Chartres. — 111. Mgr Mioland, Evêque d'Amiens, nommé coadjuteur de Mgr l'Archevêque de Toulouse. — 112. Eloge de Mgr Affre, couronné par l'Académie française. — 113. Etudes de M. Le Glay, sur l'histoire ecclésiastique de Cambrai; le *Cameracum christianum*. — 114. Vie de N. S. Jésus-Christ par Ludolphe le Chartreux. — 115. Une affreuse inondation à Saint-Etienne; la Vierge du jardin des Frères Maristes. — 116. Déplorable conduite de M. l'abbé Chantôme. — 117. *L'Association de propagande antisocialiste*. — 118. Arrivée des troupes françaises sous les murs de Rome; proclamations du général Oudinot. — 119. Messe d'action de grâces à Saint-Louis des Français. — 120. Députation au général Oudinot. — 121. Rétablissement de l'autorité pontificale à Rome. — 122. Nouvelle proclamation de Pie ix à ses sujets bien-aimés. — 123. Sacre de Mgr de Salinis et de Mgr Jaquetmet dans l'église métropolitaine de Bordeaux. — 124. Départ de Mgr Jaquetmet pour son diocèse. — 125. Passage de ce prélat dans le diocèse de la Rochelle.

108. En France, les efforts des amis de la Religion se soulevaient pour la défense de ses droits et le triomphe de sa cause. C'est pour la mieux servir qu'un des prélats les plus distingués de notre époque, Mgr Parisis, évêque de Langres, avait consenti à se séparer encore une fois, et pour si longtemps, d'un troupeau cher à son cœur. Elu par la voix du peuple, sa place était marquée parmi les représentants de la nation, à l'Assemblée législative, comme elle l'avait été à la constituante, où la sagesse et les lumières de ce pieux pontife avaient été si utiles; dans de bien graves circonstances. Mais, obligé à la résidence au milieu de son diocèse par les saintes lois de l'Eglise, le prélat se devait à lui-même et à l'édification publique de demander hautement une dispense au Chef suprême de la Catholicité et de faire régulariser aux yeux de tous sa position vraiment exceptionnelle.

Il s'empresse donc de consulter de nouveau le Souverain Pontife, le conjurant de lui indiquer le parti qu'il devait prendre, en déclarant qu'il n'avait qu'un désir, celui d'accomplir la souveraine volonté de Dieu, qui lui serait manifestée par la décision de son premier Représentant sur la terre.

Voici la réponse dont le Saint-Père honora l'éminent Prélat :

« Pie IX

» A notre vénérable frère, salut et bénédiction apostolique.

» Par votre très-respectueuse lettre du 4 de ce mois, vous nous faites connaître, vénérable frère, les inquiétudes actuelles de votre âme. Elu représentant à l'Assemblée nationale, vous êtes obligé de demeurer à Paris, loin de votre cher troupeau, et vous ne pouvez satisfaire régulièrement à la loi de la résidence comme vous en auriez ardemment le désir. Pour cela, vous nous demandez avec instance de vous venir en aide dans cette anxiété, attendu que dans cette affaire vous ne désirez rien tant que de vous soumettre entièrement à notre volonté et de trouver votre repos dans son accomplissement.

» Nous vous félicitons avant tout et vous louons de votre sollicitude pastorale, et dans le désir de pourvoir à votre tranquillité, nous vous accordons par ces présentes, vénérable frère, et en vertu de notre autorité apostolique, nous vous communiquons, pour tout le temps que durera votre mandat de représentant, le droit et la liberté d'être licitement et sans inquiétude absent de votre diocèse. Nous vous accordons bien volontiers cette facilité, vénérable frère, car nous avons la pleine et ferme confiance que dans l'accomplissement de cette charge, appuyé sur le secours de Dieu, vous ne manquerez jamais aucune occasion d'employer tous les moyens que vous suggéreront votre piété, votre prudence, votre courage pour soutenir et défendre avec ardeur la cause de l'Eglise, ses droits, sa liberté, tout ce qui est dans ses intérêts.

» Du reste, nous sommes bien persuadé, vénérable frère, que, quoiqu'absent de corps, vous ne cessiez pas d'être présent d'esprit dans votre diocèse, ni de déployer constamment toutes

les ressources de votre active sollicitude, pour que pendant votre absence il ne lui arrive aucun dommage.

» Nous sommes heureux de cette occasion, pour vous donner de nouveaux témoignages et de nouvelles assurances de nos sentiments particuliers pour vous. Et, comme gage de ces sentiments, recevez la bénédiction apostolique, que nous vous donnons avec amour et de toute l'affection de notre cœur, à vous, vénérable frère, et à tout le troupeau confié à vos soins.

» Donné à Gaëte, le 14 juin 1849, dans la troisième année de notre pontificat.

» *PIE IX, Pape.* »

Se conformant à ces paroles bienveillantes, Mgr l'Evêque de Langres continua donc à partager assidûment les travaux de l'Assemblée, « surtout, comme il le dit, pour y défendre, en toute occasion, les droits et la liberté de l'Eglise, auxquels sont intimement liés les plus chers intérêts de la société. »

Cependant les besoins spirituels de son troupeau ne le préoccupaient pas moins, et voici les touchantes et pressantes exhortations qu'il adressait à ses fidèles diocésains, en leur donnant connaissance du bref apostolique :

« Oh ! oui, demeurez fermes dans la foi, et résistez à toutes les nouveautés qui tendent à l'altérer dans votre esprit, car c'est plus que jamais en toutes choses la seule vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde ; puisqu'au milieu de ces tourbillons qui emportent le monde comme une paille légère et qui étourdissent les plus fermes esprits, il est plus vrai que jamais de dire que celui qui ne marche pas à cette lumière, marche dans les ténèbres. Ce n'est plus seulement pour les croyants, c'est pour tout homme intelligent et sincère qu'elle est évidente et certaine, cette parole du souverain Seigneur de toutes choses : « Je perdrai la sagesse des sages, et je réprouverai la prudence des hommes prudents. » C'est un aveu qui maintenant sort de toutes les bouches, même de celles qui, à d'autres époques, n'ont pas assez respecté l'action de la Providence : Dieu seul peut nous sauver !

» Mais il est bien évident, nos très-chers Frères, que si ce sont nos prévarications et nos indifférences qui ont provoqué sa justice, ce sera notre retour à l'observance de ses commande-

ments et notre fidélité à tous les devoirs de son culte qui rappelleront sur nous sa miséricorde. Les nations se sont égarées, parce qu'au lieu de suivre avec simplicité les voies du Seigneur, chacun, dans l'orgueil de son propre esprit, s'en est écarté pour marcher dans sa propre voie. O peuples, arrêtez-vous donc, dit la sainte Ecriture, dans ces routes inconnues où tant d'illusions, hélas ! et tant de passions vous entraînent : demandez-vous où vous êtes et où vous allez. Plutôt que de vous précipiter en aveugles dans ces sentiers aventureux, interrogez les voies anciennes où le genre humain marche depuis tant de siècles, et voyez quelle est la meilleure. Ne croyez pas à ces idées de progrès, que personne ne définit, et dont les solutions pratiques ne présentent que d'effroyables impossibilités ; mais croyez plutôt, comme la vérité divine le proclamait dès le temps de Salomon, que rien n'est nouveau sous le soleil ; que les discussions qui agitent aujourd'hui les hommes, les ont agités à bien d'autres époques, sous des formes plus ou moins semblables, mais ayant toujours au fond les mêmes erreurs en présence des mêmes vérités, les mêmes malheurs à la suite des mêmes torts, enfin les mêmes remèdes pour les mêmes maux. Dès le principe, Dieu traça à l'homme sa vie : c'est celle de la justice, celle de la soumission à la loi suprême, celle de l'ordre en toutes choses. Marchez-y tous, nos très-chers Frères ; et que ceux qui en sont sortis se hâtent d'y rentrer ; qu'ils se convertissent, c'est-à-dire qu'ils changent de direction, qu'ils se fassent un cœur nouveau et un esprit nouveau ; qu'ils tendent non plus vers les seuls biens de ce monde comme leur dernière fin, mais qu'ils se servent avec action de grâces des biens passagers de cette vie, comme dans un voyage pour se soutenir afin d'arriver au terme. Marchez tous dans cette voie, nos très-chers Frères, et vous trouverez tous le repos de vos âmes. »

109. Pendant que Mgr l'Evêque de Langres se préparait à défendre les grands intérêts de la Religion à l'Assemblée nationale, d'autres prélats non moins zélés pour la sainte cause de la foi, mettaient à profit le passage du Président de la République à travers les contrées qu'il visitait alors, pour faire entendre dans des circonstances solennelles des paroles qui avaient un grand et utile retentissement. C'est ainsi qu'à Amiens, le

16 juillet, les troupes et la garde nationale ayant été passées en revue par le Président de la République, l'Evêque, appelé à bénir les drapeaux qui allaient être distribués aux légions réunies, fit précéder cette cérémonie religieuse des touchantes instructions qu'on va lire.

« Monsieur le Président,

» La Religion appelle d'ordinaire sur les drapeaux qu'on présente à ses prières les bénédictions de la guerre et de la victoire; aujourd'hui elle s'estime plus heureuse d'y pouvoir joindre les bénédictions de la paix.

» Quelle est en effet cette imposante cérémonie à laquelle vous nous conviez, et qu'y voyons-nous?

» L'élu de la nation, que nos suffrages unanimes ont appelé à la plus haute magistrature de la France, vient confier à toutes les communes de ce vaste département le drapeau pacifique de l'ordre, et avant de le remettre aux mains de ces députations, de leurs gardes nationales si dignes de les honorer et de les défendre, il nous demande d'invoquer sur ces nobles étendards le secours de Dieu, de qui descend tout don parfait, et les bénédictions dont son Eglise est dépositaire.

» Chrétienne pensée, Messieurs, et bien digne de celui qui préside avec autant de sagesse que de constance à nos destinées.

» Qu'est-ce en effet qu'un drapeau? C'est le signal de l'union des cœurs. Qu'un péril menace la cité, qu'une publique manifestation devienne nécessaire, le drapeau appelle autour de lui toutes les volontés pour n'en faire qu'une, tous les efforts pour leur imprimer un seul mouvement, et les rendre puissants et invincibles pour le bien commun.

» Comment donc, dans l'espérance de si grands biens, ne mêlerions-nous pas notre ministère à une telle cérémonie? Comment nous, qui sommes vos Pasteurs et vos Pères dans l'ordre du salut, et à qui vos intérêts même temporels doivent être chers, comment n'appellerions-nous pas avec effusion de cœur sur ce signe de la prospérité publique, des bénédictions qui iront en même temps jusqu'à vos cœurs pour y laisser d'utiles et religieuses pensées?

» Ah! qu'elles se répandent avec abondance sur ces nobles

étendards qui vont servir de guides à tant de populations ; qu'elles s'y répandent et qu'elles y reposent les bénédictions de la paix. Mais souvenez-vous, selon la belle parole d'un grand docteur, que la paix c'est la tranquillité de l'ordre, l'ordre qui veut que chacun soit soumis aux lois qui régissent la société ; l'ordre qui, nous montrant plus haut Dieu comme notre Maître et notre Père, veut que nous restions comme ses enfants soumis à sa parole et à ses lois.

» Qu'elles se répandent avec abondance sur ces étendards les bénédictions de la liberté, cette liberté politique qui, en respectant et protégeant les droits de tous, fait fleurir les Etats ! Mais élevez encore vos pensées plus haut, souvenez-vous de cette autre liberté plus précieuse dont Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : Si vous gardez mes préceptes, vous connaîtrez la vérité ; la vérité, en vous affranchissant de la servitude, de l'erreur et des passions, vous rendra vraiment libres.

» La liberté, l'ordre, la paix, autant de biens qui fondent la prospérité publique ; qui est-ce qui n'en sent pas le besoin après tant d'agitations et de malheurs ? tous les désirent, tous les recherchent avec la plus louable ardeur. Cherchons-les où Dieu les a mis, demandons-les à Celui de qui ils viennent et qui les donne à qui s'en rend digne, et n'aspirons à en jouir que pour son service et pour sa gloire.

110. Quelques jours auparavant, dans la cérémonie de l'inauguration du chemin de fer à Chartres, Mgr Pie, Evêque nommé de Poitiers avait prononcé un discours tout plein des considérations les plus élevées et les plus justes, sur l'alliance qui doit régner pour le bonheur de l'homme entre les sciences humaines, qui ont pour but son bien-être sur la terre, et la science du salut qui a pour objet l'acquisition d'un éternel bonheur.

» L'homme, dit l'éloquent Prélat, est posé ici-bas entre le temps et l'éternité, les pieds sur la terre et les yeux vers le ciel, soupirant après les joies permanentes de la patrie, et désirant aussi toute la mesure de félicité compatible avec la condition présente. La terre est le domaine actuel de l'homme : l'homme a raison de travailler la terre, de l'exploiter ; c'est son droit et c'est même son devoir : cela est écrit en tête de la Genèse. Mais le ciel aussi est le domaine de l'homme, son

domaine promis, et il lui est commandé de vivre déjà par la foi dans ce monde meilleur et de s'en assurer la propriété. Or, on a vu l'humanité se porter passionnément et presque exclusivement à des époques diverses vers l'un ou l'autre de ces héritages. »

L'esprit religieux, dans des siècles de foi, a inspiré des travaux qui rappelaient le souvenir du ciel, et qui semblaient inviter l'homme à y attacher ses pensées, ses désirs, ses efforts. On en peut juger par ces magnifiques cathédrales, témoins vivants de la foi qui animait le monde à cette époque.

Plus tard l'esprit de l'homme changea de direction ; il s'inclina vers la matière et parut vouloir en faire son domaine exclusif. Mais la matière ne peut-elle donc se perfectionner qu'en se séparant de l'esprit ? Les arts ne peuvent-ils progresser qu'en faisant divorce avec la foi. L'éloquent Evêque pense que notre siècle doit donner un démenti à cette assertion et prouver qu'on peut unir le soin des choses de la terre à celui des intérêts éternels. « La Religion, dit-il, sait que le Dieu qu'elle annonce est le Dieu des sciences, et que c'est lui qui inspire et qui prépare les pensées et les découvertes des hommes ; elle est toujours prête à bénir les conquêtes de l'humanité, quand celle-ci ne veut point s'en servir contre Dieu. La société, de son côté, je veux dire la société d'aujourd'hui, sinon celle d'hier, éclairée par tant de malheurs et d'appréhensions, ne veut plus continuer la guerre ruineuse des intérêts contre les principes ; elle a compris que pour conserver les biens de cette vie, il n'est pas indifférent de croire en l'autre, et l'instinct même de la jouissance a reporté l'homme vers le sentiment de la foi. Car à quoi servirait-il d'embellir un monde que les passions rendraient inhabitable ? A quoi bon cette grande rapidité de transport, si c'était pour précipiter la ruine des peuples en communiquant aux doctrines de désordres et de subversions, cette facile rotation autour du globe et ce prompt circuit que l'Ecriture attribue au prince de l'enfer ? Je le répète, messieurs, la société d'aujourd'hui a compris toutes ces choses, et il n'y aura plus, je l'espère, d'abîme entre elle et Dieu. »

Tous les cœurs chrétiens accueillaient avec bonheur ces magnifiques paroles et se livraient à de douces espérances.

111. Pendant que ces pieux Prélats mettaient ainsi leurs talents et leurs forces au service de la Religion, d'autres, qui voyaient approcher la fin de leur carrière et qui sentaient que leur grand âge ne leur permettait plus de soutenir seuls le poids d'un redoutable ministère, demandaient pour leur vieillesse un appui que l'Eglise et l'Etat ne sauraient refuser dans des circonstances si graves. Ainsi Mgr l'Archevêque de Toulouse, ayant obtenu pour coadjuteur Mgr Mioland, évêque d'Amiens, s'empressait de porter cette heureuse nouvelle à la connaissance de son diocèse dans une lettre dont nous extrayons ce beau passage :

« Notre intention sans doute n'est pas de vous offrir le tableau des vertus et des qualités qui distinguent l'illustre auxiliaire que nous avons obtenu; qu'il nous suffise de vous dire que c'est un Prélat éminent par ses lumières et par sa piété. Chargé pendant de longues années, avant sa promotion à l'épiscopat, de la direction supérieure d'une maison ecclésiastique, il avait préludé aux travaux de l'apostolat par de grands services rendus à la Religion. Ses talents, ses succès, son zèle, les suffrages unanimes du clergé, l'appelaient depuis longtemps aux honneurs de l'épiscopat; mais son humilité reculait devant ce redoutable fardeau. Il ne fut pas facile de triompher de ces répugnances, et ce n'est pas sans attendrissement que le Souverain-Pontife rappelait il y a quelques semaines les glorieux combats que soutint l'humilité de M. Mioland, avant que de se déterminer à accepter le siège d'Amiens. Cette humilité est bien touchante, N. T. C. F.; elle est plus éloquente que tous les éloges; elle suffit pour vous dépeindre votre futur pasteur et pour vous faire apprécier son mérite qu'embellissent encore les charmes d'une aimable simplicité pleine de bonté et de douceur. Du reste, cette humilité ne s'est pas démentie un seul instant; elle ne s'est point évanouie au milieu des gloires de l'épiscopat; il y a deux ans à peine, elle s'est montrée en caractères bien éclatants, lorsque le pieux Evêque d'Amiens a refusé de se séparer de son Eglise et de monter sur le siège archiépiscopal d'Aix qui lui était offert; et si, à notre prière, il a consenti à venir partager le poids de notre sollicitude pastorale, son acceptation, qui nous a comblé de joie, est pour nous une nouvelle preuve

de son zèle et de son humilité. Il gouvernait seul avec succès depuis longues années l'Eglise d'Amiens : ses vertus, ses travaux, ses bienfaits lui avaient gagné tous les cœurs ; il était entouré de l'estime et de l'affection de tous ses diocésains, qui le vénéraient comme un apôtre et qui le chérissaient comme un père, et il se dérobe à leurs hommages ! et il consent à partager avec nous notre autorité pastorale, à devenir l'appui de notre faiblesse, la lumière de notre administration et la consolation de nos vieux ans ! Quel dévouement ! Quelle abnégation ! Quelle humilité. Mais en se séparant de sa chère Eglise d'Amiens, il n'a pas voulu la laisser veuve et désolée, et la livrer sans protection et sans tutelle à l'incertitude des événements ; il l'a léguée comme une épouse toujours chère à son cœur, à un protecteur et à un époux, qu'il a honoré de son agrément et de son suffrage et dont il apprécie le zèle et les lumières. »

112. L'Académie française, dans sa séance publique annuelle du 5 juillet, avait couronné un poème destiné à célébrer l'héroïque dévouement du Prélat qui, au mois de juin 1848, trouva la mort en portant aux insurgés des paroles de paix. La lecture de cette belle production littéraire fut accueillie de la manière la plus favorable, et c'était une consolation nouvelle pour la Religion, que de voir la littérature et les arts s'associer à elle, pour payer de justes tributs d'hommages au martyr de la charité.

M. Amédée Pommier, dont l'Académie avait dans cette circonstance consacré le succès par ses suffrages, a donné à sa pièce une forme dramatique. Elle débute familièrement et presque comme une scène de comédie, pour arriver au tragique dénouement de la révolte, de la guerre civile et de l'héroïque immolation de la victime, qui allait au sacrifice en prévoyant qu'elle y laisserait sa vie. Des oppositions bien ménagées, des transitions habiles pour passer du simple au terrible, la description de ces journées sanglantes dans lesquelles tout un peuple court aux armes, poussé par des sentiments divers, la fin sublime de Mgr Affre ; ces scènes de courage tranquille et de fanatisme ardent, tout ce poème qui, par la violence, l'égarement et le meurtre, touche à l'enfer, et au

ciel par l'héroïsme de la foi du martyr et du pardon, a été rendu par le lauréat, sinon avec une grande vigueur d'imagination, ni avec une grande nouveauté d'image, au moins avec une certaine simplicité saisissante et une sombre énergie qui sont peut-être le meilleur ornement en un pareil sujet

Le poète décrit admirablement l'insurrection de juin, son formidable appareil de barricades, les luttes acharnées de ces cinq jours néfastes, les attentats des bordes de cannibales, le courage impassible de la garde civique et de l'armée, la pensée qui monte au cœur de l'Archevêque de Paris, les funérailles du martyr de la charité et la douleur publique qui l'accompagnait au tombeau. Toutes ces images sont peintes à grands traits, sans ambition néanmoins, et avec autant de vérité que de vigueur. On y sent l'acteur mêlé pour sa part aux luttes de ce drame désolant. Le récit se termine par cet épilogue :

Et George l'ouvrier ? Sa famille d'abord
Ignota son destin et longtemps le crut mort.
Enfin il reparut au foyer domestique ;
Mais combien différent du George fanatique ,
Si menaçant, si haut, à l'émeute si prompt !
Tristement accoudé, pensif, baissant le front ,
D'aucune irrévérence il n'était plus capable.
Lorsqu'en serrant les dents il disait : Misérable !
Seul mot qui s'échappait de son abattement.
Si sa mère approchait, il offrait tendrement
Sa joie, en attirant à lui la pauvre femme,
Et quelques pleurs sortaient qui soulageaient son âme.
Alors elle avait peur. Son instinct maternel
Dans l'étreinte d'un fils sentait le criminel.
Un corps est vite usé quand l'âme le consume.
Les jours du malheureux n'étaient plus qu'amertume
Si bien qu'au bout d'un mois, à force de souffrir,
Ce jeune homme accablé s'alita pour mourir,
Et lui, qu'on avait vu, fièrement incrédule,
Traiter l'antique foi de hochet ridicule,
Sentant qu'il n'avait plus que des instants bien courts,
De la religion implorait le secours.
A son chevet aussi dès qu'arriva le prêtre :
« Un assassin là-haut va bientôt comparaître,

Dit-il, car je vous dois un terrassant aveu :
Ce n'est que le remords qui me ramène à Dieu.
Puisse auprès du Seigneur ma farouche démençe
N'être pas un forfait plus grand que sa clémence ! »
Entre eux alors eut lieu ce suprême entretien ,
Du juge confident et du pêcheur chrétien ,
Où l'homme de Dieu même exerce la puissance ,
Où tout vrai repentir est une autre innocence ,
Où dans le cœur du prêtre un crime enseveli
Disparaît sous le sceau d'un éternel oubli.
Georges parla longtemps, Sa douleur infinie ,
Ses soupirs, ses sanglots, mêlés dans l'agonie ,
Fléchirent le Dieu juste ; et tandis que la mort
Saisissait le malade épuisé de l'effort ,
Un élu le front ceint des palmes du martyre
Et qui n'avait cessé, bien loin de le maudire,
D'intercéder pour lui, d'un cœur tout paternel,
Comme un fils pardonné l'introduisit au Ciel.

Ces derniers mots furent couverts d'applaudissements par tout l'auditoire.

113. C'est ainsi que la science se mettait au service de la Religion et, sous mille formes diverses, lui prêtait son appui avec un zèle toujours croissant et qui n'était pas sans succès. L'agitation des esprits et les préoccupations politiques ne permettaient pas sans doute aux bons livres qui voyaient le jour d'être remarqués, lus et goûtés, autant qu'ils eussent pu l'être à une époque plus tranquille ; mais cependant ils ne passaient point inaperçus, et on leur rendait tôt au tard la justice qui leur était due. Les bibliothèques populaires continuaient à verser sur les populations, trop souvent égarées par de fausses doctrines, les trésors d'une lumière pure et salutaire. Les fortes études n'étaient pas négligées, et il se trouvait toujours des esprits capables de ce travail long et patient, qui enfante des œuvres durables et prépare d'utiles secours aux générations qui doivent hériter du fruit de nos veilles.

Ainsi, dans le diocèse de Cambrai, on vit paraître un ouvrage fruit de longues et pénibles recherches et dont il serait à souhaiter que l'heureuse idée trouvât partout d'ar-

dents et courageux imitateurs. C'est l'histoire ecclésiastique du diocèse de Cambrai, qu'un savant archiviste du diocèse, M. Le Glay, donna sous ce titre : *Cameracum Christianum*. On redit trop souvent que pour exécuter des travaux de ce genre, il faudrait ressusciter les Bénédictins avec leur solitude, leur patience, leurs ressources de tout genre. Mais il semble que quelques érudits de nos jours se soient chargés de donner un démenti à cette assertion. Les succès obtenus par M. Le Glay, dans ses études sur le diocèse de Cambrai, montrent qu'un seul homme est capable de beaucoup faire en ce genre, quand il joint à une aptitude naturelle, le courage et la persévérance qui peuvent quelquefois enfanter des prodiges.

On trouvera dans les lignes suivantes, dues à la plume de son Em. Mgr le Cardinal-Archevêque de Cambrai, une parfaite et bien juste appréciation de l'ouvrage dont il est ici question :

« La plupart des livres ont besoin d'une recommandation qui les accrédite auprès du public. Il n'en est pas ainsi du *CAMERACUM CHRISTIANUM*. Ici le nom de l'auteur est l'éloge de l'ouvrage. Nommer M. Le Glay, notre savant et modeste archiviste, l'habile compilateur de nos chartes et de nos manuscrits, l'écrivain aussi érudit qu'élégant, c'est dire tout ce que l'on peut attendre du travail qu'il vient de mettre au jour, en fait de judicieuses critiques, de notes intéressantes, de doctes recherches et d'études consciencieuses. Nous laisserons donc le *CAMERACUM* faire son chemin dans le monde lettré, sous les auspices d'une renommée si justement et si universellement acquise; mais nous acquitterons une dette bien chère à notre cœur, en offrant un hommage public de reconnaissance à la plume obligeante qui, déférant à notre prière, a bien voulu consacrer tant de soins et de veilles à reproduire, à continuer, à commenter les annales de notre Eglise, lesquelles sont aussi les annales de la contrée, à raison du lien étroit qui a uni et confondu longtemps dans une même action et un même intérêt, les faits de l'ordre civil et de l'ordre ecclésiastique.

» L'utilité de cette publication n'échappera, du reste, à personne : elle sera recherchée du Clergé, du Clergé d'abord de Cambrai, qui aimera à y retrouver l'état ancien et l'état présent du diocèse; du Clergé même des diocèses voisins, dont

l'histoire se rattache par tant d'affinités à celle de leur ancienne métropole ; des hommes érudits , curieux investigateurs des antiques institutions du pays et de leur origine ; des artistes jaloux de donner à leurs compositions l'empreinte de la couleur locale ; et peut-être que ce premier exemple d'une édition partielle du *Gallia Christiana* , se répétant dans chaque diocèse , finira par reproduire en entier , en le perfectionnant et le continuant jusqu'à nos jours , un important ouvrage d'un prix d'autant plus élevé , qu'il se fait plus rare dans le commerce , et qui , publié par parties détachées , aura le double avantage de laisser à chacun la liberté du choix des matières et de se mettre à la portée des plus humbles fortunes. »

114. Un autre ouvrage fort remarquable , mais qui appartient à une époque déjà bien reculée , venait de rentrer sous une forme nouvelle dans le domaine de la publicité. La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ , publiée au moyen-âge , dans les proportions d'un immense in-folio , par Ludolphe le Chartreux , venait d'être traduite et abrégée par une plume habile qui en avait fait comme un ouvrage nouveau et parfaitement en rapport avec l'état actuel des esprits et les besoins du moment. Le désir que nous avons de populariser la connaissance d'un livre si utile et l'espérance d'être agréable à nos lecteurs en appelant toute l'attention de leur piété sur le sujet le plus propre à la nourrir , nous engagent à insérer dans nos Annales le compte-rendu de cet ouvrage , tel que nous le trouvons dans une feuille religieuse dont les jugements sur un semblable sujet ont véritablement force de loi.

« L'étude de Jésus-Christ est l'étude par excellence pour celui qui veut comprendre le christianisme , se former une idée juste de ses dogmes , de ses commandements , puis se déterminer à exprimer ses divins enseignements dans sa conduite. L'étude de la Religion n'est point , comme la plupart des sciences humaines , quelque chose d'abstrait et de spéculatif : les plus belles théories ont toujours ici pour corollaire immédiat ce qu'il y a de plus pratique , la réforme de l'homme tout entier. Aussi dans cette étude le cœur a-t-il une large part ; les idées déblaient la route , mais c'est le cœur vivifié par la grâce qui imprime le mouvement.

» Jésus-Christ, c'est en même temps la théorie, la pratique et la grace, par conséquent, l'étude de l'esprit, l'étude du cœur, le canal par lequel les dons de Dieu nous sont communiqués, tout se résume en lui : il est le fondement de tout l'édifice religieux, et nul ne peut en poser un autre.

» Faire connaître Jésus-Christ, développer ses enseignements, esquisser dans de touchants tableaux ses divins exemples, c'est-à-dire le proposer à la méditation de l'esprit et du cœur, tel est le but que s'était proposé Ludolphe le Chartreux. Laissons-le s'expliquer lui-même : « La vie du Christ, dit-il, » dans le prologue de son ouvrage, est au pécheur tout ce » dont il a besoin, tandis qu'il habite cette terre de misère » et de ténèbres.... Elle efface en lui le péché : Dieu est un » feu dévorant qui détruit toute souillure... Elle dissipera » l'ignorance de son esprit ; car le Christ est la lumière qui » brille dans la nuit ; guidé par sa clarté, il apprendra à » disposer sa vie en conformité avec l'ordre éternel, et à user » des créatures de telle sorte qu'elles lui servent à lui et à » ses frères à s'approcher du Créateur. »

Ces quelques paroles résument parfaitement tout le travail de Ludolphe sur Notre-Seigneur, l'esprit dans lequel il a été écrit, comme toutes ses tendances.

Ludolphe, désigné par les écrivains du moyen-âge, sous le nom de Ludolphe le Saxon, ou de Ludolphe le Chartreux, vivait vers le milieu du quatorzième siècle. Venu de Saxe, sa patrie, il entra d'abord dans l'ordre des Dominicains, puis il passa dans celui des Chartreux, et fut longtemps prieur de la Chartreuse de Strashourg. C'est dans cette retraite, asile de l'étude et de la prière, qu'il publia plusieurs ouvrages considérables dont deux seulement sont arrivés jusqu'à nous, un *Commentaire sur les Psaumes*, et la *vie de Jésus-Christ* ou *Commentaire sur les Evangiles*, dont nous annonçons une nouvelle traduction.

« Depuis plus de trois siècles, c'est-à-dire depuis Luther et la réforme, les auteurs catholiques qui ont travaillé à l'interprétation des saintes Écritures, avaient été entraînés, comme malgré eux, à dévier de la ligne qui leur avait été tracée par leurs devanciers et surtout par les Pères de l'Eglise. Toujours en présence des hérétiques, des incrédules, des déistes mo-

dermes, qui tous, quoique sous divers rapports, attaquaient les saintes Ecritures, les interprètes catholiques s'étaient tenus sur la défensive. Venger le texte sacré des reproches de falsification, d'altération, de contradiction, le reproduire dans toute sa pureté, montrer d'une manière évidente sa connexion avec tous les dogmes de l'Eglise romaine, tel avait été le but constant de leurs efforts. Sur tous les autres points, ils semblaient ne pouvoir parler qu'avec timidité et une extrême réserve. Comme preuve de ce que nous venons de dire, pour ne point nous écarter dans de trop longues digressions, nous ne citerons que deux auteurs bien connus, qui ont écrit la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le comte de Stolberg et le Père de Ligny. Le premier, quoique inspiré par les sentiments de la plus vive piété, semble toujours écrire en présence d'un exège, ou d'un libre penseur allemand; aussi se borne-t-il presque toujours à reproduire le texte; presque tous ses développements sont empruntés à l'histoire. La plume du P. de Ligny est plus féconde en réflexions morales; mais il donne peu au sens figuré et allégorique, qui cependant est une utile nourriture de l'âme, et qui a été pour tous les Pères, comme une source pure et inépuisable où leur génie allait puiser les plus belles inspirations.

» Ou le sait, quand Dieu écrit, ses pensées ne ressemblent en rien à celles que l'on rencontre dans les productions de l'esprit de l'homme; l'auteur inspiré, alors même qu'il semble n'écrire que l'histoire contemporaine, voit souvent les souvenirs du passé et les grands événements de l'avenir se mêler sous sa plume à la peinture du présent. C'est surtout dans les paraboles de l'Evangile que nous trouvons cette richesse de sens. La Synagogue et les patriarches des premiers temps, l'incrédulité des Juifs avec les destinées de l'Eglise, les divines opérations de l'Esprit-Saint dans les âmes avec les grandes scènes de la Cité glorieuse, sont souvent esquissées dans un même tableau, et voilà pourquoi les anciens théologiens comme les Pères reconnaissaient que plusieurs sens principaux pouvaient à la fois se rencontrer dans un même passage des saintes Ecritures.

» Ces réflexions nous amènent tout naturellement à dire notre opinion sur la nouvelle traduction du Commentaire des

Evangelies. Parmi tous les auteurs du moyen-âge qui ont écrit sur les livres sacrés, Ludolphe est sans contredit un des plus célèbres; sous sa plume se développent admirablement les sens si variés et si profonds des textes divins. Doué d'une immense érudition, il l'a fait pour ainsi dire passer dans son cœur avant de la laisser couler dans ses écrits; en lisant ses œuvres, on reconnaît le savant, mais on sent aussi l'homme du cloître, l'homme des méditations, en un mot le saint. A chaque page, il nous révèle toute son âme; chaque pensée respire ce parfum de piété qui n'est autre que la bonne odeur de Jésus-Christ, comme dit saint Paul; puis, dans la crainte de s'égarer, il ne s'avance qu'appuyé sur les Pères dont il a nourri son intelligence dans l'étude et dans la prière.

» Cependant, nous devons le dire, avec un fond aussi riche, Ludolphe était tombé dans plusieurs défauts de détails; on trouve dans son in-folio de fatigantes longueurs, des agglomérations, des textes de Pères qui ressembleraient parfois à des répétitions, enfin beaucoup de légendes et de chroniques tombées depuis lors dans un entier oubli, et qui heurteraient peut-être quelquefois les susceptibilités de la critique moderne. Ajoutez encore plusieurs chapitres consacrés à la peinture des maux que souffrait alors l'Eglise, ou à des traités complets de théologie mystique, qui se trouvent hors de proportion avec le reste de l'ouvrage.

» Il était donc nécessaire pour populariser la lecture de Ludolphe et mettre ces trésors à la portée de tous, de choisir dans cet immense répertoire ce qu'il y avait de plus substantiel et d'en reconstruire comme un abrégé à l'usage des fidèles, tout en laissant à l'érudit et au savant la liberté d'aller puiser à la source. C'est ce qu'a entrepris l'auteur de la traduction nouvelle; et nous ne craignons pas de dire que c'est un service éminent rendu à la piété chrétienne. Grâce à ses soins, l'in-folio de Ludolphe se présente aujourd'hui à tous sous la forme plus abordable de deux volumes in-12. Le style est simple, mais pur; les expressions, parfaitement choisies, font ressortir avec les plus vives couleurs tout ce qu'il y a de doux, de pieux, on pourrait même dire de naïf et de candide, dans le langage du religieux du moyen-âge.

» Nous ne souleverons pas le voile de l'anonyme dont la

modestie de l'auteur a voulu s'envelopper; mais s'il nous était permis d'exprimer ici un désir, ce serait celui de voir la presse nous mettre en possession de ses pieuses recherches et de ses travaux si riches sur les saintes Ecritures.

» Nous terminerons cet aperçu rapide en reproduisant le dernier passage du prologue qui sert d'introduction à tout l'ouvrage; nous le citerons sans y rien changer, car il est comme le résumé de tout ce livre :

» Prends donc cet Evangile, âme dévote au Sauveur! étudie
» cette bonne Nouvelle! examine, pèse et considère tout ce
» qui a été dit de ton Seigneur, dont toute parole est pour
» ton instruction, toute douleur pour ton salut. Le voici devant
» toi Celui qui est la voie, la vérité et la vie. En imitant ses
» œuvres, tu parcours la voie sûre; en méditant sa doctrine,
» tu connais la vérité; éclairé de sa lumière, marche dans sa
» route, et tu arriveras à la vie éternelle qui est encore Notre-
» Seigneur Jésus-Christ. »

115. Une épouvantable catastrophe vint jeter à cette époque la consternation dans une ville du midi, et donna lieu en même temps à une manifestation vraiment merveilleuse de la protection divine sur un monument érigé par la piété. Le 40 juillet, vers huit heures et demie du soir, un violent coup de tonnerre précéda la chute d'une trombe qui versa des torrents de pluie sur la ville de Saint-Etienne, et occasionna dans les eaux de la petite rivière qui la traverse une crue si subite et si abondante, que ce fut pour cette ville, en certains quartiers, un véritable déluge. Des maisons s'écroulaient, des pièces de bois étaient roulées par les eaux furieuses, et plusieurs personnes périrent dans l'inondation, malgré les généreux efforts des braves soldats du 12^e dragons, qui, accourus sur le lieu du danger, sillonnaient à cheval cette cité consternée, et parvenaient à arracher bien des victimes à une mort presque certaine.

Dans ce grand désastre on eut à signaler un fait qui ne peut guère s'expliquer d'une manière purement naturelle. Nous ne voulons point sans doute y attacher plus d'importance qu'il n'en doit avoir, ni nous rendre ici le garant de sa parfaite exactitude. Mais puisqu'un journal sérieux a cru devoir

alors, sur la foi de témoins oculaires, le livrer à la publicité, nous n'hésitons pas à le reproduire après lui, persuadé que nos lecteurs l'accueilleront avec plaisir et en seront consolés. Voici les propres paroles de la *Gazette de Lyon* :

« Dans l'immense désastre qui vient de frapper la ville de Saint-Etienne et le cours supérieur du Furens, une chose entre toutes a eu le rare privilège de faire taire toute dissidence et de ramener les esprits les plus sceptiques à un seul sentiment, celui de la foi chrétienne; car il n'y a pas d'explication humaine au fait qui vient de se produire sous les yeux d'une ville de cinquante mille habitants.

» Au milieu du jardin des frères Maristes de Val-Benoîte, existe un petit tertre en terre végétale d'un mètre de hauteur sur deux de base, couronné par quelques pierres sèches, formant entre elles un fût de quatre-vingts centimètres sur quarante. Ces pierres brutes sans liaison servent de piédestal à une statue en plâtre verni de la sainte Vierge, patronne de l'ordre des Maristes.

» Le jardin au milieu duquel est cette statue était entouré d'un mur solide de trois mètres de hauteur; il était planté d'arbres vigoureux, de charmilles séculaires, et autour du tertre de terre servant de base à la statue, étaient disposées des caisses d'arbustes.

» Arbres, murs, caisses, charmilles, arbustes, tout a été balayé par la trombe, tout a été transformé en ruines, mares de boue ou ravin, tout a été emporté, sauf la frêle statue de plâtre, reposant sur un appui plus frêle encore, à ce point que les témoins oculaires, qui se comptent par milliers, ne peuvent en croire leurs yeux.

» Les forgers, les mineurs, les armuriers, tous ces hommes au bras de fer à qui des doctrines insensées essaient vainement d'arracher l'espoir d'une autre vie, venaient là, regardaient et s'en retournaient en disant : *C'est encore Dieu qui est le plus fort.*

» A celui qui aura le courage de démentir ces braves gens, nous dirions : *Venez et voyez.* »

416. A côté de ces consolations, il y avait pour l'Eglise catholique des scandales et des douleurs. Un prêtre dont le nom

jusque-là lui avait été cher et les talents bien utiles, commença à inspirer des craintes qui devaient malheureusement se réaliser un peu plus tard. M. l'abbé Chantôme, prêtre du diocèse de Langres, se jetait dans une route ouverte avant lui par des hommes tristement célèbres, et dont la destinée humiliante et déplorable aurait dû tout d'abord lui ouvrir les yeux. Un malheureux besoin d'innover s'était emparé de ce prêtre publiciste, et il osa entreprendre de faire adopter dans l'Eglise des changements analogues à ceux qui s'étaient accomplis dans la politique, afin de ménager ce qu'il appelait l'alliance de la démocratie avec le catholicisme. M. l'abbé Chantôme eut du moins le mérite de la franchise; mais c'est le seul qu'on puisse lui reconnaître en cette circonstance. Il osa tracer de son autorité privée un vaste plan de réforme religieuse qui portait les coups les plus profonds et les plus dangereux à la discipline ecclésiastique. Nous aurons à revenir plus tard sur cet esai téméraire et scandaleux. Les amis de la Religion, dont plusieurs étaient aussi les amis de M. l'abbé Chantôme, entrevirent tout d'abord et signalèrent les funestes conséquences des prétentions du nouveau réformateur. On se hâta de séparer sa cause d'avec celle de la Religion, qu'il ne pouvait que compromettre, en paraissant vouloir la servir. Un écrivain catholique d'un grand mérite disait à cette occasion :

« M. l'abbé Chantôme a ses idées particulières sur l'Eglise et sur l'Etat; qu'il les expose, c'est son droit; mais qu'il parle en son nom et non en celui du catholicisme. Ni lui, ni nous, ne sommes le catholicisme; ni lui ni nous ne sommes l'Eglise. De quel droit flétrit-il ses frères, comme ayant perdu la cause de Dieu? Qu'il propose ses doutes, à lui permis; mais il n'a point le droit de rendre des sentences. »

M. Chantôme pense que l'avenir appartient à la démocratie; il en conclut que l'Eglise doit faire tout au monde pour être bien avec elle. Mais il y a des démocraties de plus d'une sorte, et il en est dont les principes anti-sociaux et irréligieux seront toujours nécessairement réprouvés par l'Eglise catholique; il n'y a point de paix, point d'alliance possible entre elle et une démocratie de ce genre. « L'Eglise ne flatte aucune puissance, pas plus celle des clubs que celle des rois. »

« La majorité des catholiques a toujours cru que l'Evangile

n'est ni monarchique, ni aristocratique, ni démocratique. M. Chantôme peut être d'un avis différent; mais il n'a pas le droit d'affirmer son opinion comme étant la vérité catholique. Il y a présomption au contraire que la vérité est avec la majorité.»

117. D'un autre côté, le socialisme continuait ses violences et ses secrets ravages, et jusqu'au fond des campagnes sa funeste influence se faisait sentir, et allait porter le germe des commotions politiques et la ruine des principes religieux. Heureusement que les amis de l'ordre public ne s'endormaient pas tous. Un écrivain distingué, M. de Valmy, dans une *Lettre à l'Assemblée législative*, dévoilait l'origine, la marche, les progrès, les dangers et le but avoué de cette grande conspiration sociale, et il montrait jusqu'à l'évidence que le triomphe des doctrines qui tendent à niveler toutes les fortunes et à dépouiller l'homme laborieux au profit de l'indolent, ne serait pas plus compatible avec le maintien du droit des gens et des relations ordinaires entre les peuples, qu'avec l'établissement en France d'un ordre quelconque.

Encouragés par ces sages exhortations et par le cri de leur propre conscience, une foule d'hommes éminents et dévoués aux meilleurs principes se réunirent pour fonder une *Association de propagande anti-socialiste*, et, dans un manifeste, publié le 21 juillet, ils firent connaître la pensée, le but et l'organisation de cette utile société. Opposer aux efforts des socialistes une résistance continuelle, unanime, forte et victorieuse; répandre avec une sage profusion des ouvrages propres à éclairer les populations sur leurs principaux devoirs et sur leurs vrais intérêts, voilà où tendaient les efforts de l'*Association*. Les lignes suivantes empruntées à ce beau manifeste, donneront une idée des principes dans lesquels il était rédigé :

« L'*Association* ne perdra pas de vue non plus que le socialisme n'a été si facilement accueilli par tant d'esprits que parce qu'il les trouvait vides de croyances morales et religieuses. Une propagande qui ferait ressortir uniquement les effets matériels du socialisme resterait donc au-dessous de sa tâche. Tout ce qu'on pourra dire de vrai sur la ruine effroyable que le moindre essai de socialisme apporterait dans les familles et dans l'Etat, sera toujours moins puissant contre de criminelles provocations,

que ce que la religion fait sans efforts, en inspirant dès l'enfance le respect des lois morales, l'espoir d'un bonheur à venir, et la soumission aux volontés de la Providence. L'Association placera donc ouvertement ses efforts sous les auspices de cette Religion, dont le socialisme lui-même a senti le besoin d'emprunter le saint nom en le profanant, et toutes les fois qu'elle devra appeler l'attention sur les effets désastreux des fausses doctrines, elle en prendra occasion pour faire remarquer quel accord existe entre la pratique des devoirs tels que l'Evangile les enseigne, et le bien-être des individus tel que la condition humaine le comporte. »

118. Les troupes françaises qui, sous la conduite du général Oudinot, marchaient à la délivrance de Rome, trouvèrent en approchant de cette ville une résistance à laquelle on ne s'était peut-être pas attendu d'abord. Devant une armée si vaillante et si bien dirigée, nul obstacle ne pouvait tenir, et la ville aurait été promptement emportée, s'il eût été permis à nos troupes de l'attaquer avec la dernière vigueur et sans aucun ménagement. Mais le général en chef, interprète des sentiments de modération qui animaient la France, et entrant dans les vues paternelles du Souverain Pontife exilé, voulait épargner le sang des rebelles et les monuments si remarquables qui décoraient cette antique cité. Il joignit donc à une rare fermeté, une prudence plus rare encore, en sorte que l'histoire pourra dire, ce que nous aimons à proclamer dès aujourd'hui, que rien n'a manqué à l'éclat et à la pureté de son triomphe.

Ce fut le 30 juin au soir, que la municipalité romaine se présenta au quartier-général, demandant une capitulation.

L'armée française fut accueillie avec des transports de reconnaissance par la population de Rome, délivrée enfin du joug que faisait peser sur elle une faction impie et sanguinaire. Voici la proclamation par laquelle le général Oudinot s'empresse de manifester à la population romaine les sentiments qui animaient l'armée expéditionnaire, et les mesures qui allaient être prises pour assurer la tranquillité publique.

» Habitants de Rome, l'armée, envoyée par la République française sur votre territoire, a pour mission de rétablir l'ordre

réclamé par le vœu des populations. Une minorité factieuse ou égarée nous a contraints de donner l'assaut à vos remparts. Nous sommes maîtres de la place ; nous accomplirons notre mission. Au milieu des témoignages de sympathie qui nous ont accueillis, là surtout où les sentiments du vrai peuple romain n'étaient pas contestables, quelques clameurs hostiles se sont fait entendre et nous sont forcés à une répression immédiate.

» Que les gens de bien et les vrais amis de la liberté reprennent confiance, que les ennemis de l'ordre et de la société sachent que si des manifestations oppressives, provoquées par une faction étrangère, se renouvelaient, elles seraient rigoureusement punies. Pour donner à la sécurité publique des garanties positives, j'arrête les dispositions suivantes :

» Provisoirement, tous les pouvoirs sont concentrés entre les mains de l'autorité militaire ; elle fera immédiatement appel au concours de l'autorité municipale. L'Assemblée, le gouvernement dont le règne violent et oppressif a commencé par l'ingratitude et a fini par un appel impie à la guerre contre une nation amie des populations romaines, cessent d'exister. Les clubs et les associations politiques sont fermés. Toute publication par la voie de la presse, toute affiche non autorisée par l'autorité militaire sont provisoirement interdites. Les délits contre les personnes et les propriétés sont justiciables des tribunaux militaires.

» Le général de division Rostolan est nommé gouverneur de Rome. Le général de brigade Sauvan est nommé commandant de la place. Le colonel Cl est nommé major de place.

» Rome, 3 juillet.

» Le général commandant en chef, OUBINOT DE MEGGIO.

119. Le dimanche 8 juillet, le général en chef se rendit avec tout son état-major à l'église de Saint-Louis, qui appartient à la France et qui est desservie par des prêtres français. Il venait assister à une messe d'actions de grâces. Le supérieur de la Congrégation religieuse reçut l'illustre général à la porte de l'église, et lui adressa l'allocution suivante :

« Général,

» Le clergé de Saint-Louis, en vous recevant dans cette église

française, est heureux de présenter ses hommages au chef et au représentant de toute notre vaillante armée; il implorera sur vous et sur l'armée les bénédictions du Ciel, et en unissant aux vôtres ses prières pour remercier Dieu du succès de nos armes, il rendra des actions de grâces pour une victoire qui contribuera beaucoup à l'honneur de la France, et au rétablissement de l'ordre dans ce pays, comme aussi à la consolation de l'Eglise et à la paix du monde. »

Le général répondit :

« Je vous remercie au nom de l'armée des prières que vous vous plaisez à adresser au Ciel pour elle.

» Le Saint-Père a déjà daigné me témoigner toute sa reconnaissance pour le succès de nos armes.

» Dans les circonstances actuelles, l'armée, je dois le dire à sa louange, a donné des exemples continuels non-seulement de courage, mais encore de patience, de modération et de toutes les vertus militaires; mais, je dois l'avouer, l'armée n'a fait que son devoir.

» Vous devrez adresser vos remerciements à notre gouvernement et surtout à la divine Providence, dont nous ne sommes que les faibles instruments dans une cause aussi grande et aussi sainte. Puisse le Ciel nous prêter toujours son appui !

» Priez, Monsieur le supérieur, pour que Dieu nous conserve cette précieuse protection, sans laquelle sont vains tous les efforts humains. »

120. L'ordre se rétablissait peu à peu dans Rome, et la tranquillité publique, en permettant aux citoyens de respirer à l'aise, donnait au commerce et à l'industrie une activité que l'on ne connaissait plus depuis que le régime de la terreur pesait sur cette malheureuse cité. Le clergé pouvait enfin reparaitre sans danger dans ces mêmes rues où quelques jours auparavant on poursuivait avec d'atroces clameurs ses membres les plus distingués et les plus vénérables. C'est à l'héroïsme de nos troupes, et à leur bonne tenue, que ce nouvel état de choses était dû. Le clergé éprouvait le besoin de témoigner à l'armée française, dans la personne de son chef, une reconnaissance qui débordait de tous les cœurs. Le 11 juillet, une députation composée

des personnages les plus remarquables du clergé séculier et régulier se rendit au palais Rospigliosi, pour remercier le général Oudinot de l'immense service que l'armée expéditionnaire avait rendu à la population romaine.

Le général en chef, après avoir salué avec politesse les membres de la députation, qui le félicitaient du succès de ses armes, s'exprima ainsi :

« Messieurs, J'avais l'intention de prévenir votre visite ; mais, vous le savez, les occupations d'un général en chef chargé en même temps de fonctions administratives sont nombreuses ; elles ont pris tout mon temps, et il m'a fallu en conséquence faire passer le devoir avant le plaisir. Je vous remercie, au nom de la France et de l'armée, des vœux que vous faites pour nous.

» Pour moi, si j'ai eu le bonheur de défendre ici l'honneur militaire de la patrie et de rétablir l'ordre, je suis charmé également d'avoir rendu un service à l'Eglise, et à vous, Messieurs, qui avez dû tant souffrir pendant les mauvais jours que vous avez traversés.

» Songeons tous à faire oublier ce temps de désordre, et travaillons à réédifier. Votre longue expérience, votre connaissance précieuse des besoins du pays me sont nécessaires. Je compte sur votre concours et sur vos lumières.

» L'armée, Messieurs, et le clergé sont les deux grands corps appelés à sauver l'avenir. Unis par le même lien qui fait notre force, unis par la discipline, c'est seulement dans le sentiment religieux et dans le respect de l'autorité que la société ébranlée peut retrouver sa force et son salut. »

Monsignor d'Andrea, Archevêque de Mitylène, répondit que l'accord entre l'armée et la population serait d'autant plus facile, que chacun admirait l'attitude pleine de réserve affectueuse des officiers et des soldats français.

La députation se retira ensuite pleine de confiance dans le résultat de l'influence française, pour rendre et assurer au pays une administration forte, juste, durable.

§ 21. Il restait un acte solennel à accomplir, c'était le rétablissement de l'autorité pontificale ; on y donna le plus grand éclat, et ce fut pour tous les cœurs demeurés fidèles à leur auguste

Souverain un moment de bonheur et d'ivresse. Le 18, à deux heures du soir, les troupes françaises se dirigèrent vers le Vatican et s'arrêtèrent sur la grande place. A trois heures et demie la bannière pontificale fut arborée sur le château Saint-Ange et sur la tour du Capitole, et saluée de cent coups de canon. A quatre heures, commença la cérémonie sacrée. Le général en chef y avait invité tous les cardinaux présents à Rome, le corps diplomatique et les personnages les plus distingués. Le peuple y accourut en foule, comme aux jours des plus grandes solennités. La cérémonie eut lieu devant l'autel de la Confession. Le général Oudinot, accompagné des autres généraux et de l'état-major, partit du Quirinal à cinq heures, et reçut sur tout son passage les témoignages d'une respectueuse gratitude ; près du château Saint-Ange surtout, les vivats éclatèrent de la manière la plus énergique. Il passa ensuite en revue les troupes françaises et les troupes romaines. A la porte de la basilique, il fut reçu par le clergé du Vatican, ayant à sa tête Mgr Canali, vicaire-gérant du diocèse de Rome. Monsignor Marini, secrétaire du révérendissime Chapitre métropolitain, lui adressa le discours suivant :

« Nous sommes heureux, Monsieur le général, de vous recevoir dans cette auguste basilique, où vous vous présentez au nom de la généreuse nation française, pour reprendre les illustres traditions de Charlemagne, qui, sur les autels des Apôtres saint Pierre et saint Paul, déposa l'acte solennel de sa dévotion magnanime et de sa piété.

» C'est à l'intercession de ces glorieux Apôtres dont le corps repose ici, comme un gage précieux de la protection divine, que nous devons d'avoir échappé à tant de périls qui nous environnaient, et vous, Monsieur le général, vous leur devez le plus bel ornement de votre victoire, en nous ayant épargné le sang et les ruines.

» En rendant de solennelles actions de grâces à Dieu, nous ne cessons de le supplier de nous continuer sa protection, et nous espérons que, dans sa bonté, il corrigera tous ceux qu'il voulait punir, afin que le monde soit purgé des ennemis de l'ordre et de la Religion, non par les armes de sa colère, mais par l'abondance de sa grâce.

» Dieu vous a choisi, Monsieur le général, pour accomplir

les grandes destinées qu'il réservait pour la consolation de cette ville. Vous êtes l'homme béni de Dieu. Agrérez les hommages de notre reconnaissance, dont vous recevrez de continuels témoignages dans les acclamations du peuple romain. »

Le général répondit :

« La France a confié à ses soldats une grande et sainte mission, et nous venons aujourd'hui remercier Dieu de nous avoir accordé de la conduire à bonne fin.

» Le rétablissement de l'autorité temporelle du Saint-Père dans sa capitale est un gage certain de la paix du monde.

» La France n'a reculé devant aucun sacrifice pour accomplir cette œuvre à la fois sociale et religieuse. Elle trouvera sa récompense dans la prospérité des Etats romains, et dans l'estime des nations catholiques. C'est son unique ambition. En ce jour solennel, je suis fier d'être l'interprète et le garant de ses généreuses intentions. »

Le général se rendit ensuite à la place qui lui était réservée ; il avait autour de lui les officiers généraux de l'état-major, et à ses côtés M. de Corcelles, envoyé extraordinaire du gouvernement français, et dont le zèle, la prudence et le dévouement au Saint-Siège contribuèrent singulièrement à rétablir le bon ordre dans Rome, et à consoler le cœur de Pie IX, qui honora ce diplomate d'une affection toute particulière.

Les cardinaux Bianchi et Tosti, et le Chapitre, étaient à leurs places ordinaires. Le cardinal Castrucio Castracane, Evêque de Palestrine et grand Pénitencier, entonna le *Te Deum* et donna la bénédiction du Saint-Sacrement. Après que le célébrant se fut retiré, le cardinal Tosti s'avança vers le général Oudinot et lui adressa la parole en ces termes :

« Monsieur le général,

» Vous transmettez à vos descendants le titre de Libérateur de Rome. Permettez toutefois à un cardinal romain de vous exprimer, quoique d'une voix affaiblie par de longues souffrances, au nom de ses collègues, à vous et à votre armée, ainsi qu'à la France très-chrétienne, des sentiments d'éternelle gratitude. Vous nous avez délivrés de l'oppression de monstres qui déshonorent le genre humain, et aujourd'hui vous nous an-

noncez le retour du Pontife suprême, notre Père et Souverain. Quelques furies de l'enfer se sont déchaînées et se déchaînent encore contre lui ; mais la voix généreuse du monde chrétien , qui veut qu'il revienne glorieux , leur ferme la bouche. Oui, il viendra , mais toujours accompagné de sa douceur extraordinaire , quoique les méchants qui en abusent croient que l'impunité leur est due , et deviennent de plus en plus audacieux.

» Monsieur le général , votre sagesse , votre conduite militaire , celle des braves qui vous entourent , nous ont épargné les maux de la guerre ; et les dévastations qui déshonorent Rome et ses environs , sont dues toutes au génie malfaisant de nos tyrans. La discipline et la moralité de vos troupes servent d'exemple et de châtiment à ce petit nombre de Romains égarés par cette masse d'impies réunis ici. Les braves gens pleurent encore le peu de sang français versé ici ; mais ce sang , uni à celui de prêtres innocents et de citoyens honnêtes égorgés par ces monstres , appellera les bénédictions du Ciel sur la France , sur vous et sur vos valeureux soldats.

» Je vous dois des remerciements particuliers , ainsi qu'au digne gouverneur de Rome , pour m'avoir réintégré dans l'administration de l'institution apostolique de Saint-Michel , qui tient tant au cœur de Sa Sainteté , et mis en état d'en expulser tant de corrupteurs et d'impies qui s'y étaient introduits. J'espère qu'un jour vous daignerez la visiter. *Vive la Religion ! vive le souverain Pontife ! vive la France !* »

Le général Oudinot répondit :

« Eminence , en personnifiant en moi l'armée que je commande , vous me rendez un insigne honneur , mais vous m'attribuez une part trop importante dans l'heureux événement accompli.

» Le rétablissement du pouvoir temporel du Saint-Père est l'œuvre de toute la France ; nous , soldats , nous n'avons été que les instruments d'une cause sainte et généreuse ; c'est à notre gouvernement que doit être renvoyé tout le mérite de cette entreprise , et à la protection de la divine Providence , le bon succès de cette entreprise.

» Eminence , nous n'avons jamais douté des sympathies des

Romains pour notre France, et bien que l'entrée de cette belle ville nous fût interdite, nous savions parfaitement qu'elle se trouvait sous un joug oppresseur et étranger. Dès l'instant où vous avez été affranchis de cette tyrannie, où vous avez pu manifester vos sentiments, vous avez donné libre cours à votre respect pour le Saint-Père et pour la religion.

» J'ai reçu de nombreuses adresses et de chaudes manifestations qui demandent la rentrée de Sa Sainteté. En relevant aujourd'hui le drapeau pontifical sur le fort Saint-Ange, nous ne faisons que satisfaire vos vœux particuliers et ceux du monde catholique entier. Je dois ajouter que nous nous sommes dévoués avec bonheur à l'accomplissement de ce devoir.

» J'ai à remplir un autre devoir, Eminence; vous venez de faire l'éloge de la discipline et de la moralité des troupes sous mes ordres. Jamais éloge ne fut mieux mérité. Je suis heureux de pouvoir proclamer de la basilique de Saint-Pierre, devant d'innombrables témoins, que, pendant une campagne de près de trois mois, mes compagnons d'armes ont donné des preuves continuelles d'une brillante valeur, jointe à un profond respect pour l'ordre et la discipline. Je n'exagère pas en disant que partout et toujours, officiers, sous-officiers et soldats ont été de véritables modèles de la vertu militaire.

» Vous avez dit, Eminence, que les dévastations qui ont désolé Rome doivent être attribuées au génie destructeur de vos persécuteurs. Graces vous soient rendues, Eminence; ce témoignage si juste et si impartial me fait battre le cœur plus que je ne saurais le dire. On ne saura peut-être jamais tout ce que nous avons souffert, à la pensée que les exigences de la guerre pouvaient entraîner avec elles la destruction de monuments séculaires. Dans l'intention de les préserver, nous avons ralenti nos opérations et retardé un résultat qu'il importait tant d'obtenir.

» Dieu nous a récompensés de cette longanimité. Oui, Eminence, les services que l'armée française a pu rendre à la religion et à l'ordre social sont aujourd'hui pleinement récompensés. Notre ambition est satisfaite, puisque nous avons obtenu la confiance de vos compatriotes ainsi que, la sympathie et l'estime des populations catholiques. Vous avez fini votre allocution en criant *Vive la France!* je terminerai ainsi : *Vive la Religion! vive le Saint-Père!..*

Au milieu d'une émotion générale le cardinal ajouta :

« Vos paroles, général, sont dictées par l'esprit de Dieu ; ses bénédictions descendront toujours sur vous et sur la France. *Vive la Religion ! vive le souverain Pontife ! vive la France !..* »

A ces paroles, la foule qui remplissait le temple éclata en cris unanimes : *Evviva il S. Padre ! evviva Pio IX ! evviva la Francia ! evviva il gen. Oudinot !*

Les applaudissements et les acclamations du peuple accompagnèrent le général pendant qu'il traversait la foule pour sortir de la basilique. La multitude, empressée de le voir et de lui rendre hommage, et entraînée par l'ardeur de la reconnaissance, le pressait tellement, que beaucoup purent le toucher et, par une douce violence, baiser ses mains et son épée.

Ces touchantes manifestations de joie et de reconnaissance, de la part du peuple romain, montrent le prix qu'il attachait à la conservation de l'autorité pontificale, et avec quelle confiance il se reposait sur la sagesse de Pie IX, du soin de maintenir la paix dans son sein, en y faisant respecter les lois, et en admettant d'ailleurs toutes les améliorations utiles et praticables avec la forme actuelle du gouvernement romain :

122. Désirant ajouter encore à la joie de ce peuple si cher à son cœur, et resserrer les liens qui l'unissaient à ces sujets fidèles, Pie IX s'empressa de leur adresser une proclamation nouvelle, autant pour se féliciter avec eux du succès de nos armes, que pour leur donner un nouveau témoignage de ses intentions paternelles et bienveillantes à leur égard. Voici ce précieux document.

PIUS PP. IX,

A ses sujets bien-aimés :

« Dieu a levé hautement son bras, et il a commandé aux flots furieux de l'anarchie et de l'impiété de s'arrêter. Il a guidé les armées catholiques pour soutenir les droits de l'humanité foulés aux pieds, de la foi attaquée, et ceux du Saint-Siège aussi bien que ceux de notre souveraineté. Louanges éternelles au Seigneur, qui, au milieu de ses colères, n'oublie jamais ses miséricordes !

» Bien-aimés sujets, si dans le tourbillon de ces vicissitudes affreuses notre cœur a été rempli d'amertume, en réfléchissant sur tant de maux endurés par l'Eglise, par la religion et par vous, il n'en ressent pas moins l'affection avec laquelle il vous aime et vous aime toujours. Nous soupirons après le jour qui doit nous ramener au milieu de vous ; et lorsqu'il sera arrivé, nous reviendrons avec le plus vif désir de vous apporter la consolation, et avec la volonté de nous occuper de toutes nos forces de votre vrai bonheur, en appliquant des remèdes difficiles à des maux très-graves, et en consolant les loyaux sujets qui, pendant qu'ils attendent les institutions capables de donner satisfaction à leurs besoins, veulent, comme nous le voulons nous-même, voir garanties la liberté et l'indépendance du souverain pontificat, si nécessaire à la tranquillité du monde catholique.

» En attendant pour la réorganisation de la chose publique, nous allons nommer une commission qui, investie de pleins pouvoirs et d'accord avec un nouveau ministère, réglera le gouvernement de l'État.

» Cette bénédiction du Seigneur, que nous avons toujours invoquée, même loin de vous, nous l'implorons aujourd'hui avec une plus vive ferveur, afin qu'elle descende avec abondance sur vous. C'est une grande consolation pour notre cœur, que l'espoir où nous sommes que tous ceux qui ont voulu se rendre indignes de cette grace par leurs égarements, la mériteront par un sincère et constant retour vers le bien.

» Donné à Gaète, le 17 juillet 1849. Pius PP. IX. »

123. Le souverain Pontife, dans le dernier consistoire tenu par lui, avait pu enfin préconiser deux prélats vivement désirés et impatiemment attendus dans les diocèses dont ils allaient prendre la conduite. Mgr de Salinis, évêque nommé d'Amiens, et Mgr Jaquemet, appelé à l'évêché de Nantes, furent sacrés à Bordeaux dans les derniers jours du mois de juillet. La plus grande pompe avait été donnée à cette auguste cérémonie, à laquelle assistaient un grand nombre d'évêques et les premières notabilités du département. Le prélat consécrateur était Mgr l'archevêque de Bordeaux, assisté de NN. SS. Mioland, coadjuteur de Toulouse, et Dupuch, ancien évêque d'Alger.

124. Peu de jours après avoir reçu la consécration épiscopale, Mgr Jaquemet se rendit dans son diocèse, où il s'était fait précéder par une lettre pastorale toute pleine de ce double esprit de zèle et de douceur que possède à un si haut degré le nouveau prélat. Nous y remarquons en particulier les lignes suivantes, qui rappellent de touchants souvenirs et montrent une âme toute pleine d'un courage vraiment apostolique :

« Je viens au milieu de vous pour y offrir un sacrifice, » disait à son entrée dans le diocèse de Paris l'illustre Archevêque dont nous rappelons le souvenir et dont tout l'univers catholique célèbre encore la glorieuse immolation. Nous aspirons comme lui à l'honneur de nous immoler pour vous : et si nous sentions jamais s'altérer notre dévouement, s'ébranler notre courage, nous presserions sur notre poitrine la croix ensanglantée que nous avons reçue de sa main mourante, l'anneau, gage de son inviolable fidélité à son Eglise ; et Dieu, invoqué par ces souvenirs sacrés, nous dirait de nouveau au fond du cœur ces douces et énergiques paroles : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.*

» Nous aurons peut-être des jours bien difficiles à traverser ensemble. Mais qu'importe ? Si nous demeurons fortement unis dans une même foi, dans une même charité, vous serez avec vos pasteurs autour de votre évêque ; nous tous, évêques ; prêtres et fidèles inviolablement attachés à la chaire de Pierre, à ce fondement inébranlable de la vérité, nous pourrions voir passer encore bien des tempêtes. Nous croyons fermement qu'aujourd'hui, comme à d'autres époques célèbres, notre foi est destinée à tout sauver, en raffermissant, en réédifiant peut-être la société, en lui donnant la seule base qui soit durable. »

125. En se rendant à Nantes, Mgr Jaquemet devait traverser un diocèse où il avait laissé des souvenirs bien précieux et que le temps ne saurait effacer. Son passage à la Rochelle était regardé comme un véritable bonheur par une foule de personnes qu'il avait autrefois dirigées et qui attachaient le plus grand prix à la bénédiction qu'elles espéraient recevoir de sa main. Les prêtres surtout, dont il avait été quelques années auparavant l'ami, le guide et au besoin l'avocat dans

les conseils de l'évêque, où, malgré sa jeunesse, il occupait une place si distinguée, les prêtres étaient heureux et fiers de voir reparaitre au milieu d'eux, avec le caractère épiscopal, un prêtre sorti de leur rang et qui les avait honorés de son amitié. C'était le moment de se rappeler et de redire le bien qu'il avait fait, soit dans le grand séminaire, où son passage avait laissé dans tous les cœurs des traces si profondes, soit dans la direction des communautés religieuses qu'il avait conduites avec tant de prudence, de fermeté et de douceur. On aimait surtout à se rappeler quelques-unes des paroles sorties de sa bouche, à une époque déjà reculée, mais qui étaient demeurées comme des germes de vie dans la mémoire de ceux qui avaient su les recueillir. Ces mots, par exemple, adressés à un jeune prêtre qui allait prendre possession d'une cure, où il craignait de voir son ministère infructueux : « Allez ; quand vous ne feriez autre chose qu'empêcher à ce peuple d'oublier le bon Dieu, en le lui rappelant sans cesse dans vos prédications et par votre vie édifiante, vous auriez beaucoup fait.... » Et ces autres paroles non moins dignes d'être conservées et méditées : « Prenez confiance ; il faut se condamner à faire bien des choses imparfaites, avant d'arriver à en faire quelques unes qui approchent de la perfection... » Et encore : Quand on a demandé à Dieu ses lumières et qu'on a fait ce qu'on croyait être le mieux, il ne faut jamais se désoler, ni se repentir des déterminations qu'on a prises, même lorsque le succès ne répond point à nos désirs, ou que nous reconnaissons nous être trompés. »

C'est au milieu de ces souvenirs si édifiants et si doux que le clergé de la Rochelle revoyait un prélat cher à tous les cœurs et lui témoignait sa profonde vénération. Mgr Jaquemet, malgré l'éminence de sa position actuelle, trouvera sans doute dans son nouveau diocèse des amis véritables, au sein d'un clergé nombreux et brillant ; mais il a dû se convaincre que ceux que la Providence lui avait donnés à la Rochelle, ne se laisseront point vaincre dans leur dévouement, et qu'ils s'honoreront toujours de lui être fidèles.

IX.

126. Visite de Mgr Jaquemet aux hôpitaux de Nantes; la sœur Adéline. — 127. Le petit Alexandre. — 128. Discours de M. de Falloux, à l'Assemblée législative, sur les affaires de Rome. — 129. Richesses du clergé anglican en Irlande. — 130. Les Sœurs de Saint-Charles à Berlin. — 131. Œuvre du denier de saint Pierre, en Savoie. — 132. Concile provincial à Chambéry; pourquoi les Conciles provinciaux soumettent leurs décrets à l'approbation du Saint-Siège. — 133. Belle lettre du Concile de Vienne, aux Fidèles de l'empire d'Autriche. — 134. Lettre pastorale de Mgr Patriai, Cardinal-vicaire de Rome. — 135. Les religieux de la Compagnie de Jésus reprennent à Rome les fonctions du saint ministère; ils sont aussi rappelés dans les États Napolitains. — 136. Rappel du général Oudinot en France. — 137. La reine Victoria visite l'Irlande; paroles remarquables qu'elle adresse aux Evêques catholiques de ce royaume. — 138. Réunions littéraires; distributions de prix; discours prononcés.

126. Une des premières visites de Mgr Jaquemet, dans la ville de Nantes, où il fit, le mercredi 7 août, son entrée solennelle, devait être pour les pauvres et les membres souffrants de Jésus-Christ. Le troisième jour après son arrivée, le nouveau Prélat se rendit à l'hôtel-Dieu, et il se montra, dans cette visite, le père et l'ami de tous les malheureux. Sa suite se grossissant à mesure qu'il parcourait les salles des malades, il avait quelquefois peine à passer. On ne saurait avoir l'idée d'un spectacle plus touchant. Le Pontife bénissait les malades et les exhortait à la patience avec une onction toute céleste, et la foi de plusieurs d'entre eux, en recevant cette bénédiction, était vraiment remarquable.

Peu de jours après, une religieuse de cet hospice, attachée momentanément au soin des cholériques, ressentit les premières atteintes de l'horrible fléau dont elle devait être victime. C'était la sœur Adéline; dans le monde Henriette Salomon. Ayant été autrefois en position d'étudier de près les vertus et le mérite de Mgr Jaquemet, sa vénération pour le nouveau prélat surpassait encore celle des personnes qui

n'avaient pas eu l'avantage de le connaître sitôt. Elle manifesta le désir de recevoir sa bénédiction, sans pourtant oser demander que Sa Grandeur l'apportât elle-même ; mais Mgr n'eut pas plus tôt appris par une lettre de l'aumônier de l'hospice le désir de la pieuse malade, qu'il annonça l'intention d'aller sous peu d'instants à l'hôtel-Dieu. Effectivement, à l'heure indiquée, le prélat s'y rendit de sa personne, et la religieuse mourante manifesta, en l'apercevant, une indicible consolation. S'exprimant presque autant par ses gestes que par ses paroles, trop peu articulées pour que Mgr les comprît toutes, elle lui laissa entrevoir la crainte qu'elle avait de ne pas jouir, aussitôt après sa mort, de la vue du bon Dieu. Le prélat, à qui on n'avait pas laissé ignorer le mérite et les vertus de cette religieuse, daigna l'exhorter à la confiance et à l'amour de Dieu pendant au moins dix minutes ; il lui donna ensuite sa bénédiction, qu'elle reçut avec une grande joie et une vive reconnaissance, et il se retira d'auprès d'elle pour aller visiter les autres cholériques, auxquels il prodigua les consolations et les encouragements.

127. Une scène d'un genre différent mais non moins touchante se passait à l'église cathédrale, dans les premiers jours de l'arrivée de Mgr Jaquemet à Nantes. Voici dans quels termes un des journaux les plus graves de cette ville en présentait les curieux détails :

» Mercredi soir, Mgr l'Evêque visitait en détail les différentes parties de son église cathédrale. Arrivé près des fonts baptismaux, il y trouve une honnête famille d'artisans, qui présentait un nouveau-né au clergé de la paroisse pour recevoir le Sacrement de la régénération chrétienne. Monseigneur s'approche du chef de la famille et lui adresse avec bonté quelques questions. Le brave artisan, enhardi par tant de bienveillance, demande pour son nouveau-né la bénédiction du prélat. Le digne évêque se rend avec plaisir à sa prière et veut bien même l'assurer du bonheur qu'il aurait de conférer personnellement le baptême à son jeune enfant : mais il y a longtemps qu'il n'a été appelé à administrer ce Sacrement ; il aurait des craintes légitimes de n'en pas remplir régulièrement toutes les cérémonies. Il prie seulement que

le parrain veuille bien donner à son filleul le nom d'Alexandre, qu'il porte lui-même. Tant de bonté confond les assistants, et pleins de reconnaissance ils s'empressent d'accéder au vœu si honorable pour eux du bienveillant prélat. L'enfant se nomme donc Henri-Joseph-Alexandre. Notre bon évêque ne pouvait inaugurer sa visite à son église principale par un acte plus propre à lui gagner tous les cœurs de ses diocésains. Sa grandeur ne s'en est pas tenue à tant de bontés; elle a bien voulu faire écrire par un de ses secrétaires à la mère de cet enfant, auquel il venait de donner son nom, en lui envoyant un pieux souvenir. Ce souvenir sera, nous n'en doutons pas, conservé religieusement dans cette famille chrétienne, et servira un jour comme d'un puissant encouragement pour le jeune Alexandre à pratiquer la vertu, à l'exemple du vénérable prélat qui s'est fait un si noble plaisir de le prendre sous sa protection à son entrée dans la grande famille chrétienne. »

Des actes de dévouement, de charité et de bienveillance toute pastorale, marquaient ainsi les premiers pas de Mgr Jacquemet, dans le soin qu'il est appelé à prendre d'un des plus beaux diocèses de l'Eglise de France.

128. Le succès obtenu à Rome par nos troupes et la réintégration de l'autorité pontificale dans cette vieille cité ne pouvaient pas être pour toutes les opinions une affaire également heureuse. Il fallait justifier, en quelque sorte, nos triomphes auprès de ceux qui regardaient comme inopportune l'expédition d'Italie et dégager cette grave question des nuages dont une foule d'esprits, prévenus ou ignorants, se plaisaient à l'environner, pour se donner le droit d'en blâmer l'idée première et d'en flétrir les résultats. La Providence tenait en réserve, pour cette mission délicate et en quelque sorte sacrée, un homme qui, par sa parole franche, élevée et puissante, ses antécédents irréprochables, sa position éminente et l'estime générale dont il était entouré, pouvait mieux que personne devenir l'avocat d'une cause dans laquelle les intérêts de la religion et ceux de la patrie se trouvaient réunis et confondus. M. de Falloux, ministre de l'Instruction publique, parut à la tribune de l'Assemblée nationale pour répondre aux interpellations rela-

tives à l'expédition d'Italie. Le discours du jeune Ministre fut un véritable triomphe. On connaissait déjà la beauté de son talent ; mais on ne savait pas encore jusqu'où ce talent pouvait s'élever. La séance du 8 août, disait un journal religieux, a été un véritable événement. L'honneur de notre France a été noblement relevé ; la gloire nouvelle que vient de conquérir notre brave armée a été illuminée d'un reflet d'éloquence et de foi. Le premier d'entre les catholiques qui soit arrivé au pouvoir depuis vingt ans, s'est montré homme d'Etat consommé autant qu'habile orateur, et l'Assemblée, émue et charmée par les généreuses paroles du Ministre de l'Instruction publique, y a répondu, au nom de la patrie entière par des applaudissements redoublés et par le vote de majorité le plus nombreux qu'on ait encore vu depuis l'ouverture de la session.

M. de Falloux n'a pas eu seulement tout l'honneur de la journée, tout l'honneur de la discussion : lui seul a rempli et dominé la scène, maitrisé les esprits, rétabli la question dans ses termes les plus vrais et les plus élevés, et clos le débat par le succès le plus loyal et le plus complet.

Ce que M. de Falloux a dit sur l'Eglise, sur la liberté, et sur ces deux grandes lignes qui sont tracées au milieu des siècles par le Catholicisme et par l'erreur ; ce qu'il a dit sur la majesté de la ville éternelle, cette capitale de la république chrétienne, universelle ; ses larges aperçus sur les annales récentes de l'Italie ; l'heureuse citation qu'il a empruntée à l'empereur Napoléon à propos de la puissance temporelle des papes : toutes ces pages resteront comme un des plus beaux monuments de la tribune française au dix-neuvième siècle.

129. Nous avons eu occasion, l'année dernière, d'appeler l'attention de nos lecteurs sur les richesses que possède en Angleterre le clergé de l'Eglise officielle, jouissant d'énormes revenus, à côté du clergé catholique, dont on a fait la part si petite et à peine suffisante. Cet état de choses, s'il n'est pas facile à justifier, peut du moins s'expliquer et se comprendre dans un royaume où l'immense majorité des habitants professe encore les croyances de la réforme. Mais dans

l'Irlande si catholique, et si pauvre, que les populations soient obligées de se priver même du nécessaire pour enrichir les pasteurs d'un culte étranger qui y compte à peine quelques rares adhérents, voilà un spectacle qui désole le cœur et qui crierait vengeance, si la religion pouvait jamais connaître ce mot. On aura une idée de la position respective des deux clergés d'Irlande, en lisant le curieux passage qui suit et que nous empruntons au journal *l'Univers*.

« M. Osborne, membre de la chambre des communes, a appelé l'attention de ses collègues sur les biens que l'Eglise Anglicane possède en Irlande. Il savait par avance que sa motion serait rejetée; mais, en signalant les malheureux abus de l'organisation de l'Eglise protestante dans ce pays, il a avancé le jour où il y sera porté remède. En 1833, le nombre des évêchés anglicans d'Irlande fut réduit à dix, et il paraît que, malgré les prétendus développements de cette institution, il y a encore, en 1849, un nombre beaucoup trop considérable d'évêques et de ministres chargés de veiller aux intérêts spirituels des protestants Irlandais. Les Anglicans vont décroissant chaque jour. Le nombre des habitants qui sur toute la surface de l'Irlande suivent le culte officiel, égale à peine les deux tiers de la population de Paris. Or, quand on sait les loisirs que les pratiques de l'anglicanisme laissent aux révérends qui ont charge d'âmes, on s'étonne d'entendre les champions de l'établissement d'Irlande soutenir que ce n'est pas trop d'entretenir deux archevêques, dix évêques et deux mille sept cent soixante-dix ministres. Les revenus de l'archevêque protestant d'Armagh ne s'élèvent pas à moins de 300,000 fr.; les évêques de Glogher et de Devy ont chacun un revenu de 200,000 fr. Dix-sept millions 500,000 fr., forment la part qui revient au clergé. L'université de Dublin, qui est en réalité une branche ou un instrument de l'Eglise officielle, a absorbé, depuis l'union, 75 millions alloués à son entretien par le parlement.

» Voilà une Eglise bien pourvue, et cependant les neuf dixièmes de la population la repoussent et ne la connaissent que par les redevances qu'ils lui paient. Des documents officiels nous ont révélé que parmi les plus riches cures anglicanes, il en est 99 qui comptent chacune moins de 20

paroissiens; 124 qui ont dans leurs limites de 20 à 50 protestants, et 41 qui n'ont pas une seule personne appartenant au culte officiel. Dans le diocèse de Lismore, où plusieurs paroisses sont dans ce cas, M. Osborne a appris à la chambre des Communes que les dîmes de l'une d'elles sont payées à une jeune fille. M. Osborne a égayé les communes en leur racontant que le recteur d'une paroisse, s'étant un jour de dimanche avisé de faire un sermon, trouva en montant dans sa chaire la place occupée par une oie qui y couvait ses œufs.

» Ces faits et anecdotes permettent d'apprécier les services que l'Eglise Anglicane rend à l'Irlande. M. Osborne, qui est anglais et protestant, a insisté pour que le gouvernement portât remède à cet état de choses; il a demandé qu'après avoir garanti un revenu de 50,000 fr. aux évêques et une honnête aisance à chacun des membres du Clergé, le surplus des revenus de l'Eglise anglicane d'Irlande soit consacré à l'éducation générale du peuple. Une forte majorité a repoussé cette motion. Les défenseurs des biens du Clergé parlent de leurs possessions avec un respect religieux et feignent d'oublier que l'Eglise officielle d'Irlande, comme celle d'Angleterre, est surtout riche des dépouilles de l'Eglise catholique.

» Les membres du cabinet ont combattu la proposition, sans chercher à nier l'énormité des abus signalés. »

130. Pendant que les ministres de l'Eglise établie jouissaient en Angleterre et en Irlande de leurs larges revenus, l'Eglise catholique, riche de sa pauvreté et des bénédictions que Dieu verse sur elle, continuait à multiplier les bonnes œuvres sur la face du monde entier et dans les lieux mêmes qui semblaient le moins accessibles aux douces influences de la charité. La Prusse en offrait un exemple trop curieux et trop édifiant pour que nous privions nos lecteurs d'un récit propre à les intéresser vivement. Voici ce qu'on écrivait de Berlin, au commencement du mois d'août 1849.

» Les sœurs hospitalières de Saint-Charles de Nancy ont fondé un hospice à Berlin, vers le milieu de septembre 1846. Elles y admettent tous les malades qui se présentent sans distinction de culte. Les révoltes récentes qui agitérent

si violemment et ensanglantèrent cette grande ville à plusieurs reprises, les firent apprécier à leur juste valeur, non pas seulement par les Catholiques mais par les Protestants. Jamais en effet depuis 300 ans pareil dévouement ne s'était vu dans cette capitale du protestantisme allemand. Aussi tous rivalisent dans les témoignages de reconnaissance et de respect qu'ils prodiguent à ces religieuses. Dans une première visite qu'elles firent à la cour, le roi et la reine, le prince royal les accueillirent avec la plus honorable distinction. Le prince Radziwille, très-bon catholique et leur zélé protecteur, ayant dit dans la conversation qu'elles avaient plus de plaisir à recevoir une mauvaise robe de chambre pour leurs vieillards, qu'une jeune personne n'en éprouve à l'occasion d'une magnifique robe de bal dont on lui fait cadeau; le roi, qui rit beaucoup de cette réflexion, fit faire le soir du même jour une revue exacte de son vestiaire, pour trouver des robes de chambre; il y en avait plusieurs. Le lendemain la reine y joignit de son côté du linge en abondance, une pièce de toile, un beau crucifix et divers autres objets à l'adresse de la sœur Angélique, que le prince avait nommée. Le roi alloue 2,000 fr. annuellement en faveur de l'hospice : mais ses libéralités et celles de la reine ne se bornent pas là : l'un et l'autre saisissent toutes les occasions de leur venir en aide. Il y a trois mois, la reine a daigné les honorer d'une visite. La supérieure était absente. Sa majesté a montré la plus aimable affabilité aux sœurs, aux malades avec qui elle s'est entretenue, et n'a quitté l'hospice qu'après avoir témoigné toute sa satisfaction. Elle dit ensuite à une personne admise dans son intimité que depuis bien des années elle n'avait éprouvé d'aussi douces jouissances, et que ce qu'elle avait vu et entendu était comme un baume pour son cœur.

Mais voici qui n'est pas moins admirable. Les sœurs avaient un excellent infirmier qu'elles espéraient conserver longtemps pour leurs malades, lorsqu'un ordre lui arriva de se rendre sous les drapeaux. La supérieure, avec deux de ses sœurs, se rendit à Sans-Souci, à huit lieues de Berlin, pour demander l'exemption du soldat. Leurs majestés étaient absentes. Il leur fallut attendre trois heures; les hommes de service leur témoignèrent

même, quoi qu'avec regret, qu'elles ne pourraient être reçues. Mais elles, sans se décourager, se mirent à réciter leur office dans les bosquets, et demandèrent à Dieu avec ferveur de trouver un accueil favorable. A six heures arrivèrent les voitures; les sœurs s'avancèrent vers la reine, singulièrement étonnée de les voir. Elle n'en vint pas moins avec une bonté charmante à leur rencontre, et au lieu de leur permettre de lui baiser la main, elle les embrassa tendrement et les introduisit chez elle. La supérieure, après maintes excuses, lui expliqua le motif qui les amenait. A ce moment le roi arriva dans l'appartement. Sa majesté s'informa, avec un ton de gaieté franche et bienveillante, comment elles avaient pu parvenir à entrer; et le récit de tous les moyens auxquels elles durent avoir recours l'amusa beaucoup. L'exemption de l'infirmier fut accordée sur-le-champ à la supérieure. Le roi se félicita même d'être revenu sitôt, s'informa de l'hospice en détail et de tout ce qui concerne les œuvres de charité, et enfin fit à la reine l'observation que ces bonnes sœurs, après tant de fatigues, devaient avoir besoin de prendre quelque nourriture. Mais déjà des ordres avaient été donnés en conséquence; la reine les conduisit ensuite à la collation qui leur avait été préparée, voulut rester seule avec elles et les servit de sa propre main. Après une heure d'entretien, elles se retirèrent pénétrés de reconnaissance : une voiture de la cour les reconduisit au chemin de fer.

» Ces faits significatifs en disent plus que les discours les plus éloquentes. Des princes et des princesses qui ne partagent pas nos croyances, ne peuvent se défendre du respect et de l'admiration pour nos institutions catholiques. On reconnaît l'arbre aux fruits qu'il porte.»

Ces saintes filles ont continué avec une ardeur toujours nouvelle leur charitable et glorieuse mission; elles ont conquis de jour en jour davantage l'estime et l'admiration générale. Dans les maisons qu'elles ont louées, le nombre des malades entretenus par elles s'est élevé à plus de soixante-dix, et les protestants qui ont reçu leurs soins parlent d'elles avec tant d'enthousiasme, que ce petit hôpital ne peut plus suffire aux demandes d'admission. Aussi a-t-on résolu d'en bâtir un qui renfermera trois cents lits. Les souscriptions

abondent, et l'ouvrage avance heureusement, sous la haute protection du roi et de la reine, qui continuent à témoigner une faveur toute particulière aux sœurs de la Charité de Berlin.

134. La Savoie offrait alors, sous le double rapport de la charité et de la foi, un bel exemple aux autres nations catholiques. L'œuvre du denier de saint Pierre et la tenue d'un concile provincial à Chambéry, sont deux faits qui honorent grandement ce religieux royaume. En adressant au Saint-Père la somme de 24,670 fr., produit des dons spontanés des catholiques de Savoie, le comité directeur de cette œuvre à Chambéry y joignait une lettre adressée à sa Sainteté, et toute pleine des plus généreux sentiments de foi et de dévouement; elle était conçue en ces termes :

» Très-Saint Père,

» La Savoie, toujours si religieuse et si dévouée au Siège apostolique, ne saurait demeurer étrangère au mouvement unanime des cœurs généreux qui se portent vers Gaëte, pour adoucir et consoler les infortunes du Père commun de la grande famille chrétienne. Elle vient unir ses faibles accents aux éclatants témoignages d'admiration et d'amour, qui entourent votre Sainteté sur la terre d'exil. Nulle part, des épreuves aussi amères et aussi peu méritées n'ont été plus vivement senties que dans notre malheureuse patrie.

« Votre Sainteté ne l'ignore pas : depuis plus d'une année la Savoie est en proie aux alarmes et aux plus affligeants désastres. Cependant elle garde son ancien héritage de dévouement à la religion et de fidélité aux princes qui portent son nom. Elle montre que ses enfants savent mettre leur or, leur parole et leur sang au service de leur Dieu et de leur Roi.

» Nous avons appris avec attendrissement, très-saint Père, que cette noble fidélité des Savoisiens avait attiré sur nous un regard de votre cœur.

» A la vue des événements à jamais déplorables qui ont conduit sur la terre étrangère un prince auquel sa sagesse et sa bonté devaient assurer l'empire de tous les cœurs,

les enfants de nos montagnes se sont dit plus d'une fois : Oh ! si le trône de Pie IX avait été confié à nos bras vigoureux, un grand scandale aurait été épargné au monde catholique.

» Nous avons la confiance de penser, très-saint Père, que bientôt la main de Dieu s'élèvera pour commander à la tempête, et que celui que nous vénérons comme le vicaire de Jésus-Christ sera reporté au Quirinal sur les bras de ses enfants. Alors une acclamation de joie, partant des sept collines, sera répétée par tous les échos de nos montagnes.

» Dans l'attente de ce jour si ardemment désiré, vos fils de la Savoie, se prosternent aux pieds de votre Sainteté, en la priant d'accueillir leur tribut d'amour et de dévouement ; ils osent y joindre la modeste offrande de quelques deniers, faible expression d'une tendresse toute filiale.

» Il nous est doux d'espérer, très-saint Père, que cette manifestation des sentiments de la Savoie portera quelque consolation au cœur de votre Sainteté. Et nous aimons à croire qu'elle attirera sur notre patrie une de ces bénédictions qui sont ratifiées au Ciel.

De votre Sainteté, les fils très-respectueux,

ARNAUD-DEPOMMIER, *vicaire-général*; DE QUINCY,
DUPASQUIER-JUSTIN; MARTIN (Louis); PILLET,
vicaire-général; PILLET, *avocat*; PONCET. »

Le Saint-Père, dans un consistoire secret, daigna exprimer les sentiments que lui inspirait l'œuvre du denier de saint Pierre. Mais, indépendamment de ce témoignage, Pie IX voulut donner à la Savoie un gage tout spécial de son affection paternelle. Il chargea le cardinal Antonelli d'être l'interprète de ses sentiments. Voici la lettre que ce prélat adressa, dans le courant du mois de mai, à Mgr l'Archevêque de Chambéry.

» Monseigneur,

» C'est avec un religieux empressement que j'ai remis au Saint-Père votre lettre du 3 mai courant. Je lui ai présenté en même temps l'adresse du comité qui s'est formé en Savoie, pour subvenir aux besoins du Vicaire de Jésus-Christ,

et pour conjurer l'Auteur de toute consolation de mettre un terme aux malheurs de l'Eglise.

» Le dévouement admirable du clergé et l'affection filiale du peuple savoisien, pour le Chef auguste de l'Eglise, sont pour le Souverain-Pontife une douce consolation que le Seigneur lui réservait au milieu des calamités qui affligent la religion.

» C'est pourquoi le Saint-Père me charge de vous exprimer sa vive satisfaction. Il me prie de vous dire que c'est de grand cœur qu'il vous donne, à vous, Monseigneur, et au peuple des diocèses qui dépendent de votre Métropole, sa bénédiction apostolique comme un gage de toutes les faveurs célestes.

J'ai l'honneur d'être etc.,

» Gaëte, le 26 mai 1849. »

Card. ANTONELLI. »

132. C'est aussi à Chambéry qu'avait eu lieu, dans le courant de juillet, le premier concile provincial de la Savoie. Les plus graves questions de discipline ecclésiastique y furent traitées avec une gravité et une simplicité de paroles vraiment remarquables. Tout y fut résolu d'un accord unanime, et dans l'esprit de la religion la plus pure et de la science théologique la plus élevée. C'était mieux qu'une assemblée de sages, c'était la sagesse de l'Eglise elle-même.

Avant de se séparer, les Pères du Concile rédigèrent une adresse au Souverain-Pontife, en lui envoyant leurs résolutions pour les soumettre à son auguste approbation et leur donner ainsi la plus haute autorité possible. Nous verrons plus tard cet exemple suivi dans les conciles provinciaux de France et dans ceux des autres parties de la Chrétienté. Quelque respectables en effet que soient par elles-mêmes les décisions d'une assemblée d'Evêques, où tant de lumières s'unissent ordinairement à de si hautes vertus; quoique l'expérience de dix-huit siècles ait montré que les conciles particuliers et non approuvés dans leurs décrets étaient d'une exactitude parfaite sur la discipline et sur la foi, il est pourtant vrai de dire que leur autorité n'est point irréfutable, et l'on peut citer des exemples, quoique en très-petit nombre, de conciles

provinciaux non approuvés dont les décrets n'ont pas eu la parfaite convenance et l'exactitude rigoureuse qu'on était en droit d'y chercher. Et de fait, puisqu'une réunion d'Evêques de toutes les parties du monde chrétien, c'est-à-dire un concile œcuménique même, s'il est séparé du Chef suprême de l'Eglise, ne peut point, dans les cas ordinaires, prétendre au privilège de l'infaillibilité, à plus forte raison un concile provincial ne saurait-il par lui-même rendre des décisions infaillibles.

Mais quand la haute approbation du Saint-Père lui est donnée, il acquiert un degré d'autorité qui ne permet pas qu'on examine après lui. L'expérience montre en effet que jamais concile n'a erré dans de semblables conditions, et il était nécessaire qu'il en fût ainsi pour la conduite générale de l'Eglise et le maintien de la foi dans toute sa pureté. Il n'est pas en effet toujours facile, il est même quelquefois impossible de réunir des conciles œcuméniques pour condamner les erreurs qui naissent sur divers points du monde chrétien, et si l'autorité des conciles provinciaux approuvés par le Pape ne suffisait point alors, la conscience des fidèles ne serait pas suffisamment rassurée. On sait qu'avant d'être condamné par le Concile général d'Ephèse, l'hérétique Pélage l'avait été dans plusieurs conciles provinciaux d'Afrique, et que du moment que cette première condamnation avait été ratifiée par Rome, saint Augustin avait pu dire ce mot qui a eu dans tous les siècles un si grand retentissement : « Rome a parlé; la cause est finie. »

On comprendra maintenant pourquoi les conciles provinciaux, que nous allons voir se multiplier sur tous les points de la Chrétienté, ont recherché l'approbation du Chef suprême de l'Eglise, et pourquoi, malgré la juste impatience des pasteurs et des fidèles à qui il tardait de connaître et d'étudier ces sages décrets, les Pères des conciles ont toujours pris le temps de faire examiner et juger à Rome leurs propres jugements, avant de les imposer comme une loi aux provinces ecclésiastiques sur lesquelles s'exerce leur juridiction.

133. Parmi les conciles tenus à cette époque en Allemagne et en Italie, il n'en est point qui aient retracé avec plus de talent, de force, et avec des couleurs plus vraies, les grandes plaies

de la société actuelle, que le concile de Vienne, dans sa lettre adressée aux fidèles répandus dans tous les pays de l'Empire d'Autriche. Ces leçons si importantes doivent trouver des échos dans l'Eglise catholique tout entière. Nous allons en reproduire, dans une fidèle analyse, les passages les plus remarquables, bien persuadés que les esprits solides ne nous reprocheront pas la longueur des citations.

Les Pères du Concile de Vienne commencent par tracer à grands traits le tableau de cette guerre ouvertement déclarée à la Religion par l'impiété de notre siècle. Ce n'est plus seulement oubli de Dieu, indifférence religieuse, destruction de la foi dans les âmes ; c'est une haine profonde, méditée et raisonnée, un combat contre Dieu et contre son Christ. C'est la ridicule et affreuse prétention de détruire la société de fond en comble, pour la reconstruire sur des bases universelles, en lui assurant un bonheur égal pour tous et inaltérable.

Et qu'arriverait-il, si ces abominables doctrines venaient à triompher ? Réaliseraient elles toutes leurs promesses, et donneraient-elles au monde tout le bonheur qu'elles osent lui faire espérer ? Non, ce serait impossible. « Les souffrances et la mort cesseraient-elles d'être la suite du péché ? les maladies, les infortunes, les pleurs et le désespoir ne seraient-ils plus le partage de l'homme pécheur ? Autant dire que le soleil ne paraîtrait plus au firmament, si tous les hommes, dans un accès de délire, s'arrachaient les yeux pour ne plus le voir. Il suffit d'exposer dans sa hideuse nudité le but avoué des faux prophètes de nos jours, pour que toute âme honnête en recule d'horreur et de dégoût. »

Mais ils cachent ce but sous des paroles artificieuses et mensongères ; il font sonner bien haut les grands noms de *nationalité*, de *progrès* et de *liberté*, comme si la Religion était ennemie de toutes ces choses ! comme si ce n'était pas le Christianisme lui-même qui donne aux hommes les règles de cette charité, qui trace nos devoirs par rapport à la famille et à la patrie ! comme si les divins enseignements de l'Evangile n'apprenaient pas au Chrétien à accorder l'amour particulier qu'il doit à son pays avec cette affection générale qu'il doit à tous les hommes, en qui la foi chrétienne lui montre des frères !

Ils parlent de *progrès* ; mais l'Eglise se refuse-t-elle aux progrès des arts , des sciences , de la morale ? n'est-elle pas au contraire la première à les favoriser , à les consacrer ? « L'Eglise est ennemie de la science , disent ils. Ah ! sans doute , la fausse science , celle qui nie Dieu et sa révélation et les poursuit de sa haine , ne peut pas plus prétendre à l'estime de l'Eglise et à être accueillie par elle , que le faux monnoyeur à faire admettre sa contrefaçon par l'essayeur ; car l'Eglise a la conscience qu'elle est *la colonne et le fondement de la vérité révélée*. Mais la science véritable a été de tout temps honorée et cultivée dans l'Eglise. Et comme elle sait que l'unique source de toute vérité est le Dieu de la révélation , qui est à la fois le Créateur du monde des esprits et du monde corporel , elle peut dire sans crainte à la science : Tu médites sur la nature physique , sur l'ordre spirituel et sur l'histoire du passé , espérant y trouver la solution de l'énigme de la vie ; ce sont ces choses qui rendent témoignage de *lui*. Médite bien , réfléchis profondément , et tu y trouveras sa puissance éternelle et sa dignité , un accord parfait entre la parole révélée et l'œuvre de la création. Quant à moi , je ne saurais modeler sur tes découvertes qui changent journellement la sainte parole révélée qui m'est confiée en dépôt. Marche en avant assidûment et considérément : je t'attends bien volontiers au but , si tu l'atteins. Je ne mets pas d'obstacle dans ta carrière ; respecte de même la mienne ; ne trouble pas , ne diffame pas la source sainte qui reconforte des milliers de pèlerins dont les forces défailteraient sans elle ; car toi , tu n'es pas en état d'étancher leur soif. »

Ils vantent tant la *liberté* ! Ah ! l'Eglise l'aime autant et plus qu'eux , la véritable liberté. Elle a bien assez gémi sous le joug des tyrans , depuis Pharaon , qui persécutait les Hébreux en Egypte , jusqu'au dernier des empereurs païens qui ont versé le sang des fidèles. Elle a bien assez appelé de ses vœux , de ses prières , cette liberté qui semblait fuir devant elle ; mais en attendant qu'elle pût en jouir , elle se soumettait , par principe de conscience , aux pouvoirs établis , même quand ils abusaient de leur autorité ; elle s'y soumettait , non pas par lâcheté ni par faiblesse , car ses milliers de martyrs , qui savaient monter avec tant de courage sur

les chevalets, auraient bien pu créer des embarras à leurs persécuteurs, s'ils avaient voulu se révolter et troubler la paix du monde. Mais l'Eglise sait attendre la liberté, quand on la lui refuse opiniâtrément, et en attendant, « elle commence son œuvre de liberté par l'intérieur de l'homme, la conscience, sachant bien que l'esclave du péché ne peut pas être un véritable homme libre, et que seulement celui qui est *intérieurement* libre, celui que Jésus-Christ a rendu à la liberté, sait user convenablement de la liberté extérieure pour exercer le bien sans entraves, pour accomplir courageusement et avec joie tous ses devoirs de chrétien et de citoyen, et non pour la faire servir de *voile qui cache la malice*, ainsi que s'exprime l'Apôtre d'une manière si frappante, comme s'il avait eu en vue les menées hypocrites des *amis de la liberté* de nos jours. »

Après avoir ainsi démasqué et détruit les vains sophismes de l'irreligion, les Pères de Vienne adressent aux fidèles les plus touchantes exhortations. Qu'on nous permette ici d'étendre nos citations; nous voudrions tout pouvoir reproduire.

« Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, vous grands dignitaires, vous dépositaires de l'autorité, vous représentants du peuple, à qui Dieu confie le sort terrestre des nations. Plus que jamais vous avez besoin de sa puissance et de sa sagesse pour tenir les rênes du gouvernement, afin que le char de l'Etat n'aille pas se briser au fond d'un abîme, mais qu'il avance avec sécurité sur la voie ascendante de la vraie liberté et du bonheur public. *Priez pour obtenir la sagesse, et elle vous sera donnée libéralement.* Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, vous, parents, chefs de famille, instituteurs et supérieurs. Une portion déterminée du terrain du royaume de Dieu est confiée à chacun de vous dans sa sphère et dans ses fonctions. C'est de vous que dépend principalement la qualité des fruits qui doivent y croître. S'ils sont bons et saints, Dieu lui-même sera votre récompense; s'il y vient des ronces et des épines qu'il faudra jeter au feu, ce feu vous consumera tous les premiers.

» Vous, grands et riches, l'orage de ce temps vous a maltraités plus que les autres. Acceptez cette adversité comme un salaire, un châtiment du Seigneur, et humiliez-vous sous

sa main toute-puissante. Quelque grande que soit la perte que vous éprouvez dans vos biens, elle vous sera d'un profit plus grand encore, si elle vous ramène vers des mœurs simples à un train de vie plus modeste, à des joies pures, à la paix de l'âme, à Dieu et à son Eglise. Alors la plainte de la misère et de la faim, dont plusieurs s'effraient maintenant, la prenant pour un cri de guerre, excitera en vous la compassion, et la charité vous rendra ingénieux pour devenir, même avec vos moyens diminués, mais en unissant vos forces, les fidèles dispensateurs de Dieu et ses coopérateurs pour exaucer les prières du pauvre qui lève les mains au Ciel en demandant son pain quotidien. Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, et le surplus, même celui dont vous avez besoin pour donner, vous sera accordé par-dessus.

» Vous, braves habitants de la campagne, courbés sur les sillons qui nourrissaient déjà vos pères, pour vous aussi, il y a un mot dans le cœur de vos Evêques. Vous êtes la partie la plus intéressante du pays et de la population. Dans la retraite et les travaux de vos campagnes, vous étiez jusqu'à présent, pour la plupart, à l'abri de la séduction révolutionnaire qui a son foyer dans les villes. Maintenant la voix des séducteurs pénètre jusqu'à vous en se multipliant par la prédication de vive voix et par des écrits incendiaires, et elle répand la semence de l'ivraie sur le champ de vos âmes. Faites bonne garde autour de ce champ, et ne donnez pas le pain de froment, c'est-à-dire l'antique foi catholique qui nourrissait vos pères dans les bons et les mauvais jours, et les a fait arriver à la vie éternelle, pour la folle avoine de la nouvelle doctrine de l'incrédulité. Profitez avec reconnaissance et contentement des avantages de la liberté que vous accorde notre constitution ; mais n'enfouissez pas votre cœur dans vos champs maintenant affranchis ; autrement il ne trouverait pas le repos dans le *champ du repos* (le cimetière). Vous aussi, cherchez le royaume de Dieu et sa justice, et le surplus vous sera donné par-dessus.

» Vous, pauvres, qui vivez de votre travail journalier et qui n'avez d'autres possessions que vos mains calleuses arrosées de votre sueur, c'est à vous surtout que s'adresse la voix de la séduction, parce qu'elle a besoin de vos bras nerveux. Comment

vos Evêques vous pourraient-ils oublier ? Puisse leur parole faire impression sur vous ! A la vérité ils ne vous promettent pas le bonheur céleste sur la terre , dans le sens de vos séducteurs , lesquels cependant si vous leur prêtez l'oreille ne savent qu'allumer dans vos cœurs l'enfer des passions , l'envie , la haine , le désir du pillage et du meurtre , et après quelques jours d'orgies dégoûtantes ils vous abandonnent plus pauvres , plus malheureux et plus désespérés que vous n'étiez auparavant. Mais il y a véritablement un ciel sur la terre , le ciel qu'a fait descendre avec lui le Sauveur qui , né dans une étable , grandit dans l'atelier d'un pauvre charpentier et , ainsi que bien peu d'entre vous , n'avait pas même où reposer sa tête , lui , le Maître du ciel et de la terre ! Il a promis son royaume céleste avant tout aux pauvres et aux opprimés , aux affligés et à ceux qui pleurent , à ceux qui ont faim et soif. T. C. F. , saisissez-le ce royaume céleste avec un cœur croyant ; il n'est pas dans un pays lointain , ni au-delà des mers , hors de la portée des nécessiteux de la terre. Au-dedans de vous mêmes , là où peut aussi prendre place l'enfer le plus ardent , c'est là que vous le trouverez ce royaume céleste , dans une conscience pure , dans une confiance calme en Dieu , dans la paix de l'âme , dans la suffisance du modeste produit de votre activité , dans la patience et l'espérance du Chrétien , dans la confiance filiale en la Providence divine , qui se tient , pour ainsi dire , avec un secours souvent miraculeux devant la porte du sombre réduit de la souffrance , d'où s'élèvent vers elle les supplications de la foi profonde.

« Vous , digens mères chrétiennes , à vous aussi nous avons à dire un mot. L'espoir de l'avenir repose entre vos bras ; vous nourrissez du lait de votre sein la jeune génération. Que la piété de votre cœur l'abreuve en même temps du lait de la foi chrétienne. Ce que vous inculquez dans l'âme enfantine de Dieu et de son royaume y jettera de profondes racines. Si plus tard la fange du monde vient à le couvrir , l'heure viendra où il reverdira de nouveau et portera des fleurs et des fruits de salut. Que la très-pure Mère de Dieu , qui est aussi mère de l'Eglise , soit votre modèle et votre soutien. »

Revenant sur les dernières pages de leur belle lettre , sur

les reproches adressés à la religion par l'incrédulité, les Pères de Vienne ajoutent encore à la force et à l'éclat des réfutations précédemment données. La dignité de leur langage, le ton de conviction et de foi avec lequel ils s'expriment, rendent ce monument religieux digne des plus beaux siècles de l'Eglise. Ils le terminent par cette prière :

« O Seigneur des armées, dont le trône s'élève au-dessus des chérubins, abaissez un regard de pitié sur ces pays à qui vous avez donné la lumière et la grace en Jésus-Christ, votre Fils unique! Ne nous rejetez pas de votre face, et ne nous retirez pas votre Esprit-Saint. Envoyez les anges de la charité et de l'humilité aux hommes égarés, afin que, se réveillant comme d'un songe fiévreux, ils jettent loin d'eux le fardeau des desirs déréglés qui les courbent vers la terre, et qu'ils lèvent leurs yeux vers le Ciel, pour lequel vous les avez créés : alors descendra aussi vers nous un souffle de votre paix, et tous, réunis autour de votre saint autel, nous vous louerons avec foi et espérance, jusqu'à ce que nous entrions dans la terre bénie de la vision. Amen.

» Vienne, le 17 juin, troisième dimanche après la Pentecôte 1849.

» FÉDÉRIC, Cardinal et Prince-Archevêque de Salzbourg. »

134. Rome continuait à respirer en paix sous la garde de nos troupes victorieuses et sous l'œil vigilant du général français chargé de faire respecter le gouvernement pontifical, qui venait d'y être rétabli. L'ordre s'affermissait de jour en jour, et tous les cœurs s'ouvraient à la confiance ; mais la trace des maux de tous genres que l'on venait de subir ne pouvait s'effacer de longtemps : les plaies de cette vieille cité n'étaient pas de nature à se guérir dans un jour ; peut-être même ne les sentait-on pas assez vivement ces plaies, au milieu de ce peuple romain, dont la foi avait dû naturellement s'affaiblir au contact de tant d'impiété. Il fallait le réveiller de cette espèce de torpeur ; il fallait lui faire remarquer les dangers de sa position actuelle, et aussi les outrages faits à la bonté de Dieu, sur cette terre comblée par lui de tant de graces, et plus coupable par conséquent qu'aucune autre dans ses infidélités. C'est cette belle mission que vint remplir, dans

une lettre pastorale, Mgr Patrizi, cardinal-vicaire de la sainte Eglise romaine. Nous allons reproduire en entier ce précieux document, dont la piété de nos lecteurs aimera sans doute à se nourrir et saura tirer les plus utiles leçons.

Lettre pastorale de Son Em. le Cardinal-Vicaire CONSTANTIN PATRIZI, par la miséricorde de DIEU, Evêque d'Albano, Cardinal de la sainte Eglise romaine, Archiprêtre de la Basilique patriarcale libérienne, Vicaire-général de notre seigneur LE PAPE PIE IX, pour le diocèse de Rome et de son district, juge ordinaire, etc.

« Le vaillant Judas Machabée, dès que les ennemis du peuple de Dieu eurent été défaits et mis en fuite, exalta, par des hymnes et des cantiques, la divine Miséricorde qui avait daigné opérer tant de merveilles pour Israël, et il n'eut rien tant à cœur que de purifier et de rétablir le sanctuaire. *Ascendamus*, dit-il à ses frères, *mundare sancta et renovare*. Et rassemblant toute l'armée, ils montèrent à la montagne de Sion; mais quelle fut leur douleur en voyant le lieu saint désert, l'autel profané, les portes brûlées, les cours dévastées et tout réduit en ruines! Le cœur brisé à ce spectacle, ils déchirèrent leurs vêtements, firent un grand deuil, et, couvert de cendres, ils se prosternèrent la face contre terre, poussant des cris perçants vers le Ciel, afin d'apaiser la colère du Seigneur trop justement indigné de la profanation de son temple.

» Si l'âme de ce héros fut remplie d'une si grande amertume, en voyant la destruction du temple matériel du Seigneur, et s'il mit tous ses soins à purifier et à relever le sanctuaire et l'autel du sacrifice, avec combien plus de raison les fils de l'adoption, les fidèles chrétiens, doivent ils pleurer à chaudes larmes et être dans le deuil, en se rappelant que pendant ces derniers mois l'abomination de la désolation a été dans la cité sainte, dans cette terre de promesse choisie de Dieu pour centre et pour siège de la vérité, dans cette contrée comblée de tant de faveurs et de graces signalées! Quels gémissements, quels cris ne devrions-nous pas pousser vers le Ciel pour la profanation des temples spirituels du Seigneur, des

âmes rachetées du sang de l'Agnéau devenues esclaves du péché et le réceptacle misérable de l'iniquité ! Ah ! si la foi était véritablement vivante dans nos cœurs, si l'on appréciait à sa lumière le mal immense qui s'est fait dans Rome, où les péchés se sont multipliés sans mesure, où un si grand nombre de personnes ont bu l'iniquité comme l'eau, nous nous jetterions, comme le grand Machabée, la face contre terre, et, dans l'amertume de notre cœur, nous ne ferions que répéter au Seigneur de ne pas nous traiter comme l'ont mérité nos fautes, mais de donner place à sa miséricorde, de se laisser toucher par nos supplications, et d'éloigner de nous sa colère et sa juste vengeance !

Mais hélas ! que le nombre est peu considérable dans Rome de ceux qui sont pénétrés de tels sentiments ! et combien au contraire est grand le nombre de ceux qui considèrent d'un œil indifférent les excès de toute sorte commis dans cette malheureuse ville ! La propagation de tant de maximes contraires à la religion très-sainte que nous professons, la dépravation des mœurs, la violation des cloîtres des vierges sacrées, les profanations et le pillage des églises, les persécutions contre les ministres du sanctuaire, les meurtres même d'un grand nombre de prêtres, les injures vomies, et de vive voix et par écrit, contre le souverain Pontife, les blasphèmes exécrationnels proférés par tant de bouches, et, enfin, les sacrilèges contre tout ce qu'il y a de saint dans nos temples : ces excès, ces monstruosité, n'excitent pas parmi la plus grande partie des Romains l'horreur qu'ils devraient ressentir. On oublie d'y voir les plus graves offenses contre la majesté de Dieu ; on oublie que ces offenses sont de nature à attirer les plus terribles fléaux de sa colère, si elle n'est pas apaisée par une satisfaction convenable, par les larmes, par les gémissements d'un véritable repentir.

» Nous, à qui notre sacré ministère impose, non-seulement le devoir de nous faire médiateurs auprès de Dieu pour les péchés du peuple, mais encore de mettre devant les yeux de ce peuple, selon la parole du Prophète, ses scélératesses ; de représenter à la maison de Jacob ses iniquités, afin de le pousser ainsi à la pénitence ; prosternés devant le trône du Très-Haut, le suppliant dans l'humilité de notre cœur de retenir sa colère

et d'accorder un temps pour la pénitence à ceux qui se sont éloignés du droit sentier, nous ne pouvons nous dispenser de répéter, par nos larmes encore plus que par nos paroles, non-seulement aux égarés, mais encore à tous ceux qui ne savent pas comprendre l'énormité du mal commis parmi nous, de retourner au Seigneur sans aucun retard, de se convertir à lui par une sincère détestation du péché, en commençant à désarmer, par des prières et des sacrifices, sa justice trop long-temps et trop violemment provoquée.

» C'est pourquoi, après avoir rendu au Seigneur de publiques actions de grâces, pour nous avoir, d'une manière si prodigieuse, préservés de la série incalculable de maux qui nous menaçaient de si près, nous croyons juste et raisonnable de vous inviter tous, ô Romains ! à une solennelle et publique réparation des excès si graves commis dans cette cité, comme nous venons de le rappeler, afin de ne pas mériter ce reproche de Dieu : *Nullus est qui agat penitentium super peccato suo dicens : Quid feci ?* Ne nous excusons pas sous prétexte que nous n'avons pas participé à l'iniquité d'autrui. Oh ! Dieu, notre Père céleste, a été de toute manière outragé et offensé ; et nous, parce que nous n'avons pas été les auteurs de ces outrages et de ces offenses, nous continuerions à demeurer spectateurs indifférents de l'injure abominable qui lui a été faite ! La nature entière frémirait d'indignation contre un fils qui se conduirait ainsi envers son père terrestre, injustement outragé et offensé.

» Nous ordonnons, en conséquence, que dans les quatorze églises ci-dessus désignées, une pour chaque quartier, pendant les journées des 19, 20 et 21 courant, le Très-Saint Sacrement sera solennellement exposé vers les quatre heures de l'après-midi, et que, jusqu'à six heures, un ou plusieurs prêtres y demeureront en adoration. Le son de la grande cloche annoncera cette cérémonie : on récitera les actes des vertus théologales, on chantera les litanies des saints, le psaume *Miserere* avec les oraisons accoutumées, et on terminera par la bénédiction du Très-Saint Sacrement.

» A quiconque assistera à ces pieux exercices, est accordée l'indulgence de sept années et d'autant de quarantaines ; à ceux qui y assisteront deux fois au moins, l'indulgence plénière

applicable aux âmes du purgatoire, pourvu qu'ils se confessent et communient dans les huit jours.

» Si les prodiges opérés au milieu de nous par la droite du Seigneur excitent notre reconnaissance et notre gratitude, ils doivent en même temps nous faire éprouver, dans le plus intime de l'âme, la plus vive douleur de voir que l'on répond par tant et tant de mal à l'infinie bonté de Dieu. Qu'il ne vous soit donc pas pénible, ô fidèles, d'accourir de nouveau au temple du Seigneur, et en vous rappelant que les sacrées voûtes retentissaient ces jours derniers de l'hymne de reconnaissance pour les miséricordes reçues, faites-les retentir maintenant des soupirs et des gémissements de la plus sincère contrition. Que de vos yeux et plus encore de votre cœur coulent des larmes amères, au souvenir des péchés par lesquels a été offensé un Dieu si bon, qui préparait à cette ville des grâces et des faveurs, au moment même où il ne voyait en elle que perversité et péché.

» La présente sera lue dans toutes les églises, le jour de l'Assomption de la très-sainte Marie, au moment où le concours des fidèles y est le plus grand.

» De notre résidence, le 12 août 1849.

» C. Cardinal-Vicaire. »

135. Le retour de l'ordre et de la tranquillité à Rome devait naturellement y faire reparaitre ceux que le désordre et l'anarchie en avaient chassés. Les religieux de la compagnie de Jésus, obéissant aux lois de la prudence, avaient dû fuir devant l'orage, dans les jours affreux qui avaient mis en péril l'existence du Chef même de la catholicité. On se souvient que Pie IX, en souscrivant à leur exil volontaire, y avait joint des vœux ardents pour leur prochain retour. Le Ciel avait accueilli cette prière du Pontife désolé, et les religieux, dont Rome a pu si constamment apprécier le zèle et honorer les lumières, rentrèrent dans cette ville le 12 du mois d'août, pour y prendre possession du noviciat précédemment dirigé par eux. Le premier soin de ces religieux fut de recommencer immédiatement les fonctions du saint ministère. Leurs voix retentirent bientôt à St-André, à St-Eusèbe et partout où la population romaine était accoutumée à les entendre.

Le même mouvement s'opérait en leur faveur sur d'autres points de l'Italie. Dans les Etats Napolitains plusieurs Evêques adressèrent au Roi de respectueuses et solennelles demandes en faveur de ces religieux exilés. Voici le texte même de la lettre du Cardinal-Archevêque de Naples à ce sujet :

« SIRE,

» Voilà déjà deux ans qui s'écoulent depuis que cinq des principaux diocèses de cette partie de vos Etats ont été vivement blessés par la dispersion violente des Pères de la compagnie de Jésus, dont le nom seul est un éloge ; depuis deux ans aussi les plus grandes cités de ce royaume, et les évêques qui sont chargés de les gouverner spirituellement, se trouvent privés, tant pour l'exercice du saint ministère que pour la direction des écoles, du concours de tant d'ecclésiastiques distingués par leur piété et par leur savoir, comme la compagnie de Jésus en fournit un grand nombre.

» Tout le monde sait que sans aucune faute de la part de ces religieux, avant tout jugement, contrairement à toute loi et à toute justice, ces ministres du Seigneur furent assaillis, pillés et expulsés de Naples avec la plus révoltante audace, tandis que le même jour, dans le même moment, par les mêmes moyens, ils étaient en butte aux mêmes violences dans les diocèses de Palerme et Lecce, d'Aquile et de Sorrente ; tout le monde sait encore que par un calcul digne de leur scélératesse, les auteurs de ces méfaits, prenant prétexte du silence du gouvernement, se sont emparés des biens et établissements de la compagnie, afin, ont-ils cru, de rendre impossible et le retour et le rétablissement de ces édifiantes communautés ; tout le monde sait combien l'épiscopat fut profondément blessé par ces faits odieux, et que depuis ce moment tous les évêques ne cessèrent de condamner ce qui s'était fait, ni de s'employer en mille manières, pour favoriser ces religieux dans leurs dispersions, et pour empêcher la ruine entière des biens appartenant à cet institut.

» Nos voix, Sire, nos actions, doivent parler non-seulement pour combattre et détruire le mal, mais encore pour produire et pour accroître le bien, pour faire triompher la vérité et la

justice, pour procurer à la jeunesse, exposée à tant de séductions qui inondent la société, des moyens de salut, moyens qu'elle trouvait si abondamment dans le zèle des enfants de Saint Ignace, et dont elle est maintenant dépourvue par la dispersion de ces hommes de Dieu, chéris et vénérés de tous les gens de bien, et hais seulement des impies et des mauvais chrétiens.

» Ces sentiments que nous éprouvons, Sire, c'est Dieu qui nous les a inspirés, ainsi qu'aux autres évêques nos collègues, sans aucun accord, sans aucune entente préalable entre nous ; c'est Dieu aussi qui nous a inspirés de déposer notre prière aux pieds de votre très-religieuse Majesté, afin que par tel moyen qu'elle jugera convenable, elle veuille, sans retard, lever tous les obstacles au libre exercice du saint ministère de la part de ces saints religieux, comme aussi les rétablir dans la direction des écoles et dans l'administration des biens qui appartiennent à leur compagnie, avec tous les mêmes droits dont ils jouissaient dans leurs collèges, leurs églises et leurs maisons, avant le jour fatal du 10 mars 1848. Ce rétablissement, tous les bons catholiques le réclament, et ceux-là mêmes qui, par une lâche connivence, ont prêté la main à cette injuste expulsion, le reconnaissent aujourd'hui comme indispensablement nécessaire.

» Je dois à mon siège, comme Archevêque de la capitale, de faire entendre une plainte plus vive et plus douloureuse pour le dommage que cette dispersion cause au salut, au bien-être spirituel de tant de mes chères ouailles, privées aujourd'hui de ces guides pieux qui les dirigeaient dans la bonne voie, et à tant de jeunes gens qui, habitués à suivre leurs écoles, y apprenaient à devenir sujets fidèles en même temps que bons catholiques, et à tant de familles qui trouvaient chez eux des moyens de subsistance. Les lettrés qu'adressent à votre Majesté nos vénérables collègues, lettres qui m'ont été transmises en signe d'unité, ajouteront sans doute un nouveau poids à mes réclamations, une nouvelle force à mes propres plaintes. Leurs paroles, les raisons qu'ils font valoir comme moi, et en proportion de l'importance de leur diocèse, montrent combien sera avantageux pour les esprits et les cœurs des sujets de votre Majesté, ce rétablissement si vivement désiré, quelles sont les dispositions de nos ouailles qui voudraient déjà voir ce retour accompli ; combien de bénédictions, votre Majesté,

par ce rétablissement, s'attirerait sur elle ; sur sa famille royale et sur tout son royaume.

» Nos paroles, Sire, nous en sommes persuadés, n'ajouteront rien aux sentiments qui animent votre Majesté ; aussi est-ce en elle, qu'après Dieu, nous avons placé toute notre confiance. C'est pourquoi nous nous croyons obligés de faire un appel à ce cœur paternel et religieux, attendant de ses résolutions un moyen de compensation aux insultes publiques faites dans sa ville de Naples, aux oints du Seigneur, et une source de bienfaits spirituels destinés à réparer les pertes qu'ont éprouvées et la morale publique et tant de fidèles. Ces bienfaits s'accompliront, je n'en doute pas, avec le retour de la compagnie de Jésus, et ce retour sera un signe non équivoqué de la protection divine ; car là où se trouve et fleurit la compagnie de Jésus, la foi catholique doit indubitablement fleurir et régner.

» Naples, le 2 août 1849.

» XISTE, *Cardinal-Archevêque.* »

Le pieux prince, à qui cette supplique était adressée, n'avait pas besoin qu'on fit près de lui tant d'instances pour obtenir le rappel de ces religieux, auxquels son estime et sa bienveillance étaient depuis si longtemps acquises : il accorda aux RR. PP. de la compagnie de Jésus l'autorisation de rentrer dans leur ancien couvent. Ce fut un moment de joie bien vive pour ce peuple Napolitain, qui leur a toujours été sincèrement dévoué et qui avait gémi profondément de leur exil. Peu de jours après leur rentrée à Naples, le père Capelloni, ce zélé missionnaire, l'apôtre de la contrée depuis quarante ans, reparut en chaire dans l'église de la compagnie de Jésus, et son premier discours fut un événement pour cette grande ville. Une foule pressée remplissait la vaste église *del Gesù Nuovo*, avide d'entendre cette parole si connue et si aimée. Quand le père Capelloni, vieillard de près de quatre-vingts ans, parut devant cet immense auditoire, de toutes les parties du lieu saint éclatèrent des pleurs et des sanglots, et le pieux missionnaire dût attendre quelque temps avant de pouvoir prendre la parole. Cette première émotion un peu calmée, il commença son discours, qui fut souvent interrompu par des cris et des acclamations. Mais la scène devint encore plus ravissante lors-

que l'orateur, touché lui-même jusqu'aux larmes des témoignages d'attachement cordial que lui donnait ce bon peuple, lui adressa ces paroles : « Je le vois, la sympathie et la bienveillance dont je suis environné, les cris du cœur qui retentissent dans cette enceinte, la joie que vous faites éclater à l'occasion de notre retour au milieu de vous, me donnent la certitude que ce n'est pas le peuple Napolitain à coup sûr qui nous avait expulsés... » Alors tout l'auditoire s'écria tout d'une voix : « *Oh! non, mon Père, non, non!* » Après le discours, une foule de peuple se pressa autour du prédicateur, pour lui baiser la main et lui renouveler tous les témoignages de la plus vive affection; et ce ne fut qu'à grande peine que le religieux vieillard put enfin se faire ouvrir un passage pour sortir de l'église.

Aussitôt après leur rentrée dans le collège, les autres Pères reprirent l'exercice du saint ministère auprès des pauvres, dans les hôpitaux et dans les prisons; partout ils reçurent l'accueil le plus empressé et le plus bienveillant. C'est l'opinion publique, c'est le clergé qui a demandé leur rappel et réclamé la restitution de leurs maisons, de leurs églises et de leurs biens : ils n'ont eux-mêmes rien demandé, rien sollicité; ils ne pouvaient donc rentrer sous des auspices plus honorables, et c'était pour eux une glorieuse réparation des calomnies et des injustes violences dont ils avaient été les victimes.

136. La mission du général en chef de l'armée française étant accomplie à Rome, il dût quitter cette ville, témoin de sa valeur et du triomphe de nos soldats. Les Romains de toutes les conditions voulurent lui prouver, avant son départ, toute l'estime qu'ils avaient pour sa personne et toute la reconnaissance qu'ils gardaient à l'immense service qu'il leur avait rendu au nom de la France. Notre Saint-Père le Pape lui envoya la grande-croix de l'ordre de Pie ix enrichie de brillants. Le bref qui l'accompagnait est rempli d'expressions d'amour et de reconnaissance pour l'illustre général, pour son invincible armée et pour toute la nation française. Les journaux de Rome racontent ainsi les honneurs qui furent rendus au général :

« Dimanche 12 du courant, Son Ex. M. le général Oudinot de Reggio, entouré de tout son état-major, se rendit en céré-

monie officielle à Sainte-Marie-Majeure pour y entendre la messe. Après la messe, le général alla au milieu de la place pour assister au défilé des troupes françaises qui l'avaient accompagné. Il accepta ensuite un déjeuner offert par le Chapitre de la basilique. Au dessert il adressa à Mgr Commetti, Archevêque de Nicomédie et chanoine de Sainte-Marie-Majeure, qui faisait les honneurs, le discours suivant :

» Monseigneur,

» Permettez - moi de m'adresser à vous pour exprimer une pensée qui me touche. Dimanche dernier j'eus le bonheur d'assister, dans Gaëte, à la Messe célébrée en particulier par sa Sainteté ; aujourd'hui je viens d'entendre la Sainte Messe, dans l'un des plus grands et des plus beaux temples de la Chrétienté. La splendeur de cette basilique et l'accueil cordial et magnifique que j'ai reçu de vous, demeureront toujours gravées dans mon cœur ; le souvenir de ce jour ne s'effacera jamais de ma mémoire. A Gaëte, j'exprimai à sa Sainteté un vœu qu'il m'est doux de répéter à cette heure. Je la priai, au nom du clergé et de tous les gens de bien, de rendre le plus tôt possible son auguste présence à la capitale du monde catholique. Et ce vœu je puis vous l'assurer sera bientôt exaucé. Ainsi la France verra ses désirs remplis, puisqu'elle aura rendu la paix à l'Europe, et le Chef de l'Eglise au Siège de ses prédécesseurs. Permettez donc que je porte la santé du saint Père en criant : *Vive Saint Pierre ! vive Pie IX !*

Un des chanoines répondit au nom du Chapitre :

» Monsieur le général,

» Nous sommes remplis de reconnaissance pour les sentiments exprimés par votre excellence ; ils font honneur à votre piété et à la religion, dont vous et votre vaillante armée êtes venus défendre les droits. La France, qui vous a envoyé, s'est montré fidèle à sa qualité de première nation catholique. Elle a bien compris que l'indépendance politique du Pontife romain est nécessaire à l'indépendance de son sacré ministère,

et que les peuples chrétiens ne pourraient qu'avec peine vénérer ses oracles , si une faction violente intruse au Vatican assujettissait la tiare à son pouvoir usurpé. Dieu veuille que toujours dure et se conserve l'esprit dont vous, Monsieur le général , et votre armée , êtes animés , afin que la France combatte en toute occasion les ennemis du catholicisme , bien convaincue que ce sont en même temps ses plus véritables et plus dangereux adversaires ! »

Après ce discours , M. le général Oudinot descendit de nouveau à la basilique , afin d'épancher son filial amour pour Marie très-sainte. Il voulut monter lui-même dans la niche sacrée où l'on vénère l'antique et miraculeuse image de Notre-Dame , et son état-major l'y accompagna. Ayant ainsi satisfait sa dévotion , il partit , adressant à tous ceux qui l'entouraient des paroles gracieuses et pleines de bienveillance.

Les chanoines de la basilique de Saint-Pierre ne voulurent pas rester en arrière de leurs pieux confrères : ils invitèrent le général à une collation dans le globe qui surmonte la coupole , honneur que l'on n'accorde guère qu'aux princes. Enfin eut lieu au Capitole une imposante cérémonie. Le sénateur de Rome (fonctions qui répondent à celles de maire en France) et la municipalité reçurent le commandant en chef dans la galerie des Statues , qui , éclairée par une grande quantité de lustres , présentait un coup-d'œil magnifique. Au fond de cette vaste pièce , un bloc de marbre , destiné à recevoir le portrait en relief du chef de notre armée , portait l'inscription suivante en latin :

« LE 12 DES CALENDES DE SEPTEMBRE , L'AN DE N.-S 1849 ,
ET DU PONTIFICAT DE PIE IX , LE 4°.

» Au palais du Capitole , vingt des administrateurs de la ville étant réunis , il a été parlé de Victor Oudinot , duc de Reggio , lequel en sa qualité de général de l'armée française d'Italie , venue pour rétablir le pouvoir pontifical et la liberté publique , a conduit son entreprise avec habileté , sagesse et bonheur , et par sa vertu et celle de ses soldats , a su conquérir l'affection des citoyens. En mémoire de quoi , il a été résolu qu'une médaille serait frappée à l'effigie de ce général , pour attester les sentiments du

peuple romain envers l'auteur de la paix , envers celui qui a conservé ses vieux monuments. »

Dans cette même salle du palais municipal de Rome , le Sénateur a adressé au général un discours en langue italienne, pour le remercier des services rendus à la ville, et lui conférer le titre de citoyen romain, dont il lui a remis le diplôme. Le général répondit en français par un discours dont nous regrettons de ne pouvoir reproduire que le sens :

« Romains, je sais bien que ce n'est pas à mes faibles mérites que peuvent s'adresser tous ces honneurs dont vous me comblez. C'est la France et son armée que vous glorifiez en la personne de son général. Je vous remercie en leur nom. Le bon accord qui a constamment régné entre vous et nos soldats est également honorable pour tous ; j'ai la conviction qu'il ne cessera jamais. Quant à moi, je serai toujours fier de ce titre de citoyen romain, et je bénirai le Ciel s'il me donne encore l'occasion de contribuer à la prospérité de Rome, ma seconde patrie. »

137. Il se passait, sur un autre point du monde chrétien; quelque chose de bien remarquable, et qu'on pouvait accueillir comme une consolation et une espérance pour les cœurs catholiques. Les malheurs de l'Irlande, toujours en proie à la plus horrible famine, demandaient des secours, que l'Angleterre ne pouvait lui donner que d'une manière bien insuffisante. On imagina d'y suppléer par quelques consolations, et la reine Victoria voulut en porter elle-même à ses infortunés Irlandais. Son passage au milieu de ces tristes populations fut marqué par cet enthousiasme que, malgré la différence des cultes, produit toujours parmi les sujets fidèles de la catholique Irlande, la présence de ceux que Dieu a placés pour la gouverner. Admis à féliciter sur son passage leur auguste souveraine, les Evêques et Archevêques d'Irlande recueillirent de sa bouche des paroles d'une bienveillance vraiment remarquable. Dans un moment où les conversions au catholicisme se multipliaient dans le Royaume-Uni, on pouvait craindre qu'une secrète irritation ne fermentât au fond du cœur de ceux qui président, en Angleterre, aux destinées du protestantisme, et qu'elle ne se traduisit dans un langage peu rassurant pour l'avenir de la Religion. Les paroles de la Reine furent, au contraire, empreintes d'un sentiment de tolérance qui dut impressionner

vivement ceux qui les recueillirent. « Je reçois, dit l'illustre voyageuse, avec une sincère satisfaction vos félicitations pour mon arrivée dans cette portion du Royaume-Uni, et l'assurance de votre loyal et entier attachement à ma couronne et à ma personne. Je compte fermement sur les efforts que vous continuerez de faire dans l'accomplissement de vos fonctions sacrées, pour protéger les plus chers intérêts du pays, en étendant l'influence de notre sainte religion, qui proclame la paix sur la terre et l'amour des hommes. Je m'unis sincèrement à votre prière pour que la divine Providence fasse tourner en bien la grande calamité dont une partie de ce pays a été visitée, et pour que le retour de la prospérité resserre de plus en plus les liens de l'union et de sympathie entre toutes les classes de nos sujets. »

138. En France, les esprits observateurs aimaient à étudier jusques aux moindres circonstances propres à jeter un jour sur l'état plus ou moins favorable, plus ou moins inquiétant de la société. On était parvenu à cette époque de l'année où l'usage ramène de toutes parts les solennités littéraires destinées à couronner les succès et à récompenser le travail d'une jeunesse studieuse. Chaque établissement aime à convoquer à ces fêtes le sacerdoce, la magistrature, l'armée, la science et toutes les illustrations que compte la localité. Les pères et les mères de famille se font un devoir d'assister à ces réunions qui rappellent de si doux souvenirs. Des discours y sont ordinairement prononcés, et l'on y retrouve, sous mille formes diverses, d'utiles avis, dont la génération qui passe n'a pas moins à profiter que la génération qui s'élève. Ainsi, en présidant la distribution des prix à Caen, M. l'abbé Daniel, recteur de l'Académie de cette ville, donnait aux mères chrétiennes des conseils dont nos lecteurs vont apprécier la convenance et l'utilité :

« O mères, qui m'écoutez, disait l'honorable recteur, la divine Providence vous a placées auprès de vos enfants comme leurs images vivantes, comme les anges gardiens de leur innocence et de leur bonheur. Vos devoirs sont grands, mais votre pouvoir est plus grand encore. Si les hommes font les lois, les femmes font les mœurs, et par les mœurs la famille. Il y a dans votre amour maternel de si merveilleux secrets pour corriger les défauts, pour

encourager, pour élever les âmes, pour les fortifier dans le bien ou les y ramener ! Vous avez de si ferventes et de si puissantes prières auprès de Dieu ! Vous savez trouver des paroles si douces, des conseils si tendres auprès de vos enfants ! Oh ! non, il ne s'en rencontrera pas qui resteront sourds aux exhortations, aux prières et aux larmes de leurs mères ! Rien ne résistera à l'irrésistible empire de votre douceur, si vous savez en user, faire oublier vos droits et votre autorité. Secondez donc les maîtres de toutes vos forces ; n'allez pas les accuser, par un excès d'indulgence pour vos enfants, d'un excès de sévérité. Ils veulent ce que vous voulez ; l'austérité nécessaire de leurs règles a le même but que votre amour. Travaillons donc de concert, et les obstacles les plus insurmontables seront surmontés, car, pour le bonheur commun, Dieu alors bénira nos communs efforts. »

C'est aux jeunes gens eux-mêmes que s'adressait Mgr de Langres, pour leur recommander, avec toute l'autorité de son caractère, de ses vertus et de son talent, *l'amour du bien*. « Hélas ! mes enfants, disait l'auguste prélat dans une touchante effusion de cœur, ce ne sont pas surtout les talents littéraires qui manquent aujourd'hui à la France, mais c'est l'usage qu'on en fait ; c'est là ce qui nous perd. Des talents littéraires, il y en a partout ; peut-être sont-ils plus nombreux qu'éminents, plus féconds en abondance que riches en valeur ; mais ce n'est pas là le danger ; ce qui est effrayant et vraiment digne de larmes, c'est de les voir presque tous consacrés aux intérêts du mal. Ah ! si avant de tracer certaines pages qui ne pouvaient qu'inquiéter la foi et contrister la vertu ; si avant de lancer ces feuilles incendiaires, ces brochures immondes, qui s'en allaient agiter de flèvres impatientes, et soulever dans des convulsions douloureuses, les masses populaires, comme les vents d'orage soulèvent les grandes eaux ; si avant de prendre la responsabilité de cette propagande corruptrice et de ces commotions désastreuses, que souvent ils regrettent ensuite, mais trop tard, tant d'écrivains dont l'âme n'avait pas encore perdu tout sentiment moral, s'étaient demandé : « Ce que je fais, est-ce l'amour du bien qui l'inspire ? » S'ils se fussent fait cette question, messieurs, dans le calme de leur conscience, ils eussent arrêté leurs plumes, brûlé leurs écrits, et prévenu d'irrévocables catastrophes. Vous vous la ferez donc souvent cette question sé-

rieuse, mes enfants, vous vous la ferez surtout dans les heures décisives, où se résoudra pour chacun de vous le grand problème de votre vocation. »

Faisons suivre ces nobles et touchantes paroles d'un Prince de l'Eglise, des réflexions judicieuses et élevées que le préfet de Saône-et-Loire, M. Cerfbeer, adressait à son jeune auditoire du lycée de Macon :

« Ayons le courage de le dire, pour moi j'aurai celui de le proclamer : les malheurs de la société viennent presque tous du funeste abandon qu'elle a faite de la religion. On a vainement cherché à lui inspirer une autre foi, à lui donner un autre culte ; la société, après avoir encensé le veau d'or, le brise et retourne à Dieu. Où trouve-t-on, en effet, des doctrines plus sublimes, un code de morale plus propre à fortifier le cœur en domptant les passions ; une religion plus sévère pour le vice, plus indulgente pour les fautes, une institution plus consolante dans le malheur, plus compatissante pour le pauvre ; des vérités plus grandes et plus divines ; une religion, enfin, qui s'adapte mieux aux nécessités des temps, aux institutions des états, plus propice à la vraie liberté, plus digne, en un mot, de notre respect et de notre amour ? L'humanité rêve un avenir meilleur ; des insensés épuisent leur génie à des combinaisons mécaniques qui, dans les illusions de leur orgueil, doivent si bien enchaîner tous les intérêts, que la société, montée comme une horloge, marchera désormais avec la régularité et la monotonie d'une pendule ; et ils sèment les orages ; ils troublent jusque dans ses fondements l'édifice élevé par la main des siècles ; ils jettent l'incertitude dans les esprits, le désordre dans les familles, de vagues et furieuses passions dans les cœurs. La société, comme une mer dont la tempête a déchainé les fureurs, menace, grâce à leurs doctrines, de s'engloutir dans ses propres abîmes. Vains efforts ! la société ne trouvera qu'au pied de la Croix le bonheur qu'elle recherche ! »

Ajouter un seul mot à des vérités si éloquemment exprimées, ce serait les affaiblir.



X.

139. MGR DE SALINIS, Evêque d'Amiens, prend possession de son siège. — 140. La retraite ecclésiastique de Nantes; souvenir de Mgr de Hercé; réponse de Pie IX à une adresse du clergé nantais. — 141. Sacre de Mgr Foulquier, Evêque de Mende. — 142. *La France et le Pape*, par Mgr l'Evêque de la Rochelle. — 143. Concile provincial de Paris; discours de Mgr l'Archevêque de Paris, à l'ouverture du Concile; règlement suivi par les membres du Concile; pendant la durée des trois sessions; allocution du métropolitain, dans la séance de clôture du Concile; acclamations; lettre synodale des Pères du Concile de Paris.

139. Une indisposition momentanée n'avait pas permis à Mgr de Salinis, évêque d'Amiens, de prendre par lui-même possession de son siège aussitôt qu'il l'eût désiré. Ce ne fut que le 23 août que le Prélat put faire son entrée solennelle dans sa ville épiscopale. Selon la coutume de ses prédécesseurs, M. de Salinis était descendu à Saint-Acheul, pour y prier sur le tombeau de saint Firmin, premier évêque d'Amiens. Vers dix heures et demie du matin, le Prélat arriva à Sainte-Anne, où l'attendait un nombreux clergé des paroisses de la ville et du diocèse, accouru pour rendre hommage au premier Pasteur. Plusieurs coups de canon saluèrent l'arrivée du Pontife.

Au milieu de l'émotion que lui avait causée la réception dont il était l'objet, le prélat monta en chaire pour exprimer à ceux de ses diocésains qui étaient présents, les sentiments qui débordaient de son cœur. Dès le lendemain, il adressait à tous les fidèles de son diocèse une lettre pastorale pleine des mêmes sentiments :

« Il y a des hommes, il y a des races chez qui la nature se montre plus docile au travail de la grace; des peuples qui, par leurs bons, leurs nobles instincts, semblent appartenir au christianisme. Vous êtes évidemment, nos très-chers frères, un de ces peuples. Rien qui dispose plus l'homme à l'Evangile, rien qui le rapproche plus de Dieu que cette droiture, cette franchise, cette loyauté qui fut

dans tous les temps le trait le plus saillant, le caractère en quelque sorte distinctif des habitants de cette province. Voilà, nous aimons à le reconnaître, une des causes qui expliquent les fortes croyances qui animaient le cœur de vos pères, et ces restes admirables de leur foi et de leur piété, que nous sommes si heureux de retrouver en vous. »

Plus loin, le nouvel Evêque se plaçait sous le patronage de ses saints et illustres prédécesseurs. Il termine aussi par un hommage à l'auguste exilé de Gaète :

« Vous considérerez dans votre évêque non ce qui est de lui, mais ce qui est de Dieu. La faiblesse de l'homme sera soutenue à vos yeux par la force de l'Eglise qu'il représente, cette Eglise si faible elle-même en apparence, et dont l'existence est cependant le grand miracle par où Dieu manifeste dans le temps sa puissance infinie. Et pour réveiller ici toute votre foi, ne suffirait-il pas de vous rappeler les circonstances mêmes au milieu desquelles nous avons été appelés et nous venons à vous, le lieu où l'anneau du pécheur a scellé le titre de notre alliance avec cette Eglise. Qui de nous n'a visité en esprit Pie IX sur le rocher de Gaète, comme il aurait visité saint Jean dans l'île de Pathmos ? Quel spectacle à la fois douloureux et sublime ! quelle splendeur dans ce nuage ! quelle majesté dans cet abaissement ! quels rayons célestes sur cette noble et douce figure, inclinée sous la couronne d'épines ! Voilà l'homme qui représente Dieu ! voilà le ministère dont l'idéal fut montré au monde pour la première fois il y a dix-huit cents ans sur le Calvaire ! C'est le mystère auquel Dieu nous associe ; il est tout symbolisé dans la croix qu'on nous a mise dans les mains. Demandez à Dieu, nos très-chers frères, qu'il communique assez d'amour à notre cœur pour que nous ne fléchissions jamais sous le poids de ce sceptre ; que votre foi, que votre charité nous viennent en aide. Si les pasteurs font les peuples, les peuples aussi font, par leurs prières, les pasteurs selon le cœur de Dieu. »

140. Les retraites ecclésiastiques avaient lieu comme d'usage dans les divers diocèses de France. A Nantes, la clôture de ces pieux exercices fut marquée par une circonstance que nos annales doivent signaler. Mgr Jaquemet avait présidé lui-même cette retraite. C'était pour le Prélat une occasion aussi naturelle que

précieuse de faire connaissance avec le nombreux clergé qui allait désormais étudier à son école la science du ministère sacré. Plus de trois cents prêtres assistaient à cette retraite toute pleine des souvenirs que laissait après lui Mgr de Hercé, et aussi des espérances que faisait naître et que justifiait déjà si bien son digne successeur. Tous les cœurs furent profondément émus quand Mgr Jaquemet, évoquant le souvenir de son vénérable prédécesseur, et rendant un nouvel hommage à sa mémoire, rappela cette parole du pieux prélat, si touchante dans sa simplicité : « Il se peut bien trouver en France des évêques plus habiles que moi dans les affaires, mais je ne saurais croire qu'il y en eût aucun qui aimât mieux son clergé et son peuple. » Ces paroles, ajouta Mgr Jaquemet, je les ai entendues longtemps avant qu'il fût question pour moi de succéder à ce saint évêque ; mais dès-lors elles me frappèrent et elles se sont profondément gravées dans mon cœur. »

Lors des obsèques de Mgr de Hercé, le clergé, réuni sous la présidence de MM. les vicaires-généraux capitulaires, et en présence de NN. SS. l'archevêque de Tours et les évêques d'Angers, de Rennes et de Natchez, avait voté une adresse de condoléance au souverain Pontife exilé à Gaëte. Mgr Jaquemet réservait pour ce moment la communication de la réponse du glorieux Pie IX, qui, malgré les nombreuses préoccupations de son exil, n'avait point oublié ce témoignage de sympathie et de piété filiale d'un diocèse de Bretagne.

Nous donnons dans toute leur étendue l'adresse du clergé Nantais et la réponse de Sa Sainteté :

A Notre très-saint Seigneur et Père, le Pape Pie IX, à Gaëte.

TRÈS-SAINTE MÈRE,

Depuis longtemps déjà, les prêtres et les clercs du diocèse de Nantes cherchaient l'occasion de se réunir et de convenir ensemble d'une adresse, pour porter aux pieds de votre Sainteté leurs vœux communs au sujet de vos malheurs, et en même temps l'expression de leur soumission, de leur dévouement et de leur filial amour pour le Pontife suprême de l'Eglise et le tendre Père de tous les fidèles.

La mort de leur illustre et bien-aimé prélat Mgr Jean-Fran-

çois de Hæcht, tout en leur causant la douleur la plus vive, leur a fourni l'occasion qu'ils désiraient. Aujourd'hui même, sixième jour de février, ils se sont réunis dans la ville épiscopale, et, après avoir, avec une profonde tristesse et au milieu d'un grand concours du peuple et de ses chefs, rendu avec autant de piété que de solennité les derniers devoirs à leur très-excellent Pontife, ils se sont formés en assemblée, et là, comme inspirés par l'âme de leur prélat, dont les dernières paroles et les derniers ordres se rapportaient à votre Sainteté, ils ont résolu, très-saint Père, par acclamations, de vous exprimer les sentiments de leur cœur ; et comme le temps ne permettait pas que cette adresse reçût les signatures de tous et de chacun, ils ont prié les vicaires-généraux capitulaires, le Siège vacant, de la signer eux-mêmes au nom de tous.

Nous avons, très-saint Père, accepté cette mission avec d'autant plus d'empressement qu'elle répondait mieux à notre dévouement particulier envers la personne de votre Sainteté.

Prosternés donc à vos pieds, nous vous transmettons, très-saint Père, ces vœux du chapitre, des curés, des séminaires et de tout le clergé du diocèse de Nantes. Puissent cette piété filiale, ces paroles de condoléance, cette sincère assurance d'un attachement inviolable apporter quelque soulagement à l'affliction de votre âme !

Et puisque votre béatitude tient sur la terre la place de celui qui est le Père de toute consolation, puisse-t-elle daigner se souvenir du veuvage de notre Eglise de Nantes, et ne pas tarder à donner un père à ceux qui restent orphelins.

Nous implorons en attendant, pour nous et pour tout le diocèse, la bénédiction apostolique.

Très-saint Père, de votre Sainteté les très-humbles, obéissants et dévoués serviteurs et fils,

DANDE, vic.-gén. cap.

CH. VRIGNAUD, vic.-gén. cap.

Nantes, le 6 février 1849.

L'Archevêque de Tours, l'Évêque d'Angers, l'Évêque de Rennes et l'Évêque de Natchez (actuellement en France pour les intérêts de son Eglise), qui s'étaient réunis pour les obsèques de leur bien-

aimé frère Jean-François de HENCK, Evêque de Nantes, ont désiré souscrire la présente adresse du clergé de Nantes ; ils ne veulent pas manquer cette occasion de déposer encore une fois aux pieds du Saint-Père la nouvelle expression de leurs sentiments de condoléance, de leur filiale soumission et des vœux qu'ils adressent sans cesse au Dieu tout-puissant pour leur bien-aimé Père.

F. N., archevêque de Tours. — Guillaume, évêque d'Angers. — Godefroi, évêque de Rennes. — Jean-Joseph, évêque de Natchez.

A nos chers fils DANDÉ et VERIGNAUD, prêtres à Nantes.

LE PAPE PIE IX.

Chers fils, salut et bénédiction apostolique.

Parmi tous les témoignages de piété et de filial dévouement envers nous, par lesquels l'illustre clergé de France, plus que tous les autres, s'est efforcé d'adoucir notre douleur et notre affliction, nous comptons à juste titre, chers fils, votre lettre et celle de notre vénérable frère Jean-François, Evêque de votre Eglise de Nantes, qui, malade et presque mourant, vous fit connaître, ainsi qu'à tout le clergé et au peuple de son diocèse, nos souffrances et nos calamités, et vous exhorta, avec un zèle admirable, à prier Dieu pour nous. Nous vous avons, chers fils, beaucoup de reconnaissance pour tant d'affectueux hommages, et nous prions Dieu de vous en récompenser par la féconde abondance des dons célestes. Du reste, nous n'avons pas cessé de conjurer le Seigneur très-miséricordieux d'accorder, dans sa bonté, à l'âme de ce vénérable frère, les joies du repos et du bonheur éternel ; et, lorsqu'il a quitté cette vie mortelle, nous avons eu soin de lui venir en aide par nos suffrages. Pour vous, continuez avec la même ardeur, le même courage, le même zèle, à remplir sous la conduite du nouvel Evêque les fonctions de votre ministère, et pour qu'il en soit plus sûrement ainsi, nous vous accordons affectueusement, chers fils, du fond de notre cœur paternel, notre bénédiction apostolique, présage de toutes les graces du Ciel et gage de notre affection particulière pour vous.

Donné à Gaète, le 4 du mois d'août de l'an 1849, de notre pontificat le quatrième.

PIE IX, Pape.

141. Ce fut le 2 septembre que Mgr Foulquier, Evêque de Mende, fut sacré avec la plus grande solennité et au milieu d'un concours immense de fidèles, par Mgr l'Evêque de Rodez, qu'assistaient NN. SS. les Evêques d'Agen et de Saint-Flour.

Peu de jours après, le nouveau Prélat faisait son entrée dans sa ville épiscopale, au milieu des félicitations et de la joie universelle. La garde nationale, les congrégations religieuses, le clergé, les autorités civiles et militaires s'empressaient sur son passage. Complimenté par M. le maire à l'entrée de la ville, le prélat répondit avec le tact exquis, la grace parfaite et la douce bienveillance qui caractérisaient d'ordinaire ses moindres paroles. Le soir, cédant aux vœux de son peuple, Monseigneur parut sur le perron du palais épiscopal et bénit encore une fois l'immense multitude qui se pressait autour de lui.

Nous aimons à signaler cet élan spontané des populations, qui se portent avec tant de respect et d'amour au-devant des pasteurs que la Providence leur amène. Il y a toujours dans ces démonstrations quelque chose qui ne se rencontre pas dans les réceptions purement officielles. Ce n'est point une vaine curiosité qui seule met en mouvement cette foule avide de recueillir les premières bénédictions de ceux qui viennent au nom du Seigneur. On ne connaît point encore le nouveau prélat quand il se présente, mais on sait qu'il arrive avec des pensées de paix, qu'il vient pour instruire, consoler, secourir ; on sait que formé à l'école du Prince des pasteurs, et tout plein de l'esprit de l'Evangile, qui est un esprit de douceur et de charité, il va passer, lui aussi, en faisant le bien, et, qu'étranger aux préoccupations politiques et aux agitations d'ici-bas, il mettra ses principaux soins à *réunir les cœurs des pères avec leurs enfants, à rappeler les incrédules à la prudence des justes, et à préparer au Seigneur un peuple parfait*. Voilà ce qu'un admirable instinct religieux fait comprendre, non-seulement aux populations connues par leur vieil attachement à la foi, mais même à celles où le sentiment chrétien s'est malheureusement affaibli, et qui, dans ces heureuses circonstances, semblent, selon la belle expression de saint Paul, *refleurir* pour leur pasteur, en attendant qu'elles *portent des fruits pour Dieu*.

142. Pendant que ces nouveaux Pontifes venaient prendre pos-

session de l'héritage spirituel que le Père de famille leur donnait à cultiver, d'autres, qui avaient déjà blanchi dans l'exercice du ministère épiscopal, continuaient avec un courage que rien ne pouvait épuiser, à soutenir le poids du jour et les peines d'un laborieux apostolat. Le devoir des Evêques n'est pas seulement d'annoncer de vive voix la parole de Dieu ; ils sont aussi appelés à défendre au besoin par leurs écrits la Religion sainte dont ils doivent être, après Dieu, les premiers appuis. C'est ce dévouement à la sainte cause de l'Eglise qui venait de déterminer Mgr Villecourt, Evêque de La Rochelle, à publier un ouvrage auquel il travaillait en silence depuis bien des années, et qui parut enfin sous ce titre : *La France et le Pape, ou dévouement de la France au Siège apostolique*. La modestie du vénérable prélat chercha vainement à s'envelopper sous le voile d'un nom mystérieux ; le public ne tarda pas à savoir que l'ancien *vicaire-général* était devenu depuis longtemps le chef spirituel d'un des diocèses les plus importants de France.

Le livre du docte prélat ne saurait convenir aux hommes légers et frivoles ; il demande des lecteurs sérieux et capables d'une application longue et soutenue. « Son but est d'affaiblir ce qui reste encore en France des vieilles préventions favorables à la déclaration de 1682, et d'augmenter le respect profond que tout vrai catholique doit avoir pour la personne sacrée et les décisions du Vicaire de Jésus-Christ. » Ce sont les paroles de M. l'abbé André, qui a eu l'honneur d'associer ses travaux à ceux du Prélat, pour mettre au jour cette importante publication.

L'ouvrage est beaucoup trop étendu pour que nous puissions en présenter ici l'analyse ; mais on trouvera dans les lignes suivantes, empruntées au savant auteur lui-même, un aperçu rapide et complet des matières qui y sont traitées.

« Le prélude de la discussion, dit Mgr Villecourt, montrera que dès son origine l'Eglise de France, dans ses sentiments à l'égard du Saint-Siège, s'est toujours montrée d'accord avec la plus pure antiquité. On le verra mieux encore dans les citations nombreuses que présente la première partie ; citations d'autant plus importantes qu'elles seront extraites textuellement des *lettres, instructions pastorales et mandements* des Evêques français qui ont vécu avant ou après la déclaration. La seconde partie vengera

les Pontifes romains contre ceux qui ont prétendu rendre leurs décisions suspectes. Dans la troisième, je discuterai les différents articles de la déclaration, après en avoir fait l'histoire ; j'en suivrai les phases, et j'examinerai le jugement que l'on peut porter sur le livre de *la défense*. C'est donc dans cette partie de l'ouvrage que se trouvent réunies les plus grandes difficultés. Elles ont été éludées ou passées sous silence par la plupart des auteurs français favorables au Saint-Siège et qui ont traité cette matière. Les uns, pour le temps où ils écrivaient, avaient les plus grands ménagements à garder ; les autres manquaient des connaissances ou documents dont ils auraient eu besoin. Il en est quelques-uns, sans doute, qui ont reculé devant les peines que leur offraient d'immenses recherches à faire, des milliers d'objections à réfuter ou d'obscurités à éclaircir. L'intérêt de l'Eglise m'a déterminé à ne me pas laisser décourager par ces considérations.»

Il est certain que le savant auteur a poussé aussi loin que possible le courage de la vérité, si bien placé partout, si beau surtout dans un Evêque ; et en lisant cet ouvrage, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer ou de l'érudition si vaste et si sûre qui s'y révèle à chaque page, ou de ce ton de conviction et de ces mouvements chaleureux, qui montrent clairement que le prélat obéissait à un besoin de son cœur, en répandant ainsi sur le papier les richesses de son esprit. L'amour de l'Eglise, l'amour de l'unité catholique a pu seul, en effet, inspirer ce beau travail et soutenir la main qui s'en était chargée.

Nous voudrions pouvoir achever en toute liberté l'appréciation et l'éloge d'un livre qui ne se recommande pas moins par son mérite littéraire et par la pureté d'un style attachant et irréprochable, que par la solidité des matières qui y sont traitées. Mais un sentiment de respect et de haute convenance, que tout le monde appréciera, ne nous permet pas de pousser plus loin cet examen. Nous nous rappelons en ce moment avoir entendu raconter à notre pieux Evêque lui-même ce que saint Clément, pape, rapporte du prince des apôtres, dont il avait eu le bonheur d'être le disciple. La vénération que saint Pierre inspirait aux premiers fidèles allait si loin, que pas un d'eux n'avait osé, durant la vie de ce grand apôtre, arrêter fixement sur lui un regard curieux, et que ce ne fut qu'après sa mort qu'on se permit de considérer à l'aise ce visage auguste, sur lequel on décou-

vrit alors la trace profonde des larmes que la piété et la pénitence avaient fait couler si longtemps de ses yeux.

Nous ne voyons rien de mieux que ce sentiment de respect et de réserve des premiers chrétiens, par rapport à saint Pierre, pour donner une idée aussi juste que possible des sentiments que nous retrouvons nous-même au fond de notre cœur, en signalant au public l'ouvrage si remarquable d'un Evêque pour lequel nous n'avons pas moins de vénération que d'amour.

145. Nous avons vu l'Allemagne et l'Italie profiter du bénéfice de la liberté pour rétablir l'antique usage des conciles provinciaux, interrompu dans l'Eglise catholique par le malheur des temps. La France ne tarda pas à entrer dans cette voie, et ce fut avec une joie bien vive que les fidèles entendirent tout à coup parler de ces réunions d'Evêques, dont la génération actuelle allait pouvoir enfin apprécier le bienfait. Monseigneur de Paris, dans une lettre pleine de piété, fit connaître à son diocèse la tenue prochaine du Concile provincial qui devait s'ouvrir le 17 du mois de septembre, et réclama les prières du clergé et des fidèles, pour cette circonstance digne de tant d'intérêt.

« Nous avons commencé, disait le Prélat, et nous poursuivons de tous nos efforts, depuis quelque temps, une sainte entreprise ; nous espérons, s'il plaît à Dieu, la mener à bonne fin. Dans quelques jours, le Concile de notre province ecclésiastique de Paris sera assemblé au grand séminaire de Saint-Sulpice. Nous nous mettrons ainsi en possession d'une des plus salutaires libertés de l'Eglise. Dieu, qui ne cesse de veiller sur elle, semble avoir tout disposé pour que ce remède si efficace pût être opposé aux maux qui la travaillent en ce moment, et surtout, peut-être, à ceux qui la menacent dans l'avenir. »

Le Concile s'ouvrit le 17 septembre au séminaire de Saint-Sulpice. Dès la veille au soir, Mgr l'Archevêque de Paris, et les Evêques suffragants s'étaient rendus dans cette pieuse et sainte maison, qui rappelle de si anciens et si précieux souvenirs. Assistaient en personne au Concile : NN. SS. les Evêques de Blois, de Versailles, de Meaux. Mgr de Chartres y était représenté par un procureur, M. le supérieur du grand séminaire, vicaire-général ; M. l'abbé Dupanloup, évêque désigné

d'Orléans, était également présent. Ils étaient accompagnés des délégués des chapitres cathédraux et des théologiens du Concile.

Il est d'usage que dans la première session du Concile, celui qui y préside adresse à l'assemblée un discours destiné à servir d'introduction aux matières qu'on doit y traiter, et à préparer les esprits aux travaux importants qui vont les occuper dans cette sainte et solennelle retraite. Nous n'hésitons pas à reproduire en entier l'allocution de Mgr l'Archevêque de Paris, où l'on trouvera, comme dans un vaste tableau, le portrait fidèle des maux et des besoins de la société actuelle :

« Vénérables Pères et collègues bien-aimés, messieurs et chers coopérateurs :

» Dieu exauce en ce moment un de nos vœux les plus ardents et les plus anciens. Qu'il en soit à jamais béni. Le premier besoin de notre cœur, plein de joie et d'espérance, est de s'élever vers l'Auteur et le Consommateur de tout bien. Nous le remercions de nous avoir tous conduits, comme par la main, dans cette sainte assemblée ; nous le prions d'achever son œuvre en demeurant, selon sa promesse, au milieu de nous, et nous éclairant de sa lumière, en nous donnant son esprit de sagesse et de force, afin que l'Eglise et la société, agitées à la fois par de si violentes tempêtes, puissent trouver peut-être quelques remèdes dans cette réunion, dont l'importance serait déjà assez grande, quand même elle ne ferait que marquer le premier pas dans cette voie ancienne, mais nouvelle aujourd'hui, où la Providence nous fait entrer. Oui, nos conciles peuvent, en faisant le bien de l'Eglise, coopérer aussi d'une manière efficace au salut de la société. On a beau vouloir séparer ces deux cités, nier les rapports qui les unissent et les proclamer absolument indépendantes l'une de l'autre. Vains efforts ! On ne tarde pas à s'apercevoir qu'il faut à la société temporelle comme à la spirituelle une base divine, et que semblables à deux grands arbres distincts, mais unis par les mêmes racines, ces deux sociétés vivent des mêmes principes, et n'ont qu'une même sève. On ne l'a que trop vu ; la sagesse humaine avait voulu édifier à elle seule la cité terrestre ; elle se glorifiait des combinaisons savantes qu'elle avait trouvées ; elle montrait avec orgueil ses remparts, ses armées, les progrès de son

industrie, l'abondance de ses richesses; et en un clin-d'œil cette force matérielle s'est évanouie. Au premier souffle de la tempête, tout s'est écroulé; et ce n'est pas seulement un empire, la forme d'une société qui a péri; non, mais l'orage ayant mis à nu les fondements mêmes des états, on a vu que ces fondements étaient minés, et qu'on était menacé d'une ruine totale et d'une complète dissolution.

» La leçon a été sévère; elle a été comprise. Les cœurs les plus attachés à la terre se sont tournés vers le ciel; semblables aux mariniers près d'être engloutis par les flots, dans la détresse ils ont invoqué Dieu, la force de son bras, le secours de sa Religion. La Religion est donc la vie des sociétés humaines. Avec la paix, l'union des cœurs, la liberté véritable, la dignité de l'homme, l'amour et la défense des faibles, le dévouement, l'esprit de sacrifice, le soulagement de toutes les misères; dans les lois, dans les pouvoirs la justice; dans les citoyens le respect de l'autorité. Sans elle l'égoïsme, le feu des passions, la soif des jouissances, le mépris dans les grands, la haine dans les petits, les discordes civiles, les guerres fratricides, plus de liens entre les hommes, plus de respect, plus d'ordre possible, plus de société.

» Or l'Eglise, c'est la société religieuse constituée, c'est la religion divine pratiquée. Que l'Eglise perde de sa force, et l'influence de la Religion s'affaiblit. Restaurer l'Eglise dans les mœurs et la discipline, c'est donc, en rendant à la Religion toute sa force, travailler en même temps à la restauration de la société.

» Il y a plusieurs siècles que, par un déplorable vertige, les conducteurs des peuples se sont efforcés d'entraver l'Eglise, de miner sa constitution, de diminuer son influence. On sait maintenant où cette marche a conduit le monde; puisse-t-elle être à jamais abandonnée! Ils avaient peur de l'Eglise; ils la divisaient pour l'affaiblir; ils la séparaient autant qu'ils pouvaient de ses chefs; ils isolaient ses membres les uns des autres; ils redoutaient surtout ces réunions où elle répare ses forces, corrige les abus, fortifie sa discipline et, par l'action de son admirable hiérarchie, resserre les liens de son unité. Cette assemblée est une preuve vivante que les temps sont changés, et que plus de sagesse règne dans les conseils

de ceux qui président aux destinées de la patrie. Montrons-nous reconnaissants, vénérables Pères et chers coopérateurs, et en travaillant ici au bien de l'Eglise, travaillons du même coup au bien de la société.

» Il est un point essentiel que nous ne perdrons pas de vue dans ce Concile. Dans l'impossibilité de guérir à la fois tous nos maux, votre sagesse a dû s'attaquer d'abord à celui qui semblait le plus étendu et le plus dangereux ; il vous a paru que ce mal était l'affaiblissement du respect de l'autorité dans les âmes. Cet affaiblissement est, au fond, la grande maladie des temps modernes. Les sociétés se dissolvent, faute de croire à l'autorité, de l'aimer et de la respecter. Dans l'Eglise, on y croit sans doute, mais on ne la respecte pas toujours. Le vent du siècle a aussi soufflé sur nous ; il a apporté ses semences funestes. Des herbes folles ont poussé jusque dans le champ du père de famille ; il faut les arracher au plutôt, si nous ne voulons pas qu'elles l'infectent de plus en plus. Heureusement, notre constitution est divine, et l'Eternel est avec nous. Pour être forte et florissante, l'Eglise n'a besoin que d'être libre, c'est-à-dire d'être elle-même.

» Vous allez ici, vénérables Pères et collègues bien-aimés, resserrer étroitement les liens de subordination, d'amour et de respect qui nous unissent tous au Siège apostolique. Ce Siège a été un moment pour le Pontife bien-aimé qui l'occupe, nous ne saurions l'oublier, semblable à la colonne où le Christ fut conspué et flagellé. Puisse l'expression de nos sentiments apporter quelque soulagement à sa douleur ! L'autorité universelle du Chef de l'Eglise, émanation et représentation de celle de Jésus-Christ, est ici-bas la base et la racine de toute autorité spirituelle ; c'est le premier anneau qui soutient toute la hiérarchie ; c'est la pierre fondamentale sans laquelle l'édifice entier s'écroulerait.

» Vous rétablirez ensuite la périodicité de ces saintes assemblées, dont l'interruption si prolongée a été la cause de tant de maux. Les Conciles sont la force et l'unité vivante de l'Eglise ; ils rappellent avec autorité les lois anciennes ; ils donnent aux lois nouvelles, que les Evêques croient nécessaires de porter, plus de force et de vigueur. Déposés aux pieds du souverain Pontife, leurs décrets, déjà obligatoires par eux-mêmes, en tant

qu'ils ne sont contraires, ni aux lois générales de l'Eglise, ni aux constitutions du Saint-Siège, acquièrent par sa confirmation et sa bénédiction un caractère plus vénérable encore.

» Le rétablissement des synodes est comme une conséquence des Conciles provinciaux : il représente l'unité diocésaine ; l'autorité des Evêques s'y appuie sur l'union des cœurs et sur une sainte communauté de pensées et de sentiments qui lui assurent l'amour et le respect.

» C'est dans le sein du synode que chaque Evêque de la province, conformément aux prescriptions du saint concile de Trente, promulguera d'ordinaire les décisions arrêtées par le concile provincial.

» Vous aurez aussi, sans doute, dans cette première assemblée, à rappeler à ceux qui semblent l'oublier quelquefois, que le gouvernement de l'Eglise appartient aux Evêques. Ils sont les chefs du clergé et des fidèles ; le chapitre leur apporte le secours de leurs prières et de leurs conseils ; les curés les représentent à la tête des troupeaux disséminés dans toute l'étendue du diocèse ; les prêtres sont tout à la fois leurs enfants, leurs frères et leurs coopérateurs. Définissons tous ces admirables rapports : quoi de plus beau et de plus solide que cette constitution qui unit dans un même but la paroisse au diocèse, le diocèse à la métropole, à la mère et maîtresse de toutes les églises, et qui ne fait qu'un cœur et qu'une âme du pontife suprême, des évêques, des prêtres et des fidèles!!!

» Des erreurs qui attaquent le fondement même de toute religion et de toute société, devront attirer la juste sévérité et la réprobation du Concile. Quelques-unes de ces erreurs renversent les principes de la justice ; d'autres attaquent les principes de la charité. Quelques erreurs mystiques qui pénètrent dans nos diocèses doivent être particulièrement l'objet de notre vigilance. L'unité des esprits et des cœurs doit amener l'unité extérieure ; elle est, grace à Dieu, complète dans la foi, en ce qui touche le clergé de notre province ecclésiastique, mais la force de l'autorité demande qu'elle se trouve aussi dans les rites et les cérémonies. Vous travaillerez à les rétablir, vénérables Frères, en vous efforçant de donner, s'il est possible, à nos diocèses des statuts communs, qui tireront de votre accord une grande autorité.

» Pour être respectée, toute autorité a besoin d'être réglée. L'arbitraire est un expédient, ce n'est pas une force; l'esprit et les institutions de l'Eglise le repoussent à la fois. Vous vous proposez dans cet esprit et dans ces institutions ce qui peut le mieux assurer à vos jugements l'équité, et à tous vos gouvernements la sagesse, la force, unies à la modération et à la miséricorde.

» L'Eglise, vous le savez, vénérables et bien-aimés confrères, a toujours tiré un lustre particulier de la science de ses ministres. Aujourd'hui cette science doit être plus forte et plus étendue, à cause des circonstances au milieu desquelles nous vivons. Nous ne sommes plus dans ces temps de foi où les éléments des connaissances divines pouvaient suffire au prêtre pour faire honorer son caractère. Le développement, sous plusieurs rapports, de l'esprit humain, la diffusion de certaines lumières vraies ou fausses; la nature même des attaques que l'incrédulité dirige contre la Religion, lui font une nécessité plus grande que jamais de s'instruire. Vous verrez s'il n'y aura pas quelque amélioration à apporter dans les études ecclésiastiques. Former des prêtres savants autant que pieux, c'est assurer de la meilleure manière l'action salutaire de l'Eglise, c'est travailler au bien commun, c'est faire ce qu'il y a peut-être en ce moment de plus important.

» Les plus grands maux de la société viennent de la mauvaise éducation des enfants : mauvaise éducation dans la famille, et trop souvent mauvaise éducation dans l'école. Portons aussi de ce côté notre sollicitude; travaillons de plus en plus à faire pénétrer dans la famille et dans l'école l'esprit religieux. Quel service n'aurons-nous pas rendu à l'Eglise et à la société, si nous fondons des établissements où la jeunesse, mise à l'abri de tout danger, soit élevée dans la piété, sans laquelle toute science se corrompt; si nous augmentons le nombre des maîtres religieux et dévoués; si nous travaillons enfin à former une génération nouvelle, pénétrée des sentiments et des principes de la foi, différente de ces générations sans croyance, sans conviction, dont l'esprit flotte au gré de tous les souffles de l'opinion, et avec lesquelles il serait à jamais impossible de rien fonder de durable pour la gloire de l'Eglise et pour la paix du monde.

» Il est donc bien grand, vénérables Pères et chers confrères, il est bien salulaire le but que vous vous proposez ici. Pour l'atteindre, nous n'avons rien négligé ni de ce que prescrit la sainte Eglise, ni de ce que conseille la prudence. Nous avons appelé auprès de nous des hommes éminents que leur savoir et leur piété recommandent également à notre confiance. Théologiens et canonistes profonds, ils sont prêts à nous apporter le tribut de leurs lumières dans toutes les questions qui pourraient présenter quelques difficultés particulières.

» Toutefois, n'oublions pas que toutes ces précautions seraient vaines, toutes ces ressources indigentes, si Dieu n'était au milieu de nous. Non, vénérables Pères et chers coopérateurs, nous ne pouvons rien par nous-mêmes, mais nous pouvons tout en Celui qui est notre espérance et notre force. Tournons-nous sans cesse vers lui au milieu de nos travaux ; ouvrons nos cœurs à ses inspirations, et c'est ainsi qu'unis à Dieu et unis entre nous, il nous sera donné de vaincre tous les obstacles qui pourraient encore se rencontrer dans l'accomplissement du bien que nous nous sommes proposé pour la gloire de Dieu et le salut de nos frères. »

Rien de plus édifiant, rien de plus propre à attirer les bénédictions de Dieu sur les travaux du Concile, que la règle suivie durant ces saints jours par les évêques et les prêtres réunis sous l'œil de Dieu et sous la direction de son Esprit adorable. Pour en donner une idée à nos lecteurs, nous emprunterons quelques passages à la belle lettre adressée par un vicaire-général, présent au Concile, à un de ses amis, auquel il voulait faire partager les douces et profondes émotions de son âme.

A l'occasion de la grande loi du secret, imposée à tous les membres du Concile, par rapport aux délibérations intimes et aux votes de l'assemblée, loi qui ne saurait s'étendre aux détails dont nous parlons ici, l'auteur de la lettre s'exprime en ces termes :

« C'est ici une observation qui domine tout ce que fait l'Eglise et qui a éclaté d'une façon souveraine et irrésistible à chaque heure, à chaque instant des douze belles et saintes journées du Concile de Paris : à savoir le respect, non-seulement le respect de la foi, de l'autorité, de la vérité, mais le respect

de soi et le respect des autres, le respect des institutions auxquelles on appartient, le respect des matières qu'on examine, le respect intérieur et extérieur, si je puis ainsi dire. C'est l'impression la plus vive et la plus profonde que j'ai éprouvée pendant ces saints jours, et que je remporte de ces saintes réunions. On sentait manifestement qu'on y était en la présence et sous les regards de Dieu, que son esprit était là au milieu de nous : *Ibi sum in medio eorum*. Chacun l'éprouvait, chacun le croyait ; et cette conscience profonde répandait jusque sur les actes les plus ordinaires de la vie ; je ne sais quelle retenue grave et majestueuse qui ennoblissait, sanctifiait toutes choses. Oui, je n'hésite pas à le dire, un saint respect, un respect religieux était l'atmosphère même dans laquelle on vivait et on respirait : *In eo movemur et sumus* »

Venant ensuite à la manière de vivre des Pères dans le Concile, l'auteur de la lettre en présente un tableau dont nous ne voulons laisser échapper aucun trait :

« Oui, s'écrie-t-il, mon digne et respectable ami, c'est un spectacle qui porte avec lui un grave enseignement, que celui de ces vénérables évêques, de ces savants théologiens et canonistes, de ces hommes qui représentent ce que l'autorité ecclésiastique a de plus élevé, ce que les sciences sacrées ont de plus éminent dans la première ville de France. S'astreignant tous, quel que fût le grand âge de quelques-uns, aux assujettissements de la vie commune, couchant dans les modestes cellules des séminaires, dociles à la cloche, et revenant, en un mot, à cette existence si humble, si pauvre, si sévère de leurs premières années d'études et de préparation au sacerdoce. Vous connaissez le règlement et le partage rigoureux de chaque instant de la journée. Nous avons eu jusqu'à onze heures de travail par jour, assis et délibérant. Dans les rares intervalles, chacun se répandait dans les cloîtres ou dans le jardin, ou bien se rendait à la chapelle pour y appeler, par la méditation et la prière, une plus abondante rosée de bénédictions et de lumières sur les laborieuses fatigues de la journée.

» Au réfectoire, la frugalité la plus modeste : deux plats à déjeuner, quatre au dîner et deux plats de dessert, formaient tout l'ordinaire des évêques et de toutes les tables. Le silence le plus absolu régnait pendant le repas, et n'était interrompu

que par la lecture à haute voix des saintes Ecritures et par la vie de saint Charles Borromée, le patron et le promoteur des conciles provinciaux. On a lu particulièrement l'histoire des célèbres conciles de Milan. Seulement, le dimanche au dessert, la sévérité de la règle a été un peu adoucie ; la conversation a été permise pendant quelques instants.

» Et certes, je vous l'avouerai, un certain délassement, une certaine détente d'esprit étaient bien nécessaires après les travaux si sérieux et si multipliés du Concile ; aussi nous nous sommes réjouis de ce moment de conversation inattendue, comme de jeunes séminaristes lorsqu'on leur accorde cette faveur un jour de fête.

» Combien je voudrais pouvoir vous donner une idée vraie et complète de l'activité calme et incessante, de la persévérance opiniâtre et réglée, de l'harmonie, de l'ensemble et tout à la fois de la diversité d'études et de délibérations qui animaient, sans l'agiter, ce vaste laboratoire de doctrine, cet auguste foyer de science et d'autorité. »

Jamais, peut-être, on ne sent plus vivement le besoin de recourir à Dieu par la prière et de se mettre en communication continuelle avec l'Esprit-Saint, que quand on est appelé à tracer, en quelque sorte sous sa dictée, les règles qui doivent diriger les fidèles dans l'étroit sentier de la vérité ; aussi la prière accompagne-t-elle tous les exercices auxquels les Pères du Concile sont invités à se livrer. Nos lecteurs aimeront à trouver ici la belle et touchante oraison que le Métropolitain récite à haute voix en finissant le saint sacrifice de la messe :

« Nous voici, Seigneur, Esprit-Saint, nous voici, retenus, il est vrai, par l'énormité du péché, mais rassemblés socialement en votre nom ; venez à nous, accordez-nous votre assistance, daignez descendre dans nos cœurs, enseignez-nous ce que nous avons à faire, montrez-nous la route où nous devons marcher, exécutez ce que nous devons opérer. Soyez l'unique conseiller, l'unique consommateur de nos jugements, vous qui possédez seul avec Dieu le Père et son Fils un nom glorieux. Ne permettez pas que nous portions atteinte à la justice, vous qui aimez souverainement l'équité. Que l'ignorance ne nous entraîne pas dans l'erreur, que la faveur ne nous fasse pas fléchir, que

nous ne fassions acception ni de la dignité, ni de la personne ; mais unissez-vous à nous efficacement par le don de votre seule grace , afin que nous soyons tout en vous et que nous ne nous écartions en aucun point de la vérité. Faites que rassemblés en votre nom nous observions en toutes choses la justice avec la règle de la piété, afin que notre sentiment ne soit jamais ici en désaccord avec vous, et que dans la vie à venir nous obtenions, par le bien que nous aurons fait, les récompenses éternelles. »

Les Pères prennent séance suivant l'ancienneté de leur consécration ; les Evêques et les Evêques élus ou nommés sont assis sur des fauteuils ; les ecclésiastiques du second ordre sont assis sur des chaises.

Le fauteuil du Métropolitain est placé sur une estrade.

Le costume des Evêques consiste dans le rochet et la mosette pour les congrégations ; le rochet, la chape et la mitre pour les sessions. Les Evêques étrangers à la province gardent le rochet et la mosette pendant les sessions ; les Evêques élus ou nommés portent le rochet à dentelle et la mosette noire.

Le costume des ecclésiastiques du second ordre consiste dans la soutane, le manteau long et la barette, soit pour les congrégations, soit pour les sessions.

Nous donnons ici ces détails que nous croyons de nature à intéresser les fidèles, et que nous ne reproduirons pas quand nous aurons à parler des autres assemblées du même genre, tenues en France ou ailleurs.

Les trois sessions du Concile de Paris ayant eu lieu successivement , et les décrets votés et promulgués dans la forme voulue, on procéda à l'importante cérémonie de la clôture. Le Métropolitain adressa de son siège une allocution aux membres du Concile ; elle était conçue en ces termes :

« Vénérables Pères et vous tous bien-aimés Coopérateurs,

» Nous voici donc arrivés à la fin de notre sainte entreprise. Pourrai-je me séparer de vous sans vous adresser une dernière fois la parole, et sans essayer de vous exprimer quelque chose de cette joie et de cette reconnaissance qui ont rempli mon âme durant ces jours de bénédictions et qui en dé-

bordent en ce moment ? Ah ! béni soit le Seigneur, qui nous a donné la pensée de cette sainte réunion, et qui nous a soutenus jusqu'au bout dans les labeurs de son exécution !

» Nous nous trouvons déjà mille fois payés de nos peines. Quelle pieuse émotion et en même temps quels sublimes enseignements dans nos saintes cérémonies et dans toutes ces paroles que l'Eglise mettait sur nos lèvres et qu'elle faisait pénétrer dans nos cœurs ! Dans nos intimes et fréquentes communications avec nos vénérables Collègues, quand nous recevions dans notre âme les douces effusions de la charité, quand nous voyions cet accord de volontés, cet ensemble de vues, cette parfaite union qui présidait à toutes nos délibérations, nous ne pouvions pas douter que l'oracle divin ne fût accompli, car nous sentions la présence réelle de l'Esprit-Saint au milieu de nous. Elle se faisait également sentir, cette divine influence, bien-aimés coopérateurs, au milieu de la paix et des douceurs de notre vie commune, quand nous étions les témoins de votre piété, et ensuite lorsque, dans l'examen des discussions de nos décrets, nous attendions vos sages avis. Ah ! nous n'oublierons jamais cette ouverture de cœur, cette franchise, cette sainte liberté, et puis cette gravité, ce respect et tous les admirables tempéraments que vous saviez mettre dans vos discours ! Vous parliez en présence de Dieu et non en présence du monde pour accomplir un devoir, non pas pour satisfaire des passions et pour recueillir des applaudissements.

» Ah ! que j'aurais voulu que les adversaires de l'Eglise fussent témoins de ce spectacle ! Ils auraient compris la force de nos divines institutions ; ils auraient vu que l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ est toujours vivant et agissant au milieu de nous. Dotée d'une inébranlable constitution, appuyée sur l'immutabilité de son doyen, et sur cette admirable discipline qui sait s'adapter aux besoins de tous les temps, l'Eglise parcourt sa destinée en ce monde portant dans son sein des principes divins de rénovation et d'éternelle jeunesse.

» Que de fois elle a vu dans les dix-huit siècles de son existence l'erreur et les passions conjurées contre elle, ses ennemis proclamant sa chute, son empire presque entièrement envahi ! A ses attaques et à ses maux extérieurs venaient se joindre la langueur de ses propres membres, des plaies hideuses qui

les défiguraient, des divisions intestines qui paralysaient toute énergie, et semblaient aussi annoncer la mort. Mais ce sommeil n'est jamais long ; l'Eglise se réveille le plus souvent au bout des révolutions et des bouleversements de la société pour la régénérer et la guérir de ses blessures. Dans la tempête, ses ennemis, semblables au Pharaon de l'Ecriture, ont été engloutis dans les flots. Ces fiers réformateurs qui, dans le cours des siècles, semblaient tenir le gouvernail du monde, ont fait naufrage, et c'est à peine si on entrevoit à la surface de l'histoire leurs misérables débris. Pour l'Eglise, elle renaît en quelque sorte, elle reprend une nouvelle vie là où les sociétés humaines trouvent la dissolution et la mort ; elle puise dans ses malheurs et dans les malheurs du monde une vigueur nouvelle, elle se dépouille de toutes les souillures qui pouvaient ternir sa beauté, elle se dégage des entraves qui diminuaient sa force en gênant ses mouvements ; elle marche foulant aux pieds l'erreur, et annonçant aux peuples victimes ou jouets de vains systèmes, que la vérité seule demeure éternellement.

» Je disais en commençant, vénérables Pères et Collègues bien-aimés, que nous avions achevé notre entreprise ; mais non, je me suis trompé : notre entreprise n'est encore qu'à son début, nous n'avons fait que le premier pas dans la carrière où nous venons d'entrer ; ce pas, à la vérité, était le plus difficile, mais à quoi servirait de s'être avancé si nous n'allions jusqu'au bout ? Nous avons posé la première pierre de l'édifice ; c'est par de nouveaux efforts que nous le continuerons et que nous l'achèverons. Sur le fondement de ces salutaires décrets que le Concile actuel a sanctionnés, d'autres décrets s'élèveront sanctionnés par les conciles qui vont suivre, jusqu'à ce que toutes les choses ecclésiastiques dans leurs diverses parties soient restaurées, et tous les besoins de nos églises satisfaits.

» Et puis, il ne suffit pas de faire des lois, il faut veiller à leur exécution : nous aurons besoin pour cela, vénérables Pères et chers Collègues, de persévérance et de force. Les abus sont comme des serpents qui glissent dans la main qui les presse pour les étouffer, ou comme des herbes mauvaises qu'on a beau arracher, mais qui repoussent sans cesse. C'est ici, vénérables Pontifes et Frères, qu'apparaît principalement l'utilité de nos saintes assemblées ; elles donnent à chacun de

nous une force nouvelle, soit pour la condamnation, soit pour la correction des abus; ce ne seront plus nos propres lois, mais les lois du Concile que nous aurons à faire exécuter. Appuyée sur cette base de la province ecclésiastique, notre autorité sera à la fois plus forte, plus féconde et plus tempérée.

» Il ne me reste plus, vénérables Pères et Collègues et bien-aimés Coopérateurs dans les travaux du Concile, qu'à rendre à Dieu de solennelles actions de grâces, pour l'issue heureuse qu'il a donnée à cette première réunion épiscopale; je dois le remercier en particulier de tout le bonheur que m'ont procuré ces jours passés avec vous dans une si douce et si étroite communauté de pensées, de prières et de sentiments. Recevez aussi nos remerciements, Prélats vénérables, qui avez bien voulu venir nous aider de vos conseils, et vous aussi qui, par votre présence, rehaussez aujourd'hui l'éclat de cette solennité, et nous apportez le concours de vos prières et de vos vœux; et vous en particulier, auguste Représentant du Pontife suprême, de notre bien-aimé et commun Père, recevez l'expression de notre plus vive reconnaissance; nous voyons en vous celui qui n'a jamais cessé d'être un instant, surtout quand il était l'objet de tant d'ingratitude, présent à notre esprit et à notre cœur. Ah ! dites-lui notre amour filial et notre tendre dévouement; dites à Pie IX qu'une des joies qui ont pénétré nos âmes dans ce Concile, c'est la pensée qu'il en pourrait recevoir quelque consolation. Nos décrets vont être déposés à ses pieds, notre devoir est de les lui soumettre; notre espérance, fondée sur sa paternelle bonté, est qu'il daignera les bénir, et encourager par cette précieuse faveur les premiers efforts que nous venons de tenter pour le bien de nos églises, et aussi pour le bien de cette société si troublée, au milieu de laquelle la Providence nous a placés. »

Immédiatement après ce remarquable discours eut lieu la plus magnifique cérémonie de ce rit solennel; nous voulons parler des *acclamations* qui sont dans l'Eglise d'un usage traditionnel. Du haut de la chaire le Secrétaire du Concile prononçait la formule, et les Pères à haute voix répétaient tous ensemble l'acclamation; en voici la traduction :

Le Secrétaire : A notre bienheureux Seigneur, le pape Pie IX,

Pontife de la sainte et universelle Eglise, bénédiction du Dieu tout-puissant, propagation du nom chrétien en toutes les contrées de la terre, obéissance de toutes les nations et réunion en un seul bercail.

Les Pères : Bénédiction sur lui, prospérité durable et exaltation de la sainte Eglise de Dieu.

Le Secrétaire : Que Dieu répande la rosée de ses graces sur notre révérendissime Seigneur, le Métropolitain de cette province et le président de ce Concile; qu'il le conserve pour la gloire éternelle.

Les Pères : Que Dieu répande sur lui la rosée de ses graces et le conserve pour la gloire éternelle.

Le Secrétaire : Que le même Esprit-Saint qui a rassemblé dans ce saint synode les révérendissimes Evêques pour la gloire et l'utilité de notre province, les ramène heureusement exempts de tout mal dans leurs églises, et les conserve pendant de longues années.

Les Pères : Qu'il les ramène exempts de tout mal, et qu'il les conserve pendant de longues années.

Le Secrétaire : A tous ceux qui ont pris part à ce Concile, paix véritable et bénédiction abondante.

Les Pères : Que Dieu ait pitié de nous et qu'il nous bénisse.

Le Secrétaire : A notre patrie et à tous les peuples chrétiens, zèle pour la Religion catholique, justice, abondance de la paix et victoire sur tous les ennemis de la foi chrétienne.

Les Pères : Zèle pour la foi, justice, paix et victoire.

Le Secrétaire : A la cité, à la province de Paris, tranquillité, salut et abondance des graces divines.

Les Pères : Que la grace et la tranquillité se multiplient pour nous.

Le Secrétaire : Nous tous, qui sommes ici présents, demandons humblement à Dieu, qui est le dispensateur de tous les biens, demandons-lui dans l'unanimité de la prière, et par l'intercession de la bienheureuse vierge Marie, mère de Dieu, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, des bienheureux patrons de cette province et de tous les saints, la salutaire observance des décrets de ce Concile.

Les Pères : Qu'il en soit ainsi, qu'il en soit ainsi. Ainsi soit-il. Ainsi soit-il.

C'était quelque chose de touchant et de magnifique que ces vœux adressés unanimement au Seigneur pour le Pape, pour l'Eglise et pour la hiérarchie sacrée, pour la patrie, pour la ville et pour la province. Il était difficile de retenir ses larmes en entendant répéter ces admirables souhaits : « A la patrie amour de la foi, justice, paix et victoire ! A la cité, » à la province grace et tranquillité. Amen, amen. »

Les Evêques échangèrent ensuite le baiser de paix ; le Métropolitain donna la bénédiction solennelle, et l'assemblée se retira processionnellement en chantant le *Te Deum*.

Mais avant que de se séparer, les Pères du Concile avaient eu à remplir un dernier devoir, celui d'adresser eux-mêmes, aux fidèles de leur province, le compte-rendu de leurs travaux, les conseils nécessaires pour disposer les âmes à profiter de ce nouveau bienfait de la Providence.

La lettre synodale commence ainsi :

« Vous nous avez accompagné de vos prières et de vos vœux dans cette sainte et solennelle assemblée, où l'Esprit de Dieu nous a conduit, et par laquelle nous avons inauguré pour nos églises une période nouvelle, qui, nous l'espérons, sera féconde en bénédictions et en fruits de salut. Sortis à peine de notre pieux cénacle, où vos intérêts les plus chers n'ont pas cessé un seul instant d'être présents à notre pensée, l'âme encore émue par tout ce que le Seigneur nous a donné de voir et d'éprouver durant ces jours de grace et de bonheur, nous nous sentons pressés de venir à vous, nous voulons que vous partagiez nos joies les plus intimes, et qu'en attendant la publication des décrets du Concile vous soyez initiés à la connaissance de ses travaux, car pasteurs et troupeaux, évêques, prêtres et fidèles nous ne faisons tous qu'une même famille et nous n'avons qu'un cœur et qu'une âme.

» Qu'avons-nous voulu dans ce premier Concile, quelle est la pensée qui a dominé toutes nos autres pensées et tous nos travaux ? Nous avons voulu fortifier nos églises en les unissant plus étroitement, affermir le règne de la foi, resserrer les liens de la discipline et, par là aussi, travailler plus efficacement au salut des âmes et à la guérison de la société. Un tableau quoique très sommaire des objets sur lesquels portent

les décrets du Concile en sera la preuve. Ce tableau, en consolant les pieux enfants de l'Eglise, achèvera peut-être de rassurer aussi ceux qui ne nous connaissent pas assez. »

Les matières traitées dans le Concile peuvent se rapporter à trois chefs principaux : la hiérarchie ou institution divine de l'Eglise, la foi et les mœurs, la discipline et les études ecclésiastiques.

Les Pères exposent d'abord les grands traits de la constitution de l'Eglise, si divine dans son origine, si inébranlable dans son organisation, si forte dans son unité :

« Quoi de plus beau, disent-ils, même aux yeux de la sagesse humaine, que la constitution de l'Eglise ! Elle est aujourd'hui ce qu'elle fut, il y a dix-huit siècles, en sortant des mains de son divin Auteur. Les empires sont tombés, les nations sont transformées, les peuples se sont fait un jeu des révolutions, l'humanité s'est agitée en tout sens comme un malade qui cherche le repos sans pouvoir le trouver. Au milieu de tous ces mouvements, de toutes ces ruines, de toute cette instabilité des choses humaines, l'Eglise est restée debout sur son roc inébranlable : *Super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.*

» Mêlée tantôt à des sociétés en décadence, tantôt à des peuples enfants, elle a vécu dans tous les âges, sous tous les climats, à tous les degrés les plus divers de civilisation, en gardant toujours intacts les principes constitutifs de son organisation. Quel grand spectacle et aussi quelle grande leçon donnée au monde ! A côté de toutes ces sociétés qui s'en vont en poussière, Dieu a voulu placer comme un perpétuel enseignement une société immuable : *Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* »

Les Pères ajoutent :

« Nous avons retracé dans les premiers décrets du Concile, comme un salubre enseignement pour tous, les principales lignes de cette admirable constitution, qui porte si visiblement le sceau de la Divinité. Elle repose sur le Pape et les Evêques. Au successeur de Pierre était dû le premier hommage de notre foi et de notre amour. Nos cœurs d'ailleurs s'inclinaient d'eux-mêmes vers le Pontife méconnu et persécuté. Notre temps a vu s'élever contre la barque symbolique une furieuse tempête ; puissions-nous voir aussi après les flots apaisés la nef déposer

bientôt sur la rive du Tibre, à l'ombre des vieilles basiliques qui gémissent de leur veuvage, un Père et un Pontife bien-aimé !

» L'Eglise de Dieu est régie par les Evêques soumis au Pape. Nous avons rappelé les textes de l'antiquité qui donnent une si haute idée de la dignité épiscopale, et une idée si effrayante des obligations qui y sont attachées. Ah ! puisse le Sauveur et le Consolateur de nos âmes nous aider à porter un si lourd et si redoutable fardeau ! »

Passant au second article, qui traite de la foi et des mœurs, les Pères du Concile signalent aux fidèles les principales erreurs du temps présent : ce hideux *panthéisme*, qui, transformant en divinité l'homme, la nature, tous les êtres réunis, arrive promptement à détruire la liberté humaine, la distinction du juste et de l'injuste, l'existence du bien et du mal et les peines comme les récompenses d'une autre vie, et à ne plus reconnaître qu'une aveugle fatalité pour règle de nos destinées ; ce *rationalisme*, dont le but constant est d'ôter tout ce qu'il y a de divin dans la création, de nier l'intervention divine dans les choses humaines, et de faire disparaître l'ordre surnaturel tout entier ; et enfin ce *socialisme* délirant, qui, sous ses dehors hypocrites ou sous une forme presque évangélique, cache des principes destructeurs de l'ordre public et des doctrines abominables.

Mettant en opposition avec les vaines et coupables déclamations des socialistes, le résumé des actes de l'Eglise et des œuvres charitables qu'elle enfante, les Pères du Concile répondent ensuite aux calomnies dont cette sainte Eglise est l'objet.

« Oui, s'écrient-ils, on calomnie l'Eglise, ses institutions et son histoire, on calomnie les sentiments les plus intimes de son cœur, quand on dit qu'elle est insensible aux souffrances des pauvres et des malheureux. Mère tendre, elle aime sans doute d'un égal amour tous ses enfants ; mais pour qui réserve-t-elle donc ses soins les plus pressés, ses plus affectueuses caresses, si ce n'est, à l'exemple de Jésus-Christ, pour les faibles et pour les petits, pour tous ceux qui souffrent, pour ces ouvriers infortunés qui, trop souvent, manquent de travail et de pain ? Mais qui donc inspire à des femmes héroïques, à de pieux jeunes hommes, tant d'amour pour les malheureux, tant de dévouement ? Qui fonde, qui soutient tant d'œuvres de bienfaisances ? Qui a formé le patrimoine des pauvres dans les siècles

écoulés ? Qui leur a ouvert tant d'asiles , préparé tant de secours pour l'âme , pour l'intelligence , pour le corps ? Enfin qui a formé le cœur , qui a nourri et enflammé le zèle de tant de vierges chrétiennes qui , chaque jour , sous nos yeux , se consacrent aux pauvres et s'immolent pour eux ? C'est l'Eglise. Elle a toujours mis sa gloire à être la mère des pauvres , de tous ces orphelins que la nature a abandonnés ; elle les réchauffe dans son sein ; et , non contente de panser les plaies de leur corps , elle verse dans leur âme avec amour des paroles de consolation et d'espérance.

» L'Eglise sait , ainsi que le dit l'Evangile , qu'il y aura toujours des pauvres parmi nous. Elle sait que souvent la pauvreté est le résultat des vices et des passions de l'homme. Mais de même qu'en constatant les vices et les passions de la nature humaine , elle ne les aime pas pour cela , et qu'elle les poursuit de toutes ses forces et travaille à les diminuer ; de même , en constatant la misère , elle n'entend pas en consacrer la nécessité. Elle la combat , au contraire , dans ses causes et dans ses résultats ; elle tend sans cesse la main à ceux qui sont devenus ses victimes , pour les arracher à tous les maux qu'elle traîne à sa suite....

» Sans doute aussi l'Eglise apprend à tous les malheureux à tirer le bien du mal même ; elle prêche l'amour des souffrances , et elle indique des trésors de vertu et de perfection cachés dans la pauvreté et la douleur. Mais cette sainte et sublime doctrine , qui a cicatrisé tant de plaies et enfanté tant de pauvres volontaires , est précisément ce qu'il y a de plus efficace contre les maux de la vie présente. La misère à ses yeux n'en est pas moins un mal , une des plus douloureuses suites du péché , et elle apprend à ses enfants à élever chaque jour la voix vers leur Père qui est dans le Ciel , pour lui demander de les en délivrer. »

Le troisième objet des décrets du Concile , est la *discipline ecclésiastique*. Après de graves et salutaires conseils donnés aux écrivains catholiques , qui , dans les feuilles publiques , doivent éviter tout ce qui pourrait compromettre la sainte cause dont ils se font les auxiliaires , les Pères du Concile de Paris arrivent à ce qui concerne la paroisse et le ministère pastoral. Nous voudrions pouvoir graver dans tous les cœurs chrétiens les belles paroles que nous allons leur emprunter.

« Si nous devons désirer de voir l'Eglise s'étendre et se dilater, de telle sorte qu'il n'y ait plus un jour sur la terre qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur, avec quelle ardeur devons-nous souhaiter de voir les brebis qui sont déjà dans le berceau, demeurer fidèles ! avec quel empressement devons-nous courir après elles quand elles s'égarent ! avec quel amour devons-nous les ramener, avec quelle sollicitude devons-nous les nourrir, les fortifier ! Ah ! le ministère pastoral, voilà le ministère essentiel de Jésus-Christ ; c'est à lui que tout se reporte dans l'Eglise, c'est dans la paroisse surtout qu'il s'exerce.

» La paroisse, c'est l'Eglise en abrégé, c'est la patrie du Chrétien, c'est là qu'il naît, qu'il grandit : jeune il y reçoit le lait de la doctrine, ensuite le pain des forts. Quelle douce et profonde émotion dans son âme quand, pour la première fois, il a été admis au banquet divin. S'il reste fidèle, que de leçons, que de conseils, que de consolations il recevra du haut de la chaire, dans les tribunaux sacrés ! s'il a le malheur de s'égarer, le souvenir de son enfance chrétienne et de sa première communion sera un dernier lien qui le rattachera à l'Eglise. Peut-être aussi n'aura-t-il pas oublié le vénérable prêtre qu'il appelait son père : dans ses épreuves, dans ses malheurs, il aura recours à lui, il viendra comme l'enfant prodigue se jeter dans ses bras, sûr de n'être jamais repoussé. Que de touchants souvenirs vivent sous les voûtes saintes de l'église paroissiale ! tous les événements de la vie y ont imprimé une trace. Voici le lieu où, par les mains de la Religion, furent formés et bénis des nœuds indissolubles ; là, venait prier chaque jour une mère tendre et regrettée ; sur ces dalles furent déposées ses dépouilles mortelles, tandis que son âme, accompagnée des chants, des prières et des vœux de la Religion, faisait son entrée dans le ciel. L'église de la paroisse est pour la famille chrétienne une seconde maison ; elle appartient à tous, chacun y doit trouver sa place. C'est là que se forment et se resserrent entre les enfants de Dieu les liens de la véritable fraternité. Quelle paix et quelle douceur dans ces assemblées, dans ces fêtes, dans cette sainte communauté de prières et de sentiments ! Apporter là l'orgueil de la richesse ou de la naissance serait un contre-sens ; on s'assied à la même table, tous les rangs sont confondus, toutes les inégalités naturelles disparaissent, et s'il y a quelque pré-

férence du côté de Dieu, elles sont accordées à la vertu, non à la puissance. Aussi la pauvre femme qui, dans un coin obscur de l'église, son rosaire à la main, verse avec simplicité sa prière dans le sein de Dieu, est peut-être devant lui, de toute l'assemblée, la plus grande et la plus privilégiée. L'église de la paroisse, c'est la maison de tous, parce que c'est la maison de Dieu. C'est qu'il a dressé sa tente au milieu de nos tentes : *Tabernaculum ponam in medio vestri*. C'est sa demeure, son champ, sa vigne de prédilection. Il y a placé ses ministres pour y faire son œuvre ; malheur à eux s'ils la faisaient négligemment ! »

Après ce touchant tableau viennent les indications des différents points sur lesquels portent les décrets du Concile, relativement à l'exercice du saint ministère, et de vives et pressantes exhortations à cet égard.

« O vous tous, nos bien-aimés coopérateurs, et les coopérateurs de Jésus-Christ dans le ministère pastoral, comprenez la grandeur de votre mission ; et, à la voix de vos pères, redoublez de zèle pour en accomplir tous les devoirs.

» Ces devoirs, les décrets du Concile vous les rappellent dans ce qu'ils ont de plus important et de plus essentiel : ils vous recommandent la résidence, qui est tout à la fois le fondement et la preuve de la vigilance pastorale ; ils vous exhortent à paître vos brebis, et à leur distribuer avec soin, avec discernement et avec abondance le pain de la parole. La parole de Dieu, au commencement des choses, a tiré le monde du néant ; elle l'a converti ensuite et donné à Jésus-Christ. Nous sommes les ministres de cette parole toute-puissante, il ne nous appartient pas de la tenir captive, nous en sommes les dispensateurs et non pas les maîtres ; mais il ne suffit pas de prêcher, il faut prêcher avec onction, il faut parler avec ordre, il faut prêcher de manière à éclairer l'esprit et à toucher le cœur de ceux qui nous écoutent. Ne soyez pas un airain sonnante et des cymbales retentissantes ; loin de nos chaires les discours vides, les ornements empruntés, les inspirations de la sagesse humaine. Sommes-nous des rhéteurs ou des philosophes ? Non, nous sommes les ministres de l'Evangile ; nous ne parlons pas au nom d'une vaine science, *non in humanæ sapientiæ verbis*, mais au nom même de Jésus-Christ ; c'est sa doctrine que nous avons à faire connaître, aimer et pratiquer.

» Le Concile, en excitant votre sollicitude à s'étendre sur tout le troupeau, vous signale les enfants, les malades et les pauvres, comme y ayant des droits particuliers. Semblables au divin Maître, laissez venir à vous les petits enfants, aimez à réunir autour des autels leur innocente cohorte; comme des lis qui exhalent un suave parfum, l'angélique candeur de leur âme embaumera vos églises. Cultivez ces jeunes fleurs, vous vous préparerez des moissons abondantes. Dans ces temps d'indifférence et de corruption, les enfants sont la consolation et l'espérance des pasteurs; par les soins les plus assidus, les plus tendres, les plus intelligents, il faut leur faire connaître et surtout leur faire aimer la Religion. Ah! prolongez le plus que vous pourrez l'innocence de leur jeunesse; les anges qui les accompagnent seconderont vos efforts; ne bornez pas ces efforts au temps qui précède la première communion! que votre persévérance assure la leur, et que des exercices sagement continués les retiennent auprès de vous, et mettent entr'eux et le monde une salutaire barrière.

» Le soin des malades n'est pas moins sacré que celui des enfants. L'Eglise, dans sa maternelle sollicitude, appelle sur les infirmes votre dévouement le plus actif. La maladie, qui dans les vues de Dieu est une épreuve et souvent une grace, se change pour ceux qui sont faibles dans la foi en une tentation. Allez au secours du Chrétien fidèle, dans cette lutte dernière et décisive à laquelle est attachée son éternité; allez avec plus de charité encore et de zèle si c'est possible, au secours du pécheur; songez au compte que Dieu vous demandera des âmes qui vous ont été confiées, pensée terrible et qui doit nous faire tous trembler; mais songez surtout à la miséricorde divine, à l'efficacité de la grace, à la puissance des Sacrements, et qu'une pensée d'amour pour vos frères, plus encore qu'une pensée de crainte pour vous-mêmes, vous conduise au pied du lit des mourants.

» Il est des temps où le soin des malades impose des devoirs particuliers: quand une épidémie sévit, quand elle remplit de larmes et de deuil une cité entière, le prêtre doit redoubler de zèle et proportionner aux maux les divines consolations; il doit alors au malade plus que son temps, plus que son zèle, il leur doit sa vie: *Bonus Pastor animam dat pro ovibus suis.*

» Hélas ! déjà plusieurs fois , à de courts intervalles , la Providence a envoyé à nos peuples cette épreuve terrible des fléaux publics. Grâce à Dieu elle n'a pas été , bien-aimés coopérateurs , au-dessus de votre dévouement ; tous nous aimons à vous rendre ce témoignage , vous avez fait votre devoir , et parmi vous il en est plusieurs qui , martyrs de la charité , ont trouvé dans l'exercice de leur zèle une fin glorieuse et une immortelle couronne.

» L'Eglise est la mère et la tutrice de tout ce qui est faible et souffrant. C'est pourquoi les enfants et les malades sont l'objet de sa prédilection. Mais la pauvreté est aussi un état de souffrance et de faiblesse ; et , à ce titre seul , elle est à ses yeux vénérable et privilégiée. Le Concile aurait-il pu oublier les pauvres dans ses recommandations ? Il aurait donc oublié Jésus-Christ , qui les a aimés jusqu'à vouloir se faire pauvre lui-même ? Ah ! que nos bras et nos cœurs leur soient toujours ouverts ; que l'Eglise soit leur maison ; laissez-les s'y confondre avec d'autres fidèles ; que toutes les barrières s'ouvrent devant eux , qu'ils se trouvent réellement là au milieu d'une réunion de frères , et que rien ne les fasse rougir de leur pauvreté. Les pauvres sont les créanciers , les débiteurs de l'Eglise : il faut leur donner toujours selon les ressources et ne jamais leur demander. S'il est vrai que l'entretien du culte et de ses ministres est à la charge du peuple fidèle , il ne l'est pas moins que les pauvres doivent avoir sur ce point les plus complètes immunités.

» Nous venons de faire allusion à ces oblations et à ces droits casuels qui quelquefois excitent des plaintes dans les paroisses ; le Concile s'en est préoccupé ; la source de ses plaintes serait tarie , si d'une part on considérait que le prêtre doit vivre de l'autel comme le dit saint Paul ; que l'indépendance de son ministère demande que son existence soit garantie par des droits fixes et certains ; que d'ailleurs le produit des oblations et du casuel ne lui appartient pas exclusivement , mais qu'il est consacré en majeure partie aux besoins et aux pompes du culte. Si d'autre part on recevait toujours les dons de la piété comme on le fait d'ordinaire , sans les solliciter avec trop d'empressement , ni les exiger avec empire ; si on les recevait sans arbitraire , d'après des usages constants et des règles établies ; si on se montrait toujours disposé à céder de son droit , craignant par-dessus tout de voir les faibles se scandaliser et s'éloigner

par avarice ou par pauvreté de la pratique de la Religion. »

Les Pères adressent aussi aux fidèles de salutaires avertissements, de nécessaires conseils.

« Nous ne craignons pas de dire que, pour le salut des âmes, le plus important de tous les conseils est celui qui regarde l'observation et la sanctification du Dimanche. C'est l'oubli de ce divin précepte qui détruit la foi, qui rend lâches et brise les liens entre le pasteur et les ouailles, et qui, en séparant le peuple de la Religion, de ses doctrines, de ses leçons, de ses inspirations, de ses graces, le livre à l'ignorance, aux vices, à la corruption et à la barbarie.

« O fils bien-aimés, écoutez la voix de vos pères, ils ne veulent que votre bonheur dans ce monde et dans l'autre ; songez que vous êtes les créatures de Dieu, et qu'il a imprimé sur votre front son image. Pourquoi le courbez-vous sans cesse vers la terre, ce front qui doit regarder le ciel ? Croyez-vous que la terre soit votre unique héritage, et que votre dernière fin soit ici-bas ? Pensez donc à votre âme, cultivez-la, nourrissez-la ; sa nourriture c'est la vérité. La Religion, comme une mère tendre, vous la présente, et vous détournez la tête ; elle ouvre pour vous des écoles, elle vous convoque chaque dimanche autour de ses chaires, et vous n'y venez pas ; vous préférez à ces nobles enseignements un travail défendu, et cependant comme le repos vous est nécessaire, vous choisissez un autre jour pour vous y livrer ; alors, au lieu de ce délassement que Dieu lui-même vous a préparé et qui était destiné à rafraîchir votre âme ainsi que votre corps, vous allez vous plonger ordinairement dans des plaisirs grossiers, où vos forces et votre intelligence s'éteignent à la fois. »

Enfin, après s'être occupé des études religieuses classiques et des avantages que procurent les conférences ecclésiastiques, pour entretenir dans les prêtres le foyer de la science sacrée, dont ils ont puisé au séminaire les premiers éléments, et qu'ils doivent entretenir dans une activité continuelle et soutenue, le Concile termine sa lettre synodale par ces belles et touchantes paroles :

« Puissions-nous voir se réaliser aussi tous les autres biens que nous attendons des travaux de ce premier concile, que nous nous efforcerons de compléter dans les conciles qui suivront,

si Dieu fait jouir notre patrie du double bienfait de la paix et de la liberté ! Puissions-nous voir la foi reprendre son empire sur les âmes, la charité régner dans tous les cœurs, la discipline plier toutes les volontés sous la loi de l'ordre et de l'unité ; la science sacrée reflleurir au sein du clergé, le zèle et la vérité multiplier les hommes apostoliques, les fidèles se montrer toujours les dignes enfants de Dieu et de l'Eglise, et la société elle-même recommencer une nouvelle carrière de prospérité et de grandeurs ! Mais nous avons besoin pour obtenir cet accomplissement de nos vœux, de tourner incessamment nos regards et nos cœurs vers Celui de qui descend tout don parfait, vers le Père de la lumière et de la grace.

» O Esprit saint, qui nous avez assisté dans cette première réunion, et qui nous avez donné chaque jour un sentiment si intime de votre divine présence, c'est à vous de faire fructifier ces germes que vous avez fait éclore ; achevez donc notre œuvre ou plutôt la vôtre, en illuminant les esprits et en inclinant nos cœurs vers le bien.

» Et vous, ô Marie, recevez l'hommage de nos premiers travaux ; nous aimons à vous les dédier comme à notre Mère et à notre Reine ; nous espérons qu'ils vous seront agréables, car ils ont pour but unique la gloire de votre Fils. Amen. »

XI

144. **PIE IX** quitte le séjour de Gaëte, pour aller habiter Portici; la Rose d'or, détails sur le voyage du Saint-Père; son entrée solennelle dans la ville de Naples. — 145. Le Père Ventura. — 146. Inauguration de la statue de saint Louis à Aigues-Mortes. — 147. Concile provincial tenu à Soissons pour la province de Reims. — 148. Evénements douloureux pour l'Eglise, en Orient. — 149. Brillante discussion sur l'indépendance pontificale à l'Assemblée nationale; adresse du département des Côtes-du-Nord à M. le comte de Montalembert; il reçoit aussi les félicitations des catholiques français de Rome. — 150. M. l'abbé Chantôme en révolte contre l'autorité ecclésiastique; circulaire de Mgr de Langres; bref de Sa Sainteté le Pape Pie IX, à l'occasion de M. l'abbé Chantôme. — 151. Continuation des persécutions religieuses en Suisse. — 152. Visite de Pie IX aux hôpitaux de Naples. — 153. — Missions dans les bagnes de France. — 154. Les religieuses de la Trinité, de Valence. — 155. Histoire de l'Eglise Santone et Aunisienne, par M. l'abbé Briand; bref de Pie IX à l'auteur. — 156. Cérémonies pour les récompenses de l'industrie; discours de Mgr l'Archevêque de Paris.

144. L'exil du Pape se continuait à Gaëte, et cette humble cité offrait au Chef souverain de l'Eglise un asile aussi paisible que sûr; mais le pieux dévouement du Roi de Naples voulait donner au Saint-Père une position qui permit à l'un et à l'autre souverain de se prodiguer plus facilement les témoignages de leur mutuelle bienveillance. Pie IX fut invité à échanger sa modeste retraite pour une demeure royale à Portici, faubourg de Naples. Nous empruntons au journal officiel napolitain le récit de ce voyage du Saint-Père et des circonstances pleines d'intérêt qui le précédèrent.

« Pie IX a quitté Gaëte, où l'avait accueilli, avec un amour vraiment filial, le pieux monarque des Deux-Siciles, qui, secondé par la dévotion de sa royale famille, prodiguait ses soins assidus au Pontife et adoucissait son exil. C'est dans ce modeste asile que l'on a pu voir briller ses vertus d'un éclat aussi vif que celui dont il brillait par la majesté de son rang sur le siège des successeurs de saint Pierre. L'histoire n'oubliera ni ses rudes

épreuves, ni la fermeté avec laquelle il eut à combattre le malheur. »

Dans les jours qui précédèrent le départ, eurent lieu d'augustes cérémonies religieuses, sur lesquelles voici des détails pleins d'intérêt.

« La cérémonie du don de la Rose d'or s'est faite le 2 septembre. On sait que l'institution de la Rose d'or est antérieure à l'époque du Pape saint Léon ix, qui gouvernait l'Eglise en 1049. La Rose d'or est bénite par le Souverain-Pontife, le 1^{er} dimanche de carême et ointe de baume mêlé de musc. Le Pape en fait don ou à un souverain, ou à quelque illustre personnage, ou à une église, ou à une cité. Benoit xiv la donna à l'église métropolitaine de Bologne, et on retrouve dans son bullaire la lettre remplie d'érudition qu'il écrivit en cette occasion. Un ablégat fut délégué par lui pour remettre la Rose.

» La signification du symbole de la Rose d'or se trouve dans le mystère du 1^{er} dimanche de carême appelé *Létare*, et des paroles de l'oraison que récite le Souverain-Pontife en la bénissant, ainsi que l'explique Benoit xiv, dans sa lettre où il rapporte les noms des souverains et des personnages à qui elle a été donnée, entre lesquels on remarque la reine Jeanne de Naples, qui la reçut en grande pompe à Rome, dans l'église Saint-Jean de Latran.

» Le Pape Pie ix a voulu, comme on sait, administrer le baptême à la princesse royale Marie-des-Grâces-Pia, dernière fille de sa majesté la Reine notre souveraine, et pour laisser à sa majesté un pieux souvenir de cet événement si doux à son cœur, il lui a fait don de la Rose d'or.

» Le Saint-Père chargea de la cérémonie son ablégat Mgr Joseph Stella, camérier secret, qui, muni du bref apostolique d'usage, offrit à sa majesté, selon le rit prescrit, la Rose et deux autres brefs de Sa Sainteté. Vers les dix heures du matin, s'étant rendu chez leurs majestés, l'ablégat offrit dans leur oratoire privé le Saint-Sacrifice, auquel assistaient leurs majestés les princes et princesses de la famille royale, y compris la nouvelle-née, son altesse royale le comte de Trapani, avec leur suite. Sur l'autel fut placé un vase d'or aux armes de Sa Sainteté, du milieu duquel s'élevait un gracieux rosier aussi en or, dont la fleur la plus apparente contenait le baume et le musc. Après l'*Ite missa*

est, l'ablégat et les augustes personnages se sont assis. Un des prêtres assistants a donné lecture du bref par lequel Sa Sainteté délègue l'ablégat pour offrir la Rose en son nom. Son excellence le comte Ludolf, ambassadeur de sa majesté près le Saint-Siège, lit le bref adressé à sa majesté la Reine, et remet au Roi l'autre bref qui lui est destiné. On prend le vase sur l'autel, la Reine étend la main comme pour le soutenir, et l'ablégat lui adresse ces paroles :

« Recevez de nos mains cette Rose que nous vous présentons par l'ordre que nous en avons personnellement reçu de notre père et seigneur PIRE, par la miséricorde divine, *neuvième Pape* de ce nom ; cette Rose qui est un emblème de la joie des deux Jérusalem, c'est-à-dire de l'Eglise triomphante et de l'Eglise militante, et qui représente à tous les fidèles disciples de Jésus-Christ cette fleur admirable de l'éternité, qui n'est autre chose que la joie et la couronne des saints.

» Que votre majesté, dont la noblesse, la puissance et la grandeur temporelles sont si éclatantes, reçoive de Notre-Seigneur Jésus-Christ un accroissement de cette noblesse plus précieuse encore, qui est celle de la vertu ; qu'elle soit semblable à une rose plantée sur le bord d'un ruisseau, aux eaux fraîches et abondantes.

» Puissiez-vous recevoir cette grace de l'infinie bonté de Celui qui, dans l'unité de son essence et la trinité de ses personnes, vit et règne dans les siècles des siècles. *Amen.* »

» La Reine ayant baisé la Rose, l'ablégat lui annonça de la part de Sa Sainteté qu'une indulgence plénière était accordée à leurs majestés et à tous les membres de la famille royale, à la condition de se confesser et de communier. Mgr l'ablégat, après avoir donné la bénédiction et lu le dernier évangile, s'est retiré auprès de Sa Sainteté.

» Le lendemain, vers les dix heures, leurs majestés avec la petite princesse et leur cortège, se sont rendus chez Sa Sainteté pour rendre grâce à Dieu, et dans l'oratoire privé du Souverain-Pontife ont entendu la messe, célébrée par Mgr Stella. Ensuite le général gouverneur, tous les officiers de la garnison, ont été admis au baisement du pied. Vers les six heures du soir, Sa Sainteté est allée à la cathédrale recevoir la bénédiction du Très-Saint Sacrement. Sa majesté a donné la croix de Saint-

Georges au capitaine de carabiniers pontificaux Mascalchi, qui, à la tête de sa compagnie, avait quitté au temps de l'usurpation les Etats romains pour venir à Gaëte se mettre aux ordres de Sa Sainteté.

« Cette cérémonie a précédé de peu de jours le départ du souverain Pontife pour Naples. »

« Le Saint-Père a quitté en effet Gaëte le 4 septembre à huit heures et demie du matin, après y être demeuré neuf mois, neuf jours et neuf heures. Sa Sainteté s'est embarquée sur la frégate à vapeur *il Tancredi*. C'est la première fois qu'un Pape monte sur un navire à vapeur. Sa Sainteté, accompagnée des Cardinaux Antonelli, Rario Sforza, camerlingue; Asquini Picollomini, Riario Sforza, Archevêque de Naples, et de Mgr Garibaldi, nonce à Naples, est monté, avec sa majesté le Roi et son altesse royale le comte de Trapani, dans une chaloupe. D'autres chaloupes suivaient où se trouvaient les autres cardinaux. A peine la chaloupe eut-elle quitté le rivage, que tous les vaisseaux napolitains, français et espagnols, arborèrent l'étendard papal, aux cris des marins, qui, montant aux cordages, poussaient d'énergiques *vivats*. Le *Tancredi* a arboré l'étendard papal dès que le Pape a été à bord. Les officiers ont reçu Sa Sainteté un genou en terre, et la place de Gaëte a salué le Pontife de cent-un coups de canon. Le *Tancredi* était accompagné du vapeur de guerre espagnol le *Colomb*, ayant à bord le général Cordova, le général Savala, les officiers supérieurs de l'armée d'expédition espagnole et le vice-amiral Bustillos; puis du vapeur de guerre français le *Vauban*, du vapeur espagnol la *Castille*, du vapeur napolitain *il Delfino* et de la frégate à vapeur *il Guiscardo*, sur laquelle est montée sa majesté la Reine avec les princes et princesses.

» A bord, Sa Sainteté a admis l'équipage aux baisements du pied, et étant descendu dans le petit oratoire du navire y a béni et indulgencié l'image de la Vierge. En traversant le canal de Pricida, le *Tancredi* s'est vu entouré de centaines de petites barques, où s'agitaient des bannières blanches et d'où partaient les cris les plus enthousiastes. Le Saint-Père a été singulièrement touché de cette démonstration, et on a vu une larme de joie mouiller sa paupière. A la vue du *Tancredi* dans les eaux de la Chiagia, le vaisseau anglais qui y est à l'ancre, a arboré l'étendard papal et fait un salut de vingt-un coups de canon;

au même moment tous les vaisseaux à l'ancre à Portici ont arboré la même bannière et fait le même salut. Le *Tancrède* était en vue de Naples. Vers les deux heures de l'après-midi, tous les forts et toutes les batteries de la capitale ont salué de vingt-un coups de canon. Le *Tancrède* a rasé la rade de Naples, marchant à demi-vapeur, afin que Sa Sainteté pût jouir du panorama de la capitale. On pouvait apercevoir le Pape et le Roi sur le pont entouré de leur cortège, et ils pouvaient entendre les vivats qui s'élevaient de tous les points de la rade, mêlés sans se confondre au tonnerre de l'artillerie. L'escadre arrivant à Granutello, les navires espagnols et napolitains se sont pavoisés et ont exécuté de nouvelles salves. Sa Sainteté étant débarquée avec le Roi et leurs suites, le *Tancrède* a salué à son tour avec tous les vaisseaux. Le lieu où Sa Sainteté a débarqué était richement paré; leurs altesses royales le comte d'Aquila, le prince de Salerne, l'infant d'Espagne don Sébastien-Gabriel, etc., etc., y attendaient Sa Sainteté. Les voitures de la Cour étaient là, entourées de détachements de gardes-royaux à cheval et à pied, pendant que toute la route était garnie jusqu'au palais de Portici, d'une double haie de grenadiers de la garde et de sapeurs.

» En descendant de voiture, le Saint-Père est allé à la chapelle, où se trouvaient tous les Cardinaux et où, après le *Te Deum*, a été donnée la bénédiction du très-saint Sacrement.

» Sa Sainteté a ensuite admis à sa table le Roi et les princes, pendant que le cardinal Antonelli recevait à la sienne les cardinaux et les personnages de distinction. Après le repas, Sa Majesté a pris congé du Pontife et a regagné sa capitale. »

Ce fut le 6 septembre au matin que le Pape fit son entrée solennelle à Naples, où la famille royale s'était rendue pour le revoir. Quatre gardes-du-corps de Sa Majesté le Roi, précédaient la voiture papale trainée par six chevaux. L'exempt des gardes-royaux et l'aide de camp de sa majesté étaient aux portières; douze gardes-du-corps suivaient tous en grand uniforme. Le maître de la chambre Mgr Médici, et Mgr Borromée, camérier secret, étaient dans la voiture de Sa Sainteté. Deux voitures à quatre chevaux suivaient, dans lesquelles étaient son excellence le prince *di Ardore*, gentilhomme de la chambre en exercice, et le major de Jougli, mis par Sa Majesté à la disposition de Sa Sainteté.

Le commandant de la place et de la province de Naples,

général Stockalper, parcourut à cheval tout le trajet pour rendre honneur à Sa Sainteté. Le cortège arriva ainsi à la métropole, après avoir parcouru les principales rues; les fenêtres, les balcons, les terrasses, les portes, les places, tout était rempli de spectateurs de toutes les classes, qui poussaient d'énergiques vivats.

Le Cardinal-Archevêque, entouré de son chapitre et de tous les Cardinaux présents à Naples, reçut Sa Sainteté au seuil de la métropole, où la foule, maintenue par une double haie de gardes-du-corps, ne laissait d'autres places vides que celle qui était strictement nécessaire pour que le Pape pût passer. Tous les regards étaient fixés sur le Pontife; la joie resplendissait sur les visages de ces milliers d'hommes, heureux de recevoir une bénédiction que leurs ancêtres ont bien rarement reçue dans l'enceinte de ce temple.

Le Pontife alla d'abord adorer le Très-Saint Sacrement, dans la chapelle du Saint-Esprit, presque au centre de l'église; il monta ensuite au grand-autel, et y célébra une messe basse, assisté de Mgr l'Evêque de Canopolis et de Mgr l'Evêque de Sidon. Après sa messe il en entendit une autre célébrée par Mgr Geni. Le Cardinal-Archevêque, les autres Cardinaux, le chapitre des Evêques, grand nombre de prélats remplissaient le chœur. Deux orchestres choisis accompagnaient les parties de la messe qu'on a coutume de chanter. Après les deux messes, Sa Sainteté visita la chapelle du saint patron de Naples, où étaient exposées toutes les reliques qu'on y vénère. Après y avoir reçu la députation des chevaliers et celle des chanoines, le Pape se rendit à l'archevêché, en traversant la chapelle de sainte Rustique; et étant monté au balcon il donna la bénédiction à la foule immense réunie sur l'esplanade; puis, dans la salle des ordinations, il admit au baisement du pied le chapitre, les deux séminaires et le clergé.

Avant de donner sa bénédiction à cette auguste et pieuse assemblée, le Pape lui adressa une allocution touchante que l'histoire doit recueillir :

« Le 26 novembre de l'année dernière, dit le vénérable Pontife, accompagné par le plus pieux de tous les souverains et son auguste épouse, je me retirai sur un rocher qui garde la pieuse tradition des miracles arrivés au moment où Jésus-Christ expirait sur le Calvaire, en effaçant de son sang précieux

le chirographe de notre condamnation éternelle. Ce jour-là, agenouillé devant une image du Crucifié, ou plutôt devant le très-auguste Sacrement, j'implorais du Ciel la paix pour le souverain qui m'accompagnait, et pour vous, mes très-chers fils, quel que soit votre rang, la bénédiction de Dieu. J'ignorais alors les décrets de la divine Providence, qui devaient s'accomplir sur moi; j'ignorais qu'un jour je pourrais me rendre parmi vous et vous bénir moi-même. Cette bénédiction, je l'appelle sur vous tous et sur le jeune clergé en particulier, afin que vous puissiez, mes très-chers fils, connaître les devoirs de votre état. Le peuple, entouré aujourd'hui plus que jamais des ténèbres qui s'épaississent chaque jour, à besoin d'une lumière qui le guide et l'éclaire dans la connaissance des pièges qui lui sont constamment tendus. Soyez son guide par l'exemple, par la parole et par la charité. Etudiez, mes fils bien-aimés, les dangers attachés à votre état, afin de les éviter, et vous apprendrez à les connaître, à les fuir, si vous réfléchissez bien à tout ce qu'on vous répète chaque jour dans les lieux destinés à votre éducation ecclésiastique. Soyez donc béni dans votre âme, et que celle-ci, créée à l'image de Dieu, soit la copie de Jésus-Christ son divin original. Soyez béni dans vos études, dans vos prières, en tout; dans cette intention, je vous donne la bénédiction pontificale, que vous allez recevoir à genoux. »

Le saint Père fut ensuite reconduit avec le même cortège, au milieu de la même foule et des mêmes démonstrations d'amour, à Portici, en ce lieu où il débarquait peu de jours auparavant, précisément au même endroit du rivage où, selon les traditions, le prince des apôtres toucha il y a dix-neuf siècles la terre napolitaine.

145. Il y avait dans toutes ces pieuses manifestations de quoi consoler le cœur de Pie ix; mais la Providence lui avait ménagé quelques jours auparavant une de ces joies qu'on peut dire incomparables et qui font oublier de longs jours de douleurs.

Un célèbre religieux théatin, dont les vertus n'étaient pas moins remarquables que l'éloquence, et que Rome tout entière environnait de son estime, et Pie ix de sa tendre amitié, le Père Ventura, emporté par des idées généreuses mais trop peu mesurées, avait depuis plusieurs mois donné les mains au mouvement révolutionnaire. Rome l'avait vu, pendant l'exil du saint

Père, s'associer à quelques-unes des manifestations de la démagogie, et chercher dans les ressources de son admirable talent de quoi justifier des actes sacrilèges et évidemment dignes de réprobation. Le cœur si sensible de Pie IX avait dû être profondément blessé, en entendant cette voix amie se joindre à celles qui ébranlaient l'autorité pontificale. Mais ce chagrin devait bientôt s'effacer devant le généreux retour de cet ami égaré. La voix de la conscience et celle d'une haute raison ne parlèrent point en vain à l'âme du Père Ventura. S'arrachant au théâtre de ses erreurs passagères et à la société des hommes qui venaient de le compromettre si tristement, il abandonna l'Italie et s'arrêta dans le midi de la France. Quelque temps après, les journaux religieux portaient à la connaissance des fidèles l'acte solennel qu'on va lire et qui donne la mesure du changement qui s'était opéré dans le savant religieux, et des excellentes dispositions où il se trouvait alors :

« Je soussigné, n'ayant su qu'aujourd'hui seulement par le moyen du *Journal romain*, que mon *discours pour les morts de Vienne*, débité et imprimé à Rome à la fin de novembre 1848, a été mis, par décret de la sainte Congrégation de l'index, au nombre des livres prohibés ;

» N'ignorant pas ce qu'en de semblables circonstances l'Eglise a droit d'attendre d'un de ses enfants dociles et soumis, surtout s'il est ecclésiastique, et voulant pleinement m'y conformer ;

» Me croyant obligé en conscience envers les âmes que j'ai dirigées, envers le peuple que j'ai évangélisé, de leur donner l'exemple de la parfaite adhésion qui est due aux jugements du Saint-Siège apostolique et que j'ai constamment recommandée dans mes discours ;

» Ayant toujours déclaré et protesté vouloir soumettre au jugement dudit Saint-Siège apostolique et du Souverain-Pontife toutes mes actions, et ayant par-là contracté l'engagement solennel envers le public chrétien de lui prouver par des faits, le cas échéant, la loyauté de mes déclarations et protestations, et la sincère volonté que j'avais de les mettre au besoin en pratique ;

» Sans y être contraint ni conseillé par personne, mais de mon propre mouvement, et n'écoutant que mes propres sentiments, qui sont ceux d'un vrai catholique, dont, grâce à la divine miséricorde, mon cœur n'a jamais dévié ;

» Je déclare librement et de mon propre mouvement que j'entends accepter, comme j'accepte en effet, le susdit décret qui condamne mon opusculc ci-dessus indiqué, et que je le condamne sans restriction ni réserve, mais dans toute l'étendue du sens dans lequel il a été condamné par l'autorité légitime ;

» Je réprouve encore, je rejette et condamne toutes et chacune des doctrines, maximes, expressions et paroles qui, dans mon dit livre et dans tout autre de mes écrits, se trouveront ou pourraient se trouver en contradiction avec l'enseignement de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, la seule véritable.

» Je proteste en terminant que c'est dans cette sainte Eglise, qu'avec l'assistance de Dieu, j'entends et espère mourir, quoi qu'il m'arrive, et au prix de quelque sacrifice que ce soit. »

» Montpellier, le 8 septembre 1849.

» D. JOACHIM VENTURA,

» De l'Ordre des RR. PP. Théatins.

» Je l'atteste, je proteste et déclare comme ci-dessus. »

146. Non loin de la ville où le religieux théatin signait cet acte éminemment honorable, une cérémonie touchante avait lieu dans le même temps, pour l'inauguration de la statue de saint Louis, à Aigues-Mortes. Ce fut le dimanche 9 septembre que les populations du Gard, de l'Hérault, des Bouches-du-Rhône, se réunirent pour payer ce tribut à la mémoire d'un héros également cher à la France et à la Religion. Nous retrouvons les lignes suivantes dans une feuille religieuse du midi :

« Les cérémonies ont commencé à dix heures et demie. La statue a été débarrassée de ses voiles à la grande joie des spectateurs, qui ont pu contempler enfin un des plus beaux ouvrages de M. Pradié. Elle est en bronze ; elle représente saint Louis en pied, la couronne royale au front, revêtu d'une tunique fleurdéliée, la main droite appuyée sur la croix qui orne sa poitrine de croisé, la gauche posant entièrement sur le pommeau de sa large et valeureuse épée.

» Monsieur le maire d'Aigues-Mortes prononça un discours plein d'intérêt. M. le préfet, M. de Larcy, M. Texier, juge-de-paix, célébrèrent ensuite les vertus du héros chrétien.

» Tous ces discours ont été écoutés dans un religieux silence et applaudis. Celui du préfet a paru rempli d'à-propos et de sens.

» Mgr l'Evêque de Nîmes a béni le monument et célébré sur la place même, où l'on avait dressé un autel simple, mais élégant, une messe de consécration, qu'il a terminée par un discours empreint de ce zèle évangélique et de cette touchante bonté qui le caractérise. Il a rappelé avec un spirituel à-propos l'unanimité de pensées qui a rendu la souscription du monument de saint Louis si facile pour les populations du midi. Il a noblement remercié les membres du Conseil général, représentants de tous les cantons du département, et les autres notabilités, du concours qu'ils ont prêté à cette fête. Il a retracé en traits caractéristiques les principales phases de la vie chrétienne et chevaleresque de saint Louis, et a terminé par une pensée admirable cette touchante allocution.

« Croisez-vous, a-t-il dit à tous les hommes éminents de son auditoire ému, non pas contre les infidèles, mais contre ces idées démoralisatrices et incendiaires qui ont pénétré si avant dans les masses; domptez, par votre ascendant sur les populations, par vos bienfaits et surtout par vos exemples, cette hydre des révolutions dont la rage n'est pas encore apaisée. »

Cette idée, développée avec une entraînante chaleur par le pieux Evêque, a paru faire sur les auditeurs un immense effet. Chacun a senti combien elle était juste. »

147. Les Conciles provinciaux se succédaient en France avec un empressement bien propre à consoler les Fidèles, et à leur donner la plus haute idée possible du zèle de leurs premiers pasteurs. C'est dans la ville de Soissons, que le Concile de la province de Reims fut convoqué pour les premiers jours d'octobre. Rien de plus édifiant, rien de plus propre à faire parfaitement connaître ces saintes assemblées, que la belle lettre adressée au Clergé et aux Fidèles de son diocèse, par Mgr l'Archevêque de Reims. Le savant Prélat s'exprimait en ces termes :

« Nos très-chers Frères,

» D'après la convocation que nous en avons faite par nos lettres en date du 25 juillet de l'année courante, les Evêques

de la province de Reims doivent se réunir à Soissons, pour la célébration d'un Concile provincial, le 1^{er} octobre prochain, le jour même où l'Eglise célèbre l'anniversaire de la translation du corps de saint Remi, patron de notre diocèse. Nous avons voulu que cette assemblée se tint sous les auspices de l'apôtre des Francs. Les Conciles provinciaux ont pour objet d'affermir le Clergé et les Fidèles dans la foi, de rappeler les règles de l'Eglise, pour tout ce qui a rapport au culte divin, à la célébration des saints Mystères, à l'administration des Sacrements, et de ranimer encore dans les Evêques et les autres ministres de la Religion, l'esprit apostolique, qui est un esprit de charité, d'abnégation et de sacrifice. D'après tous les témoignages de respect et de piété filiale, que nous avons reçus de nos chers diocésains, particulièrement dans nos dernières visites pastorales, nous avons lieu de le croire, les Fidèles ne verront dans la tenue du Concile de la province de Reims, que le désir que nous avons, nous et nos vénérables collègues, de nous rendre de plus en plus utiles à l'Eglise, en travaillant à nous rendre, meilleurs. La gloire de Dieu, la sanctification des hommes, le soulagement des pauvres et des malades, voilà quel sera toujours l'objet de notre sollicitude pastorale et paternelle. S'ils pouvaient avoir la moindre inquiétude sur nos sentiments touchant la politique, nous leur répéterions ce que nous leur avons déjà dit tant de fois de vive voix et par écrit : Nous sommes les *Pasteurs* et les *Evêques des âmes*; nous n'avons ni ne pouvons avoir, comme prêtres, d'autre politique que celle de l'Evangile, qui prescrit de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, en observant ses ordonnances; de rendre à l'Eglise ce qui est à l'Eglise, en accomplissant ses préceptes; de rendre à César ce qui est à César, en se soumettant au pouvoir établi et aux lois du pays en matière civile, et de rendre à chacun ce qui est à chacun, en pratiquant la justice, qui est fondée sur les lois éternelles de l'ordre et de la Religion.

» Mais non, nous connaissons nos ouailles, et nos ouailles nous connaissent. Notre Concile provincial, qui n'est qu'une assemblée canonique et toute ecclésiastique, tant dans ses membres que dans ses actes, ne sera pour elles qu'une nouvelle preuve de notre dévouement pour la foi de nos pères et le maintien de la discipline ecclésiastique, dont l'observation con-

court si puissamment au développement de la piété chrétienne, qui seule peut nous offrir des garanties suffisantes pour le bonheur de l'homme et le bonheur des peuples.

» Aussi, nous en avons la confiance, les Fidèles s'unissant à nos chers coopérateurs, invoqueront les lumières de l'Esprit-Saint sur nous et sur les vénérables Evêques de la province. C'est par vos prières, nos très-chers Frères, que vous ferez assister par son Esprit au milieu de nous, l'apôtre de la France et les saints Pontifes qui ont illustré l'église de Reims et les églises qui dépendent d'elle. Vous vous adresserez à l'auguste Mère de Dieu, à la très-sainte Marie conçue sans péché, et vous la prierez de nous obtenir de son divin Fils, que l'acte le plus important de notre épiscopat tourne à la gloire du Tout-Puissant, à l'édification du Clergé et des populations confiées à nos soins, et à notre propre salut. »

Sur l'appel du métropolitain, les quatre Evêques suffragants de Reims, NN. SS. de Soissons, de Châlons, de Beauvais et d'Amiens, se réunirent à Soissons, ville célèbre dans l'histoire ecclésiastique par les nombreux Conciles qui y furent autrefois tenus, et le dimanche 1^{er} septembre Mgr l'Archevêque de Reims monta dans la chaire de la cathédrale, après les vêpres, pour annoncer l'ouverture du Concile aux Fidèles qui remplissaient cette vaste basilique, et pour leur expliquer le caractère et le but de cette sainte assemblée, dont l'usage, interrompu depuis plus de deux cents ans, remonte jusqu'aux premiers siècles du christianisme. En parlant de la liberté de l'Eglise, l'illustre Pontife félicita le gouvernement d'avoir compris qu'à une époque où les lettres, les sciences, l'agriculture et l'industrie ont leurs congrès, l'Eglise aussi doit avoir ses réunions.

L'abondance des matières à traiter dans le Concile, ne permit pas à cette sainte assemblée de se renfermer dans les limites du temps consacré d'ordinaire à la tenue des Conciles provinciaux, celui de Soissons dura près d'un mois. Les décrets du Concile furent immédiatement adressés au Saint-Siège, qui ne tarda pas à leur donner une solennelle approbation.

148. Un des vœux manifesté par le Concile de la province de Reims, avait été le retour complet à la liturgie romaine, dans

les diocèses qui se trouvaient en mesure de l'adopter. Ce mouvement, que nous avons déjà plusieurs fois signalé, continuait à se manifester sur tous les points de la France, et Mgr l'Evêque d'Angoulême, en rétablissant dans toute sa pureté le rit romain dans son diocèse, montrait de la manière la plus touchante les avantages qui en devaient résulter pour la piété des peuples.

« Si les épreuves auxquelles l'Eglise est soumise de nos jours, disait-il, sont de nature à contrister profondément les cœurs vraiment chrétiens, il se manifeste de toutes parts et particulièrement en France, un fait bien propre à les consoler et à soutenir leurs espérances.

» Tandis que dans l'ordre politique et social tout semble se briser et se dissoudre, l'unité catholique voit ses liens sacrés se resserrer et acquérir une nouvelle force, dans l'effort même des tempêtes et des commotions qui ébranlent le monde.

» Jamais en effet l'Eglise romaine, centre nécessaire de cette unité sainte, n'a été de la part des églises particulières dont elle est la mère et la maîtresse, l'objet d'une vénération plus soumise et d'un amour plus dévoué. Dans aucun temps la voix de ses Pontifes n'a été plus religieusement écoutée. Les agneaux et les brebis que les successeurs de Pierre ont mission de diriger et de paître dans tout l'univers, ne se contentent pas d'obéir à leurs ordres : ils défèrent avec un religieux empressement à leurs simples vœux.

» Non-seulement aujourd'hui comme toujours on veut croire ce que croit et enseigne cette Eglise, *avec laquelle doivent s'accorder toutes les autres à cause de son éminente primauté*, mais on veut prier comme elle. Les différences liturgiques qu'elle a tolérées dans les derniers siècles avec une maternelle condescendance, tendent chaque jour à s'effacer et disparaissent sans efforts. »

149. En Orient, il se passait des événements fort tristes, et qui montraient l'abaissement de cette autorité morale dont la France jouissait autrefois dans ces contrées lointaines, et qui était d'un si grand secours pour les Catholiques, souvent opprimés par le fanatisme des Musulmans.

L'assassinat de M. Combes, ancien consul de France à Damas, n'avait point encore été puni, et les réclamations énergiques

des agents français, n'aboutissaient qu'à de cruelles et humiliantes déceptions. Il serait trop long de citer toutes les criantes injustices auxquelles les Chrétiens se voyaient en butte. A Darnas, par exemple, on leur faisait supporter, aussi bien qu'aux Juifs, le tiers du montant des impôts, quoique les uns et les autres réunis ne représentassent pas même le dixième de la population musulmane de cette ville. Aussi voyait-on les Chrétiens de Syrie, las de tourner inutilement les yeux du côté de la France, leur protectrice ancienne et naturelle, mendier l'assistance des agents anglais, et quelquefois même l'appui des Israélites, qui ne pouvaient leur être que d'un faible secours. Quelquefois même ils se voyaient réduits à s'expatrier et à sacrifier le peu de bien qui leur restait, pour ne pas demeurer exposés à des persécutions sans cesse renaissantes et à un danger continu de perdre la vie.

140. Mais si la France laissait refroidir son zèle par rapport aux contrées lointaines de l'Orient, elle en déployait un bien vif et bien honorable dans la question des affaires d'Italie. Nous avons vu l'héroïsme des troupes appelées à cette expédition; nous devons maintenant constater les dispositions de l'Assemblée nationale, et les triomphes oratoires des amis de l'indépendance pontificale. La demande d'un crédit pour l'entretien de notre armée en Italie avait amené à la tribune les plus brillants orateurs de l'Assemblée. Dans un rapport aussi éloquent que consciencieux, M. Thiers suivit toutes les phases de cette admirable et délicate expédition; et, faisant justice de tous les dédains, de tous les sophismes, de toutes les attaques de l'opposition, il montra que la conduite de la France et celle de l'armée avaient été dignes de ce que l'Europe et le monde chrétien devaient attendre d'une nation que ses antécédents désignaient comme devant toujours être la première au service du Saint-Siège et de la Religion.

Mais l'éloquent orateur n'avait pas pu tout dire. Il y avait là des cœurs en qui le dévouement pour la sainte cause de l'Eglise surabondoit, et avait besoin de s'épancher largement. Dans un discours plus remarquable encore par la puissance de raisonnement et la solidité des preuves, que par la chaleur et l'éclat de la diction, M. Thuriot de la Rosière démontra jusqu'à

l'évidence la nécessité de maintenir le Pape dans cet état de noble indépendance, qui lui est nécessaire pour l'exercice de sa puissance spirituelle sur les nations catholiques ; et par suite, l'obligation où se trouvait l'Italie de sacrifier au bien général du monde catholique le désir qu'elle pourrait avoir de se constituer, elle aussi, en république. Il y a des positions qui dominent les empires, comme il en est qui dominent les individus, et les Etats pontificaux se trouvent évidemment dans une de ces positions exceptionnelles. Ils ne pourraient revêtir une autre forme et adopter une Constitution nouvelle, sans mettre en péril les plus graves intérêts des grandes nations catholiques. Ils ne doivent donc point songer à une semblable modification, et la France a eu raison de faire briller son épée aux yeux de cette poignée de démagogues italiens, qui rêvaient une république à laquelle tant de graves considérations devaient leur défendre d'aspirer.

L'intérêt déjà si profondément excité dans l'Assemblée s'accrut encore lorsque l'on vit paraître M. de Montalembert à la tribune. Jamais peut-être l'éloquent défenseur des droits de la Religion n'avait reculé plus loin les bornes de son talent. C'était un aigle parcourant ses vastes domaines ; c'était un enfant dévoué plaidant une cause de famille. M. de Montalembert, qui tant de fois depuis vingt ans a électrisé les Assemblées législatives, n'avait peut-être jamais produit un effet aussi saisissant que dans cette circonstance heureuse, où, voulant montrer l'impuissance des attaques dirigées contre l'Eglise, il laissa tomber de sa bouche ces admirables paroles : « Quand un homme est condamné à combattre une femme, si cette femme n'est pas la dernière des créatures, elle peut le braver impunément, elle lui dit : Frappez, mais vous vous déshonorez et vous ne me vaincrez pas.... Eh bien ! messieurs, l'Eglise c'est encore plus qu'une femme, c'est une mère !.... c'est la mère de l'Europe, c'est la mère de la société moderne, c'est la mère de l'humanité moderne ! On a beau être un fils dénaturé, un fils révolté, un fils ingrat, on reste toujours fils, et il vient un moment, dans cette lutte parricide contre l'Eglise, où cette lutte devient insupportable au genre humain, et où celui qui l'a engagée tombe accablé, anéanti, soit par la défaite, soit par la réprobation unanime de l'humanité. »

Cet admirable discours valut à son auteur la reconnaissance de tous les Catholiques, et le département des Côtes-du-Nord, qui s'était honoré en portant ses suffrages sur M. de Montalembert, se chargea d'exprimer, au nom de tous, les sentiments d'admiration et de haute sympathie que devait nécessairement exciter ce nouveau triomphe de l'illustre orateur. Voici comment s'exprimaient, au nom de la population tout entière, quelques ecclésiastiques du canton de Châtelaudren.

« Monsieur le Comte,

» Permettez-nous de vous remercier, au nom de la Religion et de la société, des nobles paroles que vous avez fait entendre dans la mémorable séance du 19 octobre. La France les redira à l'Europe et au monde catholique. Elles vont consoler le cœur de notre saint et bien-aimé Pie IX ; il croira comme nous que la Religion ne périra pas dans un pays où elle a de si nobles fils, et où elle inspire de si beaux talents et de si courageux dévouements.

» Puisque vous nous avez permis de voir en vous un Breton et un quatorzième représentant des Côtes-du-Nord, nous vous prions d'agréer le témoignage de notre respect et de notre tendre affection. D'autres vous féliciteront assez de ce qu'ils appellent un succès de tribune ; pour nous, prêtres et pasteurs catholiques, nous vous félicitons moins encore des richesses de votre talent et des magnificences de votre parole, que de cette piété élevée, de cette foi si ardente et si pure qui vous ont toujours inspiré. Cette foi humble et simple vous sauvera, même à des hauteurs où d'autres ont senti leur raison se prendre de vertige.

» Vous serez aussi saint devant Dieu que grand aux yeux des hommes.

» Agréez, avec notre souvenir devant Dieu, l'assurance des sentiments catholiques et bretons avec lesquels nous sommes, M. le comte, vos respectueux et affectionnés serviteurs.

» Châtelaudren, le 2 novembre 1849. »

(*Suivent les signatures*).

Monsieur de Montalembert répondit en ces termes, à M. l'abbé Durand, l'un des signataires de la lettre :

Paris, le 6 novembre 1849.

« Monsieur le Recteur,

» J'ai reçu avec la plus vive reconnaissance la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 2 de ce mois, de concert avec M. le curé de Châtelaudren et douze autres ecclésiastiques de ce canton. Vous appréciez beaucoup trop haut mes faibles services; c'est surtout à l'Assemblée, à cette majorité composée d'hommes de cœur et de foi, comme ceux que la Bretagne a élus, qu'il faut savoir gré d'une démonstration si éclatante, si propre à consoler l'Eglise et son auguste Chef; mais votre sympathie, quoique trop indulgente, me servira de force et d'encouragement dans les luttes laborieuses et cruelles qui nous attendent encore, et où je compte sur le secours de vos prières pour pouvoir résister à tant d'adversaires divers.

» Veuillez, M. le Recteur, être l'interprète de ma reconnaissance auprès de vos honorables confrères, et agréer l'assurance de ma plus respectueuse considération,

» C. DE MONTALEMBERT. »

Tandis que M. de Montalembert recevait de la Bretagne les cordiales félicitations qu'on vient de lire, à Rome d'autres catholiques lui adressaient le témoignage de leur reconnaissante sympathie :

« Les exécrables blasphèmes vomis dans les carrefours de Rome, par les prédicateurs de ruisseau, pendant la lutte paricide qui a eu lieu contre l'Eglise, ont été noblement expiés en partie par l'éloquence chrétienne du comte de Montalembert. Graces à vous, illustre député de l'Assemblée législative, à vous qui, obéissant aux mouvements d'une âme religieuse, pouvez vous vanter d'avoir versé sur nos plaies le baume d'une parole inspirée de Dieu, source de toute sagesse.

» Il y a longtemps qu'on attaque le siège de Pierre, tantôt à découvert, et tantôt dans l'ombre. Ceux qui ont ébranlé les

trônes des princes séculiers, se sont flattés de miner l'épiscopat dans son unité, l'Eglise dans son gouvernement, la Religion dans sa discipline. Insensés ! qui oubliaient que la parole de Dieu ne s'efface pas, et que le Rédempteur a promis de soutenir son œuvre. L'épée française a brisé d'abord le joug qu'une poignée de démagogues appesantissaient sur nous, et ensuite votre parole calme, modérée, prudente, est venue démontrer à la France que ses armées victorieuses, ici ont triomphé des ennemis de la société humaine, et que dans la personne du Souverain-Pontife elles ont rétabli le vrai, le juste, et servi la cause de l'Europe entière.

» La cité éternelle, belle de sa foi, revient soumise et respectueuse aux pieds de Pie ix, en qui le monde catholique salua le Pontife qui ouvrait au monde une ère nouvelle et qui cruellement trompé dans la sainteté, dans la pureté de ses idées, trouva l'ingratitude là où il répandait les bienfaits.... Oui, comte de Montalembert, les démagogues ont souillé le drapeau sous lequel ils ont fait triompher le crime ; vous l'avez dit, et nous le voyons, il serait fatal pour Rome de rentrer dans la carrière politique.

» Mettez le poison et le poignard dans la main d'un enfant, et osez vous vanter d'être prudents ! »

151. Un scandale qui se préparait depuis quelque temps en France, éclata vers cette époque. M. l'abbé Chantôme, après avoir servi la cause de la Religion et édifié l'Eglise, oublia malheureusement le premier des devoirs du prêtre, le respect dû à l'autorité, et se lança dans une voie déplorable, où s'étaient déjà égarés des hommes bien plus importants que lui. Ce ne fut que par degrés, ainsi qu'il arrive ordinairement en pareil cas, que M. l'abbé Chantôme descendit au fond de cet abîme.

Emporté, lui aussi, par cette étrange manie que subissaient alors bon nombre d'esprits plus ou moins remarquables, et qui consistait à mêler la Religion à la politique, et à vouloir implanter dans l'Eglise les formes républicaines que subissait alors la société, M. l'abbé Chantôme fit paraître un long et hardi manifeste dans lequel se trouvaient entassées les doctrines les plus étranges, les demandes les plus inopportunes, les propositions les plus téméraires.

Ce premier pas fait, M. l'abbé Chantôme ne voulut point s'arrêter. Une arme plus puissante s'offrait à lui pour le triomphe de ses idées socialistes. Il fonda un journal sous ce titre. *Le Drapeau du peuple, journal de la démocratie et du socialisme chrétien*. Là il put développer à l'aise ses principes radicaux et formuler ses scandaleuses pétitions qu'il ne cessait d'adresser aux Evêques et au Souverain-Pontife, pour provoquer une réforme, ou plutôt une reconstruction totale de la discipline ecclésiastique. Abaisser l'épiscopat et ouvrir la porte du sanctuaire à une licence décorée du beau nom de liberté, voilà la triste mission que s'était donnée M. l'abbé Chantôme, et qu'il poursuivait dans une suite d'articles plus révoltants les uns que les autres, et où le ridicule le disputait à la témérité; et, quand ses anciens amis, effrayés de tant d'audace et de sa course rapide dans l'erreur, lui adressaient de salutaires avis, M. l'abbé Chantôme croyait répondre à tout, en disant que ses opinions étaient purement politiques, et qu'il n'avait rien à démêler avec la foi ni avec l'autorité ecclésiastique. Etrange parole dans la bouche d'un prêtre; mais en même temps parole sophistique et mensongère; car les pétitions de M. l'abbé Chantôme et les colonnes de son journal, étaient toutes pleines de choses ecclésiastiques et ne traitaient pour ainsi dire que de cela. Il se faisait l'avocat du *socialisme*, et cependant il ne pouvait ignorer que cette monstrueuse doctrine, si elle rentre d'un côté dans le domaine de la politique, touche d'un autre à la Religion, et que la plus haute autorité catholique avait nommément condamné comme une des principales erreurs de notre siècle, *cet horrible et lamentable système contraire à la raison et au droit naturel qu'on appelle le socialisme ou même le communisme*; ce sont les propres paroles de Pie IX.

On avait fait à M. l'abbé Chantôme d'utiles et paternelles représentations, il n'en tint aucun compte; il fallut en venir aux derniers coups de ce glaive spirituel que ne portent point en vain nos premiers pasteurs. Mgr l'Archevêque de Paris retira à M. l'abbé Chantôme tous les pouvoirs qu'il avait dans le diocèse de Paris; et bientôt le clergé du diocèse de Langres, auquel appartient ce prêtre égaré, reçut de Mgr Parisis la circulaire suivante :

Paris, le 31 octobre 1849.

« Monsieur le Curé,

» Vous avez sans doute quelque connaissance des publications faites par M. l'abbé Chantôme, surtout dans ces derniers temps. Mgr l'Archevêque de Paris ayant nommé une commission pour procéder à leur examen et préparer les éléments d'un jugement canonique, s'il y a lieu, je n'ai pas cru devoir prendre moi-même à cet égard aucune mesure disciplinaire.

» Cependant M. l'abbé Chantôme ayant depuis longtemps cessé toute relation avec moi, et m'ayant ainsi ôté les moyens de lui adresser les conseils et les représentations dont il eut eu un si grand besoin, je me trouve obligé pour l'honneur du diocèse qui l'a conduit au sacerdoce, et pour l'édification des peuples qui me sont confiés, de vous prévenir, monsieur le Curé, que s'il se présentait dans une paroisse de votre canton pour y exercer quelques fonctions du saint ministère ou pour y célébrer la sainte Messe, le pasteur du lieu devrait s'y refuser jusqu'à ce qu'il en ait obtenu de moi *une permission spéciale*.

» En transmettant cette décision à vos confrères du canton, vous ne manquerez pas, M. le Curé, de leur faire comprendre les graves motifs qui m'y ont porté et la profonde douleur que j'en éprouve. Mais dans ces jours de désordre intellectuel et de bouleversement social, ceux qui sont sur les murs de la ville sainte pour veiller à sa garde nuit et jour, ainsi que dit le Seigneur, sont obligés de signaler le péril, surtout quand il vient de l'intérieur même de la place.

» Prions tous, M. le Curé, pour ce prêtre, qui pouvait nous donner tant de consolations, et qui est maintenant pour nous l'objet de tant d'inquiétudes et d'effroi.

» Agréez, M. le Curé, l'assurance de mes sentiments affectueux en notre Seigneur,

» † P. L. Evêque de Langres. »

Ce jugement déjà si respectable acquit encore un nouveau poids et une plus grande solennité pour la haute approbation

que le Souverain-Pontife daigna donner à la conduite des deux prélats. Voici le bref que Pie IX adressa dans cette circonstance à NN. SS. de Paris et de Langres. Il était le même pour les deux ; il n'y avait de différence que celles qui tiennent à l'intitulé et à la position particulière de M. Chantôme dans les deux diocèses.

Bref de N. S. P. le Pape Pie IX à l'occasion de M. l'abbé Chantôme.

« A notre vénérable frère Augustin Dominique , Archevêque de Paris , à Paris.

« Pie IX Pape ,

» Vénérable frère , salut et bénédiction apostolique.

» Nous avons connu non sans un étonnement profond les erreurs extrêmement pernicieuses qu'un prêtre du diocèse de Langres , nommé Chantôme , avait l'audace de répandre parmi les peuples , ne rougissant pas d'exposer ses conceptions téméraires , même par la voie des feuilles publiques. Nous en avons aussitôt ressenti une grande douleur , par la considération de tous les maux que de tels écrits peuvent causer à notre très-sainte Religion et à la société civile elle-même , surtout dans ces temps si pénibles , où les impies réunissant leurs efforts , enfantent les systèmes les plus monstrueux , et forment les plus coupables complots pour renverser les droits divins et humains.

» Nous vous adressons donc , vénérable frère , nos vives félicitations de ce que , dans votre sollicitude épiscopale , après avoir fait à ce prêtre habitant votre diocèse de sérieuses remontrances , après avoir employé tous les moyens les plus propres à le ramener aux devoirs de son ministère , sur ses résistances opiniâtres à vos salutaires avertissements et à vos ordres formels , vous avez jugé qu'il devait être privé de toute fonction ecclésiastique , et vous avez pris de sages mesures pour que le troupeau confié à vos soins ne fût pas infecté des funestes erreurs de cet homme égaré.

» Nous savons d'ailleurs parfaitement de quel zèle pastoral sont également animés nos vénérables frères les autres évêques

de France , pour défendre la doctrine de l'Eglise catholique , pour procurer le salut des âmes et détourner tout ce qui pourrait causer leur perte ; nous ne pouvons donc pas douter qu'ils ne réunissent tous les efforts de leur zèle pour avertir , pour exhorter , pour conjurer le clergé et le peuple fidèle confiés à leur vigilance , de se prémunir avec soin et de s'écarter avec horreur des systèmes de ce même Chantôme.

» Nous désirons , vénérable frère , que vous fassiez connaître notre présente lettre à tous ceux à qui vous jugerez bon dans le Seigneur qu'elle soit manifestée.

» Nous saisissons avec empressement cette occasion de vous donner un nouveau témoignage et une nouvelle assurance des sentiments de notre cœur pour vous , et nous voulons que vous en receviez pour gage la bénédiction apostolique que nous vous accordons avec affection et de toute l'étendue de notre âme , à vous , vénérable frère , ainsi qu'au clergé et à tous les fidèles de votre diocèse.

» Donné à Naples , à Portici , le 30 novembre 1849 , la 4^e année de notre pontificat. »

Par l'effet d'une charité toute pastorale et d'une bienveillance vraiment paternelle , Mgr l'Archevêque de Paris s'empresse de communiquer lui-même au prêtre qui en était l'objet ce bref du Souverain-Pontife. L'auguste Prélat y joignait la lettre suivante , toute pleine des sentiments d'un cœur qui ne demande qu'à pardonner , et qui ne frappe que pour guérir.

Lettre de Mgr l'Archevêque de Paris à M. l'abbé Chantôme.

14 décembre 1849.

« Monsieur l'Abbé ,

» J'ai reçu hier au soir un bref du Souverain-Pontife dont je crois devoir avant tout vous envoyer communication. Il ne vous permettra plus de douter que vous ne soyez entré dans une voie funeste. Si , comme je l'espère , malgré les passions tumultueuses auxquelles vous avez livré votre âme , la foi et la piété dont vous avez donné tant de preuves vivent encore en elle , vous ne fer-

merez pas l'oreille à la voix du Chef de l'Eglise, de cette Eglise que vous avez autrefois tant aimée, et que vous affligez cruellement aujourd'hui.

» Vous avez dans le passé et même sous vos yeux de grands exemples de soumission et de révolte. Voyez de quel côté vous voulez vous ranger. C'est un moment suprême pour vous; puisse l'Esprit de Dieu dompter l'orgueil de la nature et vous amener soumis et repentant aux pieds de celui qui ne vous frappe en ce moment que pour vous réveiller, dissiper vos songes et vos illusions et vous guérir.

» On m'a dit qu'il y avait avec vous quelques ecclésiastiques. Vous voudrez bien leur communiquer le bref du Souverain-Pontife, ainsi que ma lettre. Qu'ils prennent aussi pour eux les conseils paternels qu'elle contient. J'ai usé pour quelques-uns d'eux plus particulièrement soumis à ma juridiction, de beaucoup de patience et de longanimité. Je n'en aurai nul regret si enfin aujourd'hui ils ouvrent les yeux, et s'ils nous consolent autant par leur docilité qu'ils nous ont affligés par leur conduite.

» Je vous répète, M. l'abbé, que je suis plein d'espérance en votre retour, et déjà mes bras s'ouvrent pour vous presser sur mon cœur.

» Je vous donne en attendant ma bénédiction pastorale et toute paternelle.

» † M. D. AUGUSTE, Arch. de Paris.

152. Le radicalisme protestant poursuivait en Suisse son œuvre de persécution. Dans le canton de Vaud, des prêtres furent arrêtés et mis en accusation, parce qu'ils s'étaient refusés à lire en chaire une *exhortation protestante*, émanée de l'autorité civile. Le grand-conseil du canton de Fribourg proposait l'abolition d'un certain nombre de fêtes, et cela sans se préoccuper des droits de l'autorité ecclésiastique, et comme si la puissance civile n'avait eu besoin que d'elle-même, en pareille occasion. Les mesures vexatoires contre le Clergé se multipliaient avec une hardiesse qui allait jusqu'à l'effronterie, et malgré le vœu émis par les catholiques du diocèse de Genève et Lausanne pour la réintégration de leur Evêque, l'exil de ce prélat se continuait, et rien ne laissait entrevoir la fin de cette odieuse persécution.

Tout ce qui portait le cachet du catholicisme devenait odieux et intolérable aux dépositaires d'un pouvoir tyrannique ; la charité elle-même était persécutée, en haine de la foi qui l'inspirait, et de pauvres religieuses se voyaient exilées brutalement, malgré les plaintes éloquentes de ceux qui savaient apprécier leur mérite et qui regardaient leur départ comme une calamité nouvelle pour les malheureux.

Voici en quels termes le Conseil communal de Porentruy formulait ses sentiments à cet égard, dans une pétition adressée au Conseil exécutif.

« Monsieur le Président et Messieurs ,

» Le Conseil communal de Porrentruy vient d'apprendre que vous avez fixé au 6 décembre prochain l'époque du départ des Sœurs de la Charité qui desservent l'hospice du château de cette ville.

» Tout en professant la plus grande déférence pour votre décision, le Conseil communal croirait manquer aux obligations de son serment, s'il ne venait avec respect vous exprimer ses craintes pour le sort futur de cet établissement, et vous signaler la triste et douloureuse impression que cette nouvelle inattendue a produite sur la population entière de cette ville et sur celle de son district.

» L'hospice du château de Porrentruy est la plus belle institution que le gouvernement et l'administration issus de 1830 aient légués à ce district. Sous la direction morale, exemplaire, habile et désintéressée des Sœurs de la Charité, cet établissement, malgré ses faibles ressources, a marché dans une voie prospère et produit des résultats excellents, à l'ombre du précepte joint à la puissance de l'exemple. Loin de s'attendre à une mesure qui compromet la prospérité, sinon l'existence totale de cet hospice, la population de ce district et celle de cette ville en particulier osaient espérer que le gouvernement de 1846 se montrerait jaloux de conserver une institution qui fait honneur au gouvernement précédent. Serons-nous déçus dans cette espérance bien légitime ? telle est la question que chacun s'adresse aujourd'hui !

» Monsieur le Président et Messieurs, les Sœurs de la Charité

ont des établissements dans toutes les parties du monde, aux Etats-Unis, comme dans toutes les contrées de l'Europe, sur les rives du Bosphore, comme sur les bords du Gange, dans les régions glacées du Nord, comme sur les côtes africaines. Partout, quelle que soit la religion des peuples qui les entourent, ces femmes pratiquent toutes les vertus chrétiennes, inspirent la confiance, la vénération et la reconnaissance. En elles l'orphelin trouve l'attachement et les soins d'une mère, le malade un soulagement, la vieillesse pauvre et délaissée un appui dans sa misère. Vous ne souffrirez pas que l'Etat de Berne fasse seul exception parmi les gouvernements du monde; vous ne voudrez point qu'il soit un jour accusé d'avoir, en plein dix-neuvième siècle, expulsé quatre Sœurs de la Charité, qui se dévouent au soulagement des malheureux avec un zèle inaccessible à leurs calomniateurs.

» Monsieur le Président et Messieurs, le Conseil communal de Porrentruy, organe des vœux de ses concitoyens, vous prie de vouloir bien suspendre l'exécution de cette mesure, jusqu'à ce que le grand Conseil ait statué sur une demande qui lui sera soumise à cette occasion dans sa prochaine session.

» Dans cet espoir, le Conseil vous prie d'agréer, etc.

» Porrentruy, le 2 décembre 1849. »

(*Suivent les signatures.*)

153. Pendant que la Religion était ainsi persécutée en Suisse, elle se vengeait, à sa manière, en rendant le bien pour le mal et en multipliant de toutes parts les œuvres de piété et de charité. Pie IX, dans son exil, donnait à toute la Chrétienté l'exemple de ce beau dévouement. Dépouillé de ses biens temporels et des ressources dont il disposait autrefois, il lui restait au fond du cœur ce trésor inestimable de bienveillance et de compassion, sur lequel il n'était pas donné aux hommes de pouvoir porter la main. Une visite dans les hôpitaux de Naples fournit à l'auguste Pontife l'occasion d'épancher ce trésor dans le sein des malheureux, et ce fut un beau spectacle qu'offrit le Vicaire de Jésus-Christ, parcourant ces vastes demeures de l'indigence et des infirmités. Il y fut reçu avec cette profonde vénération et cette reconnaissance qu'inspire ordinairement aux malheureux

la touchante condescendance des grandeurs de la terre , quand elles vont les visiter. Un mot de consolation , un sourire de bonté , un simple regard du Pontife , étaient une véritable fortune pour les malades qui avaient le bonheur de les recueillir. C'était comme une éloquente prédication , dont les fruits furent sensibles et durables , dans ces âmes vivement impressionnées.

154. Mais au-dessus des souffrances physiques , réunies dans les hôpitaux , il y a quelque chose de plus triste encore ; c'est le dégoûtant aspect de ces lieux où le crime gémit sous le poids d'un châtement rigoureux et mérité ; de ces bagnes , où la justice humaine livre à des travaux forcés et à une punition exemplaire les hommes qui , par leurs forfaits et leur conduite déloyale , ont appelé sur leurs têtes ces formidables rigueurs. Là il est facile de les châtier , mais il ne l'est point également de les convertir et de les ramener à des sentiments meilleurs. Souvent même leurs rapports avec des compagnons plus avancés qu'eux dans la science du crime , achèvent de pervertir ceux qui n'avaient encore fait qu'une espèce d'apprentissage de cet horrible métier. A la Religion seule il appartient de pouvoir égaler ici le remède au mal et d'arrêter les progrès de la contagion. Le gouvernement parut comprendre cette pensée , en favorisant à cette époque les diverses missions qui se donnèrent successivement dans plusieurs des bagnes de France. A Toulon le succès des missionnaires fut vraiment prodigieux. Les RR. PP. Jésuites , au nombre de neuf , s'étaient chargés de ce travail si ingrat en apparence , mais qui devait être si consolant pour eux en réalité. Soutenus par les aumônes de quelques dames pieuses qui devinrent comme les mères nourricières de ces apôtres courageux et désintéressés , ils travaillèrent pendant plusieurs semaines sur ce terrain hérissé de tant d'épines , mais où les bénédictions célestes devaient couler en si grande abondance. Livrés à eux-mêmes et à leur propre conscience , les forçats eurent la liberté de recevoir pleinement et à l'aise les secours de la Religion , mais sans être entraînés vers elle autrement que par les pieuses exhortations des missionnaires. Nulle faveur , nulle grâce temporaire ne devait payer leur conversion ; mais ils entrevoyaient cette paix du cœur qui en est ordinairement l'heureux fruit , et ces espérances éternelles qui aident si puissamment à sup-

porter les plus dures peines de la vie. Ce bonheur suffisait à les rapprocher de la Religion, et une fois qu'ils en eurent savouré les douceurs, ils se précipitèrent à l'envi dans ses bras. Les premiers convertis devinrent les apôtres de leurs malheureux frères; en peu de jours la face du bagne fut changée. Les fautes y devinrent aussi rares qu'elles étaient communes et ordinaires auparavant, et la verge continuellement levée sur la tête de ces hommes indociles, put se reposer et dormir d'un sommeil qu'elle n'avait point connu jusques-là. Impossible d'exprimer la reconnaissance de ces pauvres galériens pour les hommes de Dieu qui se livraient, on peut le dire, aux travaux forcés du plus laborieux ministère, pour suffire aux besoins de leurs nombreux pénitents. Le bagne retentissait des chants de joie et des expressions les plus énergiques d'un vrai repentir. Ce consolant spectacle se renouvela bientôt dans les bagnes de Brest et de Rochefort, et l'on vit des milliers de galériens s'approcher respectueusement de la table sainte, au milieu du chant des cantiques et de l'émotion générale, pour y recevoir la sainte Communion de la main des premiers pasteurs, accourus pour présider eux-mêmes à ces touchantes cérémonies.

155. La grace divine si puissante sur ces cœurs dont elle triomphait, après tant de résistances, ne l'était pas moins sur les âmes pures dont elle conduisait la vertu jusqu'à l'héroïsme. Voici ce qui se passait dans le diocèse de Valence au mois d'octobre.

M. le Ministre de la guerre avait écrit le 12 de ce mois à M^{me} la Supérieure de la Trinité de Valence, *qu'il comptait sur le dévouement des Sœurs qu'elle dirige, pour seconder l'administration dans la mission pénible que lui impose l'invasion du choléra en Algérie*, et il demandait neuf Sœurs pour cela.

La Supérieure ayant communiqué cette lettre à sa Communauté, toutes les Sœurs qui la composent se jettent à l'instant à ses pieds; chacune lui demandant comme une grace d'être désignée pour cette mission. La bonne Supérieure ne pouvait choisir que celles dont la santé et les forces physiques leur permettraient de supporter les fatigues du voyage et de l'œuvre à laquelle il fallait les dévouer. Elle choisit donc quatre Sœurs un peu anciennes, et puis cinq novices d'un tempérament suffisamment

robuste et exercées déjà au soin des malades ; celles-ci demandèrent avec instance le bonheur de devancer le moment de leur profession religieuse, qui ne devait avoir lieu que dans huit jours , afin de pouvoir s'offrir pour cette belle mission. La cérémonie se fit le 15 , et dès le lendemain ces neuf généreuses victimes de la charité partirent sur le bateau à vapeur d'Avignon , avec une joie, un bonheur difficile à exprimer ; elles devaient s'embarquer à Marseille pour Oran le 18.

Voilà ce que la religion inspire à de pauvres filles. On chercherait vainement quelque chose de semblable dans les rangs de ceux qui censurent avec tant d'amertume la vie religieuse et qui voudraient pouvoir la bannir de notre société.

156. Nous avons déjà vu de quelle manière Mgr l'Évêque de la Rochelle, prélat non moins distingué par son érudition que par ses vertus, s'associait au mouvement religieux des esprits, soit en encourageant ceux qui, comme M. Newman, pouvaient contribuer puissamment au triomphe de la foi sur l'hérésie, soit en écrivant lui-même des ouvrages destinés à jeter une vive lumière sur de hautes questions religieuses. Mais le docte prélat ne se contentait pas d'encourager ceux qui combattaient au loin, il aimait aussi à voir se multiplier autour de lui ces hommes de bonne volonté qui, sans pouvoir aspirer à des triomphes de premier ordre, sont cependant en position de servir l'Eglise, selon la mesure de talents que le Ciel leur a départis. Le prélat les encourageait par des témoignages de bienveillance et par une approbation qui devenait pour les modestes écrivains un précieux encouragement. Ainsi, Mgr Villecourt avait prodigué, quelques années auparavant, de justes éloges à un ouvrage dont l'apparition avait été pour le diocèse de la Rochelle une véritable joie, et dont l'utilité pourra même, avec le temps, devenir générale. Nous voulons parler de l'Histoire de l'Eglise Santone et Aunisienne, par M. l'abbé Briand, chanoine honoraire, dont le talent comme prédicateur a pu être apprécié par les nombreux diocèses de France où sa voix a été entendue.

Cet ouvrage, fruit de six années d'un pénible et consciencieux labeur, présente un ensemble de documents rares et précieux, qui suppose de nombreuses recherches, et dont une critique sage et sûre a constamment dirigé l'emploi. Les deux

premiers volumes embrassent une période déjà bien éloignée de nous ; et pourtant l'intérêt s'y soutient véritablement , car chaque page est couverte des titres de gloire d'une des églises les plus illustres et les plus vénérables de France L'auteur eut encore répandu plus de charmes sur cette partie de son travail , s'il se fût borné à analyser certaines pièces , fort curieuses sans doute , mais dont l'extrême longueur et le style vieilli demandaient peut-être qu'on en renvoyât le texte , en forme de notes , à la fin de l'ouvrage.

Le dernier volume est tout plein de faits contemporains , et il offre aux lecteurs pieux une source d'édification , que devront nécessairement partager même ceux qui n'ont point connu les personnages dont M. Briand nous y trace l'intéressante biographie.

Du reste , pour apprécier cet ouvrage à sa juste valeur , il suffit de lire l'approbation motivée que Mgr de la Rochelle à bien voulu leur donner. Le jugement d'une autorité si compétente doit nécessairement fixer l'opinion. Voici les paroles du docte prélat :

« Nous avons lu attentivement un manuscrit ayant pour titre : *Histoire de l'Eglise Santone*, composée par M. l'abbé Briand , prêtre de notre diocèse. Les recherches immenses et l'érudition peu commune qui s'annoncent partout dans cet ouvrage , sont d'avance , pour son auteur , une garantie infailible de la considération et du succès qui doivent en couronner la publication. On y admire partout , dans un style gracieux et attachant , une impression de foi vive et de sincère piété. On applaudit à la pureté des motifs de l'écrivain , à la justesse de son coup-d'œil , à l'exactitude et à la fidélité de sa narration. L'intérêt ne fait que croître à mesure que l'on avance dans cette agréable lecture , et après l'avoir achevée on sent le besoin d'y revenir encore , pour peu que l'amour de la patrie et de ses religieux souvenirs ait d'empire sur le cœur. Quelques excursions historiques , qui sembleraient d'abord étrangères au sujet , finissent toujours par s'y rattacher d'une manière heureuse et bien amenée. Nous prions le Dieu de toute bonté qu'il répande ses plus abondantes bénédictions et sur l'auteur et sur le travail consciencieux qu'il livre au public. »

C'était déjà beaucoup qu'une semblable approbation pour le pieux auteur ; mais la Providence lui préparait encore une autre

consolation dans le témoignage d'intérêt que le Vicaire même de Jésus-Christ devait lui donner plus tard, au sujet de ce même ouvrage. Ayant eu l'heureuse idée d'offrir à Sa Sainteté un exemplaire de son Histoire Santone et Aunisienne, M. l'abbé Briand reçut de Rome un bref dont il a bien voulu nous permettre d'enrichir nos annales. En voici la traduction littérale et exacte :

« Bien-aimé fils, salut et bénédiction apostolique.

» Mettre en lumière l'histoire de l'église de Saintes, qui compte tant de gloires et d'illustrations brillantes, enrichir de cette histoire les souvenirs de l'humanité, tel a été l'objet de vos efforts et de vos écrits ; et dans une lettre toute pleine des marques de votre vénération, bien-aimé fils, vous nous avez offert un exemplaire de votre ouvrage déjà édité. Nous avons agréé cette offrande avec bienveillance et gratitude, mais nos graves occupations ne nous ont pas encore permis de nous procurer le plaisir de cette lecture. Cependant nous vous écrivons pour vous exprimer tous nos remerciements, vous félicitant du zèle et de la pieuse pensée qui vous ont porté à laisser à la postérité ce souvenir des prélats si illustres et surtout si pieux de cette église, et des autres héros de la Religion chrétienne que leur sainteté et leurs vertus ont rendus célèbres.

» Nous offrons maintenant à Dieu nos humbles prières, afin qu'il daigne récompenser de la plénitude de ses grâces, votre amour et votre dévouement pour nous. Comme garantie des faveurs célestes et comme gage de notre affection paternelle, recevez notre bénédiction apostolique, que nous vous donnons affectueusement et du fond du cœur.

» Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, le 9^e jour de décembre de l'an 1847, deuxième année de notre pontificat. »

157. Nous avons déjà eu occasion de signaler bien des fois le zèle avec lequel nos premiers pasteurs saisissaient toutes les circonstances favorables pour faire entendre d'utiles instructions et donner de salutaires conseils. Ce n'est pas seulement dans nos saints temples, au milieu des fidèles réunis dans le but de recueillir de l'édification que les successeurs des Apôtres

savent prêcher l'Evangile ; pour eux , comme autrefois pour ceux dont ils continuent le ministère , toute réunion publique peut devenir l'occasion d'un discours instructif et pieux : que ce soit parmi les savants dans l'Aréopage , ou avec de simples femmes sur le bord d'une rivière où elles sont assemblées , il n'est point de lieu où ils ne sachent jeter ce filet mystérieux de la parole , que Dieu a mis au service des pêcheurs d'hommes. Ainsi Mgr l'Archevêque de Paris , appelé à honorer de sa présence une cérémonie pour les récompenses de l'industrie , donnait aux grands et aux petits de sages conseils dans une magnifique improvisation dont voici les principaux passages :

« Monsieur le Président et Messieurs ,

» La Religion s'empresse d'accourir encore aujourd'hui à la voix de la patrie ; elle est heureuse de venir ajouter ses pompes , et ses prières et ses bénédictions , à cette grande solennité nationale. Dans cette fête , qui a pour objet d'encourager , de couronner et d'ennoblir de plus en plus le travail , elle ne trouve rien qui ne soit conforme à ses principes et à ses sentiments. Ce n'est pas elle qui pourrait jamais oublier l'ouvrier , dédaigner sa condition et ses œuvres , elle dont le berceau fut la boutique d'un artisan !

» N'a-t-elle pas été la mère de notre agriculture , et dans les temps anciens son institutrice la plus éclairée et la plus active ? Ce sont ses enfants , ce sont ses moines surtout qui ont abattu les forêts , rendu fertiles les terres , fondé des villages et créé pour ainsi dire des nations , là où régnait le silence , la solitude et la barbarie. En formant des peuples nouveaux , en conquérant des peuples anciens , en les unissant tous par un lien commun , elle a multiplié les rapports entre les hommes , favorisé leurs transactions et étendu le cercle où le commerce était appelé à se mouvoir.

» On ne l'accusera pas , sans doute , d'être l'ennemie des arts , cette Religion qui a élevé tant de monuments magnifiques. Voyez le temple où nous sommes réunis : quoiqu'il n'ait pas encore retrouvé , malgré les plus habiles efforts , toute sa splendeur primitive , voyez si dans ces voûtes suspendues sur nos têtes , dans ces colonnes qui s'élèvent , dans cet or qui ruisselle sur

la pierre, dans ces peintures et dans ces sculptures à la fois si savantes et si délicates, en un mot dans toute cette magnifique expression d'une seule des pensées de la Religion, vous ne trouverez pas assez de preuves de son amour pour les arts.

» Mais peut-être la Religion n'éprouve-t-elle pas les mêmes sympathies pour les sciences et pour l'industrie. Eh ! qu'on se détrompe ! Quand elle voit l'homme reconquérir peu-à-peu, et à la sueur de son intelligence, cet empire du monde qu'il avait perdu ; quand elle le voit sur les ailes de son génie, franchir les espaces et aller mesurer les cieux ; quand elle le suit, tantôt se traçant une route certaine à travers les flots et les tempêtes, tantôt sur la terre dérochant à la nature ses secrets, dominant les climats et les faisant servir comme des esclaves à ses usages, effaçant les distances, et par les merveilles de la vapeur, ajoutant si prodigieusement à ses forces et à sa vie : devant ce grand spectacle, non la Religion ne reste pas muette, ni indifférente : elle applaudit à des efforts qui manifestent la grandeur primitive du roi de la création, son origine divine et sa ressemblance avec son Auteur ; elle bénit des résultats qui sous la main de la Providence conduisent l'humanité à ses fins.

» Quoique la force et la vie des sociétés temporelles soient principalement dans leur adhésion aux principes éternels que la Religion proclame, il n'en est pas moins vrai qu'elles augmentent par le travail tout ce qui regarde l'aisance, leur bien-être et leur sécurité. Ce travail est déjà lui-même une vertu, il est le prix de l'ordre ; il est le principe d'un perfectionnement moral qui élève l'homme, et qui, en lui faisant accomplir sa destinée ici-bas, le conduit par la voie la plus sûre vers ses destinées immortelles.

» Votre dessein plusieurs fois manifesté, monsieur le Président, est de rouvrir pour le pays, avec le concours de l'Assemblée nationale, les sources les plus abondantes du travail et de frayer les voies les plus larges à l'industrie et au commerce. Vous avez aussi compris le besoin de ne pas laisser l'homme se matérialiser, de rattacher la terre au ciel par les liens à la fois les plus doux et les plus forts, et de faire descendre sur les sources de la richesse un rayon d'en haut, afin qu'elle soit toujours un principe d'ordre, de paix et de vrai bonheur. De pareils efforts et de pareils sentiments vous assureront la reconnaissance du peuple et les bénédictions du Ciel.

XII.

158. La Cour d'appel de Riom. — 159. Excursion du saint Père dans une ville des Etats pontificaux. — 160. Les actes du Concile de Turin. — 161. Lettre de Pie IX aux sourdes-muettes du pensionnat de Lille. — 162. Concile de Renne. — 163. Concile d'Avignon ; approbation demandée à Rome par les Conciles provinciaux. — 164. M. l'abbé de Dreux-Brézé nommé à l'évêché de Moulins. — 165. Consécration épiscopale de Mgr Dupanloup et son entrée dans son diocèse. — 166. Soumission de l'abbé Rosmini, à un jugement de la Sacré-Congrégation de l'index.

158. La rentrée de la Cour d'appel de Riom offrit à Mgr l'Evêque de Clermont une de ces circonstances heureuses, où le premier pasteur d'un diocèse ne peut manquer de trouver dans son cœur de nobles inspirations. Voici les passages les plus remarquables du discours prononcé par ce Prélat :

« Permettez-moi, messieurs, de m'associer au nom de la Religion et d'applaudir dans toute l'effusion de mon âme à la pensée éminemment sociale qui vous rassemble aujourd'hui dans le lieu saint.....

» Elle a une haute signification, cette démarche que vous faites, Messieurs, à l'exemple et conformément aux vœux du premier Magistrat de la République : ce n'est pas simplement un hommage solennel rendu à la Divinité, c'est encore un noble exemple qui, en édifiant les peuples, relève de plus en plus à leurs yeux les pouvoirs et la dignité dont vous êtes investis... Aussi, à cet égard, on est heureux et fier pour son pays de pouvoir répéter ces paroles si justes, si remarquables que l'élu de la nation faisait entendre il y a peu de jours : « Il est consolant de songer qu'en dehors des passions politiques et des agitations de la société, il existe un corps d'hommes n'ayant d'autre guide que leur conscience, d'autre passion que le bien, d'autre but que de faire régner la justice. »

» Voilà sans contredit, oui voilà les consolantes, les pré-

cieuses garanties que nous offre la Magistrature française. Toutefois, messieurs, si cette belle, cette magnifique institution est appelée à exercer une puissante influence dans l'intérêt de la société, il faut bien aussi le reconnaître, c'est avant tout parce que son autorité repose sur un principe qui domine toutes les institutions humaines sur l'autorité même de Dieu !

» En dehors de ce principe suprême, éternel, il n'y a rien de solide, rien de durable ; et ne craignons pas de le proclamer hautement, malheur au pays où se réaliserait l'extravagante pensée, le délire de quelques esprits malades qui ont rêvé une nation gouvernable sans la croyance de Dieu ? ... Non, mille fois non ; car enfin sans cette base fondamentale on ne peut concevoir ni le droit de commander dans les uns, ni pour les autres le devoir d'obéir. »

159. Le Saint-Père était toujours à Portici, dans un exil qui devait encore se prolonger indéfiniment ; les circonstances ne permettant pas à l'auguste Pontife de rentrer dans cette capitale du monde chrétien où tous les cœurs l'appelaient sans doute, mais où il restait encore des difficultés à aplanir pour y préparer son retour. En attendant le jour où il lui serait permis de rentrer dans Rome, Pie ix voulut se donner la consolation de visiter une ville de ses Etats qui, par son attitude noble et belle dans les jours d'anarchie et d'oppression qui venaient de s'écouler, par son profond attachement à la cause du souverain légitime, méritait un regard particulier et un témoignage de prédilection du Pontife bien-aimé. Pie ix partit donc, le mardi 30 octobre de Portici, par le chemin de fer qu'il quitta à Cancelli, près de Caserta, pour monter en voiture. Le Saint-Père était accompagné de son Em. le Cardinal secrétaire-d'Etat et de Mgr Garibaldi, nonce apostolique auprès de Sa Majesté le Roi de Naples. Il fut reçu par le Cardinal-Archevêque de Bénévent, avec une joie filiale et l'affection la plus touchante. Les populations, à Bénévent et sur toute la route, témoignaient également par leurs manifestations enthousiastes, leurs empressements et leur bonheur.

Le chemin parcouru par l'auguste voyageur est fort intéressant. On passe par le fameux défilé des *Fourches caudines*. Les campagnes autour de Bénévent sont belles et fertiles, et

dans la ville même on remarque ce magnifique arc de Trajan , qui ne serait pas déplacé à côté des plus beaux monuments de Rome ; la cathédrale, noble et chrétien édifice, dont les proportions et le style n'excitent pas moins l'admiration que la richesse de ses ornements à l'intérieur.

Là, comme partout, le Saint-Père marqua son passage par des bienfaits sans nombre. Il distribua des sommes considérables pour fournir des dots à des jeunes filles, pour permettre aux malheureux de retirer leurs engagements du Mont-de-piété. Il recueillit de toutes parts les bénédictions populaires et les témoignages de la reconnaissance, comme de la fidélité universelle.

160. Ces attentions toutes paternelles, pour un peuple dont il est plus spécialement chargé, ne faisaient rien perdre au Saint-Père de sa sollicitude pour le reste des églises et les soins les plus minutieux n'échappaient point à son œil constamment ouvert sur les besoins de la Chrétienté. Les Pères du Concile de Turin avaient soumis leurs *actes* à l'approbation du Chef de l'Eglise. Pie ix leur en témoigna une vive satisfaction, dans une lettre où il leur recommande, dans les termes les plus pressants, de continuer leur vigilance sur cette portion de l'Eglise que la tempête commençait à menacer, et de faire tous leurs efforts pour prémunir les Fidèles contre les périls auxquels leur foi pouvait être exposée.

161. Presque à la même époque, l'attention de Pie ix se portait sur de pauvres enfants, les sourdes-muettes du pensionnat de Lille, tenu par les Filles de la Sagesse. Une jeune aveugle faisant partie de cet établissement avait écrit à Sa Sainteté au nom de ses compagnes d'infortune, et le cœur si paternel de Pie ix ne pouvait demeurer insensible à une semblable démarche. Il voulut donc verser lui-même quelques consolations dans ces âmes affligées et si dignes d'intérêt. Voici la belle lettre que reçurent les sourdes-muettes au pensionnat de Lille, pour prix de la démarche que la Religion et la piété filiale leur avaient inspirée.

« Pie IX, Souverain-Pontife,

» Chères filles en Jésus-Christ, salut et bénédiction.

» Votre bonne lettre du 9 avril ne nous est parvenue que longtemps après sa date; mais il nous en coûterait, chères filles en Jésus-Christ, de mettre le moindre retard à vous en remercier, car nos paroles sont insuffisantes pour exprimer tout ce que nous a causé de consolations cette lettre écrite au moyen de procédés ingénieux, par une de vos compagnes aveugle de naissance, et dans laquelle, toutes comme réunies dans un seul cœur, vous avez voulu nous offrir vos salutations, et nous prouver votre respectueuse et filiale piété pour nous.

» Ces sentiments, vous les avez puisés avec les éléments de la doctrine chrétienne et les principes d'une sainte vie, dans les leçons d'habiles et bonnes maîtresses, qui se glorifient d'être les filles du vénérable serviteur de Dieu, Louis Grignon de Montfort.

» Nous vous félicitons bien vivement, vous et vos maîtresses, chères filles en Jésus-Christ, de cette excellente éducation qui vous forme au service de Dieu et à toute œuvre utile et noble. Nous ne doutons pas que vous ne répondiez par une application constante aux soins si grands et si patients que vos maîtresses ne cessent de donner à votre instruction.

» Ayez confiance dans le Seigneur, chères filles en Jésus-Christ. Plus vous mettrez de zèle à garder ses divins commandements et à supporter les maux, afflictions et calamités de cette vie terrestre, plus vous vous préparerez de gloire dans le ciel, dans ce séjour de la bienheureuse immortalité, où pour prix des privations et des peines bien supportées, vous recevrez un bonheur immense et éternel.

» En attendant, nous vous donnons avec une affection toute particulière de notre âme, à vous, chères filles en Jésus-Christ, et à toutes vos compagnes, ainsi qu'aux religieuses vos pieuses maîtresses d'alors et d'à présent, notre bénédiction apostolique, comme garant de toutes les grâces célestes et comme preuve de notre affection paternelle pour vous toutes.

» Donné à Naples, faubourg de Portici, le 20 octobre 1849, de notre pontificat la quatrième.

» PIE IX, Pape. »

162. En France, on continuait avec autant d'édification que de régularité la tenue des Conciles provinciaux. C'était partout le même zèle de la part des prélats, le même concours d'ecclésiastiques et la même affluence de fidèles, dans les séances publiques. A Rennes, où se tint le Concile de la province de Tours, dans les premiers jours de novembre, tout favorisa la cérémonie d'ouverture; et quoique nous ayons déjà dit un mot des cérémonies de ce genre, nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de les faire jouir des riches détails que nous empruntons à un journal de l'époque, sur l'ouverture du Concile de Rennes.

« Ce matin dimanche, Rennes a eu le bonheur d'assister à un de ces merveilleux spectacles que notre chère Bretagne peut seule donner. *Quatre cents* prêtres, venus de tous les points des diocèses voisins, étaient réunis à huit heures et demie du matin dans l'église de Notre-Dame. Le palais épiscopal, qui touche cette église, recevait en même temps les Pères du Concile et tous les ecclésiastiques qui devaient en faire partie.

» Le temps, un peu brumeux au départ, est devenu bientôt magnifique. A neuf heures précises, la tête de la procession est sortie de l'église Notre-Dame et s'est dirigée vers la cathédrale, en suivant la rue de Fougère, la place du Palais, les rues Royale, de la Monnaie et de la Trinité.

» La grande largeur de ces rues, leur parfait alignement, la longueur immense des deux files formées par le Clergé, tous les membres du Concile, théologiens et canonistes, en habits de chœur, tous les délégués des chapitres cathédraux en chape; tous les officiers de l'autel, tous les porte-insignes de Mgr l'Archevêque de Tours, revêtus des plus beaux ornements que possèdent les églises de Rennes, les trois abbés du Port-du-Salut, de Melleraye, de Solesmes, en chapes et mitres. Mgr de la Gailandière, ancien Evêque de Vincennes, les sept Evêques de la province (Nantes, Angers, Rennes, Saint-Brieuc, Quimper, le Mans, Vannes), Mgr le Métropolitain, tous ces prélats, accompagnés de leurs aumôniers et porte-insignes, formaient, je le crois, l'une des plus magnifiques pompes extérieures que la Religion puisse offrir.

» Toutes les rues étaient encombrées, toutes les fenêtres garnies de monde. Sur les flancs du cortège se trouvait une

immense population, tellement pressée, que la circulation était impossible. Une personne bien placée pour en juger, m'assurait hier au soir qu'elle estimait à *quarante mille* le nombre des étrangers venus à Rennes depuis deux jours, de tous les points de la Bretagne et des provinces voisines, et dans notre heureux pays ces quarante mille étrangers sont quarante mille chrétiens qui saluaient avec bonheur ce premier Concile provincial dans leur bien-aimé pays.

» Le trajet de l'évêché à la cathédrale a duré une demi-heure ; l'ordre le plus parfait y a régné sans cesse. Grâce à un excellent maître des cérémonies, M. Raguideau, de Nantes, il y avait partout dans la marche, comme dans les ornements, comme dans l'observation de toutes les dispositions du cérémonial, une régularité, une précision, une majesté qui, pour tous, ajoutaient encore à tant de sujets d'édification et de ferveur.

» La messe a été célébrée par Mgr le Métropolitain, avec toute la solennité possible. Tous les Pères du Concile, tous les ecclésiastiques du second ordre, ont communie à cette messe qui n'a fini qu'à onze heures environ.

» La session d'ouverture s'est faite dans les formes ordinaires.

» Mgr l'Archevêque n'a pas craint de joindre à la fatigue extrême d'une si longue cérémonie, la fatigue d'un discours qu'il a voulu adresser lui-même à l'assemblée : il avait besoin de dire les joies de la sainte Eglise, qui voit enfin se rouvrir l'ère de ses Conciles, interrompu pendant un si long temps ; les joies du Saint-Père, qui, dans sa vie d'épreuves, n'a de consolations que celles qui lui viennent des triomphes de la Religion ; la nécessité pour tous prêtres et fidèles, pendant la durée du Concile, de prier avec ferveur pour appeler le divin Esprit dans la plénitude de ses dons, sur ceux qui se sont réunis en son nom.

» Alors a eu lieu la proclamation des décrets. Ils ont été lus du haut de la chaire par le premier secrétaire, M. Bruchet, archiprêtre de Tours, ecclésiastique plein de science, de gravité et de vertu, dont l'âge et la voix imposante répondaient parfaitement à la dignité de son ministère. La traduction du cérémonial, mise aux mains des fidèles, animait leur piété et leur permettait de suivre avec plus d'attention et d'intérêt les divers détails de cette grande solennité.

» La cérémonie n'a fini qu'à deux heures. Les Pères du Concile ont été reconduits dans le même ordre, et en rapportant de la cathédrale les reliques des trois saints Evêques de Rennes, qui resteront à la chapelle du séminaire jusqu'à la fin du Concile. L'affluence des fidèles était plus grande encore que le matin ; ce n'est qu'avec une peine extrême que sur plusieurs points on a pu s'ouvrir un passage. Le soleil le plus éclatant versait toutes ses splendeurs sur ce retour triomphal ; des hymnes de louanges et d'actions de grace étaient chantées par ce clergé innombrable, et trouvaient un écho retentissant et bien fidèle dans tous ces cœurs bretons et chrétiens. »

163. Le Concile d'Avignon, qui se tint un peu plus tard au commencement de décembre, offrit un spectacle non moins intéressant, non moins propre à ranimer la foi des populations. Mgr l'Archevêque avait adressé, à cette occasion, aux fidèles de son diocèse, un mandement que nous reproduisons tout entier, comme un de ceux qui peuvent le mieux servir à donner une idée exacte de l'esprit de l'Eglise dans ses conciles.

« Nous touchons, N. T. C. F., à une époque solennelle pour la province ecclésiastique d'Avignon. Le 8 décembre prochain, jour consacré par l'Eglise à honorer l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie, le Concile provincial s'ouvrira sous les auspices de cette auguste Mère de Dieu, que le clergé catholique salue comme sa Reine, et implorera les lumières de l'Esprit-Saint dans notre antique métropole, si riche de souvenirs et de traditions religieuses.

» Il sera donné, après tant d'années d'isolement, à vos guides spirituels, à vos pères dans la foi, de se voir, de s'entendre, de se communiquer les fruits de leur expérience, et de pourvoir plus utilement, par la concentration de leurs forces et de leurs lumières, au salut de tous ceux qui leur sont confiés.

» Il était souverainement juste, à une époque où la liberté politique abrite de son drapeau les institutions les plus diverses, qu'elle protégéât les assemblées provinciales de vos évêques, dont la mission est de faciliter l'exercice du pouvoir en consacrant tous les droits et tous les devoirs, en travaillant avec constance au rapprochement des cœurs et des intelligences.

» Il était digne d'une époque où l'on sent plus que jamais

le besoin de consolider l'ordre social sur ses fondements ébranlés, de laisser aux évêques, qui eurent aux siècles passés une si grande part dans le grand œuvre de la civilisation européenne, la liberté de rappeler aux peuples les principes qui ont sauvé le monde de la barbarie et préparé les véritables progrès auxquels vous applaudissez.

» Si on n'a pu contester aux évêques le droit d'entrer dans le domaine de la politique, comment, avec la liberté proclamée des cultes, pourrait-on leur interdire des réunions qui ne doivent avoir pour objet que la défense de la foi et la sauvegarde des mœurs ?

» Que feront, en effet, N. T. C. F., vos évêques réunis en conseil dans la cité d'Avignon ? Ce que firent leurs illustres devanciers en 1725 ; ce qui vient de se faire avec tant d'édification et de succès dans plusieurs provinces ecclésiastiques de France.

» Placés sous les yeux de Dieu, les Pères du Concile méditeront ensemble les enseignements de la foi ; ils se rappelleront à eux-mêmes les obligations que ces enseignements leur imposent, et ils prescriront au clergé et aux fidèles les moyens les plus propres à en assurer la pratique avec les consolations qui en découlent.

» Gardiens nés de ce dépôt sacré, vos évêques constateront scrupuleusement les attentats qu'il aurait soufferts, et réprouveront énergiquement toute doctrine née de l'erreur ou des passions humaines. Le salut des peuples est à ce prix ; il serait grandement coupable, le père qui n'arracherait pas des mains de son fils la coupe empoisonnée.

» Grace à cette vigilance des premiers Pasteurs, à l'autorité incontestable dont ils sont revêtus, la doctrine catholique a traversé dix-huit siècles sans altération ; le Symbole des Apôtres se répète tous les jours tel qu'il fut enseigné aux premiers fidèles, comme les voûtes de nos basiliques continuent à retentir de ce *Credo* que chantèrent, à Nicée et à Constantinople, les Pères de ces immortels Conciles. L'erreur, au contraire, a presque toujours creusé son tombeau au siècle même qui l'a vu naître ; ou, lorsqu'elle a survécu, les années l'ont tellement défigurée qu'il est presque impossible de constater son origine.

» La foi et ses obligations, la foi et les erreurs qui l'at-

taquent, éveilleront donc avant tout la sollicitude du Concile. La foi est le fondement de toute la vie chrétienne, le motif déterminant des vertus que nous devons pratiquer : on ne saurait lui donner trop de soins pour la conserver intacte dans les âmes et la féconder.

» Du principe de la foi découlent les mœurs que l'Eglise a placées sous la sauvegarde de sa discipline. Or, N. T. C. F., la discipline forme l'ensemble des lois ecclésiastiques que le cours des temps et les besoins des peuples chrétiens ont inspirées aux évêques pour le gouvernement spirituel des âmes. C'est là que l'Eglise, avec cette sagesse que l'assistance divine lui garantit, prescrit ou conseille au simple fidèle, au religieux, au prêtre, à l'évêque, ce que sa condition lui impose, ce que chaque jour demande de lui pour sa sanctification personnelle, pour la gloire de Dieu, pour le bien des âmes et le bien de la société. La législation civile elle-même a puisé largement dans cette source féconde, et semble trop oublier aujourd'hui qu'elle lui doit ces codes qui ont porté si haut et si loin les progrès et la civilisation des nations chrétiennes.

» Les Evêques du Concile, justement préoccupés des intérêts de tous, et pleins de respect pour ces saintes règles dont l'observation exacte assurerait le bonheur des familles et le repos des nations, verront, sous l'assistance de l'Esprit de Dieu, ce qui est applicable au temps où nous vivons, ce qu'il est bon de tirer de l'oubli des âges, et de prescrire avec une nouvelle puissance de zèle et d'autorité.

» Plus les besoins de l'époque sont graves et pressants, plus l'action du principe catholique, qui, seul, a les promesses de la vie éternelle et de la vie présente, doit redoubler d'énergie, de générosité et de dévouement.

» Deux grandes plaies travaillent aujourd'hui le corps social : le paupérisme et la cupidité. L'un et l'autre, entraînant à l'oubli des droits et des devoirs, ont suscité ce violent antagonisme, qui semble partager la société en deux camps ennemis. Comment s'opérera la réconciliation ? Ce ne sera jamais qu'en faisant prévaloir les enseignements de la foi sur ce déluge d'erreurs qui submergent le monde, et en retrempant tous les cœurs dans un nouveau baptême de charité.

» De là, N. T. C. F., de nouveaux devoirs pour le sacer-

doce ; ils trouveront de l'écho dans le cœur de vos évêques , et le prêtre , qui , dans toutes les crises sociales , dans toutes les douleurs de l'humanité , a toujours veillé près de la couche de celui qui souffre ou se meurt , se félicitera de grandir avec sa nouvelle mission et de prodiguer doublement sa vie. »

Répondant à cet appel si touchant et si solennel , les évêques de la province s'étaient empressés d'accourir avec les théologiens distingués qui devaient leur prêter l'appui de cette science et de ces lumières que l'Eglise aime toujours à multiplier en pareil cas , pour mieux imprimer à ses décisions le double cachet du talent et de l'autorité. Le règlement intérieur des Conciles est à peu près le même partout. Nous en avons déjà donné connaissance ; mais on sera sans doute bien-aise de recueillir les documents nouveaux que fournit , sur cet intéressant sujet , la lettre suivante d'un des théologiens du Concile d'Avignon.

« Vous avez désiré connaître le règlement du Concile , et je vous le communique bien volontiers ; mais ce règlement vous dira peu de choses par lui-même. Il faudrait que vous puissiez passer une journée au milieu de nous pour voir combien elle est admirablement disposée pour la piété et pour le travail.

» A six heures , nous nous trouvons tous réunis dans la salle des exercices pour la méditation ; elle est présidée par notre Métropolitain , et tous les Pères du Concile y assistent sans autre distinction que le banc particulier qu'ils occupent.

» Après la méditation , nous nous rendons à la chapelle ; il n'y a qu'une seule messe célébrée alternativement par les Pères du Concile. Là , comme pour la session d'ouverture , les évêques nous précèdent à la table sainte ; rien ne touche et n'émeut comme cet acte d'humilité de ceux qui , possédant en eux la plénitude du sacerdoce , s'abaissent à nous par la communion laïque , afin que , prenant tous à la même table le même pain de vie , nous n'ayons tous qu'une même vie et un même cœur. Quatre exercices par jour nous réunissent ainsi aux pieds des autels dans l'effusion des mêmes sentiments et d'une piété commune.

» Rien de plus simple que les opérations d'un Concile ; mais rien de mieux combiné pour arriver à une discussion

sage et approfondie des sujets qui doivent faire la matière des décrets. Vous savez que le programme du Concile avait été envoyé un mois d'avance aux suffragants de la province, et par eux à tous les théologiens consultants qui font partie du Concile. Chacun est donc arrivé avec un travail déjà préparé.

» Dès le jour même de l'ouverture du Concile, nous avons été partagés en cinq congrégations.

» De la congrégation particulière, le décret passe successivement à la congrégation des Evêques et à la congrégation des décrets, pour être de plus en plus étudié et approfondi.

» Après avoir passé par toutes ces filières, peut-être pensez-vous que le décret arrive à sa dernière expression. Reste une dernière épreuve, celle de la congrégation générale. Cette congrégation, présidée par le Métropolitain, se compose de toutes les congrégations particulières. Le secrétaire donne successivement lecture de tous les décrets, et chacun est appelé à émettre son avis en toute liberté. Les Pères seuls gardent le silence, et forment leur opinion qui n'est définitivement arrêtée et connue que dans les sessions où se promulguent les décrets. La seconde session, qui avait été annoncée pour jeudi, est ajournée.

» Vous comprenez qu'une étude aussi consciencieuse marche lentement, demande du temps et des recherches; aussi, bien que la journée soit close par la prière à neuf heures du soir, elle continue pour plusieurs, à la lueur de la lampe, bien avant dans la nuit.

» C'est par ces motifs que je ne puis entrer dans tous les détails qui pourraient vous intéresser. Ce que je ne puis m'empêcher de vous dire, c'est la fusion spontanée qui s'est établie dès le premier jour entre tous les membres du Concile. Bien que nous fussions pour la plupart inconnus les uns aux autres, vous diriez, en nous voyant dans nos courtes récréations, une réunion d'anciens condisciples qui se rencontrent sur les bancs où ils ont lié cette première amitié, qui est aussi la plus douce et la plus durable. Nous occupons les cellules des séminaristes, et nous nous trouvons littéralement dans leurs meubles, c'est-à-dire que chacun de nous a une table et une armoire en bois blanc, deux chaises et trois rayons de bibliothèque.

» Mais ce que je ne puis assez vous redire, c'est la piété,

la simplicité et l'affabilité des Pères du Concile. Ils sont constamment au milieu de nous, sur les mêmes bancs que nous, et ne se distinguent que par le rochet et la mosette, qu'ils portent constamment comme exerçant un ministère continu. Je suis sûr de rendre les sentiments de tous les membres du Concile, en vous exprimant que plus ils s'abaissent jusqu'à nous, plus nous les plaçons haut dans notre estime et dans notre vénération.

» Quant au bien que doit produire le Concile, il se présente déjà à nous dans l'avenir comme une immense consolation. Il est impossible que des hommes revêtus d'un caractère sacré, unissant le savoir à la vertu, animés d'intentions aussi droites, inspirés par une charité aussi ardente, ne soient pas les instruments dont Dieu veut se servir dans sa miséricorde pour la régénération et le salut de notre pauvre société. »

La cérémonie de la clôture du Concile d'Avignon, qui eut lieu le 23 décembre, inspirait à un témoin oculaire les belles réflexions qu'on va lire.

« Il est une heure, nous sortons de l'église métropolitaine, où les Pères du Concile étaient rassemblés depuis ce matin pour la session de la clôture. Je voudrais pouvoir vous transmettre l'émotion profonde que m'a laissée cette imposante cérémonie. Nous avons vu les membres vénérables de la sainte assemblée, réunis une dernière fois, implorant les célestes lumières, se partageant le pain de la vie et le gage de la paix, et adressant de concert au Dieu des consolations leurs solennelles actions de grâces. Nous avons entendu la parole de deux évêques, exprimant, avec une pénétrante éloquence, la joie de leur âme, et remerciant, avec une tendre effusion, tous les coopérateurs de leurs travaux. Nous avons été touchés jusqu'aux larmes quand leurs acclamations ont retenti avec cette énergie que donne le cœur et la foi. Nous nous sommes demandé, enfin, s'il pouvait y avoir un plus saisissant spectacle que celui de ces évêques, se disant, en face des autels et de tout un peuple, leurs adieux fraternels, et ne se séparant qu'après s'être donné le baiser d'union et d'amitié!...

» La messe solennelle du Saint-Esprit a été célébrée par Mgr Debelay, et suivie des prières prescrites par le cérémonial.

On a promulgué ensuite les six derniers décrets ; on a relu les titres de ceux publiés dans les sessions précédentes , et les Pères du Concile , les ayant tous approuvés , sont venus à l'autel y apposer leurs signatures.

» Après la lecture du décret , qui fixe au mois de septembre 1852 la réunion du prochain Concile provincial , Mgr l'Archevêque d'Avignon , prenant en main la crosse et se tenant debout sur le marche-pied de l'autel , a adressé ses remerciements à tous les membres du Concile , et il l'a fait avec une telle délicatesse de sentiments et un tel bonheur de paroles que tous les cœurs en ont été émus. Après avoir rendu grâce à Dieu le Père , à Dieu le Fils , à Dieu le Saint-Esprit , qui s'était , au milieu d'eux , choisi un nouveau Cénacle : « Graces à vous aussi , frères vénérés , s'est écrié l'éloquent Métropolitain , grâces à vous , qui avez compris la haute et sainte mission que vous confiait le Seigneur. C'est par la méditation et la prière que vous vous êtes préparés à vos travaux du jour et à vos travaux de la nuit... Vous avez compris ce que vous deviez à Dieu , à la société et à vous-mêmes , et c'est d'une main ferme que vous avez tracé les devoirs de la famille sacerdotale... Oh ! oui , graces à vous , Pères vénérés , vous avez été profondément attendris sur les misères publiques ; et , inspirés par votre foi aussi bien que par votre amour , vous avez posé un salubre appareil à la plaie sanglante et gangrénée du corps social !

» Mais aussi grâces à vous , prêtres respectables de la province , qui , devenus collaborateurs de ce Concile , non-seulement nous avez prêté votre concours , mais nous avez profondément touchés par votre union cordiale et vos fraternels rapports. Vous étiez la plupart étrangers les uns aux autres , et dès les premiers jours vous avez été des amis. Graces à vous pour ces jours de consolations que nous avons passés ensemble dans cette maison si hospitalière , consacrée par la vertu et la doctrine , et rendue si chère à notre cœur par les rares et précieuses qualités de ceux qui la dirigent. Oh ! c'est bien d'elle qu'on peut dire : *Ubi amatur non laboratur , aut si laboratur labor amatur.....* »

Mgr Debelay finissait cette chaleureuse et attendrissante allocution , quand Mgr Thibault , évêque de Montpellier , monta en

chaire. Là , malgré la fatigue du travail encore empreinte sur ses traits, l'ancien et justement célèbre orateur a adressé, au nom des Pères du Concile, ses remerciements à l'Evêque métropolitain. Sa grandeur a expliqué ensuite aux fidèles les acclamations qui allaient suivre.

« Acclamations sur Pie ix , ce nom vénéré auquel il ne manquait que la gloire des persécutions... Acclamations pour le Métropolitain , pour vous , Monseigneur , car vous êtes notre Pasteur et nous vous aimons , et nous savons que vous méritez notre amour ; car vous avez eu beau vouloir cacher vos vertus , elles étaient trop éclatantes pour que nos regards ne les découvriissent pas.... Acclamations pour les Pères de ce Concile , pour vous , Messieurs , qui fermeriez ma bouche si , après avoir dit les vertus de notre Métropolitain , je voulais dire les vôtres... Acclamations pour vous , Messieurs , bons prêtres , savants théologiens , qui avez été admirables d'abnégation et d'humilité... Acclamations sur toi , ville d'Avignon , ville chrétienne et bien-aimée ; tu nous a abrités durant quelques jours , et nous avons été heureux , gardés par ton respect et ton religieux enthousiasme... Enfin , acclamation pour notre France ; et , à ce nom de mon pays , je me découvre , car je l'aime , et nous l'aimons tous cette patrie , et nous allons prier pour elle. »

Mgr Thibaud a terminé en appelant sur tout le peuple , et sur lui en particulier , la bénédiction du Métropolitain.

Les actes du Concile d'Avignon furent soumis , selon l'usage , à l'auguste approbation du Chef de l'Eglise , qui doit leur imprimer ce sceau d'infailibilité que le chrétien catholique est toujours si heureux de révéler. C'est en effet la voix de l'Eglise elle-même , et par conséquent la voix de Dieu , que le vrai fidèle croit entendre quand il lit les décrets de ces saintes assemblées , c'est ce qui fait que son esprit et son cœur s'inclinent avec tant de facilité devant les lois qui émanent de cette source vénérée. Loin de songer à soumettre à une critique tout humaine , ou à une orgueilleuse censure , les actes des Conciles , le catholique les reçoit avec une entière soumission , persuadé que , quand l'Eglise a parlé , il n'est plus question pour lui de discuter , mais d'obéir. Partout ailleurs , il userait de son droit de libre examen , et quelque prix

qu'il attache aux lumières et à l'expérience des savants, il pense avec raison que, dans les sciences humaines, le droit lui reste toujours d'examiner après ses maîtres et de ne pas penser comme eux; mais quand il s'agit de la science du salut et de la doctrine de cette Eglise que Jésus-Christ a chargée de nous diriger, en son nom, d'une manière certaine et infail-
lible, le chrétien véritable impose silence à ses idées propres, et se laisse entièrement guider par les oracles de l'éternelle Sagesse, que l'Eglise est ici-bas chargée de prononcer.

164. La mort de Mgr de Pons, évêque de Moulins, avait laissé vacant un siège auquel il fallait pourvoir. Le gouvernement fut encore ici parfaitement inspiré dans son choix. Le 28 octobre, un arrêté du Président de la République, rendu sur la proposition de M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce, chargé par intérim du ministère de l'Instruction publique et des Cultes, nomma à cet évêché M. l'abbé de Dreux-Brezé, ancien vicaire-général et chanoine-honoraire de Paris. Tout se trouvait réuni dans le nouvel élu. Ses vertus personnelles, des souvenirs de famille les plus honorables, une science profonde et un zèle couronné jusqu'à ce jour d'heureux succès : voilà les principaux titres qu'offrait M. l'abbé de Dreux-Brezé à une préférence dont personne ne pouvait s'étonner. Nous verrons plus tard avec quel enthousiasme il fut reçu dans un diocèse, où il venait continuer pour tous le bien qu'il avait jusqu'alors spécialement fait à la classe ouvrière.

165. Quelques semaines plus tard, M. l'abbé Dupanloup, nommé à l'évêché d'Orléans, recevait la consécration épiscopale des mains de Mgr l'Archevêque de Paris, et faisait son entrée dans le beau diocèse qui lui était échu en partage. Nos lecteurs nous sauront gré du long fragment que nous allons donner de la première lettre pastorale de l'éminent Prélat aux fidèles de son diocèse.

« Illustre église d'Orléans, église des Wurce, des Aignan, des Eucher; fille, mère, épouse des héros et des saints, excuse ces pénibles aveux : pardonne-nous ces sentiments et ces paroles; pardonne-nous, si nous t'avons crue digne d'un sort meilleur que celui dont nous t'apportons le partage! Com-

ment n'aurions-nous pas été effrayé, nous qui connaissions si bien, hélas ! celui qu'on envoyait vers toi pour consoler ton nouveau veuvage et continuer cette suite majestueuse de Pontifes qui, dans des jours plus heureux, firent ta gloire, et dont le souvenir fait aujourd'hui la confusion de leur indigne héritier.

» Nous le savons, des pierres mêmes, Dieu, quand il lui convient, fait naître et suscite des enfants à Abraham. Du fond de leur misère, il relève les indigents et les pauvres, et il leur donne place parmi les gouverneurs de son peuple. Nous croyons à ces merveilles de sa grace ; mais nous avons une peine singulière à penser qu'elles s'accomplissent en nous. Aussi, nous devons le dire, parmi les terreurs profondes qui saisissent l'âme aux approches de ces redoutables missions du Seigneur, les consolations et les joies, que la vue de la bonté de Dieu donne quelquefois à ses serviteurs dans les grandes heures de leur vie, ne sont encore aujourd'hui pour nous que les joies du sacrifice et les consolations du dévouement à la Croix.

» Et d'ailleurs, comment n'aurions-nous pas tremblé en contemplant le spectacle étrange des temps où nous vivons ? Appelé à l'épiscopat en de tels temps, pouvions-nous ne pas méditer et prévoir les immenses difficultés, les peines innombrables que l'état menaçant de la société ajoute aux sollicitudes de la charge pastorale ? C'est bien de ces tristes temps que saint Paul disait autrefois à un nouvel évêque, en l'engageant à y réfléchir : *Instabunt tempora periculosa* ! Oui, temps plein de douleurs et d'alarmes pour la société temporelle et aussi pour la société spirituelle. On y souffre étrangement ; mais, selon l'énergique expression de Bossuet, *ce qu'on y craint est plus redoutable encore que ce qu'on y souffre*. Chose singulière, il n'y a pas d'esprit si faible qui ne prévoit aujourd'hui, et ne dénonce à la société les plus grands malheurs ; et il n'y a pas d'esprit si fort qui puisse lui offrir un remède, lui indiquer une issue ! O Dieu ! sortirez-vous bientôt de cette nuit si impénétrable ? Quelle fin donnerez-vous à tant d'agitations et à tant de tourmentes ?

» Saint Augustin disait autrefois : « Quand je jette mes regards d'un bout de la terre à l'autre, je ne rencontre pas un homme, pas une assemblée qui puisse sauver l'empire !

» Où en sommes-nous aujourd'hui nous-mêmes, et pouvons-nous avoir de meilleures espérances?

» Ce n'est pas seulement le désordre politique, c'est une désorganisation morale d'une profondeur inouïe, qui se révèle à tous les degrés de la société humaine d'un bout de l'Europe à l'autre. L'autorité et le respect, ces deux grandes et saintes choses, ces deux liens providentiels de l'harmonie sociale, ne sont plus aujourd'hui que des liens brisés. Qui sait, qui peut aujourd'hui commander? qui veut obéir? Que voit-on de toutes parts? faiblesse ou violence, orgueil ou bassesse. Dieu manquant dans les âmes; on ne sait être le plus souvent vis-à-vis du pouvoir qu'insolent ou servile, et trop souvent aussi le pouvoir lui-même ne sait être que faible ou emporté.

» L'autorité digne, l'autorité grande, l'autorité forte, l'autorité bienfaisante, l'autorité qui vient d'en haut, l'autorité qui protège ou qui sauve, où est-elle?

» Et le respect! le respect de soi et des autres! le respect de Dieu! le respect de son père et de sa mère! le respect des magistrats et des représentants de la puissance publique! le respect même de ses enfants! le respect profond, religieux, immuable, divin! le respect qui élève, qui ennoblit encore plus celui qui le rend que celui qui le reçoit, où est-il?

» Et cependant, au milieu de cet immense désordre des esprits et des mœurs publiques, les plus hautes, les plus terribles controverses sociales et religieuses sont violemment agitées; mais les intelligences troublées, la raison publique affaiblie n'y suffisent pas: aussi c'est la confusion des langues. Comme autrefois à Babel, les hommes ne s'entendent plus entre eux: les uns appellent le bien mal, et les autres le mal bien.

» Comme on voit, après les grands orages qui ébranlent le monde, apparaître, sur la face de la terre, des reptiles inconnus et des bêtes malfaisantes jusque-là cachés dans les entrailles du globe, nous avons vu tout-à-coup, après la tempête sociale, éclore et surgir parmi nous une génération singulière d'hommes nouveaux qui couvrent aujourd'hui le sol. Il n'y a rien de sacré pour eux. Tout ce qui est souvenir, grandeurs du passé, histoires, monuments, lois, coutumes des ancêtres, noble antiquité, tout cela leur est odieux et blesse

leur vue. Hommes du moment, nés d'un orage, tout ce qui est de la veille, tout ce qui rappelle la sérénité leur déplaît. Nous le voyons chaque jour : Dieu, la religion, la famille, les droits paternels, la propriété, le foyer domestique, la sainteté du lien conjugal, la dignité maternelle elle-même et l'innocence du premier âge, tout ce qu'il y eut jamais de plus pur, de plus vénérable et de plus saint au cœur de l'homme, est audacieusement attaqué par cette génération nouvelle, faiblement défendu d'ailleurs ou lâchement abandonné. Un prophète les a dépeint d'avance : « Génération ingrate, qui maudit son père et ne bénit plus sa mère ! génération impure, qui se proclame meilleure que les autres et se plonge dans l'ignominie des passions ! génération arrogante, dont l'œil est orgueilleux et le regard insultant ! génération cruelle, dont les dents sont aiguës comme un glaive et dévorent les pauvres peuples ! » Un apôtre les a caractérisés plus nettement encore en ces trois décisives paroles : « Ils méprisent toute puissance, *dominationem spernunt* ; ils blasphèment toute majesté, *majestatem blasphemant* ; et enfin ils se livrent aux plus honteux désordres, *carnem maculant*. »

« Ils blasphèment tout ce qu'ils ignorent et corrompent tout ce qu'ils connaissent, ajoute saint Jude. Nuées sans eau, agitées par tous les vents contraires des passions humaines ; astres errants, qui ne peuvent qu'égarer les peuples ; arbres sans fruits, deux fois morts, deux fois déracinés ; flots tumultueux, dont la colère écume comme la mer et vomit la confusion sur la terre ! »

» Le Prince des Apôtres nous a dit, de ces hommes, une parole d'une vérité profonde : *La liberté n'est pour eux que le voile de leur malice*, et ils ne se servent de ce grand nom que pour opprimer ou corrompre.

» Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on leur résiste mal. Contre eux les gens de bien sont faibles ; on les voit indécis, incertains, divisés entre eux et comme paralysés. Tous les efforts sont isolés, interrompus, impuissants, inutiles ; en vain les sages font entendre leurs voix : leur voix se perd comme un vain bruit dans l'air ; tout homme, toute chose, toute force, toute institution fait successivement chute et mécompte.

» Depuis tant d'années déjà que la foi et la charité chrétiennes ont cessé d'éclairer, d'échauffer, d'ennoblir, de fortifier et d'unir les âmes, l'égoïsme, l'individualisme est devenu le fond de la triste société à laquelle est enchaînée notre vie. Aussi, toutes les fois que le vent des révolutions se lève sur elle, c'est comme au désert : il ne trouve pas de résistance ; tout est faible, tout est seul, tout est emporté à l'aventure ; en un jour, en une heure, les vallées sont à la place des montagnes, les montagnes à la place des vallées.

» Aussi, qui ne le voit ? qui ne le sent ? qui ne le dit ? nulle force, nul fondement, nulle fixité ne demeurent : tout est inquiet, agité, ému ; tout fait pitié ; tout manque à la fois ; on ne trouve rien qui tienne, rien qui suffise ; tout est vanité misérable et mensongère. Non-seulement, comme dit un prophète, tous les cœurs sont malades, *omne cor mœrens* ; mais les plus fortes têtes s'abattent et languissent, *omne caput languidum* ; la prudence humaine est à bout, la plus haute habileté se déconcerte, les sages de la terre sont manifestement en détresse, les hommes ne sont plus rien.

» Et cependant, entraînée brusquement, bon gré, malgré, sur les pas de ces novateurs insensés, et misérablement dominée par eux, la société essaie de se refondre, de se rebâtir tout à neuf ; de l'antique édifice il ne restera bientôt plus pierre sur pierre.

» Les lois du monde moral, les lois civiles, les lois politiques, sociales mêmes, fruits de la méditation et de la sagesse de toutes les nations et de tous les siècles, ont semblé si misérables, qu'on les a refaites de fond en comble. Malheureusement, après avoir tout fait, défait, refait ou défait encore, de nouveaux ouvriers sont à l'ouvrage ; et cependant, nous demeurons suspendus en l'air au-dessus des abîmes.

» Et ces lois si graves, si importantes au bonheur et à la sécurité du monde, les lois mêmes de notre existence, sont encore objet de disputes éternelles : les uns affirment, les autres nient.

» O Dieu ! il est donc vrai, depuis le péché le monde est livré à la dispute des hommes ; et l'homme, quand il se sépare de vous, ne trouve plus même ce qui lui est bon durant les jours mauvais de son pèlerinage. Les habiles eux-mêmes ont

beau faire ; ceux qui voudraient ressaisir l'ordre , la vérité , la paix , s'épuisent en vains efforts , semblent n'êtreindre dans leurs bras que des fantômes qui leur échappent. Ils marchent , ils vont , ils viennent , ils suent , et puis , quand ils se rencontrent : Avez-vous trouvé quelque chose ? Non , rien. Et vous ? Pas davantage. Que faire ? Marchons toujours. Mais où allons-nous ?

» Et voilà la marche du monde , le train des affaires et le triomphe de la sagesse humaine.

» Ah ! vous le comprenez , N. T. C. F. , en de tels temps , en de telles luttes , on peut consentir avec joie à vivre isolé de la terre entière , à se cacher obscur dans l'ombre du sanctuaire , et tranquille dans le sein de Dieu , jusqu'à ce que les jours de l'indignation soient passés , comme dit un prophète , *donec pertranseat indignatio* ; mais on ne peut se résigner qu'avec douleur à d'autres destinées , à l'élévation , à l'apparence , aux dignités publiques et à toutes les sollicitudes inquiètes du gouvernement des âmes.

» Et cependant , il faut espérer. Oui , il faut espérer , mais au Seigneur ; il faut espérer en sa divine providence , qui ne manque jamais aux hommes. Il faut espérer en sa bonté , en sa sagesse , en sa puissance , qui ne trompent jamais ; il faut espérer en sa miséricorde pour la France ; il faut espérer en la sainte Eglise catholique , notre Mère et son immortelle Epouse , par laquelle il a tant de fois sauvé le monde et le sauvera encore.

» Oui , N. T. C. F. , malgré tant de justes alarmes , malgré tant de tristes prévisions , malgré tant de maux , nous voulons espérer et nous espérons , et nous vous convions tous à partager notre espérance au Seigneur.

» Oui , espérons au Seigneur , en sa sainte Eglise.

» Espérons au Seigneur , à qui seul appartient la bonté infinie , et qui , seul , sait et peut tirer le bien du mal et convertir le mal en bien.

» Espérons au Seigneur , qui a trouvé , dans ses profonds conseils , qu'il est meilleur que les maux arrivent pour les changer en bien que de ne les permettre jamais. Il ne fait pas le mal , mais en le permettant , il le domine , il le dompte et il le gouverne ; il le fait rentrer par une force supérieure

et irrésistible dans l'ordre de sa Providence, et il en fait jaillir, comme du roc fendu au désert, les eaux vives de la régénération et du salut.

» Espérons au Seigneur, qui non-seulement a trouvé qu'il n'y avait rien de plus divin et de plus glorieux en lui que de commander au mal et de faire le mal bien, mais qui, dans les vues profondes de sa bonté sur nous, a trouvé aussi qu'il n'y aurait rien de meilleur et de plus noble en nous que de lutter contre le mal et de triompher du mal par le bien; rien de plus glorieux et de plus divin dans sa créature que de combattre et de vaincre contre le mal pour la vérité et pour la justice.

» Espérons au Seigneur, qui nous a dit : Vous serez pressurés dans le monde; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde.

» Espérons au Seigneur, qui ne donne à la France de si grandes et de si terribles leçons, que parce qu'il veut lui donner la sagesse, la faire marcher encore, fille aînée de l'Eglise, à la tête du monde civilisé, et lui ménager l'honneur de réparer glorieusement elle-même tous les maux qu'elle a faits et soufferts.

» Enfin, espérons au Seigneur, qui est le Dieu de l'ordre, le Père de la société humaine, le Protecteur de la paix sociale, et qui a fait guérissables les nations de la terre. »

L'installation du nouveau prélat suivit de près sa consécration épiscopale. Voici ce qu'écrivait à cette époque un témoin oculaire de cette brillante cérémonie.

« Malgré le froid et la saison, notre ville a eu un jour de fête pour l'installation de son nouvel évêque.

» Arrivé dans nos murs, dès le lendemain de son sacre, Mgr Dupanloup a voulu que sa première visite fût pour le doyen du chapitre, M. Dubois, qui vient d'expirer dans sa quatre-vingt-septième année. Ce vénérable vieillard exprimait tout son regret de mourir avant d'avoir vu son nouvel évêque. Mgr Dupanloup s'est rendu chez lui à minuit, voulant ainsi rendre hommage aux vertus et aux services imminents de ce saint prêtre, qui récitait le *Nunc dimittis* après la visite de son évêque.

» L'installation de l'évêque d'Orléans avait autrefois un caractère tout-à-fait historique.

» Au sein de la forêt d'Orléans , près du village d'Ingrammes , existait le monastère de la Gour-Dieu , fondé par Jean II , évêque d'Orléans , et par son chapitre. Comme fondateurs de ce monastère , les évêques d'Orléans allaient y passer le jour qui précédait leur entrée dans leur ville épiscopale. De là l'évêque se rendait à l'abbaye de Saint-Euverte , dont la tour imposante et silencieuse domine la ville : il était reçu par l'abbé et conduit en grande pompe à l'hôtel abbatial. De saint Euverte , on conduisait l'Évêque à Saint-Aignan , où il prêtait serment de maintenir intact les prérogatives et privilèges du chapitre de Saint-Aignan. Sorti du cloître de cette église , il était porté sur les épaules des quatre barons d'Archères , de Sully , du Cherai et d'Yèvre-le-Châtel. A la vieille porte Bourgonne , il était attendu par les juges royaux , qui lui présentaient les criminels. L'Évêque les remettait entre les mains du bailli et du procureur fiscal de sa justice ; après une exhortation le prélat les faisait mettre en liberté.

» Les mœurs ont changé , d'anciennes coutumes ont disparu ; mais l'Eglise reste la même , nous instruisant par toutes ses cérémonies. La ville d'Orléans , si fidèle , si traditionnelle , a accueilli son nouvel évêque avec un esprit de foi , un empressement qui montre combien , malgré nos jours mauvais , la religion a encore d'empire sur les cœurs , et quelles ressources elle offre pour sauver la société.

» Toutes les autorités municipales , civiles et militaires , ont rivalisé de zèle et de bon vouloir. La garde nationale , les régiments de la garnison , par leur belle tenue , concouraient à la pompe de cette fête. Le clergé est allé chercher Mgr Dupanloup à l'évêché pour le conduire à la cathédrale ; les troupes faisaient la haie ; un immense concours d'Orléanais remplissaient les rues et les places.

» Lorsque le cortège arriva sur la place Jeanne d'Arc , ce fut un coup-d'œil imposant que l'entrée de l'Évêque dans la magnifique église de Sainte-Croix ; M. Beneck , grand-vicaire et supérieur du séminaire , reçut le prélat.

» Après le cérémonial ordinaire , l'Évêque monta en chaire , et , devant un immense auditoire , en présence de la cour d'appel , du général Grant , de tous les officiers placés dans la nef , Mgr Dupanloup exprima avec énergie , avec effusion ,

sa reconnaissance pour l'accueil si empressé, si religieux, qui lui était fait par la ville d'Orléans. Comme chrétien, j'étais heureux de mon Évêque ; comme orléanais, j'étais fier de ma ville. Mgr Dupanloup a rendu à la liberté, en payant leurs dettes, plusieurs prisonniers ; il a aussi obtenu du gouvernement la grace de trois détenus.

166. Le cœur du Souverain-Pontife dut trouver une consolation bien douce, à cette époque, dans la rétractation d'un prêtre, célèbre en Italie et dans le monde savant, mais dont le nom rappelait quelques souvenirs affligeants. L'abbé Rosmini venait de voir un de ses nouveaux ouvrages condamné par un décret de la sacrée Congrégation de l'Index. Dans un moment où la révolte était pour ainsi dire à l'ordre du jour et où l'autorité baissait dans l'estime d'une foule d'esprits, on pouvait craindre que le prêtre publiciste n'opposât une résistance opiniâtre aux salutaires avertissements qui lui arrivaient sous cette forme sévère ; mais il n'en fut rien, et voici la lettre que l'abbé Rosmini écrivait au maître du palais de Portici, où se trouvait alors la cour romaine.

« Très-révérend Père,

» Je reçois à l'instant, des mains du R. P. M. Bœri, votre lettre, en date du 12 août courant, dans laquelle vous m'exposez que, rassemblée à Naples, par ordre exprès de Sa Saintété, la sacrée Congrégation de l'Index, dont S. E. le Cardinal Bignole est Préfet, a décidé à l'unanimité qu'il fallait défendre deux de mes opuscules, ayant pour titre, l'un : « Des cinq plaies de la sainte Eglise ; » l'autre : « la constitution selon la justice sociale, » et que le saint Père avait approuvé ce sentiment. En même temps vous m'invitez à faire acte de soumission, afin qu'il en soit fait mention au décret.

» C'est avec les sentiments d'un fils de l'Eglise le plus dévoué et le plus obéissant, comme par la grâce de Dieu je l'ai toujours été dans le cœur et comme je l'ai toujours professé de bouche, que je déclare me soumettre à la prohibition desdits opuscules, purement, simplement et de la

manière la plus complète possible, en vous priant d'en assurer le saint Père et la sacrée Congrégation. »

Voici la réponse du maître du palais.

« J'ai reçu votre réponse à ma lettre du 12, et je l'ai immédiatement dirigée à la sacrée Congrégation.

» Cette réponse est le témoignage le plus noble et le plus solennel d'obéissance et de dévotion pour la chaire de saint Pierre que puisse donner un homme de votre mérite et de votre vertu.

» Il faut l'attribuer principalement à l'efficacité de la grâce divine ; et moi, quoique je fusse moralement certain du succès de ma mission auprès de vous, j'en ai été cependant intimement consolé, comme le seront aussi tous ceux qui savent apprécier un pareil acte.

» Agréez l'expression de ces sentiments qui naissent de l'estime grande, sincère et pleine d'affection que je vous porte. »

TABLE DES MATIÈRES.

I. 1. SITUATION critique du gouvernement romain en novembre 1848; le Clergé s'impose pour lui venir en aide. — 2. Assassinat de M. Rossi. — 3. L'émeute se grossit autour du Palais-Quirinal. — 4. Mort de Mgr Palmella. — 5. Détails biographiques sur S. S. Pie IX. — 6. Les Evêques du monde chrétien ordonnent des prières pour la personne du Souverain-Pontife. — 7. Lettres de Nosseigneurs les Archevêques de Paris, de Cambrai et de Rouen. — 8. Lettre de M. Récamier à l'*Ami de la Religion*, au sujet des affaires de Rome et des périls de l'Eglise. — 9. Adresse à Pie IX du Conseil général de Vaucluse et du Conseil municipal d'Avignon. — 10. Force d'âme que montre Pie IX, au milieu des persécutions dont il est l'objet. — 11. Il est obligé de sortir de Rome. — 12. Réfugié à Gaëte, dans le royaume de Naples, il proteste contre les violences dont il est l'objet. — 13. Une prière du Souverain-Pontife. — 14. Mouvement parmi les nations catholiques en faveur de Pie IX. — 15. Instructions données par le gouvernement français à M. de Corcelles, envoyé extraordinaire de France en Italie. — 16. Discussion sur les affaires de Rome à l'Assemblée constituante. — 17. Beau discours de M. de Montalembert à ce sujet. — 18. L'intervention est décrétée. 5 — 36

II. 19. LE ciboire de Pie VI. — 20. Courage héroïque du cardinal Tosti. — 21. Les puissances catholiques témoignent leur sympathie au Pape exilé. — 22. Adresses des comités catholiques de France à Pie IX. — 23. En Espagne, le gouvernement demande aux Evêques des prières publiques pour le Saint-Père. — 24. Mandements des Evêques de France qui ordonnent des prières dans le même but. — 25. Le denier de Pie IX. — 26. La Religion horriblement persécutée à Rome. — 27. Fête de la Conception de Marie à Gaëte; consolations particulières que dut offrir cette fête au cœur de Pie IX. — 28. Concile de Wurzburg, en Allemagne. — 29. Lettre de l'*Association de Pie IX* à Mgr l'Evêque de Lausanne et Genève. — 30. Lettre de Mgr l'Evêque d'Annecy au même prélat. — 31. Mgr Marilley tiré de prison pour être conduit en exil; des voix généreuses protestent contre cette nouvelle mesure vexatoire. — 32. Mort de M^{me} la duchesse de Doudeauville. — 33. Mort de Mgr l'Evêque de Nende. 37 — 68

III. 34. MORT du R. P. Maisonnable, de la Compagnie de Jésus. — 35. Succès de l'Union catholique en Allemagne. — 36. Lettre de Mgr l'Archevêque de Paris relative à l'organisation de l'officialité de son diocèse. — 37. Autre lettre du même prélat en faveur des pauvres de son diocèse. — 38. L'Avent à Notre-Dame de Paris. — 39. M. l'abbé Foulquier nommé à l'évêché de Mende. — 40. Protestation du Souverain-Pontife contre l'anarchie à laquelle Rome est en proie. — 41. La fête de Noël à Gaëte. — 42. Excommunication lancée par le Pape sur les coupables agitateurs de Rome. — 43. Horrible scène dont Rome devient le théâtre. — 44. Conduite héroïque du Cardinal vice-gérant. — 45. Adresse des Catholiques de Hollande à Pie IX. — 46. Bref au Conseil municipal d'Avignon. — 47. Lettre du Souverain-Pontife à un prêtre de La Rochelle. — 48. A l'Assemblée nationale, le Cardinalat est brillamment défendu par M. Charles Dupin. — 49. Dévouement de l'Espagne aux intérêts de Pie IX. — 50. Nouveaux mandements des Evêques en faveur du denier de S. Pierre. 69 — 100

IV. 51. MORT de Mgr de Hercé, évêque de Nantes. — 52. La question du pouvoir temporel des Papes admirablement traitée par M. l'abbé Dupanloup dans *l'Ami de la Religion*. — 53. Adoption de la liturgie romaine dans les diocèses de Tarbes et de La Rochelle. — 54. La société de l'Océanie vient en aide aux missions lointaines. — 55. Dispositions bienveillantes du Sultan par rapport au catholicisme. — 56. Le gouvernement de Bavière hostile à la liberté religieuse. — 57. Une séance de la sacrée Congrégation des Rits. — 58. Son Emin. Mgr le cardinal Giraud à Gaëte. — 59. Bénédiction donnée par le Saint-Père aux *Annales*, faits contemporains de l'histoire de l'Eglise. — 60. Nouvelle protestation du Saint-Père au sujet des affaires de Rome. — 61. Note du Cabinet de Vienne aux principales puissances catholiques de l'Europe. — 62. La petite commune de Montefanno. — 63. Belle conduite du grand-duc de Toscane. — 64. Vigilance des Evêques de Toscane louée par Pie IX. — 65. Encyclique de N. S. P. le Pape au sujet de l'immaculée Conception. — 66. Réflexions sur les mandements de NN. SS. les Evêques pour le carême de 1849. — 67. Mort du cardinal Mezzofanti. 101 — 132

V. 68. ADMIRABLE lettre de Mgr l'Evêque de Gubio au Clergé de son diocèse. — 69. Mort du P. Estève, de la Compagnie de Jésus. — 70. Une augmentation dans le traitement des succursalistes. — 71. Belle démarche de plusieurs représentants du peuple en faveur de Pie IX exilé. — 72. Lutte des amis de l'ordre contre les envahissements du socialisme. — 73. Belle conduite des ouvriers de Rouen. — 74. Mort de Mgr l'Evêque d'Orléans. — 75. Etat de l'Eglise en Allemagne. — 76. Prières de treize heures à Cologne et à Trèves. — 77. L'Association catholique d'Allemagne au Comité de la liberté religieuse en France. — 78. Les cérémonies religieuses indignement parodiées par les démagogues de Rome. — 79. Noble et courageuse conduite du chapitre de Saint-Pierre de Rome. — 80. La Semaine-Sainte à Gaëte. — 81. Visite de Pie IX au vaisseau *l'Iéna*. — 82. Le Pape, la France, et l'Eglise catholique. 133 — 164

VI. 83. LE Gouvernement français dirige des troupes vers l'Italie; proclamations du général Oudinot. — 84. Foi de Pie IX; sa réponse aux Evêques de Hollande.

— 85. L'Immaculée Conception de Marie. — 86. Mort de Mgr l'Evêque de Poitiers. — 87. Lettre pastorale de Mgr l'Evêque de Gap. — 88. Utilité des conférences ecclésiastiques. — 89. Confidences de M. de Lamartine. — 90. Les besoins de la classe ouvrière appréciés par Mgr l'Archevêque de Paris. — 91. Mgr Marilley aux pieds du Saint-Père. — 92. Magnifique allocution de Pie IX aux Cardinaux, dans le consistoire du 20 avril. 165 — 196

VII. 93. LETTRE de Mgr l'Archevêque de Paris au Clergé de son diocèse, à l'occasion des victimes du choléra. — 94. Concile national des Etats-Unis. — 95. Mort de Mgr Manglard, Evêque de Saint-Dié; tableau des vertus de ce prélat. — 96. Lettre de Mgr l'Archevêque de Paris qui ordonne des prières pour la cessation du choléra; le prélat va prier dans le même but au tombeau de sainte Geneviève. — 97. Zèle déployé par le clergé français au temps de l'épidémie. — 98. Belle conduite de M. l'abbé Fraigniaud, curé dans le diocèse de La Rochelle. — 99. Derniers moments de M. le maréchal Bugeaud. — 100. Le général Donnadieu. — 101. Mouvement religieux en Angleterre. — 102. Dénuement extrême du clergé en Espagne. — 103. Une cérémonie religieuse en Afrique. — 104. Lettre d'un missionnaire du Tong-King à M. de Montalembert. — 105. Missions de la Chine. 106. Progrès du catholicisme en Orient. — 107. Réflexions sur la vie religieuse et les services qu'elle rend à l'Eglise catholique. 197 — 228

VIII. 108. SA Sainteté Pie IX, consultée par l'Evêque de Langres, lui délivre un bref pour tout le temps de son mandat de représentant à l'Assemblée législative; exhortations de Mgr Paris à ses diocésains. — 109. Bénédiction de drapeaux par Mgr l'Evêque d'Amiens. — 110. Discours de Mgr l'Evêque de Poitiers, à l'occasion de l'inauguration du chemin de fer de Chartres. — 111. Mgr Mioland, Evêque d'Amiens, nommé coadjuteur de Mgr l'Archevêque de Toulouse. — 112. Eloge de Mgr Affre, couronné par l'Académie française. — 113. Etudes de M. Le Glay, sur l'histoire ecclésiastique de Cambrai; le *Cameracum christianum*. — 114. Vie de N. S. Jésus-Christ par Ludolphe le Chartreux. — 115. Une affreuse inondation à Saint-Etienne; la Vierge du jardin des Frères Maristes. — 116. Déplorable conduite de M. l'abbé Chantôme. — 117. L'Association de propagande anti-socialiste. — 118. Arrivée des troupes françaises sous les murs de Rome; proclamations du général Oudinot. — 119. Messe d'actions de grace à Saint-Louis des Français. — 120. Députation au général Oudinot. — 121. Rétablissement de l'autorité pontificale à Rome. — 122. Nouvelle proclamation de Pie IX à ses sujets bien-aimés. — 123. Sacre de Mgr de Salinis et de Mgr Jaquetmet dans l'église métropolitaine de Bordeaux. — 124. Départ de Mgr Jaquetmet pour son diocèse. — 125. Passage de ce prélat dans le diocèse de La Rochelle. 229 — 260

IX. 126. Visite de Mgr Jaquetmet aux hôpitaux de Nantes; la sœur Adéline. — 127. Le petit Alexandre. — 128. Discours de M. de Falloux, à l'Assemblée législative, sur les affaires de Rome. — 129. Richesses du clergé anglican en Irlande. — 130. Les Sœurs de Saint-Charles à Berlin. — 131. Œuvre du denier de saint Pierre, en Savoie. — 132. Concile provincial à Chambéry; pourquoi les Conciles provinciaux soumettent leurs décrets à l'approbation du Saint-Siège. — 133. Belle lettre du Concile de Vienne, aux Fidèles de l'empire d'Autriche. — 134. Lettre pastorale de Mgr Patrizi, Cardinal-vicaire de Rome. — 135. Les religieux de la Compagnie de Jésus reprennent à Rome les fonctions du saint ministère; ils

sont aussi rappelés dans les Etats Napolitains. — 136. Rappel du général Oudinot en France. — 137. La reine Victoria visite l'Irlande; paroles remarquables qu'elle adresse aux Evêques catholiques de ce royaume. — 138. Réunions littéraires; distributions de prix; discours prononcés. 261 — 292

X. 139. MGR DE SALINIS, Evêque d'Amiens, prend possession de son siège. — 140. La retraite ecclésiastique de Nantes; souvenir de Mgr de Hercé; réponse de Pie IX à une adresse du clergé nantais. — 141. Sacre de Mgr Foulquier, Evêque de Mende. — 142. *La France et le Pape*, par Mgr l'Evêque de La Rochelle. — 143. Concile provincial de Paris; discours de Mgr l'Archevêque de Paris, à l'ouverture du Concile; règlement suivi par les membres du Concile; pendant la durée des trois sessions; allocution du métropolitain, dans la séance de clôture du Concile; acclamations; lettre synodale des Pères du Concile de Paris. 293 — 324

XI. 144. PIE IX quitte le séjour de Gaëte, pour aller habiter Portici; la Rose d'or; détails sur le voyage du Saint-Père; son entrée solennelle dans la ville de Naples. — 145. Le Père Ventura. — 146. Inauguration de la statue de saint Louis à Aigues-Mortes. — 147. Concile provincial tenu à Soissons pour la province de Reims. — 148. Vœu pour le retour à la liturgie romaine. — 149. Evénements douloureux pour l'Eglise, en Orient. — 150. Brillante discussion à l'Assemblée nationale sur l'indépendance pontificale; adresse du département des Côtes-du-Nord à M. le comte de Montalembert; il reçoit aussi les félicitations des catholiques français de Rome. — 151. M. l'abbé Chantôme en révolte contre l'autorité ecclésiastique; circulaire de Mgr de Langres; bref de Sa Sainteté le Pape Pie IX, à l'occasion de M. l'abbé Chantôme. — 152. Continuation des persécutions religieuses en Suisse. — 153. Visite de Pie IX aux hôpitaux de Naples. — 154. Missions dans les bagnes de France. — 155. Les religieuses de la Trinité, de Valence. — 156. Histoire de l'Eglise Santone et Aunisienne, par M. l'abbé Briand; bref de Pie IX à l'auteur. — 157. Cérémonies pour les récompenses de l'industrie; discours de Mgr l'Archevêque de Paris. 325 — 356

XII. 158. La Cour d'appel de Riom. — 159. Excursion du saint Père dans une ville des Etats pontificaux. — 160. Les actes du Concile de Turin. — 161. Lettre de Pie IX, aux sourdes-muettes du pensionnat de Lille. — 162. Concile de Renne. — 163. Concile d'Avignon; approbation demandée à Rome par les Conciles provinciaux. — 164. M. l'abbé de Dreux-Brézé nommé à l'évêché de Moulins. — 165. Consécration épiscopale de Mgr Dupanloup et son entrée dans son diocèse. — 166. Soumission de l'abbé Rosmini, à un jugement de la Sacré-Congrégation de l'index. 357 — 380

